Carlyle et la France

Catherine Heyrendt-Sherman

▶ **To cite this version:**

Catherine Heyrendt-Sherman. Carlyle et la France. Sciences de l'Homme et Société. Université Sorbonne Nouvelle (Paris III), 2006. Français. NNT : . tel-04493788

HAL Id: tel-04493788
https://theses.hal.science/tel-04493788

Submitted on 7 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris III - Sorbonne Nouvelle

U.F.R. du Monde Anglophone

Catherine HEYRENDT

CARLYLE ET LA FRANCE

Thèse de doctorat « Nouveau Régime »

Directeur :

Monsieur le Professeur Franck LESSAY

Soutenue le 20 octobre 2006

Jury :

Messieurs

Patrick BADONNEL, Professeur à l'Université de Paris III

Fabrice BENSIMON, Maître de Conférences à l'Université de Paris X

Alain JUMEAU, Professeur à l'Université de Paris IV

Franck LESSAY (directeur), Professeur à l'Université de Paris III

Jean-Pierre NAUGRETTE, Professeur à l'Université de Paris III

Michel PRUM, Professeur à l'Université de Paris VII

Remerciements

Je tiens en premier lieu à remercier vivement Monsieur le Professeur Franck LESSAY pour son aide constante et très précieuse tout au long de mes recherches et de mon parcours en général. Je souhaite lui exprimer toute ma gratitude pour avoir initialement attiré mon attention sur les écrits de Carlyle, et pour m'avoir consacré un temps précieux à des moments où lui-même était très occupé. Cette étude doit beaucoup à sa disponibilité, à ses relectures minutieuses, à ses suggestions éclairantes et à ses exigences de rigueur, qui m'ont poussée à améliorer sans cesse mon travail.

Je suis également reconnaissante à Messieurs Patrick BADONNEL, Fabrice BENSIMON, Alain JUMEAU, Jean-Pierre NAUGRETTE et Michel PRUM pour avoir accepté de faire partie de mon jury, et pour leurs conseils et leurs encouragements précieux. Messieurs les Professeurs Patrick BADONNEL et Jean-Pierre NAUGRETTE, membres de mon jury de soutenance de DEA, m'avaient incitée à poursuivre mon étude de Carlyle et indiqué des pistes très pertinentes. Monsieur le Maître de Conférences Fabrice BENSIMON et Monsieur le Professeur Alain JUMEAU m'ont suggéré des perspectives très utiles sur Carlyle et sur le XIXe siècle, lors de plusieurs colloques et entretiens. Monsieur le Professeur Michel PRUM, qui m'a accueillie dans son séminaire du GRER, a attiré mon attention vers des problématiques originales et essentielles, notamment sur la récupération de la pensée de Carlyle par les national-socialistes.

Il me faut également exprimer ma gratitude aux autres universitaires qui m'ont conseillée, notamment les spécialistes américains et écossais de Carlyle, David SORENSEN, Aileen CHRISTIANSON, Ken FIELDING, Chris VANDEN BOSSCHE, et Sheila MCINTOSH. Messieurs les Professeurs Robert TOMBS, Gareth STEDMAN-JONES et Jonathan PARRY, pendant mes trois années à Cambridge, ont également été des interlocuteurs très précieux.

Il ne m'aurait pas été possible de mener à bien mes travaux sans la bourse de la SAES qui a couvert les frais de mon principal voyage de recherche à Edimbourg en 2002, ou sans le soutien des universités qui m'ont employée et financée. St John's College m'a rémunérée pendant deux ans en tant que lectrice, me permettant de mener des recherches de DEA puis de doctorat au sein de l'Université de Cambridge, et d'assister au colloque *The Carlyles in Scotland and France* (Edimbourg, avril 2001). Newnham College m'a également soutenue de la même manière pendant un an, me fournissant un cadre très propice à mes travaux. Le département d'an-

glais de l'Université Paris XII m'a ensuite permis d'exercer les fonctions d'ATER en civilisation britannique pendant trois ans, avant de me recruter en tant que PRAG à la rentrée 2006. Je remercie vivement cette université pour sa confiance, pour les enseignements adaptés à mon profil qu'elle m'a attribués, ainsi que pour les très bonnes conditions de recherche qu'elle m'a ménagées. Je tiens à remercier très chaleureusement les communautés des enseignants-chercheurs de St John's College, de Newnham College et de l'Université Paris XII, pour m'avoir accueillie parmi elles et apporté leur soutien tant personnel qu'intellectuel.

Une grande partie de mes travaux a été effectuée à partir d'archives et d'ouvrages dans les bibliothèques suivantes, par ordre d'importance : National Library of Scotland, Edinburgh University Library, Bibliothèque du *Victoria and Albert Museum* de Londres, Bibliothèque Jagellonienne de Cracovie, Bibliothèque Nationale de France, Bibliothèque de l'Arsenal, Bibliothèque de l'Institut National de France, Cambridge University Library, St John's College library et King's College Library (Cambridge). L'aide efficace, l'intérêt et la gentillesse du personnel de ces établissements ont souvent été déterminants pour localiser les documents – notamment les manuscrits –, pour en obtenir l'accès et pour en effectuer des copies le cas échéant.

Je tiens également à exprimer ma profonde reconnaissance à mes parents, Elisabeth et Robert HEYRENDT, ainsi qu'à Aurélie DESAINT, qui ont compté parmi mes premiers lecteurs. Leurs suggestions, leur patience et leurs encouragements renouvelés ont grandement contribué à l'avancement de mes travaux. Reuben THOMAS m'a aidée à la gestion des aspects informatiques de cette étude, notamment pour la mise en page. Björn STENGER et Alexander JOLK m'ont permis de mieux comprendre le texte allemand de Theodor DEIMEL, *Carlyle und der Nazionalsozialismus*. Enfin, ma motivation a été largement entretenue par les encouragements très réguliers de Carl Edmund SHERMAN, d'Anna WILLIAMS, de Cécile DOUSTALY (« library buddy »), de Christina GOLDSMIDT, de mon groupe de chant a capella, et de mon entourage.

Table des matières

Remerciements iii

Table des figures et des illustrations **xiii**

Avant-Propos **1**

A Problématique 1

B Corpus commenté 7

C Éditions utilisées 22

D Méthodologie 25

Table des abréviations 30

Note de traduction 30

I La France dans la quête formatrice de Carlyle (1795-1833) **33**

1 Education et mariage : la France omniprésente et ambivalente **41**

A La France dans l'éducation et les premiers travaux 41

1 Tradition francophile et enfance écossaise au XIXe siècle 41

2 Lectures et études françaises 59

3 Propositions françaises : traductions et essais biographiques oubliés . . 67

B France et influences féminines 91

1 Margaret, héroïne de *Sartor Resartus* : amour romantique et élégiaque à la française 92

2 Kitty Kirkpatrick et l'excursion à Paris, « Temple de Frivolité et de Dissipation » 95

3 Jane Welsh Carlyle, auxiliaire des relations entre Carlyle et la France . 102

2 Affirmation d'une vocation à travers la France : le cheminement vers *The French Revolution* 117

A Exil et sollicitations saint-simoniennes 117

1 « Signs of the Times » : une première remarquée par les saint-simoniens 119

2 Collaborations malgré la mise en garde de Goethe 127

3 Rencontres et divergences progressives 134

B La crise existentielle de *Sartor Resartus* : des anti-valeurs qui se cristalliseront autour de la France 140

1 Impact saint-simonien sur un ouvrage fondateur 141

2 Affleurement d'une vision de la France pré-déterminée 144

C Le pari de la Révolution française 146

1 Un revirement inattendu : élucidations 147

2 La mission d'explorateur intellectuel : découverte du territoire français 151

3 Le devoir de l'historien envers son époque 153

II La France, source et catalyseur de succès, de vie et de changements (1834-1881) 159

3 Enthousiasme révolutionnaire : recherches historiques et amitiés françaises (1833-1849) 161

A Amitiés de Français en exil 163

1 Sensibilité à l'actualité et au contexte français 164

2 Le défilé des invités français : du dandy au révolutionnaire 167

3 Godefroy Cavaignac, ami et collaborateur de Carlyle 185

B Rédaction et succès de *The French Revolution* 198

1 Lectures préparatoires : ampleur et limites 202

2 John Stuart Mill, aide puis obstacle malgré lui 217

3 Reconnaissance critique grâce à la France 222

C 1848 et le mystère de « French Republic » 230

1 « Un obstacle fâcheux » : coupure et suppression mystérieuses de « French Republic » 234

2 « L'organisation du travail » : « une controverse [...] à la limite de l'owenisme, du chartisme et de toutes sortes d'abîmes ignominieux » 240
3 1848, régénération et tournant avorté de la pensée de Carlyle 244

4 La France, source paradoxale de désillusions et de vie (1849-1881) 249

A La France, source de désillusions et d'amertume (1849-1851) 251
1 L'avènement du Second Empire : la fin des espoirs en la France 251
2 Carlyle et Paris en 1851 : une rupture consommée ? 260
3 Fin du modèle historique français 270
B La France présente dans l'ombre 279
1 *The Guises*, projet français secret et inachevé 279
2 La France vole la vedette à l'Allemagne : Frédéric II, Voltaire et la France 284
3 Voyage à Menton (1866-1867) : lettres inédites 286
C Carlyle et la guerre franco-prussienne de 1870 294
1 Retour inattendu de la France : « ré-endossant son armure à contrecœur » 295
2 Divergences entre les conceptions carlylienne et victorienne de la France 299
3 Cohérence interne et influence constante de la pensée carlylienne . . . 301

III Les héros français de Carlyle et Carlyle héros des Français : chronique d'une relation difficile 307

5 La France dans la critique carlylienne 309

A Traductions françaises 311
1 Rythme sporadique : concentration presque exclusive entre 1901 et 1913 311
2 L'obstacle de la langue et du style 314
3 Aléas du contexte politique et idéologique 315
B Les enthousiasmes éphémères de la critique française 323
1 Les premiers critiques français :
Chasles, Marrast, Cavaignac, Montégut 324
2 Les vagues d'enthousiasme : Taine, Basch, Cazamian et Bloy 336
3 Désaffection et avenir des études carlyliennes en France 338

C Relation à la France négligée par la critique anglaise 340
1 Intérêt régulier et récemment accru de la critique anglophone 340
2 Thèmes privilégiés par les critiques : l'importance de la France négligée 345
3 Le lien avec la France sous-estimé 350

6 Construction d'un panthéon personnel de héros français 353

A Héros des essais de jeunesse :
Montaigne, Montesquieu, Montfaucon, Montucla, Necker et Pascal 355
1 Une vision riche et cohérente de la France des XVIIe et XVIIIe siècles 356
2 Goût pour les biographies et les anecdotes légendaires : amorce du culte des héros 359
3 Style et valeurs préfigurant les textes à venir 362
B Héros de la maturité : entre admiration et réprobation 368
1 « Voltaire » (1829) et les prémisses de la théorie des héros 368
2 « Diderot » (1833) et les ambiguïtés de la vision carlylienne de la France 376
3 « Mirabeau » (1837) : un héros européen méconnu 380
C L'aristocratie de talent carlylienne, proche des penseurs français ? 384
1 Statut problématique de héros traditionnels :
Napoléon, Rousseau, Robespierre 385
2 Le culte carlylien des héros et la pensée française 395
3 Dénonciation d'une crise spirituelle et recherche de nouveaux héros :
Carlyle et Michelet, prophètes de leur époque 403

IV La France en tant que nation 419

7 Place et représentations de la nation française 423

A La France dans la hiérarchie des nations carlylienne 424
1 Place des différents peuples dans les textes de Carlyle 426
2 Complémentarité des races : les Français comme Celtes 435
3 Utilisation par les régimes fascistes : une popularité en déclin 439
B Représentations paradoxales du peuple français : entre compassion et accusations 446

1 Des masses brutales, démentes, démoniaques et animales 447
2 Compassion, justifications, glorification : vers une mythologie et une mystique du peuple français ? 455
3 Statut particulier des femmes françaises 462

8 Le peuple français comme moyen de subversion 475

A Subversion personnelle : la France, terrain de transition de la biographie vers l'histoire 476
1 De l'agrégat à la nation : les nouvelles facettes de l'écriture carlylienne 478
2 Extraction de fables individuelles : un procédé au service du groupe . . 483
3 Nécessité de valeurs ou d'allégories individuelles 486
B Subversion historiographique : des techniques novatrices 488
1 Quête de la vérité, rejet du fait aride : paradoxes sélectifs et interprétatifs 490
2 Faire revivre l'histoire : croquis, mythes et empathie pronominale . . . 497
3 Elaboration d'une théâtralité nouvelle dans *The French Revolution* . . . 501
C Subversion des idées reçues : la Révolution comme catastrophe naturelle 508
1 L'assaut des quatre éléments : une Révolution à responsabilités limitées ? 510
2 La lutte contre les éléments : la République comme navire en détresse . 519
3 La Révolution-naufrage et le spectateur britannique 522

Conclusion 531

A La France, source de vie et terrain d'essai 531
B Une francophobie suspecte : contradictions et évolutions 538
C Une désaffection en France qui n'a plus de raison d'être 541

Annexes 547

A Première lettre de Gustave d'Eichthal à Carlyle (1830) 547
B Lettre à Harriet Mill (1873) sur l'incident du manuscrit brûlé (1835) 549
C Extrait de « Malthus et Marcus » de G. Cavaignac (1840) 551
D Lettre d'Alexis François Rio à Carlyle (1841) 553
E Brouillons et épreuves de l'article inédit « French Republic » (1848) 554
1 Brouillons manuscrits de « French Republic » 555

2 Epreuves corrigées 561
F Lettres d'Emile Montégut à Carlyle (1858) 564
1 Première lettre 565
2 Seconde lettre 566
G Lettres inédites de Menton (1866-1867) 567
1 Lettre de Carlyle à son frère John, 25 Janvier 1867 567
2 Lettre de Carlyle à son frère John, 9 février 1867 570
3 Lettre de Carlyle à son frère John, 13 mars 1867 574
H Lettres inédites sur la guerre franco-prussienne, 1870 575
1 Lettre de Carlyle à son frère John, 28 octobre 1870 576
2 Lettre de Carlyle à son frère John, 12 novembre 1870 577
3 Lettre de Carlyle à son frère John, 16 novembre 1870 579
4 Lettre de Carlyle à son frère John, 28 novembre 1870 580
5 Lettre de Carlyle à son frère John, 3 décembre 1870 582

Bibliographie **585**

A Ecrits de Thomas Carlyle 585
B Correspondance de Thomas et de Jane Welsh Carlyle 589
C Traductions vers le français effectuées par Carlyle 591
D Traductions et éditions françaises des écrits de Carlyle 591
E Ouvrages critiques sur Thomas Carlyle 593
1 Ouvrages critiques de langue anglaise 593
2 Ouvrages critiques de langue française 603
3 Autres ouvrages critiques 604
F Articles critiques et opuscules sur Thomas Carlyle 604
1 Articles de langue anglaise 604
2 Articles de langue française 607
G Arrière-plan 608
1 Sources primaires 608
2 Sources secondaires historiques, politiques et idéologiques 610
3 Sources secondaires littéraires et artistiques 613

Index Nominum **615**

Index Rerum **629**

Table des figures et des illustrations

Tableau de la littérature française lue par Carlyle avant ses 25 ans 65
Portrait de Carlyle par le Comte d'Orsay 171
Lettre du Comte d'Orsay à Carlyle, inédite, annotée par ce dernier 173
Extrait d'une lettre d'Alexis Rio à Thomas Carlyle, inédite (3 novembre 1841) 181
Tableau des historiens français lus par Carlyle d'octobre 1822 à décembre 1823 . . . 205
Epreuve corrigée par Carlyle de l'article inédit « French Republic » 232
Carlyle en France : rythme de publication des traductions et des ouvrages critiques . 313

Avant-Propos

A Problématique

> Lorsqu'on demande aux Anglais, surtout à ceux qui n'ont pas quarante ans, quels sont chez eux les hommes qui pensent, ils nomment d'abord Carlyle ; mais en même temps, ils vous conseillent de ne pas le lire, et vous avertissent que vous n'y entendrez rien du tout. Là-dessus, comme il est naturel, on se hâte de prendre les vingt volumes de Carlyle, critique, histoire, pamphlets, fantaisies, philosophie ; on les lit avec des émotions fort étranges, et en démentant chaque matin son jugement de la veille. On découvre enfin qu'on est devant un animal extraordinaire, débris d'une race perdue, sorte de mastodonte, égaré dans un monde qui n'est point fait pour lui. On se réjouit de cette bonne fortune zoologique, et on le dissèque avec une curiosité minutieuse, en se disant qu'on n'en retrouvera peut-être pas un second.
>
> Hippolyte Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*[1]

De nos jours, peu nombreux sont les Britanniques qui nommeraient Carlyle si on leur demandait « quels sont chez eux les hommes qui pensent ». Si le nom de Carlyle venait à surgir, il est probable qu'ils n'auraient guère lu que quelques pages de *The French Revolution* ou de *On Heroes and Hero-Worship*[2]. Force est de reconnaître que le « sage de Chelsea », révéré par tous les Victoriens – y compris Dickens, dont il surpassait la popularité – n'est plus guère étudié actuellement, si ce n'est par quelques universitaires en Écosse et aux États-Unis. Pourtant, Carlyle a publié sa célèbre histoire de la Révolution française en 1837, l'année du sacre de la reine Victoria, et laissé son empreinte sur toute la période dont elle est devenue éponyme, et au-delà. Son influence vient de ses propres écrits, mais aussi des nombreux auteurs qui ont repris et diffusé ses idées. Pour reprendre les termes de George Eliot, « des idées qui étaient d'une nouveauté saisissante lorsqu'il les mit par écrit pour la première fois sont à présent devenues des lieux

[1] Hippolyte Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*. Paris : Hachette, 1897-1899, 5 volumes, vol. V, p. 229

[2] La lecture parcellaire de *On Heroes and Hero-Worship* est d'autant plus fréquente que les éditions Penguin ont publié un minuscule recueil d'extraits de l'ouvrage dans la collection « Penguin 60s Classics », distribué en librairie pour la modique somme de soixante pence. Trouver cette œuvre dans son intégralité est bien plus ardu, en l'absence d'édition récente non abrégée en anglais.

communs. »[3] Ainsi, la pensée de Carlyle s'est en partie assimilée au patrimoine collectif de son époque, tandis que le reste est demeuré largement obscur et méconnu, peut-être en raison de son écriture dense et très personnelle, ou de vues qui ont été interprétées – souvent à tort et de manière anachronique – comme politiquement dangereuses.

Le lecteur français, à plus forte raison, est rarement amené à se plonger dans les œuvres de Carlyle. En les parcourant, il ne peut manquer d'être déconcerté, voire rebuté, par le langage complexe et idiosyncratique de ce penseur écossais qui ne se prive ni de s'inspirer de l'allemand ni de recourir à des mots du XVIIIe siècle qu'il est presque le dernier à utiliser. Il est également difficile d'assigner Carlyle à une catégorie ou à un genre précis : critique littéraire, romancier, essayiste, biographe, historien, penseur, voire philosophe et même journaliste à ses heures, il reste inclassable, ce qui nuit peut-être à sa renommée[4]. Taine a raison de souligner la diversité de ses écrits (« critique, histoire, pamphlets, fantaisies, philosophie »), et l'appellation qu'il propose pour Carlyle, « un homme qui pense », est peut-être la seule formule à même de résumer, par défaut, la nature polymorphe du génie de Carlyle. Insaisissable, Carlyle peut également apparaître contradictoire, surtout à plusieurs années d'intervalle. C'est peut-être ce trait qui a motivé la remarque de Taine selon laquelle on dément chaque jour son jugement de la veille. Par ailleurs, des idées dont la combinaison surprenait au XIXe siècle peuvent paraître encore moins compatibles aux yeux d'un lecteur du XXIe siècle.

Un des objectifs majeurs de cette étude sera donc de proposer une relecture d'un auteur injustement négligé, à la pensée complexe et réputée difficile. Depuis la seconde guerre mondiale, aucune étude française n'a porté exclusivement sur Carlyle, à l'exception de la thèse de Jacques Cabau en 1968[5]. Celle-ci ne couvre d'ailleurs que la période 1795-1834, alors que Carlyle a vécu près d'un demi-siècle supplémentaire, au cours duquel il a écrit une large partie des œuvres qui seront étudiées ici.

---

[3] « Ideas which were starting novelties when he first wrote them have now become commonplace », *Essays of George Eliot*, Thomas Pinney, éditeur, Londres : Routledge and Kegan Paul, 1963, xii, 476 pp., pp. 213-215

[4] Ralph Jessop dresse une liste des différentes tentatives de classification concernant Carlyle : « Prêcheur, Professeur, Critique, Philosophe, Poète, Artiste, Homme de Lettres, Commentateur Social et Politique, Sage » (« Preacher, Teacher, Reviewer, Philosopher, Poet, Artist, Man of Letters, Social and Political Commentator, Sage. », *Carlyle and Scottish Thought*, Londres : MacMillan, 1997, xviii, 266pp, p. 17). On peut légitimement s'étonner de ne pas y trouver « Biographe, Historien ». Jessop réduit le problème des catégories à littérature ou philosophie, et tente de réfuter ceux qui estiment que Carlyle n'a pas de place légitime parmi les philosophes (*ibid*., p. 25). S'il est indéniable que Carlyle mérite de figurer en littérature, il semble plus difficile de lui attribuer le titre de philosophe, qu'il était d'ailleurs loin de revendiquer. En revanche, un des objectifs de cette étude sera de réévaluer son rôle parmi les historiens, à travers une étude de ses travaux sur la France.

[5] Jacques Cabau, *Thomas Carlyle ou le Prométhée enchaîné*, Paris : Presses Universitaires, 1968, 530 pp.

L'angle choisi ici, à savoir les interactions de Carlyle avec la France, reste jusqu'à maintenant peu étudié. Nombreux sont en effet les critiques qui ont insisté sur la place de l'Allemagne dans la pensée de Carlyle, invoquant légitimement Goethe et Schiller. La place accordée jusqu'ici à la France paraît bien modeste en comparaison, et des propos réducteurs ont eu tôt fait d'attribuer à Carlyle l'étiquette tenace de « francophobe ». Pourtant, ce pays est omniprésent dans ses écrits, et, même en admettant que ses vues soient systématiquement négatives (ce qui n'est pas le cas), il n'en demeure pas moins qu'elles sont formatrices. Les idées de Carlyle sont définies autant, voire plus, par ce qu'il rejette que par ce qu'il approuve. Dans ces conditions, la place centrale accordée à l'Allemagne au détriment de la France est-elle justifiée ? Cette hiérarchie sera remise en question dans la mesure où, à bien des égards, la France fait davantage figure d'obsession dans la pensée carlylienne.

On aurait tort de minimiser l'importance de la France, mais aussi, surtout, de décrire l'attitude de Carlyle comme uniformément négative. Dans *The French Revolution*, la compassion se mêle souvent à la réprobation pour le peuple aux velléités révolutionnaires. De plus, les révolutions françaises, en particulier celle de 1848, semblent susciter l'enthousiasme de Carlyle, qui, cycliquement, attribue à la France un rôle messianique : c'est elle, avec son tempérament le plus prompt à l'action, qui pourra trouver des solutions salutaires pour l'Europe en crise. Même si Carlyle se déclare toujours ultérieurement déçu, ces flambées d'enthousiasme et ces oscillations entre haine et sympathie démentent la simple et uniforme francophobie à laquelle trop de critiques ont voulu réduire son attitude. Certes, Carlyle, en particulier vers la fin de sa vie, se livre à une modélisation voire une stylisation historique qui fait que ses valeurs et anti-valeurs se cristallisent autour de deux pôles, à savoir respectivement l'Allemagne et la France. Les « modèles » définis par Carlyle finissent par ne plus présenter qu'une ressemblance lointaine avec les deux pays représentés, au point que l'on peut se demander si Carlyle lui-même est dupe des distinctions manichéennes qu'il établit. Sa critique de la France ne serait-elle pas tant une fin en soi qu'un moyen d'illustrer et de représenter concrètement son système de valeurs ?

Il ne s'agira donc pas seulement d'apporter une nouvelle clé à la lecture de l'œuvre de Carlyle, mais aussi, à travers lui, de mieux comprendre son époque. Le lecteur peut être rebuté par le style complexe de Carlyle et par la difficulté à catégoriser des œuvres qui ne sont par ailleurs nullement exemptes de contradictions internes (ainsi que Taine le fait remarquer). Pourtant, lire

Carlyle se révèle indispensable pour comprendre la Grande-Bretagne du XIXe siècle et ses vues sur les Français. Nombreux sont les Victoriens qui ont comparé leur nation à des pays étrangers, créant par là même autant d'anti-Grande-Bretagne, par rapport auxquelles ils pouvaient mieux définir leur identité nationale. La fascination pour la France de penseurs comme Matthew Arnold, John Stuart Mill ou Bagehot, se retrouve chez Carlyle. Varouxakis, dans son ouvrage sur la pensée politique victorienne au sujet de la France, rappelle que la comparaison entre les deux pays était le plus souvent favorable à la Grande-Bretagne :

> La suffisance victorienne prospérait grâce aux difficultés de la France, car la France était le premier pays qui venait à l'esprit chaque fois que les Victoriens s'examinaient dans le cadre d'une comparaison[6].

C'est tout naturellement que la France s'offre comme point de comparaison pour les Britanniques : le classique « tour du continent » des jeunes gens fortunés y commence souvent[7], et les révolutions – trois en soixante ans – qui bouleversent le pays ne peuvent manquer de susciter à la fois l'intérêt et la crainte. Or, Carlyle est le seul à coucher sur le papier les craintes de sa génération quant aux événements de 1789, une quarantaine d'années après les avertissements de Burke. *The French Revolution* est l'ouvrage sur la révolution le plus lu à l'époque victorienne, constituant un pan capital du paysage historiographique et littéraire[8] contemporain. Ce texte important, situé au croisement de la littérature et de l'histoire, déconcerte souvent les spécialistes de ces deux disciplines. Les étudiants de littérature anglaise, auxquels on présente parfois quelques pages, y voient souvent une obscure histoire aux allures de roman, alors que maints historiens restent perplexes face à un récit essentiellement obsolète, curiosité historiographique qui leur semble tenir davantage de la fable ou même de la philosophie. C'est en dépassant le cloisonnement des disciplines ainsi que les attentes et les jugements de notre époque qu'il sera possible d'exploiter à sa juste valeur ce jalon capital de l'histoire des idées victorienne.

[6] « Victorian smugness was thriving on the difficulties of France, for France was the first country that came to mind every time the victorians saw themselves in a comparative light. » Georgios Varouxakis, *Victorian Political Thought on France and the French*, Basingstoke : Palgrave, 2002, xii, 223 pp., p. 57. En réalisant cette comparaison, Carlyle apparaîtrait souvent plus négatif que la moyenne à l'égard de la France, ce que lui reprocherait Arnold ; ce dernier pense qu'au lieu de louer et de renforcer les vertus anglaises comme la sincérité, il serait bon de créer une sorte d'émulation, en tentant de promouvoir des qualités françaises comme l'intelligence, ou même tout simplement l'art de vivre (*ibid.*, p. 20). On pourrait objecter à Arnold que Carlyle est le premier à reconnaître les qualités de la nation française qui font défaut aux Britanniques : il insiste particulièrement, dans *On Heroes* et dans *Past and Present*, sur l'éloquence française.

[7] Voir à ce sujet les moqueries de William Makepeace Thackeray dans *The Paris Sketch Book of Mr M. A. Titmarsh* (1840) (in *Sketch Books*, Londres : John Murray, 1911, xliii, 772 pp., pp. 3-266). Il y décrit un ferry en partance pour Calais, peuplé de jeunes hommes dont la lèvre supérieure semble « maculée de tabac » (« smeared with snuff », p. 9) ; en fait, ils s'embarquent pour le continent – à commencer par la France – afin de devenir des hommes, et ils ont depuis quelques jours tenté de laisser pousser leurs moustaches.

[8] Dickens, notamment reconnaît sa forte dette envers Carlyle dans la préface de *A Tale of Two Cities*.

The French Revolution est doublement novateur. Il propose une représentation de la France plus nuancée que les propos alarmistes de Burke, et les Britanniques, jusque là emplis d'horreur, cessent dès lors de percevoir les événements de 1789 de façon univoque. En même temps, le style utilisé par Carlyle marque une nouvelle façon d'écrire l'histoire : *The French Revolution* représente l'aboutissement de ses tâtonnements stylistiques et la confirmation de sa vocation, constituant par là même une étape essentielle de sa formation d'écrivain.

En outre, ce n'est pas à la seule lueur de la Révolution française que l'attitude de Carlyle et son impact peuvent être évalués. Il est en effet possible de mettre en évidence, grâce aux correspondances de Carlyle récemment publiées, son intérêt constant pour l'actualité française. Non seulement Carlyle mentionne les événements français, ce qui montre qu'il y était attentif et les suivait de près jour après jour, mais il se prononce également à leur sujet, de façon souvent tranchée et en tout cas jamais indifférente. En 1852, par exemple, alors qu'on le croit totalement absorbé par l'histoire prussienne, il commente assez abondamment la prise de pouvoir de Louis-Napoléon, selon lui un Cromwell de pacotille ou d'opérette[9] (les métaphores sont récurrentes, telle celle du piège à rat, appliquée à la France de 1852 comme elle l'avait été à la Grande-Bretagne des années 1830[10]). Ces réactions à l'actualité française étaient souvent privées, parfois publiques : l'article « Louis-Philippe » (*The Examiner*, 1848), ou encore celui sur la guerre franco-prussienne (*The Times*, 1870) ont pu influencer l'opinion britannique. Celle-ci se déclare même choquée en 1870 par le soutien absolu de Carlyle à l'Allemagne[11] ; des divergences notoires apparaissent alors entre les perceptions de ce dernier et celles de ses compatriotes contemporains. Même si son opinion n'est pas nécessairement en phase avec celle (officielle ou officieuse) de la nation, Carlyle, de par ses écrits et leur réception, nous mène à une meilleure compréhension des Victoriens.

Trois axes principaux semblent devoir s'inscrire au cœur de ce travail de recherche. Premièrement, je chercherai à montrer que la France a eu un rôle essentiel et formateur dans la pensée de Carlyle, qu'il convient de souligner face à l'insistance démesurée des critiques por-

[9] « Brummagen Cromwell » (référence aux produits de Birmingham, qui étaient censés être des imitations bon marché et de qualité médiocre), « Opera-King », CL XXVII, 3, 17.

[10] Les *Collected Letters* (CL XXVII, 15,18) sur la France sont réminiscentes de pamphlets comme *Chartism* concernant la Grande-Bretagne ; de telles comparaisons seront approfondies, et, de façon générale, il sera intéressant de retracer les attitudes changeantes de Carlyle face aux actualités françaises contemporaines.

[11] Les Britanniques, et surtout les élites, étaient plutôt favorables à l'Allemagne au début du conflit, d'autant que la France semblait avoir déclenché les hostilités. Cependant, la sympathie pour ce pays vaincu avait ensuite pris le dessus, à mesure que la crainte d'un pouvoir allemand menaçant se dessinait.

tant sur l'influence de l'Allemagne. Deuxièmement, l'attitude de Carlyle vis-à-vis de la France est bien plus complexe que la simple francophobie qu'on lui prête trop souvent ; admirateur des grands hommes français, Carlyle se livre à une modélisation historique de la France, et l'érige en exemple – tour à tour salutaire et dangereux – pour la Grande-Bretagne. Enfin, l'attitude de désaffection quasi permanente des critiques français (et même internationaux) vis-à-vis de Carlyle est aussi injustifiée que mystérieuse. Si les textes de Carlyle sont capitaux pour comprendre l'attitude des Victoriens envers les Français, pourquoi ces derniers – à de rares exceptions près[12] – n'y attachent-ils pas plus d'importance ? Comment se fait-il que l'intérêt de Carlyle pour la France n'ait guère trouvé d'écho ou de réciprocité ? Qu'est-ce que le lecteur français actuel peut espérer trouver en lisant Carlyle, ce « mastodonte » « extraordinaire » décrit par Taine ? Cette étude tentera de résoudre le mystère du désintérêt pour Carlyle, pilier idéologique du XIXe siècle britannique, et de redéfinir sa place légitime au sein des études anglaises.

Les deux premières parties seront essentiellement biographiques, afin de bien rendre compte de l'ampleur négligée du rôle de la France dans le parcours personnel de Carlyle et dans sa maturation en tant qu'écrivain. L'influence française se dessine en effet au fil des opportunités de travail et des doutes professionnels rencontrés, des amitiés et des collaborations formées, ainsi que des lectures et des voyages effectués. Les aspects chronologiques sont cruciaux pour déterminer l'évolution complexe des perceptions carlyliennes de la France : en effet, l'attitude de Carlyle varie selon les aléas de sa vie personnelle, mais aussi en fonction des événements internationaux comme la révolution de 1848 ou la guerre franco-prussienne de 1870. Il s'agira ainsi de démontrer non seulement la forte présence de la France dans la formation de Carlyle, mais aussi la discontinuité et le caractère contradictoire des idées défavorables à ce pays, ainsi que l'existence de sentiments pro-français parfois très exaltés notamment en 1848.

Les deux dernières parties, plus thématiques, porteront respectivement sur les héros et sur le peuple français. La découverte carlylienne de la France s'effectue initialement à travers les héros : Carlyle écrit dès le tout début de sa carrière sur les grands hommes de ce pays et, ce faisant, forge sa définition du héros ; pour les Français, en particulier, il établit une dichotomie entre le potentiel héroïque et les circonstances qui permettent ou non de réaliser pleinement celui-ci. Par

[12] Les rares études françaises portant sur Carlyle seront analysées en détail, mais on peut d'emblée s'étonner et s'interroger sur la célébrité presque systématique et la diversité de leurs auteurs. Universitaires ou politiques, des personnalités de toutes tendances idéologiques se sont intéressées au penseur écossais, d'Hippolyte Taine à Léon Bloy, en passant par Louis Cazamian et Victor Basch.

ailleurs, si Voltaire, Rousseau et leurs compatriotes ne peuvent guère prétendre au titre de héros carlylien à part entière, Carlyle n'apparaît pas non plus comme un héros type des Français. La troisième partie, c'est-à-dire les chapitres cinq et six, traitera des regards croisés de Carlyle et des Français, qui s'évaluent mutuellement à l'aune de l'héroïsme. Les réserves de Carlyle envers les grands hommes français, mais aussi la désaffection pour Carlyle en France, seront ainsi analysés et remis en question. La quatrième et dernière partie s'attachera plus particulièrement aux perceptions carlyliennes de la France en tant que nation : de façon assez exceptionnelle dans sa carrière, Carlyle abandonne les individus au profit de représentations historiques collectives. *The French Revolution*, texte unique, surprenant, et auquel Carlyle doit sa renommée, sera au centre des deux derniers chapitres. Une analyse détaillée de cet ouvrage, mise en corrélation avec d'autres textes (notamment historiographiques), permettra de montrer comment le peuple français constitue un outil de subversion dans la pensée de Carlyle, ce dernier remettant en question ses propres méthodes, l'historiographie contemporaine, et les perceptions victoriennes de la France.

B Corpus commenté

L'intérêt d'étudier Carlyle est encore renforcé par le fait que plusieurs documents inédits ont été découverts et publiés assez récemment. Si l'on prend par exemple la bibliographie de Carlyle élaborée en 1881 par le célèbre critique et bibliographe Richard Herne Shepherd[13], on s'aperçoit que seule une infime fraction de ses lettres était connue à l'époque. En outre, un examen de la bibliographie de Rodger Tarr (1976) montre à quel point celle de Shepherd, publiée moins d'un siècle plus tôt, était lacunaire[14]. La publication des *Collected Letters*, qui a commencé en 1970, révèle encore chaque année des textes inédits[15]. *The Guises* ou « (Prospects of) the French Republic » sont notamment restés inconnus jusqu'aux années 1980. *Reminiscences* n'a été publié dans sa version intégrale qu'en 1997 (Froude et Norton ayant pratiqué des coupes et des omissions dans les deux précédentes éditions). Enfin, Shepherd ne reconnaît pas la possibilité que Carlyle soit l'auteur d'une traduction de *Paul et Virginie* et d'*Elisabeth ou les Exilés*

[13] *The Bibliography of Carlyle*, Richard Herne Shepherd, Londres : Elliot Stock, 1881, xi, 60pp.

[14] Rodger L. Tarr, *Thomas Carlyle : a Bibliography of English-Language Criticism, 1824-1974*. Charlottesville : University Press of Virginia, 1976, 295 pp.

[15] En 1995, par exemple, de nombreuses lettres inédites concernant la révolution française de 1848 ont été publiées dans les *Collected Letters*, et bouleversent les idées reçues sur l'attitude de Carlyle envers la France.

de Sibérie[16] publiée en 1824.

Dans le corpus qui suit, les ouvrages du même type (et très souvent de la même période) sont regroupés, dans la mesure où leur apport et les problèmes qu'ils soulèvent sont fondamentalement les mêmes. Leurs références détaillées figurent dans la bibliographie à la fin de cette étude.

– **Essais de jeunesse sur les grands hommes français : « Montaigne », « Montesquieu », « Pascal », « Diderot » et « Voltaire »** (et dans une moindre mesure « Necker », « Montucla » et « Montfaucon »), 1824-1833

Ces essais de jeunesse ont d'autant plus d'intérêt qu'ils ne figurent pas (à l'exception de « Voltaire » et de « Diderot ») dans les éditions des œuvres complètes de Carlyle. Hâtivement remisés par les critiques, ils sont cependant cruciaux pour comprendre l'attitude de Carlyle écrivain débutant vis-à-vis de la France. Ces écrits essentiellement alimentaires comportent des défauts et des maladresses, mais c'est justement cela qui en fait l'intérêt : ils révèlent les véritables opinions de Carlyle, nuancées par ce qu'il croit être les attentes du public, et traduisent également son souci de justice et de modération. Ils montrent en outre comment le jeune Carlyle, toujours à la recherche de sa vocation, se constitue un panthéon de héros français qui pourront l'aider dans sa quête identitaire.

– **Essais historiographiques : « Biography », « On History », « On History again », « Parliamentary History of the French Revolution », « The Sinking of the Vengeur », « Sir Walter Scott »**

La France étant essentiellement présente dans l'œuvre de Carlyle sous forme de biographies et de récits historiques, il est indispensable de prendre en considération sa conception de ces deux genres. Les essais cités ci-dessus montrent comment la perception carlylienne de l'histoire est dans un premier temps essentiellement biographique. Carlyle souligne également le caractère subjectif de l'histoire, qu'il considère comme une toile magique (« magic web ») où les mémoires serviraient de fils conducteurs, changeant également les proportions. Enfin, il sera utile de connaître son jugement sur d'autres historiens ayant traité du thème sur lequel il s'apprête à s'aventurer (par exemple Thiers dans le cas de la Révolution française). Ses opinions sur ses compatriotes écossais – critique de Walter Scott et surtout de Robertson, perçu comme l'illus-

[16]Ces ouvrages, respectivement écrits par Bernardin de Saint-Pierre et par Sophie Cottin, sont évoqués plus avant dans le premier chapitre.

tration du mauvais type d'historien – sont également de grande valeur, puisqu'elles montrent dans quelle perspective historiographique il souhaitait ou non s'inscrire. Les indices et les pistes suggérés par ces essais seront complétés par les correspondances de Carlyle, en particulier ses lettres de 1833 à John Stuart Mill, dans lesquelles se font jour sa vocation d'historien et son désir d'écrire sur la France. Ces éléments seront cruciaux pour interpréter les portraits des grands hommes français et surtout les tableaux historiques de la Révolution que dresse Carlyle. Dès le départ, on trouve les germes de la modélisation historique qu'il pousse à son extrême dans ses derniers ouvrages (où la France fait figure de pôle autour duquel se cristallisent les anti-valeurs de Carlyle).

– ***The French Revolution, a History*, « Mirabeau »**, et dans une moindre mesure *The Diamond Necklace* (publiés tous trois en 1837)

The Diamond Necklace manifeste la désapprobation de Carlyle vis-à-vis de la cour corrompue du roi de France, dont les vices seraient l'une des causes de la Révolution. Mais surtout, ce texte, ainsi que « Mirabeau », illustre la transition opérée par Carlyle entre la biographie et l'histoire. De plus, son style évolue considérablement, devenant de plus en plus idiosyncratique et poignant. On pense par exemple à l'image de la veuve qui, démunie après avoir payé ses impôts (extorqués par un grand seigneur) glane des orties pour faire une soupe qui nourrisse ses enfants[17]. Au fil des pages, grâce à des essais et des tâtonnements, s'ébauche le style qui domine l'année suivante *The French Revolution*. Cet ouvrage apporte à Carlyle, alors âgé de quarante-deux ans, la reconnaissance de ses pairs et la stabilité financière qu'il avait longtemps attendues. Si Carlyle avait déclaré à Mill en 1833 que la France était « le grand terrain d'essai »[18] de l'Europe, elle est à plus forte raison le terrain d'essai de Carlyle. Elle lui permet de faire réellement ses armes et ses preuves, jouant un rôle difficile à ignorer dans sa maturation d'écrivain et, avant tout, d'historien.

Carlyle avait lu de nombreux documents sur la Révolution, pour la plupart en français ; il est certain qu'il connaissait Thiers, Guizot, et l'histoire de France de Michelet, car il les mentionne dans des lettres ou des essais. Michelet, à son tour, avait lu Carlyle avant de se lancer dans son histoire de la Révolution française. Il conviendra donc de voir à quel point

[17] Cette image est reprise non seulement dans *The French Revolution*, mais aussi dans ses écrits sociaux des années 1840. Cela montre bien que les conclusions de Carlyle sur la France informent et influencent ultérieurement ses perceptions de son propre pays.

[18] « the great scene of Practice », lettre de Carlyle à John Stuart Mill, datée du 18 juillet 1833, CL VI, 414

The French Revolution est inspiré d'ouvrages français, mais aussi dans quelle mesure ce texte a influencé les historiens français. Michelet et Carlyle peuvent tous deux frapper le lecteur comme étant un nouveau type d'historiens, qui cherchent à faire revivre les événements par leur style visionnaire, au lieu de fournir un récit certes soigneusement étayé mais ennuyeux. Faut-il pour autant qualifier Carlyle de Michelet britannique, ou Michelet de Carlyle français ?

Enfin, c'est John Stuart Mill qui a fourni la plupart des ouvrages sur lesquels Carlyle se fonde. Mill se trouvait justement à Paris et en mesure de fournir à Carlyle les renseignements et les recueils qu'il réclamait. Mill pouvait paraître, à l'époque, plus apte que Carlyle à devenir historien de la Révolution française. Francophile, il maîtrisait impeccablement le français (ses lettres à Auguste Comte le prouvent), et Carlyle l'exhortait par ailleurs à écrire sur ce qu'il considérait comme « le plus grand poème de notre époque ». Carlyle, à l'opposé, était beaucoup plus prudent dans ses affections pour la France, et montrait une certaine réticence à se plonger dans des quantités de documents en français (il dit avoir renoncé à utiliser certains documents d'archives, nombreux, mal classés, et peu compréhensibles selon lui). En outre, Carlyle avait passé en tout et pour tout deux semaines en France (en 1829) alors que Mill y avait résidé pendant de longues périodes, écrivant même un traité en français. Pourquoi Carlyle, plutôt que Mill, est-il l'auteur de l'histoire de la Révolution française qui eut tant d'impact sur leurs contemporains ? *A Tale of Two cities* et, plus généralement, l'attitude des Victoriens envers notre pays auraient sans nul doute été radicalement différents si c'était Mill qui avait entrepris cette tâche.

– ***On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History*** (1841)

La place des grands hommes français (principalement Rousseau, Voltaire et Napoléon) dans le panthéon des héros de Carlyle sera passée en revue. Une définition du héros carlylien type devra également être dégagée, puisque c'est par rapport à cette notion que sont décrites la plupart des personnalités françaises. On pense aux protagonistes de la Révolution comme Mirabeau et Robespierre, dont l'analyse a pu inversement nourrir la définition du héros ou du non-héros carlylien. *On Heroes* prouve également que les perceptions de Carlyle ne sont pas statiques : Voltaire, relativement épargné dans l'essai de 1829, est représenté en 1841 comme un « Antéchrist », avant d'être à nouveau perçu sous un jour positif à la fin des années 1850, lorsque Carlyle dit souhaiter posséder un portrait de lui, et le représente souvent plus favorablement que Frédéric le Grand lui-même dans sa longue histoire du souverain. Enfin, il est intéressant

de voir comment les héros français lui permettent de dissocier génie et contexte : si Rousseau avait, selon lui, l'étoffe d'un héros, il ne lui a pas été possible de réaliser son potentiel, car il est né en France dans un « âge mécanique ». L'impression que l'on retire de l'ouvrage est que seuls Rousseau et Napoléon sont des candidats plausibles au statut de héros, mais grandes sont les réserves de Carlyle à leur égard.

Par ailleurs, s'il faut reconnaître que les héros français n'ont pas la part belle, il est intéressant de constater que l'un des « protagonistes » occupant une place de choix est en fait la Révolution française. Sans cesse évoquée et commentée, c'est peut-être elle qui est affichée de façon involontaire comme le personnage central de cette saga, en particulier dans la seconde moitié de *On Heroes*.

– **« Signs of the Times »** (1829), ***Chartism*** (1841), ***Past and Present*** (1843)

La présence de ces écrits sociaux des années 1820-1840 peut surprendre. Pourtant, lorsque Carlyle s'inquiète des révoltes ouvrières et des troubles chartistes dans son pays, c'est avant tout à la France qu'il pense. Même si ses descriptions de la Révolution française avaient été plus nuancées que les dénonciations violentes de Burke, Carlyle ne redoutait pas moins de voir une révolution sur le modèle français se déclencher dans son propre pays. *Chartism*, en particulier, met en garde le public britannique contre les Chartistes, que Carlyle juge dangereusement proches des révolutionnaires de 1789. Paradoxalement, les idées sociales de Carlyle ressemblent à celles des penseurs français de l'époque. « Signs of the Times » plaît aux saint-simoniens, qui s'y reconnaissent et entrent immédiatement en contact avec son auteur (inconnu, anonyme, mais joignable par l'intermédiaire de la revue où l'article a été publié). *Past and Present* (1843), le plus important de ces trois textes pour cette étude, présente des ressemblances frappantes avec *Le Peuple* de Jules Michelet, publié presque en même temps (1846). Qu'ils aient eu simultanément les mêmes idées ou qu'ils se soient directement influencés, il faudra voir l'étendue et les limites de ce rapprochement. Le cheminement des deux hommes, historiens de la Révolution et dénonciateurs de ce qu'ils perçoivent clairement comme une crise spirituelle, présente des parallélismes qui ne peuvent être passés sous silence. Ils se rejoignent en particulier dans leur désir de voir se former une nouvelle élite, basée sur le mérite, pour diriger leur nation.

C'est dans *Past and Present* que les idées de Carlyle sur les héros trouvent leur application pratique et, peut-être, leur expression ultime : il insiste sur la nécessité contemporaine de ce

qu'il nomme une « Aristocratie de Talent »[19], composée d'hommes méritants. Cette nouvelle élite devrait remplacer l'aristocratie traditionnelle, qu'il condamne sans appel, en raillant leur oisiveté et leur préoccupation exclusive pour la chasse à la perdrix. L'idée d'une nouvelle élite rejoint les idées de penseurs non seulement britanniques comme Coleridge, mais aussi français : outre Michelet, on pense aux saint-simoniens. Il y a en effet tout lieu de rapprocher ces derniers de Carlyle, à qui ils avaient envoyé dès 1829 leurs ouvrages et leurs pamphlets. Il conviendra de reconstituer la correspondance entre Carlyle et son interlocuteur saint-simonien Gustave d'Eichthal, grâce aux archives de la Bibliothèque de l'Arsenal et de la National Library of Scotland.

Un point annexe à souligner concernant *Past and Present* est que cet ouvrage montre un aspect social et humaniste de la pensée de Carlyle, révolté par la loi sur les pauvres de 1834. C'est l'intérêt du peuple qui lui tient profondément à cœur. Ce souci nuance considérablement les accusations et les reproches ultérieurs quant à son attitude supposément réactionnaire, autoritariste, proche de Nietzsche voire de Hitler. La désaffection pour les œuvres de Carlyle, en particulier en France, peut-elle s'expliquer par le fait qu'on lui a prêté des vues proto-fascistes, à la suite d'une lecture par trop parcellaire de ses œuvres ? Dans ce cas, *Past and Present* est l'ouvrage idéal pour ré-équilibrer le portrait d'un penseur dont les idées négligées peuvent apporter beaucoup, dans le cadre de l'histoire des idées mais aussi des réflexions contemporaines. De même, les positions anti-abolitionnistes de Carlyle sont à remettre en contexte : elles viennent en partie du fait qu'il ne peut supporter l'oisiveté des esclaves émancipés au moment où des milliers d'ouvriers meurent de faim dans une métropole qui a beaucoup dépensé pour lesdites colonies. C'est cette préoccupation pour la misère ouvrière qui explique en partie les espoirs de Carlyle pour la révolution de 1848 et les remèdes proposés par la nouvelle république française, en particulier dans le domaine de l'emploi.

– **« Louis-Philippe », « Prospects of the French Republic »** (1848)

Ces deux articles écrits pour le journal *The Examiner* traduisent l'espoir et l'admiration de Carlyle pour la révolution française en cours. Comme beaucoup de Britanniques, il se réjouit de la chute du régime de Louis-Philippe, dont il fustige la corruption, mais il va plus loin en espérant que la jeune république va pouvoir se révéler un modèle pour tous les pays d'Europe,

[19] Carlyle utilise des majuscules en anglais (« Aristocracy of Talent »). Ce trait stylistique, que l'on peut supposer d'inspiration germanique, sera conservé en français.

y compris la Grande-Bretagne. Cette flambée d'enthousiasme vite éteinte illustre parfaitement l'effet cyclique des événements français sur la pensée de Carlyle : chaque fois qu'une révolution ou un événement majeur se produit outre-Manche, il croit voir une leçon qui sera peut-être la clé du salut de l'humanité (c'est le cas pour 1789, 1830, 1848 et même 1870). La foi de Carlyle en cette révolution a été plus qu'ébranlée en 1850-1851, voire même avant (comme le montrent les *Latter Day Pamphlets* et les « Conversations with Carlyle » de William Knighton). Mais un tournant significatif avorté s'était amorcé dans la pensée de Carlyle.

Dans « Louis-Philippe », Carlyle se réjouit de la fin d'une corruption qu'il dénonce en des termes similaires à ceux utilisés dans *The Diamond Necklace* ou *The French Revolution* au sujet de Louis XV. Carlyle confirme le parallélisme en soulignant que les révolutionnaires de 1848 sont les petits-fils de ceux de 1789 et les fils de ceux de 1830, en voie de finir ce que leurs aïeux avaient commencé. Pour lui, l'histoire est cyclique, et cette propriété se manifeste tout particulièrement à travers les différentes révolutions françaises.

« French Republic » (initialement baptisé « Prospects of the French Republic ») est écrit quelques semaines plus tard et va plus loin. Cet article très admiratif aurait pu susciter des vocations révolutionnaires en Grande-Bretagne, à tel point qu'il a été en partie censuré, puis totalement supprimé, par l'éditeur de *The Examiner*. Cette décision est surprenante car l'article avait été accepté, les épreuves tirées et corrigées. Malgré la survie de manuscrits à la bibliothèque du *Victoria and Albert museum*, il est difficile de reconstituer les passages manquants. Mais les correspondances de Carlyle publiées en 1996 permettent de déduire que la question de l'organisation du travail était au cœur de la controverse. Carlyle, qui défendait le droit au travail et avait dénoncé l'oisiveté forcée des travailleurs dans *Past and Present*, semble s'être intéressé de très près aux ateliers nationaux de Louis Blanc, dont il avait lu les écrits sociaux. Il envisageait même que la Grande-Bretagne puisse s'inspirer directement des mesures du gouvernement français de 1848 pour redresser la situation de l'emploi. De tels propos ont pu paraître dangereux au vu de l'évolution ultérieure de la république française.

Une question annexe se pose concernant 1848 : pourquoi Carlyle s'est-il intéressé particulièrement à la France, alors que des révolutions avaient lieu dans toute l'Europe ? Pourquoi ne dit-il pas un mot sur l'Allemagne, son pays de prédilection supposé ? L'explication réside peut-être justement dans les aspects prometteurs qu'avait à ses yeux la nouvelle république française,

en particulier sur la question du travail.

– ***Latter Day Pamphlets*** (1850)

Ce recueil d'essais a déclenché une violente polémique au moment de sa publication, et jeté un certain discrédit sur Carlyle. Ce dernier y exprime des idées plus radicales que de coutume, parfois qualifiées de réactionnaires. *Latter Day Pamphlets* marque également le point chronologique au-delà duquel les critiques de Carlyle ne s'aventurent que rarement. Alors que les études sur *Sartor Resartus* abondent, il est relativement difficile de trouver une analyse du travail de Carlyle après la fin des années 1840. Cette impopularité est regrettable, car il y a beaucoup à retirer de cette période, à condition de dépasser les jugements de valeurs inhérents au XXe et au XXIe siècle. Dans la perspective du sujet traité ici, au moins trois éléments sont à retenir.

Il y a tout d'abord la condamnation des révolutions européennes de 1848 et des perspectives qu'elles ont ouvertes, en particulier en France (le premier pamphlet, « The Present Time », est éloquent à ce sujet). Ce texte montre la volte-face de Carlyle après son soutien initial à la nouvelle république française (cette amère déception est confirmée par les déclarations de Carlyle dans « Conversations with Carlyle » de William Knighton). Ce changement d'attitude participe bien sûr du caractère cyclique de l'enthousiasme de Carlyle pour la France, qui s'embrase à chaque révolution avant de se solder par une déception.

Dans un second temps, il y a les considérations sur les peuples celtiques : l'Irlande surtout, mais aussi la France, sont considérées comme des nations inférieures aux pays teutons comme l'Allemagne et l'Angleterre. Carlyle croit même discerner dans le peuple irlandais des ressemblances avec le peuple français, et en particulier une propension à l'insurrection. Dénonçant la misère irlandaise, il craint que les affamés, surnommés « Sans Potatoes » ne mènent une action comparable à celle des sans-culottes français.

Enfin, un pamphlet intitulé « Jesuitism » pourra éventuellement permettre de clarifier la position de Carlyle par rapport au catholicisme. Certains critiques se sont étonnés du fait qu'un auteur élevé dans la tradition protestante (plus spécifiquement calviniste) se soit intéressé à un pays catholique comme la France, et l'ait compris au point d'en écrire l'histoire. Certes, la vocation de Carlyle comme historien de la France rejoint celle d'autres Écossais comme Walter Scott. Mais, outre que la façon d'écrire l'histoire de Scott est loin de le satisfaire, Carlyle semble dénué des vertus et des attributs du galliciste idéal. Ses lettres de Paris traduisent bien

son impatience et son incompréhension face aux Parisiens et à leurs divertissements frivoles.

– **« Excursion (futile enough) to Paris ; Autumn 1851 : Thrown on Paper, when Galloping, from Saturday to Tuesday, October 4-7, 1851 »** (1851)

Il s'agit d'un récit du voyage en France de Carlyle en 1851. Sur le mode de l'humour, Carlyle retrace les étapes pour le moins chaotiques de ce périple avorté. Bien que se plaignant et maugréant (comme de coutume), Carlyle semble avoir été quelque peu amusé par toutes ces péripéties. Cette ambivalence est typique de son attitude envers la France, pays qu'il critique copieusement mais dont il retire énergie et vitalité. Comme lors de sa précédente visite de 1829, Carlyle, en 1851, désapprouve la frivolité des mœurs et des divertissements parisiens (dénoncés par exemple dans ses « Conversations with Carlyle » de William Knighton). Souffrant d'insomnie, il fait preuve d'une mauvaise humeur qui le rend peu courtois envers Thiers et le mène à se quereller avec Mérimée. Cette dispute (portant essentiellement sur les mérites de la littérature allemande) lui fait écourter son séjour – le second et dernier de sa vie à Paris.

– ***The Guises*** (fin datée du 6 octobre 1855)

Ce texte illustre là encore l'ambiguïté de l'attitude de Carlyle envers la France. Après 1837 (publication de *The French Revolution*) ou, à plus forte raison, 1848 (flambée d'enthousiasme vite éteinte pour la révolution), il a pu donner l'impression de s'être désintéressé de la France. C'est ce que suggèrent ses ouvrages longs de l'époque (*Cromwell*, *History of Friedrich II*), et ce qu'ont cru maints critiques. C'est sans compter l'intérêt de Carlyle pour les événements français (révélé par des lettres dont beaucoup n'ont été publiées que très récemment) et la présence considérable de Voltaire dans l'ouvrage sur Frédéric. Surtout, ce serait faire abstraction de ce texte, *The Guises*, redécouvert et publié pour la première fois en 1981. *The Guises* est en fait l'ébauche d'une histoire de la famille des Guises ; le manuscrit, encore à l'état embryonnaire et souvent raturé, ne permet pas une étude de texte classique. Mais il permet de confirmer l'intérêt de Carlyle pour la France, fut-il secondaire par rapport à ses autres travaux en cours. L'auteur de la préface au texte y voit un sous-produit de la recherche sur Frédéric le Grand. Or Carlyle a été, très tôt, passablement las d'une recherche sur Frédéric pesante et déprimante : les biographes des époux Carlyle s'accordent pour rendre le projet en partie responsable de la mort prématurée de Jane Welsh Carlyle. *The Guises* aurait-il constitué une échappatoire française à un pesant projet allemand ? Une nouvelle fois, la France aurait joué comme un facteur de soulagement

et de délivrance. La commande d'articles sur les grands hommes français, les lettres des saint-simoniens, la décision d'écrire sur la Révolution française, la révolution de 1848, *The Guises* semblent tous être survenues à des moments de manque d'inspiration et de crise existentielle (parfois aussi financière) pour Carlyle.

Pour ce qui est du contenu même du manuscrit, il a le mérite de montrer les techniques d'écriture de Carlyle (alors historien chevronné). Il est aussi révélateur des vues de Carlyle sur le peuple français par opposition au peuple allemand. Sa conviction d'une supériorité teutonne préfigure certains passages de son histoire de Frédéric le Grand, et surtout sa prise de position lors de la guerre franco-prussienne en 1870.

– **« On the Latter Stage of the French-German War »**, et **lettres inédites de Thomas Carlyle et de son frère John en 1870-71**

Ce texte est initialement une lettre à l'éditeur du *Times*, publiée dans ce journal, puis dans un recueil au profit des orphelins et des veuves de guerre allemands, avant d'être reprise dans les œuvres complètes de Carlyle. Ce qui est remarquable, c'est que Carlyle ait décidé de reprendre la plume (à presque soixante-seize ans), alors qu'il considérait ses jours d'écriture révolus. Il s'était refusé à rédiger une autobiographie et une défense de l'émigration vers les colonies (sujet qu'il considérait pourtant d'importance), malgré les encouragements de ses proches. Il estimait avoir couché sur le papier, dans ses plus jeunes jours, tout ce qu'il aurait jamais à dire. Et pourtant, le conflit franco-allemand le réorienta vers l'écriture – métaphoriquement, puisque, étant physiquement incapable de manier la plume de sa main droite, il dicta le texte à sa nièce, qui lui tenait lieu de secrétaire.

Au-delà de cette preuve que la France et l'Allemagne lui tenaient à cœur plus que tout autre sujet, l'article exprime à nouveau les vues extrêmes et stéréotypées de Carlyle sur ces deux pays. Ce qui pouvait sembler relever de la stylisation ou de la modélisation historique dans l'histoire de Frédéric le Grand trouve ici une application pratique. Les clichés sur l'Allemagne vertueuse et la France querelleuse (mauvaise voisine depuis 400 ans) abondent à nouveau et se voient renforcés. Carlyle semble estimer que la France n'a plus aucun espoir de montrer le chemin à l'Europe, après tant de révolutions qui ont échoué : le rôle messianique est transféré à l'Allemagne. Carlyle va même jusqu'à souhaiter que cette dernière devienne « reine du continent » – une déclaration qui apparaît bien sûr sous un jour nouveau dans les années 1930, et

peut expliquer en partie la désaffection du public pour Carlyle.

Cette lettre à l'éditeur du *Times* sera complétée par les lettres inédites de Thomas Carlyle et de son frère John en 1870-71, que j'ai pu consulter à la National Library of Scotland, et qui me paraissent aussi très éclairantes sur les positions et les perceptions (essentiellement identiques) des deux frères Carlyle.

– ***The Collected Letters of Jane Welsh and Thomas Carlyle***, et **lettres non publiées des archives de la National Library of Scotland**

Ces volumes de correspondances sont actuellement publiés un par un avec grand soin chez Duke University Press par une équipe écossaise. Ils apportent des éclairages nouveaux sur l'œuvre et le parcours de Carlyle. Par exemple, ses lettres de jeunesse sur Napoléon laissent percer plus d'admiration et moins d'animosité que l'on ne l'aurait supposé au vu de ses déclarations ultérieures. Ses visites en France sont retracées de façon très vivante, de même que les amitiés qu'il noue avec les réfugiés français à Londres après 1830 et surtout 1848. Dans cette perspective, certaines lettres de Jane Welsh Carlyle, son épouse, pourront être d'intérêt puisque c'est souvent à sa verve que l'on doit les descriptions les plus détaillées des visiteurs français. Louis-Napoléon, Armand Marrast, Godefroy Cavaignac ou encore Louis Blanc se succèdent au domicile des Écossais à Chelsea. Les *Collected Letters* s'arrêtent cependant pour l'instant à la fin des années 1850, alors que Carlyle a vécu jusqu'en 1881 ; il faudra donc consulter les lettres non publiées des archives de la National Library of Scotland, en particulier ayant trait aux années 1866-1867 (visite de Carlyle à Menton après la mort de sa femme) et 1870-1871 (guerre franco-prussienne qui incite Carlyle à reprendre la plume).

– ***Reminiscences***

Reminiscences, comme le titre l'indique, est composé d'essais autobiographiques rédigés par Carlyle. Certains ont été écrits suite à la mort de ses proches, d'autres plus tardivement dans sa vie. Cet ouvrage constitue une source d'informations biographiques considérables et d'intérêts très variés. Il est question de son enfance et du rôle de son père dans son éducation, mais aussi de son mariage, de ses amitiés, de ses voyages et de ses difficultés d'écrivain. Ces essais apportent un éclairage très pertinent sur la France, notamment en ce qui concerne la place de la culture française dans l'éducation de Carlyle, les séjours de celui-ci en France (en 1829, 1851 et 1866-67), son amitié pour Godefroy Cavaignac et ses rapports avec d'autres Français. De plus,

Carlyle évoque la rédaction de plusieurs œuvres, en particulier *The French Revolution*, et donne son point de vue quant à la façon dont elles ont été reçues par les critiques et par les lecteurs. Il livre également des réflexions sur des points idéologiques centraux dans sa pensée.

– **James Anthony Froude**, ***Thomas Carlyle, a History of the first forty Years of his Life, 1795-1835*** et ***Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881***

Il sera fait référence aux biographies de Carlyle, et également aux récits de la vie des époux Carlyle (ce dernier type de production littéraire étant relativement en vogue actuellement). Parmi ceux-ci, une biographie se distingue suffisamment pour être considérée comme la plus essentielle, au point même de figurer dans ce corpus. En effet, l'ouvrage de Froude, biographe officiel désigné par Carlyle lui-même, a soulevé deux types de réactions : beaucoup y voient l'une des plus remarquables biographies du XIXe siècle, modèle du genre ; d'autres, et en particulier la famille de Carlyle, se sont révoltés contre les aspects négatifs et selon eux calomnieux de ce portrait (Froude, grand admirateur de Carlyle, avait en effet opté pour l'objectivité aux dépens de l'embellissement). Au delà de cette controverse, qui a peu influencé l'opinion française, les travaux de Froude fournissent un matériau précieux : des extraits de lettres de Carlyle et de son épouse, et des passages choisis du journal personnel de Carlyle, portant sur les espoirs, les projets et les désillusions de celui-ci. Les passages relatifs à 1848, en particulier, illustrent son enthousiasme éphémère pour une révolution française qui le sort d'un état dépressif ayant duré près de deux ans.

Parmi les sources biographiques précieuses, on peut également citer en complément l'ouvrage de Hill Shine, *Carlyle's Early Reading, To 1834, with An Introductory Essay on His Intellectual Development*[20]. Cette liste des ouvrages consultés par Carlyle, de l'âge de quatre ans jusqu'à trente-neuf ans, permet d'évaluer l'ampleur et la diversité de ses lectures sur la France. Elle permet aussi de vérifier concrètement les hypothèses sur l'influence que les auteurs français ont eue sur lui. Il conviendra cependant de ne pas considérer la liste de Shine comme exhaustive, puisque de nouvelles sources, découvertes et publiées depuis 1953, apportent des détails supplémentaires sur les lectures de Carlyle.

– ***Sartor Resartus***

Enfin, pour finir, la décision d'inclure ou non *Sartor Resartus* a été difficile : sa place dans le

[20]Occasional Contribution, N° 57, Lexington : Margaret I. King Library, University of Kentucky Libraries, 1953, vii, 353pp

corpus demeurera beaucoup plus modeste que celle d'autres ouvrages, notamment *The French Revolution*. *Sartor Resartus* présente néanmoins un triple intérêt : il lie Carlyle aux saint-simoniens ; il comprend des données autobiographiques éclairantes, notamment sur le cheminement qui conduit Carlyle à se faire historien de la France ; enfin, il s'agit d'une sorte d'« ouvrage-témoin » attestant du stade stylistique et idéologique atteint par Carlyle à un moment clé de sa carrière, et à ce titre il pourra servir de point de comparaison avec le reste de son œuvre, d'autant que l'on peut y discerner en filigrane la présence d'une vision de la France préliminaire à des réflexions plus développées.

Sartor Resartus comprend deux allusions voilées aux saint-simoniens, qu'il faudra élucider. En effet, alors qu'il écrivait *Sartor Resartus* dans une ferme isolée d'Écosse, Carlyle avait reçu un colis des saint-simoniens lui offrant plusieurs de leurs ouvrages et de leurs revues. Les membres du mouvement avaient été favorablement impressionnés par un article de Carlyle qui était parvenu jusqu'à eux (« Signs of the Times ») et dans lequel ils croyaient reconnaître leurs propres idées. L'un d'entre eux, Gustave d'Eichthal, entama une correspondance avec Carlyle qui dura plusieurs années, malgré les mises en garde de Goethe et même de John Stuart Mill au penseur écossais. Carlyle, après avoir traduit le *Nouveau Christianisme* de Saint-Simon, se désintéressa du mouvement, qui par ailleurs périclita.

Sartor Resartus fait l'objet de tâtonnements stylistiques mais aussi personnels, puisque Carlyle, à l'instar de son héros, connaît encore des incertitudes quant à sa carrière. *Sartor Resartus* est presque un point de carrefour : Carlyle peut soit partir en quête d'une carrière meilleure aux Etats-Unis – où son ouvrage a connu le franc succès qu'il n'avait pas eu en Grande-Bretagne – soit entreprendre de conquérir le lectorat de son pays d'origine par un coup d'éclat, à savoir la publication de travaux sur la France. Par ailleurs, dans *Sartor Resartus* se joue une crise existentielle semi-autobiographique, révélatrice des valeurs de Carlyle, comme la foi. C'est par rapport à ces valeurs que la France est ultérieurement représentée. Elle en vient alors à se rapprocher de ce que Carlyle nomme « the everlasting no », à savoir l'absence de foi, détruite par les Lumières et instigatrice de la Révolution si destructrice. C'est en partie avec l'œil du philosophe de *Sartor Resartus* que Carlyle contemple la France, et en particulier le XVIIIe siècle.

– ***History of Friedrich II*** (1858-1863)

Sans qu'il soit possible ici de se livrer à une étude approfondie de cet ouvrage gigantesque,

celui-ci constituera un point de référence utile. Long de quatre à vingt et un volumes selon les éditions (soit plus de trois mille pages), il est l'un des ultimes écrits de Carlyle, et en tout cas son dernier ouvrage long. Publié de 1858 à 1865, il aura demandé treize années de labeur et de nombreux sacrifices, tant pour Carlyle que pour son épouse. Maints critiques de Carlyle (que ce soient ses biographes ou même les auteurs de préfaces à cette œuvre) ont regretté qu'il ait consacré ses dernières années à cet ouvrage souvent qualifié d'indigeste. Il est vrai que des œuvres courtes, claires et incisives comme *Past and Present* (que Carlyle rédigea en trois semaines entre deux projets considérés plus sérieux) ont reçu, peut-être à juste titre, des commentaires plus élogieux. Ce qui est certain, c'est que les écrits de Carlyle sur la société ou sur les héros sont davantage passés à la postérité, au point même que *History of Friedrich II* n'a pas été réédité dans son intégralité depuis plus d'un siècle. Carlyle a-t-il vraiment gaspillé treize des dernières années de sa vie d'écrivain à rédiger un ouvrage, nous dit-on, lu exclusivement à présent – au mieux – par les historiens de batailles militaires ? Il est permis d'en douter, au vu des descriptions hautes en couleurs, des anecdotes palpitantes et même amusantes qui émaillent le récit. L'ouvrage ne prétend certes ni à la concision ni à la légèreté. Mais on y retrouve le souci de Carlyle de faire revivre l'histoire, au lieu de réciter les faits comme le ferait Dryasdust (l'archétype du mauvais historien qui apparaît dans plusieurs écrits historiques de Carlyle, y compris son histoire de Frédéric).

Indépendamment de ses mérites historiques ou littéraires, *History of Friedrich II* a ici un double intérêt, à savoir la présence de Voltaire et la modélisation historique de la France. Voltaire est dépeint en des termes beaucoup plus élogieux que dans *On Heroes* (où il était qualifié d'Antéchrist), ce qui montre une évolution de l'opinion de Carlyle (en tout cas un retour à des vues plus nuancées, comme dans « Voltaire » en 1829). Carlyle semble également donner raison au philosophe français dans ses différends avec Frédéric – au point que l'image positive qu'il cherche à donner à son héros allemand s'en trouve quelque peu ternie.

Enfin, l'Allemagne et la France sont décrites comme deux pôles opposés, autour desquels se cristallisent des valeurs antithétiques. Le peuple teuton viril, raisonnable et bon gestionnaire semble supérieur à la France efféminée, querelleuse et frivole. Cependant, c'est cette dernière qui a l'affection du jeune Frédéric, avant que la brutalité de son père ne le remette dans le « droit » chemin. La typification extrême de la France et de l'Allemagne peut paraître carica-

turale, mais elle n'est vraiment que l'aboutissement du cheminement de Carlyle. En effet, il est conscient d'une dichotomie France-Allemagne au moins depuis sa lecture de Mme de Staël dans ses jeunes jours, cette dernière insistant sur le fait que les deux pays se trouvent aux extrémités de la chaîne morale. Carlyle semble avoir eu cette image en tête, et l'avoir renforcée par ses expériences successives, à tel point que la France et l'Allemagne servent de vecteurs – plus fictifs que réels – à ses idées. Ainsi, il projette ses valeurs sur l'Allemagne, tandis que la France en vient à incarner tout ce qu'il désapprouve, historiquement mais aussi dans la période contemporaine.

———

L'ouvrage *The Letters and Speeches of Cromwell* a été écarté, car le thème couvert et les techniques utilisées se sont révélés assez peu pertinents dans le cadre de cette étude. Certes, *The Letters and Speeches of Cromwell* est l'œuvre d'un historien formé en grande partie par ses écrits sur la France, mais le travail de Carlyle a consisté essentiellement à recueillir et à éditer des sources primaires britanniques. Certains ont vu dans *Cromwell* la fin de l'intérêt de Carlyle pour la France. Or, *Cromwell* (1845) marque davantage une parenthèse qu'un arrêt définitif, puisque Carlyle reprend la plume pour évoquer la France dès 1848, à l'occasion de la révolution. L'intérêt de Carlyle pour l'actualité française est par ailleurs constant, et la France affleure dans la plupart de ses travaux, même lorsque l'on ne s'y attend guère. Son histoire de Frédéric le Grand (1858-1863), par exemple, inclut de longs passages sur Voltaire et sur la culture française. L'écriture de *Cromwell* et la période immédiatement ultérieure constituent donc un court moment loin de la France, caractérisé également par une dépression sévère de Carlyle. Sans la France (qu'il passait pourtant une bonne partie de son temps à admonester), Carlyle semble se languir, mais il s'agit là d'un fait biographique annexe qui ne justifierait pas une analyse poussée du contenu de *Cromwell*.

Pareillement, les écrits sur d'autres personnalités britanniques (« Portraits of John Knox », *Life of John Sterling*) seront écartés. Les textes sur l'Allemagne (essentiellement des essais littéraires ou des biographies, comme *Life of Schiller*) ne pourront pas non plus faire l'objet d'une étude très poussée, même si l'on ne s'interdit pas d'y faire référence à l'occasion. Il en va de même pour les travaux de Carlyle pendant ses toutes dernières années, sur la mythologie

nordique et l'histoire scandinave (dont l'expression la plus aboutie est le court ouvrage *Early Kings of Norway*).

Il y a pour finir une absence regrettable dans ce corpus, mais elle semble inévitable. On ne peut que déplorer la disparition d'une traduction en anglais du *Nouveau Christianisme* de Saint-Simon par Carlyle. Ce dernier, n'ayant pas trouvé d'éditeur britannique pour la publier, l'avait semble-t-il envoyée à Gustave d'Eichthal au début des années 1830, pour qu'il en fasse ce que bon lui semble. Le texte en question ne figure pas dans les archives d'Eichthal ou même des saint-simoniens en général. J'ai sollicité diverses bibliothèques et les fonds d'archives les plus prometteurs, sans succès. Les chercheurs qui s'intéressent de près à Carlyle considèrent le texte irrémédiablement perdu. Roger Tarr, dans sa minutieuse bibliographie de Carlyle, arrive à la même conclusion.

C Éditions utilisées

Les ouvrages de Carlyle sont pour la plupart difficiles à se procurer, car peu ont fait l'objet d'éditions récentes, et ces dernières n'ont pas toujours bénéficié d'un large tirage. Seuls *Sartor Resartus*, *Reminiscences*, et à la rigueur *French Revolution* et *Past and Present*, sont présents – parfois – dans les bonnes librairies anglophones. Pour le reste, en particulier les essais ou *History of Friedrich II*, il est indispensable d'avoir recours aux bibliothèques de recherche[21].

Pour les essais, l'édition utilisée sera celle des œuvres complètes de Carlyle publiée en 1888 par Chapman and Hall à Londres. Cette édition se fonde sur celle de 1869, qui avait été revue par Carlyle, et comprend en outre son essai de 1870 sur la guerre franco-prussienne. Elle a également l'avantage d'être disponible dans la plupart des grandes bibliothèques de recherche. Certains essais n'y figurent cependant pas : la plupart des essais de jeunesse de Carlyle sur les grands hommes français (pour le compte de l'encyclopédie d'Édimbourg) et ses articles journalistiques sur la révolution française de 1848. Pour les essais de jeunesse, on se référera au recueil *Montaigne and other Essays, Chiefly Biographical*, publié en 1897 avec une préface de S. R. Crockett par James Gowan & Son à Londres et William Brown à Édimbourg. L'article sur Pascal n'étant pas présent dans ce recueil, il faudra aller le chercher dans sa publication

[21] Avec beaucoup de chance et un budget adéquat, il est parfois possible de trouver des ouvrages de Carlyle chez les marchands de livres anciens, mais cela ne saurait être le cas pour la totalité de ses œuvres.

d'origine, à savoir l'encyclopédie d'Édimbourg, fort heureusement rééditée par Routledge en 1999. Pour ce qui est des deux articles de 1848, l'un d'entre eux, intitulé « Louis-Philippe » a été sauvé de l'oubli par Richard Herne Shepherd dans *Memoirs of the Life and Writings of Thomas Carlyle* (Londres : W.H. Allen and co., 1881). Il a été ultérieurement repris par Percy Newberry, éditeur des *Rescued Essays of Thomas Carlyle* (Londres : The Leadenhall Press, 1892). C'est l'ouvrage de Shepherd qui sera utilisé, le texte (de trois pages) étant identique et le recueil ayant eu un plus grand tirage. Il sera également important de comparer cette version publiée avec les différents brouillons de Carlyle qui ont survécu et sont conservés à la bibliothèque du *Victoria and Albert Museum* de Londres. Le second essai de 1848, « (Prospects of) the French Republic » n'a jamais été publié intégralement, ce sont donc les brouillons et les épreuves corrigées, également au *Victoria and Albert Museum*, qui seront étudiés.

En ce qui concerne les ouvrages de taille plus conséquente, plusieurs ont été réédités assez récemment par les presses universitaires d'Oxford. Ces livres de la collection « The World's Classics » ont un triple avantage : ils reprennent le texte qui fait autorité, ils sont disponibles en librairie, et ont fait l'objet d'un travail soigneux de la part des plus grands spécialistes actuels de Carlyle. C'est le cas de *The French Revolution* (K.J. Fielding et D. Sorensen, 1989), de *Sartor Resartus* (P. Sabor et K. McSweeney, 1987) et des *Reminiscences* (K.J. Fielding et I. Campbell, 1997). Pour ce qui est de *Past and Present*, on préférera l'édition de 1965 de Richard Altick, republiée par New York University Press en 1989, qui comporte des notes concises et éclairantes sur le contexte historique et les textes de référence utilisés par Carlyle. Cette édition critique de qualité a en outre l'avantage d'être encore disponible en librairie, et ce pour une somme fort raisonnable.

L'édition la plus problématique est celle de *On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History*. L'édition la plus récente est celle de Michael Goldberg en 1993 (Berkeley : University of California Press), mais on peut se demander si elle apporte vraiment quelque chose de nouveau par rapport au recueil traditionnel paru chez J.M. Dent and Son en 1908, réédité en 1954 (ce volume comportant à la fois *Sartor Resartus* et *On Heroes* semble être populaire tant auprès des particuliers que des bibliothèques de recherche, qui en ont pour la plupart au moins un exemplaire). L'édition de Goldberg en 1993, indépendamment de son prix exorbitant et de sa très faible présence en librairie, ne me paraît guère convaincante : l'appareil critique occupe

le double du nombre de pages du texte de Carlyle, et l'éclairage qu'il propose n'est en rien à la mesure de sa longueur. Le contenu des notes est la plupart du temps soit évident, soit peu utile dans le cadre de cette thèse. Les références très approfondies à la littérature allemande sont par exemple d'une importance relativement minime pour cette étude, qui reconnaît bien sûr le grand intérêt que Carlyle porte à l'Allemagne mais vise surtout à rétablir à ses côtés la place légitime de la France. Quant aux quelques rapprochements avec les travaux de Carlyle sur la France (comme « Voltaire »), ils seront effectués ici directement et de façon plus détaillée que dans l'édition critique. C'est donc l'édition de *On Heroes and Hero-Worship* de J.M. Dent and Son que l'on utilisera, sans exclure de consulter à l'occasion celle des Presses Universitaires de Californie. On ne peut que regretter l'absence d'une édition en anglais récente et répandue : alors que cet ouvrage sur les héros a fait date et continue d'être célèbre, il est difficilement accessible au grand public anglophone, sauf sous forme d'extraits. Notons que le lecteur francophone dispose ici d'un avantage certain, avec la parution en 1998 d'une traduction de François Rosso préfacée par Bruno de Cessole intitulée *Les Héros* (Evreux : Éditions des Deux Mondes), ouvrage fort bien calibré même si l'appareil critique est limité en volume et donc en détails.

Pour ce qui est de *The Guises*, la question de l'édition ne se pose pas, puisque ce texte redécouvert en 1981 n'a jamais été publié que dans la revue *Victorian Studies* (automne 1981, Volume 25, n°1, pp. 7-79). Le court texte de Carlyle sur sa visite en France en 1851 fut d'abord publié par *The New Review*, en trois parties de neuf pages chacune environ (numéros 29, 30 et 31, respectivement datés d'octobre, de novembre et de décembre 1891). Le même texte fut reproduit l'année suivante dans *Last Words of Thomas Carlyle*, (Londres : Longmans, 1892, 304 pp., pp. 149-191). C'est cette dernière édition, plus aisément disponible que le journal d'origine, qui sera utilisée ici.

Enfin, pour ce qui est de *History of Friedrich II*, le problème majeur – et il est de taille – est tout simplement de se procurer une édition. Il semble raisonnable de choisir comme maison d'édition Chapman and Hall, son texte étant basé sur les épreuves corrigées qui lui furent remises par Carlyle pour la première édition en 1858-1863. Parmi les différentes éditions de Chapman and Hall, on choisira la plus récente, celle de 1897-1898, comme étant la moins difficile à consulter en bibliothèque (ou même à se procurer chez les bouquinistes). Ces huit volumes parus en 1897-1898 font en effet partie de la « centenary edition » des œuvres com-

plètes de Carlyle en trente volumes, dans laquelle bien des bibliothèques de recherche ont cru bon d'investir.

En ce qui concerne les correspondances de Carlyle, l'édition en cours par Duke University Press prime sur toutes les précédentes : elle tient compte des découvertes les plus récentes et elle est l'œuvre d'une équipe extrêmement compétente de l'Université d'Édimbourg. De plus, elle est disponible dans de très nombreuses bibliothèques, en Grande-Bretagne et aussi en France (BNF, Bibliothèque de la Sorbonne). Cependant, il sera utile de faire appel à certains recueils qui ont l'avantage de regrouper toutes les correspondances de Carlyle avec une personne donnée (avec Emerson ou John Stuart Mill par exemple) ou de couvrir une période qui n'a pas encore été traitée par la toute nouvelle édition. Cette dernière s'arrête actuellement à la fin des années 1850, alors que Carlyle a vécu jusqu'en 1881 ; les *New Letters of Thomas Carlyle* ont l'avantage d'aller jusqu'au bout, de même que les recueils de correspondances avec Emerson ou Ruskin, par exemple. Pour les lettres postérieures à 1860, on aura recours également aux manuscrits de la National Library of Scotland. Enfin, *Letters and Memorial of Jane Welsh Carlyle* est un recueil digne d'attention : les lettres de Jane Welsh révèlent des détails biographiques importants, et surtout elles sont commentées par Carlyle lui-même.

D'ici quelques années, le lecteur devrait pouvoir se reporter avantageusement à une nouvelle édition des œuvres de Carlyle, la Strouse collection, aux Presses Universitaires de Californie. Ces ouvrages assez onéreux ne sont guère présents en bibliothèque pour l'instant. A ce jour, seuls quelques volumes de cette série ont été publiés[22] et ce ne sont pas – de loin – les plus utiles dans le cadre de cette étude. On peut espérer prochainement une édition de *The French Revolution*, mais il est trop tôt pour dire si elle supplantera celle de 1989 d'Oxford University Press, qui est bon marché et surtout assez facilement disponible.

D Méthodologie

On a déjà signalé le caractère polymorphe du génie de Carlyle, cet auteur ne pouvant être aisément étiqueté et réduit à une seule discipline – c'est d'ailleurs ce qui fait sa force, et sa faiblesse. Les matériaux retenus présentent, logiquement, la même richesse et la même diversité.

[22] *Sartor Resartus* et deux recueils d'essais, dont un exclusivement consacré à la littérature allemande, ont été publiés à ce jour.

Sur ce fondement, il est clair que les techniques d'analyse employées devront être polyvalentes, avec certaines limites.

C'est l'analyse historique et historiographique qui aura le rôle le plus conséquent, sans être exclusive. En effet, les textes majeurs de Carlyle sur la France relèvent de l'histoire, et c'est en étudiant ce pays que sa réflexion historiographique arrive à maturation, comme l'indiquent ses essais tels que « On History » et « On History again ». Les jugements sur les historiens contemporains, en particulier français, sont monnaie courante, que ce soit dans les essais ou dans les correspondances. Enfin, le style et les techniques historiques de Carlyle, tels qu'ils sont appliqués à la France, sont novateurs et personnels, au point d'aboutir à une modélisation et à une stylisation poussées à l'extrême à la fin de sa vie. Cette approche historique pourra à l'occasion relever de la pensée sociale – pour analyser les grands écrits de Carlyle sur la situation contemporaine comme *Past and Present* ou « Signs of the Times » – ou même politique, notamment lorsqu'il prend publiquement position sur les événements de 1848 ou sur la guerre franco-prussienne.

Pour Carlyle, l'histoire ne saurait être dissociée de la biographie, son étoffe même étant la vie des grands hommes. Il faudra donc déployer des outils d'analyse appropriés, afin d'étudier ses écrits sur les grands hommes français, en particulier ses essais de jeunesse. On pourra également se livrer à une étude métabiographique : dans son essai « Biography », Carlyle définit en effet ce qui constitue selon lui les règles du genre. L'évolution de sa démarche est frappante à bien des égards, d'autant plus que ses écrits biographiques s'échelonnent sur une longue période (au minimum 1822-1865[23]) et concernent régulièrement des Français.

Avant même de considérer la biographie comme genre pratiqué par Carlyle, il faudra appliquer des outils d'analyse biographique à sa vie personnelle pour y définir le rôle de la France. Une approche minutieuse dans ce domaine permettra de tirer parti de toutes les richesses des correspondances – publiées et inédites – de Carlyle et de son épouse, ainsi que des meilleures biographies et des autres ressources de ce type[24]. Cela permettra de retracer les étapes de la formation de Carlyle et le rôle que la France a pu y jouer tout du long. En outre, il s'agira d'in-

[23]C'est en 1822 que le jeune Carlyle, dont les ressources s'amenuisent sans qu'il parvienne à établir de vocation professionnelle solide, est sollicité par Brewster pour écrire une demi-douzaine d'articles biographiques dans l'Encyclopédie d'Édimbourg. En 1863, Carlyle finit de corriger les épreuves de son gigantesque ouvrage sur Frédéric de Prusse – une « histoire » qui est aussi surtout la biographie du souverain et, par endroits, de Voltaire. On peut à la rigueur considérer l'opuscule ultérieur de Carlyle sur les rois de Norvège comme relevant également du genre biographique.

[24]On pense ici en particulier à la liste des lectures de Carlyle établie par Hill Shine.

ventorier les références à la France dans les correspondances, afin de pouvoir rendre compte avec rigueur des amitiés françaises de Carlyle et de ses réactions par rapport aux événements français contemporains. On se bornera aux éléments factuels et vérifiables de la vie de Carlyle, comme les lectures françaises mentionnées dans ses lettres ou ses visites en France, sans entrer dans des spéculations de nature psychologique ou psychanalytique. On constatera simplement que la France fait figure de force vitale dans l'existence de Carlyle, le tirant à plusieurs reprises de dépressions et de son marasme lié au manque d'inspiration. Nous laisserons de côté les controverses sur la personnalité de Carlyle et sur sa vie de couple[25]. Les relations de Carlyle avec Margaret Gordon, Kitty Kirkpatrick et Jane Welsh seront évoquées dans la mesure où elles influencent les rapports avec la France. Ainsi, par exemple, Kitty est l'instigatrice et la compagne du voyage à Paris de 1824, tandis que Jane Welsh Carlyle, tout au long de son mariage, partage et encourage l'intérêt pour la France, jouant par ailleurs un rôle central dans les relations de Carlyle avec les exilés français à Londres. Si un recours systématique aux outils de la psychanalyse irait bien au-delà du cadre et de l'angle choisi pour cette étude, quelques pistes pourront être suggérées. Il n'est pas anodin, par exemple, que la mort de son père James Carlyle et celle de son héros Goethe, survenues presque simultanément, marquent la suspension des travaux de Carlyle sur l'Allemagne et le début de ceux sur la France, pays essentiellement frivole et féminin dans son imaginaire.

L'analyse des genres historique et biographique ne saurait se passer d'outils littéraires et stylistiques. Ces derniers permettront de mieux cerner l'élaboration progressive de l'écriture très personnelle de Carlyle et de retracer la transition qui s'opère peu à peu entre la biographie et l'histoire. La question de la genèse du texte pourra être pertinente dans le cas de manuscrits fragmentaires et incomplets de Carlyle, tels que *The Guises* ou « French Republic », deux textes sur la France auréolés de mystère.

Enfin, des outils philosophiques pourront s'avérer utiles pour analyser le culte des héros mis en place par Carlyle. Soucieux d'intégrité et de justice, Carlyle vante souvent les vertus de la sincérité (grande qualité qu'il prête à Rousseau, par exemple) et de la vérité, qui l'a poussé à abandonner la fiction pour l'histoire. Ce sont ces qualités qu'il recherche dans les héros – parfois français – qu'il rencontre au fil de ses lectures et de ses projets. L'étude de la définition

[25] Suffisamment de critiques se sont penchés sur la question de la (non) consommation de son mariage. Outre le fait qu'il est impossible d'arriver à une hypothèse concluante à ce sujet, de telles préoccupations n'entrent guère dans le cadre de la problématique adoptée ici.

du héros carlylien type, en particulier dans *On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History*, bénéficierait d'une approche philosophique. Il existe par exemple une distinction entre le potentiel héroïque des grands hommes et sa réalisation. Cette nuance est cruciale dans le cas des candidats français au statut de héros : pour Carlyle leur génie n'aurait pu s'exprimer et se développer qu'imparfaitement étant donné leur pays (la France) et leur époque (en général le XVIIIe siècle). Par ailleurs, Carlyle a parfois été comparé à Nietzsche, et il serait bon de montrer les limites de cette comparaison, ne serait-ce que pour freiner tout rapprochement abusif entre Carlyle et les sources supposées du fascisme.

Un aspect qui sera pris en compte de façon beaucoup plus limitée est la traductologie, puisqu'il y aurait presque matière à une seconde thèse. Il serait en effet intéressant d'étudier les traductions des œuvres de Carlyle en français, pour voir les difficultés auxquelles se sont heurtés les traducteurs, et la nature des textes que le public francophone avait à sa disposition. On pense à la traduction de *The French Revolution* dans les années 1860, celle de *Past and Present, The Diamond Necklace* et de multiples essais dans les années 1900, ou encore celle, très récente, de *On Heroes*. Il sera possible de commenter très brièvement ces traductions, notamment celle de *The French Revolution* par Jules Roche, lorsque des passages particulièrement critiques seront cités ; ces remarques seront tout de même essentiellement confinées aux notes de bas de page. Par ailleurs, Carlyle était lui-même traducteur à ses heures, d'allemand surtout, mais aussi de français. Sa traduction du *Nouveau Christianisme* de Saint-Simon est perdue, mais il nous reste celle des *Eléments de Géométrie* du mathématicien français Legendre. La traduction du texte de Legendre sera brièvement analysée, de même que l'introduction sur les proportions rédigée par Carlyle pour cet ouvrage. Des considérations traductologiques plus poussées seraient certes fort intéressantes, mais elles risqueraient d'alourdir ce travail et de nuire à l'approfondissement d'autres points plus pertinents. Elles pourront en outre faire l'objet de travaux ultérieurs.

La technique d'analyse retenue prendra donc en compte les facettes multiples de l'œuvre de Carlyle, en étant tout à tour biographique, littéraire, stylistique, philosophique, et avant tout historique et historiographique. Dans son ensemble, l'approche choisie s'inscrira dans le champ de la civilisation britannique, et plus spécifiquement de l'histoire des idées, sans pour autant prétendre à un cloisonnement hermétique, en particulier vis-à-vis de la littérature ou de la philosophie. Cet angle méthodologique permettra, on l'espère, d'aller au-delà des considérations

réductrices dont Carlyle a souvent fait l'objet, et de traiter efficacement la problématique choisie afin de proposer une relecture de Carlyle stimulante.

Table des abréviations

- **BNF** : Bibliothèque Nationale de France
- **CL** : *The Collected Letters of Thomas and Jane Welsh Carlyle*, Durham, Caroline du Nord : Duke University Press, 1970-. Chaque référence sera accompagnée du numéro de volume et de page ; par exemple « CL XXII, 234 » renvoie à la page 234 du volume XXII des *Collected Letters*.
- ***Cromwell*** : Thomas Carlyle, *The Letters and Speeches of Oliver Cromwell : with Elucidations* (1845), S. C. Lomas, (éd.), Londres : Methuen, 1907, 3 vol.
- **FR** : Thomas Carlyle, *The French Revolution, a History* (1837), édité par Ken Fielding et David Sorensen, Oxford : Oxford University Press, 1989, 2 vol.
- ***History of Friedrich*** : Thomas Carlyle, *History of Friedrich II of Prussia : called Frederick the Great*, Londres : Chapman and Hall, 1858-1865, 6 vol.
- ***Last Words*** : *Last Words of Thomas Carlyle*, Londres : Longmans, 1892, 304 pp.
- **LDP** : *Latter-Day Pamphlets* (1850), Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 299 pp
- **NLS** : National Library of Scotland

Note de traduction

> « C’est le malheur de Carlyle de ne pouvoir être traduit ; c’est son bonheur que de n’avoir jamais tenté de traducteurs vulgaires. », Louis Cazamian[26]
> « M. Th. Carlyle [est un] homme dont le caractère, le talent, le style sont peu ordinaires, et dont on a autant de peine à traduire la prose que d’envie de l’essayer. », Godefroy Cavaignac[27]

Sauf mention contraire, j’ai effectué toutes les traductions de Carlyle et de ses critiques anglophones. Beaucoup d’ouvrages ne sont pas traduits, et beaucoup des rares traductions existantes sont trop anciennes ou peu satisfaisantes.

J’ai conservé les traits stylistiques de Carlyle, notamment l’utilisation de lettres majuscules pour donner plus de poids à ses propos. Cette tendance est probablement inspirée de l’allemand, où les noms commencent tous par une majuscule. Elle surprend autant en anglais qu’en français, et peut donc être maintenue.

[26]Louis Cazamian, *Carlyle*, Paris : Henri Didier, Bloud, 1913, 264 pp., p. 5

[27]Godefroy Cavaignac, « Malthus et Marcus », *Revue du Progrès politique, social et littéraire*, 15 mars 1840, Tome premier, Paris : Blondeau, 1840, 639 pp., pp. 204-216, p. 211.

L’utilisation par Carlyle d’archaïsmes, de néologismes, de germanismes et de mots de dialecte écossais est assez fréquente et sera commentée à l’occasion.

Première partie

La France dans la quête formatrice de Carlyle (1795-1833)

Deux ans seulement après la mort de Carlyle, J. Cotter Morison déclarait à son sujet :

> Bien que ses ouvrages comptent parmi les plus remarquables que le dix-neuvième siècle ait connus, bien que son influence sur son époque ait été immédiatement vaste et profonde, il s'avère déjà évident que ce n'est pas tant l'œuvre que l'homme qui intéressera principalement le monde[1].

Plus d'un siècle après, la prédiction de Morison se révèle en grande partie justifiée, si l'on considère le nombre de biographies de Carlyle disponibles, régulièrement publiées et republiées, et la difficulté de se procurer les textes écrits par celui-ci. Cette déclaration souligne l'importance d'étudier l'homme aussi bien que l'œuvre[2] : les événements de la vie de Carlyle s'avèrent aussi révélateurs que sa production littéraire, notamment lorsqu'il s'agit d'étudier ses rapports avec la France, ainsi que leur représentativité et leur impact au XIXe siècle. Les liens biographiques avec la France et les représentations de ce pays dans l'œuvre sont d'ailleurs indissociables. Les expériences vécues par Carlyle sont en effet centrales à son idéologie : ses trois courts séjours en France, par exemple, ont laissé des traces épistolaires, des récits mémorables et ont alimenté ses ouvrages à venir. Ainsi, les impressions qu'il retire de Paris en 1829 ont nourri à la fois sa perception du peuple français, son histoire de la Révolution française et sa pensée sociale. Les amitiés françaises de Carlyle sont également capitales pour comprendre son attitude envers notre pays. Les exilés français à Londres, en particulier, sont de fréquents visiteurs au domicile des Carlyle, et n'ont pu manquer d'influencer les opinions du penseur écossais, mais aussi ses ouvrages en cours. Les éléments ne manquent pas, qu'il s'agisse de sa grande amitié avec Godefroy Cavaignac[3], de ses sympathies surprenantes pour Armand Marrast[4] ou Louis Blanc[5], de ses inimitiés envers Thiers[6] et la plupart des historiens français, ou encore de rencontres insolites, par exemple avec Louis-Napoléon. Carlyle fait preuve d'une bienveillance amusée envers le Comte d'Orsay[7], un parfait dandy qu'il reçoit fréquemment.

Les rapports de Carlyle avec ses amis français permettront également d'établir certaines

[1] « Though his [Carlyle's] books are among the most remarkable which the nineteenth century has seen, though his influence on his age was at once wide and profound, it is already becoming evident that not so much the works as the man will chiefly interest the world. », J. Cotter Morison, « Thomas Carlyle », in MacMillan's Magazine, Londres : MacMillan, 1883, vol. 47, nov. 1882-avr. 1883, 504 pp., pp. 200-213, p. 201.

[2] C'est d'ailleurs ce qu'a fait Victor Basch dans son ouvrage *Carlyle, l'homme et l'œuvre* (Paris : Gallimard, 1938, 281 pp.) qui est divisé en une partie sur l'homme (pp. 13-67) et une sur l'œuvre (pp. 71-281).

[3] Eléonore-Louis Godefroy Cavaignac (1801-1845), journaliste républicain, et frère aîné du Général Eugène de Cavaignac, aurait fourni une aide précieuse à Carlyle pour *The French Revolution*. L'historien français royaliste Alexis François Rio (1797-1874) aurait également eu des discussions avec Carlyle à ce sujet.

[4] Armand Marrast (1801-1852), homme politique républicain ayant participé aux révolutions de 1830 et 1848.

[5] Louis Blanc (1811-1882), homme politique et historien français

[6] Louis Adolphe Thiers (1797-1877), historien, homme politique français et membre de l'Académie française, est notamment l'auteur d'une *Histoire de la Révolution* en 10 volumes (1823-1827) lue attentivement par Carlyle.

[7] Alfred Guillaume Gabriel, Comte d'Orsay (1801-1852), dandy et mécène.

nuances. Carlyle ne se privait pas de fustiger le peuple irlandais, de race celte et donc selon lui inférieure ; cette critique théorique ne l'empêchait pas d'avoir plusieurs amis irlandais (comme Charles Gavan Duffy) qui ne lui en voulaient nullement et l'accueillaient à bras ouverts en Irlande. On peut se demander s'il n'en va pas de même pour les Français : les généralisations sur ce peuple celtique frivole et querelleur semblaient s'effacer volontiers en présence d'individus tels que Godefroy Cavaignac ou même Armand Marrast et Louis Blanc.

Il faudra en outre expliquer comment la France, omniprésente dans le parcours de Carlyle, finit par s'inscrire inéluctablement au cœur de sa vocation d'historien et de prophète. L'analyse des données biographiques pourra, on l'espère, permettre de résoudre une question fondamentale : pourquoi autant d'écrits de Carlyle portent sur la France, alors que rien ne le prédisposait à l'étude de ce pays dont il n'avait guère d'expérience personnelle. Comme beaucoup l'ont souligné, ses séjours en France ont été tout sauf positifs, et ses projets ont longtemps concerné la littérature allemande plutôt que l'histoire de France. Pourquoi est-ce lui qui nous a livré une histoire de la Révolution française qui fit date ? Sa vocation d'historien était somme toute tardive, et quelqu'un comme John Stuart Mill aurait pu paraître mieux placé – ce dernier, francophile notoire, avait résidé en France pendant de longues périodes et rédigeait d'impressionnantes lettres en français à Auguste Comte.

Cette première partie essentiellement biographique visera donc à poser les jalons français dans la vie de Carlyle. Il ne s'agira pas seulement de reprendre les récits de la vie de Carlyle, fussent-ils particulièrement brillants. Il faudra également analyser ses correspondances qui font référence à la France ; elles réservent bien des surprises, comme l'admiration de jeunesse pour Napoléon, ensuite critiqué. Au fil des amitiés et des rencontres françaises de Carlyle, de ses houleuses visites en France, il s'agira de défricher et d'établir des repères pour le reste de l'analyse. L'intérêt soutenu de Carlyle pour l'actualité française et ses prises de position seront aussi mis en évidence ; ils permettront de montrer que, contrairement à ce qui a été beaucoup dit, l'intérêt de Carlyle pour la France n'a en rien diminué après la publication de *The French Revolution* en 1837. Cette première partie permettra aussi de résoudre certaines questions pertinentes, mais dont l'ampleur limitée ne justifie pas une place dans le développement ultérieur.

Sources biographiques

Comme je l'ai indiqué, s'il est souvent difficile de se procurer les ouvrages de Carlyle, les biographies écrites à son sujet ne manquent pas. La maison d'édition House of Stratus a, en 2001, republié les biographies respectives de John Stewart Collis (*The Carlyles*, 1971) et de Julian Symons (*Thomas Carlyle, The Life and Ideas of a Prophet,* 1952). L'année suivante, Persephone Books rééditait l'ouvrage de Thea Holme *The Carlyles at Home* (1965), tandis que *Thomas & Jane Carlyle, Portrait of a Marriage*, de Rosemary Ashton, paraissait pour la première fois. Ce dernier ouvrage fut à nouveau publié, cette fois en édition de poche, en 2003[8]. Plusieurs facteurs peuvent expliquer ce phénomène. Premièrement, la vie de Carlyle, longue de 86 ans, englobe la fin de la période georgienne et les grands moments de l'ère victorienne, constituant ainsi un angle d'approche historique passionnant. Deuxièmement, le couple Carlyle est entré dans la légende, et leur vie conjugale fait toujours l'objet d'une controverse. Troisièmement, malgré la désaffection pour ses œuvres tardives, les journaux et le public britanniques n'ont jamais cessé de considérer Carlyle comme un brillant sage et un prophète. Si sa vie semble lui avoir davantage survécu que son œuvre[9], on peut seulement regretter qu'aucune de ces biographies n'ait été traduite en français.

Carlyle ne souhaitait pas voir sa vie exposée au grand public, mais, conscient qu'il aurait inévitablement des biographes, il choisit d'en désigner un digne de confiance. James Anthony Froude, ami, confident et visiteur fréquent de Carlyle pendant ses dernières années, se vit ainsi confier maints documents, en particulier des lettres[10]. Froude, historien à la carrière prometteuse, accepta cette tâche alors qu'il ne manquait pas de projets personnels. Son souci principal, en rédigeant la biographie de Carlyle, fut, de son propre aveu, d'être juste et objectif, ainsi que Carlyle l'aurait voulu. L'absence d'embellissements et le refus de gommer certains traits négatifs n'ont pas rapporté que des louanges à Froude. Il fut abondamment critiqué, en particulier

[8]Voir la bibliographie pour les références complètes de ces ouvrages.

[9]On peut rappeler que, deux ans seulement après la mort de Carlyle, J. Cotter Morison déclarait à son sujet, de façon assez prophétique : « il s'avère déjà évident que ce n'est pas tant l'œuvre que l'homme qui intéressera principalement le monde. » (it is already becoming evident that not so much the works as the man will chiefly interest the world. », J. Cotter Morison, « Thomas Carlyle », in *MacMillan's Magazine*, op. cit., p. 201).

[10]En particulier, Carlyle remit à Froude des lettres de son épouse qu'il avait préfacées, annotées et commentées. Carlyle s'estimant incapable de juger si ces lettres devaient être publiées ou non, il laissa à Froude le soin de prendre cette décision. *Letters and Memorials of Jane Welsh Carlyle*, publié deux ans après la mort de Carlyle, est une source d'informations précieuse sur la vie des époux. Carlyle s'était rendu compte, rétrospectivement, à quel point sa femme avait pu souffrir de leur vie conjugale ; c'est tout à son honneur qu'il n'ait pas détruit les lettres parfois incriminantes. Jane Welsh Carlyle en est ainsi venue à être considérée comme l'une des plus brillantes épistolières du XIXe siècle.

par la famille de Carlyle : celle-ci lui reproche d'avoir peint le sage de Chelsea sous un jour peu favorable, en particulier en ce qui concerne ses relations avec Jane Welsh[11]. D'autres remettent en question l'exactitude historique de Froude et les conclusions hâtives qu'il pourrait avoir tirées. D. Gorrie, dans « Letters by Carlyle to a fellow student »[12], s'appuie sur des lettres alors inédites de Carlyle pour montrer que l'été 1819 n'a pas été la période malheureuse teintée de doute religieux dépeinte par Froude ; Carlyle déclare être heureux à l'excès et trop peu préoccupé par sa destinée future[13]. On pourrait objecter à Gorrie que Carlyle a pu décrire sa situation sous un jour plus favorable qu'elle ne l'était dans ses lettres à son camarade John Fergusson. De plus, bien qu'étant en proie au doute, Carlyle, souvent fort pessimiste, pouvait encore s'estimer plus heureux qu'il ne méritait de l'être. Malgré ces remises en question, la biographie de Froude reste la référence la plus essentielle, et son style remarquable lui a valu à juste titre d'être considérée comme l'une des meilleures biographies du XIXe siècle. C'est donc une chance de disposer d'un tel matériel dans le cadre de cette étude. D'ailleurs, l'ouvrage de Froude arrive en tête de la liste des ouvrages que John Stewart Collis dit avoir consultés constamment pendant la rédaction de son ouvrage *The Carlyles*[14]. On se souviendra seulement que Froude n'a pas eu accès à toutes les sources disponibles (dont certaines n'ont été redécouvertes que récemment), ce qui a pu éventuellement mener à des conclusions rétrospectivement simplistes[15].

Wilson se range résolument dans le camp des anti-Froudiens[16]. Alors que Froude avait opté

[11]Cette controverse dure toujours actuellement : dans son article « A Transatlantic Friendship : The Carlyles and Charles Eliot Norton » (2006), Ian Campbell est d'avis que Charles Eliot Norton, l'un des plus farouches adversaires de Froude, a reçu trop de critiques négatives, et que son point de vue anti-froudien est valide (*Carlyle Studies Annual* 22, Philadelphie : Saint Joseph's University Press, 2006, vi, 353 pp., pp. 215-242)

[12]*The Fortnightly Review*, vol. 95, new series, Janvier-Juin 1914, Londres : Chapman and Hall, 1914, 1140 pp., pp. 628-639.

[13]Gorrie compare la déclaration de Carlyle « J'ai été heureux, peut-être trop heureux, car trop peu préoccupé par ma destinée future. » (« I have been happy, perhaps too happy, because too little disturbed about my future destiny. ») à la description moins favorable de Froude : « Mainhill ne fut jamais un domicile moins heureux pour lui que cet été-là. Il ne dissimula pas, peut-être n'essaya-t-il pas de dissimuler, son état d'esprit ; aux yeux des siens, qui ne doutaient pas plus de la vérité de leur credo que de la présence du soleil dans les cieux, il dût sembler comme 'possédé'. Il ne parvenait pas à lire ; il errait dans les landes tel une âme sans repos. » (« Mainhill was never a less happy home for him than it proved this summer. He did not conceal, perhaps he did not try to conceal, the condition of his mind ; and to his family, to whom the truth of their creed was no more a matter of doubt than the presence of the sun in the sky, he must have seemed as if 'possessed'. He could not read ; he wandered about the moors like a restless spirit. », « Letters by Carlyle to a fellow student », *op. cit.*, p. 638)

[14]John Stewart Collis, *The Carlyles, A Biography of Thomas and Jane Carlyle, op. cit.*

[15]Par exemple, il me semble que l'attitude de Carlyle vis-à-vis de la France en 1848 n'a pas été perçue par Froude dans toute sa complexité. Ce dernier a minimisé l'enthousiasme de Carlyle pour la révolution en cours et il est passé trop vite de *Cromwell* à *Latter-Day Pamphlets*, négligeant une étape cruciale dans la carrière du penseur écossais. Ce tournant important, révélé par des lettres publiées pour la première fois en 1995 et par un document inédit, sera évoqué plus en détail dans la section biographique qui couvre 1848.

[16]Son introduction au premier des nombreux volumes de sa biographie est éloquente à ce sujet : « In later volumes Mr. Froude shall be seen the dupe of a knave. He was an English-clerical variety of Tartarin of Tarascon,

pour la sincérité et la vérité tant prisées par Carlyle, Wilson se perd en louanges, au point que son style emphatique et pompeux frise le ridicule. Pour ne citer qu'un exemple, en l'espace de quelques pages, Carlyle est tour à tour décrit comme « le Confucius européen » et « le Rembrandt des écrivains »[17]. L'ouvrage de Wilson regorge également de contradictions internes, qu'il n'est pas le propos de cette étude de recenser. Alors que Froude avait été un ami et un compagnon pour Carlyle pendant plus de dix ans, Wilson ne lui avait jamais été présenté[18]. C'est donc avec des précautions infinies qu'il sera fait référence à Wilson. Malgré tout ce qui les oppose, Froude et Wilson ont ceci de commun qu'ils semblent insister plus volontiers sur l'influence de l'Allemagne que sur celle de la France, ce qui peut se comprendre au vu des sources disponibles à l'époque[19]. Ils avaient de surcroît été davantage influencés par la fin de la vie de Carlyle, l'ayant alors connu ou s'étant entretenu avec des personnes proches de lui à cette période. Or, c'est sans doute à ce moment que Carlyle a été le plus francophobe, ou du moins le plus tourné vers l'Allemagne, avec la rédaction de *History of Friedrich II*.

Les biographies plus récentes de Carlyle sont en général d'une grande exactitude, même si la publication de correspondances inédites de Carlyle a rendu certains passages obsolètes[20]. On peut regretter que Fred Kaplan, en 1983[21], et Simon Heffer, dans sa biographie plutôt journalistique de 1995[22], omettent de mentionner *The Guises*, ébauche étonnante d'un ouvrage historique sur la France, découvert et publié en 1981. Concernant le couple Carlyle, l'étude récente de Rosemary Ashton[23], destinée à un public assez large et d'une lecture fort agréable, est très complète et utile. L'ouvrage de Thea Holmes *Tea with the Carlyles*[24] est certes divertissant mais plutôt anecdotique et centré sur les aspects domestiques de la vie des deux Ecossais à Londres.

---

a very English compromise or blend of Don Quixotte and Sancho Panza, living in illusions. But he is also a bore, and it is needless to do more than ook at him and pass. He tried to be an imitation Carlyle, but was rather like a counterfeit. [...] He could not be sincere, and often deceived himself. », *Carlyle till Marriage (1795-1826)*, David Alec Wilson, Londres : Kegan Paul, Trench, Trubner & co., 1923, xvi, 442pp., pp. vi-vi.

[17] « the European Confucius », « the Rembrandt of writers », *ibid*., pp. vi et xii

[18] De son propre aveu, Wilson ne s'est rendu à Londres pour la première fois qu'en 1883, soit deux ans après la mort de Carlyle, et ne l'a ainsi jamais rencontré (*ibid*., p. xi).

[19] Des lettres inédites très éclairantes, ainsi que des textes comme *The Guises* ou « Prospects of the French Republic » n'avaient pas encore été portés à l'attention du public (notons que ce dernier texte n'a toujours pas été publié dans son intégralité).

[20] Cet écueil pourra désormais être évité puisque les lettres de Carlyle jusqu'à la fin des années 1850 ont maintenant été publiées. J'ai suppléé au reste en allant consulter les lettres originales ultérieures les plus pertinentes, détenues pour la plupart à la NLS.

[21] *Thomas Carlyle : a Biography*, Fred Kaplan, Cambridge : Cambridge University Press, 1983, 614pp.

[22] Simon Heffer, *Moral Desperado, a Life of Thomas Carlyle* (1995), Londres : Phoenix, 1996, ix, 420pp.

[23] *Thomas & Jane Carlyle, Portrait of a Mariage* (2002), Rosemary Ashton, Londres : Pimlico, 2003, xii, 548pp.

[24] *The Carlyles at Home* (1965), Thea Holmes, Londres : Persephone Books, 2002

Dans *The Carlyles*[25], John Stewart Collis utilise sa propre sensibilité d'homme et d'écrivain pour proposer un point de vue personnel et original sur la vie des époux Carlyle ; l'ouvrage a en outre fait l'objet de recherches fouillées.

Enfin, les ouvrages français entièrement ou partiellement biographiques, en particulier ceux de Louis Cazamian et de Victor Basch, seront évoqués en détail dans la section sur Carlyle et la critique française.

[25] *Op. cit.*

Chapitre 1

Education et mariage : la France omniprésente et ambivalente

A La France dans l'éducation et les premiers travaux

1 Tradition francophile et enfance écossaise au XIXe siècle

Né en 1795, Carlyle est, à certains égards, un homme du XVIIIe siècle. Si sa pensée est souvent considérée comme un pilier idéologique de l'ère victorienne, elle s'inscrit aussi fréquemment à faux par rapport à celle de ses contemporains[1]. Il me semble que les lectures, les valeurs, les aspirations et le mode d'expression de Carlyle en font l'un des derniers écrivains du XVIIIe siècle. L'éclectisme de ses lectures et sa polyvalence (romancier, biographe, critique, historien, pamphlétaire) le rendent déconcertant pour l'ère victorienne et pour la postérité en général. Au moment où la reine Victoria monte sur le trône, Carlyle vient de publier son plus célèbre ouvrage, *The French Revolution*. Il a déjà défini clairement ses positions idéologiques et, à force de tâtonnements, sa vocation et son style, si bien que l'on peut presque le considérer comme pré-Victorien. A ce titre, son point de vue sur la France est unique, voir singulier : héritier du siècle dont la Révolution française est le point culminant, il peut comprendre celle-ci mieux que quiconque, tout en se démarquant de ses prédécesseurs. Avec près d'un demi-siècle de recul,

[1] L'exemple le plus évident (mais non le seul) est celui des *Latter-Day Pamphlets* : les vues que Carlyle y expose, contre l'abolitionnisme en particulier, sont quelque peu décalées par rapport à son époque. Le scandale qu'elles ont suscité s'explique d'ailleurs peut-être d'autant mieux que de telles perceptions étaient inhérentes à un passé proche avec lequel les Victoriens souhaitaient rompre. A partir de cette publication en 1850, les idées de Carlyle sont considérées comme réactionnaires et au mieux obsolètes, même s'il conserve le respect et l'affection du public.

l'histoire de la Révolution qu'il propose est considérablement plus nuancée, par exemple, que celle de Burke. L'intérêt de la position de Carlyle est encore renforcé par l'influence quelque peu contradictoire de ses origines écossaises francophiles et des guerres napoléoniennes qui ont fait rage tout au long de son adolescence, suscitant une certaine francophobie en Grande-Bretagne.

L'enfance écossaise de Carlyle est bien sûr importante du fait de la tradition d'alliance franco-écossaise, et de l'intérêt de maints grands hommes écossais pour la France. Carlyle est né dans le Dumfriesshire, au sud de l'Ecosse, dans le très petit village d'Ecclefeccan. La plupart des biographes s'accordent à lui prêter des origines modestes, sans doute pour accentuer le caractère impressionnant de son ascension sociale et intellectuelle. Froude souligne que sa famille était tout de même relativement prospère, selon les critères des travailleurs d'Ecclefeccan[2]. Ses parents étant économes et prudents, l'ordinaire des huit enfants Carlyle[3], dont Thomas était l'aîné, était très frugal, composé essentiellement de flocons d'avoine, de pommes de terre et de lait[4]. La famille Carlyle ne put se permettre d'envoyer que deux de ses huit enfants à l'université, tout d'abord Thomas, puis son frère cadet John, en grande partie grâce aux efforts financiers du premier. Cette étude fera fréquemment référence à John Aitken Carlyle, le seul frère de Thomas Carlyle qui ait eu une éducation comparable à la sienne. John, devenu médecin, eut l'occasion de voyager à travers l'Europe, en particulier l'Allemagne. Interlocuteur privilégié de son frère Thomas, il échangea de nombreuses lettres avec lui, notamment au sujet de la France et de l'Allemagne[5].

Dans *Reminiscences*[6], Carlyle précise que sa famille faisait partie des calvinistes « Bur-

[2] *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life 1795-1835*, Londres : Longmans, Green, and co., 1882, vol. I, xviii, 432 pp., p. 9

[3] Carlyle était l'aîné d'une fratrie de neuf enfants, dont une petite fille qui mourut à l'âge d'un mois ; il grandit donc dans une famille de huit. Son père avait en plus un fils d'un précédent mariage avec sa cousine Janet Carlyle ; devenu veuf, il avait épousé Margaret Aitken, la mère de Carlyle. On parle parfois de « John Aitken Carlyle » (frère cadet de Thomas) par opposition à « John Carlyle » (demi-frère aîné qui a été élevé par ses grands-parents). Cette recherche fait presque exclusivement référence au premier, donc « John Carlyle » désignera ici « John Aitken Carlyle », sauf mention contraire.

[4] Voir la biographie de Froude (*Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life* (Londres : Longmans, Green, and co., 1882, vol. I, xviii, 432pp., p. 9) et *Reminiscences* (édité par Ian Campbell et Ken Fielding, Oxford : Oxford University Press, 1997, xxx, 481pp.), p. 16. Cette alimentation est souvent rendue responsable des troubles digestifs dont Carlyle souffrit toute sa vie ; nombreuses sont les lettres qui font état de sa dyspepsie.

[5] Cette correspondance est très éclairante, en particulier au moment de la guerre franco-prussienne. Les lettres inédites de John et Thomas Carlyle, que j'ai pu consulter à la NLS, permettent de mieux expliquer l'attitude de Carlyle en 1870-1871. On peut regretter que les lettres de John Carlyle ne soient ni publiées, ni en voie de l'être : ses opinions sont très souvent identiques à celles de son frère Thomas, et il fut un épistolier plus prolixe, en particulier lorsqu'ils étaient âgés. La vie de John Carlyle, médecin, voyageur, traducteur et homme de lettres, est également fascinante et pourrait faire l'objet d'une biographie à part entière.

[6] *Reminiscences*, *op. cit.*, voir page 30 et les notes qui s'y rapportent.

gher », l'une des branches les plus strictes des « Presbyterian Dissenters »[7]. La famille Carlyle était d'une grande piété, en particulier la mère. Margaret Carlyle souhaita longtemps voir son fils aîné devenir prêtre. S'il renonça à cette vocation, il lui cacha toujours sa perte de foi traditionnelle pour ne pas la peiner[8]. Margaret Carlyle, très attachée à son fils aîné, apprit même à écrire pour pouvoir correspondre avec lui[9] ; ses lettres sont d'une simplicité émouvante et recommandent par exemple à Carlyle de relire la Bible. Elle fut impressionnée lorsque *The French Revolution* lui parvint et elle vécut suffisamment longtemps pour voir son fils au sommet de sa gloire littéraire.

James Carlyle, modèle et mentor

Le père de Carlyle n'eut pas cette chance puisqu'il mourut en 1832, cinq ans avant le retentissant succès de *The French Revolution*, qui donna à Carlyle sa place parmi les penseurs les plus éminents de sa génération. La forte personnalité de James Carlyle, ainsi que son talent pour la conversation et la rhétorique (malgré son manque d'éducation) auraient grandement influencé Thomas Carlyle. Ce dernier aurait également hérité de son humour. Les valeurs transmises par James Carlyle à son fils furent déterminantes, et conditionnèrent indubitablement sa perception de la France.

Au cours des jours qui suivirent la mort de son père, en janvier 1832, Carlyle écrivit un texte sur lui, publié ultérieurement dans *Reminiscences*[10]. Dans ce texte, Carlyle rend hommage à

[7]Les « Dissenters » avaient fait sécession en 1737 pour marquer leur indépendance face à l'autorité séculière. En 1747, ils s'étaient divisés en « Burgher » et « anti-Burgher ». Ces derniers s'opposaient au « Burgher Oath », un serment requis des détenteurs de fonctions officielles, précisant qu'ils approuvaient la religion officielle du royaume, et donc qu'ils s'opposaient aux Jacobites. Ceux-ci souhaitaient en effet voir le retour sur le trône d'un roi catholique de la dynastie Stuart (en l'occurrence Bonnie Prince Charlie) au détriment du souverain protestant George Ier. Les Jacobites, malgré leur défaite à la bataille de Culloden en 1746, étaient toujours considérés comme une menace potentielle, d'où la mise en place du serment qui divisa les « Dissenters ». Cf Jenny Wormald, éditeur, *Scotland, a History*, Oxford : Oxford University Press, 2005, xxi, 380 pp., p. 180

[8]Carlyle finit par abandonner la religion calviniste traditionnelle au profit d'une religion plus personnelle basée sur le culte des héros et l'éthique du travail. Les croyances religieuses de Carlyle seront évoquées au cours de cette étude mais elles ne pourront faire l'objet d'une analyse spécifique et détaillée sous peine de digression. Pour plus de détails, on consultera utilement l'ouvrage d'Eloïse M. Behnken, *Thomas Carlyle « Calvinist Without the Theology »* (Columbia : University of Missouri Press, 1978, x, 149 pp.)

[9]« Madame Carlyle pouvait à peine écrire à l'époque. Elle apprit à le faire en autodidacte, plus tard dans sa vie, afin d'avoir le plaisir de communiquer avec son fils ; il existait entre eux une affection spéciale et passionnée, d'un type vraiment particulier. » (« Mrs Carlyle could barely write at this time. She taught herself later in life for the pleasure of communicating with her son, between whom and herself there existed a special and passionate attachment of a quite peculiar kind. », J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, *op. cit.*, I p. 47)

[10]L'édition de *Reminiscences* (1997, *op. cit.*) utilisée ici est la seule à être sans coupure et à inclure tous les textes, y compris celui sur Jane Welsh Carlyle. Le texte édité et coupé par Froude fut publié en 1881 ; Charles Eliot Norton élabora une autre édition (parue en 1887, republiée en 1932 et 1972) qui comportait aussi des omissions.

cet homme dont l'éthique et la droiture ont joué un rôle crucial dans sa formation. Il reconnaît plusieurs fois à quel point son père a été un modèle pour lui :

> Je lui dois bien plus que l'existence ; je lui suis redevable de son exemple noble et inspirant[11].
> Dès mes plus jeunes années, j'eus l'exemple d'un Homme véritable (créé de la main de Dieu) continuellement devant moi [...] »[12]

On trouve ainsi, dans l'éducation et l'exemple donnés par James Carlyle à son fils, toutes les valeurs marquantes qui vont caractériser les écrits ultérieurs sur la France.

Une éthique du travail qui conditionne les perceptions ultérieures de la France

L'éthique du travail joue un rôle important dans le récit de *Reminiscences*. Outre la reconnaissance légitime pour un père qui n'a jamais refusé son soutien financier ou moral, on y retrouve les fondements de la pensée de Carlyle telle qu'elle est exprimée dans *Past and Present* ou dans *On Heroes* : tout travail, même humble, est noble et bénéfique pour l'humanité. L'exemple de son père travailleur[13] amène Carlyle à généraliser :

> Un homme est remarquable à mes yeux s'il devient un vrai Travailleur dans ce vignoble du Très-Haut : que son travail consiste à construire des Palaces et à fonder des Royaumes, ou seulement à bêcher et à creuser des fossés, cela n'a pour moi nulle importance, ou presque aucune : tout travail humain est éphémère, petit, et méprisable en soi ; seul le travailleur qui l'accomplit et l'esprit qui réside en cet homme a de l'importance[14].
> Cette grande maxime de la Philosophie, il [James Carlyle] l'avait acquise grâce aux seuls enseignements de la nature : Que l'homme fut créé pour travailler, non pour spéculer, sentir ou rêver[15].

La finalité de l'homme est de travailler, de même que la finalité du travail est de faire des hommes plutôt que des objets. Les accomplissements du plus pauvre et du plus méconnu peuvent surpasser ceux d'un Alexandre ou d'un Napoléon[16]. Ces convictions inculquées par James Carlyle ont des répercussions sur toute l'œuvre de Thomas Carlyle, et ne se limitent ni à sa pensée sociale ni à sa conception des héros : sa perception du peuple français est grandement conditionnée par ce facteur.

Le texte de 1997 est donc une ressource nouvelle et précieuse pour ceux qui étudient Carlyle.

[11] « I owe him much more than existence ; I owe him a noble inspiring example... », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 5

[12] « From earliest years, I had the example of a real Man (of God's own making) continually before me [...] », *ibid*., p. 10

[13] « Une partie de cette Planète porte les traces bienfaisantes de sa Main puissante et de son Esprit puissant. » (« A portion of this Planet bears beneficent traces of his strong Hand and strong Head », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 5).

[14] « I call a man remarkable, who becomes a true Workman in this vineyard of the Highest : be his work that of Palace-building and Kingdom-founding, or only of delving and ditching, to me it is no matter, or next to none : all human work is transitory, small, in itself contemptible ; only the worker thereof and the spirit that dwelt in him is significant. », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 6

[15] « This great maxim of Philosophy he [James Carlyle] had gathered by the teaching of nature alone : That man was created to work, not to speculate, or feel, or dream. », *ibid*. p. 8

[16] *Ibid*., pp. 26 et 32

Ainsi, lors de sa première visite en France en 1824, Carlyle est choqué par le corps d'un artisan entrevu à la morgue ; ce dernier, faute de travail, a sombré dans la misère et s'est suicidé en se jetant dans la Seine :

> Je pris une rue latérale qui me conduisit à un petit hôtel particulier arborant le nom de « Morgue » ; là gisait le corps nu d'un vieil artisan aux cheveux gris, que la misère avait conduit à se noyer dans la rivière ! Son visage portait la lugubre grimace figée du désespoir ; ses maigres mains calleuses aux longs ongles usés reposaient le long de son corps ; sa tenue rapiécée et souillée, avec son tablier et ses sabots, était suspendue près de sa tête ; et là reposait, figé dans son sommeil de plomb, inattentif au tumulte vain qui faisait rage autout de lui de tous côtés, ce pauvre proscrit étendu pour toujours dans le silence et dans l'obscurité. Je contemplai ce malheureux pendant un quart d'heure ; je crois que n'ai jamais été aussi bouleversé de ma vie[17].

Carlyle était, de son propre aveu[18], à un âge impressionnable, et le choc qu'il ressent est bien légitime. Une des raisons pour lesquelles sa réaction est particulièrement forte est que son éducation lui a appris à honorer tout travailleur, quel que soit son rang ou son statut. Il est impensable pour lui – il le dit ultérieurement dans *Past and Present* – qu'un ouvrier capable et désireux de travailler vive dans la misère et meure de faim. La vision de cet artisan mort, entouré des attributs de sa profession, induit d'autant plus de compassion chez Carlyle qu'il a été élevé dans le culte du travail. C'est cette même compassion que l'on retrouve pour le peuple de *The French Revolution* : Carlyle a beau désapprouver le comportement des foules promptes aux accès de violence, il n'en garde pas moins une sympathie certaine pour l'homme du peuple industrieux et affamé, et donc pour les révolutionnaires français.

Lors d'une visite ultérieure à Paris, avec Lord Ashburton en 1851, Carlyle décrit en termes élogieux les ouvriers français, leur industrie et leurs talents remarquables. Il les oppose diamétralement aux hommes politiques et littéraires français, pour lesquels il n'a que peu d'estime. Il conclut une description de Paris par cette observation :

> Je remarquai que les seuls hommes intelligents, réellement solides et compétents que j'avais vus étaient ceux de l'Industrie ; des chefs d'ateliers, des fabricants de bronzes, des chapeliers et d'autres personnes semblables : géants de stature et véridiques comme des prophètes, comparés à Thiers et à la canaille parlementaire et littéraire[19] !

[17] « I turned aside into a small mansion with the name of *Morgue* upon it ; there lay the naked body of an old grey-headed artisan whom misery had driven to drown himself in the river ! His face wore the grim fixed scowl of despair ; his lean horny hands with their long ragged nails were lying by his sides ; his patched and soiled apparel with his apron and *sabots* were hanging at his head ; and there lay fixed in his iron slumber, heedless of the vain din that rolled around him on every side, was this poor outcast stretched in silence and darkness forever. I gazed upon the wretch for a quarter of an hour ; I think I never felt more shocked in my life. » CL V, 181

[18] Dans « Conversations with Carlyle » de William Knighton (*Contemporary Review*, vol. 34, Londres : Strahan and co., 1018pp., Juin 1881, pp. 904-920), Knighton demande à Carlyle : « Vous intéressiez-vous beaucoup à Paris ? » (« Were you much interested in Paris ? »). Ce dernier aurait répondu : « Je m'y intéressais énormément à cette époque [en 1824]. J'étais jeune, et mon esprit était ouvert aux impressions nouvelles. » (« I was at that time [in 1824], very much. I was young, and my mind was open to fresh impressions... », p. 911).

[19] « I remarked that the only *clever*, really solid and able men I saw were of the Industrial sort ; *chefs d'atelier*,

La France travailleuse suscite donc l'admiration de Carlyle, et sa compassion dans le cas des chômeurs en détresse. Ce sont, là encore, les mêmes accents que l'on retrouve dans les descriptions du peuple qui émaillent *The French Revolution*.

En revanche, les multiples aspects de la France que Carlyle critique sont toujours mêlés à une notion d'oisiveté et de frivolité. On peut penser aux « Conversations with Carlyle » de William Knighton, où Carlyle décrit avec mépris des scènes d'amusement populaire dont il a été témoin à Paris, et, surtout, aux écrits plus tardifs où, parmi la volée d'adjectifs qui décrivent une France gesticulante, querelleuse et superficielle, se trouve souvent le mot « oisif » (« idle »)[20].

Foi religieuse et absence de doute

La perception carlylienne de la France se construit à travers le filtre des valeurs imparties par James Carlyle : outre l'éthique du travail, se trouve l'idée d'une foi religieuse inébranlable. Ainsi, au sujet de son père, Carlyle déclare : « Lui ne fut jamais habité par aucun doute. » (« *He* was never visited with doubt »)[21]. L'italique sur le « he » (traduit par « lui »), semble indiquer un contraste, avec l'ère nouvelle qui vient de commencer, et à laquelle Thomas Carlyle estime appartenir. Son père était en effet selon lui l'un des derniers hommes vrais d'Ecosse :

> Il fut parmi les derniers des hommes vrais que l'Ecosse (basée sur le vieux système) produisit, ou puisse produire [...] Ainsi, assez curieusement, et bienheureusement, il se tint en homme vrai au bord du Vieux Monde ; tandis que son fils se tient là, le contemplant affectueusement au bord du Nouveau, et voit la possibilité d'y être également vrai[22].

Ainsi, Carlyle marque son mépris pour les générations nouvelles et irréligieuses, dans des passages qui préfigurent *Past and Present*, écrit neuf ans plus tard. Il n'exclut cependant pas la possibilité de conserver la « vérité » qui caractérisait son père. Ce dernier, par exemple, n'était absolument pas embarrassé lorsque des visiteurs se présentaient dans son humble logis, quel que soit leur rang ; Carlyle conclut : « Sa vie ne fut « pas un conte futile », pas un Mensonge, mais une Vérité ; quiconque souhaitait venir l'examiner était le bienvenu[23]. » Foi, vérité et sincérité

manufacturers of bronzes, hatters and the like : giants in stature and veracious as prophets, in comparison with Thiers and the parliamentary and literary canaille ! » CL XXVI, 196 (Lettre à John A. Carlyle du 7 octobre 1851)

[20] De tels passages sont fréquents dans *History of Friedrich* (1858-1865) ou dans « On the Latter Stage of the French German War » (1870).

[21] *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 7

[22] « He was among the last of the true men, which Scotland (on the old system) produced, or can produce [...] Thus curiously enough, and blessedly, he stood a true man on the verge of the Old ; while his son stands there lovingly surveying him on the verge of the New, and sees the possibility of also being true there. », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 7

[23] « His Life was 'no idle tale', not a Lie, but a Truth, which whoso liked was welcome to come and examine. », *ibid.*, p. 11

vont de pair, de même que labeur et tempérance[24]. Ces valeurs ont conditionné les représentations de la France, tant dans le contenu que dans le traitement du sujet : le problème majeur de la France du XVIIIe et même du XIXe siècle est, selon Carlyle, la perte de la foi religieuse.

Souci de la sincérité et de la vérité

Par ailleurs, il considère la vérité des faits comme essentielle dans le travail de l'historien. Ainsi, le souci d'exactitude historique est constant dans *The French Revolution*, et, même si certains passages peuvent paraître inexacts à la lumière des connaissances actuelles, Carlyle tenait à être le plus précis possible au vu des informations dont il disposait. Il n'a pas hésité à amender ou à défendre des éléments de *The French Revolution* ou de *Cromwell* dans des articles ultérieurs à ces ouvrages. Il prit même le soin de mettre à jour *Cromwell* pour des rééditions, en tenant compte de lettres qui lui furent transmises après la première publication[25], et en reconnaissant a posteriori l'inauthenticité de certains documents.

Ce souci de la vérité n'exclut pas la possibilité d'une exagération, tant pour James que pour Thomas Carlyle :

> Le défaut était qu'il exagérait (une tendance dont j'ai aussi hérité) ; seulement, cependant, dans ses descriptions, et principalement pour effet humoristique : c'était un homme d'une véracité rigide et scrupuleuse[26].

Il n'en demeure pas moins que cet amour de la sincérité conduit James Carlyle à rejeter la fiction, ce que son fils finit par faire à son tour, décidant de se consacrer à l'Histoire – le tournant qu'il effectue ainsi en 1833 marque le début de *The French Revolution*. Carlyle écrit de son père :

> Quant à la Poésie et à la Fiction en général, il les avait vues universellement considérées, non seulement comme futiles, mais aussi comme fausses et criminelles[27].

C'est donc en suivant les traces de James Carlyle et en désavouant la fiction pour se consacrer à l'histoire que Thomas Carlyle est devenu l'un des historiens britanniques de la France les plus éminents de sa génération.

[24]Carlyle associe certaines de ces qualités dans ce passage représentatif de l'essai sur son père : « Un homme de Force, et un homme de Labeur. [...] En toutes choses il fut catégoriquement tempéré, et ne fut coupable, toute sa vie durant, (ce que l'on ne peut dire de presque aucun homme) de nul excès. » (« A man of Strength, and a man of Toil. [...] In all things he was emphatically *temperate*, through all life guilty (more than can be said of almost any man) of *no excess.* », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 17)

[25]Sans attendre la prochaine réédition, Carlyle avait même publié un complément à *Cromwell* dans *Fraser's magazine* (n° 216, décembre 1847), intitulé « Thirty-five unpublished Letters of Oliver Cromwell. Communicated by Thomas Carlyle. »

[26]« The fault was that he exaggerated (which tendency I also inherit) ; yet only in description and for the sake chiefly of humorous effect : he was a man of rigid, scrupulous veracity », *ibid*., p. 7

[27]« Poetry, Fiction in general, he had universally seen treated as not only idle, but false and criminal. », *ibid*., p. 13

Style et mode d'expression

Il semble bien que Carlyle ait hérité du sérieux, de la sincérité, mais aussi de la puissance d'expression de son père. Dans *Reminiscences*, il s'émerveille des talents de conteur de James Carlyle :

> Comment, en quelques phrases, il vous esquissait une Biographie complète, un Objet ou une Transaction complets : pénétrants, clairs, solides, authentiques, et entièrement parachevés[28] !

De telles observations ne sont pas sans rappeler le discours critique sur *The French Revolution* : tous les commentateurs s'accordent à dire que l'un des points forts de l'ouvrage réside dans l'efficacité saisissante des descriptions. Celles des révolutionnaires, en particulier, sont inoubliables malgré (ou peut-être grâce à) leur caractère souvent lapidaire : en seulement quelques phrases, voire quelques adjectifs, Carlyle insuffle vie à ses personnages[29]. La confrontation dès l'enfance à des expressions écossaises ont pu également contribuer à former le style idiosyncratique de Carlyle.

John Stewart Collis va même jusqu'à considérer que des traits stylistiques de Carlyle souvent considérés comme germaniques sont en fait hérités de son père :

> Il soutenait que James Carlyle avait une intelligence aussi admirable que Robert Burns ; non seulement il tenait de lui l'intégrité comme valeur inébranlable, et la justice et la vérité comme base de sa conduite, mais il hérita aussi, dans ses effets littéraires (que l'on suppose influencés par les auteurs allemands), de la méthode de discours de son père[30].

Ainsi, l'influence stylistique prêtée à l'Allemagne serait excessive. Par ailleurs, si Carlyle admirait les paroles de son père, il appréciait également ses silences et son manque d'affectation[31]. Il est d'ailleurs ultérieurement obsédé par le silence, au point de se faire construire une chambre insonorisée au sommet de sa maison de Chelsea. Pour ce qui est du manque d'affectation, on peut émettre davantage de réserves, le style de Carlyle étant parfois excessif et forcé, surtout à partir de *Sartor Resartus*[32].

---

[28]« How, in a few sentences, he would sketch you off an entire Biography, an entire Object or Transaction : keen, clear, rugged, genuine, completely rounded in ! », *Reminiscences, op. cit.*, p. 9

[29]Un exemple parmi beaucoup est celui de la description de Mirabeau ; Hilaire Belloc estime qu'il ne s'agit presque d'une résurrection du révolutionnaire. Voir les pages xii-xii de son introduction à *The French Revolution* (1837) (Londres : J.M. Dent and sons (1906), 1925, vol. I, xxiii, 351pp., pp. vii-xviii.). N.B. : il ne s'agit pas de l'édition de *The French Revolution* retenue dans le cadre de cette étude.

[30]« He held that James Carlyle had as fine an intellect as Robert Burns ; he not only took from him integrity as an inflexible value, and justice and truth as the basis for conduct, but inherited in his literary effects (supposed to be influenced by German writers) his father's method of speech. », John Stewart Collis, *The Carlyles*, *op. cit.*, p. 47

[31]*Reminiscences*, *op. cit.*, respectivement pp. 36 et 15.

[32]Hillaire Belloc, entre autres, estime qu'un des travers de Carlyle, à partir de sa trentième année, est de forcer le trait (Introduction à *The French Revolution*, *op. cit.*, p. xiv).

Conscience des événements politiques et historiques

Par ailleurs, Carlyle grandit dans une Europe où plane l'ombre de Napoléon : la bataille de Waterloo survient alors qu'il s'apprête à fêter ses vingt ans. Le contexte de son adolescence est donc marqué par la crainte d'une invasion française.

James Carlyle voyagea très peu et passa toute sa vie dans un cercle de 40 miles de diamètre[33]. Il n'en était pas moins intéressé par l'actualité internationale. Il était fasciné par Napoléon, intérêt qu'il communiqua à son fils[34] et à la maisonnée tout entière par l'achat de journaux. Même s'il ne se mêla jamais de politique, James Carlyle livra quelques prophéties basées sur les événements historiques contemporains :

> Mon Père avait connu la Guerre américaine, la Révolution française, l'avènement et la chute de Napoléon. Ce dernier suscitait son vif intérêt : pendant la campagne de Russie, nous achetâmes un journal londonien, que je lisais à haute voix à un petit cercle trois fois par semaine. Il était frappé par Napoléon, et ses paroles et son expression étaient lourdes de sens à son sujet : des empires gagnés, et des empires perdus (pendant que sa petite maisonnée à lui perdurait) ; et maintenant tout s'était évanoui comme une querelle de taverne ? – quant au reste, il ne se mêlait jamais de Politique : il n'était point là pour gouverner, mais pour être gouverné ; il pouvait toujours vivre, et donc ne se révoltait pas. Je l'entendis déclarer vers la fin de sa vie, de la manière imposante dont toutes ses perceptions étaient empreintes : « que le sort d'un homme pauvre empirait ; que le monde ne pouvait durer et ne durerait pas tel qu'il était ; mais que de puissants changements, dont personne ne voyait la fin, étaient en marche[35]. »

Ces prophéties ne sont pas sans rappeler fortement celles de Carlyle. La dénonciation de la condition ouvrière dans *Past and Present* ou encore dans « Signs of the Times » rejoint l'affirmation de James Carlyle selon laquelle la situation des pauvres ne fait qu'empirer. De même, le fils rejoint le père dans les prédictions de changements majeurs imminents, dans *Chartism* par exemple.

Carlyle était le premier à reconnaître ce qu'il devait à ses parents, et l'influence profonde qu'ils eurent tous deux sur lui : « Je suis l'aîné, et je retrouve profondément en moi le caractère

[33]Carlyle, dans *Reminiscences*, relate l'émotion de son père lorsque celui-ci dût quitter sa maison et la grosse pierre où il gardait les moutons, ou lorsqu'il revît pour la première fois un pont de la région qu'il avait aidé à construire un demi-siècle auparavant. Il est clair que les voyages, même de proximité, étaient rares et quelque peu perturbants pour James Carlyle.

[34]Le statut problématique de Napoléon comme héros dans la pensée carlylienne sera traité dans le chapitre 6, section C.

[35]« My Father had seen the American War, the French Revolution, the rise and fall of Napoleon. The last arrested him strongly : in the Russian campaign we bought a London Newspaper, which I read a loud to a little circle thrice weekly. He was struck with Napoleon, and would say and look pregnant things about him : empires won, and empires lost (while *his* little household held together) ; and now it was all vanished like a tavern brawl ? – for the rest, he never meddled with Politics : he was not there to govern, but to be governed ; could still live, therefore did not *revolt*. I have heard him say in late years, with an impressiveness which all his perceptions carried with them : 'that the lot of a poor man was growing worse and worse ; that the world could not and would not last as it was ; but mighty changes, of which none saw the end, were on the way.' », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 35

de mes deux parents[36]. » Regrettant de n'avoir jamais pu donner plus à son père qu'une paire de lunettes à monture d'argent (que ce dernier porta jusqu'à sa mort), Carlyle tire également une leçon : « Que celui qui veut donner donne rapidement : dans la tombe les aimés ne peuvent recevoir d'attentions[37]. » Même s'il ne put leur rendre hommage autant qu'il le souhaitait de leur vivant, Carlyle chercha toute sa vie à se rendre digne de parents qu'il estimait tout particulièrement, en promouvant les valeurs calvinistes (en particulier l'éthique du travail) dans lesquelles ils l'élevèrent, et en reprenant les accents prophétiques de son père pour dénoncer l'injustice. Sa vision de la France est nécessairement teintée par ces valeurs : si Carlyle fustige régulièrement la futilité et la frivolité qui lui semblent être l'apanage de la France, il n'est pas moins ému par la détresse des révolutionnaires.

Importance des origines écossaises : une tradition d'intérêt pour la France

Dans son introduction à *The French Revolution*[38], Hillaire Belloc explique que le choix de Carlyle pour l'histoire française n'allait pas de soi. Les autres historiens britanniques de l'époque, par exemple, étaient davantage intéressés par l'Allemagne, et leur mission consistait essentiellement, selon lui, à confirmer la parenté entre les Anglo-saxons et les Allemands du nord[39]. Belloc rapporte également – sans vraiment y adhérer – les objections qui ont justement été faites à Carlyle à ce sujet :

> C'était un paysan et un calviniste [...] la Révolution française était essentiellement l'objet du travail d'hommes de la classe oisive, à l'intelligence fort éduquée, et d'hommes que leur formation universitaire avait éloignés autant que possible de la vie paysanne européenne. De même, elle était clairement le produit d'une nation catholique [...] [Carlyle] n'avait qu'une connaissance très imparfaite de la langue française, et absolument aucune connaissance de son peuple[40].

On peut nuancer certaines de ces affirmations : Carlyle possédait une connaissance satisfaisante du français, du moins écrit. S'il ne s'était guère rendu en France, son séjour de deux semaines à Paris en 1824 l'avait impressionné durablement : des images et des scènes dont il

[36] « I am the eldest child, and trace deeply in myself the character of both parents. » *ibid*., p. 31

[37] « Thou who wouldst give, give quickly : in the grave thy loved one can receive no kindness. », *ibid*., p. 37.

[38] Introduction à *The French Revolution*, *op. cit.*, pp. vii-xviii

[39] Les études sur ce qui était perçu comme la « race teutone » étaient particulièrement développées, et Carlyle ne fait pas tout à fait exception puisque certains de ses articles et de ses ouvrages, tels *History of Friedrich*, participent de la même rhétorique.

[40] « He was a peasant and a Calvinist [...] the French Revolution was essentially the work of leisured men, of highly trained intelligences, and of men whom the process of academic education had removed as far as possible from the peasant-life of Europe. Again, it was distinctly the product of a Catholic nation [...] he [Carlyle] had a most imperfect acquaintance with the language of France, and no acquaintance whatsoever with its people. », *ibid*., p. x

n'avait été que brièvement le témoin le hantèrent toute sa vie[41], et suffirent peut-être à lui insuffler les notions et les sentiments nécessaires à *The French Revolution*. De surcroît, il était en contact avec plusieurs Français exilés à Londres[42]. Il serait hâtif voire simpliste de considérer sa religion calviniste – à laquelle il n'était d'ailleurs que modérément attaché[43] – comme un obstacle à son intérêt pour la France. Il est certain néanmoins que le français de Carlyle comportait des lacunes et se révéla parfois un obstacle[44].

Toutes ces objections sont sans compter le lien d'alliance historique entre la France et l'Ecosse. Dans son article de synthèse intitulé « Scotland and France : the parting of the ways »[45], Robert Sangster Rait retrace dans leur complexité les relations entre les deux pays. S'il est d'avis que les liens politiques ont été considérablement affaiblis dès lors que l'Ecosse a accepté la Réforme anglaise, il insiste sur le fait que les intérêts intellectuels ont été en partie sauvegardés[46]. Dans le domaine de la littérature, l'Angleterre avait toujours compté pour beaucoup en Ecosse, mais la France restait sans rivale dans le domaine de la connaissance et de l'érudition. Les universitaires écossais, qui avaient longtemps séjourné en France, continuèrent de se tourner vers ce pays et, dans une certaine mesure, de s'y rendre. Robert Sangster Rait donne l'exemple de George Buchanan[47], qui passa près de quarante ans en France et compta même Montaigne parmi ses élèves[48], avant de retourner en Ecosse et d'occuper une place sur la scène politique[49]. De même, quatre années à l'université de Paris (où il fut accueilli à bras ouverts en dépit de son protestantisme) furent déterminantes dans la formation des idées d'Andrew Melville[50]. Si Buchanan et Melville, malgré leurs dettes envers la France, avaient fini par générer une tra-

[41]Voir par exemple la scène de l'artisan à la morgue, évoquée plus haut dans ce chapitre.

[42]Il sera beaucoup question de ces réfugiés – pour la plupart des ennemis de Louis-Philippe – dans le troisième chapitre de cette étude.

[43]Carlyle avait renoncé à une carrière de pasteur et, s'il restait attaché à l'éthique protestante, il s'était forgé, au fil des ans, une religion personnelle plutôt détachée de l'Eglise établie. Il fréquentait aussi volontiers des Catholiques, comme le montrent par exemple ses relations avec l'historien français Alexis François Rio (décrites dans le chapitre 3, A).

[44]Belloc explique que le fameux épithète « sea-green » utilisé par Carlyle pour décrire Robespierre vient en fait d'un passage mal compris de Mme de Staël (*ibid*., p. xiii). Par ailleurs, Carlyle confesse lui-même que, lors de sa visite de 1824, ni ses amis ni lui ne parlaient très bien français (*Reminiscences*, *op. cit.*, p. 306).

[45]Prof. Robert Sangster Rait, « Scotland and France : the parting of the ways », in *Transactions and Report of the Royal Society of Literature of the United Kingdom*, vol. 37 (Londres : Humphrey Milford, Oxford University Press, 1909, 202pp), pp. 31-55.

[46]*Ibid*., pp. 47-48.

[47]Il s'agit de George Buchanan (1506-1582), célèbre poète, historien et théoricien politique écossais de la Renaissance.

[48]Carlyle était conscient de ce détail : il mentionne les enseignements de son compatriote écossais au futur philosophe français dans son article « Montaigne » *(in Montaigne and other Essays, Chiefly Biographical*, préfacés par S. R. Crockett, Londres : James Gowan & Son ; Edimbourg : William Brown, 1897, xiv, 297 pp., pp. 1-7)

[49]Robert Sangster Rait, « Scotland and France : the parting of the ways », *op. cit.*, pp. 48-53

[50]*Ibid*., p. 54

dition écossaise indépendante d'apprentissage et d'érudition, l'intérêt pour la France avait été considérablement ravivé à la fin du XVIIIe siècle.

Ralph Jessop, dans *Carlyle and the Scottish Enlightenment*[51], tente de montrer que la pensée de Carlyle est intimement liée à l'histoire des idées écossaise, en particulier Hume, Reid et Hamilton. Il est particulièrement désireux de prouver que l'Ecosse a influencé l'idéologie carlylienne au même titre que l'Allemagne. Jessop souhaite apporter un complément plus qu'une remise en question[52] à l'ouvrage de Charles Harrold *Carlyle and German Thought*[53]. En revanche, il n'hésite pas à critiquer des livres comme celui d'Elizabeth Vida[54], qui, mettant l'accent sur le lien germanique, négligent selon lui les caractéristiques nationales écossaises de Carlyle[55]. Trop occupé à mesurer l'influence écossaise à l'influence allemande, Jessop n'évoque pas la France, ni l'intérêt pour la France, lequel constitue pourtant un point commun entre Carlyle et la plupart de ses compatriotes.

Par ailleurs, la démarche de Jessop porte essentiellement sur les aspects philosophiques de l'œuvre de Carlyle[56] : les références à Walter Scott restent évasives, et lorsqu'il est question de Hume, Jessop s'intéresse à sa philosophie, non pas à ses écrits historiques[57]. Pourtant, la plupart des philosophes écossais auxquels Jessop se réfère étaient également historiens : l'histoire de l'Angleterre de Hume était un des livres à succès de l'époque ; Sir William Hamilton fut professeur de philosophie mais aussi d'histoire[58] ; enfin, les réflexions épistémologiques de Thomas Reid eurent des applications pratiques dans le domaine historique. Il me paraît judicieux d'évoquer rapidement les grands penseurs écossais et leurs travaux historiques, afin

[51]Ralph Jessop, *Carlyle and the Scottish Enlightenment, op. cit.*

[52]*Ibid*., p. x

[53]Charles Frederick Harrold, *Carlyle and German Thought, 1819-1834* (New Haven : Yale University Press, 1834, xii, 346 pp).

[54]Elizabeth Vida, *Romantic Affinities : German Authors and Carlyle : A Study in the History of Ideas* (Toronto : University of Toronto Press, 1993, xvi, 257pp.)

[55]*Carlyle and the Scottish Enlightenment, op. cit.*, p. 2. Jessop reproche à Vida de considérer Carlyle et d'autres penseurs écossais comme « anglais », sans aucune nuance.

[56]Jessop fait le choix de considérer l'œuvre de Carlyle comme philosophique de son plein droit ; il me semble cependant que, si Carlyle a écrit des ouvrages très variés allant de la littérature à l'histoire, il peut difficilement être qualifié de philosophe, statut qu'il ne revendiquait d'ailleurs pas lui-même.

[57]Jessop utilise notamment *Enquiry Concerning Human Understanding* et *Essays Moral Political and Literary* (*Carlyle and the Scottish Enlightenment, op. cit.*, pp. 3, 32)

[58]Carlyle connaissait Hamilton personnellement, à une période où celui-ci occupa divers postes d'histoire et de philosophie à l'université d'Edimbourg. Voir CL I, 258, III 321 et surtout IV, 340-341, où Carlyle assiste à une soirée chez Hamilton en compagnie, entre autres, de De Quincey. Carlyle semblait avoir beaucoup d'estime pour Hamilton (CL III 332), sentiment réciproque puisqu'il reçut ses félicitations à la publication de son article « State of German Literature » (CL IV 290). Carlyle le revit et effectua des promenades en sa compagnie lors d'un séjour à Edimbourg début 1833, à une époque où ses projets d'historien de la Révolution française se précisaient (David Alec Wilson, *Carlyle to « the French Revolution » (1826-1837)*, Londres : Kegan Paul, Trench, Trubner & co ; New York : E. P. Dutton, 1924, xii, 434pp., p. 315).

d'évaluer leur impact sur la relation de Carlyle avec l'histoire de France. Cette étude non exhaustive se limitera à ceux dont la présence est la plus manifeste dans les lectures historiques et dans les correspondances de Carlyle : Hume, Robertson, Smollett et Scott. Du fait de ses origines écossaises et de ses études à l'université d'Edimbourg, Carlyle a sans doute été plus exposé à l'influence de ces auteurs que s'il avait été, par exemple, anglais ou gallois.

Admiration et réserves : David Hume, esprit ingénieux mais déiste

Au départ, Carlyle n'avait guère d'estime pour la philosophie de Hume (1711-1776) : dans une lettre d'octobre 1814, il utilise des termes peu flatteurs pour décrire sa pensée : « bigotted scepticism », « specious sophisms », « blind *prejudice* » (CL I, 30). Puis, en mai 1815, il découvre ses essais, qui suscitent plus d'estime : tout en déplorant des préjugés et des erreurs, Carlyle ne peut s'empêcher d'admirer l'ingéniosité des réflexions de Hume[59]. Il exprime son opinion sur plusieurs essais de son compatriote, en particulier « Of National characters »[60] ; son avis sur ce texte est important dans le cadre de cette étude, puisqu'il va conditionner la vision carlylienne du caractère national français. Carlyle déclare au sujet des essais de Hume :

> Le style de l'ensemble est vraiment excellent [...] Mais beaucoup de ses opinions ne peuvent être adoptées – Il est curieux, par exemple, d'attribuer toutes les modifications du « caractère national » à l'influence de causes morales. Ne peut-on affirmer, de façon plausible, que même les causes qu'il qualifie de morales ont pour origine le contexte physique ? D'où, sinon de la contemplation perpétuelle de ses effroyables glaciers et de ses rudes vallées encaissées – de ses sombres méditations dans ses nuits longues et presque solitaires, le Scandinave a-t-il tiré son féroce Odin, et ses horribles « spectres des profondeurs » ? Lorsqu'on les compare aux châteaux de cuivre et aux jardins célestes de l'Arabie, nous devons admettre que les causes physiques ont bel et bien une influence sur l'homme[61].

Ainsi, Carlyle trouve que le caractère d'une nation ne dépend pas tant de facteurs moraux que de l'environnement géographique. De telles remarques sont éclairantes pour les descriptions du peuple français, dont l'agitation et la frivolité sont souvent à l'image de Paris. De plus, si Carlyle déplore souvent les mœurs dissipées des Français ou leur manque de foi, ces défauts ne seraient-ils pas tant inhérents au peuple gallique qu'à son environnement ? La question est

[59] CL I, 48. Voir également CL, I, 55, où Carlyle décrit les essais de Hume en ces termes : « a most ingenious production – characterised by acuteness and originality, in all its parts. » Le vocable « ingenious » (« ingénieux ») est celui qui semble venir le plus spontanément à l'esprit de Carlyle lorsqu'il est question de Hume.

[60] « Of National characters » figurait dans *Three Essays, Moral and Political* (1748).

[61] « The manner, indeed, of all is excellent [...] But many of his opinions are not to be adopted – How odd does it look for instance to refer all the modifications of 'National character', to the influence of moral causes. Might it not be asserted with some plausibility, that even those which he denominates moral causes, originate from physical circumstances ? Whence but from the perpetual contemplation of his dreary glaciers & rugged glens – from his dismal broodings in his long & almost solitary nights, has the Scandinavian conceived his ferocious Odin, & his horrid 'spectres of the deep' ? Compare this with the copper-castles and celestial gardens of the Arabian – and we must admit that physical causes *have* an influence on man. », CL I, 48

d'importance, car de telles considérations contrediraient les impressions données par l'œuvre tardive de Carlyle, à savoir que les peuples galliques seraient inférieurs aux teutons. Quoi qu'il en soit, le passage cité esquisse déjà les réflexions de *On Heroes* vingt-huit ans avant sa publication : en effet, il y sera question non seulement d'Odin, mais également des peuples arabes. Mahomet y est dépeint comme faisant partie d'une race d'hommes à l'image de leur pays, sauvage, magnifique et inaccessible[62].

Par ailleurs, rappelons que si, de nos jours, Hume est renommé pour sa philosophie, il l'était tout autant, au XIXe siècle, pour son ouvrage *The History of England from the Invasion of Julius Caesar to the Revolution in 1688*. D'emblée, Carlyle estime que le travail de Hume est « précis et impartial », bien que ce dernier manifeste « moins de sympathie que l'on pourrait attendre pour les héroïques patriotes »[63]. Plus tard, Carlyle évoque « ce récit clair et honnête mais froid de David Hume »[64]. On le voit, il reproche essentiellement à son compatriote son détachement par rapport aux événements historiques, et il tentera justement de remédier à cette froideur presque clinique en faisant – autant que possible – revivre l'histoire au lecteur dans *The French Revolution*. Ces objections n'empêchent pas Carlyle de recommander *The History of England* de Hume à son entourage, notamment à son frère Alexander Carlyle[65], tout en prenant soin de le mettre en garde contre le torysme latent du texte[66]. Carlyle conseille également l'ouvrage à Jane Welsh[67], mais celle-ci finit par déclarer son aversion pour le livre, qu'elle ne parvient pas à achever[68].

L'ouvrage de Hume, parfois revu, adapté ou prolongé par d'autres, demeura un très grand classique du genre jusqu'à la fin du XIXe, et n'a pu manquer d'influencer l'historiographie

[62] *Sartor Resartus - On Heroes, Hero Worship and the Heroic in History*, Londres : J. M. Dent & Sons Ltd, 1956, xviii, 474 pp., p. 282.

[63] « distinct & impartial » « less sympathy than may be expected with the heroic patriots », CL I 115

[64] « that clear & candid but cold-hearted narration of David Hume », CL I 122

[65] CL I, 122. Voir aussi CL I, 354 où Carlyle recommande l'ouvrage historique de Hume à William Graham.

[66] Les principales objections de Carlyle à Hume concernent son torysme, et, avant tout, son déisme. « Quel dommage qu'il soit déiste ! Ses talents auraient pu tant accomplir pour la cause de la vérité, au lieu de tant faire pour celle de l'erreur ! » (« What a pity that he is a Deist ! How much might his strong talents have accomplished in the cause of truth, when they did so much in that of error ! »), Carlyle déclare-t-il au sujet de Hume, avant de l'associer – non sans réprobation à La Place, Playfair et Voltaire (CL I, 55).

Notons que, même si Carlyle critiquait le Torysme de Hume, il n'était pas *whig* pour autant : il s'entendit fort mal avec Maccaulay, et ne partageait nullement son interprétation *whig* de l'histoire. Cependant, il ne soutint jamais aucun parti politique, pas même les *Tory*. Sa grande estime pour Robert Peel était due avant tout à la personnalité de ce dernier et à sa révocation des lois sur le grain.

[67] CL I 185, 359 et II, 149 ; Robertson et Gibbon font également partie des lectures historiques suggérées.

[68] « Hume I have commenced and recommenced so many many times, that I cannot now look with patience on a volume of the same shape and colour. », déclare-t-elle (CL II 197). Carlyle insiste encore brièvement – non sans quelque taquinerie – pour qu'elle le lise (CL III, 42,58).

carlylienne. Bien que Carlyle trouve son récit sans grande passion, Hume était tout de même parvenu à animer davantage les histoires essentiellement factuelles de ses prédécesseurs britanniques, français ou allemands[69].

William Robertson et Tobias Smollett : incontournables mais limités

Carlyle avait lu Robertson et Smollett, les recommandant à l'occasion – davantage parce que leurs ouvrages comptaient parmi les seuls disponibles sur certains thèmes que par admiration réelle.

L'historien écossais Robertson (1721-1793), est surtout célèbre pour son histoire de l'Ecosse (*History of Scotland*, 1759), ouvrage à succès qui fit l'objet de nombreuses rééditions et lui valut d'être promu au sein de l'Eglise presbytérienne où il était pasteur. *History of the Reign of the Emperor Charles the Fifth* lui demanda dix années de labeur, ce qui n'est pas sans rappeler les treize années passées par Carlyle à écrire *History of Friedrich II*. Sa participation active à la résistance anti-jacobite en 1745 est également de nature à frapper l'imagination. Il est certain que Carlyle admirait son intelligence et sa méthode, sans pour autant lui trouver du génie. Très tôt, il vante ses « talents pour l'exposé global »[70], supérieurs même à ceux de Gibbon, avant d'émettre des réserves dans une lettre à Jane Welsh, en 1824 :

> Aimez-vous Robertson ? Je trouvais en lui une compréhension habile, systématique, mais non remarquable ; et pas plus de cœur que dans ma botte. C'était une sorte de déiste déguisé en prêtre calviniste ; une prodigieuse combinaison ! Mais si vous affectionnez les hommes à l'esprit pétulant, je vous recommande l'Abbé Raynal[71], dont l'histoire, du moins l'édition de 1781[72] est, pour utiliser l'expression de mon tailleur au sujet de l'Afrique, « un morceau d'soufre brûlant[73] ».

On retrouve exactement les mêmes critiques formulées par Carlyle à l'égard de Hume :

[69]Pour plus de détails sur les aspects novateurs de l'historiographie de Hume, voir Francis Palgrave, « Hume and his Influence upon History » (*The Quartely Review*, vol. LXXIII, Londres : John Murray, 1844, 599pp., pp. 536-592). Palgrave insiste sur sa sagacité de jugement et sur son génie, qui font pardonner des informations légèrement imparfaites auxquelles il est relativement aisé de remédier. Contrairement à Carlyle, Palgrave semble trouver chez Hume pathos et sentiment (*ibid*., p. 538). Hume s'opposait fortement, entre autres, à l'histoire de l'Angleterre du Français Rapin de Thoyras (1661-1725), *whig*, traduite et populaire en Grande-Bretagne (*ibid*., p. 545) ; en revanche, il se basait sur les écrits plus rigoureux du Jacobite Thomas Carte (1686-1754) (*ibid*., pp. 546-549). Je n'ai trouvé aucune preuve que Carlyle avait lu Rapin de Thoyras ou Carte, qui avaient alors sans doute cédé le devant de la scène historiographique à Robertson, Smollett, Scott et bien sûr Hume.

[70]« talents for general disquisition » CL I, 120-121

[71]Guillaume-Thomas Raynal (1713-1796), dit l'abbé Raynal, écrivain et penseur français.

[72]L'ouvrage auquel Carlyle fait allusion est probablement *Histoire philosophique et politique des établissemens [sic] et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Genève : J. L. Pellet, 1781.

[73]« Do you like Robertson ? I used to find in him a shrewd, a systematic, but not a great understanding ; and no more heart than in my boot. He was a kind of Deist in the guise of a Calvinist priest ; a portentous combination ! But if you are for fiery-spirited men, I recommend you to the Abbé Raynal, whose History at least the edition of 1781, is, to use the words of my taylor respecting Africa, 'wan coll (one coal) of burning sulphur.' », CL III, 42

déisme et manque de passion. C'est peut-être justement à cause de cette froideur excessive de ses compatriotes historiens que Carlyle s'est tourné vers des lectures françaises, comme celle de l'Abbé Raynal[74].

Tobias Smollett fait l'objet de critiques inverses : Carlyle aime ses romans et ses récits de voyage au style spirituel[75], mais il trouve ses travaux historiques confus[76] et indubitablement inférieurs à ceux de Hume[77]. Smollett obtint respectabilité et succès commercial en écrivant la suite de l'histoire de l'Angleterre de Hume ; Carlyle n'en est pas impressionné pour autant : « ... vous pourriez commencer la suite de Hume écrite par Smollett, ou par n'importe qui d'autre – car il est difficile d'en imaginer une pire que celle de Smollett...[78] » Ironiquement, les destinées et les vocations d'historiens de Carlyle et de Smollett ne sont pas sans présenter de parallèles : d'abord auteurs de romans, tous deux ont connu la sécurité financière et la reconnaissance publique grâce à leurs travaux historiques[79].

Sir Walter Scott, à l'origine de l'intérêt pour la Révolution française ?

Si Carlyle admirait la rigueur de Hume, la clarté de Robertson et le style enlevé de Smollett, il n'en demeure pas moins que c'est Scott qui a dû l'encourager à étudier le XVIIIe siècle français. Très tôt, Carlyle dévora et apprécia les romans de Scott : à l'âge de dix-neuf ans, il estime que Waverley est « de loin le meilleur roman écrit ces trente dernières années »[80]. Les références aux romans de Scott sont par ailleurs pléthoriques dans *Collected Letters*. Mais l'ouvrage le plus pertinent ici est sans conteste *The Life of Napoleon Buonaparte, Emperor of*

[74] *Collected Letters* comporte d'ailleurs plusieurs longs passages enflammés sur l'Abbé Raynal. Voir l'éloge dithyrambique dans CL I, 194-195 et, dans une moindre mesure, CL I, 172.

[75] *Travels through France and Italy* (1766) a d'ailleurs sans doute contribué à éveiller l'intérêt de Carlyle pour la France.

[76] « I fear Smollett is going to be a confused creature ». CL I, 115

[77] « Je suppose que j'avais lu l'histoire anglaise de Hume la dernière fois que je vous ai écrit ; et que je n'ai nul besoin de vous redire ce que j'en pense. Ma lecture de la suite – huit volumes, portant le nom d'histoire, par Tobias Smollett et d'autres, fut une tâche plus ardue et moins profitable. » (« I suppose I had read Hume's England when I wrote last ; and I need not repeat my opinion of it. My perusal of the continuation – eight volumes, of history as it is called, by Tobias Smollett M.D. and others was a much harder and more unprofitable task. », CL I, 120).

[78] « ... you might commence Smollett's Continuation of Hume, or any continuation of him – for a worse one can scarcely be imagined than Smollett's... », CL II

[79] On pourrait ajouter que, de surcroît, ils se sont tous deux refusés à l'engagement politique : Smollett se défendit des accusations de torysme et rédigea « Ode to Independance » (1773) ; Carlyle ne soutint jamais d'homme politique, si ce n'est peut-être Robert Peel (plus, ainsi qu'il a été dit, par haine des Corn Laws que par une sympathie *tory* particulière).

[80] « J'eus l'occasion de parcourir Waverley peu de temps après avoir reçu votre lettre, et je ne peux m'empêcher de dire que c'est, à mon avis, de loin le meilleur roman écrit ces trente dernières années – du moins, que je connaisse. » (« I had a sight of « Waverley » soon after I received your letter, and I cannot help saying that, in my opinion, it is by far the best novel that has been written these thirty years – at least, that I know of. » CL I, 35).

the French, with a Preliminary View of the French Revolution[81].

Carlyle, le 4 décembre 1826 (jour de ses trente et un ans), semble attendre avec une impatience juvénile la publication de l'ouvrage de Scott, peut-être parce que ce livre met en conjonction deux de ses héros de jeunesse :

> Il est tout à fait certain que Sir Walter Scott est en passe de publier une *Vie de Napoléon* : cinq volumes ont déjà été imprimés, et deux autres devraient être prêts immédiatement. [...] On peut s'attendre à ce que son *Napoléon* devienne la grande œuvre de cet hiver[82].

Carlyle reprend dans la même veine quelques mois plus tard : le 15 avril 1827, il fait part au même correspondant, N. H. Julius, de la publication imminente de *Life of Napoleon* et des révélations de Scott, qui a avoué être le seul auteur des Waverley Novels – un secret déjà connu de beaucoup (CL IV, 208).

Carlyle suivait donc de près l'actualité littéraire concernant un compatriote qu'il admirait beaucoup. Cependant, cet enthousiasme fut considérablement diminué lorsque Scott négligea de répondre à sa lettre : en avril 1828, Carlyle avait reçu une missive de Goethe qui comportait des compliments adressés à Walter Scott[83] ainsi que deux médaillons à lui remettre. Il s'était empressé d'écrire à Scott, recopiant le passage en question de la lettre et se proposant de venir déposer les médaillons chez lui[84]. Près de six semaines plus tard, n'ayant pas reçu de réponse, Carlyle, déçu et blessé, les lui fit parvenir par l'intermédiaire d'une connaissance commune. A la mort de Scott, en 1832, Carlyle se souvient du comportement « peu courtois » de son compatriote, mais seulement entre parenthèses, l'essentiel du passage de son journal concernant son génie :

> Peut-être est-il [Scott] mort au bon moment, du point de vue de sa réputation. Il comprenait ce que « l'histoire » voulait dire ; là était son principal mérite intellectuel. En tant que penseur, il n'était pas faible – fort, plutôt, et sain, mais plutot limité, presque petit et « kleinstädtisch » [provincial]. Je ne parlai jamais avec Scott (j'eus une fois une petite relation épistolaire avec lui de la part de Goethe, dans laquelle il ne se montra guère courtois, trouvai-je), je l'aperçus une centaine de fois [...] Il a joué son rôle, et ne laisse derrière lui personne qui lui ressemble ou qui le suive de près. Plaudite[85] !

[81] Il est intéressant de constater que l'ouvrage complet fut publié d'abord à Paris en 1827 (en neuf volumes par Treuttel and Würz) puis seulement en Grande-Bretagne en 1828, à Exeter.

[82] « It is quite certain that Sir Walter Scott is publishing a *Life of Napoleon* : five volumes are already printed, and two more are to be ready forthwith. [...] His *Napoleon*, it is to be expected, will be the great work of the winter. », CL IV, 163-164.

[83] Scott avait envoyé *Life of Napoleon* à Goethe, qui dit l'avoir lu pendant l'hiver et infiniment admiré (CL IV 353-354).

[84] CL IV, 354. Il ne fait aucun doute que Scott avait reçu cette lettre car il avait traduit et recopié les commentaires de Goethe dans son journal.

[85] « Perhaps he [Scott] died in good time, as far as his own reputation is concerned. He understood what *history* meant ; this was his chief intellectual merit. As a thinker, not feeble – strong, rather, and healthy, yet limited, almost mean and *kleinstädtisch*. I never spoke with Scott (had once some small epistolary intercourse with him on the part of Goethe, in which he behaved not very courteously, I thought), have a hundred times seen him [...] He has played

L'opinion de Carlyle sur Scott est partagée, comme elle le sera dans son article « Walter Scott »[86]. L'exemple de son compatriote plus âgé a peut-être inspiré Carlyle, le poussant à écrire sur le thème de la France. L'ouvrage de Scott avait en tout cas incité Hazlitt à écrire sa propre histoire de Napoléon[87]. Peut-être y avait-il chez Carlyle une part infime d'esprit de revanche et une vélléité de compétition dans le choix d'un sujet très proche de celui de Scott : *Life of Napoleon* commence en effet par une histoire de la Révolution française qui occupe plus d'un volume sur les neuf. En même temps, Carlyle n'a peut-être pas voulu écrire directement sur Napoléon – malgré sa fascination pour lui, mise en évidence par ses correspondances et par *On Heroes* – par peur d'être comparé à Scott, ou même à Hazlitt.

Le plus important, peut-être, dans les remarques de Carlyle sur Scott, concerne ses perceptions intuitives et sa façon d'écrire l'histoire : « Il comprenait ce que « l'histoire » voulait dire » (« He understood what *history* meant »). *Life of Napoleon* de Scott préfigure, sous certains aspects, *The French Revolution*. Scott choisit notamment de relater des anecdotes, par exemple la description de la pendaison d'un boulanger parce que son pain est cher, même si cela ne reflète que le fait qu'il achète son grain à un prix très élevé[88]. De telles scènes de rue viennent ponctuer, de la même façon, *The French Revolution*. Une des contributions majeures de Carlyle par rapport au récit de Scott est peut-être le fait qu'il propose des descriptions au vitriol – visant à faire revivre l'histoire au lecteur – plutôt que des comptes-rendus consciencieux.

En conclusion, même si les œuvres historiques de ses compatriotes étaient loin de susciter l'approbation totale de Carlyle, sa propre démarche d'historien s'est construite par rapport à la leur. Il va tenter d'éviter la froideur de Hume et de Robertson, et la confusion de Smollett. La sensibilité de Scott, et, surtout, les thèmes traités par ce dernier, constitueront une source d'inspiration considérable. La démarche de Carlyle historien de la Révolution française n'est donc pas si surprenante au vu de ses origines écossaises et de ses lectures de compatriotes contemporains ou passés. Inversement, on peut suggérer que, s'il n'avait pas été écossais, il

his part, and left *none like* or second to him. *Plaudite !* », CL IV, 375, également cité dans J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, vol. II, p. 310-311.

[86]Thomas Carlyle, « Sir Walter Scott » (1838), in *Critical and Miscellaneous Essays*, Londres : Chapman and Hall, 1888 : vol. VII, 21-80.

[87]*Life of Napoleon*, de Hazlitt, est d'ailleurs évoqué par Carlyle dans une lettre à Goethe en avril 1828 : « Already we have had a second *Life of Napoleon*, also by a man of talent, where an altogether opposite spirit prevails ». CL IV, 364

[88]La tête coupée du boulanger est présentée pour un baiser à sa veuve évanouie ; les coupables sont sévérement punis : le boulanger n'étant pas un aristocrate, les autorités ne peuvent être accusés d'incivisme en punissant ses meurtriers. *The Life of Napoleon Buonaparte, Emperor of the French, with a Preliminary View of the French Revolution*, Paris : Treuttel and Würz, 1827, IX vol., vol. I (iv, 383pp.), p. 228

n'aurait peut-être pas eu ni la même approche délibérément passionnée, ni l'envie d'écrire sur la France. L'importance des origines écossaises étant établie, il semble judicieux de dresser un panorama plus général des lectures et de l'éducation de Carlyle.

2 Lectures et études françaises

Les origines écossaises de Carlyle sont doublement essentielles pour comprendre comment la France en est venue à hanter son imaginaire : outre l'exposition inévitable aux écrits historiques de ses compatriotes, l'étude de la langue et de la littérature françaises faisaient systématiquement partie de la formation de tout jeune Ecossais en mesure de poursuivre des études. Il faut ajouter à cela la spécificité de la famille écossaise de Carlyle, animée de valeurs calvinistes strictes et habitant un minuscule hameau : comment, avec une bibliothèque familiale limitée et dépourvue de romans, Carlyle en est-il venu à accéder à la littérature et à l'histoire françaises ?

Mise en évidence des lectures françaises

Les lectures de Carlyle sont en grande partie connues (surtout jusqu'à l'écriture de *The French Revolution* incluse), grâce aux travaux de Hill Shine[89], mais aussi aux essais et aux lettres de Carlyle, qui sont souvent riches en références. Il est assez fréquent que Carlyle mentionne ses lectures à ses correspondants, leur recommande des livres ou leur demande de lui en procurer. Les lettres à John Stuart Mill, par exemple, sont une source de renseignements précieuse, puisque Carlyle l'avait beaucoup sollicité, de 1833 à 1835, pour se procurer des ouvrages sur la Révolution française. Toutes les sources ainsi disponibles concordent : les lectures françaises sont non seulement présentes, mais conséquentes. Elles occupent une place non négligeable et constante, et représentent une vue d'ensemble assez complète du panorama littéraire français de l'époque. En outre, elles priment très longtemps sur les lectures allemandes, et reprennent fréquemment le dessus.

Carlyle, qui avait appris à lire l'anglais avant l'âge de cinq ans, estime qu'il lisait aisément le latin et le français à sa sortie de l'école de Annan en 1809 : la langue française fait partie de l'éducation d'un jeune Ecossais à l'époque, au même titre que le latin. L'étude de l'allemand fut beaucoup plus tardive puisqu'il semble avoir entrepris ses études de germaniste seulement

[89] *Carlyle's Reading up to 1834, op. cit.*

en 1819, à presque vingt-quatre ans. Carlyle possédait même un dictionnaire franco-allemand, ce qui suggère que son apprentissage de la langue de Goethe a pu se faire par l'intermédiaire de celle de Voltaire[90]. La France précède l'Allemagne dans les lectures et dans les découvertes du jeune Carlyle. Il est utile de se le rappeler avant de le considérer – trop hâtivement – comme un critique et un traducteur de littérature allemande qui ne se serait guère penché sur la France sinon pour la haïr.

Une enfance bercée par l'histoire de France et les récits légendaires

Tout comme les romans, la poésie, par exemple celle de Robert Burns, n'avait guère l'aval de James Carlyle[91]. Ce dernier désapprouvait aussi en secret les lectures de son propre père, *Anson's Voyage*[92] et *Les Mille et Une Nuits*[93]. Ainsi, le père de Carlyle voyait d'un mauvais œil les œuvres de fiction – qu'il ne souhaitait guère trouver entre les mains de ses enfants – et lisait essentiellement la Bible. Il n'avait pas moins eu l'occasion de lire et d'admirer des ouvrages comme *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776) d'Adam Smith[94]. A défaut de romanciers, le jeune Thomas Carlyle a donc eu l'occasion de lire des penseurs et des historiens, même si ceux-ci n'étaient pas toujours aussi fiables qu'il l'aurait souhaité.

Carlyle a eu très tôt accès à des ouvrages d'histoire française ; en 1839, lorsqu'il corrige une erreur de *The French Revolution* (1837) concernant le naufrage du navire Le Vengeur[95], il impute la méprise à une lecture de jeunesse :

> Il y a bien des années, dans quelque mauvaise Histoire anglaise de la Révolution française, la première que j'eus entre les mains, je lus cet incident ; rapporté froidement, sans controverse, sans embellissement ou critique ; et, assez naturellement, il se grava au fer rouge dans l'imagination d'un jeune garçon ; il représente vraiment, avec le meurtre de la Princesse de Lamballe, tout ce dont je me souviens à présent de cette mauvaise Histoire anglaise. Lorsque j'en vins plus tard à écrire au sujet de la Révolution française ; trouvant cette histoire authentifiée avec tant de sérieux, et ne sachant pas que, intrinsèquement, on

[90] Hill Shine stipule que le *Nouveau Dictionnaire de poche français-allemand et allemand-français* de J. Martin se trouvait parmi les possessions de Carlyle antérieures à 1819 (*Carlyle's Early Reading to 1834*, *op. cit.*,p. 53).

[91] Voir *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 12. James Carlyle n'aurait jamais lu plus de trois pages de Burns, qu'il tenait de toute façon en assez piètre estime. Thomas Carlyle croit percevoir certaines similitudes entre son père et Robert Burns, considérant le premier au moins l'égal du second.

[92] Ouvrage du voyageur George, Lord Anson (1697-1762), paru en 1748.

[93] Cf *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 23

[94] « Bien que cet ouvrage fût considérablement éloigné de son parcours, il [James Carlyle] avait aussi lu *De la richesse des nations* d'Adam Smith : il l'admirait, le comprenait et s'en souvenait, dans la mesure où il lui était utile. » (« Adam Smith's *Wealth of nations*, greatly as it lay out of his course, he [James Carlyle] had also fallen in with ; and admired, and understood *and remembered*,– so far as he had any business with it. », *ibid*., p. 8).

[95] Le gouvernement révolutionnaire français avait camouflé la défaite du Vengeur en triomphe ; cette fausse victoire avait fait illusion auprès de Carlyle et de bon nombre d'historiens britanniques et français antérieurs et contemporains.

> était allé jusqu'à la remettre en question, je l'écrivis sans en douter ; comme d'autres auteurs anglais l'avaient fait [...][96]

Ainsi, l'enfance de Carlyle aurait été bercée de récits glanés dans des livres d'histoire, qui laissèrent une empreinte durable dans son imagination. Ces comptes rendus, fantaisistes ou non, semblent l'avoir impressionné et ont probablement encouragé sa vocation d'historien de la France.

Dans cette perspective, la tradition orale doit également être prise en compte : le grand-père paternel de Carlyle, également prénommé Thomas, avait vu les Highlanders traverser le Dumfriesshire à deux reprises, en 1745 lorsqu'ils étaient descendus vers l'Angleterre puis quand ils s'étaient repliés l'année suivante. Carlyle avait entendu ces récits du soulèvement jacobite brièvement relatés par son grand-père, et aussi, surtout, repris en détails par son oncle Frank :

> Mon grand-père [...] se trouvait dans le Dumfriesshire en 1745 ; il vit les Highlanders traverser Ecclefechan (franchissant les Cowden-heights) lorsqu'ils descendirent ; il était à Dumfries parmi eux lorsqu'ils revinrent dans leur fuite [...]. Il avait décrit en détail à ses enfants son aventure entière (moi aussi je l'entendis parler d'eux, mais brièvement et indistinctement) : grâce à mon oncle Frank, j'eus une fois un récit complet de cet événement [...][97]

Ce même oncle Frank, nous dit Carlyle, affectionnait « la généalogie, les vieilles histoires, les dictons insolites et toutes les choses curieuses et humaines qu'il parvenait à dénicher[98]. » Oncle favori des enfants de James Carlyle, Frank Carlyle leur a certainement transmis ces récits et ces vieux proverbes. Carlyle estime aussi que l'imagination et l'expression de Frank et de James Carlyle avaient été grandement influencées par Sandy Macleod, un locataire de leur père qui, ayant servi en Amérique dans un régiment des Highlands, les régalait de légendes des terres lointaines et de proverbes étranges[99]. L'imagination du jeune Thomas Carlyle ne pouvait donc manquer d'être captivée par les récits anecdotiques et historiques, avec tout le pittoresque et la vivacité que la tradition orale leur conférait. C'est dès l'enfance que se construisent de

[96] « Very many years ago, in some worthless English History of the French Revolution, the first that had come in my way, I read this incident ; coldly recorded, without controversy, without favour or feud ; and, naturally enough, it *burnt* itself indelibly into the boyish imagination ; and indeed is, with the murder of the Princess de Lamballe, all that I now remember of that same worthless English History. Coming afterwards to write of the French Revolution myself ; finding this story so solemnly authenticated, and not knowing that, in its intrinsic character, it had ever been so much as questioned, I wrote it down without doubting ; as other English writers had done [...] », « On the Sinking of the Vengeur » (1839), Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays* (Londres : Chapman and Hall, 1888, vol. VII, 244 pp., pp. 189-205), p. 192

[97] « My grandfather [...] was in Dumfriesshire in 1745 ; saw the Highlanders come through Ecclefechan (over the Cowden-heights) as they went down ; was at Dumfries among them, as they returned back in flight [...]. His whole adventure there he had minutely described to his children (I too have heard him speak, but briefly, indistinctly, of them) : by my uncle Frank I once got a full account of the matter [...] » *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 18

[98] « a quaint, social, cheerful man ; of less earnestness, but more openness, fond of genealogies, old histories, poems, queer sayings and all curious and humane things he could come at. This made him the greatest favourite... », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 26

[99] *Ibid.*, p. 22

façon latente le style imagé et vivant de *The French Revolution*, ainsi que la fascination pour les acteurs du passé, pour modestes qu'ils soient. La vocation d'historien de Carlyle, quoique relativement tardive[100], n'est pas si surprenante puisqu'elle prend ses racines dans ces récits de jeunesse.

Un parcours universitaire jalonné de lectures françaises

Carlyle dévorait, de ses propres dires, tous les livres qu'il pouvait se procurer[101]. Quelques mois avant ses 14 ans, il devint étudiant à l'Université d'Edimbourg ; faute d'argent pour payer son voyage, il s'y rendit à pied depuis le domicile familial, mettant plusieurs jours à parcourir cette distance de cent cinquante kilomètres[102]. A cette époque, l'Université d'Edimbourg offrait peu d'encadrement individuel, seulement des cours à effectifs importants et l'accès à sa bibliothèque. Carlyle ne trouva pas les cours de latin ou de philosophie bénéfiques, ce qui l'incita à s'orienter vers les mathématiques[103]. En revanche, il se tourna avec passion vers les ressources conséquentes de la bibliothèque, étant d'avis que celle-ci constituait la véritable université. Richard Shepherd souligne l'énergie avec laquelle Carlyle pillait littéralement toutes les bibliothèques auxquelles il pouvait avoir accès :

> Il pilla la très bonne bibliothèque universitaire et mit par ailleurs à contribution plusieurs bibliothèques ambulantes – entre autres, celle fondée par Allan Ramsay. « La véritable université de cette époque, dit-il longtemps après, est un amas de livres[104]. »

David Masson lui aussi souligne la variété étonnante des auteurs consultés par Carlyle lors de son premier semestre à l'université : Cook et Byron (leurs récits de voyages), mais aussi Gibbon, Hume, Congreve, Robertson (*History of Scotland*), *The Spectator*, *Les Mille-et-une-nuits* et trois volumes de Shakespeare[105]. Cette liste comporte en outre le tout premier ouvrage

[100] Carlyle avait trente-sept ans lorsqu'il décida de se faire l'historien de la France. Jusque-là, sa carrière englobait le roman philosophique, les essais biographiques et avant tout la critique littéraire, comme l'attestent ses nombreux écrits sur Goethe ou Jean-Paul Friedrich Richter.

[101] Voir J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, 1795-1835, *op. cit.*, vol. I, p. 16. La liste de Hill Shine est également éloquente à ce sujet, de même que les lettres de Carlyle.

[102] *Ibid*., p. 22

[103] Carlyle dit s'être tourné vers les mathématiques de manière tout à fait fortuite, pour la simple raison que seul le professeur de mathématique, John Leslie, lui semblait avoir du génie (*ibid*., p. 26). Ce détail est important car c'est justement cette étude des mathématiques, entreprise presque par hasard, qui amena Carlyle à s'intéresser à la France.

[104] « He ransacked the fine College Library and laid under contribution besides several circulating libraries – among others, one founded by Allan Ramsay. 'The true University of these days,' he said long afterwards, 'is a collection of books.' », Richard Herne Shepherd, *Memoirs of the Life and Writings of Thomas Carlyle* (Londres : W. H. Allen and co., 1881, vol. I, ix, 367pp.), pp. 17-18.

[105] David Masson, « Carlyle's Edinburgh Life », *MacMillan's Magazine* (Londres : MacMillan, 1882, vol. XLV, novembre 1881 à avril 1882, pp. 64-80, 145-163, 234-256), p. 66. Masson s'étonne notamment de l'intérêt du jeune Carlyle pour Congreve, auteur qu'il aurait difficilement pu découvrir chez ses parents ou même à l'école.

français que l'on puisse ranger avec certitude parmi les lectures de Carlyle : *Histoire de Gil Blas de Santillane*, de Le Sage[106]. On peut s'étonner d'y trouver cette histoire de brigands ; en effet, Carlyle semble préfèrer ultérieurement, pour se distraire, des ouvrages davantage édifiants du point de vue moral, comme ceux de Frederic Marryat[107].

Plus généralement, les lectures d'adolescence de Carlyle brillent par leur variété et leur ampleur[108]. Dans le domaine britannique, les noms de Shakespeare, de Scott[109] et, surtout, ceux de Smollett[110] et d'Addison[111] apparaissent régulièrement. Ces deux derniers ont sans nul doute eu un rôle conséquent dans l'apprentissage stylistique de Carlyle au moment où il était le plus influençable, ce qui contribue à faire de lui un homme du XVIIIe siècle.

Au premier rang des lectures de jeunesse répertoriées d'ouvrages français ou en français, se trouvent des ouvrages scientifiques. Ce n'est guère surprenant étant donné les études de Carlyle en mathématique et la place conséquente des scientifiques français à l'époque. On peut citer l'*Essai sur l'histoire générale des mathématiques* et le *Cours complet de mathématiques* de Charles Bossut, *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes* de Cuvier, l'*Abrégé d'astronomie* de Jean-Baptiste Delambre, l'*Histoire de l'astronomie ancienne* et l'*Histoire de l'astronomie moderne* de Jean Sylvain Bailly, *L'Exposition du système du monde* de Pierre-Simon Laplace, *La Mécanique analytique* de Joseph Lagrange ou encore l'*Histoire des ma-*

[106]Il s'agit d'Alain René Le Sage (1668-1747). *Histoire de Gil Blas de Santillane* est le trente-troisième des 3180 ouvrages répertoriés par Hill Shine dans *Carlyle's Reading up to 1834* (Lexington : Maragret I. King Library, University of Kentucky Libraries, Occasional Contribution n° 57, 1953, 353pp.), p. 32.

[107]Il s'agit de Frederic Marryat (1792-1848), marin et romancier britannique. Lorsque son unique manuscrit de *The French Revolution*, confié à John Stuart Mill, fut brûlé accidentellement, Carlyle fut incapable d'écrire pendant deux semaines et dit avoir lu des romans de Marryat pour se distraire et oublier sa détresse. Il est probable qu'il ait lu *Peter Simple*, ouvrage très récent et fort en vogue à l'époque, relatant les mésaventures d'un jeune homme candide engagé dans la marine (Frederic Marryat, *Peter simple* (1834), Londres : J. M. Dent and sons, 1973, ix, 428 pp.).

[108]Carlyle déclare à un correspondant, en mars 1815 : « J'ai lu des livres remarquables et fort divers depuis que je vous ai vu. » (« Great and manyfold are the books I have read since I saw you », CL I, 42), affirmation amplement confirmée par la liste de Hill Shine (*Carlyle's Early Reading to 1834*, *op. cit.*).

[109]En 1815, Carlyle estime que Waverley est le meilleur roman des trente dernières années (Hill Shine, *Carlyle's Early Reading to 1834*, *op. cit.*, p. 39). Cet enthousiasme pour Scott et ses talents d'historiens s'atténue nettement par la suite, comme l'atteste l'essai de Carlyle « Walter Scott ».

[110]Carlyle semble s'être plongé dans la lecture de Smollett dès l'âge de 13 ans ; parmi la liste établie par Hill Shine figurent *The adventures of Roderick Random*, *The Expedition of Humphrey Clinker*, *The Miscellaneous Works of Thomas Smollett*, *Travels through France and Italy*, et *Peregrine Pickle* (le tout avant les vingt ans de Carlyle). Peu après, Carlyle découvre *The History of England* mais trouve Smollett quelque peu confus comme historien et sa lecture moins bénéfique à cet égard que celle de Hume (Hill Shine, *Carlyle's Early Reading to 1834*, *op. cit.*, p. 48).

[111]Différents volumes de *The Spectator*, dont Addison était un des principaux auteurs, reviennent assez souvent dans la liste de lectures de Carlyle. Ce dernier trouvait cette lecture très bénéfique (voir Hill Shine, *Carlyle's Early Reading to 1834*, *op. cit.*, p. 39), et il ne fait pas de doute que le style et les valeurs défendues par Addison l'ont influencé.

thématiques de Montucla. Par ailleurs, Carlyle semble avoir affectionné les livres de voyage[112], parmi lesquels figurent quelques titres français, comme le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire* (1788) de Jean-Jacques Barthélémy (lu vers 1811 en traduction) ou le *Voyage dans les Alpes* de Horace-Bénédict de Saussure, qu'il emprunte à deux reprises (4 volumes, lus en français, vers 1818).

Cependant, les lectures françaises sont loin de n'être que le sous-produit d'autres intérêts, fussent-ce les mathématiques ou les récits de voyage. Carlyle se passionne pour la littérature française en tant que telle. Avant l'âge de vingt-cinq ans, à une période formatrice, il a lu de nombreux auteurs, dont j'ai dressé ici la liste des principaux[113].

Ainsi, en 1820, l'année où il découvre Goethe et *Wilhelm Meister*, Carlyle a déjà acquis une solide connaissance de la littérature française. Dans les quelques années suivantes, on peut également mentionner la lecture de Bossuet (les sermons, en 1822), de Rabelais (1826) ainsi que de Corneille et de Racine (Carlyle estime que ces deux derniers ont beaucoup apporté au jeune Schiller, dont il écrit la biographie en 1823). Tous ces ouvrages dénotent un certain éclectisme et couvrent des époques très diverses ; ce n'est que peu après qu'ils sont davantage ciblés sur le XVIIIe siècle français. A ce propos, on peut noter d'emblée la présence d'ouvrages sur la Révolution : *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française* de Mme de Staël (lu en 1819), mentionné à cinq reprises dans *The French Revolution* (1837) ; *A Journal during a Residence in France* (1793) et *A View of the Causes and Progress of the French Revolution* (1795) de John Moore[114], lus en 1820. *A Journal during a residence in France* est cité onze fois dans *The French Revolution*[115]. Si Carlyle opte en 1833 pour une carrière d'historien de la France, celle-ci n'est pas aussi subite ou surprenante qu'elle peut le sembler ; on peut seulement s'étonner que la vocation et l'enthousiasme nouveaux de Carlyle

[112]Carlyle, amateur de récits de voyage dès son adolescence, ne fut lui-même qu'un voyageur très modeste par rapport aux hommes instruits et relativement aisés de son époque : les jeunes gens de bonne famille effectuaient souvent un traditionnel tour de continent, et les pairs de Carlyle comme William Thackeray, Robert Browning ou John Stuart Mill partaient pour de longs et fréquents séjours à l'étranger. Carlyle n'a visité que Paris (deux courtes visites), Menton (un séjour de trois mois à la mort de son épouse), et les champs de bataille de Frédéric II en Allemagne. Même en Grande-Bretagne, il se limite aux visites de famille en Ecosse, aux séjours chez des amis (près de Bath en particulier) et à un bref parcours dans le Cambridgeshire sur les traces d'Oliver Cromwell. Il est d'ailleurs quelque peu paradoxal que l'œuvre de Carlyle compte essentiellement des ouvrages sur l'étranger : longtemps considéré comme l'un des découvreurs de la littérature allemande dans son pays, il a changé les perceptions de la Révolution française et a même écrit sur la Norvège (voir *The Early Kings of Norway*, 1875).

[113]Mme de Staël et Rousseau sont inclus dans cette liste non seulement parce qu'ils écrivent en français, mais aussi parce que Carlyle les considère généralement d'un seul bloc avec les auteurs français.

[114]John Moore (1729-1802), médecin et écrivain écossais, connu notamment pour son roman *Zeluco* (1789).

[115]Ces données sur John Moore et Mme de Staël sont largement dérivées de Hill Shine, *Carlyle's Early Readings to 1834*, *op. cit.*, pp. 54 et 62.

Littérature française lue par Carlyle avant ses 25 ans :

Liste non exhaustive, établie d'après les travaux de Hill Shine, *Carlyle's Early Reading to 1834, op. cit.*
Les auteurs sont répertoriés dans l'ordre chronologique des lectures de Carlyle, et les œuvres regroupées par auteur.

Auteur	Titre(s)	Année de lecture
Voltaire	*La Pucelle d'Orléans*	1815
	Le Siècle de Louis XIV	1820
Molière	*Œuvres de Molière*	1815
Fénelon	*Dialogue des morts*	1816
Pascal	*Les Provinciales*	1817
	(mention élogieuse)	1818
Mme de Staël	*De l'Allemagne*	1817
	Considérations sur les Principaux Evénements de la Révolution française	1819
	Mémoires sur la Vie Privée de mon Père	1820
La Rochefoucauld	*Réflexions ou Sentences et Maximes Morales*	1817, 1819
Montaigne	(mention)	1818
	Les Essais	1820
	Journal du Voyage de Michel de Montaigne en Italie	1820
Rousseau	*Les Confessions*	1819
	les Rêveries du Promeneur Solitaire	1819
	Du Contrat Social	1820
Marmontel	*Mémoires d'un père, pour servir à l'instruction de ses enfants*	1819
Montesquieu	*Lettres Persanes*	1820
	Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence	1820
	De l'Esprit des lois	1820

portent sur un sujet qu'il connaît déjà depuis longtemps.

La dualité France-Allemagne établie

Madame de Staël semble mener Carlyle à la fois à la littérature allemande et à la Révolution française. Cette dualité n'est pas fortuite, et elle est représentative des passions qui vont gouverner la vie de Carlyle pendant quinze ans, voire au-delà : de 1822 à 1837, les travaux de Carlyle semblent en effet osciller entre la critique littéraire de textes allemands[116] et les études sur la Révolution française et ses protagonistes[117]. On peut se demander si, à l'instar de Léonard de Vinci qui ne pouvait décider entre les lettres et les sciences, Carlyle n'a pas besoin à la fois de la France et de l'Allemagne. Freud explique cette dualité profonde de Léonard de Vinci par un déchirement entre un côté féminin porté vers les arts et un aspect masculin centré sur les sciences[118]. Or, dans les textes de Carlyle, la France arbore des caractéristiques féminines et l'Allemagne des traits masculins.

Vinci oscillait entre ces deux disciplines au point de ne pouvoir finir ses créations s'il se consacrait entièrement à l'une ou à l'autre : l'inachèvement constitue pour Freud un symptôme majeur. Carlyle, contrairement à Vinci, a achevé la plupart de ses œuvres, mais ce n'est pas toujours le cas : son histoire de la littérature allemande, commencée en 1830, est abandonnée à la mort de son père (essentiellement au profit de la France et de *The French Revolution*) et demeure incomplète[119] ; *The Guises*, manuscrit sur l'histoire de France écrit au milieu de la rédaction de *History of Friedrich II*, est resté à un stade embryonnaire. Les circonstances de la rédaction de *The Guises* (estimée aux environs de 1852) sont mal connues : Carlyle ne fait pas allusion à ce texte dans ses lettres, et ses biographes ne l'évoquent pas non plus. Il n'est pas exclu que ce projet ait été interrompu à la mort de Margaret Carlyle le 25 décembre 1853. Ainsi, tout comme la disparition de son père avait laissé Carlyle libre de s'intéresser à un pays frivole et féminin – la France –, le décès de sa mère aurait pu lui faire reprendre son ouvrage

[116]Carlyle écrit de nombreux essais sur Goethe, Richter, Schiller, Novalis et, plus généralement, une histoire inachevée de la littérature allemande. Voir à ce sujet *Carlyle's Unfinished History of German Literature*, édité par Hill Shine (Lexington : University of Kentucky Press, 1951, xxxvi, 156pp.)

[117]De 1822 à 1837, Carlyle écrit de nombreux essais sur les grandes figures de la Révolution française, de « Necker » (1822) à « Mirabeau » (1837) en passant par « Voltaire » (1829), pour n'en citer que quelques uns. Ces recherches culminent bien sûr avec *The French Revolution* (1837).

[118]Sigmund Freud, *Un Souvenir d'Enfance de Léonard de Vinci* (Paris : Gallimard, 1992 et 1997, 199pp., préface de Jean-Bernard Pontalis, traduction par Janine Altounian et André et Odile Bourguignon).

[119]Voir *Carlyle's Unfinished History of German Literature*, édité par Hill Shine (Lexington : University of Kentucky Press, 1951, xxxvi, 156pp.)

sur le souverain allemand Frédéric II, délaissé momentanément au profit de la France[120].

Quoi qu'il en soit, il est certain que les intérêts et les projets de Carlyle n'ont cessé d'osciller entre les deux pays, et ce dès le départ : ses essais et ses traductions de jeunesse sont totalement partagés. Paradoxalement, alors que Carlyle représente les deux pays comme diamétralement opposés, la frontière entre les deux n'est pas aussi tranchée qu'il y paraît : on a vu que Mme de Staël lui a fait découvrir l'Allemagne, et que son intérêt pour la Révolution française a pu lui être communiqué par les penseurs allemands. Dans les textes de Carlyle, il n'est pas rare que les deux pays soient imbriqués, avec succès : par exemple, dans *History of Friedrich II* (qu'il a mis treize années à écrire), le style semble devenir plus fluide et aisé lorsqu'il est question de Voltaire. La France et l'Allemagne constituent ainsi deux entités inséparables de la pensée de Carlyle : mettre l'accent sur l'influence de l'Allemagne, et reléguer la France au second plan, comme le fait trop souvent la critique, c'est se priver d'un pan entier de sa pensée et d'une chance de comprendre son œuvre comme un ensemble. On aurait aussitôt fait d'étudier séparément les deux hélices qui composent la structure de l'ADN. Lorsque l'on réduit l'attitude de Carlyle envers la France à une simple francophobie intermittente, on minimise à tort l'importance de ce pays : même si l'on admet – rien n'est moins certain – que les sentiments de Carlyle vis-à-vis de la France étaient intégralement négatifs, il n'en demeure pas moins qu'un individu se construit par rapport à ce qu'il abhorre, autant, voire plus, qu'il se définit à travers ce qu'il adore.

3 Propositions françaises : traductions et essais biographiques oubliés

Ayant successivement abandonné les vocations d'homme d'Eglise, de professeur et envisageant une carrière de juriste, Carlyle voit ses ressources diminuer dangereusement. Alors que ses perspectives d'avenir sont excessivement floues, il semble retirer grand réconfort de la lecture des auteurs français[121], en particulier, dans ce cas, D'Alembert, qu'il cite dans une lettre à sa mère en mars 1819 :

> En fait, mes perspectives d'avenir sont si incertaines que je ne m'assieds pas toujours à mes livres avec tout le zèle dont je suis capable. Ne pensez pas que je sois agité. Il y a longtemps

[120] On peut aussi mentionner le fait que Carlyle, à la mort de son épouse Jane Welsh en 1866, trouve quelque consolation dans un séjour français de trois mois – alors qu'il a 71 ans et que ses deux seules incursions précédentes en France avaient duré respectivement quatorze et trois jours.

[121] Carlyle trouvait la vie des grands auteurs français éclairante et inspirante en regard de la sienne : ainsi, pour justifier sa vocation tardive ou ses difficultés à écrire, il n'hésite pas à invoquer Rousseau (CL II, 275, 325).

> que j'ai accoutumé mon esprit à regarder le futur de manière posée ; et, dans tous les cas, mes espoirs ne m'ont jamais trahi pour l'instant. Un auteur français (D'Alambert, l'une des rares personnes qui mérite l'honorable épithète d'honnête homme) que je lisais récemment, fait remarquer qu'une personne qui consacre sa vie au savoir devrait adopter comme devise – Liberté, Vérité, Pauvreté ; car celui qui craint cette dernière ne peut jamais jouir de la première[122].

La mère de Carlyle, loin d'être rassurée par cette référence à un philosophe français, lui répondit en lui conseillant de faire de la religion son étude. La famille de Carlyle, on le voit, n'encourageait guère ses relations avec la France, hautement suspecte car religieusement et moralement incorrecte – du moins dans leur culture.

Pourtant, c'est son intérêt pour la France qui finit par tirer Carlyle de cette relative pénurie financière : plusieurs projets français, d'articles, puis de traductions, s'offrent à lui, par l'entremise de David Brewster. De manière presque fortuite, les études françaises vont se glisser au premier rang des travaux de Carlyle, à la veille de ses vingt-cinq ans, et ce pour plusieurs années.

Commande providentielle d'essais sur les grands hommes français

David Brewster, qui a découvert Carlyle lorsque celui-ci donnait des cours particuliers de mathématiques, lui propose dès 1819 d'écrire des articles pour l'Encyclopédie d'Edimbourg[123]. Ces articles lui permettent de subsister sans entamer ses économies, de continuer d'assister à des cours de droit, et de différer ainsi le choix d'une profession à plein temps. Les thèmes des articles sont divers et quelque peu arbitraires puisqu'ils suivent les lettres de l'alphabet correspondant au volume en cours de l'encyclopédie : « M », « N », « P ». Richard Shepherd, à la mort de Carlyle en 1881, en répertoriait seize[124]. Certains sujets sont purement géographiques, d'autres concernent des personnalités britanniques plutôt obscures à présent – à l'exception de Pitt le Jeune et de Pitt l'Ancien. Les articles français occupent une part non négligeable,

[122] « In fact my prospects are so unsettled that I do not often sit down to books with all the zeal that I am capable of. You are not to think I am fretful. I have long accustomed my mind to look upon the future with a sedate aspect ; and at any rate, my hopes have never yet failed me. A French Author (D'Alambert, one of the few persons who deserve the honourable epithet of honest man) whom I was lately reading, remarks that one who devotes his life to learning ought to carry for his motto – Liberty, Truth, Poverty ; for he that fears the latter can never have the former. », CL I, 174. Ce passage est également cité dans Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, *op. cit.*, p. 63.

[123] Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, *op. cit.*, p. 61.

[124] Ainsi, pour le volume XIV, Carlyle écrivit « Montaigne », « Montagu, Lady Mary Wortley », « Montesquieu », « Montfaucon, Bernard de. », ainsi que « Moore, Dr. » et « John Moore, Sir John. » ; pour le volume XV, « Necker », « Nelson », « Netherlands », « Newfoundland », « Norfolk », « Northamptonshire », « Northumberland » ; pour le volume XVI « Park, Mungo » ; pour le volume XVI, « Pitt, William, Earl of Chatham » et « Pitt, William, the younger ». D'après Richard Herne Shepherd, *The Bibliography of Carlyle*, *op. cit.*

montrant là que Brewster manquait de spécialistes de la France et pensait en avoir trouvé un en Carlyle. Dans tous les cas, les compétences françaises de ce dernier devaient être parmi les meilleures de l'époque en Ecosse pour que « Montaigne », « Montesquieu », « Montfaucon » et « Necker » lui soient confiés. Depuis 1881, d'autres articles ont été attribués à Carlyle : « Montucla », mais aussi « Pascal » et, plus récemment, « Persia » et « Quakers »[125]. Cela porte le nombre d'articles total à vingt, dont six sur des grands hommes français. Ces articles seront étudiés en détail dans le cadre du chapitre 6, intitulé « Construction d'un panthéon personnel de héros français ».

Carlyle traducteur : la part des ouvrages français à réévaluer

Carlyle est surtout réputé comme « le traducteur de Wilhelm Meister » : c'est la légende que porte l'un des premiers portraits que l'on ait de lui. En outre, lorsque *German Romance : Specimens of its chief authors ; with biographical and critical notices* est publié en 1827, l'ouvrage – anonyme, comme c'était souvent le cas à l'époque – porte la mention « par le traducteur de Wilhelm Meister, et l'auteur de la Vie de Schiller » (« by the translator of *Wilhelm Meister*, and author of the *Life of Schiller* »).

Pourtant, Carlyle a traduit à peu près autant de français que d'allemand, comme on va le voir : un ouvrage complet de mathématiques écrit par Legendre, un long article de Sismondi, l'historien et l'économiste suisse, et, peut-être, des pans entiers de *Paul et Virginie*[126] et de l'ouvrage de Madame Cottin[127] *Elizabeth, ou les Exilés de Sibérie*. Les traductions de Sismondi et de Legendre étaient principalement alimentaires, et les deux dernières furent officiellement effectuées par John Carlyle, même si la participation de Carlyle – qui avait négocié le contrat et qui partageait alors un appartement avec son frère – est confirmée par leurs lettres.

Ces traductions sont totalement négligées des critiques, peut-être parce qu'ils les considèrent

[125]Une liste récapitulative est dressée dans CL I, 229.

« Montucla », bien qu'il n'ait pas été d'emblée remarqué par les bibliographes, était présent dès 1897 dans un recueil d'essais de Carlyle (*Montaigne and other essays, chiefly biographical*, préfacé par S. R. Crockett, Londres : James Gowans & Son ; Edimbourg : William Brown, 1897, xiv, 297 pp).

L'ajout de « Pascal », généralement accepté, vient d'Alexander Carlyle, le neveu de Carlyle, dans *The Love Letters of Thomas and Jane Carlyle* (Londres et New York : John Lane, 1909, vol. I, p. 268). L'allusion la plus explicite attribuant « Pascal » à Carlyle se trouve dans une lettre de Jane Welsh (CL II, 417). Il faut remonter à l'encyclopédie pour trouver l'article, qui ne figure dans aucun recueil d'essais de Carlyle.

[126]Il s'agit de l'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814), écrivain français et membre de l'académie française.

[127]Sophie Cottin (1773-1807), écrivain français.

comme secondaires dans l'œuvre de Carlyle, mais aussi, surtout, parce qu'il est difficile d'en dresser l'inventaire. J'y suis parvenue en approfondissant des allusions très éparses dans les *Collected Letters* et dans les bibliographies de Carlyle, mais il manque à mon sens un article de synthèse sur les traductions françaises de Carlyle, tout comme il manque plus généralement un ouvrage sur ses relations avec la France. En outre, une fois les traductions identifiées, il reste à les localiser, et ce n'est pas chose facile : les exemplaires, absents en France, sont rares en Grande-Bretagne. La British Library détient les documents en question, même si, dans le cas de *Elements of Geometry*, il s'agit de la seconde édition[128].

Si cette étude ne prétend pas à une analyse traductologique exhaustive, il paraît toutefois indispensable d'examiner brièvement les traductions en question. Celles-ci doivent être étudiées comme des productions de Carlyle : elles permettent de prendre la mesure de sa maîtrise du français et de sa démarche par rapport à cette langue ; en outre, elles témoignent de son intérêt pour les idées et pour les textes français. Elles mettent aussi en évidence les connaissances de Carlyle et les pistes de réflexions qui ont pu faire leur chemin dans son esprit : le texte de Sismondi, en particulier, est riche en références à Malthus et Ricardo, et il aura inévitablement nourri la réflexion de Carlyle sur la situation économique et sociale liée à l'industrialisation.

Ambitions de traducteur et offres de Brewster

Alors que la série d'articles pour l'Encyclopédie d'Edimbourg continue, Carlyle est tenté par la traduction, et cherche à utiliser sa maîtrise du français et de l'allemand pour se procurer un complément de revenu. Il lui faut en effet gagner sa vie mais aussi aider financièrement son frère John qui effectue des études de médecine. Il est aussi probable que Carlyle, encore incertain de sa vocation, ait vu dans le métier de traducteur une possibilité nouvelle. Quoi qu'il en soit, ses tentatives ne sont pas immédiatement couronnées de succès. En janvier 1821, il traduit une partie de l'ouvrage de Schiller *Geschichte des Dreissigjährigen Krieges* (*Histoire de la guerre de Trente Ans*, 1791-1793), pour l'envoyer à l'éditeur Longman, sans résultat[129]. En février-mars 1821, il traduit – à l'essai – une partie du *Précis de la géographie universelle* de Konrad

[128]Deux éditions furent tirées en 1824, identiques en tous points à l'exception de l'ordre des sections préliminaires. Il importe donc assez peu que la seconde soit utilisée ici, le texte étant le même, y compris bien sûr celui de la traduction de Carlyle et de son chapitre introductif.

[129]Hill Shine, *Carlyle's Early Readings to 1834*, *op. cit.*, p. 67

Malte-Brun[130], pour le compte du marchand de livres écossais William Taite (Edimbourg). Taite, favorablement impressionné, confia cependant la traduction à quelqu'un d'autre, et paya Carlyle £ 2.20 pour son travail[131].

C'est David Brewster qui, une fois de plus, contribue à la bonne fortune de Carlyle, lui proposant de traduire un ouvrage de mathématiques français. Cette offre de traduction n'a rien de surprenant : initialement étudiant en mathématiques (ce que l'on a tendance à oublier), Carlyle s'est intéressé aux travaux de Laplace et de Legendre ; de surcroît, ses articles sur les grands hommes français ont prouvé d'une part sa capacité à fournir un travail de qualité, et d'autre part sa connaissance de la culture française.

Traduction des *Eléments de Géométrie* de Legendre

Un intérêt majeur de cette traduction est qu'elle met en évidence le niveau de français de Carlyle et la façon dont il se perçoit comme médiateur culturel tout autant que traducteur. En outre, l'existence même de ce texte montre bien que les projets français étaient un élément récurrent et incontournable dans la carrière littéraire du jeune Carlyle. Le fait qu'il soit sollicité dans ce domaine plus que dans tout autre tend à prouver : d'une part, que les connaissances françaises de Carlyle étaient des plus satisfaisantes à l'époque ; d'autre part, que de telles compétences étaient recherchées – soit que les spécialistes en ce domaine aient été rares, soit qu'un regain d'intérêt de la part du public se soit fait sentir.

Carlyle mentionne le projet pour la première fois dans une lettre à son père en date du 17 novembre 1821 :

> Il semble que cet hiver tout doive se passer facilement pour moi. J'ai vu Brewster l'autre jour : il me reçut avec bienveillance [...]. Il me dit de plus qu'une traduction devait assurément être lancée, et qu'il était tout aussi assuré qu'on me l'offrirait en premier. L'ouvrage est français, les *Elements de Gémoétrie* de Legendre – Jack[132] le connaît bien et en possède un exemplaire. C'est un travail que je peux accomplir, s'il y a en moi le moindre courant de vie ; et pour cette seule raison j'ai l'intention de l'accepter. Il y a par ailleurs un travail abondant pour l'Encyclopédie [...][133]

[130]Konrad Malte-Brun (1775-1826), géographe danois, vécut en France et fonda la Société de géographie en 1821.

[131]Voir la bibliographie de Rodger Tarr (*op. cit.*, p. 516) ainsi que les *Collected Letters* (CL I, 331-332, 337, 341-342).

[132]« Jack » est en fait le surnom de John Carlyle (le frère cadet de Thomas Carlyle), étudiant en médecine.

[133]« Things look as if they would go smoothly for me, this winter. I saw Brewster the other day, who received me kindly [...]. He told me farther that a translation was for certain to be set about, and that I as certainly should have the first offer of it. The work is a French one, *Legendre's* Elements of Geometry – which Jack knows well and has in his possession. It is a thing I can work at, if the *gea of life* be in me at all ; and for that cause alone I purpose to accept it. There is plenty of Encyclopaedia work besides [...] », CL I, 396. Note de traduction : Les éditeurs des

Comme on le voit, Carlyle ne se montre pas enthousiasmé au plus haut point par cette traduction, mais il ne faut pas oublier qu'il est souvent enclin à un certain pessimisme en la matière : il minimise fréquemment ses travaux et sa motivation auprès de sa famille – par modestie, afin de rester accessible à ces simples paysans, pour se faire plaindre, ou même peut-être pour retirer davantage de gloire si d'emblée le projet se révèle un grand succès. Ses lettres expriment, surtout vers la fin de la traduction, une hâte d'en finir avec cette tâche, mais en fait, dans *Reminiscences*, il se déclare entièrement satisfait de cette opération de traduction mathématique[134].

Il semble également que, dans le passage cité ci-dessus, Carlyle souhaite insister sur le fait qu'il s'agit d'un travail fiable, pour lequel il a toutes les capacités requises. Il met l'accent sur la dimension du labeur, faisant indirectement appel à l'éthique du travail chère à ses proches et à leur culture. En revanche, il minimise sa propre inclination et les aspects français de la tâche en question, à tel point que le recours à la langue française apparaît secondaire. Carlyle utilise en effet l'article indéfini et aucun complément de détermination – il s'agit d'« une traduction » –, avant de préciser : « The work is a French one ». « French » n'apparaît qu'une seule fois alors que « work » est présent à trois reprises en cinq lignes. Carlyle cherchait peut-être à rassurer des parents qui l'auraient vu plus volontiers pasteur que médiateur culturel de la patrie de Voltaire. Ce nouveau projet français permit cependant à Carlyle de rendre hommage à son père : fort du salaire versé par Brewster, il fut en mesure de joindre à cette lettre deux paires de lunettes, dont une en argent pour James Carlyle.

Anonymat et effacement de Carlyle traducteur

La traduction de Carlyle paraît en 1824[135], sans le nom de ce dernier. La première page vante les mérites de l'auteur et de l'éditeur, mais non ceux du traducteur, qui est pourtant par ailleurs l'auteur du chapitre d'introduction sur la proportion :

CL traduisent « gea » par « rush, movement ». « The gea of life » est donc le courant de la vie.

[134]Thomas Carlyle, *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 271-272. Carlyle utilise des termes comme « heureuse » (« felicitous ») pour décrire sa tâche, qui semble lui promettre des jours meilleurs : il utilise des expressions comme « mes perspectives quelque peu plus gaies » (« my outlooks somewhat cheerfuller »).

[135]Un exemplaire daté de 1822 a été retrouvé, mais il s'agit probablement d'une épreuve (six étaient habituellement tirées). Rodger Tarr estime qu'il est aussi possible que mille ouvrages aient été produits, mais que l'impression ait été suspendue par Brewster. Ce dernier, peu satisfait de l'imprimeur, aurait intenté un procès. En 1824, deux éditions furent publiées, identiques à l'exception de l'ordre des sections préliminaires. Celle utilisée ici est la seconde, seule disponible à la British Library (aucun exemplaire n'est répertorié en France) : *Elements of Geometry and Trigonometry ; with notes*, Edimbourg : Oliver & Boyd ; Londres : G. & W. B. Whittaker, 1824, xvi, 368 pp. Pour plus de détails sur les différentes éditions et leur historique, voir Rodger L. Tarr, *Thomas Carlyle, A Descriptive Bibliography* (Oxford : Clarendon Press, 1989, xxi, 543 pp.), p. 3.

Traduction du texte français de M.A. Legendre, membre de l'Institut, et de la Légion d'Honneur, ainsi que des Royal Society de Londres et d'Edimbourg, etc

Edité par David Brewster, Fellow de la Royal Society de Londres, and secrétaire de la Royal Society d'Edimbourg, etc etc

avec notes et adjonctions, ainsi qu'un chapitre d'introduction sur la proportion[136].

Si Brewster avait su reconnaître le talent de Carlyle au point de lui passer plusieurs commandes d'articles et de traductions, il entendait aussi peut-être en recueillir la majorité des lauriers. Il faut tout de même émettre quelques réserves : l'anonymat était chose commune à l'époque, et il est difficile de savoir si c'était là le choix de Carlyle ou de son éditeur. Aucune des traductions de Carlyle n'est d'ailleurs signée, pas même celle de *Wilhelm Meister* qui paraît la même année. Ces deux ouvrages sont pourtant ses premières publications sous forme de livre. Le nom de Carlyle n'apparaît en fait qu'avec les premiers ouvrages sur la France[137].

Rodger L. Tarr émet l'hypothèse très plausible que la traduction de l'ouvrage de Legendre (1794) fut effectuée en partie par John Carlyle[138]. L'intérêt du texte ne s'en trouve guère diminué, puisque l'essentiel fut réalisé par Thomas Carlyle et reflète tout de même ses intérêts, ses connaissances et son niveau de français ; en outre, il a supervisé l'ensemble, et il ne fait pas de doute que le chapitre introductif est bien de lui. La traduction, commandée en novembre 1821, avait été achevée en juillet 1822. L'ouvrage se vendit mal en Grande-Bretagne : selon Tarr, les livres de l'éditeur feraient mention d'une perte de 351 livres, 14 shillings et 6 dimes[139]. Pourtant, comme le rappelle David Brewster dans sa préface[140], l'ouvrage de Legendre était bien connu en France où il était sur le point de connaître sa douzième édition. Legendre avait consenti à une traduction anglaise et même fourni des matériaux supplémentaires : une « dé-

136

« Translated from the French of M. A. Legendre, Member of the Institute, and of the Legion of Honour, and of the Royal Societies of London and Edinburgh, &c.
edited by David Brewster, Fellow of the Royal Society of London, and secretary to the Royal Society of Edinburgh, &c., &c.
with notes and additions, and an introductory chapter on proportion. », *Elements of Geometry and Trigonometry, op. cit.*, page de garde

[137]Carlyle fait usage de son nom pour la première fois en 1837, sur 24 tirés à part de *The Diamond Necklace* imprimés à partir des épreuves de *Fraser's magazine*. Le premier ouvrage à tirage non confidentiel où son nom apparaît est en fait *The French Revolution*, un peu plus tard la même année (1000 exemplaires). C'est la France qui met fin à l'anonymat de Carlyle et lui apporte une reconnaissance certaine en tant qu'auteur ; l'année suivante (1838) un recueil de ses essais est publié aux Etats-Unis, puis un an plus tard en Grande-Bretagne (1839). On peut choisir de voir là un phénomène d'époque puisque l'anonymat était commun, surtout pour les articles et pour les traductions ; mais il y a aussi un caractère symbolique, comme si, en trouvant sa vocation d'historien de la France, Carlyle avait réussi dans sa quête identitaire.

[138]Rodger L. Tarr, *Thomas Carlyle, A Descriptive Bibliography*, *op. cit.*, p. 3.

[139]« £351 14s. 6d », *ibid.*, p. 4

[140]*Elements of Geometry*, *op. cit.*, pp. v-vi

monstration de la solidité de la pyramide », une « réponse aux objections de Mr Leslie sur la théorie des droites parallèles de M. Legendre », et une « défense de la théorie des droites parallèles par M. Le Baron Maurice »[141]. Brewster a également cru bon, pour rendre l'ouvrage plus attractif sur le marché britannique, d'inclure des tables à la fin, et d'améliorer la présentation des schémas : alors que l'édition française les présentait en gravures annexes, elle sont incises dans le texte anglais[142].

Chapitre introductif de Carlyle, médiateur culturel

Dans cette introduction essentiellement technique[143], Carlyle se met à la place de l'étudiant britannique et lui donne les éléments qui pourraient lui manquer pour comprendre l'ouvrage. Il estime tout d'abord que la doctrine des proportions appartient à l'arithmétique, mais qu'elle demeure essentiellement inconnue des étudiants anglais car ils se basent sur Euclide. Carlyle est donc parfaitement conscient des divergences franco-britanniques dans l'apprentissage des mathématiques et tente ici d'y remédier.

Pour Carlyle, le rôle de traducteur est aussi celui de médiateur : au-delà de la langue, il s'agit de surmonter les différences culturelles et éducatives, et de poser les pré-requis nécessaires à la compréhension de l'ouvrage. Il écrit dès le début :

> La doctrine de la proportion appartient à juste titre à l'arithmétique, et devrait être expliquée dans des ouvrages qui traitent de cette science. [...] Cependant, étant donné notre utilisation générale et prolongée des *Eléments* d'Euclide, dont le cinquième livre est consacré à la proportion, nos systèmes courants d'arithmétique, et même d'algèbre, passent ce sujet sous silence, ou y font allusion de façon si évasive qu'ils n'apportent aucune information satisfaisante. Par conséquent, dans l'intérêt de l'étudiant britannique, il conviendra d'adjoindre au début un bref récapitulatif des vérités fondamentales qui se rapportent à ce domaine des mathématiques ; du moins dans la mesure où leur connaissance est essentielle à la compréhension de l'ouvrage qui suit[144].

Carlyle est donc soucieux de faciliter l'accès au livre pour les Britanniques, en enlevant l'obstacle de la langue et des notions préalables. Mais son rôle n'est aucunement de juger de

[141] Tous ces ajouts correspondent en fait à ceux de la douzième édition française de 1823, qui paraît l'année avant celle de Brewster. C'est donc à cette dernière que l'on se référera pour comparer la traduction au texte original.

[142] Brewster insiste sur le caractère pratique de cette innovation, « considérée indispensable dans un ouvrage britannique » (*ibid.*, p.vi)

[143] *Ibid.*, pp. ix-xvi

[144] « The doctrine of proportion belongs properly to Arithmetic, and ought to be explained in works which treat of that science. [...] Owing, however, to our general and long-continued employment of Euclid's *Elements*, the fifth book of which is devoted to proportion, our common systems of Arithmetic, and even of Algebra, pass over the subject in silence, or allude to it so sightly as to offer no adequate information. For the sake of the British student, therefore, it will be requisite to prefix a brief outline of the fondamental truths connected with this department of Mathematics ; at least in so far as a knowledge of them is essential for understanding the work which follows. », *ibid.*, p. ix

l'excellence de l'ouvrage traduit, ou encore moins de l'avancée des mathématiques françaises. Il ne fait aucune allusion aux scientifiques français, et ne se prononce pas sur la qualité du traité de Legendre. Il est « facilitateur », non pas critique ; peut-être souhaitait-il ne pas empiéter sur les prérogatives de l'éditeur, Brewster. Tout au plus se félicite-t-il que les passages prévus par Legendre sur les proportions soient assez détaillés. De cette façon, la seule tâche qui lui incombe consiste à poser quelques définitions. Il souligne, sans prendre clairement parti, le choix de Legendre d'adopter le principe de « reductio ad absurdum », préféré aux techniques d'Euclide :

> La manière correcte de traiter de la proportion a suscité une controverse importante parmi les mathématiciens ; [...] [145] La nécessité d'opérer aucune sélection à ce sujet nous est heureusement épargnée ; l'auteur ayant couvert l'application de la proportion aux quantités incommensurables, et démontré tous les cas de ce genre à mesure qu'ils se présentaient, au moyen du *reductio ad absurdum*. Il a aussi, à divers points de ces *Eléments*, intercalé des explications quant à la façon dont les magnitudes géométriques pouvaient être envisagées, comme étant régies par l'empire des nombres, et liées les unes aux autres par une proportion. *Notre devoir se limite donc essentiellement ici à définir quelques termes et à exposer très brièvement les vérités dominantes sur ce sujet*, qu'il s'agisse de simples nombres ou de magnitudes suceptibles d'être complètement représentées par des nombres[146].

Carlyle reste ainsi plutôt neutre sur la question, et entreprend de remplir son « devoir », à savoir la tâche qu'il s'est assignée de définir les différents termes. Ainsi, il explique, pour remédier aux éventuelles lacunes de l'étudiant britannique, la notion des multiples et des sous-multiples, les conditions pour que deux magnitudes soient proportionnelles, la relation (« ratio ») entre deux magnitudes du même type, ainsi que les noms des différents éléments de proportion. Il termine par l'énoncé de trois théorèmes sur les proportions. Une fois ces définitions et ces explications fournies, Carlyle considère son devoir accompli :

> Au moyen de ces théorèmes et de leurs corollaires, il est facile de démontrer, ou même de découvrir, tous les faits les plus importants liés à la doctrine de la proportion. Les faits exposés ici permettront à l'étudiant de parcourir ces *Eléments* sans aucun obstacle dans ce domaine[147].

[145] A ce point, Carlyle explique les deux démarches privilégiées par les mathématiciens, en particulier pour faire face au problème de l'« incommensurable » : celle d'Euclide, lourde et difficile à comprendre (« cumbrous »), et les autres, qui ont l'inconvénient pour Carlyle d'être basées sur le principe de « reductio ad absurdum ». Cette dernière méthode est la plus souvent utilisée, pour ses facilités, mais Carlyle stipule que tout mathématicien scrupuleux se doit de l'employer au minimum – faut-il voir là une critique dissimulée de Legendre ?

[146] « The proper mode of treating proportion has given rise to much controversy among mathematicians ; [...] On this matter, we are happily delivered from the necessity of making any selection ; the author having himself provided for the application of proportion to incommensurable quantities, and demonstrated every case of this kind as it occured, by means of the *reductio ad absurdum*. He has also in various parts of these Elements interspersed explanations of the sense in which geometrical magnitudes may be viewed, as coming under the dominion of numbers, and bearing a proportion to each other. *So that our duty, on the present occasion, is reduced to little more than defining a few terms and, in the briefest manner, exhibiting the leading truths of the subject*, when referred to mere numbers, or to magnitudes capable of being completely represented by numbers. », *ibid*., p. ix-x. Passages mis en italiques par mes soins.

[147] « By means of these Theorems, and their Corollaries, it is easy to demonstrate, or even to discover, all the

Première traduction française de Carlyle : scrupuleuse exactitude et alourdissements

Une comparaison de la traduction de Carlyle avec le texte de l'édition française la plus pertinente[148] permet de tirer des conclusions utiles. Tout d'abord, Carlyle n'hésite pas à s'éloigner un peu de la version originale : il lui arrive de supprimer des termes superflus, ou d'expliciter une phrase au risque de l'alourdir. Ainsi, parfois, il ne s'embarrasse pas d'expressions redondantes, et n'a pas de scrupule à mettre un seul terme là où Legendre en avait deux, surtout lorsqu'un second serait difficile à trouver en anglais ; il va à l'essentiel :

> « le point de rencontre ou d'intersection A est le sommet de l'angle[149] »
> « the point of intersection A is the vertex of the angle[150] »

Cependant, dans la plupart des cas, Carlyle pêche par des ajouts plutôt que par des retranchements. Par exemple, il ajoute une proposition supplémentaire (« which they form ») afin de clarifier la règle suivante :

> « Toutes les fois que les lignes droites AB, DE, se coupent, les angles opposés au sommet sont égaux[151]. »
> « Whenever two straight lines AB, DE, intersect, the opposite or vertical angles, which they form, are equal[152]. »

Ce souci d'explicitation alourdit quelque peu la formule de Legendre, et, surtout, la présence d'une virgule avant « which they form » est légèrement surprenante : la proposition n'est pas une relative déterminative mais une appositive, rendant l'éclaircissement de Carlyle moins rigoureux.

D'autres alourdissements peuvent être signalés :

> « Deux triangles sont égaux, lorsqu'ils ont les trois côtés égaux chacun à chacun[153]. »
> « Two triangles are equal, when the three sides of the one are respectively equal to the three sides of the other[154]. »

Ci-dessus, l'allongement de la phrase peut se justifier par un désir d'éviter toute ambiguïté, mais d'autres cas sont plus contestables :

---

most important facts connected with the doctrine of proportion. The facts given here will enable the student to go through these Elements, without any obstruction on that head. », *ibid*., p. xvi

[148] *Eléments de Géométrie, avec des notes*, par A. M. Legendre, Membre de l'institut et de la légion d'honneur, de la Société Royale de Londres etc. Douzième édition. Paris : Firmin Didot, Père et Fils, 1823, 431pp. suivies de 14 planches de diagrammes. La première édition date de 1794, mais la douzième est la plus contemporaine à Carlyle. J'ai été en mesure de consulter cet ouvrage à la British Library, et donc de le comparer directement à la traduction de Carlyle – dont les exemplaires sont excessivement rares – qui s'y trouve également.

[149] *Ibid*., p. 2

[150] *Elements of Geometry*, *op. cit.*, p. 1

[151] *Eléments de Géométrie*, p. 9

[152] *Elements of Geometry*, p. 7

[153] *Eléments de Géométrie*, p. 13

[154] *Elements of Geometry*, p. 11

> « Deux triangles rectangles sont égaux lorsqu'ils ont l'hypoténuse égale et un côté égal[155]. »
> « Two right-angled triangles are equal, when the hypotenuse and a side of the one are equal to the hypotenuse and a side of the other[156]. »

On peut en effet suggérer une alternative plus proche du style et de la longueur initiale de la phrase de Legendre, sans pour autant manquer de clarté :

> « Two right-angled triangles are equal when they have the hypotenuse and one other side equal[157]. »

Ainsi, Carlyle semble manifester avant tout un souci de précision, qui ne semble pouvoir être excessif à ses yeux, et il a probablement raison étant donné la nature de l'ouvrage. C'est peut-être aussi par désir de faire ses preuves auprès de Brewster qu'il était enclin à être extrêmement rigoureux, et à pécher dans ce sens par acquis de conscience.

Le ton du livre est globalement respecté, même si l'on serait parfois tenté d'accuser Carlyle de formalisme. Par exemple, l'emploi du latin « anno » peut surprendre ici[158] :

> « Ce théorème qu'Euler a démontré le premier dans les *Mémoires de Petersburgh*, année 1758, offrent plusieurs conséquences qui méritent d'être développées[159]. »
> « This theorem, which Euler first proved, in the *Memoirs of Petersburgh*, anno 1758, presents several consequences worthy of being developped[160]. »

Il s'agit cependant d'un anglais de la période victorienne : ce qui peut paraître quelque peu inhabituel, voire archaïque, au lecteur d'anglais contemporain ne l'était probablement pas à cette époque, surtout dans un ouvrage didactique.

On peut par ailleurs noter que Carlyle est conscient des spécificités des deux idiomes, transformant par exemple aisément une formule impersonnelle française en un passif anglais :

> « question intéressante, et qu'il ne paraît pas qu'on ait encore résolue[161]. »
> « an interesting question, which does not yet seem to have been resolved[162]. »

Son respect des dynamiques et des idiomatismes propres aux deux langues va plus loin : Carlyle se montre inventif pour résoudre des problèmes plus compliqués. En effet, au-delà du langage mathématique de base, qui se traduit souvent de façon plutôt systématique voire mécanique[163], il se trouve parfois des tournures plus originales, par exemple :

---

[155] *Eléments de Géométrie*, p. 19
[156] *Elements of Geometry*, p. 15
[157] Cette traduction m'a été suggérée par Reuben Thomas, traducteur de l'ouvrage scientifique *Eléments de Théorie des Automates* de Jacques Sakarovitch (Paris : Vuibert, 2003, xiv, 816pp.) pour Cambridge University Press (2006). Je tiens par ailleurs à le remercier pour m'avoir aidé à examiner certains passages de la traduction mathématique de Carlyle.
[158] On peut également faire la même remarque que tout à l'heure sur la tendance de Carlyle à transformer des éléments déterminatifs en appositifs : voir l'ajout de la virgule juste avant « in the *Memoirs of Petersburgh* ».
[159] *Eléments de Géométrie*, p. 306
[160] *Elements of Geometry*, p. 254
[161] *Eléments de Géométrie*, p. 309
[162] *Elements of Geometry*, p. 256
[163] Beaucoup de phrases, en particulier celles qui encadrent les démonstrations, sont totalement ou partiellement

> « Si d'un point A situé hors d'une droite DE **on mène** la perpendiculaire AB sur cette droite, et différentes obliques AE, AC, AD, etc., à différents points de cette même droite :
> **1**° La perpendiculaire AB sera plus courte que toute oblique[164]. »
> « If from a point A (see the preceding figure) situated without the straight line DE, a perpendicular AB **be let fall on** that straight line, and several oblique lines AE, AC, AD be drawn to several points in the same line. **First**, the perpendicular AB will be shorter than any oblique line[165]. »

Les passages mis en gras par mes soins montrent le choix d'une alternative idiomatique plutôt réussie, mais aussi des libertés : les deux points sont remplacés par un point, ce qui provoque une rupture de construction (absence de verbe principal) ; la numérotation de Legendre est par ailleurs remplacée par les adverbes « first », « secondly », « thirdly ».

En conclusion, la traduction de Carlyle apparaît consciencieuse et rigoureuse, même si elle penche parfois vers de légères simplifications (une expression au lieu de deux) ou des alourdissements par souci de clarté (ajout de l'adverbe « respectivement » par exemple, si la moindre ambiguïté est à redouter). Carlyle comprend parfaitement le sujet et y applique la rigueur nécessaire. Cette traduction permet de tirer des conclusions – certes limitées – sur la maîtrise que Carlyle avait alors du français. Je n'y ai trouvé aucun contresens ou aucune méprise sur la construction des phrases ou la nature des mots. Carlyle possédait de toute évidence une excellente compréhension de la grammaire et de la syntaxe françaises, ainsi qu'un vocabulaire conséquent dans le champ des mathématiques, appris à travers Legendre mais aussi grâce à l'étude d'autres mathématiciens français comme Laplace.

Cette connaissance intime de la langue française, et le fait que Carlyle ait été aux prises avec un texte qui était loin d'être aisé, sont cruciaux. L'application pratique que Carlyle fit de ces compétences se retrouve dans ses lectures, qu'il s'agisse de littérature francophone ou d'ouvrages historiques pour préparer *The French Revolution*. La traduction du livre de Legendre prouve que Carlyle devait avoir une maîtrise satisfaisante de ces autres textes. De surcroît, on peut supposer qu'il a fait preuve du même esprit rigoureux, soucieux d'éviter toute ambiguïté, dans son approche d'autres œuvres.

S'il se réjouissait d'en finir avec cette traduction[166], Carlyle ne pouvait nier qu'elle fut formatrice, et positive pour lui : avoir accompli de son mieux une tâche correspondant à ses capa-

récurrentes. On peut imaginer que Carlyle ait laissé le soin à son frère John de traduire de tels passages, d'autant plus qu'il avait d'autres projets à mener parallèlement, comme les articles encyclopédiques.

[164] *Eléments de Géométrie*, p. 17

[165] *Elements of Geometry*, p. 14

[166] Il déclare par exempe : « J'en aurai fini, c'est sûr, avec ce fastidieux Legendre la semaine prochaine. » (« I am positively to be done with this wearisome Legendre next week », CL I, 150).

cités était indéniablement en harmonie avec son éthique du travail telle qu'elle serait exprimée dans *Past and Present*. De plus, il faisait ainsi ses preuves auprès de sa famille, qui le soutenait dans sa quête incertaine d'une vocation, attendant – discrètement, mais anxieusement – qu'il obtienne une plus grande stabilité financière et une profession respectable. La régularité des commandes de Brewster, dont la traduction de Legendre constituait un élément majeur, allait certainement dans ce sens.

« Political Economy » de Sismondi[167]

Une traduction mystérieusement passée sous silence

Cette traduction, également commandée par Brewster, est excessivement mystérieuse : Carlyle n'y fait pas une seule fois allusion dans ses correspondances. Il avait lu la plupart des œuvres de Sismondi, en particulier ses ouvrages historiques et son recueil sur la littérature du Midi[168]. Ayant recommandé et envoyé tous ces livres à Jane Welsh, il lui en vantait fréquemment les mérites[169]. Jane Welsh avait réagi avec un certain enthousiasme, puisqu'elle envisageait même d'écrire une tragédie d'après un passage de Sismondi sur le siège de Carcassonne[170]. Dans ces conditions, il est étonnant que Carlyle ne lui ait pas parlé de sa traduction : après tout, traduire Sismondi devait être considéré comme un honneur insigne, qui n'eût pas manqué de redorer le blason de Carlyle à une période où Mme Welsh – et même parfois sa fille – doutaient qu'il constitue jamais un parti éligible.

On peut émettre plusieurs hypothèses pour expliquer le mystérieux passage sous silence de la traduction. Premièrement, les théories économiques de Sismondi auraient pu déplaire à Carlyle, mais cela n'est clairement pas le cas : il recommande sans réserves son œuvre à Jane Welsh et à d'autres correspondants[171] ; l'article en question a été retenu pour figurer dans la respectable

[167] Léonard Simonde de Sismondi, historien et économiste suisse (1773-1842)

[168] Voir CL I, 259-260, où Carlyle dit lire les écrits historiques de Sismondi, et CL I, 273, où il déclare être parvenu à la moitié.

[169] Voir CL II, 109, où Carlyle se propose d'envoyer l'ouvrage de Sismondi *Littérature du midi* à Jane Welsh, en mai 1822. C'est chose faite peu après (CL II, 115), le livre étant accompagné d'un éloge de Sismondi, portant en particulier sur son style et sur sa personnalité. La description de Sismondi faite par Carlyle semble correspondre à un portrait qu'un camarade genevois lui en avait dressé auparavant (en français dans le texte : « un petit homme, vieux, mais vif, très vif », CL I, 162). Carlyle continue d'ailleurs d'envoyer les volumes, au point que Jane Welsh le prie de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle ait le temps de lire ceux qu'elle a déjà (CL II, 148). Carlyle persiste dans la recommandation de Sismondi avec un nouveau programme de lectures qu'il a pour elle ultérieurement (CL II, 267).

[170] Jane Welsh suggère l'idée à Carlyle (CL II, 130), qui ne pense pas que cette tragédie soit réalisable (CL II, 133).

[171] Carlyle recommande par exemple Sismondi (*La Littérature du midi* en particulier) à son frère John (CL III,

Encyclopédie d'Edimbourg, et il s'agit bien davantage d'un bilan sur l'état actuel des sciences économiques que d'un texte entièrement novateur. De plus, l'article de Sismondi contient en germe des éléments de pensée sociale et une préoccupation pour la condition ouvrière qui allaient dans le sens des idées de Carlyle et qui ont peut-être d'ailleurs aidé à les forger : il est très improbable que ce soit un désaccord violent avec les idées de Sismondi qui ait conduit Carlyle à se taire ; de plus, en temps que simple traducteur de l'article, Carlyle demeurait entièrement anonyme[172]. Deuxièmement, la ou les lettres de Carlyle mentionnant la traduction ont peut-être été détruites, volontairement ou non ; c'est assez peu convaincant étant donné l'abondance des correspondances entre Carlyle et Jane Welsh qui ont survécu : un échange, même bref, sur la traduction de Sismondi n'aurait pas manqué de laisser de trace[173]. De plus, Carlyle aurait pu en parler à sa famille : bien qu'il semble mentionner les aspects français de son travail avec prudence, il savait que sa famille se serait réjouie de voir ses perspectives d'embauche florissantes. Troisièmement, on peut supposer que Carlyle n'ait pas voulu importuner Jane Welsh par le récit de ses traductions à but essentiellement alimentaire ; mais comment expliquer dans ce cas la récurrence des allusions à Legendre lorsque cette traduction mathématique – plus ennuyeuse et peut-être moins prestigieuse que celle de Sismondi – était en cours ? Quatrièmement, la suggestion que Carlyle en aurait uniquement parlé de vive voix à sa famille et à Jane Welsh n'est guère plausible : il les voyait peu (une ou deux fois par an, respectivement) et la traduction semble avoir été effectuée soit à Edimbourg, soit à Dunkeld, alors que Carlyle résidait – en qualité de tuteur – avec la famille Buller, donc suffisamment loin de ses proches pour générer une correspondance.

Ce sont en fin de compte deux lettres de John Carlyle et une de David Brewster qui ont permis d'attribuer cette traduction à Carlyle[174]. John Carlyle fait savoir à son frère, le 7 janvier 1824, que la traduction – achevée par ce dernier peu de temps auparavant – est manquante et requise immédiatement par les collaborateurs de Brewster. Le 28 janvier, John dit être en train de relire les épreuves avec Thomas Murray, stipulant que l'éditeur ne semble pas pressé de la

223.

[172]Une liste à la fin de l'encyclopédie recense les principaux contributeurs, mais elle est loin d'être exhaustive : si le nom de Carlyle y figure, plusieurs de ses articles ainsi que sa traduction n'y apparaissent pas.

[173]De plus, lors de la période où Carlyle aurait effectué la traduction, en décembre 1823, il ne semble pas exister de rupture dans la correspondance : les lettres échangées avec Jane Welsh ne présentent pas de discontinuité et sont écrites à intervalles réguliers et habituels (à cette période, ils s'écrivaient environ une lettre chacun tous les dix jours).

[174]CL I, 229 (note 4) et surtout 259 (note 1).

publier. Brewster, quant à lui, écrit le 29 décembre de la même année pour dire que le recueil est paru une semaine auparavant, et que Carlyle peut désormais venir chercher sa rémunération[175].

Ces preuves sur l'attribution de la traduction à Carlyle paraissent concluantes. Il reste à savoir pourquoi Carlyle aurait tenu le fait secret. Comme l'ont montré les remarques précédentes, les raisons les plus évidentes peuvent être écartées. Un fait suffisamment étrange pour retenir l'attention est que, une fois la traduction terminée, Carlyle aurait « oublié » de la joindre au manuscrit original qu'il avait renvoyé – une négligence surprenante de sa part. Il se peut qu'il ait dû terminer ou reprendre cette traduction que son frère croyait pourtant achevée ; il est possible qu'il n'ait pas été satisfait de la qualité de son travail, d'où un délai ou un oubli – conscient ou non – concernant l'envoi du texte. Il pourrait s'agir là d'un acte manqué. Ce n'est d'ailleurs pas le seul projet français qui soit passé sous silence : *The Guises*, histoire inachevée écrite dans les années 1850, fit l'objet du même traitement. Et pour la traduction de Legendre, Carlyle s'était efforcé de minimiser la dimension française du projet (il la présente comme avant tout un « travail ») et sa propre motivation.

Influence de la traduction de Sismondi sur la pensée de Carlyle

Le texte de Sismondi tel qu'il apparaît en anglais dans l'*Encyclopédie d'Edimbourg*[176] ne semble pas avoir été publié en français. En effet, en 1824, l'année même où « Political Economy » paraît dans cette encyclopédie écossaise, un article intitulé « Economie Politique » est publié dans la *Revue Encyclopédique*[177] en France, mais, bien que le titre, l'auteur et la date de publication correspondent, il ne s'agit pas du même texte. L'article de la *Revue Encyclopédique*, rédigé en fait plus tardivement, s'avère être un développement ultérieur des réflexions de Sismondi sur l'économie politique : à la suite d'une discussion avec Ricardo, il tente de réfuter l'argument selon lequel la production accrue de richesses serait un signe inconstestable de prospérité.

L'article écrit pour l'*Encyclopédie d'Edimbourg* est antérieur à ces réflexions, mais il en

[175] Voir CL I, 259, note 1, où sont reproduits les passages principaux de ces lettres.

[176] Léonard Simonde de Sismondi, « Political Economy », in *Edinburgh Encyclopaedia, conducted by David Brewster* (1813-1830), fac-similé édité par Richard Yeo, Londres et New York : Routledge, 1999, XVIII volumes, volume XVII, 684pp., pp. 37-80.

[177] « Economie Politique. Sur la balance des consommations avec les productions. », J.-C.-L. de Sismondi, in *Revue Encyclopédique, ou Analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts*, Tome XXII, mai 1824, pp. 264-298.

est le point de départ. Dans *Nouveaux principes d'économie politique*[178], Sismondi explique que son article pour l'*Encyclopédie d'Edimbourg*, où il avait cherché à récapituler la somme des connaissances en économie politique, l'a mené plus loin qu'il n'escomptait. Dans le texte destiné à cette encyclopédie, il s'est borné à faire le point sur les faits et les principes sur lesquels les économistes étaient globalement d'accord, tout en effleurant des pistes nouvelles[179]. Celles-ci sont développées dans *Nouveaux principes d'économie politique* : c'est dans cet ouvrage, qui incorpore l'article de l'encyclopédie d'Edimbourg tout en ajoutant des réflexions et ces conclusions plus poussées, qu'il faut chercher le texte original de la traduction de Carlyle[180].

Même indépendamment des compétences de traducteur et des connaissances éventuelles en économie de Carlyle, le texte de Sismondi présente un intérêt certain. Les arguments utilisés par l'économiste suisse trouvent en effet des échos dans les écrits sociaux de Carlyle, dont la forme la plus aboutie est peut-être *Past and Present* (1843)[181]. « Political Economy » contient – de façon embryonnaire – des arguments qui sont ultérieurement développés dans la *Revue Encyclopédique* et qui présentent des ressemblances frappantes avec la pensée de Carlyle.

Si la pensée de Carlyle est loin de présenter un raisonnement aussi complet et cohérent que celle de Sismondi, elle s'en rapproche indubitablement et reformule des arguments presque identiques avec bien davantage de verve littéraire. La préoccupation majeure des deux penseurs est la même : ils s'inquiètent du sort des ouvriers sans emploi et affamés, et déplorent les inégalités criantes du système. C'est peut-être Sismondi qui a semé dans l'esprit de Carlyle l'idée que la richesse et la prospérité d'une nation n'allaient pas forcément de pair. En effet, si la richesse est susceptible d'augmenter le confort de toutes les classes sociales, ce n'est pas nécessairement le cas, surtout si la population est nombreuse par rapport aux ressources disponibles. Sismondi déclare : « un pays peut être misérable, bien que des individus y amassent des fortunes colossales[182]. » Cette affirmation trouve des échos certains dans *Past and Present*, par exemple dans

[178]Jean Charles Léonard Simonde de Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique, ou de la Richesse dans ses rapports avec la population*, Paris : Delaunay, 1819, 2 volumes.

[179]C'est Sismondi lui-même qui explique ainsi la progression de son travail, dans son avertissement au début de *Nouveaux principes d'économie politique* (*op. cit.*, pp. i-iv)

[180]Si l'article pour l'Encyclopédie d'Edimbourg est incorporé dans les *Nouveaux Principes d'économie politique*, les ajouts et les précisions nombreux rendent le texte d'origine assez méconnaissable. La traduction anglaise de Carlyle sera donc retransposée en français par mes soins.

[181]Thomas Carlyle, *Past and Present* (1843), édité par Richard D. Altick, New York : New York University Press, 1965, xviii, 294 pp.

[182]« a country may be wretched, though some individuals in it are amassing colossal fortunes », Sismondi, « Political Economy », traduit par Carlyle, in *Edinburgh Encyclopaedia*, vol. XVII, *op. cit.*, p. 37.

N.B. : Cette étude ne se veut en aucun cas un résumé de la pensée de Sismondi et ne prétend pas à une élucidation de l'intégralité du raisonnement de celui-ci. Elle aspire seulement à faire ressortir ceux des aspects les plus saillants

le passage suivant :

> Nous avons plus de richesses qu'aucune nation n'en a jamais eues auparavant ; nous en retirons moins de bénéfices qu'aucune Nation ne l'a jamais fait auparavant [...] Au milieu d'une abondance pléthorique, le peuple périt [...][183]

Ainsi, les deux hommes font preuve de la même indignation face à la disproportion entre les richesses produites et la misère quasi-générale[184]. Carlyle reformule les dénonciations de Sismondi sur un mode plus lyrique : les images évocatrices se multiplient, comme celle des ouvriers oisifs qui seraient sous l'emprise d'un sortilège[185], prisonniers des Poor Houses qui sont autant de Bastilles[186]. Carlyle revendique comme Sismondi un salaire juste pour les ouvriers, à la mesure du travail fourni[187].

Sismondi explique que l'augmentation de la productivité dans le secteur primaire et les licenciements qui en résultent ne sauraient être suivis immédiatement d'une embauche dans les autres secteurs : les ouvriers dits de luxe n'étant pas formés instantanément, les chômeurs risquent de subir une longue famine[188]. Il dénonce le décalage entre le moment où les ouvriers sont licenciés et celui où ils vont trouver un emploi dans une nouvelle industrie : ce délai est insupportable pour ceux dont le gagne-pain serait suspendu[189]. Le décalage entre la théorie économique et les répercussions concrètes sur les emplois est aussi fustigé par Carlyle, qui dans *Chartism*, souligne que la création d'emplois dans d'autres secteurs ou sur d'autres continents n'est guère à même d'améliorer l'ordinaire des ouvriers britanniques au chômage. Sismondi ajoute que même si un nombre relativement important d'emplois est préservé, ce sera – la concurrence aidant – au prix d'une diminution des salaires et d'une surproduction.

La surproduction et le laissez-faire sont aussi condamnés[190], même si Carlyle souligne – comme Sismondi – qu'il se préoccupe davantage de dénoncer les problèmes que de fournir

---

qui semblent avoir eu une influence directe sur la pensée de Carlyle.

[183] « We have more riches than any Nation ever had before ; we have less good of them than any Nation ever had before [...] In the midst of plethoric plenty, the people perish [...] », Thomas Carlyle, *Past and Present*, *op. cit.*, p. 11

[184] « L'Angleterre est pleine de richesses, de produits de toutes sortes, de fournitures pour les besoins humains en tous types ; et pourtant l'Angleterre se meurt d'inanition. » (« England is full of wealth, of multifarious produce, supply for human want in every kind ; yet England is dying of inanition. », *ibid.*, p. 7).

[185] « un sortilège horrible » (« horrid enchantment »), *ibid.*, p. 8

[186] La Poor Law (1834) ne fut votée que dix ans après l'article de Sismondi, mais les insuffisances du système qu'elle contribua à mettre en évidence existaient déjà.

[187] « 'A fair day's-wages for a fair day's-work :' it is a just a demand as Governed men ever made of Governing », *ibid.*, p. 23

[188] « Economie Politique », *op. cit.*, p. 275.

[189] *Ibid.*, p. 280

[190] *Ibid*. pp. 170, 187. Voir également le chapitre au sujet de la surproduction, pp. 172-175.

des remèdes[191]. Carlyle revendique le droit au travail et une meilleure gestion par la société, dans des passages qui rappellent Sismondi. Ce dernier estime en effet qu'un législateur pourrait obtenir le bonheur général « en assurant à l'homme pauvre comme au riche une subsistance régulière et les plaisirs de la vie, dans l'accomplissement de sa tâche[192]. » Dans *Past and Present*, Carlyle pose exactement les mêmes revendications : un ouvrier industrieux doit se voir confier le travail pour lequel il est formé, et recevoir un salaire qui lui permette de subsister sans soucis (Carlyle remarque même à ce propos que les chevaux sont souvent mieux lotis que les ouvriers puisqu'ils ont la garantie de nourriture et d'un toit au dessus de leurs têtes).

Sismondi se préoccupe davantage de dénoncer le problème que de suggérer une solution ; ses détracteurs critiqueraient celle-ci au lieu de tenir compte des dysfonctionnements mis en évidence. De même, Carlyle souligne dans *Past and Present* qu'il ne lui échoit pas de trouver les remèdes. Les deux penseurs, malgré leurs dénégations, se risquent tout de même à suggérer quelques pistes, l'essentiel étant d'« assurer les fruits du travail à ceux qui font le travail[193]. » Selon Sismondi, le producteur a tendance à produire plus qu'on ne lui demande à cause de l'opposition et de la concurrence entre producteurs : il serait donc bon que les intérêts de ceux qui concourent à la même production soient associés. Par ailleurs, ralentir le progrès de la science (ou du moins ses applications pratiques) donnerait du temps à l'industrie de s'adapter sans heurt. Les générations rendues superflues auraient ainsi le temps de passer, sans sombrer dans la misère, et leurs descendants pourraient être formés aux nouveaux métiers. Globalement, la liberté absolue de l'industrie et le laissez-faire ne sont pas de bonnes choses : les intérêts individuels ne se compensent pas pour se réunir tous dans l'intérêt général. Sans se faire l'ennemi du progrès, Sismondi appelle à une meilleure organisation de la société moderne, qui donnerait des garanties au travailleur et lui fournirait sa part légitime du produit de son travail. C'est de cette façon que l'on pourra mettre fin à l'hostilité entre la « classe riche » et la « classe travaillante ». Ayant examiné les systèmes du passé comme l'esclavage et la féodalité, Sismondi en conclut qu'il y a trois méthodes pour mettre fin à la surproduction nocive et au chômage : les grands travaux publics, qui occuperont la main-d'œuvre ailleurs que dans l'agriculture (il donne l'exemple des Egyptiens et de leurs bâtiments religieux) ; le luxe des riches et des oisifs, qui consommeront le

[191] « Economie politique », *op. cit.*, p. 292 et *Past and Present, op. cit.*, p.266.

[192] « by securing to the poor man as well as to the rich, a regular subsistance and the sweets of life, in the performance of his task. », « Political Economy », *op. cit.*, p. 37

[193] *Ibid*., p. 292

travail des pauvres ; une occupation d'esprit patriotique afin que chaque ouvrier passe moins de temps au travail[194].

Les conclusions de Sismondi rejoignent dans une certaine mesure celles de Louis Blanc sur l'organisation du travail et sur les ateliers nationaux. On trouve des échos de Sismondi lorsque le Suisse envisage l'abolition de la concurrence entre les industries du même type, et les travaux d'intérêt public visant à créer des emplois, comme l'assèchement des marais de la Sologne. En 1848, Carlyle est fasciné par les projets de Louis Blanc. Il estime que la question de l'organisation du travail est centrale, et devra être résolue par tous les gouvernements, sans quoi le chaos s'ensuivra. Ses lettres à Thomas Erksine montrent qu'il envisageait très sérieusement les travaux publics d'aménagement du territoire comme un remède à la crise de l'emploi : ces idées, ainsi que l'inspiration dérivée de la société féodale, rappellent tout à fait les réflexions de Sismondi. Une étude plus détaillée sur 1848 et l'organisation du travail sera fournie dans le chapitre suivant. Pour l'instant, il est surtout important de signaler que les germes des idées économiques et sociales de Carlyle dans les années 1830 et 1840 proviennent très probablement – du moins en partie – de ce travail de traduction française.

Traduction supposée de *Paul et Virginie* et de *Elisabeth ou les Exilés de Sibérie*

Polémique concernant l'attribution de cette traduction à Carlyle

En 1851, apparaît pour la première fois une théorie audacieuse, attribuant une traduction de *Paul et Virginie* et de *Elisabeth ou les Exilés de Sibérie* (regroupés en un seul volume) à Carlyle[195]. Cette hypothèse, formulée à l'origine dans la revue *The Critic*[196], est reprise en 1881 dans l'ouvrage biographique de Richard Herne Shepherd. Ce dernier résume la question (en note d'une lettre où Carlyle recommande à un correspondant la lecture de *Paul et Virginie*) :

> Il a vaguement été murmuré, dans une étude sur Carlyle publiée il y a bien des années, dans un journal qui n'existe plus depuis longtemps, que Carlyle avait jadis, durant ses jeunes années de travail alimentaire, traduit ce livre en entier ou en partie : – « Les libraires

[194] *Ibid.*, pp. 286-287. « Classe riche » et « classe travaillante » sont les termes employés par Sismondi.

[195] L'ouvrage en question est *Paul and Virginia, from the French of St. Pierre, and Elizabeth, by Madame Cottin* (Edimbourg : Oliver and Boyd, 1824, 282 pp.). Il porte la mention « Nouvelles Traductions. avec remarques de Préface par J. Mc Diarmid. » (« New Translations. with Prefactory remarks by J. Mc Diarmid. »), mais ne stipule pas le nom du ou des traducteurs.

[196] *The Critic*, n°10, 14 Juin 1851, vol. x. p. 277. Cité par Rodger Tarr dans *Thomas Carlyle, a Descriptive Bibliography*, *op. cit.*, p 465

> d'Edimbourg font toujours allusion à des traductions mineures, comme celle de Paul et Virginie, auxquelles Carlyle contribua ; mais elles peuvent être abandonnées sans risque aux recherches des futurs Boswell[197]. »

La même controverse est reprise près de quatre-vingts ans plus tard par Edwin Marrs dans son article « Carlyle, Bernardin de Saint-Pierre, and Madame Cottin[198] ». Marrs estime que ces deux traductions sont probablement l'œuvre du frère de Carlyle, le Docteur John Carlyle.

Le second volume des *Collected Letters*, publié en 1970, clarifie la situation de façon conclusive et définitive : il est évident que Carlyle a négocié cette traduction avec l'éditeur pour le compte de son frère John :

> Boyd et moi avons parlé à plusieurs reprises des romans français *Elisabeth* et *Paul et Virginie* : nous sommes parvenus à un accord détaillé. Je me suis engagé à ce que vous, « le Pan universel », les traduisiez tous deux dans votre meilleur style (je surperviserai le manuscrit et je corrigerai les épreuves), et à ce que vous receviez pour ce travail la somme de vingt livres, le tout devant être prêt vers le mois d'août prochain. Vous recevrez les exemplaires français et la traduction existante, de Farries [...] Il vous suffit de consulter la vieille version lorsque vous avez un doute, et de ne jamais avoir peur de l'imiter. Tout ce que Boyd veut, c'est une traduction correcte, de façon à ce que personne ne le poursuive en justice pour l'avoir imprimée. Celles dont disposent le public sont très bonnes, d'après ce que j'ai cru comprendre, en particulier celle d'*Elizabeth* par Bowles, et je n'ai nul besoin de vous recommander de la parcourir attentivement avant de commencer, et de l'étudier autant que possible pour ne pas faire moins bien[199].

Même si Carlyle n'a pas ainsi effectué l'essentiel de la traduction, il l'a sans aucun doute supervisée, relisant également les épreuves de l'ouvrage. Je suis tout à fait de l'avis de Rodger Tarr[200] qui souligne que Carlyle, ayant organisé la traduction de ces deux romans français, y a nécessairement participé[201]. Carlyle ne pouvait manquer de souhaiter qu'une entreprise

---

[197] « It has been vaguely whispered in a memoir of Carlyle published many years ago in a long-defunct journal that Carlyle once, in his early years of journey-work, translated this book in whole or in part : – 'Edinburgh booksellers still hint to you of minor translations, such as that of Paul and Virginia, in which Carlyle had a share ; but they may be safely left to the researches of future Boswells.' », Richard Herne Shepherd, *Memoirs of the Life and Writings of Thomas Carlyle*, *op. cit.*, vol. I, ix, 367 pp., p. 228 (cette étude utilement annotée fut publiée, comme la biographie officielle de Froude, l'année de la mort de Carlyle). Boswell était l'auteur d'une biographie très remarquée de Samuel Johnson, analysée par Carlyle dans un article intitulé « Boswell's Life of Johnson ».

[198] Edwin Marrs, « Carlyle, Bernardin de Saint-Pierre, and Madame Cottin », *Victorian Newsletter*, n° 33 (Printemps 1968), pp. 43-45.

[199] « Boyd and I have talked repeatedly about the French novels *Elizabeth* and *Paul and Virginie* : we have at length come to a bargain. I have engaged that you « the universal Pan », shall translate them both in your best style (I overlooking the MS, and correcting the press), and receive for so doing the sum of £ 20 : the whole to be ready about August next. You will get the French copies and the existing translation, by Farries [...] You have only to consult the old copy at any dubious point, and never to be squeamish in imitating it. All that Boyd wants is a reasonable translation, which no one can prosecute him for printing. Those before the public are very good, I understand, particularly that of Elizabeth by Bowles, and I need not advise you to read it over carefully before commencing, and study as much as may be not to fall below it. » CL II, 347-348

[200] Rodger L. Tarr, *Thomas Carlyle, a Descriptive Bibliography*, Oxford, Clarendon, 1989, xxi, 543pp., p 465.

[201] « Cependant, puisque Carlyle s'occupa des négociations avec l'éditeur, et puisqu'il semble avoir lu une partie des épreuves, il est entièrement possible qu'il ait joué un rôle dans les traductions. » (« However, since Carlyle did make arrangements with the publisher, and since he seems to have read some of the proof, it is entirely possible that he had some role in the translations themselves. », *Thomas Carlyle, a Descriptive Bibliography*, *op. cit.*, p. 469).

organisée par ses soins s'avère satisfaisante pour l'éditeur, susceptible de lui passer d'autres commandes. En outre, la maison d'édition « Oliver and Boyd » était celle-là même qui avait publié la traduction des *Eléments de Géométrie*. Faisant confiance à Carlyle sur la base de ce travail, Boyd n'aurait sans doute pas accepté de confier sa traduction au seul John Carlyle, jeune étudiant inexpérimenté, si son aîné ne s'était pas engagé à superviser le travail et à veiller à sa qualité. En outre, Carlyle et son frère John logeaient ensemble à l'époque de la traduction[202], ce qui a pu faciliter une collaboration ou du moins de fréquentes consultations. D'ailleurs, une allusion de Carlyle laisse à penser que John Carlyle avait traduit une partie de Legendre[203], et qu'il espérait d'autres collaborations à l'avenir : « Il me semble que vous et moi avons encore à écrire de puissants volumes de concert[204] ! »

La preuve de la participation des deux frères étant établie, il reste à ajouter que Carlyle tenait les deux ouvrages à traduire en haute estime. Pour ne citer qu'un exemple, dans *The French Revolution,* il dépeint *Paul et Virginie* comme le dernier discours mélodieux de la vieille France féodale, sublime par sa modestie extrême, mettant en évidence la corruption du monde ; Bernardin de Saint-Pierre serait l'un des derniers romanciers français non corrompus par le scepticisme et le cynisme des Lumières[205]. Quant à l'ouvrage de Cottin, il a joué un rôle certain au début de sa relation avec Jane Welsh. Carlyle l'avait lu dès août 1814[206] et en vantait fréquemment les mérites. Ses commentaires sur Cottin ressemblent clairement à ceux sur Saint-Pierre, au point que l'on peut se demander si c'est Carlyle qui avait suggéré l'association des deux ouvrages en un seul volume à l'éditeur.

---

[202]Dans *Reminiscences* (*op. cit.*, p. 272), Carlyle se souvient qu'il partageait son logement avec son frère étudiant : « mon frère John [...] logeait alors avec moi et allait à l'université » (« my brother John [...] was now lodging with me and attending College »).

[203]En parlant des compétences de traducteur de John, Carlyle déclare : « J'ai vu vos travaux de l'an dernier sur Legendre, et si j'en juge par les progrès que vous avez encore fait, vous êtes vraiment capable d'une telle entreprise : et, dans le pire des cas, je peux évacuer toutes les impuretés de votre travail avec mon balai critique en un rien de temps. » (« I saw by your operations last year on Legendre, and I judge by the improvement you have still made, that you are quite equal to such a thing : and at the very worst, I can brush away all the impurities of your work with my critical besom in less than no time. », CL II, 348).

[204]« I expect that you and I are yet to write mighty tomes in concert ! » CL I, 348. Notons que Carlyle avait refusé d'arranger de la même manière des travaux de traduction française auprès de « Oliver and Boyd » pour le compte de Jane Welsh : pour se justifier, il lui rappelle les réticences de sa mère, le peu de gloire qu'elle retirerait d'une traduction dont beaucoup seraient capables, et, finalement, il estime qu'elle ne devrait pas s'abaisser à des tâches si subalternes (CL I 345). Ce qui était bon pour son frère ne l'était apparemment pas pour sa future épouse. Souhaitait-il réserver de telles entreprises pour son frère qui en avait le plus grand besoin financier ? Craignait-il l'influence de romans français subversifs, ou l'indépendance que Jane Welsh aurait pu acquérir par ces travaux littéraires ?

[205]Thomas Carlyle, *The French Revolution* (1837), édité par David Sorensen et Ken Fielding, Oxford : Oxford University Press, 1989, xlii, 501 et 527pp (2 volumes en un), vol. I p. 62.

[206]Voir CL I, 24

Remarques complémentaires sur la préface à *Paul and Virginia, and Elisabeth*

Il serait vain de se livrer à une analyse poussée de cette traduction : déterminer quels passages sont de Carlyle ou de son frère est une tâche hasardeuse, et l'étude de la traduction de Legendre a déjà prouvé la maîtrise, en particulier syntaxique, que Carlyle avait du français. En revanche, on peut s'attarder brièvement sur la préface aux deux ouvrages. En effet, le texte de l'introduction exprime des idées sur les Français et des vues sur le texte qui correspondent tout à fait à celles de Carlyle. L'auteur de cette préface est officiellement John M'Diarmid, mais il n'est pas exclu que Carlyle ait eu, là encore, son mot à dire, ou alors qu'il ait fait siennes une partie des idées exprimées. Carlyle connaissait parfaitement l'auteur officiel de cette préface, M'Diarmid, et, si son admiration personnelle pour lui était souvent mitigée[207], il n'espérait pas moins atteindre une renommée littéraire à l'égale de la sienne[208].

Au minimum, cette préface est révélatrice d'idées qui faisaient partie du génie de l'époque et auxquelles Carlyle ne pouvait manquer d'être sensible. Mais il me semble y reconnaître en maints endroits la plume de Carlyle. La simplicité, la moralité et la vérité des deux ouvrages y sont vantées, de même que la pureté du style[209] ; la vérité, nous l'avons vu, est l'une des valeurs fondamentales inhérentes à la pensée de Carlyle. De surcroît, les références littéraires citées sont aussi celles qu'aurait choisies Carlyle : Shakespeare[210], fortement présent parmi ses lectures de jeunesse, et Goethe, son héros de tous les temps. Si Shakespeare faisait partie des grands classiques anglais que M'Diarmid aurait pu aisément mentionner, la référence à Goethe est beaucoup plus ambiguë : l'auteur allemand n'était guère connu à cette époque et ce fut Carlyle qui œuvra comme son principal découvreur. Dans la préface de *Paul and Virginia*, les souffrances de Paul sont comparées à celles de Werther, et l'auteur va jusqu'à évoquer les traductions respectives des deux ouvrages dans toutes les langues européennes[211]. La mention de

[207] Carlyle connaît la réputation d'éloquence de M'Diarmid (CL I, 91), ce qui ne l'empêche pas de le trouver plutôt inélégant et superficiel lorsqu'il le rencontre chez Murray (CL I, 307) et de le critiquer auprès de Jane Welsh dans un passage descriptif très spirituel (CL I, 345).

[208] CL IV, 290

[209] *Paul and Virginia, from the French of St. Pierre, and Elizabeth, by Madame Cottin, op. cit.*, pp. 2 et 15

[210] « Donnez-moi un bon roman trépidant, où les personnages sont tirés de la réalité – où je puisse étudier l'homme dans l'abstrait, et me préparer à la scène sur laquelle je m'apprête à entrer – où l'auteur, comme dans mes œuvres préférées de Shakspeare [sic], 'place le miroir face à la Nature, et montre à l'âge et au corps mêmes du temps leur forme et leur dynamique.' » (« Give me a good bustling novel, where the characters are drawn from real life – where I may study man in the abstract, and prepare myself for the scene upon which I am about to enter – where the author, like my favourite Shakspeare [sic], 'holds the mirror up to Nature, and shows the very age and body of the time its form and pressure.' », *ibid*., p. 3). Notons que l'orthographe « Shakspeare » correspond à celle utilisée par Carlyle (par exemple dans *Past and Present, op. cit.*, p. 159).

[211] « Les chagrins de Paul, comme « Les chagrins de Werther », ont été traduits dans la plupart des langues de

ce fait n'est pas anodine : Carlyle, après *Wilhelm Meister*, traduisit également *The Sorrows of Young Werther*. En outre, le rapprochement entre « the sorrows of Paul » (expression inventée et utilisée comme une sorte de second titre pour *Paul et Virginie*) et « the sorrows of Werther » (le titre de l'ouvrage de Goethe) est attribuable à Carlyle. Quelques années plus tard, il use de la même référence et intitule le sixième chapitre de *Sartor Resartus* « The Sorrows of Teufelsdröckh ». Le choix de Goethe et de *The Sorrows of Werther*, ainsi que l'usage qui en est fait – une sorte de jeu de mots à la Carlyle – me poussent à penser que ce dernier a œuvré non seulement à la traduction, mais aussi à la préface de l'ouvrage. Cette conclusion est inhabituelle : les critiques s'accordent pour dire que Carlyle a joué un rôle dans la traduction, mais ne semblent jamais s'être guère préoccupés de la préface.

De même, la contextualisation de l'ouvrage par rapport à la Révolution française reflète les intérêts de Carlyle. Evoquant Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur de la préface s'empresse de lier *Paul et Virginie* aux troubles révolutionnaires :

> On dit que cet ouvrage fut écrit dans le but de calmer les esprits pendant les premières effervescences de la Révolution française, et bien qu'initialement ses efforts aient peut-être attiré l'attention autant qu'un murmure dans un orage, ils étaient fondés sur des sentiments et sur des principes qui survécurent à la tempête politique ; l'impulsion morale qui se voulait locale est devenue générale, voire universelle, dans ses effets ; et, comme c'est le cas pour chaque homme au génie supérieur, on ne trouva le pain qu'il jeta sur les eaux qu'après l'écoulement de bien des jours[212].

Or, il est fort possible que Carlyle – une dizaine d'années avant de commencer son projet sur l'histoire de la Révolution française – ait déjà eu les événements présents à l'esprit, au point de les mentionner volontiers. Du reste, Paul et Virginie fait l'objet d'un paragraphe dans *The French Revolution* :

> Deux livres sont encore plus révélateurs ; rédigés à la veille de l'Explosion éternellement mémorable, ils ont été lus avidement par le monde entier : *Paul et Virginie* de Saint-Pierre, et le *Chevalier de Faublas* de Louvet. Ce sont des livres dignes d'attention ; qui peuvent être considérés comme le dernier discours de la vieille France féodale. Dans le premier s'élève mélodieusement, en effet, la plainte d'un monde moribond [...][213].

---

l'Europe moderne – un hommage qui, à notre époque où l'on produit beaucoup de livres, est rendu à assez peu d'auteurs. » (« The sorrows of Paul, like « The sorrows of Werther, » have been translated into most languages of modern Europe – a compliment which, in this book-making age, is paid to comparatively few authors. », *Paul and Virginia, from the French of St. Pierre, and Elizabeth, by Madame Cottin*, *op. cit.*, pp. 2-3).

[212] « The work, it is said, was composed for the purpose of calming the public mind during the first ferment of the French Revolution, and although originally his efforts may have been as little attended to as a whisper amidst a storm, still they were bottomed on feelings and principles that survived the political tempest ; the moral impulse which was meant as local, became general, if not universal, in its effects ; and, like every man of superior genius, the bread which he cast upon the waters was found after the lapse of many days. » *ibid.*, pp. 14-15

[213] « Still more significant are two Books produced on the eve of the ever- emorable Explosion itself, and read eagerly by all the world : Saint-Pierre's Paul et Virginie, and Louvet's Chevalier de Faublas. Noteworthy Books ; which may be considered as the last speech of old Feudal France. In the first there rises melodiously, as it were, the wail of a moribund world [...]. », FR I, 62

La traduction seule de passages de *Paul et Virginie* en 1822 est assez peu susceptible d'avoir amené Carlyle à mentionner cet ouvrage dans *The French Revolution*, commencé en 1833. Il semble plus probable que l'idée de rattacher le roman à la Révolution lui soit venue au moment de rédiger la préface, que M'Diarmid, peut-être, retoucha et s'appropria par la suite.

En outre, certaines remarques sur le tempérament français trouvent des échos incontestables dans la pensée ultérieure de Carlyle : dans *The French Revolution*, il décrit fréquemment les Français comme prompts à la révolte et à l'emportement – une propension qui fait d'eux les symptômes manifestes de toute crise européenne sous-jacente. Le passage suivant n'est pas sans rappeler les considérations carlyliennes ultérieures sur les Français :

> Les Français sont, de leur propre aveu, *un peuple à l'humeur inégale, vif, animé, agité, et ingénieux*. Parmi eux, on ne peut guère distinguer entre les différents types ordinaires de tempérament[214] – ils appartiennent tous au *type sanguin*[215].

Les mêmes adjectifs figurent d'ailleurs dans *The French Revolution* :

> En vérité, il est bien singulier de voir comment *ce Peuple français à l'humeur inégale* passe soudainement de Vive le Roi à Vive la République ; et, tout en effervescence, se met à danser [...][216]
>
> Il y a beaucoup d'incertitude et de doutes : mais si le Réprésentant Héréditaire [Louis XVI] est sage et chanceux, ne peut-on, avec *un tempérament gaélique sanguin*, espérer qu'il évoluera pour le meilleur ou pour le pire ; que ce qui lui fait défaut sera progressivement acquis et ajouté[217] ?

Les deux extraits, et notamment les passages mis en italiques par mes soins, montrent la présence des mêmes adjectifs – en anglais « mercurial » (« d'humeur inégale ») et « sanguine » ou « sanguinean » (« sanguin ») – dans les deux textes, à savoir la préface de *Paul et Virginie* et *The French Revolution*. Le premier n'a pas été attribué à Carlyle, mais les ressemblances peuvent laisser penser qu'il y a largement contribué. Carlyle n'était sans doute pas le seul à percevoir ainsi les Français à l'époque, mais de telles déclarations, associées aux autres références – en particulier à Goethe et à Werther – me semblent être plus qu'une simple coïncidence. De surcroît, un passage plutôt audacieux déplorant la fin du monde rural de *Paul et Virginie*, et condamnant l'industrialisation, paraît ressortir également de la pensée et de la rhétorique carlyliennes :

---

[214] On considérait alors qu'il existait quatre types de tempérament humain : lymphatique, nerveux, sanguin, bilieux. A l'origine, cette distinction avait été établie par Hippocrate selon le dosage des quatre humeurs.

[215] « The French are, confessedly, *a mercurial people, quick, lively, restless, and ingenious*. Among them the ordinary distinctions of temperament can scarcely be said to hold – they are all of the *sanguinean*. », *ibid*., p. 1. Passages mis en italiques par mes soins.

[216] « In truth, it is very singular to see how *this mercurial French People* plunges suddenly from Vive le Roi to Vive la Republique ; and goes simmering and dancing [...] », FR II, 190. Passage mis en italiques par mes soins.

[217] « Much is uncertain, questionable : but if the Hereditary Representative [Louis XVI] be wise and lucky, may one not, with *a sanguine Gaelic temper*, hope that he will get in motion better or worse ; that what is wanting to him will gradually be gained and added ? », FR II, 6. Passage mis en italiques par mes soins.

> Mais tout a changé ! [...] On n'aperçoit plus de bergers dans les hauteurs, plus de fermiers dans la vallée. [...] Tout a changé. Les économistes peuvent bien nous dire que tout a changé pour le mieux – que nos ancêtres ruraux étaient d'une race primitive et indolente – que la terre, sous leur administration, produisait à peine un dixième de son abondance actuelle – que la diffusion globale du savoir-faire et du capital agricoles, et la consolidation d'une multitude de petites fermes en une grande, sont des nécessités essentielles de la richesse et de la grandeur nationales. Il se peut que cette doctrine soit vraie, mais elle est en même temps écœurante. A quoi sert la richesse, si elle n'est pas répartie correctement ? Le bonheur se mesure-t-il à la pauvreté de la multitude et à la richesse de quelques-uns ? Est-il préférable que les hommes soient rassemblés en masses importantes, plutôt que dispersés à la surface d'un pays ? – Qu'ils se terrent aux abords d'une grande ville plutôt que de respirer à leur porte l'air pur des cieux[218] ?

On retrouve non seulement des échos de Sismondi, que Carlyle venait de traduire[219], mais également des accents annonciateurs de *Past and Present*. Carlyle désapprouvait en outre la concentration des villes et des villages, encouragée par le chemin de fer. Il me semble donc que Carlyle aurait pu être l'auteur au moins partiel de la préface de *Paul et Virginie* attribuée à M'Diarmid. Ce dernier aurait pu retravailler le texte, puisque, si l'on retrouve le vocabulaire et l'idéologie de Carlyle, certains idiosyncrasies du style carlylien, comme l'emploi – probablement d'inspiration germanique – de majuscules, semblent avoir été gommées.

B France et influences féminines

On peut recenser trois influences féminines majeures dans la vie de Carlyle, si l'on excepte les femmes de sa famille[220]. Elles ont toutes les trois eu leur importance dans ses relations avec la France, et le fait que ce pays soit généralement féminin dans l'imaginaire carlylien n'est pas anodin. Jane Welsh, la compagne de sa vie, favorisa son intérêt pour ce pays, partageant et encourageant ses découvertes littéraires françaises ; c'est d'ailleurs en partie en lui envoyant des ouvrages français que Carlyle fit sa conquête. Pourtant, elle ne l'accompagna dans aucune de

[218] « But all is changed ! [...] No shepherd is seen on heights, no husbandman in the valley. [...] All is changed. Economists may indeed tell us, that all is changed for the better – that our rural ancestors were a rude and indolent race – that the earth, under their management, produced scarcely a tithe of its present abundance – that the general diffusion of agricultural skill and capital, and the consolidation of many small farms into one large one, are essential requisites of national wealth and greatness. The doctrine may be true, but it is at the same time revolting. Of what use is wealth, if it be not properly distributed ? Is happiness indicated by the poverty of the many and the riches of the few ? Is it better that men should be congregated into large masses, than scattered over the surface of a country ? – That they should burrow amidst the purlieus of a large city rather than breathe at their own doors the pure air of heaven ? », *ibid.*, p. 7

[219] Sismondi expliquait comment la hausse de la productivité agricole et l'agrandissement des exploitations avaient conduit maints ouvriers à la misère, en l'absence d'emplois industriels immédiatement disponibles. Le résultat était une inégalité choquante et une hostilité entre les classes. Sans remettre en cause le progrès, il souhaitait une meilleure organisation, qui permette de le retarder légèrement si nécessaire.

[220] La mère de Carlyle est toujours restée en contact étroit avec lui, de même que ses sœurs, en particulier Jean. Sa nièce, Mary Aitken, vécut avec lui pendant ses dernières années.

ses deux visites à Paris. L'instigatrice de la première excursion, en 1824, fut Kitty Kirkpatrick, dont il sera question ici. Le charme enjoué de cette riche et agréable fille de princesse indienne ne laissa pas Carlyle insensible, et ajouta beaucoup à l'agrément de son voyage parisien. Jane Welsh fut d'ailleurs fort jalouse de Kitty, comme elle le fut de Lady Harriet Ashburton[221], à l'origine de la seconde visite parisienne en 1851. Enfin, avant d'avoir rencontré Jane Welsh, Carlyle avait connu une vive déception amoureuse : Margaret Gordon lui inspira un amour romantique à la française – le seul qu'il connut jamais – et devint le modèle principal de l'héroïne de *Sartor Resartus*, ouvrage fondateur des valeurs carlyliennes, qui conditionna sa vision de la France.

1 Margaret, héroïne de *Sartor Resartus* : amour romantique et élégiaque à la française

Dans *Reminiscences*, Carlyle évoque son premier amour, Margaret Gordon rencontrée en automne 1818, alors qu'il avait vingt-deux ans :

> Une connaissance ; – qui aurait pu aisément devenir plus que cela, si elle, sa tante, et notre situation économique et autre en avaient décidé différemment ! Elle était du type qui a la peau claire, une douce élégance, un doux sérieux, de l'esprit et du charme ; elle était de surcroît très gracieuse, intelligente et douée d'autres talents. [...] Pour moi, qui la connut seulement quelques mois, et qui, après douze ou quinze mois, ne la revit plus du tout, elle demeura, pendant environ trois ans peut-être, une figure plus ou moins présente dans mon imagination, de l'habituelle manière romantique, ou, vers la fin, plutôt élégiaque et silencieuse, – et à ce jour j'éprouve pour elle de la bienveillance, une compassion douce et sincère, à supposer qu'il en soit besoin[222].

Ce passage montre non seulement que Carlyle aurait souhaité épouser Margaret Gordon, mais aussi que celle-ci a hanté son imagination pendant plusieurs années après qu'il l'eut quittée ; les adjectifs « élégiaque » ou « romantique » sont par ailleurs ordinairement peu présents

[221] Lady Harriet Ashburton était l'épouse de Lord Ashburton, l'ami de Carlyle. Carlyle semblait épris d'elle, suscitant la jalousie et le chagrin de Jane Welsh Carlyle. Cette situation est amplement décrite et commentée dans les biographies des Carlyle, en particulier les plus récentes. Il n'y a guère lieu d'y revenir, d'autant qu'elle n'est que peu pertinente dans le cadre de cette étude. Cette relation – dont la France ne constitue qu'une part infime – intervient en effet fort tardivement, dans les années 1840, à une époque où la personnalité de Carlyle est pleinement formée et presque immuable. Lady Ashburton sera tout au plus mentionnée brièvement dans la deuxième partie.

[222] « Some acquaintance ; – and it might easily have been more, had she, and her Aunt, and our economic and other circumstances liked ! She was of the fair-complexioned, softly elegant, softly grave, witty and comely type, and had a good deal of gracefulness, intelligence and other talent. [...] To me, who had only known her for a few months, and who within a twelve or fifteen months saw the last of her, she continued, for perhaps some three years a figure hanging more or less in my fancy, on the usual romantic, or latterly quite *elegaic* and silent terms, – and to this day there is in me a good-will to her, a candid and gentle pity for her if needed at all. », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 239.

sous la plume de Carlyle[223]. Il est presque surprenant que Carlyle écrive ces lignes en 1866 (dans le cadre de l'essai « Edward Irving ») alors que son épouse Jane Welsh Carlyle vient de décéder. Si Jane et Thomas Carlyle étaient indispensables l'un à l'autre, leur attachement ne fut jamais romantique, ils étaient terrifiés voire déprimés à la veille de leur mariage[224], et, une fois unis, ils passèrent de longs mois éloignés l'un de l'autre, prenant leurs vacances séparément[225].

En janvier 1819, Carlyle dit être des plus heureux après ses vacances de Noël passées avec son ami Irving dans la région de Fife, près de chez Margaret Gordon (CL I, 159). Irving était lui aussi fasciné par Margaret[226], mais son amour n'aurait pu se déclarer le cas échéant, car il était fiancé à Isabelle Martin (laquelle refusa de rompre cet engagement lorsqu'Irving s'éprit de Jane Welsh, la future épouse de Carlyle).

Froude suggère également que l'attachement (ou du moins l'estime) de Carlyle et de Margaret était réciproque, et que seules les perspectives d'avenir peu prometteuses de Carlyle les ont empêchés de se fiancer. Raymond Clare Archibald[227] confirme que Margaret, issue d'une bonne famille, avait bénéficié d'une très bonne instruction (son français, en particulier, était excellent), mais n'en était pas moins pauvre. Elle finit par quitter l'Ecosse pour Londres, où elle et sa sœur devaient séjourner chez un parent jusqu'à leurs mariages respectifs[228]. C'est alors qu'elle se sépara définitivement de Carlyle. Irving la revit cependant dans les Highlands l'été suivant, et, de son propre aveu, tomba presque amoureux[229]. Margaret finit par adresser

[223]Margaret finit par se marier à un futur député, environ un an plus tard ; Carlyle dit l'avoir revue à deux reprises dans les années 1840, sans lui avoir parlé (*Reminiscences*, *op. cit*., p. 240).

[224]Voir John Stewart Collis, *The Carlyles*, *op. cit.*, p. 35. Effrayés comme à la veille d'une exécution, Thomas et Jane Carlyle auraient trouvé un certain réconfort respectivement dans la lecture de la *Critique de la Raison Pure* et dans celle de la poésie de Byron.

[225]La plupart des biographes des époux Carlyle s'accordent à dire que leur mariage n'était pas romantique et ne fut guère épanouissant, d'où, en grande partie, la mort prématurée de Jane Carlyle. Collis, en particulier, souligne le caractère fréquemment malheureux de leur union, et suggère même que vers le milieu des années 1840, Jane Welsh était sur le point de quitter son mari (*ibid.*, p. 129). Cette dernière aurait initialement souhaité épousé Edward Irving, son ancien professeur ; cet attachement était mutuel mais Irving était déjà fiancé et ne put rompre cet engagement. Irving était par ailleurs un grand ami de Carlyle, et c'est lui qui le présenta à Jane Welsh.

[226]Carlyle était conscient de l'intérêt d'Irving pour Margaret, limité par ses engagements auprès de Miss Martin (*Reminiscences*, *op. cit.*, 239). William Graham, un ami commun de Carlyle et d'Irving, s'était étonné qu'Irving ne soit pas tombé amoureux de Margaret, et semblait convaincu que celui-ci l'était en partie (CL I, 276, note 3).

[227]Raymond Clare Archibald, *Carlyle's First Love : Margaret Gordon Lady Bennerman* (Londres : John Lane the Bodley Head, 1910, xvi, 214pp.), p. 66. Cet ouvrage a surtout une portée généalogique et anecdotique ; la relation entre Margaret Gordon et Carlyle n'y est réellement évoquée que sur une vingtaine de pages (pp. 62-85) et suivie d'un chapitre qui identifie Margaret à Blumine, le personnage de *Sartor Resartus* (*op. cit.*, pp. 86-97). Archibald reprend essentiellement, en les commentant et en rectifiant certaines inexactitudes, des textes tirés de *Reminiscences* et de l'ouvrage de Froude *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life* (*op. cit.*, I, 50-53).

[228]*Ibid.*, p. 67

[229]*Ibid*., p. 68. Archibald dissipe par ailleurs la rumeur selon laquelle Margaret aurait conservé jusqu'à sa mort une croix donnée par Carlyle ; ce bijou proviendrait à la rigueur de Irving (*ibid*., pp. 69-70).

une lettre d'adieu à Carlyle en juin 1820. Dans ce texte, elle lui prédit sa gloire future et lui recommande de cultiver gentillesse et déférence, en particulier pour ceux qui lui sont inférieurs, afin de vivre dans l'affection des autres[230]. Margaret semble avoir compris Carlyle mieux que quiconque, et perçu toute la portée de son génie ainsi que la difficulté de son caractère.

En septembre 1820, soit trois mois après la rupture des liens avec Margaret, Carlyle semble inconsolable au point que même la littérature allemande et la lecture de son héros Goethe ne suffisent pas à le réconforter. Il exprime ses sentiments dans le passage suivant, dont les accents élégiaques et romantiques peuvent surprendre :

> Les étendues de Mainhill n'offrent qu'un abri restreint, et Goethe et ses homologues, bien qu'ils puissent consoler un esprit désincarné, par des rayons lunaires de bonheur – sont très insuffisants pour un homme de chair et de sang. Votre détresse est causée par une trop grande impression des choses extérieures ; la mienne par une impression trop ténue ; ainsi vous voyez que « le fruit de cet arbre interdit », qui nous a fait perdre Eden, réside comme une quantité d'aloès dans le cœur de chaque fils d'Adam. Je n'ai aucune nouvelle de Margaret, et ne sais pas si j'en aurai jamais. De tels êtres sont des ombres, des ombres radieuses, qui croisent notre chemin en ce sombre voyage ; nous les contemplons avec ravissement pendant quelques instants ; puis nous nous en éloignons pour continuer – poussés en avant par la marée du Destin, sans jamais, plus jamais, les revoir[231].

Ce dernier passage préfigure *Sartor Resartus*, où les descriptions de l'héroïne, Blumine, sont aussi caractérisées par le champ lexical de la lumière, par contraste avec l'obscurité – propre et figurée – qui entoure le protagoniste.

Froude et Archibald[232] sont tous les deux d'avis que Margaret Gordon a inspiré le personnage de Blumine dans *Sartor Resartus*[233]. Elle aurait aussi servi de modèle à Jane Montague, l'héroïne de Wotton Reinfred (une ébauche de roman qui servit de base à *Sartor Resartus*).

[230] « Le génie fera de vous un grand homme ! » (« Genius will render you great ! »), Lettre de Margaret Gordon citée par Froude dans *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, *op. cit.*, I p. 52-53. La lettre est également reprise par Raymond Clare Archibald, dans *Carlyle's First Love : Margaret Gordon Lady Bannerman* (Londres : John Lane the Bodley Head, 1910, xvi, 214pp.), pp. 74-77. Archibald est en mesure de dater la lettre du 28 juin 1820, et critique l'inexactitude de Froude (pp. 76-77). Il cite également un passage supplémentaire de la même lettre qui ne laisse guère de doute sur les intentions matrimoniales de Carlyle, que Margaret occulte à contrecœur : « Vous avez promis de ne jamais laisser libre cours à ces « vaines pensées » qui nous ont rendu tous deux si malheureux. [...] Ne me forcez pas à refuser en me demandant ce qu'il n'est pas en mon pouvoir d'accepter. » (« You promised never to indulge those 'vain imaginations' that have made us both so unhappy. [...] Oblige me not to refuse, by asking me to do what is not in my power. », p. 75).

[231] « [...] the saughs of Mainhill afford but a scanty shelter, and Goethe with all his fellow singers, tho' they might console a disembodied spirit, with some lunar gleams of happiness – are very insufficient for a man of flesh and blood. You are distressed by too much sensation of outward things ; I by too little ; and thus you see « the fruit of that forbidden tree » which lost us Eden, lies like a fund of aloes in the heart of every son of Adam. I hear not of Margaret, and know not if I ever shall. Such beings are shadows, radiant shadows, that cross our path in this dark voyage ; we gaze on them with rapture for a moment ; and pass away – borne onward by the tide of Fate, never to behold them, never more. », CL I, 275-276

[232] Respectivement *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life* (*op. cit.*, I, p. 52) et *Carlyle's First Love : Margaret Gordon Lady Bannerman* (*op. cit.*, pp. 86-97)

[233] Les éditeurs des *Collected Letters*, qui disposent des données les plus à jour à ce sujet, sont également d'avis que le personnage de Blumine doit beaucoup à Margaret (et, dans une moindre mesure, à Kitty et à Jane) (CL III, 81, note 4).

Blumine est bien un personnage composite, tenant de Margaret Gordon, Kitty Kirkpatrick et Jane Welsh[234]. Margaret Gordon a le plus de prétentions à ce titre : elle fut le premier amour de Carlyle comme Blumine celui de Teufelsdröckh ; de même que Jane Montague dans *Wotton Reinfred*, Margaret a une tante à laquelle elle doit tout, elle est dépendante financièrement et finit par épouser un homme assez riche.

Que Margaret soit ou non la seule Blumine, sa relation avec Carlyle est intéressante à plus d'un titre : elle témoigne d'une capacité de Carlyle à l'amour romantique – une pratique quelque peu associée à la France –, mais, surtout, elle a inspiré *Sartor Resartus*, ouvrage fondateur de l'idéologie carlylienne. Cet amour de jeunesse, à l'âge de vingt-deux ans, fut déterminant pour la formation de sa personnalité et de ses idéaux, dont certains ont pu conditionner sa vision de la France.

2 Kitty Kirkpatrick et l'excursion à Paris, « Temple de Frivolité et de Dissipation[235] »

En octobre 1824, Carlyle séjourne à Douvres en compagnie de son ami Irving, de la femme de ce dernier et de Catherine Aurora Kirkpatrick[236]. Celle-ci, surnommée « Kitty », lui paraît pour la première fois dans un jardin de roses, tout comme Blumine est initialement aperçue par Teufelsdrökh dans *Sartor Resartus*[237]. Dans une lettre à son père, il donne des détails sur ses compagnons de voyage, en particulier Miss Kirkpatrick :

> Cette jeune Miss Kirkpatrick, que je connaissais déjà, est une personne très agréable et méritante, l'une des plus gentilles et des plus modestes que j'ai jamais vues. Bien que belle, jeune et seule maîtresse de cinquante mille livres, elle est aussi humble et sans prétention qu'un petit enfant [...] Je crois qu'il y a en elle quelque chose d'asiatique : sa mère était une Princesse indienne, et beaucoup de la quiétude et de l'imagination contemplative de ce peuple est visible chez la fille[238].

[234] Archibald élimine hâtivement Kitty comme inspiration potentielle pour Blumine (*Carlyle's First Love : Margaret Gordon Lady Bannerman*, *op. cit.*, p. 88). Il me semble cependant que l'image de la princesse aux roses de *Sartor Resartus*, au goût avéré pour l'horticulture, trouve des échos dans *Reminiscences* (*op. cit.*, p. 283) où Kitty est décrite en des termes fort similaires. Les arguments d'Archibald visant à éliminer toute prétention de Jane Welsh au statut de modèle pour Blumine sont encore moins convaincants.

[235] « the Temple of Frivolity and Dissipation », CL III, 183

[236] Catherine Aurora Kirkpatrick (1802-1881) faisait partie du cercle de Carlyle et correspondit avec lui toute sa vie. Assez peu de temps après ce voyage à Paris, elle épousa un certain capitaine James Winslowe Phillips, dont elle eut plusieurs enfants.

[237] Carlyle dépeint cette première apparition évanescente de Kitty parmi les roses dans *Reminiscences* (*op. cit.*, p. 283). Voir également CL III, 81, note 4.

[238] « This young Miss Kirkpatrick, with whom I was already acquainted, is a very pleasant and meritorious person, one of the kindest and most modest I have ever seen. Tho' handsome and young and sole mistress of fifty thousand pounds, she is meek and unassuming as a little child [...] I believe there is something Asiatic in the girl : her mother

Lorsque Carlyle se risque aux mêmes commentaires dans une lettre à Jane Welsh, et décrit ses promenades avec Kitty, il ne semble pas se rendre compte que son auditoire est sensiblement différent et pourrait être offensé par sa fascination évidente pour la jeune femme :

> Cette Kitty est un être singulier et très agréable ; une petite brunette aux yeux noirs et à la chevelure auburn, pleine de gentillesse et de bonne humeur, qui, je crois, n'eut jamais, de toute sa vie, aucun moment de colère contre qui que ce soit. Bien qu'âgée de vingt-et-un ans, non sans beauté, et seule maîtresse d'elle-même et d'une fortune de cinquante mille livres, elle est humble et modeste comme une quakeresse [...] Chère Kitty ! C'est comme s'il faisait une obscurité de jais entre l'aube aux doigts de rose et la lueur des bougies de suif, lorsque je me promène avec elle, la fille de la pompe et de la rêveuse indolence asiatiques, [...] laissant courir mes imaginations agitées sur ces falaises de craie, sur l'océan qui résonne au loin et sur les côtes distantes de la France, comme je l'ai fait sur d'autres scènes aussi charmantes. Puissions-nous, vous ou moi, être à moitié aussi heureux que cette fille[239] !

Carlyle prend soin de s'associer à Jane Welsh à la fin du passage (« Puissions-nous, vous ou moi... »), pour marquer leur différence commune de caractère avec le tempérament heureux de Kitty. Le passage demeure tout de même provocateur et suscite les remarques acerbes de Jane, qui lui interdit tout bonnement de mentionner le nom de Kitty à l'avenir. Elle s'empresse également de dresser le portrait de ses prétendants, tous aussi – et souvent plus – éligibles que Carlyle[240].

Frivolité, sensualité et vanité

La lettre suivante est loin de la rassurer, puisque Carlyle dit se trouver à Paris avec Kitty. C'est d'ailleurs celle-ci qui aurait joué les tentatrices et convaincu son cousin Strachey du bien-fondé de l'expédition[241]. Carlyle commence une lettre à Jane Welsh de façon très spirituelle en imaginant la réaction possible de celle-ci :

---

was an Indian Princess, and much of the quietude and contemplative imagining of that people is visible in the daughter. » CL III, 166-167. Carlyle décrit même une certaine complicité avec Kitty : tous deux sont amusés par l'attention excessive que le couple Irving porte à son nouveau-né (CL III, 167 et 172).

[239] « This Kitty is a singular and very pleasing creature ; a little black-eyed, auburn-haired, brunette, full of kindliness and good humour, and who never I believe was angry at any creature for a moment in her life. Tho' twenty-one, and not unbeautiful, and sole mistress of herself and fifty thousand pounds, she is meek and modest as a quakeress [...] Good Kitty ! It is like pitchy darkness between rosy-fingered morn and tallow candle-light, when I stroll with her, the daughter of Asian pomp and dreamy indolence, [...] spreading my unrestful imaginations over these chalk cliffs and the far-sounding ocean and the distant coast of France, as I have done over other scenes as lovely. Would, you or I were half as happy as this girl ! », CL III, 171-172

[240] John Stuart Collis mentionne en particulier un certain Capitaine James Baillie (*The Carlyles*, *op. cit.*, p. 28) et suggère même qu'à ce point les futurs époux Carlyle auraient pu, voire même dû, pour plus de bonheur, se tourner vers d'autres partenaires ; il déclare au sujet de Jane Welsh : « Pourquoi ne l'a-t-elle pas laissé choisir Miss Kitty Kirkpatrick, avec des 20 000 livres et son caractère agréable, et n'a-t-elle pas choisi l'un des nombreux hommes éligibles qui se languissaient pour elle ? » (« Why not let him take Miss Kitty Kirkpatrick with her 20,000 and agreeable character, and she take one of the many eligible men longing to have her ? », *ibid*., p. 34).

[241] « tenté de plus par la persuasion de sa cousine Kitty » (« tempted moreover by the persuasions of his cousin Kitty », CL III, 184)

> « Paris ? » Je vous entends vous exclamer : « Malheureux ! Qu'est-ce qui vous a conduit à Paris ? Avez-vous perdu la tête ? Ou est-ce que la princesse hindoue vous a en fait envoûté, pour que vous ameniez votre figure revêche et votre philosophie des plus mélancoliques dans ce pays de fats et de pâtissiers, où la Vanité et la Sensualité ont installé leur haut lieu choisi, et où quiconque ne se prosterne pas pour les adorer est un étranger ou un intrus ! Qu'avez-vous à faire à Paris[242] ? [...] »

La princesse hindoue envoûtante est bien entendu Kitty Kirkpatrick – la périphrase est quelque peu surfaite mais utile puisque Jane Welsh avait interdit la mention de son nom. Le passage illustre bien le fait que Paris est perçu comme une ville dissipée et frivole. Même si Carlyle, dans ce discours imaginaire qu'il prête à Jane Welsh, se joue des clichés, il n'en est pas moins sérieux sur certains points. En effet, le récit de son expédition – souvent narrée sur le mode de l'épopée – comporte des références à Paris en tant que « vanity-fair »[243] ou encore « this jingling chaos of frivolité »[244] et « Bartholomew fair »[245]. Les accusations de dissipation et de tumulte confus (sans égal depuis la construction de la Tour de Babel)[246] sont trop fréquentes pour avoir été insérées par ironie, afin d'amuser Jane Welsh. Le fait que Kitty soit la compagne de ce que Carlyle décrit comme une véritable aventure[247] aurait de toute façon empêché toute forme d'hilarité.

Du mode de vie parisien

> Je [...] deviens chaque jour plus méprisant de Paris, et de la « manière d'être » de son peuple. Pauvres diables ! Je me sens tour à tour enclin à rire et choqué au bord de l'horreur lorsque je vois ce qu'ils font de la vie[248].

Carlyle, on le voit, est en proie à une multitude d'émotions successives : supériorité et mépris, compassion et pitié, amusement et horreur. Les mêmes sentiments paradoxaux sont présents dans *The French Revolution*, où le peuple est tour à tour dépeint comme irrémédiablement barbare ou comme victime à plaindre d'injustices intolérables. Carlyle est également

[242] « 'Paris ?' I hear you exclaim : 'Unhappy soul ! what has taken *thee* to Paris ? Art thou frantic ? Or has the Hindoo Princess actually bewitched thee that thou *hast* brought thy acid visage and most atrabiliar philosophy into this land of fops and pastry cooks, where Vanity and Sensuality have set up their chosen shrine, and every one that falls not down to worship them is an alien or an interloper ! What hast *thou* to do in Paris ? [...]' », CL III, 178.

[243] CL III, 179, 186

[244] CL III, 179

[245] CL III, 180. Cette fête annuelle, se déroulant à Smithfield au mois de septembre, avait très mauvaise réputation. Animaux et géants y étaient exhibés, et elle se terminait invariablement par des émeutes. Carlyle écrit d'ailleurs qu'à défaut du géant irlandais et de la ménagerie de Polito, il y a le Jardin des Plantes.

[246] *Ibid*.

[247] Carlyle utilise le mot « aventures » (« adventures », CL III, 180) mais aussi toutes sortes d'expressions hyperboliques qui ressortissent du même champ sémantique, par exemple « traversant des périls sur terre et des périls sur mer » (« thro' perils by land and perils by water », CL III, 179).

[248] « I am [...] daily growing more and more contemptuous of Paris, and the *manière d'être* of its people. Poor fellows ! I feel alternately titillated into laughter and shocked to the verge of horror at the hand they make of life. », CL III, 180

frappé par les habitudes alimentaires des Français telles qu'elles lui apparaissent : « Manger, manger éternellement, nourri par les pâtissiers, les restaurateurs, les traiteurs et les cuisiniers de tout acabit[249]. » Ayant dépeint les passe-temps artificiels et malsains de la population locale (« paris ad infinitum », « émotions artificielles »[250]), Carlyle entreprend de décrire leur habitat. Les maisons ne seraient guère faites pour y vivre et regorgeraient d'effets illusoires :

> Leurs maisons ne sont pas des domiciles, mais des endroits où ils dorment et où ils s'habillent ; ils vivent dans les cafés, sur les promenades et dans les théâtres [...]. Tout ne semble que *dorure* et *artifice*, destiné à l'œil et non au toucher. Leurs boutiques et leurs maisons sont comme des *coffres à jouets* ; tout appartement est *piégé* de miroirs et s'étend à l'infini grâce à leur *illusion*. Tel petit salon fait deux ou trois mètres carrés ; mais le verre et l'aluminium le font s'étirer en galeries comme celles du Louvre ; et ce n'est pas un mais quatre cents hommes qui sont en train de vous écrire[251].

Les mots mis en italiques par mes soins illustrent bien le champ sémantique de l'artifice et de la tromperie ; j'ai choisi ce passage car il me semble particulièrement frappant, mais il est aisé d'en trouver d'autres assez semblables dans les correspondances[252].

Carlyle décrit des Parisiens à l'image de leurs demeures et de leurs visages ; apprêtés et élégants, ils s'avèrent superficiels et prompts au vice :

> Le caractère de la population paraît semblable à leurs boutiques et à leurs visages ; doré et fardé à l'extérieur ; creux et pourri à l'intérieur. Ils sont élégants, d'une élégance parfaite ; polis comme des ouvreurs ; pleins de paroles élevées sur la générosité et sur la délicatesse, et pourtant ouvertement enclins aux pratiques les plus abjectes et aux vices les plus bas. Oh le détestable contraste entre la perfection physique et l'insignifiance morale ! Entre le luxe extrême et la pauvreté extrême que ni l'espoir ni le principe n'atténuent[253] !

Carlyle semble avoir des idées bien arrêtées sur la perfection apparente des Français, qui dissimule une absence totale de sens moral. Achetant quatre petits « étuis » pour les nécessaires de couture de ses sœurs, Carlyle souligne que ces objets sont « une sorte d'emblème du caractère français » de par leur perfection physique (qui flatte l'imagination) et leur manque de substance

[249] « Eating, everlasting eating from the hands of patisseurs, restaurateurs, traiteurs, and cooks of every size and shape », CL III, 180

[250] « gambling ad infinitum », « artificial excitements », CL III, 180

[251] « Their houses are not homes, but places where they sleep and dress ; they live in cafés and promenades and theatres [...]. Every thing seems *gilding* and *fillagree*, addressed to the eye not the touch. Their shops and houses are like *toy-boxes* ; every appartment is *tricked* out with mirrors and expanded into infinitude by their *illusion*. This parlour is about twenty-feet square ; but glass and tinfoil spread it out into galleries like that of the Louvre ; and not one but twenty score of men are writing to you. », CL III, 180

[252] Voir par exemple CL III 187, où Carlyle élabore une semblable description des babioles, des miroirs et des maisons françaises pour l'édification de John Carlyle.

[253] « The people's character seems like their shops and faces ; gilding and rouge without ; hollowness and rottenness within. They are elegant, the pink of elegance ; polite as ushers of the black rod ; full of lofty talk about generosity and delicacy, yet openly addicted to the basest practice and most beastly vices. Oh the hateful contrast between physical perfection and moral nothingness ! Between the extreme of luxury and the extreme of wretchedness unrelieved by hope or principle ! » CL III, 180-181. Voir également la description d'hommes et de femmes du peuple dans une lettre à John Carlyle, CL III, 185-186.

réelle[254]. On peut bien entendu lui objecter qu'une ou deux semaines sont grandement insuffisantes et que les généralités sur un peuple entier sont de toute façon bien hasardeuses. Mais, au-delà des clichés, la vision de Carlyle possède davantage de subtilité qu'il n'y paraît : comme l'indique sa dernière phrase, il prit soin d'observer à la fois les riches (« extreme of luxury ») et les pauvres (« extreme of wretchedness »). Il fut frappé notamment par le cadavre d'un artisan aperçu dans une morgue[255], et s'en souviendra dans ses écrits sociaux. La perception des contrastes entre le peuple démuni et les riches vivant dans la luxure trouvera sa pleine expression dans *The Diamond Necklace* (1837) et dans les premières pages de *The French Revolution* (1837), où la misère populaire met en relief la corruption sans scrupule dans l'entourage du roi.

Hilarité et complicité

Malgré ces sombres considérations sur le sort des classes défavorisées, le voyage à Paris offre bien des plaisirs. Carlyle confesse qu'aucun d'entre eux ne parlait bien français et entreprend de relater avec beaucoup d'amusement les conversations de Strachey avec la population locale. La satire du « franglais » de Strachey est présente à la fois dans les lettres d'époque et dans *Reminiscences*, écrit trente-deux ans plus tard[256] :

> Aucun de nous ne parlait bien français ; le français de Strachey empirait à mesure que nous avancions ; et il fut, pendant longtemps, assez drôle de l'entendre[257].

L'hilarité qui s'ensuit est partagée par Carlyle et Kitty (« Kitty et moi nous mettions souvent à rire »[258]). Le voyage est par ailleurs agréable :

> Nous [...] errions le long des Boulevards, *l'humeur gaie* [...]. Paris se révéla *extrêmement divertissant* pour moi ; « le simple fait de marcher le long des rues (comme le dit Gray le poète) m'aurait *amusé* pendant des semaines[259]. »

Les vocables mis en italiques par mes soins peuvent paraître anodins, mais ils se détachent en fait clairement du style habituel de Carlyle, éternel pessimiste.

---

[254]CL III, 187

[255]CL III, 181. Cette scène a déjà été évoquée plus en détails lorsqu'il était question des valeurs calvinistes de James Carlyle (chapitre 1, A, 1).

[256]CL III, 186, et *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 306.

[257]« None of us spoke French well ; Strachey's grew ever worse as we proceeded ; and at length was quite an amusement to hear. », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 306

[258]« Kitty and I were like to split with laughing », CL III, 186

[259]« We [...] roved about the Boulevards, *in a happy humour* [...]. Paris proved *vastly entertaining* to me ; 'walking about the streets would, of itself' (as Gray the poet says), 'have *amused* me for weeks.' » *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 307

Un intérêt avant tout humain : rencontres parisiennes

Dans ses lettres, Carlyle dresse de brèves listes des monuments qu'il a visités, de la galerie d'art du Louvre aux églises, en passant par les cimetières et par le palais des Tuileries. Mais il est manifeste que son intérêt majeur porte sur les personnes, qu'il s'agisse de simples gens du peuple ou de célébrités ; il suffit de comparer la longueur des descriptions en question pour s'en convaincre. Son biographe Froude explique d'ailleurs que la cathédrale de Beauvais ne l'impressionna guère, alors qu'un défilé de soldats le captiva au plus haut point[260]. C'est donc une fascination pour les hommes qui est au centre de son périple parisien, et, plus tard, de *The French Revolution*. Conscient que les monuments parisiens sont l'une des merveilles de la terre, Carlyle refuse d'occulter les scènes de rue, souvent choquantes et misérables[261].

Cet intérêt essentiellement humain se manifesta également dans ses rencontres, qu'il s'empressa d'ailleurs de relater à son frère John. Il aperçut de près le futur Charles X et fut en mesure d'assister à un cours d'anatomie du Baron Cuvier[262]. Il eut même l'audace, dit-il, de se présenter à Legendre, dont il avait été le traducteur. Le mathématicien français l'emmena à l'Institut, où il put voir les mathématiciens Dupin, Laplace, Lacroix et Poisson, les chimistes Vauquelin, Chaptal et Thénard, ainsi que le physiologiste Magendié[263]. Froude mentionne également une rencontre avec Louis XVIII malade, et avec M. de Chézy, professeur de perse[264].

L'acteur François Joseph Talma est mentionné à la fois dans les lettres et dans *Reminiscences*. Carlyle, malgré sa stricte éthique calviniste et sa condamnation de la frivolité ambiante, ne dédaignait pas d'aller au théâtre. Sa visite semble l'avoir marqué : il se souvient trente ans après de la pièce – *Œdipe*, la première de Voltaire – et du lieu – le théâtre français. Il jugera Talma le meilleur acteur qu'il ait jamais vu, et se réjouira d'avoir pu le voir un an environ avant sa mort[265].

---

[260]Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, *op. cit.*, vol. I, p. 245. Ces faits sont confirmés par *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 306-307 : Carlyle, relatant sa visite trente-deux ans après, consacre une quinzaine de lignes aux soldats, contre deux à la cathédrale. Celle-ci semble par ailleurs l'avoir moins intéressé que les scènes du café voisin.

[261]« Leurs palais et leurs galeries d'art et leurs arcs de triomphe sont les merveilles de la Terre ; mais la puanteur de leurs rues est considérable [...] » (« Their palaces and picture-galleries and triumphal arches are the wonder of the Earth ; but the stink of their streets is considerable [...] », CL III, 187).

[262]CL III, 187-188. L'intérêt de Carlyle pour le monde médical français vient essentiellement du fait qu'il recherchait des informations pour le compte de son frère John, étudiant en médecine.

[263]Ces rencontres sont relatées dans les *Collected Letters* (CL III, 188), mais aussi plus de trente ans après dans *Reminiscences* (*op. cit.*, pp.310-311), preuve qu'elles ont vraiment fait impression sur Carlyle.

[264]Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, *op. cit.*, vol. I, p. 245.

[265]*Reminiscences*, *op. cit.*, p. 311

Ni lieu de résidence, ni sujet d'études : Paris et la France rejetés

Cette première visite, à l'âge de vingt-huit ans[266], ne semble avoir convaincu Carlyle ni des vertus de la vie parisienne, ni de la pertinence des études françaises :

> Vivre à Paris deux semaines est un plaisir ; y vivre de façon permanente serait un martyr[267]. Toutes sortes de personnages vulgaires ont tant voyagé, chevauché et marché à travers la France que tout le charme lié à ce pays s'est entièrement évaporé voici dix ans ; l'idée de l'étudier est pour moi, à présent, tout à fait hors de question [...][268]

Il n'est donc pas question pour Carlyle d'écrire sur la France ou d'y résider. Pourtant, en 1833, son opinion sera tout autre : ayant décidé que sa mission est d'écrire l'histoire de la Révolution, il questionne John Stuart Mill sur la possibilité de s'installer à Paris quelques mois[269].

Des souvenirs forts et indélébiles

Malgré ce relatif rejet à l'époque, il est impossible de nier, rétrospectivement, l'impact de ce voyage sur la pensée de Carlyle. Le périple intervient à un moment où son imagination et son esprit sont encore très malléables et impressionnables, et les scènes entrevues se gravent à jamais dans son imagination[270]. Il ne faut pas aller plus loin pour trouver les premiers germes de *The French Revolution*. Les horizons du jeune Carlyle s'en trouvent élargis, et il est le premier à reconnaître les bénéfices de cette visite :

> Mes souvenirs de Paris, de ses vieux aspects et de ses vieilles scènes, me furent clairement utiles lorsque j'écrivis ultérieurement sur la Révolution ; le reste peut seulement être qualifié d'amusement, mais il fut en plus vaguement utile et continue de l'être[271].

L'importance de ce périple ne peut être sous-estimée : Carlyle, cosmopolite par ses lectures et par ses recherches, n'effectua pas d'autre voyage à l'étranger avant ses cinquante ans. En

[266]Cet âge peut paraître tardif mais il faut se souvenir que les Britanniques ne recommençèrent à se rendre sur le continent qu'après les guerres napoléoniennes. Si le « tour du continent » devint très vite populaire vers le milieu du siècle, il n'allait pas de soi en 1824, comme Carlyle le souligne lui-même rétrospectivement : « Nous y allâmes donc ; vîmes Paris, vîmes une partie de la France, ce qui n'était pas un exploit aussi commun qu'à l'heure actuelle. » (« We went accordingly ; saw Paris, saw a bit of France, nothing like so common a feat as now. », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 306)

[267]« To live in Paris for a fortnight is a treat ; to live in it continually would be a martyrdom. », CL III, 181

[268]« France has been so betravelled and beridden and betrodden by all manner of vulgar people that any romance connected with it is entirely gone off ten years ago ; the idea of studying it is for me at present altogether out of the question [...] », CL III, 179

[269]Ce revirement d'attitude est évoqué plus longuement dans les chapitres 2 et 3

[270]Le biographe officiel de Carlyle, Froude, est totalement du même avis : « Carlyle [...], coming on Paris fresh, with a mind like wax to receive impressions, yet tenacious as steel in preserving them, carried off recollections of his twelve days' sojourn in the French capital which never left him, and served him well in after years when he came to write about the Revolution. », *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, *op. cit.*, vol. I, p. 245.

[271]« My reminiscences of Paris, and its old aspects and localities, were of visible use to me in writing of the Revolution by and by ; the rest could only be reckoned under the head of amusement, but had its vague profits withal, and still has. », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 310

outre, on dispose de nombreux renseignements sur ce séjour, puisque celui-ci a fait l'objet de lettres saisissantes et de récits quelque peu nostalgiques dans *Reminiscences*. La visite de 1824 offre des éléments uniques sur la vision carlylienne de la France avant l'écriture de *The French Revolution*, et c'est pourquoi il a paru utile d'esquisser les grandes lignes des réflexions de Carlyle en les appuyant sur des citations nombreuses certes, mais dont l'éloquence ne saurait transparaître à travers une simple mention ou un commentaire.

La découverte de Paris vole la vedette à « Kitty » Kirkpatrick (qui devient Mrs Phillipps assez peu de temps après). C'est elle, cependant, qui fut l'instigatrice du voyage et ajouta à ses charmes. Par endroits, sa grâce envoûtante semble par analogie se reporter sur Paris. Kitty est pour Carlyle la vision d'un bonheur inaccessible : conscient que son tempérament heureux est aux antipodes du sien et de celui de Jane Welsh, il se souvient d'elle avec émotion. Il se demande aussi, rétrospectivement, si Mrs Strachey n'aurait pas espéré une union entre lui et Kitty, et si cette dernière aurait pu être charmée. La correspondance entre Carlyle et Kitty continua en tout cas jusque dans leurs vieux jours[272]. Jane Welsh ne manqua pas de s'indigner qu'il se fût rendu à Paris sans elle[273], et pour cause : il n'y séjourna à nouveau qu'une seule fois, et n'emmena jamais son épouse à l'étranger.

3 Jane Welsh Carlyle, auxiliaire des relations entre Carlyle et la France

> Le Destin nous réservait l'un pour l'autre ; nous nous sommes mutuellement choisis ; nous faisons un et rien ne peut nous séparer. Ensemble, nous n'arriverons peut-être pas à être heureux ; séparés, nous n'arriverons qu'à être misérables. [...] Il y a un génie en vous, il y a un génie en moi ; et pourtant j'ai l'impression qu'il ne verra jamais la lumière du tout, et qu'il atteindra encore moins sa plénitude et sa maturité, tant les obstacles qui s'y opposent sont nombreux et cruels !
>
> Thomas Carlyle à Jane Welsh, 28 octobre 1824[274]

Epistolière talentueuse et femme de lettres ambitieuse, Jane Welsh est sous bien des rapports l'alter ego de Carlyle. Elle a fait l'objet de nombreuses études (seule ou dans le cadre de bio-

[272] *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 285

[273] CL III, 189. La jalousie envers Kitty se manifeste également en IV, 38. Margaret Gordon fait l'objet du même sentiment puisque Jane n'hésite pas à déclarer : « De plus vous continuerez à m'aimer très fort – plus fort que vous n'avez jamais aimé Margaret Gordon – car malgré toutes mes fautes je le mérite bien. » (« Moreover you will continue to love me very dearly – more dearly than you ever loved Margaret Gordon – for with all my faults I do deserve it of you. », CL III, 323).

[274] « We were set apart by Destiny for each other ; we have chosen one another ; we are one, and nothing can part us. Together, we may fail to be happy ; separate, we can hardly fail to be miserable. [...] There *is* a genius in you, there is a genius in me ; yet I feel as if it would never, never see the light at all, far less attain expansion and maturity, so many and so grievous are the obstacles that war against it ! », CL III, 182

graphies du couple Carlyle), auxquelles le lecteur peut se référer[275]. Il convient simplement de rappeler ici que, fille unique, elle reçut la même éducation qu'un garçon de l'époque, selon son propre désir[276]. Elle convainquit sa mère réticente de lui laisser apprendre le latin, et le français fit également partie de son instruction. C'est donc à une jeune femme considérablement mieux éduquée que la moyenne, et non dénuée d'ambitions littéraires, que Carlyle communique ses découvertes françaises. De surcroît, Jane Welsh est également écossaise et partage les valeurs de Carlyle, même si elle vient d'un milieu plus aisé : son jugement sur la France coïncide largement avec le sien. Fervente admiratrice de Napoléon et de *La Nouvelle Héloïse*, Jane Welsh est même souvent plus admirative et plus tolérante envers les personnalités et les ouvrages français que ne l'est son futur époux.

Débuts de la relation avec Jane Welsh : le truchement des auteurs francophones

La France et les romans en français jouent un rôle important dans les préoccupations matrimoniales de Carlyle, puisque sa cour à Jane Welsh consiste principalement à lui envoyer des livres. En effet, les futurs époux ne se voient guère plus d'une ou deux fois par an entre leur rencontre en 1821 et leur mariage le 17 octobre 1826. La mère de Jane Welsh est fort loin d'affectionner ce prétendant de sa fille : ses manières sont maladroites et bourrues, et il est loin d'avoir la prestance, le charme ou la fortune de ses rivaux. Mais Jane Welsh persista, souhaitant épouser un homme de génie[277]. Sa correspondance avec Carlyle est précieuse : leurs opinions à tous deux sur différents auteurs sont connues, et plus tard, elle relate des incidents de la vie de Carlyle – par exemple la visite à leur domicile d'exilés français – avec des détails et un style

[275]Outre l'ouvrage de Rosemary Ashton (*Thomas & Jane Carlyle, Portrait of a mariage, op. cit.*) et les autres biographies des époux Carlyle déjà mentionnées, on peut citer : Annie Elizabeth Ireland, *Life of Jane Welsh Carlyle* (Londres : Chatto & Windus, 1891, xvi, 329pp.) ; Elizabeth Drew, *Jane Welsh and Jane Carlyle* (Londres : Jonathan Cape, 1928, 282pp.) ; Lawrence et Elisabeth Hanson, *Necessary Evil. The Life of Jane Welsh Carlyle* (Londres : Constables, 1952, 618pp.) ; et, plus récemment, Virginia Surtees, *Jane Welsh Carlyle* (Salisbury : Michael Russell, 1986, x, 294pp.). Cette liste n'est pas exhaustive.

[276]Voir par exemple Richard Shepherd, *Memoirs of the Life and Writings of Thomas Carlyle, op. cit.*, vol. I, pp. 50-54. Shepherd reproduit un récit très évocateur et vivant sur Jane Welsh (d'après « The Life of Edward Irving », de Mrs Oliphant).

[277]Jane Welsh, évoquant un autre prétendant, le trouve parfait, très instruit et intelligent, mais déplore son manque de génie, obstacle irrémédiable à une union éventuelle (J. S. Collis, *The Carlyles, op. cit.*, p. 28). Elle a su discerner le succès futur de Carlyle, même s'il ne sera reconnu qu'une quinzaine d'années plus tard. Rétrospectivement, vers la fin de sa vie, elle n'est plus si sûre que son choix ait été judicieux : elle enjoint une jeune nièce de ne jamais épouser un homme de génie.

spirituel dont elle est seule capable[278]. Elle partage également bon nombre de ses découvertes intellectuelles – apprenant par exemple l'espagnol avec lui dans leur ferme isolée d'Ecosse – et lisant la quasi-totalité de ce qu'il écrit.

Si des critiques comme Rosemary Ashton ont commenté le rôle de l'Allemagne dans leurs échanges amoureux[279], la présence de la France est trop souvent ignorée. Or, Jane Welsh se passionne comme Carlyle pour les romans français ; Carlyle lui recommande aussi des ouvrages critiques et historiques : Jane Welsh devient une véritable interlocutrice sur le sujet des études françaises. S'ils sont parfois en désaccord, leurs goûts sont proches, et au fil des lettres, les auteurs français deviennent un moyen de communication.

Les recommandations de Carlyle sont à l'image de ses propres lectures : extrêmement éclectiques et variées. Rollin, Bossuet, Le Sage et Molière[280] ne sont que quelques-uns des noms qui émaillent leurs correspondances. Dans une lettre représentative, en date du 18 novembre 1822 (CL II, 204-210), Carlyle encourage Jane Welsh dans son étude de la littérature et cherche à canaliser son zèle et son énergie pour obtenir de meilleurs résultats :

> Votre dernière lettre me montre, plus clairement que jamais, qu'en dehors des occupations littéraires, il n'y a pas pour vous de paix en ce monde. [...] Mon conseil n'est donc pas que vous vous relâchiez dans vos travaux, ou que vous tempériez votre ardeur – ce serait pécher à l'encontre de vos intérêts durables et de votre réconfort actuel ; – mais plutôt que vous régluiez vos efforts de telle sorte qu'en fin de compte leur résultat total soit le plus grand possible[281].

Carlyle dresse fréquemment des listes de lectures et même des emplois du temps pour Jane, dont il se veut le mentor. Cette même lettre, où il va jusqu'à l'appeler « mon étudiante » (« *my* own scholar », CL II, 206), comprend ainsi un programme détaillé. Il lui suggère quatre heures d'études par jour, plus si possible deux heures de langues (allemand, latin, italien) ; ces six heures n'incluent pas la lecture de romans et de poésie, qui sont considérés comme des « amusements ». L'histoire du monde et de la littérature est au centre de cet apprentissage, avec l'*Histoire Universelle* de Bossuet (CL II 206), et aussi parfois Lacretelle (CL II 186).

---

[278] Jane Welsh est souvent considérée, à juste titre, comme l'une des meilleures épistolières de son siècle – ce qui n'est pas peu dire au vu des correspondances volumineuses qui s'échangeaient alors. Certains critiques ont même suggéré que son mariage à Carlyle a freiné et inhibé ses facultés créatrices, l'empêchant de devenir comme lui un auteur de renom.

[279] Voir son ouvrage *Jane and Thomas Carlyle*, ainsi que son intervention à la Conférence Carlyle en avril 2001 à Edimbourg.

[280] Voir CL II, pp. 206, 213, 227-228, et Hill Shine, *Carlyle's Early Reading to 1834*, *op. cit.*, pp. 8, 89-90.

[281] « Your last letter shews more plainly than ever that except in the pursuit of literatures there is no peace for you in this world. [...] My advice to you therefore is not that you should relax in your exertions, or check your ardour – this were to sin against both your permanent interests and your present comfort ; – but rather that you should regulate your efforts so that in the end the total result of them may be the greatest possible. », CL II, 205

Jane Carlyle est en général prompte à emboîter le pas à Carlyle dans ses intérêts français, même s'il lui arrive d'éprouver des difficultés – à terminer la *Littérature du midi* de Sismondi par exemple[282]. Au lieu de dresser ici une liste exhaustive des ouvrages français recommandés et envoyés à Jane Welsh, j'ai préféré me concentrer sur ceux qui reviennent le plus fréquemment, jouent un rôle particulier ou font l'objet de jugements tranchés voire de désaccords : Mme de Staël, Rousseau, et Chateaubriand[283]. La présence de Napoléon semble également justifiée : admiré par les deux Carlyle, il occupe une place de choix dans leur correspondance amoureuse, faisant l'objet de nombreuses discussions et même de poèmes.

« Notre favorite De Staël »[284]

Madame de Staël est très probablement l'auteur qui a le plus contribué à rapprocher les deux époux. Carlyle avait lu ses œuvres dès 1819[285]. En avril 1822, il fait parvenir *Delphine* à Jane Welsh, qu'il a rencontrée l'année précédente, trouvant sans doute le recueil à la fois respectable et apte à stimuler l'imagination de la jeune femme. Peu après, ils débattent de *Corinne*, ouvrage pour lequel Jane Welsh pense que Carlyle n'a guère d'estime[286]. Ce dernier se livre pourtant à des éloges – certes nuancés – de Mme de Staël[287]. A défaut des romans, il admire énormément *De l'Allemagne* : cette œuvre aurait marqué le début de son intérêt pour la littérature allemande, et il prend l'ouvrage comme modèle pour son projet *Commonwealth Sketches*[288].

[282] Voir la section sur la traduction de Sismondi par Carlyle (chapitre premier, I, 2).

[283] Comme précédemment, les auteurs suisses seront pris en compte, Carlyle les considérant d'un bloc avec les auteurs français. Il associe Mme de Staël au paysage littéraire français et à l'expérience française de la Révolution (la fille de Necker est par ailleurs née et morte à Paris, où elle a passé de nombreuses années). De même, Rousseau, qui a longtemps résidé à Paris, fait avant tout partie d'un groupe de philosophes essentiellement français : l'amalgame est total dans l'esprit de Carlyle. Pour s'en convaincre, on peut consulter par exemple *On Heroes* (*op. cit.*, p. 411 et 414), où Rousseau et même Mme de Staël sont très clairement considérés comme français.

[284] « Our favourite De Staël », expression utilisée par Carlyle dans une lettre à Jane Welsh du 13 juillet 1822 (CL I, 150).

[285] Il émet alors un jugement plutôt amusant et iconoclaste : « D'ailleurs, il n'est pas si aisé de critiquer le brillant ouvrage de Madame de Staël – *Considérations sur quelques événements de la Révolution* – que de vous relater ce que j'ai appris d'un petit Genevois qui assistait au cours de Jameson, à savoir qu'elle était très laide et très immorale – et pourtant qu'elle avait de beaux yeux et qu'elle se montrait très bienveillante envers les pauvres gens de Coppet et des environs. Mais elle n'est plus ; et malgré tous ses défauts elle possédait l'âme la plus élevée de toutes les femmes de son temps. » (« Besides, it is not easy to criticise the brilliant work of Madame de Staël – considérations sur quelques événements de la révolution – as to tell you, what I learnt from a small Genevese attending Jameson's class, that she was very ugly and very immoral – yet had fine eyes, and was very kind to the poor people of Coppet & the environs. But she is gone ; and with all her faults she possessed the loftiest soul of any female of her time. », CL I, 162).

[286] Voir Hill Shine, *Carlyle's Early Readings to 1834*, *op. cit.*, pp. 83 et 85, ainsi que CL II, 107-109.

[287] Carlyle émet plus tard des réserves au sujet de Mme de Staël : celle-ci soulève des questions sans apporter de réponse. Il continue cependant de penser qu'elle est le précurseur voire la mère des connaissances en littérature allemande en Grande-Bretagne à l'époque (voir Hill Shine, *Carlyle's Early Readings to 1834*, *op. cit.* p 208).

[288] *Commonwealth Sketches* est un idée de livre (jamais écrit) qui inclurait diverses figures majeures du Commonwealth de Cromwell : William Laud (1573-1645), George Fox (1624-1691), Edward Hyde Earl of Clarendon

Mme de Staël constitue un maillon essentiel entre les deux jeunes gens : ses romans sont un sujet de conversation approprié au début de leur correspondance, et un motif familier affectionné au fur et à mesure qu'ils deviennent plus intimes. Carlyle surnomme Mme de Staël « notre favorite », et Jane la désigne par « Wilhelmina ».[289] L'auteur suisse sert même de vecteur de communication, en particulier lorsque Carlyle se sent maladroit pour communiquer des sentiments qui lui tiennent à cœur. Ainsi, lorsqu'il cherche à exprimer sa foi dans le génie et dans le talent littéraire de Jane Welsh, il la compare – à son avantage – à Mme de Staël :

> Je m'exprime mal, mais ce que je veux dire, j'en suis convaincu, est très raisonnable ; je vous prie donc de le prendre en mûre considération. Je vois une place dans le temple de la Renommée – toujours vacante ou médiocrement pourvue – que vos pouvoirs, s'ils sont cultivés dans ce sens, vous permettront, j'imagine, d'occuper, pour votre gloire et pour le profit du public – et ceci en tant que véritable Femme, ce qui ne fut jamais le cas de notre favorite De Staël[290].

Le compliment est ambivalent : Carlyle encourage sa future épouse dans ses aspirations – ce qui tendrait à réfuter les critiques (en particulier féministes) selon lesquelles son mariage avec Carlyle aurait étouffé son potentiel littéraire – mais il la met également en garde. Il ne s'agit pas en effet pour Jane de sacrifier ses attributs et ses devoirs de femme à la quête de renommée littéraire. Carlyle cite d'ailleurs, immédiatement après, Talleyrand : celui-ci avait déclaré que lui-même et Mme de Staël figuraient tous deux dans *Delphine*... déguisés en femmes. En outre, on sait que Carlyle utilisait l'expression « distinguished female » pour désigner les femmes qui avaient cultivé leur intellect aux dépens de ce qu'il considérait être une attitude féminine[291]. Bien des années plus tard, en décembre 1843, Jane Welsh confessait à son amie Martha Lamont que Carlyle tenait l'infériorité des femmes pour acquise[292].

Intérêt partagé pour Rousseau : un terrain de communication

Si Jane Welsh peut espérer se comparer à Mme de Staël – en plus féminin –, Carlyle s'identifie quant à lui à Rousseau. Jane Welsh s'est intéressée passionnément à ce dernier, bien avant

(1609-1674), Oliver Cromwell (1599-1658), Milton (1608-1674), et John Hampden (1594-1643).

[289] CL II 143, 150

[290] « I express myself badly, but I mean something which I feel convinced is very reasonable ; so I beg you to consider it maturely. I see a niche in the temple of Fame – still vacant or but poorly filled – which I imagine your powers will yet enable you if so cultivated to occupy with glory to yourself and profit to others – and that as a proper *Woman* ; which is more than our favourite De Staël ever did. », CL II, 150

[291] CL II, 162, note 6

[292] Voir cette lettre à la fois triste et spirituelle, CL XVII, 222-223. Si l'article « Jane Welsh Carlyle », dans *Reminiscences* montre – tardivement – l'estime et la reconnaissance de Carlyle pour Jane, il n'en demeure pas moins qu'elle est souvent décrite comme une enfant (« childlike », « as a child », « as in the heat of a child », *Reminiscences*, *op. cit.*, pp. 167, 173, 177).

de rencontrer Carlyle. Ainsi, elle recommande la lecture de *Julie, ou la Nouvelle Héloïse* à son amie Eliza Stodart :

> Lisez ce livre – Vous le trouverez ennuyeux dans beaucoup de ses détails, et coupable d'indélicatesse dans certaines de ses scènes ; mais, pour la splendeur de l'éloquence, pour le raffinement de la sensibilité, et pour l'ardeur de la passion, il n'a pas son égal dans la langue française. Ne craignez pas, en lisant *Héloïse*, d'être ruinée – ou perdue – ou tout autre adjectif qui décrit le mieux l'état de déchéance dans lequel les femmes et les anges sont parfois enclins à tomber – Je vous promets que vous retirerez d'Héloïse une impression plus profonde de ce qu'il y a de plus beau et de plus exalté dans la vertu, que celle laissée dans votre esprit par les *Sermons* de Blair, la *Théologie* de Pailey ou même le volumineux Jeremy Taylor – jamais je ne sentis mon esprit mieux préparé à lutter contre la tentation que lorsque je refermai le second volume de ce livre étrange [...][293]

Comme Carlyle, Jane se montre sensible à l'éloquence de la langue française. Mais à l'inverse de lui, elle considère que la littérature française, loin d'être subversive ou frivole, peut renforcer la vertu et l'élévation de l'âme. Le mois suivant, Jane Welsh, qui a achevé de lire la totalité de l'ouvrage, est encore plus enthousiaste. Son admiration pour l'héroïne de *La Nouvelle Héloïse* s'exprime de façon hyperbolique, à grand renfort de superlatifs et de points d'exclamations :

> J'ai fini Julie – Divine Julie ! – Quelle image achevée de la vertu la plus sublime ! – Si jamais j'avais un enfant (Dieu m'en garde ! mes résolutions contre le mariage tenant bon) elle « le lirait le jour, et le méditerait la nuit. » Si jamais je deviens suffisamment riche pour monter une bibliothèque, ce sera le premier livre que j'achèterai, et il occupera la même étagère que Chalmers et ma Bible – Je ne plaisante pas – Julie est incontestablement le livre le plus moral que j'ai jamais lu[294].

Si les résolutions de Jane Welsh contre le mariage furent vaincues par Carlyle, le couple resta sans enfant[295] : il est donc impossible de dire si Jane Welsh aurait réellement donné une

[293] « Do read this book – You will find it tedious in many of its details, and in some of its scenes culpably indelicate ; but for splendour of eloquence, refinement of sensibility, and ardour of passion it has no match in the French language. Fear not that by reading Heloise you will be ruined – or undone – or whatever adjective best suits that fallen state into which women and angels *will* stumble *at a time* – I promise you that you will rise from Heloise with a deeper impression of whatever is most beautiful and most exalted in virtue than is left upon your mind by 'Blairs sermons' 'Pailey's Theology' or the voluminous 'Jeremy Taylor' himself – I never felt my mind more prepared to brave temptation than when I closed the second volume of this strange book [...] » CL II, 16. Notons qu'il s'agit en fait de William Paley (1743-1805), dont Jane Welsh ortographie mal le nom.

[294] « I have finished Julia – Divine Julia ! – What a finished picture of the most sublime virtue ! – If I ever had a child (which God forbid ! my resolutions against matrimony holding out) she shall « read it by day, and meditate by night. » If ever I am rich enough to furnish a library, it shall be the first book I buy, and shall occupy the same shelf with Chalmers and my Bible – This is no joking – Julia is decidedly the most moral book I ever read », CL II, 36

Les propos élogieux concernant Julie abondent : « elle est pure et lumineuse comme la Lune d'argent », « c'est un être glorieux » (« she is pure and bright as the silver Moon », « she is a glorious creature », *ibid.*) La référence à la lune d'argent rapproche Julie d'Artemis, déesse de la chasteté souvent identifiée à l'astre de la nuit. Artemis, souvent représentée chaussée de sandales d'argent et conduisant un char constitué du même métal, décochait, selon la mythologie, des flèches qui étaient autant de rayons de lune argentés. Ce rapprochement est d'un style tout à fait digne de Carlyle : il lui arrive d'utiliser des éléments de mythologie, comme la légende du roi Midas au début de *Past and Present*.

[295] Dans un passage élégiaque, Carlyle décrit la minuscule chaise d'enfant ayant servi à Jane Welsh, déplorant qu'aucun de leurs propres enfants ne s'y soit jamais assis. Il prend le parti de considérer ses livres comme leur

place de choix dans leur éducation à *La Nouvelle Héloïse*. L'ouvrage ne figure pas dans le catalogue des possessions de la maison des Carlyle à Chelsea[296].

Etant donné les sentiments passionnés de Jane Welsh pour Rousseau, il est bien pratique pour Carlyle de le citer comme exemple, chaque fois que – comme lui – il a des doutes sur sa carrière : « Rousseau avait plus de trente ans, avant qu'il ne se soupçonne d'être davantage qu'un apprenti voleur et qu'un vagabond de peu de valeur[297]. » Carlyle écrit ceci à Jane Welsh en janvier 1823, alors qu'il vient d'entrer dans l'année de ses vingt-huit ans, et que ses perspectives d'avenir demeurent fort incertaines. De même, Rousseau sert de vecteur de communication pour faire comprendre à Jane Welsh la lenteur de ses productions littéraires. Pour expliquer ses difficultés à écrire, Carlyle a ainsi recours à l'auteur de *La Nouvelle Héloïse*, sachant très bien que l'admiration de Jane pour Rousseau pourra rejaillir sur lui ou du moins lui éviter tout reproche :

> Je ne peux pas écrire ! Ma chère Elève, vous n'avez pas idée de la tâche que cela représente pour chacun, quand elle est entreprise de cette façon solennelle. Avez-vous jamais entendu parler de Rousseau allongé dans son lit, arrachant péniblement chaque syllabe de sa *Nouvelle Héloïse* aux complexités obscures de son imagination ? Il en composa chaque phrase cinq fois en moyenne ; et, souvent, quand il prenait la plume, son sujet tout entier s'était volatilisé ! Jean-Jacques est mon seul réconfort lorsque je m'assieds pour écrire[298].

Ces allusions ne sont pas innocentes : Carlyle se justifie aux yeux de Jane Welsh, voire de sa mère, qui s'inquiètent de le voir sans perspectives d'avenir bien précises. De même, le caractère excessivement laborieux des écrits de Rousseau justifie la lenteur de sa propre progression auprès des Welsh, mais aussi de lui-même.

Cependant, les comparaisons rousseauistes ne jouent pas toujours en faveur de Carlyle. Dans une lettre à une amie, Jane Welsh compare Carlyle à Saint-Preux pour ses talents, son esprit cultivé, sa vive imagination, son âme indépendante et ses principes élevés, mais elle conclut ce

progéniture, même si, dit-il, aucun passage de son œuvre ne saurait être aussi beau qu'elle. *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 153.

[296]La maison de Cheyne Row a été rachetée, restaurée et ouverte au public par le National Trust. Bon nombre des ouvrages ayant appartenu à Carlyle – parfois annotés – s'y trouvent et sont répertoriés dans *Carlyle's House Catalogue* (Londres : Chiswick Press, 1895, 160pp. ; réédité en fac simile, Melksham : the Cromwell Press, 1995). Il y a cependant des exceptions : les ouvrages ayant servi à la rédaction de *History of Friederich II* ont été, par exemple, donnés par Carlyle à la bibliothèque américaine de Harvard. Il se peut que *La Nouvelle Héloïse* ait fait partie de la bibliothèque du couple mais le livre ne se trouve plus actuellement dans la maison.

[297]« Rousseau was above thirty, before he suspected himself to be anything but a thievish apprentice and a vagabond littleworth. » CL II, 275

[298]« Cannot write ! My dear Pupil, you have no idea of what a task it is to every one, when it is taken up in that solemn way. Did you never hear of Rousseau lying in his bed and painfully wrenching every syllable of his Nouvelle Héloise from the obscure complexities of his imagination. He composed every sentence of it, on an average, five times over ; and often when he took up the pen, the whole concern was vanished quite away ! John James is my only comfort when I sit down to write. », CL II, 325

rapprochement par des remarques fort peu flatteuses sur les manières de Carlyle :

> Saint-Preux [à l'inverse de Carlyle] ne renversa jamais les accessoires de cheminée – Et il ne fit jamais non plus de pâtés dans sa tasse de thé – Le manque d'élégance – Le manque d'élégance, dit Rousseau, est un défaut qu'aucune femme ne peut laisser passer[299].

Malgré ces réserves, le rapprochement avec Saint-Preux est révélateur ; Jane Welsh étant l'élève de Carlyle, on peut supposer qu'elle s'identifie à Julie. Elle vient de plus de décrire (défavorablement) un autre de ses soupirants (Craig Buchanan), suggérant une ressemblance avec Wolmar. Si la comparaison Jane/Carlyle/Buchanan à Julie/Saint-Preux/Wolmar est bien sûr romantique, il ne faut pas oublier que c'est Wolmar que Julie finit par épouser, par devoir d'obéissance filiale et malgré son amour – partagé – pour Saint-Preux.

Chateaubriand

Bien que les goûts des deux époux en matière de littérature française coïncident largement, des divergences existent, et c'est le cas pour Chateaubriand. Croyant faire plaisir à Jane en lui envoyant un roman – lecture plus récréative que de coutume – il déclare : « Je ne vous permettrai pas de lire un roman de plus ce mois-ci. Chateaubriand est le dernier de la série : il est le plus habile génie et le plus grand imbécile en France à l'heure actuelle – voyez son *Génie du Christianisme*. »[300] La réaction de Jane Welsh aux ouvrages de Chateaubriand envoyés par Carlyle est plutôt acerbe : « Je n'aime pas Atala – qu'est ce qui vous a pris de m'envoyer de telles sottises ? »[301] Face à ce courroux, Carlyle s'empresse de substituer Sismondi à Chateaubriand, assurant que ce nouvel ouvrage est bien « éloigné des sottises d'Atala »[302].

Admiration commune pour Napoléon

Entre 1815 et 1822, les lettres de Carlyle ne font pas mention de Napoléon. Les références à l'empereur français resurgissent ensuite à l'occasion de sa correspondance amoureuse avec Jane Welsh. L'admiration plutôt atypique de Carlyle est en effet partagée et même surpassée par sa future épouse. Lorsque Carlyle suggère que Mrs Buller est une plus grande admiratrice de Napoléon qu'elle[303], Jane Welsh s'insurge :

[299] « St Preux [unlike Carlyle] never kicked the fire irons – Nor made puddings in his teacup – Want of elegance – Want of elegance Rousseau says is a deffect that no woman can overlook. », CL II, 18

[300] « I will not allow you another novel this month. Chateaubriand is the last of the series : he is the finest genius & the greatest fool in France at present – see his *Génie du Christianisme*. », CL II, 109

[301] « I do not like Atala – what tempted you to send me such nonsense ? », CL II, 114

[302] « remote from the nonsense of Atala », CL II, 115

[303] CL II, 155

> Que Mrs Buller ait plus d'affection que moi pour Napoléon ! – d'où tenez-vous cela ? Je ne pense pas qu'aucun être humain puisse l'aimer et l'admirer plus que moi – lorsque je n'étais qu'un enfant, j'aurais donné ma vie pour le libérer de sa captivité, et pour que mon nom occupe une ligne dans l'histoire de sa vie – ne proférez pas, à l'avenir, de telles affirmations gratuites –[304]

Outre de telles réparties typiques du style de Jane Welsh, celle-ci manifeste son admiration en écrivant des vers sur Napoléon – à l'instar de son héros, Byron – et les envoie à Carlyle[305]. Carlyle, pour plaire à Jane, emploie également ses talents poétiques pour composer un éloge du héros. Il rencontre cette fois l'approbation de Jane, qui déclare :

> J'admire beaucoup vos vers sur Napoléon et je vous suis reconnaissante de la bonté que vous manifestez envers lui ; car je suis sûre que c'est par égard pour moi que vous l'avez traité avec tant de clémence – si j'étais égoïste je regretterais presque que vous me les eussiez envoyés – ils m'ont rendue si mécontente des miens[306].

Les vers en question n'ont jamais été retrouvés[307], mais plusieurs passages des correspondances permettent de se faire une idée précise de la nature de l'admiration de Carlyle. Après avoir décrit le sort tragique de l'empereur français et les tourments qui lui furent infligés par des oppresseurs ignominieux, Carlyle conclut par des remarques plus personnelles :

> Je pourrais presque, je l'affirme, aimer cet homme [Napoléon]. Son sens inné de l'honnêté, la force authentique de son vigoureux intellect, sa vive imagination et son humour sardonique devaient en faire un compagnon des plus originaux et des plus intéressants ; *il aurait pu compter parmi les plus grands écrivains de son époque, s'il n'avait choisi d'être de loin le plus grand conquérant de toutes les époques*. Son tempérament de géant n'est pas non plus sans ses éléments d'affection humaine – ses attachements simples, ses goûts modestes et ses prédilections bienveillantes – qui renforcent le respect des mortels de moindre envergure, en l'unissant à leur amour. Je ne crois même pas qu'il ait été un homme très mauvais ; [...][308]

---

[304] « M*rs* Buller like Napoleon better than I do ! – how do you know that ? I do not think any human being can love and admire him more than I do – when a mere child I could have sacrificed my life to free him from captivity, and win for my name one line in the history of his life – do not in future make such gratuitous assertions – », CL II, 178

[305] CL II, 52, note 2

[306] « I admire your lines upon Napoleon very much and feel grateful to you for the kindness you there show him ; for I am sure it is for my sake you have dealt with him so mercifully – were I selfish I would almost regret you sent me these – they have made me so disatisfied with my own. » ,CL II, 114

[307] Roger Tarr, dans sa bibliographie très fouillée et assez récente *Thomas Carlyle, a Descriptive Bibliography* (1989, *op. cit.*, p. 516), considère le texte comme perdu. A supposer qu'il existe encore, il ne figure pas dans les listes des manuscrits de Carlyle fournies par les bibliothèques internationales. Par ailleurs, je ne l'ai pas trouvé enfoui parmi les archives à Edimbourg (que ce soit à la NLS ou à la bibliothèque universitaire), à Londres (à la British Library et à la bibliothèque du *Victoria and Albert Museum*), à Cambridge (à la Wren Library ou à la bibliothèque Universitaire), à Cracovie (où la bibliothèque Jagellonienne possède d'assez nombreux documents de l'époque victorienne, suite à l'appropriation d'archives berlinoises à la fin de la deuxième guerre mondiale) ou encore à Paris.

[308] « I declare I could almost love the man [Napoleon]. His native sense of honesty, the rude genuine strength of his intellect, his lively fancy, his sardonic humour must have rendered him a most original and interesting companion ; *he might have been among the first writers of his age, if he had not chosen to be the very first conqueror of any age*. Nor is his gigantic character without his touches of human affection – his simple attachments, his little tastes and kindly predilections – which enhance the respect of meaner mortals by uniting it with their love. I do not even believe him to have been a very wicked man ; [...] », lettre à Jane Welsh du 1er août 1822, CL II, 154. L'aphorisme le plus frappant est mis en italiques par mes soins.

Ainsi, entre deux remarques où son approbation reste très prudente et mesurée (« Je pourrais presque, je l'affirme, aimer cet homme. », « Je ne crois même pas qu'il ait été un homme très mauvais »), Carlyle érige Napoléon en héros : non seulement en tant qu'homme d'Etat (« The Hero as King » décrit dans *On Heroes*) mais aussi en qualité d'homme de lettres s'il en avait fait le choix (« The Hero as a Man of Letters »). La théorie de Carlyle selon laquelle les héros adoptent des professions différentes en fonction du contexte est déjà préfigurée ici[309].

Dans tous les cas, il ne fait aucun doute que les sentiments très positifs de Jane Welsh envers Napoléon, Rousseau ou Mme de Staël se sont révélés contagieux, dans la mesure où Carlyle était prêt à tout – même à écrire sur Napoléon des vers reflétant des vues plus favorables que les siennes – pour plaire à Jane Welsh. Celle-ci a donc grandement contribué à l'engouement de Carlyle pour la France et la littérature francophone, et cette influence ne s'arrête pas après leur mariage.

Jane Welsh, épouse francophile

Jane Welsh continue, après avoir épousé Carlyle en 1826, d'apprécier les lectures françaises. Même si, une demi-douzaine d'années plus tard, son admiration de jeunesse pour Mme de Staël a considérablement diminué, elle ne se prive pas de sélectionner – pour son propre divertissement – une partie des ouvrages français envoyés à Carlyle. Elle déclare par exemple en 1833 :

> Deux caisses de cabriolet pleines d'excellents livres ont déjà été apportées et consommées par l'un d'entre nous comme un feu de paille – tandis que j'en ai sélectionné certains volumes – « Mémoires de Marie-Antoinette » (par Mme Campan), « Œuvres de Mme Roland » (la meilleure femme que j'ai jamais connue), et « Mémoires de Mme de Staal » – une femme intelligente et spirituelle très supérieure à la sentimentale de Staël-Holstein, dont j'avais coutume de faire si grand cas dans ma « petite existence[310]. »

Carlyle semble d'ailleurs s'être félicité de cet intérêt[311]. La littérature française avait donc sa

[309] Dans *On Heroes* (écrit vingt ans après la lettre mentionnée ci-dessus), Carlyle suggère que le devenir des héros – leur aboutissement mais aussi la profession qu'ils adoptent – dépend grandement du lieu et de l'époque. C'est ainsi qu'il conclut que, pour un Britannique du XIXe siècle, il n'y a rien de plus louable que de devenir un homme de lettres.

[310] « Two gig-boxfulls of excellent books have already been brought over and consumed by one party like reek – while I have selected therefrom – '*Memoires of Marie Antoinette*' (by M[m]e Campan) '*Œuvres de Mme Roland*' (the very best woman I ever scraped acquaintance with –) '*Memoires de M[m]e de Staal*' – a clever spirited little creature quite superior to the sentimental de Stael-Holstein, that I used to make such work about in my '*wee existence*'. », CL VII, 33

Jane Welsh Carlyle adresse cette lettre à son amie Eliza Stodart, le 9 novembre 1833, au moment où Carlyle, ayant découvert sa vocation d'historien de la France, se plonge avec passion dans ses lectures préliminaires pour *The French Revolution*. Il convient ici de distinguer entre Marguerite Cordier de Launay Staal (dont Jane apprécie les Mémoires) et Anne Louise Germaine, Baronne de Staël-Holstein (pour laquelle Jane est contrainte d'avouer que son estime a fortement diminué).

[311] « Ma femme a lu Roland avec une admiration qui n'est guère inférieure à la mienne », confie-t-il à John Stuart

place dans la maisonnée Carlyle, Jane Welsh y trouvant même une échappatoire : l'isolement de Craigenputtock lui était particulièrement pénible, d'autant plus que son époux passait la plupart du temps seul dans son bureau ou sur son cheval.

L'essai de Carlyle intitulé « Jane Welsh Carlyle », rédigé en 1866[312], montre bien l'ampleur du rôle de Jane Welsh dans les productions de son époux. Les projets français, en particulier, semblent avoir considérablement bénéficié de son appui. L'essai commence par un récit de Géraldine Jewsbury, qui confirme les aptitudes littéraires de Jane Welsh[313] et sa foi dans le génie de son mari. Elle la décrit résolue à ce que son mari n'écrive pas pour l'argent mais pour communiquer le message qui lui tient à cœur[314]. Ce détail a son importance puisque les travaux sur la France – y compris *The French Revolution* – se révélèrent fort peu lucratifs[315] dans l'immédiat : si Jane Welsh avait insisté sur les nécessités pécunières, il est probable que Carlyle aurait passé plus de temps à écrire des articles alimentaires (essentiellement de critique littéraire, en particulier allemande) pour le compte de *Fraser's Magazine* ou *The London and Westminster Review*.

Carlyle est tout prêt à reconnaître – rétrospectivement – les mérites de son épouse, prodigue en encouragements et excellente gestionnaire. Il reprend les anecdotes narrées par Jewsbury au début de l'essai, insistant également sur les ancêtres prestigieux de Jane : John Knox et Sir Willam Wallace[316]. La fascination de Carlyle pour les Highlanders de 1745 – soulèvement que lui rappelle peut-être la Révolution française – semble être issue en partie de ce qu'il sait de ses ancêtres et de ceux de sa femme.

Mill (« My wife has read *Roland* with hardly less admiration than myself », CL VII, 26).

[312] *Reminiscences*, *op. cit.*, pp. 40-199. Il s'agit à bien des égards d'un écrit élégiaque, rédigé à la suite de la mort de Jane Welsh. Les passages tristes et romantiques sont très nombreux ; voir par exemple pp. 115 ou 119 ou 153, 187-188.

[313] Jewsbury souligne l'excellent jugement littéraire de Jane, qui a dû être utile à Carlyle à maintes reprises : « Son jugement sur toutes les questions littéraires était extrêmement bon, elle était capable d'atteindre le cœur de la question, et sa perspicacité ressemblait à de la sorcellerie. » (« Her judgment in all literary matters was thoroughly good, she could get to the very core of a thing and her insight was like witchcraft. », *ibid.*, p. 56). Elle rappelle également la détermination de Jane à apprendre le latin (alors qu'on ne le lui avait pas permis car elle était une fille) et ses talents d'écrivain, manifestes par exemple dans une tragédie en 5 actes écrite à l'âge de 14 ans (*ibid.*, p. 55). Carlyle confirme totalement les propos de Jewsbury ; se remémorant les talents de son épouse, il la compare favorablement aux femmes de lettres contemporaines françaises et anglaises, notamment George Sand et George Eliot (*ibid.*, p. 161).

[314] *Ibid.*, pp. 55-56

[315] Voir par exemple *ibid.*, p. 96.

[316] *Ibid.*, pp. 74 et 109-110. Sir Willam Wallace (1272 ?-1305), patriote écossais et héros de roman, est mentionné par Carlyle sous le nom de « Wallace Wright ». John Knox (1505-1572), partisan écossais de la Réforme protestante, est également considéré par une branche de la famille de Jane Carlyle, les Baillie, comme un de leurs ancêtres. Carlyle estime que cette dernière filiation est probablement réelle.

Les années passées à Craigenputtock (1828-1834)[317] occupent aussi une place d'honneur dans l'article, et l'on apprend que les époux Carlyle lisaient de la littérature étrangère le soir pour se distraire : « Nous lisions ensemble le soir,– un hiver, tout Don Quichotte dans la langue d'origine ; Tasso, aussi dans la langue d'origine, l'avait précédé. »[318] Ces divertissements étaient cependant le plus souvent éclipsés par le travail de Carlyle, au grand dam de Jane Welsh. Celle-ci, qui s'était employée à rendre les landes sauvages et la solitude de Craigenputtock supportables pour son mari[319], fut vivement soulagée de s'installer définitivement à Londres en 1834. Une fois dans la capitale, c'est en grande partie grâce à elle que le couple s'entoure d'un cercle littéraire prestigieux, ravi de se réunir pour profiter de l'hospitalité – frugale[320] – et de la conversation – remarquable – des Carlyle. Jane noue des amitiés avec de nombreux révolutionnaires exilés du continent, comme l'Italien Mazzini. Ceux-ci deviennent peu à peu des amis voire, parfois, presque des collaborateurs de Carlyle : Godefroy Cavaignac, qui fera l'objet d'une étude dans le chapitre 3, est ainsi introduit chez Carlyle parce que son épouse l'a rencontré précédemment et jugé digne d'une invitation[321]. Les sympathies révolutionnaires de Jane Welsh Carlyle – née par coïncidence un quatorze juillet, jour anniversaire de la prise de la Bastille – n'ont pu manquer d'influencer Carlyle et ses fréquentations. Godefroy Cavaignac lui aurait d'ailleurs déclaré jovialement : « *'Vous n'êtes pas Ecossaise, Madame ; désormais vous serez Française !'* »[322]

Lorsque l'unique manuscrit du premier volume de *The French Revolution*, confié à John

[317]Les époux Carlyle s'étaient dans un premier temps installés dans une maison louée de Comely Bank, à Edimbourg (1826-1828). Cependant, n'appréciant guère la société de cette ville, et, surtout, confronté à un manque de succès financier, Carlyle décida d'aller s'établir à Craigenputtock. Cette ferme très isolée appartenait à la famille de Jane Welsh et Carlyle pensait pouvoir y vivre à moindre coût et trouver la paix nécessaire à ses travaux. Son épouse, inquiète dès le départ, supporta mal cet exil au cœur de la lande écossaise désolée et hostile : sa santé délicate la rendait vulnérable aux maladies de poitrine, et sa condition nerveuse fragile se trouva considérablement aggravée par cet environnement et par la solitude. Voir la description saisissante de Froude dans *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life* (*op. cit.*, vol. II 23-24). Il y résume ses vues sur Craigenputtock : « le lieu le plus désolé de tout le territoire britannique » (« the dreariest spot in all the British dominions »).

[318]« We read together at night,– one winter, through *Don Quixote* in the original ; *Tasso* in ditto had come before. », *ibid*., p. 77. La tâche est plus remarquable qu'il n'y paraît car les moyens d'apprendre une langue à l'époque se limitaient souvent au texte et à un dictionnaire ; Carlyle ne faisait pas exception à la règle.

[319]Les biographies de Jane Welsh sont en général éloquentes sur son héroïsme lors de cet exil dans une ferme au confort très rudimentaire située à plusieurs lieues de tout hameau. Carlyle se montre reconnaissant rétrospectivement : « Comme elle fit fleurir le Désert pour elle et pour moi là-bas ; en quel palais féérique elle transforma ce domicile d'un pauvre homme dans la lande sauvage ! Cela est bien étrange. » (« Strange how she made the Desert blossom for herself and me there ; what a fairy palace she had made of that wild moorland home of the poor man ! », *ibid*., p. 77).

[320]Les visiteurs des Carlyle recevaient en général du thé et deux petits biscuits ; s'ils étaient là dans la soirée, une collation (« supper ») de porridge écossais leur était servie (*idib*., p. 91).

[321]*Ibid*., p. 94

[322]Cette transcription des paroles de Cavaignac – en français dans le texte – est de Carlyle (*ibid*., p. 95).

Stuart Mill, est brûlé accidentellement, Jane est totalement solidaire de son époux : le choc est aussi violent pour elle que pour lui, et ils agissent tous deux de concert pour alléger le sentiment de culpabilité de Mill. Après le départ de ce dernier, qui s'était attardé fort longtemps au 4 Cheyne Row, Jane manifeste son soutien à Carlyle :

> Quel élan de sympathie je reçus alors de ma pauvre Chérie ; qui jeta ses bras autour de mon cou, et, ouvertement, se lamenta, offrit ses condoléances et m'encouragea comme un second moi plus noble ! Il n'y a rien de plus beau sous le Ciel. Nous restâmes assis à discuter tard ; « ce sera écrit à nouveau » furent ma parole et ma résolution fermes envers elle[323].

Ayant débattu du problème avec son époux, Jane Welsh l'épaule ensuite dans une tâche qui s'avère des plus pénibles : « Jeannie, seule parmi tous les êtres, brûla comme une lampe constante à mes côtés[324]. » C'est elle qui déploie des trésors d'ingéniosité pour faire durer les maigres ressources du couple en attendant un revenu des productions littéraires de Carlyle[325]. Sans elle, il est probable qu'il aurait laissé les projets français en plan et serait parti aux Etats-Unis, où Emerson l'avait invité à maintes reprises[326].

De son propre aveu, c'est le cœur brisé que Carlyle réécrit *The French Revolution*, se sentant incompris et fort peu apprécié du public et des éditeurs[327]. Carlyle se souvient avoir écrit le dernier paragraphe auprès de sa femme, source d'espoir constante au cours de la rédaction de ses ouvrages ; elle l'a d'ailleurs en grande partie relu, en particulier le troisième volume. Elle dissipe les doutes de Carlyle quant à la réception de *The French Revolution*, et ne se prive pas d'être euphorique après la publication de recensions positives[328].

Pendant les années qui suivent la publication de *The French Revolution*, Carlyle survit fi-

[323] « Oh the burst of sympathy my poor Darling then gave me ; flinging her arms round my neck, and openly lamenting, condoling, and encouraging like a nobler second self ! Under Heaven is nothing beautifuller. We sat talking till late ; '*shall* be written again,' my fixed word and resolution to her. », *ibid.*, p. 92

[324] « Jeannie, alone of beings, burnt like a steady lamp beside me. », *ibid.*, p. 92

[325] Carlyle s'émerveille à juste titre des talents de gestionnaire de Jane, dont l'ingéniosité et la persévérance vinrent à bout de « ressources exiguës » (« exiguous resources », *ibid.*, p. 93).

[326] Ce projet était d'autant plus réalisable que le public américain s'était montré très favorable à Carlyle. *Sartor Resartus* avait connu un succès retentissant outre Atlantique, en partie grâce à Emerson, qui veillait aux intérêts du penseur écossais. On voit d'ailleurs des vélléités latentes d'émigration dans les propos de Carlyle lorsqu'il décrit son état d'esprit au moment de la rédaction de *The French Revolution* : « Je finirai ce livre, je le jetterai à vos pieds ; je m'achèterai un fusil et une pelle, et je me retirerai dans les Sauvages Régions Transatlantiques, – loin de la mendicité et de la bassesse humaines ! » (« I will finish this Book, throw it at your feet ; buy a rifle and spade, and withdraw to the Transatlantic Wildernesses,– far from human beggaries and basenesses ! », *ibid.*, p. 93).

[327] Carlyle a eu d'énormes difficultés à percer et à se faire publier avant *The French Revolution* ; Sartor Resartus, par exemple, a été refusé à plusieurs reprises avant de paraître en épisodes dans *Fraser's Magazine*, et les lecteurs de ce périodique ont d'ailleurs assez mal réagi face à cet écrit novateur, menaçant d'annuler leur abonnement. Carlyle conserve jusqu'au bout son amertume et son ressentiment envers les éditeurs ; il les satirise à l'occasion et déclare, résigné, dans *Reminiscences* : « Mes livres n'étaient pas et ne seront jamais « populaires », ou lucratifs, si ce n'est à un degré insignifiant. » (« My books were not, nor ever will be 'popular', productive of money to any but a contemptible degree », *ibid.*, p. 103).

[328] *Ibid.*, pp. 88-94.

nancièrement grâce à des conférences – y compris sur la France. Si cette expérience ne lui plait guère[329], son épouse adoucit une fois de plus l'épreuve, l'accompagnant au « lieu d'exécution », munie de cognac qu'elle lui administre à la dernière minute. Son soutien ne vacille pas au fil des années, lorsque Carlyle rédige *Past and Present*, *On Heroes* et *Cromwell*. Quand les critiques de Carlyle se font négatives et acerbes, en particulier à la suite de *Latter-Day Pamphlets*, elle n'y prête guère attention, si ce n'est, à l'occasion, pour s'amuser de la stupidité de certains spécimens particulièrement hostiles[330].

Carlyle déclara que la rédaction de *Cromwell* avait constitué la période de travail la plus éprouvante jusqu'alors pour lui et pour son épouse. Celle de *History of Friedrich* devait se révèler bien pire[331], et non pas seulement parce qu'elle dura treize ans : Carlyle, bannissant presque tout visiteur, s'absorba dans sa tâche, sans même remarquer la solitude et les graves problèmes de santé de Jane. Celle-ci était par ailleurs fort jalouse de Lady Ashburton, que Carlyle admirait excessivement. Jane Carlyle, malade, eut plusieurs aides à domicile, dont une Française bien intentionnée mais dont les pratiques religieuses catholiques finirent par excéder les époux[332]. Jane lut les deux premiers volumes de *History of Friedrich*, et peut-être une partie du troisième, mais, trop faible et démoralisée, elle ne put aller plus loin[333].

Alors qu'elle avait suivi avec attention les progrès de *The French Revolution*, Jane Welsh ne lut jamais la seconde moitié de *History of Friedrich* : ce dernier projet allemand titanesque semble avoir éteint son intérêt pour l'œuvre de son époux et, peut-être, anéanti sa capacité à adhérer à ses vues. Dans l'essai « Jane Welsh Carlyle », les deux projets qui font l'objet des détails les plus abondants sont sans conteste *The French Revolution* et *History of Friedrich*. Ces deux œuvres semblent ainsi être demeurées jusqu'à la fin les deux plus importantes dans l'esprit de Carlyle, et résument bien la dualité France-Allemagne qui l'a habité et déchiré durant toute sa vie. Dans cette lutte entre la patrie de Voltaire et celle de Frédéric le Grand, il ne fait aucun

[329]Carlyle décrit avec mépris le caractère théâtral et prophétique de telles manifestations : « Un détestable mélange de Prophétie et de Théâtre » (« Detestable mixture of Prophecy and Play actorism », *ibid*., p. 97).

[330]*Ibid*., p. 105. Jane Welsh défend également *Life of Sterling*, en particulier auprès de ceux qui estiment que le sujet de cette biographie manque d'intérêt ; Carlyle relate la conversation suivante, ponctuée d'un trait d'esprit typique de Jane Welsh :

« 'Qu'a donc fait Sterling pour avoir une *Vie* ? – D'une manière ou d'une autre, il a convaincu Carlyle de lui en écrire une !' répondit-elle un jour (aux Fergus, je crois), d'une façon désinvolte typique d'elle, dont je me souviens bien ; et qui mit fin sur le champ à la discussion. » (« 'What has Sterling done that he should have a Life ?' – 'Induced Carlyle somehow to write him one !' answered she once (to the Ferguses, I think) in an arch airy way, which I can well fancy ; and which shut up the question there. », *ibid*., p. 150).

[331]*Ibid*., p. 148, 155-157

[332]*Ibid*., pp. 170-171

[333]*Ibid*., pp. 156-157

doute que Jane Welsh Carlyle est du côté des Français[334].

[334]Certes, Jane s'émerveilla comme Carlyle lorsqu'ils reçurent des lettres et même des colis de Goethe, mais ses goûts personnels la portent davantage vers la France. Ce sont les entreprises françaises de Carlyle qui suscitent son enthousiasme le plus spontané, même si elle se fait un devoir de le soutenir constamment.

Chapitre 2

Affirmation d'une vocation à travers la France : le cheminement vers *The French Revolution*

A Exil et sollicitations saint-simoniennes

Carlyle et les saint-simoniens : présence et évolution de la critique

Le biographe officiel de Carlyle, Froude[1], expose surtout l'histoire événementielle du lien avec les saint-simoniens : envois de livres, traduction par Carlyle du *Nouveau Christianisme*, rencontre avec Duveyrier et d'Eichthal à Londres, puis prise de distance par rapport au mouvement – même si la curiosité de Carlyle reste intacte. Wilson[2] fait de même, signalant de plus que la doctrine de la secte aurait pu influencer l'écriture de *Sartor Resartus* et renforcer les préoccupations de Carlyle pour le sort des pauvres. Quant à Louis Cazamian, il ne fait qu'évoquer le lien très succinctement, en une seule phrase :

> Carlyle avait reçu, en août 1830, un message des Saint-Simoniens français, chez lesquels ses « *Signes du Temps* » avaient éveillé l'espoir chimérique d'une communion intellectuelle ; il traduisit, peu après, une brochure de leur maître, le « *Nouveau Christianisme* » ; mais Goethe lui écrivait de se méfier de leurs principes, et l'avertissement était à peine nécessaire : par tous ses instincts religieux et sociaux, Carlyle restait attaché aux fondements traditionnels de l'ordre établi. Etatiste, sa doctrine ne sera jamais socialiste[3].

Cette déclaration peut sembler excessivement sommaire. Il est quelque peu réducteur, par

[1] James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, *op. cit.*, vol. 2.
[2] David Wilson, *Carlyle to the* French Revolution, *op. cit.*
[3] Louis Cazamian, *Carlyle*, Paris : H. Didier, Bloud et cie, 1913, 264 pp., pp. 118-119

exemple, de dire que la pensée de Carlyle ne sera « jamais socialiste »[4]. En outre, nous allons voir que l'avertissement de Goethe, demandant à Carlyle de se distancier de la secte, n'était pas « à peine nécessaire », mais basé sur des éléments bien réels, et qu'il fut largement ignoré par Carlyle.

Emery Neff, dans *Carlyle and Mill*[5], se livre à une étude plus approfondie de l'influence saint-simonienne, montrant qu'elle était plus importante qu'on ne l'avait cru jusqu'alors. David Cofer[6] achève de souligner ce lien, même s'il pèche peut-être par excès inverse, accentuant des ressemblances plutôt incertaines. Ce défaut a peut-être du bon : l'impulsion semble donnée aux études sur Carlyle et les saint-simoniens. Ella Murphy[7] dresse un bilan convaincant – pour lequel je lui suis redevable – de la critique sur le sujet, et clarifie plusieurs questions, en particulier biographiques. La même année, Hill Shine prouvait qu'un article anonyme de *Fraser's Magazine* sur la doctrine de Saint-Simon était en grande partie de Carlyle[8].

Les deux études les plus abouties, qui manifestent une connaissance approfondie de Carlyle mais aussi des saint-simoniens, sont celles de Hill Shine[9] et de Richard Pankhurst[10]. Leurs angles d'approche respectifs ont chacun leur intérêt. Shine choisit le concept de périodicité historique, jusque là totalement négligé dans les rapprochements entre Carlyle et les saint-simoniens, et suit une progression chronologique. Dans son ouvrage, Pankhurst adjoint John Stuart Mill à la comparaison, et s'intéresse surtout aux idées sociales et à la réorganisation proposée de la société, adoptant une approche thématique. Si les travaux de Shine et de Pankhurst couvrent à eux deux les points principaux du rapprochement entre Carlyle et les saint-simoniens, ces deux critiques n'ont eu accès qu'à un nombre limité de lettres. En effet, ils écrivent tous deux avant 1960, et les correspondances de Carlyle durant la période en question n'ont été pu-

[4]Il n'est pas le propos de cette étude d'analyser le socialisme potentiel de Carlyle. La pensée de celui-ci, du reste, demeure réfractaire à de telles classifications. Cependant, on pourra utilement consulter l'analyse effectuée par Victor Basch de la pensée sociale carlylienne (*Carlyle, l'homme et l'œuvre, op. cit.*, pp. 143-202)

[5]Emery Neff, *Carlyle and Mill, Mystic and Utilitarian*, New York : Columbia University Press, 1924, vii, 334pp. Voir en particulier les pages 165 à 174.

[6]David Cofer, *St Simonism in the Radicalism of Thomas Carlyle*, College Station, Texas : English Publishing Company, 1931, 68pp.

[7]Ella Murphy, « Carlyle and the Saint-Simonians », *Studies in Philology*, janvier 1936, vol. XXXIII, n° 1, pp. 93-118.

[8]Hill Shine, « Carlyle and Fraser's 'Letter on the Doctrine of St Simon' », *Notes and Queries*, Londres, vol. CLXXI, n° 171 (24 October 1936), 468pp., pp. 291-293. L'article en question, « Letter on the Doctrine of St Simon » (*Fraser's magazine for Town and Country*, vol. V, 762pp., n° 30, juillet 1832, pp. 666-669), sera étudié ultérieurement dans cette recherche.

[9]Hill Shine, *Carlyle and The Saint-Simonians, The Concept of Historical Periodicity*, Baltimore : The Johns Hopkins Press, 1941, xiii, 191pp.

[10]Richard K. P. Pankhurst, *The Saint Simonians, Mill and Carlyle, A Preface to Modern Thought*, Londres : Sidgwick & Jackson, 1957, x, 154pp.

bliées dans leur intégralité que dans les années 1970[11]. Il n'est donc pas superflu de revenir, à l'heure actuelle, sur la question du lien avec le saint-simonisme.

1 « Signs of the Times » : une première remarquée par les saint-simoniens

En 1829, Carlyle publie « Signs of the Times », un article qui analyse et dénonce la situation économique et sociale de son pays. C'est la première fois qu'il livre au public un article aussi politique et polémique : le tournant qui va l'éloigner de la critique littéraire allemande et l'amener à se concentrer sur sa pensée sociale est amorcé[12], pour plusieurs raisons. Premièrement, l'intérêt de Carlyle pour la condition ouvrière n'a cessé de croître : en 1817, il visite les filatures modèles de Robert Owen à New Lanark ; en 1824, alors que sa visite à Paris lui ouvre de nouveaux horizons, il est touché par le sort peu enviable des travailleurs français, et prend conscience de la nécessité d'un renouveau spirituel ; des séjours à Londres et à Birmingham accentuent encore la portée de ses observations, même s'il semble avoir trouvé la situation à Paris pire que dans son propre pays[13]. Deuxièmement, l'année 1829 est particulièrement riche en événements : après l'émancipation des catholiques, l'agitation est grande dans l'Eglise établie mais aussi parmi les sectes dissidentes[14]. La situation politique tendue a peut-être déclenché la rédaction d'articles que Carlyle projetait depuis un moment déjà, même si son exil à Craigenputtock depuis un an le coupait quelque peu du monde et de l'actualité. Troisièmement, une excellente occasion se présente : Jeffrey, l'éditeur de *Edinburgh Review*, le sollicite pour qu'il écrive un article mettant en cause les dogmes radicaux. Ce texte devait faire suite à un article de Macaulay qui attaquait *Essay on Government* de John Stuart Mill, établissant également une nette distinction entre les théories politiques des *Whigs* et des Radicaux[15]. Carlyle, qui d'ordinaire maugréait contre la modération et les restrictions imposées par Jeffrey, s'empresse d'accepter une commande qui devrait lui permettre de donner libre cours à ses opinions et à son

[11] *Collected Letters* (*op. cit.*) est la première série d'ouvrages rassemblant toutes les lettres de Carlyle qui ont survécu. Certaines avaient figuré dans des recueils précédents, mais les textes publiés pour la première fois restent nombreux. Les premiers volumes de *Collected Letters* sont parus en 1970, et les plus pertinents concernant les saint-simoniens datent de 1977.

[12] Cazamian, par exemple, range « Signs of the Times » parmi les premiers « articles de combat » de Carlyle. Auparavant, il considère les textes de l'Encyclopédie d'Edimbourg comme ceux « d'un bon écolier », et trouve que les travaux sur la littérature allemande, même les plus aboutis, continuent à donner « une impression de jeunesse et de timidité » (*Carlyle, op. cit.*, p. 84-91).

[13] Emery Neff, *Carlyle and Mill, Mystic and Utilitarian, op. cit.*, p. 159-164.

[14] Elie Halévy, *Histoire du Peuple Anglais au XIXe siècle* (1923), Paris : Hachette, 1974, édition corrigée, vol. II (xii, 638pp.), pp.424-448.

[15] Emery Neff, *Carlyle and Mill, Mystic and Utilitarian, op. cit.*, p. 161.

indignation.

Nonobstant les efforts des *Whigs* pour se détacher des Radicaux et de leurs théories politiques, Carlyle décide d'attaquer l'industrialisme, une valeur qui leur est commune. Il dénonce l'« Age de la machine »[16] et les maux qui lui sont inhérents. Les changements affectent non seulement le travail tel qu'il était pratiqué dans le passé – l'artisan étant remplacé par les machines[17] – mais aussi les valeurs de la société. Carlyle déplore en particulier l'importance absolue donnée aux éléments physiques externes au détriment des aspects moraux internes à l'homme[18]. Ainsi, les gouvernements auraient négligé le spirituel au profit du matériel :

> Ce n'est plus la condition morale, religieuse, spirituelle d'un peuple qui nous préoccupe, mais sa condition physique, pratique, économique, telle qu'elle est réglementée par les lois publiques. Ainsi, la politique du Corps est plus que jamais vénérée et cultivée ; mais la politique de l'Âme l'est moins que jamais[19].

La conséquence majeure de ces nouvelles valeurs utilitaristes est que non seulement le travail, mais aussi les hommes se mécanisent : « Les Hommes sont devenus mécaniques dans leur tête et dans leur cœur, autant que dans leur main. »[20]

Carlyle entreprend également de détruire deux mythes promus selon lui par les *Whigs*, à savoir le caractère patriotique de l'industrialisation[21], et l'idée d'une prospérité nationale[22]. Ce dernier point est particulièrement important, puisqu'il reviendra en force dans *Past and Present* en 1843 : Carlyle n'a de cesse de dénoncer le décalage entre les aristocrates oisifs et les ouvriers industrieux condamnés à mourir de faim faute de pouvoir trouver du travail. Il remet en question

---

[16] « The Age of Machinery », « Signs of the Times » (1829) in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays*, Londres : Chapman and Hall, 1888, 7 volumes, vol. 2 (303pp., pp. 230-252), p. 233

[17] Dans un passage particulièrement saisissant, Carlyle décrit comment l'artisan est chassé de son atelier, remplacé par un travailleur plus rapide mais inanimé : la machine. De même, le tisserand est déssaisi de sa navette, et le matelot de ses voiles et de ses rames au profit de la vapeur. Les animaux n'échappent pas à la règle : les chevaux ne portent plus le harnais, et les poules couveuses ne sont plus nécessaires à présent que l'on peut faire éclore les œufs grâce à la vapeur, etc. Carlyle conclut par le triomphe de l'homme, chargé de trophées, dans sa guerre contre la nature. « Signs of the Times », *op. cit.*, p. 233.

[18] « Cette foi en le Mécanisme, en *l'importance absolue des choses physiques*, est, à chaque époque, le refuge commun de la Faiblesse et du Mécontentement aveugle ; pour tous ceux, comme il y en a toujours beaucoup, qui croient que le véritable bien de l'homme réside hors de lui et non en lui. » (« This faith in Mechanism, in the *all-importance of physical things*, is in every age the common refuge of Weakness and blind Discontent ; of all who believe, as many will ever do, that man's true good lies without him, not within. », « Signs of the Times », *op. cit.*, p. 250, expression mise en italiques par mes soins).

[19] « It is no longer the moral, religious, spiritual condition of the people that is our concern, but their physical, practical, economical condition, as regulated by public laws. Thus is the Body-politic more than ever worshipped and tendered ; but the Soul-politic less than ever. », *ibid*., pp. 239-240.

[20] « Men are grown mechanical in head and in heart, as well as in hand. », *ibid*. p. 235

[21] *Ibid*., p. 240

[22] « [...] la richesse a de plus en plus augmenté, et en même temps s'est agrégée de plus en plus en masses, altérant étrangement les vieilles relations, et augmentant la distance entre les riches et les pauvres [...] » (« [...] wealth has more and more increased, and at the same time gathered itself more and more into masses, stranglely altering the old relations, and increasing the distance between the rich and the poor... », *ibid*., pp. 233-234).

la notion – suggérée par les statisticiens, et reprise par Macaulay et McCulloch[23] – que la nation ne s'est jamais mieux portée économiquement. Le penseur écossais se préoccupe bien davantage de savoir si le logement, les vêtements et la nourriture des ouvriers se sont améliorés[24]. On retrouve dans cette dénonciation des inégalités sociales des échos de Sismondi[25], amplifiés et complétés, bien entendu, par les expériences et les réflexions personnelles de Carlyle.

Si la croisade amorcée par Carlyle contre l'esprit de son temps passe largement inaperçue en Grande-Bretagne, il n'en va pas de même sur le continent européen. En effet, « Signs of the Times » paraît en novembre 1829 dans la *Revue britannique* sous le titre « Caractère de notre époque »[26]. Les saint-simoniens sont immédiatement frappés par les similitudes avec leurs propres idées. Un de leurs critiques, P. M. Laurent[27], publie dans *l'Organisateur* un compte-rendu enthousiaste de l'article[28]. « Caractère de notre époque », qu'il attribue à un certain Sydney Smith[29], lui semble reproduire les jugements saint-simoniens sur la période actuelle, à quelques nuances près. Pour Laurent, la mécanisation – de l'industrie mais aussi de la société et de l'homme – est dénoncée par Carlyle avec une grande justesse. Cependant, il regrette que celui-ci laisse le soin aux économistes de résoudre les problèmes sociaux. Il déplore également le caractère solitaire du génie de Carlyle, qui gagnerait à s'associer à une réflexion de groupe. Laurent demeure néanmoins convaincu que les vues de Carlyle et des saint-simoniens coïncident largement.

Désireux de faire des émules outre-Manche, les saint-simoniens songent à envoyer des émissaires à Londres. Mais auparavant, ils prennent contact avec plusieurs penseurs britanniques, dont Mill et Carlyle.

---

[23]Emery Neff, *Carlyle and Mill, Mystic and Utilitarian*, *op. cit.*, p. 161.

[24]*Ibid*., p. 233.

[25]Carlyle, qui connaissait Sismondi pour l'avoir traduit (voir chapitre 1, A, 3), fait, dans « Signs of the Times », une allusion couverte aux économistes – dont probablement le penseur suisse – et à leur tâche : « une question pour les économistes politiques » (« a question for political economists », *ibid*., p. 234).

[26]*Revue britannique, ou Choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne*, novembre 1829, pp. 3-29, traduction anonyme.

[27]Il s'agit de Paul-Matthieu Laurent de l'Ardèche (1793-1877), historien, avocat, homme politique et fondateur du journal saint-simonien *L'Organisateur* en 1829.

[28]*L'Organisateur*, première année, n° 32 (21 mars 1830, pp. 2-4) et n° 36 (18 avril 1830, pp. 2-3). Pour l'analyse de la critique de Laurent, je suis redevable à Hill Shine, *Carlyle and the Saint-Simonians, The Concept of Historical Periodicity*, *op. cit.*, pp. 50-52.

[29]L'article anonyme fut d'abord attribué à Smith, par la *Revue britannique* comme par Laurent. Carlyle, isolé dans sa ferme écossaise, demeurait inconnu du grand public (seuls ses travaux sur la littérature allemande avaient fait date, et ceux-ci étaient également anonymes). La méprise fut aisément rectifiée lorsque les saint-simoniens, en la personne de d'Eichthal, envoyèrent leur premier colis à Carlyle. Cet envoi, adressé à l'auteur de « Caractère de notre époque », lui fut acheminé jusqu'à Craigenputtock par les bons soins de Jeffrey et de l'*Edinburgh Review*, qui connaissaient bien sûr sa véritable identité.

« Des idées singulières, non sans une large part de vérité »[30]

Le 29 avril 1830, Gustave d'Eichthal[31] écrit sa première lettre adressée « A l'auteur de l'article intitulé 'Caractère de notre époque' » : c'est le début d'une correspondance régulière entre les deux hommes. D'emblée, d'Eichthal insiste sur l'intérêt et l'approbation des saint-simoniens pour la pensée carlylienne :

> Les disciples de St Simon ont lu avec un vif intérêt, l'article intitulé : *caractère de notre époque* que vous avez inséré dans la Revue d'Edimbourg, et que la Revue Britannique a fait connaître en France. Ils ont admiré la vigueur avec laquelle vous avez tracé le tableau des Travers de la Société actuelle ; Ils se sont réjouis du sentiment d'*amour* et de *foi*, qui vous a fait désirer, espérer un meilleur Avenir[32].

Les problèmes de la société contemporaine, en particulier, sont perçus de la même manière par l'Ecossais et par les membres de la secte française. D'Eichthal émet cependant des réserves quant au caractère visionnaire des écrits de Carlyle. Il juge que l'Ecossais ne va pas assez loin, et il ne se prive pas de le lui dire, continuant sa lettre ainsi :

> Si vous n'êtes point allé au delà de ces *Désirs vagues* et de ces *Espérances incertaines*, ils ne vous l'ont point reproché. Car ils savent, qu'aux hommes seulement, qui ont été éclairés de la lumière nouvelle que Dieu a donné au monde par St Simon, appartient de voir l'avenir *sous une forme précise*, et pour ainsi dire, *Face à Face*. Mais aujourd'hui, ils viennent à vous ; ils vous demandent d'ouvrir les yeux à cette lumière qui a lui sur eux ; car plus que tout autre vous leur semblez préparé à la recevoir[33].

Carlyle s'avère passablement intrigué par cette tentative pour le convertir à la doctrine de Saint-Simon. Dans le journal intermittent qu'il tient dans sa ferme isolée de Craigenputtock, il fait part de ses impressions :

> J'ai reçu il y a environ quatre semaines[34] une lettre étrange de saint-simoniens de Paris, à la suite de mon petit article « Signs of the Times ». Ces gens ont des idées singulières, non sans une large part de vérité, et font partie des Signes. Je serais curieux de savoir ce qu'il adviendra d'eux[35].

---

[30] Déclaration de Carlyle au sujet des saint-simoniens dans son journal du juin 1830 (« These people have strange notions, not without a large splicing of truth »), in James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, *op. cit.*, vol. II, p. 83.

[31] Gustave d'Eichthal (1804-1886), publiciste, helléniste et penseur français, saint-simonien

[32] Les italiques correspondent aux mots soulignés par d'Eichthal dans sa lettre. L'intégralité de celle-ci, copiée par mes soins à Edimbourg (NLS, MS 1765, folio 170-172), figure en annexe de cette étude. Des passages sont cités dans les travaux critiques mentionnés précédemment ; par ailleurs, Eugène d'Eichthal (le fils de Gustave d'Eichthal) a publié le brouillon de la lettre dans une revue.

[33] NLS, MS 1765, folio 170-172

[34] Il est difficile d'évaluer la date de réception exacte du colis de d'Eichthal par Carlyle : dans son journal, Carlyle dit, le 8 juin 1830, l'avoir obtenu quatre semaines auparavant, donc à la mi-mai ; dans sa lettre à d'Eichthal en date du 9 août 1830, il le remercie pour un paquet arrivé il y a trois semaines, donc à la mi-juillet. L'explication la plus probable est que Carlyle ait omis une date dans son journal intermittent ; de plus, au moment où il écrit à d'Eichthal, il peut également avoir reculé un peu l'arrivée de l'envoi, soit par inadvertance, soit par politesse (ne voulant pas vexer d'Eichthal par une réponse trop tardive).

[35] « Received about four weeks ago a strange letter from some Saint Simonians in Paris, grounded on my little 'Signs of the times'. These people have strange notions, not without a large splicing of truth, and are themselves among the *Signs*. I shall feel curious to know what becomes of them. », James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, *op. cit.*, vol. II, p. 83.

Le vocable « strange » revient à deux reprises, et met en évidence la perplexité de Carlyle. Celui-ci parvient tout de même à quelques conclusions : premièrement, les saint-simoniens sont, de par leur existence même, le signe d'une crise – essentiellement religieuse – de la société contemporaine, qui doit être résolue ; deuxièmement, les disciples de la secte ont vu juste dans bien des domaines. Carlyle partage notamment leur préoccupation pour l'organisation du travail dans la société actuelle. Il est évident que, pour Carlyle, le travailleur doit être valorisé et rémunéré à la mesure de son labeur[36]. Il rejoint là les saint-simoniens, écrivant dans son journal une tirade sur les aristocrates oisifs qui n'est pas sans rappeler la dialectique saint-simonienne. Immédiatement après avoir fait mention des écrits saint-simoniens qu'il a reçus, Carlyle s'indigne :

> Un homme dont le revenu annuel est de 200 000 livres mange tout le fruit du travail de 6666 hommes au cours d'une année entière ; car un robuste ouvrier peut travailler et subvenir à ses propres besoins pour la somme de 30 livres. Ainsi, nous avons des individus privés dont le salaire est égal aux salaires de sept ou huit mille individus. En contrepartie, que font ces individus hautement privilégiés pour la société ? – Ils tuent des perdrix. Cela peut-il durer ? Non, par l'âme qui est en l'homme, cela ne peut durer, ne durera pas et ne doit pas durer[37] !

Ce passage est important parce qu'il montre que l'influence des saint-simoniens sur Carlyle ne se limite pas à *Sartor Resartus*. En effet, ces réflexions évoquent bien davantage l'ouvrage *Past and Present*, pilier de la pensée sociale de Carlyle dans les années 1840. L'image du noble oisif, dépensier et sans mérite, qui ne fait guère que chasser la perdrix, est par exemple caractéristique de *Past and Present*[38]. Une référence aux saint-simoniens existe d'ailleurs dans ce recueil, dans un passage où Carlyle estime qu'il serait vain de vouloir inventer un nouveau dieu[39]. Même si Carlyle conserve des objections – en particulier religieuses – quant au saint-simonisme, l'impact de la lettre et des lectures envoyées par Gustave d'Eichthal en 1830 se fait

[36]Dans son journal, Carlyle prévoit d'ailleurs que l'agitation des classes les plus pauvres débouchera sur une redistribution des richesses au profit des travailleurs (*ibid.*).

[37]« A man with 200,000*l*. a year eats the whole fruit of 6666 men's labour through a year ; for you can get a stout spadesman to work and maintain himself for the sum of 30*l*. Thus we have private individuals whose wages are equal to the wages of seven or eight thousand individuals. What do these highly beneficed individuals *do* to society for their wages ? – *Kill partridges*. CAN this last ? No, by the soul that is in man it cannot, and will not, and shall not ! », *ibid*.

Selon Carlyle, les conditions sociales dégradées vont conduire à une explosion de violence. Cette conviction est également exprimée dans une lettre à son frère John du 21 août 1830, riche en prédictions apocalyptiques (CL V, 145). Les saint-simoniens feraient preuve d'une certaine clairvoyance dans cette crise dont ils sont aussi l'une des manifestations.

[38]Cf *Past and Present* (1843), *op. cit.*, par exemple p. 179.

[39]Ce passage est en grande partie cité par Hill Shine et Ella Murphy (respectivement dans *Carlyle and the Saint-Simonians*, *op. cit.*, p. 157, et « Carlyle and the Saint-Simonians », *op. cit.*, p. 110). Tout comme David Cofer (*St Simonism in the Radicalism of Thomas Carlyle*, *op. cit.*), Shine est d'avis que les proximités entre l'analyse sociale de Carlyle et celle des saint-simoniens sont les plus flagrantes dans *Past and Present*. Il ne va cependant guère plus loin, limitant son analyse détaillée à la notion de périodicité de l'histoire.

encore sentir en 1843 (date de publication de *Past and Present*) et au-delà, alors que la secte a depuis longtemps disparu[40].

Carlyle se montre d'ailleurs très encourageant dans sa réponse à d'Eichthal. Ses lettres au saint-simonien permettent de dresser un portrait surprenant pour ceux qui – en particulier à la suite des *Latter-Day Pamphlets* – le considèrent comme un réactionnaire d'extrême droite[41] (les lecteurs avisés de « Signs of the Times » et de *Past and Present* ne seront quant à eux guère étonnés). Ces correspondances furent publiées en 1909 dans un article intitulé « Letters from Thomas Carlyle to the Socialists of 1830 »[42]. L'auteur de la préface à ces lettres considère le saint-simonisme comme l'ancêtre du socialisme français, d'où le titre de l'article. Les remarques préliminaires sont utiles : elles rappellent que l'interaction avec les saint-simoniens s'est produite à la période où Carlyle était le plus susceptible d'être réceptif à leurs idées[43]. En effet, il nourrissait déjà une révérence certaine pour le travail et un dégoût pour le parasitisme des oisifs ; il était également conscient d'une déchirure dans le tissu social à la suite de la destruction des principes sociaux et religieux. Il partageait donc bon nombre des idées fondatrices du saint-simonisme. En revanche, ni sa pensée ni sa prose n'étaient figées ou extrêmes[44].

Tout comme d'Eichthal, Carlyle sait, dans ses lettres, passer outre ses éventuelles réserves pour mettre l'accent sur les points communs. Carlyle dit accepter avec joie le présent de livres et de revues des saint-simoniens. Il se réjouit également que ses idées suscitent leur approbation, s'émerveillant de ce qu'elles aient voyagé au-delà des mers vers des capitales lointaines avant de lui rapporter, dans ses distantes montagnes de granite écossaises, une réponse frater-

[40] Des divisions internes dans la secte, ainsi que la disparition ou la désaffection progressive de ses membres les plus influents, mirent fin à son existence en 1832-1833. La secte était en outre poursuivie pour outrage aux mœurs et pour infraction à la loi sur les associations, ce qui précipita sa dispersion. Source : Max Tacel, *Restaurations Révolutions Nationalités 1815-1870*, Paris : Masson, 1994 (5ème édition mise à jour), 318 pp., p. 28.

[41] Le public victorien, ainsi que beaucoup de penseurs contemporains comme John Stuart Mill, rejetèrent les idées de Carlyle à la suite des *Latter-Day Pamphlets*, même s'ils avaient admiré ses travaux précédents. Cette image de Carlyle comme réactionnaire d'extrême droite a en partie perduré. Elle explique peut-être le relatif manque d'intérêt pour son œuvre, qui n'est guère étudiée qu'en Ecosse et aux Etats-Unis, alors qu'elle pourrait l'être aussi ailleurs avec profit.

[42] « Letters from Thomas Carlyle to the Socialists of 1830 », *The New Quarterly*, édité par Desmond Mac Carthy, Londres : J. M. Dent and sons ltd, 1909, 614pp., pp. 277-288. *N.B.* : L'auteur de la Préface aux lettres est anonyme. Ces lettres figurent bien entendu dans les *Collected Letters*, dont les références seront également données.

[43] « La propagande pour cette religion socialiste le toucha à un moment où de telles idées avaient de fortes chances de se loger dans son esprit. » (« The propaganda of this socialistic religion reached him at a time when such ideas were most likely to lodge »), in Préface anonyme à « Letters from Thomas Carlyle to the Socialists of 1830 », *op. cit.*, p. 278.

[44] « Son mépris de l'Humanitarisme n'avait pas encore pris des proportions démesurées ; il n'avait pas encore commencé à émettre un tumulte volcanique. » (« His scorn of Humanitarianism had not yet risen to furious proportions ; he had not yet begun throwing up Pandemonic lava. »), *ibid*.

nelle[45]. Regrettant de n'avoir pas connu l'existence du mouvement lors de son passage à Paris en 1824, Carlyle s'empresse de cautionner les théories de la secte : leurs idées ont beau paraître merveilleuses, elles n'en sont pas nécessairement fausses[46]. Il déclare dans ce passage central :

> Dans ces Livres de votre Société, qui pour la plupart m'étaient inconnus, je ne trouve rien ou presque qui soit en désaccord avec ma pensée : l'esprit, tout au moins, a mon entière sympathie ; les opinions, également, sont souvent celles que, dans mon propre parler, j'ai eu coutume de chérir, et que j'énonce plus ou moins clairement. Que le siècle dernier ait été une période de Reniement, d'Irréligion et de Destruction ; à laquelle une nouvelle période d'Assertion, de Religion, doit succéder, si la société est destinée à être reconstituée, ou même à continuer d'exister : voilà une proposition à laquelle, avec ses milliers de corollaires, tous les esprits pensants de toutes les nations sont préparés[47].

La proximité idéologique de Carlyle et des saint-simoniens est ici clairement illustrée : il s'agit non seulement d'une critique de la société industrielle contemporaine, mais aussi, surtout, d'une conception globale de l'histoire. Le prestigieux siècle des Lumières est perçu comme une période essentiellement destructrice, caractérisée par une perte de la foi religieuse. L'unique solution réside en une nouvelle religion, qui, pour Carlyle comme pour les saint-simoniens, requiert d'une part une revalorisation et une réorganisation du travail, et d'autre part une nouvelle élite voire un culte des héros. Les ressemblances, on le voit, sont de taille[48].

Les objections et les doutes de Carlyle, formulés plus loin dans la même lettre, portent sur la nouvelle religion et son caractère scientifique. Toujours dans sa première lettre du 9 août 1830, Carlyle demande des éclaircissements sur ce point qui le perturbe :

> Je suis d'autant plus curieux de comprendre comment, dans votre esprit, les idées scientifiques se sont transformées en religion, ou dans quel sens, si ce n'est celui de la métaphore hyperbolique, des hommes talentueux, cultivés, au raisonnement solide, et bien au-dessus de toute superstition et de toute supercherie, utilisent ces mots extraordinaires : Dieu est revenu à la France en Saint-Simon, et la France annoncera au monde le Dieu nouveau. J'attends encore des instructions sur ce point des plus importants[49].

[45] « Letters from Thomas Carlyle to the Socialists of 1830 », *op. cit.*, p. 279-280. Voir également CL V, 136. Carlyle fait preuve d'un certain lyrisme, qui sied à sa solitude dans la désolation des landes écossaises. Il s'amuse également du fait que l'âge de la machine, auquel les saint-simoniens et lui ont tant à reprocher, permette désormais des communications et des interactions telles que les leurs.

[46] « Ce que vous annoncez est assez merveilleux : mais j'ai appris il y a longtemps que le Merveilleux n'est pas toujours le Faux ; que c'est une bonne règle de 'regarder le Merveilleux avec ses propres yeux.' » (« The announcement you make is wonderful enough : but I have long since learned that the Wonderful is not always the False ; that it is a good rule 'to look at the Wonderful with one's own eyes.' »), « Letters from Thomas Carlyle to the Socialists of 1830 », *op. cit.*, p. 280, ou CL V, 136.

[47] « In these Books of your Society, which for most part are new to me**,** I find little or nothing to dissent from : the spirit at least meets my entire sympathy ; the opinions also are often such as I, in my own dialect, have been accustomed to cherish, and more or less clearly enunciate. That the last century was a period of Denial, of Irreligion and Destruction ; to which a new period of Affirmation, of Religion, must succeed, if society is to be reconstituted, or even to continue in existence : this with its thousand corollaries is a proposition for which the thinking minds of all nations are prepared. », « Letters from Thomas Carlyle to the Socialists of 1830 », *op. cit.*, p. 280, ou CL V, 136.

[48] Pour une étude plus détaillée du culte des héros carlylien, et de la nécessité perçue par Carlyle d'une nouvelle élite, on pourra se reporter au chapitre 6.

[49] « The more curious am I to understand how, in your mind, scientific insight has transformed itself into religion,

Il poursuit par des doutes concernant la vision de Saint-Simon : riche en espérance et en portée, elle lui semble toutefois « hâtive et inconstante » (« hasty and flighty »[50]). Dans sa seconde lettre, le 17 mai 1831, Carlyle, souffrant peut-être de la solitude extrême de Craigenputtock, se félicite d'être en contact avec une fraternité d'hommes tels que d'Eichthal et les saint-simoniens, pour qui son estime ne fait que grandir. Il décline cependant de se prononcer sur la doctrine de la secte, prétextant la confusion de sa pensée[51]. Les détails qu'il consent toutefois à révéler montrent son estime pour l'intellect des saint-simoniens, leur représentation de la société et leurs valeurs : devoir envers les pauvres, compassion pour les faibles, et éthique du travail[52]. Carlyle résume la dualité de ses positions dans ce passage éclairant :

> En résumé, *si la docrine saint-simonienne s'affirmait comme une simple doctrine scientifique*, ou se présentait comme la « Prophétie de l'ultime perfection » vers laquelle la société doit tendre de plus en plus, – *je pourrais y souscrire presque sans réserve*, et affirmer de tout cœur avec vous que c'est le devoir de tous les hommes de promouvoir, par les meilleurs moyens à leur disposition, un tel dénouement. Néanmoins, dans un de ses aspects réside *un gouffre immense*, dont je ne peux toujours pas percer l'obscurité. *Vous vous donnez le nom d'Eglise et de fondateurs d'une nouvelle Religion ; cette Religion en question, permettez-moi de l'avouer, je l'ai cherchée en vain jusqu'alors*[53].

Carlyle clarifie ainsi son point de vue : son approbation des saint-simoniens s'arrête là où leurs aspirations religieuses commencent. Il ne s'en montre pas moins cordial et espère vivement rencontrer d'Eichthal : dans sa lettre du 17 mai 1831, il l'invite à lui rendre visite en Ecosse[54] et plus tard il espère le rencontrer à Londres si la mission apostolique saint-simonienne a lieu[55].

---

or in what sense, not of exaggerated metaphor, men of cultivated talent, strong power of thought, and far above all superstition and deception, use these extraordinary words : Dieu est revenu à la France en Saint-Simon, et la France annoncera au monde le Dieu nouveau. On which most important of all points I yet wait instruction. », « Letters from Thomas Carlyle to the Socialists of 1830 », *op. cit.*, p. 281, ou CL V, 137

[50]L'emploi du vocable « flighty » dès la première missive de Carlyle est assez mauvais signe : il signifie « inconstant », mais aussi « volage » ou « frivole ». Or la frivolité est un défaut que Carlyle prête volontiers à la France dans ses écrits les plus extrêmes et les plus caricaturaux, comme « On the Latter Stage of the French-German War ou encore *History of Friedrich*.

[51]« Letters from Thomas Carlyle to the Socialists of 1830 », *op. cit.*, p. 284, ou CL V, 277.

[52]« Letters from Thomas Carlyle to the Socialists of 1830 », *op. cit.*, p. 285, ou CL V, 278. Carlyle approuve notamment la célèbre devise saint-simonienne « A chacun selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres. » (« *to each according to his capacity, to each capacity according to its works* »). Ultérieurement, dans *Critique du Programme de Gotha*, Karl Marx reprend et transforme la formule : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins. »

[53]« In short, *were the Saint-Simonian doctrine stated as mere scientific doctrine*, or held out as the *Prophecy of an ultimate Perfection* towards which society must more and more approximate, – *I could with few reservations subscribe to it*, and heartily agree with you that it was the duty of all men, by whatever best means they had, to forward such a consummation. Nevertheless, in one quarter, lies *a mighty chasm*, the darkness of which is still to me quite void. *You call yourselves a* Church, *and founders of a new* Religion *; which Religion, permit me to confess, I hitherto seek for in vain.* », *ibid*. Passages mis en italiques par mes soins.

[54]« Letters from Thomas Carlyle to the Socialists of 1830 », *op. cit.*, p. 287, ou CL V, 279.

[55]« Letters from Thomas Carlyle to the Socialists of 1830 », *op. cit.*, p. 288, ou CL VI, 3.

2 Collaborations malgré la mise en garde de Goethe

« Von der Société St. Simonienne bitte Sich fern zu halten »[56]

Carlyle, intrigué par les saint-simoniens, demande conseil à son héros Goethe, dont il est le traducteur et le correspondant. Goethe, dans le passage cité plus haut, lui recommande de se tenir à distance de la secte française. Si l'avertissement frappe Carlyle au point qu'il le répète à plusieurs reprises[57], en allemand et en anglais, il n'en arrive pas moins tardivement. En effet, ses lectures saint-simoniennes encore présentes à l'esprit, Carlyle est déjà plongé dans la rédaction de ce qui deviendra *Sartor Resartus*. Il a également entrepris de traduire le *Nouveau Christianisme* de Saint-Simon. Hill Shine[58] a raison de faire remarquer la rapidité et l'intensité des liens qui se nouent ici : en cinq mois, Carlyle lut avec approbation sinon intérêt une grande partie des publications saint-simoniennes[59], il entama une correspondance avec un membre de la secte, d'Eichthal, qu'il souhaitait rencontrer, il incorpora à son œuvre les idées qu'il découvrait, et il traduisit le dernier ouvrage du maître, pour lequel il rédigea également une introduction.

La traduction perdue du *Nouveau Christianisme*

Cette traduction de Carlyle, effectuée fin 1830 et accompagnée d'une introduction critique, est unanimement considérée comme perdue – par Rodger Tarr, mais aussi par Hill Shine, qui cite de surcroît d'autres personnes l'ayant cherchée sans succès, dont Alexander Carlyle, le neveu du penseur. Mes propres enquêtes, en particulier à la bibliothèque de l'Arsenal de Paris et à la bibliothèque Jagellonienne de Cracovie, n'ont pas non plus abouti. Gustave d'Eichthal fut la dernière personne connue à avoir eu l'article entre les mains. Le fonds d'Eichthal et, plus généralement, la collection saint-simonienne très conséquente de la bibliothèque de l'Arsenal paraissaient donc être la localisation la plus probable. Par ailleurs, la bibliothèque Jagellonienne de Cracovie présentait une autre piste potentielle, car elle a acquis, à la suite de la seconde guerre

[56] « Je vous conjure de vous tenir à l'écart de la Société saint-simonienne. » Ce passage d'une lettre de Goethe à Carlyle, le 17 octobre 1830, est aussi célèbre que frappant. Il a été publié dans *Correspondance between Goethe and Carlyle* (édité par C. E. Norton, Londres : Mac Millan, 1887, 362 pp., p. 225), et repris par de nombreux critiques (voir Richard Pankhurst, *The Saint Simonians, Mill and Caryle*, *op. cit.*, p. 32, ou encore Hill Shine, *Carlyle and the Saint-Simonians*, *op. cit.*, p. 57)

[57] Hill Shine fait remarquer à juste titre que Carlyle goûte cet aphorisme (*Carlyle and the Saint-Simonians*, *op. cit.*, p. 57). Voir par exemple CL V, 191. Les critiques semblent également l'affectionner.

[58] *Ibid*., p. 58

[59] En plus du premier envoi de d'Eichthal, arrivé vers le mois de juillet 1830, Carlyle reçut vraisemblablement un nouveau colis de publications saint-simoniennes vers la fin de l'année (*ibid*.).

mondiale, de considérables archives victoriennes qui se trouvaient auparavant à Berlin[60], et qui restent peu exploitées. Mais la traduction du *Nouveau Christinanisme* demeure manquante.

Dans une lettre du 19 décembre 1830 à son frère John, Carlyle dit avoir achevé ce travail de traduction :

> J'ai traduit le *Nouveau Christianisme* de Saint-Simon, un pamphlet hétérodoxe (long d'environ 40 pages au format d'une revue), que j'ai l'intention de vous envoyer prochainement. Je l'ai préfacé d'une très courte introduction ; et vous pouvez essayer de voir si un Libraire qui imprime des pamphlets (une personne socinienne[61], ou anti-cléricale, ou tout à fait quelconque) vous en donnerait cinq livres pour les droits d'auteur, ou ne vous en donnerait rien du tout, ce qui réglerait aussi la question. Le pamphlet contient plusieurs idées étranges, non sans une large part de vérité ; le style laisse à désirer, mais il se lit facilement, et mérite d'être lu[62].

Carlyle essaya tout d'abord de faire publier cette traduction : le 21 janvier 1831, il songea à la proposer directement au journal *The Examiner*, et demanda même à son frère John de lui suggérer un éditeur (CL V, 217). Il finit par confier ses travaux à John Bowring de la *Westminster Review*[63], sans succès.

Carlyle envoya alors sa traduction à Gustave d'Eichthal le 15 février 1832, afin que celui-ci en fasse ce que bon lui semble, à condition que son nom ne soit pas mentionné :

> L'éditeur de la *Revue* ayant décidé de ne pas publier cette traduction, je la mets comme promis à votre entière disposition. Je vous autorise pleinement à l'imprimer ou à la brûler, ou à en faire faire ce que vous voudrez, à la seule condition que mon nom ne soit pas mentionné[64].

Carlyle doute par ailleurs que son introduction, ou « notice du traducteur » soit utile :

> La « notice du traducteur » est sans doute inutile à présent ; cependant je vous l'envoie aussi ; j'y exprime ouvertement mes impressions sur l'influence possible de Saint-Simon et de son œuvre sur notre public anglais, avec une bonne opinion légèrement en deçà de

[60] Une grande partie de celles-ci est due à Carlyle : celui-ci avait envoyé à son ami Varnhagen, collectionneur d'autographes, de courtes missives ou des brouillons de personnalités victoriennes telles que John Stuart et James Mill, Charles Dickens, Robert Browning ou encore Jeremy Bentham.

[61] Les Sociniens adhéraient au point de vue théologique de Faust Socin (1534-1624), qui s'opposait notamment à l'idée de la Trinité et du péché originel.

[62] « I have translated Saint-Simon's *Nouveau Christianisme*, a heterodox pamphlet (about 40 Review pages), which I mean soon to send *you*. I have prefixed a very short introduction ; and you may try whether any pamphlet-printing Bookseller (some Socinian, or Anti-Church, or quite indifferent character) will give you the matter of five pounds for the copyright thereof, or will give you nothing whatever, which will also be a decision. It contains several strange ideas, not with a large splice of truth ; is ill-written, but easily read, and deserves a reading. », CL V, 203.

Notons l'emploi de l'adjectif « étrange » (« strange »), déjà présent à deux reprises dans le bref compte-rendu de Carlyle dans son journal (précédemment cité). Par ailleurs, la note 1, CL VI, 118-119, donne des explications complémentaires sur les tentatives de publication de la traduction.

[63] CL VI, note 1 pp. 118-119. Bowring était notamment l'éditeur de Bentham. Voir également Hill Shine, « Carlyle and Fraser's 'Letter on the Doctrine of St Simon' », *Notes and Queries*, Londres, vol. CLXXI, n° 171 (24 October 1936), 468 pp., pp. 291-293, p. 291.

[64] « The editor of the *Magazine* having decided not to publish this translation, I place it, according to my promise, at your entire disposition. I fully authorize you to print or to burn it, or to do what you wish with it, upon the single condition that *my name be not mentioned.* », CL VI, 118

> celle que j'ai conçue pour l'œuvre en question (j'ai été naturellement forcé d'adopter cette position). Je considère à ce sujet que mon devoir est à présent accompli[65].

A la mi-février 1831, Carlyle estime donc avoir accompli son devoir envers les saint-simoniens ; cette prise de distance est peut-être la conséquence de ses lectures du second colis saint-simonien, arrivé aux alentours du nouvel an. Les nouveaux écrits ont dû confirmer des éléments, en particulier religieux, qui lui déplaisaient déjà. Sa lettre à Goethe, le 22 janvier 1831, semble confirmer cette hypothèse : il se déclare prêt, désormais, à suivre les conseils de son maître à penser allemand (« Je suis tout à fait enclin à suivre vos conseils, et à me détacher d'eux[66]. »), auxquels il avait pourtant passé outre d'octobre à janvier.

Quelles que soient les réticences ultérieures de l'Ecossais, son introduction au *Nouveau Christianisme,* si elle pouvait être retrouvée, serait fort utile. Révélatrice du point de vue de Carlyle, elle permettrait également de déterminer combien – selon lui – les saint-simoniens et leurs écrits avaient influencé le public britannique[67]. Ce texte ne semble pas avoir survécu sous sa forme originale, mais il se peut qu'une version modifiée existe toujours.

« Letter on the Doctrine of St Simon »

Dans son article « Carlyle and Fraser's 'Letter on the Doctrine of St Simon' »[68], Hill Shine est d'avis que l'introduction en question de Carlyle a servi de base à un article paru dans *Fraser's magazine*. Ce texte, intitulé « Letter on the Doctrine of St Simon »[69], ne serait autre que l'introduction de Carlyle, retravaillée par les éditeurs de la revue. L'hypothèse de Hill Shine, solidement étayée, mérite d'être prise au sérieux. Il suggère que Carlyle aurait envoyé son introduction et sa traduction à Fraser pour qu'il les publie[70]. Un des auteurs de *Fraser's Magazine*

[65] « The « translator's note » is undoubtedly useless now ; however I send it to you as well ; in it I openly express my impression of the possible influence of Saint-Simon and his work upon our English public, and this in terms rather less favourable than the opinion I formed of this last work (an opinion to which I was naturally forced). My duty, in regard to this subject is, I believe, now accomplished. », *ibid*.

[66] « I have every disposition to follow your advice, and stand apart from them », CL V, 222

[67] Il est certain que les saint-simoniens ont eu une influence non négligeable sur les Britanniques, et en particulier les intellectuels. John Stuart Mill, par exemple, consacre plusieurs pages de son autobiographie à ses lectures et à ses rencontres saint-simoniennes. Cf John Stuart Mill, *Autobiography* (1873), Londres : Penguin, 1989, 234 pp., pp. 131-134

[68] Hill Shine, « Carlyle and Fraser's 'Letter on the Doctrine of St Simon' », *op. cit*. Voir aussi CL V, 135, 300, VI, 118 ainsi que Rodger Tarr, *Thomas Carlyle, a Descriptive Bibliography*, *op. cit.*, p. 467

[69] « Letter on the Doctrine of St. Simon », *Fraser's magazine*, vol. V, n° 30 (juillet 1832)

[70] Les correspondances ne corroborent pas explicitement ce fait, comme le rappellent les éditeurs des *Collected Letters*. Voir CL VI, note 1 pp. 118-119. Cependant, Carlyle relate un dîner peu réussi chez Fraser, où un architecte aurait tenu des propos sans fondement sur les saint-simoniens (CL V, 363). Carlyle ne précise pas s'il a corrigé son interlocuteur pour l'édification de l'assemblée. Il est en tout cas possible que ce sujet de discussion ait aussi été abordé avec Fraser, ce qui aurait amené Carlyle à lui proposer ses récents travaux pour sa revue. Carlyle dit aussi, le lendemain matin, avoir vu Fraser qui s'est lui aussi plaint de sa soirée ; les propos sur les saint-simoniens

(Maginn ou Heraud), avec ou sans l'accord de Carlyle, aurait retravaillé le matériau de l'introduction de Carlyle pour lui donner la forme sous laquelle il a été publié dans *Fraser's* en juin. Cette hypothèse est chronologiquement possible : l'article dans *Fraser's Magazine* a été publié peu après l'achèvement de la traduction du *Nouveau Christianisme* et de l'article correspondant. Carlyle aurait par ailleurs envoyé le numéro en question de la revue à sa mère, lui demandant de le retourner après l'avoir lu[71]. De plus, Carlyle aurait été en collaboration avec Heraud, de *Fraser's Magazine*, et les auteurs de la revue avaient l'habitude d'écrire collectivement leurs articles[72].

Trois arguments de poids semblent soutenir l'attribution de l'article à Carlyle : le style ressemble au sien, il avait des relations avec le groupe d'auteurs de *Fraser's*, et ces derniers retravaillaient souvent les articles des autres. Shine souligne de surcroît des liens étroits entre l'article et la pensée de Carlyle[73]. Comme ce dernier, l'auteur de « Letter on the Doctrine of St Simon » estime que la doctrine saint-simonienne contient des vérités indéniables, même si les applications pratiques sont erronées. Saint-Simon aurait raison d'insister sur la valeur du travail, source de dignité humaine, mais sa doctrine insisterait excessivement sur les aspects matériels, au détriment du spirituel[74].

Malgré cette incomplétude, la pensée de la secte serait fertile en applications utiles, en particulier en ce qui concerne l'organisation des forces matérielles de l'homme. Les travailleurs (y compris les philosophes et les sages) qui rendent le plus de bons services seraient les directeurs généraux de l'humanité. Mais les saint-simoniens auraient ridiculisé une grande vérité en produisant a priori une administration complètement formelle, négligeant ainsi le besoin de réflexion de l'homme. Bien que l'homme ne puisse pas résoudre entièrement le problème de

---

auraient pu resurgir à ce moment-là, menant à une tentative de publication.

[71] *Ibid*., p. 291. *N. B.* : de l'aveu de Hill Shine, il n'est pas entièrement certain que le numéro auquel Carlyle fait référence soit celui où se trouve l'article sur les saint-simoniens, mais la date pourrait correspondre.

[72] Pour la collaboration des différents auteurs de *Fraser's Magazine*, Shine se réfère à une suggestion de Miriam M. H. Thrall dans *Rebellious Fraser's : Nol Yorke's magazine in the days of Maginn, Thackeray and Carlyle* (New York : Columbia University Press, 1934, xiv, 333 pp., p. 274).

Je lui objecterais néanmoins que Carlyle avait une piètre opinion de Heraud, puisqu'il déclare dans une lettre en août 1831 : « Heraud est un misérable petit cockney qui n'a presque rien dans la tête, si ce n'est quelques balbutiements de métaphysique coleridgienne, et un faible sens de la vérité qui se manifeste sans grand profit. » (« Heraud is a little shabby Cockney with next to nothing in him, but some burbles of Coleridgian Metaphysics, and the feeblest vein of *Wahrheitsinn* [sense of truth] manifesting itself unprofitably enough. », CL V, 363). Si Heraud a retouché l'article de Carlyle pour publication, ce qui est possible, je doute que ce fût avec l'accord de ce dernier.

[73] « Carlyle and Fraser's 'Letter on the Doctrine of St Simon' », *op. cit*., p 292

[74] Le Saint-Simonisme, basé sur la partie éthique et morale du christianisme, n'en aurait pas la partie spirituelle, qui lui ferait cruellement défaut.

sa destinée, la société pourrait tenter de s'approcher de la solution et continuer à progresser indéfiniment dans ce sens. Cela rejoint indubitablement l'idée de Carlyle selon laquelle la destinée humaine est régie par une force divine, l'étude de l'histoire étant le meilleur moyen de la discerner. La recherche de solutions sans cesse renouvelées constituerait un processus qui serait l'objet de la civilisation. Ce faisant, la société passerait en alternance par deux étapes : une de foi et de dogmatisme, l'autre d'incrédulité et de révolution.

Selon Hill Shine, de telles observations concordent presque totalement avec la façon de penser et d'écrire de Carlyle, mais des divergences existent tout de même[75]. L'article sur les saint-simoniens comporte une part non négligeable de raisonnement abstrait qui ne lui semble pas correspondre à la façon d'écrire de Carlyle. L'article insiste par ailleurs sur la conscience qu'a l'homme d'accomplir sa destinée, faisant appel aux preuves naturelles d'une intention du créateur. Shine conteste que ce dernier point ressemble tout à fait à la pensée de Carlyle, mais il ne m'en paraît pas si éloigné (Carlyle pense que le passé de l'humanité reflète une intention divine déchiffrable à travers l'étude de l'histoire). De même, Hill Shine estime un peu hâtivement que Carlyle ne se serait pas livré à une critique des aspects mystiques du saint-simonisme, mettant en avant la phrase suivante : « Nous rejetons la partie mystique comme étant fausse ; car, pour reprendre les termes de Voltaire, ce qui n'est pas clair n'est pas français [...] »[76] Carlyle fut souvent qualifié de mystique : Shine semble lui prêter cette caractéristique, et Neff en fait le titre d'un ouvrage[77]. Cependant, Carlyle rejetait tous les aspects religieux du saint-simonisme, niant que Dieu fût revenu à l'homme en Saint-Simon (CL V, 137). Il était de plus constamment préoccupé par le souci de vérité, d'exactitude et de clarté. Malgré ses propres propensions occasionnelles à l'obscurité stylistique, il me semble que Carlyle aurait tout à fait pu critiquer les aspects mystiques et peu clairs des propos saint-simoniens[78]. Shine conclut que les éléments de l'article en harmonie avec la pensée de Carlyle sont largement supérieurs à ceux qui s'y opposent.

La démonstration de Hill Shine, résumée et précisée ci-dessus, semble tout à fait recevable (les arguments les moins convaincants sont d'ailleurs ceux qui vont à l'encontre de l'attribution

[75]*Ibid.*, p. 293.

[76]« The mystical part we reject as spurious ; for, in the words of Voltaire, whatever is not clear is not French [...] », « Letter on the Doctrine of St Simon », *op. cit.*, p. 667

[77]*Carlyle and Mill, Mystic and Utilitarian, op. cit.*

[78]Le mot « incohérent » (« incoherent ») fait partie des reproches liés au mysticisme de Saint-Simon (« Letter on the Doctrine of St Simon », *op. cit.*, p. 667). L'assimilation du mysticisme au manque de clarté me semble être justement un jugement assez typiquement carlylien.

de l'article à Carlyle). Les réflexions de Carlyle me semblent constituer tout ou partie de ce texte, d'autant plus que des thèmes centraux de sa pensée y occupent une place conséquente. La valeur du travail, en particulier, est vantée de façon presque hyperbolique ; or, le labeur – et la nécessité d'accomplir la tâche qui nous est allouée – est un principe organisateur de la vie de Carlyle, et l'objet d'un culte dans *Past and Present*[79]. L'auteur de « Letter on the Doctrine of St Simon » écrit :

> Saint-Simon a conçu l'idée que le destin de l'homme en ce monde est de produire par son travail, ce qui l'a amené à désigner l'industrie comme fin absolue de la société humaine, et les industrieux comme classe supérieure de cette société. En réalité, l'industrie subvient aux besoins physiques de l'homme, mais subvient-elle à ses besoins moraux ? Il est permis d'en douter[80].

Cette déclaration ne correspond pas totalement à *Past and Present* où le travail est représenté comme une fin morale autant – sinon plus – que physique pour l'homme. Il est donc possible, après tout, que le passage (voire l'article) ne soit pas de Carlyle, ou que le second auteur de l'article y ait ajouté ses propres objections. La pensée de Carlyle aurait pu aussi évoluer : il pourrait avoir été amené à reconnaître une dimension spirituelle au travail alors qu'elle ne lui paraissait pas évidente ultérieurement. Ainsi, lorsqu'il rédige *Past and Present* onze ans après son introduction au *Nouveau Christianisme*, ses pas l'auraient mené plus avant sur le chemin de la pensée saint-simonienne.

En outre, l'auteur de l'article sur Saint-Simon insiste sur la nécessité de l'organisation du travail par la société ; ainsi, les hommes ne manqueront pas de travail et les compétences de chacun seront utilisées de façon optimale : « La philosophie de Saint-Simon [...] s'approche le plus de la vérité lorsqu'elle traite de l'organisation et de l'utilisation des forces matérielles de l'homme[81]. » De telles considérations peuvent être attribuées sans difficulté à Carlyle. Elles sont même capitales car elles marquent le commencement d'une réflexion qui arrive à maturité vers 1848. En effet, Carlyle revendique dans *Past and Present* (1843) le droit au travail pour tous les ouvriers, préconisant l'intervention de l'Etat et la fin du laissez-faire. En 1848, la raison majeure de son enthousiasme pour la révolution française réside dans les projets de la jeune

[79] La notion d'un « culte » du travail dans cet ouvrage n'est nullement exagérée puisque Carlyle ne se prive pas de répéter : « Work is Worship » (que l'on peut traduire imparfaitement par « Travailler c'est Vénérer »).

[80] « Saint Simon has conceived that the destiny of man in this world is to produce by labour, which has led him to proclaim industry as the definitive end of human society, and the industrious as the superior class of that society. Industry does in reality provide for all the physical wants of man, but does it provide for his moral wants ? It may be doubted. », « Letter on the Doctrine of St Simon », *op. cit.*, p. 666

[81] « The philosophy of Saint Simon [...] more nearly approaches the truth when it directs the organisation and employment of the material forces of man », *ibid.*, p. 667.

République concernant l'organisation du travail. Les ateliers nationaux de Louis Blanc, en particulier, suscitent son intérêt ; il se met à imaginer des solutions applicables à la Grand-Bretagne, sur le modèle des travaux publics français comme l'assèchement des marais de la Sologne. Ces éléments seront développés dans le cadre du chapitre suivant. Pour l'instant, il importe de signaler que l'organisation du travail préoccupait Carlyle, ce qui d'une part indique qu'il peut sans difficulté être l'auteur au moins partiel de « Letter on the Doctrine of St Simon », et d'autre part suggère que ses espoirs pour la jeune République française en 1848 seraient étroitement liés à sa découverte du saint-simonisme plus de quinze ans auparavant.

De même, « Letter on the Doctrine of St Simon » contient les prémisses du culte des héros carlylien, étroitement lié à celui du travail. L'élite de la société à venir sera composée des personnes les plus industrieuses[82]. Les propos tenus par Carlyle dans son journal, sont presque identiques, ce qui semble confirmer sa participation à l'article :

> La « classe la plus pauvre » est manifestement sur le point de se relever de son état actuel de dégradation profonde. A terme, il est probable que le monde sera divisé plus équitablement, et que celui à qui revient la tâche de labourer aura la meilleure portion des récoltes[83].

Si les travailleurs constituaient la partie supérieure de la société, des distinctions seraient néanmoins établies en fonction de la nature de leur labeur. « Letter on the Doctrine of St Simon » reprend avec approbation les affirmations de Saint-Simon selon lesquelles les travaux les plus précieux concerneraient la science, et les plus élevés la philosophie[84]. Cette classification n'aurait pas déplu à Carlyle, puisque dans *Past and Present* et surtout dans *On Heroes*, la profession la plus noble est celle de l'homme de lettres.

L'attribution au moins partielle de l'article « Letter on the Doctrine of St Simon » à Carlyle semble valide. Plus important encore peut-être, il dénote l'intérêt et l'approbation de Carlyle pour des idées qui reviennent dans ses œuvres ultérieures, en particulier le sentiment d'une crise contemporaine à résoudre grâce à une valorisation du travail et à la constitution d'une nouvelle élite.

---

[82] Les « industrieux » (« the industrious ») sont désignés comme classe supérieure de la nouvelle société envisagée par Saint-Simon (*ibid.*, p. 666, cité précedemment).

[83] « *La classe la plus pauvre* is evidently in the way of rising from its present deepest abasement. In time it is likely the world will be better divided, and he that has the toil of ploughing will have the first cut at the reaping. », James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, *op. cit.*, vol. II, p. 83

[84] « Letter on the Doctrine of St Simon », *op. cit.*, p. 666

3 Rencontres et divergences progressives

Il reste à décrire la fin de cette communion d'esprit (partielle) avec le mouvement saint-simonien. Au début de 1831, comme on l'a vu, Carlyle se désolidarise de la secte, même s'il demeure curieux quant à son devenir et continue d'estimer ses disciples. La relation semble se raviver lorsque Carlyle rencontre des saint-simoniens en personne, lors de leur mission à Londres. Au vu de la correspondance de d'Eichthal avec des penseurs britanniques comme John Stuart Mill, Carlyle et d'autres, le père du mouvement, Enfantin, a en effet cru bon de l'envoyer sur place, en compagnie de Charles Duveyrier, afin de mener à bien une conversion.

La visite de Gustave d'Eichthal : le début d'une amitié

En décembre 1831, Jane Carlyle relate comment Gustave d'Eichthal est venu frapper à la porte de son domicile :

> Mais les personnes les plus intéressantes que nous ayons rencontrées sont les saint-simoniens. Vous pouvez vous imaginer comme mon cœur s'est mis à battre lorsqu'une carte de visite portant le nom de Gustave d'Eichthal me fut remise l'autre jour, alors que je me trouvais seule. Notre rencontre fut des plus cordiales ; et, comme il parle un bon anglais, nous parvînmes à tenir une conversation assez volubile jusqu'à ce que Carlyle rentre et prenne la relève. Gustave est quelqu'un que l'on aime dès le premier regard – à l'allure si douce, confiante et sincère, prêt à agir et à souffrir pour sa foi. Il est accompagné d'un ami, que nous avons reçu ici aujourd'hui avec Mill et Detrosier[85] ; c'est un HOMME plus fort, et peut-être plus noble que Gustave, dont Carlyle semble s'être entiché. Duverrier, ainsi qu'on l'appelle, il me semble, est laid au premier abord : le visage considérablement marqué par la petite vérole ; mais peu à peu on revient sur sa première impression, tant son expression est amène et imposante. Nous espérons voir beaucoup ces hommes avant de quitter Londres. Ils semblent tous deux nourrir un profond respect pour Carlyle – comme c'est le cas de tous ceux que je vois[86].

Carlyle, qui désirait depuis longtemps rencontrer d'Eichthal au point de l'avoir invité en

[85] Roland Detrosier, partisan des idées d'Owen, était un sympathisant des saint-simoniens, même s'il n'adhérait pas aux aspects religieux de leur doctrine (Richard Pankhurst, *The Saint Simonians, Mill and Carlyle*, *op. cit.*, p. 44).

[86] « But the most interesting acquaintances we have made are the St. Simonians. You may fancy how my heart beat when a card bearing the name of Gustave d'Eichthal was sent up the other day, when I happened to be alone. Our meeting was most cordial ; and, as he talks good English, we contrived to carry on a pretty voluble conversation till Carlyle came home and relieved me. He (Gustave) is a creature to love at first sight – so gentle and trustful and earnest-looking, ready to do and suffer all for his faith. A friend accompanies him, whom we had here to-day along with Mill and Detrosier ; a stronger, perhaps nobler MAN than Gustave, with whom Carlyle seems to be exceedingly taken. He (Duverrier I think they call him) is at first sight ugly : all pitted with the smallpox ; but by-and-by you wonder at your first impression, his countenance is so prepossessing and commanding. We hope to see a great deal of these men before we leave London. Both seem to entertain a high respect for Carlyle – as indeed everybody I see does. », CL VI, 100-101.

Les éditeurs des *Collected Letters* furent en mesure de dater cette missive au 23 janvier 1832, c'est-à-dire après la visite de d'Eichthal mais avant les nouvelles de la mort du père de Carlyle. Froude, qui la reproduisit également, s'était semble-t-il trompé en la classant parmi les lettres de décembre 1831 (*Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of His Life*, *op. cit.*, II, p. 224).

Ecosse[87], n'est pas moins ému que son épouse de cette visite. Il écrit à sa mère qu'il a reçu d'Eichthal, « un véritable Français saint-simonien, venu ici comme missionnaire ! »[88] Dans la même lettre, il lui fait part de son intention de se rendre à une conférence d'Owen le soir même. L'exaltation de Carlyle face à un véritable saint-simonien, et sa présence aux rassemblements owenistes, démentent l'image conservatrice et réactionnaire que certains critiques ont parfois donnée de lui[89].

Cependant, Carlyle se détache rapidement du saint-simonisme et de l'owenisme, même s'il prête toujours attention à leur devenir[90]. Dès février 1832, il s'impatiente du babillage des saint-simoniens, et dit n'avoir cure des agissements d'Owen :

> Deux saint-simoniens se trouvent ici : G. d'Eichthal, et un certain Duverryer [*sic*] ; ils n'ont pas grande allure et sont à mon avis les deux plus grands parleurs que j'ai entendus. [...] Owen aussi est en voie de « planter un grain de moutarde »[91] destiné à devenir une vérité universelle : de quel type, je ne le sais et je n'en ai cure[92].

Son admiration pour le mouvement semble céder la place à un intérêt pour les disciples de la secte en tant qu'individus. S'il est d'abord impressionné par Duveyrier, comme le montre la lettre de son épouse citée plus haut, il finit par avoir une piètre opinion de lui[93]. D'Eichthal, en revanche, fait l'objet d'une affection durable : Carlyle s'enquiert fréquemment de lui et le salue par correspondants interposés[94]. En février 1833, il l'assure de son affection, se réjouissant

[87] CL V, 283

[88] « an actual Saint-Simonian Frenchman, arrived as a Missionary here ! » (CL VI, 94, lettre du 22 janvier 1832)

[89] Nous avons vu que l'opinion publique victorienne s'était retournée contre Carlyle après la publication de *Latter-Day Pamphlets*. L'utilisation ultérieure des théories carlyliennes par les régimes fascistes, dont il sera question dans le chapitre 7 (voir la section A sur les Français en tant que race), a également nuit à sa réputation. En outre, certains de ses critiques les plus prestigieux, comme Louis Cazamian, nourrissaient des sympathies politiques d'extrême droite qui lui ont – par extension et anachroniquement – été attribuées. Nous verrons qu'en fait les idées de Carlyle ont suscité – et mériteraient encore de susciter – l'intérêt de personnes de tous horizons politiques, du politicien Léon Bloy au défenseur des droits de l'homme Victor Basch.

[90] Alors qu'il avait précédemment évoqué les progrès fulgurants des saint-simoniens, ne doutant pas qu'ils finissent par convertir le monde (CL V, 300-301), Carlyle prédit désormais leur fin prochaine. Cela ne l'empêche pas d'apprécier un rapport de son frère John, qui a assisté à un rassemblement saint-simonien (CL VI, 27).

[91] Cette allusion à un grain de moutarde fait suite à un discours prononcé par Owen : à un rassemblement de l'Association contre l'ignorance et la pauvreté (Association for removing ignorance and poverty), il avait comparé cette organisation au « grain de moutarde dont un arbre jaillirait, sous les branches duquel toutes les nations de la Terre se réjouiraient » (« the grain of mustard seed from which a tree would spring forth under the branches of which all the nations of the earth shall yet rejoice »). Ces propos, qui font peut-être écho à la Bible (Matthieu 13 :31), avaient été reproduits dans *The Examiner* (22 janvier 1832). Voir CL VI, 127, note 24.

[92] « Two St Simonians are here : G. d'Eichthal, and one Duverryer [*sic*] ; meet with small countenance, & are to my mind the greatest Babblers I have heard. [...] Owen also is « planting a grain of mustard seed » that is to be a world-truth : of what sort I know not, care not. », CL VI, 127.

Voir également CL VI, 117 : « Vous avons deux missionnaires saint-simoniens ici ; pleins d'un zèle sincère ; prolixes en jargon à demi vrai et plutôt ennuyeux pour moi. » (« We have two Saint-Simonian Missionaries here ; full of earnest zeal ; copious enough in half-true, and to me rather wearisome jargon »).

[93] « Duverrier [*sic*], j'en ai peur, n'est qu'une sorte de dilettante, comme il y en a des millions. », déclare Carlyle à Mill en avril 1833 (« Duverrier [*sic*], I fear, is but a kind of Dilettante, as such millions are », CL VI, 374).

[94] Carlyle demande des nouvelles de d'Eichthal à Mill (par exemple en CL VI, 239) ou lui transmet ses salutations par l'intermédiaire de son frère (CL VI, 321). Il suit ses déplacements, à Rome (CL VI, 351), et plus tard en

qu'il ait quitté les rangs des saint-simoniens[95], dont il était pourtant le plus sincère[96]. En juin, il est plein de compassion pour le Français, qui connaît des difficultés dans le procès saint-simonien[97], et qu'il n'a, dit-il, jamais tant aimé :

> Le procès saint-simonien surpassa tous les drames que j'avais lus depuis des années [...] Pauvre Gustave ! Je l'aime mieux que jamais, tel qu'il m'apparaît là ; je ne désespérerai jamais non plus de son devenir public ou personnel [...]. Mais dans l'ensemble, le tempérament français, tel qu'il s'est révélé dans ces deux générations, dans leurs première et seconde révolutions, n'est-il pas très stérile et très pauvre ? Jamais une nation en fut moins bien préparée à une dislocation subite des vieux liens et des vieilles habitudes ; les vieux sans-culottes avaient seulement la force de tuer et de mourir. Puis il y a eu ces nouvelles figures, avec leur visionnaire déchu pour homme-Dieu, toutes leurs idées sur la « femme libre », et leur incapacité à parler jusqu'à ce qu'elle apparaisse (et leur droit de vote, par scrutin ou autre)[98] – le monde a-t-il souvent vu de telles choses ? C'est à mon sens profondément intéressant, et pourtant déplorable à l'excès. – J'ai lu Levasseur[99], comme je vous l'ai dit ; mais il ne m'a pas appris grand chose : Thiers en a déjà repris l'essentiel et le présente mieux[100].

Ce passage, certes long, mérite d'être cité tant il est révélateur. Tout d'abord, l'intérêt de Carlyle pour le devenir de la secte est confirmé. Il apparaît cependant plus attaché aux hommes – en particulier d'Eichthal – qu'au mouvement. Surtout, le fil de sa pensée en dit long : le procès

Grèce (CL VII, 267).

[95] « Toute mon affection aux d'Eichthal : on se souvient bien d'Adolphe ici ; assurez Gustave que j'éprouve de l'amitié pour lui, et que je me réjouis qu'il en ait fini avec le saint-simonisme. » (« My kind love to the d'Eichthals : Adolphe I find well remembered here ; assure Gustave that I affectionately regard him, and rejoice that he is out of Saint Simonism »), CL VI, 321

[96] « De tous les saint-simoniens il était le plus sincère. » (« Of all saint-simoniens he was the truest », CL VI, 438-9) constitue un grand compliment, étant donné la valeur que Carlyle attache à « true » (« sincère », mais aussi « vrai »).

[97] Cinq saint-simoniens (Prosper Enfantin, Michel Chevalier, Emile Barrault, Charles Duveyrier et Olinde Rodrigues) furent traduits en justice le 27 et le 28 août 1832. Le principal chef d'accusation (outre la formation, sans l'autorisation du gouvernement, d'une association de plus de vingt personnes) était l'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, par des discours proférés et par des écrits imprimés et distribués. Charles Duveyrier, qui fréquentait Carlyle, fut poursuivi pour un article intitulé « De la Femme » publié dans le *Globe* du 12 janvier 1832, qui critiquait notamment l'institution du mariage. Ces événements précipitèrent le départ de Londres de Duveyrier, mais aussi de d'Eichthal, qui était son « conseil » (les saint-simoniens ne prirent aucun avocat, préférèrant avoir des « conseils » membres de leur secte). Source : *Procès complet des saint-simoniens, avec les portraits des accusés*, Paris : B. Warée aîné, 1832, 45pp, pp. 2-9.

John Stuart Mill fit parvenir à Carlyle un exemplaire du procès saint-simonien, *Religion Saint-Simonienne. Procès en la Cour d'Assises de la Seine, les 27 et 28 août 1832* (CL VI, 389, note 14). Ce texte est reproduit dans *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin* (Paris : Dentu, 1865, 2 vol.).

[98] Il est question des saint-simoniens et de leurs idéaux : l'établissement d'une nouvelle religion, une plus grande égalité des sexes et une meilleure éducation pour les femmes, l'attente d'une femme messie, et le suffrage universel.

[99] Carlyle avait commencé ses lectures pour *The French Revolution*, et avait pris connaissance des *Mémoires de R. Levasseur (de la Sarthe)* (1829) par René Levasseur (1747-1834).

[100] « The St Simonian *Trial* was better than any Drama I had read for years [...] Poor Gustave ! I love him better than I ever did, as he is seen there ; neither will I ever despair of his fortunes outward or inward [...]. But on the whole is not the French character, as shewn in these last two generations, in their revolutions first and second, a very barren, very lean one ? Never was a nation worse prepared with individual strength or light of any kind for a bursting asunder of all old bounds and habits ; the old Sansculottes had only the strength to kill and die : and then these new figures, with their Bankrupt Projector of a God-Man, and all this of the *femme libre*, and their inability to speak *till* she appear (and *vote*, by ballot or otherwise) – did the world often witness the like ? I declare it is deeply interesting yet lamentable exceedingly. – I have read Levasseur, as I said ; but learned little from him : Thiers has most of it, in better state already. », CL VI, 403. Voir également CL VI, 389, où l'intérêt de Carlyle pour le procès des saint-simoniens se manifeste clairement.

saint-simonien induit Carlyle à suivre l'actualité française[101] ; celle-ci l'amène à s'interroger sur le caractère national français ; il recherche les explications et les manifestations de celui-ci dans les révolutions de 1789 et de 1830[102]. Ainsi, les saint-simoniens ont contribué à orienter la pensée de Carlyle vers la Révolution.

Après la relative dissolution du mouvement[103], Carlyle décide d'écrire un essai sur les saint-simoniens – une fois qu'il aura fini *The Diamond Necklace* –[104] mais ce projet n'aboutit jamais. Ses centres d'intérêt demeurent plus que jamais français, mais la Révolution semble supplanter le saint-simonisme. En outre, des conférences douteuses organisées à Londres par ces derniers dissuadent Carlyle de persévérer dans la rédaction de son essai[105]. Le détachement de l'Ecossais est total, et la séparation consommée, malgré l'intérêt personnel qu'il continue de porter à d'Eichthal.

Le saint-simonisme et les intellectuels britanniques désenchantés

Pour conclure cette section sur les saint-simoniens, quelques remarques de contexte s'imposent : même s'ils sont étonnants par rapport aux idées reçues que l'on a parfois sur Carlyle, ces contacts avec la secte française étaient loin d'être un phénomène isolé. La portée de l'influence saint-simonienne dans la Grande-Bretagne du XIXe siècle ne se cantonne pas au seul penseur écossais. Ce dernier participe – initialement à son insu – à un mouvement beaucoup plus large qui inclut certains des penseurs victoriens les plus prestigieux. Elie Halévy, dans son *Histoire du peuple anglais au XIXe siècle*, donne des détails sur une crise qui frappa notamment le très jeune John Stuart Mill :

> Il faut noter, enfin, chez certains intellectuels, une sorte de désenchantement. John Stuart Mill, destiné par son père depuis l'enfance à devenir un jour le chef de l'école utilitaire, a raconté dans un livre classique la crise qu'il traversa vers cette date. Ses amis Maurice et Sterling subissaient l'influence de Coleridge, de la métaphysique allemande, et, l'un après l'autre, se faisaient ordonner prêtres anglicans. Stuart Mill, qui ne pouvait les suivre,

[101] Carlyle suit les événements dans la presse, mais se délecte également de détails recueillis sur place par Mill : ce dernier lui relate l'installation des saint-simoniens dans leur villa de Ménilmontant, où ils partagent les tâches ménagères car ils considèrent qu'avoir des domestiques constitue un vestige d'esclavagisme ; Carlyle s'en amuse beaucoup, imaginant Duveyrier avec un tablier de serveur en train de vider des seaux d'eau sale pour sauver le monde (CL VI 174-5).

[102] Voir aussi CL VI 389, où les considérations sur les saint-simoniens sont également mêlées à celles sur la Révolution.

[103] Dès février 1832, Carlyle est conscient de la scission entre Enfantin et Bazard (CL VI, 127), et, un an plus tard, se félicite du départ de d'Eichthal de la secte. Cette défection est loin d'être un cas isolé et le saint-simonisme périclite avant d'être repris par des individus qui ne font que précipiter sa chute.

[104] CL VI, 6

[105] CL VII, 41

> éprouvait pourtant le même malaise qu'ils avaient éprouvé avant de se convertir, sentait l'insuffisance sentimentale de la doctrine utilitaire, la nécessité de la compléter par quelque emprunt à une source étrangère, de corriger en quelque sorte Bentham par Coleridge[106].

Les idées saint-simoniennes, parvenues jusqu'à Carlyle – alors isolé dans sa ferme écossaise –, touchèrent, à plus forte raison, John Stuart Mill :

> Le hasard le mit [John Stuart Mill] en contact avec deux missionnaires saint-simoniens, venus de Paris pour opposer le millénium de Bazard et Enfantin au millénium d'Irving, au millénium de Robert Owen ; et il crut avoir trouvé dans la religion saint-simonienne cette foi nouvelle qui, sans le condamner à revenir aux dogmes morts, lui permettrait de combler le vide de son âme. Carlyle, dont il était devenu l'ami intime, subissait la même influence[107].

On pourrait aller plus loin qu'Halévy et dire que cette influence commune fut à l'origine de leur grande amitié. Carlyle et Mill se rencontrèrent en effet en grande partie par l'intermédiaire de la secte qui les fascinait tous deux. Carlyle entra en contact avec Mill car il avait cru (à juste titre) déceler une veine saint-simonienne dans ses écrits[108]. Tous deux partageaient globalement la même opinion quant à la secte française (même lorsque celle-ci commença à décliner), et ce fut le début d'une relation très fructueuse, sans laquelle *The French Revolution* n'aurait jamais pu être écrite[109].

De même, Emerson, autre personnage très important pour Carlyle, entame une relation avec lui par le truchement des saint-simoniens : d'Eichthal recommande Emerson à Mill, qui à son tour le met en relation avec Carlyle, lui fournissant une lettre d'introduction[110]. Les saint-simoniens sont donc plus ou moins à l'origine des interactions de Carlyle avec des intellectuels de sa trempe. Par ailleurs, ils furent loin de n'être en contact qu'avec Carlyle et Mill, et suscitèrent un débat houleux qui nourrit une polémique parmi les penseurs de l'époque.

Pankhurst, dans *The Saint Simonians, Mill and Carlyle*, rend compte de la diversité des réactions à la mission française[111]. Les penseurs britanniques étaient loin d'être unanimes quant aux disciples de Saint-Simon. Par exemple, Carlyle se livre à une critique féroce des écrits négatifs de Southey à leur sujet, qui avaient été publiés dans *Quartely Review* ; en septembre 1831, il

[106] *Histoire du peuple anglais au XIXe siècle, op. cit.*, p. 437

[107] *Ibid.*

[108] Les articles de Mill, intitulés « Spirit of the Age » et publiés dans *The Examiner*, incitèrent Carlyle à lui écrire (CL V, 216). Voir également CL VI, 156, note 9, où les auteurs rappellent que Mill signe ses textes dans *The Examiner* « A.B. », y compris ceux qui ont contribué à le mettre en contact avec Carlyle.

[109] Mill se révèle un interlocuteur d'une valeur inestimable à ce sujet, et c'est lui qui, par de nombreux envois de livres et de documents permet à Carlyle de mener à bien ses recherches. Cet aspect sera abordé plus en détail ultérieurement.

[110] CL VI, 425 et 430

[111] Pour ces considérations, trop générales dans le cadre de cette recherche, on se référera très utilement à l'ouvrage de Pankhurst (*The Saint Simonians, Mill and Carlyle, op. cit.*, pp. 40-59 en particulier).

écrit : « C'est un article tout à fait lamentable, écrit dans l'esprit, non pas d'un philosophe, mais d'un maître de chapelle paroissial[112]. » Même s'il a clairement pris ses distances par rapport à eux, l'Ecossais est toujours prêt à condamner les calomnies de la presse sur les saint-simoniens français[113]. Conscients du déclin de la secte, Carlyle et Mill conservent une sorte de loyauté à son égard, la contemplant toujours d'un œil attentif et spéculateur. Halévy conclut :

> Pendant deux ou trois ans le jeune Carlyle et John Stuart Mill, plus jeune encore, se crurent philosophiquement d'accord : ils communièrent en Saint-Simon. Tous deux tenaient l'Eglise pour condamnée à brève ou à longue échéance : mais ils se désintéressaient du sort de la bataille, qu'ils considéraient comme acquis. Ils voulaient, pour parler le langage de leurs maîtres sains-simoniens, essayer de deviner quel régime positif serait institué, une fois effectuées les destructions nécessaires, et tracer le programme de cette ère organisatrice qui devrait succéder à l'ère critique ouverte par les révolutions de 1789 et de 1830. Et cet état d'esprit n'était ni chez Stuart Mill ni même à la rigueur chez Carlyle un esprit rétrograde : mais ce n'était pas un esprit de lutte[114].

Halévy va un peu loin en déclarant qu'« ils communièrent en Saint-Simon » : ni Mill ni Carlyle ne crurent jamais aux enseignements religieux de la secte, à savoir que Dieu était revenu à la France en Saint-Simon. Par ailleurs, les deux penseurs britanniques « se crurent philosophiquement d'accord » au-delà de l'effondrement de la secte, doutant de concert de son succès et prédisant sa fin prochaine. Mais Halévy a raison de souligner la communauté de leurs réflexions sur le devenir de l'Europe, et leur collaboration intime, déclenchées par un même intérêt pour Saint-Simon.

Conclusion sur la portée du saint-simonisme

La portée du saint-simonisme dans la pensée de Carlyle est considérable, sous davantage d'aspects que la critique a bien voulu le dire. La proximité idéologique de leurs théories est indéniable, et, même s'il s'agit initialement d'une coïncidence plus que d'une véritable influence[115], le saint-simonisme a pu conforter Carlyle dans ses opinions et lui fournir des pistes supplémentaires auxquelles il n'avait pas songé. Des œuvres comme *Sartor Resartus* et *Past and Present* n'auraient pas tout à fait été les mêmes sans la secte française. Surtout, celle-ci

[112] « It is an altogether miserable Article ; written in the spirit not of a Philosopher but of a Parish Precentor », CL V, 427. Plus tard, en février 1832, alors que les missionnaires saint-simoniens l'exaspèrent au plus haut point, Carlyle reste tout aussi virulent dans son attaque du compte-rendu de Southey sur les missionnaires saint-simoniens, le qualifiant des épithètes suivants : « insignifiant, borné, et, dans l'ensemble, erroné et sans qualités » (« trivial, purblind, and on the whole erroneous and worthless. », CL VI, 117).

[113] Richard Pankhurst, *The Saint Simonians, Mill and Carlyle*, *op. cit.*, p. 60.

[114] Elie Halévy, *Histoire du peuple anglais au XIXe siècle*, *op. cit.*, pp. 437-438.

[115] « Signs of the Times », publié avant tout contact avec les saint-simoniens, prouve bien que Carlyle n'a pas attendu ceux-ci pour dénoncer l'âge de la machine, le laissez-faire et les affres de la condition ouvrière, d'autant plus injuste que les travailleurs devraient être davantage valorisés aux dépens des oisifs. De telles idées se trouvaient déjà chez Owen (*Report on New Lanark*, 1817).

lui ouvre de nouveaux horizons : isolé dans sa ferme écossaise, il se rend compte de l'existence d'une communauté intellectuelle européenne susceptible d'enrichir sa propre vision. Cette prise de conscience influença peut-être sa décision d'emménager à Londres. Elle l'amena indéniablement à rencontrer d'Eichthal, Duveyrier, Emerson, Mill et d'autres penseurs britanniques. Elle suscita aussi un intérêt pour l'actualité française qui, amenant des considérations sur le caractère et sur l'histoire française, finit par déboucher sur les travaux bien connus concernant la Révolution française. J'espère avoir retracé ici les principales étapes chronologiques, et démêlé les sources disponibles sur les contacts saint-simoniens de Carlyle ; une étude plus thématique complétera ultérieurement le portrait de cette relation. En effet, malgré des divergences religieuses et des désillusions croissantes, l'influence sur l'idéologie carlylienne est capitale.

B La crise existentielle de *Sartor Resartus* : des anti-valeurs qui se cristalliseront autour de la France

Sartor Resartus (1833)[116] est le premier ouvrage d'envergure de Carlyle, qui s'était jusque là contenté de traductions, de travaux biographiques, d'articles et d'essais. Son idéologie s'y exprime pour la première fois, avec une densité et une complexité qui a découragé plus d'un lecteur, mais qui est fascinante pour tout spécialiste de Carlyle : il s'agit à mon sens d'un programme, d'un manifeste qui préfigure la quasi-totalité de l'œuvre à venir du penseur écossais. L'ouvrage est aussi en même temps un roman de formation goethéen, comportant des aspects autobiographiques. La structure assez complexe comprend plusieurs éléments imbriqués : l'introduction et les réflexions d'un éditeur imaginaire sur la philosophie du vêtement ; un traité morcelé, brillant et intrigant, sur ce sujet par un certain Teufelsdröckh ; et une biographie de ce dernier, personnage haut en couleur, dont le nom allemand signifie « crotte du diable »[117]. Teufelsdröckh, dont la biographie constitue le cœur du roman, traverse une période de crise à

[116] *Sartor Resartus*, achevé par Carlyle en 1831, fut initialement publié par *Fraser's Magazine* en épisodes en 1833-1834. Il faut attendre 1836 pour que l'ouvrage soit publié d'un bloc aux Etats-Unis, et 1838 pour qu'il paraisse à Londres dans son ensemble.

[117] Dans son ouvrage sur *Sartor Resartus*, qui fait autorité parmi la critique, G. B. Tennyson illustre la complexité de cette structure par un schéma comprenant six cercles qui se chevauchent. Voir G. B. Tennyson, *Sartor called Resartus, the Genesis, Structure and Style of Thomas Carlyle's First Major Work*, Princeton, New Jersey : Princeton University Press, 1965, viii, 354pp., p. 169.

l'instar de Carlyle quelques années plus tôt[118]. En proie aux déceptions amoureuses et au doute religieux, et toujours à la recherche de son identité, le personnage principal finit par recouvrer la foi et, surtout, par se découvrir une vocation : celle d'écrivain, perçue comme un véritable sacerdoce[119]. Cette révélation est également celle de Carlyle, qui, après avoir oscillé entre plusieurs professions (prêtrise, enseignement, droit), se découvre écrivain ; elle sera ultérieurement complétée par sa décision de préférer le fait à la fiction, l'histoire à la littérature.

Il ne s'agit pas de se livrer ici à une analyse détaillée de *Sartor Resartus* : cet ouvrage a fait l'objet de nombreux travaux critiques, et il n'est pas tout à fait aussi essentiel à cette étude que les autres œuvres de Carlyle portant directement sur la France. Cependant, *Sartor Resartus* ne peut être entièrement passé sous silence pour deux raisons : on y décèle d'une part une influence française saint-simonienne ; d'autre part, ce texte matrice, autobiographique et symbolique, contient en germe toutes les grandes idées qui vont conditionner la vision carlylienne de la France. Accessoirement, bien des éléments développés et essayés dans *Sartor Resartus* feront partie de l'« arsenal littéraire permanent de Carlyle »[120], appelé à servir dans ses œuvres ultérieures comme *The French Revolution*.

1 Impact saint-simonien sur un ouvrage fondateur

L'influence des saint-simoniens sur *Sartor Resartus* n'est pas au demeurant surprenante : le gros de la rédaction de l'ouvrage a lieu immédiatement après la réception et la lecture par Carlyle des textes fondateurs du mouvement. On peut cependant émettre quelques réserves : premièrement, des textes relevant plus clairement de la pensée sociale, comme *Past and Present,* dénotent plus clairement cette influence[121] ; deuxièmement, les idées de Carlyle étaient assez bien arrêtées, comme l'indique « Signs of the Times » (1829). Toutefois, comme Hill Shine le fait remarquer, *Sartor Resartus* est l'ouvrage de Carlyle qui contient les allusions les plus

[118]Cette crise, et la perte de foi religieuse qui l'accompagne, pourrait également représenter la situation de l'Europe au XIXe siècle, à un moment où la foi religieuse a été détruite par les Lumières (celles-ci sont d'ailleurs mentionnées dans *Sartor Resartus*). Teufelsdröckh ne serait ainsi pas tant le double de Carlyle que le *Zeitgeist* du XIXe siècle.

[119]Carlyle utilise le terme « sacerdoce » (« priesthood », *Sartor Resartus*, *op. cit.*, p. 151) dans un passage qui préfigure déjà la recherche d'un nouveau clergé dans *Past and Present* et, surtout, le culte des héros et la vision de l'homme de lettres comme le héros contemporain dans *On Heroes*.

[120]« Carlyle's permanent literary arsenal ». Cette formule est de G. B. Tennyson dans *Sartor Called Resartus* (*op. cit.*, p. 8).

[121]Des critiques comme David Cofer (*Saint-Simonism in the Radicalism of Thomas Carlyle*, *op. cit.*) et, dans une grande mesure, Richard Pankhurst (*The Saint Simonians, Mill and Carlyle*, *op. cit.*) se penchent davantage sur les écrits sociaux que sur *Sartor Resartus*.

directes au saint-simonisme[122].

Deux références très explicites à la secte sont dignes d'être signalées ; la première est une citation explicite de Saint-Simon :

> Ailleurs, il [Teufelsdröckh] cite sans le condamner cet étrange aphorisme de Saint-Simon, sur lequel il y aurait beaucoup à dire, tant au sujet du texte que de son auteur : « *L'âge d'or qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé est devant nous*[123]. »

La reprise de cet aphorisme dans *Sartor Resartus* est loin d'être anodin : il confirme la vision carlylienne de l'histoire selon laquelle des cycles de destruction et de reconstruction alternent. Si le penseur écossais estime – comme les saint-simoniens – que le XVIIIe siècle est une période essentiellement négative et destructrice, il ne souhaite pas un retour à l'ancien ordre établi. Certes, la république romaine et la monarchie féodale sont deux périodes que Carlyle considère comme des « âges vigoureux », l'exact équivalent des « époques organiques » des saint-simoniens[124]. Mais il se tourne résolument vers le futur, sans se plonger dans une nostalgie du passé comme le font beaucoup de ses contemporains britanniques. La métaphore du Phénix (le chapitre cinq de *Sartor Resartus* est d'ailleurs intitulé « The Phoenix ») est révélatrice et reviendra dans d'autres œuvres comme *Past and Present*. G. B. Tennyson[125] est d'avis que cette idée de la mort et de la renaissance de la société (associée à l'image du Phénix) est saint-simonienne, mais aussi allemande : Carlyle aurait pu l'extraire de ses lectures de Herder. Il convient donc d'être prudent, mais il ne fait pas de doute que les saint-simoniens, à défaut peut-être d'avoir semé ces idées dans l'esprit de Carlyle, les y ont confortées. L'historiographie carlylienne fera l'objet d'une analyse plus détaillée dans les chapitres 7 et 8 de cette étude ; il s'agit pour l'instant de mettre en évidence l'influence saint-simonienne sur l'œuvre-programme de Carlyle.

---

[122]Hill Shine, *Carlyle and the Saint-Simonians*, *op. cit.*, p. 71. Hill Shine fait remarquer l'importance de *Sartor Resartus* dans les relations aux saint-simoniens, mais, chose étonnante et quelque peu décevante, il se sert assez peu de cet ouvrage pour sa démonstration dans le chapitre pertinent (chapitre VI, « From *Sartor Resartus* to the Beginnings of the *French Revolution* (1831-1834) », pp. 70-119).

[123]« Elsewhere he [Teufelsdröckh] quotes without censure that strange aphorism of Saint-Simon's, concerning which and whom so much were to be said : *L'âge d'or qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé est devant nous* ; The golden age which a blind tradition has hitherto placed in the Past is Before us. », Thomas Carlyle, *Sartor Resartus*, *op. cit.*, pp. 179-180

[124]Hill Shine, *Carlyle and the Saint-Simonians*, *op. cit.*, pp. 81-83. Cette vénération de l'âge féodal exite aussi dans *Past and Present* et dans les réflexions de Carlyle sur l'organisation du travail à la fin des années 1840. La notion d'« époques organiques » est notamment présente dans *Exposition de la Doctrine de Saint-Simon*, *Première année, 1828-1829*, (Extraits de *L'Organisateur*, textes de Barthélémy-Prosper Enfantin (1796-1864), Hippolyte Carnot (1801-1888), Henri Fournel (1799-1876), Charles Duveyrier (1803-1866) et Émile Barrault (1799-1869), 3ème édition, revue et augmentée, Paris : Au Bureau du Globe et de l'Organisateur, 1831, 432 pp.), pp. 42, 252, 272. Une « époque organique » serait une période pendant laquelle la société a le sentiment d'avoir une destinée précise, tandis que de grands hommes tentent d'accroître la puissance morale, intellectuelle et physique des masses afin de remplir ces objectifs (*ibid*., p. 42).

[125]G. B. Tennyson, *Sartor called Resartus*, *op. cit.*, p. 143.

La seconde allusion au saint-simonisme dans *Sartor Resartus* est plus complexe et met en scène la secte française en relation avec le protagoniste Teufelsdröckh :

> Il avait été remarqué que, lorsque les nouvelles troublantes de ces Trois Jours parisiens se propagèrent de bouche en bouche, assourdissant toutes les oreilles de Weissnichtwo, Herr Teufelsdröckh, pour autant que l'on sache, ne prononça pas une seule syllabe, au « Ganse » ou ailleurs, si ce n'est ces trois mots : « Es geht an » (C'est le début). [...] lorsque la société saint-simonienne fit parvenir là-bas ses Propositions, et que le « Ganse » tout entier n'était qu'un brouhaha de rires, de lamentations et de cris de surprise, notre Sage demeura assis en silence ; et à la fin du troisième soir il déclara simplement : « Voici également des hommes qui ont découvert, non sans surprise, que l'Homme est toujours Homme ; et on les voit déjà appliquer de façon erronée cette haute vérité oubliée depuis longtemps. » Depuis lors – on s'en est assuré en interrogeant le Responsable du Courrier –, au moins une lettre et sa réponse ont été échangées entre Messieurs Bazard-Enfantin et notre professeur en personne ; leur contenu ne peut à présent que faire l'objet de spéculations. Lors de la cinquième nuit qui suivit, on l'aperçut pour la dernière fois !
> Cet homme inestimable, tellement haï par la plupart des Sectes hostiles qui ébranlent notre Ere, a-t-il été enlevé par certains de leurs émissaires ; ou s'est-il rendu volontairement à leurs quartiers généraux afin de s'entretenir avec eux et de leur faire face[126] ?

Malgré son caractère bien évidemment fictionnel, ce passage représente, à l'inverse des correspondances, un commentaire public et non privé de Carlyle sur la secte française. Il est donc à considérer avec grande attention. Il est question des saint-simoniens, mais aussi de la révolution de 1830. Teufelsdröckh, avare de paroles (un peu comme le protagoniste de *The Spectator*, une des lectures de prédilection de Carlyle), déclare simplement au sujet de cette révolte : « it is beginning ». Carlyle pensait, depuis un moment, qu'une révolte était inévitable étant donné les conditions de vie des classes pauvres. « Signs of the times » traduisait déjà son inquiétude. Par ailleurs, dans ses lettres précédemment citées, il estimait qu'une réorganisation de la société (au profit des travailleurs) était inévitable, le saint-simonisme ainsi que l'agitation politique française et britannique constituant des signes avant-coureurs. Cette conscience d'une crise, non seulement dans son pays, mais dans l'Europe tout entière, le convainquit sans doute en grande partie de s'intéresser à la France. Celle-ci était en effet, à son sens, le pays le plus prompt à réagir et à manifester des symptômes visibles d'une crise que les autres pays pourraient éviter

[126] « It had been remarked that while the agitating news of those Parisian Three Days flew from mouth to mouth, and dinned every ear in Weissnichtwo, Herr Teufelsdröckh was not known, at the *Ganse* or elsewhere, to have spoken, for a whole week, any syllable except once these three : *Es geht an* (It is beginning). [...] when the *Saint-Simonian Society* transmitted its Propositions hither, and the whole *Ganse* was one vast cackle of laughter, lamentation and astonishment, our Sage sat mute ; and at the end of the third evening said merely : 'Here also are men who have discovered, not without amazement, that Man is still Man ; of which high, long-forgotten Truth you already see them make a false application.' Since then, as has been ascertained by examination of the Post-Director, there passed at least one Letter with its Answer between the Messieurs Bazard-Enfantin and our Professor himself ; of what tenor can now only be conjectured. On the fifth night following, he was seen for the last time ! Has this invaluable man, so obnoxious to most of the hostile Sects that convulse our Era, been spirited away by certain of their emissaries ; or did he go forth voluntarily to their head-quarters to confer with them, and confront them ? », *ibid*., p. 224

en s'y prenant à temps. La remarque de Teufelsdröckh (« c'est le début ») diffère de l'attitude de Carlyle de par son fatalisme, peut-être inspiré de Voltaire.

De même, Teufelsdröckh se montre clairvoyant au sujet des saint-simoniens, parvenant, au milieu de la perplexité générale, à un jugement que Carlyle a tout de même mis quelque temps à atteindre : la secte avait repéré des vérités essentielles mais en avait tiré des applications et des conclusions erronées. Cette apparente tautologie, « l'homme est toujours l'homme » (« Man is still man »), est une maxime saint-simonienne qui résume leurs justes intuitions. Pour Tennyson, cet aphorisme se situe au cœur même de la problématique de *Sartor Resartus*, ouvrage qui n'a de cesse de définir l'homme[127]. Ainsi, le jugement de Carlyle sur les saint-simoniens est bien arrêté, mais ses réflexions sur les prémisses – justes – de leur idéologie – fausse – le préoccupent toujours.

Toujours dans le passage ci-dessus, il est fait mention d'une rencontre de Teufelsdröckh avec Bazard et Enfantin, les pères du mouvement saint-simonien. Celle-ci est peut-être une image des rapports de Carlyle avec d'Eichthal et Duveyrier, modifiée pour brouiller les pistes et pour frapper davantage les esprits : ces deux derniers étaient bien loin de connaître la même notoriété que Bazard et Enfantin. Une aura de mystère entoure la rencontre, montrant que Carlyle, peut-être quelque peu taquin, ne souhaitait pas révéler l'étendue de ses contacts saint-simoniens. Il ne fait pas de doute que la fin de l'extrait, concernant le possible enlèvement de Teufelsdröckh par la secte, relève de l'humour parfois burlesque de Carlyle.

2 Affleurement d'une vision de la France pré-déterminée

La vision carlylienne de la France est déjà présente en filigrane dans *Sartor Resartus*. D'emblée, Carlyle semble avoir à l'esprit une représentation déjà bien arrêtée de la France, une sorte de tableau personnel de la science, des auteurs et de la pensée française. Il a tout du moins effectué les lectures de reconnaissance du paysage intellectuel français qui vont dicter ses intérêts et ses opinions ultérieurs. En effet, dans son chapitre préliminaire, il dresse un état des connaissances universelles – afin de montrer l'absence de philosophie des vêtements. Dans ce croquis efficace, les Français sont en bonne place : Lagrange et Laplace pour les sciences, Cou-

[127] G. B. Tennyson, *Sartor called Resartus*, *op. cit.*, pp. 320-322. Le célèbre critique voit dans cette citation (« Man is still man ») l'une des preuves les plus convaincantes de l'influence du saint-simonisme dans la première grande œuvre de Carlyle.

sin et Royer Collard en philosophie, et même Bichat pour la médecine[128]. Au-delà du premier chapitre, ce sont les grands hommes du XVIIIe siècle qui sont particulièrement à l'honneur : l'intérêt évident de Carlyle pour ceux-ci préfigure ses articles à venir et, bien sûr, *The French Revolution*. L'ère sans Dieu de Louis XV est dénoncée dans le chapitre qui évoque la crise spirituelle du protagoniste (« The Everlasting No »)[129]. Napoléon fait également deux brèves apparitions[130] : le narrateur estime que l'empereur français a été, à son insu, un missionnaire divin en prônant « la carrière ouverte aux talents » ; il décrit également les rapports entre Napoléon et Teufelsdröckh comme étant « d'un caractère très varié » – une déclaration qui pourrait caractériser l'attitude constamment ambivalente de Carlyle envers l'empereur et, plus généralement, la France. Rousseau est mentionné le temps d'établir que le retour à l'état de nature et à la nudité physique et intellectuelle ne saurait convenir à Teufelsdröckh, adepte de la philosophie des vêtements[131]. Quant à Voltaire, Teufelsdröckh s'adresse directement à lui pour le condamner : sa tâche destructrice est finie, et il ne saurait incarner une nouvelle religion, ni même constituer un héros dans cette saison aride et désolée de l'histoire[132]. Une vision tranchée des grands hommes du XVIIIe siècle et du siècle des Lumières dans son ensemble est présente dans *Sartor Resartus*. Selon Hill Shine, l'analyse des sans-culottes figurant dans ce même ouvrage serait largement inspirée de l'analyse présentée par les saint-simoniens lors de leurs premières séances, à un moment où ils insistaient sur la philosophie de l'histoire plus que sur le féminisme ou le messianisme[133].

En outre, la France et l'Allemagne sont déjà représentées comme des figures antithétiques :

> Mais là, comme dans tant d'autres cas, l'Allemagne, l'Allemagne instruite, infatigable, à la pensée profonde, vient à notre aide. C'est après tout une bénédiction que, dans cette époque révolutionnaire, il y ait un pays où la pensée abstraite puisse encore trouver refuge ; que, tandis que le vacarme et la frénésie de l'émancipation catholique, des bourgs pourris, et des révoltes parisiennes, assourdissent toutes les oreilles françaises et anglaises, l'Allemand puisse se tenir paisiblement dans sa tour de guet scientifique ; et, ayant au préalable fait sonner le cor, déclarer solennellement, d'heure en heure, aux masses en proie aux luttes et à la furie ici et ailleurs, « Höret ihr Herren und lasset's Euch sagen » ; en d'autres termes, annoncer à l'Univers, qui l'oublie si souvent, l'heure qu'il est vraiment[134].

[128] *Sartor Resartus*, *op. cit.*, pp. 3-4
[129] *Ibid*., p. 125
[130] *Ibid*., pp. 121 et surtout 136.
[131] *Ibid*., p. 157
[132] *Ibid*., pp. 147 et 190
[133] Hill Shine, *Carlyle and the Saint-Simonians*, op. cit., pp. 112-113
[134] « But here, as in so many other cases, Germany, learned, indefatigable, deep-thinking Germany comes to our aid. It is, after all, a blessing that, in these revolutionary times, there should be one country where abstract Thought can still take shelter ; that while the din and frenzy of Catholic emancipation, and Rotten Boroughs, and Revolts of Paris, deafen every French and English ear, the German can stand peaceful on this scientific watch-tower ; and,

History of Friedrich, et « On the latter stage of the French-German war », écrits respectivement vingt-cinq et trente-sept ans plus tard, sont déjà préfigurés : l'Allemagne réfléchie et travailleuse y sera une fois de plus opposée à une France agitée et prompte à l'emportement. Notons que, dans *Sartor Resartus*, la Grande-Bretagne est plus volontiers associée à la France qu'à l'Allemagne, alors que plus tard Carlyle considère sa nation et celle de Goethe comme des sœurs, dont les peuples auraient les mêmes ancêtres teutons. Cette assimilation inhabituelle de la Grande-Bretagne à la France tapageuse peut s'expliquer par les événements contemporains auxquels Carlyle fait allusion : l'émancipation récente des Catholiques avait suscité un émoi considérable[135] ; le *Reform Act* de 1832 avait atténué la corruption politique, en particulier celle des bourgs pourris (« Rotten Boroughs »), non sans susciter une certaine inquiétude face à cet avènement progressif – et conçu comme potentiellement dangereux – de la démocratie. Quant aux révoltes parisiennes, il s'agit de celles de 1789 et de 1830 (celles de 1848 eurent lieu bien après la publication de ce texte).

Ella Murphy n'a pas tort de considérer que la France de *Sartor Resartus* présente déjà des aspects complexes et contrastés : scepticisme et rationalisme, esprit et éloquence, et blasphème et vulgarité[136]. Dès cet ouvrage, s'ébauche une vision d'ensemble de la France, même si les théories concernant les héros et la nation sont encore au stade embryonnaire[137]. *Sartor Resartus*, qui a découragé plus d'un lecteur par sa densité voire son opacité, est un véritable manifeste des idées de Carlyle, et la France ne fait pas exception à la règle. Il est dommage que les auteurs des meilleures études sur *Sartor Resartus* ne mentionnent guère la France, et que les rares écrits sur Carlyle et la France passent outre cet ouvrage.

C Le pari de la Révolution française

> J'ai déploré des milliers de fois cette disposition instable qui est la mienne, et qui m'incite constamment à prendre la tangente de l'activité qui m'occupe, quelle qu'elle soit.
>
> Thomas Carlyle[138]

to the raging, struggling multitude here and elsewhere, solemnly, from hour to hour, with preparatory blast of cowhorn, emit his *Höret ihr Herren und lasset's Euch sagen* ; in other words, tell the Universe, which so often forgets that fact, what o'clock it really is. », *ibid*., p. 4

[135]Les catholiques, depuis la fin du XVIIème siècle (en vertu des Test Acts de 1673 et de 1678) n'avaient pas le droit d'occuper des postes dans l'armée, dans la fonction publique ou au parlement ; ils furent émancipés en 1829.

[136]Ella Murphy, *Carlyle's Attitude towards France*, thèse non publiée achevée à l'université d'Iowa en 1933, sous la direction du professeur Norman Foerster, 288 pp. Un commentaire de cet ouvrage figure dans le chapitre 5, qui couvre la critique carlylienne.

[137]Les héros constitueront principalement l'objet de la troisième partie de cette étude, la nation de la quatrième.

[138]« A thousand times have I lamented that hop-skip-and-jump disposition of mine, which is perpetually promp-

Après avoir renoncé à devenir pasteur, enseignant[139] ou juriste, après s'être livré à la traduction et à la critique littéraire pour subsister, Carlyle a enfin trouvé sa voie. Comme Teufelsdröckh, il se consacrera à l'écriture, un véritable sacerdoce. Non content d'être un simple artisan dans ce domaine, le poète ou l'artiste qu'il est deviendra prophète[140]. Il lui reste à présent à déterminer le champ dans lequel ses aptitudes fraîchement révélées vont s'exercer. Pourquoi délaisse-t-il la littérature allemande pour l'histoire française ? D'où vient cet attrait pour la France, qui le mène à écrire l'ouvrage de référence des Victoriens sur la Révolution ?

1 Un revirement inattendu : élucidations

Tennyson, dans *Sartor Called Resartus*, propose une explication intéressante de la transition opérée dans les productions de Carlyle :

> Il est depuis longtemps admis que les intérêts de Carlyle ont changé dans les années 1830, passant des sujets littéraires allemands à des problématiques historiques et culturelles. [...] Je suggère deux raisons expliquant ce changement. Premièrement, dans *Sartor*, Carlyle exprima ses plus profondes convictions sur les choses allemandes ; c'est le couronnement de toutes ses entreprises de germaniste des années 1820. Deuxièmement, dans ses essais et dans Sartor, il mit au point une méthode et un style qu'il s'avéra possible d'adapter à d'autres sujets, en particulier à la rédaction d'ouvrages de critique sociale et d'histoire – l'intérêt pour ces domaines étant, dans tous les cas, manifeste aussi dans Sartor[141].

Il est tentant de souscrire à cette explication logique et bien énoncée, malgré son caractère quelque peu Sartor-centrique. Cependant, les arguments de Tennyson ne me paraissent qu'à moitié convaincants. *Sartor Resartus*, même s'il a un protagoniste allemand et reprend les idées de certains philosophes allemands, constitue davantage une épiphanie personnelle, et n'est guère reconnu par les germanistes. De surcroît, les ressemblances avec les penseurs allemands pourraient relever parfois davantage de la coïncidence que d'une véritable influence[142].

---

ting me to fly off at a tangent from whatever I am engaged in. », CL I, 41

[139] Même lorsqu'il a un bon poste en mathématiques à l'école d'Annan, Carlyle laisse parfois poindre son irritation vis-à-vis de l'enseignement, qu'il ne considère pas, manifestement, comme sa vocation : « Je continue [d'enseigner] (afin d'en tirer ma subsistance) avec autant de satisfaction que je battrais le chanvre, si telle était ma vocation. » (« I continue [to teach] (that I may subsist thereby), with about as much satisfaction as I should beat hemp, if such were my vocation », CL I, 118-119).

[140] *Sartor Resartus*, *op. cit.*, voir en particulier pp. 150-151, 169 et 173.

[141] « It has long been recognized that Carlyle's interests shifted in the eighteen-thirties from German literary topics to historical and cultural ones. [...] I suggest two causes for this shift. First, with *Sartor* Carlyle expressed his most profound convictions about things German ; it is the capstone of his whole Germanizing endeavor of the eighteen-twenties. Second, with the essays and *Sartor* he developped a method and a style that he found adaptable to other topics, especially to the writing of social criticism and history, which interests were in any case evident also in *Sartor*. », G. B. Tennyson, *Sartor Called Resartus*, *op. cit.*, pp. 83-84.

[142] Par exemple, Tennyson est le premier à reconnaître que les aspects hégéliens de la pensée de Carlyle sont peut-être fortuits : « L'utilisation par Carlyle du surnaturel naturel comme principe organisateur rappelle la triade hégélienne de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse, même si cette utilisation n'indique probablement pas de dette envers Hegel. » (« Carlyle's use of natural supernaturalism as an organizing principle calls to mind the

De même, le second argument, selon lequel les techniques de *Sartor Resartus* étaient adaptables à des écrits sociaux et historiques, est très discutable. L'historiographie de Carlyle était encore loin d'être déjà en place. Certes, la notion de périodicité de l'histoire – avec des époques destructrices et des âges d'or – était déjà latente dans certains de ses écrits. Mais il lui restait à mettre en pratique les intuitions glanées jusqu'alors. C'est dans la seconde moitié des années 1830 que l'historiographie de Carlyle se développa réellement, grâce à *The Diamond Necklace* et à certains essais comme « Mirabeau ». En 1832-1833, lorsque les projets français se forment dans son esprit, il lui reste à accomplir une transition de la fiction philosophique au genre historique. Carlyle est conscient que cette démarche est la bonne et qu'il en est capable[143], mais il n'ignore pas non plus que des efforts considérables sont requis : cette entreprise est un pari, presque un défi.

Il me semble que la transition notoire opérée par Carlyle a des raisons plus profondes que celles invoquées par Tennyson : des aspirations jusqu'alors refoulées, un intérêt attisé pour l'actualité française et aussi, surtout, la mort de ses héros.

La mort des héros : James Carlyle, Goethe, Walter Scott

C'est la même année, en 1832, que meurent successivement le père de Carlyle, son grand héros Goethe, et son compatriote Walter Scott. Peu nombreux sont les critiques qui ont prêté attention à cette coïncidence, et, pourtant, il me semble qu'elle est cruciale pour expliquer le changement de direction opéré par Carlyle. Celui-ci se plaint d'ailleurs, dans son journal, de la disparition simultanée de tous ses héros modèles[144]. Cette perte, certes tragique, s'avère à la fois libératrice et porteuse de responsabilité.

Carlyle, privé de ses contemporains les plus admirés, se doit de faire honneur à leur mémoire, en particulier à celle de son père, qui a toujours cru en lui malgré sa vocation et ses fortunes chancelantes. Il ressent peut-être aussi l'obligation, à terme, de se substituer à eux. Il

Hegelian triad of thesis, antithesis, synthesis, although it probably does not indicate any debt to Hegel. », *Sartor called Resartus, op. cit.*, p. 170).

[143]Dans une lettre à John Stuart Mill où Carlyle réaffirme l'intérêt d'étudier la Révolution, il ajoute un bref commentaire sur ses propres aptitudes : « Je vous assure que cette entreprise semble souvent dans mes capacités. Cette entreprise peut être tentée ; elle ne peut être réussie, sauf de manière plus ou moins approximative. Mais tout notre succès n'est-il pas seulement une approximation ? Dans tous les cas, je continue de m'intéresser de très près à ce sujet, et je rassemble avidement tout le savoir que je peux obtenir. » (« I assure you the attempt often seems among my possibilities. The attempt *can* be made ; cannot, by the highest talent and effort, be succeeded in, except in more or less feeble approximation. But indeed is not all our success approximate only ? In any case I continue thoroughly interested in the subject, and greedily collect whatever knowledge I can get of it. », CL VI, 446).

[144]Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, vol. II, p. 310-311, et CL IV, 375.

s'agit de prendre leur place[145], mais avec ses propres accomplissements, et quels sont-ils ? Le rôle de critique littéraire, même brillant, ne saurait le satisfaire autant que celui d'auteur. De même, les articles très ciblés et de taille modeste qu'on lui commande ne lui permettent pas de laisser libre cours à son génie. Conscient que de telles publications lui sont nécessaires financièrement, il se plaint toutefois souvent des contraintes journalistiques et de la mesquinerie des éditeurs. L'accueil perplexe, peu favorable – et peu lucratif – réservé à *Sartor Resartus* ne laisse guère augurer d'un meilleur avenir pour de semblables productions ; le roman philosophique n'est donc pas une option viable, d'autant plus que, dans cette première œuvre, Carlyle a déjà couché sur le papier les thèmes qui lui tenaient vraiment à cœur.

Heureusement pour Carlyle, l'impasse où il se trouve n'est pas totale : affranchi du carcan patriarcal[146] – ou, du moins, des attentes de ses aînés –, il se trouve libre de s'intéresser à un sujet potentiellement répréhensible. James Carlyle, strict calviniste, aurait pour le moins été surpris du choix d'un pays aussi frivole que la France au détriment de l'Allemagne protestante, pieuse et vertueuse. Goethe aurait pu concevoir cette substitution comme une défection : il estimait Carlyle en grande partie pour avoir fait connaître la littérature allemande en Grande-Bretagne. Quant à Walter Scott, auteur de *The Life of Napoleon*, il aurait pu percevoir une incursion dans le XVIIIe siècle français comme une usurpation de son propre domaine ; et, surtout, Carlyle aurait eu affaire à un concurrent pour le moins redoutable et populaire[147].

---

[145]Pour son biographe Wilson, Carlyle réussit avec *The French Revolution* ce que Goethe a échoué à accomplir : « Les tentatives de Goethe visant à transformer la Révolution française en matériel littéraire avaient toutes échoué, ainsi qu'elles le méritaient, car la fiction est l'art de montrer des types, et, assurément, la Révolution française de 1789 était singulière, et il fallait l'étudier avant de pouvoir l'expliquer. Carlyle se trouvait à la bonne distance des événements, exactement comme Hérodote par rapport à la guerre perse, et, plus que tout événement historique ne l'avait fait, la Révolution rendit le monde intelligible pour lui, confirmant sa foi en une justice divine. »
(« The endeavours of Goethe to make literary material of the French Revolution had all failed as they deserved, for fiction is the art of showing types, and the one thing sure about the French Revolution of 1789 was that it was peculiar, and needed to be studied before it could be explained. Carlyle was at the right distance from it, just as far as Herodotus from the Persian War, and more than any event in history, it had made the world intelligible to him, confirming his faith in the justice of Heaven. »), David Alec Wilson, *Carlyle to « the French Revolution » (1826-1837)*, Londres : Kegan Paul, Trench, Trubner & co ; New York : E. P. Dutton, 1924, xii, 434pp., p. 262. Les considérations de Wilson sur le rôle de la littérature et sur Hérodote n'engagent que lui.

[146]Carlyle a perdu son père en la personne de James Carlyle mais aussi de Goethe. Apprenant à Dumfries, le 14 avril 1832, la mort de son héros allemand, il aurait confié à un de ses frères : « I feel as if I had a second time lost a Father » (David Wilson, *Carlyle to « The French Revolution »*, *op. cit.*, p. 284.) Quant à Scott, à défaut d'être un père pour Carlyle, il représentait un aîné talentueux vers lequel il pouvait se tourner pour modèle.

[147]Notons que, si Carlyle s'intéresse aux mêmes thèmes et aux mêmes personnages que Scott, il ne s'aventure jamais à écrire exactement sur le même sujet, comme la vie de Napoléon, n'entrant ainsi jamais en concurrence directe avec lui. Pourtant, il dit admirer l'empereur français tout autant que Mirabeau, auquel il consacre ultérieurement un long article (CL VI, 302). Tout en critiquant, dans son article « Walter Scott », l'historiographie de son compatriote écossais, il loue le caractère vivant de ses récits – un aspect qu'il recherche dans ses propres écrits historiques.

A partir de la mort de James Carlyle, le pays de Voltaire se substitue progressivement à celui de Goethe dans les intérêts de Carlyle, qui laisse inachevée son histoire de la littérature allemande. Celle-ci était pourtant au cœur de ses espoirs professionnels (avec, dans une moindre mesure, *Sartor Resartus*, très difficile à publier). Peu de temps auparavant, il s'était félicité de voir qu'elle suscitait l'intérêt des éditeurs[148]. Cette entreprise déjà bien avancée[149], pour laquelle il s'enthousiasmait, est pourtant abandonnée. En ce début d'année 1832, Carlyle, qui n'avait guère de projets d'écriture liés à la France, commence à développer les idées qui le mènent peu à peu à *The French Revolution*. Comme le montre *Reminiscences*, il se remémore l'exemple donné par son père, et ses sacrifices pour lui donner une bonne éducation ; en conséquence, il souhaite trouver une vocation et un projet d'envergure qui lui fassent honneur. Il ne semble pas s'être demandé ce qu'aurait pensé son père d'un penchant pour un pays catholique, réputé dissipé dans l'imaginaire collectif de l'époque. Pourtant, on ne peut s'empêcher de songer à Frédéric le Grand, héros de Carlyle, dont les aspirations françaises ont toujours été contrecarrées par son père. Dans *History of Friedrich II*, Carlyle décrit un jeune prince attiré par les modes et par la littérature françaises, brutalement ramené à la vertu et aux occupations viriles germaniques, avant de pouvoir, une fois son père disparu, côtoyer des intellectuels comme Voltaire. Le fait que la France soit systématiquement représentée comme féminine, et l'Allemagne comme masculine, va dans le même sens : Carlyle, libéré de l'influence paternelle, serait plus libre – comme Frédéric – de se consacrer à la pensée française. Ce n'est peut-être pas non plus par hasard que le penseur écossais s'intéresse précisément aux mêmes penseurs que le monarque prussien, à savoir les philosophes des Lumières.

Quelles qu'en soient les causes, le changement de direction de Carlyle n'est pas brutal, pour plusieurs raisons : il doit continuer les articles qu'il a promis ; il lui faut du temps pour effectuer les lectures préalables à ses nouveaux projets ; et aussi, surtout, à la suite de la mort de Goethe, des essais lui sont demandés, et il lui est difficile de refuser (outre les aspects lucratifs, c'est un hommage qu'il souhaite rendre à son héros allemand, et il est indubitablement l'un des Britanniques les plus qualifiés pour l'écrire).

Malgré le côté apparemment progressif de cette transition[150], les lectures de Carlyle à cette

[148] CL VI, 91

[149] L'état d'avancement de l'ouvrage est mis en évidence par le texte publié par Hill Shine en 1951, *Carlyle's Unfinished History of German Literature*, *op. cit.*

[150] Les articles sur Goethe continuent de paraître, alors que « Diderot » est en préparation et que les réflexions de Carlyle, dans ses lettres à Mill, sont de plus en plus tournées vers la France.

époque sont fort révélatrices : la mort de son père marque presque exactement le moment charnière où ses lectures ne sont plus majoritairement françaises, mais allemandes. Ainsi, en 1831, l'année précédant le décès de James Carlyle, son fils s'intéresse surtout à l'Allemagne : il lit 37 ouvrages allemands contre 7 français en janvier, 28 contre 0 en mars et 37 contre 12 en août, pour ne reprendre que les mois pour lesquels on dispose d'informations détaillées[151]. A partir de la mort de James Carlyle en janvier 1832, la préférence pour Goethe, Schiller, et Herder s'infléchit pour laisser la place aux philosophes des Lumières et à l'*Histoire de la Révolution française* (1823-1827) de Thiers. Certes, en juillet 1832, les lectures allemandes sont encore majoritaires (19 livres allemands contre 4 français), mais ce phénomène est largement dû au fait que Carlyle termine ses travaux sur Goethe, prolongés par la mort de ce dernier. « Goethe's Portrait » paraît en mars 1832, « Death of Goethe » est achevé à la fin du mois d'avril, et, en août 1832, Carlyle rend sa traduction de *Novelle* de Goethe ainsi qu'une révision d'une vieille traduction de *Das Mährchen*[152]. Dès sa tâche terminée, Carlyle se met à lire Voltaire, Rousseau, l'abbé Raynal, La Bruyère et La Fontaine, Fontenelle, Helvétius, Saint-Lambert, et surtout les œuvres complètes de Diderot[153].

2 La mission d'explorateur intellectuel : découverte du territoire français

En dépit de ce net changement de cap, le choix de la France n'est nullement surprenant ou inattendu : Carlyle avait déjà entrepris d'explorer l'histoire et les idées françaises. La France est d'ailleurs, dans une certaine mesure, le « génie maléfique » de Carlyle, comme Mirabeau était à son sens celui de Necker[154]. Impressionné de tout temps par l'éloquence française, souvent

[151]Décompte effectué à partir de l'ouvrage de Hill Shine, *Carlyle's Early Readings to 1834, op. cit.*

[152]Hill Shine, *Carlyle's Early Reading to 1834, op. cit.*, p. 290

[153]En août 1832, dans une lettre à Mill, Carlyle affirme lire chaque jour l'un des vingt-cinq volumes de l'œuvre de Diderot (CL VI, 213).

[154]L'expression « génie maléfique » est tirée d'un essai de Carlyle : « Le jugement mûr de Necker le rendait hostile aux innovations extravagantes et précipitées qui étaient sanctionnées par l'assemblée, et tumultueusement acclamées par la populace, qui prévalait alors sur tous les partis et qui les intimidait. Doté d'une ingéniosité égale, d'une ardeur plus vigoureuse et d'une éloquence supérieure, Mirabeau lui fit face comme son génie maléfique, et, totalement dénué de scrupules quant à l'utilisation de tout expédient, honnête ou non, n'eut que trop de succès lorsqu'il s'agit de renverser toutes les propositions raisonnables, et de mener le peuple à cet état d'anarchie qui devait gratifier son ambition personnelle et récompenser des efforts. »
Citation originale : « Necker's mature judgement rendered him hostile to the extravagant and precipitate innovations which were sanctioned by the assembly, and tumultuously hailed by the populace who now overruled and intimated all parties. With equal ingenuity, keener ardour, and superior eloquence, Mirabeau confronted him like his evil genius, and being totally without scruple in the employment of any expedient, honest or the contrary, was but too successful in overturning all reasonable proposals, and conducting the people to that state of anarchy out of which his own ambition was to be gratified and his own exertions rewarded. », Thomas Carlyle, « Necker », *op. cit.*, p. 60.

convaincu du bien-fondé des révolutions et du possible rôle messianique de la France, Carlyle reste un observateur prudent et souvent effaré par le tumulte, voire la sauvagerie qui président aux réformes des jeunes républiques. Il n'en demeure pas moins que la France semble revenir à lui avec une persistance accrue. Cruciale dans ses travaux de mathématicien et de traducteur, elle lui a également permis de faire ses preuves à l'occasion d'articles sur les grands hommes français, en particulier du XVIIIe siècle.

Les saint-simoniens, on l'a vu, ont ensuite renforcé son intérêt pour un pays aux propensions révolutionnaires, prompt à manifester les « signes » de la crise décrite dans « Signs of the Times ». Suivant de près l'actualité française, Carlyle est amené à des considérations sur le caractère français et sur la façon dont celui-ci s'est illustré dans les révolutions. La rencontre de Gustave d'Eichthal et, surtout, du très francophile John Stuart Mill, ont aussi joué un rôle clé. Ce dernier, qui réside à Paris pendant de longues périodes, n'est en effet jamais avare d'anecdotes, de nouvelles ou même d'ouvrages français. De surcroît, l'actualité britannique quelque peu turbulente – la réforme électorale de 1832 vient d'être votée – amène Carlyle à s'interroger et à se tourner vers la France comme vers un oracle, à la recherche de modèles ou d'anti-modèles.

Une mission d'explorateur intellectuel à la Voltaire

Les études françaises de Carlyle ne sont pas seulement légitimées par le désir de trouver un remède salutaire pour son propre pays en crise. Il souhaite faire découvrir une autre culture à ses compatriotes : tout comme il a contribué à l'avènement de la littérature allemande en Grande-Bretagne, en traduisant Goethe et en écrivant des articles sur lui, il souhaite décrypter les révolutions françaises pour l'édification de la société victorienne. Une des raisons (relativement rares à cette époque) pour lesquelles il admire Voltaire réside dans le fait que celui-ci s'est fait le découvreur de la culture anglaise. Dans « Voltaire » (1829), le philosophe français est, en effet, décrit comme un véritable « explorateur de l'Angleterre intellectuelle » et comme le premier Français à avoir véritablement compris Newton[155]. Carlyle, admiratif, ambitionnerait peut-être de jouer un rôle symétrique à celui de Voltaire : celui d'explorateur intellectuel de la France, au service de ses compatriotes. Pionnier en littérature allemande, il a peut-être pour ambition de devenir le Christophe Colomb de la culture du continent. Il est en tout cas convaincu du bien-fondé de se tourner vers l'Europe, pour tenter, à travers l'étude de l'histoire, de discerner

[155] « discoverer of intellectual England », « Voltaire », *op. cit.*, p. 163

les leçons du passé et de les appliquer.

Dans *Sartor Resartus*, la même idée transparaît :

> A quoi sert la Santé, ou la Vie, si ce n'est à accomplir du travail ? Et quel travail plus noble existe-t-il que de transplanter la Pensée étrangère dans le sol national stérile ; si ce n'est de planter sa propre Pensée, ce que seul le plus petit nombre est appelé à faire[156] ?

Ainsi, la tâche d'importateur d'idées – ou plutôt de botaniste qui les transplanterait – est noble pour Carlyle, même s'il est encore mieux de disséminer sa propre pensée. Avec *The French Revolution*, il peut espérer remplir ces deux missions à la fois : faire découvrir des notions et des mouvements d'idées français, tout en développant une réflexion personnelle et une interprétation unique de la question[157].

3 Le devoir de l'historien envers son époque

La Révolution, « grand Poème de notre Temps »

Si Carlyle se veut le découvreur de la culture française, le choix de l'histoire et du XVIIIe siècle n'était pas d'emblée évident. L'étude de la littérature aurait constitué l'objectif le plus logique pour lui : sa méthodologie dans ce domaine était déjà bien au point, du fait de sa carrière de germaniste. Cependant, la France avait déjà fait l'objet d'études poussées[158], et sa littérature tout particulièrement, comme Carlyle l'avait rappelé dans « Voltaire » (1829) :

> En Angleterre, du moins, où, pendant près d'un siècle, l'étude de la littérature étrangère s'est confinée, peut-on dire, à celle des Français, très légèrement mêlée à celle des Italiens, les écrits de Voltaire, et ceux traitant de lui, ne risquaient guère de manquer de lecteurs[159].

Carlyle ne souhaite donc pas ajouter sa pierre à un édifice déjà immense, même s'il estime un peu plus loin que beaucoup de jugements critiques sur la littérature française – et Voltaire en particulier – sont erronés.

Dans ses lettres à John Stuart Mill[160] – l'un des matériaux les plus éclairants consultés dans

[156] « What is the use of Health, or of Life, if not to do some work therewith ? And what work nobler than transplanting foreign Thought into the barren domestic soil ; except indeed planting Thought of your own, which the fewest are privileged to do ? », *Sartor Resartus*, *op. cit.*, p. 62

[157] Pour Carlyle, l'histoire est la lettre d'instructions des générations passées, mais il convient d'abord d'en examiner les lambeaux et de les comprendre. Voir « On History again » (1833), pp. 212-213 (in *Critical and Miscellaneous Essays*, Londres : Chapman and Hall, 1888, vol. IV, 275pp., pp. 212-220)

[158] Lors de sa visite de 1824, Carlyle s'était plaint de la pérennité et de la popularité excessive des études françaises, mais cette critique pouvait tout aussi bien s'appliquer à l'histoire qu'à la littérature (CL III, 179).

[159] « In England, at least, where for almost a century the study of foreign literature has, we may say, confined itself to that of the French, with a slight intermixture with the Italians, Voltaire's writings, and such writings as treated of him, were little likely to want readers. », « Voltaire », *op. cit.*, 125-126

[160] L'intégralité des lettres de Carlyle à Mill sont reproduites dans *Letters of Thomas Carlyle to John Stuart Mill, John Sterling and Robert Browning*, édité par Alexander Carlyle (Londres : T. Fisher Unnwin, 1923, xii, 311 pp.) Cet ouvrage est extrêmement utile puisqu'il isole les lettres à Mill, qui présentent une unité thématique et une

le cadre de cette étude – Carlyle fait état d'une véritable révélation : l'étude de l'histoire est le chemin à suivre. Il exhorte même Mill à le suivre dans cette voie, convaincu que l'étude de la Révolution constitue la grande tâche des penseurs de l'époque, porteuse de tout le savoir indispensable aux Britanniques :

> *Quant à cette affaire de la Révolution française*, je pense que vous devriez vous décider à investir dans ce sujet vos idées et vos acquis de façon plus conséquente que vous ne l'avez jamais fait ; et ce à la première occasion, avec votre plus grande application. *C'est véritablement la grande tâche de notre époque* (une tâche des plus chagrines, arides et stériles, et pourtant la tâche qui nous a été impartie, que nous avons accomplie et que nous sommes en train d'accomplir) : *c'est dans la Révolution française, et dans sa compréhension correcte, que réside tout le savoir possible qui est important pour nous* ; et pourtant, à l'heure actuelle, notre ignorance à ce sujet en Angleterre est probablement complète ou ne vaut pas mieux (car l'Erreur est infiniment pire que l'Ignorance) ; et en France même les connaissances semblent seulement commencer à s'ébaucher[161].

Quelques lignes plus loin, Carlyle se montre encore plus emphatique : la Révolution n'est plus seulement la grande tâche, mais aussi le grand poème de l'époque[162]. Elle a ceci de particulier qu'elle révèle, par ses convulsions, le dessein divin dans l'histoire. En effet, si l'histoire manifeste, dans son intégralité, la main et les intentions du Créateur, certains passages sont plus facilement déchiffrables que d'autres. Carlyle écrit au sujet de la Révolution :

> Les profondeurs de l'Eternité transparaissent à travers les fissures de cette section du Temps si bouleversée ; – comme à travers toutes les sections de Temps, mais notre vision bornée ne nous permet pas alors de si bien les discerner. Il me semble souvent, pour ma part, que l'« Histoire » juste (cette chose impossible que j'entends par Histoire) de la Révolution française constitue le grand Poème de notre Temps ; que l'homme capable d'en exprimer la vérité vaudrait tous les autres écrivains et tous les autres poètes[163].

Ainsi, les réticences précédentes concernant la France sont levées : même si celle-ci a été fort étudiée, il reste à proposer une interprétation satisfaisante de la Révolution.

Carlyle se lance ainsi dans un nouveau projet plutôt risqué : muni des maigres revenus de *Sartor Resartus* et de quelques articles, il se décide à quitter la campagne écossaise pour s'installer à Londres et écrire *The French Revolution*. Si son épouse est ravie de regagner la

---

continuité certaines. Les références données ici seront cependant celles des *Collected Letters* : plus récentes et plus facilement disponibles, elles font autorité et comportent des notes particulièrement utiles.

[161] « *As for this business of the French Revolution* I think you ought to determine on setting forth your ideas and acquisitions in regard to it at more length than you have ever done ; and that by your first opportunity, with your best deliberation. *It is properly the grand* work *of our era* (a most sorrowful, barren and unfruitful work, yet still the work which was laid on us, which we have done and are doing) : *in this, in the right understanding of this, is involved all possible knowledge important for us* ; and yet at the present hour our ignorance of it in England is probably as bad as total (for Error is infinitely worse than Ignorance) ; and in France itself knowledge seems only just beginning », CL VI, 446. Passages mis en italiques par mes soins.

[162] Carlyle s'était précédemment déclaré contre l'élégiaque au profit de l'épique (CL VI, 154) ; c'est cette dernière dimension que l'on va retrouver dans *The French Revolution*.

[163] « The depths of Eternity look thro' the *chinks* of that so *convulsed* section of Time ; – as thro *all* sections of Time, only to dull eyes not so visibly. To me, it often seems, as if the right *History* (that impossible thing I mean by History) of the French Revolution were the grand Poem of our Time ; as if the man who *could* write the *truth* of that, were worth all other writers and singers. », CL VI, 446

capitale, le pari reste de taille, compte tenu du manque de succès auprès des éditeurs. Il est extrêmement difficile de prévoir leur réaction à un écrit historique, d'autant plus que ce genre est relativement nouveau pour Carlyle. Certes, dans « On History » (1830) et dans « On History again » (1833), il a posé les bases de son historiographie, mais il lui reste à joindre l'action à la parole, la pratique à la théorie.

L'année-charnière : 1832, 1833, 1834 ?

De nombreux critiques de Carlyle ont pris 1834 comme date charnière. Froude, en particulier, a divisé les deux parties de sa biographie autour cette date[164], qui correspond au déménagement de Carlyle à Londres et au tout début de sa renommée. Dans une perspective géographique et biographique, il semble parfaitement légitime d'utiliser 1834 comme date de transition.

Cependant, l'approche retenue ici concerne avant tout la maturation de la pensée de Carlyle et ses projets d'étude : il s'agit d'analyser la place de la France dans sa formation et dans son évolution. Or, il est indéniable que la première impulsion est donnée aux projets français en 1832, à la suite de la mort de James Carlyle. Carlyle achève alors ses articles allemands, répondant à la demande d'articles sur Goethe (laquelle est exacerbée par la mort de ce dernier). Il commence ensuite ses nombreuses lectures pour « Diderot », qui paraît en 1833 ; ce projet marque clairement le début des travaux sur la Révolution française ou, en tout cas, sur ses principaux acteurs. Les lettres à John Stuart Mill sont éloquentes à ce sujet : c'est en 1833 que se produit la révélation que Carlyle attendait depuis une vingtaine d'années. Alors qu'il n'avait jamais réellement fixé ses choix de carrière, sa vocation d'historien de la France lui apparaît désormais clairement. De surcroît, c'est en 1833 que commence à paraître *Sartor Resartus* (par épisodes dans *Fraser's Magazine*), que Carlyle considérait comme sa première œuvre véritable, après avoir été critique et biographe. A ce même moment, Carlyle commence à susciter l'admiration d'un jeune Américain, Emerson, qui vient même lui rendre visite jusque dans sa ferme écossaise très isolée de Craigenputtock[165].

[164] *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life* (*op.cit.*) couvre 1795-1835, tandis que *Thomas Carlyle, a History of his Life in London,* porte sur la période 1834-1881. Les choix de coupures chronologiques de Wilson pour ses longs volumes biographiques posent des jalons certes pratiques, mais guère pertinents pour rendre compte de l'évolution de la pensée de Carlyle : *Carlyle till marriage 1795-1826*, *Carlyle to the French Revolution 1826-1837*, *Carlyle on Cromwell and Others 1837-1848*.

[165] Les deux hommes s'apprêtent à entamer une correspondance qu'ils entretiendront jusqu'à un âge avancé. Les *Correspondances* de Carlyle et Emerson couvrent en effet la période 1834-1872, durant ainsi jusqu'aux soixante-dix-sept ans de Carlyle et aux soixante-neuf ans d'Emerson ; ils décèdent respectivement en 1881 et en 1882 (N.B :

Le point de transition me semble être davantage 1833, même si l'impulsion a été donnée l'année précedente et que le déménagement à Londres n'a lieu qu'en 1834. En effet, Carlyle avait déjà passé un temps considérable à Londres en 1833, et c'est à ce moment-là que, fort de sa vocation nouvellement révélée, il entama véritablement *The Diamond Necklace* et *The French Revolution,* ses deux premières œuvres non anonymes. Toutes ses œuvres précédentes, y compris ses articles et *Sartor Resartus*, avaient en effet été publiées sous couvert d'anonymat. Tout au plus avait-il figuré dans la liste des contributeurs à l'Encyclopédie d'Edimbourg. L'utilisation de son nom est symbolique : c'est comme si, à travers la France, il affirmait enfin sa véritable identité en tant qu'auteur.

Pourquoi continuer au-delà de 1834

De nombreuses études sur Carlyle s'arrêtent en 1834 : *Carlyle ou le Prométhée enchaîné* de Jacques Cabau[166] ; *Carlyle's Early Reading to 1834* de Hill Shine ; *Carlyle and German Thought, 1819-1834* de Charles Frederic Harrold ; et *Carlyle and Scottish Thought* de Ralph Jessop, pour n'en citer que quelques-unes[167]. Il est certain que la période précédant 1834 est extrêmement riche, au point d'ailleurs de faire ici l'objet d'un chapitre nécessairement plus long que les autres. Cependant, Chris Vanden Bossche regrette que la grande majorité des études sur Carlyle ne dépassent pas 1834, s'arrêtant à *Sartor Resartus* et mettant l'accent sur cet ouvrage[168]. J'ai également entendu Ken Fielding et David Sorensen (les éditeurs, entre autres, de *The French Revolution* pour Oxford University Press) déplorer à maintes reprises que les œuvres les plus tardives de Carlyle soient si méconnues. J'abonderai dans leur sens : certes, *Sartor Resartus* est un texte magnifique ; mais bon nombre des documents les plus éclairants (et parfois inédits) sur lesquels j'ai travaillé dans le cadre de cette recherche sont postérieurs à 1834. *The Diamond Necklace* (1837), *French Revolution* (1837), ou encore les textes liés à la révolution de 1848 sont tout éminemment dignes d'intérêt. C'est sans compter « Corn Law Rhymes », *Chartism* (1841), et, surtout, *Past and Present* (1843), qui comptent parmi les textes

il n'est pas impossible que des lettres supplémentaires soient découvertes et publiées dans quelque temps dans les *Collected Letters* ; celles-ci ne devraient cependant atteindre 1870 que dans une douzaine d'années).

[166] Jacques Cabau, *Carlyle ou le Prométhée enchaîné*, Paris : Presses Universitaires, 1968, 530 pp.

[167] Hill Shine, *Carlyle's Early Reading to 1834*, *op. cit.* ; Charles Frederic Harrold, *Carlyle and German Thought, 1819-1834*, *op. cit.* ; Ralph Jessop, *Carlyle and Scottish Thought, op. cit.*

[168] Cité par Ralph Jessop, *Carlyle and Scottish Thought, op. cit.*, p. x

de pensée sociale les plus admirables de l'époque[169]. *On Heroes* (1841) est aussi injustement occulté par ce couperet de 1834, et même *History of Friedrich II* (1858-1863), fustigé pour sa longueur et hâtivement remisé – au point de n'être plus lu ni réédité depuis un siècle – recèle des trésors cachés.

Un des buts de cette étude sera de montrer l'intérêt très considérable de l'œuvre de Carlyle au-delà de 1834 et aussi de *The French Revolution* (1837). Ma conviction profonde est que, d'une part, le meilleur de l'œuvre de Carlyle n'est pas systématiquement antérieur à 1837 ; et que, d'autre part, l'intérêt de Carlyle pour la France reste très vivace après cette date.

[169]Il me semble également que, outre son contenu remarquable et précurseur, *Past and Present* est l'ouvrage de Carlyle le plus remarquable du point de vue de la forme : le style de Carlyle est abouti et puissant, imagé et percutant ; en même temps, il échappe légitimement aux reproches de lourdeur et d'obscurité qui ont été faits à *History of Friedrich II*, *The French Revolution* et même *Sartor Resartus*.

Deuxième partie

La France, source et catalyseur de succès, de vie et de changements (1834-1881)

Chapitre 3

Enthousiasme révolutionnaire : recherches historiques et amitiés françaises (1833-1849)

Les lettres de Carlyle à John Stuart Mill en 1833 révèlent sa vocation d'historien de la Révolution, dans un langage puissant regorgeant d'images saisissantes. Carlyle se voit investi d'une véritable mission, considérant – ainsi qu'on l'a vu – l'histoire de cette Révolution comme le « grand poème » de son temps. D'emblée, son récit s'inscrit dans le champ de l'épopée. Le processus d'écriture n'est pas moins épique : Carlyle s'installe à Londres au mépris de risques financiers conséquents, entame un programme de lectures ambitieux, envisage d'aller vivre à Paris, rédige douloureusement un premier volume qui est accidentellement détruit et qu'il doit faire renaître de ses cendres pour accéder enfin à l'immortalité littéraire. Il s'agit ici de retracer les grandes étapes de la composition de *The French Revolution*, ainsi que les démarches, les sources, et les enquêtes de Carlyle.

Ce dernier finit par trouver à la fois sa vocation, son identité stylistique, et le chemin du succès. Mais aussi, surtout, c'est la première fois – alors qu'il a près de quarante ans – qu'il évolue durablement dans des milieux intellectuels stimulants[1]. Des visiteurs prestigieux se succèdent

[1]Outre la campagne écossaise, Carlyle avait séjourné à Edimbourg, mais, selon ses dires, la société essentiellement bourgeoise du lieu ne lui convenait guère (voir David Wilson, *Carlyle to « The French Revolution »*, *op. cit.*, p. 320). Carlyle n'était cependant pas aussi asocial ou misanthrope qu'on le représente parfois : lors d'un séjour à Londres en 1831, il chercha à établir des relations avec les milieux littéraires et politiques de l'époque, rencontrant notamment Godwin. Assez déçu cependant par ses aînés, il se réjouit de trouver « les rudiments d'une école mystique » en la personne de jeunes radicaux comme Charles Buller et William Glen. C'est aussi à ce moment-là qu'il fit la connaissance de Gustave d'Eichthal et de John Stuart Mill. Toutefois, ce n'est pas avant son installation

pour prendre le thé chez lui le mercredi. C'est en partie grâce à ces nouvelles fréquentations que sa pensée s'affirme et s'affine. Jane Welsh Carlyle joue ici le rôle d'adjuvante : elle aime recevoir et mener des conversations brillantes[2]. Elle affectionne particulièrement les exilés français et italiens, à un moment où les événements politiques du continent font de Londres une terre d'accueil désirable pour beaucoup. En partie grâce à elle, les amitiés françaises de Carlyle sont plus fortes que jamais à cette période. Ces relations sont essentielles puisque Carlyle voyage somme toute assez peu, et découvre plus volontiers les pays étrangers par livres interposés : il ne se rendit en France que trois fois (en 1824, 1851, et 1866-1867) ; les deux dernières visites ont été effectuées après la rédaction de *The French Revolution*, alors que Carlyle avait plus de cinquante-cinq ans. Il séjourna en tout deux semaines et demie à Paris. Le trajet était pourtant assez aisé, surtout depuis Londres où il résida à partir de 1834 : il suffisait de s'embarquer à Douvres, où il avait d'ailleurs des relations qui auraient pu l'héberger le cas échéant. Les difficultés financières jouèrent sans doute un rôle dans ce manque de mobilité : arrivé à Londres avec deux cents livres en poche, et sans perspective d'en gagner davantage jusqu'à la publication du prochain ouvrage[3], Carlyle avait un budget et un temps limités pour *The French Revolution*[4]. Les amitiés françaises furent donc sa seule façon ou presque de se faire une idée de la France autrement que par les livres, et elles ont pu inspirer les descriptions de personnages et du tempérament français qui émaillent l'ouvrage sur la Révolution. Elles occuperont donc une place légitime dans cette recherche ; Godefroy Cavaignac, interlocuteur et conseiller de Carlyle pendant la composition de *The French Revolution*, fera l'objet d'une attention particulière.

The French Revolution (1837) a été perçu d'une part comme une unique et subite marque d'intérêt pour la France dans la vie d'un Ecossais francophobe, et d'autre part comme un point charnière au-delà duquel Carlyle n'écrit plus rien qui soit digne d'intérêt. Cette dernière af-

définitive dans la capitale en 1834 – peu avant son trente-neuvième anniversaire – qu'il fut en mesure de fréquenter régulièrement ces cercles (d'après Julian Symons, *Thomas Carlyle, The Life and Ideas of a Prophet*, *op. cit.*, p. 137).

[2]Jane Carlyle est également une épistolière remarquable, et on lui doit des récits fort intéressants des visites reçues et effectuées par elle et par son mari.

[3]Voir à ce sujet la description très complète et captivante de la situation professionnelle épineuse de Carlyle par James Anthony Froude au début de *Thomas Carlyle, a History of his Life in London 1834-1881* (Londres : Longmans, green, and co., 1884, vol. I, viii, 460 pp., p. 8-12).

[4]Notons également que Carlyle, au sommeil et à l'estomac difficiles, n'avait guère la trempe du voyageur : ses lettres de voyage sont pleines de récriminations, et c'est en partie à cause de ces désagréments qu'il écourta son séjour parisien de 1851. Plus tard, lorsqu'il effectua ses recherches pour *History of Friedrich*, il alla visiter certains champs de bataille, se plaignant beaucoup, et envoya son secrétaire effectuer l'essentiel du travail sur le terrain. Même le cadre du *British Museum*, où se trouvaient des sources importantes pour lui, l'incommodait (soit il se procurait les ouvrages autrement, soit il envoyait quelqu'un).

firmation est bien évidemment fausse[5], et il a déjà été montré ici que *The French Revolution* constituait le résultat d'un long cheminement aussi riche et réfléchi qu'inéluctable. Après 1837, il est vrai que Carlyle semble s'être tourné vers des thèmes différents, liés à la Grande-Bretagne ou à l'Allemagne. La thèse défendue ici est que la France est restée au cœur des préoccupations et des pensées de Carlyle, presque malgré lui. Elle resurgit en effet par intermittence, qu'il écrive au sujet de la situation britannique contemporaine ou des médias : les insurrections chartistes sont perçues à la lumière de la Révolution de 1789, et le panthéon des héros carlyliens n'aurait pas été complet sans des références aux Français – en particulier Rousseau, Voltaire, Danton, Mirabeau et Napoléon. Au moment où *The Letters and Speeches of Oliver Cromwell* semble avoir volé le devant de la scène à la France, les événements de 1848 redonnent la vedette à celle-ci. Carlyle admet sa surprise et son ravissement de voir la jeune République française annoncer le renouveau de l'Europe. Il sort également de la période dépressive qui a suivi les travaux sur Cromwell, et plus généralement, ceux sur 1789 ; c'est comme si la France était une source d'énergie pour Carlyle, ou, pour reprendre l'une de ses expressions favorites, un arbre de vie[6], qui ferait renaître son espoir après chaque période noire.

A Amitiés de Français en exil

Même si les Carlyle ne goûtent guère les dîners mondains[7], ils fréquentent, à partir de 1834, un cercle cultivé, organisant chez eux des thés et des soirées littéraires. Carlyle découvre Londres, et Londres se prépare à le découvrir. Quelques années après son arrivée, à la suite de la publication de *The French Revolution*, il a acquis une notoriété certaine, et il est reçu par l'aris-

[5] *On Heroes* (1841) demeure l'une des œuvres de Carlyle les plus citées ; *Past and Present* (1843) est l'un des textes essentiels de la pensée sociale de l'époque ; *The Letters and Speeches of Oliver Cromwell* (1845) a proposé une image plus glorieuse d'un grand homme souvent injustement traité dans la mémoire collective de l'époque ; enfin, *History of Friedrich II* (1853-1858), en dépit de sa longueur et de sa popularité auprès du troisième Reich, présente un intérêt certain. Ce dernier ouvrage a d'ailleurs fait l'objet d'une réédition abrégée en 1969 (Thomas Carlyle, *History of Friedrich II of Prussia called Frederick the Great*, édité et abrégé par John Clive, Chicago et Londres : University of Chicago Press, 1969, xl, 479 pp.)

[6] L'arbre de vie, Igdrasil, est une image qu'affectionne particulièrement Carlyle ; le passage le plus connu à ce sujet se trouve dans *Past and Present* et on compte aussi plusieurs occurrences dans ses correspondances (cf Thomas Carlyle, *Past and Present*, *op. cit.*, p. 248 ; outre cette référence directe à Idgrasil, nombreuses sont les métaphores utilisant les arbres).

[7] Les problèmes digestifs de Carlyle sont bien connus et fréquemment mentionnés dans ses lettres : il y relate rarement un dîner sans évoquer aussi les conséquences sur son estomac fragile (un exemple typique parmi d'autres se trouve en CL XII, 53). Les Carlyle étaient difficiles quant à leur régime alimentaire, ne jurant que par le porridge et rejetant les fruits – qui ne sont bons, fait observer Jane, qu'à causer des coliques. Ils déclinaient donc souvent les invitations, ce qui n'empêchait pas les visiteurs de fréquenter assidûment leur propre demeure.

tocratie, découvrant ainsi des horizons totalement nouveaux[8]. Mais avant même la rencontre de personnes prestigieuses telles que Sir Robert Peel ou Lord et Lady Ashburton, et avant que Carlyle ne se lasse totalement des mondanités, ce sont des personnes d'un milieu quelque peu différent qui se pressent à sa porte. Ce sont pour la plupart des visionnaires, qui, nonobstant la réception très frugale au 4 Cheyne Row, reconnaissent Carlyle comme l'un des leurs. On trouve parmi eux beaucoup de Français qui, comme Carlyle, sont en passe de devenir célèbres.

1 Sensibilité à l'actualité et au contexte français

A cette période, Carlyle suit d'assez près les événements en France : son intérêt soutenu est sans cesse attisé par les récits de ses correspondants[9] et par sa curiosité sur le devenir des saint-simoniens. Son frère faisait aussi fréquemment parvenir des journaux à sa famille demeurée en Ecosse[10]. La réaction immédiate de Carlyle à la révolution de Juillet n'est pas très forte ou, en tout cas, elle n'a guère attiré l'attention. Ce n'est que par la suite qu'il considère les trois révolutions – 1789, 1830, 1848 – comme trois étapes d'une même quête, intrinsèquement liées. Cependant, il ne fait aucun doute qu'il était au fait des événements en cours. Le post-scriptum de sa première lettre à Gustave d'Eichthal, datée du 9 août 1830, comporte un petit paragraphe indépendant consacré à la révolution qui fait alors rage :

> J'apprends aujourd'hui que votre vieux roi insensé est venu en Angleterre : entre les nations, qui commencent à présent à se comprendre, il n'y aura point de Guerre – plus jamais, espérons-le ! Avec le Duc d'Orléans, si ces dispositions se révèlent définitives, vous ne prospérerez peut-être que mieux. Dans tous les cas, votre tâche, si elle est authentique, ne se rapporte pas à un jour ou à une génération, mais au Futur tout entier[11].

Cette lettre montre que Carlyle, malgré son exil dans sa ferme isolée de Craigenputtock, parvenait à se tenir au courant des événements de façon efficace : Charles X avait abdiqué le 2 août, et pris la route de l'exil le lendemain ; cependant, les pourparlers avec Louis-Philippe

[8] Voir Julian Symons, *Thomas Carlyle, The Life and Ideas of a Prophet*, chapitre 13 « The New Aristocracy » (pp. 197-207), ou encore Rosemary Ashton, *Thomas & Jane Carlyle, Portrait of a mariage, op. cit.*, chapitre 11 : « Fascinations and Flirtations 1843-1845 » (pp. 243-267).

[9] John Carlyle (devenu médecin personnel de Lady Clare, une comtesse volontiers voyageuse) et John Stuart Mill, en particulier, effectuent d'assez longs séjours à Paris et leurs lettres constituent des sources d'information précieuses. Il est fréquent que Carlyle s'amuse, en réponse, des anecdotes françaises qu'ils lui ont narrées et demande des détails supplémentaires, ainsi que, le cas échéant, la suite du récit. Voir par exemple CL V, 9, où Carlyle pose des questions très détaillées sur la visite de Paris effectuée par son frère, ou encore les lettres à Mill, en particulier pendant le procès saint-simonien.

[10] L'envoi de journaux par John Carlyle en Ecosse – reçus avec délectation par la famille – est mentionné plusieurs fois. Voir par exemple CL V 146 et 216.

[11] « I hear today that your foolish old King has come to England : between the Nations, who now begin to understand each other, there will be no War ;– let us hope, never more !– With the Duke of Orleans, if that arrangement prove final, you may prosper all the better.– In any case, *your* task, if genuine, is not for a day or a generation, but for the whole Future.– », CL V, 138-139

continuant, il ne s'embarqua pour l'Angleterre (à Cherbourg) que le 16 août[12]. Or Carlyle écrit « your foolish old King *has come* to England » le 9 août, une semaine, semble-t-il, avant que Charles X ne traverse la Manche. Soit il savait que le roi était en route et il avait anticipé son arrivée, soit il ajouta son post-scriptum une bonne semaine après avoir inscrit la date en haut de la lettre. Il est également possible que la lettre ait été antidatée[13]. Quoi qu'il en soit, il ne fait pas de doute que les nouvelles de l'exil du roi soient parvenues à Carlyle très rapidement.

Quant à la dernière phrase, « *your* task, if genuine, is not for a day or a generation, but for the whole Future. » (« votre tâche, si elle est authentique, ne se rapporte pas à un jour ou à une génération, mais au Futur tout entier. »), elle reste plutôt mystérieuse. S'adresse-t-elle à d'Eichthal en tant qu'émissaire et disciple saint-simonien, ou aux Français comme nation révolutionnaire qui devra mener l'humanité vers son salut ? La phrase faisant partie d'un paragraphe indépendant sur l'avènement de la Monarchie de Juillet, la seconde interprétation semble la plus logique (sans exclure nécessairement la première). Elle expliquerait aussi la flambée d'enthousiasme très comparable de Carlyle en 1848, lorsqu'il pense que la France, après avoir fait fausse route lors des deux précédentes révolutions, va peut-être enfin trouver les bons remèdes et se révéler un modèle à suivre pour les autres pays.

Par ailleurs, à la fin de *Sartor Resartus*, le protagoniste, Teufelsdröckh, semble regarder la révolution de 1830 d'un œil plutôt approbateur : son unique et plutôt énigmatique déclaration est que les choses ne font que commencer[14]. Sa mystérieuse disparition serait d'ailleurs liée à ces événements de politique française (ainsi que, peut-être, aux saint-simoniens) :

> Le Professeur Teufelsdröckh, qu'on le sache, n'est plus, visiblement, présent à Weissnichtwo, mais à nouveau, semble-t-il, perdu dans l'espace ! [...] On avait remarqué, alors que les nouvelles troublantes de ces Trois Jours Parisiens se propageaient de bouche en bouche, assourdissant toutes les oreilles de Weissnichtwo, que Herr Teufelsdröckh, au *Ganse* ou ailleurs, n'avait, pour autant que l'on sache, prononcé aucune syllabe pendant une semaine entière, si ce n'est ces trois là : *Es geht an* (C'est le début). Peu de temps après,

[12]Les informations sur la révolution de 1830 proviennent essentiellement de l'ouvrage de Guy Antonetty *Louis-Philippe* (Paris : Fayard, 1994, 992 pp., en particulier le chapitre XIX, pp. 545-634).

[13]Le problème de la date de cette lettre a déjà été évoqué dans le chapitre précédent lorsqu'il était question des saint-simoniens. Dans sa missive du 9 août, Carlyle dit avoir reçu le colis de d'Eichthal trois semaines plus tôt environ (« some three weeks ago ») mais dans son journal, le 8 juin 1830, il dit l'avoir depuis quatre semaines, c'est-à-dire vers la mi-mai (date plausible puisque le colis daté du 29 avril a été acheminé en Ecosse par l'intermédiaire du journal *The Examiner* à Londres). S'il a menti sur la date d'arrivée de l'envoi – peut-être pour ne pas vexer d'Eichthal par une réponse trop tardive – il a tout aussi bien pu antidater sa lettre légèrement, du moins suffisamment pour avoir appris l'arrivée du roi à Londres juste avant de la sceller. La date de la missive est d'autant plus douteuse que, dans une lettre à sa mère que l'on estime dater du 10 août 1830 (CL V, 140), Carlyle semble moins bien informé que dans sa missive à d'Eichthal écrite soit-disant de la veille.

[14]Le modèle pour Teufelsdröckh à ce stade est peut-être Carlyle, comme dans le reste du livre, mais aussi son ami Edward Irving. Les révolutions françaises confirmaient en effet toutes les prophéties de ce dernier, comme John le fait remarquer à Thomas Carlyle dans une lettre du 9 août 1830 (CL V, 146, note 13).

> comme *Ew. Wohlgeboren* le sait, la quiétude publique, là comme à Berlin, fut menacée par une Sédition des Tailleurs. [...] Je ne puis attribuer notre perte à aucun de ces incidents ; pourtant, l'ombre d'un soupçon demeure en ce qui concerne Paris et sa politique[15].

Même si la portée de cette allusion ne doit pas être surestimée, Carlyle était dans tous les cas intéressé par les événements. Quelques années plus tard, il ne pouvait être que curieux de rencontrer les exilés français révolutionnaires. En effet, à la suite d'insurrections à Lyon et à Paris en avril 1834, cent soixante-quatre meneurs furent traduits en justice pour conspiration ; vingt-huit s'échappèrent et se réfugièrent à Londres, dont Godefroy Cavaignac et Armand Marrast, qui devinrent des visiteurs du 4 Cheyne Row. L'arrivée de ces contestataires de la Monarchie de Juillet correspondit presque exactement avec l'emménagement du couple écossais dans la capitale britannique. Carlyle, soucieux de leur sort, continua de se tenir informé : il évoque par exemple l'amnistie de Louis-Philippe le 8 mai 1837 en faveur de ses opposants, lesquels refusent de croire que la situation soit radicalement différente[16].

Si les lettres de Carlyle réfèrent avec intérêt à Paris et aux événements français – passés et présents – en général, Londres fait l'objet d'une indifférence morose. Malgré les grands débats qui agitent la capitale britannique – comme l'émancipation catholique et la réforme électorale –, Carlyle ne trouve pas les lieux très fascinants. Ainsi, le 5 mars 1829, le jour même où Peel dépose son projet de loi sur l'émancipation, Carlyle écrit à son frère, qui s'apprête à revenir après un périple allemand, autrichien et parisien :

> Mais Londres, me semble-t-il, ne sera pas un endroit fascinant pour vous en ce moment : en plus du tumulte aux mille voix qui y règne en tout temps, tout le monde est à présent très proche de l'affolement au sujet de ces éternelles 'Revendications Catholiques'[17].

Ainsi, les exigences catholiques et les inquiétudes qu'elles génèrent ne feraient qu'ajouter de la panique au vacarme ambiant habituel à Londres. Notons que ces revendications ne suscitent aucune sympathie (ni d'ailleurs aucune hostilité) chez Carlyle. Deux ans plus tard, lorsqu'il rencontre le député Charles Wetherell, violent opposant à l'émancipation, il le décrit d'une

[15] « Professor Teufelsdröckh, be it known, is no longer visibly present at Weissnichtwo, but again to all appearance lost in space ! [...] It had been remarked that while the agitating news of those Parisian Three Days flew from mouth to mouth, and dinned every ear in Weissnichtwo, Herr Teufelsdröckh was not known, at the *Ganse* or elsewhere, to have spoken, for a whole week, any syllable except once these three : *Es geht an* (It is beginning). Shortly after, as *Ew. Wohlgeboren* knows, was the public tranquillity here, as in Berlin, threatened by a Sedition of the Tailors. [...] To neither of these two incidents can I attribute our loss : yet still comes there the shadow of a suspicion out of Paris and its Politics. », *Sartor Resartus*, *op. cit.*, pp. 223-224

[16] Cavaignac, en particulier, ne veut rien avoir à faire avec cette amnistie qui, d'après lui, ne couvre pas entièrement son cas ; il répugne de toute façon à se soumettre (selon les dires de Carlyle, CL IX, 244).

[17] « But London, I should think, will be no fascinating place for you at present, where in addition to the thousand-voiced tumult that reigns there thro' all time, all people are at present well nigh distracted on those everlasting 'Catholic Claims'. » CL V, 10

façon relativement anodine qui ne fait en rien allusion à ses activités passées[18].

De même, la réforme électorale ne préoccupe guère Carlyle, ainsi qu'il le fait observer dans deux lettres successives à son frère John en juillet 1832 :

> Ici la propagande électorale continue ; je ne m'y intéresse aucunement, pas plus qu'à un combat de terriers pire ou meilleur : le projet de réforme électorale est l'affaire universelle, mais non la mienne[19].
> Ainsi va le monde ici, cher frère : les températures sont élevées ; l'année est d'une fertilité qui passe tout exemple ; les Simples placent leurs espoirs dans le projet de réforme électorale ; la propagande électorale bat son plein, je ne m'y intéresse aucunement[20]

Lorsque la même réforme est votée en Ecosse[21], Carlyle n'en fait qu'une mention extrêmement rapide, et uniquement parce qu'elle a été menée par Jeffrey, qu'il connaît bien (CL VII, 42-43). Il est assez extraordinaire de constater que Carlyle traverse dans l'indifférence deux moments cruciaux pour son époque et pour son pays[22], mais qu'il réagit avec intérêt voire avec enthousiasme face aux événements français. L'Allemagne même n'apparaît plus dans ses lettres, c'est la France qui occupe incontestablement l'essentiel de ses pensées. Alors que l'effervescence londonienne l'ennuie ou le laisse au mieux indifférent, Carlyle déclare à Mill sa curiosité pour la France : « Je vous poserais des centaines de questions de ce type, si j'étais à Paris auprès de vous[23]. »

2 Le défilé des invités français : du dandy au révolutionnaire

Il est essentiel d'évoquer ces Français reçus par Carlyle, car ils eurent un impact sur sa pensée et sur son cheminement idéologique à un moment où il écrivait *The French Revolution*, souvent considéré comme son œuvre majeure. A cette période, l'influence – tant vantée – de

[18] « Wetherell, un vieux monsieur narquois et sagace, aux sourcils broussailleux » (« Wetherell a beetlebrowed sagacious quizzical old gentleman » CL V, 340).

[19] « Electioneering goes on here ; in which I take no interest, more than in a better or worse terrier-fight : Reform-Bill-ing is the universal business, not mine. », CL VI, 185

[20] « So goes the world here, dear Brother : the weather is hot ; the year is fertile beyond all example ; the Simple hope from the Reform Bill ; electioneering flourishes, in which I take no interest. », CL VI, 196

[21] La réforme électorale de 1832 (Reform Bill) fut d'abord votée pour l'Angleterre, l'Ecosse lui emboîtant le pas peu après (Burgh Reform Bill).

[22] Carlyle ne vota d'ailleurs jamais, comme le rappela Arthur Stanley dans son sermon lors des funérailles de Carlyle (« Dean Arthur Penrhyn Stanley, a funeral sermon on Carlyle's death », in *Thomas Carlyle, the Critical Heritage* (1971), édité par Jules Paul Seigel, Londres et New York : Routledge, 1995, xv, 526pp., pp. 513-520, p. 517). Notons cependant que onze ans après la réforme électorale de 1832, Carlyle concéda que celle-ci n'était pas sans importance, du moins lorsqu'il s'agissait de caractériser un peuple :

« Les méthodes électorales, les réformes du scrutin et ce qui va de pair avec elles ne sont pas non plus sans importance. Les méthodes électorales d'un Peuple sont, dans le long terme, l'image même de son *talent* électoral. » (« Nor are electoral methods, Reform Bills and such like, unimportant. A People's electoral methods are, in the long-run, the express image of its electoral *talent* [...] », *Past and Present*, op. cit., p. 80).

[23] « I would ask a hundred such questions about a hundred things, were I in Paris beside you. » (CL VII, 21).

l'Allemagne était ténue, voire inexistante[24]. L'attitude de Carlyle, admirateur fasciné de beaucoup de contemporains français, n'avait rien à voir avec la simple francophobie qu'on lui prête trop souvent. Cette période critique d'effervescence intellectuelle au contact de radicaux et de romantiques français n'est évoquée que de façon éparse et peu détaillée dans les biographies de Carlyle[25]. Une synthèse alimentée par les travaux biographiques et par les lettres récemment publiées[26] permet donc d'avoir ici pour la première fois une vue d'ensemble. Un travail minutieux sur les correspondances a été nécessaire pour parvenir à la synthèse et aux conclusions qui suivent.

Cette section traite uniquement des Français contemporains de Carlyle, qui sont en contact avec lui, et constituent un des traits les plus notoires de sa vie dans la seconde moitié des années 1830, et au début des années 1840[27]. Il va sans dire que, pendant cette période, ses lectures françaises continuent, avec notamment Beaumarchais[28] ; la grande majorité concerne la Révolution de 1789, et sera évoquée en deuxième partie de chapitre. D'autres formes de culture française contemporaine touchent Carlyle, comme les chansons de Pierre-Jean Béranger (1780-1857)[29]. Par ouï-dire, il est au courant des agissements de maintes célébrités françaises, en particulier saint-simoniennes, comme Saint-Amand et Claire Bazard[30]. De même, il lit des contemporains renommés comme Thiers et Michelet, mais il ne rencontrera que le premier, et bien plus tard.

[24]Les exilés allemands, présents eux aussi – à la suite de l'échec de l'attaque des radicaux contre le Diet de Francfort en avril 1833 – ne suscitèrent guère d'intérêt, hormis Joseph Henry Garnier (CL VIII, 125).

[25]La biographie de Froude – pour ne citer que la plus célèbre – ne s'attarde pas sur le sujet des exilés français. Ceux-ci sont brièvement mentionnés lorsque Froude cite des passages du journal de Carlyle, mais ne font l'objet d'aucun commentaire particulier (James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881*, *op. cit.*, pp. 72 et 76). Le nom de Cavaignac n'apparaît qu'une seule fois (p. 72).

[26]La plupart des volumes des *Collected Letters* utilisés pour cette section n'ont été publiés qu'en 1981 (VIII, IX) ou en 1985 (X, XI, XII), c'est-à-dire après l'immense majorité des études sur Carlyle. Ces dernières ne font de toute façon pas ou très peu mention des contacts du penseur écossais avec les exilés français.

[27]Il ne sera plus question de d'Eichthal et Duveyrier : ils ont déjà été évoqués dans le cadre de la section sur les saint-simoniens, et ils étaient repartis en 1832.

[28]Voir par exemple CL VII, 91 (Carlyle renvoie à son ami Henry Inglis des livres d'auteurs français qu'il lui avait prêtés, dont sept volumes de Beaumarchais).

[29]Dans une lettre d'octobre 1836, Carlyle fait allusion à des chansons de Béranger, sans doute ses dernières parutions *Chansons* (1833) et *Chansons Nouvelles et Dernières* (1833). Voir CL IX, 80.

[30]Voir par exemple CL VI, 27, où Carlyle a vent de l'accoutrement de Claire Bazard lors des réunions de la secte.

Les comtes dandys : Alfred d'Orsay[31] et Alfred de Vigny

D'Orsay, empereur du dandysme

Le comte d'Orsay ne fit connaissance de Carlyle qu'après la publication de *The French Revolution* et grâce à cet ouvrage. Ses visites et son attention furent parmi les toutes premières que Carlyle reçut de l'aristocratie. D'Orsay fut en quelque sorte la figure de proue du nouveau monde qui s'ouvrit à Carlyle à la suite de *The French Revolution*. Sa nationalité française – Carlyle le décrit comme « une sorte d'Anglais français, ou de Français anglais »[32]– ne fait que renforcer l'hommage : la démarche d'historien de la France de cet Ecossais exilé à Londres a convaincu ses contemporains britanniques, mais aussi français. Le contraste entre les deux hommes ne saurait être plus considérable. Malgré sa critique de l'aristocratie oisive, des dépenses inutilement luxueuses et des signes extérieurs de richesse[33], Carlyle ne semble pas voir d'un mauvais œil les visites du comte. Flatté[34], il se plaît à en narrer les détails pour le plus grand amusement de ses correspondants, en particulier sa famille demeurée en Ecosse, et même Emerson aux Etats-Unis. Carlyle n'est pas avare d'hyperboles et de superlatifs. Une certaine gradation s'opère dans les descriptions au fil du temps, puisque d'Orsay est successivement le plus grand, l'empereur, puis le Dieu (Apollon) des dandys :

> « le plus bel homme et le plus grand Dandy de Londres ou d'Europe »,
> « l'Empereur des Dandys, un certain Comte d'Orsay »,
> « l'Apollon Phoibos du Dandysme[35] »,

[31]Il s'agit de Alfred Guillaume Gabriel, Comte d'Orsay (1801-1852), dandy et mécène, évoqué brièvement dans la partie précédente.

[32]« a kind of French-Englishman, or English-Frenchman », CL XI, 54.

[33]Carlyle critique notamment les voitures à cheval (« gig ») prisées par la bourgeoisie, et qui en constituent pour lui le symbole : il forme même le mot « gigmanship », qui revient dans ses lettres chaque fois qu'il s'avise de critiquer cette classe sociale et le cours de la société en général.

[34]Carlyle considère de toute évidence cette visite comme un compliment – un des plus singuliers qu'il ait reçu. Il jubile de l'agitation causée par l'arrivée de l'équipage éblouissant, qui laissa tout Chelsea muet d'admiration. Il écrit à son frère John :

« Il faut néanmoins que je te fasse part du plus étrange compliment de tous, qui m'a été fait depuis ma dernière lettre : la venue du Comte d'Orsay pour me complimenter ! Il y a environ deux semaines, cet Apollon Phoibos du Dandysme, escorté par le pauvre petit Chorley, s'est véritablement rendu ici, dans un tourbillon, amené par un char dont la splendeur éblouit tout Chelsea, qui en resta bouche bée. » (« Nevertheless I must tell you about the strangest compliment of all, which occurred since I wrote last : the advent of Count d'Orsay to compliment ! About a fortnight ago, the Phœbus Apollo of Dandyism, escorted by poor little Chorley, actually came whirling hither, in a chariot that struck all Chelsea into mute dazzlement with splendour. », CL XI, 85-6).

[35]Phoebos, « le brillant », était l'épithète et souvent le nom d'Apollon. En latin, il était appelé Phoebus, sans adjonction d'Apollon (Grimal, *Dictionnaire de mythologie grecque et romaine*). Conducteur du char céleste qui était en fait le soleil, Apollon était aussi souvent assimilé ou substitué à Hélios, le dieu du soleil, tout comme sa sœur Diane était associée à la lune (Belfiore, *Dictionnaire de mythologie grecque et romaine*, Larousse). Dans la tradition picturale moderne, il est plus nettement assimilé au soleil, incarne la beauté masculine idéale, et perd ses aspects les plus sombres (*Héros et Dieux de l'Antiquité*, guide iconographique, Flammarion). La comparaison effectuée par Carlyle est bien entendu motivée par l'équipage éblouissant du comte d'Orsay – l'arrivée de sa

« l'Empereur des Dandys européens[36]. »

Jane Welsh Carlyle, dans une lettre mémorable (CL XI, 70-71), décrit le face à face pantois de Carlyle vêtu d'une poussiéreuse robe de chambre grise et du comte d'Orsay dans son splendide accoutrement à la dernière mode parisienne[37]. Je citerai seulement ici un court passage représentatif où Carlyle décrit la visite de d'Orsay et, surtout, l'hilarité de Jane face au contraste saisissant entre les deux hommes :

> N'ai-je pas parlé à Alick de l'Empereur des Dandys, un certain Comte d'Orsay, et de son amitié pour moi ? Eh bien, l'homme en question est en fait venu ici depuis, dans un char splendide comme le Soleil, que toute la rue se mit à contempler fixement ; pour « me témoigner son » etc etc, et vraiment, je ne le trouvai pas stupide du tout, mais doté de facultés très considérables, à sa propre manière ; très bien informé, prolixe en sarcasme, en gaieté et en humour ; pas mauvais homme du tout. Pendant deux jours, Jane rit du contraste entre moi, vêtu de ma robe de chambre écossaise, arborant mon air de presbytérien sévère, et cet homme de haute taille, extrêmement beau, paré de ses velours, de ses bijoux et d'autres charmes divins, qui conversaient l'un avec l'autre de la façon la plus amicale qui fut[38] !

D'Orsay devient de plus en plus intime avec les Carlyle, et dessine un excellent profil du penseur écossais[39] :

---

luxueuse voiture à cheval fit sensation dans Chelsea – et bien sûr par sa beauté personnelle. Je remercie Marie-Karine Lhommé, maître de conférences en Lettres Classiques à l'Université de Lyon II, de m'avoir aidée à élucider ce point.

[36] « the handsomest man and chief Dandy of London or Europe » (CL XI, 54), « the Emperor of Dandies, one Count d'Orsay » (CL XI, 75), « the Phœbus Apollo of Dandyism » (CL XI, 85-86), « the Emperor of European dandies » (CL XI, 91).

[37] La servante des Carlyle est également frappée par la splendeur du visiteur, et Jane Carlyle s'amuse énormément de son ébahissement. Pour plus de détails, voir les ouvrages sur les Carlyle en particulier celui de Théa Holmes, *The Carlyles at Home*, *op. cit.*

[38] « Did I not tell Alick about the Emperor of Dandies, one Count d'Orsay, and *his* love of me ? Well, the man actually arrived here since that, in a chariot splendid as the Sun, that set all the street a-staring ; to « testify his » &c &c and really I found him no fool at all, but a man of very considerable faculty in his own fashion ; abundant in information, in sarcasm, in jolity and humour ; no bad fellow at all. Jane laughed for two days after at the contrast of me in my plaid dressing-gown, with my grim Presbyterian look, and this beautifullest of tall men, with his velvets, jewels and ambrosial lovelinesses, sitting talking in the friendliest manner to each other ! – », CL XI, 75

[39] Source du portrait : National Library of Scotland, LS 2884, Folio 167. En 1839, Richard James Lane, sculpteur et lithographe, (1800-1872) transforma ce portrait en lithographie, rajoutant notamment un dossier de chaise. Cette version modifiée est présente dans l'ouvrage de Richard Ormond, *Early Victorian Portraits* (Londres : H. M. S. O., 1973, 2 vol., vol. 1, xi, 626 pp., pp. 558-59).

Celui-ci se déclare fort satisfait : « Décidément, d'Orsay est intelligent et n'est pas mauvais homme ; il a dessiné un admirable portrait de moi dans le salon, vraiment très ressemblant. »[40] Il s'agit là d'un rare compliment, puisque Carlyle est d'ordinaire extrêmement critique envers les portraits – et, plus tard, les statues – le représentant. Dans une lettre à Emerson, il souligne la singularité de ce portrait, s'étonnant à nouveau des différences qui l'opposent au comte :

> Quand à mon portrait réalisé par d'Orsay, c'est une véritable curiosité : le Comte d'Orsay, empereur des Dandys d'Europe, dessinant le portrait du Prophète du sans-culottisme spirituel[41] !

L'expression choisie par Carlyle pour se décrire, « Prophète du sans-culottisme spirituel », est particulièrement frappante, voire inattendue. S'il aspirait au statut de prophète, on peut se demander ce qu'il entend par « sans-culottisme spirituel ». Cette expression pourrait être une référence à la Révolution française dont il venait d'écrire l'histoire, et à la possibilité que des événements du même type surviennent dans d'autres pays, d'où la notion de prophétie. L'idée d'un sans-culottisme « spirituel » pourrait également évoquer la communion d'esprit qui s'est effec-

[40] « D'Orsay is decidedly a clever and no bad fellow ; he drew a fine portrait of me in the drawing-room, really very like », CL XI, 113. Voir aussi l'allusion de Jane Welsh Carlyle au « portrait d'Orsayfié » de son mari, dans une lettre à Jane Wilson (« his [Carlyle's] d'Orsayfied likeness », CL XI, 162).

[41] « As to the d'Orsay Portrait of myself, it is a real curiosity : Count D'Orsay the emperor of European Dandies portraying the Prophet of spiritual Sansculottism ! », CL XI, 91

tuée entre Carlyle et les révolutionnaires au fur et à mesure qu'il représentait leur parcours[42]. « Sans-culottisme » peut aussi être compris au sens large : Carlyle serait un sans-culotte spirituel dans la mesure où ses idées seraient nouvelles, iconoclastes et contestataires. Cette dernière interprétation justifierait le contraste établi avec d'Orsay, qui, par son statut de dandy, serait davantage conforme aux normes de la société de l'époque. Par ailleurs, la richesse du Comte et sa position sociale diffèraient grandement de celles de Carlyle, qui peinait encore financièrement et était issu de milieux assez humbles. Certes, le profil de Carlyle, intellectuel reçu dans les cercles littéraires, n'en était pas pour autant identique à celui du sans-culotte français moyen, mais le statut particulièrement aristocratique du Comte d'Orsay rendait peut-être une telle exagération tentante.

Il n'en demeure pas moins que la fascination exercée sur Carlyle par le Comte persista, et que les deux hommes entretinrent des relations amicales durables. La lettre reproduite ici est un inédit que j'ai pu consulter à la bibliothèque Jagellonienne à Cracovie[43]. Il s'agit d'une invitation du Comte d'Orsay à Carlyle, annotée par ce dernier à l'intention du collectionneur allemand Varnhagen[44]. Elle montre les relations cordiales des deux hommes[45], et le regard amusé que Carlyle portait sur le dandysme de son ami, puisque Carlyle écrit à son sujet, pour renseigner Varnhagen :

> Le plus grand Dandy au monde ! Un homme vraiment talentueux ; qui, s'il avait été né vingt ans plus tôt, aurait pu devenir l'un des maréchaux de Napoléon ; et qui est à présent Comte d'Orsay ! Son maintien est noble, sa voix musicale ; chaque mot qu'il prononce est l'imitation caricaturale de quelque chose. Pauvre d'Orsay[46] !

[42] L'idée d'une communion d'esprit entre Carlyle et les révolutionnaires qu'il met en scène est développée dans la quatrième partie.

[43] Collection Varnhagen, référence « Varnhagen 137, Orsay »

[44] Varnhagen, ami de Carlyle, lui procurait des livres allemands, et ce dernier, en retour, lui envoya de courtes lettres d'hommes célèbres qu'il avait en sa possession. La collection Varnhagen inclut ainsi deux lettres de Robert Browning inconnues (jusqu'à ma visite de mai 2005) de l'éditeur des correspondances, le Professeur Scott Lewis, à qui j'ai donc pu fournir une transcription et une copie informatique scannée. Ce fond d'archive comporte aussi des lettres de John Stuart Mill, et par l'intermédiaire de ce dernier (qui les remit à Carlyle à l'intention de Varnhagen), des courriers de Jeremy Bentham et un document de James Mill. Les Français sont aussi représentés, en plus du Comte d'Orsay, notamment Godefroy Cavaignac et Alexis Rio (missives adressées à Carlyle et annotées par ses soins) dont il sera question ultérieurement. Le fond Varnhagen se trouvait à Berlin, mais, au cours de la seconde guerre mondiale, il a été conservé en Silésie avant d'être transféré à Cracovie, où il se trouve toujours.

[45] Le texte de la missive d'Orsay ci-dessous est le suivant :

« Mon cher etc etc Carlyle.

Vous nous feriez le plus grand plaisir en venant dîner aujourd'hui à Goze [?] House à 7. 1/2. Vous rencontrerez seulement Walter Savage Landon et Forster. Vous avez promis qu'après vos lectures, vous accepteriez, ainsi il n'y a pas j'espère d'autres excuses.

Croyez moi avec sincérité

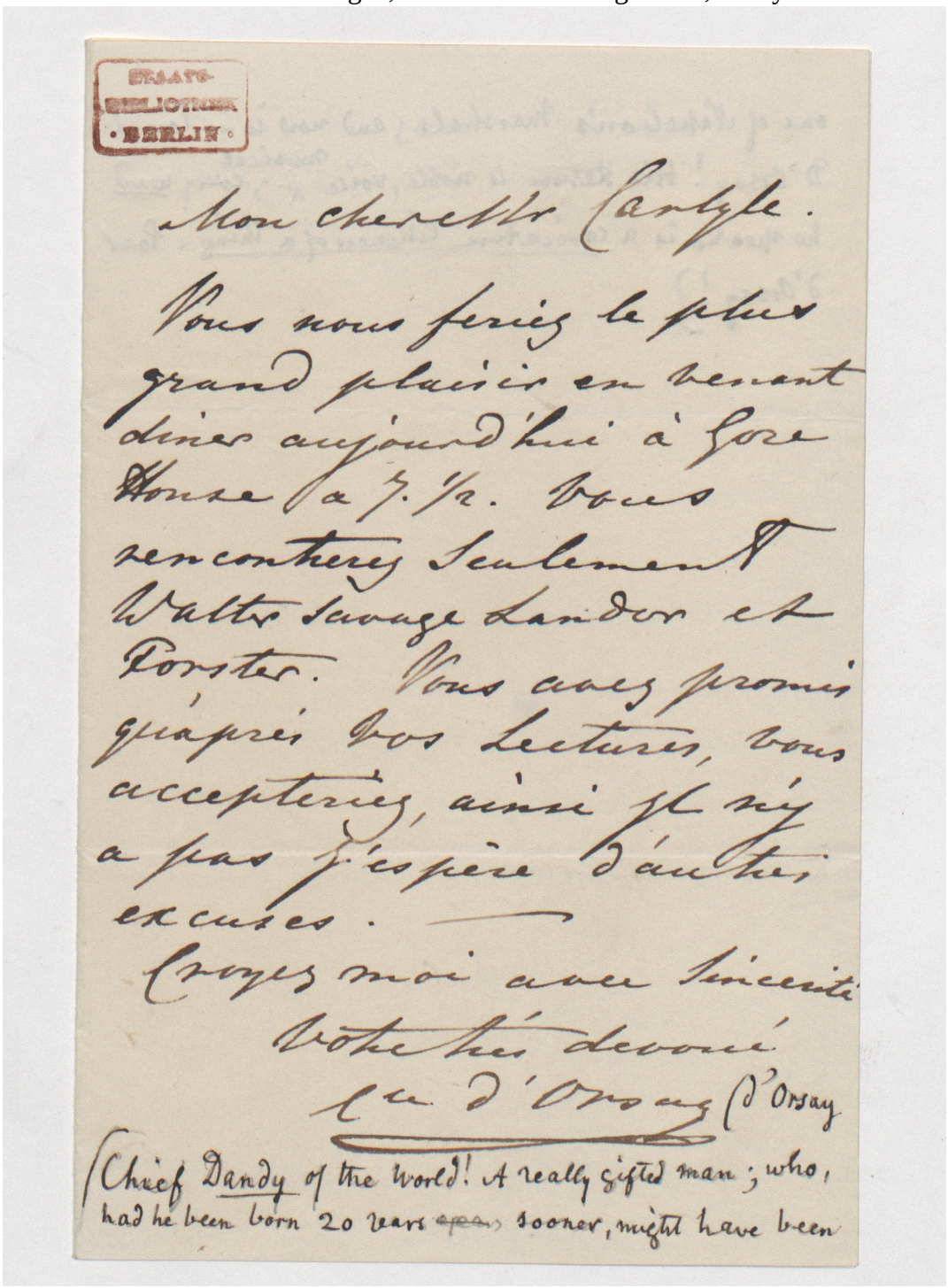
Votre très dévoué

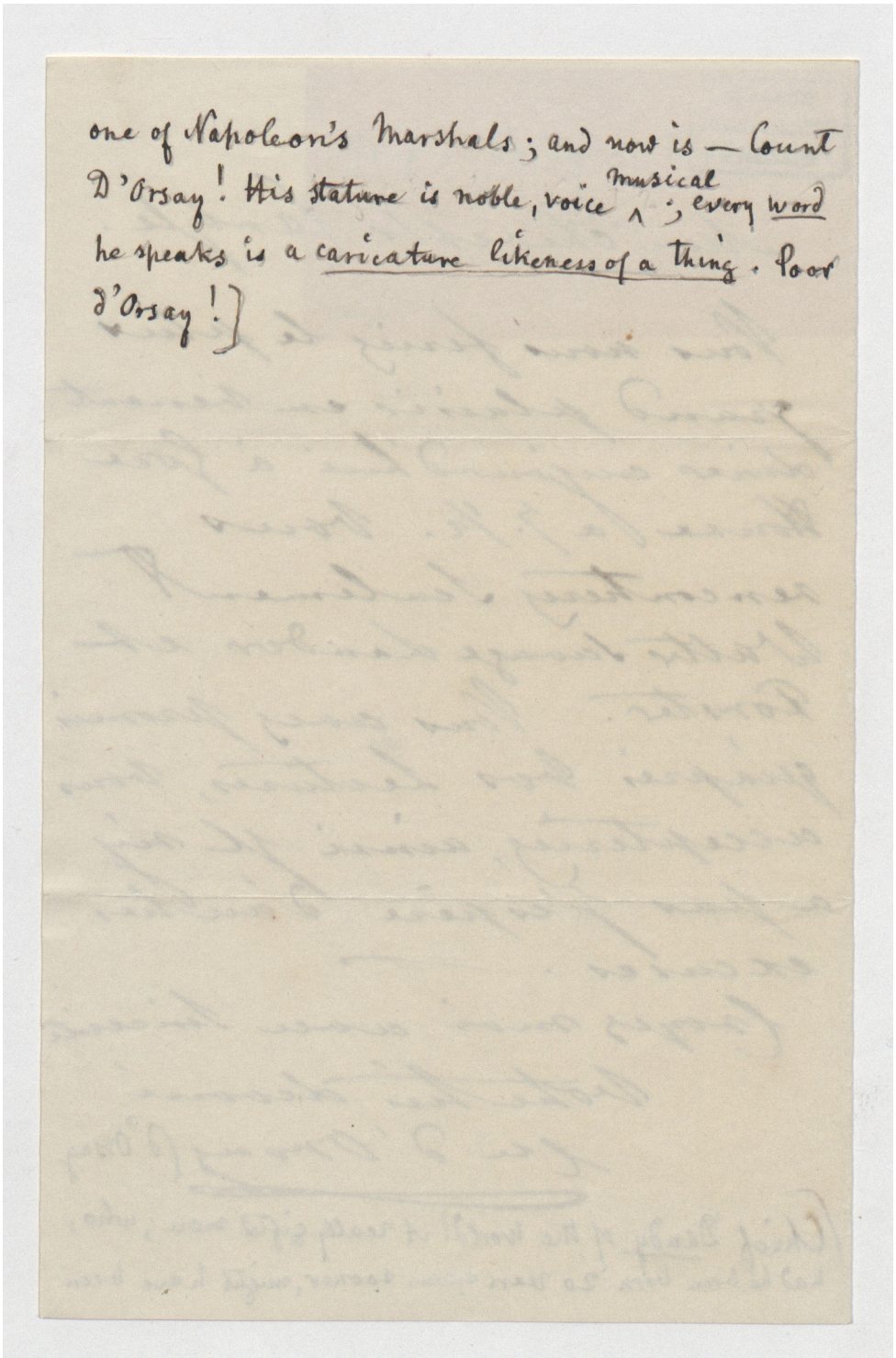
Cte d'Orsay »

[46] Texte original : « d'Orsay

Chief *Dandy* of the World ! A really gifted man ; who, had he been born 20 years sooner, might have been one

Lettre du Comte d'Orsay à Carlyle, inédite, annotée par ce dernier
Source : Bibliothèque Jagelonienne de Cracovie,
Collection Varnhagen, référence « Varnhagen 137, Orsay »





one of Napoleon's Marshals; and now is — Count D'Orsay! His stature is noble, voice musical; every word he speaks is a caricature likeness of a thing. Poor d'Orsay!]

Les contacts avec d'Orsay se poursuivirent ensuite par intermittence, à l'occasion de soirées mondaines en particulier ; Carlyle le vit notamment en 1848 en compagnie de Lady Blessington, comtesse et écrivain avec laquelle il vivait (CL XXIII, 99). La rencontre en chair et en os d'un aristocrate d'outre-Manche n'a pu manquer de frapper Carlyle, qui avait décrit – sans l'avoir jamais vue – la noblesse française dans *The Diamond Necklace* et *The French Revolution*. De même, la personnalité de Vigny, aristocrate mais aussi écrivain reconnu de la période, a peut-être rendu plus concret aux yeux de Carlyle le mouvement romantique français.

Vigny, « lionceau français » et dandy littéraire

Partisan de Charles X, Alfred de Vigny séjourna assez longtemps en Grande-Bretagne, d'autant plus qu'il épousa une Anglaise, Lydia Bunbury, et livra un procès de six ans pour que celle-ci puisse bénéficier de l'héritage de son père. A Londres, Vigny évolua dans les mêmes cercles politiques et littéraires que Carlyle. Il n'est donc aucunement surprenant qu'ils se soient rencontrés. Ainsi, en février 1839, Carlyle dit l'avoir vu, et dresse plusieurs portraits de lui à l'intention de son frère John :

> L'autre soir j'ai rencontré un lionceau français, un certain Comte de Vigny, un dandy littéraire carliste[47] ; courtois ; parisien ; au long nez romain, et pratiquement sans menton[48].
> J'ai rencontré Rio, un catholique français [...] ; et aussi un certain Comte de Vigny, auteur de quelque chose (de Stello, sur les misères de la littérature, et aussi de quelque chose de plus considérable) : c'est un carliste ; un petit homme à la mode, aux yeux vifs entourés de pattes-d'oie, au long nez et sans menton : ai-je déjà parlé de lui[49] ?

La description physique (long nez, pas de menton) n'est guère flatteuse, et il est certain que Carlyle n'a guère de sympathie pour Charles X ou pour ses partisans. Cependant, il est conscient de l'œuvre et de la renommée littéraire de Vigny : une allusion ultérieure au sort du poète dans sa mansarde (CL XI, 62) laisse penser qu'il a lu *Stello*, voire *Chatterton*. L'hommage est réciproque : plus tard, la cousine par alliance du poète français fait parvenir à ce dernier les œuvres de Carlyle au fur et à mesure de leur parution[50].

---

of Napoleon's Marshals ; and now is – Count d'Orsay ! His stature is noble, voice musical ; every *word* he speaks is a *caricature likeness of a thing*. Poor d'Orsay ! »

[47] Ici, « carliste » signifie « attaché à Charles X et à son régime » (le même adjectif s'emploie parfois pour les partisans de Don Carlos d'Espagne).

[48] « The other night I met with a French lionlet, one Comte de Vigny, a Carlist literary dandy ; civil ; Parisian ; with a long Roman nose, and next to no chin. », CL XI, 19

[49] « I have seen Rio a French Catholic [...] ; also one Comte de Vigny, author of something (*Stello*, on the miseries of Literature ; and something grander besides) : he is a *Carliste* ; a small fashionable man, with brisk crowfooted eyes, long nose and no chin : did I speak of him already ? » XI 47-48

[50] Voir CL, XI 19.

Armand Marrast, futur révolutionnaire

Carlyle fut amené à fréquenter des personnalités françaises aristocratiques, littéraires, mais aussi politiques. Armand Marrast, républicain et future figure de proue de la révolution de 1848, rencontra Carlyle dès 1836, lors de son exil à Londres. Il lui rendit visite à plusieurs reprises, généralement en compagnie de Godefroy Cavaignac[51]. Si ce dernier suscitait la fascination admirative de Carlyle, Marrast fut assez rapidement condamné : « Marrast me semble être un petit homme lâche, effronté et débauché ; presque un outrage. »[52] Carlyle, spécialiste du portrait au vitriol pour l'amusement de ses correspondants, a probablement forcé quelque peu le trait ; il était rare, cependant, que son opinion change beaucoup après le premier jugement. En août 1837, Cavaignac, devenu un ami proche, souhaita que Jane ordonne à l'éditeur de Carlyle d'envoyer un exemplaire de *The French Revolution* à Marrast (CL IX, 272), en vue d'un article dans le *National*. Celle-ci, en l'absence de Carlyle, informa l'éditeur et le laissa décider. L'article de Marrast, « Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par M. Thomas Carlyle », fut publié, non pas dans le *National*, mais dans la *Revue du Progrès*, le 1er mars 1840, pp. 154-163[53]. Il semble avoir beaucoup apprécié *The French Revolution*, principalement pour les qualités poétiques et le courage manifestes dans cette œuvre. Il admira, en particulier, l'audace dont Carlyle fit preuve en écrivant son histoire de la Révolution française, faisant fi des calomnies et des préjugés qui avaient obscurci jusqu'alors la perception historique de ces événements. Il n'hésita pas à le défendre dans le cadre de la polémique du Vengeur[54].

Avant la publication de l'article, le lien à Marrast semble s'être relâché : Carlyle remarque dans une lettre, en décembre 1837, que le Français a épousé une riche héritière anglaise, et qu'ils ne se voient plus[55]. Une dizaine d'années après, Carlyle se remémore le révolutionnaire, rappelé à son bon souvenir par l'actualité outre-Manche. Dans une lettre à sa mère datée du 7

[51]Le 2 mai 1836, Carlyle dit avoir vu Marrast à deux reprises en compagnie de Cavaignac (CL VIII, 339), et il décrit une nouvelle visite du même type en décembre de la même année (CL IX, 105). Il y eut probablement d'autres rencontres non mentionnées dans les correspondances ; dans tous les cas, les deux hommes eurent l'occasion de faire connaissance et sans doute d'évoquer les sujets qui leur tenaient à cœur.

[52]« Marrast seems to me an impudent, dissolute yellow little body ; an offence rather. », CL IX, 45

[53]« Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par M. Thomas Carlyle » dans la *Revue du Progrès*, 1er mars 1840, pp. 154-163. Cet article sera analysé plus en détail dans le cadre du chapitre cinq, qui porte en grande partie sur la réception critique de Carlyle en France.

[54]Cet épisode a été mentionné dans le premier chapitre : le Vengeur, navire de guerre français, avait subi une défaite en 1794, que la propagande du gouvernement français avait transformée en victoire. De nombreux livres d'histoire se laissèrent prendre au piège de cette affirmation, y compris ceux lus par Carlyle dans son enfance, et l'erreur fut répercutée dans *The French Revolution*. Carlyle, toujours soucieux de la vérité, s'empressa de corriger la méprise dans son article « On the Sinking of the Vengeur ».

[55]« Marrast is married to an English heiress [Lady Fitz-Clarence] ; whom we see not at all now. », CL IX, 368.

juillet 1848, il s'émerveille du fait que certains des principaux acteurs de la révolution en cours avaient coutume de venir fumer tranquillement une pipe avec lui quelques années auparavant :

> Il est très curieux pour moi de songer que ceux qui dirigent ces gens, comme Armand Marrast et Clément Thomas (l'ancien commandant de la Garde Nationale) avaient coutume de venir fumer une pipe auprès de moi dans cette tranquille retraite, il y a quelques années[56].

Cavaignac, plus important encore que Marrast, fera l'objet d'une section à part. Carlyle ne fréquente cependant pas que des révolutionnaires ; il ne répugne aucunement à s'associer à des royalistes légitimistes comme l'historien vendéen Alexis François Rio. Il serait donc quelque peu abusif de faire de Carlyle un sympathisant républicain : il observe avec intérêt tous les Français exilés qu'il a l'occasion de rencontrer, quelles que soient leurs opinions politiques.

Alexis François Rio[57], un « John Sterling français »

En mars 1839, Carlyle dit avoir fait la connaissance de Rio ; s'il est d'abord un peu réticent, il semble pourtant considérer le Français comme l'un des étrangers les plus remarquables de son cercle :

> J'ai aussi vu Rio, un catholique français qui menace de me rendre visite ; un vieux gentilhomme vendéen, non dénué d'énergie, de sincérité et de talent[58].
> L'étranger le plus remarquable ici récemment est un certain Rio, un catholique français : demande à Sterling[59] ; Rio est une sorte de Sterling français[60].

Une anecdote relatée par Jane Welsh Carlyle apporte des précisions quant aux rapports des deux hommes : le mois suivant, ayant fait plus ample connaissance de Rio[61], le couple Carlyle

[56] « It is very curious to me to think how the chiefs of these people, as Armand Marrast, Clément Thomas (Late Commander of the National Guards), used to sit and smoke a pipe with me in this quiet nook some years ago. » CL XXIII, 61. Le républicain Clément Thomas n'est mentionné nulle part ailleurs par Carlyle, mais il était exilé à Londres en 1835-37, où, avec Marrast et peut-être Cavaignac, il a sans nul doute eu l'occasion de rencontrer Carlyle. Il joue un rôle assez important en 1848, avant d'être exécuté en 1871, à l'âge de soixante-deux ans.

[57] Rappelons qu'il s'agit de l'historien français royaliste Alexis François Rio (1797-1874).

[58] « I have also seen Rio a French Catholic, who threatens to visit me ; an old Vendean gentleman not without energy, sincerity and parts », CL XI, 47-8. Carlyle ne doit pas être pris trop au sérieux lorsqu'il écrit que Rio « menace » de lui rendre visite : au fil des ans, il devient de plus en plus réticent vis-à-vis des invitations et des rencontres sociales ; par ailleurs, il force très souvent le trait par humour, afin d'amuser ses correspondants et aussi pour s'en faire plaindre.

[59] John Sterling (1806-1844), écrivain britannique d'origine écossaise, et pasteur anglican, était l'ami de Carlyle qui lui consacra une biographie.

[60] « Our remarkablest stranger lately is one Rio a French Catholic : ask Sterling ; Rio is a kind of *French* Sterling. », CL XI, 88. John Sterling était un ami très proche et très apprécié du couple écossais ; la comparaison est donc des plus flatteuses. A la suite de sa mort précoce, Carlyle lui consacra une courte biographie.

[61] Jane Welsh Carlyle fut favorablement impressionnée par Rio, et le sentiment était réciproque. Voir CL XI, p. 69, note 5 : dans son journal, Rio se déclare charmé par le couple écossais, en particulier Jane ; il semble avoir considéré Carlyle comme plus idéaliste qu'il ne l'était réellement. Quant à Jane, elle écrit : « Pas plus tard que le soir suivant, nous reçûmes une visite du catholique français Rio, que Carlyle nous avait décrit comme un homme si frappant. Il me plut beaucoup, même s'il ne ressemblait à la description en aucun point, excepté par son teint mat. Je l'imaginais comme une sorte de fanatique enthousiaste et sévère, alors qu'il est une sorte de John Sterling français ; encore plus volubile et transparent, à supposer que ce soit possible ; et il porte son Catholicisme aussi légèrement que John porte son anglicanisme ».

se voit contraint d'organiser un dîner réunissant ce dernier, farouche royaliste, et son grand ennemi républicain Cavaignac. En effet, Jane lui ayant demandé s'il connaissait Cavaignac, Rio répond par l'affirmative, et il est surpris d'entendre que son compatriote vient aussi chez eux. Il fait observer qu'il est la victime du parti de Cavaignac, tout comme ce dernier est celle de Louis-Philippe. Bien qu'ils soient de bords opposés, Rio aimerait le rencontrer. Jane les invite donc à souper ensemble, non sans encourir les reproches de Carlyle[62]. Louis Chassaignac de Latrade, autre Français républicain en exil[63], fait également partie des convives.

Le dîner en question se déroule de façon plutôt mouvementée : Cavaignac a un duel à empêcher, et prend énormément de retard. Pendant que les autres invités l'attendent pour se mettre à table, les Carlyle reçoivent la visite impromptue des MacReady, la sœur et l'épouse du célèbre acteur de l'époque. Le repas est ainsi retardé d'une heure et demie, au grand désespoir de Jane. Lorsque Cavaignac arrive enfin – alors que le dîner se termine –, il est trop agité et préoccupé pour tenir des propos vraiment cohérents. Rio ne laisse rien paraître, mais Jane croit deviner qu'il espère bien ne jamais revoir son compatriote républicain[64]. Dans cette même lettre où elle relate l'anecdote, Jane entreprend ensuite de narrer la mémorable visite du comte d'Orsay : le chassé-croisé des invités français (quatre en deux jours) chez les Carlyle était donc assez intense.

Si Rio souhaita éviter Cavaignac, il continua en revanche de fréquenter les Carlyle[65]. Plus tard, il leur emprunte les essais d'Emerson, au grand dam de Carlyle, qui souhaitait œuvrer à leur réédition pour le marché anglais en juin 1841[66]. Carlyle s'en plaint dans une lettre à Emerson où il décrit le Breton de manière très vivante :

Texte d'origine : « The very next evening came the French Catholic Rio, that Carlyle had described to us as such a striking man. He pleased me much, tho' resembling the description in no one particular except the duskiness of his complexion. I fancied him a stern, bigoted enthusiast, whereas he is a sort of French John Sterling ; if possible even more voluble and transparent ; and his Catholicism sits on him just about as lightly as John's Church-of-Englandism sits on him. », CL XI, 68-70

[62]Rio à peine sorti de chez eux, Carlyle aurait déclaré « 'Pour l'amour de Dieu, Jane, as-tu perdu la tête ?' 'Que vas-tu faire de ces deux hommes ?' » (« 'Mercy Jane, are you distracted ?' 'What *can* you do with these two men ?' ». Jane, lui assurant qu'il n'y aurait pas de sang versé, se mit alors songer à son menu (CL XI, 69).

[63]Louis Chassaignac de Latrade n'est mentionné qu'à cette occasion, mais il est certain que les Carlyle l'ont vu à plusieurs reprises. De même, il est fort probable que des rencontres occasionnelles avec d'autres exilés français aient eu lieu mais ne soient pas mentionnées dans les correspondances.

[64]Jane n'a pas entièrement raison : à la suite de sa rencontre de Cavaignac chez les Carlyle, Rio écrit dans son journal du 1er avril 1839 que son compatriote ressemble à un lion, noble et serein quand il ne s'emporte pas, mais terrible lorsqu'on le provoque. Cité par Frederick W. Hilles, « The Hero as Revolutionary : Godefroy Cavaignac », in *Carlyle and His Contemporaries, Essays in honor of Charles Richard Sanders*, édité par John Clubbe, Durham, North Carolina : Duke University Press, 1976, xxiii, 371pp., pp. 74-90, p. 75.

[65]Voir par exemple CL XII, 95 : Rio (décrit pour la première fois comme breton, et non vendéen) vient dîner avec Mazzini, exilé italien aux aspirations révolutionnaires, très proche des Carlyle.

[66]CL XIII, 159

> Laissez-moi seulement ajouter, à ce sujet, l'histoire d'un certain Rio, un Breton français, à la longue chevelure noire et désordonnée. Il trouva votre livre chez Richard Milnes, un exemplaire emprunté, et ne put l'emprunter ; sur ce, il plaide auprès de moi passionnément ; il emporte l'exemplaire de mon épouse, ce fou de Rio ; et il compte « le lire quatre fois » au cours de cet automne-ci, à Quimperlé dans son territoire celte natal ! Cet homme est un catholique, qui mange du poisson le vendredi ; – un grand lion quand il nous rend visite ; un des hommes les plus naïfs au monde : au sujet duquel il existe néanmoins une polémique parmi les personnes à la mode, pour déterminer « S'il est un ange, ou en partie un moulin à paroles et un charlatan ? » Tel est le sort réservé à ce qui est charmant en ce monde ! Je n'ai jamais vu d'homme plus vrai ; à quel point il est sans artifice, à quel point verbeux, je ne l'évaluerai pas maintenant. Quant à moi, il m'aime beaucoup (malgré mon mépris indicible pour son poisson du vendredi) ; il m'aime,– mais outre cela il a tendance à être ennuyeux[67].

L'amitié entre les deux hommes se poursuit donc malgré leurs désaccords religieux. Leurs éventuelles divergences politiques ne sont pas mentionnées : Carlyle respecte et observe ses visiteurs exilés, sans défendre particulièrement les républicains, même si ceux-ci constituent la grande majorité de ses relations françaises.

Rio invite les Carlyle en Bretagne, mais le voyage n'a jamais lieu (CL XIII, 173). Carlyle continue à recevoir des lettres et des invitations de Rio[68], et celui-ci l'informe par exemple d'un accident de voiture qu'il a eu à Viroflay alors qu'il voyageait avec Montalembert, journaliste et homme politique catholique libéral (CL XIII, 303-304). Carlyle déclare qu'il continue d'apprécier Rio[69], et cite à l'occasion certains de ses gallicismes[70]. Rio, quant à lui, continue de songer à Carlyle, à ses perceptions des Français lors de ses visites à Paris et à ses représentations de ceux-ci dans *The French Revolution*. En effet, en 1841, peut-être pour mettre en perspective les descriptions parfois peu flatteuses, présentes dans ce dernier ouvrage, d'un peuple sauvage et brutal, Rio prend la peine de relater à Carlyle un rassemblement fort paisible auquel il a assisté :

> J'aurais aimé que vous fussiez avec nous au grand pélerinage de Sainte-Anne près d'Auray le 26 juillet ; surtout si vous aviez quitté les environs de Paris peu de temps auparavant. Quel contraste entre les brutes laides d'apparence misérable bien que correctement nourries de ce pays trop civilisé, et les nobles silhouettes minces que nous vîmes s'agenouiller ou marcher pieusement devant nous. La foule comptait presque dix mille personnes, et il n'y en avait

[67] « Let me add only, on this subject, the story of a certain Rio, a French Breton, with long, distracted black hair. He found your Book at Richard Milnes's, a borrowed copy, and could not borrow it ; whereupon he appeals passionately to me ; carries off my wife's copy, this distracted Rio ; and is to « read it *four* times » during this current autumn, at Quimperle in his native Celtdom ! The man withal is a *Catholic*, eats fish on friday [sic] ;– a great lion here when he visits us ; one of the *naivest* men in the world : concerning whom nevertheless, among fashionables, there is a controversy, « Whether he is an Angel, or partially a Windbag and Humbug ? » Such is the lot of loveliness in the world ! A *truer* man I never saw ; how *wind*less, how windy, I will not compute at present. Me he likes greatly (in spite of my unspeakable contempt for his fish on friday) ; likes,– but withal is apt to *bore*. », CL XIII, 163-164

[68] Rio se propose de le recevoir en Bretagne, et le convie aussi à dîner lorsqu'il se trouve à Londres (en mars 1842, Carlyle demande à Richard Monckton Milnes de l'excuser auprès de Rio qu'il ne pourra pas voir ce jour, CL XIV, 56-7).

[69] « Je continue d'aimer Rio » (« I continue to like Rio »), CL XIII, 304.

[70] Voir par exemple CL XV, 166

> pas une sur mille qui oubliât l'objet de son pélerinage à la taverne. J'ai copié quelque part dans mon journal des fragments d'une conversation que j'eus avec vous il y a quelques années, dans laquelle vous opposiez à la maxime de Démosthène : *l'action, l'action et toujours l'action* la maxime bien supérieure : la foi, la foi et toujours la foi.
> Je n'en eus jamais meilleure preuve que ce jour-là[71].

Rio insiste sur le caractère pacifique et pieux de ce pélerinage, certes pour confirmer l'importance de la foi chère à Carlyle, mais aussi peut-être pour bien montrer à ce dernier que les Français sont tout à fait capables de telles attitudes, contrairement à ce qui était suggéré dans *The French Revolution,* où Carlyle estimait que les événements étaient dûs en partie à un déclin de la foi spirituelle.

L'amitié avec Rio fait partie de nombreux liens français non négligeables, mais qui sont passés sous silence dans les meilleures biographies de Carlyle, même celle de Froude. Elle atteste d'un réel échange d'idées et d'impressions. Elle montre également que Carlyle, loin d'être francophobe, ne répugnait aucunement à se lier avec des Français de tous horizons et se montrait très tolérant envers des opinions légitimistes ou catholiques qui ne correspondaient pas nécessairement aux siennes[72]. Rio, pour sa part, appréciait la compagnie des Carlyle, mais, étant royaliste, trouvait *The French Revolution* trop neutre, estimant que l'ouvrage ne condamnait pas suffisamment les faits et encourageait même de nouvelles manifestations du sentiment révolutionnaire[73].

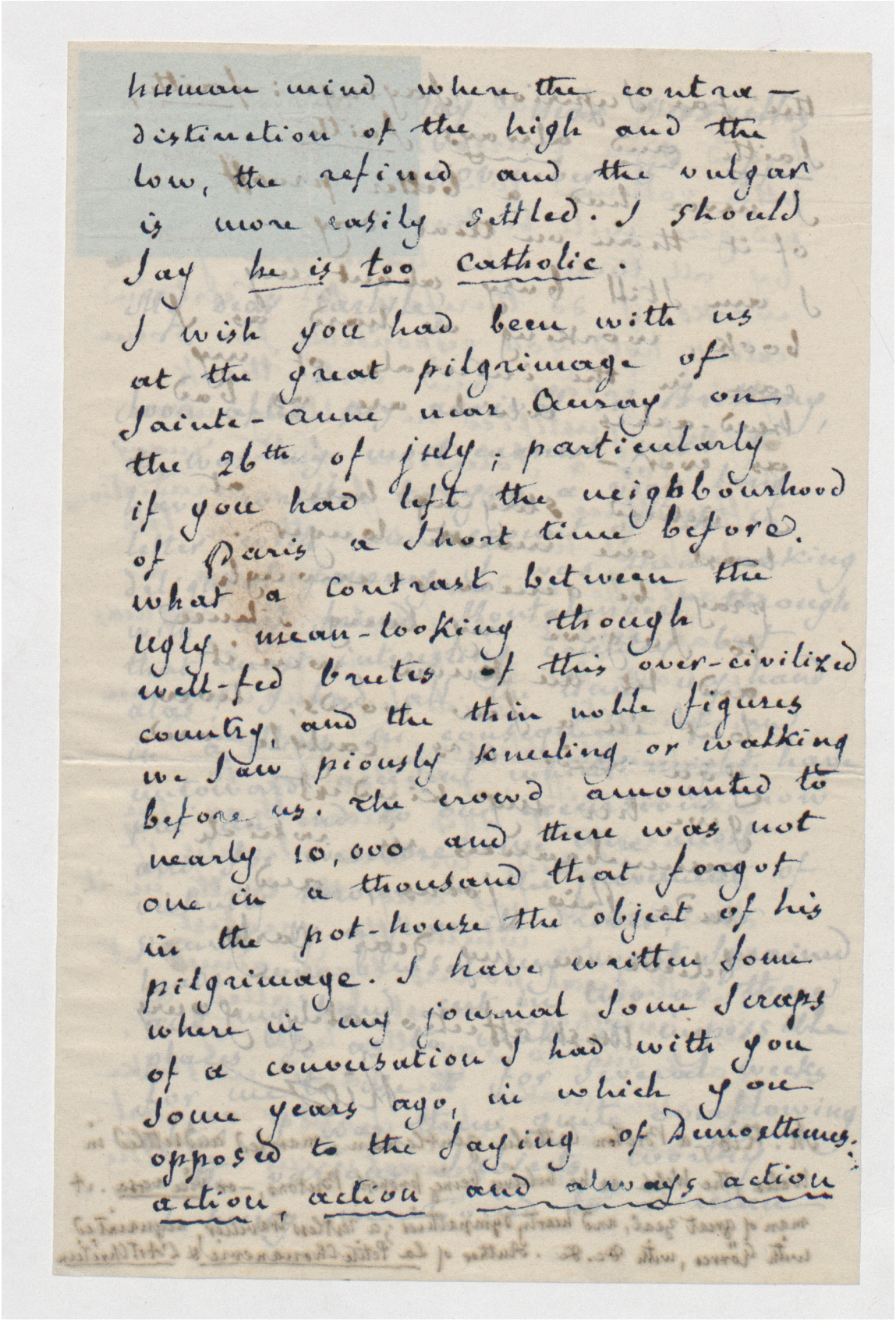
---

[71] « I wish you had been with us at the great pilgrimage of Sainte-Anne near Auray on the 26th of July ; particularly if you had left the neighbourhood of Paris a short time before. What a contrast between the ugly mean-looking though well-fed brutes of this over-civilised country, and the thin noble figures we saw piously kneeling or walking before us. The crowd amounted to nearly 10,000 and there was not one in a thousand that forgot in the pot-house the object of his pilgrimage. I have written somewhere in my journal some scraps of a conversation I had with you some years ago, in which you opposed to the saying of Demosthenus : *action, action and always action* the far superior saying : *faith, faith and always faith.*
I never had a better proof of it than on that day. », extrait d'une lettre inédite d'Alexis Rio à Thomas Carlyle, datée du 3 novembre 1841 ; source : Bibliothèque Jagellonienne de Cracovie, référence « Varnhagen 214, Rio » (transcription intégrale en annexe).

[72] Carlyle, qui avait adopté une religion personnelle basée sur le Calvinisme, n'approuvait bien évidemment pas le Catholicisme, méprisant comme il a été vu le poisson prôné par Rio le vendredi. Pour ce qui est du royalisme, la situation est plus complexe : Carlyle est en faveur d'un pouvoir fort, presque autoritariste, exercé par des personnalités dignes de cette tâche (il souhaite voir une nouvelle élite composée de valeureux intellectuels à la tête du pays, mais ne désapprouve pas non plus la possibilité d'un despote éclairé à la manière de Frédéric II) ; en même temps, il se passionne pour les révolutions et nourrit de vifs espoirs pour la République française en 1848.

[73] Alexis François Rio, *Epilogue à l'art chrétien* (Fribourg-en-Brisgau : Herder, 1870, 2 vol.), vol. II, pp. 332-340. Cité dans Alan Carey Taylor, *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865*, (Paris : Librairie ancienne Honoré Champion, 1929, 260pp.), p. 21, et dans Alan Carey Taylor, *Carlyle et la pensée latine* (Paris : Boivin et cie, 1937), p. 30. L'impression de Rio est évidemment fausse : Carlyle n'avait absolument rien d'un révolutionnaire et ne souhaitait en aucun cas encourager des soulèvements sur le modèle français en Grande-Bretagne.

Extrait d'une lettre d'Alexis Rio à Thomas Carlyle, inédite
Datée du 3 novembre 1841
Source : Bibliothèque Jagellonienne de Cracovie, « Varnhagen 214, Rio »
(transcription intégrale en annexe)



human mind where the contra-
distinction of the high and the
low, the refined and the vulgar
is more easily settled. I should
say he is too Catholic.
I wish you had been with us
at the great pilgrimage of
Sainte-Anne near Auray on
the 26th of July; particularly
if you had left the neighbourhood
of Paris a short time before.
what a contrast between the
ugly mean-looking though
well-fed brutes of this over-civilized
country, and the thin noble figures
we saw piously kneeling or walking
before us. the crowd amounted to
nearly 10,000 and there was not
one in a thousand that forgot
in the pot-house the object of his
pilgrimage. I have written some
where in my journal some scraps
of a conversation I had with you
some years ago, in which you
opposed to the saying of Demosthenes,
action, action and always action

Hommes de pouvoir : François Guizot et Louis-Napoléon à Londres

François Guizot[74] fut ambassadeur français à Londres de février à octobre 1840, avant d'être rappelé par Louis-Philippe pour devenir président du Conseil, fonction qu'il occupa jusqu'en 1848. C'est à cette période que Carlyle eut l'occasion de le rencontrer brièvement. La rencontre lui sembla suffisamment mémorable pour qu'il y consacre un paragraphe d'une lettre à son frère John, le 17 mars 1840 :

> Je ne consacrerai pas une syllable au reste [...] : juste un mot à Guizot. C'est un curieux ambassadeur, qui ressemble, au premier coup d'œil, à un très vieux pasteur presbytérien genevois[75] ; – pourtant incontestablement aimable et estimable, j'ai l'impression. Apparence et teint complètement huileux, français ; une tête noire un peu dégarnie, un visage qui se dépêche de finir – en l'occurrence de façon triangulaire ; une stature moyenne ou en dessous ; un anglais correct, et beaucoup de modestie et de bon sens : un type d'homme intéressant, qui n'a rien de la pédanterie boudeuse que je lui ai vue dans certains de ses portraits. J'aurais aimé bavardé avec lui plus avant : mais il a été emporté dans un tourbillon, et je ne le revis pas[76].

L'influence possible de la lecture des œuvres de Guizot sera abordée ultérieurement dans ce chapitre (au sein de la section sur les lectures préparatoires à *The French Revolution*). Pour l'instant, on peut constater que l'historien fait partie des Français qui trouvent grâce aux yeux de Carlyle, même si celui-ci ne peut – comme c'est souvent le cas – se départir totalement de ses préjugés. Ainsi, une apparence grasse ou huileuse (« taunchy ») semble aller de pair avec le fait d'être français.

L'opinion de Carlyle après sa première rencontre avec Louis-Napoléon est plus neutre. Il s'agit ici d'une légère prolepse, puisque Carlyle ne le rencontra pas avant 1849. Cependant, il ne paraît pas déplacé d'évoquer le futur empereur en même temps que les autres hommes politiques français. Louis-Napoléon était en exil à Londres de mai 1846 à février 1848. Carlyle semble l'avoir vu à ce moment-là, mais il ne fait pas état de cette rencontre avant une lettre de mai 1849 à sa mère. Les deux hommes ayant dîné au même endroit, à un moment où Louis-Napoléon n'était pas encore très sollicité, ils furent en mesure d'avoir une longue discussion. Carlyle rapporte ainsi les faits :

---

[74] François P. G. Guizot (1787-1874), historien et homme politique français.

[75] Guizot était protestant, ce qui rend peut-être la comparaison plus pertinente.

[76] « Of the rest I will not say a syllable [...] : simply of Guizot one word. A curious ambassador ; at first glance like an ancient Geneva Presbyterian Minister ; – yet decidedly likeable and estimable, I should guess. Look and complexion wholly tauchy [greasy], French ; baldish black head, broad low brow, a face that hastens then to conclude itself – as it were triangularly ; taille moyenne [middle stature] or lower ; tolerable English, and great modesty and sense : and interesting kind of man, with nothing of the sulky pedantry which I have seen in some of his portraits. I could have wished to speak with him farther : but he was whirled into the vortex of things, and I beheld him no more. » CL XII, 81

> J'ai souvent vu aussi Louis-Napoléon dans ces rues, conduisant son cabriolet (une sorte d'attelage couvert ou à capote) ; une fois j'ai dîné où il se trouvait, et je lui ai beaucoup parlé, – ce qui n'était pas un très grand honneur à l'époque. Hélas, on suppose souvent aussi qu'une telle « période » pourrait fort aisément revenir,– que Louis-Napoléon a de fortes chances de conduire des cabriolets ici à nouveau, le pauvre homme ! Le monde est devenu un endroit bien plus fou, dirait-on, qu'il ne l'a jamais été. En fait, la ruine s'est abattue sur toutes sortes de Personnes Extrêmement Trompeuses ; partout, l'heure des ennuis a sonné pour tous les Imposteurs Suprêmes. Ne devrions-nous pas en rendre grâce au Juge Vertueux ? C'est le début de toutes les grâces ; rien d'autre de bon n'est possible pour l'homme, jusqu'à ce que ce triste mal soit affaibli,– jusqu'à ce que l'on règle partout la question de l'horrible ruine actuelle ; chose peu probable encore pour aujourd'hui ou pour demain ; hélas, non[77] !

Ainsi, Carlyle prédit un nouvel exil à Londres pour Louis-Napoléon, se réjouissant de la destinée divine qui semble précipiter la ruine de tous les imposteurs et de toutes les personnes peu attachées à la vérité[78]. Plus tard, Carlyle continue de faire allusion à lui : son élection suscite surtout du mépris (CL XXIII, 176), et son accession au titre d'empereur lui paraît bien hasardeuse[79]. La durée conséquente du second empire – et du règne d'un homme qu'il n'estimait guère – a très probablement contribué à une désaffection pour la France de la part de Carlyle, le poussant à soutenir l'Allemagne en 1870[80].

Armand Carrel, journaliste politique : rencontre manquée

Il reste à évoquer les absents, à savoir les Français de l'époque dont Carlyle entendit parler (souvent par des amis communs), avec lesquels il se découvrit des affinités, mais qu'il ne rencontra jamais ou très rarement. Ainsi, Victor Cousin [81] est parfois mentionné dans ses lettres avec approbation : par exemple, Carlyle estime qu'il serait l'une des personnes que son frère

[77] « Louis Napoleon, too, I have often seen in these streets driving his *cabriolet* (a kind of covered or hooded *gig*) ; once I dined where he was, and talked a good deal to him, – no great promotion for a man at that time. Alas, it is conjectured too that such a « time » may very easily *return*,– that Louis Napoleon is very likely to drive cabriolets here *again*, poor fellow ! The world is grown a much *madder* place, one would say, than it ever was before. In fact, *ruin* has come upon all manner of Supremely Deceptive Persons ; the day of trouble for Supreme Quacks everywhere has *arrived*. For which shall we not all *thank* the Righteous Judge ? It is the beginning of *all* mercies ; no other good is possible for men, till this sad evil be abated,– till the present ugly ruin got itself everywhere *transacted* ; which I think is not likely to be for-a-day or two yet ; alas, no ! » CL XXIV, 55-56. L'anecdote est aussi relatée dans James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881, op. cit.*, I, 453. Froude cite le même passage des correspondances, mais la ponctuation, les italiques, et certains mots varient considérablement ; la version citée ici est celle des *Collected Letters*, le texte le plus récent, et qui fait autorité.

[78] Il est difficile de traduire le terme « quack », insulte suprême de Carlyle pour désigner les individus de peu de substance, les charlatans, les rhéteurs habiles mais malhonnêtes et manipulateurs.

[79] Voir CL XXIII, 282, où Carlyle évoque « Louis-Napoléon s'aventurant vers le statut d'empereur, dans des circonstances plutôt périlleuses » (« Louis Napoleon venturing towards Emperorship, in rather perilous circumstances. »).

[80] Une des raisons pour lesquelles Carlyle souhaite que l'Alsace-Lorraine revienne à l'Allemagne est que celle-ci est une bien meilleure gestionnaire, alors que les Français peinent à se gouverner de façon convaincante (voir « On the Latter Stage of the French German War », *op. cit.* ; le conflit franco-allemand sera évoqué plus en détails dans le chapitre 4).

[81] Victor Cousin (1792-1867), homme politique et philosophe français, membre de l'Académie Française.

John, alors à Paris, fréquenterait avec le plus de profit[82] ; il se propose même d'écrire une recommandation dans ce sens[83]. François Arago[84], le chimiste, fait également partie des mêmes milieux que Carlyle, même si leurs interactions se font par personnes interposées[85].

Dans le cas d'Armand Carrel[86], il s'agit d'une rencontre manquée de très peu. John Stuart Mill avait beaucoup parlé du Français à Carlyle (CL VII 53, CL VIII 150). Carlyle connaissait les écrits de Carrel et les admirait au point de déplorer que ses talents ne s'exercent qu'à travers le journalisme (VII 54). En septembre 1834, Carrel se trouve à Londres : Carlyle se réjouit de le voir, déclarant même qu'il serait peiné et vexé si un entretien n'avait pas lieu[87]. Il semble cependant que le vœu de Carlyle ne se soit pas réalisé. En juin 1835, Carrel est mentionné comme une connaissance de Mill seulement[88], et, surtout, à la mort du Français lors d'un duel en 1836, Carlyle fait allusion à une visite qui aurait dû avoir lieu mais ne s'est pas concrétisée : « Avez-vous entendu parler de la Mort de Carrel ? Vous avez entendu parler de l'homme ; qui était même supposé venir ici un soir[89]. » Même si les chemins des deux hommes ne devaient jamais se croiser, Carlyle avait visiblement été frappé par toutes les descriptions de Mill. Il évoque Carrel en des termes extrêmement flatteurs : après sa mort, il n'y aurait plus son pareil en France. Pour Carlyle, l'évocation du journaliste politique semble appeler des réflexions plus générales sur la France, comme si ce dernier était emblématique de son pays :

> La mort funeste de Carrel : je l'avais appris par Cavaignac, mais rien de plus jusqu'à l'arrivée de votre Lettre. Qu'il soit mort lors d'un duel contre un misérable, comme vous l'indiquez, constitue un facteur aggravant. Je suppose que, tel qu'il était, il n'y a plus son pareil en France. Mourir comme le fait un sot ! – Il me semble, comme je vous le dit toujours, que la France a devant elle une destinée pitoyable : vouée à l'Inconnu ; sans que l'on puisse

[82] CL V, 9

[83] CL VIII, 150. Carlyle ajoute cependant que Cousin, avec lequel il a eu l'occasion de s'entretenir, n'est pas quelqu'un de très important : « Si tu souhaites des recommandations à Paris, j'imagine qu'elles sont aisées à se procurer : Cousin est le seul homme de quelque importance dont je me souvienne, et il ne l'est pas tellement. » (« If you want any « introductions » in Paris, I fancy they were most readily procurable : Cousin is the only man I remember of any significance, and he not of much. »)

[84] François Arago (1786-1853), savant et homme politique français.

[85] Carlyle remet au célèbre Henry Crabb Robinson une lettre de recommandation de François Arago en faveur du Comte Pepoli pour une chaire d'Italien (CL X, 46).

[86] Il s'agit de Jean Baptiste Nicolas Armand Carrel, journaliste politique (1800-1836) aux fortes sympathies républicaines.

[87] Cette remarque se trouve dans une lettre à John Stuart Mill (VII 291). Dans une missive à son frère John, quelques jours plus tard, Carlyle explique que Carrel, figure importante parmi les analystes politiques, songe à venir le voir et sera le bienvenu : « Un Français parle de venir me rendre visite ; un certain Carrel, un « homme d'importance » parmi les Docteurs Politiques (« A Frenchman talks of coming down to see me ; one Carrel a « headman » among the Political Doctors », CL VII, 295).

[88] Cf CL VIII, 150

[89] « Did you hear of this Death of Carrel ? You have heard about the man ; who was even to have been here one night », CL IX, 35. Dans cette lettre, Carlyle explique aussi les circonstances de ce décès ; il est le résultat d'un duel contre un éditeur, à la suite d'une querelle concernant les lois de censure imposées par Louis-Philippe après un attentat contre sa personne en juillet 1835.

> voir nulle part beaucoup de Sagesse, de Force ou de Valeur pour y faire face : son vieux jeu (avec la bonne fortune suprême qui y résidait) violemment dispersé ; et le nouveau jeu à pratiquer avec quelque quantité de chance et de sagesse que l'on pourra trouver[90] ! –

Cette référence élogieuse à Carrel est loin d'être isolée[91]. Tout comme le destin du journaliste, celui de la France serait imprévisible et voué à l'inconnu. Le « nouveau jeu » évoqué ci-dessus par Carlyle pourrait être la Monarchie de Juillet, laquelle connaît le triste sort qu'il lui prédit (« pitiful destinies »), puisqu'elle est renversée en 1848.

3 Godefroy Cavaignac, ami et collaborateur de Carlyle

Carlyle fréquenta donc un nombre non négligeable des républicains français notoires de l'époque. Godefroy Cavaignac – le frère du Général Cavaignac[92] – est indéniablement celui qui a eu le plus d'influence sur lui, de l'aveu même de Carlyle dans *Reminiscences*. Dans une section de cet ouvrage, rédigée une trentaine d'années après les événements[93], Carlyle évoque les réfugiés politiques étrangers qui étaient de fréquents visiteurs chez lui à l'époque :

> De petites nuées d'Etrangers, de « Réfugiés Politiques », avaient déjà commencé à nous côtoyer ; pour moi il était rare qu'ils présentent aucun intérêt, si ce n'est pour l'instruction étrangère que l'on pouvait en dériver (le cas échéant), et pour la curiosité liée à leurs manières étrangères. Seuls deux d'entre eux avaient quelque charme à mes yeux en tant qu'individus : Mazzini [...] ; et Godefroy Cavaignac, que Jane avait rencontré quelque part et avait jugé digne d'une invitation. [...] Cavaignac était considérablement plus intéressant [que Mazzini] pour elle et pour moi[94].

[90] « *La mort funeste de Carrel* : this I had heard from Cavaignac ; but nothing more till your Letter came. That he died in miserable duel with a *misérable*, as you indicate, is a dreadfully aggravating circumstance. I suppose, such as he was, there is not his like left in France. And to die as a fool dieth ! – its seems to me, as I tell you always, that France has pitiful destinies lying before it : committed to the Unknown ; and little Wisdom, Force or Worth anywhere discernible to front that with : its old game (with the supreme-*good-luck* which had been in that) flung up ; and the new game to be played with such luck as there may be, with such wisdom as there may be ! – », CL IX, 28. Les mots en français l'étaient déjà dans le texte de Carlyle.

[91] cf CL IX 35-36 et 275

[92] Le Général Louis Eugène Cavaignac n'était guère célèbre lorsque Carlyle fit la connaissance de son frère, si ce n'est pour son rôle dans la conquête de l'Algérie. Lors de la révolution de 1848, le gouvernement provisoire le nomma gouverneur général d'Algérie pour remplacer un fils de Louis-Philippe. Il revint cependant en France afin d'être plus actif sur la scène politique. Elu au sein de l'assemblée constituante, il devint ministre de la guerre, puis – ayant mis fin aux journées de juin 1848 – dictateur et enfin président. Il limita la liberté d'expression – exerçant des contrôles sur les clubs et sur la presse – mais chercha à préserver les nouvelles institutions démocratiques et à mettre en place un début de législation sociale. Il perdit les élections de décembre 1848 l'opposant à Louis-Napoléon Bonaparte et à d'autres, dont Lamartine.

La désapprobation de Carlyle à l'égard de Louis-Napoléon vient probablement en partie de sa loyauté envers son ami Godefroy Cavaignac et, par extension, envers le frère de celui-ci. Louis Eugène Cavaignac avait de surcroît tenté de préserver la jeune République en laquelle Carlyle souhaitait croire.

[93] Le passage sur Cavaignac et sur les réfugiés français se situe dans l'essai « Jane Welsh Carlyle », écrit à la mort de celle-ci en 1866.

[94] « Sprinklings of Foreigners, 'Political Refugees,' had already begun to come about us ; to me seldom of any interest, except for the *foreign instruction* to be gathered from them (if any), and the curiosity attached to their foreign ways. Only two of them had the least charm to me as men : Mazzini [...] ; and Godefroi [sic] Cavaignac, whom my Jane had met somewhere, and thought worth inviting. [...] Cavaignac was considerably more interesting [than Mazzini] to both of us. », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 94.

Carlyle est ainsi d'avis – rétrospectivement, contredisant quelque peu ses lettres plus enthousiastes de l'époque – que les réfugiés politiques français l'ont essentiellement intéressé par les informations et les manières étrangères qu'ils véhiculaient. Si la mémoire de ces visiteurs s'est obscurcie dans son esprit, il garde un souvenir précis de Cavaignac. Sa relation avec lui n'a guère été étudiée, si ce n'est par Frederick W. Hilles dans son article « The Hero as Revolutionary : Godefroy Cavaignac »[95]. Ce texte court donne une bonne idée de la question – citant notamment une longue lettre de Cavaignac très pertinente[96] – même si l'auteur n'avait pas eu accès à toutes les correspondances de Carlyle, publiées ultérieurement dans *Collected Letters.*

Cette amitié est extrêmement importante puisque Godefroy Cavaignac, très estimé parmi les intellectuels de l'époque, était le fils d'un Montagnard de 1792 ; de tout temps vivement intéressé par les récits de son père et des amis de celui-ci[97], Cavaignac fut en mesure de les répéter à Carlyle, lui permettant ainsi, par personne interposée, d'entendre parler ces hommes de la Révolution qui le fascinaient tant. Par ailleurs, Godefroy Cavaignac était un révolutionnaire actif. Certes moins célèbre que son frère, il adhéra très tôt à la cause républicaine et, en 1830, il tenta – avec l'aide de Raspail – d'établir une république sous l'égide de La Fayette[98]. Il continua de nourrir une vive opposition à la Monarchie de Juillet qui l'amena à s'exiler à Londres ; c'est alors qu'il rencontra Carlyle.

Un Français « satanique » et « possédé »[99], ami de John Stuart Mill, et héros carlylien

Carlyle entendit pour la première fois parler de Cavaignac par John Stuart Mill : ce dernier considérait le Français plus accompli que la plupart des hommes politiques qu'il avait croisés à Paris[100]. Son évasion de prison, en compagnie de Marrast, en juillet 1835, a certainement frappé l'imagination de Carlyle[101]. Sa préoccupation pour les opprimés et son opposition à l'establish-

[95]Frederick W. Hilles, « The Hero as Revolutionary : Godefroy Cavaignac », in *Carlyle and His Contemporaries, Essays in honor of Charles Richard Sanders*, *op. cit.*, pp. 74-90.

[96]Hormis une brève note concernant l'emprunt d'un ouvrage, une seule lettre de Cavaignac à Carlyle a survécu. Hilles la reproduit en intégralité dans son essai précédemment cité (en traduction anglaise dans le corps de l'article, mais aussi en français à la fin).

[97]Après ses études, Cavaignac passa plusieurs années à Bruxelles en compagnie de son père et des autres régicides avec lesquels celui-ci vivait, dont René Levasseur. Le jeune homme ne se lassait pas de les écouter parler de la Révolution, en particulier de la Convention (Frederick W. Hilles, « The Hero as Revolutionary : Godefroy Cavaignac », *op. cit.*, p. 75-76).

[98]Comme on le sait, La Fayette – à l'instar de Thiers – préféra se rallier à la cause orléaniste, aidant Louis-Philippe alors qu'il aurait pu être son rival.

[99]« Satanic » et « possessed » sont deux adjectifs utilisés par Carlyle pour décrire Cavaignac au début de leur relation (CL VII, 73).

[100]Frederick W. Hilles, « The Hero as Revolutionary : Godefroy Cavaignac », *op. cit.*, p. 77

[101]Cette évasion ressemble d'ailleurs à celles qui inspirèrent *Tom Sawyer* (*ibid.*).

ment étaient également de nature à le rendre sympathique aux yeux du couple écossais[102]. Carlyle éprouva d'emblée un profond respect pour le personnage de Cavaignac, y compris son athéisme : s'il déplorait souvent la perte de la foi inhérente à son époque, il ne jugea pas moins l'athéisme du Français préférable à certaines formes de pratiques religieuses.

La description par Carlyle de Cavaignac comme « un homme sincère, aimant la vérité, poussé à agir par les perversités qui l'environnent »[103], n'est pas sans rappeler celle de Rousseau, héros brillant lui aussi par sa sincérité[104], et dont le génie ne put – selon Carlyle – s'exprimer pleinement à cause de l'époque dans laquelle il vivait[105]. Le fait d'être un Français du XIXe siècle constitue un obstacle au statut de héros de Cavaignac, Carlyle exprimant des réserves : « bien que français et vivant à son époque »[106]. Ce sont exactement les mêmes objections que l'on retrouve dans son article « Diderot », où il déplore que l'âge mécanique actuel ne permette pas la réalisation du potentiel héroïque des grands hommes français[107]. Cependant, même si Carlyle estime que l'homme de devoir croit nécessairement en Dieu envers et contre sa propre conscience, il éprouve de la commisération pour Cavaignac, qui ne peut croire que l'homme ou le monde ait un autre père que la mort (CL VII, 54). Cette relative sympathie se double d'une fascination pour sa personnalité presque démoniaque :

> Pauvre Cavaignac ! Il y a en lui une sorte de *sombre force satanique* ; mais il est possédé par la « révolution » [...]. Tout à fait une sorte d'homme *effroyable* : on a le sentiment que sa notion de Superstition Chrétienne [...] est fausse comme la *folie*, et pourtant arrêtée comme *immuable*[108].

Les mots mis en italiques par mes soins indiquent bien la forte impression produite sur

[102] *Ibid*., p. 76-77. Ce souci pour le sort des travailleurs pauvres aurait même poussé Cavaignac à se rendre à Paris tôt le matin, afin d'assister à l'ouverture des ateliers et de s'enquérir du développement des mouvements ouvriers, qu'il essayait d'aider de ses conseils.

[103] « an earnest truth-loving man driven by perversities environing him », CL VII, 54.

[104] Pour décrire Rousseau, Carlyle utilise exactement le même vocable que pour Cavaignac en CL VII, 54, à savoir « sincère » (« earnest », *On Heroes*, *op. cit.*, p. 412). Par ailleurs, les correspondances de Carlyle indiquent que la sincérité était l'une des qualités qu'il prisait le plus chez ceux qu'il fréquentait. Comme l'a fait observer son biographe Froude, ceux qui possédaient la moindre once d'hypocrisie ou de duplicité étaient rapidement exclus du cercle des Carlyle (voir les toutes dernières pages de *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881*, *op. cit.*, vol. I).

[105] Le paradoxe du héros français carlylien – dont le génie en puissance est aliéné par son pays et par son époque – sera abordé plus en détail dans le chapitre 6.

[106] « tho' French and in his time », CL VIII, 339

[107] Le potentiel de héros de Diderot n'a pas pu, selon Carlyle, s'exprimer pleinement, à cause de son environnement et de son époque : « un penseur, en particulier Français de naissance, dans cette Ere Mécanique, ne pouvait être rien d'autre qu'un Polémiste (« a thinker, especially of French birth, in the Mechanical Era, could not be other than a Polemic », « Diderot », p. 47). Voir aussi p. 46, où Carlyle déplore que Diderot soit né dans un monde déformé, où l'Ere Mécanique était dans sa première splendeur : de ce fait, il ne pouvait être Visionnaire, même s'il en avait le potentiel (« no Seer, but only possibilities of a Seer »).

[108] « Poor Cavaignac ! There is a kind of *gloomy Satanic strength* in him ; but he is *possessed* with « revolution » [...]. Absolutely a kind of *frightful* man : one feels that his notion of the Christian Superstition [...] is false as *insanity*, yet fixed as *adamant* » VII, 73-74 (passages mis en italiques par mes soins).

Carlyle, alors qu'il n'a même pas rencontré l'homme en question. Les champs sémantiques de la possession, de la folie et de l'effroi se mêlent pour former un portrait saisissant, qui n'est pas sans rappeler ceux des révolutionnaires de *The French Revolution*. Cavaignac aurait ainsi aidé Carlyle non seulement par ses connaissances et par ses opinions au sujet de la Révolution, mais aussi en lui fournissant un modèle : fils de Montagnard et ardent révolutionnaire de 1830, Cavaignac présentait nécessairement des ressemblances considérables avec ses compatriotes de 1789 – c'est du moins ce que Carlyle pouvait s'imaginer. Du reste, le portrait de Cavaignac par Carlyle présente exactement le même paradoxe que les descriptions du peuple dans *The French Revolution* : la compassion se mêle à la répulsion et à la désapprobation envers des individus sans foi, aux pratiques potentiellement violentes.

La première rencontre entre l'austère Calviniste écossais et le révolutionnaire français possédé eut lieu aux environs de mai 1836[109]. La réaction de Carlyle fut d'emblée positive ; il estime que Cavaignac est « de loin le meilleur français qu['il ait] rencontré »[110], et conclut :

> C'est un homme énergique et courageux, dont la constitution laisse libre cours à beaucoup de Nature et de bonhommie ; véritablement un fils de la Nature, bien que français et de son époque. Nous nous entendrions à merveille, s'il consentait à parler un peu plus simplement, ou à apprendre à parler l'anglais de façon moins obscure[111].

Cette expression « fils de la Nature » accentue encore la ressemblance à Rousseau suggérée précédemment[112]. Plus généralement, elle sert à qualifier les héros carlyliens, en particulier Mahomet[113] et Luther[114]. Pour le penseur écossais, toute vie humaine est un morceau du cœur éternel de la nature, mais ce qui différencie les héros est qu'ils sont là pour proclamer, chacun à leur manière, cette appartenance[115]. Or, Cavaignac, de par son énergie et son courage, sem-

[109]Voir CL VIII, 339, où Carlyle fait état de ses deux premières rencontres avec Cavaignac. Une précédente possibilité de rencontre n'avait pas abouti (CL VIII, 261). Voir aussi CL VIII, 291.

[110]« the best Frenchman by many degrees whom I have met with », CL VIII, 339

[111]« A courageous energetic man, with much free Nature and bonhommie in his composition ; really a son of Nature, tho' French and in his time. We should get along beautifully together, would he speak a little plainer, or learn to speak English never so obscurely. » CL VIII, 339

[112]Rousseau vantait comme on le sait les vertus de l'état de nature, et Carlyle reprend ce trait dans *On Heroes* (*op. cit.*, p.413), ajoutant même que c'est la Nature elle-même qui avait fait de telles révélations au philosophe français.

[113]Cette représentation comme « Fils de la Nature » semble aller de pair avec sa sauvagerie : « L'homme était un Fils de la Nature à demi barbare et sans culture », « ce sauvage Fils de la Nature » (« The man was an uncultured semi-barbarous Son of Nature », « this wild Son of Nature », *On Heroes*, *op. cit.*, pp. 301 et 308).

[114]Carlyle dépeint Luther en ces termes : « Un Héros Spirituel et un Prophète justes ; là encore, un véritable Fils de la Nature et des Faits, pour qui ces siècles, et beaucoup qui sont encore à venir, remercieront le ciel. » (« A right Spiritual Hero and Prophet ; once more, a true Son of Nature and Fact, for whom these centuries, and many that are to come yet, will be thankful to Heaven. », *On Heroes*, *op. cit.*, p. 372).

[115]Ainsi, Carlyle écrit au sujet du héros comme homme de lettres : « Sa vie, ainsi qu'il a été dit précédemment, fait partie du cœur éternel de la Nature même : c'est le cas de la vie de tous les hommes, – mais la masse des faibles n'est pas consciente de ce fait, et ne lui rend pas justice, la plupart du temps ; le peu de forts sont forts, héroïques, éternels, parce que cet état de choses ne peut leur être caché. L'Homme de Lettres, comme tout Héros,

blerait vraiment exprimer et donner libre cours à la nature qui est en lui. Le révolutionnaire de 1830 est le seul héros – ou approximation de héros – français que Carlyle rencontra jamais de son vivant.

Intimité et amitié de famille

Les mentions de Cavaignac dans les lettres de Carlyle sont trop nombreuses pour être toutes citées ou commentées. Qu'il suffise de dire que les relations entre les deux hommes devinrent de plus en plus affectueuses, et que les progrès de Cavaignac en anglais facilitèrent leurs relations. Vers la fin juin 1836, les lettres de Carlyle comportent de nombreuses mentions du Français, qui a réussi l'exploit de l'emmener au théâtre pour voir une représentation française des *Noces de Figaro*[116] avec Monrose de la Comédie française dans le rôle-titre. Carlyle dresse ainsi le bilan de leurs relations :

> Les Français viennent ici ; en particulier Cavaignac, assez souvent, parlant à présent un anglais étrange. C. a quelque chose d'un grand écolier gauche, et je peux passer une soirée fort honnête en sa compagnie. Il semble disposer d'un argent abondant, mais manquer d'espoir et d'objectifs : il est assez malheureux, enclin à des vagues d'affection et de bonhommie démesurées ; français, et pourtant honnête et sans artifice ; un grand animal sauvage maladroit, fils des forêts ! Nous avons aussi parlé de religion ; et il n'est pas aussi stérile que l'on pense dans ce domaine. Qu'il chemine en paix, tout le temps que nos deux routes se trouvent à portée de vue l'une de l'autre[117] !

Ce passage extrêmement riche révèle l'intimité grandissante des deux hommes et l'affection rare et pleine d'humour (« un grand écolier gauche ») de Carlyle pour le Français. Comme précédemment, ses relations à la Nature sont soulignées (« fils des forêts »), et Carlyle lui pardonne presque d'être français : « français, et pourtant honnête et sans artifice ». Plus tard, de plus en plus misanthrope, il continue de s'étonner que l'on puisse être français et honnête et droit, mais les Cavaignac – Godefroy, mais aussi sa sœur et sa mère – semblent l'avoir convaincu[118]. Julie

est ici pour le proclamer de la façon dont il est capable. » (« His life, as we said before, is a piece of the everlasting heart of Nature herself : all men's life is,–but the weak many know not the fact, and are untrue to it, in most times ; the strong few are strong, heroic, perennial, because it cannot be hidden from them. The Man of Letters, like every Hero, is there to proclaim this in such sort as he can. », *On Heroes*, *op. cit.*, p. 384).

[116] CL VIII, 361. Ce fait mérite dêtre noté : Carlyle n'approuvait guère le théâtre, et surtout ne s'y rendait presque jamais, par crainte de perturber sa santé – qu'il croyait fragile – et de nuire à son travail.

[117] « The Frenchmen come here ; especially Cavaignac, rather often, and now with strange *English* in his mouth. There is a great lolloping *school-boy* character in this C.– and I can do very tolerably with him of an evening. He seems to abound in cash ; in want of hope and aim : unhappy enough ; with wild bursts of affection and *bonhommie* ; French and yet honest and artless : a wild *cameral* [large, awkward creature], son of the woods ! We have talked about Religion too ; and he is not so barren there as one thinks. Let him pass in peace, for the time our two roads lie in sight of each other ! » CL VIII, 361-362

[118] « La mère et la sœur de Cavaignac sont venues [...]. Ce sont de bonnes personnes françaises ; laides, mais authentiques à leur manière : la fille, continuellement souffrante, a un petit visage sans beauté (à la bouche grimaçante), mais beau de courage et d'intelligence. (« Cavaignac's mother and sister are come [...]. They are good

Marie et Caroline Cavaignac[119] sont mentionnées à maintes reprises, et Carlyle ne dissimulait pas sa cordialité à leur égard.

Amitié mémorable et collaboration[120]

Dans *Reminiscences*, Carlyle décrit Cavaignac comme ressemblant au chevalier Bayard, mais irréductible républicain, et doté de surcroît d'esprit et d'imagination :

> Une belle âme à la Bayard (avec le physique correspondant), un homme plein de sérieux et en outre d'une gaieté plaisante ; possédant des facultés vraiment remarquables, et d'une politesse (envers les femmes en particulier) qui tournait curieusement au formalisme, et qui pourtant venait intégralement d'une nature candide. Un homme avec lequel on pouvait agréablement converser, marcher, ou passer la soirée chez soi, qui menait ou suivait son interlocuteur loin et dans de vastes domaines du monde de l'intellect et de la connaissance humaine. Un républicain jusqu'à la moelle, mais un « Bayard » en cette qualité (à supposer que Bayard eût de l'esprit et de l'imagination aisément disponibles[121]).

Carlyle, qui devenait au fil des ans de plus en plus misanthrope et impatient des pratiques sociales et mondaines, trouvait Cavaignac d'excellente compagnie[122]. Outre leurs promenades dans Londres et ses environs, ils se livrèrent à un véritable échange intellectuel : Carlyle reconnaît la capacité de Cavaignac non seulement à suivre mais aussi à mener une discussion intellectuelle (« lead you or follow you »). Là encore, il s'agit d'une attitude assez inhabituelle chez Carlyle, qui développa progressivement, dans ses conversations, une propension au monologue.

L'influence de Cavaignac s'est peut-être exercée au bon moment, alors que Carlyle était encore réceptif aux arguments et aux idéologies extérieurs ; il est dans tous les cas certain que son estime pour Cavaignac était grande, au point de le considérer comme son égal intellectuel.

French people ; ugly, but true in their fashion : the daughter, continually souffrante, has a small unbeautiful face (the mouth full of temper), but beautiful with courage and intelligence. » CL IX 8-9).

[119] Julie Marie, la mère de Godefroy, avait épousé le révolutionnaire Jean-Baptiste Cavaignac en 1797, mais en était souvent séparée à cause de sa carrière politique. Leur fille, Caroline, avait la santé fragile et mourut en 1836 à l'âge de 25 ans ; la compassion et la solidarité des Carlyle pour Godefroy Cavaignac furent particulièrement fortes à l'occasion de ce deuil. Voir CL IX 17, 36, 45, 91-2, 102, 189, 247-9 et 272.

[120] La collaboration engagée entre Cavaignac et Carlyle sera décrite dans cette section. Notons que Jane Welsh Carlyle semble avoir aussi travaillé de concert avec le Français, du moins en qualité de relectrice. En effet, Carlyle lui écrit, le 29 juillet 1836 : « Have you Cavaignac's Manuscript, or any kind of work ? Be not solitary, be not idle. », CL IX, 16 (Cavaignac écrivait alors pour des journaux tels que le *London and Westminster Review*).

[121] « A fine *Bayard* soul (with figure to correspond), a man full of seriousness and of genial gaiety withal ; of really fine faculties, and of a politeness (especially towards women) which was curiously elaborated into punctiliousness, yet sprang everywhere from frank nature. A man very pleasant to converse with, walk with, or see drop in on an evening, and lead you or follow you far and wide over the world of intellect and humanly recorded fact. A republican to the bone, but a 'Bayard' in that vesture (if only Bayard had wit and fancy at command). », *Reminiscences, op. cit.*, p. 95

[122] Cavaignac devint ainsi l'ami de Carlyle, mais aussi celui de son épouse, à laquelle il avait coutume d'offrir un menu présent le 1er janvier (*Reminiscences, op. cit.*, p. 95). Voir également CL XV, 209 : Jane Carlyle relate comment elle a été réprimandée par Cavaignac pour avoir essayé de le divertir par une conversation spirituelle alors qu'elle n'avait guère le cœur à cela ; elle trouve l'attitude du Français royale et délectable.

Cavaignac a sans aucun doute guidé Carlyle lors de la rédaction de *The French Revolution*, puisque Carlyle déclare (parlant de lui-même et du révolutionnaire français) :

> Nous eûmes de nombreux entretiens, alors que j'écrivais non sans difficulté les deux derniers volumes de *La Révolution française* ; Cavaignac parlait librement avec moi, acceptait gentiment mes innombrables désaccords, et, dans l'ensemble, élucida pour moi de nombreux détails[123].

Par ailleurs, Cavaignac aurait eu pour habitude de toujours mener la conversation vers ce qui le passionnait, à savoir la France et sa libération, ainsi que le peuple et le moyen de le rendre heureux[124]. Il ne fait guère de doute qu'il évoqua ce sujet avec Carlyle, d'où peut-être les vifs espoirs de ce dernier pour la révolution de 1848. De même, il serait surprenant que Cavaignac n'ait pas évoqué son père, le Montagnard, et les récits de celui-ci sur la Convention – Carlyle était justement en train de rédiger la partie de *The French Revolution* portant sur cette période. Peut-être narra-t-il à Cavaignac, en échange, les histoires de Highlanders qui avaient bercé son enfance.

Après *The French Revolution* : une complicité non exempte de critiques

La seule lettre de Cavaignac à Carlyle ayant survécu est datée du 24 juillet 1837[125]. Très spirituelle et riche en traits d'esprit, elle indique une complicité certaine entre les deux hommes[126]. Avant tout, elle intervient au moment où *The French Revolution* vient de paraître : elle indique que Cavaignac a suivi de très près les phases de l'écriture de cette œuvre (il se réjouit que Carlyle soit enfin libre de ce carcan et de ses propres exigences, l'invitant à prendre du bon temps) ; elle révèle également le jugement de Cavaignac sur l'ouvrage fini.

Cavaignac est dans un premier temps flatteur, désignant ainsi l'ouvrage de Carlyle : « votre bonne et belle trilogie révolutionnaire »[127], « votre livre, cette comète lancée par vous au milieu

[123] « We had many dialogues while French Revolution struggled through its last two volumes ; Cavaignac freely discussing with me, accepting kindly my innumerable dissents from him, and on the whole elucidating many little points to me. », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 95

[124] Frederick W. Hilles, « The Hero as Revolutionary : Godefroy Cavaignac », *op. cit.*, p. 76.

[125] Cette lettre a été reproduite en français et traduite en anglais par Frederick Hilles dans « The Hero as Revolutionary : Godefroy Cavaignac » (*op. cit.*). La reproduction du texte en français comporte quelques petites erreurs très évidentes et sans grand intérêt, que je corrigerai sans en donner le détail. Outre cette lettre capitale, une note de Cavaignac à Carlyle a survécu, mais elle est très brève et ne concerne guère que l'emprunt d'un livre.

[126] Pour ne citer qu'un exemple, Cavaignac remarque que Carlyle, historien des sans-culottes séjournant alors en Ecosse, échappe aux contraintes d'un « vêtement tyrannique, qu'il n'est pas permis de nommer en Angleterre et qu'en Ecosse il est permis de ne pas porter ». Dans l'esprit de *Sartor Resartus*, il utilise ensuite la métaphore du pantalon pour décrire le carcan intellectuel qui a pesé sur Carlyle durant l'écriture de *The French Revolution* : « vous avez achevé de dépouiller votre esprit de cet habit non moins gênant où vous l'avez interné durant deux années, de cet habit de papier où vous avez écrit votre belle et bonne trilogie révolutionnaire. » (cité dans Frederick Hilles, « The Hero as Revolutionary : Godefroy Cavaignac », *op. cit.*, p. 87).

[127] *Ibid*., p. 87

des étoiles filantes du monde littéraire actuel »[128]. Il se propose même d'obtenir la publication d'articles français sur *The French Revolution*, notamment par Hauréau dans le *National*. Même si Cavaignac conserve toute son amitié à Carlyle, et fait montre de la bonhomie habituelle que celui-ci aime à lui prêter, il n'en demeure pas moins critique. Ses reproches portent sur d'une part la démarche de Carlyle, trop impartiale et dénuée de parti pris, et d'autre part le traitement de Robespierre, injustement décrié :

> Vous jugez notre révolution comme un procès ordinaire et avec toute cette force de talent et d'honnêteté qui est en vous, vous ne montrez point de passion entre les bons et les mauvais. Fi de la passion, n'est-ce pas ? Il faut quand on écrit l'histoire etc. Je vous entends d'ici. Mais il y a des cas où, comme dit Molière, la justice est bien injuste. Sérieusement, j'en veux à un homme aussi éminent et aussi consciencieux que vous de n'avoir pas plus de parti pris et ce qu'il y a de génie dans votre livre ne me rend que plus exigeant[129].

De prime abord, ce reproche est quelque peu surprenant, puisque l'intention de Carlyle était justement d'insuffler de la passion dans l'histoire, de faire revivre les événements au lecteur, à l'opposé de « Dryasdust », l'historien qui se complait dans les données factuelles arides[130]. Par ailleurs, Carlyle, plus que tout autre Britannique avant lui (en particulier Burke), tentait de représenter la situation de façon équilibrée, au point que l'historien catholique Rio lui en voulut justement d'avoir décrit la révolution comme un fait inévitable, excusant par là même le comportement violent des insurgés. Ces concessions à la cause révolutionnaire et l'absence d'une condamnation univoque étaient novatrices pour un Britannique de l'époque, mais n'étaient tout de même pas suffisantes au sens de Cavaignac.

Plus spécifiquement, Cavaignac estime que Carlyle n'a pas su mettre en évidence les aspects positifs de l'action de Robespierre :

> Vous êtes surtout en faute, à mon sens, envers Robespierre. Il faut respecter la mémoire de ces hommes rares qui ont porté le poids des nécessités publiques, ce sont les victimes que les temps modernes immolent à la fatalité aujourd'hui que doués d'une vitalité inépuisable, les peuples ne peuvent plus périr, c'est sur quelques têtes que retombent cette loi de destruction sans laquelle rien ne s'accomplit en ce monde, et les coups de foudre des tempêtes politiques. Cependant, les nations se refont et se rasseoient, les commotions leur laissent un sol meilleur, et une fertilité toute jeune part de ces déchirements mêmes. Quelques tombes, seules, restent arides et désolées, nul n'y apporte des regrets, des couronnes. Mais l'histoire, l'histoire plus juste, doit y graver, en l'honneur de ces victimes dévouées, quelques mots d'un éloge austère et grave, comme le furent leur mission, leur génie, leur destinée[131].

Là encore, c'est un reproche que l'on n'attend pas : Carlyle a toujours manifesté, dès ses premiers essais sur les grands hommes français pour l'encyclopédie de Brewster en 1819-1822,

[128] *Ibid.*, p. 89
[129] *Ibid.*, p. 89
[130] L'historiographie de Carlyle fera l'objet d'une analyse dans le chapitre 8 ; il ne s'agit pour l'instant que de mentionner brièvement les points susceptibles de faire progresser le raisonnement en cours.
[131] *Ibid.*, p. 89

un souci de justice et d'équité dans son jugement des acteurs du passé[132]. Il est vrai cependant que Carlyle se montre sans merci pour Robespierre, sombre personnage émacié sans cesse affublé de l'adjectif « sea green » (pour lequel aucune traduction satisfaistante n'existe, hormis peut-être « (vert) glauque »)[133]. Carlyle reçoit ces critiques sans aucune rancune, voire même avec un certain amusement, puisqu'il écrit à son frère John :

> « Cav*gc* m'en veut pour la façon dont j'ai traité de l'Homme Vert Glauque et globalement pour mon impartialité : je ne prends pas parti ; comme c'est étonnant ! »
>
> « Cavaignac vient toujours ici, bien que plus rarement ; il écrit un Livre[134], il est plutôt navré de mon traitement du 'Glauque Individu' : il est néanmoins sincère, et je l'aime toujours[135]. »

Malgré cette divergence de vues, les liens entre les deux hommes restent forts : Carlyle le mentionne souvent dans ses lettres, la plupart du temps par une abréviation (« Cav*gc* » ou « Cav*gn* »), et s'intéresse de près à ses faits et gestes comme à ses productions littéraires[136]. Il est clair que Cavaignac fait toujours partie du cercle fermé des proches de Carlyle : en février 1838, il arrive à l'improviste pour dîner au 4 Cheyne Row, apportant deux bouteilles de

[132]On peut penser par exemple à son article « Montaigne », où il excuse les défauts du philosophe français par ses qualités : « Son style peu soigné et parfois obscur est *plus que compensé par* une imagination ardente, qui confère à son langage une vivacité et souvent une beauté pittoresque qu'il serait vain de rechercher ailleurs. [...] Mais, *nonobstant* [ses] contradictions [religieuses et philosophiques], *il est impossible de ne pas faire preuve d'admiration pour* la bienveillance constante et la gaieté pensive par lesquelles son tempérament se distinguait. » (« The negligence and occasional obscurity of his manner *are more than compensated* by the warmth of an imagination, bestowing on his language a nervousness and often a picturesque beauty which we should in vain seek elsewhere [...]. But *notwithstanding* [his religious and philosophical] inconsistancies, *it is impossible to avoid admiring* the continued benignity and pensive gaiety which distinguished his temper. », « Montaigne », pp. 4-6). Les passages montrant le souci de Carlyle de prononcer un jugement mesuré sont mis en italiques par mes soins.

[133]Robespierre, et plus généralement *The French Revolution*, seront abordés de plus près en quatrième partie (soit les chapitres 7 et 8).

[134]Selon la note 16 (CL IX, 368), le livre en question est sans doute « La Force Révolutionnaire », publié dans *Paris Révolutionnaire* (Paris, 1838, 4 vol.). Une étude de cet ouvrage et de l'influence de *The French Revolution* sur celui-ci serait d'un intérêt très limité, puisque les opinions pro-révolutionnaires de Cavaignac semblent pour le moins bien arrêtées et inébranlables.

[135]« Cav*gc* is angry with me for my treatment of the Seagreen Man and my *impartialité* generally : I take no side in the matter ; how very singular ! », CL IX, 287-288 ; « Cavaignac comes here still, tho' seldomer ; he is writing a Book, he is afflicted rather at my treatment of the 'Seagreen' : a genuine sort of fellow however, whom I still love. », CL IX, 368

[136]Voir CL X, 17, 166,ou CL XII, 25.

champagne[137]. Compagnon régulier de Carlyle chez lui ou dans ses promenades à cheval[138], il demeure féquemment cité dans les *Collected Letters* jusqu'à sa mort.

En mars 1839, Carlyle s'émeut d'une traduction de *The French Revolution* en français que Cavaignac lui a annoncée : « Cavaignac m'apprend qu'ils ont entrepris de traduire notre Livre sur la Révolution en français : cela donnera un français bien étrange, par ma foi ! »[139] Cette traduction présumée est pour le moins mystérieuse, car plus de vingt-cinq ans s'écoulèrent avant la parution de *The French Revolution* en français[140]. Cavaignac et ses amis auraient-ils entrepris le projet avant de l'abandonner ? Marrast, pour son article « Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par M. Thomas Carlyle »[141], avait traduit des pans entiers de textes de Carlyle sur les révolutionnaires français. Il semble peu probable, cependant, que les projets de traducteur de Marrast aient été de plus d'envergure. Si tant est que Cavaignac a essayé, il en a vite été dissuadé, puisque dans un article de 1840 il évoque « M. Th. Carlyle, homme dont le caractère, le talent, le style sont peu ordinaires, et dont on a autant de peine à traduire la prose que d'envie de l'essayer[142]. »

[137]Voir un extrait du journal de Carlyle, CL X, 28, note 2. Cavaignac s'invita également à souper en septembre, alors que Jane était seule. Elle relate l'anecdote de façon très spirituelle dans une lettre qui a fait date et dont voici un bref extrait :

« Je trouvai Cavaignac assis ici hier en rentrant de ma promenade, et il me dit avec tout le sang-froid possible et imaginable : 'Voulez-vous me donner à dîner Madame ?' – une question stupéfiante pour une femme dont toutes les perspectives terrestres en matière de dîner se résumaient en tout et pour tout à une sole frite et deux pommes de terre ! Quand ce festin somptueux fut placé sur la table, accompagné d'un hachis improvisé, il s'assit pour le manger, s'exclamant à plusieurs reprises 'Mon dieu comme j'ai faim moi' ! »

(« Cavaignac was found sitting here yesterday when I came home from my drive, and said with all the cold bloodedness imaginable – 'voulez-vous donner-moi à diner Madame' ? an astounding question to a woman whose whole earthly prospects in the way of dinner were bounded there and then to *one fried sole* and *two* pommes de terre ! – and when this sumptuous repast was placed on the table with the addition of improvised hash ; he sat down to it exclaiming a plusieurs reprises – 'Mon dieu comme j'ai faim moi' ! », CL X, 167. N.B. : Les fautes de français sont celles de Jane Carlyle ; je n'ai pas reproduit la traduction en anglais insérée dans le texte entre crochets par les éditeurs).

[138]Pour les promenades à cheval de Carlyle et de Cavaignac, voir CL XI, 112 et XII, 139, 203-205. Ces séances d'équitation constituaient souvent la seule détente et les seules sorties de Carlyle, qui en profitait pour évoquer ses travaux en cours. Les deux hommes avaient même projeté une expédition dans le Cambridgeshire, sur les traces d'Oliver Cromwell. Ainsi, même lorsque Carlyle commence à avoir en tête l'histoire de la Grande-Bretagne – en vue de son prochain grand ouvrage *Letters and Speeches of Oliver Cromwell* –, la France n'est pas très loin, en la personne de Godefroy de Cavaignac. Ce dernier dut renoncer au dernier moment à accompagner Carlyle dans son périple, faute d'avoir un cheval à disposition : une monture lui avait été promise par Montauban, mais celui-ci avait peut-être rejoint Louis-Napoléon dans sa tentative de coup d'état à Boulogne le 6 août 1840 (CL XII, 221-222). Carlyle s'amusa beaucoup de cette coïncidence : « L'histoire mondiale et l'histoire paroissiale sont si étrangement imbriquées » (« So strangely are world-history and parish-history interwoven. », *ibid*.)

[139]« Cavaignac tells me they are translating our Revolution Book into French : it will make strange French, I trow ! », CL XI, 54

[140]Il existe à ce jour une seule traduction française publiée : *Histoire de la Révolution française* (*the French Revolution : A History*, 1837), Elias Regnault, Odysse Barot et Jules Roche, traducteurs, Paris : G. Baillère, 1865-1867, 3 vol.

[141]*Revue du Progrès politique, social et littéraire*, 1er mars 1840, Tome premier, Paris : Blondeau, 1840, 639pp., quatrième livraison, 1er mars 1840, pp. 154-163.

[142]Godefroy Cavaignac, « Malthus et Marcus », *Revue du Progrès politique, social et littéraire*, 15 mars 1840,

Mort prématurée

Carlyle dit avoir vu Cavaignac pour la dernière fois en 1843 – en réalité 1840, les éditeurs de *Reminiscences* estimant à juste titre que la date donnée par Carlyle est erronée[143] – et n'avoir pas pu le retrouver lors de ses deux visites ultérieures à Londres[144]. Il fut déçu que le Français ne prît pas le temps de lui dire adieu :

> Cavaignac est parti en France, d'où il gagnera peut-être Alger, il y a plusieurs semaines ; nous l'avions assez peu vu au cours des six derniers mois ; il semblait œuvrer à des spéculations commerciales, et ne se souciait peut-être pas de nous en informer. Sa façon de partir fut ce que l'on appelle « filer à l'anglaise »[145], un mot froidement griffonné nous étant expédié plusieurs jours après son départ. Je n'ai jamais perçu distinctement la force de cette expression auparavant ; laquelle, me dit Mazzini, est également italienne : je suppose que cette coutume doit résider dans le sang français[146].

Déçu par l'attitude de Cavaignac, qui fait revenir au galop ses préjugés sur les Français, Carlyle continue de s'intéresser à son sort et à celui de son pays. Apprenant que les écrits de Cavaignac et d'autres ont été saisis[147], Carlyle prédit que le ténébreux Français et ses comparses vont donner du fil à retordre à la nation :

> Avez-vous remarqué dans le *Times* qu'un Pamphlet de Cavaignac a été saisi à Paris alors qu'il était sous presse ? On peut craindre qu'il n'y ait bientôt de folles entreprises avec ces Gentlemen français. A moins qu'il n'y ait un fond de bon sens dans la nation française, différent de ce que l'on peut voir imprimé dans les journaux et la littérature français, on peut prédire qu'une telle Nation va se retrouver en difficulté d'ici peu, et que ces difficultés ne feront que croître, – jusqu'à quelle extrêmité nul ne le sait ! Ils me semblent être, de loin, le peuple le plus fou et le plus futile en Europe actuellement[148].

Tome premier, Paris : Blondeau, 1840, 639pp., onzième livraison, pp. 204-216, p. 211

[143]Godefroy Cavaignac, républicain particulièrement militant, n'était pas inclu dans l'amnistie prononcée en 1837 par Louis-Philippe. En revanche, il bénéficia de celle du 27 avril 1840, et partit rendre visite à son frère en Afrique, avant de regagner Paris où il mourut sans avoir entrepris d'autres voyages. Il n'est donc pas possible qu'il ait vu Carlyle après 1840 (voir Frederick W. Hilles, « The Hero as Revolutionary : Godefroy Cavaignac », *op. cit.*, p. 85).

[144]Godefroy Cavaignac ne revint à Londres qu'à deux reprises après la fin de son exil. Il mourut de tuberculose en 1845, alors qu'il s'apprêtait à fêter son quarante-quatrième anniversaire. Il manqua donc de peu une troisième révolution qui n'eût pas manqué de l'enthousiasmer. Il est enterré au cimetière de Montmartre, où l'on trouve une représentation de lui comme gisant en bronze, par François Rude.

[145]Note de traduction : l'expression anglaise est en fait « filer à la française » (« to take French leave »), ce qui permet à Carlyle de déduire que cette habitude est une caractéristique française.

[146]« Cavaignac is gone to France, perhaps thence to Algiers, several weeks ago ; we had seen little of him for the last six months ; he seemed to have some *trade*-speculation in hand, and perhaps did not care to let us know of it. His manner of departing finally was by what they call « French leave », a cold scrawl of a note sent hither some days *after* he was gone. I never distinctly saw the force of that phrase before ; which Mazzini informs me is Italian too : I suppose it must lie in the French blood, that habit. » CL XII, 285 (12 octobre 1840)

[147]L'*Almanach démocratique*, auquel Cavaignac contribuait, avait été interdit, de même que l'*Organisation de Travail* de Louis Blanc, dont il sera question dans le chapitre 3 de cette étude (CL XII, 307, note 6).

[148]« Did you notice in the *Times* that Cavaignac has had a Pamphlet seized at the Press in Paris ? One is much afraid there will be mad work by and by with these French Gentlemen. Unless there be a fund of sense in the F. nation very different from what shews itself in the printed F. Newspapers and printed Literature, one may predict that such Nation will fall into puddles before long, and ever into worse puddles, – to one knows not what extremity ! They seem to me the vainest maddest people in Europe, by far, at present. », CL XII, 307

Le jugement acerbe de Carlyle était peut-être dû à la situation épineuse dans laquelle la France se trouvait alors[149]. Son expression « the vainest maddest people in Europe » (« le peuple le plus fou et le plus futile en Europe ») n'est pas sans rappeler les plus francophobes de ses écrits ultérieurs, en particulier « On the Latter Stage of the French German War ». C'est comme si Cavaignac avait suspendu – le temps de son séjour à Londres et jusqu'à son départ peu courtois – les préjugés de Carlyle sur la France et les Français. Il faudra, dans une certaine mesure, attendre la révolution de 1848 pour que les attentes négatives de Carlyle à l'égard de la France soient à nouveau levées.

De son départ de Londres en 1840 à sa mort en 1845, Cavaignac ne revit pas les Carlyle. Il leur écrivit pourtant, et Jane s'émut des passages flatteurs qu'il lui réservait dans ses lettres (CL XVI 193-194). Il continua d'être présent en filigrane dans la vie des deux Ecossais devenus londoniens : c'est Jane, surtout, qui le mentionne volontiers, relatant des anecdotes passées et reprenant ses tics de langage (même Carlyle se plait à citer le « bah » de dédain du Français)[150]. En 1843, les Carlyle s'assurent que *Past and Present*, qui vient de paraître, a bien été remis à Cavaignac (CL XVI, 244). Ils supposent peut-être, légitimement, que cet ouvrage plaira au Français, lui aussi très préoccupé par la condition ouvrière. Le révolutionnaire et ses conversations avec Carlyle ont d'ailleurs pu être une des sources d'inspiration de l'ouvrage.

La réaction des Carlyle lorsque Cavaignac mourut de la tuberculose en 1845 n'est pas connue[151], mais il est certain qu'ils furent très émus lorsqu'en 1849, ils rencontrèrent Louis Blanc, dont on leur avait dit que Cavaignac était mort dans ses bras[152]. L'admiration de Carlyle se reporta dans une certaine mesure sur le Général Cavaignac :

> J'avais souvent entendu parler du Frère cadet (« Président » en 1849 [1848] etc.) par lui [Godefroy Cavaignac], et appris à l'estimer au vu des témoignages donnés, mais je ne le rencontrai jamais. Je crois comprendre qu'il était un second Godefroy, probablement, doué de moins de talent pour la conversation sociale, mais avec, en retour, l'éducation d'un soldat[153].

[149]Palmerston et Nicolas 1er de Russie venaient de conclure le traité de Londres. Les Français en avaient été irrités au point que Thiers menaçait de soutenir l'Egypte contre la Turquie, laquelle était alliée à la Russie, la Grande-Bretagne et l'Autriche. A cette situation diplomatique conflictuelle s'ajoutait une crise interne : Louis-Philippe et ses ministres se disputaient le pouvoir (CL XII, 307, note 6).

[150]Voir en particulier CL XVI (lettres de Jane et Thomas Carlyle de janvier à juillet 1843) où les mentions de Cavaignac sont toujours fort nombreuses, trois ans après son départ.

[151]Sur la question de la mort de Cavaignac on pourra se reporter à Frederick W. Hilles, « The Hero as Revolutionary : Godefroy Cavaignac », *op. cit.*, pp. 85-86.

[152]Voir l'article précédemment cité, ainsi que D. A. Wilson, *Carlyle at his zenith (1848-1853)*, London : Kegan Paul, 1927, 491pp., p. 87.

[153]« The younger Brother (*'President'* in 1849 [1848] etc.) I had often heard of from him [Godefroy Cavaignac], and learned to esteem on evidence given, but never saw. I take him to have been a second *Godefroi* probably, with *less* gift of social utterance, but with a soldier's breeding in return. », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 95. Voir aussi CL

Il est tentant de spéculer sur ce qui se serait passé sans la mort prématurée de Godefroy Cavaignac. Aurait-il atténué la veine francophobe grandissante dans la pensée de Carlyle ? Aurait-il encore attisé son enthousiasme pour la révolution de 1848 ? Ou, au contraire, faut-il voir dans l'intérêt de Carlyle pour ces événements une sorte d'hommage à la mémoire de Cavaignac ?

Conclusion : une influence réciproque

L'influence de Carlyle sur les réfugiés français qu'il côtoya ne peut être passée sous silence. Ces hommes, retournés dans leur patrie, écrivirent sur la Grande-Bretagne. Leurs articles étaient essentiellement nourris par leurs impressions londoniennes, et par leurs rencontres. Il serait peut-être excessif de dire que ceux qui avaient rencontré Carlyle présentèrent à leurs compatriotes une vision d'outre-Manche teintée de carlylisme. Cependant, lorsque Cavaignac écrivit un article sur Londres[154], il ne pouvait pas ne pas penser au 4 Cheyne Row. D'autres, comme Marrast, se mirent à écrire sur Carlyle, favorisant la découverte d'un écrivain que l'on connaissait encore peu si ce n'était par les travaux de Philarète Chasles[155].

Dans « Malthus et Marcus »[156] – un essai anti-malthusien publié à son retour d'exil, mettant en scène deux voyageurs qui discutent des Anglais –, Cavaignac se remémora sans doute ses conversations avec Carlyle. Ce dernier n'était favorable ni aux théories de Malthus (surtout depuis la lecture de Sismondi), ni à celles de Marcus[157]. Cavaignac va jusqu'à citer Carlyle et son article *Chartism* explicitement[158]. Cavaignac se sert de la critique de Marcus par Carlyle comme d'une base, à partir de laquelle il peut mettre en œuvre un exposé et une condamnation plus complets de la doctrine de Marcus. L'article de Cavaignac mêle ainsi la pensée de Caryle et la sienne, unies dans une critique de Marcus et Malthus. Un extrait de ce document rare est disponible en annexe[159].

XXIII, 60 : où Carlyle se dit bien disposé envers le Général Cavaignac par égard pour son frère qu'il aimait tant.

[154]Godefroy Cavaignac, « Londres », *Revue du Progrès politique, social et littéraire*, 15 juin 1840, Tome premier, Paris : Blondeau, 1840, 639pp., onzième livraison, pp. 481-490.

[155]Les travaux de Chasles, comme ceux de Marrast, seront évoqués plus longuement dans le chapitre 5, qui porte en partie sur la critique carlylienne française.

[156]Godefroy Cavaignac, « Malthus et Marcus », *Revue du Progrès politique, social et littéraire*, 15 mars 1840, Tome premier, Paris : Blondeau, 1840, 639pp., onzième livraison, pp. 204-216.

[157]Comme Malthus, Marcus souhaitait réguler la taille de la population pour que les ressources alimentaires ne soient pas insuffisantes. Cependant, contrairement à lui, il n'entendait pas seulement limiter et contrôler des naissances ; il souhaitait aussi une suppression des enfants excédentaires. Ces théories sont exprimées dans le pamphlet *On the Possibility of Limiting Populousness* (1838, réédité l'année suivante sous le titre *Book of Murder*).

[158]*Ibid*., p. 211

[159]Ce texte, paru dans la *Revue du Progrès* en 1840, est disponible à la BNF mais sa consultation fait l'objet de sévères restrictions. Il m'a paru bon de le reproduire partiellement, pour simplifier la tâche de certains lecteurs et

Enfin, les hommes avec lesquels Cavaignac collabore dans le cadre de la *Revue du Progrès* ont été ou vont être en contact avec Carlyle. Il s'agit de Marrast, Mazzini, Etienne Arago, ou encore Louis Blanc. Carlyle était donc bien connu de l'élite intellectuelle française – en particulier révolutionnaire et radicale – à l'époque, d'où peut-être le projet de traduction évoqué par Cavaignac. Cette affinité est d'autant plus fascinante que ce sont ultérieurement plutôt des hommes politiques de droite comme Léon Bloy qui s'intéressent à Carlyle[160].

B Rédaction et succès de *The French Revolution*

Sa vocation relativement nouvelle d'historien de la France ne posa guère de problèmes à Carlyle du point de vue de ses compétences et de ses connaissances. En effet, son intérêt pour le XVIIIe siècle – spontané ou suscité par des demandes d'articles – l'avait déjà amené à des efforts de documentation sur la période révolutionnaire. De 1834 à 1837, il poursuivit ses lectures grâce à John Stuart Mill et à quelques autres correspondants qui lui firent parvenir les ouvrages jugés nécessaires. Il quitta très peu la maison de Chelsea où il venait d'emménager, surtout pour des raisons pécuniaires : son absence de mobilité était clairement dictée par le manque de temps et de moyens. En effet, Carlyle aurait aimé pouvoir se rendre sur les lieux, et avait même demandé à Mill des renseignements à cet effet :

> Mais maintenant, en relation avec ces belles spéculations, je voudrais évoquer quelques petites démarches pratiques que j'aimerais que vous effectuiez pour moi à Paris. La première est d'estimer, en fonction de ce que vous savez de moi et de cette ville, comment je pourrais selon vous parvenir à y vivre quelques mois : je veux dire non seulement du point de vue spirituel, social, mais aussi économique, cruménique[161]. Quelle est, pensez-vous, la plus petite somme qui permettrait à un couple tel que vous nous connaissez de subsister ici, afin (sans ambitionner un mode de vie bourgeois) de procéder dans de bonnes conditions à une enquête intellectuelle ? Existe-t-il des maisons ou des masures meublées que l'on pourrait se procurer dans les villages avoisinant, et où une servante personnelle pourrait également demeurer ; et à quel prix ? Trouverait-on les Notables français (je veux dire Littéraires et

préserver plus longtemps le patrimoine. L'extrait choisi retrace les idées de Carlyle et de Cavaignac, liées à celles d'autres penseurs britanniques du moment. De surcroît, il contient la traduction par Cavaignac d'un passage de *Chartism*, fort utile car elle est non seulement d'époque, mais aussi de qualité.

[160]De manière générale, Carlyle a inspiré des hommes de droite comme des hommes de gauche, preuve que son idéologie est trop complexe pour être rattachée à une mouvance politique, quelle qu'elle soit. Il n'a d'ailleurs jamais soutenu aucun parti de son vivant ; s'il était favorable à Peel, c'était avant tout parce qu'il l'estimait en tant qu'invidu (ayant eu plusieurs conversations avec lui) et parce qu'il haïssait les Lois sur les Grains (que Peel révoqua en 1846 envers et contre l'opinion d'une grande partie de ses alliés politiques). Voir le bilan critique du chapitre 5.

[161]Il s'agit là d'un néologisme de Carlyle : « *crumenically* » rappelle « economically » (« économiquement ») et « crudely » (« sommairement », « crûment »). Carlyle veut probablement dire qu'il souhaite des informations prosaïques, à des fins pratiques. Il entend peut-être aussi que son épouse et lui se contenteraient d'un mode de vie frugal.

> Artistiques – à supposer qu'il y en ait) accessibles, communicatifs ? Je sais qu'il y a des bibliothèques, mais non à quel point elles sont faciles d'accès. Ce que je veux comprendre, c'est l'Existence française, l'Histoire française, particulièrement la section la plus récente : vous pouvez me dire quelles ressources, en matière de Livres, d'Hommes et d'inspection personnelle, je trouverais là-bas plus qu'ailleurs ; nous saurons alors mieux, en comparant les frais et les gains probables, quelle est la situation[162].

Ce passage relativement long mérite d'être cité en entier : il est, d'une part, aux antipodes de l'attitude de Carlyle lors de sa première visite à Paris[163], et, d'autre part, révélateur de sa curiosité très polyvalente. Ce n'est pas seulement l'histoire de la Révolution qu'il souhaite percer à jour, mais les hommes, les arts et les lettres – bel et bien l'« existence » française dans son intégralité.

Ce séjour n'ayant pas eu lieu – vraisemblablement au grand dam de Jane Carlyle, qui ne se rendit jamais à Paris –, l'influence des exilés français révolutionnaires ou aristocratiques précédemment évoqués ne saurait être exagérée. Ces derniers ont pu servir de modèles, de même que les portraits (peu ressemblants) des grands hommes de la Révolution que Carlyle était parvenu à se procurer. Ravi de son acquisition, il les épingla au-dessus de son bureau[164]. Bien qu'il ne fût pas certain de leur authenticité, ces portraits lui donnèrent grande satisfaction, et l'aidèrent à réfléchir sur ces personnages :

> Une série de Portraits de la Révolution (des gravures) que j'ai dénichés récemment m'ont donné grande satisfaction : en dessous de chaque visage se trouve, dans un tout petit encadré, la principale scène dans laquelle il a figuré ; c'est un travail de valeur, s'il est authentique[165]. La laideur de Mirabeau est à présent pour moi une sorte de vérité ; Danton

[162] « But now in connection with these fine speculations let me tell you some little practical things I will have you do for me at Paris. The first is to ascertain by comparison of me and that city how you imagine I could contrive to live there for a few months : I mean not only spiritually, socially, but economically, *crumenically* [purse-wise]. What think you is the lowest sum for which a couple such [as] you know us could contrive to subsist there, so as (dismounting altogether from the *Gig*) to go on w[ith] fair chance in the way of intellectual investigation ? Are there furnished houses or huts to be had about any of the circumadjacent villages, where you can keep your own servant ; and at what rate ? Should one find the French Notabilities (I mean Literary and Artistic – if indeed there *be* any such) accessible, communicative ? Libraries I know there are, not how available they are. The thing I want to understand is French Existence, French History, especially the recent portion of it : you can tell me what ressources from Books, from Men, from personal inspection I should find there more than elsewhere ; we shall then, weighing outlay with value to be anticipated, know better how it stands. », CL VI, 447.

[163] Carlyle estimait en 1824 que la France, parcourue et décrite par toutes sortes d'individus vulgaires, ne constituait pas un sujet d'étude éligible, et même qu'y vivre plus de deux semaines constituerait une torture (voir chapitre 1, B, 2). Or, ici, c'est un séjour vraisemblablement plus long qu'il envisage.

[164] Cette technique de visualisation semble avoir satisfait Carlyle puisqu'il se livra à une entreprise similaire pour *History of Friedrich II* : on peut voir encore aujourd'hui des portraits de l'empereur allemand au 4 Cheyne Row. J'ai également retrouvé dans les archives à Edimbourg une photographie montrant la méthode de Carlyle : un panneau d'affichage où maintes représentations (de la famille royale allemande, en l'occurrence) étaient épinglées, comme dans les bureaux des enquêteurs des films policiers du XXème siècle. La méthode de Carlyle a tout de celle du détective : comme Sherlock Holmes dans *Le Chien des Baskervilles*, il se procure une carte détaillée des « lieux du crime », en l'occurrence l'« Isle de France » (demandée à Mill en CL VII, 22).

[165] L'authenticité des tableaux en question (*Collection Complète des Travaux Historiques de la Révolution française*), et en particulier celui de Danton, fut mise en doute par Mill, après consultation d'un Français qualifié (voir CL VI, 331, note 13).

> a souffert terriblement, à l'examen de sa physionomie ; son énergie ne ressemble que par trop à celle d'un Game Chicken ou d'un Dutch Sam[166], jamais véritable héroïsme ne reposa dans un tel tabernacle. Je crains que Thiers ne m'ait induit en erreur. La Fayette a l'air d'un jeune chien ; Robespierre d'un maître de chapelle méthodiste, borné et exaspéré (en fait, je pense que cet homme était une sorte de saint athéo-déiste) ; Camille Desmoulins est plein d'esprit, de talent, et d'une gaieté à demi fripouille, l'une de ces Fripouilles, parmi lesquelles le pauvre Burns dit avoir trouvé les seuls hommes dignes d'affection. Le visage que je préfère entre tous est celui, noble et romain, de Condorcet : derrière lequel une âme élevée vous regarde (bien que, peut-être, une âme incroyante) ; une énergie devenue apathique ; une tristesse et un ennui profonds, voilés d'un stoïque dédain. Dites-moi si ces visages sont considérés authentiques : ce livre est in-folio et porte une date, me semble-t-il, Paris, 1810 ; il m'est impossible de vous donner une description plus précise[167].

C'est peut-être à de telles observations, pour le moins frappantes et originales, que l'on doit les portraits mémorables et imagés des principaux acteurs de la Révolution, comme la description physique et mentale (souvent peu flatteuse) de certains d'entre eux. Certes, la suggestion de ressemblances entre Danton et d'énergiques boxeurs ne figure pas dans *The French Revolution*, mais certains portraits au vitriol n'en sont pas si éloignés[168].

Ainsi, outre ses recherches documentaires, Carlyle entreprit un véritable effort de visualisation de la Révolution, à l'aide de cartes géographiques et de portraits, livrant ainsi des

[166]Cette référence obscure à « Game Chicken » et à « Dutch Sam » n'est pas élucidée par l'éditeur des lettres à Mill, mais je suis parvenue à trouver une explication, confirmée par une note des *Collected Letters* (CL VI 331). « Game Chicken » était le surnom de Henry Pearce, célèbre pugiliste du tournant du XIXe siècle, mort en 1809, à l'âge de 32 ans, à la suite d'une vie dissipée. P. Egan décrit Game Chicken comme étant illettré et débauché, mais généreux et même héroïque (il aurait sauvé une femme lors d'un incendie, au péril de sa vie). Samuel Elias, dit « Dutch Sam », était un boxeur de la même période, d'assez petit gabarit mais extrêmement puissant, violent et féroce sur le ring. Célèbres dans les milieux de la boxe de l'époque, Game Chicken et Dutch Sam atteignirent le sommet de leurs carrières vers 1805-1807, au moment où Carlyle entrait dans l'adolescence. Cet intérêt pour la boxe semble assez singulier, étant donné notamment le milieu rural et calviniste écossais dans lequel Carlyle grandit. On peut également s'interroger sur le bien-fondé d'une telle mention dans une lettre à Mill : étant sensiblement plus jeune, il n'avait peut-être jamais entendu parler de ces pugilistes, ou en tout cas était moins susceptible d'être frappé par une telle référence. Voir *Boxing and Society, An International Analysis*, John Sugden, Manchester : Manchester University Press, 1996, vi, pp. 8 et 176 ; *Boxiana ; or, sketches of Modern Pugilism*, P. Egan, Londres : Sherwood, Neely and Jones, vol. I, pp. 145-174 et 320-334, vol. II, pp. 86-90).

[167]« A series of Revolution Portraits (engravings) which I dug out lately, gave me great satisfaction : under each head stands, in a miniature compartment, the main scene he figured in ; it is a valuable work, if genuine. Mirabeau's ugliness is now a kind of truth for me ; Danton suffered dreadfully, on physiognomic survey ; alas, his *energy* looks too like that of some Game Chicken or Dutch Sam, true heroism never dwelt on *such* a tabernacle. I fear Thiers has quite misled me. Lafayette looks puppyish ; Robespierre like a narrow, exacerbated Methodist Precentor (in fact, I think the man was a kind of Atheistico-Theist-*Saint*) ; Camille Desmoulins is full of spirit, talent, half-blackguard gaiety, one of those Blackguards, among whom poor Burns said he had found the only men worth loving. My favourite face of all is the noble Roman one of Condorcet : a lofty soul looks out there (tho' perhaps an *un*believing soul) ; energy grown listless ; deep sadness, tedium, veiled over with stoical disdain. Tell me if these heads are reckoned genuine : the Book is in folio, and bears date, I think, Paris, 1810 ; nearer description I cannot give you. », CL VI, 331 (22 février 1833).

[168]On peut citer par exemple l'un des nombreux passages où il est question de Robespierre, dépeint comme un personnage sinistre au teint verdâtre : « Là siège également Robespierre vert-de-mer ; participant de son poids léger, avec détermination, mais sans résultat encore. Etant un Puritain et un Précisionniste mince et maigre, il voudrait se débarrasser des formules ; pourtant sa vie, ses actions et son être consistent entièrement en formules. » (« There likewise sits seagreen Robespierre ; throwing in his light weight, with decision, not yet with effect. A thin lean Puritan and Precisian, he would make away with formulas ; yet lives, moves and has his being wholly in formulas. », *The French Revolution, A History* (1837) (David Sorensen et Kenneth Fielding (éd.), Oxford : Oxford University Press, 1989), vol. I, p. 231.

descriptions vivantes et saisissantes, à l'instar peut-être des caricatures de son contemporain Cruikshank. L'accent mis sur le visuel, complété par son imagination vivace et par sa verve colorée, a sans doute pallié la relative faiblesse des ressources documentaires : absence presque totale de livres en anglais sur le sujet, difficultés à obtenir les rares ouvrages disponibles en français, éloignement des sources primaires françaises (compensé seulement en partie par les services rendus par Mill). La méthode de Carlyle, sur laquelle on reviendra dans le chapitre 8, a les inconvénients de ses avantages : la France haute en couleurs qu'il fait revivre pour le plaisir et l'édification du lecteur, s'avère relativement caricaturale, et parfois plus imaginaire que réelle.

Signalons enfin que Carlyle procéda en plusieurs étapes, réalisant en premier lieu plusieurs œuvres historiques d'assez petite taille sur des sujets voisins de *The French Revolution* : *The Diamond Necklace*, « Mirabeau » et « Parliamentary History of the French Revolution »[169]. Son enthousiasme et son désir d'apprendre, loin d'être entamés par ces premiers écrits, semblèrent alors croître, et les questions à John Stuart Mill se firent de plus en plus pressantes :

> Il y a deux semaines environ, je décidai, afin de m'entraîner à la Narration, d'écrire une petite Œuvre historico-poétique sur le célèbre *Collier de Diamants*. Cochrane, du *Foreign Quarterly*, ne veut pas en entendre parler ; je n'en persiste que plus librement : et maintenant vous allez me donner les réponses – ou vous les procurer là où vous êtes – à une question ou deux [...][170]

Ce n'est pas « une question ou deux » que Carlyle pose ensuite à Mill, mais sept (sur la Comtesse de La Motte et d'autres personnages), entrecoupées de réflexions et qui couvrent une page entière. Il conclut :

> Certaines de ces questions vous feront sourire : néanmoins, si petit qu'en soit leur objet, elles m'aideraient à « situer » ma petite histoire, et vaudraient bien le papier pour les écrire. Si j'étais à Paris à vos côtés, je vous poserais des centaines de questions semblables sur des centaines de choses[171].

Ainsi, Carlyle, dévoré par la curiosité, redoubla d'ardeur dans son entreprise, et ne fut nullement perturbé par les mauvais augures. Il lui fallut cependant du courage pour ce faire : « Mira-

[169] Pour des détails supplémentaires sur ces œuvres, voir le chapitre 8 sur la maturation de l'historiographie carlylienne. « Parliamentary History of the French Revolution » (publié dans *London and Westminster Review*, avril 1837) était en fait un article critique portant sur les vingt-trois premiers volumes de l'ouvrage de P. J. Buchez et P. C. Roux-Lavergne, *Histoire Parlementaire de la Révolution française, ou Journal des Assemblées nationales depuis 1789 jusqu'en 1815* (Paris, 1834-38).

[170] « Some two weeks ago I determined, by way of practicing myself in Narrative, to write a small historico-poetico Piece on the famous *Diamond Necklace*. Foreign Quarterly Cochrane declines having anything to do with it ; I persist all the more freely for this : and now you will answer me, or get me answered where you are, a question or two [...] », CL VII, 21

[171] « Some of this questions will make you smile : nevertheless, small as the objects are, they would help me to *locate* my little story, and be worth the paper they cost. I would ask a hundred such questions about a hundred things, were I in Paris beside you. », CL VII, 21

beau », qui parut dans la revue de Mill, ne rapporta que £50[172] ; *The Diamond Necklace*, refusé par Cochrane et publié en épisodes dans *Fraser's Magazine*, reçut les mêmes critiques méprisantes que *Sartor Resartus*[173]. Les Carlyle, devenus à ce stade indifférents aux attaques de la presse, allèrent jusqu'au bout de leur entreprise à leurs risques et périls, lesquels n'étaient pas négligeables étant donné la précarité de leur situation financière évoquée plus haut.

1 Lectures préparatoires : ampleur et limites

Trois remarques préliminaires s'imposent au sujet des lectures de Carlyle. Premièrement, elles ne s'effectuèrent pas sans heurt : outre les problèmes pour se procurer les ouvrages nécessaires, leur compréhension fut parfois difficile. Carlyle fulminait contre les dictionnaires qu'il possédait (au point d'éprouver des pulsions d'autodafé) et aurait tout donné pour en ajouter un meilleur volume à cette collection :

> Autre chose dont j'ai besoin, et que, peut-être, on peut se procurer sans trop de mal, est un bon dictionnaire français ! J'ai le vieux *Richelet* en deux volumes – très utile pour lire mon *Bayle* et les ouvrages antérieurs – ainsi que trois ou quatre misérables dictionnaires français-anglais, que j'ai fort envie de brûler chaque jour lorsque je tente de les utiliser[174].

Ainsi, même si Carlyle, traducteur de Legendre et de Sismondi, maîtrisait correctement le français, il rencontrait tout de même des obstacles qui l'entraînèrent parfois à commettre des erreurs d'interprétation[175]. Il fut également contraint, dans certains cas, de s'avouer vaincu et de renoncer à certaines sources pourtant très riches du *British Museum* :

> [...] la collection de *Pamphlets français* du musée, la plus complète de ce type au monde, se révéla, après six semaines de lutte déconcertante, inaccessible pour moi ; et je dus les abandonner là, – tant régnaient le Chaos et compagnie dans cette direction. Heureusement, John Mill était venu à mon secours, et l'*Histoire Parlementaire* de Paris commença à paraître [...][176]

Cet aveu d'échec montre bien que le mérite de Carlyle n'est ni d'avoir effectué une lecture exhaustive de toutes les sources primaires disponibles, ni d'avoir exploré des documents jusqu'alors négligés. D'autres que lui, comme Mill, pour n'en citer qu'un, étaient sans doute

[172] James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881*, *op. cit.*, p. 73

[173] *Ibid.*, p. 80

[174] « Another thing I need, perhaps attainable enough : a good French Dictionary ! I have got old *Richelet* in two folios, very useful for my *Bayle* and whatever is earlier ; and then three or four wretched French-English ones, which daily in attempting to use them I feel inclined to burn. », VI 447

[175] On a vu par exemple que l'épithète « sea-green » utilisé pour décrire Robespierre vient d'un passage mal compris de Mme de Staël (Hilaire Belloc, introduction à *The French Revolution*, Londres : J.M.Dent & sons ltd (1906), 1925, *op. cit.*, p. xiii).

[176] « [...] the museum collect*n* of *French Pamphl*ts, the completest of its sort in the world, did after six weeks of baffling wrestle, proved *in*accessible to me ; and I had to leave them then, – so strong were *Chaos* and C*o* in that direct*n*. Happily John Mill had come to my aid, and the Paris *Histoire Parliamentaire* began to appear [...] », CL VII, 289

mieux équipés – en particulier linguistiquement – pour mener à bien la tâche qu'il s'était fixée. Le mérite principal de *The French Revolution* réside d'une part dans l'imagination – à la limite de la fiction – qui a été mise en œuvre afin d'opérer une véritable résurrection des événements, et d'autre part dans l'équilibre de la vision proposée, loin des récits partisans et alarmistes des Britanniques anti-révolutionnaires tels que Burke. C'est d'ailleurs en partie pour cela que *The French Revolution,* très remarqué à l'époque, connut une popularité relativement éphémère et passa assez vite pour obsolète : les lacunes factuelles furent soulignées, la prose de Carlyle dénigrée pour sa complexité, et son point de vue plus clément et objectif cessa bientôt d'être une nouveauté. Le lecteur de *The French Revolution* doit garder ces éléments à l'esprit sous peine d'être déçu par l'ouvrage.

Deuxièmement, les lectures de Carlyle étaient extrêmement diversifiées : elles comprenaient des textes d'époque, dont de nombreux mémoires (écrits pendant ou peu après les événements), ainsi que des ouvrages d'historiens (écrits immédiatement après la Révolution mais aussi plus tardifs). En outre, Carlyle avait déjà eu l'occasion de se familiariser avec les textes philosophiques qui sous-tendaient l'idéologie révolutionnaire.

Troisièmement, les lectures de Carlyle se firent de plus en plus précises au fil des mois. Dans un premier temps, il lut énormément d'ouvrages historiques français et anglais qui n'étaient pas nécessairement liés à la Révolution, comme s'il recherchait des marques historiographiques plutôt qu'historiques. Il se rapproche ensuite de son sujet d'élection, mais sans grande discrimination entre les ouvrages : en octobre 1832, il se dit avide de lire « n'importe quelle histoire tolérable de la Révolution française »[177]. Cependant, moins d'un an plus tard, il en est venu à réclamer des ouvrages plus précis, demandant même à Mill d'effectuer des enquêtes sur le terrain au sujet de points de détail (CL VII, 21).

[177] « Je serais toujours intéressé par la lecture de n'importe quelle histoire tolérable de la Révolution française. J'éprouve une grande curiosité pour la France » (« Any tolerable history of the French Revolution I could still read with interest. I am very curious about France. », CL VI, 242).

Des repères historiographiques, puis historiques

Très tôt, Carlyle avait été un grand consommateur d'ouvrages historiques et biographiques[178]. La France figurait en bonne place dans ses lectures : elle était souvent soit le sujet de ces œuvres, soit le pays d'origine de leurs auteurs. Le tableau joint dresse le bilan des historiens français lus dans sa jeunesse, au cours d'une seule année. La liste n'est nullement exhaustive. En supposant qu'il ait continué ces lectures à ce rythme – et il n'y a pas de raison d'en douter –, Carlyle, en 1834, était loin d'être un néophyte en matière d'histoire ou d'historiographie.

Ce tableau est élaboré à partir de Hill Shine, *Carlyle's Early Reading to 1834*, *op. cit.* A ce stade, Carlyle avait déjà lu les écrits de Voltaire sur Charles XII de Suède et sur Louis XVI. L'historiographie française a donc été prise en compte par Carlyle. Celui-ci, toujours d'après Shine, lisait certes aussi des historiens britanniques comme John Gillies[183], ou germanophones comme Johannes von Müller[184], mais les Français se taillaient, dès 1820, la part du lion. Même si les sujets sont très variés (ayant trait surtout à l'antiquité), il ne fait pas de doute que sa façon d'écrire l'histoire a été influencée et enrichie par les historiens français.

Les opinions historiographiques de Carlyle évoluaient d'ailleurs très vite. Par exemple, peu de temps après avoir vivement recommandé autour de lui la lecture de Charles Rollin, il jugea ce dernier superficiel et le décrivit comme un homme faible, qui moralisait inutilement mais qui suscitait des réflexions utiles et des portraits splendides ; ultérieurement, toute nuance rédemptrice fut mise de côté : Rollin était simplement ennuyeux et stupide[185]. De même, Jean Charles Dominique de Lacretelle et son *Histoire de France pendant les guerres de Religion* furent rapidement dénigrés : « le sujet est intéressant ; la réalisation médiocre et tape-à-l'œil ; l'auteur plutôt pataud. »[186] Voltaire connut un sort meilleur, même s'il « n'inventa pas une nouvelle mé-

[178]Voir CL I, 118-122 (en particulier 120), où le très jeune Carlyle, lecteur de Hume et Gibbon, se plaint des « historiens quelconques » (« sundry historians »). On consultera aussi utilement Hill Shine, *Carlyle's Early Readings to 1834*, où ses lectures biographiques, en particulier sur des Français, sont énumérées en détail (pp. 65-80 notamment). Carlyle, fasciné par les travaux de César de Saint-Réal (1643-1692), dit l'Abbé de Saint-Réal, estime que ce dernier est le Salluste français (*ibi*d., p. 79).

[183]John Gillies (1747-1836), historien et spécialiste de lettres classiques écossais, est l'auteur d'une histoire de la Grèce ancienne (*History of Ancient Greece, its Colonies and Conquests*, Dublin : Burnet, Colles, Moncrieffe, Exshaw, White, Byrne, Cash, Marchbank, M'Kenzie, Moore, Jones, 1786, 3 volumes). Une de ses œuvres moins connues porte sur Frédéric le Grand, futur héros de Carlyle (*A View of the Reign of Frederic II of Prussia, with a Parallel between that Prince and Philip II of Macedon*, Londres : A. Strahani et T. Cadell ; Dublin, William Porter pour H. Chamberlaine, 1789).

[184]Johannes von Müller (1752-1809), historien suisse germanophone.

[185]Hill Shine, *Carlyle's Early Reading to 1834*, pp. 89-92

[186]*Ibid*., pp. 92, 98, 109. « subject interesting ; performance poor and flashy ; author half puppy » (p. 109, extrait du journal de Carlyle).

Historiens français lus par Carlyle d'octobre 1822 à décembre 1823 :

auteur	œuvre
René Aubert Vertot	*Histoire des Révolutions arrivées dans le gouvernement de la République Romaine* (Paris : F. Barois, 1719, 3 volumes[179])
	Histoire des Chevaliers de Malte (Paris : Rollin, 1726, 4 volumes)
Charles Rollin	*Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes, des Perses, des Macédoniens, et des Grecs* (Paris : Estienne, 1730-1764, 14 volumes)
	Histoire Romaine, depuis la Fondation de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium, continuée par Crévier (Paris : Estienne, 1738, 1748, 16 volumes[180])
Jean Charles de Lacretelle	*Histoire de France pendant les guerres de Religion* (Paris : Delaunay, 1814-1816, 4 volumes[181])
Bossuet	*Discours sur l'Histoire Universelle, depuis le Commencement du Monde jusqu'à l'Empire de Charlemagne* (Paris : S. Mabre-Cramoisi, 1681)
Jacques François Abbé de Sade	*Mémoires pour la Vie de François Pétrarque* (Amsterdam, 1746)
César de Saint Réal	*Don Carlos* (Amsterdam : Gaspard Commelin, 1672[182])
	Conjuration des Espagnols contre la République de Venise (Paris : C. Barbin, 1674)
Antoine Hamilton	*Mémoires de la Vie du Comte de Grammont, contenant particulièrement l'Histoire amoureuse de la Cour d'Angleterre sous le Règne de Charles II* (Cologne : P. Marteau, 1713)

thode pour écrire l'histoire, mais utilisa plutôt son talent considérable » : en décembre 1826, Carlyle alla jusqu'à suggèrer l'*Histoire de Charles XII* de Voltaire comme un modèle de biographie[187]. Notons que Carlyle éprouvait tout de même quelques doutes quant à ses aptitudes à pénétrer la pensée française[188].

« Parliamentary History of the French Revolution »

En avril 1837, Carlyle publie, dans *London and Westminster Review*, un article intitulé « Parliamentary History of the French Revolution »[189]. Cet article est très éclairant car il comporte, outre des considérations générales sur la Révolution[190], un passage en revue critique des sources utilisées par Carlyle au fil de ses recherches. Il s'agit de l'opinion finale de Carlyle, laquelle a considérablement évolué en quatre ans de lectures : par exemple, l'ouvrage de Thiers, considéré « plutôt bon » en janvier 1833[191], fait l'objet d'un compte-rendu moins favorable dans l'article d'avril 1837[192].

Le plus frappant, dans cet article critique, est le nombre limité et le rejet des sources secondaires françaises, au profit de quelques sources primaires. En effet, Carlyle se montre très critique envers ses homologues français, leur reprochant leur mode de réflexion, qui consisterait à rassembler une quantité d'abstractions et de formules et à les agiter pour qu'elles tiennent lieu de pensée[193]. Il leur préfère de très loin des documents d'époque : coupures de journaux, discours et rapports parlementaires, mémoires.

---

[187] Ibid., pp. 112 et 144. « [Voltaire] did not invent new method of history writing, but rather used great talent » (p. 112).

[188] *Ibid*., p. 171

[189] « Parliamentary History of the French Revolution », in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays*, Londres : Chapman & Hall, 1888, 7 vol., vol. 7, 244 pp., pp. 1-20. C'est cette dernière édition qui est utilisée ici, mais l'article avait été d'abord publié dans *London and Westminster Review*, Londres : Henry Hooper, vol. XXVII, avril 1837, pp. 233-247. Voir aussi CL VII, 289.

[190] Carlyle reprend, de façon plus concise et mesurée, des idées déjà exprimées dans les lettres à John Stuart Mill : la Révolution est l'événement des temps modernes ; il est à présent possible de l'étudier, maintenant que les flammes et le soufre de l'explosion se sont quelque peu dissipés ; on peut l'exécrer ou le célébrer, mais il est préférable d'essayer de le comprendre ; enfin, écrire sur la Révolution constitue l'un des devoirs les plus urgents pour les écrivains contemporains – à tel point que de nombreux Français ont cru bon de s'y essayer, avec un succès souvent médiocre (*ibid*., pp. 1-2).

[191] « *Thiers* is a rather good book », CL VII, 302

[192] « L'*Histoire* de Thiers [...] a bénéficié, ces sept ou huit dernières années, d'une vaste, et même d'une haute réputation, qu'elle est on ne peut plus loin de mériter. » (« Thiers's *History* [...] has, for these last seven or eight years, a wide or even high reputation ; which latter it is as far as possible from meriting », « Parliamentary History of the French Revolution », *op. cit*., pp. 2-3)

[193] *Ibid*., pp. 3, 5 et 20. Ces remarques portent initialement sur Mignet, puis sont généralisées à toute l'école de pensée française.

Absence de Michelet et de Guizot, découverts plus tardivement

L'article « Parliamentary History of the French Revolution » comporte deux absents notoires : Michelet et Guizot. Le style et l'historiographie de Carlyle et de Michelet ont fréquemment été comparés, en particulier à travers leurs histoires respectives de la Révolution[194]. Or, il me semble que ce n'est pas à ce sujet qu'il est le plus pertinent de les rapprocher, du moins en ce qui concerne l'influence de Michelet sur Carlyle. Si les deux hommes avaient chacun pris connaissance des travaux de l'autre en 1840, ce n'était pas le cas dans les années 1830, au moment où Carlyle écrivait *The French Revolution*[195]. Certes, l'*Histoire de France* du Français commença à paraître en 1833, mais Carlyle ne semble pas l'avoir lue alors. En effet, l'ouvrage de Michelet n'est pas du tout mentionné dans les correspondances de Carlyle pendant que *The French Revolution* est en chantier, puis publié (de 1833 à 1837 inclus)[196]. Le style historique particulièrement vivant et novateur de Carlyle ne saurait avoir été influencé par Michelet, malgré des rapprochements possibles. En fait, le nom de l'historien français apparaît pour la toute première fois dans les correspondances de Carlyle en 1838, c'est-à-dire l'année qui suit la publication de *The French Revolution*. Ayant demandé l'histoire de la république romaine de Michelet[197], Carlyle en accuse réception et s'empresse de la lire[198], confirmant plus loin que l'ouvrage ne l'a pas déçu (CL X, 65). Par ailleurs, si Michelet n'a pas directement influencé *The French Revolution*, l'inverse est sans doute vrai[199].

[194]Jules Michelet (1798-1874) était seulement trois ans plus jeune que Carlyle, et on le considérait parfois comme son homologue français. Leurs styles particulièrement vivants et poétiques, résolument opposés au récit aride et purement factuel, peuvent expliquer la comparaison de leurs travaux d'historiens.

[195]Ainsi, il semble plus judicieux de souligner les ressemblances de la pensée sociale de Carlyle et de Michelet dans les années 1840 – à un moment où leur pensée a acquis une plus grande maturité et où ils se sont lus l'un l'autre – que de rapprocher leurs travaux historiques antérieurs. Le chapitre 6 de cette étude fera état de cette proximité idéologique rarement signalée : en 1843 et en 1846 respectivement, Carlyle et Michelet dénoncent une crise européenne, essentiellement spirituelle, qu'ils proposent de résoudre par la constitution d'une nouvelle élite.

[196]Il est très peu probable que Carlyle l'ait lu sans le mentionner, car il avait coutume de commenter abondamment ses lectures auprès de ses correspondants, en particulier John Stuart Mill. De plus, les lettres de cette période ont survécu en quantité fort abondante, si bien que l'on ne peut imaginer que d'éventuelles lettres sur Michelet aient toutes été perdues ou détruites.

[197]Cette requête de Carlyle se trouve en CL X, 57 et concerne *Histoire romaine. 1ère partie : République*, de Michelet (Paris, L. Hachette, 1831, 2 volumes).

[198]« Merci de m'avoir envoyé Nisard et Michelet : j'ai fini ce dernier ; un petit homme habile, non dénué de vivacité, et même d'idées – dans le premier volume en particulier. En effet il termine par un pur et simple écheveau emmêlé, sans queue ni tête. » (« Thank you for Nisard and Michelet : I have finished the latter ; a handy little man, and not without vivacity, nay ideas – especially in the first volume. He ends indeed in a mere coil of ravelments, without bottom or top. », CL X, 62).

[199]L'*Histoire de la Révolution française* de Michelet ne paraît qu'en 1847-1853, et cette fois c'est lui qui a pu s'inspirer des travaux de Carlyle. Selon Alan Carey Taylor (*Carlyle, sa première fortune littéraire en France (1825-1865), op. cit.*, pp. 95-108), Barbey d'Aurevilly exprima, dans un article sur Carlyle (figurant dans *XIXe siècle, Les Œuvres et les hommes*), la certitude que Michelet avait lu Carlyle avec fascination voire ravissement, au point de succomber à la tentation d'imiter ce style nouveau. Le Comte de Ludres et Vapereau émirent des hypothèses du

De même, Guizot n'est pas mentionné dans « Parliamentary History of the French Revolution », et pour cause. Carlyle semble l'avoir découvert assez tardivement : son nom est absent des volumes V à VII des *Collected Letters*, qui fourmillent par ailleurs de références aux lectures, sur la Révolution en particulier. Carlyle le mentionne dans une lettre non datée à John Stuart Mill, qui a été située – de façon hypothétique – à fin septembre 1835 (CL VIII, 216). Ce qui est certain, c'est que Carlyle avait lu et continuait de lire Guizot en 1839[200]. Rappelons aussi qu'il le rencontra en mars 1840 (CL XII, 80-81). A supposer – ce qui est loin d'être certain – que Carlyle avait lu Guizot avant d'écrire *The French Revolution*, l'impact de ce dernier n'a pu être qu'historiographique, puisque Guizot arrête précisément son célébre ouvrage à l'aube de la Révolution[201].

Guizot, alter ego de Carlyle ?

En revanche, il est intéressant que Guizot ait choisi de se faire l'historien de la révolution britannique : *Histoire de la Révolution d'Angleterre, depuis l'avènement de Charles I jusqu'à la restauration de Charles II* (1826-1827) fut même traduit en anglais en 1838[202], alors que *The French Revolution* venait de paraître en Grande-Bretagne. Par ailleurs, c'est en 1873 que William Hazlitt publie sa traduction de l'*Histoire de la civilisation* de Guizot[203], tandis qu'en France, la traduction de *The French Revolution* était parue assez récemment[204]. Les traductions des œuvres de Guizot, on le voit, semblent faire écho aux publications ou aux traductions de celles de Carlyle. Par ailleurs, les deux historiens ont été fascinés par les révolutions du pays de l'autre. Est-ce à dire que Guizot est en quelque sorte l'alter ego de Carlyle, à plus juste titre, peut-être, que Michelet ?

Il est certain que Carlyle eut d'abord beaucoup de respect et d'admiration pour Guizot, du

même type, qui leur valurent des lettres de dénégation – peut-être trop énergiques pour être parfaitement sincères – de la part de Michelet.

[200]En juin 1839, Carlyle fait l'éloge de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, « la meilleure histoire de cette période qu'[il ait] pour l'instant consultée » (« the best History I have yet seen of that period », CL XI, 148). Alors qu'il était prompt à dénigrer des ouvrages initialement admirés, Carlyle conserva sa bonne opinion de l'ouvrage de Guizot, décrit dans *Cromwell* comme « le fruit de capacités réelles et d'études solides » (« the fruit of real ability and solid studies », CL XI, 148-149, note 1).

[201]François P. G. Guizot, *Histoire de la civilisation en France depuis la chute de l'Empire Romain jusqu'en 1789* (5 volumes, 1829-1832)

[202]Traduction par Louise H. R. Coutier (Oxford : D. A. Talboys, 1838, 2 vol.)

[203]François Guizot, *The History of Civilization, from the Fall of the Roman Empire to the French Revolution*, traduit par William Hazlitt (Londres : Clowes and sons, 1873, 2 vol.).

[204]*Thomas* Carlyle, *Histoire de la Révolution française* (1837), traduit par Elias Regnault, Odysse Barot et Jules Roche (Paris : G. Baillère, 1865-1867, 3 vol.)

moins en tant qu'historien[205]. Ce dernier abordait des thèmes qui lui étaient chers, comme le protectorat de Cromwell. En février 1850, Carlyle reçoit une traduction de Guizot en anglais de la part de Sarah Austin. Dans une lettre de remerciement à celle-ci, il déclare :

> Les idées de Guizot sur la Révolution anglaise ne sont pas vraiment les miennes, en ce qui concerne plusieurs aspects importants ; mais un homme aussi sérieux, instruit et en vue est absolument digne d'être entendu sur tout sujet aussi vital pour lui. C'est un homme sincère, empreint d'une résolution de fer et d'une sorte de froide dignité stoïque qui ne me sont pas indifférents ; il cherche son chemin à travers le Chaos qui est descendu sur nous et qui a supplanté tous les chemins et tous les pavés : ceci m'intéresse. Mais il me semble qu'il contemple nos Affaires anglaises, après toutes ses recherches, avec des yeux immuablement français ;– je perçois même ici et là des lunettes à la Louis-Philippe[206] !

Ainsi, Guizot a toute l'estime de Carlyle, même si ce dernier lui reproche son regard – et, du même coup, son origine – inévitablement français. La même nuance est présente dans son appréciation des héros français, dont les talents sont limités par leur appartenance à un pays irréligieux (voir chapitre 6). D'ailleurs, Carlyle, qui considère l'ouvrage de Guizot sur la guerre civile comme le meilleur récit en la matière[207], émet des réserves quant à son interprétation (trop irréligieuse à son sens) du personnage de Cromwell. Carlyle estime que, dans ses ouvrages à venir[208], Guizot devra tenir compte du fait que, pour Cromwell, les succès parlementaires n'importent pas tant que le respect de la volonté divine[209]. Cette bonne impression ne semble pas avoir duré, car, à Paris en 1851, Carlyle dit éviter Guizot (qui évolue dans les mêmes cercles) et le condamne en des termes assez violents (voir chapitre 3, A, 2).

Une comparaison historiographique entre Guizot et Carlyle dépasserait le cadre de cette étude – d'autant plus qu'ils ne traitent pas du même pays – mais elle pourrait être envisagée comme piste de recherche future. Il semble tout de même que le style et l'historiographie de Guizot se prêtent moins que ceux de Michelet à une comparaison avec Carlyle. Ces deux der-

[205] Carlyle aurait déclaré à son ami Milnes que Guizot – écrivain plein de pensées élevées et de belles théories – avait été tenté par le diable, et avait donc accepté des responsabilités gouvernementales ne menant qu'au mensonge et qu'à l'obscurité. Voir CL XXV, p 26, note 2. Guizot fut le premier ministre de Louis-Philippe de 1830 à 1848.

[206] « M. Guizot's notions on the English Revolution are not quite mine, in several important respects ; but so serious well-instructed and prominent a man is emphatically worth hearing on any subject that is so vital to him. I have read his Book, with respectful estimation and assent in many places, with respectful dissent in many others. A grave earnest man, full of iron resolution, and of a kind of cold stoical dignity which I am not insensible to, seeking his way thro' the Chaos that has come upon us and overset all paths and pavements : this is interesting to me. But it seems to me he looks at our English Affairs, after all his study, with unalterably French eyes ;– I even detect *Louis-Philippe spectacles* here and there ! », CL XXV, 26

[207] « Le précédent livre de M. Guizot sur les Guerres Civiles, ainsi que je lui ai dit et je le crois toujours, est de beaucoup le meilleur récit dont nous disposons à présent en la matière. » (« M. Guizot's former book on the Civil Wars, as I once told himself and still believe, is considerably the best narrative we yet have on those matters [...] »), CL XXV, 26

[208] Guizot avait écrit une *Histoire de Charles Ier* (1826-1827), et la compléta plus tard par *Histoire de la Révolution d'Angleterre : Histoire de la république d'Angleterre et de Cromwell* : *(1649-1658)* (1854) et *Histoire du Protectorat de Richard Cromwell et du rétablissement des Staurts (1658-1660)* (1856).

[209] CL XXV, 26-27

niers privilégient les mêmes thèmes, notamment la Révolution française et la crise européenne contemporaine. Aussi, surtout, ils partagent un désir de faire vivre l'histoire et de lui ôter toute aridité grâce à des images frappantes qui relèvent parfois plus de la poésie ou des romans que du récit historique traditionnel à l'époque.

Influence limitée des historiens français : Thiers, Mignet, Lacretelle

Une influence bien moins problématique que celle de Michelet ou de Guizot est celle de Thiers. Les correspondances de Carlyle indiquent en effet qu'au nombre de ses lectures figure en bonne place l'*Histoire de la Révolution*[210]. Le jugement initial de Carlyle est plutôt favorable, même si, ultérieurement, ayant lu davantage et rencontré Thiers, il se départit de cette bonne opinion :

> L'ouvrage de Thiers est plutôt bon, et m'a appris plusieurs choses. Je l'ai relu avec une grande avidité ; en suivant de nouveau les développements de cet effroyable drame mondial avec un intérêt renouvelé. Ce qui m'attire surtout, cependant, est une facette de la question sur laquelle M. Thiers se révèle malheureusement peu prolixe : ce que j'appellerais les aspects biographiques personnels ; la manière dont les individus se sont avilis, et comment la vie sociale a continué, dans un milieu aussi extraordinaire ; d'autant plus extraordinaire, peut-on dire, que la « fine écorce de l'Habitude » était complètement arrachée ; et que l'homme se tenait là, doté de tous les pouvoirs de la Civilisation, et sans aucune de ses règles pour l'aider à les canaliser[211].

Ce qui intéresse vraiment Carlyle dans l'ouvrage de Thiers, c'est la possibilité de se plonger dans le récit historique et de revivre les événements – son imagination fertile et visuelle suppléant peut-être aux aspects, en particulier humains, qui lui semblent manquer. Cet aspect narratif – ordinairement plus typique du roman que des œuvres historiques – est précisément ce que Carlyle cherche à créer dans ses propres travaux. Par ailleurs, les « aspects biographiques personnels » dont il est avide lui sont ultérieurement fournis par les mémoires de personnages de l'époque, ainsi que l'on s'apprête à le voir.

Une dernière remarque de Carlyle sur Thiers mérite d'être signalée :

> Au fait, M. Thiers n'a-t-il pas *in petto* un système d'Ethique des plus merveilleux ? Il veut prouver que le pouvoir d'avoir fait quelque chose vous donne presque (sinon totalement) le droit de le faire ; il s'avère que les actions de chacun de ses héros, quelles qu'elles soient, sont parfaitement justifiées pour peu qu'il ait réussi à les accomplir. Cela m'a paru remarquable ; comme beaucoup d'autres caractéristiques chez Thiers ; ses touches affectées

[210] Louis Adolphe Thiers (1797-1877), *Histoire de la Révolution française* (1823-1827), 10 volumes.

[211] « *Thiers* is a rather good Book, and has taught me several things. I read it over with great avidity ; following anew the developments of that frightful world-drama with a new interest. What chiefly atracts me, however, is a face of the matter in which M. Thiers unfortunately is rather uncommunicative : what I might call the private biographic phasis ; the manner in which individuals demeaned themselves, and social life went on, in so extraordinary an element as that ; the most extraordinary, one might say, for the 'thin rind of Habit' was utterly rent off ; and man stood there, with all the powers of Civilization, and none of its rules to aid him in guiding these. » CL VI, 302

> comme celles de Tacite ; sa disposition dure, mécanique, exclusivement axée sur la politique : typique, j'imagine, de l'école moderne française en général[212].

Carlyle répugne à adopter la perspective « dure » et « mécanique » de Thiers (« mécanique », pour Carlyle, évoquant l'utilitarisme qu'il abhorre[213]). Sa propre vision, analysée plus avant dans les chapitres 7 et 8, est bien plus empreinte de compassion (malgré sa désapprobation pour la sauvagerie du peuple), et davantage axée sur l'aspect humain et social que sur la dimension politique, même si celle-ci est également présente. Enfin, l'amalgame effectué par Carlyle entre Thiers et l'école historiographique française est intéressant : cette considération l'a peut-être conforté dans son approche biographique qui consiste à donner la part belle aux mémoires des révolutionnaires plutôt qu'aux sources secondaires.

Par ailleurs, trois ans après les deux déclarations ci-dessus, dans « Parliamentary History of the French Revolution », Carlyle est encore moins favorable à Thiers : il souligne l'absence de références (en dix volumes, Thiers ne cite qu'un seul ouvrage, sans mentionner de page ou de chapitre précis), les erreurs nombreuses, et l'impression trompeuse d'ordre et de clarté[214]. Carlyle juge préférable l'ouvrage de Mignet[215], honnête, rigoureux et compact, mais le critique tout de même : sans vie et sans couleur, le récit serait également interrompu par des réflexions philosophiques peu heureuses.

Les auteurs d'ouvrages plus anciens – Desodoards, Barruel, Lacretelle, ou encore Toulongeon, Jomini et l'Abbé Montgaillard[216] – sont assez sommairement déconseillés, comme étant

[212] « By the way, has not M. Thiers a most wonderful system of Ethics *in petto* [undisclosed] ? He will prove to you that the power to have done a thing almost (if not altogether) gave you the right to do it ; every hero of his turns out to be perfectly justified in doing whatsoever – he has succeeded in doing. This seemed to me notable ; with much else in Thiers ; his affected touches of the Tacitus kind ; his hard, mechanical, all-for-politics disposition : characteristic, I imagine, of the modern French school generally. » CL VI, 303

[213] L'anti-utilitarisme de Carlyle, qui s'exprime dans « Signs of the Times », *Chartism* et *Past and Present*, a des répercussions sur son style et sur son historiographie : ainsi que nous le verrons dans la quatrième partie, Carlyle refuse les faits bruts et son narrateur fait preuve d'une empathie certaine avec les protagonistes principaux.

[214] « Parliamentary History of the French Revolution », *op. cit.*, p. 3

[215] *Ibid*., pp. 3-5. Carlyle ne donne pas de références exactes, mais il s'agit sans aucun doute de François Auguste Marie Alexis Mignet (1796-1884), *Histoire de la Révolution française, depuis 1789 jusqu'à 1814*, Paris : F. Didot père et fils, 1824, 2 vol. Cet ouvrage connut plusieurs rééditions, dont une sixième à Bruxelles en 1833, au moment où Carlyle se documentait activement ; ce dernier, résidant à Londres, devait être en mesure de se le procurer assez facilement.

[216] Il m'a parfois été difficile de trouver des renseignements sur ces auteurs, dont certains sont tombés dans l'oubli. Leurs dates de naissance et de mort sont mentionnées chaque fois que c'est possible. On peut identifier le premier comme étant Antoine Etienne Nicolas Fantin-Desodoards, auteur d'une *Histoire de la Révolution de France* (Paris : Barba, 1820, 6 vol.). L'Abbé Barruel publia une *Histoire du Clergé pendant la Révolution* (Ferrare : Fr. Pomatelli, 1794). Jean Charles Dominique de Lacretelle (1766-1855), historien et journaliste, fut assez prolixe sur la Révolution et sur la Restauration ; Carlyle le mentionne dans plusieurs lettres (CL VI, 258 ; VII, 26 ; et VIII, 71). On doit à François-Emmanuel d'Emskerque, vicomte de Toulongeon (1748-1812), une *Histoire de France, depuis la Révolution de 1789, écrite d'après les Mémoires et Manuscrits recueillis dans les Dépôts civils et militaires* (Paris : Treuttel et Würtz, 1801-1806, 4 vol.). Le Général Antoine Henri de Jomini (1779-1869) est connu pour ses ouvrages de stratégie militaire, en particulier *Histoire critique et militaire des Guerres de la Révo-*

de peu de profit[217]. Carlyle est davantage enclin à reconnaître les mérites de *Deux Amis de la Liberté*[218], ouvrage qui brille selon lui par son exactitude et par son pittoresque. Les travaux de ses compatriotes sont écartés sans hésitation, car ils se borneraient à démontrer ce qui est évident :

> Pour finir, nos histoires britanniques [de la Révolution] abondent également : riches, sinon en faits, du moins en réflexions sur les faits. Elles prouveront aux plus incrédules que cette Révolution française ne fut en rien, comme le dit Chamfort, une « Révolution à l'eau de rose » ; que l'abrogation insurrectionnelle universelle des lois et des habitudes fut opérée de la plus illégale et la plus inhabituelle des manières[219].

Carlyle va même plus loin, estimant que de tels ouvrages historiques servent au plus à connaître le genre de réflexions sur l'histoire universelle contemporaine qui se pratiquent après dîner devant un verre de porto.

Quatre sources principales retenues, essentiellement primaires

Les sources qui trouvent grâce aux yeux de Carlyle ne sont en fait qu'au nombre de quatre, et sont essentiellement primaires. L'*Analyse du Moniteur* se compose d'articles de ce journal couvrant la période 1789-1799, assortis d'une centaine de portraits ; ainsi qu'il a été vu au début de cette section (chapitre 3, B), Carlyle attachait beaucoup d'importance aux physionomies. De même, *Choix des Rapports, Opinions et Discours* est un recueil de documents d'époque, à savoir des discours et des rapports parlementaires. Enfin, Carlyle évoque les Mémoires des différents protagonistes, ainsi que l'*Histoire Parlementaire de la Révolution française, ou Journal des Assemblées nationales depuis 1789 jusqu'en 1815*[220]. Ces deux derniers méritent une attention particulière, notamment l'*Histoire Parlementaire*, qui donne son titre à l'article de Carlyle.

---

lution (Paris : Anselin et Pochard, 1820-24, 15 vol.) ; son ouvrage sur Frédéric II a également pu inspirer Carlyle pour ses travaux ultérieurs sur Frédéric le Grand (*Traité des grandes Opérations militaires contenant l'Histoire critique des Campagnes de Frédéric II comparées à celles de l'Empereur Napoléon*, Paris : Magimel, 1811-16, 8 vol.). Enfin, l'Abbé Montgaillard serait l'auteur (dont la légitimité est contestée) d'une *Histoire de France, depuis la Fin du Règne de Louis XVI jusqu'à l'année 1825* (Paris : Moutardier, 1827, 9 vol.).

[217] « Parliamentary History of the French Revolution », *op. cit.*, p. 5

[218] *Ibid*., p. 5. Carlyle suggère que l'œuvre comporte beaucoup de volumes (dont les douze derniers seraient, sinon superflus, du moins inférieurs). Je pense donc qu'il pourrait s'agir de l'*Histoire de la Révolution de 1789, et de l'Etablissement d'une Constitution en France, précédée de l'Exposé rapide des Administrations successives qui ont déterminé cette Révolution mémorable, par deux Amis de la Liberté*, Paris : Clavelin-Bidault, 1791-1803, 20 vol., par Kerversau, Claveln, Lombard de Langres, Lériget et Caignart de Mailly, d'après Barbier.

[219] « Finally, our English histories do likewise abound : copious if not in facts, yet in reflections on facts. They will prove to the most incredulous that this French Revolution was, as Chamfort said, no 'rose-water Revolution ;' that the universal insurrectionary abrogation of law and custom was managed in a most unlawful, uncustomary manner. », « Parliamentary History of the French Revolution », *op. cit.*, p. 6

[220] P. J. Buchez et P. C. Roux, *Histoire Parlementaire de la Révolution française, ou Journal des Assemblées nationales depuis 1789 jusqu'en 1815* (1834-1838, 40 volumes). Cet ouvrage est mentionné pour la première (et non la dernière) fois à l'automne 1834 (CL VII, 289).

Mémoires des protagonistes de la Révolution

Carlyle considérant l'histoire comme une somme de biographies[221], il n'est guère surprenant qu'il s'intéresse aux sources biographiques et même autobiographiques de la période. Dans son article « Parliamentary History of the French Revolution » , Carlyle ne mentionne que quelques noms, mais ses correspondances permettent de compléter la liste assez longue des mémoires consultés. Ainsi, il se plonge dans les *Mémoires de R. Levasseur*[222], qui le déçoivent car ils ne contiennent rien qui ne soit déjà dans l'ouvrage de Thiers[223]. En revanche, ceux de Madame Roland[224] et d'Honoré Riouffe[225], qu'il lit dès septembre 1833, produisent l'effet escompté :

> J'ai passé la journée d'hier en compagnie de Madame Roland, une femme des plus remarquables, une des plus claires, des plus braves, et, peut-être, comme vous le dites, une des meilleures de son sexe et de son pays ; bien qu'elle fût presque (ainsi que le voulait son époque) davantage un homme qu'une femme. Je la préfère néanmoins à De Staël [...]. Parmi les autres personnages livresques, je pense que c'est Riouffe qui reste le plus présent à mon esprit ; lui, et les autres hommes emprisonnés, en particulier ce petit citoyen qui faisait des vers, et ses manières enjouées vis-à-vis des Citoyennes : tout cela fut pour moi le plus grand drame auquel j'avais jamais assisté[226].

Les mémoires de la comtesse de La Motte[227] intéressent également Carlyle, mais différemment ; les ayant jugés mensongers et peu cohérents, il cherche cependant à en retirer sinon des faits, du moins des impressions utiles : « La Motte m'intéresse en tant que source primaire ; les zoologistes doivent disséquer même les serpents à sonnette[228]. »

Si les mémoires constituent une nourriture intellectuelle de choix pour Carlyle, il arrive que la masse de ces notes parfois désordonnées lui pèse. Les huits volumes des *Mémoires* de

[221] Voir « On History » (*op. cit.*), « On History again » (*op. cit.*), ainsi que les chapitres 7 et 8 sur l'historiographie de Carlyle.

[222] René Levasseur (1747-1834), *Mémoires de R. Levasseur (de la Sarthe)* (1829). Le second volume serait en fait écrit par Achille Roche (1801-1834), qui fut emprisonné pour outrage à la moralité publique et aux principes de la monarchie et de l'Eglise (CL VI, 403, note 9).

[223] Voir le commentaire de Carlyle en CL VI, 403.

[224] Jeanne-Marie Roland de la Platière (1754-1793), *Mémoires de Mme de Roland* (Paris : Baudouin fils, 1820, 2 vol.). Elle est célèbre notamment pour la phrase prononcée au moment d'être guillotinée : « Liberté, liberté, que de crimes commis en ton nom ! »

[225] Honoré-Jean Riouffe (1764-1813, baron membre des Girondins), *Mémoires d'un détenu pour servir à l'histoire de la tyrannie de Robespierre* (Paris : B. Mathé, 1794, xxiv, 228pp.). Il est fait allusion à cet ouvrage dans « Parliamentary History of the French Revolution » (op. cit., p. 6-7), en même temps qu'il évoque Louvet (*Mémoires de J. B. Louvet*, Paris : Librairie Historique, 1821, 2 vol.).

[226] « I spent yesterday with Madame Roland ; an most remarkable woman ; one of the clearest, bravest, perhaps as you say *best* of her sex and country ; tho' (as indeed her time prescribed) almost rather a man than a woman. I prefer her, however, to De Stael [...]. Of the other book-figures I think *Riouffe* dwells most with me ; he and the other Prison men, especially that little citizen Versifier, and his jaunty ways with the *Citoyennes* : it was all to me like the grandest Drama I had ever assisted at. » CL VI, 446-447

[227] Jeanne de Saint-Rémy de Valois, Comtesse de la Motte (1756-1791), *Mémoires justificatifs de la Comtesse de Valois de la Motte, écrit par elle-même* (1788)

[228] « Lamotte interests me as an original ; zoologists must dissect even rattlesnakes. » CL VII 21

Mirabeau[229] en sont un exemple : il peste de devoir se replonger dans cet ouvrage – qu'il estime d'une qualité assez limitée – en juin 1836[230], en vue d'un article dans *London and Westminster Review*[231]. Ce texte intitulé « Memoirs of Mirabeau » ne traite pas tant des *Mémoires* que du personnage de Mirabeau[232]. Il est d'ailleurs rebaptisé « Mirabeau » dans les œuvres complètes de Carlyle[233]. Ce n'étaient peut-être pas tant la qualité des mémoires révolutionnaires qui attirait Carlyle que la personnalité des individus décrits, perçus comme autant de héros potentiels.

Histoire Parlementaire de la Révolution française, ou Journal des Assemblées nationales depuis 1789 jusqu'en 1815

Le 30 octobre 1835, un peu plus de six mois après la destruction de son premier manuscrit, Carlyle affirme ne rien lire si ce n'est cette *Histoire Parlementaire* et la Bible (CL VIII, 250). Dans son article d'avril 1837 dont elle est éponyme, il fait l'éloge de cette « compilation judicieuse » effectuée par des « hommes capables et réputés »[234]. Pour peu qu'elle soit complétée par un bon index, elle deviendra un texte de référence indispensable :

> Dotée d'un index adéquat pour la parachever [...], cette Œuvre promet d'être l'une des plus importantes publiées à ce jour sur l'histoire de la Révolution. Aucune bibliothèque ayant des prétentions à une collection de ce genre ne saurait s'en passer[235].

Malgré ces commentaires élogieux, le lecteur peut s'étonner de voir que ce ne sont pas les productions écrites de ces vénérables auteurs qui enthousiasment Carlyle. Bien au contraire, les préfaces de Roux – principalement des considérations sur le progrès, l'exploitation, le Christ et le Verbe[236] – ne lui conviennent guère : tout au plus sont-elles représentatives du courant de pensée français à l'encontre duquel il souhaite aller. Ce qu'il admire surtout – et il ne craint pas de le dire –, c'est leur coup de ciseau, c'est-à-dire leur façon d'extraire et de mettre à la disposition du public des documents d'époque :

---

[229] *Mémoires biographiques, littéraires et politiques de Mirabeau, écrits par lui-même, par son père, son oncle et son fils adoptif* (Paris, 1834-35, 8 vol.). Voir CL VII, 325.

[230] Voir CL VIII, 351 (lettre du 2 juin 1836 à John Stuart Mill)

[231] « Memoirs of Mirabeau », *London and Westminster Review*, XXVI, janvier 1837, pp. 382-439. Voir CL VII, 325.

[232] Il sera donc plus judicieux d'évoquer ce texte en détail lorsqu'il sera question des héros, dans le chapitre 6.

[233] « Mirabeau » (1837), *Critical and Miscellaneous Essays*, Londres : Chapman and Hall, 1888, 7 vol., vol. 5, 276 pp., pp. 201-268

[234] « a judicious cumpilation », « men of ability and repute », « Parliamentary History of the French Revolution », *op. cit.*, p. 7.

[235] « With a fit index to wind it up [...], this Work bids fair to be one of the most important yet published on the History of the Revolution. No library, that professes to have a collection of this sort, can dispense with it. », *ibid.*, p. 9

[236] *Ibid.*, p. 20

> Les Editeurs lient ces fragments par les exposés qui s'avèrent nécessaires [...] : mais, somme toute, sans aucun égard à ceux-ci, ce sont les extraits qui constituent la partie précieuse. Les ciseaux, dans un tel cas, sont indépendants de la plume[237].

Carlyle va plus loin, estimant même que, plus généralement, certaines biographies et bien d'autres textes seraient avantageusement remplacés par des recueils de coupures de journaux judicieusement choisies et assemblées. Ainsi, c'est la matière même des faits qui intéresse Carlyle, et non les commentaires ou les mises en scènes ultérieurs, qu'il préfère pratiquer lui-même :

> En ce qui concerne les spéculations politiques et métaphysiques de nos deux éditeurs, nous dirons peu de choses. Elles sont du type que nous déplorions chez Mignet, et en général chez les Français de notre époque : des formules que l'on fait tinter[238].

A cet égard, il est révélateur qu'il apprécie particulièrement les extraits du journal de Camille Desmoulins (*Révolutions de France et de Brébant*)[239] qui figurent dans l'*Histoire Parlementaire*. Les déclarations de Carlyle à ce sujet sont annonciatrices de son style à venir et de ce qu'il entend accomplir dans *The French Revolution* :

> Ainsi, dans ces curieux documents de l'*Histoire Parlementaire*, comme dans quelque vision d'Ezéchiel[240] devenue réalité, scène après scène est révélée, tantôt en lumière rose, tantôt en noir sulfureux, et se fait de plus en plus troublée, comme dans un rêve, – jusqu'à ce que la Scène de Vendémiaire arrive, que Napoléon fasse éclater sa mitraille, et que le sans-culottisme ne soit plus[241] !

Cette déclaration montre à quel point la vision carlylienne de la Révolution pouvait être celle d'un mystique[242], et aussi, surtout, que c'est l'histoire et non l'historiographie française qui l'intéresse. Il serait vain de chercher trop avant l'influence des historiens français sur Carlyle.

---

[237] « The Editors connect these fragments by expositions such as are needful [...] : but altogether apart from these, the excerpts themselves are the valuable thing. The scissors, in such a case, are independent of the pen. », *ibid.*, p. 8

[238] « Touching the political and metaphysical speculations of our two editors, we shall say little. They are of the sort we lamented in Mignet, and generally in Frenchmen of this day : a jingling of formulas [...]. », *ibid.*, p. 19

[239] *Ibid.*, p. 11

[240] La référence biblique de Carlyle est difficile à identifier, car les effets de lumière sont nombreux dans Ezéchiel, mais il me semble que c'est Ezéchiel 32 :7-8 qui correspond le mieux à l'image évoquée. Par ailleurs, Ezéchiel 38 :22 comprend une référence au soufre auquel le « noir sulfureux » de Carlyle fait peut-être écho. Il est également possible que Carlyle évoque Ezéchiel de façon plus générale et métaphorique, puisque le courroux et la bienveillance de Dieu y alternent de façon particulièrement saisissante.

[241] « Thus, in these curious records of the *Histoire Parlementaire*, as in some Ezekiel Vision become real, does Scene after Scene disclose itself, now in rose-light, now in sulphurous black, and grow ever more fitful, dream-like, – till the Vendémiaire Scene come, and Napoleon blow forth his grape-shot, and Sansculottism be no more ! », *ibid.*, p. 19.

[242] Le mysticisme de Carlyle consiste essentiellement en une communion et une communication intuitives avec son objet – en l'occurrence les événements révolutionnaires – mais aussi avec Dieu, puisque l'histoire est selon lui un message divin adressé aux hommes pour leur permettre de retirer des leçons qui les feront progresser. L'historiographie de Carlyle est en effet basée sur l'établissement de la vérité, mais aussi, surtout, sur la capacité du narrateur à revivre les faits, à les comprendre intuitivement et à les réunir en un ensemble vivant, les cimentant parfois par des scènes semi-imaginaires. La quatrième partie de cette étude analyse cette historiographie carlylienne plus en détail.

Le terme « Mystique » (« Mystic ») semble d'autant plus approprié que Carlyle l'emploie pour exprimer la différence entre sa pensée et celle de Mill, dans une lettre à ce dernier en date du 20 janvier 1834 : « En l'état actuel des choses, je puis dire que le Credo que vous couchez sur le papier ressemble singulièrement au mien sur la plupart des points,– avec cette seule différence que vous n'êtes consciemment, jusqu'ici, en rien un Mystique ; votre Mysticisme même (car il y en a suffisamment en vous), vous devez le transformer en logique avant de

Conclusion

En fin de compte, l'influence d'historiens et d'écrivains français – et, à plus forte raison, britanniques, – fut minimale. Ce sont surtout des sources primaires qui influencèrent Carlyle, comme l'*Histoire Parlementaire* ou les mémoires, auxquelles on peut ajouter d'autres travaux d'époque comme ceux de Condorcet ou de Madame de Staël[243]. Seul *Paris Révolutionnaire*[244] fit peut-être en partie exception à cette règle. Les ouvrages plus généraux – que Carlyle ne juge pas nécessaire de mentionner dans son article, mais qui sont fréquemment évoqués dans les correspondances – occupèrent aussi une place centrale. On peut citer par exemple le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle[245], l'*Abrégé chronologique* de Charles Hénault[246] ou encore la *Biographie Universelle*[247]. Par ailleurs Carlyle n'hésita pas à privilégier les ouvrages dotés de bons index comme celui de Dulaure[248].

Ainsi, ayant abandonné les sources primaires uniques du *British Museum* malgré ses intentions initiales de les étudier et de les « piller »[249], Carlyle emprunta quelques raccourcis, à force d'ouvrages généraux et d'index. Ayant de surcroît abandonné tout projet de visite à Paris[250],

l'incorporer. » (« As it is, I can say, the Creed you write down is singularly like my own in most points,– with this single difference that you are yet consciously nothing of a Mystic ; your very Mysticism (for there is enough of it in you) you have to translate into Logic before you give it place. », CL VII, 72-73).

[243]Suite à la destruction de son manuscrit, Carlyle demande à Mill les ouvrages perçus comme les plus utiles que celui-ci possède : *Vie de M. Turgot* (Londres, 1786 ; reproduit en fac-simile, Genève : Slatkine, 1972, iv, 287pp.) de Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat, Marquis de Condorcet (1743-94) ; et *Considérations sur les Principaux Evénements de la Révolution Française* (Paris : Delaunay, 1818, 3 vol.) de Mme de Staël. Voir CL VIII, 72 (Carlyle nomme les ouvrages respectivement « *Life of Turgot* » et « *Considerations* », mais leur véritable identité ne fait pas de doute car il précise le nom des auteurs).

[244]*Paris Révolutionnaire* (Paris : Guillaumin, 1833-1834, 4 vol.) est mentionné par Carlyle en CL VII, 100. Cet ouvrage est en fait un recueil d'articles (une dizaine par volume) mêlant différents genres historiques et historiographiques – du récit rigoureusement étayé aux anecdotes plus fictives, dénonciatrices de certaines situations ou de certaines idéologies. Ces essais ne portent qu'en partie sur la Révolution, abordant aussi d'autres périodes troublées de l'histoire de France. Ils sont préfacés par Godefroy Cavaignac, l'ami de Carlyle (le texte du révolutionnaire de 1830 figure aussi dans la réédition abrégée de *Paris Révolutionnaire*, Paris : Guillaumin, 1848, 409pp., numérisée par la BNF).

[245]Il s'agit du philosophe français Pierre Bayle (1647-1706), dont le *Dictionnaire historique et critique* (Rotterdam : Reinier Leers, 1697) fait partie des achats envisagés par Carlyle (CL VI, 367, 447).

[246]Il s'agit du *Nouvel Abrégé Chronologique de l'Histoire de France* de Charles François Hénault (1685-1770). Voir CL VII, 22, 69, et 101. Dans cette dernière lettre, en date du 22 février 34, Carlyle écrit à John Stuart Mill : « Le Hénault est un bon vieux Livre, du type requis » (« The Hénault is a fine old Book, of the kind wanted »).

[247]*Biographie Universelle, ancienne et moderne* (Paris : Michaud, 1811-1828, 52 volumes), de Louis-Gabriel Michaud (1773-1858), est l'un des premiers ouvrages que Carlyle réclame après la destruction de son premier manuscrit (CL VIII, 69, 70, 73 et 76). John Stuart Mill finit par lui offrir cet ouvrage en mai 1837 ; son geste est très apprécié par Carlyle qui lui écrit : « Je ne sais comment accepter ce cadeau de valeur qu'est la *Biog. Universelle* » (« I know not how to accept this valuable gift of *Biog. Universelle* », CL IX, 208).

[248]Voir CL IX, 130. Selon les éditeurs des *Collected Letters*, il s'agirait de l'ouvrage de Jacques Antoine Dulaure (1755-1835), *Histoire Physique, Civile et Morale de Paris* (Paris, 1821-25, 8 vol.).

[249]Voir CL VII, 289, où Carlyle explique sa démarche initiale et emploie le mot « piller » (« ransacking »).

[250]Dès le 17 décembre 1833, Carlyle se rend compte que les contingences matérielles risquent fort de compromettre son projet de visite ; il le regrette d'autant plus que les chances de pouvoir rencontrer les acteurs et les spectateurs des tragédies révolutionnaires s'amenuisent de jour en jour (CL VII, 52).

il vit son sujet de recherche devenir vivant par d'autres biais : il lut comptes-rendus parlementaires et mémoires, il rencontra Carrel et Cavaignac, et d'autres Britanniques commencèrent à éprouver le même intérêt que lui[251]. Le 9 octobre 1836, Carlyle estimait s'être tant plongé dans l'histoire de la Révolution que la France était devenue sa réalité : il la retrouvait partout, même dans des ouvrages portant sur d'autres sujets. C'est aussi à ce moment qu'il refusa l'offre de Fraser de publier *The French Revolution* en épisodes dans son magazine, conscient que l'ouvrage était voué à un destin plus noble.

Le 12 juin 1837, Carlyle remit son manuscrit achevé à Jane, déclarant que depuis cent ans aucun livre n'était venu aussi puissamment et directement du cœur d'un homme, et partit marcher. Une nouvelle étape était franchie dans cet étonnant parcours d'un Ecossais dont la migration à Londres servit surtout à le rapprocher – géographiquement et intellectuellement – de la France.

Carlyle, évaluant la portée des événements sur la société contemporaine, prédit la naissance probable d'un mouvement contestataire en Grande-Bretagne comme en France[252], esquissant déjà son œuvre ultérieure, comme *Chartism* et *Past and Present*.

Notons pour finir que les sources de Carlyle ne sont apparemment pas obsolètes de nos jours (même si son ouvrage l'est essentiellement devenu sur le plan de la recherche historique) : la BNF a jugé utile de numériser l'*Histoire Parlementaire de la Révolution française* de Buchez et de Roux, ainsi que les Mémoires de Riouffe, de Louvet et de Madame de Roland mentionnés plus haut. Pierre Gaxotte, dans son ouvrage *La Révolution française* évoquait encore Buchez et Roux[253] dans son commentaire bibliographique pourtant assez succinct[254].

2 John Stuart Mill, aide puis obstacle malgré lui

Enfin, il convient d'insister brièvement sur l'aide fournie par John Stuart Mill, qui est peut-être aussi importante que les lectures. Les relations entre Thomas Carlyle et John Stuart Mill

[251] Charles Buller (1806-1848) publie « Mirabeau » dans le *Quaterly Review*, en novembre 1833, et Carlyle s'impatiente de pouvoir le lire (CL VII, 56).

[252] Voir en particulier CL VI 327 : dès le 1er février 1833, en Ecosse, Carlyle, qui a commencé à s'intéresser à la Révolution, prévoit un phénomène semblable en Grande-Bretagne. Il écrit dans son journal : « Dans ce pays comme en France, le mouvement principal viendra du Capital. La pression liée aux difficultés économiques est en train de s'accroître rapidement [...] » (« In this country, as in France, the main movement will come from the Capital. Perhaps it will be sooner than one expects. The pressure of economical difficulty is rapidly augmenting [...] »).

[253] Pierre Gaxotte, *La Révolution française*, Paris : Fayard, 1975, xii, 474 pp., p. 400.

[254] *Ibid*., pp. 400-404

sont assez bien relatées par Froude[255] ; ici, il s'agira surtout de montrer comment la vision carlylienne de la France a été conditionnée par son compatriote. L'influence de Mill mérite d'être soulignée car elle est importante à plus d'un titre : Mill facilite et aiguille la recherche de Carlyle en lui communiquant et en lui suggérant de nombreux ouvrages ; il mène aussi pour lui des enquêtes sur le terrain, et lui fait partager – dans une certaine mesure – sa vision plus francophile ou en tout cas plus réaliste, alimentée par de longs et fréquents séjours à Paris ; il est aussi le correspondant privilégié de Carlyle, qui n'hésite pas à s'épancher et à lui confier ses états d'âme ; enfin, Mill est responsable du légendaire incident du manuscrit brûlé.

Plusieurs décennies après la rédaction de *The French Revolution*, Carlyle estime que ces trois années ne furent pas si malheureuses[256], en particulier grâce aux visites de Leigh Hunt et de John Stuart Mill. Reconnaissant pleinement l'aide fournie par ce dernier, il écrit :

> Mill fut très utile quant à la *Révolution Française* ; il me prêta tous ses livres, qui constituaient une collection non négligeable sur ce sujet ; il me communiqua, franchement, clairement et avec zèle, tout son savoir, qui était meilleur que le mien (lequel était assez fréquemment utile pour un détail ou pour un autre) : il était plein d'empressement envers un Avocat de cette cause tel que je pourrais, à son sens, le devenir[257].

Les correspondances regorgent aussi de tels hommages ; on se reportera utilement à *Collected Letters*, ainsi qu'à *Letters of Thomas Carlyle to John Stuart Mill, John Sterling and Robert Browning*[258]. Il est certain que Mill en savait au moins autant que Carlyle sur la Révolution, à tel point que l'on peut se demander pourquoi ce n'est pas lui qui en a écrit l'histoire pour les Britanniques[259]. Si Carlyle percevait l'importance d'écrire sur la Révolution française, il ne se

[255]James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881*, *op. cit.* Cet ouvrage en deux volumes comporte notamment des passages utiles sur l'opinion de Carlyle sur Mill (I, 25), l'aventure du manuscrit brûlé et de la compensation financière proposée par Mill (I, 29), et, plus généralement, le récit de visites de Mill (I, 74). On voit aussi comment la collaboration entre les deux hommes continue au-delà de *The French Revolution* (Mill accepte par exemple de publier *Chartism*, II, 26), avant de péricliter. Mill avait semble-t-il pris des distances suite à la polémique concernant sa relation avec Harriet Taylor, et la rupture était devenue totale à la suite des écrits anti-abolitionnistes de Carlyle. Les deux hommes n'oublièrent cependant pas l'amitié qui les avait liés, même si Carlyle se montra très critique vis-à-vis de l'autobiographie posthume de Mill, déclarant à son frère : « Vous n'avez rien perdu à ne pas lire l'autobiographie de Mill. Je n'ai jamais lu de livre aussi peu intéressant, ou même devrais-je dire plus stupide, de la part d'un homme doué de raison, intègre et sérieux d'esprit. » (« You have lost nothing by missing the autobiography of Mill. I have never read such an uninteresting book, nor should I say sillier, by a man of sense, integrity, and seriousness of mind. » II, 419-420).

[256]Voir Thomas Carlyle, *Reminiscences*, op. cit., pp 89-96

[257]« Mill was very useful about French Revolution ; lent me all his books, which were quite a collection on that subject ; gave me, frankly, clearly and with zeal, all his better knowledge than my own (which was pretty frequently of some use in this or the other detail) : being full of eargeness for such an Advocate in that cause as he felt I should be. » *Idib*., p. 92.

[258]Thomas Carlyle, *Letters of Thomas Carlyle to John Stuart Mill, John Sterling and Robert Browning*, édité par Alexander Carlyle, *op. cit.* Cet ouvrage permet de lire d'affilée toutes les lettres de Carlyle à Mill, même si les notes sont moins complètes que celles de *Collected Letters*.

[259]Certes, Mill n'avait pas à l'origine une vocation d'historien, mais la pluridisciplinarité était fréquente à l'époque, comme le montre l'exemple de Carlyle.

considérait pas du tout comme étant le seul habilité à le faire. Il encouragea d'ailleurs Mill à s'engager dans un projet similaire, mais ce dernier ne paraît pas avoir été convaincu.

Par ailleurs, Mill semblait voir Carlyle comme défenseur potentiel de la cause révolutionnaire, ce qui est loin d'être entièrement le cas. Pour ce qui est de présenter une image plus positive des révolutionnaires, Mill, s'il avait vraiment cette cause à cœur, aurait été un avocat bien plus favorable que Carlyle. C'est peut-être d'ailleurs pour cela que Mill ne souhaita pas se lancer dans une telle entreprise : une vision trop enthousiaste de la Révolution – à l'instar de celle de Thomas Paine – aurait pu effrayer au lieu de convaincre ; en revanche, un point de vue plus nuancé et même paradoxal[260], comme celui de Carlyle, était davantage de nature à faire des émules, même si les précédents travaux de ce dernier n'avaient guère convaincu[261].

Outre ses compétences intellectuelles, Mill apporta son soutien moral à l'entreprise, et l'on trouve, dans certaines lettres que Carlyle lui adressa, des passages presque élégiaques, et en tout cas assez inhabituels :

> Mon Cher Mill,
> Il est des humeurs dans lesquelles on tombe, où le discours est la plus effroyable des tâches, et aussi la moins profitable [...] Discourir, avec des phrases claires, sur toute cette question, ou sur toute autre d'ailleurs, est une tâche telle que vous l'imaginez. Si je pouvais jouer du violon ou du trombone, ou plutôt de cent violons et trombones à la fois, j'exprimerais pour vous, de façon tonitruante, un fracas complet ou un bruit de cordes surnaturel, ou quelque chose de la sorte ; et ce serait mon discours[262].
> Ma plume peine, comme ma main et mon cœur ce soir ; et je ne peux rien dire d'autre ou de clair ; étant en effet d'humeur fort piteuse et abattue – jusqu'à ce que je me sente à nouveau mieux [...]. Je n'ai pas pris la plume depuis vendredi dernier ; et je le fis alors sans grand résultat. Puisse Dieu m'accorder sa miséricorde ! Je devrais certainement me trouver sur une autre Planète que celle-ci[263].

Ces deux passages ont été choisis car ils sont particulièrement représentatifs : ils ne sont donc nullement isolés. Carlyle, prompt à se lamenter – tant sur sa santé que sur ses difficultés d'écriture –, semble avoir trouvé en Mill le compagnon qui, peut-être, lui faisait défaut lorsqu'il rédigea *Sartor Resartus*. La contribution du penseur utilitariste, tant intellectuelle qu'humaine,

---

[260] Voir le chapitre 7 pour ce qui est du paradoxe carlylien, entre compassion et dénonciation.

[261] *Sartor Resartus* et même « Mirabeau » avaient au mieux suscité la perplexité de la majorité des lecteurs.

[262] « My Dear Mill,
There are moods one falls into, wherein speech is of all tasks the most frightful and also the most unprofitable [...] To speak in articulate sentences about all this matter, or about any matter whatever, is such a task as you may fancy. Could I play any violin or trombone, or rather on a hundred violins and trombones at once, I would thunder you out a whole crash or preternatural fiddling, or some such thing ; and that were my speech. », CL VIII, 248

[263] « My pen is *scratchy*, and my hand and my heart tonight ; and I can say nothing other or clear ; being indeed in a very puny dispirited way – till I grow better again [...]. I have not put pen to paper since friday [sic] last ; and did it with small effect then. God be merciful to me ! I surely ought to be in some other Planet than this. », CL VIII, 318. Cette déclaration date du 2 mars 1836, soit quelques jours seulement avant la destruction accidentelle de l'unique manuscrit du premier volume de *The French Revolution*.

fut essentielle à l'entreprise de *The French Revolution*, même si cette aide, en mars 1835, se transforma involontairement en obstacle.

L'incident du manuscrit brûlé

Le soir du 6 mars 1835, Mill apparut, fort pâle et pris de panique, au domicile des Carlyle. Il venait leur annoncer la destruction de l'unique manuscrit du premier volume – récemment achevé – de *The French Revolution*, qui lui avait été confié pour relecture. Les circonstances de cette destruction restent assez mystérieuses : il aurait été brûlé par négligence, peut-être par la servante d'Harriet Taylor (la future Madame Mill) ; les récits et les hypothèses abondent à ce sujet[264]. On peut bien sûr choisir d'y voir là de la jalousie plutôt que de la maladresse, de la part de Mill ou de Harriet Taylor. Cependant, une lettre inédite de Carlyle à la sœur de Mill – rédigée à l'âge de soixante-dix-sept ans, à la suite de la mort de Mill – semble écarter tout soupçon à ce sujet. Le texte entier figure parmi les documents annexes de cette étude ; je ne reproduirai ici que quelques lignes :

> [...] en fait, j'ai réellement eu l'impression, le soir où votre frère est venu nous voir, pâle et agité, comme j'ai rarement vu aucun mortel, que la maison de Mme Taylor, et quelque menue négligence là-bas, avaient été la cause de la catastrophe ; – mais en fait, pour l'empêcher de presque périr par excès de détresse, nous dûmes nous abstenir de le questionner à ce sujet, qui n'était vraiment d'aucune importance pour nous deux [...]. Je ne sais pas du tout si la permission de montrer le manuscrit à Mme Taylor avait été demandée ; ce que je sais bien, c'est qu'elle n'avait nullement besoin de l'être, étant donné la relation que votre frère et nous entretenions alors avec cette personne ; et que la conduite de votre cher frère envers moi, à cette occasion comme en tout autre, alors et ultérieurement, fut manifestement noble, généreuse, et amicale – la conduite du premier et presque du seul ami que j'avais alors à Londres, un ami prêt à n'importe quel sacrifice pour moi et pour ce qui me tenait alors à cœur[265].

La perte du manuscrit survint à une période critique, alors que le moral de Carlyle était au plus bas. De plus, ce dernier écrivait sans notes[266], ce qui rendit son travail extrêmement

[264] Une note des *Collected Letters* résume les faits et les différentes hypothèses de façon très synthétique et complète (CL VIII, 67-68, note 1). Carlyle narre également l'incident dans ses écrits autobiographiques (Reminiscences, *op. cit.*, p. 92) Son biographe officiel, James Anthony Froude, en fait aussi le récit (*Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, op. cit., vol. I, p. 26-30), de même que les autres biographes.

[265] « [...] in fact my impression really was, that night when your brother came to us pale and agitated, as I have seldom seen any mortal, that Mrs Taylor's house and some trifling neglect there, had been the cause of the catastrophe ; – but in fact, to prevent him almost perishing with excess of misery, we had to forbear all questioning on the subject, which indeed was of no importance to either of us [...]. Whether permission had been *asked* to show Mrs Taylor the M.S. I don't the least know ; but that it did not the least *need* to be asked, in the relation she then had to us and him, I do well know ; and that your dear Brother's conduct to me on this matter, as indeed in all others, then and afterwards, was conspicuously noble, generous, and friend-like – conduct of the First, almost only friend I then had in London, one who would have made any sacrifice for me and what I then had at heart. », texte inédit (à l'exception de trois lignes reproduites en CL VIII, 67-68, note 1), disponible en annexe dans son intégralité.

[266] Voir James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, *op. cit.*, vol. I, p. 26-30. A la page 27 en particulier, Froude explique que Carlyle écrit sans avoir pris de notes, ayant beaucoup lu et étant

difficile. Il est clair que *The French Revolution* dut renaître lentement et dans la douleur, même si Jane Carlyle trouva la seconde version plus fluide :

> Le livre – ce pauvre livre – ne peut pas du tout avancer. Je m'y asseois chaque jour, mais je me sens anéanti au bout d'une page ; et encore, une page non pas écrite, mais seulement griffonnée[267].
> [...] ma pauvre « Révolution française », née sous une mauvaise étoile, gît telle une masse de détritus informe, plutôt mise de côté et sous les verrous. Telle était, deux semaines environ après vous avoir écrit ma lettre précédente, la résolution délibérée et désespérée que j'avais prise. [...] Il y eut un travail presque insoutenable, mais nulle joie, nulle progression[268].

Doute et tentation

Cet enfantement difficile s'assortit d'une période de doute : si les travaux sur la France marquèrent le début de la renommée de Carlyle, ils lui firent aussi, à maintes reprises, remettre en question son projet, son choix de carrière et même son style[269]. S'il refuse un poste d'employé de bureau qu'un bienfaiteur lui propose[270], il est tenté d'émigrer aux États-Unis, où *Sartor Resartus* a connu plus de succès qu'en Grande-Bretagne, et où Emerson se propose de l'accueillir. Pendant presque un mois, il reste indécis[271], mais il persiste dans son projet français et réécrit l'intégralité du volume perdu, avant de compléter les deux autres. Il semble entièrement possédé par l'ouvrage, encore davantage, peut-être, que si Mill n'avait pas accidentellement détruit le manuscrit :

> J'ai mené une lutte douloureuse avec le chapitre qui vient d'être fini avant-hier [...]. C'est comme si j'étais lié par un sortilège à ce triste livre. Il n'y aura pas pour moi de paix au monde jusqu'à ce que je l'ai fini[272].

« possédé » (« possessed ») par son sujet.

[267] « The book – the poor book – can make no progress at all. I sit down to it every day, but feel broken down at the end of a page ; page too not written, only scribbled. », *Ibid*., p. 45 : Froude cite le journal de Carlyle du 26 mai 1835.

[268] « [...] my poor ill-starred 'French Revolution' is lying as a mass of unformed rubbish, fairly laid by under lock and key. About a fortnight after writing to you last, this was the deliberate desperate resolution I came to [...] There was labour nigh insufferable, but no joy, no furtherance. », lettre à John Carlyle datée du 15 juin 35, CL VIII, 146 (également reproduite par Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, op. cit., vol. I, p. 48).

[269] Pour des détails sur cette remise en question, on peut se reporter utilement à J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, *op. cit.*, vol. I, pp. 52-54. Ainsi, Carlyle juge que le livre en cours est une triste affaire, craint qu'il ne vaille jamais rien, mais souhaite tout de même le finir (selon des extraits de son journal, reproduits pp. 52-53). « Je pense souvent m'être trompé de carrière », ajoute-t-il plus loin (« I think often I have mistaken my trade. », p. 53), avant de s'inquiéter de son style « trop plein de sens » (« too full of meaning ») par rapport à celui des autres. Il décide finalement de continuer et de se laisser à nouveau posséder par l'histoire qu'il narre (pp. 53-54).

[270] *Ibid*., pp. 67-8

[271] Voir par exemple CL, VIII 113, où Carlyle relate son terrible combat (« dreadful struggle ») et confesse avoir, pendant quatre semaines, lu une pile de romans du plus bas niveau (« the trashiest heap of novels »).

[272] « I had a sore wrestle with the Chapter just done the day before yesterday [...]. It seems as if I were enchanted to this sad book. Peace in the world there will be none for me till I have it done. », lettre à John 31 mars 1836, CL VIII, 326, (également reproduit par Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, *op. cit.*, vol. I, p. 70).

Mill, très préoccupé par la situation de Carlyle, lui offrit une compensation financière dont l'Ecossais accepta seulement la moitié, afin de pouvoir subsister le temps de réécrire le volume perdu. Mill se fit également un devoir de lui prêter à nouveau tous les ouvrages nécessaires.

L'influence du penseur utilitariste sur *The French Revolution* est donc conséquente et variée : sans son aide – logistique, idéologique et amicale –, il est possible que Carlyle ait renoncé au projet ; sans la mésaventure du manuscrit, le texte eût été différent. Sans Mill, l'accueil du public aurait aussi été moins favorable, et la renommée de Carlyle aurait bien pu n'être jamais établie. Dans un article publié très tôt dans *London and Westminster Review*[273], il se livre à un éloge fort habile de *The French Revolution*, comparant Carlyle aux plus grands – notamment les poètes épiques et Shakespeare – et prévenant les critiques négatives à venir.

Il est intéressant que les deux personnes qui ont le plus aidé Carlyle dans son grand projet français, à savoir Mill et Cavaignac, aient été beaucoup plus favorables que Carlyle à la cause républicaine et révolutionnaire. Leur influence pourrait expliquer comment un texte aussi progressiste[274] naquit de la plume d'un penseur ultérieurement qualifié de réactionnaire[275].

3 Reconnaissance critique grâce à la France

> Aucun « public » n'était prêt pour un livre écrit d'un tel point de vue. Lorsqu'il parut, les partisans des deux côtés furent offensés ; et pour la multitude de lecteurs qui souhaitaient simplement être divertis sans se donner la peine de penser, il n'eut aucun attrait jusqu'à ce que d'autres leur apprissent ses mérites[276].
> Néanmoins, des signes apparurent, montrant que le public pouvait trouver quelque chose, du divertissement, de l'instruction ou un plaisir d'un certain type, dans les écrits de Carlyle. *The French Revolution* avait produit un changement à cet égard. Les éditeurs lui parlèrent de réimprimer *Sartor*, de publier « un recueil de ses articles ». La question portait seulement sur les termes du contrat, car le risque pouvait être couru. « Les temps changent », ainsi qu'il le fit amèrement observer à sa mère[277].

[273] *London and Westminster Review*, juillet 1837, XXVII, pp. 17-53 (article anonyme sur *The French Revolution*), reproduit par Jules Paul Seigel, *Thomas Carlyle, the Critical Heritage*, Londres et New York : Routledge, xv, 526pp., pp. 52-68. C'est cette dernière édition qui est utilisée ici.

[274] Le texte de Carlyle peut être qualifié de progressiste dans la mesure où il cherche à faire évoluer la société vers de nouveaux idéaux, en mettant fin aux représentations très souvent négatives et alarmistes de la Révolution. Dans tous les cas, *The French Revolution* est un ouvrage novateur, qui met en avant une vision de la Révolution plus favorable et plus nuancée que de coutume.

[275] Là encore, il convient d'émettre des réserves : c'est après les *Latter-Day Pamphlets* (1850) et la condamnation de l'abolitionnisme que la pensée de Carlyle fut vraiment attaquée. Ses positions, notamment sur la question raciale, étaient pourtant assez répandues à l'époque et ne constituaient nullement un système organisé ou central à l'idéologie carlylienne (voir le chapitre 7 de cette étude, section A en particulier).

[276] « A book written from such a point of view had no 'public' prepared for it. When it appeared, partisans on both sides were offended ; and to the reading multitude who wish simply to be amused without the trouble of thinking, it had no attraction until they learned its merits from others. », James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, *op. cit.*, vol. I, p. 92

[277] « Signs appeared, nevertheless, that the public could find something, either amusement or instruction, or pleasure of some kind, in Carlyle's own writings. The 'French Revolution' had made an alteration in this respect. The

Comme le fait observer J. A. Froude, les temps avaient considérablement changé. Même si Carlyle restait, dans ses lettres, son pire critique[278], désabusé quant à l'attitude du public, il fut satisfait de l'accueil réservé à son ouvrage. La Révolution française avait profondément marqué les esprits en Grande-Bretagne. Une grande partie de l'opinion publique, y compris les milieux *tory* mais aussi certains *Whigs*, se rangea à l'avis d'Edmund Burke, qui, dans *Reflections on the Revolution* (1790) considérait la Révolution comme catastrophique et maléfique[279]. Jusqu'à la parution de l'ouvrage de Carlyle, une grande méfiance peu nuancée vis-à-vis de la Révolution demeura[280]. *The French Revolution* fit sensation : il n'était pas écrit par un radical, et ne défendait en aucun cas la violence des révolutionnaires ; mais il ne condamnait pas non plus les événements, reconnaissant qu'ils étaient motivés par une cause légitime, à savoir la lutte contre l'injustice et contre l'oppression[281]. Ce relatif équilibre était devenu possible, à présent que les faits étaient plus reculés dans le temps et que s'estompait donc l'impression d'une menace immédiate pour la Grande-Bretagne. La vision de Carlyle demeurait tout de même paradoxale – la compassion pour les masses opprimées alternant avec la condamnation des révolutionnaires, décrits comme une horde de sauvages (voir les chapitres 7 et 8) – et reflétait donc peut-être les sentiments mitigés de la population britannique. Carlyle n'excluait pas non plus un devenir semblable pour la Grande-Bretagne. Cette appréhension fut renforcée, dans les années 1840, par

publishers spoke to him about reprinting 'Sartor', about 'an edition of his collected articles'. The question had become one of terms only, for the risk could be ventured. 'Changed times,' as he bitterly observed to his mother. », *ibid*., vol. I, p. 121.

[278]Voir par exemple CL IX, 113 (« Ces trois volumes méprisables », « this Despicability in three volumes ») et 184.

[279]Un tableau historique complet de la période et des perceptions britanniques de la Révolution n'est pas possible dans le cadre limité de cette étude, même si l'on peut donner quelques indications sommaires. L'ouvrage de Burke suscita une opposition, en particulier de la part de Thomas Paine, ainsi que de nouvelles vocations radicales, au point que le gouvernement prit peur : l'Habeas Corpus fut suspendu en 1790 ; des dirigeants radicaux furent arrêtés en 1794 ; diverses lois visèrent à limiter et même à interdire les assemblées. Les Combination Acts de 1799, notamment, limitèrent l'action des associations d'ouvriers, favorisant l'idée que les travailleurs, s'ils en avaient la possibilité, renverseraient la société de façon brutale et sanguinaire, à l'instar de leurs homologues français (J. H. Plumb, *England in the Eighteenth Century* (1950), Harmondsworth : Penguin Books, 1990, 224 pp., pp. 155-158). Cette vision ne faisait pas l'unanimité, et le travailleur était parfois perçu avec bienveillance (et avec un certain paternalisme), de même que les esclaves, dont le commerce et la servitude furent abolis. Cependant, les élites britanniques continuaient d'abhorrer les principes de la Révolution et de redouter leur impact potentiel sur la société britannique de plus en plus industrialisée. En politique, la Révolution et la peur qu'elle suscita permirent à Pitt de l'emporter sur son rival Fox, lequel était plus favorable aux événements français ou en tout cas à une réforme britannique. Cf *Economy, Polity, and Society, British Intellectual History 1750-1950*, édité par Stefan Collini, Richard Whatmore, et Brian Young, Cambridge : Cambridge University Press, 2000, viii, 283 pp., pp. 144-146 en particulier.

[280]Il n'y eut guère que les milieux littéraires et artistiques pour louer la Révolution, perçue comme la fin de l'obscurantisme et du despotisme. J. H. Plumb, *England in the Eighteenth Century*, *op. cit.*, p.161

[281]Le contenu de *The French Revolution* sera analysé de façon plus détaillée dans la quatrième partie ; il s'agit pour l'instant d'expliquer sa place dans la pensée britannique, les réactions suscitées par sa publication, et ses répercussions sur la vie de Carlyle.

le chartisme et par la recrudescence du radicalisme. Cependant, au lieu de céder à une panique aveugle et de rejeter la Révolution dans son intégralité, il lui paraissait important de comprendre les événements. Ainsi, il deviendrait possible d'éviter de telles manifestations dans son pays, ou de parvenir au même résultat sans passer par un bain de sang. Aussi, surtout, on pourrait avoir une meilleure idée de la destinée historique – régie par une volonté divine – de l'Europe, voire du monde.

Un style et un genre déroutants : les critiques déconcertés

« Comment parler de ce singulier ouvrage ? C'est tout juste si nous en avons idée[282] », déclarait un commentateur de l'époque, tandis qu'un autre écrivait : « Quels que soient les mérites de cette œuvre, une chose est sûre – ils furent et seront évalués de façon très différente par des individus différents. »[283] Jules Paul Seigel[284], ainsi que D. J. Trela et Rodger L. Tarr[285], proposent une sélection d'articles critiques de l'époque, qui permettent de dresser un bilan de la réception de *The French Revolution*. La première conclusion qui s'impose à la lecture de ces textes est que les critiques, déconcertés, étaient loins d'être unanimes.

Le style, tout d'abord, leur semble tour à tour germanique à l'excès ou d'une puissance volcanique, incompréhensible ou sans égal dans la littérature britannique, affecté ou bouillonnant de vérité et de pittoresque[286]. Le genre de l'ouvrage ne laisse pas moins perplexe : beaucoup refusent de le qualifier d'« histoire »[287], et certains des critiques les plus favorables préfèrent

[282] « Of this strange work we hardly know how to speak. », auteur anonyme, *Literary Gazette, and Journal of the Belles Lettres*, n°1062, 27 mai 1837, pp. 330-332, reproduit dans *The Critical Response to Carlyle's Major Works*, édité par D. J. Trela et Rodger L. Tarr, Westport, Connecticut et Londres : Greenwood Press, 1997, xii, 205pp, pp. 49-50, p. 49

[283] « Whatever the merits of this work, one thing is certain – they have been, and will be, very differently estimated by different individuals. », auteur anonyme, *Monthly Review*, n°2, août 1837, pp. 543-548, reproduit dans *The Critical Response to Carlyle's Major Works*, édité par D. J. Trela et Rodger L. Tarr, *op. cit.*, pp. 51-52, p. 51

[284] *Thomas Carlyle, the Critical Heritage* (1971), édité par Jules Paul Seigel, Londres et New York : Routledge, 1995, xv, 526pp.

[285] *The Critical Response to Carlyle's Major Works*, édité par D. J. Trela et Rodger L. Tarr, *op. cit.* Cet ouvrage, comme celui cité dans la note précédente, propose une sélection d'essais critiques regroupés selon les œuvres de Carlyle commentées. Seigel utilise des articles contemporains à Carlyle, tandis que Trela et Tarr incluent également des articles plus tardifs. Aucun des deux recueils ne propose d'article rédigé par un Français, pas même un extrait de l'étude mémorable de Taine.

[286] Voir en particulier *The Critical Response to Carlyle's Major Works*, édité par D. J. Trela et Rodger L. Tarr, *op. cit.*, pp. 49-62. Par exemple, les uns reprochent à la prose de Carlyle de n'être que la pire caricature du pire style de la pire école allemande (pp. 49 et 51), la qualifiant aussi de « mode d'expression bizarre, déformé, bâtard et capricieusement affecté » (« quaint, deformed, whimsically affected, and bastard modes of expression », pp. 51-52). A l'inverse, d'autres comparent – favorablement – son style à celui de Sterne (John Forster, p. 54), de Shelley et de Wordsworth réunis, étendant même la comparaison au domaine pictural et citant comme ses égaux Michel-Ange, Van Dyck, Titien et Rembrandt (W. H. Channing, p. 59).

[287] « Il n'aurait pas dû lui donner [au livre] le nom d'« Histoire » » (« He should not have called it a « History »),

le considérer comme un « poème épique »[288]. Enfin, la qualité et la clarté de l'exposé sont très souvent remis en question, par exemple dans le passage suivant :

> On n'y trouve rien ressemblant à une histoire des événements qui ont eu lieu ; mais, à la place, se trouve une série de fragments rhapsodiques, qui rappelleront peut-être aux lecteurs connaissant les faits, grâce à des histoires et à des mémoires antérieurs, le sujet sur lequel l'auteur écrit vraiment. En lui-même, ce livre est inintelligible[289].

Ceux-là mêmes des critiques qui défendent Carlyle ne peuvent guère nier que son ouvrage requiert une connaissance préalable des événements. Ils tentent d'ailleurs de mettre en valeur bien davantage l'originalité du point de vue que la netteté de la présentation. La sympathie bienveillante et presque fraternelle de Carlyle envers les révolutionnaires lui permettrait de comprendre et de relater leur lutte sous un jour nouveau, ainsi que l'explique ce critique américain :

> [Carlyle] a porté ses regards sur la Révolution française non pas comme un homme d'une nation étudie les actes publiques d'une autre ; ni comme un homme d'une époque passe en revue les vicissitudes d'une période révolue. [...] Mais c'est en tant qu'esprit humain que Carlyle a tenté de percer les intentions conscientes et les efforts inconscients des esprits humains[290].

Carlyle était plus populaire aux Etats-Unis qu'en Grande-Bretagne, en grande partie grâce à l'influence d'Emerson. Les propos de Channing n'en sont pas moins éclairants, même si leur enthousiasme est moins mesuré que celui des critiques britanniques. En France, la perplexité est encore plus grande, de même que l'opacité du texte pour le lecteur. Peu de critiques se risquent à se prononcer. L'opinion de Godefroy Cavaignac demeure essentiellement privée ; elle a déjà été évoquée, du reste, au début de ce chapitre (en A, 3), et elle peut être résumée comme positive, même si de vives réserves sont émises quant à la description – jugée trop négative – de Robespierre. Armand Marrast et Philarète Chasles furent à l'époque les seuls critiques à part entière de Carlyle en France. Leur jugement, également favorable mais nuancé, sera évoqué

ibid., p. 53 (auteur anonyme, *Monthly Repository*, n° 11, septembre 1837, pp. 219-220).

[288] « Pour notre part, nous considérons que cette histoire de la Révolution est un Poème Epique » (« We ourselves call this French Revolution an Epic Poem »), *ibid*., p. 58 (W. H. Channing, article paru dans *Boston Quarterly Review*, n° 1, octobre 1838, pp. 407-417). Philarète Chasles, qui sera plus longuement évoqué dans le chapitre 5 (où il est question de la critique française), est aussi d'avis que l'on ne saurait classer *The French Revolution* parmi les livres d'histoires. Cette difficulté à classer les ouvrages de Carlyle – qui ne peut guère être surmontée que par un décloisonnement interdisciplinaire – demeure l'une des raisons de sa popularité relativement faible dans la plupart des milieux universitaires à l'heure actuelle.

[289] « There is nothing like a history of the events which took place ; but, instead, there is a series of rhapsodical snatches, which may remind readers acquainted with the facts, from previous histories and memoirs, what it is the author is really writing about. By itself, this book is unintelligible. », Auteur anonyme, *Literary Gazette, and Journal of the Belles Lettres*, n°1062, 27 mai 1837, pp. 330-332, reproduit dans *The Critical Response to Carlyle's Major Works*, édité par D. J. Trela et Rodger L. Tarr, *op. cit.*, pp. 49-50, p. 50

[290] « He [Carlyle] has looked upon the French Revolution, not as a man of one nation surveys the public deeds of another ; nor as a man of one age reviews the viscissitudes of a time gone by. [...] But it is as a human spirit, that Carlyle has endeavored to enter into the conscious purposes, the unconscious strivings of human spirits. », W. H. Channing, *Boston Quarterly Review*, n° 1, octobre 1838, pp. 407-417, reproduit dans *The Critical Response to Carlyle's Major Works*, édité par D. J. Trela et Rodger L. Tarr, *op. cit.*, pp. 57-62, p. 59.

dans le chapitre cinq ; en effet, il n'affecta guère la vie de Carlyle, et ne contribua pas à faire de son ouvrage sur la France le fondement de sa renommée.

Une impulsion favorable donnée par Mill

D'emblée, John Stuart Mill eut le sentiment que le succès du livre tenait à peu de chose[291]. Ayant retardé les travaux de Carlyle – à la suite de l'incident du manuscrit brûlé –, il se fit un devoir de contribuer à la bonne réception critique de ce texte qui avait coûté tant de peines et de labeurs. Ayant reçu un exemplaire avant publication, il écrivit une recension dans *London and Westminster Review*[292], qui plut beaucoup à Carlyle[293], à juste titre[294]. L'article de Mill est éminemment prophétique : non seulement il annonce le succès de l'ouvrage de Carlyle, mais il contient aussi de nombreux éléments que les critiques ultérieurs ne feront guère que reprendre ; il prévoit également et réfute par avance les reproches qui seront faits à *The French Revolution*[295].

En outre, Mill pose une question centrale : celle du point de vue de Carlyle. Il estime que ce dernier n'est ni *tory*, ni *whig*, ni démocrate[296]. Dans le cas de Carlyle, la position de l'auteur ne serait par ailleurs que secondaire : alors qu'un historien ordinaire exposerait essentiellement ses opinions personnelles, Carlyle présenterait directement son sujet et ses personnages au lecteur. Ainsi, Mill dit se trouver en désaccord avec Carlyle sur bien des points, mais accepter sa théorie de la Révolution, à savoir que celle-ci a provoqué l'effondrement de la grande imposture qu'étaient devenus, depuis plusieurs siècles, la monarchie et l'aristocratie féodale, ainsi que le

[291]Voir Jules Paul Seigel, *Thomas Carlyle, the Critical Heritage, op. cit.*, p. 52. Mill déclara dans une lettre, au sujet de *The French Revolution*, que « son succès ou son échec semblait dépendre d'un jet de dés » (« [...] whether it should succeed or fail seemed to depend upon the turn of a die »)

[292]John Stuart Mill (article anonyme), *London and Westminster Review*, juillet 1837, xxvii, 17-53, reproduit dans *Thomas Carlyle, the Critical Heritage* (1971), édité par Jules Seigel, Londres et New York : Routledge, 1995, xv, 526pp., pp. 52-68.

[293]Voir CL IX, 255, où Carlyle remercie Mill de son article, et CL IX, 288, où il confie à son frère John que cette recension est la meilleure qu'un homme puisse souhaiter.

[294]Mill déclara dans une lettre avoir empêché le menu fretin des critiques de condamner l'ouvrage trop hâtivement, et permis ainsi que ce dernier soit traité plus justement (*ibid*.)

[295]Voir en particulier les trois premiers paragraphes (*ibid*. pp. 52-54). Il est difficile de citer l'article de Mill car, d'une part, il regorge de passages mémorables dont le mérite et la pertinence seraient difficiles à départager, et, surtout, d'autre part, il ne s'inscrit pas strictement dans la problématique de cette étude.

[296]*Ibid*., p. 60. Il est intéressant de noter que le biographe officiel de Carlyle dit presque exactement la même chose de lui : « Il n'était ni *tory*, ni *whig*, ni socialiste, ni aucun autre type de 'iste'. Il s'était dépouillé de 'formules' comme d'une 'tunique de Nessus', et les avait farouchement jetées loin de lui, trouvant que les 'formules' de cette époque étaient principalement 'des mensonges que l'on s'accordait à croire.' » (« He was neither Tory, nor Whig, nor Radical, nor Socialist, nor any other 'ist'. He had stripped himself of 'formulas' 'as a Nessus shirt', and flung them fiercely away from him, finding 'Formulas' in these days to be mostly 'lies agreed to be believed'. »), James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, op. cit.*, I, 89.

clergé[297]. Les révolutionnaires, pour la plupart estimables, auraient couru à un échec certain en tentant de créer un nouvel ordre social sans convictions ou sans foi[298].

Les rares réserves de Mill concernent la méthode de Carlyle : celui-ci rejetant les méthodes scientifiques d'analyse, il lui manquerait des principes généraux et des théories pour pallier – au moins par des approximations – ce qui n'est pas connu et pour déterminer les modalités d'enquête à suivre[299]. Mill reproche également à Carlyle de sous-estimer le potentiel des constitutions et des institutions représentatives : il préférerait une forme de gouvernement fondée sur l'accord et sur le consentement des gouvernés plutôt que sur la contrainte et sur la force[300]. La conclusion de Mill sur *The French Revolution* reste très positive, et fait peser une lourde menace sur les détracteurs éventuels de Carlyle : celle de ressembler à ceux qui condamnèrent Wordsworth, Coleridge ou Milton.

Carlyle et la France salvatrice : reconnaissance critique et fin des angoisses financières

Les autres critiques ne tardent pas à emboîter le pas à Mill. Thackeray publie également un article (dans *The Times*[301]) qui semble plaire à Carlyle[302]. Les revues ne sont pas unanimes : celle d'Herman Merivale dans *Edinburgh Review* est particulièrement féroce[303]. Il dénonce l'excentricité et le maniérisme du style carlylien, avec ses emprunts à des modes d'expression étrangers et son éloquence barbare[304]. Il est forcé d'admettre – et de déplorer – que ce style a fait des émules parmi les jeunes écrivains désireux de rendre leur prose originale et impressionnante. Ainsi, même les critiques les plus virulents ne peuvent nier que les écrits de Carlyle soient en vogue ; ce dernier n'a plus dès lors aucun problème pour trouver un éditeur ou pour gagner suffisamment d'argent[305].

[297] *Ibid*., p. 61
[298] *Ibid*., pp. 62-63
[299] *Ibid*., pp. 64-65
[300] *Ibid*., pp. 65-66
[301] William Makepeace Thackeray (recension anonyme), *The Times*, 3 août 1837, p. 6, reproduit dans dans *Thomas Carlyle, the Critical Heritage* (1971), édité par Jules Seigel, Londres et New York : Routledge, 1995, xv, 526pp., pp. 69-75. La recension de Thackeray ne sera pas reprise de façon détaillée ici ; celle de Mill semblait mériter un commentaire plus approfondi car ce dernier avait étroitement collaboré avec Carlyle, alimentant et influençant ses perceptions de la France pendant la rédaction de *The French Revolution.*
[302] Voir CL IX : dans une lettre du 12 août à son frère John, Carlyle mentionne la revue de Thackeray, la décrivant – ainsi que son auteur – de façon humoristique.
[303] Herman Merivale, article anonyme, *Edinburgh Review*, juillet 1840, lxxi, pp. 411-445, reproduit dans *Thomas Carlyle, the Critical Heritage*, édité par Paul Seigel, *op. cit.*, pp. 76-87.
[304] *Ibid*., pp. 76-77
[305] Froude insiste sur la revue enthousiaste de Thackeray, et surtout, sur la reconnaissance générale du génie de Carlyle. Ainsi, Jeffrey (avocat et homme politique écossais proche des Carlyle) concède que son ami a réussi là

Alors que les profits de *The French Revolution* se font encore attendre, Carlyle est en mesure de donner une série de conférences sur la littérature allemande qui rencontrent un vif succès et le mettent à l'abri du besoin[306]. Son statut a soudainement changé, et de plus en plus de ministres et de pairs du royaume souhaitent faire sa connaissance[307]. Ce succès de Carlyle auprès des élites peut surprendre dans la mesure où il n'a de cesse de dénoncer l'oppression des classes pauvres par les classes riches et souvent oisives.

Prise de position dans le paysage idéologique contemporain : critique des *Whigs* et de Bentham

Dans sa recension[308], Merivale estime que le point de vue adopté dans *The French Revolution* n'a rien de nouveau : Carlyle, considérant la Révolution comme un crime qui serait exclusivement le fait de criminels, aurait suivi la manière orthodoxe d'écrire sur ces faits, telle qu'elle fut populaire en Angleterre, à l'exclusion de toute autre. Une telle approche ne saurait convenir à la génération actuelle. Les intentions de l'auteur de *The French Revolution* n'allaient pas dans le sens ainsi décrit par Merivale, et Carlyle n'apprécia guère l'article. Croyant d'abord que celui-ci avait été écrit par Macaulay, qui était déjà, et continuerait d'être, son adversaire[309], il déclara :

> Cette recension par Macaulay que Jack[310] évoque est parue ; et je l'ai lue avec une satisfaction considérable. Cet homme ne m'aime pas ; et pourtant il est forcé de faire mon éloge. Je déteste moi aussi cordialement toute sa façon de penser, et je pourrais même dire que je la hais : il n'est pas étonnant qu'il me déteste. Mais cet homme est intelligent ; et il est à présent ministre de Sa Majesté. Son idée de la Liberté et du Radicalisme semble être que la faim et la misère parmi les classes les plus pauvres sont perpétuelles et éternelles ; que toute bonne forme de gouvernement consiste à unir les classes riches pour réprimer cette classe miséreuse, et faire en sorte que les cochons meurent sans pousser de cris perçants.

où il lui prédisait l'échec. Macaulay, Hallam, et Brougham, malgré leurs divergences d'opinion avec Carlyle, ne peuvent plus le mépriser et doivent l'admettre comme une étoile montante de la littérature anglaise. James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881*, *op. cit.*, vol. I, p. 93

[306]*Ibid*., vol. I, pp. 98 et 106

[307]*Ibid*., vol. I, p. 124

[308]Herman Merivale, article anonyme, *Edinburgh Review*, reproduit dans *Thomas Carlyle, the Critical Heritage*, édité par Paul Seigel, *op. cit.*

[309]Dès le début des années 1830, Carlyle et Macaulay se disputaient les sujets d'articles pour *Edinburgh Review*, ce dernier écrivant souvent sur les thèmes dont Carlyle aurait aimé traiter (Rosemary Ashton, *Thomas and Jane Carlyle, Portrait of a Mariage*, *op. cit.*, p. 109). Macaulay, se sentant ultérieurement menacé, se répandit fréquemment en remarque acerbes sur le style de Carlyle (*ibid.*, p. 128). Leur antagonisme fut renforcé par le fait que les critiques comparaient souvent – pour les opposer – leurs styles et leurs techniques historiographiques (*ibid.*, p. 409). Pendant les fêtes de Noël, en 1851, les deux hommes se cotoyèrent chez Lord et Lady Ashburton, et s'entendirent plutôt bien, à la surprise de Carlyle (Simon Heffer, *Moral Desperado, a Life of Thomas Carlyle*, *op. cit.*, p. 294).

[310]Jack était le surnom de John Carlyle, le frère le plus proche de Thomas Carlyle (ou en tout cas celui avec lequel il avait le plus d'échanges intellectuels).

> Il n'est pas étonnant que nous nous abhorrions mutuellement. – Mais cette recension fait grand plaisir à Fraser, et va selon lui accélérer la vente du livre. Puisse-t-il en être ainsi[311].

Ainsi, Carlyle a une conscience aiguë de l'attitude – répandue à l'époque parmi les élites – tendant à considérer que d'une part la misère est inévitable et que, d'autre part, les classes laborieuses se rebelleraient violemment – comme en France – si on leur en laissait la possibilité[312]. Son désir de changer cette vision de la société le pousse à écrire, quelque temps après, *Past and Present*.

C'est Mill qui révèle à Carlyle la véritable identité du critique de l'*Edinburgh Review*[313], à savoir Merivale et non Macaulay (CL XII, 231). Carlyle, désabusé (CL XII, 264), n'en critique pas l'article avec moins de virulence :

> Mon critique de l'*Edinburgh Review* [...] expose sa doctrine, selon laquelle « la faim » est endémique, irrémédiable parmi les classes les plus basses, ici, partout et de tout temps, – que le cheval qui travaille est nourri et logé, mais que l'homme ne peut l'être ; et qu'est-ce qu'un « gouvernement libéral », si ce n'est une réunion de ceux qui ont de l'argent pour faire taire ceux qui n'en ont pas – dans leur famine ? Les cochons doivent mourir, on ne peut rien y faire, mais avec la bénédiction de Dieu nous assourdirons leurs cris perçants ! Je n'avais jamais vu par écrit – et j'en fus frappé – de déclaration si odieuse ; bien que toutes sortes de *Whigs* et de radicaux partisans de Bentham, et d'autres hommes athées [...] agissent constamment selon cette maxime sans l'écrire. Aucun bien ne vint jamais de tels individus. Ce n'est pas pour moi une triste perspective que de voir l'époque de ce type d'hommes politiques toucher à sa fin à tous égards[314].

L'idée que les chevaux, contrairement au travailleur, se voient garantir logement et nourriture, est ultérieurement reprise avec indignation dans *Past and Present*, dès le premier chapitre.

[311] « The *review* by Macaulay which Jack speaks about has come out ; and I read it with considerable satisfaction. The man does not like me ; yet is forced to praise me. I too most heartily *dis*like his whole way of thought, or even I might say detest it : no wonder he dislikes me. But the man is clever ; and one of Her Majesty's Minister's [*sic*] at present. His notion of Freedom and Radicalism seems to be that starvation and misery among the poorer classes is perpetual and eternal ; that all good Government consists in uniting of the monied classes to keep down that one miserable class, and make the pigs die without squealing. No wonder he and I are mutually abhorrent. – But the review gratifies Fraser highly, and will quicken the Book's sale, he thinks. Be it so. », CL XII, 204

[312] Rappelons que de telles considérations furent à l'origine de lois comme les Combination Acts de 1799, qui limitaient l'action des associations ouvrières.

[313] Mill s'étonna d'une part que Carlyle ait attribué l'article à Macaulay, et d'autre part, qu'il déteste tant l'article en question. Le 1er octobre 1837, Mill écrivit à John Sterling : « L'article de Merivale comporte beaucoup de justes critiques, et autant de louanges qu'il est permis d'espérer de la part d'un critique de l'*Edinburgh Review*, ainsi que quelques odieuses hérésies. L'aversion de Carlyle pour cet article me semble excessive, et rien de ce qu'il dit ne m'étonne davantage que son opinion selon laquelle Macaulay aurait fait un meilleur travail. Macaulay ne lui aurait pas octroyé la moitié des louanges de Merivale. » (« Merivale's article has many sound criticisms, as much of appreciation as you can expect from an Edinburgh reviewer, & a few damnable heresies. Carlyle's dislike of it seems to me excessive, & nothing that he says surprises me more than that he should think that Macaulay would have done it better. Macaulay would not have had half as much appreciation of him. »), CL XII, 282, note 2.

[314] « My reviewer in the Edinburgh [...] writes down his doctrine, That '*hunger*' is perennial, irremediable among the lower classes of men, here, everywhere and at all times, – the horse that will work is fed and lodged, but the man cannot be so ; and all 'liberal government', what does it mean but a joining together of those who have some money to keep those who have none quiet – in their hunger ? The pigs have to die, *no* help for that ; but by God's blessing we will keep down their *squealing* ! It struck me I had never seen in writing so entirely damnable a statement ; though it is what all manner of Whigs and Benthamee Radicals, and other Atheistic men [...] do constantly act upon without writing it. Good never came from such people. It is to me not a sorrowful pronostic that the day of that class of politicians does in all ways draw towards its close. », CL XII, 282

The French Revolution et les considérations qui en découlent, notamment la polémique qui met Carlyle aux prises avec les *Whigs* et avec les partisans de Bentham, semble donner l'impulsion à sa pensée sociale. Ainsi, même si Carlyle semble délaisser la France pour se tourner vers la Grande-Bretagne de 1837 à 1848, celle-ci ne sous-tend pas moins ses travaux. La Révolution et l'exemple français le conduisent à alerter l'opinion publique anglaise quant à des troubles et à des rebellions possibles sur le modèle français. Tel est l'objet de *Chartism* ou de « Signs of the Times ». Ces réflexions socio-politiques et sa quête d'un gouvernement idéal amènent Carlyle à s'intéresser à Oliver Cromwell, d'où son ouvrage suivant (*Letters and Speeches of Oliver Cromwell*). Carlyle, peut-être arrivé au bout de sa réflexion, se révèle ensuite incapable d'écrire, plongé, de 1845 à 1848, dans une profonde dépression dont seule la France parvient à le sortir.

C 1848 et le mystère de « French Republic »

La révolution de 1848 est d'une importance cruciale dans les relations de Carlyle avec la France : elle renouvelle l'enthousiasme du penseur pour ce pays, le conduisant à amorcer un tournant – avorté – dans sa pensée ; elle semble aussi, sur le plus long terme, avoir déçu Carlyle quant au rôle de la France comme pays « éclaireur » qui montrerait à l'Europe la voie à suivre. Cette section est basée sur deux articles écrits par Carlyle : « Louis-Philippe »[315] et « French Republic », dont le texte n'a jamais été publié dans son intégralité, mais dont j'ai pu consulter les brouillons et les épreuves à Londres, au *Victoria and Albert Museum*[316]. Ces textes sont reproduits en annexe, et les épreuves corrigées à l'encre par Carlyle figurent ici en illustration[317]. On y voit encore, en haut, une note à l'encre inscrite par Forster en haut de l'épreuve : « Send me revise of this back – with this proof as soon as ready » (« Renvoyez-moi une révision de ceci

[315]Thomas Carlyle, « Louis-Philippe » (article anonyme), in *Memoirs of the Life and Writings of Thomas Carlyle*, édité par Richard Herne Sheperd éditeur (Londres : W.H. Allen & co., 1881, vol. II « 1847-1881 », pp. 365-369). Ce texte est également reproduit dans *Rescued Essays of Thomas Carlyle*, édités par Percy Newberry (Londres : The Leadenhall Press, 1892, 125pp.), pp. 3-13, mais nous préférerons l'ouvrage de Shepherd qui est plus aisément disponible.

[316]Collection Forster, F 48.E.17, folio 55 (brouillon), et F 48.E.18, folios 189 à 193 (épreuves corrigées à l'encre par Carlyle).

[317]Des extraits ont été publiés par Michael Goldberg dans son article « Prospects of the French Republic », *Carlyle Studies Annual*, n° 4, 1983, pp. 19-23. Cependant, les passages et les brouillons qui me semblent les plus éclairants n'y figurent pas. Golberg tente par ailleurs d'expliquer la non-publication de ce texte, mais, outre la brièveté de son article, il est desservi par le fait que les lettres les plus cruciales et éclairantes de cette période n'ont été publiées qu'en 1995 (CL XXII, 260-265, 274-275, 278-279 en particulier).

– dès qu'elle sera prête, accompagnée de cette épreuve »).

Carlyle, peu favorable à Louis-Philippe, est agréablement surpris, en 1848, par des événements qui lui semblent prometteurs et pourraient même mener à la création d'une meilleure forme de gouvernement. « La France était le dernier pays vers lequel nos regards s'étaient tournés, récemment, en quête de nouvelles qui puissent nous exalter ou nous réjouir. », écrit-il lors des événements de 1848[318]. Relativement déçu par les révolutions de 1789 et 1830, il fait preuve d'un regain d'optimisme face à celle de 1848, au point de se procurer des journaux – anglais et français[319] – alors que d'ordinaire il ne lit guère la presse. Carlyle, qui se plaignait de deux ans d'oisiveté après la publication de son ouvrage sur Cromwell, reprend soudainement la plume pour rédiger des articles sur la France, malgré son mépris habituel pour les journaux et leurs éditeurs.

Un premier article enthousiaste intitulé « Louis-Philippe » est publié dans *The Examiner* le 4 mars 1848. Un second, « French Republic », est coupé de façon considérable, avec l'accord de Carlyle[320], avant d'être supprimé entièrement par l'éditeur Forster. Ce retrait peut paraître bien mystérieux, car ce dernier avait accepté l'article, et Carlyle, qui en avait corrigé les dernières épreuves (voir l'illustration jointe), avait fait part à sa famille de cette publication imminente. Par ailleurs, les sentiments positifs de Carlyle à l'égard de la jeune république française étaient partagés par l'opinion publique anglaise, y compris les lecteurs de l'*Examiner*. Dans *Les Britanniques face à la révolution française de 1848*, Fabrice Bensimon souligne que « Dans la presse populaire, en particulier radicale, des journaux voient d'un bon œil les résolutions du nouveau pouvoir »[321]. Or, *The Examiner* était un journal hebdomadaire radical[322]. On peut donc se de-

[318]« To France least of all had we been looking, of late, for tidings that could elevate or cheer us. », « Louis-Philippe », *op. cit.*, p. 365

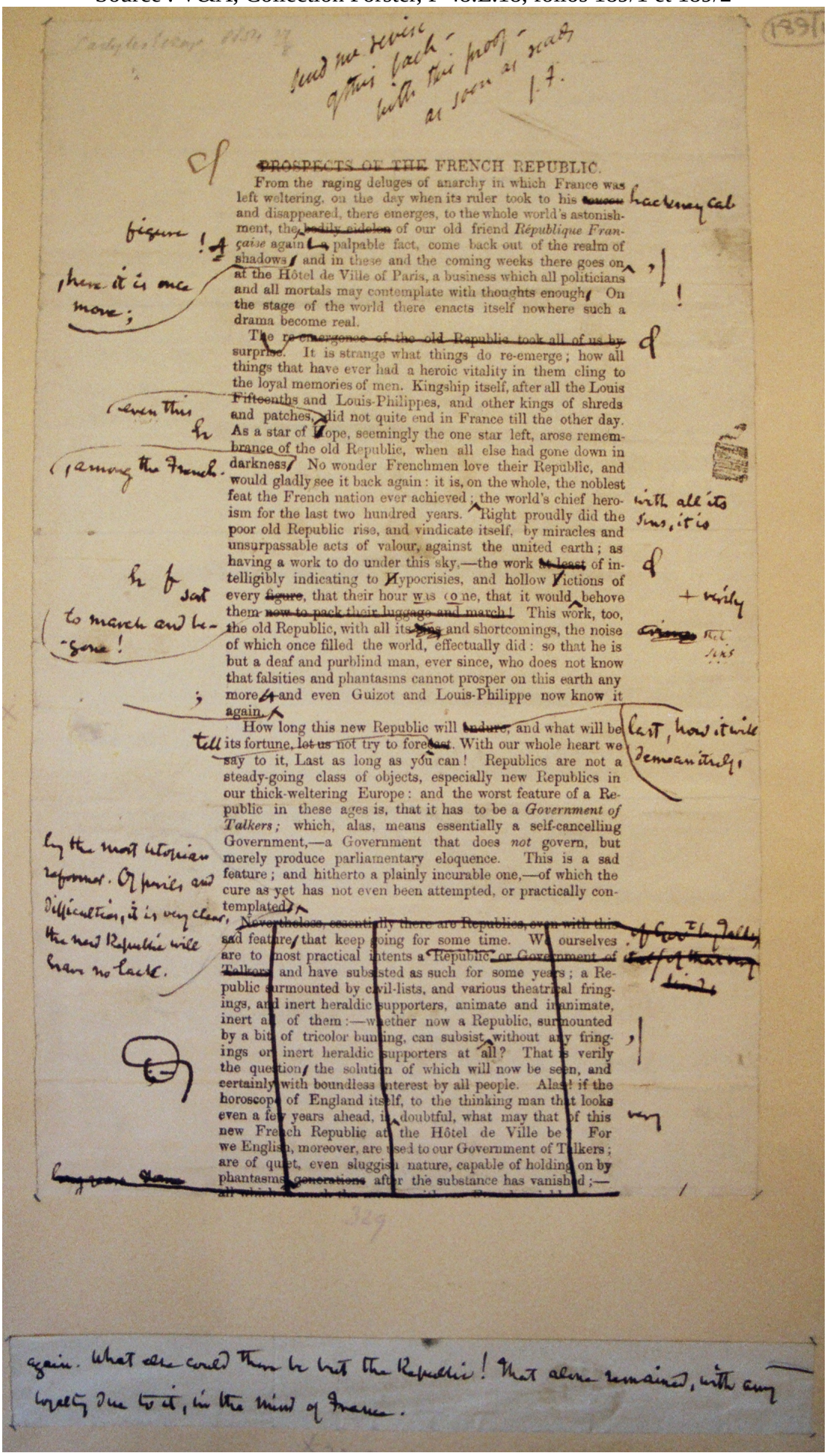
[319]Carlyle fait notamment allusion au journal français *Le National* (CL XXII, 281). N.B : Toutes les références aux *Collected Letters* (avec le numéro du volume, suivi de celui de la page) concernent *The Collected Letters of Thomas and Jane Welsh Carlyle*, éditeurs : Clyde de L. Ryals, Kenneth J. Fielding, Ian Campbell, Aileen Christianson (Durham, N.C., Londres : Duke University Press).

[320]Carlyle donne son autorisation à Forster d'effectuer des coupes comme il l'entend, dans une lettre datée du 5 mars 1848 (CL XXII, 260). S'il cherche à lui donner l'impression qu'il n'y attache guère d'importance, il se plaint néanmoins à sa sœur Jean, dépeignant les craintes de son éditeur d'un ton amusé et quelque peu dédaigneux (CL XXII, 262).

[321]Fabrice Bensimon, *Les Britanniques face à la révolution française de 1848*, Paris : L'Harmattan, 2000, 451 pp., p. 302. Palmerston et son gouvernement étaient également satisfaits, initialement, de la chute de Louis-Philippe, considéré comme un ennemi personnel (*ibid*., p. 53). Voir également Michael Golberg, « Prospects of the French Republic », *op. cit.*, p. 21.

[322]Fondé par John Hunt et Leigh Hunt en 1808, ce journal continua de paraître jusqu'en 1881, l'année de la mort de Carlyle. Essentiellement politique, il publia également des poèmes de Percy Shelley et de William Hazlitt. De 1847 à 1855, le rédacteur en chef était John Forster (1812-1876) : c'est donc ce dernier, connu également pour sa biographie de Dickens, qui fut l'interlocuteur principal de Carlyle en 1848.

Epreuve corrigée par Carlyle de l'article inédit « French Republic »
Source : V&A, Collection Forster, F 48.E.18, folios 189/1 et 189/2



Send me revise of this back — with this proof — as soon as ready J. F.

189/1

~~PROSPECTS OF THE~~ FRENCH REPUBLIC.

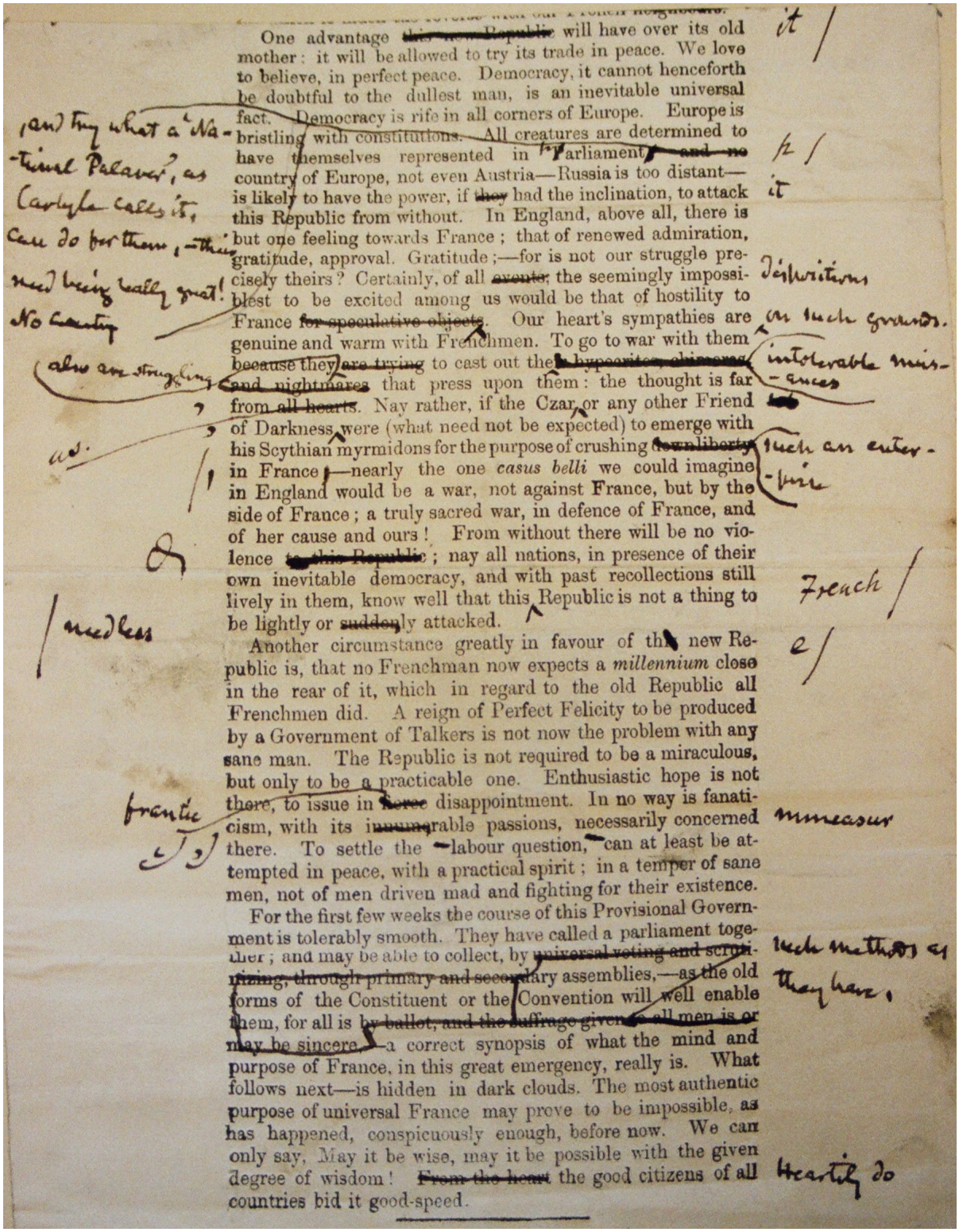
From the raging deluges of anarchy in which France was left weltering, on the day when its ruler took to his ~~coucou~~ hackney cab and disappeared, there emerges, to the whole world's astonishment, the ~~bodily eidolon~~ figure of our old friend *République Française* again ~~a~~ palpable fact, come back out of the realm of shadows, and in these and the coming weeks there goes on, here it is once more; at the Hôtel de Ville of Paris, a business which all politicians and all mortals may contemplate with thoughts enough. On the stage of the world there enacts itself nowhere such a drama become real.

The ~~re-emergence of the old Republic took all of us by surprise~~. It is strange what things do re-emerge; how all things that have ever had a heroic vitality in them cling to the loyal memories of men. Kingship itself, after all the Louis ~~Fifteenths~~ and Louis-Philippes, and other kings of shreds and patches, even this, did not quite end in France till the other day. As a star of Hope, seemingly the one star left, arose remembrance of the old Republic, when all else had gone down in darkness, among the French. No wonder Frenchmen love their Republic, and would gladly see it back again: it is, on the whole, the noblest feat the French nation ever achieved; the world's chief heroism for the last two hundred years. Right proudly did the poor old Republic rise, and vindicate itself, by miracles and unsurpassable acts of valour, against the united earth; as having a work to do under this sky,—the work ~~at least~~ of intelligibly indicating to Hypocrisies, and hollow Fictions of every ~~figure~~, that their hour was come, that it would behove them ~~now to pack their luggage and march!~~ This work, too, the old Republic, with all its ~~sins~~ sort and shortcomings, the noise of which once filled the world, effectually did: so that he is but a deaf and purblind man, ever since, who does not know that falsities and phantasms cannot prosper on this earth any more, and even Guizot and Louis-Philippe now know it again.

How long this new Republic will ~~endure~~ last, how it will demeanitself, and what will be its fortune, ~~let us~~ not try to fore~~cast~~tell. With our whole heart we say to it, Last as long as you can! Republics are not a steady-going class of objects, especially new Republics in our thick-weltering Europe: and the worst feature of a Republic in these ages is, that it has to be a *Government of Talkers;* which, alas, means essentially a self-cancelling Government,—a Government that does *not* govern, but merely produce parliamentary eloquence. This is a sad feature; and hitherto a plainly incurable one,—of which the cure as yet has not even been attempted, or practically contemplated by the most utopian reformer. Of perils and difficulties, it is very clear, the new Republic will have no lack.

~~Nevertheless, essentially there are Republics, even with this~~ sad feature, that keep going for some time. We ourselves are to most practical intents a Republic ~~or Government of Talkers~~ and have subsisted as such for some years; a Republic surmounted by civil-lists, and various theatrical fringings, and inert heraldic supporters, animate and inanimate, inert all of them:—whether now a Republic, surmounted by a bit of tricolor bunting, can subsist without any fringings or inert heraldic supporters at all? That is verily the question, the solution of which will now be seen, and certainly with boundless interest by all people. Alas! if the horoscope of England itself, to the thinking man that looks even a few years ahead, is very doubtful, what may that of this new French Republic at the Hôtel de Ville be? For we English, moreover, are used to our Government of Talkers; are of quiet, even sluggish nature, capable of holding on by phantasms ~~generations~~ after the substance has vanished;—

again. What else could there be but the Republic! That alone remained, with any loyalty due to it, in the mind of France.



One advantage ~~this new Republic~~ will have over its old mother: it will be allowed to try its trade in peace. We love to believe, in perfect peace. Democracy, it cannot henceforth be doubtful to the dullest man, is an inevitable universal fact. Democracy is rife in all corners of Europe. Europe is bristling with constitutions. All creatures are determined to have themselves represented in Parliament, ~~and no~~ country of Europe, not even Austria—Russia is too distant—is likely to have the power, if ~~they~~ had the inclination, to attack this Republic from without. In England, above all, there is but one feeling towards France; that of renewed admiration, gratitude, approval. Gratitude;—for is not our struggle precisely theirs? Certainly, of all ~~events~~, the seemingly impossiblest to be excited among us would be that of hostility to France ~~for speculative objects~~. Our heart's sympathies are genuine and warm with Frenchmen. To go to war with them ~~because they are trying~~ to cast out the ~~hypocrites, chimeras, and nightmares~~ that press upon them: the thought is far ~~from all hearts~~. Nay rather, if the Czar, or any other Friend of Darkness, were (what need not be expected) to emerge with his Scythian myrmidons for the purpose of crushing ~~freedom~~ in France;—nearly the one *casus belli* we could imagine in England would be a war, not against France, but by the side of France; a truly sacred war, in defence of France, and of her cause and ours! From without there will be no violence ~~to this Republic~~; nay all nations, in presence of their own inevitable democracy, and with past recollections still lively in them, know well that this Republic is not a thing to be lightly or ~~suddenly~~ attacked.

Another circumstance greatly in favour of the new Republic is, that no Frenchman now expects a *millennium* close in the rear of it, which in regard to the old Republic all Frenchmen did. A reign of Perfect Felicity to be produced by a Government of Talkers is not now the problem with any sane man. The Republic is not required to be a miraculous, but only to be a practicable one. Enthusiastic hope is not there, to issue in ~~fierce~~ disappointment. In no way is fanaticism, with its innumerable passions, necessarily concerned there. To settle the ~~labour question~~, can at least be attempted in peace, with a practical spirit; in a temper of sane men, not of men driven mad and fighting for their existence.

For the first few weeks the course of this Provisional Government is tolerably smooth. They have called a parliament together; and may be able to collect, by ~~universal voting and scrutinizing, through primary and secondary assemblies,~~—as the old forms of the Constituent or the Convention will well enable them, for all is ~~by ballot, and the suffrage given to all men is or~~ may be sincere,—a correct synopsis of what the mind and purpose of France, in this great emergency, really is. What follows next—is hidden in dark clouds. The most authentic purpose of universal France may prove to be impossible, as has happened, conspicuously enough, before now. We can only say, May it be wise, may it be possible with the given degree of wisdom! ~~From the heart~~ the good citizens of all countries bid it good-speed.

mander dans un premier temps quel était le contenu des « passages dangereux » (pour reprendre l'expression de Carlyle[323]) supprimés par Forster. Pourquoi la publication de l'article a-t-elle été annulée malgré ces coupes et l'accord de principe entre Carlyle et son éditeur ? Expurgé ou entier, ce texte enthousiaste se serait-il avéré dérangeant pour l'opinion publique – ou du moins pour les lecteurs de l'*Examiner* ? Comment s'intègre-t-il dans la pensée de Carlyle, qui n'est réputé ni pour ses sympathies révolutionnaires ni pour sa francophilie ?

Le retrait de la publication de « French Republic » n'est pas seulement dû à la déception rapide de Carlyle et des Britanniques face à l'évolution de la situation en France. L'admiration du penseur écossais pour la « vieille république » française résurgente est surprenante à plus d'un titre. Pour lui, cette république serait la seule « étoile d'espoir », non seulement pour la France mais aussi pour l'Angleterre, qu'il appelle à être solidaire des Français, en particulier dans la perspective d'une guerre éventuelle contre la Russie. Cet appel à défendre, voire à imiter la France, pouvait paraître fort dangereux, à un moment où de violentes émeutes avaient lieu à Glasgow et à Londres. L'article non coupé aurait pu être révolutionnaire (dans plusieurs sens du terme) : des fragments de brouillon et les correspondances de Carlyle suggèrent que le passage supprimé par Forster contenait une forte remise en question du système économique et politique anglais. La critique de la loi du laissez-faire et la suggestion de nouvelles dispositions sociales, en particulier une organisation plus rigide du travail pour remédier au chômage, étaient de nature à faire un nombre d'émules considérable pendant cette période de troubles européens. Il restera à résoudre le paradoxe posé par cet article dans la pensée de Carlyle, désireux de changements pour son pays mais prêt à dénoncer les mouvements de réforme tels que le chartisme. « French Republic » annonçait-il un tournant – avorté – dans la pensée de Carlyle ?

1 « Un obstacle fâcheux » : coupure et suppression mystérieuses de « French Republic »

Carlyle explique à sa sœur Jean, le 6 mars 1848, que son second article sur la révolution n'a pu paraître dans l'*Examiner* comme il le lui avait annoncé, à cause d'un passage dangereux. Il s'attend à ce qu'il soit publié la semaine suivante (le 11 mars) sous une forme expurgée :

> Le journal de ma mère vous a été envoyé hier ; parce qu'il y avait un « petit article » de moi

[323] « dangerous passage » est le terme utilisé par Carlyle dans une lettre à sa sœur Jean datée du 6 mars 1848 (CL XXII, 262).

> sur Louis-Philippe. L'éditeur (un certain Forster, à présent) me le demanda presque à genoux ; puis, une fois lancé, je lui en écrivis un second, pour lequel il exprima passionnément sa gratitude par avance : mais hélas, lorsque l'article en question lui parvint (il s'intitule « French Republic »), il s'y trouvait un fâcheux obstacle ! De fait, je ferais mieux de vous envoyer le petit mot de Forster, qui vous amusera peut-être un instant, – je vous prie de le brûler immédiatement. Le résultat est que l'article (un article extrêmement insignifiant, et où le passage dangereux aura été coupé) paraîtra la semaine prochaine [...][324]

Il est possible d'émettre des réserves quant à l'attitude suppliante de Forster et à l'insignifiance prêtée par Carlyle à son article ; en effet, son journal révèle de véritables aspirations à écrire sur le sujet[325], et Carlyle a pour habitude de minimiser l'importance de ses écrits, surtout journalistiques, auprès de sa famille[326]. Par contre, il est certain qu'il s'attendait à une publication, sans doute dans l'*Examiner* du 11 mars, et que l'article contenait, pour reprendre les termes de Carlyle, un « passage dangereux », ou un « obstacle fâcheux » (« sad hitch »). La note de Forster à ce sujet a disparu, sans doute détruite par les soins de Jean Carlyle Aitken à la demande de son frère ; quant au passage en question, il ne semble pas avoir survécu – mis à part peut-être quelques bribes. L'article dans sa version « expurgée » est resté en grande partie inédit. Cependant, les brouillons, épreuves et corrections qui subsistent au *Victoria and Albert Museum* de Londres, permettent peut-être de résoudre l'énigme. Leur analyse, mise en conjonction avec les lettres de Carlyle de cette période, aident à reconstituer en partie le passage mystérieux, et surtout à déterminer pourquoi, même amputé, l'article entier a été supprimé.

Admiration, reconnaissance et approbation renouvelées pour la France

Dans son article, Carlyle commence par évoquer la ré-émergence de « notre vieille amie la République française » (« our old friend République française »). Cette salutation amicale peut

[324] « My Mother's Newspaper was sent to you yesterday ; because there was a 'bit Article' on Louis-Philippe in it by me. The Editor (one Forster now) came down almost down to his knees to me for it ; and then, my hand once being in, I wrote him a second, for which also he was passionately thankful in prospect : but, alas, when the article itself came ('French Republic', is headed), there was a sad hitch in it ! In fact I had better send you F.'s little note, which may amuse you for a moment, – and pray burn it immediately. The result is, the Article (an utterly insignificant one, and with the dangerous passage cut out) will appear next week [...] », CL XXII, 262 (lettre de Carlyle à sa sœur Jean du 6 mars 1848).

[325] Dans plusieurs lettres Carlyle mentionne un projet d'ouvrage complet sur la révolution de 1848 et plusieurs questions liées, comme la démocratie et l'organisation du travail (CL XXII, 275 et 278). Ce projet est confirmé par les extraits du journal de Carlyle reproduits dans l'ouvrage de James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881* (*op. cit.*, vol. I, p. 469). Froude considère, non sans raison, que cet ouvrage projeté sera les *Latter Day Pamphlets*. Cependant, le projet aurait peut-être pris une tournure tout autre si la révolution de 1848 n'avait pas déçu Carlyle.

[326] Un exemple représentatif parmi d'autres est celui de sa lettre au *Times* concernant la guerre franco-prussienne : Carlyle, heureux d'avoir enfin terminé (« right thankful to have done with it »), qualifie son article de « préoccupation de trois fois rien » (« thrice-beggarly concern »), au ton trop emphatique (« too emphatic ») (Lettre à son frère John datée du 16 novembre 1870, National Library of Scotland, MS 527 f.30).

surprendre de la part de Carlyle : s'il ne critique pas la Révolution aussi sévèrement que Burke, ainsi qu'on l'a vu, son approbation française était tout de même restée mitigée. Pour Carlyle, la nouvelle révolution n'est autre que le prolongement, la clôture attendue de la première : « La royauté, après tous les Louis XV et tous les Louis-Philippe, et d'autres rois de bric et de broc, ne prit pas vraiment fin en France avant l'autre jour. »[327] Comme pour 1789, Carlyle se félicite de la fin d'un système qui favorisait l'injustice. Par ailleurs, il exprime son espoir que la révolution de 1848 rencontrera davantage de succès que « sa vieille mère ». Il souligne que la République de 1848 bénéficie de deux avantages non négligeables par rapport à celle de 1789 : la paix[328] et l'absence d'attentes irréalisables[329].

En dépit, ou peut-être à cause de son mépris habituel pour le style journalistique, Carlyle met en place sa propre rhétorique du spectaculaire, usant de métaphores du théâtre pour mettre en scène la nouvelle république de façon frappante[330]. Ayant ainsi souligné le caractère unique de la nouvelle république, il entreprend de lui donner contre toute attente un aspect extrêmement positif, en insistant sur le champ sémantique de la lumière :

> « un fait concret, issu du royaume des ombres »,
> « Comme une étoile d'espérance, qui semble être la seule étoile restante, se leva le souvenir de la vieille République, alors que tout le reste avait sombré dans les ténèbres. »[331]

Ainsi, malgré sa critique perpétuelle des philosophes des Lumières – en particulier Voltaire – qui auraient joué un rôle destructeur sans rien construire de nouveau, Carlyle ne répugne ni à utiliser les métaphores de la lumière, ni à voir en la France le phare de la civilisation européenne. La France, perçue comme une étoile d'espérance unique émergeant des ténèbres, se voit ainsi attribuer un rôle presque messianique – fait inhabituel, en particulier dans les écrits immédiatement ultérieurs de Carlyle[332].

[327] « Kingship itself, after all the Louis fifteenths and Louis-Philippes, and other kings of shreds and patches, did not quite end in France till the other day. »

[328] « Cette nouvelle République aura un avantage sur sa vieille mère : elle pourra s'essayer à son métier dans la paix. » (« One advantage this new Republic will have over its old mother : it will be allowed to try its trade in peace. »)

[329] « Un autre élément qui joue considérablement en faveur de cette République est que nul Français ne s'attend à présent à un millénium de façon imminente, comme c'était le cas pour la vieille République. [...] On ne demande pas à cette république d'être miraculeuse, seulement d'être pratiquable. » (« Another circumstance greatly in favour of this republic is, that no Frenchman now expects a millennium close in the rear of it, which in regard to the old Republic all Frenchmen did. [...] The Republic is not required to be a miraculous, but only to be a practicable one. »)

[330] On peut citer comme exemples la phrase suivante : « Sur la scène du monde, nulle part ne se déroule un tel drame devenu réalité » (« On the stage of the world there enacts itself nowhere such a drama become real ») ou encore l'expression « une République avec à sa lisière [...] divers éléments théâtraux » (« a Republic surmounted by [...] various theatrical fringings »).

[331] « a palpable fact, come out of the realm of shadows », « As a star of hope, seemingly the one star left, arose remembrance of the old Republic, when all else had gone in darkness. »

[332] Carlyle critique la vocation rédemptrice auto-proclamée de la France dans « Present Day », le premier des

Le champ sémantique de l'héroïsme est particulièrement fort :

> « vitalité héroïque », « le principal acte d'héroïsme au monde ces deux cents dernières années », « l'exploit le plus noble jamais accompli par la nation française », « miracles », « actes de valeur sans égaux »[333]

Carlyle s'en sert pour souligner le caractère unique et exceptionnel de la révolution de février, et l'oppose distinctement à la fausseté, à l'artifice et au charlatanisme[334]. Ces derniers, souvent associés à l'injustice, constituent l'anti-valeur par excellence de Carlyle, et sont aussi distinctement présents dans *The French Revolution*. Ainsi, la rhétorique carlylienne dans toute sa puissance est mise au service de la cause républicaine française, qui est présentée comme un nouvel espoir, non seulement pour la France, mais également pour toutes les nations, et en particulier la Grande-Bretagne :

> En Angleterre, avant tout, il n'y a qu'un seul sentiment envers la France ; celui d'une admiration, d'une gratitude et d'une approbation renouvelées. De la Gratitude ; – car leur lutte n'est-elle pas précisément la nôtre ? [...] Il se trouve dans nos cœurs une authentique et chaleureuse solidarité envers les Français[335].

Pour Carlyle, la France et la Grande-Bretagne livrent donc un même combat ; la France pourra, si elle réussit, servir de modèle (ou, dans le cas contraire, de contre-modèle) à l'Angleterre. Carlyle envisage même l'éventualité d'une guerre « sacrée » où la Grande-Bretagne combattrait aux côtés de la France ; il pense surtout à une attaque du Tsar :

> [...] si le Tsar ou tout autre ami des forces obscures devait surgir (ce à quoi il n'est pas nécessaire de s'attendre) avec ses myrmidons scythes afin d'écraser la liberté en France ; – pratiquement le seul casus belli que l'on puisse imaginer en Angleterre serait une guerre, non pas contre la France, mais à ses côtés ; une guerre véritablement sacrée, pour défendre la France, sa cause, et la nôtre[336] !

Cette extrême solidarité aurait-elle pu être la cause du retrait de l'article ? Comme le dit lui-même Carlyle, le sentiment général en Grande-Bretagne, en ce début du mois de mars 1848, était l'admiration voire le soutien à la France ; le journal *The Examiner* ne faisait pas exception à la règle. Une guerre aux côtés de la France était par ailleurs improbable, et le passage sur cette

---

essais des *Latter-Day Pamphlets* (1850).

[333] « heroic vitality », « the world's chief heroism of the last two hundred years », « the noblest feat the French nation ever achieved », « miracles », « unsurpassable acts of valour ».

[334] Le champ sémantique de la fausseté et de la tromperie vient s'opposer à celui de l'héroïsme : « Hypocrisies », « fictions creuses », « faussetés », « fantasmes », « charlatan », « hypocrites, chimères et cauchemars » (« Hypocrisies », « hollow fictions », « falsities », « phantasms », « humbugs », « hypocrites, chimeras, and nightmares »).

[335] « In England, above all, there is but one feeling towards France ; that of renewed admiration, gratitude, approval. Gratitude ; – for is not our struggle precisely theirs ? [...] Our heart's sympathies are genuine and warm with Frenchmen. »

[336] « [...] if the Czar or any other friend of darkness were (what need not be expected) to emerge with his Scythian myrmidons for the purpose of crushing down liberty in France ; – nearly the one *casus belli* we could imagine in England would be a war, not against France, but by the side of France ; a truly sacred war, in defence of France, and of her cause and ours ! »

« guerre véritablement sacrée » ne paraît pas avoir perturbé Forster, qui n'avait pas envisagé de le supprimer.

Anti-parlementarisme : « un gouvernement de parleurs »

Ce qui aurait pu véritablement inquiéter l'éditeur est le fait que l'article contenait une dénonciation explicite du système d'assemblée représentative, y compris celui ayant cours en Grande-Bretagne :

> [...] la pire caractéristique d'une République à notre époque est qu'elle doit être un Gouvernement de Parleurs[337] ; ce qui hélas signifie un gouvernement qui s'auto-annule, – un gouvernement qui ne gouverne pas, mais qui produit seulement de l'éloquence parlementaire. Voilà une triste caractéristique ; qui jusqu'ici n'a manifestement pas pu être soignée, – dont la guérison n'a même pas été tentée, ni envisagée de manière pratique. [...]
> Pour notre part, nous sommes principalement, dans la pratique, une République ou un Gouvernement de Parleurs et nous subsistons ainsi depuis des années [...] nous, les Anglais, sommes de plus habitués à notre Gouvernement de Parleurs ; nous sommes d'une nature calme, et même apathique, capable de tenir grâce à des fantasmes, des générations après que la substance s'est évaporée ; – bien à l'inverse de nos voisins français[338].

Ainsi, Carlyle s'oppose au « Gouvernement de Parleurs » en place dans son pays, et critique l'inertie des Anglais prêts à se raccrocher à de tels fantômes en matière de politique. Le fait que – selon lui – les Français soient plus prompts à réagir à une désintégration du système peut être considéré comme un appel à les suivre sur le chemin de la révolution. Cela aurait pu être gênant pour le propriétaire de *The Examiner*, Fonblanque, qui venait de quitter ses fonctions de rédacteur en chef pour un poste conséquent à la chambre du commerce anglaise. Bien que le journal fût radical, le nouveau statut officiel du propriétaire forçait ce dernier à soutenir davantage le gouvernement en place, et à s'assurer que la publication qui lui appartenait toujours ne soit pas subversive à l'excès, en faisant pression sur Forster si nécessaire. Cependant, cette dénonciation du parlementarisme et de la démocratie n'était guère nouvelle : Carlyle et bien d'autres l'avaient pratiquée. De plus, malgré ses critiques, Carlyle admettait, plus loin dans son article, que la démocratie était entièrement inévitable et correspondait aux aspirations et à la maturation de l'Europe entière[339].

[337] On pourrait aussi éventuellement traduire par « un Gouvernement de Palabreurs ».

[338] « [...] the worst feature of a Republic in these ages is, that it has to be a Government of Talkers ; which, alas, means essentially a self-cancelling government, – a government that does not govern, but merely produces parliamentary eloquence. This is a sad feature ; and hitherto a plainly incurable one, – of which the cure as yet has not even been attempted, or practically contemplated. [...]

We ourselves are to most practical intents a Republic or Government of Talkers and have subsisted as such for some years [...] we English, moreover, are used to our Government of Talkers ; are of quiet, even sluggish nature, capable of holding on by phantasms, generations after the substance has vanished ; – which is much the reverse with our French neighbours. »

[339] « La Démocratie est – ce dont même l'homme le plus obtus ne peut à présent douter – un fait universel et

Il me semble que l'enthousiasme révolutionnaire et la critique anti-parlementaire de Carlyle n'auraient pas suffi à faire supprimer son article – le premier était partagé, la seconde inopérante. Forster n'avait d'ailleurs montré aucune vélléité de censurer les passages en question. On ne peut que supposer que l'article original allait beaucoup plus loin dans ses incitations à la réforme. Deux fragments détachés[340], qui auraient pu appartenir au passage supprimé, présentent quelques indices. Ils font allusion à l'acquisition nécessaire « d'habitudes et de dispositions totalement nouvelles dans le domaine social, que même « le fantôme de l'économie politique n'a imaginées »[341]. Ces nouvelles mesures iraient à l'encontre de ce que Carlyle nomme ironiquement « la sublime loi du laissez-faire et de l'offre et de la demande »[342]. Carlyle ajoute que toutes les nations, petites ou grandes, devront effectuer ces changements sous peine de voir leur gouvernement annihilé. Ce brouillon éliminé des épreuves donne une idée du passage coupé par Forster : il concernerait d'importantes réformes économiques, où le laissez-faire serait remplacé par, semble-t-il, une meilleure organisation du travail.

Les brouillons ne font pas directement mention de l'organisation du travail, mais une lettre de Carlyle au sujet de son article amputé ne laisse guère de doute à ce sujet. Ainsi, dans une lettre à sa mère datée du 22 mars, Carlyle explique clairement les motifs qui auraient empêché la publication de son second article sur la révolution de 1848 :

> Qu'est-il advenu du second article pour *The Examiner* ? Hélas, on le déclara impossible à publier : il approuvait ouvertement la tentative de la France, au moins, de faire quelque chose pour guider et pour aider les travailleurs[343].

Carlyle souligne ensuite les réticences de son éditeur Forster à supprimer son article[344], avant d'envisager, non pas un autre article, mais un livre entier sur le sujet :

> Mais en vérité, ce serait mieux si je tentais d'écrire un livre entier à ce sujet ? Mon propre livre : j'y aurais la place de me mouvoir, et point de maître pour me commander, si ce n'est

---

inévitable. La Démocratie se répand aux quatre coins de l'Europe. L'Europe se hérisse de constitutions. Tous les êtres sont déterminés à se voir représentés au Parlement [...] » (« Democracy, it cannot henceforth be doubtful to the dullest man, is an inevitable universal fact. Democracy is rife in all corners of Europe. Europe is bristling with constitutions. All creatures are determined to have themselves represented in Parliament [...] »)

[340] *Victoria and Albert Museum*, F 48.E.17 Carlyle, folios 55/2 et 55/3

[341] « totally new habits and arrangements in matters social, as even the ghost of Political Economy has not dreamt of »

[342] « the sublime law of laissez-faire and supply and demand »

[343] « What has become of the second article for the Examiner ? Alas, it was found to be unpublishable : it openly approved of at least the attempt by France to do something for the guidance and benefit of the workpeople. », CL XXII, 274

[344] « notre pauvre Editeur (c'était vraiment pour lui une nécessité), après s'être battu tant qu'il pouvait, fut obligé de le supprimer [...] le pauvre homme le fit avec la plus grande réticence, étant infiniment désireux d'obtenir que j'écrive pour lui. » (« our poor Editor (really it was a necessity for him), after struggling all he could, was obliged to suppress it [...] the poor man did it with the uttermost reluctance, being infinitely desirous to get me to write for him. »), *ibid*.

(comme je l'espère) un Maître dans les Cieux[345] !

Ce livre n'a jamais vraiment été écrit ; les biographes de Carlyle, comme Froude et Wilson, pensent que ses projets de cette période l'amenèrent à écrire *Latter-Day Pamphlet*s, où il exprime des idées hautement controversées, qui le discréditèrent dans l'opinion de beaucoup de contemporains. Pourtant, il me semble que l'ouvrage envisagé par Carlyle en ce 22 mars 1848 n'aurait manifesté qu'une ressemblance assez lointaine avec *Latter-Day Pamphlets*, qui résulte en partie de ses amères désillusions ultérieures. Il reste à déterminer ce que Carlyle envisageait d'entreprendre pour aider les ouvriers.

2 « L'organisation du travail » : « une controverse [...] à la limite de l'owenisme, du chartisme et de toutes sortes d'abîmes ignominieux »

Selon Carlyle, l'« organisation du travail » est une véritable question de survie pour tous les gouvernements de son époque, et le mérite du gouvernement provisoire français est d'avoir tenté de la résoudre, même si son succès paraît incertain :

> Je m'efforce en vain d'expliquer que cette question de l'« organisation du travail » est précisément la plus importante d'entre toutes pour tous les gouvernements quels qu'ils soient ; qu'il appartient de façon vitale au gouvernement provisoire français de tenter d'y remédier ; [...] celui-ci, ainsi que tous les gouvernements – ce qui serait mieux – doivent vraiment faire quelque progrès vers la réussite et résoudre ladite question de plus en plus, ou sinon ils disparaîtront de la surface de la Terre sans avoir désigné de successeurs[346].

Dans l'éditorial de l'*Examiner* du 4 mars, Fonblanque (le propriétaire du journal) critiquait le projet sur l'emploi du gouvernement provisoire français, disant que c'était courir tout droit à la ruine. On comprend pourquoi, dans ces conditions, il ne pouvait se permettre de publier un article de Carlyle qui, d'une part, contredisait le sien[347] et, d'autre part, aurait pu faire un nombre d'émules dangereux, à une période où les émeutes se multipliaient au niveau national. Voilà peut-être la question du contenu du passage censuré résolue. Cette coupe a occasionné un délai, au terme duquel l'article de Carlyle a pu paraître obsolète, d'autant plus que l'engouement britannique pour cette révolution était peu à peu retombé, en particulier au vu des émeutes à

[345] « But the truth is, it will be better if I try to write a whole Book on the subject ? A Book of my own : there I have elbow-room enough ; and no master over me, except (as I hope) One in Heaven ! », *ibid*.

[346] « I, in vain, strive to explain that this of the « organisation of labour » is precisely the question of questions for all governments whatsoever ; that it vitally behoved the poor French Provisional to attempt a solution ; [...] they, and what is better, all governments, must actually make some advance towards success and solve said question more and more, or disappear swiftly from the face of the earth without successors nominated »., CL XXII, 277

[347] Dans son article, écrit au tout début du mois de mars, Carlyle devait être encore plus enthousiaste que dans la lettre du 24 mars à Erskine citée ci-dessus, et donc complètement opposé à Fonblanque.

Londres et à Glasgow le 6 mars[348].

Carlyle avait également tenu à ajouter aux dernières épreuves qu'il a corrigées une référence au « plus utopiste des réformistes » (sans doute Owen), dans le cadre de sa critique du parlementarisme : « la pire caractéristique d'une République à notre époque est qu'elle doit être un Gouvernement de Parleurs [...] une triste caractéristique [...] dont la guérison n'a même pas été tentée, ni envisagée de manière pratique par le plus utopiste des réformateurs[349]. » Cette allusion a pu renforcer les craintes des éditeurs concernant la remise en question de l'ordre établi.

Il reste à déterminer ce que Carlyle entend exactement par « organisation du travail ». La note de Carlyle à Forster entérinant la coupure de l'article original stipule que la controverse concerne l'owenisme et même le chartisme :

> Je vois bien, à en juger par Fonblanque et par toutes sortes d'éditeurs britanniques actuels, que ces paragraphes vous entraîneraient dans une controverse qui est littéralement aussi profonde que le monde, – qui, aussi, se trouve à la limite de l'Owenisme, du Chartisme, et de toutes sortes d'abîmes et de cloaques ignominieux, et qui ne devrait pas être lancée de manière inconsidérée. Elle doit être lancée, j'en suis convaincu, et même aussi résolue (d'ici quelques siècles[350] !)

Malgré ces références, Carlyle était opposé au Chartisme[351], et fort loin d'adhérer à l'owenisme, tout en reconnaissant la pertinence de ces mouvements dans la controverse liée à l'organisation du travail. Il est certain que Carlyle approuvait la dichotomie owenienne entre les classes « utiles » et les catégories « inutiles » de la population, qui « consomment, et souvent de manière extravagante, une richesse qu'elles n'aident pas à créer »[352]. En fait, il reprend cette distinction très largement dans son propre ouvrage *Past and Present*, où il dénonce l'oisiveté

[348] Les événements français de 1848 eurent l'effet d'un bain de « jouvence » pour les mouvements contestataires, et tout particulièrement celui des Chartistes (Fabrice Bensimon, *Les Britanniques face à la révolution française*, *op. cit.*, p. 99). Les premiers troubles sérieux eurent lieu le 6 mars 1848. A Londres, un rassemblement contre l'impôt sur le revenu eut lieu à Trafalgar Square ; les manifestants, réclamant le changement et menaçant de se livrer à une révolution sur le modèle français, marchèrent jusqu'à Scotland Yard puis en direction de Buckingham Palace (*ibid*., p. 103-104). A Glasgow, où des réunions de chômeurs s'étaient tenues depuis quelques jours, 10 000 manifestants pillèrent des boutiques et érigèrent une barricade (*ibid*., pp. 104-105). D'autres incidents suivirent, dont la journée du 10 avril 1848 fut un point culminant (*ibid*., pp. 109-116).

[349] « the worst feature of a Republic in these ages is, that it has to be a Government of Talkers [...] a sad feature [...] of which the cure as yet has not even been attempted, or practically contemplated by the most Utopian reformer. »)

[350] « I see well, by Fonblanque and by all manner of British editors at present, those paragraphs *wd* involve you in a controversy, which is literally as deep as the world, – which hangs too on the verge of Owenism, Chartism, and all manner of ignominious abysses and cloacas, and ought not to be inconsiderably begun. Begun it must be, I do believe, and even ended too (some centuries hence !) », CL XXII, 260

[351] Des écrits comme *Chartism* ou *Past and Present* prouvent, s'il était nécessaire, que Carlyle n'approuvait en aucun cas le chartisme ; au contraire, il s'inquiétait des soulèvements populaires suscités par ce mouvement, et du déclenchement possible d'une révolution britannique sur le modèle français.

[352] in *Six Lectures*, cité par Serge Dupuis dans *Robert Owen, Socialiste utopique 1771-1858* (Paris : éditions du CNRF, 1991, 361 pp, p. 277).

d'une aristocratie qui ne fait que chasser la perdrix. Carlyle s'était également révolté contre la production à grande échelle de produits de mauvaise qualité et d'une utilité douteuse (« gospel of the cheap and nasty »). A ce titre, il pouvait à la rigueur approuver le désir owenien d'éliminer les faux besoins créés par un système axé sur le profit, et de produire des richesses afin de pourvoir à « tous les besoins raisonnables de l'homme » (nourriture, vêtements, logement)[353].

En revanche, si Carlyle et Owen partagent une vision paternaliste de l'« organisation du travail », ils diffèrent radicalement quant aux modalités de celle-ci : Owen souhaite l'extinction de la division du travail, avec l'établissement d'une rotation entre les différentes professions[354] ; Carlyle pense au contraire que chacun est prédestiné à une profession spécifique, et que son devoir divin est de remplir le mieux possible la tâche qui lui est ainsi allouée – c'est la thèse centrale de *Past and Present*. Le souhait de Carlyle est que le gouvernement procure un emploi à chaque travailleur, au lieu de permettre le chômage et donc une oisiveté extrêmement néfaste au sein des hospices (« Poor Houses »).

Dans cette perspective, Carlyle rejoint bien davantage les théories du Français Louis Blanc que celles d'Owen. En effet, on peut supposer que l'expression même « organisation du travail » employée par Carlyle est dérivée de l'ouvrage du même nom publié par Louis Blanc au début des années 1840[355]. Comme Carlyle dans *Past and Present*, Blanc anticipait de manière imminente une révolte sociale d'envergure, annoncée par les troubles français (Nantes, Nîmes, Lyon), les faillites italiennes (Milan), les troubles de New York et les soulèvements chartistes en Angleterre[356]. Il décrit la révolte des ouvriers lyonnais en des termes aussi saisissants que ceux de Carlyle[357] :

> Quand les ouvriers de Lyon se sont levés, disant : « Qu'on nous donne de quoi vivre ou qu'on nous tue », on s'est trouvé fort embarrassé par cette demande ; et comme les faire vivre paraissait trop difficile, on les a égorgés. L'ordre s'est trouvé rétabli de la sorte, en attendant[358] !

Blanc exprime, de façon plus lapidaire, des convictions qui sont aussi celles de Carlyle :

---

[353] *Ibid.*, p.192.

[354] *Ibid.*, pp. 193-195

[355] Louis Blanc, *Organisation du travail*, Paris : Dondey-Dupré, 1841. L'article avait été publié un peu plus tôt dans la *Revue du Progrès*, et son succès, en particulier auprès des ouvriers, avait justifié une réédition dans un volume indépendant. Il est improbable que Carlyle, qui mentionne Blanc plusieurs fois dans ses correspondances de 1848 (et qui finit par le rencontrer en personne en avril 1849), n'ait pas lu cet ouvrage, fort célèbre à l'époque.

[356] Cf Max Tacel, *Restaurations, Révolutions, Nationalités*, *op. cit.*, pp. 189-221

[357] Au début du livre I, chapitre III de *Past and Present*, Carlyle décrit de façon frappante les insurrections de Manchester, notamment celles de 1819, soulignant qu'elles sont bien paisibles en comparaison avec celles de Lyon, Varsovie ou Paris.

[358] *Organisation du travail*, *op. cit.*, p.3

refuser du travail au pauvre c'est lui donner l'alternative de se tuer ou de vous tuer[359] ; l'urbanisation et l'industrialisation n'ont pour l'instant contribué qu'à créer des foyers de misère[360] ; les réformes sociales nécessaires du travail passent obligatoirement par des mesures politiques incompatibles avec le laissez-faire de l'époque, et doivent venir d'une révolution bien organisée (en particulier sur le plan idéologique)[361].

Les pensées des deux hommes se rencontrent en tant de points que l'on peut se demander si l'espoir de Carlyle quant à la révolution de Février ne viendrait pas en partie du fait que Blanc est l'un des quatre secrétaires du gouvernement provisoire de 1848. En août de la même année, on voit Carlyle et son ami Thomas Spedding s'intéresser aux solutions mises en œuvre pour remédier au problème de l'emploi en France, à tel point que Carlyle questionne des sources parisiennes sur le sujet (il s'agit principalement de savoir si l'envoi d'ouvriers parisiens pour transformer les marais de la Sologne en terres arables est rentable – Carlyle l'espère car c'est le genre d'opération qu'il souhaiterait voir mettre en place en Grande-Bretagne)[362]. De même, lorsque Carlyle finit par rencontrer Louis Blanc – en exil à Londres – en avril 1849, il l'interroge abondamment sur les ateliers nationaux[363]. Carlyle se fait d'emblée une opinion favorable du Français, même s'il estime diverger de lui sur bien des plans[364].

On voit à quel point Blanc et Carlyle diffèrent lorsque ce dernier exprime en août 1848 son verdict final sur la question du travail. Pour Carlyle, il serait souhaitable d'instaurer un système de servage moderne ; les ouvriers sans emploi seraient ainsi enrégimentés, et le cloaque de la société moderne s'en trouverait purifié :

> Je crois de plus en plus qu'il s'agit là du point saillant de la vie et du salut nouveaux pour nous et pour toutes les sociétés modernes ; que nous devrions commencer là, en régimentant et en réduisant à un régime militaire strict (aussi sévère que la mort pour ceux qui commandent comme pour ceux qui sont commandés) tous les travailleurs qui ne peuvent trouver du travail et qui choisissent de s'engager à nos côtés ; que s'ébaucherait alors un système de serfs et de seigneurs, nouveau, amélioré, et adapté à l'époque nouvelle, – en poursuivant ce but fidèlement dans toutes ses vastes dimensions, en exterminant sévére-

[359] *Ibid.*, p.10

[360] *Ibid.*, p. 18-19

[361] *Ibid.*, p.67. Blanc explique que les révolutions qui parviennent à quelque chose sont celles qui ont un programme au départ, comme « la révolution bourgeoise de 89 », sortie vivante de l'Encyclopédie et des Lumières. C'est selon lui pour cette raison que malgré les défaites et l'Empire, elle a connu une résurgence en 1830. Cela n'est bien sûr pas sans rappeler les propos de Carlyle sur la « ré-émergence » de la « vieille république » de 1789 en 1848.

[362] CL XXIII, 86-87 (lettre à Alexander J. Scott du 5 août 1848)

[363] D. A. Wilson, *Carlyle at his zenith (1848-1853)*, Londres : Kegan Paul, 1927, 491 pp., p. 87

[364] « un bon petit homme auquel, bien que nos opinions divergent profondément, je ne pouvais m'empêcher de souhaiter beaucoup de bien » (« a good little creature, to whom, deeply as I dissented fom him, I could not help wishing well »), *ibid.*

> ment en chemin toute l'hypocrisie et le manque de travail, l'intégralité du bourbier maudit et du cloaque pourri de la Société moderne pourrait être, avec un minimum de violence, à nouveau asséché et purifié [...][365]

Le système de « servage moderne » ainsi décrit peut paraître extravagant, tant du point de vue du langage que du principe même. En tout cas, il ne correspond guère aux ateliers nationaux de Blanc, où la hiérarchie des fonctions serait à terme déterminée par un principe électif dans l'atelier, et dont le but serait d'établir une solidarité entre ouvriers, entre industries du même type, puis entre industries différentes[366]. La seule ressemblance est que Blanc souhaite également voir le gouvernement investi d'une grande force pour servir de régulateur et établir un ordre social plus juste.

L'organisation du travail (« organisation of labour ») est la clé de tout ; on voit pourquoi, si c'était vraiment le sujet du passage mystérieux, il a été supprimé : les vues extrêmes de Carlyle se seraient avérées au mieux impopulaires, au pire dangereuses.

3 1848, régénération et tournant avorté de la pensée de Carlyle

Désir d'anonymat et contradictions internes

Dès le départ, Carlyle souhaitait préserver l'anonymat pour ses articles, et il le rappelle à Forster dans une lettre datée du 1er mars[367]. L'anonymat journalistique était monnaie courante à l'époque, mais on peut se demander pourquoi, dans ses toutes dernières modifications des épreuves de « French Republic », Carlyle avait pris une précaution supplémentaire, à savoir, celle de s'auto-citer :

> Tous les êtres sont déterminés à se voir représentés au Parlement, et à tenter de voir ce qu'une « Palabre Nationale », comme l'appelle Carlyle, pourra faire pour eux,– leur besoin étant vraiment considérable[368] !

---

[365] « I myself grow in the belief that here is the actual *punctum saliens* of new life and salvation for us and for all modern societies ; that we ought to begin here, by regimenting and reducing to stringent military rule (strict as death both against commanders and commanded) all labourers that cannot find employment and choose to enlist with us ; that hereby were a new improved Serfhood and Earlhood adapted to the new ages, actually started, – by faithfully prosecuting which into its wide expansions, sternly exterminating all cant and *non*-performance as we went along, the whole accursed quagmire and rotten cloaca of modern Society might *be* with a minimum of violence be got drained and purified again [...] »

[366] *Organisation du travail*, *op. cit.*, pp. 75-95.

[367] « L'article doit paraître comme Editorial, ou pas du tout : mon nom, s'il figurait, serait – en plus, je le crains, d'être superflu,– une innovation, de nature plutôt inopportune. » (« It must go as a Leader, if at all : my name to it, – which besides, I fear, will be too *superfluous*, – would be an innovation, rather of a protrusive nature. »), CL XXII, 258

[368] « All creatures are determined to have themselves represented in Parliament, and try what a « National Palaver », as Carlyle calls it, can do for them, – their need being really great ! »

Quels sont les motifs de ce dédoublement, de cette mise à distance ? Carlyle aurait pu se citer parce qu'il désirait employer un de ses termes habituels sans nécessairement trahir son identité, ou parce qu'il souhaitait prendre quelque distance par rapport à sa propre critique anti-parlementaire. Carlyle semble avoir tenté simultanément de rendre l'article plus impersonnel et plus accessible. Ainsi, à la dernière minute, il avait notamment remplacé « la forme corporelle de notre vieille amie la République française » par « la silhouette de notre vieille amie la République française[369] ». De même, « son dirigeant prit un coucou » (où « coucou » était resté en français dans le texte anglais[370]) avait cédé la place au plus intelligible – pour le lecteur anglophone – et donc plus frappant « son dirigeant prit un fiacre[371] ». Carlyle décida également de supprimer les majuscules dans « Hypocrisies, et Fictions creuses » (« Hypocrisies, and hollow Fictions »), peut-être parce qu'elles constituaient l'un de ses traits stylistiques marquants (très probablement d'inspiration allemande).

Pourquoi prendre tant de peines ? Il pouvait paraître souhaitable que ses lecteurs ne devinent pas qui il était, afin de ne pas être influencés par ce qu'ils savaient déjà de lui. Carlyle aurait aussi pu vouloir se distancer d'un article tronqué qui ne représentait plus ses opinions dans leur intégralité. Il semble plus probable qu'il ait souhaité ne pas s'impliquer directement, de peur d'une part que la révolution se termine par un cuisant échec, et d'autre part que l'article ne semble un désaveu par rapport aux opinions du Carlyle connu du public victorien.

Effectivement, Carlyle avait tout lieu de craindre que cet article puisse paraître contradictoire avec son discours habituel, qui condamnait la France et ses mœurs déplorables (lesquelles lui semblaient incarnées par George Sand). « French Republic » révèle un aspect extrêmement rare de la pensée de Carlyle, puisque la francophobie qu'on lui prête (souvent de manière excessive) cède la place à l'admiration et aux encouragements pour une révolution qui lui semble être l'« acte le plus héroïque au monde des deux cents dernières années ». Si Carlyle souligne d'ordinaire le caractère frivole et colérique du peuple français, on a vu qu'il n'est question ici que d'« actes de bravoure insurpassables contre la Terre entière », pour mettre fin aux « fausse-tés » et aux « injustices ». Bien qu'il fasse allusion à des périodes passées moins glorieuses et à de nouveaux dangers qui guettent la jeune République, le peuple français, loin d'être critiqué,

[369] « bodily eidolon of our old friend République française », « figure of our old friend République française ». Le mot « eidolon » (image, représentation, forme, fantôme, apparition) avait été inventé par Walter Scott et pouvait sembler plus obscur au lecteur, d'où, peut-être, la décision de Carlyle de le supprimer.

[370] Un coucou était, aux XVIIIe et XIXe siècles, une petite voiture publique à deux roues.

[371] « its ruler took to his *coucou* », « its ruler took to his hackney cab »

fait figure de possible précurseur. De cette façon, la France serait plus que jamais « le grand terrain d'essai » de l'Europe, et non pas une simple « Fête des Vanités »[372]. Carlyle se livre à une modélisation historique de la France, l'érigeant en pays-référence, dont il faut surveiller les actions pour en tirer des leçons (l'histoire manifestant le dessein de Dieu). Carlyle avait agi de même pour la Révolution de 1789, estimant que cette révolte légitime contre l'injustice devait devenir universelle, à condition d'éviter les excès de violence tels que la Terreur.

Modélisation historique du « grand terrain d'essai »[373] de l'Europe

Selon Carlyle, la France est précurseur car elle est d'un tempérament qui s'enflamme plus facilement ; chez lui, la nature tranquille voire molle des Anglais s'oppose au caractère pétulant et colérique des Français[374]. C'est donc chez les Français que se manifesteraient en premier les symptômes de crise ou de changements européens. En vertu de ce principe, Carlyle réagit vivement à chaque révolution française, et le cycle de ses enthousiasmes suit de près les événements français. A chaque fois, il croit discerner un événement unique : 1789 aurait entraîné le monde dans un troisième acte (la Réforme protestante ayant amorcé le second)[375] ; 1848 est qualifié d'événement historique le plus remarquable du vivant de Carlyle, qui a pourtant connu les guerres napoléoniennes. Ainsi, il déclare à Thomas Erskine : « Jamais on ne vit de notre vivant, assurément, un spectacle de l'histoire tel que celui qu'il nous est à présent donné de contempler et de seconder. »[376] 1870 fait l'objet de sentiments similaires quant à la magnitude des événements, puisque Carlyle estime que la victoire de l'Allemagne sur la France constitue le fait public le plus porteur d'espoir qui soit survenu de son vivant[377]. Les révolutions semblent aussi

[372]Ces deux termes affleurent dans les lettres de Carlyle – voir par exemple les correspondances de juillet 1833 avec John Stuart Mill pour le premier, et les lettres à Jane Welsh relatant sa visite de Paris en 1829 pour le second.

[373]« France is the great scene of Practice », lettre de Carlyle à John Stuart Mill, datée du 18 juillet 1833, CL VI, 414

[374]L'expression utilisée par Carlyle dans « French Republic » pour décrire les Britanniques « d'une nature calme, et même apathique » (« of quiet, even sluggish nature ») contraste avec – exemple parmi tant d'autres – *The French Revolution*, a History, où il estime que les Français ont véritablement inventé l'art de l'insurrection (« art of insurrection »).

[375]Carlyle évoque cette idée d'une histoire en trois actes (avec la Réforme et la Révolution française pour charnières) à deux reprises dans *On Heroes, Hero-worship and the Heroic in History*.

[376]« Certainly never in our time there was seen such a spectacle of history as we are now to look and assist in. », CL XXII, 276 (lettre datée du 24 mars 1848).

[377]« Que l'Allemagne, patiente, profonde, pieuse et solide, soit enfin unie en une nation, et devienne reine du continent, à la place de la France fanfaronne, orgueilleuse, gesticulante, querelleuse, agitée et trop sensible ; voilà l'événement public le plus porteur d'espoir qui, me semble-t-il, se soit produit de mon vivant. » (« That noble, patient, deep, pious and solid Germany should be at length welded into a nation, and become queen of the continent, instead of vapuring, vainglorious, gesticulating, quarrelsome, resteless and over-sensitive France, seems to me the hopefulest public fact that has occured in my lifetime. »), in « On the Latter Stage of the French-German War »,

à chaque fois sortir Carlyle de périodes d'inaction et de dépression particulièrement intenses : en 1830, la révolution qui a lieu en France lui donne envie d'écrire sur 1789, ce qui le sort de la crise existentielle exprimée dans *Sartor Resartus* ; en 1848, la révolution et l'expulsion de Louis-Philippe lui redonnent envie d'écrire après la période de manque total d'inspiration qui a suivi la publication de *Cromwell*[378] ; en 1870, la guerre franco-allemande l'incite à reprendre la plume alors qu'il considérait ses jours d'écriture révolus[379].

Se sentant limité par les refus et les coupes des éditeurs, Carlyle – qui aurait d'ailleurs bien voulu avoir son propre périodique – avait décidé d'écrire, en 1848, un ouvrage complet sur la crise française et l'« organisation du travail » en général. L'amertume liée à l'échec de cette nouvelle république française pousse Carlyle à écrire, deux ans après, le très controversé *Latter-Day-Pamphlets* : la chute de Louis-Philippe et les révolutions européennes de 1848 apparaissent dès les premières pages, mais le point de vue de Carlyle y est bien plus réactionnaire. On ne peut que s'interroger sur le tournant diamétralement opposé qu'aurait pu induire un succès de la révolution de 1848 dans la pensée de Carlyle.

Conclusion

Les espoirs de Carlyle sont finalement déçus par la suite des événements de 1848, mais l'article « French Republic » survit, apportant un témoignage unique de l'extraordinaire inflexion qui s'était amorcée dans sa pensée, en particulier sous son aspect social. 1848 s'inscrit dans le cycle des révolutions françaises exaltées par Carlyle. Comme celle de 1789, elle lutte contre l'injustice, puisqu'elle renverse un souverain corrompu[380], mais elle a en outre une dimension sociale bien plus forte et plus pertinente pour les Victoriens – c'est du moins ce que Carlyle suggère. Pour lui, ces événements sont au cœur d'un problème social bien réel, qu'il faudra résoudre sous peine de voir l'Europe entière sombrer dans l'anarchie : celui de l'emploi et de la condition ouvrière (qu'il avait dénoncé cinq ans plus tôt dans *Past and Present*). Les réformes

op. cit., p.251. Carlyle a ici changé de camp : au lieu de mériter le soutien de l'Angleterre en cas de guerre comme en 1848, la France de 1870 doit selon lui être laissée à la merci de l'invasion allemande et céder l'Alsace-Lorraine.

[378]Froude, ami et biographe officiel de Carlyle, décrit un « état semi-ensorcelé » (« half-enchanted state ») après l'écriture de Cromwell. Froude exprime même son soulagement à la fin de la narration de cette période qu'il n'a pas aimé revivre, même sur le papier. Il souligne que la révolution de 1848 a sorti Carlyle de son marasme, et que cela explique peut-être l'intensité de son enthousiasme. Voir James Anthony Froude,*Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881*, *op. cit.*, p. 418.

[379]Peu avant la guerre franco-prussienne, Carlyle avait catégoriquement refusé d'écrire (sur sa vie ou sur la question de l'émigration, qui pourtant lui tenait à cœur), mais il reprend la plume pour traiter de ce conflit. Il suggère même, en 1870 (à l'âge de 74 ans), que son intérêt pour les événements français le maintient en vie.

[380]Carlyle n'hésite pas à dénoncer Louis-Philippe en des termes aussi énergiques que peu flatteurs, comme « vieille crapule » (« old scoundrel », CL XXII, 262).

sociales du gouvernement provisoire français sont nécessaires au salut européen, et constituent l'aboutissement de soixante ans d'efforts de la part de la nation française. C'est à ce titre que Carlyle, francophobe et germanophile présumé, s'intéresse de près aux événements français et laisse totalement de côté la révolution allemande qui a lieu simultanément.

« French Republic » fait partie des sources sur Carlyle et la France qui ont récemment resurgi. En 1983, Goldberg[381] a rappelé l'existence de ce texte, et en 1989, une histoire inédite sur la famille de Guise a pu être publiée. Les *Collected Letters*, qui continuent de paraître, nous font voir sous un jour nouveau les perceptions carlyliennes de la France. Depuis la publication, en particulier, des lettres de 1848 (en 1995), il paraît nécessaire d'entamer une nouvelle réflexion sur les positions de Carlyle vis-à-vis de la France, qui ont été trop souvent traitées sans nuance comme celle de la francophobie pure et simple.

[381] Michael Goldberg, « Prospects of the French Republic », *op. cit.*

Chapitre 4

La France, source paradoxale de désillusions et de vie (1849-1881)

L'année 1851 marque un tournant, presque une rupture, pour plusieurs raisons : Carlyle a définitivement cessé de croire au rôle messianique de la France ; ses lettres abondent désormais en commentaires attristés mais aussi dédaigneux sur Louis-Napoléon ; sa visite d'octobre à Paris s'avère désagréable au point qu'il décide de partir au bout de quelques jours. Ces événements seront relatés en détail, mais on peut dire d'emblée qu'ils marquent la fin d'une certaine idée que s'était faite Carlyle de la France. Malgré sa déception, son intérêt pour ce pays demeure soutenu et constant – dans ses lectures mais aussi dans ses projets comme *The Guises*. Et c'est en France, à Menton, qu'il cherche, en 1866-1867, à se consoler de la mort de son épouse. Ses lettres de cette période, pour la plupart inédites, seront analysées de près : Carlyle y relate ses impressions sur une France qu'il n'a jamais vue (ses deux séjours précédents s'étant limités à Paris) ; de surcroît, à l'âge de soixante et onze ans, il semble avoir fait la paix temporairement avec le pays qui suscita chez lui tant de passions.

Enfin, il est indispensable de s'attarder sur la réaction de Carlyle au conflit franco-prussien de 1870-1871, en se basant sur son article publié dans le *Times*, mais aussi sur ses lettres de l'époque. Là encore, ses correspondances inédites seront une ressource précieuse. Un des frères de Carlyle, John, fera ici l'objet d'une attention particulière : docteur en médecine et homme de lettres à ses heures, il effectua aussi des travaux sur Dante, comme critique et traducteur. Aussi, surtout, John est le seul de sa famille à avoir acquis un niveau d'éducation comparable à celui de Thomas Carlyle. Il a exactement les mêmes opinions que son frère sur le conflit, et

il est beaucoup plus prolixe en commentaires à ce sujet dans ses correspondances. Ces lettres inédites ont aussi l'avantage de montrer en quoi les frères Carlyle étaient, sur le plan affectif et émotionnel, du côté de l'Allemagne : ils évoquent plusieurs de leurs vieux amis dont les fils combattent dans le camp allemand. Ils ont d'autant plus d'amis là-bas que John Carlyle y a séjourné longuement, comme médecin personnel d'une grande dame, la Comtesse de Clare. Il avait alors présenté plusieurs Allemands à son frère, en particulier dans les années 1830. D'ailleurs, certains correspondants de cette époque resurgissent, dans les souvenirs évoqués mais aussi épistolairement : par exemple, un certain baron d'Eichthal (un parent éloigné du Français Gustave d'Eichthal) contacte soudainement Carlyle après trente-cinq ans de silence pour le féliciter de l'article du *Times* (repris par des revues allemandes) et lui dire son souci pour son fils qui combat aux portes de Paris. Ces éléments aident à mieux comprendre l'attitude de Carlyle et en particulier la virulence (voire la violence) de son article.

Il faut souligner également que, pour une fois, l'opinion des Victoriens sur la France n'est pas en phase avec celle de Carlyle. *The French Revolution* (1837) avait fait date, modifiant les attitudes vis-à-vis de la France. Mais depuis les *Latter-Day Pamphlets* (1850), ses contemporains regardaient le « sage de Chelsea » avec une vénération certaine pour ses œuvres antérieures et une désaffection croissante pour ses productions ultérieures. L'histoire de Frédéric le Grand, par exemple, ne connaît guère de succès au-delà du second volume. Il sera intéressant de montrer les points de rencontre et d'opposition entre les opinions de Carlyle et celles des Victoriens, en se limitant à 1870. En effet, les sympathies du public changent radicalement et assez soudainement, ce qui a d'ailleurs incité Carlyle à écrire au moment où il l'a fait. Pour la première fois, un courrier important s'amoncelle à la porte de Carlyle pour lui reprocher ses positions défavorables aux Français. Il persiste néanmoins à faire la sourde oreille.

Deux idées répandues sur Carlyle devront être remises en question : celle selon laquelle la qualité de son œuvre a fortement décliné après 1837 et, surtout, après 1851 ; et celle selon laquelle il aurait perdu tout intérêt pour la France et les Français après *The French Revolution*. Pour ce qui est de la première, certains ont déploré que Carlyle ne se soit pas orienté vers des ouvrages plus courts, ou, du moins, vers des personnages historiques différents. Ayant choisi d'écrire l'histoire de Frédéric II, Carlyle se rendit compte peu à peu que ce souverain n'était pas véritablement un héros, et passa treize ans à tenter de le présenter – à ses lecteurs, mais surtout à

ses propres yeux – sous un jour favorable, tout en sachant que cette tâche était vaine. Les héros britanniques et allemands, comme Cromwell et Frédéric II, annihilèrent-ils toute admiration ou tout intérêt pour les Français ? Je tenterai de montrer, à travers les correspondances, les projets comme *The Guises* et les voyages en France, qu'il n'en fut rien. La place de la France dans les travaux de Carlyle est non seulement plus considérable qu'elle ne le paraît, mais elle est aussi constante, bien que sujette à une évolution et à une redéfinition permanentes.

A La France, source de désillusions et d'amertume (1849-1851)

1 L'avènement du Second Empire : la fin des espoirs en la France

Louis-Napoléon remporte largement l'élection présidentielle du 10 décembre 1848, et la France s'achemine, lentement, vers le Second Empire[1]. Carlyle aurait préféré voir le Général Cavaignac[2] l'emporter, mais pour l'heure, il se préoccupait surtout de la question irlandaise. Il envisageait même d'y consacrer un ouvrage entier, et visita le pays à cet effet[3]. Il continua cependant de s'intéresser à la France, dont la situation incertaine ne lui paraissait pas si fondamentalement différente de celle de l'Irlande. Ses articles de *The Examiner* sur les deux pays paraissent d'ailleurs simultanément.

Le Second Empire dans les correspondances : Jane Welsh et Thomas Carlyle partisans de Ledru-Rollin

En mai 1849, Carlyle s'inquiète du devenir de la France. Peu enthousiaste quant à la présidence de Louis-Napoléon, il ne croit plus qu'une solution satisfaisante pour le pays émergera :

> Personne ne sait de quelle manière les Français et les autres vont régler la question de cette misérable Imposture en faillite[4] : la régler de façon satisfaisante demanderait davantage, je

[1] Voir Louis Girard, *« Naissance et mort... » La IIe République (1848-1851)*, Paris : Calmann-Lévy, 1968, 318 pp., en particulier pp. 166-176. La nation française, qui n'était favorable ni aux Bourbons, ni à la république, attendait l'élection présidentielle du 10 décembre 1848 avec impatience. Louis-Napoléon remporta 5,5 des 7,5 millions de suffrages exprimés, loin devant le Général Cavaignac qui arrivait second avec 1,5 millions de voix.

[2] Carlyle aurait souhaité une défaite de Louis-Napoléon aux élections en faveur du général Cavaignac, le frère de son ami défunt Godefroy Cavaignac (CL XXIII, 60).

[3] Voir James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881*, *op. cit.*, vol. 2, chap. XVII pp. 1-38 .

[4] « Les autres » désignent les autres pays européens en crise, notamment l'Italie, dont les Carlyle se préoccupaient tout particulièrement car ils sont amis avec le révolutionnaire Mazzini. Quant à « cette misérable Imposture

> crois, que la somme de tous leurs pouvoirs réunis[5].

S'il lui est difficile d'imaginer une solution, Carlyle ne pense pas, en tout cas, que celle-ci inclurait Louis-Napoléon : quelques lignes plus loin, il prédit un nouvel exil à Londres du futur empereur. Il se tient au courant de l'actualité française, puisque le 3 novembre 1849, il ajoute à une lettre un post-scriptum concernant l'émancipation (le 31 octobre) du président français[6] : « J'ai entendu parler hier d'une explosion que Louis-Napoléon aurait causée ; si bien qu'à présent on attend des nouvelles supplémentaires de France[7] ! » Plus tard, en août, Carlyle mentionne la visite à Paris de son ami le révolutionnaire italien Mazzini : ce dernier espérait une révolution, estimant qu'une démocratie sous Louis-Napoléon courait de grands dangers (CL XXV, 168).

La France n'est alors plus guère mentionnée dans les correspondances, hormis quelques références au « président-charlatan de France » (« Quack-President of France », CL XXVI, 105), jusqu'à la très brève visite de Carlyle à Paris, en octobre 1851 (qui sera détaillée dans la section suivante). Les sentiments de Carlyle sont alors plus mitigés : il décrit une capitale fourmillante de montgolfières, de soldats aux uniformes singuliers, et, surtout, de spéculations sur ce qui va se produire en mai[8]. On envisage en effet d'organiser des élections législatives, les dernières datant de mai 1849[9]. Comme beaucoup, dont Tocqueville[10], Carlyle pressentait un coup d'Etat de Louis-Napoléon.

Cependant, même si la prise de pouvoir ultime de ce dernier ne faisait guère de doute, Carlyle espéra un moment une victoire de Ledru-Rollin à l'élection présidentielle prévue en 1852. Il écrivit à Lady Ashburton, le 27 octobre 1851 :

> Je me félicite de savoir votre mère, fragile et âgée, actuellement en Angleterre, entourée d'amis, plutôt qu'à Paris au milieu d'une discorde brutale – celle des populations attendant l'avènement de Ledru. Mazzini persiste à dire que l'accession de ce dernier à la présidence ne fait aucun doute. Ce dont, en vérité, j'aurais plutôt raison de me réjouir : ce maximum du sans-culottisme, accueillons-le, puisqu'il est déjà bien amorcé[11] !

---

en faillite », il s'agit de la présidence de Louis-Napoléon. Malgré des débuts prometteurs, la seconde république avait fini par décevoir Carlyle.

[5] « Nobody knows what way the French and others will settle that beggarly bankruptcy of Imposture : to settle it well, will exceed the powers of them all united, I believe. », CL XXIV, 55 (26 mai 49)

[6] Le 31 octobre 1849, Louis-Napoléon avait renvoyé son ministère, affirmant que son nom était à lui seul un programme. Il affirmait sa prépondérance et « s'émancipait », pour reprendre le titre de chapitre de Louis Girard (Louis Girard, *« Naissance et mort... » La IIe République (1848-1851), op. cit.*, p. 197 ; voir aussi pp. 197-203).

[7] « I heard yesterday of some explosion Louis Napoleon had been making ; so that *news* are now again expected from France ! », CL XXIV, 278

[8] CL XXVI, 198 (lettre à John Childs datée du 8 octobre 1851)

[9] Louis Girard, *« Naissance et mort... » La IIe République (1848-1851), op. cit.*, pp. 265-270.

[10] *Ibid.*, p. 265

[11] « I like well to think of your frail old mother as in England and among friends just now, rather than at Paris

En fait, Ledru-Rollin n'avait pas de chance sérieuse de devenir président : il n'était guère qu'un « candidat de défi »[12]. L'élection présidentielle de 1852 n'eut de toute façon pas lieu, puisque Louis-Napoléon prit le pouvoir par la force cinq semaines environ après la lettre reproduite ci-dessus[13]. Cependant, la déclaration de Carlyle conserve son intérêt : à une période de désarroi où il ne savait plus à quel régime ou à quel héros se vouer[14], il semble considérer que, en désespoir de cause, le sans-culottisme devrait être essayé, d'autant plus que les circonstances sont favorables à ce dernier. L'expression qu'il emploie, « maximum du sans-culottisme », est assez singulière sous sa plume. On peut se demander si Carlyle ne souhaitait pas voir une nouvelle révolution sur le modèle de 1789, mais plus aboutie. Néanmoins, son attitude n'est peut-être pas tant républicaine que nihiliste. Par ailleurs, son opinion a peut-être été influencée par celle de Jane Welsh Carlyle, qui désirait ardemment une présidence de Ledru-Rollin : elle pensait que celui-ci ordonnerait aux troupes françaises de se retirer d'Italie[15]. Son enthousiasme pour l'avocat républicain français lui attira d'ailleurs des remarques de la part de Lady Sandwich, la mère de Lady Ashburton. L'aristocrate la réprimanda pour sa foi en Ledru-Rollin, la taquinant sur le fait (purement imaginaire) que celui-ci devait ou avait dû être son amant[16].

Les Carlyle et leur cercle passionnés par l'actualité française

Carlyle semble avoir suivi d'assez près ce qui se passait en France : le lendemain des événements, il évoque le coup d'Etat de Louis-Napoléon. Ainsi, le 3 décembre, il écrit à son épouse :

> Une grande révolution a lieu à Paris (comme vous l'apprendrez lorsque vous descendrez[17]) : Cavaignac, Changarnier, Thiers, etc, sont tous en prison, l'Assemblée est dissoute, Louis-Napoléon parade dans les rues, réclamant un mandat de président pour dix ans, après quoi il s'en remettra au suffrage universel : très bien, très bien – oh mon amie, oh mon amie[18] !

amid jangling Ape – populations, waiting for the advent of *Ledru*. Mazzini persists that there is no *doubt* of his arriving at the presidency. Which truly I shall be rather glad of : the *maximum* of Sansculottism, let us have it, since our hand is in ! », CL XXVI, 218

[12]Louis Girard, *Napoléon III*, Paris : Fayard, 1986, 550 pp., p. 133 (voir aussi pp. 121-144).

[13]Louis-Napoléon effectua un coup d'Etat le 2 décembre 1851. Cette date fut vraisemblablement choisie car elle marquait l'anniversaire du couronnement de Napoléon I (en 1804) et celui de la bataille d'Austerlitz (en 1805). *Ibid*., pp. 144-145.

[14]Carlyle estime à cette période que le culte des héros de l'époque est bien singulier : ses objets – du pape à Louis-Napoléon, en passant par la reine Victoria – seraient selon lui ambivalents, susceptibles de faire le bien comme le mal (CL XXVI, 204).

[15]Voir CL XXVI, 254. Le sort de l'Italie importait d'autant plus à Jane Welsh Carlyle qu'un de ses proches amis, le révolutionnaire Mazzini, l'avait sensibilisée aux luttes et à la situation de ce pays.

[16]CL XXVI, 262-263

[17]Jane Carlyle était légèrement souffrante et séjournait avec Lady Ashburton dans la propriété de cette dernière, La Grange. La situation entre les deux femmes devait rapidement devenir tendue, du fait des attentions de Lady Ashburton pour Carlyle (et vice versa) et de la jalousie de Jane. Ici, Carlyle semble supposer que Jane recevra sa lettre dans sa chambre, avant de descendre déjeuner.

[18]« There is a grand revolution in Paris (as you will hear when you go downstairs) : Cavaignac, Changarnier,

Les exclamations de Carlyle montrent bien qu'il est sensible à l'actualité française. Il fait d'ailleurs des efforts plutôt inhabituels pour s'enquérir des dernières nouvelles en provenance de Paris : quelques jours plus tard, le 6 décembre, il rend visite à son ami Erasmus Darwin[19] dans ce but. Le maître des lieux est absent, mais il croise Richard Plattnauer, qui s'empresse de lui relater des anecdotes sur l'amie de Louis-Napoléon, Elizabeth Ann Howard, et sur les ambitions de cette dernière concernant un avenir éventuel d'impératrice[20].

Il est possible d'avoir une idée plus précise de la position de Carlyle sur les événements français grâce à Jane Welsh Carlyle. Cette dernière adopte en effet les mêmes idées, bien qu'elle s'avère plus virulente et plus engagée. Ainsi, elle écrit à une amie, le 11 décembre 1851 :

> – il est singulier que personne n'ait encore abattu le président d'un coup de feu – mais un moment propice viendra, si Dieu le veut ! – Avez-vous vu ce récit de l'arrestation du Général Cavaignac ? Cet homme accomplit toutes les actions et connaît toutes les souffrances, comme un personnage tout droit sorti des *Vies* de Plutarque – Si cette jeune femme à laquelle il est fiancé n'a pas la résolution et l'esprit d'organiser son évasion – quelqu'un d'autre doit le faire – pourquoi pas moi ? – Ledru semble avoir fait une singulière erreur de calcul –[21]

Le tempérament de Jane Welsh se révèle ici bouillonnant et enthousiaste. Si sa vie auprès de Carlyle ne lui laissa pas le loisir de se rendre en France, et encore moins d'aider les révolutionnaires d'outre-Manche, elle a très probablement contribué à l'intérêt de son époux envers notre pays, et rendu son attitude plus favorable. Jane Welsh Carlyle séjourne chez Lord et Lady Ashburton, où son mari la rejoint. Elle décrit l'atmosphère exaltée et les discussions sur la France dans lesquelles les Carlyle se trouvent alors plongés :

> Nous discutons de la révolution française[22] du matin au soir ; jusqu'à ce que j'en sois complètement lasse – Tous sont d'accord – c'est-à-dire que les hommes d'Etat présents sont d'accord – pour dire que le succès de Louis-Napoléon est inévitable et « nécessaire pour préserver l'ordre » – Tout le monde reçoit des lettres de Paris et fait bénéficier l'assemblée de leur contenu – même moi, j'ai reçu une lettre de ma seule et unique correspondante à

Thiers &c all clapt in prison, Assembly dissolved, L*s* Napoleon parading the streets with a demand for Presidency of *ten* years, upon which he will take the *universal* vote : Very well, very well – Oh my Goody, Oh my Goody ! » CL XXVI, 248. Note de traduction : « Goody », surnom affectueux donné par Carlyle à son épouse, a été traduit, faute de mieux, par « amie ».

[19] Il s'agit du frère aîné de Charles Darwin. Carlyle dit préfèrer Erasmus à Charles. Voir le chapitre 7, A, sur les Français en tant que race ; il sera brièvement question de la théorie sur l'origine des espèces.

[20] Voir CL XXVI, p. 251. Elizabeth Ann Howard (1823-1865), courtisane et fille de cordonnier, contribua financièrement à la carrière politique de Louis-Napoléon, qu'elle accompagna à Paris en 1846. Elle partagea sa vie jusqu'à ce qu'il se marie en 1853. S'il ne l'épousa pas, il la dédommagea pour ses dépenses et la fit Comtesse de Beauregard (puis, après réclamation de la famille du même nom, Comtesse de Béchevet). Louis Girard, *Napoléon III*, *op. cit.*, pp. 80, 107, 143.

[21] « – strange that nobody should have as yet shot the president – but there is a good time coming please God ! – did you see the account of General Cavaignac's arrest – that man does everything and suffers everything like a man out of Plutarch's Lives – If the young lady to whom he is affianced dont [sic] have the spirit and wit to effect his escape – someone else must – why not I ? – Ledru seems to have miscalculated strangely – », CL XXVI, 262-263.

[22] Par « révolution française », Jane Carlyle entend les événements français de la fin 1851.

> Paris – Charlotte Williams Wynn – que je joins pour l'amusement de mon oncle – et nous vivons chaque jour, ou plutôt chaque heure, dans l'attente de l'arrivée de Thiers[23] !

Ce passage montre bien que Jane et Thomas Carlyle étaient non seulement fort bien informés des événements français, mais, aussi, entourés d'amis pour lesquels la France constituait, à cette période, l'objet de réflexion central.

Une menace d'invasion tournée en dérision

En janvier 1852, Carlyle évoque – non sans quelque dérision – les rumeurs d'une invasion possible de l'Angleterre par les Français (CL XXVII, 15, 28). Pour sa part, il ne semble pas penser que la France soit une menace directe, ou que la Grande-Bretagne puisse se mettre à l'imiter. Sa vision est nettement plus mesurée et plus détachée qu'en 1848. Il se livre à quelques commentaires sur l'état peu enviable de la France (ses soldats dissipés, les milliers d'hommes envoyés au bagne de Cayenne sans procès), et sur le fait qu'elle est prise au piège. Il conclut : « A moins que la France ne manifeste davantage de sagesse qu'on ne l'a vu faire ces dernières années, elle semble courir à sa perte. Mais gardons néanmoins espoir[24]. » Malgré cette idée que la France se précipite vers sa propre destruction, Carlyle ne peut s'empêcher d'espérer qu'elle pourra mener l'Europe vers son salut.

Louis-Napoléon, un second Cromwell ?

En effet, contrairement à ce que l'on pourrait attendre, l'opinion de Carlyle sur Louis-Napoléon n'est pas entièrement défavorable. Certes, il a conscience que ce dernier, après son coup d'Etat, conserve le contrôle du pays grâce à une politique de répression[25]. Cependant, il se félicite de la dissolution de l'Assemblée, et ne peut s'empêcher d'espérer que Louis-Napoléon se révèle être un nouveau Cromwell :

[23] « We talk the French revolution [sic] from morning till night ; till I am perfectly sick of it – All agree – that is the Statesmen here agree – that the success of Louis Napoleon is inevitable and 'necessary for the preservation of order' – Every body gets letters from Paris with the contents of which the rest of us are favoured – Even *I* had a letter from my *one* correspondant in Paris – Charlotte Williams Wynn – which I will enclose to amuse my Uncle – And we are living in *daily* or rather hourly expectation of the arrival of Thiers ! », CL XXVI, 270.
Jane Welsh relate aussi l'histoire amoureuse du Général Cavaignac : celui-ci ayant écrit à sa fiancée pour l'autoriser à rompre les fiançailles, cette dernière ne l'entendit pas de cette oreille. En compagnie de ses parents, elle se rendit jusqu'au château de Ham, où il était emprisonné, pour l'épouser. Cavaignac fut relâché lorsqu'il annonça son mariage imminent en prison, et fut en mesure de le célébrer dans des lieux plus propices. Voir aussi CL XXVI, 271-271 : Jane Welsh, non sans jalousie, explique que la maîtresse de la maison, Lady Ashburton, reçoit des lettres de Thiers, qu'elle exhibe triomphalement à la table du petit déjeuner.

[24] « Unless France have far more wisdom in it than one sees of late years, it seems galloping towards destruction. But let us hope nevertheless. », CL XXVII, 15 (lettre du 16 janvier 1852).

[25] CL XXVII, xiii

> Je pense peu à la France, ou au Cromwell de pacotille[26] ; peut-être un tel Cromwell est-il tout ce qu'ils méritent, et aussi peut-être vaut-il mieux que personne du tout. Je confesse avoir ri (amèrement, il est vrai), plutôt que pleuré, au sujet de leur catastrophe des « 900 avocats parlants »[27] : que Dieu améliore cette espèce, comme je dis toujours : que Dieu les améliore ; ou, à défaut, qu'au moins le Diable les emporte[28] !

Certes, cette citation suggère que Carlyle avait perdu tout espoir et toute patience en ce qui concernait les Français. Cependant, dans ses commentaires ultérieurs à Charles Gavan Duffy, il est beaucoup plus positif, se félicitant de l'accession au pouvoir d'un nouveau Cromwell :

> Nous vivons l'époque la plus terrible, et qui est pourtant l'une des plus grandes – comme un Golgotha putride avec, au-delà, l'immortalité ; je la crois volontiers (de façon figurative) comparable à la « résurrection des morts ». C'est de cette façon que je la contemple, habituellement en silence, et que j'accueille même un Cromwell de pacotille tel celui des Français comme un net pas en avant. Trente-cinq années de rhétorique parlementaire bancale, qui se terminent en ne laissant rien et même moins ; à présent, essayons un peu de régimentation[29] même dans ces tristes conditions ! Je trouve que les discussions de la France sont, et ont été, bien plus folles que même son Silence peut l'être. Dieu est grand[30].

Ainsi, Carlyle, devant l'échec du parlementarisme, semble trouver que le régime de Louis-Napoléon, faute de mieux, pourrait être essayé avantageusement. Après une phase d'indécision relative, Carlyle semble de plus en plus favorable au gouvernement de Louis-Napoléon Bonaparte :

> Quant à moi, j'accueille plutôt favorablement le « Cromwell français de pacotille » (ainsi qu'il pourrait se révéler), et je le remercie d'avoir arrêté les « 900 avocats parlants »), dans tous les cas : c'est, clairement, une chose utile (après un procès long de 100 ans) même s'il ne fait jamais rien d'autre[31] !–

[26] L'expression « Brummagen Cromwell » pourrait être inspirée de l'allemand (« brummen » signifiant bougonner), mais il s'agit en fait d'une référence à Birmingham. Les denrées produites à Birmingham (surnommée « Brummagem », voir CL XXVII, 3, note 9) étaient en général des imitations de qualité médiocre, d'où la traduction « Cromwell de pacotille ».

[27] Il s'agit de l'Assemblée parlementaire. Carlyle s'est toujours méfié de telles institutions, les surnommant en 1848 « gouvernement de palabreurs » (voir chapitre 3, C).

[28] « About France, or the Brummagen Cromwell, I think little ; perhaps even *such* a Cromwell is all they deserve, and also perhaps even he is better than none. I confess I have rather laughed (tho' in a bitter manner) than wept over their catastrophe of the '900 talking attorneys' : God mend that species, I say always : God mend them ; or failing that, then at least, Devil take them ! », CL XXVII, 3, lettre du 5 janvier 1852. Les notions d'espèce et de race seront reprises au chapitre 7, section A.

[29] L'expression « drill-sergeantry » est inventée par Carlyle (« drill » est l'exercice répétitif, ici sous l'égide d'un sergent semble-t-il). « Régimentation » est aussi un néologisme, et permet de conserver l'idée de coercition militaire.

[30] « It is the dismallest epoch, and yet one of the grandest – like a putrid Golgotha with immortality beyond it ; I do verily believe (in figurative language) comparative to « resurrection from the dead ». It is in such way I look at it, in silence generally, and welcome even a Brummagen Cromwell of the French as a clear step forward. Five-and-thirty years of Parliamentary stump oratory, all ending in less than nothing ; now let us try drill-sergeantry a little even under these sad terms ! I find the talk of France to be, and to have been, much madder than even their Silence is like to be. God is great. », CL XXVII, 24 (lettre du 30 janvier 1852).

[31] « As for me I rather welcome the 'Brummagen French Cromwell' (such as he may turn out), and thank him for stopping the '900 talking attorneys') at any rate : one clearly useful thing (after 100 years trial) if he never do another !– », CL XXVII, 28, lettre du 2 février 1852. Une parenthèse est aussi fermée sans avoir été ouverte dans la version originale. Il peut paraître surprenant que cette missive soit adressée à Joseph Neuberg, secrétaire de Carlyle, qui partage surtout ses recherches et ses enthousiasmes allemands.

> Si Napoléon ne fait plus rien de bien au monde, le fait d'avoir cloué le bec aux « neuf-cents avocats parlants » est un bienfait que nous ne devons jamais oublier[32].

L'anti-parlementarisme de Carlyle et son désir d'un régime fort et presque autoritaire peuvent expliquer ce soutien inattendu. Il lui arrive d'ailleurs, quelques pages plus loin par exemple, de plaindre les malheureux Français, auxquels les trente-cinq ans de régime parlementaire n'auront pas fait plus de bien que Louis-Napoléon (CL XXVII, 50).

Carlyle va plus loin dans une conversation animée avec Thiers : non seulement il envisage un dénouement salutaire pour une France menée par Louis-Napoléon, mais il souhaite aussi que la Grande-Bretagne se dote d'un personnage semblable. Lors d'un dîner réunissant notamment Lord et Lady Ashburton, Thiers et Thackeray, et après une conversation assez confuse en mauvais français, Carlyle dit avoir fait la déclaration suivante à l'historien français :

> *Monsieur*, dis-je à Thiers, qui est un petit homme jovial, mais dénué de talents, hormis des talents modestes et plutôt méprisables, *Mons*r, *aussi nous, nous cheminons à grands pas vers NÔTRE Louis Napoleon ; quelque Cromwell Second, qui jetera tout cela dans la rivière. Partout la 'Constitution' tiré à sa fin !* Le petit homme ne fut guère édifié par cette remarque : et en général mon sérieux ne fut qu'une source d'amusement pour les vétérans. Je ne peux quant à moi m'amuser de ce que je vois[33].

Ainsi, Carlyle prédit pour la Grande-Bretagne l'arrivée d'un second Cromwell du type de Louis-Napoléon : la France est donc présentée comme un modèle à suivre. 1852 s'inscrirait ainsi presque dans la lignée de 1789 et 1848. A chaque reprise, Carlyle voit sa méfiance envers la France et son manque de foi se dissiper, pour laisser place à un nouvel espoir de salut pour l'Europe entière. Preuve que pour lui le Second Empire à venir n'est que la conclusion et l'évolution de la Révolution, il évoque « le monde entier bataillant et hurlant depuis 1789 pour obtenir une ère nouvelle »[34].

Des opinions modulées selon les correspondants

Malgré cet enthousiasme éphémère, mais bien présent, pour un second Cromwell potentiel, il convient de faire preuve de prudence. En effet, Carlyle n'expose pas son point de vue de

[32] « If Napoleon never do any more good in the world, this of closing the windpipe of the « nine hundred talking attornies » is a benefit we ought never to forget. », CL XXVII, 46, lettre à Lady Ashburton du 16 février 1852.

[33] Le français oral de Carlyle, retranscrit par ses soins, est reproduit ici tel quel. La citation d'origine est la suivante : « *Monsieur*, I said to Thiers, who is a goodhumoured little body, but without talents except small and rather contemptible ones, *Mons*r, *aussi nous, nous cheminons à grands pas vers NÔTRE Louis Napoleon ; quelque Cromwell Second, qui jetera tout cela dans la rivière. Partout la 'Constitution' tiré à sa fin !* The little man was not much edified by the remark : and in general my seriousness was matter only of amusement to the old stagers. I cannot myself be amused at the things I see. », CL XXVII, 51, lettre du 23 février 1852 à John Carlyle, au sujet d'un dîner qui eut très probablement lieu le vendredi 20 au soir.

[34] « all the world battling and screaming since 1789 for some *new* era », CL XXVII, 54

la même manière à tous ses correspondants. Il semble tenir compte, notamment, de leurs attentes et de l'image qu'il souhaite leur donner de sa personne. Si les lettres sont, bien entendu, des sources primaires, elles ne sont pas nécessairement objectives, d'autant plus qu'à ce stade, Carlyle pouvait légitimement supposer qu'elles seraient un jour publiées.

Les lettres à Lady Ashburton constituent un exemple typique. Carlyle, charmé par celle qui est souvent son hôtesse à la Grange, est déterminé à lui plaire, et accepte toutes ses invitations (souvent au grand dam de Jane Welsh Carlyle). Dans ses lettres, il est clair qu'il cherche à l'amuser, et à demeurer dans ses bonnes grâces. Puisqu'elle est la correspondante et l'amie de Thiers[35] (lequel se pose d'emblée en adversaire du Second Empire et ne se réconcilie jamais avec Louis-Napoléon[36]), il dénigre le futur empereur en des termes nettement plus négatifs que dans ses autres lettres. Dans une lettre datée du 17 janvier 1852 (CL XXVII, 17-19), en particulier, il utilise plusieurs surnoms pour Napoléon, tels que « ce pauvre roi d'opérette » (« this poor Opera-king », p. 17), « un capitaine yankee de bateau à aubes » (« a Yankee Captain of a River-Steamer », p. 17). Ne reculant ni devant l'hyperbole, ni devant la métaphore, il lui livre en conclusion son interprétation des événements et sa vision de la France :

> La France faible, fanfaronne, et quelque peu méprisable, se trouve soudainement prise dans un piège à rats universel ; c'est là, certes, une triste destinée ; mais je dois dire que l'attrapeur de rats, la tâche et les rats se valent bien les uns les autres[37].

On commence à discerner ici la rhétorique et le vocabulaire (« vainglorious » en particulier) qui nourrissent, comme on le verra à la fin de ce chapitre, des œuvres telles que « On the Latter Stage of the French-German war » et même *A History of Friedrich II*. Or il n'est pas exclu ici que Carlyle essaye de calquer ses opinions sur l'image qu'on se fait de lui et d'elles. Peut-être se sent-il obligé d'exagérer sa désapprobation pour la France parce que ses amis et le public n'attendent rien moins de lui. Or, pendant ce temps-là, rappelons-le, il conserve des projets français, menant des recherches sur Voltaire (dans le cadre de *A History of Friedrich II*) et entamant *The Guises*, une histoire inachevée de la célèbre famille, qui n'est mentionnée nulle part dans ses lettres, au point qu'il peut s'agir d'une dissimulation délibérée.

---

[35] Lady Ashburton recevait des lettres et des visites de Thiers. Carlyle, peut-être jaloux, la plaint d'ailleurs d'avoir été accaparée par l'historien français (CL XXVII, 62).

[36] *Dictionnaire du Second Empire*, dirigé par Jean Tulard, Paris : Fayard, 1995, 1348 pp., p. 1257

[37] « Weak, vainglorious, somewhat despicable France finds itself suddenly caught as in a universal rat-trap ; which is a sad destiny indeed ; but I must say, the rat-catcher, the job, and the rats are all worthy of one another. », CL XXVII, 18

Une évolution dans le temps

Les opinions de Carlyle fluctuent non seulement selon les correspondants, mais aussi selon la période, parfois à quelques mois près. Ainsi, il est négatif au sujet de Louis-Napoléon à la mi-janvier 1852, mais plus favorable fin février, comme s'il était plongé dans l'indécision. Il avoue que son attitude vis-à-vis de la France et, plus généralement, des gens qu'il rencontre en société, a changé au fil des ans (CL XXVII, 89). Ayant comparé Thiers à une saucisse puis à un castor, puis déclaré que celui-ci était tout de même bon garçon, il s'interroge sur ce que les grands hommes d'Etat français du passé auraient pensé de ces nouveaux rois de France améliorés. Il confesse que c'est là « une source de réflexions infinies et ineffables pour lui »[38].

Malgré cette affirmation, la France et sa situation politique sont de moins en moins mentionnées au fil des ans. C'est peut-être, cependant, parce qu'aucun événement aussi considérable qu'un changement de régime ne survient dans ce pays. Napoléon III est rarement mentionné, sauf lorsqu'il s'agit de critiquer l'exposition universelle de Paris (CL XIX, 290) ou encore sa visite d'Etat à Londres[39]. A partir de 1854, il est question de la guerre de Crimée ; le rôle joué par la France dans ce conflit n'est néanmoins guère évoqué, sauf lorsqu'il s'agit d'expliquer la situation à l'Américain Emerson :

> Nous sommes engagés dans une alliance avec Louis-Napoléon (un gentleman qui jusqu'ici n'a montré que des qualités de cambrioleur, et qui se doit à présent de manifester des qualités héroïques, ou d'aller au diable[40]).

Etant donné le relatif silence sur la France des correspondances après 1852, il n'y a pas trop à regretter que les volumes des *Collected Letters* s'arrêtent peu après cette date. J'ai de plus été en mesure de consulter les lettres originales des périodes les plus pertinentes pour cette étude, à savoir celles du troisième et dernier voyage en France (1866-1867) et de la polémique sur la guerre franco-allemande (1870-1871). Les autres sources utiles pour la fin de cette partie biographique, sont, outre les lettres de ces périodes et les biographies : un récit par Carlyle de son voyage à Paris de 1851, « Conversations with Carlyle » de William Knighton, *The Guises*, *History of Friedrich II*[41], et « On the Latter Stage of the French-German War ».

[38] « sources of unspeakable infinitudes of reflexions to me », CL XXVII, 89

[39] Voir CL XIX, 292-3, 294, 298. La visite d'Etat de Napoléon III semble avoir peu marqué Carlyle, même si son épouse trouve l'impératrice ravissante. Il se réjouit de la fin de ce séjour ; s'il a entendu dire que la foule était enthousiaste, il apparaît très détaché et la dit composée essentiellement de racaille.

[40] « We are in alliance with Louis Napoleon (a gent*n* who has shewn only *housebreaker* qualities hitherto, and is required now to shew heroic ones, *or* go to the Devil) », CL XIX, 309, lettre du 13 mai 1855 à Ralph Waldo Emerson

[41] Les recherches sur Voltaire, dans le cadre le la préparation de l'ouvrage sur Frédéric II, constituent un des liens à la France les plus importants et les plus durables après 1852.

2 Carlyle et Paris en 1851 : une rupture consommée ?

Les détails du périple parisien de Carlyle en 1851 peuvent être reconstitués grâce aux *Collected Letters* (CL XXVI, 185-196) et à un récit rédigé en trois jours à son retour, et publié en 1891 à titre posthume[42]. Ces documents sont précieux, puisque Froude, dans sa biographie, ne consacre à ce voyage qu'une vingtaine de lignes, suivies d'un extrait de lettre[43].

Ayant projeté l'expédition de longue date, Carlyle quitta Londres pour retrouver Lord et Lady Ashburton à Paris, s'arrangeant pour voyager en compagnie du poète Robert Browning, qui connaissait bien le trajet[44]. Un concours de circontances désagréables, que cette étude tentera d'élucider, le conduisit à écourter son séjour. Il devait rester dix à quinze jours[45] ; il partit le matin du jeudi 25 septembre 1851, arriva à Paris le lendemain soir (après une traversée de huit heures et une nuit à Dieppe) ; le 30, il résolut de s'en aller dès que possible, brûlant les lettres d'introduction qui devaient lui permettre de rencontrer des personnalités françaises ; il fut de retour chez lui à Londres le jeudi vers minuit : l'ensemble du voyage ne dura qu'une semaine et quelques heures, soit cinq jours à Paris (le trajet prenait une, voire deux journées à l'époque).

Insomnie et insupportable oisiveté

Le voyage se passa bien, grâce aux bons offices de Robert Browning, qui s'occupa de toutes les formalités, ne laissant à Carlyle que le soin de patienter[46]. Carlyle s'amusa même de voir sur le bateau des hommes et des femmes français revenant d'une visite de l'Exposition Universelle[47]. S'il dormit bien à l'auberge à Dieppe, il ne put trouver le sommeil lors de sa première

[42]Thomas Carlyle, « Excursion (futile enough) to Paris ; autumn 1851 : Thrown on paper, when galloping, from Saturday to Tuesday, October 4-7, 1851 », série de trois articles publiés à titre posthume dans *The New Review*, volume V (juillet à décembre 1891), Londres : Longmans, Green, and co., 1891, 568 pp., n° 29 (octobre, pp. 298-307), n° 30 (novembre, pp. 385-394), et n° 31 (décembre, pp. 481-490). Le titre sera abrégé pour les besoins de cette section à « Excursion to Paris ».

Le même texte fut reproduit l'année suivante dans *Last Words of Thomas Carlyle*, (Londres : Longmans, 1892, 304 pp., pp. 149-191). C'est cette dernière édition, plus aisément disponible que le journal d'origine, qui sera utilisée, sous forme de l'abréviation « *Last Words* », suivie immédiatement du numéro de page. La pagination du volume V de *New Review* sera donnée plus loin entre parenthèses, précédée de la mention « *New Review* » (pour cette section, les références à cette revue concernent exclusivement le volume V, portant sur les mois de juillet à décembre 1891).

[43]James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 83-84.

[44]*Last Words* 149-151 (*New Review* 298-307)

[45]Voir la lettre de Jane Welsh Carlyle à Helen Welsh, CL XXVI, 185

[46]Voir CL XXVI, 186, et 189, où Carlyle fait remarquer que les Français sont bruyants et enclins à tout exagérer, même les formalités les plus minimes.

[47]L'Exposition Universelle de 1851 battait alors son plein à Londres ; elle réunissait les créations de dizaines de nations, et mit en évidence la supériorité industrielle de la Grande-Bretagne. Les Carlyle s'y rendirent au mois de mai, alors qu'elle venait d'ouvrir (CL XXVI, xxiii), et Jane Welsh Carlyle y retourna pendant le séjour à Paris de son époux (CL XXVI, xxiv et 193). Le 7 octobre, Carlyle se réjouit que cette grosse bulle de savon (« the big

nuit à Paris, se plaignant du bruit de la rue et de l'absence de rideaux à son lit[48]. Dans une lettre à son épouse, il ne put s'empêcher de faire remarquer que l'hôtel retenu par les Ashburton était non seulement le plus cher, mais aussi, surtout, le pire de la capitale en matière de conforts réels. Ayant en partie résolu ses problèmes d'insomnie grâce à un changement de chambre[49], ses premières impressions de Paris furent plutôt positives :

> Je demeurai à l'intérieur hier et me reposai sur les sofas, ou fumai en déambulant, pendant la plus grande partie de la journée ; ayant besoin de repos plus que de tout ce que Paris pouvait m'offrir. Mais c'est vraiment une jolie capitale ; et ce quartier a grandement embelli depuis la dernière fois que je le vis, il y a vingt-sept ans déjà[50] !

Les sentiments de Carlyle demeuraient cependant ambigus et changeants, puisque, le même jour, il décrit son oisiveté tour à tour comme volontaire et nécessaire (ci-dessus), et comme forcée et difficilement supportable (ci-dessous) :

> Paris est très lumineux, vivant et beau, et tout le monde ici est fort aimable avec moi : le seul inconvénient est que je n'ai rien à faire à Paris, si ce n'est « m'amuser » ; cette situation, je crois, risque de s'avérer difficile sous peu. [...] Toute la journée d'hier, je restai inactif, sortant seulement en voiture avec Lady Ashburton, et patientant pendant qu'elle rendait des visites ; Lady A. est retirée dans sa chambre jusqu'au soir[51].

Ainsi, Carlyle semble avoir reporté ses récriminations quant à ses insomnies sur le manque d'activité. Pourtant, son emploi du temps est plutôt varié : il rencontre des personnalités françaises et anglaises[52], va au théâtre[53], à des dîners, et se promène dans Paris avec Lord Ashburton, observant à loisir les scènes de rue. Il refuse par ailleurs des invitations à découvrir des musées[54] ou à dîner.

Soapbubble », CL XXVI, 195) doive être prochainement démontée.

[48]*Ibid*.

[49]*Ibid*. Voir aussi *Last Words* 167 (*New Review* 389), où Carlyle explique que sa nouvelle chambre, dotée de rideaux et d'une élégance certaine, est mieux que la précédente mais n'est tout de même pas très calme.

[50]« I stayed in the house yesterday and lay on sofas, or dawdled about smoking, the greater part of the day ; having need of *rest*, beyond anything that Paris c*d* offer me. But it is a pretty Capital indeed ; and greatly beautified in this quarter since I saw it, seven-and-twenty years ago : ah me ! », CL XXVI, 189 (lettre à John Carlyle du 28 septembre 1851)

[51]« Paris is very bright, brisk and beautiful, and everybody here is kind enough to me : only one drawback, I have nothing to do in Paris except « amuse » myself ; and that I believe might be difficult before long. [...] All yesterday I lay motionless, only went out in the carriage with L*d* A. and *sat* while he made calls ; Lady A. confined to her room till night. », CL XXVI, 187-188 (lettre à Jane Welsh Carlyle du 28 septembre 1851).

[52]Tennyson venait de regagner Paris après un séjour en Italie, et le ministre britannique des affaires étrangères, Lord Granville, vint rendre visite aux Ashburton (CL XXVI, 189).

[53]Carlyle dit notamment avoir vu une représentation de *La Gageure Imprévue* (*Last Words 162* (*New Review* 389) ; voir aussi CL XXVI, 194). Il reconnaît le talent des acteurs, tout en montrant peu d'estime pour des pièces qui lui paraissent superficielles, sans intérêt, voire même moralement répréhensibles.

[54]Voir *Last Words* 167 (*New Review* 389) Carlyle dit avoir décliné la suggestion de Lord Ashburton d'aller visiter des musées en compagnie de deux Français distingués (« gentlemen of distinction »).

Une ville intrigante, fête des vanités révolutionnaire

Dans un premier temps, Carlyle trouve que Paris est une ville « jolie » et « considérablement embellie »[55] depuis son dernier passage. « Excursion (futile enough) to Paris » abonde de remarques sur les changements que Carlyle, vivement intéressé, croit avoir distingués[56]. La majeure partie de la rue de Rivoli a été construite après sa précédente visite, et il lui trouve fière allure. Il observe aussi l'apparition de trottoirs et le vieillissement de certaines maisons ; il s'étonne qu'une statue de Louis XIV (Place des Victoires) ait été laissée durant la République[57], preuve que les révolutions, en particulier celle de 1848, sont toujours présentes à son esprit : c'est comme s'il en cherchait la trace dans le paysage urbain parisien. Il met d'ailleurs un point d'honneur à visiter la prison du Temple, et en particulier les appartements royaux, dont l'oratoire de Marie-Antoinette[58].

Les deux caractéristiques qui ressortent le plus, par ailleurs, de sa description de Paris, sont l'élégance et la saleté. Lorsqu'il évoque les changements intervenus place de la République (anciennement Place Louis XV, et future place de la Concorde), il dépeint l'endroit comme « un lieu élégant, et très français dans son élégance [...], le tout étant vraiment très élégant »[59]. A l'inverse, lorsqu'il dresse un tableau des environs du Louvre, il déclare que « tout avait l'air sale, non entretenu, ou insuffisamment entretenu,– l'humble balai de bouleau n'est peut-être pas l'instrument de prédilection de la France. »[60] Ainsi, distinction et crasse viennent participer au paradoxe quasi-constant qui caractérise la perception carlylienne de la France.

Quoi qu'il en soit, la fascination de Carlyle pour Paris reste entière. Ainsi, il est intrigué par les scènes de rue dont il est le témoin :

> Il est étrange de voir partout de telles multitudes de soldats, dans leurs pantalons rouges ; des patrouilles qui parcourent les rues toute la nuit, des sentinelles avec leurs lanternes qui sillonnent tout le Jardin des Tuileries. C'est un endroit curieux, et un peuple qui, s'il n'est

[55] « pretty », « greatly beautified », CL XXVI, 189

[56] *Last Words* 166-167 (*New Review* 388)

[57] *Last Words* 177 (*New Review* 481)

[58] *Last Words* 179 (*New Review* 483). Marie-Antoinette passa dans la prison du Temple de tristes moments de captivité, avant d'être transférée à la Conciergerie. Napoléon ayant fait effectuer quelques travaux, et la Garde Mobile ayant occupé les lieux en 1848, Carlyle trouva l'endroit quelque peu altéré et détérioré. Celui-ci n'était d'ailleurs ouvert au public qu'exceptionnellement, par le truchement d'une concierge. Celle-ci laissa Carlyle et Lord Ashburton couper et emporter un morceau de papier peint, et reçut des deux hommes trois francs de pourboire.

[59] « a smart place, and very French in its smartness [...], all very smart indeed. », *Last Words* 167 (*New Review* 388)

[60] « all looked *dirty*, unswept, or insufficiently swept,– the humble besom is not perhaps the chosen implement of France. », *Last Words* 167 (*New Review* 388). Il renchérit plus loin « cleanliness, neatness, neither in locality nor population, a conspicuous feature. », *Last Words* 173 (*New Review* 392-393).

> pas remarquable en soi, se trouve cependant dans une situation très remarquable[61].

Cette observation permet peut-être de mieux comprendre la dualité de la pensée de Carlyle vis-à-vis de la France. S'il refuse de plus en plus un statut de peuple-messie aux Français (voir le commentaire de *Latter-Day Pamphlets* dans la section qui suit), il ne peut néanmoins nier le caractère exceptionnel des situations où la France se retrouve. C'est pour cette raison qu'il est capable d'imaginer une France parvenant à une solution salutaire pour l'Europe, même si son opinion sur les individus qui la composent demeure mitigée et souvent défavorable.

Même lorsqu'il est particulièrement amer, après avoir décidé d'écourter son séjour, Carlyle confesse avoir apprécié la possibilité d'observer Paris :

> Mon seul vrai divertissement fut de me promener en voiture dans les rues en compagnie de Lord A., qui a un nombre infini de visites et d'achats à effectuer : je vois là à mon aise l'extérieur de cette ville étrange, et j'en retire, de ce fait, tout ce qu'elle peut m'apporter à ce stade[62].

Malgré sa curiosité et sa fascination intactes, Carlyle reste méfiant et peu désireux de se plonger dans la vie parisienne. Il déclare :

> Après midi, Lord Ashburton revint, et sortit rendre des visites, etc. ; j'allai avec lui dans l'attelage, traversant le « Pays Latin » et d'autres quartiers ; contemplant Paris paresseusement – là est la seule chose qu'il me plaît de faire dans cette ville étant donné les circonstances atuelles. Cette sorte d'« exercice », le plus éprouvant dont j'étais capable, me fit du bien[63].

Cette incapacité à faire autre chose qu'observer Paris depuis l'attelage de Lord Ashburton est peut-être davantage due à la fatigue qu'à une volonté d'éviter des contacts plus intimes avec la capitale. Cependant, Carlyle éprouve globalement le même choc, face à l'agitation et à la corruption, que lors de son premier séjour, en 1824. Dans une lettre à son frère, il couche sur le papier des considérations et des jugements assez proches de ceux émis vingt-sept ans auparavant, avec la reprise du thème de « Vanity Fair » :

> [...] une nouvelle et étrange scène de vie s'offrit soudain à moi, et je n'eus aucune objection à l'étudier, du moins avec les yeux. Quelle Fête des Vanités révolutionnaire, étrange, fière, originale, constamment en effervescence[64] !

L'omniprésence du mot « étrange » (« strange ») est d'emblée frappante ; elle continue dans le récit de Carlyle, comme dans ses correspondances, où le champ lexical de l'étrangeté est

[61] « It is strange to see such multitudes of soldiers all about, in their red trousers ; *patrols* scouring the streets all night, sentries with their lanterns everywhere over the Tuileries Garden. A curious place, and a people if not themselves notable yet in a condition very notable. », CL XXVI, 189

[62] « My one good entertain*t* has been to drive about the streets with Lord A., who has infinite calls, purchases &c to make : I see the *outside* of this strange City at my ease there, and so gain from it all that it has to give me at this juncture. », CL XXVI, 191

[63] « After noon, Lord Ashburton returned, out to make calls, &c. ; I with him in the carriage, into the *Pays Latin* and other quarters ; lazily *looking* at Paris, the only thing I care to do with it in present circumstances. Did me good, that kind of « exercise », the hardest I was fit for. », *Last Words* 168 (*New Review* 389)

[64] « [...] a strange new scene of life was suddenly laid open to me, which, as far as eyes would go, I had no objection to study. Strange, ever-simmering, quaint, conceited, revolutionary Vanity Fair ! », CL XXVI, 194

complété par les vocables « exotique » (« exotic », pour décrire les maisons comme les foules[65]) ou « singulier » (« odd ») :

> Paris me semble bien singulier depuis les réalités de Chelsea. Dans l'ensemble, c'est une entité sordide, en haillons, bien qu'elle soit dorée et ornée de volants. De toutes les Villes de la nature, j'ai le sentiment qu'elle a le moins de ressources pour nourrir l'âme d'un homme[66].

L'idée d'une aridité spirituelle française est une notion que l'on retrouve dans bien des textes de Carlyle, en particulier dans ceux portant sur le XVIIIe siècle et sur le scepticisme des Lumières. Elle renforce le caractère négatif et souvent contradictoire du point de vue de Carlyle sur la France. Elle n'altère pas, cependant, sa fascination pour les bâtiments anciens, l'atmosphère, et aussi les individus.

Un peuple superficiel et orgueilleux

Dès le début de son voyage, afin de se distraire du mal de mer sur le bateau, Carlyle observe les Français présents, et tire des conclusions qui ne sont guère flatteuses :

> Je m'amusai des visages français, et les expressions prostrées qu'ils manifestaient tour à tour[67] [...] Plusieurs d'entre eux étaient assez jolis, mais aucun n'avait la perfection de celui d'un gentleman :– je trouvai d'ailleurs ce genre de visage excessivement rare en France, de manière générale[68].

Ayant pu étendre ses observations à la terre ferme, Carlyle renchérit plus loin :

> Ceux appartenant à la catégorie des *gentlemen* (dans le sens strict du terme) me semblèrent extrêmement rares dans les rues de Paris, ou plutôt totalement introuvables. Peut-être est-ce dû à la saison, et sont-ils tous à la campagne[69] ?

Ainsi, Carlyle semble considérer le peuple français d'un seul bloc, lui prêtant des caractéristiques assez peu flatteuses. Ces conclusions sont renforcées dans sa pensée ultérieure, par exemple *History of Friedrich II* (voir le chapitre 7, où la notion de race est évoquée).

Une fois dans la capitale, Carlyle s'étonne également de la présence de nombreux soldats, qui lui paraissent constituer 5% de la population (CL XXVI, 196). Si ceux-ci suscitent son intérêt vaguement admiratif, il est plein de dédain pour la populace et ses distractions. Celle-ci,

[65] « Looked at the exotic old houses ; the exotic rolling crowd. », *Last Words* 178 (*New Review* 482)

[66] « Paris looks very odd to me across the realities of Chelsea. On the whole, a sordid, ragged kind of object, tho' frilled and gilt. Of all the Cities in nature I feel as if there were *least* there for the essential soul of man. », CL XXVI, 196

[67] Les Français, tout comme les autres passagers, sont prostrés en raison du mal de mer. Carlyle se livre d'ailleurs à une description humoristique de cette condition, incluant même les onomatopées correspondant au bruit des vomissements.

[68] « Amused myself with French faces, and the successive prostration of the same [...] Pretty enough were several of them, not perfectly like gentlemen any one of them :– indeed that character of face I found of the utmost rarity in France generally. », *Last Words* 154 (*New Review* 312).

[69] « The genus *gentleman* (if taken strictly) seemed to me extremely rare on the streets of Paris, or rather not discoverable at all. Perhaps owing to the *season*, all being in the country ? », *Last Words* 176 (*New Review* 394).

réunie autour du Champ de Mars, divertie par des défilés militaires et par des montgolfières, lui semble « superficielle »[70] et pleine d'orgueil[71]. Carlyle conclut, avec davantage de compassion :

> Mais ils sont tous civils, les pauvres diables ;– et, ainsi que je m'en suis fait la réflexion, ils sont résolus jusqu'à la moelle soit à avoir une forme de gouvernement authentique, soit à se battre perpétuellement (à de courts intervalles) jusqu'à la mort. C'est vraiment quelque chose de considérable, après tout, et certainement très tragique, étant donné leurs perspectives actuelles[72].

Carlyle exprime ici – presque à contrecœur – la même admiration pour les courageux révolutionnaires, et la même compassion pour le peuple que dans, par exemple, *The French Revolution*. Le cycle des révolutions françaises lui semble voué à continuer, faute d'atteindre jamais une solution institutionnelle satisfaisante, et ce, pour le plus grand désavantage des classes pauvres. Dans son récit de voyage, il souligne que les bourgeois bien habillés se rendant au travail constitutent un pourcentage fort négligeable de la population, par rapport aux foules d'indigents (*Last Words* 177 (*New Review* 481)). Un peu plus loin, il écrit :

> Dans ces rues étroites et ces pauvres boutiques sombres, etc., se dessinent des silhouettes telles celles de pauvres femmes, de petits enfants, les laissés-pour-compte[73] de la terre. « De quoi vivent-ils ? », se demandait-on avec surprise et chagrin.– Le général Catarrhe est toujours de la partie, le catarrhe, ou une autre maladie universelle. Mieux vaut repartir aussi vite que possible de là où l'on vient[74] ?

Malgré ce profond apitoiement, les seuls Français réellement méritants demeurent, pour Carlyle, ceux de la classe industrieuse :

> Je remarquai que les seuls hommes intelligents, réellement solides et compétents que j'avais vus étaient ceux de l'Industrie ; des chefs d'ateliers, des fabricants de bronzes, des chapeliers et d'autres personnes semblables : géants de stature et véridiques comme des prophètes, comparés à Thiers et à la canaille parlementaire et littéraire[75] !

Un peu plus tard, ayant eu l'occasion d'observer des boutiques d'objets en bronze et des librairies, Carlyle voit son impression confirmée :

> Une pensée germa peu à peu : là, parmi la classe industrielle, se trouve la charpente réelle de la société française ; les hommes véritablement forts et ingénieux de la France se trouvent

[70] « seichtheit », en allemand dans le texte, CL XXVI, 196

[71] « self-conceit », *ibid*. Voir aussi la description assez pittoresque dans *Last Words* 174 (*New Review* 393).

[72] « But they are civil all, poor devils ;– and, as I said to myself, have *resolved* into the marrow of the bone that they will *either* have something genuine to govern them or else will fight perpetually (at short intervals) till they all die. Which really is something considerable, after all. And very tragic surely, with their present outlooks. », CL XXVI, 196

[73] Selon *le Petit Robert* (2000), l'expression « les laissés-pour-compte » ne date que de 1873, soit une vingtaine d'années après le récit de Carlyle. Elle paraît néanmoins la plus appropriée pour traduire « the forlorn », forme substantivée plutôt inhabituelle de l'adjectif « forlorn », qui signifie « mélancolique, abandonné, délaissé, désespéré ».

[74] « In the narrow streets and poor dark shops, &c., such figures, poor old women, little children, the forlorn of the earth. « How do they live ? » one asked oneself with sorrow and amazement.–Catarrh general still in our party, catarrh or other illness *universal* in it. Better get home as soon as possible ? », *Last Words* 177 (*New Review* 481)

[75] « I remarked that the only *clever*, really solid and able men I saw were of the Industrial sort ; *chefs d'atelier*, manufacturers of bronzes, hatters and the like : giants in stature and veracious as prophets, in comparison with Thiers and the parliamentary and literary canaille ! », CL XXVI, 196 (Lettre à John A. Carlyle du 7 octobre 1851)

> là, à amasser de l'argent,– tandis que la classe politique etc. n'est qu'une représentation théâtrale, qui ira au diable[76] !

Carlyle manifeste une forte sympathie pour les travailleurs et pour les opprimés, ainsi que l'on pouvait s'y attendre : déjà dans *Past and Present*, et aussi, dans une certaine mesure, dans *The French Revolution*, il défendait leur cause. En revanche, il a perdu tout espoir en la classe politique française, après avoir cru un instant aux mesures mises en place par la seconde République, comme les ateliers nationaux de Louis Blanc.

Sorties mondaines insupportables et rencontre de personnalités déplaisantes

Faisant partie du cercle des Ashburton, Carlyle est amené à côtoyer ces hommes politiques pour lesquels, on vient de le voir, il a si peu d'estime. Carlyle avait déjà rencontré Thiers, et ne tenait guère à le revoir, mais les deux hommes se retrouvent chez les Ashburton. Dans « Excursion to Paris », Thiers est décrit comme replet, placide, l'air bon enfant, et extrêmement bavard – même Macaulay ne saurait, selon Carlyle, surpasser la volubilité de l'historien français[77].

Carlyle espère un moment rencontrer le Général Cavaignac (dont le frère avait été un de ses proches, ainsi qu'on l'a vu au cours du chapitre précédent), mais il finit par apprendre que ce dernier ne se trouve pas dans la capitale (CL XXVI, 189, 191-192). De même, Carlyle possède une lettre d'introduction pour Michelet, mais son départ précipité ne lui permettra pas de le rencontrer. Cependant, il rapporte une conversation avec Thiers au sujet de Michelet. Le passage est d'importance, puisqu'il est en général difficile d'évaluer les jugements de Carlyle et de Michelet l'un sur l'autre :

> A la fin, après que je me fus enquis de Michelet (pour lequel j'avais une lettre), nous eûmes brièvement une conversation plus littéraire. Thiers n'avait guère d'estime pour Michelet en tant qu'historien ; encore moins que moi. Un mépris bonhomme pour Michelet et pour ses soufflés[78] aériens de songerie hypothétique à la place de récit des faits. [...] Notre conclusion fut que M. Michelet avait peut-être quelque chose d'un « *sot* » ;– M. Lamartine, qui entre-temps avait aussi été amené dans la conversation, fut plutôt qualifié de « *fat* » (un dur jugement de ma part, que Thiers entérina en riant[79])

[76] « A reflection rose gradually that here, in the industrial class, is the real backbone of French society ; the truly ingenious and strong men of France are here, making money,– while the politician, &c., &c., class is mere play-actorism, and will go to the devil and bye ! », *Last Words* 180 (*New Review* 483-484)

[77] *Last Words* 168-169 (*New Review* 389-390)

[78] Carlyle emploie la métaphore du sabayon (« syllabub »), une crème mousseuse composée de sucre et de jaune d'œufs et aromatisée au vin, pour décrire la pensée de Michelet. Le soufflé a paru ici plus évocateur, culturellement, pour nos contemporains français.

[79] Les mots « sot » et « fat » sont en français dans le texte d'origine : « At length, on enquiry about Michelet (for whom I had a letter) we got into a kind of literary strain for a little. Michelet stood low in T.'s esteem as a historian ; lower even than in mine. Good-humoured contempt for Michelet and his airy syllabubs of hypothetic *songerie* instead of narrative of facts. [...] Our conclusion was, M. Michelet was perhaps a bit of a *sot* ;– M.

Quelques heures seulement après cette conversation avec Thiers, Carlyle fait, au cours du dîner, la connaissance de Laborde et de Mérimée :

> Thiers vint à quatre heures, et prononça d'immenses quantités de vaines paroles sans grand contenu ; puis deux autres « Hommes de Lettres » ou de « bureau », un certain Mérimée, et un certain Laborde[80] : *nichts zu bedeuten* [de peu de conséquence][81].

Si Laborde est vite écarté, Carlyle manifeste une certaine estime pour Mérimée, qu'il dépeint comme « une sorte de critique, d'historien, talentueux linguistiquement et dans d'autres domaines ; un homme dur, logique, mais excessivement stérile (que j'avais déjà vu à Londres, sans grande envie de le fréquenter davantage) »[82]. Carlyle dîne avec Lord Ashburton, Mérimée et Laborde, ne contribuant à la conversation – essentiellement sur le pape et sur Jeanne d'Arc – qu'en mauvais français (« very bad French ») et à contrecœur (« unwillingly »)[83].

Un autre soir, Lady Sandwich (la mère de Lady Ashburton) organise un dîner à la française que Carlyle trouve insupportable. S'accommodant mal de la nourriture, de l'assemblée bruyante et inintéressante, et de la nécessité de parler français, Carlyle prend ombrage des propos de Mérimée :

> Mérimée revint s'asseoir dans le salon du Meurice ; il s'attaqua à la littérature allemande : « Jean Paul [Richter], un sot superficiel de première importance ; » « Goethe, le meilleur, mais insignifiant, inintelligible, une piètre sorte d'écrivailleur raté (semblait-il) : » – Je ne pus en supporter davantage, mais allumai un cigare et me retirai dans la rue. « Vous n'êtes qu'un imbécile impertinent et blasphémateur ! » me restait en travers de la gorge ; je préférai me retirer sans l'en faire sortir[84] !

Lorsque Carlyle revient après avoir fumé son cigare, Mérimée s'est retiré, mais l'Ecossais demeure d'humeur massacrante, dort très mal et décide de quitter la capitale sur-le-champ. Ses amis le convainquent de rester un peu plus longtemps afin de pouvoir voyager avec Lord Ashburton le jeudi 2 octobre (CL XXVI, 190). Il y consent mais refuse de participer à tout dîner mondain ; il a renoncé à rencontrer quelque Français que ce soit :

Lamartine, who had meanwhile come in course too, being definable rather as a *fat* (a hard saying of mine, which T. with a grin of laughter adopted) », *Last Words* 171 (*New Review* 391).

[80] Il s'agit de Louis Adolphe Thiers (historien et homme politique, 1797-1877, déjà évoqué), de Prosper Mérimée (1803-1870), romancier, historien et traducteur, et du Marquis Léon Emmanuel Simon Joseph Laborde (1807-1869) homme politique et historien de l'art, conservateur au Louvre.

[81] « Thiers came at 4, and talked *immense* quantities of watery enough vain matter ; then two other « Men of Letters » or « office » one Mérimée, one Laborde : *nichts to bedeuten* [of no importance]. », CL XXVI, 187-188 (lettre à Jane Welsh Carlyle du 28 septembre 1851)

[82] « a kind of critic, historian, linguistically and otherwise of worth, a hard, logical but utterly barren man (whom I had seen before in London, with little wish for a second course of him. » (*Last Words* 171-172 (*New Review* 391)

[83] *Last Words* 172 (*New Review* 391)

[84] « Mérimée sat again in the drawing-room at Meurice's ; got upon German literature : 'Jean Paul, a hollow fool of the first magnitude ;' 'Goethe the best, but insignificant, unintelligible, a paltry kind of scribe manqué (as it seemed) :' – I could stand no more of it, but lighted a cigar and adjourned to the street. 'You impertinent blasphesmous blockhead !' this was sticking in my throat ; better to retire without bringing it out ! », *Last Words* 182 (*New Review* 484)

> Cavaignac n'est pas en ville, en fin de compte, lorsque nous lui rendons visite ; nous ne pouvons le voir ; les autres Français que je suis amené à rencontrer ne font que m'affliger et je préférerais ne pas les voir. [...] Je brûlerai aujourd'hui mes lettres d'introduction. Prosper Mérimée, qui estime que Goethe est un inférieur apprenti des Français, me suffit amplement en matière de « littérature »[85].

Une fois cette décision prise, Carlyle va prendre congé des Browning, qui suscitent son intérêt par leurs récits de la révolution italienne (*Last Words* 184 (*New Review* 486)). Il effectue une ultime promenade, afin d'observer une dernière fois le peuple et les hauts lieux parisiens, qui ne font que confirmer ses impressions précédentes. Carlyle ne devait plus retourner dans la capitale française, sauf – très brièvement – sur le chemin de Menton une quinzaine d'années plus tard.

Une dernière entrevue avec Thiers et Mérimée s'avère inévitable. Si Carlyle a pris ombrage de Mérimée, Thiers semble s'être offusqué du comportement de Carlyle, auquel il ne souhaite plus parler :

> Au bout d'une demi-heure environ, Thiers se retira en silence, sans m'avoir adressé la parole. On me dit qu'il est jaloux de mon manque de respect pour lui. Le pauvre, je n'ai aucun ressentiment d'aucune sorte envers lui ; et des trois, ou même d'ailleurs des Français que je connaisse (Guizot inclus), je le considère comme le meilleur homme[86].

Si l'estime de Carlyle pour Thiers est limitée, il est bien disposé à son égard, et dit même lui avoir envoyé ses compliments à son retour afin qu'ils se quittent en bons termes (*Last Words* 187, *New Review* 488). Les mots qui condamnent Guizot – « intrigant », « Tartuffe inquisiteur », « creux »[87] – sont bien plus durs, même si Carlyle est le premier à reconnaître que son jugement n'est pas basé sur une véritable connaissance de l'homme : « C'est ainsi que je me le représente,– d'après ses livres et son apparence, et j'évitai de lui parler la dernière fois qu'il nous rendit visite[88]. » Ce jugement est assez surprenant, car Carlyle, qui avait lu Guizot, s'était montré assez favorable sur ses travaux d'historien[89].

---

[85] « Cavaignac is *not* in town, after all, when we call upon him ; him we cannot see ; the other French*n* whom I fall in with are mere affliction to me, better *not* seen. [...] My introductions I will *burn* this day. Prosper Mérimée, who thinks Goethe an inferior Fr*h* apprentice, is enough of 'Literature' for me », CL XXVI, 191-192

[86] « Thiers, in about half an hour, glided out without any speech with me. I am told that he is jealous that I respect him insufficiently. Poor little soul, I have no pique at him whatsoever ; and of the three, or indeed of known Frenchmen (Guizot included) consider him much the best man. »

[87] « intriguant », « Inquisitor-Tartuffe », « hollow », *Last Words* 187 (*New Review* 488)

[88] « So I figure him,– from his books and aspect, and avoided to speak with him when he was last here. », *Last Words* 187 (*New Review* 488)

[89] On peut rappeler la déclaration de Carlyle, évoquée dans le chapitre précédent, au sujet des travaux historiques de Guizot : « Les idées de Guizot sur la Révolution anglaise ne sont pas vraiment les miennes, en ce qui concerne plusieurs aspects importants ; mais un homme aussi sérieux, instruit et en vue est absolument digne d'être entendu sur tout sujet aussi vital pour lui. C'est un homme sincère, empreint d'une résolution de fer et d'une sorte de froide dignité stoïque qui ne me sont pas indifférents ; il cherche son chemin à travers le Chaos qui est descendu sur nous et qui a supplanté tous les chemins et tous les pavés : ceci m'intéresse. »
Texte original : « M. Guizot's notions on the English Revolution are not quite mine, in several important respects ;

Une rupture consommée

L'irritation de Carlyle culmine donc à la suite des provocations – réelles ou imaginaires – de Mérimée ; il fait ses bagages et rentre à Chelsea après seulement quelques jours dans la capitale française. Sa rupture, ou du moins son sentiment d'inadéquation avec la France semble total lorsqu'il déclare :

> [...] aucun homme ne peut avoir moins à faire à Paris que moi, ou être davantage prêt à partir que je ne le suis ! De fait, je n'avais jamais fait auparavant de plongeon si stérile dans la Mer Rouge de boue, auquel la seule issue est de sortir en rampant quàm primum [dès que possible][90]

Le périple de Carlyle à Paris en 1851 est éclairant à plus d'un titre. Il permet de préciser ses relations avec la France, ses habitants, ses hauts lieux et certains de ses grands hommes. Il met aussi en évidence un changement achevé qui s'est accompli en Carlyle : impatient, amer, voire misanthrope, désormais, son regard sur la France n'est plus guère chargé d'espoir, même s'il guette, fasciné, les vestiges et les sédiments des révolutions qui l'ont autrefois passionné et qui lui semblent pouvoir éclater à nouveau. Il n'est pas exclu de discerner là les prémices de ses écrits pessimistes – souvent qualifiés de réactionnaires – où il dénigre les caractéristiques nationales françaises et où il préconise des formes de gouvernement plus autoritaires. Peut-être n'est-il pas fortuit que cette période charnière de la pensée de Carlyle coïncide avec un voyage en France : ce pays serait ainsi intrinsèquement lié au cheminement personnel et idéologique de l'Ecossais.

Quoi qu'il en soit, le décalage est grand entre l'imaginaire carlylien et la réalité : il est clair que ce qu'il voit le fascine (le peuple français n'est peut-être pas remarquable, mais la situation dans laquelle il se trouve l'est) mais ne lui plaît pas toujours. C'est peut-être pour cela qu'il prend plaisir à évoquer la révolution italienne (qui par ailleurs ne l'a jamais grandement intéressé[91]) avec les Browning : celle-ci est encore suffisamment floue, pour lui qui ne s'est jamais rendu en Italie, pour garder ses attraits intacts. Il est possible d'avancer l'hypothèse que

---

but so serious well-instructed and prominent a man is emphatically worth hearing on any subject that is so vital to him. I have read his Book, with respectful estimation and assent in many places, with respectful dissent in many others. A grave earnest man, full of iron resolution, and of a kind of cold stoical dignity which I am not insensible to, seeking his way thro' the Chaos that has come upon us and overset all paths and pavements : this is interesting to me. », CL XXV, 26

[90] « [...] no man can have less to do in Paris than I have, or be readier to quit it than I ! In fact, I never made such a fruitless jump into the Red-Sea of mud before, to which a sprawl out again quàm primum [as soon as possible] is the only sequel. », CL XXVI, 191

[91] Carlyle s'intéressait un peu à la révolution italienne, dans la mesure où le révolutionnaire Mazzini était un ami très proche de son épouse, et dans la mesure où elle était un symptôme d'une crise européenne générale. Il n'y consacre cependant pas grande place dans ses correspondances, alors que les remarques sur l'histoire et sur l'actualité françaises sont toujours abondantes.

la France, telle qu'elle est, contredit une certaine image de cette nation que s'est faite Carlyle, ou encore s'avère trop complexe et mouvante alors qu'il aimerait la voir se figer dans son propre paysage idéologique.

3 Fin du modèle historique français

Le voyage à Paris, riche en contrariétés et en réactions négatives, suggère que Carlyle avait modifié ses opinions sur la France et sur son devenir. Ce périple est le symptôme – et la confirmation – d'un changement progressif qui s'était imposé dans la pensée carlylienne : s'éloignant du modèle français, Carlyle critique également le modèle démocratique, le laisser-faire et l'émancipation des esclaves, préconisant un régime plus fort, presque militaire. C'est cette transition dans sa pensée – à laquelle le voyage à Paris sert, sinon de charnière, du moins de révélateur – qu'il s'agit ici d'analyser.

Le cycle des tyrannies et des révoltes : une vision de l'histoire devenue pessimiste

Carlyle, ainsi qu'on l'a vu, avait rencontré Louis Blanc en 1849[92], souhaitant l'interroger sur les ateliers nationaux, qui lui semblaient prometteurs. En mars 1849, le Français fit parvenir ses travaux à Carlyle, probablement le pamphlet *A l'opinion publique, le citoyen Louis Blanc. Journée du 15 mai* (Paris, 1848). Carlyle fut favorablement impressionné par ce récit des événements, qu'il jugea authentique et fidèle (CL XXIII, 260-261). Il alla plus loin, faisant état de son accord avec toutes les idées de Blanc :

> J'ajouterai que, en lisant tous vos Livres, je me suis trouvé en accord complet avec votre dénonciation, voire même l'exécration et l'excommunication, de la véritable forme de notre Société ; qui ne peut sembler belle ou vraie à un homme à l'esprit noble, mais qui trouve, en un tel homme, un ennemi vitupérant ou silencieux, et un adversaire jusqu'à la mort. Je suis également en accord avec ce que vous nommez « association, » – que je préférerais nommer simplement « gouvernement », sans lequel les êtres humains n'ont jamais vécu ni, je crois, ne pourront vivre, – il y aura d'immenses avantages, et des améliorations littéralement illimitées.
>
> Mais hélas, si l'on en juge par l'abîme de corruption dans lequel les populations du monde sont universellement plongées, et ont sombré si profond qu'elles ont perdu toute conscience, tout souvenir ou toute attente, à présent, – on pourrait craindre qu'un tel résultat ne puisse être atteint avant de longs siècles ; et qu'*il n'y ait peu de possibilités pour nous entre-temps, sinon de nouvelles insurrections suivies d'impostures !* Cependant, il est toujours bénéfique que les anarchies, par des barricades de rues ou d'autres moyens, se déclarent elles-mêmes anarchiques ; – dans l'ensemble, ce qu'il y a de bon dans chacun d'entre nous, sans exception, viendra un jour s'ajouter, très exactement, à la somme générale[93] !

[92] Voir le chapitre 3, à la fin de la section A

[93] « I will say further, that, in reading all your Books, I have found myself agree completely in your denunciation,

Ainsi, dans sa pensée sociale, Carlyle est toujours proche des idéologues français de la révolution de 1848, ou du moins des principes de gouvernement proposés par Louis Blanc, à savoir une sorte d'Etat-Providence avant l'heure, qui garantirait notamment le droit au travail[94]. Cependant, il semble peu optimiste quant à un succès prochain de telles tentatives. Ainsi que le montre le passage en italiques ci-dessus, il nourrit désormais la notion d'un cycle prolongé de tyrannies et de révoltes. Il fait presque l'éloge de l'anarchie comme phase de destruction indispensable. Il est possible de voir là les prémisses de la pensée pessimiste qui domine la fin de sa vie. Il conserve pourtant l'idée positive – développée, en particulier, dans *Past and Present* – que chacun (même si sa profession est humble) finit par contribuer, à sa façon, à la somme du progrès de l'humanité.

Un lien à la France affaibli mais persistant

Carlyle, qui appréciait Louis Blanc, le réinvita chez lui à plusieurs reprises, mais non sans évoquer, même dans ses lettres à ce dernier, sa prise de distance par rapport à la France et surtout par rapport à son langage :

> Je doute que vous lirez jamais autant d'anglais à l'état manuscrit ; et, malheureusement, j'ai vraiment perdu l'habitude d'écrire en français, même mauvais, ces sept dernières années ou même plus. Revenez nous voir, néanmoins, et j'essaierai à nouveau. Il y a des hommes auxquels on peut un peu parler, presque sans langage[95].

Ainsi, Carlyle était devenu incapable de converser en français, depuis, notamment, le décès de Godefroy Cavaignac[96]. Cependant, il estimait que la difficulté linguistique pouvait être dépassée, dans le cas de personnes ayant des affinités – en particulier intellectuelles – suffisamment fortes. De même, de 1837 à 1848, il ne publia rien qui portât directement sur la France,

---

or were it even execration and excommunication, of the actual figure of Society ; which cannot seem beautiful or true to any noble-minded man, but must find in every such man a loud or silent enemy, and adversary to the death. I agree too that in what you call « association, » – which I should prefer to call just *government*, without which human beings never lived, nor I believe can live,– there will be immense advantages, improvements literally without limit.

But alas, to judge by the abyss of corruptions in which the universal populations of the world are steeped, and sunk beyond consciousness or reminiscence or anticipation, at present,– one might fear, such a result must lie long centuries away from us ; and *little in the meanwhile but new insurrections followed by charlatanisms be possible for us !* However, it is always beneficial that anarchies do, by street barricades or otherwise, *declare* themselves anarchic ;– and on the whole, there is no *good* in any of us but will one day be added, very exactly, to the general sum. Courage, therefore ! » CL XXIII, 261, 28 mars 1849 (passage mis en italiques par mes soins).

[94] Voir le chapitre 3, section C, pour un exposé plus détaillé de la pensée de Louis Blanc.

[95] « I doubt you will never read so much English in the manuscript state ; and unluckily I have quite lost the habit of writing even bad French, for these last seven years or more. Come down again, however, and I will try again. There are some men one can speak a little with, almost without language. » CL XXIII, 261 (lettre du 28 mars 49).

[96] Ainsi qu'on l'a vu dans la section précédente, la contrainte de devoir converser en français rendit son voyage à Paris en 1851 d'autant plus pénible.

mais il continua d'exprimer une pensée sociale ayant en grande partie pour origine ses réflexions sur la Révolution française. En effet, il percevait cette dernière comme une révolte des opprimés contre la tyrannie et l'injustice, en particulier sociales : sans aller jusqu'à souhaiter une solution aussi brutale pour son propre pays, il estimait la lutte contre l'oppression légitime[97].

La France, pays repère pour l'Ecosse et pour l'Irlande

Il semble que la France, quelle que soit sa disgrâce, serve toujours en partie de modèle, ou du moins de repère historique dans la pensée de Carlyle. Dans une lettre du 29 mars 1849 à John Gibson Lockhart[98], Carlyle, encore enthousiaste pour la République française, dit apprécier le caractère décisif, voire autoritaire, des interventions du Général Cavaignac. De telles actions lui semblent supérieures aux palabres du parlement, qui ne déboucheraient, au mieux, que sur des solutions temporaires :

> Bien des palabres supplémentaires seront requises, me semble-t-il, avant qu'une véritable loi pour les pauvres à l'anglaise soit passée en Ecosse[99] ; mais ils seront obligés d'en arriver là, même s'ils se voilent la face ;– et même cette solution (Dieu le sait !) n'apportera pas une stabilité très durable. Les Palabres[100] ont été longtemps bruyantes ; mais les Faits, à notre époque, le deviennent encore plus,– aussi tonitruants que le canon de Cavaignac et que le tonnerre des dieux ! Je confesse que je ne suis pas mécontent que ce chenil bestial doive soit disparaître totalement, soit être rendu un peu plus humain.– La prophétie de Peel, l'autre jour, n'était-elle pas une sorte de lueur, semblable à une aurore[101] qui se lèverait peu à peu sur l'horizon ? Si cet homme a dix ans de plus à vivre[102], il peut encore accomplir de grandes choses[103].

En dépit de cette réévaluation plutôt positive de la France, sinon comme modèle à suivre, du moins comme exemple de pays où l'action l'emporte sur de stériles paroles, Carlyle manifeste

[97] Voir le chapitre 7, section B, qui détaille les sentiments partagés de Carlyle vis-à-vis des révolutionnaires : éprouvant de la compassion pour leur sort et de la solidarité pour leur cause, il condamne leurs méthodes (même s'il les jugeait inévitables) et les décrit parfois comme une horde sauvage primitive.

[98] John Gibson Lockhart (1794-1854), homme de lettres.

[99] L'Ecosse ne s'était pas entièrement alignée sur l'Angleterre en ce qui concernait la loi sur les pauvres. L'Angleterre avait passé une loi en 1834 qui, même si elle restait très critiquée, était davantage adaptée à la situation actuelle que la précédente, laquelle datait de la fin du règne d'Elizabeth I (1601).

[100] Ce sont les débats parlementaires que Carlyle qualifiait régulièrement de « palabres », les jugeant peu productifs.

[101] L'aube évoquée fait très probablement référence aux projets de Peel visant à une redistribution équitable des terres irlandaises.

[102] Le souhait de Carlyle ne fut pas exaucé : Sir Robert Peel mourut le 2 juillet 1850, soit quinze mois environ après la rédaction de cette lettre.

[103] « There will be required, I perceive, a very great deal more palaver before they get a real English Poor-Law passed for Scotland ; but to that conclusion, if they should paint an inch thick, they will be obliged to come ; – and even that (God knows !) will not stead them very long. Palaver has been loud very long ; but Fact, in these times, is getting still louder, – loud as Cavaignac's cannon and the thunder of the gods ! I confess I am not sorry that this brutish dogkennel is either to be cut off altogether or made more human a little. – Was not Peel's prophecy, the other week, a kind of gleam as of something like a dawn that *would* get above the horizon by and by ? If there lay ten years more of life in that man, he might still do great things. », CL XXIII, 262

vite une certaine désillusion.

« The Present Time » : le modèle historique français remis en question

L'article « The Present Time » (1er février 1850)[104], qui constitue ultérieurement le premier texte de *Latter-Day Pamphlets*, montre la désillusion de Carlyle quant au devenir de la France et, plus généralement, de l'Europe. Il y décrit une nouvelle ère, caractérisée par la confusion[105], et a recours abondamment aux champs sémantiques de la tromperie, de la faillite et de la mort[106]. Dans un premier temps, les Français font figure de soldats de la liberté et de peuple messie, dont on attend les initiatives. Ayant souligné que Paris fut, pendant les soixantes années précédentes, la « Ville des Insurrections » (« the City of Insurrections », LDP 4), Carlyle écrit :

> Les Français se piquaient d'être, même s'il y avait beaucoup d'autres choses qu'ils n'étaient pas, du moins *les « soldats élus de la liberté »*, qui se trouvaient à la tête de tous les êtres, dans cette quête du moins ; et qui étaient devenus, comme leurs orateurs, leurs éditeurs et leurs littérateurs le leur avaient assidûment appris, un Peuple dont les baïonnettes étaient sacrées, *une sorte de peuple messie*, sauvant un monde aveugle malgré son manque de collaboration, et gagnant pour lui-même une gloire terrestre et même céleste vraiment très considérable[107].

Etant donné ce rôle auto-proclamé des Français[108], on s'attend à ce que la France prenne l'initiative de toutes les séries d'insurrections européennes, comme ce fut le cas en 1848, année où l'Europe « explosa »[109]. Ce rôle en apparence prestigieux ne serait en fait, selon Carlyle, que révélateur d'un manque de sagesse menant inévitablement à la misère :

> Peuple glorieux et immortel, sublimes citoyens français, barricades héroïques ; triomphe de la liberté civile et religieuse – ô ciel ! l'un des malheurs privés les plus inévitables, pour un homme sincère dans de telles circonstances, réside dans cet effet de rhétorique et de

[104] « The Present Time » (1er février 1850), in *Latter-Day Pamphlets* (1850), Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 299 pp, pp. 1-40. Rappel : l'abréviation « LDP » sera utilisée pour « *Latter-Day Pamphlets* ».

[105] LDP 1

[106] LDP 8-9, et surtout 10-11

[107] « The French people had plumed themselves on being, whatever else they were not, at least *the chosen 'soldiers of liberty'*, who took the lead of all creatures in that pursuit, at least ; and had become, as their orators, editors and litterateurs diligently taught them, a People whose bayonets were sacred, *a kind of messiah people*, saving a blind world in its own despite, and earning for themselves a terrestrial and even celestial glory very considerable indeed. », LDP 4. Passages mis en italiques par mes soins.

Note de traduction : le verbe « to plume » est un synonyme assez rare de « to pride », en particulier dans l'expression « to pride oneself on being... » (être fier, se féliciter d'être) ; il ajoute un caractère imagé puisque sémantiquement il renvoie aussi à l'idée de plumage – ici revendiqué, mais pas nécessairement à juste titre.

[108] Cette remarque de Carlyle sur le rôle joué par les orateurs, les éditeurs et les hommes de lettre français dans la perception de la France rappelle les considérations de Michelet au début de son ouvrage *Le Peuple*. Michelet suggère notamment que l'on a tant écrit sur la France, en l'examinant sous toutes ses coutures, que les défauts de ce pays ont été considérablement amplifiés. Voir le chapitre 6, section C, pour une comparaison plus détaillée entre Carlyle et Michelet.

[109] « [...] toute l'Europe explosa, à l'infini, incontrôlable ; et nous eûmes l'année 1848, l'une des années les plus singulières, les plus désastreuses, les plus incroyables, et, dans l'ensemble, les plus humiliantes que le monde européen vit jamais. » (« [...] all Europe exploded, boundless, uncontrollable ; and we had the year 1848, one of the most singular, disastrous, amazing, and, on the whole, humiliating years the European world ever saw. », LDP 5)

> psalmodie sur la multitude, venant de la stupide gorge humaine universelle ; noyant pour l'heure toute réflexion quelle qu'elle soit, hormis celle, affligeante, que l'on est entré dans une époque funeste, lourdement chargée, à l'imbécilité têtue, et que l'on doit se résigner et y assumer son rôle[110].

Ainsi, les héroïques explosions françaises ne seraient pas bienvenues pour un homme sincère : au contraire, il devient difficile de penser au milieu de joutes oratoires et d'une époque aussi pénible.

Ayant donc montré les limites du modèle français, Carlyle définit et remet en question la démocratie en tant que régime. C'est la Grande-Bretagne, et non plus la France, qui se voit alors érigée en modèle européen de démocratie. En effet, son parlement s'est révélé durable et efficace, suscitant des espoirs et des vocations chez les autres nations (LDP 12). Carlyle ne se range pas aux avis contemporains, estimant que la démocratie et le parlementarisme sont loin d'être des formes de gouvernement efficaces (LDP 13). Un « capitaine fantasmagorique » (« phantasm captain ») ne saurait guider le navire national de façon satisfaisante (LDP 14). Historiquement, le modèle démocratique n'a jamais fonctionné, comme l'atteste l'expérience des Grecs, des Romains, et, surtout, des Républiques françaises (LDP 16)[111]. Ainsi, dans *Latter Day Pamphlets*, la France devient un symbole de la faillite des démocraties.

Ayant constaté l'échec français, grec, romain, américain et même britannique[112], Carlyle dénonce l'impossiblité éternelle de la démocratie, l'univers étant une monarchie. La personne la plus noble aux yeux de Dieu devrait avoir le pouvoir, or ce n'est pas elle qui serait élue au suffrage universel (LDP 19). Le premier droit de l'homme serait celui d'être gouverné (de plein gré ou non) par les sages, le gouvernant le plus apte étant celui qui a le moindre désir de l'être. Il serait impossible de se passer de gouvernement réel, sans dériver vers le laisser-faire et vers

[110] « Glorious and immortal people, sublime French citizens, heroic barricades ; triumph of civil and religious liberty – O Heaven ! one of the inevitablest private miseries, to an earnest man in such circumstances, is this multitudinous effect of oratory and psalmody, from the universal foolish human throat ; drowning for the moment all reflection whatsoever, except the sorrowful one that you are fallen in an evil, heavy-laden, long-eared age, and must resignedly bear your part in the same. », LDP 9. Note de traduction : l'emploi par Carlyle de l'adjectif « long-eared » (« aux longues oreilles ») pour décrire son époque est originale, à tel point que la citation figure dans l'Oxford English Dictionary. « Lond-eared » n'est pas ici à prendre dans son sens littéral, mais prête plutôt au nom qu'il accompagne les propriétés de l'âne, à savoir, en particulier, obstination et stupidité.

[111] Carlyle réfute aussi le modèle américain, malgré le caractère très positif des origines anglo-saxonnes des colons. En effet, le pays peut, selon lui, vivre ainsi sans vrai gouvernement, mais seulement tant qu'il y a des terres non cultivées à prendre, et des populations qui respectent le shérif (LDP 17). Carlyle fait ainsi partie de ceux qui estiment que la relative stabilité des Etats-Unis finira en même temps que la frontière (à moins, d'ailleurs, que le shérif ne s'avère dépassé avant).

[112] Carlyle estime que le modèle britannique, très difficile à imiter pour les autres nations, ne pourra pas de toute façon continuer ainsi, et courra à sa perte : les pairs et les personnes de qualité seront remplacés sous peu par des capitalistes sans scrupule, et les hommes d'Eglise, qui font preuve de patience et de probité, par des orateurs et par des éditeurs élus (LDP 27).

le culte de l'argent ; aussi, Carlyle défend une forme de gouvernement plus forte (LDP 20), avertissant ses compatriotes qu'ils pourraient, à leur insu, se retrouver dans la même situation que la France :

> Je ne suppose pas qu'un seul de mes lecteurs, ou que, d'ailleurs, de nombreuses personnes en Angleterre, aient beaucoup de foi en la Fraternité, en l'Egalité et en les Milleniums Révolutionnaires prêchés par les Prophètes français de cette époque : mais il existe bien des mouvements, ici aussi, qui tendent à aller inévitablement dans la même direction ; et des hommes respectables, qui seraient effarés par la République Rouge et par ses corollaires, me semblent s'acheminer à toute vitesse vers cet objectif ou un autre fort semblable[113] !

Ainsi, Carlyle estime – exactement comme il l'avait fait au début des années 1840 durant les beaux jours du chartisme – que la Grande-Bretagne pourrait se diriger vers une révolution et vers une république à la française. Par ailleurs, sa critique de la démocratie s'assortit d'une diatribe contre l'émancipation des esclaves : il dénonce la fin des relations ancestrales entre les hommes. Avec l'abolition de l'esclavage et le suffrage universel, c'est pour lui comme si le sacrement du mariage avait été remplacé par celui du divorce : le tissu social s'en trouve altéré et distendu, pour le plus grand danger de tous (LDP 21-22). L'absence de gouvernement fort, sous une démocratie par exemple, équivaudrait à l'anarchie, menant au triomphe de la cupidité, de la folie et du vice (LDP 25).

Anti-capitalisme et autoritarisme combinés : une clé cruciale de l'attitude envers la France ?

Si la France révolutionnaire et républicaine constitue un dangereux exemple que la Grande-Bretagne pourrait suivre à son insu, l'inverse est aussi vrai. Ayant critiqué la notion de liberté anglaise, qui équivaut au triomphe du capital, Carlyle laisse entendre que c'est la France qui serait susceptible de suivre le modèle britannique, avec des conséquences néfastes :

> Il est assez curieux que le modèle, pour le monde actuel, soit l'Angleterre et sa constitution ; toutes les nations s'efforcent de le copier : la pauvre France, qui a nagé, ces soixante dernières années, dans des mers de dissolution et de confusion affreuses, est résolue à atteindre cet état béni de vote libre, ou à mourir en le recherchant[114].

Le discours de Carlyle, dans son ensemble, s'avère assez paradoxal : il dénonce le capitalisme et le libre-échange, dans des propos qui ne sont pas sans ressembler à ceux de Marx ; en même temps, il s'oppose au suffrage des masses et il préconise un régime plus autoritaire, se

[113] « I do not suppose any reader of mine, or many persons in England at all, have much faith in Fraternity, Equality and the Revolutionary Milleniums preached by the French Prophets in this age : but there are many movements here too which tend inevitably in the like direction ; and good men, who would stand aghast at Red Republic and its adjuncts, seem to me travelling at full speed towards that or a similar goal ! », LDP 21

[114] « Curious enough : the model of the world just now is England and her Constitution ; all nations striving towards it : poor France swimming these last sixty years in seas of horrid dissolution and confusion, resolute to attain this blessedness of free voting, or to die in chase of it. », LDP 26

rapprochant ainsi de l'extrême droite. Là réside peut-être la clé, ou une des clés, du jugement ambigu de Carlyle sur la France : il approuve que ce pays n'ait pas succombé au libre-échange anglais[115] et tente de faire intervenir un Etat-providence pour aider les pauvres, en particulier lorsqu'il s'agit de l'organisation du travail. C'est pour cette raison qu'il est plein d'espoir et de fascination face aux événements de 1848 et à la nouvelle république où semblent d'abord s'imposer les idées sociales de Louis Blanc. En même temps, étant partisan d'une autorité forte de l'Etat, il approuve les interventions musclées de Cavaignac, mais non les aspects démocratiques du régime français, qui visent à donner le pouvoir à un peuple pour lequel il a de la compassion, mais dont il condamne le manque de sagesse. Cette attitude expliquerait pourquoi, temporairement, Carlyle réserve son jugement sur Louis-Napoléon, espérant encore qu'il sera un nouveau Cromwell, ferme mais sage[116].

Ces conclusions sont renforcées par le fait qu'une des dernières expressions clés[117] de « The Present Time » est « l'Organisation du Travail »[118]. Préconisant la fermeture des *workhouses*, un gouverneur fictif créé par Carlyle incite les travailleurs à s'enrôler dans des « Régiments de la Nouvelle Ere »[119] qui seraient irlandais, écossais et anglais. Ces régiments serviraient, non pas à combattre les Français (que Carlyle estime pacifiques envers la Grande-Bretagne) mais à transformer les terres incultes en terres arables (LDP 37). Ce projet, qui ressemble fortement aux ateliers nationaux de Louis Blanc évoqués en fin de chapitre 3, impliquerait de nouvelles relations entre les hommes, définies par des conditions rigoureuses. S'adressant en particulier aux économistes[120], Carlyle insiste sur la nécessité de découvrir du travail pour les pauvres :

[115]La France étant moins développée industriellement, elle n'a pas vraiment eu l'occasion de pratiquer le laisser-faire économique à l'anglaise. C'est d'ailleurs ce que fait remarquer Michelet dans *Le Peuple* (voir chapitre 6), en espérant que la France se gardera bien de suivre le modèle britannique.

[116]Carlyle exprime la difficulté de trouver le gouverneur idéal, homme très rare, qu'il compare au Christ, et à qui on préférera un Barabbas hérétique et chartiste (LDP 28-29). Les gouvernements actuels, titubants, devraient pourtant chercher de l'aide et se reposer sur un gouverneur capable de résoudre le problème de la pauvreté, la loi anglaise sur les pauvres (datant de 1834) menaçant de s'avérer désatreuse (LDP 31-33).

[117]Carlyle fait prononcer à un premier ministre imaginaire un discours aux pauvres du royaume (LDP 33-40). Les pauvres, dont le nombre s'accroît constamment, devraient être guidés, et les notions d'émancipation, de liberté, de suffrage, de libertés civiles et religieuses sont essentiellement absurdes (LDP 34). Seuls les hommes sages seraient libres, et les travailleurs seraient de la même nature que les esclaves (Carlyle assimile les travailleurs libres d'Irlande aux esclaves émancipés des colonies), et seul Dieu pourrait les émanciper (LDP 36). Il serait d'ailleurs injuste d'entrenir les hommes oisifs mais capables de travailler (36) ; la permanence (dont le lien de l'esclavage) est préférable au nomadisme (37). Le discours conclut sur l'Organisation du travail, une question laissée quelque peu en suspens.

[118]« The Organisation of Labour », LDP 40

[119]« Regiments of the New Era », LDP 37

[120]Carlyle adresse directement plusieurs paragraphes aux économistes, qu'il surnomme « Respectables Professeurs de la Science Lugubre » (« Respectable Professors of the Dismal Science », LDP 38), une expression demeurée célèbre. Il dit avoir lu leurs livres où ils se réjouissent du libre échange, et il souhaite attirer leur attention sur le problème critique des workhouses (LDP 39).

celui-ci pourrait consister en un assèchement des marécages, ou en un défrichage des forêts, lesquels demanderaient une obéissance pareille à celle des soldats (LDP 39). Carlyle envisage donc de grands projets publics[121] et le paradoxe de sa pensée sur la France est confirmé : tout en niant que ce pays soit un modèle à suivre, il s'inspire notamment des projets de Louis Blanc en 1848-1849.

Carlyle préconise ainsi un changement de direction pour l'Europe tout entière (y compris la France), qui s'achemine très rapidement vers la démocratie (LDP 29). Il s'agit de mettre en œuvre des mesures, et non d'en débattre ainsi que le font les divers parlements. L'Europe est arrivée dans la nouvelle ère qui avait été prédite, mais celle-ci ne regorge pas de lait et de miel, bien au contraire, plutôt de monstres, qu'il faudrait combattre par un acharnement au travail (LDP 40). Dans ce contexte, la France présente à la fois les caractéristiques du monstre démocratique, et celles du remède social paternaliste.

Le pessimisme historique des conversations de 1856

« Conversations with Carlyle »[122], qui est un compte rendu par William Knighton des conversations qu'il a eues avec Carlyle en 1856, confirme l'impression pessimiste qui se dégageait déjà de *Latter Day Pamphlets* à la suite notamment de l'échec de la révolution française de 1848. Le document requiert une certaine prudence, puisqu'il s'agit de propos de Carlyle rapportés par un tiers qui n'est pas nécessairement objectif[123]. En même temps, Carlyle était susceptible de faire preuve de moins de réserve dans ses paroles (en particulier en s'adressant à un admirateur comme Knighton) que dans ses écrits, d'où l'intérêt de cette source à l'origine orale.

Knighton nous apprend que les conversations de Carlyle portaient surtout, en 1856-1857, sur l'avènement des démocraties à travers les révolutions, et sur le déclin progressif et néfaste de la moralité qui, il en avait le sentiment, touchait la Grande-Bretagne[124]. Face à cette « époque des

[121]Les paroles de Carlyle ont un caractère quelque peu prophétique, puisque les grands travaux publics aident ultérieurement le monde occidental à sortir de crises économiques graves. On peut songer, par exemple, à ceux mis en œuvre sous Mussolini, ou sous F. D. Roosevelt pour plus de trois milliards de dollars (Hugh Brogan, *The Penguin History of the United States of America* (1985), Londres : Penguin, 1990, viii, 740 pp., p. 545).

[122]« Conversations with Carlyle », in *Contemporary Review*, Londres : Strahan and co., vol. 34, juin 1881, 1018 pp., pp. 904-920.

[123]Knighton évoque, en introduction, une grande intimité avec Carlyle, qu'il aurait vu toutes les semaines pendant de nombreux mois. De même, son épouse serait devenue une grande amie de Jane Welsh Carlyle. Or, les Knighton ne sont pas du tout mentionnés, par exemple, dans la biographie de James Anthony Froude, qui pourtant fréquentait les Carlyle à la même époque (*Thomas Carlyle, a History of his Life in Londond, 1834-1881*, *op. cit.*, vol. 2)

[124]« Conversations with Carlyle », *op. cit.*, p. 905

impostures »[125] religieuses, sociales et politiques, une révolution semblait nécessaire à Carlyle, qui aurait déclaré :

> C'est exactement ce dont nous avons besoin – une révolution en profondeur ; mais *non une Révolution sur le modèle français* – une révolution calme, paisible, et raisonnable. Mais je ne vois pas de salut pour cette époque – elle doit simplement courir à sa perte à sa manière, puis [...] il y aura des révolutions et de mauvais gouvernements en cycles – en des cycles éternels, pour autant que je puisse voir[126].

Le pessimisme de Carlyle ne fait pas de doute ici : selon lui, révolutions et mauvais gouvernements continueront d'alterner, comme il l'avait déjà suggéré dans sa lettre à Louis Blanc (CL XXIII, 261) du 28 mars 1849, citée plus haut dans cette section. L'idée carlylienne d'une anarchie ou du moins d'un nouveau gouvernement temporairement nécessaires rejoint la doctrine de Saint-Simon sur les « époques critiques ». Celles-ci seraient pour les saint-simoniens des périodes sans puissance morale, sans lois, mais permettant la dissolution d'un ordre social insoutenable[127]. Quelle que soit la proximité de ses idées avec celles des saint-simoniens, Carlyle semble être devenu davantage pessimiste au fil des ans, puisque ce cycle de destruction lui paraît destiné à durer l'éternité, et non plus de longs siècles. Cependant, il exprime aussi l'idée, ici, d'une révolution nécessaire, même, semble-t-il, pour la Grande-Bretagne, alors qu'il avait jusqu'alors mis en garde contre de tels événements. La France ne servirait pas de modèle[128].

Carlyle confirme son vif intérêt pour la France, en particulier lors de sa visite de 1824, mais il dit avoir abandonné tout espoir pour Paris, ainsi que pour son peuple vide et superficiel[129]. Les hommes de lettres français ne font pas exception à sa critique, en particulier Lamartine, dont les ouvrages ne mériteraient pas le nom d'« histoire ». Selon Carlyle, le poète, considéré comme le plus grand génie français de son époque, ne serait capable que de vent, de caricatures et d'hypocrisie. Thiers est moins violemment critiqué, son histoire de la révolution étant intelligente bien qu'inexacte. Quant à Guizot, Carlyle ne peut lui pardonner ses opinions en faveur de Louis-Philippe[130]. Ayant décrit le peuple et les intellectuels français en des termes assez peu

[125] « age of shams », *ibid*.

[126] « That's exactly what we do want – a thorough revolution ; but *not a Revolution after the French model* – a quiet, peaceful, sensible revolution. But I see no help for these times – they must just go to perdition their own way, and then [...] revolutions and misgovernment in cycles – in eternal cycles, so far as I can see. », « Conversations with Carlyle », *op. cit.*, pp. 905-906. Passage mis en italiques par mes soins.

[127] *Exposition de la Doctrine de Saint-Simon, Première année, 1828-1829*, *op. cit.*, pp. 46-47

[128] Dès *The French Revolution* (1837), Carlyle avait réprouvé les méthodes sanglantes des révolutionnaires tout en louant la justesse de leur cause. Cependant, il ne rejetait pas alors entièrement cette Révolution comme source possible d'inspiration, alors qu'il semble ici la considérer d'un seul bloc négatif.

[129] « Conversations with Carlyle », *op. cit.*, p. 911. Carlyle évoque notamment ses observations sur l'amusement futile des Parisiens enthousiasmés par une montgolfière.

[130] Pour les commentaires sur Lamartine, Thiers et Guizot, voir « Conversations with Carlyle », *op. cit.*, p. 912.

favorables, Carlyle prononce son jugement sur le pays tout entier :

> Un misérable pays ! Je pensai jadis que la Révolution évoluait vers un état de choses plus élevé, plus saint ; mais je me rends compte de mon erreur à présent. La France, comme l'Angleterre, devra traverser le baptême de feu et de sang qui nous attend tous, avant que quelque chose de mieux puisse en sortir[131].

L'expression « baptême de feu » était déjà présente au cœur de *Sartor Resartus*[132], pour évoquer un tournant majeur dans la formation du protagoniste principal. Ici, la notion est appliquée à des nations entières plutôt qu'à un individu. Ainsi, la France, malgré ses nombreuses révolutions, ne serait pas plus avancée que la Grande-Bretagne, même si Carlyle concède avoir cru qu'elle évoluait vers un statut plus haut et plus divin. Carlyle refuse désormais de voir un progrès conséquent ou pertinent dans les événements français de 1789, 1830 ou 1848. Il entérine ici la fin de ce qu'il considère être ses illusions sur la France. Il continue de prédire une destruction prochaine pour l'Europe qui court à sa perte spirituelle, et préconise un retour à la foi et à l'honnêteté[133], concluant que seul un gouvernement par les plus sages pourra sauver le monde[134].

B La France présente dans l'ombre

1 *The Guises,* projet français secret et inachevé

Un manuscrit mystérieux

The Guises[135], manuscrit inachevé d'une histoire de la Renaissance française, est un texte énigmatique, qui porte à la fin la date du 6 octobre 1855. Les biographes et les bibliographes de Carlyle ignorent souvent son existence, car il est longtemps resté inédit, et il n'est par ailleurs mentionné nulle part dans les correspondances ou dans le journal du penseur écossais. Pourtant, ce dernier était souvent enclin à évoquer ses travaux en cours, en particulier dans ses lettres à

[131] « A wretched country ! I once thought the Revolution was working itself out to a higher, holier state of things ; but I find my mistake now. France, like England, will have to go through the baptism of fire and blood that awaits us all, before anything better can come out of it. », « Conversations with Carlyle », *op. cit.*, p. 912-913.

[132] « Fire-baptism », *Sartor Resartus, op. cit.*, pp. 129 et 130

[133] « Conversations with Carlyle », *op. cit.*, pp. 917-918

[134] « Rien ne nous sauvera si ce n'est le gouvernement des sages. Les gens me demandent comment l'obtiendrons-nous ? Je réponds qu'il n'est pas de mon ressort de vous montrer comment. J'énonce le fait. » (« Nothing but the government of the wise will save us. People ask me how are we to get it ? I say it's not my business to show you how. I tell you the fact. », *ibid.*, p. 919). Il est intéressant de constater que Carlyle n'attaque pas la démocratie et se dispense de suggérer des modalités de gouvernement concrètes.

[135] « 'The Guises' : Thomas Carlyle's Lost Renaissance History », in V*ictorian Studies, a quarterly journal of the Humanities, Arts, and Sciences published by Indiana University*, volume 25, numéro 1, automne 1981, pp. 7-79.

son frère John ou encore à son épouse. Revenu à des publications plus germaniques, Carlyle aurait-il cherché à dissimuler son intérêt pour la France ? Ayant achevé ses projets britanniques (notamment *Oliver Cromwell's Letters and Speeches*), il était alors plongé dans ses travaux sur *History of Friederich II of Prussia*. Au milieu de ces recherches allemandes, aurait-il éprouvé le besoin de revenir à la France, autre pôle de sa pensée ?

Rodger L. Tarr, voyant le manuscrit cité dans un inventaire de la famille Carlyle, tenta en vain d'identifier tous ses propriétaires successifs, puis le retrouva par le plus grand des hasards à la Bibliothèque Nationale de France, et le fit publier en 1981[136]. Les biographies de Carlyle et les écrits critiques sur son œuvre ne mentionnent que très rarement l'existence de ce texte. Etrangement, *The Guises* n'a suscité que peu d'intérêt critique, même après sa redécouverte. Si l'on peut comprendre que Froude, contemporain, biographe et ami de Carlyle, n'évoque pas ce projet dont il ignorait probablement (et singulièrement) l'existence, on peut cependant s'étonner de l'absence totale de mention, même brève ou allusive, dans les biographies de Fred Kaplan (1983)[137] ou de Simon Heffer (1995)[138].

Les enjeux et la portée de *The Guises* sont pourtant considérables, même si le manuscrit est raturé et se trouve encore à un stade plutôt préliminaire. Tout d'abord, il est la preuve d'un intérêt à long terme pour la France, bien au-delà de la publication de *The French Revolution* en 1837, contrairement à ce que certains critiques suggèrent[139]. Il fournit aussi des indices précieux sur l'historiographie de Carlyle, et montre comment ce dernier utilise la France afin d'en tirer des leçons pour son propre pays : il est surprenant de voir à quel point sa Renaissance française présente des traits victoriens. Ainsi que l'écrit Rodger Tarr, « Le résultat final n'est pas de l'histoire de France, mais une version singulièrement britannique de l'histoire de France. C'est un drame de la conscience historique, joué par des personnages de la Renaissance mais se déroulant dans un cadre victorien. »[140]

[136] Voir son introduction à la reproduction du manuscrit, *ibid*., p. 11-12

[137] *Thomas Carlyle, a Biography*, Cambridge : Cambridge University Press, 1983, 614 pp.

[138] *Moral Desperado, a Life of Thomas Carlyle* (1995), Londres : Phoenix, 1996, x, 420 pp.

[139] Dans son introduction aux correspondances entre Carlyle et Goethe *(Correspondance between Carlyle and Goethe*, édité par Charles Eliot Norton, Londres et New-York : Macmillan and co., 1887, 362 pp.), Charles Eliot Norton fait observer que Carlyle accède, à travers la poésie et la philosophie allemandes, à une lumière spirituelle qu'il n'a pas trouvée ailleurs.

[140] « What developps is not French history, but a singularly British version of French history. Is is a drama of historical conscience, cast by Renaissance figures but set in a Victorian framework », *The Guises*, *op. cit*., p. 8.

Un nouvel éclairage sur la vision de la France : une Renaissance française aux traits victoriens

A l'origine, l'intérêt de Carlyle pourrait avoir été éveillé par le lien entre les Guise et l'Ecosse, par leur rôle important dans la question religieuse européenne, et aussi, plus particulièrement, par les recherches effectuées sur Frédéric II et donc sur la Lorraine. Quoi qu'il en soit, les références à des sources nombreuses, parmi lesquelles Voltaire occupe une place d'honneur, démontrent une fois de plus l'ampleur et la constance des lectures de Carlyle sur la France.

Carlyle, à ce stade peu avancé de la composition, ne s'embarrasse guère de modalisateurs ou de transitions : ses opinions transparaissent de façon tranchée, donnant une idée claire et sans ambages de sa vision de la France, et des ressemblances très fortes qu'il croit discerner avec la Grande-Bretagne victorienne. *The Guises* s'avère révélateur de l'idéologie de l'époque : la France sert de contrepoint, voire de prétexte, pour des considérations sur l'histoire de la Grande-Bretagne et même de l'Europe des XVIIIe et XIXe siècles en général. Carlyle rapproche également les XVIIe et XVIIIe siècles français, par exemple dans le passage suivant :

> Ces années soixante-dix du dix-septième siècle sont curieusement semblables aux années quatre-vingt-dix du dix-huitième siècle : plus on les étudie, plus elles se révèlent analogues ou presque identiques, presque le même visage sous un chapeau et une barbe différents[141].

La perception par Carlyle du tempérament français est toujours duelle : si l'enthousiasme est presque toujours pour lui une qualité, il condamne énergiquement le fanatisme et la violence. Une autre constante de l'idéologie carlylienne s'avère très présente dans *The Guises* : la notion que l'histoire comporte des motifs et des événements qui se répètent au fil des siècles. Pour Carlyle, les réflexions sur la Renaissance française mènent tout naturellement à la Révolution française, et même à l'Ecosse du XIXe siècle : son histoire des Guise le conduit à mentionner la Réforme, et sa réflexion débouche sur des considérations générales sur l'Ecosse du XVIIe et du XIXe siècles ; Carlyle se livre alors à une critique du laisser-faire économique et du culte de l'argent et de l'éphémère qui sont, selon lui, les fléaux de son époque[142].

Ainsi qu'on le voit, la France est une fois de plus un point de perspective qui permet à

[141] « Curiously similar to the Nineties of the Eighteenth Century those Seventies of the Seventeenth : the more you study them, the more they come out as analogous or almost identical, almost the same face under different hat and form of beard. », *The Guises*, p. 45 (les ratures et les passages barrés n'apparaissent pas dans ma transcription). Voir également les pages 27 et 30.

[142] *The Guises, op. cit.*, pp. 17-18. Cette critique des valeurs de son époque, que Carlyle nomme « Gospel of the Cheap-and-nasty », est fort semblable à celle qui est mise en œuvre dans *Past and Present*.

Carlyle de prendre du recul et de mieux juger de la situation présente de son pays. Cette tendance à comparer les événements de différentes périodes et de différents pays est perceptible de très bonne heure dans son parcours. En effet, si l'on se penche de près sur sa carrière et sur ses recherches, on observe une simultanéité constante entre les études sur la France, l'Ecosse et même l'Allemagne. Ainsi, dès 1833 il écrit à John Stuart Mill :

> Mes études sur l'histoire de l'Eglise écossaise ont également un peu avancé ; étrangement mêlées à celles sur l'anti-cléricalisme français ; en regard desquelles elles ne s'avèrent pas aussi incongrues qu'il y paraît[143].

Des vues tranchées sur le tempérament français

Une autre constante de l'idéologie carlylienne manifeste dans *The Guises* est la critique des excès du caractère français. Ce jugement, déjà présent dans *The French Revolution*, est peut-être ici d'autant plus violent que le texte n'était pas destiné à une publication en l'état ; on peut supposer que Carlyle l'aurait retouché. Quoi qu'il en soit, il semble que les révolutions de 1830 et 1848 et la seconde visite de Carlyle à Paris n'ont en rien nuancé ou atténué son jugement. Il reproche notamment au caractère français sa promptitude à l'emportement ; si, dans *The French Revolution*, il estime que les Français ont inventé l'art de l'insurrection, il va plus loin dans *The Guises*, lorsqu'il souligne leur propension funeste au fanatisme :

> « Le fanatisme, chez tous les hommes, et par-dessus tout en France, est capable d'en arriver à des extrémités effrayantes »,
> « La France était déjà la France, emplie de Fanatisme, de rage et d'enthousiasme comme seule la France peut l'être »,
> « la foule parisienne fanatique[144] »

Ce goût malencontreux pour le fanatisme et la violence se double, aux yeux de Carlyle, d'une certaine dimension grotesque. Carlyle voit en effet dans l'histoire de la Renaissance – en particulier de la Fronde – le même aspect tragi-comique que dans la Révolution française ; ce qu'il qualifiait de « grotesque et terrible »[145] dans ce dernier ouvrage est décrit dans *The Guises* comme étant une « tragi-comédie »[146].

[143] « My Scotch Church-History studies have also advanced a little ; strangely blended with these French Anti-church ones ; with which however they are not so incongruous as might seem. », CL VI, 303 (ou *Letters to John Stuart Mill, op. cit.*, p. 34. ; lettre 6, datée du 12 janvier 1833)

[144] « Fanaticism in all men, and in France most of all, is capable of going to frightful lengths », *The Guises*, *op. cit.*, p. 36, « France was already France, and full of Fanaticism rage and enthousiasme as only France can be », *ibid*., p. 45, « the fanatical Paris mob », *idib*., p. 57 (les passages raturés ne figurent pas dans cette transcription).

[145] « ludicro-terrific », « the ludicrous, nay the ridiculous, with the horrible », *The French Revolution*, vol. I, respectivement aux pages 263 et 293

[146] « Tragicomedy », *The Guises*, p. 65.

Chaque fois qu'une forme de conflit entre la France et l'Allemagne est évoquée, Carlyle prend résolument le parti de cette dernière. Par exemple, il met un point d'honneur à considérer la Lorraine en général – y compris celle de son époque – comme étant essentiellement allemande : « Considérons la Lorraine comme étant un territoire allemand, mais qui développe de plus en plus de contacts avec la France »[147]. Cette perspective annonce déjà les positions idéologiques et politiques adoptées par Carlyle en 1871, lorsque le conflit franco-allemand éclate et que les deux pays se disputent le territoire lorrain. Carlyle va même jusqu'à suggérer une supériorité du caractère et de la population allemands, d'une manière qui préfigure déjà certains des écrits extrêmement controversés publiés vers la fin de sa vie : « Et certains soutiennent que la meilleure population de France est à ce jour allemande de langue française ; ce qui, je pense, est probablement le cas. »[148].

The Guises, texte révélateur des mécanismes de la pensée de Carlyle et de l'évolution de son idéologie, nous apprend principalement trois choses dans le cadre de cette étude : l'intérêt de Carlyle pour la France est, contrairement aux apparences, durable et présent tout au long de sa carrière ; dans l'œuvre de Carlyle, la France n'est pas tant étudiée pour elle-même que comme un symbole et un point de perspective, car elle fait l'objet de comparaisons constantes et systématiques avec d'autres pays et d'autres époques, confirmant ainsi la conception carlylienne d'une histoire aux motifs récurrents ; Carlyle perçoit les Français comme un peuple enthousiaste à l'excès, et de ce fait relativement prompt aux émeutes et à la violence, ce qui fait de la France le terrain privilégié où se dessinent en premier les symptômes des problèmes, des troubles et des révolutions européens.

Enfin, *The Guises* est un texte prometteur, qui suggère la possibilité d'une œuvre peut-être plus remarquable que l'histoire de Frédéric le Grand. Comme le souligne Rodger Tarr, « Carlyle y est à nouveau – pour un trop bref moment – le Rembrandt de la prose anglaise ». *The Guises* peut être perçu comme l'amorce d'un éphémère renouveau dans la pensée de Carlyle, comme la promesse d'un ouvrage meilleur que tout ce qu'il écrivit ultérieurement[149].

[147] « Consider Lorraine is German country but getting more and more French connexion », *The Guises*, p.14.

[148] « And some say the best population of France is at this day German speaking French ; which I dare say is probably the case. », *The Guises*, p. 21.

[149] Même l'auteur de l'introduction à *History of Friedrich II* déplore que Carlyle n'ait pas consacré ses dernières années à des ouvrages moins abscons, plus courts et plus à l'image de ses productions antérieures comme *Past and Present*.

2 La France vole la vedette à l'Allemagne : Frédéric II, Voltaire et la France

Une étude fouillée des 3200 pages environ qui composent *History of Friedrich II* dépasserait de beaucoup le cadre de cette étude. L'objectif sera donc de suggérer brièvement des pistes pertinentes qui pourront éventuellement être reprises et développées dans le cadre de travaux ultérieurs.

Place et contexte

Il est intéressant de voir que, dans *Reminiscences*[150], les deux œuvres qui semblent constituer l'essentiel de sa vie, à ses propres yeux, soient *The French Revolution* et *History of Friedrich II*. Faut-il y voir là le reflet de la dualité France-Allemagne qui l'obsède ?

La période d'écriture de *History of Friedrich II*[151] est décrite comme extrêmement pénible et malheureuse : ces treize années seraient de loin les pires jamais traversées par les époux Carlyle, et l'irrémédiable déclin de la santé de Jane Welsh[152] à cette époque serait étroitement lié aux difficultés rencontrées par son mari. Attristé par la mort de sa mère et coupé du monde[153], Carlyle tentait de percer le secret de ce qu'il appelait « Prussian Blockheadisms », les promenades à cheval constituant l'un des rares interludes. Ses ressources financières le lui permettant, Carlyle put effectuer les voyages de recherche qui lui avaient été impossibles lors de son travail de jeunesse sur la Révolution. Il se rendit en Allemagne à deux reprises, une fois en septembre-octobre 1852, et l'autre en 1857, se faisant aussi aider par son secrétaire Joseph Neuberg.

[150] *Cf Reminiscences, op. cit.* Voir en particulier la section « Jane Welsh Carlyle » : *The French Revolution* et *History of Friedrich II* y occupent des places centrales et se font pendant. Ces deux œuvres sont aussi des jalons notoires : l'une marque le début de la renommée de Carlyle et de ses tribulations pour y parvenir (en particulier la réécriture, dans une constante précarité financière, de trois cents pages brûlées) ; l'autre, qui constitue un déclin aux yeux de beaucoup, fut le dernier grand projet de Carlyle et dura treize douloureuses années, au cours desquelles la santé de Jane Welsh se détériora à jamais.

[151] Voir *Reminiscences, op. cit.*, pp. 152-165

[152] Jane Welsh Carlyle, persuadée d'être mourante, faisait de son mieux pour adoucir l'existence de son époux ; elle ne lut jamais que les deux premiers volumes (sur huit) de *History of Friedrich II*. Quelque chose s'était clairement brisé au cours du titanesque projet allemand ; elle mourut l'année suivant la publication du dernier volume.

[153] *Ibid.*, pp. 152 et 155. Carlyle sortait et recevait peu, travaillant surtout dans la pièce insonorisée qu'il avait fait construire au sommet de sa maison (la pièce, peu satisfaisante, fut ensuite abandonnée aux domestiques). Pendant cette période de treize ans, il dit ne pas avoir écrit le plus petit message à ses amis ou effectué la moindre démarche qui n'étaient pas absolument nécessaires (*ibid.*, p. 165)

La France, pôle tentateur de l'enfance de Frédéric

La France possède plus que jamais une valeur symbolique dans cette œuvre tardive de Carlyle. Ses descriptions montrent le jeune prince Frédéric en proie à deux influences conflictuelles : l'une serait allemande et masculine, l'autre française et féminine ; les Français seraient les fils de l'art, les Allemands ceux de la nature[154]. Alors que les qualités allemandes seraient l'honnêteté, la parcimonie et les occupations viriles telles que la guerre et la chasse, les Français se dinstingueraient plutôt par l'artifice, la féminité, la mode, les perruques et le luxe somptueux. Le prince Frédéric, influencé notamment par les ouvrages français (y compris ceux de Voltaire), se retrouve en défaveur auprès de son père[155]. Ce dernier, mécontent des goûts de son fils pour les modes françaises et les coupes de cheveux efféminées, ordonne que ses boucles lustrées soient « tondues sans merci »[156]. Plus tard, lorsque Frédéric tente de s'enfuir de son pays pour échapper à l'autorité brutale de son père, il abandonne son uniforme de colonel prussien et se vêt « dans un magnifique style français »[157]. On ne sera pas surpris d'apprendre qu'il envisage de « se réfugier en France temporairement » et même de s'enrôler dans l'armée française pour participer à la campagne d'Italie[158]. En fin de compte, « la littérature française, poison pour l'esprit et pour le corps », est rendue responsable de cette trahison, et le lecteur apprend que Frédéric « doit abandonner sa littérature française et ses pratiques pernicieuses, une bonne fois pour toutes »[159]. Le seul remède à ces funestes penchants français serait d'acquérir parcimonie et virilité, grâce à l'administration de domaines et de fonds, ainsi qu'à la chasse et à la vie de soldat. Certes, l'influence de la France sur l'enfance de Frédéric est certaine, mais il est révélateur que Carlyle ait choisi de mettre l'accent sur ce point et de le présenter de façon particulièrement spectaculaire et théâtrale. Ce phénomène n'est pas isolé, la présence de la France demeurant une constante dans les *History of Friedrich II*[160].

[154] *History of Friedrich II of Prussia, called Frederic the Great (1858-1865), op. cit.*, vol. I, pp. 326-327, 337

[155] *Ibid*., vol. I, pp. 422, 428, et vol. II, pp. 100-101, 141

[156] « ruthlessly shorn away », *ibid*., vol. I, p. 422.

[157] « in magnificent French Style », *ibid*., vol. II, p. 211

[158] *Ibid*, vol. II, pp. 261 and 318.

[159] « French Literatures, poisonous elements of thought and practice », « He is to quit his French literatures and pernicious practices, one and all. », *ibid*., vol. II, pp. 330 et 352.

[160] Voltaire, par exemple, est parfois décrit sous un jour plus favorable que le héros voulu de l'ouvrage, et se voit parfois donner raison dans les conflits qui les opposent.

3 Voyage à Menton (1866-1867) : lettres inédites

Deuil et apaisement : le « paradis » français

Après son séjour tumultueux de 1824 et sa visite écourtée de 1851, Carlyle n'effectue qu'un seul et troisième voyage en France, de décembre 1866 à mars 1867. Il a alors plus de soixante-dix ans, et il est devenu une légende dans son pays. Ayant perdu sa femme (en 1866) et bon nombre de ses amis, il est nostalgique et ne se sent plus d'humeur à rien écrire, hormis *Reminiscences,* un recueil de textes où il se remémore ceux qu'il a aimés. Il faut toute la persuasion de Lord et Lady Ashburton pour le convaincre de leur rendre visite à Menton.

Une fois dans le sud de la France, Carlyle se plaît énormément, contrairement à toute attente : très sensible au bruit et aux changements d'environnement, c'est un voyageur souvent contrarié et insomniaque[161]. Il apprécie le calme, la solitude relative que les Ashburton lui laissent (troublée seulement par quelques rares visiteurs, parfois illustres, comme Gladstone), les promenades et les paysages qu'il décrit abondamment dans ses correspondances. *Reminiscences* avance rapidement ; de nombreux articles figurant dans cet ouvrage sont datés de Menton, de janvier à mars 1867. La date et le lieu sont souvent assortis de commentaires enthousiastes sur le climat et sur le paysage idylliques – Carlyle parle même de « paradis »[162].

Ce revirement d'attitude et cette vision d'une France paradisiaque sont plutôt inattendus. Ils confirment que la France telle qu'elle est représentée par Carlyle dans ses œuvres (en particulier tardives) est peut-être plus imaginaire et symbolique que réelle. En effet, les dénonciations de la France frivole, oisive et décadente sont aux antipodes de la réalité charmante et des riants paysages de Menton. Dans tous les cas, une certaine ironie du sort a voulu que Carlyle trouve calme et apaisement grâce à un pays qui ne l'a jamais laissé indifférent, suscitant tout à tour des flambées d'enthousiasme et des condamnations sévères. Ce paradoxe est suffisant pour que l'on essaie d'en savoir plus sur le séjour en question. On peut par ailleurs espérer que Carlyle, qui venait de fêter ses soixante-et-onze ans, avait enfin résolu la question de ses sentiments contradictoires envers la France.

---

[161] Voir James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881, op. cit.,* vol. 2, pp. 333-340.

[162] *Reminiscences, op. cit.*, p. 333. Voir aussi pp. 331-332, 348, et 383-384.

Lettres inédites de Menton

Les lettres de cette période (décembre 1866 à mars 1867) restent en très grande partie inédites : les *Collected Letters* n'ont pas à ce jour dépassé le cap de 1860[163]. Je suis donc allée consulter les archives correspondantes à Edimbourg, à la National Library of Scotland (NLS)[164]. Dans cette section, tous les numéros de manuscrits font référence aux collections de la NLS.

Trois types de documents étaient disponibles : les lettres manuscrites de Carlyle (MS 526), une version très fidèlement dactylographiée de ces lettres (fort utiles étant donné les difficultés occasionnelles de déchiffrage, MS 619), et enfin les lettres manuscrites des proches de Carlyle (Acc 9086, National Trust Deposit). Ces dernières sont éclairantes car elles comportent non seulement les lettres que Carlyle reçut de la part de sa famille et de ses amis lorsqu'il était à Menton, mais aussi les lettres que ses proches échangèrent entre eux et qui traitaient en grande partie de son voyage.

Etant donné l'absence complète de travaux sur le voyage de Carlyle à Menton, et le fait que les lettres s'y rapportant sont inédites, j'ai jugé bon de reconstituer les événements de façon relativement détaillée.

Un voyage inattendu et porteur d'espérances

Dans une lettre datée du 1er décembre 1866[165], Joseph Neuberg se déclare surpris par le voyage de Carlyle en France : « Les nouvelles du voyage projeté par votre frère m'ont surpris. Je l'ai vu mardi et il n'en a fait aucune mention. Je me suis promené à cheval avec lui ce jour-là [...] »[166] C'est presque un soulagement pour la famille de Carlyle de le voir partir à Menton, car leurs relations étaient devenues légèrement tendues, en particulier au sujet de la location de sa ferme de Craigenputtock (propriété héritée de la famille de son épouse Jane) à son neveu

[163] A la mi-2006, le volume le plus récent de *Collected Letters* est le trente-troisième (août 1857 à juin 1858), publié en novembre 2005. Le trente-quatrième (juillet à décembre 1858) devrait paraître en novembre 2006. Environ dix tomes supplémentaires sont encore à paraître. La BNF, qui possède et continue d'acquérir cette collection, offre accès jusqu'au volume 32, publié en 2004, et couvrant la période d'octobre 1856 à juillet 1857.

[164] Voyage de recherche effectué en juillet 2002, grâce à une bourse SAES (voir les remerciements).

[165] Acc 9086, ff 267-268

[166] « The news about your brother's intended journey surprises me. I saw him on Tuesday and he made no mention of it. I rode with him on that day [...] », Acc 9086, ff 267.

Neuberg ajoute des commentaires admiratifs sur les talents de cavalier de Carlyle, qui s'apprête à fêter ses soixante-et-onze ans. Il transforme le récit de leur récente promenade en une anecdote amusante : le cheval de Carlyle étant particulièrement récalcitrant, Neuberg (de beaucoup son cadet) lui avait proposé d'échanger leurs montures, ce à quoi Carlyle aurait répondu : « Oh, vous ne pourriez jamais le tenir ; il vous désarçonnerait en une minute ! » (« Oh, you could never manage him ; he would have you off in a minute ! », *ibid.*, f 266).

James Carlyle Jr[167]. S'ils étaient étonnés de le voir choisir la France comme destination, ils ne le laissèrent pas paraître. Un tel voyage devait de surcroît leur sembler moins surprenant qu'en 1824 : les guerres napoléoniennes étaient loin, désormais ; voyager présentait moins de difficultés matérielles ; John Carlyle, enfin, avait sillonné l'Europe (en qualité, notamment, de médecin personnel) et séjourné en France, notamment dans les villes d'eau.

Une satisfaction dépassant toute attente

Le voyage fut moins éprouvant que Carlyle ne le craignait, malgré les dix-sept heures de train entre Paris et Marseille ; son compagnon de voyage Tyndall organisa bien les choses. Après une nuit à Paris, Carlyle prit le temps de s'arrêter à Nice et à Marseille[168]. Il décrit cette dernière ville comme plus laide et plus sombre qu'Edimbourg, du moins pour ce qui est du port, et la compare plus généralement avec Londres et Edimbourg. Il se souvient que Louis-Napoléon a tout détruit pour reconstruire, à Paris, à Marseille et dans d'autres villes[169]. Il est ravi de l'accueil de Lady Ashburton, et, étonnamment, les conditions de vie « à la française » semblent lui convenir, de même que le climat. Il écrit :

> J'arrivai dans mon lit et dans ma suite inconnus (beaux, mais inconnus, inaccoutumés !) et, de fait, je dormis cinq heures environ, d'un sommeil de plomb[170].
> Le temps est incroyable ; le ciel luit comme de l'acier, le soleil brille comme en juin, – la mer et la terre emplissent Tyndall « d'émerveillement et d'étonnement[171]. »

Malgré un optimisme inhabituel, Carlyle trouve raison de se plaindre : ses récriminations au sujet du café viennent faire écho à celles de 1851[172]. Sa famille n'est cependant pas dupe de récriminations qu'elle sait habituelles et inévitables, et se montre optimiste ; John Carlyle écrit au sujet de son frère Thomas :

---

[167]Le 24 décembre 1866, John Carlyle écrit à James Carlyle Jr : « Votre oncle s'est mis en route de bonne heure, vendredi, pour Menton. Il sera aussi bien de laisser la question de Craigenputtock en suspens jusqu'à ce que les jours allongent et que la fin du bail approche, car il ne veut plus rien entendre à ce sujet pour l'instant. » (« Your uncle started early on Friday morning for Mentone. It will be as well to let the Craigenputtock matters stand over till the days get longer and the term approaches, as he does not want to hear any thing more on the subject just now », Acc 9086, ff 277-278, f 277).

[168]Voyage reconstitué d'après la lettre de Carlyle à sa sœur Jean (MS 619, pp. 48-50, lettre du 24 décembre 1866) et de la lettre de John Carlyle à son neveu James Jr (Acc 9086, f 279).

[169]MS 619, pp. 48-50, lettre du 24 décembre 1866 à sa sœur Jean

[170]« I got into my strange bed and rooms (beautiful, but strange, strange !) and actually slept about 5 hours sound as a stone. », *ibid*., p. 49. Il s'agit là d'une excellente nuit pour Carlyle qui, comme son épouse, s'était toujours plaint d'insomnie. John Carlyle nous apprend aussi que son frère Thomas avait dormi des heures dans le train, son compagnon de voyage, Tyndall, étant parvenu à obtenir un compartiment pour eux seuls (Acc 9086, f279).

[171]« The weather is incredible ; sky bright as steel, sun shining as in June, – sea and land filling Tyndall with 'wonder and amazement'. », *ibid*., p. 50.

[172]« Dites à Mrs Warren que je n'ai pas jusqu'alors trouvé de café qui soit seulement comparable au sien » (« Tell Mrs Warren I have yet found no coffee *comparable* to hers. », *ibid.*, p. 50).

> Le ciel et l'air purs, le soleil qui brille, et la route escarpée de Nice à Menton, par un beau clair de lune, entourée de précipices rocheux, semblent l'avoir beaucoup impressionné. [...] Espérons que ce changement sera bénéfique après la fumée et les horreurs de Londres[173].
> Aujourd'hui nous avons reçu une lettre de Menton, où votre oncle dit se plaire bien plus qu'il ne s'y attendait, dormir plutôt bien, et, dans l'ensemble, beaucoup aimer l'endroit et souhaiter qu'il lui soit bénéfique[174].

Carlyle confirme ces espoirs et ces impressions favorables, et s'apprête à entamer l'année 1867 dans des conditions meilleures que celles qu'il a connues au cours de l'année passée[175] :

> Tout va plutôt bien ; je dors etc, écris « toujours jusqu'à quatorze heures » ; la maison est mise à mon entière disposition de façon extrêmement hospitalière ; le climat, le paysage etc surpassent de beaucoup tout ce que j'ai jamais vu de la sorte[176].

Carlyle prend même des dispositions pour que les journaux auxquels il est abonné soient transmis à divers amis de Londres, et arrange des prêts de livres (réclamant *Life of Holbein*, de Wornum, pour Lady Ashburton) ; il semble s'installer temporairement à Menton. Se réjouissant d'être venu[177], il s'estime très satisfait du petit pavillon typiquement français qui a été mis à sa disposition par les Ashburton :

> Je vis ici comme si j'étais dans ma propre maison ; séparé de vingt mètres environ de la résidence principale, dans une petite maison récente à un étage, avec une cave à bois etc au-dessous ; joliment agrémentée de meubles et de tapis français etc. ; avec un salon et une chambre (laquelle peut être plongée dans l'obscurité la plus totale[178] lorsque je tire mes rideaux bleus etc.) ; je prend mon petit déjeuner seul [...][179]

L'emploi du temps français de Carlyle

Carlyle, fort satisfait de sa nouvelle demeure, adopte vite une routine comparable à celle de Londres, mais modulée selon les habitudes de la maison et selon les spécificités locales. J'en ai retracé les principaux moments, tels qu'il les décrit dans une lettre[180] :

[173] « The clear sky and air, bright sunshine, and steep road from Nice to Mentone, in the strong moonlight, amongst precipitous rocks, seem to have struck him most**.** [...] Let us hope that change may be beneficial after the smoke and horrors of London. », Acc 9086, f 279, lettre de John Carlyle à son frère James du 28 décembre 1866.

[174] « Today we have a letter from Mentone, in which your uncle says he is getting on there much better than he anticipated, has fair allowance of sleep, and on the whole likes the place well and wishes it will be beneficial to him. », Acc 9086, f 288-289, lettre de John Carlyle à son neveu James Jr, 3 janvier 1867.

[175] Rappelons que l'année 1866 avait été marquée, notamment, par la mort de Jane Welsh Carlyle.

[176] « I am doing tolerably well ; sleeping etc, writing « always till 2pm » ; the place thrice-hospitably put at my entire disposal ; the climate, scenery etc. far surpassing anything of that kind I ever saw before. », MS 619, pp. 51-53, lettre du 30 décembre 1866 à James Aitken.

[177] « Je pense que tout va vraiment très bien pour moi à Menton, et que ce sera peut-être une chance que je sois venu. » (« I think I am doing truly well at Mentone, and that it will perhaps be a luck to me that I have come. »), MS 619, pp. 59-60, lettre du 6 janvier 1867 à John Carlyle, p. 60.

[178] Carlyle ne pouvait trouver le sommeil que dans l'obscurité complète.

[179] « I live, as it were in a House of my own ; some 20 yards *apart* from the main Villa, a new small House of one story, with wood-cellars etc. beneath ; prettily French-furnished carpeted etc ; sitting-room and bed-room (latter made as dark as ink, when I draw my blue curtains etc.) ; I breakfast by myself [...]. », MS 619, pp. 59-60, lettre du 6 janvier 1867 à John Carlyle, p. 60.

[180] MS 619, pp. 59-60, lettre du 6 janvier 1867 à son frère John.

- lever à 6h30/7h30, déjeuner solitaire
- marche (promenade à pied) avant 9h
- à son bureau pour écrire jusqu'à 14h strictement
- une tasse de potage pour repas
- marche ou promenade en voiture (ou les deux, bien que Carlyle préfère la marche seule), retour à 17h
- brandy, tabac et une heure de sommeil
- dîner à 18h30/19h : peu de nourriture, mais un verre d'excellent vin de Bordeaux[181]
- marche de 15mn avant une tasse de thé, la dernière de la soirée
- lecture auprès de Lady Ashburton jusqu'à 23h
- verre de lait chaud à 0h30 avant d'aller se coucher

Ces éléments sont certes fort anecdotiques, mais ils donnent une idée du regard que Carlyle était susceptible de porter sur la France, quelques années avant la guerre franco-prusienne où il devait prendre violemment parti pour l'Allemagne.

Confort français et paysages pittoresques

Le temps ne fut pas uniformément clément, puisqu'il est question de lettres de Menton retardées par les intempéries[182], mais Carlyle ne s'en plaint pas, et continue d'observer son environnement avec ravissement. Dans une lettre datée du 25 janvier à John (MS 526, folio 54) reproduite en annexe, Carlyle se livre à des descriptions approfondies du mobilier de sa chambre française (qui semble lui convenir) et du paysage escarpé et magnifique. Un des extraits les plus saisissants a été reproduit et traduit ici. Ce texte exceptionnel comporte une description unique du sud de la France par Carlyle, et illustre un rare moment où Carlyle est véritablement un vacancier. Il dit d'ailleurs, plus tôt dans cette lettre, ne rien rédiger si ce n'est des lettres à sa famille[183]. Or, même lorsqu'il prenait quelque repos en Ecosse, Carlyle avait coutume de travailler. Ses séjours en Allemagne furent tous des voyages de recherche, non d'agrément. La France se trouve donc dans une position unique, étant en mesure de lui offrir un refuge et un repos total, sans qu'il se plaigne de son oisiveté :

> [...] imagine-nous situés le long d'une belle plage de galets, en sécurité et au creux d'une alcôve (plus exactement deux alcôves) à la lisière et aux confins superbes des Alpes-Maritimes, dont les pics sauvages et déchiquetés sont visibles presque comme s'ils étaient à portée de main, bien qu'ils soient éloignés de neuf kilomètres, tellement l'air et la lumière sont purs ; leurs sommets nus et primitifs, et leurs amples jupons verts très variés (de

[181] « Je mange peu », « je bois un verre d'excellent vin de Bordeaux », explique Carlyle dans un style assez télégraphique (« eat little », « drink one glass of excellent claret »).

[182] Dans une lettre de John Carlyle à son neveu James, datée du 20 janvier 1867, il est question de lettres de Menton retardées par la neige (Acc 9086, ff 290-291).

[183] Une partie de *Reminiscences* (*op. cit.*) fut écrite à Menton, mais ces travaux furent loin d'occuper l'intégralité des trois mois du séjour de Carlyle.

> couleur d'olive et d'orange, etc.) sont sans doute le lieu le plus effroyable, le plus étrange et le plus pittoresque de la Terre sur lequel j'aie jamais posé les yeux : c'est vraiment une sorte de plaisir réel pour moi, lorsque, dans le vif soleil matinal, je sors gaiement pour la première fois, afin de relever la température ! Car les pics sont infiniment nombreux ; de forme, de posture et d'aspect dangereux, audacieusement gracieux ; et ce, dans le soleil le plus éclatant, ou, plus souvent, dans un mélange tout aussi intense d'ombre et de soleil. Même sous un ciel gris, lorsqu'ils sont investis par des brouillards blancs, qui tiennent lieu de capuches, de foulards ou d'écharpes, j'aime à les contempler, à marcher parmi eux ; comme je l'ai fait en de telles journées ; ils sont tellement silencieux, mystérieux et tristes, au son de la cloche, celle d'un couvent peut-être, qui retentit à une distance inconnue, pendant une minute ou deux ; suscitant des réflexions au-delà de ce monde ! – au-dessus des ravins, il y a en général un chemin muletier quelconque, grossièrement pavé, seule « route » vers les villages des collines ; je m'y rends assez souvent, et j'irais davantage encore, si mes membres et mes pieds le permettaient : par mauvais temps, je préfère la voie carrossable (une excellente route, de Nice à Gênes, dégagée et goudronnée par Napoléon Ier), dont une section peut être empruntée en alternance avec des « promenades » et des déambulations le long de la côte. J'ai parlé de « mauvais temps » mais je voulais dire simplement de la pluie (après une sécheresse longue et ruineuse, il y en a eu bien plus que d'habitude cette saison) ; et elle ne me déplaît pas du tout, hormis pour la boue qui en découle, et l'ennui pendant qu'elle dure[184].

Ainsi, Carlyle, à la mort de sa femme, semble retirer une forme de confort et des plaisirs certains de ce cadre français, qu'il décrit en des termes enthousiastes, lesquels ne sont pas sans rappeler ses considérations romantiques de jeunesse sur la nature[185]. La France semble ainsi une fois de plus lui apporter un nouveau souffle, comme elle l'avait fait lorsque Carlyle, ayant achevé *Sartor Resartus* ou *Cromwell*, était en proie au doute ou à la dépression.

Méditations du « promeneur solitaire » visité par les voix du passé

Cette lettre n'est pas, du reste, un exemple isolé : dans sa missive suivante à son frère, il décrit à nouveau ses très belles promenades le long des précipices rocheux (« I have very fine walks in the precipitous ravines ») ou dans les oliveraies :

[184] « [...] you will figure us as situated along the fine shingly sea-beach, at the safe and sheltered bottom of an *alcove* (properly 2 alcoves) in the beautiful outskirt and finis of the Maritime Alps, with the wild ragged peaks visible as if almost at arm's-length, tho' six miles along, so pure is the air and the light ; their bare savage tops, and their ample multifarious green *petticoats* (of olive-orange &c) are certainly the scariest, strangest & most *picturesque* bit of Earth I ever set eyes on : really quite a kind of pleasure to me, in the bright morning sun when I first sally out to record heat ! For the peaks are in number manifold ; in shape, posture, aspect, perilous, audaciously graceful ; & in the brightest sunshine, or oftener in sunshine & shadow mixed, which is still fierce. Nay with a sky *grey*, and with the white mists climbing about among them, like hoods, like neckcloths and scarves, – I like right well to look at them, – to walk among them ; as I have done on such a day ; so silent are they, so mysterious and mournful, with perhaps some Convent bell jangling out of the unknown distance for a minute or two ; awakening thoughts beyond this world ! – up the ravines is generally some, roughly paved *Ass-path*, sole *highway* to the Hill Villages ; there I pretty often go, and would go oftener, were my limbs & feet better : in bad weather, I prefer the carriage road (excellent highway, from Nice to Genoa, blasted out & macadamed by Napoleon I), part of which maybe made to alternate with « *Promenades* » & struts [peu lisible] by the sea-shore. « Bad weather », I said, but meant merely *rain* (of which, after long & ruinous drought, there has been much more than usual at this season) ; and but don't at all dislike that, – except only the *mud* of it, & the bother while it lasts. », MS 526, folio 54 (lettre datée du 25 Janvier, à John Carlyle). Voir annexe G, 1.

[185] Voir par exemple la section sur Margaret Gordon, chapitre 1, B, 1.

> [...] à d'autres occasions, lorsque le soleil est trop chaud, comme il l'est parfois déjà, je pars errer dans les bois d'oliviers, sous les belles ombres brunes mouchetées, – dans un silence tel que je n'en ai pas connu depuis des années et des décennies, et où je puisse entendre les petites voix silencieuses, tristes mais sacrées, comme je ne peux le faire en des lieux plus bruyants. Cet endroit est excessivement beau, rustique, tranquille, sain ; et les créatures humaines qui y résident sont uniformément soit inoffensives, soit gentilles à mon égard, – il est même possible d'éviter les personnes ennuyeuses au prix de petits efforts. Je suis allé voir ces caves des Troglodytes [...][186]

Ainsi, les calmes oliveraies du sud de la France semblent permettre à Carlyle d'entendre de tristes voix – probablement celles du passé, celles des défunts qui lui sont chers, en particulier celle de son épouse qu'il vient de perdre. C'est en France que, peut-être, la voix de Jane Welsh – qui avait passionnément contribué à *The French Revolution* et énormément souffert lors de la rédaction de *History of Friedrich II* – lui parvient le plus distinctement.

A la fin du mois de février, l'idylle française de Carlyle touche à sa fin : il estime que le climat serait tout aussi agréable à Chelsea, et s'impatiente de la conduite de Lady Ashburton[187]. Se plaignant du vent – aussi pénible qu'en Angleterre – et du soleil trop vif qu'il faut supporter en sus, il résout de regagner l'Angleterre, mais non sans souhaiter voir Lyon et Avignon sur le chemin du retour[188]. La France semble également avoir éveillé en lui de bonnes résolutions concernant sa vie londonienne : il exprime son désir de se réconcilier avec son frère, s'excusant de son manque de patience lors de leur dernière entrevue ; il souhaite également mieux organiser sa vie à Chelsea, concernant la nourriture et les heures de repas, mais aussi les visiteurs, dont il faut éviter certaines intrusions, sans pour autant sombrer dans la solitude la plus totale comme il l'avait fait avant son voyage à Menton[189]. Sur le chemin du retour, Carlyle semble s'être arrêté à Lyon et à Avignon, mais avoir renoncé à Vichy, où il avait pourtant envisagé de faire étape. S'il reconnaît les mérites de l'eau de Vichy, qu'il a pu goûter à Menton, il n'envisagerait pas de s'y baigner.

[186]« [...] at other times when the sun is too hot, as it already sometimes is, I go meandering about in the olive-woods, under beautiful brown-*speckled* shade, – in such *silence* as I have not had for years and decades, and *might* hear the small still voices, sad but holy, as I cannot in noisier localities. The place is beautiful exceedingly, rustic, quiet, wholesome ; and the human creatures in it are uniformly either harmless, or kind to me, – the very bores avoidable if one takes a little pains. I have been to see those caves of the Troglodytes [...] », MS 526, folio 56, transcrit en MS 619, pp. 62-65 (missive du 18 février 1867). Carlyle fut quelque peu déçu par ces grottes troglodytes.

[187]MS 526, folio 57 (retranscrit en MS 619, pp. 66-68), lettre du 27 février 1867 à John

[188]MS 526, folio 58 (retranscrit en MS 619, pp. 69-71), lettre du 4 mars 1867 à John Carlyle

[189]MS 526, folio 58 (retranscrit en MS 619, p. 71), lettre du 4 mars 1867

Le séjour à Menton, une influence durable ?

Les lettres écrites immédiatement après le retour de Menton ne mentionnent guère la France[190]. Cependant, ses proches estiment que son voyage lui a été bénéfique :

> [...] samedi, vers minuit environ, votre oncle arriva, sensiblement plus en forme que la dernière fois où je le vis. Il semble avoir passé un bon hiver à Menton, et il a vu des personnes et des choses nouvelles, auxquelles il peut à présent penser avec quelque satisfaction[191].

Carlyle semble en effet satisfait, puisque, non sans quelque nostalgie pour son périple français, il approuve le voyage à Vichy de son frère John en 1868[192]. A cette occasion, il fait aussi allusion au Puy-de-Dôme comme « montagne vénérable en sciences », faisant ainsi référence à une anecdote qu'il racontait déjà dans son article « Pascal » (1819-20) pour l'encyclopédie d'Edimbourg[193] : en cinquante ans, sa vision de la France a certes évolué, mais les éléments fondateurs sont toujours présents et, à l'âge de soixante-douze ans, la France de ses vingt-trois ans est toujours présente à son esprit.

Peut-être à la suite du voyage à Menton, au cours duquel il dit s'être senti proche des défunts au point d'entendre leurs voix dans le silence des oliveraies, Carlyle semble avoir trouvé une relative sérénité :

> [Je] considère ma triste existence comme pieusement triste, et point inappropriée à mon âge ; et je suis à nouveau actif, pour essayer de voir s'il n'y aurait pas un peu de travail (en souvenir de ceux qui m'ont quitté) que je pourrais continuer à effectuer pieusement, tant que mes jours sont prolongés. Que je suis indigne, de me reposer et de me plaindre oisivement : combien, par le passé, j'ai souffert davantage, infiniment plus, en silence, tout en effectuant mon devoir quotidien au fil de la journée[194] !

Il y a une certaine ironie du sort dans le fait que Carlyle, ayant atteint un âge relativement avancé, finisse par trouver paix et repos dans ce même pays qui avait éveillé dans sa jeunesse des sentiments aussi puissants de choc, de fascination et même, peut-être, de répulsion.

---

[190] Carlyle lit alors les poèmes d'Emerson (qui ne l'enthousiasment guère), ainsi que les écrits de Longfellow sur Dante, qu'il trouve bien plus satisfaisants ; il encourage son frère John dans ses projets de travaux sur le poète italien. Il travaille également à une nouvelle édition de Frédéric, qui semble lui tenir à cœur. Le peintre Watts réalise son portrait, destiné à figurer comme gravure dans la nouvelle édition de ses œuvres complètes ; Carlyle ne cesse de pester contre le peintre et se déclare par la suite fort mécontent du résultat final (comme cela est souvent le cas d'ailleurs quand il est question de ses portraits)

[191] « [...] near midnight on the Saturday your uncle came, looking decidedly better that when I last saw him. He seems to have had a good winter at Mentone, and saw new persons and new things which he can now think of with some satisfaction. », Acc 9086 (National Trust Deposit), folio 295, lettre de John Carlyle à son neveu James, datée du 20 mars 1867

[192] MS 518, folio 41 (retranscrite en MS 619, folios 115-117), lettre à Jean Carlyle datée du 18 mai 1868.

[193] Voir chapitre 6, A. Pascal avait imaginé une expérience portant sur la pression atmosphérique, qui fut réalisée au Puy-de-Dôme.

[194] «[I] feel my sad existence a kind of piously sad one, not unfit for my years ; and am again stirring to try if there be not still some little of work (for the sake of those who have left me) that I may still piously do, while days are continued me. O unworthy, unworthy me ; to lie down and idly moan : how much more, infinitely more, have I suffered in silence and the day's duty always done as the day went ! », MS 526 f 82 (retranscrit en MS 619 ff 131-132), lettre de Thomas Carlyle à son frère John, datée du 9 octobre 1868

C Carlyle et la guerre franco-prussienne de 1870

En 1870, les amis de Carlyle le pressaient d'écrire sur des sujets tels que l'immigration, les colonies ou encore son autobiographie. Même si les deux premiers sujets lui tenaient à cœur, Carlyle ne se sentait plus capable de reprendre la plume. Il alla jusqu'à déclarer, dans une lettre inédite à son frère John :

> Les gens me pressent d'« écrire » [...] mais je ne le peux absolument pas ; j'ai écrit avec véhémence il y a vingt ou trente ans ; et à présent je n'ai pas de cœur, ni de main, qui soient disponibles[195] !

Cette réticence, pourtant, s'évanouit lorsque le conflit franco-allemand éclata. Huit mois après avoir renoncé à écrire, il « ré-endossa son armure à contrecœur », pour reprendre les termes de son biographe Froude[196]. Plus de trente ans après *The French Revolution*, il publiait une lettre à l'éditeur du *Times*, intitulée « Mr. Carlyle on the War » (18 novembre 1870). La nouvelle crise française semblait l'avoir convaincu de la nécessité d'élucider à nouveau la question française pour le public victorien. Il souhaita peut-être reprendre, en un sens, le rôle qu'il avait joué avec *The French Revolution*, ouvrage qui conditionna la vision de la France de ses contemporains britanniques.

Quelles que fussent les intentions de Carlyle, les historiens furent prompts à critiquer son texte, réédité ultérieurement sous le titre « Latter Stage of the French-German War ». Dora Neill Raymond, par exemple, estime que « Le public se lassa des Carlylismes sur la Prusse, sur Bismarck et sur le pieux et courageux soldat allemand », et que la seule utilité de la lettre au *Times* fut de « reporter sur sa personne une partie de l'excédent d'émotion qui s'était déversée, sous forme d'indignation, contre la Russie »[197]. La réaction publique passionnée qu'elle décrit prouve en tout cas que l'influence de Carlyle sur la vision victorienne de la France n'était peut-être pas aussi éteinte qu'elle semble le croire. La lettre de Carlyle, publiée après tout dans le quotidien le plus en vue de l'époque, ne peut guère être considérée comme une simple diversion ayant pour seul effet de détourner l'attention du problème grave qui était débattu. Certaines des

[195] « People urge me to « write » [...] but I absolutely cannot ; did write with all emphasis 20 or 30 years ago ; and now have no heart, nor even any hand available ! », *National Library of Scotland* (NLS), MS 527 f. 9, lettre du 25 mars 1870 de Thomas Carlyle à son frère John Carlyle, inédite à ma connaissance. Notons qu'à ce stade, la main droite de Carlyle tremblait trop pour qu'il puisse écrire.

[196] « Reluctantly buckling on his armour again », James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, *op. cit.*, II, 403.

[197] « The public tired of Carlylogisms on Prussia, Bismarck, and the brave and pious German soldier », « diverting to his own person some of the excess emotion that had been venting itself in indignation at Russia », Dora Neill Raymond, *British Policy and Opinion During the Franco-Prussian War*, New York : Columbia University, 1921, 437pp., p. 16

déclarations de Carlyle sur la guerre franco-allemande et son issue ressemblent singulièrement à ses textes sur les révolutions françaises de 1789, 1830 et 1848. Dans une certaine mesure, 1870 constitue le quatrième acte de la série de révolutions et de leçons (jamais entièrement apprises) envisagées par Carlyle. Certes, le public britannique pouvait s'irriter, peut-être à juste titre, de la dichotomie presque systématique établie par Carlyle entre l'Allemagne pieuse et économe, et la France frivole et dépensière. Il n'en demeure pas moins que ces clichés conservent une importance non négligeable, en ce qui concerne d'une part l'histoire des idées au XIXe siècle, et d'autre part l'étude de la pensée carlylienne et de son évolution.

Il sera question ici des raisons qui poussèrent Carlyle à reprendre la plume, et qui indiquent à quel point la France était toujours importante pour lui, à un âge avancé. Il conviendra aussi de souligner l'originalité de la vision carlylienne de la France, et ses différences par rapport à celle de ses contemporains britanniques. La cohérence interne de la pensée de Carlyle et la continuité de son originalité et de son influence sont en jeu. Outre l'article « On the Latter Stage of the French-German War », les lettres – souvent inédites – de Carlyle (principalement celles à son frère John et les réponses de ce dernier) constitueront une source précieuse. Cinq lettres particulièrement essentielles sont reproduites en annexe. Les écrits de Carlyle sur la France, des historiens de 1870 et des biographes de Carlyle seront aussi des points de références indispensables.

1 Retour inattendu de la France : « ré-endossant son armure à contre-cœur »[198]

La décision de Carlyle de reprendre la plume – alors qu'il n'y était pas favorable quelques mois plus tôt – montre peut-être à quel point la France comptait pour lui. Dans tous les cas, le conflit franco-allemand eut une place non négligeable dans sa vie, puisqu'il se mit à lire la presse, qu'il avait délaissée depuis des années[199]. Il attendait avidemment les visites de son ami et compagnon de marche, l'écrivain russe Ivan Tourgueniev[200], qui recevait des témoignages

[198] « Reluctantly buckling on his armour again », James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, op. cit.*, II, 403.

[199] D. A. Wilson et D. Wilson MacArthur, *Carlyle in Old Age (1865-1881), op. cit.*, p. 214. Froude confirme le manque d'intérêt habituel de Carlyle pour les journaux : « Il ne lisait pratiquement jamais de journal de quelque type que ce fut. Je ne me souviens pas en avoir jamais vu un seul dans son étude. » (« He hardly ever read a newspaper of any kind. I do not remember that I ever saw one in his room. »), J. A. Froude, Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881, op. cit., II, 251

[200] Ivan Tourgueniev (1818-1883), écrivain russe.

directs en provenance de Baden[201]. John Carlyle se révéla également une source de renseignements sur les événements comme sur les attitudes britanniques[202]. En outre, ses lettres et ses journaux de cette période comportent de nombreuses mentions de « l'incroyable guerre franco-allemande, la plus noble et la plus bénéfique des providences divines dans l'histoire de mon époque[203] ». Carlyle se révèle très agréablement surpris, déclarant notamment : « Je ne me serais jamais attendu à voir un tel revirement de mon vivant », « Je suis très content d'avoir vu cela de mon vivant – le plus grand événement de l'histoire depuis ma naissance »[204]. Caryle, âgé de soixante-seize ans et las de la vie après avoir perdu beaucoup d'êtres chers, considère même cette guerre comme un élément susceptible de prolonger sa vie un peu plus longtemps[205].

Ce n'est pas, nous l'avons vu, la première fois que la France dissipe sa mélancolie et encourage sa créativité : *The French Revolution* l'avait sauvé de la crise existentielle de *Sartor Resartus* ; les articles sur 1848 avaient mis fin à la dépression qui avait suivi la publication de *Cromwell* ; la visite à Menton l'avait aidé à surmonter la mort de son épouse et à écrire des sections de *Reminiscences*. Certes, son enthousiasme en 1870 peut aussi s'expliquer par son admiration de toujours pour l'Allemagne, et par son désir de voir ce pays unifié[206]. Cependant, les raisons pour lesquelles il jugea nécessaire d'écrire et de publier un article sont plus complexes, et pourraient être liées à un changement soudain des attitudes victoriennes vis-à-vis de la France.

En effet, Carlyle avait d'abord refusé d'accéder à la requête d'un ami allemand, Althaus, qui souhaitait publier un texte de lui dans un recueil d'essais sur la guerre au profit des veuves et des orphelins allemands. Malgré cette première réaction négative, Carlyle rédigea un article,

[201]NLS MS 527, f. 32, lettre de Carlyle à son frère John, 26 novembre 1870.

[202]Ce fut John Carlyle qui informa son frère du début de la guerre (MS 1775D, f. 232). Il le renseigna aussi, non sans quelque parti pris, sur les attitudes du public britannique, déclarant par exemple : « seuls quelques officiers militaires très ignorants sont en faveur des Français » (« Only a few very ignorant military officers are in favour of the French », MS 1775D, f. 235, 6 August 1870). Plus tard, il fit part à Carlyle de détails obtenus auprès d'un officier français à Edimbourg, notamment au sujet des extrémités auquels étaient réduits les Français pendant le siège de Paris : les chevaux, les chats, les rats et les souris servaient fréquemment de nourriture (NLS MS 1775E, f. 24-25, 5 March 1871).

[203]« the amazing German-French war, grandest and most beneficent of Heavenly providences in the history of my time », extrait du journal de Carlyle du 11 Octobre 1870, *in* J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, *op. cit.*, vol. II, pp. 406-407.

[204]« I never expected to live to see such a swing round », « I am very glad I have lived to see it—the greatest event in history since I was born », *ibid.*

[205]J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, *op.cit.*, vol. II, p. 407

[206]Carlyle aurait déclaré à Althaus : « [...] l'unité de l'Allemagne est assurée. [...] Si l'on avait pu me la garantir sous cinquante ans, j'aurais été heureux et satisfait. » (« ...the unity of Germany is assured. [...] If anyone had been able to guarantee it for fifty years hence, I would have been happy and content. », D. A. Wilson et D. Wilson MacArthur, *Carlyle in old age (1865-1881)*, *op. cit.*, p. 217). Cette déclaration concorde avec les opinions exprimées dans *History of Friedrich II the Great* et dans « On the Latter Stage of the French-German War ».

peut-être parce qu'il avait pris conscience d'un revirement de l'opinion publique à la fin du mois d'octobre et au début du mois de novembre 1870. C'est essentiellement par sens du devoir qu'il rédige cette lettre, laquelle est qualifiée d'« embêtement » et de « préoccupation de trois fois rien »[207]. Les Britanniques – en particulier les élites – avaient jusqu'alors soutenu l'Allemagne, dont le protestantisme était plus populaire auprès d'eux que le Catholicisme français. De plus, même les plus francophiles, comme John Stuart Mill, détestaient Napoléon III, et beaucoup redoutaient le pouvoir croissant de la France, préférant faire confiance au dauphin allemand, époux de la fille aînée de Victoria. Cependant, une fois que la victoire allemande sembla assurée, et que la question de l'annexation de l'Alsace-Lorraine fut sérieusement envisagée, la peur de l'Allemagne fut ravivée. Jointe à la compassion pour la France, elle provoqua un revirement de l'opinion publique. Le camp des pro-Français[208], qui existait depuis le début, se trouva renforcé.

Etant donné cette sympathie croissante pour la France, le consensus qui avait régné jusqu'alors quant à la neutralité de la Grande-Bretagne dans le conflit sembla affaibli. Même s'il vivait en reclus, Carlyle prit conscience de ce phénomène, probablement grâce à la presse, et, surtout, grâce à son frère John. Dans une lettre inédite, ce dernier lui écrivait, le 23 octobre :

> Je remarque que les illusions concernant la Prusse se font de plus en plus véhémentes dans les journaux, à tel point que même le *Times* et le *Daily News*, qui ont été jusqu'à présent fermement contre les Français, semblent bien virer de bord[209].

Après ce constat, John Carlyle demanda de nouveau à son frère d'écrire pour réfuter ce qu'il considérait comme de l'« ignorance superficielle »[210].

Le lendemain, une lettre acheva d'ébranler les réticences de Carlyle à écrire. Un vieil ami allemand, le Baron Charles d'Eichthal (surnommé Dushty)[211], lui écrivit pour la première fois en presque quarante ans[212] : il tenait à le remercier de sa grande sympathie pour la littérature et pour l'esprit allemands, et de son soutien à la cause allemande, qu'il croyait discerner dans

[207] « botheration », « thrice-beggarly concern », lettre de Carlyle à son frère John, datée du 16 novembre 1870, NLS MS 527 f. 30.

[208] Le camp des pro-Français était composé des admirateurs de la tradition radicale française, mais aussi de ceux qui trouvaient qu'une alliance avec la France renforçait le pouvoir de la Grande-Bretagne sur le continent européen. Par ailleurs, en dehors de l'intelligentsia et des classes les plus riches, les liens culturels avec la France étaient plus forts que ceux avec l'Allemagne. Voir Dora Neill Raymond, *British Policy and Opinion During the Franco-Prussian War*, *op. cit.*, pp. 17-37 en particulier.

[209] « I notice the delusions in regard to Prussia which are getting more and more vehement in the newspapers, so that even *th*e *Times* and *Daily News* which have been steadily against the French hitherto, seem to be turning quite round. », NLS, MS1775D, f. 246, lettre de John Aitken Carlyle à Thomas Carlyle, datée de 23 octobre 1870.

[210] « shallow ignorance », *ibid*.

[211] Ce baron allemand est un parent éloigné du saint-simonien Gustave d'Eichthal, qui fut lui aussi pour un temps un ami proche de Carlyle.

[212] Lettre inédite, datée du 24 octobre 1870, NLS, MS1775D, ff. 250-251

un extrait de lettre récemment publié dans le *Weimarische Zeitung*. Ce correspondant allemand explique que son fils unique fait partie d'un régiment de cavalerie actuellement situé aux portes de Paris, et Carlyle le plaint, soupçonnant la tache près de la mention de ce fils d'être la trace d'une larme versée[213]. La lettre en question, que j'ai pu consulter à Edimbourg, présente en effet deux taches sur la dernière page. Cette missive de « Dushty », jointe au revirement de l'opinion publique, et au désir de voir l'Allemagne en mesure d'annexer l'Alsace-Lorraine, est très probablement à l'origine des efforts de Carlyle pour écrire et rectifier les opinions erronnées – selon lui – de ses contemporains.

Ainsi, des facteurs émotionnels[214] viennent s'ajouter à la vision historique de Carlyle donnant raison à l'Allemagne contre la France. Cette dernière suscite chez Carlyle une vive réaction – fut-elle négative – et un regain d'énergie pour écrire. Avec l'aide de sa nièce Marie, il achève sa lettre au *Times* deux semaines après avoir reçu les missives de son frère et du baron d'Eichthal citées ci-dessus. Si Carlyle n'est guère satisfait de son travail, sa conscience est sauve ; il écrit :

> Je ne trouve pas que ce soit une bonne lettre ; mais elle exprime, de façon probablement trop véhémente, quelles sont mes convictions ; et elle soulage ma conscience à ce sujet, qu'elle ait une bonne influence ou non, qu'elle soit bonne ou non. Je pense qu'elle étonnera considérablement beaucoup de personnes indécises, qui se lamentent pour les Français ; mais, quelles que soient les conditions, je suis vraiment soulagé d'en avoir fini, et n'en parlons plus[215].

L'auto-critique de Carlyle n'est pas à prendre à la lettre : elle est fréquente à toutes les périodes, notamment dans les correspondances avec sa famille. Dans tous les cas, ses inquiétudes quant à la France, l'Allemagne et la neutralité précaire de la Grande-Bretagne étaient sincères. Elles effacèrent probablement ses doutes quant à la qualité de son travail, qu'il ne continua pas moins de désigner, non sans sarcasme, par les termes « cette lettre immortelle »[216].

---

[213]Lettre de Thomas Carlyle à son frère John, datée du 28 Octobre 1870, NLS, MS 527 f. 29 (inédite à ma connaissance).

[214]Dans une lettre datée du 12 novembre, Carlyle confie à son frère qu'il a été touché par les souvenirs, les chagrins et les angoisses évoqués par d'Eichthal (MS 527 f. 30).

[215]« I do not reckon it a good Letter ; but it expresses, in a probably too emphatic way, what my convictions are ; and is a clearance to my own conscience in that matter, whether it do good or not, whether it be good or not. I expect it may be considerably an astonishment to many half and half people, lamenters for the French ; but am myself on any terms, right thankful to have done with it, and there an end. », lettre de Thomas Carlyle à son frère John, datée du 12 novembre 1870, publiée en partie dans J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, *op.cit.*, vol. II, p. 404 ; la seconde phrase, non inclue dans Froude, est tirée de la lettre originale (NLS, MS 527, folio 30).

[216]« that immortal letter », lettre du 16 novembre 1870 à son frère John (MS 527 f. 31). Dans la même missive, il se dit préoccupé et en proie à l'insomnie.

2 Divergences entre les conceptions carlylienne et victorienne de la France

Ainsi, Carlyle paraît peu soucieux de sa propre gloire, ou de la qualité et de la popularité de son article. Désireux de soulager sa conscience, il apparaît presque ici comme une sorte de Socrate, vigilant par rapport aux opinions de ses contemporains, et prêt à leur dire sans hésiter ce qui lui semble être des vérités qu'ils ne souhaitent guère entendre. Si cet article fut écrit à cause des perceptions contemporaines de la France et des conséquences possibles pour l'Allemagne, il est difficile d'évaluer son impact : fut-il, d'une part, reçu favorablement, et, d'autre part, susceptible d'influencer sensiblement la politique victorienne, au point de renforcer la position des partisans de la neutralité britannique ?

Les Victoriens, et en particulier les intellectuels (à l'exception des quelques disciples de Comte), avaient adopté, au début du conflit, l'opinion favorable de Carlyle vis-à-vis de l'Allemagne[217]. Cependant, leur condamnation initiale de la France (dictée en partie par la peur de Napoléon III et des antécédents de son oncle) fit place à de la compassion lorsque ce pays se trouva affaibli ; cette sympathie se trouva ensuite diminuée par la désapprobation de la Commune. La réception de l'article de Carlyle est difficile à déterminer : l'historienne Dora Neill Raymond estime qu'il suscita un tollé général d'indignation[218], tandis que les biographes Froude et Wilson évoquent plutôt un sentiment de gratitude. Il est certain que la réaction du public fut très vive, puisque Carlyle se vit inondé de courrier. Il ne s'intéressait d'ailleurs que fort peu à ces lettres, qu'il qualifiait de « fatras quotidien », d'« inepties bruyantes » ou encore de « pluie de balivernes, étrangères et nationales », avant de conclure : « Le feu est clairement la place qui leur convient[219]. » John Carlyle se vit confier une grande partie de ces lettres et se chargea de les résumer à son frère. Bien qu'il ait probablement été sélectif et partial dans son compte rendu, il est indéniable qu'un certain nombre de lecteurs avaient tiré un « grand réconfort » de ces lettres, et se trouvaient « vraiment transportés » après avoir été « quotidiennement ébahis et contrariés par le type d'arguments utilisés par ceux qui tentent de minimiser les folies et les crimes ayant mené la France à sa situation actuelle[220] ».

[217] Dora Neill Raymond, *British Policy and Opinion During the Franco-Prussian War,* New York : Columbia University, 1921, 437 pp., p. 15

[218] *Ibid*., p. 251

[219] « daily jumble », « noisy inanity », « rain of Balderdash, foreign and domestic », « the fire is evidently the true place for this. », lettres de Thomas Carlyle à son frère John, datées du 26 novembre et du 3 décembre, NLS, MS 527, ff. 32-33.

[220] « great comfort », « much elated », « daily startled and vexed by the kind of arguments by which people try to extenuate the follies and crimes which have brought France to the pass it is now in », lettre de John Aitken Carlyle

Les plus enthousiastes étaient certainement les lecteurs allemands de l'article (qui avait été largement diffusé en Allemagne), mais même certains de ceux qui critiquaient habituellement les idées de Carlyle quant à la puissance allemande se trouvaient d'accord avec lui. Selon D. A. Wilson, par exemple, l'historien W. E. H. Lecky[221] aurait confié à sa future épouse que ses habituelles réserves quant à l'affirmation de Carlyle « la puissance fait le droit » (« might is right ») avaient laissé place à la conviction que la guerre actuelle la justifiait[222]. Wilson considère que la lettre de Carlyle eut une influence politique certaine, et contribua à préserver la neutralité – physique et morale – et la politique de non-interventionnisme britanniques[223]. Même si Wilson n'est pas impartial, il convient de nuancer l'affirmation selon laquelle l'article de Carlyle suscita une indignation unanime. Il est fort possible que son texte ait atténué le revirement de l'opinion publique, toujours prête, selon Froude, à prendre le parti du plus faible[224].

Si l'article de Carlyle entrava les tentatives – de Frederick Harrison en particulier[225]– pour convaincre le Parlement de voter en faveur d'une intervention avant que la défaite française ne soit totale, c'est en replaçant le conflit dans une perspective historique plus vaste. Contrairement à ceux qui considéraient cette guerre comme un piège tendu par Bismarck à Napoléon[226], Carlyle l'estimait enracinée dans quatre siècles d'agressions françaises. Il déclara qu'il y avait, « de la part de l'Angleterre, une ignorance extrêmement profonde quant à l'histoire mutuelle de la France et de l'Allemagne, et quant à l'attitude de la France envers ce pays, depuis des siècles. »[227] Il essaya donc, en donnant les grandes lignes de l'histoire des deux pays depuis l'époque de Louis XI, d'orienter le point de vue de ses contemporains vers une vision de l'histoire davantage axée sur le long terme. Il se réjouit tout particulièrement[228] lorsqu'une série de deux articles dans *The Scotsman*[229] fournit une explication détaillée de l'histoire complexe de

à Thomas Carlyle, datée du 23 novembre 1870, NLS, MS1775D f. 266.

[221]William Edward Hartpole Lecky (1838-1903), historien irlandais, spécialiste notamment du XVIIIe siècle.

[222]Voir D. A. Wilson, *Carlyle in old age, op. cit.*, p. 215

[223]D. A. Wilson, *Carlyle in old age, op. cit.*, p. 215

[224]J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, op. cit.*, vol. 2, p. 403

[225]Dora Neill Raymond, *British Policy and Opinion During the Franco-Prussian War, op. cit.*, p. 237

[226]Initialement, le public britannique croyait, à tort, que le comportement agressif de Louis-Napoléon – et non les machinations de Bismarck – était à l'origine du conflit. Source : Edgar Feuchtwanger, *Imperial Germany 1850-1918, London and New York : Rouledge*, 2001, xx, 228 pp. 52-54.

[227]« on the part of England, a most profound ignorance as to the mutual history of France and Germany, and the conduct of France towards that country, for Centuries back. », Thomas Carlyle, « Latter Stage of the French German War, 1870-1871 », *op. cit.*, p. 242

[228]Lettre à son frère John, le 3 décembre 1870 (NLS MS 527 f. 33). Carlyle évoque l'article de *The Scotsman* dès le premier paragraphe de sa lettre : il semble y avoir attaché beaucoup d'importance. Après la publication de son propre article, il avait relégué ses commentaires – qui étaient d'ailleurs assez brefs – à la fin de ses missives.

[229]En consultant les archives du journal *The Scotsman*, j'ai pu identifier les deux articles appréciés par Carlyle :

l'Alsace-Lorraine.

3 Cohérence interne et influence constante de la pensée carlylienne

La conception de l'histoire de Carlyle était le produit de ses études ininterrompues d'histoire française et allemande : son intérêt pour la France ne s'arrêta pas à *The French Revolution*. Même si son projet sur Cromwell sembla ensuite l'accaparer, il écrivit de nombreuses lettres et des articles sur l'actualité française (en 1848 et en 1871 en particulier), sans oublier une histoire de la Renaissance française (*The Guises*). Si cette dernière est restée inachevée, *History of Friedrich II* (1858-1865), qui occupa treize des dernières années les plus productives de sa vie, fait la part belle à la France, puisque l'éducation française du souverain et son amitié avec Voltaire jouent un rôle important. De plus, même si les opinions de Carlyle peuvent légitimement être considérées comme plus extrêmes après 1850, il n'est pas certain que son attitude envers la France ait fondamentalement changé et soit devenue globalement moins positive : par exemple, le personnage de Voltaire dans *History of Friedrich II* est décrit de façon légèrement plus favorable que dans les essais de jeunesse ou dans *On Heroes*[230].

La réaction de Carlyle aux événements de 1870 n'est pas sans rappeler son attitude envers les précédentes révolutions françaises : surprise, espoir, compassion et déception. En effet, il considère la guerre franco-allemande comme « une manifestation du jugement divin » « à un moment où nul homme ne s'y attendait »[231]. En 1848, déjà, il s'était étonné : « La France était le dernier pays vers lequel nos regards s'étaient tournés, récemment, en quête de nouvelles qui puissent nous exalter ou nous réjouir. »[232] Il avait ensuite décrit les révolutionnaires de 1848 comme les fils de ceux de 1830 et les petits-fils de ceux de 1789 ; il semblerait que la génération suivante soit à l'œuvre dans les émeutes parisiennes de 1870. En effet, dans une lettre datée du 29 mai 1870, Carlyle décrit les classes pauvres promptes à la rebellion en France, soulignant que leur condition ne s'est pas améliorée depuis quatre-vingt-deux ans[233]. Il est à nouveau déçu par

datés respectivement du 24 novembre et du 1er décembre 1870, figurant tous deux en page deux, anonymes et sans titre, ils traitent de la question « How did Alsace and Lorraine become German ». Voir l'annexe H 5 pour plus de détails.

[230]Dans le cadre de travaux ultérieurs, il pourrait être fort intéressant d'étudier l'évolution des représentations de Voltaire dans l'œuvre de Carlyle.

[231]« an exhibition of Divine judgment », « in an hour when no man looked for it », J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, *op. cit.*, vol. II, p. 399.

[232]« To France least of all had we been looking, of late, for tidings that could elevate or cheer us », « Louis-Philippe », *op. cit.*, p. 365

[233]Lettre de Thomas Carlyle à son frère John, datée du 29 mai 1870 (NLS, MS 527 f. 51, publiée dans J. A.

le tour que prennent les événements : tout comme il avait regretté les dérives de la République française de 1848, il se montre peu satisfait de la Commune ou de la gestion allemande de l'Alsace-Lorraine.

Carlyle exprime, comme il l'avait fait par le passé, l'espoir que la France se montrera bonne écolière et deviendra plus sage ; dans son journal de 1870, il évoque une « leçon »[234] et, dans une lettre à sa sœur Jean, il déclare : « espérons seulement que ces effroyables souffrances pourront se révéler instructives pour elle, et lui en épargner davantage[235] ». Dans la même lettre, Carlyle va plus loin, espérant que ces souffrances seront également « instructives » pour d'autres pays, et en particulier la Grande-Bretagne. Dans les années 1840, alors que le mouvement chartiste était particulièrement actif, Carlyle avait souligné les dangers d'une révolution britannique sur le modèle français, séparant clairement les deux pays[236]. Or, en 1870, il semble aller à l'encontre de ses contemporains qui affirment la différence de la Grande-Bretagne. En effet, il estime que, tout comme la France, le « pays insensé », « l'Angleterre, dans son ensemble, paraît être vraiment insensé ». Il va jusqu'à déclarer : « l'état de l'Angleterre est encore plus hideux à mes yeux »[237]. En outre, le message d'avertissement des classes pauvres françaises lui semble s'adresser à toutes les classes aisées d'Europe :

> S'il est une chose que je peux discerner dans cette agitation meurtrière des classes les plus pauvres à Paris, c'est qu'elle constitue une retentissante déclaration à toutes les classes aisées de tous les pays : « notre condition, après quatre-vingt-deux années de lutte, ô classes aisées, ne s'est toujours pas améliorée et devient de plus en plus intolérable d'année en année, et de révolution en révolution ; par les pouvoirs éternels, si vous n'y remédiez pas, nous ferons exploser le monde, y compris vous et nous[238] ! »

L'histoire semble ici se répéter à plus d'un titre : non seulement les événements de 1870 semblent s'inscrire dans le cycle des révolutions entamé quatre-vingt-deux ans auparavant, mais, aussi, les avertissements de Carlyle rappellent ceux qu'il avait proférés au sujet de 1789 et de 1848. La France demeure un modèle – essentiellement négatif et à ne pas suivre –, Car-

---

Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, op. cit.*, vol. II, p. 406.

[234] J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, op. cit.*, vol. II, p. 401

[235] « let us hope only that all these frightful sufferings may prove instructive to her, and spare her more of the like. », lettre de Thomas Carlyle à sa sœur Jean, datée du 28 janvier 1871, NLS, MS 531 f. 6 (inédite à ma connaissance).

[236] Voir notamment *Chartism, op. cit.*

[237] « mad country », « England seems to be all pretty mad », « the state of England is still more hideous to me. », NLS, MS 527 f. 51, publié dans J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, vol. II, p. 406.

[238] « One thing I can see in these murderous ragings from the poorest classes in Paris, that they are a tremendous proclamation to the upper classes in all countries : 'our condition, after eighty-two years of struggling, Oh ye Upper Classes, is still unimproved, more intolerable, from year to year and from revolution to revolution ; and by the Eternal Powers, if you cannot mend it we will blow the world up, along with ourselves and you !' », NLS, MS 527 f. 51, publié dans J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, vol. II, p. 406.

lyle envisageant un moment « où l'heure du danger arrivera pour la Grande-Bretagne »[239]. La France, que Carlyle avait décrite dès 1833 comme « le grand terrain d'essai » de l'Europe, se révéla être une fois de plus son mauvais élève, n'apprenant pas ses leçons, devant endurer un nouveau « baptême du feu »[240] et méritant de ce fait d'échouer contre une Allemagne plus forte et plus digne d'éloges.

La vision de Carlyle tourne presque à la caricature, cependant, lorsque, pour conclure son article, il exprime le souhait que « l'Allemagne, patiente, profonde, pieuse et solide, soit enfin unie en une Nation, et devienne Reine du Continent, à la place de la France fanfaronne, orgueilleuse, gesticulante, querelleuse, agitée et trop sensible[241] ». Carlyle semble défendre un idéal de supériorité allemande, mais c'est peut-être justement parce que – de façon réelle ou symbolique – l'Allemagne incarne toutes les valeurs qui lui importent. Ce pays aurait pour pendant antithétique la France, laquelle serait ainsi une sorte de chimère représentant ses craintes et les attributs qu'il déteste. Il est possible que Carlyle vieillissant ait projeté son système de jugement moral sur deux pays qui n'avaient en réalité ni les défauts ni les qualités qu'il leur prêtait. Une telle démarche peut paraître dangereuse, et susciter l'indignation, si elle sert de fondement à une vision du futur de l'Europe. Peut-être ces perceptions de la France et de l'Allemagne expimées dans « Latter Stage of the French-German War » devraient-elles être considérées davantage comme une clé pour comprendre la pensée de Carlyle que comme une solution à un problème politique. Dans tous les cas, la décision de Carlyle d'intégrer la guerre franco-prussienne à sa vision symbolique et résolument antithétique de la France et de l'Allemagne explique probablement l'indignation manifestée par le public britannique de l'époque. Carlyle, conscient qu'il ne pouvait plus contrôler les perceptions victoriennes de la France, devint relativement indifférent au conflit franco-prussien après la publication de sa lettre, qu'il avait peut-être écrite davantage pour lui-même que pour ses contemporains.

[239] « when the hour of danger comes for Britain », D. A. Wilson, *Carlyle in old age*, *op. cit.*, p. 218.

[240] « baptism of fire », William Knighton, « Conversations with Carlyle », *op. cit.*, p. 913. L'expression est initialement présente dans *Sartor Resartus*, *op. cit.*, pp. 129 et 130. Voir également J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London*, *op. cit.*, vol. II, pp. 399-401.

[241] « That noble, patient, deep, pious and solid Germany should be at length welded into a nation, and become queen of the continent, instead of vapouring, vainglorious, gesticulating, quarrelsome, resteless and over-sensitive France », « Latter Stage of the French-German War, 1870-1871 », *op. cit.*, p. 251

Conclusion

A l'issue de ces deux premières parties, il est possible d'affirmer avec certitude que la France a été omniprésente dans le parcours de Carlyle, tantôt par choix, tantôt par concours de circonstances (offres d'articles et de traductions, événements contemporains remarquables en France ou encore présence à Londres de révolutionnaires en exil). Il faut donc nuancer considérablement le point de vue critique qui consiste à considérer Carlyle comme exclusivement attaché à l'Allemagne. Sans vouloir minimiser l'importance de celle-ci, il est indispensable de donner à la France une place directement à ses côtés. Si les sentiments de Carlyle étaient peut-être moins favorables à la France – et c'est ce qui reste en partie à déterminer –, cela n'altère nullement le fait que cette dernière fut formatrice et centrale, en particulier au moment où Carlyle construisait son identité d'auteur et de penseur. Ressource financière de ses jeunes jours et triomphe de sa maturité, les travaux sur la France constituèrent des étapes essentielles de son parcours.

La seconde conclusion importante que l'on peut d'ores et déjà tirer est que l'attitude de Carlyle envers la France n'a nullement été figée ou constante. Dans un premier temps, c'est plutôt contraint et forcé qu'il s'intéresse à la patrie de Montaigne et de Pascal, auxquels il consacre des articles alimentaires. A vingt-neuf ans, il retire de vives impressions de sa visite à Paris, mais déclare que le pays a été trop parcouru et trop décrit pour susciter son intérêt. A la mort de Goethe et de James Carlyle, un tournant majeur s'amorce, avec la rédaction de *The French Revolution,* un projet risqué mais qui mène Carlyle au succès. Dès lors, la France reste ancrée dans la pensée de Carlyle, et ses écrits – privés ou publics – portent souvent sur elle.

Charles Frederick Harrold conclut son ouvrage *Carlyle and German Thought (1819-1834)* en déclarant que « la littérature et la pensée allemandes eurent sur Carlyle une influence inférieure uniquement à celle de ses parents » et que, jusqu'à la fin, « il eut de profondes dettes » envers Goethe et son pays[242]. Or, la France, d'une façon différente et plus conflictuelle, a eu au moins la même importance dans la pensée et dans la vie de Carlyle. Celui-ci fut en effet fasciné dès ses plus jeunes années par l'histoire de France et par les personnalités des Lumières. Les écrits sur la France jalonnèrent son parcours et le menèrent au sommet de la gloire. Les héros, l'histoire, mais aussi les événements contemporains français ne perdirent jamais leur attrait,

[242] « German literature and thought were influences on Carlyle second only to those of his parents. », « he was profoundly indebted », Charles Frederick Harrold, *Carlyle and German Thought (1819-1834)*, New Haven : Yales University Press ; Londres : Humphrey Milford ; Oxford University Press ; Yales Studies in English LXXXII, 1934, xii, 346 pp., p. 237

suscitant souvent des réactions violentes, qu'elles soient approbatrices et enthousiastes, ou véhémentes dans leur condamnation. L'omniprésence et le caractère évolutif et ambigu des idées de Carlyle sur la France semblent certains sur le plan biographique. Il reste à tenter d'élucider les paradoxes et les nuances de la vision carlylienne de la France, à la fois en tant que patrie de héros et en tant que nation.

Troisième partie

Les héros français de Carlyle et Carlyle héros des Français : chronique d’une relation difficile

Chapitre 5

La France dans la critique carlylienne

Si l'importance de la France et l'évolution de la vision de ce pays dans la pensée carlylienne sont considérables, elles n'ont pas souvent été reconnues à leur juste valeur par les critiques. Il s'agit donc ici d'évaluer la place faite à la France dans la critique de Carlyle, et aussi de déterminer l'impact de Carlyle et de son œuvre sur les intellectuels français – contemporains et ultérieurs. Comment a-t-il influencé les penseurs français, et dans quels domaines ? Que nous apprennent les articles de Philarète Chasles ou d'Hippolyte Taine ? Pourquoi les traductions et la popularité de Carlyle ont-elles toujours connu une évolution inégale, comme sous le coup d'une malédiction ? Comment se fait-il que de grandes figures anglicistes (comme Louis Cazamian) ou même politiques (telles que Léon Bloy) le lisent jusqu'à leur dernier souffle ? Gusdorf estime que Taine a été le premier à rendre justice aux idéologues français de la fin du XIXe siècle[1] ; ce dernier aurait-il eu la même justesse de perception en accordant à Carlyle une place comparativement très importante dans son histoire de la littérature anglaise ?

Quoi qu'il en soit, les variations très considérables de la popularité de Carlyle en France ne demeurent pas moins mystérieuses. Les critiques littéraires et les hommes politiques célèbres occupent une place conséquente parmi les rares critiques de Carlyle, au point que l'on peut même s'interroger sur ce phénomène : d'Hippolyte Taine à Louis Cazamian, d'Armand Marrast à Léon Bloy ou à Victor Basch[2], on reconstituera ici les parcours – souvent mémorables – des

[1]Georges Gusdorf, *La Conscience révolutionnaire, les idéologues* (*Les Sciences humaines et la pensée occidentale*, vol. VIII), Paris : Payot, 1978, 551 pp., p. 37

[2]Président de la Ligue des Droits de l'homme et militant antifasciste, Victor Basch (1863-1944) consacra un ouvrage entier à Carlyle à la veille de la seconde guerre mondiale. Dans *Carlyle, l'homme et l'œuvre* (*op. cit.*), Basch souligne l'actualité de la pensée de Carlyle et les leçons importantes que l'on peut retirer de son œuvre. Victor Basch, socialiste juif d'origine hongroise, fut assassiné en 1944 par la police allemande.

critiques de Carlyle en France. Il sera aussi important de montrer et d'expliquer le caractère très cyclique de cet engouement, ponctué par de longues périodes d'oubli. Plusieurs hypothèses seront proposées pour élucider le manque d'intérêt – passé et présent – pour Carlyle.

Une explication possible est simplement le concours de circonstances historiques : plusieurs guerres franco-allemandes ont pu successivement couper court à chaque regain d'intérêt pour Carlyle. En effet, la guerre de 1870 eut lieu quelques années seulement après la traduction de *The French Revolution* (la seule publiée à ce jour) en français[3] ; celle de 1914 mit fin à une série de traductions des essais les plus importants (par des traducteurs souvent différents)[4] ; la seconde guerre mondiale jeta une ombre quasi définitive sur les études carlyliennes en France, après les efforts de Cazamian et de Basch. Cazamian s'était donné pour but de fournir une interprétation d'ensemble des travaux de Carlyle, de la formation de sa pensée au durcissement de ses positions idéologiques à la fin de sa vie[5] ; il lui avait également accordé une place non négligeable, comparable à celle de Dickens, dans son *Histoire de la littérature anglaise*[6].

Un peu plus tard, en 1838, Basch avait souligné combien la pensée de Carlyle était d'actualité : la crise prévue par ce dernier éclatait avec violence. Basch s'intéressa surtout à la pensée sociale de Carlyle, tandis que d'autres choisirent d'insister sur le soutien présumé de Carlyle à l'autoritarisme gouvernemental et à une Allemagne forte et « reine du continent ». Theodor Deimel, dans *Carlyle und der National-Sozialismus* (1937)[7], espère pouvoir rallier les Britanniques au national-socialisme par le biais de la pensée d'un de leurs auteurs, à savoir Carlyle. Une analyse de cet ouvrage en allemand permettra de montrer les raisons – et les limites – de ce rapprochement. Ces tentatives de récupération anachroniques et largement abusives ont contribué à entacher la réputation de Carlyle. Il ne s'agit pas ici de porter un jugement sur les

[3]Thomas Carlyle, *Histoire de la Révolution française*, traduit de l'anglais, par Elias Regnault, Odysse Barot et Jules Roche), Paris : G. Baillière, 1865-1867, 3 volumes. C'est une édition plus récente et plus largement disponible qui sera utilisée ici lorsqu'il y aura lieu de commenter la traduction de Jules Roche : *Histoire de la Révolution française*, traduit de l'anglais par M. Jules Roche (1865-1867), nouvelle édition précédée d'un avertissement de M. A. Aulard, Paris : Félix Alcan, 1912, 3 vol.

[4]Ces traductions sont évoquées en détail ultérieurement.

[5]Louis Cazamian, *Carlyle*, Paris : Henri Didier, Bloud, 1913, 264 pp., voir p. 7 en particulier. Cet ouvrage a été traduit en anglais (par E. K. Brown, New York, 1932), et il semble toujours être lu par la critique anglaise. Il est cité notamment dans « The background of Carlyle's portrait of Coleridge in The Life of John Sterling », in *Carlyle's Friendships and other Studies*, Charles Richard Sanders, Durham, N.C. : Duke University Press, 1977, x, 342 pp., (pp. 36-60, pp. 37 et 58)

[6]Émile Legouis (angliciste, 1861-1937) et Louis Cazamian, *Histoire de la littérature anglaise*, Paris : Hachette, 1924, xiii, 1312 pp., voir les pages 1069 à 1074 consacrées à Carlyle. Dickens occupe les pages 1074 à 1081 ; les deux hommes figurent au tout début de la section consacrée à l'ère victorienne.

[7]Theodor Deimel, *Carlyle und der Nationalsozialismus. Eine Würdigg des englischen Denker im Lichte der deutschen Gegenwart*, Würzburg : Triltsch, 1937, viii, 144 pp.

idées du penseur écossais, ou de vouloir en excuser certaines. Il faudra simplement les remettre en contexte, de deux façons. Premièrement, Carlyle, mort en 1881, pouvait difficilement s'attendre aux dérives des années 1930. En 1933, Grierson, dans son ouvrage *Carlyle and Hitler* (sur lequel on s'attardera), fait remarquer qu'il est impossible de savoir si Carlyle aurait, dans aucune mesure, approuvé les nouvelles figures dictatoriales. Deuxièmement, si certaines de ses opinions peuvent apparaître racistes ou fascistes au lecteur du XXIe siècle, elles étaient fort courantes à l'époque, même chez les auteurs les plus progressistes[8].

A Traductions françaises

1 Rythme sporadique : concentration presque exclusive entre 1901 et 1913

Le rythme révélateur des traductions en français

Carlyle n'a presque pas été traduit en français de son vivant, le fut beaucoup entre 1901 et 1913, et vraiment très peu depuis. En effet, seul *The French Revolution* parut en traduction française avant la mort de Carlyle, et encore fallut-il attendre trente ans après la première publication de cette œuvre en langue anglaise[9]. *On Heroes* constitue le seul autre volume traduit avant 1900[10], une grande partie des ouvrages restants l'étant soudainement de 1901 à 1913. Edmond Barthélemy, ainsi que Elsie et Emile Masson, en sont les principaux traducteurs. Aucune nouvelle version française d'un ouvrage de Carlyle ne fut publiée de 1914 à 1997, à l'exception de deux textes assez courts, *Le Comte Cagliostro* et *Le Collier de la Reine*[11]. Seules quelques rééditions furent effectuées pendant cette période[12]. Une nouvelle traduction de *On Heroes*[13] vit le jour en 1998 et une autre, de *The French Revolution*, est en cours. Effectuée par Alain

[8] Voir la discussion de la notion de race dans le chapitre 7.

[9] La première publication anglaise date de 1834-1837 ; la première et jusqu'à présent unique traduction française publiée est l'œuvre de Jules Roche, Elias Regnault et Odysse Barot, en 1865-1867 (*Histoire de la Révolution française*, op. cit.).

[10] Thomas Carlyle, *Les Héros, le culte des héros et l'héroïque dans l'histoire*, traduction et introduction par J.-B.-J. Izoulet-Loubatières, Paris : A. Colin, 1888, xli, 381 pp.

[11] *Le Comte Cagliostro* et *Le Collier de la Reine*, furent traduits respectivement en 1945 et 1929 (avec réédition en 1946) par Georges Garnier (cf bibliographie). On peut s'étonner que leur publication en français suive d'un siècle environ leur publication initiale, d'autant que ces deux textes, relativement faciles d'accès et manifestant des qualités narratives évidentes, auraient peut-être été les plus susceptibles de rendre les écrits de Carlyle populaires.

[12] *Sartor Resartus*, en édition bilingue (traduction Louis Cazamian de 1904), fut réédité en 1973, et mis au programme de l'agrégation d'anglais en 1974. *Pamphlets du Dernier Jour* (traduction d'Edmond Barthélemy de 1906) parut en 1989. La treizième édition de *On Heroes* traduit par Jean Izoulet parut en 1928 (cf bibliographie).

[13] Celle-ci, publiée en 1997, est l'œuvre de François Rosso (Thomas Carlyle, *Les Héros*, trad. François Rosso (trad., 1888), Bruno de Cessole (préf.). Paris : Maisonneuve et Larose, 1998, 444 pp.)

Jumeau, traducteur de George Eliot et de Sir Arthur Conan Doyle[14], elle laisse peut-être présager de beaux jours pour la renommée de Carlyle en France et le développement des études carlyliennes françaises.

En étudiant le rythme des traductions et celui des études critiques, que j'ai représentés sur le graphique « Carlyle en France : rythme des traductions et des ouvrages critiques », on s'aperçoit que les deux coïncident souvent, en particulier pour la période 1910-1914. Les deux types de publication apparaissent liés, soit que de nouvelles traductions aient renforcé l'intérêt critique pour Carlyle, soit que la prise de conscience de l'importance de Carlyle par la critique ait conduit à une nouvelle demande et à de nouvelles traductions.

Parfois, traductions et études critiques sont le fait du même universitaire français. Ainsi, Edmond Barthélemy, au tournant du XXe siècle, a attiré l'attention du public français sur Carlyle, à la fois par une étude critique semi-biographique[15] et par des traductions de *Sartor Resartus* (1904)[16], de *Latter-Day Pamphlets* (1906)[17], de *Oliver Cromwell's Letters and Speeches* (1910)[18] et de deux recueils d'essais choisis (1907 et 1909)[19]. De même, Louis Cazamian, qui a, comme on l'a vu, consacré à Carlyle un ouvrage critique entier[20], ainsi qu'un assez long article dans son *Histoire de la littérature anglaise*[21], a également effectué la traduction la plus récente de *Sartor Resartus*[22]. Le graphique ci-joint met en lumière ce parallélisme entre traductions et ouvrages critiques, tout en montrant bien le caractère extrêmement sporadique des travaux liés à Carlyle. Les traductions des correspondances (en particulier des lettres échangées avec Jane Welsh et avec Emerson) sont incluses, de même que les rééditions, ces dernières étant

[14]Cette information a été recueillie auprès d'Alain Jumeau et de David Sorensen, éditeur de cette nouvelle traduction. Alain Jumeau a traduit notamment *The Master of Ballantrae* de Robert Louis Stevenson (*Le maître de Ballantrae*, Paris : Gallimard, 2000), *The Mill on the Floss* de George Eliot (*Le Moulin sur la Floss*, Paris : Gallimard, 2003) et *Silver Blaze : and other adventures of Sherlock Holmes* de Sir Arthur Conan Doyle (*Étoile d'Argent : et autres aventures de Sherlock Holmes*, Paris : Gallimard, 2005).

[15]*Thomas Carlyle. Essai biographique et critique* (Paris : Société du Mercure de France, 1900, 281 pp., ultérieurement réédité).

[16]*Sartor Resartus, vie et opinions de Herr Teufelsdroeckh*, Edmond Barthélemy (trad.). Paris : Société du Mercure de France, 1904, 352 pp.

[17]*Pamphlets du dernier jour*, Edmond Barthélemy (trad. et préf.). Paris : Mercure de France, 1906, 444 pp.

[18]*Olivier Cromwell, sa correspondance, ses discours*, Edmond Barthélemy (trad.). Paris : Mercure de France, 1910-1914, 3 vol. (444 ; 468 ; 559 pp.)

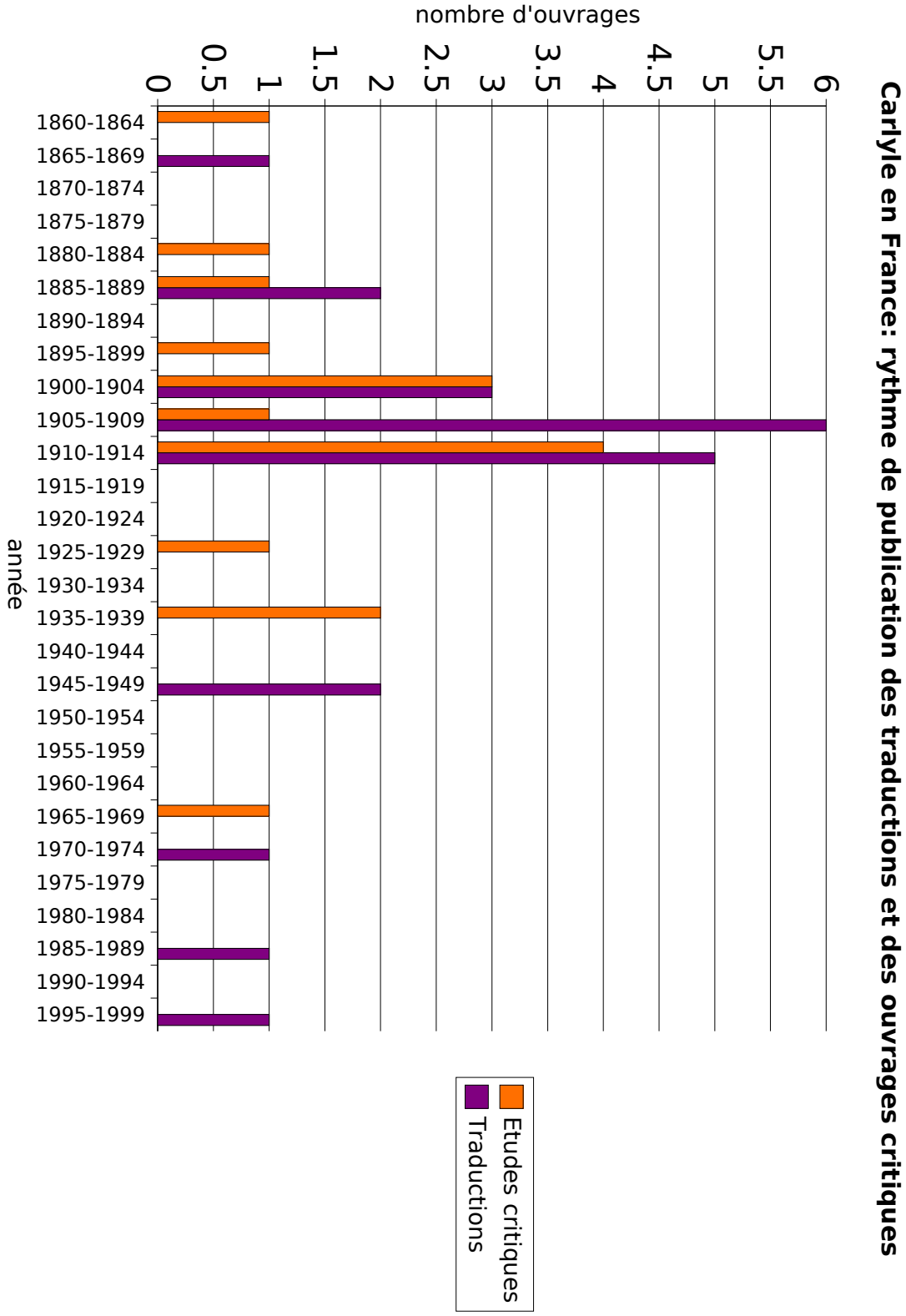
[19]*Nouveaux essais choisis de critique et de morale*, Edmond Barthélemy (trad. et préf.). Paris : Mercure de France, 1907, 357 pp.

Nouveaux essais choisis de critique et de morale du genre biographique, Edmond Barthélemy (trad. et préf.). Paris : Mercure de France, 1909, 331 pp.

[20]Louis Cazamian, *Carlyle, op. cit.*

[21]*Op. cit.* (écrite en collaboration avec E. Legouis).

[22]Cette traduction a fait date au point d'être rééditée en 1973 (peut-être pour faire face à la demande suscitée par la présence de *Sartor Resartus* au programme de l'agrégation d'anglais).


Carlyle en France: rythme de publication des traductions et des ouvrages critiques
nombre d'ouvrages
0
0.5
1
1.5
2
2.5
3
3.5
4
4.5
5
5.5
6
année
1860-1864
1865-1869
1870-1874
1875-1879
1880-1884
1885-1889
1890-1894
1895-1899
1900-1904
1905-1909
1910-1914
1915-1919
1920-1924
1925-1929
1930-1934
1935-1939
1940-1944
1945-1949
1950-1954
1955-1959
1960-1964
1965-1969
1970-1974
1975-1979
1980-1984
1985-1989
1990-1994
1995-1999
Etudes critiques
Traductions

motivées par la présence d'un vivier de lecteurs présumé.

Le rythme irrégulier à la fois des ouvrages critiques et des traductions constitue une sorte de révélateur des attitudes françaises, et il est intéressant de se pencher sur les réactions et les motivations possibles de la critique. Les rebondissements des études carlyliennes, en France et dans le monde, sont si intrigants qu'ils pourraient presque faire l'objet d'une étude à part entière.

2 L'obstacle de la langue et du style

Un des reproches majeurs faits à Carlyle est le manque de clarté de son style, et il est vrai que certains de ses écrits peuvent sembler ardus à des francophones, en particulier *Sartor Resartus* et *The French Revolution*, où son style se fait extrêmement complexe et personnel. Le jugement porté par l'un des critiques littéraires du journal *Le Temps*, à la mort de Carlyle, est très représentatif de la perplexité mêlée d'irritation qu'ont pu éprouver par le passé les lecteurs francophones face aux écrits de Carlyle dans leur langue d'origine :

> Si ses premiers articles de critique littéraire, en 1827 et dans les années suivantes, laissent peut-être deviner ce qui va venir, ils ne se distinguent pourtant pas encore de la langue de tout le monde. *Sartor Resartus*, qui est à peu près de la même époque, affecte déjà la bizarrerie, mais on peut dire que là elle était donnée par le sujet. Dès lors, toutefois, l'auteur prend goût à une manière qui a le double avantage d'être plus facile que la simple simplicité, et de piquer la curiosité du public. On le voit, lorsqu'on le suit à la trace, abonder de plus en plus dans le genre qu'il s'est créé. Sa *Révolution française* (1837) est complètement jetée dans le moule. Malheureusement le propre du maniérisme est d'aller toujours se fixant et se figeant, et l'on peut dire que la diction de Carlyle a fini par devenir un galimatias[23].

Ici, le critique fait preuve d'une certaine justesse de jugement en ce qui concerne l'évolution du style de Carlyle, qui s'avère de plus en plus original, mais son point de vue d'ensemble reflète bien l'incompréhension de l'époque, ainsi que les difficultés potentielles pour les lecteurs anglophones, et, à plus forte raison, francophones. Ce que de nombreux critiques en sont venus à nommer « Carlylese » présente des obstacles même pour le public anglophone, d'où l'importance cruciale des traductions afin de susciter un intérêt plus conséquent chez le public français.

Par ailleurs, les premières traductions disponibles, par Philarète Chasles, de textes comme *Signs of the Times*[24] ou *Corn-Law Rhymes*[25], étaient des adaptations plutôt que de véritables

[23] E. Scherer, « Thomas Carlyle », *Le Temps*, 11 février 1881.
[24] « Caractère de notre époque », *Revue Britannique*, novembre 1829, pp. 3-29
[25] « Le Forgeron de Sheffield », *Revue Britannique*, mai 1832, pp. 93-114

traductions[26], déformant ainsi les rares bribes de la pensée de Carlyle accessibles à ceux qui ne lisaient pas l'anglais. De même, Carlyle fut par la suite en mesure de publier dans la même revue, en 1839, son article rectificatif sur la question du *Vengeur*[27], mais ce texte fut considérablement dénaturé et s'avéra nuisible à l'accueil fait à Carlyle en France[28]. Dès lors, la *Revue Britannique* fut réticente à inclure les textes de Carlyle, déclinant l'offre de son correspondant à Londres de rédiger une recension de *The French Revolution*, et acceptant un article sur *Chartism*[29] davantage à cause du sujet que parce que Carlyle était l'auteur du texte analysé[30]. Aucun extrait long de l'œuvre de Carlyle ne fut publié dans la même revue avant 1866. Encore s'agissait-il d'un extrait de *History of Friedrich II*[31], ouvrage peu susceptible de contribuer à la popularité de Carlyle à quelques années seulement de la guerre avec l'Allemagne.

3 Aléas du contexte politique et idéologique

En 1870, la guerre franco-prussienne sembla couper court à l'intérêt pour Carlyle, avivé par ailleurs grâce à la traduction de *The French Revolution* quelques années auparavant. De même, le graphique indique que la première guerre mondiale, et, dans une moindre mesure, la seconde, nuirent aux études carlyliennes en France. La langue complexe des ouvrages de Carlyle, et la difficulté de lui octroyer une étiquette quelconque – critique littéraire, romancier, philosophe, biographe, historien, pamphlétaire, penseur – de façon durable expliquent peut-être son manque de popularité en France et en Grande-Bretagne[32]. Cependant, elles ne sauraient

[26]Voir à ce sujet l'analyse très éclairante d'Alan Carey Taylor, *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865*, *op. cit.*, pp. 29-32 et 35.

[27]« Polémique. Réponse au Fraser's Magazine à propos du Vengeur », *Revue Britannique*, août 1839, pp. 337-345. Le naufrage du *Vengeur* lors d'une bataille, narré et grandement embelli par Barère dans un discours, devint un myhte national. Les matelots héroïques auraient refusé de se rendre et auraient sombré, enveloppés du drapeau français, chantant la Marseillaise et criant « Vive la République ». Or, le bateau s'était rendu aux Britanniques qui avaient secouru une grande partie de l'équipage, même si certains avaient en effet été engloutis avec le navire sur les cris de « Vive la République ». Voir André Boulaire et Edmond Monange, « Le Vengeur du Peuple : réalité, fiction, naissance d'un mythe », pp. 471-478, *in* Alain Bideau, Bertrand Desjardins, Guy Brunet, Jacques Lagare, *Populations et Cultures, Etudes réunies en l'honneur de Francois Lebrun*, Rennes : Université de Rennes II, 1989, 535 pp. Carlyle, dans *The French Revolution*, avait repris sans le mettre en cause le mythe héroïque et inexact dans un paragraphe du troisième volume. Il se révéla fort soucieux de corriger cette erreur en 1839.

[28]Voir l'analyse très complète d'Alan Carey Taylor dans *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865*, *op. cit.*, pp. 36-45.

[29]*Ibid*., pp. 45-46

[30]« Littérature politique. Origine, progrès et situation actuelle du Chartisme. Le pamphlet de Marcus, l'Epopée d'Ernest. Th. Carlyle », *Revue Britannique*, mars 1840, pp. 5-29

[31]« Le Grand Frédéric et le Candidatus Linsenbarth », *Revue Britannique*, novembre 1866, pp. 73-86.

[32]Plus célèbre que Dickens pendant la période victorienne, Carlyle n'est que peu étudié, de nos jours, dans les universités britanniques : l'équipe de recherche d'Edimbourg (chargée en particulier de l'édition des correspondances) mise à part, les universitaires britanniques, notamment à Oxford et à Cambridge, n'ont pour Carlyle qu'un intérêt assez marginal. Rosemary Ashton, de University College London, a certes consacré assez récemment

justifier entièrement le caractère extrêmement irrégulier de l'intérêt porté à Carlyle en France. Le phénomène français est relativement atypique, puisque des études britanniques sur Carlyle sont publiées à intervalles assez brefs et réguliers, si l'on excepte un relatif silence à la suite de la seconde guerre mondiale. Comment interpréter les réticences quelque peu énigmatiques de la critique française ? En effet, les textes de Carlyle traitaient de thèmes français et européens, leur donnaient souvent un éclairage polémique riche, et ils étaient écrits dans un style que l'on pouvait rapprocher, de façon fort intéressante, de celui des romantiques et des historiens français. C'est en cherchant dans le contexte politique et idéologique que l'on trouve la clé de la popularité si variable de Carlyle en France selon les époques.

Les facteurs d'une popularité limitée au cours du XIXe siècle

Alan Taylor, dans sa thèse de doctorat publiée en 1929[33], propose une analyse de la fortune de l'œuvre de Carlyle en France jusqu'en 1865, à laquelle on se reportera utilement. Dans sa préface, il souligne notamment, avec raison, que le public était limité à une élite d'autant plus restreinte qu'elle avait besoin, en l'absence de traductions, d'une solide connaissance de l'anglais. Comme on l'a vu, les critiques et les traductions françaises de Carlyle sont fort rares jusqu'en 1901. Cependant, les difficultés de langue ne sont pas le seul facteur expliquant le relatif manque d'intérêt pour Carlyle en France. D'autres obstacles étaient à vaincre dès le départ ; premièrement, la renommée de Carlyle dans son propre pays était limitée, diminuant considérablement la probabilité que ses œuvres soient découvertes et lues en France. En effet, il faut attendre 1837, date de parution de *The French Revolution*, pour que ses talents soient pleinement et instantanément reconnus par ses compatriotes. *Chartism* (1839) aviva encore cette popularité, mais les répercussions en France demeurèrent limitées.

Deuxièmement, les thèmes abordés par Carlyle, en particulier avant le milieu des années 1830, semblent assez peu susceptibles d'enthousiasmer le public français. Celui-ci s'intéresse en effet surtout à la littérature et à la pensée allemandes, sur lesquelles de nombreuses études françaises existent déjà. Il s'agit pour Carlyle de faire découvrir à ses compatriotes des auteurs méconnus en Grande-Bretagne, mais pas nécessairement en France : Madame de Staël avait

une biographie aux époux Carlyle (*Thomas & Jane Carlyle, Portrait of a Marriage* (2002), *op. cit.*), mais elle est écossaise, et ses travaux portent aussi très largement sur Coleridge et sur George Eliot.

[33] Alan Carey Taylor, *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865*, Paris : Librairie ancienne Honoré Champion, 1929, 260 pp.

déjà attiré l'attention française sur la littérature allemande. Les écrits de Carlyle sur l'Allemagne paraissent donc assez peu novateurs aux Français, ou du moins pas suffisamment pour mériter attention et traduction lorsque des écrits de Michelet ou de Quinet sur le même sujet sont disponibles. Un troisième obstacle réside dans l'incompréhension et dans les conclusions à la fois hâtives et inexactes que les premiers lecteurs et les premiers critiques ont pu tirer à propos de Carlyle. Son premier traducteur, Philarète Chasles, s'il a beaucoup contribué à le faire connaître en France, a également induit, comme on l'a vu, une compréhension quelque peu erronée de la pensée de l'auteur.

Latter-Day Pamphlets (1850) : discrédit en Grande-Bretagne, mais non en France

En 1850, la publication de *Latter-Day Pamphlets* – ouvrage exprimant des idées très controversées sur l'abolition de l'esclavage, sur les révolutions européennes ou encore sur les prisons modèles – nuisit à la réputation de Carlyle[34]. Ce dernier, qui en était parfaitement conscient, déclara plus tard :

> En 1850, après une période de morosité profonde et de doute sans fond, vinrent les *Pamphlets du Dernier Jour*, qui constituèrent pour tous une surprise déplaisante ; qui suscitèrent dans le monde les suppositions les plus étranges ('Carlyle s'est mis à boire trop de whisky', dirent certains), ruinèrent ma réputation (selon les voix les plus amicales), et eurent pour effet de me couper entièrement de la foule des adeptes du « Progrès de l'espèce » et autres individus vulgaires, – mais qui soulagèrent considérablement ma conscience de citoyen fidèle, et continuent de le faire.[35]

Si Carlyle présente la situation de façon quelque peu exagérée, il n'en demeure pas moins que sa crédibilité en Grande-Bretagne fut amoindrie : même s'il conserva le respect et l'intérêt de ses concitoyens pour ses œuvres passées, ses publications ultérieures, notamment sur Frédéric le Grand, ne connurent qu'un succès très limité.

En France, paradoxalement, cette date de 1850 ne signifie pas grand chose. A cette époque, les critiques de Carlyle étaient encore rares, ses traducteurs inexistants[36]. On peut supposer que

[34]Voir par exemple l'article de Michael Goldberg, « *A Universal « Howl of execration » : Carlyle's* Latter-Day Pamphlets *and Their Critical Reception* », in *Carlyle and His Contemporaries, Essays in honor of Charles Richard Sanders*, *op. cit.*

[35]« In 1850, after an interval of deep gloom and bottomless dubitation, came *Latter-Day pamphlets*, which unpleasantly astonished everybody ; set the world upon the strangest suppositions ('Carlyle got deep into whisky',said some), ruined my 'reputation' (according to the friendliest voices), and, in effect, divided me altogether from the mob of 'Progress-of-the-Species' and other vulgar,– but were a great relief to my own conscience as a faithful citizen, and have been ever since. », *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 103

[36]Des passages choisis de Carlyle avaient été traduits, notamment par Marrast (qui sera évoqué ultérieurement dans ce chapitre), pour les besoins d'articles critiques. Cavaignac avait par ailleurs mentionné la possibilité d'une traduction de *The French Revolution*, mais aucune œuvre entière n'avait encore été publiée en français.

lorsque des universitaires et des traducteurs, comme Edmond Barthélemy, commencèrent à s'intéresser à Carlyle vers la fin des années 1850, c'est l'ensemble de son œuvre qu'ils découvrirent et louèrent. Emile Montégut[37] et Joseph Milsand sont peut-être les seuls critiques français chez lesquels on peut réellement essayer de discerner une évolution avant et après 1850 : ils ont découvert Carlyle suffisamment tôt, ou en tout cas avant 1850, et ils ont continué de le lire et de le commenter au delà de cette date (Chasles s'arrête vers 1846).

Milsand[38], dans sa recension intitulée « Thomas Carlyle. *Latter-Day Pamphlets* »[39], apporte une critique nuancée de l'ouvrage de Carlyle, dans lequel il trouve considérable matière à réflexion, même si ses propres idées diffèrent fondamentalement. Malgré cette divergence, il ne met en cause ni le génie de Carlyle, ni ses qualités de visionnaire, écrivant au sujet de *On Heroes* : « Je ne m'étonnerais pas si plus tard ce livre devait faire date, comme le point de départ d'une nouvelle période intellectuelle, d'une nouvelle manière d'envisager et d'expliquer les faits sociaux. »[40] Ainsi, les opinions très controversées et résolument anti-démocratiques de *Latter-Day Pamphlets*, auxquelles il n'adhère pas, ne semblent nuire ni à son intérêt général pour Carlyle, ni à son jugement des autres œuvres du penseur.

Quant à Montégut, il découvrit Carlyle en 1844, soit sept ans après la publication de *The French Revolution* et six ans avant celle de *Latter-Day Pamphlets*. Or, en 1858, dans une lettre inédite à Carlyle conservée à la Bibliothèque nationale d'Ecosse, il déclare :

> J'accepte avec reconnaissance l'offre que vous me faites de la nouvelle édition de vos œuvres. Elles sont de toutes les œuvres contemporaines celles que j'ai le plus lues. Je les lirai encore sous cette forme avec bonheur. Je me rappelle toujours le moment où je les ai lues pour la première fois, et le charme sous lequel me laissa cette lecture [...]. Il y a déjà bien longtemps de cela ; c'était au mois d'août 1844. Un heureux temps et qui ne reviendra plus[41].

Ainsi, entre 1844 et 1858, l'intérêt de Montégut pour Carlyle ne paraît nullement avoir faibli. Il convient cependant d'émettre quelques réserves : Montégut semble avoir adopté des opinions plus proches de celles de Carlyle que de celles de ses contemporains français, notamment sur la

[37]Emile Montégut (1826-1895), contributeur de la *Revue des deux mondes*, critique de littérature britannique et américaine, traduisit notamment Emerson, Macaulay et Shakespeare.

[38]Joseph Milsand (1817-1886), spécialiste de philosophie et de littérature anglaises, fut le premier grand critique français de Robert Browning, dont il devint un ami proche.

[39]Joseph Milsand, « Les pamphlets de Thomas Carlyle. *Latter-Day Pamphlets* », *Revue des deux mondes*, 31 mai 1850 (tome VI, pp.1083-1111)

[40]*Ibid*., p. 1083

[41]NLS 1773.307. Cette lettre inédite est en français, et a été transcrite par mes soins pour David Sorensen, éditeur des correspondances de Carlyle, qui en utilise des extraits pour sa préface au volume XXXIV de *Collected Letters*. Deux lettres inédites de Montégut à Carlyle sont reproduites en annexe à cette recherche, leur date étant estimée à la fin octobre 1858 par David Sorensen.

question de la démocratie et de l'utilitarisme. En effet, un critique de Montégut écrit :

> Chez Carlyle surtout, il [Montégut] trouve exprimées avec une singulière force de lyrisme et de sarcasme les répugnances qu'il éprouve lui-même à l'égard des systèmes démocratiques qui se sont produits dans ces dernières années, à l'égard du socialisme, du radicalisme et de la soudaine prépondérance des classes industrielles[42].

D'autres nuances doivent être apportées : Montégut entretint une correspondance amicale avec Carlyle jusqu'à un âge avancé, mais ne se priva pas de le critiquer amèrement dans un essai sur Michelet[43], notamment au sujet des positions anti-abolitionnistes de *Latter-Day Pamphlets*. En effet, il décrit l'imagination de Carlyle et de Victor Hugo comme « aussi puissante qu'étroite, aussi vigoureuse que bornée »[44], à l'inverse de celle de Michelet qui leur serait supérieure. Au sujet de Carlyle, il ajoute :

> Il n'y a pas d'homme dont l'imagination ait plus d'antipathies invincibles, plus d'aveuglement volontaire, plus de dédains et en même temps plus de constance dans ses habitudes de langage, dans ses allures, dans ses affections. Allez donc lui faire comprendre l'Italie et les beaux-arts, l'émouvoir en faveur des nègres, le faire sympathiser avec les émeutes populaires, ou l'éblouir par la pompe brillante des aristocraties ! Il ne consentira même pas un seul instant à laisser surprendre sa curiosité ou sa sympathie, et se préservera de toute tentation par un orage d'anathèmes et une averse de quolibets et d'épithètes injurieuses[45].

Il est difficile de dire si c'est uniquement *Latter-Day Pamphlets* qui menèrent Montégut à ce jugement négatif, mais toujours est-il que les deux hommes demeurèrent amis, et que Montégut réclama à Carlyle un exemplaire de *History of Friedrich II*, dont le premier volume parut presque dix ans après *Latter-Day Pamphlets*. Par ailleurs, il n'est pas certain que l'attitude de Montégut soit représentative de celle des lecteurs français, réels ou potentiels. Elle ne reflétait pas en tout cas celle des autres critiques français, puisque les hommes de lettres contemporains – peu nombreux – qui s'intéressaient alors à l'œuvre de Carlyle continuèrent de le faire. Milsand, même s'il préférait *On Heroes*, rédigea une recension de *Latter-Day Pamphlets* pour la *Revue des deux mondes* en 1850[46]. Par ailleurs, Charles de Rémusat, en 1854, écrivit au sujet de *Letters and Speeches of Oliver Cromwell* pour la même revue[47].

---

[42] Pierre-Alexis Muenier, *Émile Montégut, étude biographique et critique, d'après des documents inédits*, Paris : Garnier frères, 1925, xxiii, 384 pp., p. 9

[43] Emile Montégut, *Mélanges Critiques, Victor Hugo, Edgar Quinet, Michelet, Edmond About*, Paris : Hachette, 1887, 363 pp., pp. 231-332.

[44] *Ibid*., p. 234

[45] *Ibid*., p. 235

[46] « « Les pamphlets de Thomas Carlyle. *Latter-Day pamphlets.* », *op. cit*.

[47] Cf Charles de Rémusat, « De Cromwell selon M. Carlyle et M. de Lamartine », *Revue des deux mondes*, 28 février 1854 (Tome V, pp. 1073-1112). Notons que l'auteur de cet article est fasciné par *On Heroes*, qu'il résume et commente abondamment (pp. 1078-1082), et que c'est peut-être l'intérêt pour cet ouvrage qui l'a conduit à un article sur l'œuvre plus tardive qu'est *Letters and Speeches of Oliver Cromwell* ; il n'en est pas pour autant convaincu de la justesse des idées de « M. Carlyle, qui professe avec tant de verve et d'esprit l'idolâtrie polythéiste qu'il appelle le culte des héros » (p. 1111).

Si 1850 ne constitua pas vraiment une coupure à l'époque, elle représenta ultérieurement un point au-delà duquel peu de lecteurs s'aventurèrent : les œuvres de Carlyle postérieures à cette date n'ont joui que de peu d'attention. Jacques Cabau[48], qui est peut-être le critique français de Carlyle le plus notoire des cinquante dernières années, avait, comme maints homologues anglophones[49], arrêté ses travaux à 1834. C'est pourquoi il a semblé intéressant de poursuivre cette étude au-delà, d'autant plus que la pensée de Carlyle, et sa francophobie présumée, se radicalisèrent au fil du temps.

Guerres franco-allemandes : un rattachement systématique à l'Allemagne ?

Il est possible que les guerres franco-allemandes aient d'autant plus nui à la popularité de Carlyle en France qu'il était presque systématiquement associé à l'Allemagne. En effet, son premier critique en France, Philarète Chasles, écrivait dès 1840 :

> L'humanité est ainsi faite, qu'elle ne peut se passer de modèle. Après avoir épuisé la copie de l'antiquité grecque, de l'Italie, de l'Espagne, de la France et de l'archaïsme national, il ne restait plus à l'Angleterre qu'une seule imitation à tenter, celle de l'Allemagne. Déjà Coleridge, Walter Scott et Wordsworth avaient emprunté à ce pays, non pas des formes, mais des fictions ou des théories. Personne cependant n'avait essayé de rapprocher le style anglo-saxon du saxon primitif, et de fondre ensemble les caractères particuliers et distincts de l'idiome allemand, avec ceux de l'anglais qui en dérive. [...] Une étude approfondie de la poésie et de la philosophie allemandes avait préparé Carlyle à la création du nouveau style anglo-allemand qui lui appartient ; singulière œuvre qu'il a réalisée en Angleterre, nous dirons tout à l'heure avec quel succès[50].

Ayant décrit le « parti d'écrire à l'allemande »[51] de Carlyle, Chasles met aussi l'accent sur les sensibilités germaniques qu'il estime manifestes dans l'œuvre de Carlyle :

> Quant à Carlyle, son œuvre ultra-saxonne ne peut guère nous convenir : elle est teutonique par le long et intuitif regard ; elle est anglo-normande par la connaissance des hommes et des affaires. Elle n'a rien de romain, rien de gaulois, rien de disciplinaire, rien d'extérieur ; allemande et anglaise, elle pèche par la mauvaise forme ; elle excelle par la sincérité de la profondeur[52].

Ainsi, l'assimilation de Carlyle aux auteurs allemands n'est pas seulement stylistique, elle est aussi culturelle et idéologique. L'angliciste Louis Cazamian, à la veille de la seconde guerre mondiale, n'a rien fait pour corriger cette association : il souligne dans la préface de son ouvrage sur Carlyle la dette de ce dernier à la philosophie allemande[53], et, lorsqu'il est question de

[48] Jacques Cabau, *Carlyle ou le Prométhée enchaîné*, *op. cit.*

[49] On peut penser par exemple à Hill Shine, *Carlyle's Early Reading to 1834*, *op. cit.* ; Charles Frederic Harrold, *Carlyle and German Thought, 1819-1834*, *op. cit.* ; Ralph Jessop, *Carlyle and Scottish Thought*, *op. cit.*

[50] « Thomas Carlyle, The French Revolution, a History », *Revue des deux mondes*, octobre 1840, pp. 109-126, p. 110

[51] *Ibid.*, p. 111

[52] *Ibid.*, p. 117

[53] Louis Cazamian, Carlyle, *op. cit.*, p. 8

sa formation, met l'accent sur Kant et Fichte, puis Goethe et Richter[54], alors que Voltaire, Rousseau, ou encore Madame de Staël, auraient pu aussi mériter que l'on s'attarde sur leur influence.

De même, Charles de Rémusat ne peut s'empêcher, alors que son propos est d'évaluer l'ouvrage de Carlyle sur Cromwell, de rappeler que l'esprit allemand imprègne les écrits de Carlyle :

> Mais il faut reprendre d'un peu plus haut et rappeler quelle est la nature du talent de M. Carlyle et des idées auxquelles ce talent est consacré.
> Presque toute l'originalité, toute la nouveauté de pensées ou de formes qui, dans ces derniers temps, a enrichi, agrandi ou dépravé la littérature de l'Angleterre comme de la France, vient de l'Allemagne. [...] Tel est assurément M. Carlyle. Quoiqu'il ait sa grande part d'originalité naturelle, il est de ceux qui ont introduit l'esprit allemand dans la littérature anglaise[55].

Rémusat cite ensuite notamment Goethe, Richter et Novalis, ces deux derniers étant selon lui les « auteurs de prédilection » de Carlyle. Il convient d'apporter ici quelques nuances : l'intérêt de celui-ci pour les écrivains allemands est certain, mais cette fascination avait tout de même considérablement diminué après 1833, année où les écrits sur Goethe laissèrent la place à ceux sur Diderot et sur la Révolution, puis à des travaux sur la Grande-Bretagne. Parmi les critiques français prompts à rattacher Carlyle à l'Allemagne, Montégut constitue en partie une exception : il estime que le style de l'Ecossais, malgré les influences allemandes, demeure très anglais[56].

Les guerres mondiales : théories autoritaristes et raciales de Carlyle récupérées ?

Ainsi, Carlyle, réputé pour sa germanophilie, a été moins traduit après 1914. Les critiques français, comme Louis Cazamian[57] ou Alan Carey Taylor, ont continué à s'intéresser à lui, mais, à l'approche de la seconde guerre mondiale, c'est l'« extraordinaire actualité » de la pensée de Carlyle qu'ils cherchent de plus en plus à souligner. Basch, défenseur des droits de l'homme, considère que Carlyle, dans ses écrits sociaux comme *Signs of the Times*, *Chartism*, ou *Past and Present*, avait prédit la crise et pourrait donner des pistes sur sa résolution. A l'inverse, Grierson

[54] *Ibid.*, pp. 14-33

[55] Charles de Rémusat, « De Cromwell selon M. Carlyle et M. de Lamartine », *op. cit.*, pp. 1076-1077

[56] Emile Montégut, « Thomas Carlyle. Sa vie et ses écrits. », *Revue des deux mondes*, 15 avril 1849, pp. 278-314, p. 291

[57] Louis Cazamian, angliciste français (1877-1965), se déclara en faveur de la collaboration lors de la seconde guerre mondiale. Soucieux comme Carlyle des problèmes sociaux, il espérait qu'un monde neuf et meilleur pourrait émerger du conflit. Peut-être trouva-t-il la pensée carlylienne particulièrement pertinente à ce moment-là. Dans tous les cas, son intérêt pour Carlyle persista, puisqu'il traduisit *Sartor Resartus* en 1958. Voir le numéro des *Etudes anglaises* qui lui est consacré (*Etudes anglaises*, 1966, n°2, avril-juin, Paris : Didier, pp. 113-208, voir pp. 123-124 en particulier).

et Deimel s'interrogent sur la proximité des idées de Carlyle et du national-socialisme[58]. Ernest Seillière, dans *Un précurseur du national-socialisme. L'actualité de Carlyle*, apporte des précisions sur les relations concrètes entre les œuvres de Carlyle et la montée en puissance du Troisième Reich :

> Depuis la guerre de 1914, une vague d'hostilité a déferlé contre l'Ecossais dans son pays, et on le comprend si l'on songe aux inquiétudes universellement suscitées par l'épanouissement du romantisme à la prussienne au delà du Rhin. – M. Taylor termine en effet son livre, si riche en suggestions utiles, par un aperçu de la récente fortune du penseur chez nos voisins du Nord-Est. En Allemagne, où l'œuvre du biographe de Frédéric II n'avait jamais été oubliée, dit-il, on l'a beaucoup relue durant les années qui précédèrent la révolution hitlérienne de 1932. On vendit même par centaines de mille, de 1926 à 1932, des pages judicieusement choisies dans son œuvre pour appuyer le mysticisme racial, dès longtemps épanoui en Pangermanisme avide de conquêtes[59].

Ainsi, la pensée de Carlyle était attrayante pour les partisans du national-socialisme, mais rien ne prouve qu'il aurait approuvé leurs actions. Alan Taylor, notamment, pense qu'il est allé moins loin : « Carlyle aurait donc contemplé avec quelque méfiance l'arrivée au pouvoir en Europe de toute une pléiade de héros. Il aurait peut-être jugé que certains de ces nouveaux Napoléons n'étaient que des *copper-captains* (des capitaines en simili) comme il nommait avec mépris Napoléon III[60]. » Seillière remarque en retour que Carlyle a fait l'apologie de Frédéric. On pourrait ajouter qu'il a aussi fait celle de Bismarck, à l'occasion de la guerre franco-prussienne[61].

Cependant, il est difficile de se ranger à l'opinion de J.-E. Barker telle qu'elle est représentée par Seillière :

> On estime trop souvent que la philosophie de Hitler est si étrange (dans son livre fameux : *Mein Kampf*), qu'elle ne pourra jamais se faire entendre par des esprits anglo-saxons. Cependant, elle ressemble de fort près à celle que Carlyle (aux applaudissements d'Emerson, très souvent) crut pouvoir appliquer à la solution des problèmes de notre temps. Presque tous les dogmes du National-Socialisme ont été formulés dans les ouvrages du penseur britannique[62].

---

[58] Basch, Grierson, Deimel et leurs ouvrages respectifs seront plus longuement évoqués dans le chapitre 7, lorsqu'il sera question de la proximité supposée des idées de Carlyle et de celles du national-socialisme.

[59] Ernest Seillière, *Un précurseur du national-socialisme. L'actualité de Carlyle* (1939), *op. cit.*, p. 236. Il discute les propos d'Alan Carey Taylor dans *Carlyle et la pensée latine* (*op. cit.*, chapitre V « L'Ere des dictateurs », pp. 376-383).

[60] *Ibid.*, pp. 237-238. Seillière reprend et remet en question les propos de Taylor dans *Carlyle et la pensée latine, op. cit.*, p. 383 (numéro de page omis par Seillière).

[61] Voir le chapitre 4. Vers la fin de sa vie, Carlyle accepta par ailleurs une médaille et un titre honorifique allemands de la part de Bismarck, tandis qu'il refusait la distinction (assortie d'une pension) que Disraeli souhaitait lui attribuer.

[62] Joseph Ellis Barker, *Saturday Review of Literature*, New York, 25 novembre 1933, p. 291. L'article est cité (sans références précises) par Ernest Seillière, dans *Un précurseur du national-socialisme. L'actualité de Carlyle*, p. 237. Alan Carey Taylor le mentionne également, avec plus de détails, dans *Carlyle et la pensée latine*, *op. cit.*, pp. 381 et 386.

Ernest Seillière abonde dans le sens de Barker, ajoutant que Carlyle tenait lui-même ces dogmes de l'Allemagne, et surtout de la Prusse[63]. Taylor se montre plus nuancé, voire dubitatif :

> Bien entendu, ces rapprochements ne tendent nullement à démontrer que l'influence directe de l'œuvre de Carlyle a joué un rôle dans la formation des idéologies des régimes fascistes. Il s'agit tout simplement de l'évolution et de la vulgarisation d'idées qu'un grand nombre d'auteurs répétaient depuis un siècle. Mais parmi ces précurseurs, aucun n'avait exprimé si nettement les principes qui devaient être adoptés par les chefs des mouvements fascistes[64].

La question du national-socialisme et de sa proximité supposée de la pensée de Carlyle sera évoquée plus longuement dans le chapitre 7, qui traite notamment de la question raciale, et de la perception carlylienne du peuple français comme celtique et donc inférieur. Pour l'instant, il s'agit de constater que ces rapprochements idéologiques – qu'ils soient justifiés ou non – ont pu nuire grandement à la renommée de Carlyle dans la période d'après-guerre, et encore aujourd'hui. Ils ont pu aussi freiner les mouvements de redécouverte de Carlyle qui s'étaient amorçés depuis la première guerre mondiale : on peut citer notamment, outre les travaux de Cazamian et de Taylor, l'article de Serge Evans en 1928 intitulé « Faut-il relire Carlyle[65] ? »

B Les enthousiasmes éphémères de la critique française

Les circonstances historiques n'expliquent qu'en partie la perplexité et le manque d'enthousiasme récurrents des critiques français. De même, le mélange d'intérêt passionné pour la France et de francophobie occasionnelle éprouvé par Carlyle ne suffit pas à justifier l'attitude tout aussi ambiguë des Français à son égard. La direction donnée aux études carlyliennes par les figures, souvent illustres – et même controversées –, qui se sont intéressées à lui, a également joué un rôle essentiel.

---

[63] *Ibid.*

[64] Alan Carey Taylor, *Carlyle et la pensée latine*, *op. cit.*, p. 382

[65] Cf Serge Evans, « Faut-il relire Carlyle ? », *Le Monde Nouveau*, 15 avril 1928, pp. 122-131. Dans cet article essentiellement philosophique, qui se veut une réflexion sur la pensée contemporaine, Evans souligne l'intérêt des idées de Carlyle. Ayant reconnu le rôle essentiel de ce dernier au XIXe siècle et aussi dans l'évolution moderne de la Grande-Bretagne (p. 122), Evans met tout particulièrement en avant la lutte carlylienne contre le scepticisme lié à l'ère de la mécanisation. L'esprit scientifique ne saurait appliquer au domaine de l'esprit et de l'âme les mêmes principes qu'au monde matériel. En s'adonnant au doute et au scepticisme, l'époque contemporaine aurait perdu une grande partie de sa capacité d'action, pourtant « supérieure à la pensée vague et au rêve inarticulé » (p. 125). Carlyle étant « fils d'une race éminemment active » et « éminemment pratique » , et en outre « fils d'obscurs travailleurs » , il aurait toutes les qualités requises pour jouer le rôle d'« excitateur d'énergie » bien nécessaire à notre époque (pp. 125-126).

1 Les premiers critiques français : Chasles, Marrast, Cavaignac, Montégut

Alan Taylor justifie la validité de son étude des premiers critiques de Carlyle par le fait – d'ailleurs assez singulier – que ceux-ci sont fort illustres[66], citant Chasles, Michelet, Montégut, Lamartine et Taine. On se reportera très utilement à l'ouvrage de Taylor pour une analyse détaillée de ces critiques[67]. Je couvrirai ici rapidement les éléments particulièrement pertinents dans la perspective de cette recherche, ainsi que les éclairages nouveaux qui peuvent venir s'ajouter à l'étude de Taylor, vieille de près de quatre-vingts ans. Chasles, premier traducteur et découvreur de Carlyle en France, ne peut être omis. Marrast et Cavaignac ne sont évoqués qu'assez brièvement par Taylor. Marrast, auteur d'un long article critique sur Carlyle, sera évoqué. Cavaignac ne fera pas l'objet d'une attention particulière dans cette section, puisqu'il a déjà été étudié dans le chapitre 3, section A, et qu'il fut l'ami et le conseiller de Carlyle plus que son critique. Notons toutefois qu'il arriva à Cavaignac de mentionner Carlyle : dans « Malthus et Marcus »[68], un essai écrit à son retour d'exil, il se remémora ses conversations avec Carlyle, dont il cite l'ouvrage *Chartism*[69] ; par ailleurs, en écrivant sur Londres[70], il dut songer au moins brièvement au domicile des Carlyle. Pour ce qui est d'Emile Montégut, admirateur et critique de Carlyle, deux lettres inédites permettent d'ajouter à l'analyse de Taylor.

Philarète Chasles

Philarète Euphémion Chasles (1798-1873), homme de lettres, bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine de 1837 à 1873, professeur au Collège de France et coauteur des *Contes bruns* avec Honoré de Balzac, fut aussi critique et historien de la littérature anglaise, et traducteur, notamment de Shakespeare. Ainsi qu'on l'a vu dans la section précédente, il publia deux traductions de Carlyle dans la *Revue Britannique*, en novembre 1829 (« Caractère de notre

[66] Alan Carey Taylor, *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865*, *op. cit.*, page de préface non numérotée.

[67] Voir notamment *ibid*., pp. 51-74 pour Chasles, pp. 95-108 pour Michelet, pp. 121-159 pour Montégut, et pp. 209-250 pour Taine. Ernest Seillière consacre également un chapitre aux critiques de Carlyle dans *Un précurseur du national-socialisme. L'actualité de Carlyle*, *op. cit.*, pp. 216-242, chapitre IX intitulé « Commentaires français sur l'œuvre de Carlyle ».

[68] Godefroy Cavaignac, « Malthus et Marcus », *Revue du Progrès politique, social et littéraire*, 15 mars 1840, Tome premier, Paris : Blondeau, 1840, 639 pp., onzième livraison, pp. 204-216.

[69] *Ibid*., p. 211

[70] Godefroy Cavaignac, « Londres », *Revue du Progrès politique, social et littéraire*, 15 juin 1840, Tome premier, Paris : Blondeau, 1840, 639pp., onzième livraison, pp. 481-490.

époque », ou « Signs of the Times ») et en mai 1832 (« Le Forgeron de Sheffield », ou « Corn-Law Rhymes »). Il mit également en avant les qualités des ouvrages de Carlyle, les recommandant aux lecteurs de la *Revue des deux mondes*[71], et leur signalant ultérieurement la parution de *The French Revolution*[72]. Ces deux articles sont analysés en détail par Alan Taylor[73], et le rôle joué par le second d'entre eux – concernant l'association de Carlyle à l'Allemagne et au style germanique – a déjà été abordé dans le cadre de cette étude.

On signalera également l'article « Des tendances littéraires en Angleterre et en Amérique »[74], publié en 1844 après un silence de trois ans de Chasles sur Carlyle. Carlyle et Emerson y sont présentés comme se détachant nettement de la masse des auteurs anglophones contemporains. Etrangement, dans la partie consacrée à Carlyle, Chasles passe très vite sur *The French Revolution*, et semble croire – à tort – que la renommée du penseur date de *Sartor Resartus*. Ainsi, même le spécialiste de Carlyle le plus notable à l'époque manifestait-il une perception erronée du parcours de Carlyle et de l'importance respective attribuée à ses œuvres en Grande-Bretagne.

Enfin, Chasles estime – et là encore il est permis d'en débattre – que la qualité des œuvres de Carlyle après *The French Revolution* (1837) est allée en se détériorant ; il critique en particulier *Past and Present*. Après 1846 et une série de trois articles au sujet de l'ouvrage de Carlyle sur Oliver Cromwell[75], Chasles se désintéressa de Carlyle, peut-être en partie, même si l'on ne peut en être certain, parce qu'il ne partageait pas les opinions exprimées dans *Latter-Day Pamphlets* (1850). De façon générale, si Chasles reconnaissait Carlyle comme l'un des rares écrivains anglophones à la pensée originale, il ne trouvait pas moins que ses ouvrages – notamment *The French Revolution* – étaient déficients dans leur style et leur forme, malgré une puissance certaine du fond et de la pensée.

Carlyle satisfait des recensions de Chasles

Chasles est mentionné dans les correspondances de Carlyle en 1840, de façon plutôt flatteuse. Carlyle estime en effet que le Français a compris *The French Revolution* ; dans une lettre datée du 29 octobre 1840, il confie à son frère John, au sujet des recensions de l'ouvrage :

[71] « De la Littérature anglaise actuelle », *Revue des deux mondes*, 1er mars 1839, pp. 681-686

[72] « Thomas Carlyle. *The French Revolution, a History.* », *op. cit.*

[73] Alan Carey Taylor, *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865, op. cit.*, pp. 55-60

[74] Philarète Chasles, « Des tendances littéraires en Angleterre et en Amérique », *Revue des deux mondes*, 15 août 1844, pp. 497-545

[75] *Revue des deux mondes*, 15 janvier, 15 février, 1er mars. Chasles est d'avis que Carlyle a rendu de grands services à l'histoire, mais que son travail demeure incomplet et manque de rigueur.

> Dans la *Revue des deux mondes*, se trouve un texte encore plus frappant [que celui de Gilfillan[76]], sur le même sujet notable, par un certain Chasles ; qui, je me souviens, est le traducteur de *Titan* de Jean Paul [Richter] : c'est vraiment un article remarquable ; je ne pensais pas qu'un Français comprendrait si bien ce Livre[77].

La critique de Chasles serait même l'une des meilleures que Carlyle ait lues au sujet de son ouvrage le plus célèbre en date, car il déclare, une dizaine de jours plus tard : « La meilleure [Critique] que j'ai vue entre toutes a été publiée à Paris dans une Revue (française) de là-bas. Il me qualifie de très virulent, mais.... »[78]. Carlyle peut certes être ironique, ou considérer que cette recension est la « meilleure » dans la mesure où il l'a trouvée amusante ou insolite. Cependant, Chasles semble être remonté dans son estime : il le décrit comme « le traducteur de *Titan* », alors que, quelques mois auparavant, il avait tourné en dérision les tentatives du Français de traduire Richter[79].

Armand Marrast

Marrast, future figure de proue de la révolution de 1848, trouve sa place dans cette section en raison d'un article qu'il publia en 1840, sur *The French Revolution*, intitulé « Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par M. Thomas Carlyle »[80]. Au sujet de cet article, on pourra aussi se reporter à la brève étude qu'en donne Alan Taylor[81]. Ce qui sera particulièrement intéressant ici, c'est la perception qu'un révolutionnaire en puissance pouvait avoir de la vision

[76]George Gilfillan (écrivain, 1813-1878) était l'auteur d'une recension de *The French Révolution* publiée dans le *Dumfries Herald* du 15 octobre 1840, signée « Apollodorus » (Carlyle avait au départ suspecté Thomas Aird de l'avoir écrite). Voir CL XII, note 1 p. 290.

[77]« In the *Révue* [*sic*] *des Deux Mondes* I find a still more striking piece [than Gilfillan's], on the same great topic, by one *Chasles* ; who, I remember, is the translator of Jean Paul's *Titan* : it is really a remarkable Article ; I did not think any Frenchman would have understood the Book so well. », CL XII, 306

[78]« The best [Criticism] that I have seen of all is one that has appeared in Paris in a (French) Review there. He calls me very savage, but &c &c », CL XII, 319-320 (lettre du 10 novembre 1840 à John Carlyle)

[79]« Un certain Chales [*sic*] a tenté de traduire son *Titan* [celui de Richter] en français ; mais il n'en a pas fait grand chose, s'arrêtant même quelque part au milieu,– c'est du moins là où il en était, ayant obtenu un résultat fort imparfait même pour cette première moitié, la dernière fois que j'entendis parler de lui. » (« One Chales attempted to translate his *Titan* [Richter's] into French ; but made little of it, stopt short indeed about the middle,– at least there he stood, and with a very imperfect result even up to that point, when I last heard of him. », CL XII, 120, lettre du 26 avril 1840 à Geraldine Jewsbury).

[80]*Revue du Progrès politique, social et littéraire*, 1er mars 1840, Tome premier, Paris : Blondeau, 1840, 639 pp., quatrième livraison, 1er mars 1840, pp. 154-163. Les numéros de cette revue sont extrêmement difficiles à se procurer, et la BNF est réticente à l'utilisation de son seul exemplaire ; j'en ai obtenu une consultation exceptionnelle en octobre 2004.

[81]Alan Carey Taylor, *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865*, *op. cit.*, pp. 46-49. Ayant rappelé l'exil londonien de Marrast et sa rencontre avec Carlyle (voir le chapitre 3 de cette étude), Taylor relate comment Marrast prit la défense de Carlyle dans la *Revue du Progrès* au sujet du navire *le Vengeur*, évoqué plusieurs fois déjà dans cette étude. Taylor souligne – avec raison – qu'en donnant des renseignements sur l'homme et sur son œuvre, Marrast commet des erreurs de chronologie et se trompe sur les pérégrinations supposées de Carlyle en France et en Italie pour se nourrir des chefs d'œuvre de toutes les nations.

carlylienne de la Révolution passée. Marrast avait rencontré Carlyle plusieurs fois, en 1836, lors de son exil à Londres. Il apprécia beaucoup *The French Revolution*, principalement pour les qualités poétiques et le courage manifestes dans cette œuvre. Il admira surtout l'audace de Carlyle, lequel faisait fi des calomnies et des préjugés qui avaient obscurci jusqu'alors la perception historique des événements révolutionnaires français. Marrast n'hésita pas, de ce fait, à défendre Carlyle dans le cadre de la polémique du *Vengeur*.

De la nécessité pour la France et la Grande-Bretagne de s'étudier mutuellement

Marrast commence son article (pp. 154-157) par des considérations assez générales sur le paradoxe France-Angleterre, qui ne sont pas éloignées de celles de Carlyle sur le même sujet. Dans un passage qui rappelle *Sartor Resartus*[82], Marrast exprime la nécessité de transplanter des pensées étrangères dans le sol national, et en particulier entre la France et la Grande-Bretagne :

> Pourriez-vous me dire d'abord pourquoi l'on est à peu près certain d'écrire des choses généralement inconnues, lorsqu'on raconte de ce côté de la Manche l'histoire des hommes et les livres qui jettent un grand éclat de l'autre côté ?
> Par quelle singulière fatalité ces deux pays régulateurs de la civilisation européenne, qui seuls marquent par leurs oscillations diverses tous les mouvements de ce pendule, sont-ils si ignorants l'un de l'autre qu'ils semblent avoir mis toutes les profondeurs de l'abîme dans la courte distance de sept lieues qui les sépare[83] ?

Marrast va plus loin dans son rapprochement des deux pays : leurs influences respectives s'étendent dans le monde entier, et ils se ressemblent non seulement d'un point de vue pratique, mais aussi par leurs grands hommes. L'Espagne, par exemple, aurait été envahie par les modes des deux pays, tout en bénéficiant de leurs idées : celle du progrès social avec la France, et celle du progrès matériel et politique avec la Grande-Bretagne[84]. Bien que Marrast n'en semble pas conscient, ce rapprochement ne correspondait guère aux idées de Carlyle, qui insistait plutôt sur le statut de sœurs de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne, peuples aux origines communes[85].

Marrast déplore que, malgré leur ressemblance, et leurs influences respectives sur les autres pays, ces deux nations ont toujours échoué à se rencontrer (« Eh bien ! comment se fait-il que ces deux peuples, qui pénètrent partout, ne se pénètrent pas l'un l'autre ? »[86]). Il est intéressant de

[82] « A quoi sert la Santé, ou la Vie, si ce n'est à accomplir du travail ? Et quel travail plus noble existe-t-il que de transplanter la Pensée étrangère dans le sol national stérile ; si ce n'est de planter sa propre Pensée, ce que seul le plus petit nombre est appelé à faire ? », « What is the use of Health, or of Life, if not to do some work therewith ? And what work nobler than transplanting foreign Thought into the barren domestic soil ; except indeed planting Thought of your own, which the fewest are privileged to do ? », *Sartor Resartus*, *op. cit.*, p. 62

[83] « Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par M. Thomas Carlyle », *op. cit.*, p. 154

[84] *Ibid.*, pp. 154-155

[85] Voir les considérations sur les origines des différents peuples européens dans le chapitre 7, section A.

[86] « Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par M. Thomas Carlyle », *op. cit.*, p. 155

voir comment Marrast rapproche les Français et les Britanniques, au point de les décrire comme « deux peuples tournant autour de deux principes opposés, l'un tout adonné à l'individualisme, l'autre à l'association, et arrivés pourtant l'un l'autre au même niveau de grandeur et de force, de lumières et d'activité ». Les deux pays seraient « dans le monde moral comme le ciel et la mer », une image qui ne manque pas de rappeler celle de Madame de Staël selon laquelle « les Français et les Allemands sont aux deux extrémités de la chaîne morale[87] ». Il est évident que la pensée de Carlyle est davantage axée sur cette dernière dichotomie, particulièrement notable dans ses œuvres plus tardives comme *History of Friedrich II*. Si Marrast a choisi de mettre en avant la relation entre France et Grande-Bretagne dans son article, est-ce parce qu'il l'estime – en grande partie à tort – centrale à la pensée de Carlyle, ou seulement parce qu'il souhaite montrer le bien-fondé de lire les écrivains britanniques (dont Carlyle) en France ?

Quoi qu'il en soit, Marrast exprime la nécessité d'examiner et de comparer les institutions des deux pays pour trouver la solution à l'éternel problème des sociétés, à savoir les limites du droit social et de la liberté individuelle pour qu'ils ne se nuisent pas l'un à l'autre. Ce serait même un devoir, étant donné l'anarchie du moment, que de se pencher sur la question[88]. Ces réflexions ressemblent de façon troublante à celles de Carlyle trois ans plus tard, dans *Past and Present* (1843) : le Britannique y évoque en effet la France et ses insurrections ouvrières, tâchant d'en tirer des leçons pour la Grande-Bretagne[89]. Carlyle et Marrast sont de surcroît unis par le fait qu'ils n'ont guère goûté leurs séjours respectifs outre-Manche[90].

Traits saillants de Carlyle : le regard d'un Français contemporain

L'article de Marrast se révèle par ailleurs extrêmement intéressant, en ce qu'il montre la façon dont un Français de l'époque pouvait percevoir Carlyle, et quels aspects s'avéraient ainsi les plus notables. Marrast est non seulement – dans une certaine mesure – représentatif de ses compatriotes, mais il a pu aussi influencer, par son article, les attitudes françaises vis-à-vis de

[87] Madame de Staël, *De l'Allemagne* (1813), Paris : Flammarion, 1968, vol. I, p. 46

[88] « Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par M. Thomas Carlyle », *op. cit.*, p. 156

[89] Michelet, dans *Le Peuple* (1846), estime à l'inverse que c'est la France qui se doit d'éviter le modèle britannique d'industrialisation et de recherche sans scrupule du profit au détriment des classes moins fortunées. Voir le chapitre 6 (section C) pour une comparaison entre *Le Peuple* et *Past and Present*.

[90] Marrast s'excuse de ne pas qualifier l'Angleterre d'épithètes infamants (« jalouse, égoïste, perfide, punique, nation de boutiquiers et d'exploiteurs ») et de ne pas l'appeler Albion. Il prend soin de préciser que n'est pas son exil qui la lui a rendu sympathique, au contraire. Simplement, mes « sympathies nerveuses » importent assez peu : il s'agit d'examiner des questions politiques et l'avenir des deux pays (« Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par M. Thomas Carlyle », *op. cit.*, p. 156)

Carlyle, à une époque où peu avait encore été publié au sujet de ce dernier. Marrast présente un portrait, certes romantique, mais souvent erroné de Carlyle, lui prêtant par exemple – à tort – une ferveur religieuse considérable, ainsi que des voyages en Italie, où Carlyle ne s'est à ma connaissance jamais rendu. Le passage suivant illustre ces fausses représentations, les seules, ou presque, dont le lecteur français potentiel de *The French Revolution* disposait alors :

> M. Thomas Carlyle n'appartient en aucune manière à l'armée innombrable des partis militants : c'est un homme voué aux méditations solitaires, un cœur d'artiste sous la poussière d'un savant. Il tient par son origine, son éducation, et les habitudes de sa vie, à la secte la plus rigide du presbytérianisme écossais. Sa foi intérieure l'a seule soutenu dans les agitations de sa vie, et comme sa pensée toute poétique venait incessamment froisser ses ailes contre le noir et prosaïque minerai des houillères de son pays, il s'arracha aussitôt qu'il le put à ce bruit de fourneaux et de forges, à ce mouvement de chaudières et de marteaux, pour aller chercher la paix des arts et des lettres auprès d'un homme qui en était alors la gloire et la plus haute renommée. [...]
>
> M. Carlyle écrivit alors un magnifique ouvrage, non pas sur Goethe, mais sur le poète qui occupait avec lui le sommet des lettres, sur un homme qui avait toujours gardé et déposé dans ses ouvrages un noble sentiment de citoyen, sur Schiller. Puis, il courut l'Italie[91], où les teintes vaporeuses des bords du Rhin prirent un ton plus chaud sous le soleil de Naples ; puis il étudia les monuments et la littérature de ce pays, puis les nôtres[92], et quand il fut nourri des chefs-d'œuvre de toutes les nations, il retourna en Angleterre chercher sa place, et ne la trouva point[93].

Cette vision romantique et presque poétique de Carlyle apatride (« un cœur d'artiste sous la poussière d'un savant », « il retourna en Angleterre chercher sa place, et ne la trouva point ») le placerait presque parmi la génération des écrivains maudits et splénétiques qui occupaient alors la scène littéraire française[94]. Marrast décrit en outre *Sartor Resartus* comme « un autre livre plein d'amertume, [...] où la religion intime du poète se laisse voir par intervalles pour jeter quelques lueurs d'espoir aux génies méconnus »[95] : il a donc lu cette œuvre, comme, très probablement, les autres Français exilés à Londres ou intéressés par l'Angleterre, et son jugement est plutôt favorable ; en tout cas, il s'avère sensible au message adressé aux « génies

[91] Carlyle, on l'a dit, ne s'est jamais rendu en Italie. Marrast a pu se méprendre sur ce que lui avait dit Carlyle, ou encore avoir entendu parler de John Carlyle et confondu les deux hommes. A supposer – et ce n'est vraisemblablement pas le cas – que Marrast parle métaphoriquement, on se demande à quels auteurs italiens Carlyle a bien pu s'intéresser. Tout au plus s'était-il penché sur des personnages historiques italiens, comme le Comte de Cagliostro (1743-1795), célèbre charlatan auquel il consacra un essai biographique. John Carlyle, bien plus tard, étudia et traduisit Dante, avec l'approbation et les conseils de son frère aîné Thomas.

[92] « Il étudia les monuments et la littérature de ce pays, puis les nôtres » donne l'impression de visites longues et de tourisme culturel ; or Carlyle n'avait jamais séjourné à Paris que deux semaines, pas vraiment assez pour connaître intimement les monuments physiques de la culture française. Mais il avait certes fréquenté en pensée les ouvrages et les personnages historiques français.

[93] *Ibid.*, p. 157

[94] L'image des ailes, notamment, et l'idée d'un décalage entre l'écrivain et le commun des mortels (« sa pensée toute poétique venait incessamment froisser ses ailes contre le noir et prosaïque minerai des houillères de son pays »), sont des notions que l'on retrouve chez les poètes romantiques français. Le thème est repris dans de nombreux poèmes de la période, dont le plus connu est peut-être l'albatros de Baudelaire (in *Les Fleurs du Mal*, 1858).

[95] « Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par M. Thomas Carlyle », *op. cit.*, p. 157

méconnus ».

Par ailleurs, Marrast ne perçoit pas l'intérêt pour Goethe en termes d'affection pour l'Allemagne et de désaffection pour la France : Carlyle cherchait simplement ce qui se faisait de mieux à l'époque dans le domaine de la littérature européenne (« aller chercher la paix des arts et des lettres auprès d'un homme qui en était alors la gloire et la plus haute renommée », « le sommet des lettres »). De plus, même s'il compare Carlyle à Richter – comparaison qui aurait flatté Carlyle –, Marrast considère le style carlylien comme novateur plutôt que germanique : « un néologisme dont le goût anglais se montrait révolté »[96].

Le courage de Carlyle malgré les attaques

La priorité de Marrast, lorsqu'il en vient à introduire *The French Revolution*, est de souligner l'audace manifestée par Carlyle. Ce dernier oserait contredire la « calomnie » qui avait jusqu'alors présidé à l'écriture de l'histoire de France en Angleterre. Marrast songe très probablement aux travaux de Burke, qui avait peint la Révolution sous des traits essentiellement négatifs et inquiétants pour la Grande-Bretagne. Marrast suggère que Carlyle, en divergeant des idées reçues des Britanniques, se met au ban de la société :

> M. Carlyle a eu besoin d'audace à son tour pour exprimer son opinion sur les acteurs principaux de la révolution française[97].
> Car, remarquez-le bien, il y a une censure plus terrible que celle de la loi : c'est celle des mœurs publiques, surtout quand elles ont leur racine dans un vif sentiment d'orgueil national. Or, la révolution française a surtout tiré l'épée contre cette formidable aristocratie de nobles et de prêtres qui tiennent la Grande-Bretagne sous leur joug. Jusqu'à ces derniers temps, c'est la calomnie seule qui avait écrit l'histoire de nos grandes luttes ; nulle réaction, nulle contradiction même n'avait pu se faire jour. Attaquer la calomnie, ce n'était pas seulement passer pour un insensé, et se voir rejeté à l'arrière-ban des intelligences[98], c'était en outre se mettre en hostilité avec ses parens [sic], ses amis, sa famille[99] et se donner à soi-même un brevet d'immortalité[100].

L'idée de Carlyle défiant les mœurs est peut-être excessive, mais toujours est-il qu'il joua un rôle de pionnier, apportant une vision nouvelle et plus équilibrée des événements, du moins pour

[96] *Ibid.*

[97] Marrast écrit « révolution » sans majuscule. Il a bien perçu la dimension essentiellement biographique des travaux de Carlyle historien, puisqu'il mentionne une « opinion sur les acteurs principaux » plutôt que sur les événements eux-mêmes.

[98] Marrast exagère un peu quant au rejet « à l'arrière-ban des intelligences » : le livre de Carlyle fut d'emblée bien reçu en Grande-Bretagne. Thackeray, notamment, fit preuve d'enthousiasme, et Mill fut assez favorablement impressionné, rédigeant la recension très positive évoquée dans le chapitre 3. Par ailleurs, l'opinion publique se rangea de leur côté, et se montra prête à accepter la vision de Carlyle – moins condamnatrice et plus équilibrée que celle de Burke par exemple –, peut-être car les événements, plus distants, apparaissaient moins menaçants.

[99] Marrast tend à exagérer : la famille de Carlyle – du moins sa mère, ses frères et ses sœurs, son père étant décédé – applaudirent l'ouvrage.

[100] « Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par M. Thomas Carlyle », *op. cit.*, p. 158

les Britanniques (« Jusqu'à ces derniers temps, c'est la calomnie seule qui avait écrit l'histoire de nos grandes luttes ; nulle réaction, nulle contradiction même n'avait pu se faire jour. »). Ayant souligné les mérites de Carlyle et le caractère novateur de son ouvrage, Marrast entreprend ensuite de le défendre. En effet, les méthodes historiographiques employées dans *The French Revolution,* ainsi qu'une inexactitude concernant le navire de guerre le *Vengeur*, avaient suscité des critiques assez considérables[101] :

> Voici cependant ce qu'a osé faire un homme qui n'avait d'autre parti pris que celui de la justice et de la conscience. Ne nous étonnons pas si dans l'histoire de la révolution, qu'il a publiée, on retrouve encore des traces assez profondes de l'influence que tout Anglais a dû subir. Ne demandons pas à un artiste, à un poète, le calme d'un historien ![102] Et que l'on ne soit pas surpris non plus si à quelques erreurs de fait, s'ajoutent dans son livre des appréciations d'une fausseté qui fait parfois tomber le livre des mains.
>
> Déjà la *Revue Britannique* a traité M. Carlyle assez brutalement pour certaine rectification qu'il crut devoir faire d'un récit très-véridique à propos du *Vengeur*. Mais la *Revue* a exposé ses lecteurs à se tromper étrangement sur les sentiments de M. Carlyle. Dans son histoire, que nous n'analysons pas, du reste, il n'y a qu'une opinion : c'est d'être toujours pour la victime. Ceux même qu'il a poursuivis de sa colère quand ils gouvernaient, ceux dont il a flétri les vices et les perfidies, dès qu'il les voit tombés aux mains du bourreau, il les plaint, il se rappelle qu'ils sont hommes, et, à ce titre, il excuse leurs fautes par notre incurable faiblesse à tous, et il demande miséricorde et pitié pour leur malheur[103].

Marrast, qui qualifie Carlyle d'« homme qui n'avait d'autre parti pris que celui de la justice et de la conscience », ne partage visiblement pas la critique, émise par Cavaignac[104], selon laquelle Carlyle montre certains révolutionnaires, en particulier Robespierre, sous un jour trop sombre. Mais Marrast émet quand même des réserves : il persisterait chez Carlyle un résidu anglais de négativité quant à la révolution : « Ne nous étonnons pas si dans l'histoire de la révolution, qu'il a publiée, on retrouve encore des traces assez profondes de l'influence que tout Anglais a dû subir. »

Marrast complète et illustre ses remarques en reproduisant deux portraits assez positifs de

[101]La polémique liée au *Vengeur* a été résumée précédemment dans ce chapitre (voir section B 1). Quant aux méthodes historiques de Carlyle, elles étaient loin d'avoir fait l'unanimité. Chasles – que Marrast avait très probablement lu – les tenait par exemple en peu d'estime : « les faits sont mal racontés par lui, tantôt grossis quant à leur importance, tantôt accumulés et brouillés diversement, toujours privés de cet ordre lumineux qui est l'histoire. [...] Ce n'est ni un livre bien écrit, ni une histoire exacte de la révolution française. [...] C'est une étude philosophique mêlée d'ironie et de drame, rien de plus. » (Philarète Chasles, « Thomas Carlyle, *The French Revolution, a History* », *op. cit.*, p. 112. Du reste, les compatriotes de Carlyle ne s'avéraient guère plus cléments lorsqu'il s'agissait de dénoncer de graves erreurs ou des marques d'ignorance dans ses œuvres (voir par exemple « Carlyle's Works », *Quarterly Review*, 1840, vol. LXVI, pp. 446-503, p. 446).

[102]Marrast semble rejoindre le point de vue de Chasles selon lequel Carlyle ne saurait être rangé parmi les historiens. Il touche ici à problème sensible : la difficulté à placer Carlyle dans une catégorie, qui a causé en partie son manque de popularité actuelle ainsi que l'attitude des historiens et des littéraires, les uns le renvoyant dans le domaine des autres.

[103]*Ibid*.

[104]Voir la section sur Cavaignac dans le chapitre 3, A, 3.

Mirabeau et de Danton[105] (traduits semble-t-il par ses soins) dressés par Carlyle. Il souligne que parler en termes élogieux de Mirabeau était à la rigueur acceptable, mais que, dans le cas de Danton, Carlyle était délibérément provocateur. La description de Danton choisie par Marrast comporte des éléments très romantiques ; par exemple, certains passages rappellent *Hernani*[106] : « jamais il ne s'arrêta dans sa marche impétueuse, lui qui savait bien que marcher ainsi, c'était courir à sa ruine »[107]. Dans un étrange effet de miroir, la description de Danton par Carlyle et celle de Carlyle par Marrast se ressemblent : les deux auteurs, dans leurs paragraphes biographiques, semblent partager une propension à rendre leur sujet romantique. Marrast a peut-être souhaité s'inspirer du style de Carlyle et – consciemment ou non – l'a décrit comme celui-ci décrivait les révolutionnaires français.

En conclusion, Marrast estime que l'opinion de Carlyle est « le symptôme le plus concluant de la réaction qui gagne partout en Angleterre en faveur des idées françaises »[108]. Ainsi, Carlyle serait un pionnier en matière de relations franco-britanniques, et remettant pour la première fois en cause l'attitude de son pays pendant et après la révolution :

> Il n'y a pas d'historien, de poète ou d'homme d'état qui eût osé, il y a dix ans, célébrer la gloire des grands acteurs de notre révolution ; il n'y en a pas qui eût osé insulter à la statue de Pitt, contester son génie, frapper de réprobation sa haine aveugle contre nous, et le sacrifier enfin à Robespierre[109].
>
> Voilà pourtant ce qui s'est fait souvent, ce qui se répète tous les jours, non seulement dans les livres, mais dans les revues, et surtout dans les journaux du dimanche qui sont, bien plus que les feuilles quotidiennes, l'expression de l'opinion publique.
>
> Depuis les livres de Lord Brougham jusqu'aux pamphlets des chartistes[110], depuis le *Tait's Magazine* jusqu'au *Weekly Dispatch*, il n'y a pas de publication récente qui ne porte l'empreinte de ce mouvement[111].

[105] Ces deux portraits se trouvent respectivement aux pages 158-161 et 161-162 de l'article de Marrast.

[106] Victor Hugo, *Hernani* : « Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête. Si parfois haletant, j'ose tourner la tête, Une voix me dit : Marche !, et l'abîme est profond, Et de flamme ou de sang, je le vois rouge au fond. », acte III, scène IV, vers 290 à 294.

[107] Armand Marrast, « Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par M. Thomas Carlyle », *op. cit.*, p. 162

[108] *Ibid.*

[109] On se demande si, contrairement à Cavaignac, Marrast a bien perçu toutes les nuances de *The French Revolution* : le jugement passé sur Robespierre était loin d'être entièrement favorable.

En revanche, Pitt est en effet très critiqué, taxé d'obscurantisme, notamment dans le chapitre « Kings and Emigrants » (2.5.V). Dans le chapitre 3.3.I (« cause and effect »), il est accusé d'espionnage et d'avoir les anarchistes à sa solde. En 3.5.VI, il est décrit comme « l'ennemi de la nature humaine » (« enemy of human nature »), maître des mers accaparant les usines d'Orient et d'Occident. Un peu plus loin (3.6.I), Pitt est l'« Ennemi du Genre Humain. » (en français dans le texte), soucieux de faire trébucher les Jacobins. Ses complots, qui ne laissent aucun repos à la République, sont également dénoncés (3.6.III : « O Pitt, and ye Faction of the Stranger, shall the Republic never have rest ; but be torn continually by baited springs, by wires of explosive spring- guns ? »).

[110] Carlyle aurait sans doute objecté à cette affirmation : il désapprouvait le chartisme et ne souhaitait bien évidemment pas participer au même mouvement qu'eux, fut-il historiographique.

[111] Armand Marrast, « Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par M. Thomas Carlyle », *op. cit.*, p. 163

Marrast incite les Français à faire écho à la vision carlylienne et à se défaire de leurs préjugés concernant la Grande-Bretagne[112]. Si l'article de Marrast prête à Carlyle des expériences, des sentiments et des objectifs qui n'étaient pas nécessairement les siens, il n'en demeure pas moins qu'il a pu contribuer à l'intérêt français pour Carlyle. Il offre également un éclairage fascinant sur la portée presque diplomatique de *The French Revolution*.

Cependant, en dépit des efforts conjugués de Chasles et de Marrast, la pensée de Carlyle reste globalement opaque pour les Français, et l'absence de traduction (hormis deux ou trois articles) y contribue grandement. Cette absence trahit peut-être un manque d'enthousiasme des éditeurs plus que des critiques, puisqu'en 1843 une traduction de *Past and Present*, proposée par un certain Garnier, ami de Carlyle, est refusée par les éditeurs[113].

Montégut[114]

Comme le souligne Alan Taylor[115], les événements de 1848 renforcèrent l'actualité des idées de Carlyle, au point qu'il fut mentionné pour la première fois dans un manuel français de littérature britannique[116]. C'est à cette période que Montégut découvrit Carlyle, et lui consacra trois articles successifs dans la *Revue des deux mondes*[117]. Ces articles ont été commentés par

[112] « Et c'est quand l'Angleterre efface ses préjugés, que nous rajeunirions les nôtres ! C'est au moment où les masses populaires de la Grande-Bretagne s'enrôlent sous l'étendard de l'égalité proclamée par la Convention, que nous nous obstinerions à confondre les sentiments de la nation anglaise avec les actes d'un misérable gouvernement de juste-milieu !

Et quel profit peut-on trouver à raviver de funestes haines ? Le passé peut le dire : et un peu de réflexion dissiperait sans doute de tristes aveuglements.

Défions-nous des fumées d'une vaine gloire. L'œuvre de l'avenir n'est pas la conquête, c'est l'alliance. », *ibid.*, p. 163.

Cette conclusion de Marrast est suivie d'une note exprimant les réserves du rédacteur en chef quant à l'orientation anglophile de la revue : « Sans confondre dans une haine aveugle le gouvernement anglais et la nation anglaise, nous ne croyons pas à une alliance possible entre la France et l'Angleterre, telles que l'histoire les a faites. Nous avons développé dans un précédent numéro de la *Revue* les motifs de notre opinion sur ce point. »

[113] Selon Alan Taylor dans *Carlyle, sa première fortune littéraire en France (1825-1865), op. cit.*, p. 19.

[114] Rappelons qu'Emile Montégut (1826-1895), critique de littérature britannique et américaine, et contributeur de la *Revue des deux mondes*, traduisit notamment Emerson, Macaulay et Shakespeare.

[115] Alan Carey Taylor, *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865, op. cit.*, p. 121

[116] Georges Hardinge Champion, *Etudes littéraires ou cours complet de littérature anglaise*, Paris : Stassin et Xavier, 1849, 14, 28, 212, 230 pp. (l'ouvrage contient plusieurs sections numérotées à partir de 1). Les commentaires de l'auteur sur Carlyle sont à la fois perspicaces, et, peut-être, révélateurs de la perplexité des lecteurs de celui-ci dans notre pays :

« On ne peut guère assigner de classe à Th. Carlyle, auteur de l'Histoire de la Révolution française, etc. Tous ses ouvrages se recommandent à des titres différents. », p. 211 de la troisième section, « Histoire de la littérature anglaise »

[117] *Revue des deux mondes*, 15 avril 1849, pp. 278-314 « Thomas Carlyle. Sa vie et ses écrits. », *op. cit.*

Revue des deux mondes, 15 août 1850, pp. 722-737, « Littérature américaine. Carlyle et Emerson. »

Revue des deux mondes, 1er juillet 1852, pp. 133-164, « Thomas Carlyle et John Sterling »

Taylor, mais également par Muenier, critique et biographe de Carlyle[118], aussi seuls les points essentiels seront-ils esquissés ici. Montégut, dans son premier article, dit adhérer aux théories de Carlyle, en particulier à son explication de la Révolution ; il souligne aussi l'importance capitale de *Sartor Resartus* en Grande-Bretagne, et le caractère remarquable des essais, en particulier *Chartism*. Le critique français conclut son troisième article en exprimant son admiration pour Carlyle et en soulignant la dette qu'il a contractée envers ce dernier. Muenier confirme cette influence : « Ce n'est pas Hugo, Michelet qui vont orienter Montégut au seuil de sa carrière et marquer d'une empreinte décisive tout son être intellectuel et moral, c'est l'Américain Emerson, et, bien plus encore, c'est l'Anglais Carlyle[119]. »

Que Carlyle ait considérablement influencé Montégut ou non, il est indéniable que les deux hommes avaient de nombreux intérêts communs[120]. L'ouvrage de Montégut *Types Littéraires et Fantaisies Esthétiques*[121] suffit à le prouver ; en effet, le recueil traite de Don Quichotte[122] (que les époux Carlyle avaient lu ensemble dans la langue d'origine, à Craigenputtock), mais aussi, surtout, de *Werther*[123] (que Carlyle admire énormément, et dont il s'est peut-être inspiré pour *Sartor Resartus*) et de *Wilhelm Meister*[124], traduit en anglais par Carlyle.

L'étude de Taylor sur Montégut et Carlyle, évoquée dans cette section, demeure d'actualité, à quelques détails près. Premièrement, Taylor estime[125] que Montégut n'écrit plus rien sur Carlyle après ses articles de 1849-1852, à l'exception de quelques commentaires, essentiellement négatifs, sur *Early Kings of Norway*[126]. Or, Montégut évoqua Carlyle ultérieurement, dans *Mélanges Critiques, Victor Hugo, Edgar Quinet, Michelet, Edmond About*[127], dans la section consacrée à Michelet :

> Les deux seuls hommes avec Michelet qui, dans la littérature européenne du temps actuel, possèdent à un degré tout à fait éminent ce don précieux [d'imagination] s'appellent Victor Hugo et Thomas Carlyle. Or chez ces deux illustres artistes l'imagination est aussi puissante qu'étroite, aussi vigoureuse que bornée. Elle n'abdique pas devant les choses, elle

[118]P-A Muenier, *Emile Montégut : Etude biographique et critique, d'après des documents inédits., op. cit.*

[119]P-A Muenier, *Emile Montégut : Etude biographique et critique, d'après des documents inédits., op. cit.*, p. 24, également cité par Taylor, *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865*, *op. cit.*, p. 147.

[120]C'est également l'opinion de Taylor dans *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865*, *op. cit.*,p. 148

[121]Emile Montégut, *Types Littéraires et Fantaisies Esthétiques*, Paris : Hachette, 1882, 341 pp.

[122]*Ibid*., pp. 43-92

[123]*Ibid*., pp. 127-150

[124]*Ibid*., pp. 151-202. Il existe par ailleurs dans le même recueil un article sur « Dante et Goethe » (pp. 203-246), le second étant le héros de Thomas Carlyle et le premier celui de son frère John.

[125]Alan Carey Taylor, *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865, op. cit.*, p. 155

[126]*Revue des deux mondes*, 15 septembre 1876, pp. 343-344

[127]Emile Montégut, *Mélanges Critiques, Victor Hugo, Edgar Quinet, Michelet, Edmond About*, Paris : Hachette, 1887, 363 pp.

> les possède et ne se laisse pas posséder. Orgueilleuse et méprisante, elle ne veut voir que certains objets dans la nature, et ne connaît que certaines sensations. Tout ce qui est finesse, grâce et délicatesse échappe à l'imagination de Victor Hugo [...]. Et Thomas Carlyle ! Il n'y a pas d'homme dont l'imagination ait plus d'antipathies invincibles, plus d'aveuglement volontaire, plus de dédains et en même temps plus de constance dans ses habitudes de langage, dans ses allures, dans ses affections. Allez donc lui faire comprendre l'Italie et les beaux-arts[128], l'émouvoir en faveur des nègres, le faire sympathiser avec les émeutes populaires, ou l'éblouir par la pompe brillante des aristocraties ! Il ne consentira même pas un seul instant à laisser surprendre sa curiosité ou sa sympathie, et se préservera de toute tentation par un orage d'anathèmes et une averse de quolibets et d'épithètes injurieuses. Chez ces deux écrivains, l'imagination a donc pour ainsi dire les attributs de la personnalité ; elle veut, aime, hait dans certaines limites ; elle a une physionomie invariable, une forme distincte et tranchée : les métamorphoses par conséquent lui sont interdites[129].

Ainsi, on peut ajouter aux commentaires de Taylor dans *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865* que Montégut ne conserva pas toujours sa bonne opinion de Carlyle. En effet, dans le passage ci-dessus, il semble même en vouloir à Carlyle, notamment pour ses positions anti-abolitionnistes, mais aussi pour son manque de sensibilité artistique. En 1852, Montégut professait toujours son admiration pour Carlyle, alors que le très anti-abolitionniste *Latter-Day Pamphlets* était déjà paru. Cependant, au delà de cette date, les écrits de Montégut sur Carlyle sont rares et plutôt négatifs ; faut-il en conclure que leur rencontre en 1853[130] fut conflictuelle ? Il est permis d'en douter, car les correspondances entre les deux hommes (notamment en 1858), bien qu'espacées, indiquent une estime et un respect mutuels. J'ai reproduit en annexe deux lettres inédites de Montégut à Carlyle, auxquelles Taylor n'avait pas eu accès[131] : c'est là la seconde et dernière précision que l'on peut ajouter à son étude.

---

[128]Il est intéressant de voir que, selon Montégut, Carlyle ne comprenait pas l'Italie, alors que Marrast avait insisté sur les pérégrinations (inexistantes) de Carlyle dans ce pays dont l'art l'aurait inspiré.

[129]*Ibid.*, p. 234-235 (la section sur Michelet occupe les pages 231 à 332). Taylor cite des bribes de ce passage dans son autre ouvrage *Carlyle et la pensée latine* (*op. cit.*, p. 62), mais il n'en tire pas les mêmes conclusions qu'ici.

[130]Alan Taylor fait état d'une rencontre entre les deux hommes en 1853 (Alan Carey Taylor, *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865*, *op. cit.*, p. 150).

[131]Taylor spécule sur ce que Montégut « a dû » écrire à Carlyle, preuve qu'il n'avait pas eu accès aux lettres originales, lesquelles se trouvent à Edimbourg (NLS 1773.307) ; Taylor écrit :

« Montégut a dû répondre à cette lettre [où Carlyle lui annonce la publication prochaine de History of Friedrich II] en demandant à Carlyle un exemplaire de son livre, car celui-ci lui écrivit le 15 octobre pour lui dire que la première édition était déjà épuisée, mais que l'on était en train d'en tirer une deuxième, et qu'il lui enverrait un exemplaire le plus tôt possible. Nous ne savons pas si Montégut a jamais reçu ce volume ou les volumes suivants ; en tout cas, il n'a jamais consacré d'étude à cet ouvrage.

Les deux écrivains semblent avoir échangé des lettres, à des intervalles bien réguliers, pendant presque toute la vie de Carlyle ; car on a trouvé un fragment de lettre, qui n'a pas pu être écrit avant 1875, où Carlyle qui envoyait à Montégut une photographie de Wootton Lodge,– maison habitée par Rousseau lors de son séjour en Angleterre – lui disait : 'On se l'est procurée pour vous (la photographie) il y a cinq ou six ans ; mais je n'ai jamais pu, jusqu'à présent, m'informer de votre addresse exacte ; ainsi je vous l'envoie maintenant.' », Alan Carey Taylor, *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865*, *op. cit.*, p. 156.

2 Les vagues d'enthousiasme[132] : Taine, Basch, Cazamian et Bloy

Alan Taylor a évoqué les écrits sur Carlyle de Taine, Basch, Cazamian et Bloy dans ses ouvrages *Thomas Carlyle, sa première fortune littéraire en France, 1825-1865* et *Carlyle et la pensée latine*. Dans le cas de ces critiques, à l'exception de Bloy, il existe peu d'éléments nouveaux, et l'on pourra se reporter aux analyses de Taylor. Il s'agira ici de donner les grandes lignes et les références utiles, ainsi que des compléments concernant Léon Bloy.

A partir de 1850, la pensée de Carlyle suscite davantage d'attention, en particulier grâce à Taine[133] qui lui octroie une place d'honneur dans son *Histoire de la littérature anglaise*[134]. Cette étude sur Carlyle, qui avait été publiée séparément au préalable[135], est essentielle ; elle occupe par ailleurs une place très considérable dans le recueil, un peu plus de cent pages[136], soit autant que les poètes romantiques et Jane Austen réunis. Elle a très probablement contribué à attirer l'attention des anglicistes sur Carlyle. Ainsi, Louis Cazamian, en 1913, publie son ouvrage *Carlyle*[137], et réserve plus tard au penseur écossais une place égale à celle de Dickens dans son *Histoire de la littérature anglaise*[138]. Ce sont peut-être ces publications, et aussi, surtout, le contexte idéologique et politique des années 1930, qui suscitent un regain d'intérêt pour Carlyle à travers l'Europe, et amènent Victor Basch à publier *Carlyle, l'homme et l'œuvre*[139].

[132]Pour cette section, l'étude d'Alan Taylor (*op. cit*.) a été une importante source d'informations.

[133]Les écrits de Montégut n'attirèrent probablement pas autant l'attention du public sur Carlyle : outre le fait qu'il n'entreprit jamais de traduction, le critique français choisit de ne pas inclure ses articles sur Carlyle dans ses œuvres complètes.

[134]Hippolyte Taine, *Histoire de la Littérature anglaise, Tome 5ème et complémentaire : les contemporains*, Paris : Hachette, 1892, 490 pp.

[135]Hippolyte Taine, *L'Idéalisme anglais, étude sur Carlyle*. Paris : Bibliothèque de Philosophie contemporaine, 1864

[136]*Ibid*., pp. 226-328

[137]Louis Cazamian, *Carlyle*, *op. cit.*

[138]E. Legouis et L. Cazamian, *Histoire de la littérature anglaise* (1924), *op. cit.*

[139]Victor Basch, *Carlyle l'homme et l'œuvre.* Dans le reste de l'Europe, le national-socialiste allemand Deimel, et l'universitaire britannique Grierson, s'intéressent notamment à l'actualité des textes de Carlyle. Tous ces travaux critiques seront évoqués plus longuement dans le chapitre 7, qui traite notamment des questions racistes et fascistes, et en particulier de la perception raciale des Français dans les écrits de Carlyle.

Bloy et Carlyle[140]

Léon Bloy, qui aurait découvert Carlyle grâce à son mentor Barbey d'Aurevilly[141], lui consacre en 1874 un article polémique et riche en rebondissements, intitulé « Histoire de la Révolution française, par Carlyle »[142]. Taylor évoque cette étude assez brièvement[143], prenant soin de souligner – avec justesse – la perspicacité de Bloy. Certes, ce dernier qualifie abusivement l'histoire de Carlyle d'« entièrement et absolument méprisante », empreinte d'une « ironie féroce et vengeresse », contrairement aux « apologies » publiées au sujet de la Révolution[144] ; ce n'est pas clairement le cas, puisque, par exemple, le royaliste Rio reprochait à Carlyle son indulgence excessive envers les révolutionnaires. Bloy se trompe également en prédisant à Carlyle un « étonnant avenir »[145] en France (à moins que ce ne soit le désintérêt actuel pour Carlyle qui soit surprenant). Bloy, qui n'était pas angliciste et n'avait pas lu l'intégralité des œuvres de Carlyle[146], semble avoir été particulièrement intéressé par le culte des héros et par la conception biographique de l'histoire du penseur écossais[147], exprimée par exemple dans « On History »[148]. On peut se demander si Bloy, sans avoir lu les textes historiographiques de Carlyle, serait capable d'une compréhension intuitive de sa pensée, parce qu'au fond les deux hommes se ressemblent. L'admiration fanatique de Bloy pour Napoléon[149] le rapproche peut-être du culte carlylien des héros. Nous verrons cependant dans le chapitre 8 (section A) que Bloy, persuadé que Carlyle recherchait des héros à n'importe quel prix, avait peut-être sous-estimé le caractère collectif des scènes représentées dans *The French Revolution*.

[140]Outre les travaux de Taylor précédemment évoqués, il existe au sujet de Carlyle et de Bloy l'étude plus récente de Pierre Glaudes, « Bloy, Carlyle et l'histoire » (in *Léon Bloy au tournant du siècle*, recueil édité par Pierre Glaudes, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1992, 350 pp., pp. 171-201). Il s'agira ici de suggérer des pistes quant à l'influence potentielle des textes de Carlyle sur Bloy, et à la façon dont l'image française de Carlyle a pu être affectée par les écrits critiques de Bloy. En outre, si Glaudes compare l'historiographie des deux hommes, il reste à explorer les proximités politique (en particulier sur les relations franco-allemandes) et religieuse : bien qu'étant respectivement calviniste et catholique, Carlyle et Bloy semblent tous deux avoir été en proie au doute, et avoir déploré la perte de spiritualité de leur époque.

[141]Alan Carey Taylor et Pierre Glaudes s'accordent sur ce fait. Cf Alan Carey Taylor, *Carlyle et la pensée latine*, *op. cit.*, pp. 190 ; et Pierre Glaudes, « Bloy, Carlyle et l'histoire », *op. cit.*, p. 171.

[142]« Histoire de la Révolution française, par Carlyle », *in Œuvres de Léon Bloy*, vol. XV, *Inédits – Bibliographie et Index*, Paris : Mercure de France, 1975, pp. 37-43 ; article publié pour la première fois dans *L'Univers*, le 20 mai 1874.

[143]Alan Carey Taylor, *Carlyle et la pensée latine*, *op. cit.*, pp. 190-194

[144]Léon Bloy, « Histoire de la Révolution française, par Carlyle », pp. 37-38

[145]*Ibid.*, p. 37

[146]Selon Alan Carey Taylor dans Carlyle et la pensée latine (op. cit., pp. 193-194), Bloy aurait dit n'avoir lu, parmi les œuvres de Carlyle, que *The French Revolution*, et ce jusqu'en 1908, soit bien après la publication de son article ; après cette date, il se serait intéressé à *Past and Present*.

[147]Léon Bloy, « Histoire de la Révolution française, par Carlyle », *op. cit.*, p. 40

[148]La conception carlylienne de l'histoire fait l'objet d'une étude dans le chapitre 8.

[149]Voir son ouvrage *L'âme de Napoléon* (Paris : Mercure de France, 1912)

Taylor estime que les rapprochements possibles entre eux sont surtout stylistiques[150], même si les premières œuvres de Bloy s'inspirent largement de Carlyle[151]. Effectivement, leurs visions de la guerre franco-prussienne sont aux antipodes, à tel point qu'elles sont presque le miroir inversé l'une de l'autre : l'antagonisme franco-allemand est central, et représentatif du monde ; il s'agit du combat du Bien contre le Mal, du Catholicisme contre le Protestantisme ; simplement, le peuple héros et messianique de Bloy est la France[152], celui de Carlyle l'Allemagne. Ils s'accordent pour reconnaître la parenté de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne[153], et on peut également se demander si leurs dilemmes religieux ne sont pas également comparables[154]. Ces hypothèses et ces rapprochements pourront être développés dans le cadre de travaux ultérieurs. Quoi qu'il en soit, l'intérêt de Bloy pour Carlyle fut assez rapidement partagé par d'autres personnalités de droite, voire d'extrême droite, ce qui nuisit peut-être à la popularité de Carlyle en France, malgré la fascination certaine qu'il suscitait par ailleurs chez des figures de gauche comme Basch.

3 Désaffection et avenir des études carlyliennes en France

Les difficultés stylistiques et linguistiques que présentent les écrits de Carlyle ont déjà été évoquées, de même que l'absence de traductions qui complique l'accès aux textes originaux pour le public non-angliciste. Les guerres franco-allemandes de 1870-1871 et de 1914-1918, ainsi que l'association des idées carlyliennes aux théories autoritaristes et à celles du national-socialisme dans les années 1930, ont aussi contribué à limiter l'intérêt pour Carlyle en France.

Par ailleurs, Carlyle ne fit rien pour contribuer à sa renommée en Europe[155]. Conscient de

[150] Alan Carey Taylor, *Carlyle et la pensée latine*, *op. cit.*, p. 194

[151] Pierre Glaudes souligne que, de l'aveu même de Léon Bloy, son premier livre *La Chevalière de la Mort* n'est autre qu'un pastiche de *The French Revolution* (« Bloy, Carlyle et l'histoire », *op. cit.*, p. 172). De même, Alan Taylor souligne cette influence et rappelle la déclaration de Bloy dans *Le vieux de la Montagne* (p. 122) « Je l'ai trop imité à mon début » (*Carlyle et la pensée latine, op. cit.*, p. 193).

[152] Voir notamment l'article de Claude Foucart, « Léon Bloy et l'Allemagne : 'la nation élue' face à 'l'orgueilleuse et féroce Allemagne' », in *Léon Bloy au tournant du siècle*, recueil édité par Pierre Glaudes, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1992, 350 pp., pp. 203-214.

[153] Cf *ibid.*, pp. 204 et 207, pour Bloy, et le chapitre 7 de cette étude pour ce qui est des considérations de Carlyle sur les races celtiques et teutonnes (la Grande-Bretagne et l'Allemagne appartenant à la seconde, la France à la première).

[154] Bloy, catholique en proie au doute, et Carlyle, dont le calvinisme était devenu une religion personnelle, semblaient tous deux déplorer la perte de spiritualité et de foi qu'ils considéraient comme l'apanage et la plus grande menace de leur époque. Voir notamment, pour Bloy, l'article de Bernard Sarrazin « Rire et mort de Dieu : le jeu théologique de Léon Bloy », in *Léon Bloy au tournant du siècle*, op. cit., pp. 153-170, page 170 en particulier.

[155] Globalement, il fit peu pour contribuer à sa popularité dans d'autres pays, à l'exception de dispositions auprès d'Emerson pour faire publier ses œuvres aux Etats-Unis, lieu où elles sont peut-être les plus lues, encore à l'heure actuelle. Notons toutefois que cet arrangement avait pu être dicté par la peur de voir des éditions illégales de ses

l'existence d'un lectorat français, il n'accepta pas l'offre qu'on lui fit d'écrire un texte autobiographique dans la *Revue des deux mondes*, et d'influencer ainsi sa popularité en France :

> En ce qui concerne l'Autobiographie, même si l'occasion est tentante, je suis sujet à de sévères restrictions dans ce domaine ; et j'espère que vous ne me considérerez pas impoli, mais seulement convenable et modeste comme il se doit devant le public français, si je vous prie d'en être somme toute dispensé. Il peut être bon et sincèrement agréable de regarder comment son visage naturel est reflété, comme dans un miroir, de temps en temps, dans l'esprit d'une grande Nation Etrangère (ou dans celui d'un penseur qui la représente pour l'occasion) ; mais pour que ce plaisir soit et demeure sincère, il faut se garder entièrement de toucher au « miroir », l'impression devant être entièrement spontanée[156].

Carlyle déclina ainsi de se faire connaître davantage du public français, et de manipuler son image outre-Manche, en 1851, c'est-à-dire au moment particulièrement critique où paraissait le controversé *Latter-Day Pamphlets*. Dans la même lettre, il refuse également l'offre d'une publication autre qu'autobiographique, semblant considérer que ses messages sont limités à son propre pays ; il conclut par ce compliment à François Buloz, l'éditeur de la revue :

> Et en vérité s'il y avait la moindre chose qu'il me tenait particulièrement à cœur de communiquer à la France, ou à l'Europe en général, au lieu, simplement, de l'Angleterre qui est ma propre paroisse, je ne vois pas où pourrait se trouver ailleurs un tel pupitre [que la *Revue des deux mondes*][157].

Si la désaffection pour Carlyle en France est largement due à des facteurs socio-politiques, notons que le penseur ne se préoccupait pas particulièrement de l'image qu'il pouvait donner aux Français.

La thèse de Jacques Cabau[158] demeure la seule thèse française du XXe siècle portant exclusivement sur Carlyle, et son auteur n'a pas persisté dans cette voie, choisissant de se consacrer par la suite aux études de littérature américaine. Jacques Cabau s'est penché principalement sur les œuvres de jeunesse de Carlyle, puisqu'il s'arrête en 1834, précisément au moment où les idées de Carlyle deviennent plus controversées, mais aussi où son travail sur l'histoire de France commence à prendre davantage d'importance (avec l'écriture de son histoire de la Révolution française, de 1834 à 1837) et où « la France de Carlyle », c'est-à-dire la vision d'une France,

---

œuvres paraître outre-Atlantique (Dickens fut notamment victime de ce phénomène).

[156] « With regard to Autobiography, tempting as the occasion is, there are strict prohibitions laid upon me in regard to such things ; and I hope you will not consider me churlish, but only decorous and duly modest before the French public, if I beg to be altogether excused. It may well and honestly be pleasant to look how one's natural face is mirrored, from time to time, in the mind of a grat Foreign Nation (or of some thinker who represents it on the occasion) ; but to make and keep this pleasure *honest*, the « mirror » must be left wholly without interference, the impression must be altogether a spontaneous one. », CL XXVI, 233, lettre du 17 novembre 1851 à François Buloz.

[157] « And truly if I had anything which it specially concerned me that France should hear, or that Europe generally should hear, instead of England merely which is my own particular *parish*, I do not see where there could be elsewhere such a *pulpit* [as the *Revue des deux Mondes*]. », CL XXVI, 234, lettre du 17 novembre 1851 à François Buloz.

[158] *Thomas Carlyle ou le Prométhée enchaîné* (1968), *op. cit.*

réelle, imaginaire ou emblématique, commence à se dessiner avec plus de précision. Alan Taylor s'est certes intéressé à la réception de Carlyle en France, y consacrant deux ouvrages. Cependant, *Thomas Carlyle. Sa première fortune littéraire en France, 1825-1865* (1929) couvre une période très limitée. De même, *Carlyle et la pensée latine* (1937), faute de recul historique, ne s'aventure guère au-delà de 1914, et la place de la France y est minimisée par l'étude d'autres pays latins, en particulier l'Espagne et l'Italie. Les deux volumes de Taylor datent d'avant la seconde guerre mondiale, à une époque où beaucoup de documents – en particulier des lettres échangées entre Carlyle et ses correspondants français – étaient encore inédits ou inconnus. En outre, les deux études de Taylor sont limitées dans leurs problématiques, puisqu'il y est question des perceptions de Carlyle par les Français et non de la vision carlylienne de la France.

Il existe donc plusieurs lacunes dans la critique française. Les études carlyliennes en général sont négligées, et sont fort loin de connaître actuellement le même essor que, par exemple, en Ecosse et aux Etats-Unis. Les perceptions de la France sont aussi délaissées au profit de l'admiration pour l'Allemagne, si légendaire qu'elle semble tenue pour exclusive. Par ailleurs, la carrière de Carlyle après 1834 – alors qu'il s'apprête à écrire, outre certains textes polémiques moins populaires, ses œuvres historiques d'envergure sur l'histoire de France – est restée en grande partie dans l'ombre.

C Relation à la France négligée par la critique anglaise

1 Intérêt régulier et récemment accru de la critique anglophone

Les ouvrages critiques sur Carlyle sont relativement nombreux, la grande majorité étant écrits par des anglophones, souvent écossais ou américains, en particulier au cours des trois dernières décennies. A en juger par la fréquence des publications, l'intérêt de ces critiques de langue anglaise semble avoir été particulièrement vif durant les périodes suivantes : la seconde moitié du XIXe siècle ; les années 1930 ; dans une moindre mesure, les années 1950 ; et de la fin des années 1970 à nos jours. Pourquoi ces vagues de popularité ne coïncident-elles pas avec les mouvements d'intérêt pour Carlyle en France ? Quels thèmes, privilégiés par la critique, se sont-ils imposés ? Quelle place la France a-t-elle tenue jusqu'à présent dans les études carlyliennes internationales ?

Carlyle penseur, professeur et prophète de l'ère victorienne

La seconde moitié du XIXe siècle correspond à la fin de la vie de Carlyle, et à la reconnaissance de celui-ci comme l'une des figures littéraires et idéologiques les plus éminentes de l'ère victorienne. Les critiques mettent l'accent sur son double rôle en tant que professeur et prophète. Carlyle aurait probalement apprécié cette description : il souhaitait l'émergence d'un nouveau clergé d'hommes de lettres, dont le rôle serait d'enseigner et de mettre fin au doute propagé par le siècle des Lumières ; être l'un d'entre eux était une de ses ambitions[159]. Sa popularité à la fin de sa vie est telle que la presse s'intéresse à lui de près – au point de publier à l'occasion des caricatures et même des bulletins de santé – et qu'une ville australienne est nommée en son honneur par son ami Charles Duffy, ministre des Territoires Publics[160]. A la mort de Carlyle, en 1881, l'attention critique redouble, et l'on ne compte plus les anthologies permettant au lecteur de l'époque d'accéder à l'œuvre de taille considérable[161] de celui que l'on appelle déjà « le sage de Chelsea »[162]. Par la suite, cette renommée est à la fois amplifiée et ternie par le scandale qui préside à la publication de l'ouvrage de Froude, biographe et éditeur désigné par Carlyle[163].

Carlyle est déjà comparé et associé à des auteurs contemporains, tels que John Stuart Mill[164],

[159]Ces vues sont exprimées clairement dans *On Heroes* (*op. cit.*, pp. 385-396 en particulier) et *Past and Present* (*op. cit.*, pp. 240-241)

[160]Cette anecdote est relatée dans *Conversations with Carlyle*, de Sir Charles Gavan Duffy (Londres : Sampson Low, Marston, and Co., 1892, x, 261 pp.). Carlyle déclare avoir été amusé et touché par cette marque d'honneur (dans une lettre citée à la page 204 de cet ouvrage). Les rues de cette ville prennent le nom de personnes liées à Carlyle (par exemple Jane Street pour sa femme, Stuart-Mill Street, ou encore Sterling Street).

[161]Les diverses éditions complètes dépassent toutes les trente volumes ; elles incluent les traductions effectuées par Carlyle, mais omettent de nombreux textes, en particulier certains essais de jeunesse (dont la plupart de ceux sur les personnalités françaises du XVIIIe siècle) et des manuscrits redécouverts récemment, comme *The Guises*. Les volumes de correspondances, regroupant une sélection des meilleures lettres, ou axés sur les échanges avec un seul correspondant (comme Ruskin ou Emerson) commencèrent également à paraître dès la seconde moitié du XIXe siècle. Le projet *Collected Letters*, qui vise à réunir l'ensemble des lettres et comporte trente-quatre volumes, a débuté en 1970 et demeure loin d'être terminé.

[162]Chelsea est le quartier de Londres où Carlyle habita de juin 1834 jusqu'à sa mort, en 1881. La maison de Carlyle, propriété du *National Trust*, est ouverte aux visiteurs d'avril à octobre.

[163]Cf Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life* (1882), et *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881* (1884). Contrairement aux nombreuses biographies publiées du vivant de Carlyle ou peu après sa mort, celle-ci suscite toujours une vive attention critique, comme en témoigne sa réédition (abrégée et éditée par John Clubbe) en 1979. Elle se veut objective, et décrit sans l'embellir le quotidien et les projets de Carlyle, se détachant clairement, par exemple, de la version idéalisée de Wilson (cf bibliographie), vers la même époque. Elle demeure l'une des biographies victoriennes les plus estimées, de par sa richesse et son style. Elle suscita pourtant un scandale à l'époque, à cause des révélations qu'elle faisait sur la vie conjugale des Carlyle, et sur le calvaire supposé de Jane Welsh Carlyle. Une partie de la famille de Carlyle, et plus particulièrement son neveu, Alexander Carlyle, contesta violemment cette version des faits.

[164]Voir l'ouvrage de Patrick Alexander, *Mill and Carlyle : an examination of Mr John Stuart Mill's doctrine of causation in relation to moral freedom*, publié dès 1866. La correspondance de Mill et Carlyle, soigneusement conservée, présente également un intérêt considérable.

Ruskin, Tennyson, Matthew Arnold ou George Meredith. Dickens a reconnu sa dette envers Carlyle dans la préface de *A Tale of Two Cities*[165], roman directement inspiré de *The French Revolution*. Il lui dédie *Hard Times*, qui n'est pas sans rappeler *Chartism*. Pendant une longue période, les critiques font plus grand cas de Carlyle que de Dickens, ou du moins leur accordent une importance égale. Il est intéressant de voir que cette tendance s'est à présent inversée, puisque Dickens est davantage étudié que Carlyle – dont il se voulait le disciple –, à la fois par les critiques et dans le cadre de l'enseignement universitaire. Cet état de faits semble dû principalement à trois facteurs : la langue utilisée par Carlyle est moins accessible que celle de Dickens ; les écrits de Carlyle – fiction, histoire, essais, pamphlets, philosophie – sont d'une diversité potentiellement décourageante, n'appartenant pas à un genre ou à une discipline précis ; une partie de l'idéologie qu'il prône peut sembler obsolète au lecteur de notre époque[166]. Néanmoins, l'intérêt suscité par Carlyle dans les pays anglophones vers la fin du XIXe siècle est considérable, et ne connaît pas d'équivalent en France, si l'on excepte les travaux d'Hippolyte Taine.

Renouveau de l'intérêt puis rejet : le double impact des années 1930

C'est vers 1930 que se produit un renouveau d'intérêt pour Carlyle, avec la multiplication des ouvrages critiques et la traduction du *Carlyle* de Louis Cazamian – publié en français en 1913, mais paru en anglais seulement en 1932. On l'a vu, Carlyle est considéré par certains comme un précurseur du national-socialisme, malgré les réserves formulées par des auteurs comme Sir Herbert Grierson ou Victor Basch[167]. En conséquence, Carlyle suscite de nombreuses condamnations à la suite de la seconde guerre mondiale[168] puis une relative indif-

[165]Dickens écrit dans sa préface à cette œuvre : « Un de mes espoirs a été d'enrichir les moyens populaires et imagés de comprendre cette période terrible, bien que nul ne puisse espérer enrichir un tant soit peu la philosophie du merveilleux livre de M. Carlyle » (« It has been one of my hopes to add something to the popular and picturesque means of understanding that terrible time, though no one can hope to add anything to the philosophy of Mr Carlyle's wonderful book », ma traduction).

[166]Ses attaques contre les institutions démocratiques de son temps, ainsi que sa défense d'un gouvernement à tendance autoritaire (proposant l'idéal d'un despote sage et éclairé), sont devenues impopulaires, en particulier à la suite de la montée du fascisme dans les années 1930.

[167]Voir l'étude détaillée du chapitre 7.

[168]Bertrand Russell, dans son *Histoire de la philosophie occidentale en relation avec des événements politiques et sociaux de l'Antiquité jusqu'à nos jours*, publiée en 1946, place Carlyle dans la lignée de Fichte, Byron, Nietzsche et Hitler.

férence. Si quelques ouvrages critiques, comme ceux de Bentley[169], Leroy[170] ou Pankhurst[171], voient le jour, Carlyle n'a pas bonne presse dans les histoires de la littérature britannique, où son style est qualifié d'illisible, de répétitif et d'ennuyeux[172]. Il faut attendre le milieu des années 1970 pour qu'il regagne une certaine notoriété, du moins dans son propre pays, et pour qu'il retrouve une place de choix au sein du paysage littéraire et idéologique victorien. Ainsi, les critiques anglophones, à la suite de la seconde guerre mondiale, se désintéressèrent de Carlyle au même titre que leurs homologues français. Cependant, leur désaffection fut plus rapidement vaincue qu'en France.

Un nouveau souffle pour les études carlyliennes : 1970 à nos jours

Le critique G. B. Tennyson[173] estime que le renouveau d'intérêt pour Carlyle a commencé dans les années 1960, tout en précisant qu'il s'agit d'une reconnaissance des qualités littéraires de Carlyle plutôt que de ses mérites d'historien ou d'idéologue. Dans tous les cas, il est indéniable qu'à partir de 1970, un regain d'intérêt pour Carlyle semble se dessiner. Sous l'impulsion, notamment, de Ian Campbell[174], de nouveaux projets voient le jour dans les milieux universitaires écossais. *Sartor Resartus* figure désormais au programme de première année à l'université d'Edimbourg, et, au sein de cette même université, une équipe de chercheurs a entrepris d'éditer les correspondances complètes de Thomas et Jane Carlyle[175], dont la publication se poursuit actuellement. Un journal annuel d'études sur Carlyle paraît depuis 1979[176], et des colloques ont eu lieu en 2000 et en 2001, respectivement à Philadelphie et à Edimbourg[177]. La *National*

[169]Eric Bentley, *The Cult of the Superman : a Study of the Idea of Heroism in Carlyle and Nietzsche : with Notes on other Hero-worshippers of Modern Times*. Londres : Robert Hale, 1947, 277 pp. Cet ouvrage fut réédité avec quelques changements dix ans plus tard, sous le titre *A Century of Hero-worship : a Study of the Idea of Heroism in Carlyle and Nietzsche, with Notes on Wagner, Spengler, Stefan George, and D.H. Lawrence* (Boston : Beacon Press, 1957, 271 pp.)

[170]Gaylor Clarke Leroy, *Perplexed Prophets : Six Nineteenth-Century British Authors*. Philadephia : University of Pennsylvania Press, 1953, 205 pp.

[171]Richard Keir Pankhurst. *The Saint Simonians, Mill and Carlyle : a Preface to Modern Thought*. Londres : Sidgwick and Jackson, 1957, 154 pp.

[172]Cf Simon Heffer, *Moral Desperado, A Life of Thomas Carlyle*, p. 24.

[173]In *Sartor called Resartus*, Princeton : Princeton University Press, 1965, x, 354 pp., p. 5.

[174]Voir son ouvrage *Thomas Carlyle* (1974 ; Edimbourg : Saltire Society, 1993) – clair et concis, il permet aux étudiants et aux non spécialistes d'accéder plus facilement à l'œuvre et à la pensée de Carlyle.

[175]*The Collected Letters of Thomas and Jane Welsh Carlyle*, éditées par Clyde de L. Ryals, Kenneth J. Fielding, Ian Campbell, Aileen Christianson, Hilary J. Smith et Bill Bell. Jusqu'alors, seules des sélections avaient été publiées.

[176]The *Carlyle Newsletter* parut de mars 1979 à printemps 1988 (numéros 1 à 9), avant d'être remplacée par *Carlyle Annual*, de 1989 à 1992/93 (numéros 10 à 13), puis par *Carlyle Studies Annual* de 1994 à nos jours.

[177]« The Carlyles in the Americas », 6,7, et 8 avril 2000, à Saint Joseph's University, Philadelphie, et « The Carlyles in Scotland and Europe », 4, 5, et 6 avril 2001, à Edinburgh University, Ecosse

Portrait Gallery of Scotland (dont Carlyle est l'un des principaux fondateurs) a organisé une exposition intitulée « Thomas Carlyle, a Hero of his Time » du 2 mars au 3 juin 2001. Le succès de cette exposition, dont l'œuvre phare était le portrait de Carlyle par Whistler, pourrait être la marque d'un regain de popularité pour Carlyle.

Récemment, des thèses sur Carlyle ont vu le jour[178], et une édition critique en huit volumes de ses principaux ouvrages est en cours. « The Strouse Carlyle edition » vise en effet à mettre à la disposition du public les textes considérés majeurs de Carlyle, dans une nouvelle version complète et précise, tenant compte des variations au fil des ans entre les différentes éditions. Le premier volume concerne *On Heroes*[179], le second *Sartor Resartus*[180], et le troisième les essais sur l'histoire[181]. Au moment où je rédige ces lignes, un quatrième volume est sur le point de paraître[182]. Un recueil d'articles récents, *The Carlyle Encyclopedia*[183], montre également la vitalité de la recherche carlylienne dans le monde anglophone.

Cet intérêt n'est pas seulement universitaire : en 2001, la maison d'édition londonienne House of Stratus a choisi de rééditer simultanément, en collection de poche, deux ouvrages biographiques sur les Carlyle, à savoir une biographie de Carlyle par Julian Symons[184] et une biographie du couple Carlyle par John Stewart Collis[185]. Rosemary Ashton, universitaire et biographe britannique, publia l'année suivante *Thomas & Jane Carlyle, Portrait of a Marriage*, une étude ultérieurement rééditée en livre de poche et qui s'adresse à un assez large public : les Britanniques semblent vivement s'intéresser, sinon aux textes de Carlyle, du moins à sa vie.

[178]On peut citer par exemple la thèse de David Keeble, *Interpretive representation in Thomas Carlyle's Chartism : a relevance-theoretic analysis*, à l'Université de Lancaster (2001), et celle de Mona Gado, *The essays of Emerson and Carlyle as 'signs of the times'*, à l'Université de Sheffield (2002). Il est intéressant de noter que ces thèses ont été préparées dans des universités non écossaises, alors qu'Edimbourg semble avoir un monopole presque total en ce qui concerne les travaux et les publications britanniques sur Carlyle.

[179]Thomas Carlyle, *On Heroes, Hero-Worship, and the Heroic in History, The Norman and Charlotte Strouse Edition of the Writings of Thomas Carlyle, vol. 1*, texte établi par Michael K. Goldberg, Joel J. Brattin, et Mark Engel, introduction et notes de Michael K. Goldberg. Berkeley (Ca.) et Oxford : University of California Press, 1993, ciii, 519 pp.

[180]Thomas Carlyle, *Sartor Resartus. The Life and Opinions of Herr Teufelsdröckh. The Norman and Charlotte Strouse Edition of the Writings of Thomas Carlyle, vol. 2*, texte établi par Mark Engel et Rodger L. Tarr, introduction et notes de Rodger L. Tarr, Berkeley (Ca.) et Londres : University of California Press, 2000, cxxviii, 646 pp.

[181]Thomas Carlyle, *Historical Essays, The Norman and Charlotte Strouse Edition of the Writings of Thomas Carlyle*, vol. 3, édité par Chris R. Vanden Bossche, Berkeley (Ca.) et Londres : University of California Press, 2003, xciii, 1146 pp.

[182]Thomas Carlyle, *Past and Present, The Norman and Charlotte Strouse Edition of the Writings of Thomas Carlyle, vol. 4*, texte établi par Chris R. Vanden Bossche, Joel J. Brattin, et D.J. Trela, introduction et notes de Chris R.Vanden Bossche, juin 2006.

[183]Mark Cumming, éditeur, *The Carlyle encyclopedia*, Madison (NJ.) : Fairleigh Dickinson University Press, 2004, 521 pp.

[184]*Thomas Carlyle, The Life and Ideas of a Prophet* (1952), Julian Symons (Londres : House of Stratus, 2001).

[185]*The Carlyles* (1971), John Stewart Collis (Londres : House of Stratus, 2001).

2 Thèmes privilégiés par les critiques : l'importance de la France négligée

L'accent sur *Sartor Resartus* et le lien avec l'ère victorienne

En dépit de ses débuts peu prometteurs[186], l'ouvrage de Carlyle le plus étudié est sans doute *Sartor Resartus*. En effet, celui-ci est sa seule œuvre à avoir jamais figuré au programme de l'agrégation d'anglais (en 1974), et la principale à être étudiée à l'Université d'Edimbourg. Un nombre assez conséquent d'études critiques lui est consacré, et elle occupe souvent une place de choix dans les monographies sur Carlyle, pour ses mérites littéraires et stylistiques, mais aussi pour ses aspects autobiographiques et pour les circonstances assez frappantes dans lesquelles elle fut écrite[187].

Le style de Carlyle, en particulier dans *Sartor Resartus*, est riche en expressions presque archaïques, ainsi qu'en vocables écossais. Les nombreuses métaphores semblent par ailleurs préfigurer le style d'autres victoriens, tels que Dickens, d'où peut-être l'étude méticuleuse par Jacques Cabau des métaphores carlyliennes. C'est donc, semble-t-il, sur le style très caractéristique de Carlyle – en particulier tel qu'il est mis en œuvre dans *Sartor Resartus* – que de nombreux critiques ont jugé bon de faire porter leurs efforts. Ainsi, G. B. Tennyson estime que c'est la manière d'écrire de Carlyle, vigoureuse, poétique, idiosyncrasique et envoûtante, qui constitue l'essence de son œuvre, plutôt que sa philosophie riche en contradictions apparentes. Pour lui, *Sartor Resartus* est d'autant plus emblématique de l'ère victorienne qu'il constitue au sein de celle-ci une sorte de Bible montrant le chemin du doute à la foi[188]. Force est de constater que l'œuvre de Carlyle met en scène, de manière directe ou symbolique, bon nombre de turbulences contemporaines, liées au déclin de la foi religieuse ou aux contestations politiques comme le mouvement chartiste[189].

L'œuvre de Carlyle a d'ailleurs très souvent été envisagée par les critiques sous l'angle de

[186]Carlyle mit longtemps à trouver un éditeur pour *Sartor Resartus*, et finit par accepter une publication en épisodes dans *Fraser's Magazine* en 1833-34 (soit deux ans après la rédaction de l'ouvrage). Le texte ne fut publié dans son intégralité en Grande-Bretagne qu'en 1838, soit après le succès de *The French Revolution* (1837), qui fit de Carlyle un auteur reconnu. Notons que *Sartor Resartus* était paru aux Etats-Unis en 1836, grâce au rôle d'intermédiaire joué par Emerson.

[187]Les époux Carlyle séjournaient alors en reclus dans leur ferme de Craigenputtock, très isolée au milieu de la campagne écossaise. Les biographes insistent sur le caractère lugubre et désolé de cet environnement, et sur les difficultés d'adaptation de Jane Welsh Carlyle, jeune femme sociable et souvent délaissée par son mari pendant les longues heures de travail de ce dernier.

[188]Cf *Sartor called Resartus, the Genesis, Structure and Style of Thomas Carlyle's First Major Work*, *op. cit.*, pp. 259-262 et 289-291.

[189]Voir en particulier « Signs of the Times », *Chartism*, et *Past and Present*.

son rapport au contexte victorien. En effet, les textes carlyliens, en particulier les écrits sociaux, de « Signs of the Times » (1829) à *Past and Present* (1843) sont révélateurs du style et des troubles socio-politiques de l'époque. La vision de Carlyle, souvent atypique mais fréquemment prophétique, a inspiré les auteurs contemporains, notamment Dickens. De plus, *Sartor Resartus* étant une fiction philosophique, les rapprochements avec les romanciers victoriens célèbres s'avèrent relativement aisés, sans pour autant empêcher les comparaisons avec les poètes de l'époque tels Wordsworth et Tennyson.

Par ailleurs, *Sartor Resartus* étant une œuvre de jeunesse, il est relativement aisé de faire abstraction de l'idéologie ultérieure de Carlyle, que maints critiques jugent contradictoire et extrême, voire encombrante. La démarche de Carlyle historien et critique littéraire fut aussi longtemps sous-estimée ; si ses écrits dans ces deux domaines peuvent apparaître quelque peu dépassés à l'heure actuelle[190], il faut néanmoins garder à l'esprit son rôle de pionnier. Il fut l'un des premiers Britanniques à s'intéresser aux romantiques allemands, et en particulier à Goethe, à un moment où celui-ci ne suscitait en Grande-Bretagne qu'un intérêt vague et teinté de méfiance. Il fut aussi novateur dans ses travaux sur la Révolution, en proposant à ses compatriotes une version plus équilibrée des événements que ne l'avaient fait ses prédécesseurs (comme Burke), et acceptable pour les Français.

Carlyle fut également le précurseur de nombre d'idées qui étaient sur le point de devenir celles de son temps. On retrouve par exemple des échos de sa condamnation de l'industrialisation et de l'âge de la machine chez des auteurs tels que Lord Russell[191] ou Dickens[192]. Les écrits de Carlyle sont représentatifs de la double réaction qui marque la fin du mouvement romantique : une réaction idéaliste et morale (qui est la sienne) et une réaction rationaliste et matérialiste (qu'il condamne). Les comparaisons opérées avec Bentham, John Stuart Mill, Cobden ou Coleridge ne se comptent plus : qu'il s'agisse d'une mise en relief des parallélismes ou des oppositions, la pensée de Carlyle semble servir de repère. Cette représentativité s'avère telle

[190] Voir en particulier le chapitre 8, qui aborde l'historiographie carlylienne.

[191] Lord John Russell, contemporain de Carlyle (dont il est l'aîné de trois ans) dénonce l'avènement de l'âge de la machine comme facteur de corruption de l'opinion publique ; privé de guides dans ses opinions politiques, le peuple cesse de chérir le droit et la liberté, ce qui menace les institutions et rend le terrain propice pour une révolution (voir *An Essay on the History of the English Government and Constitution, from the Reign of Henry VIII to the Present Time*, Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1821, p. 286 en particulier). Carlyle se livre à des dénonciations semblables dès *Sartor Resartus*, mais plus particulièrement dans *Chartism* et *Past and Present*.

[192] *Hard Times* et *The Chimes* recoupent à maintes reprises les idées développées dans *Chartism*, et ce dernier ouvrage pourrait même avoir influencé les romans chartistes de la fin des années 1840, tels *Mary Barton* de Elizabeth Gaskell ou *Yeast* de Charles Kingsley.

qu'Emerson (admirateur et ami de Carlyle) déclare que la société à la mode conserve Carlyle comme une sorte de « cloche de cathédrale portable »[193]. Tillotson suggère que la pensée de Carlyle a dominé le milieu du XIXe siècle parce qu'elle est résolument tournée vers le présent : comme Morris et Arnold, Carlyle déplore le déclin de la foi spirituelle et l'avénement des machines, mais le passé ne l'intéresse que dans la mesure où il est riche en enseignements pour sa propre époque[194]. Le fait que Carlyle ait occupé une place aussi centrale dans l'idéologie et dans la société de son époque explique d'une part que l'aspect le plus étudié de son œuvre soit sa relation à l'Angleterre victorienne et à d'autres Victoriens, et d'autre part qu'il soit tombé dans l'oubli à plusieurs reprises, puisqu'une grande partie de ses idées, novatrices à l'époque, sont devenues par la suite monnaie courante [195].

La mise en contexte permanente de Carlyle dans le paysage littéraire et idéologique victorien, si elle est légitime, peut paraître un peu trop exclusive et systématique. C'est négliger à la fois l'originalité et l'individualité de la pensée de Carlyle, et les interactions qu'il a pu avoir avec d'autres pays ou d'autres époques. Il est intéressant de constater que l'œuvre de Carlyle sert également de point de comparaison avec des post-victoriens fort divers. Ces études comparatives présentent des noms aussi variés que Karl Marx[196], D.H. Lawrence[197] ou Norman Mailer[198]. Cependant, là encore, Carlyle est souvent perçu comme un paradigme de son époque, alors que sa pensée, parfois peu représentative de l'ère victorienne, s'opposait en fait à bon nombre de pratiques et de changements contemporains.

L'accent sur le lien avec l'Allemagne

Outre la relation à l'Angleterre victorienne, c'est souvent le lien avec l'Allemagne qui a été mis en avant par les critiques. Certes, les contacts avec les Etats-Unis sont eux aussi souvent

[193]« a sort of portable cathedral bell » ; cité par Michael Goldberg dans *Carlyle and Dickens* (Athens : University of Georgia Press, 1972).

[194]Geoffrey Tillotson, *A View of Victorian Literature*, Oxford : Clarendon Press, 1978, x, 396 pp., pp. 56-57

[195]On peut se remémorer la déclaration de George Eliot selon laquelle « des idées qui étaient d'une nouveauté saisissante lorsqu'il les écrivit pour la première fois sont à présent devenues des lieux communs » (« ideas which were startling novelties when he first wrote them are now become commonplace » ; in *Essays of George Eliot, op. cit.*)

[196]Voir, entre autres, l'ouvrage d'Albert Lavalley, *Carlyle and The Idea of the Modern : Studies in Carlyle's Prophetic Literature and its Relations to Blake, Nietzsche, Marx and others*. New Haven (Connecticut) : Yale University Press, 1968.

[197]Cette comparaison est principalement le fait de Brian John, *dans Supreme Fictions. Studies in the Work of William Blake, Thomas Carlyle, W.B. Yeats, and D. H. Lawrence* (Montréal et Londres : McGill-Queen's University Press, 1974) et *Thomas Carlyle and D. H. Lawrence* (Edimbourg : Carlyle Society occasional papers No 10, 1984).

[198]Cf George P. Landow, *Elegant Jeremiahs : the Sage from Carlyle to Mailer*. Ithaca : Cornell University Press, 1986.

mentionnés, mais il est difficile de leur attribuer une place comparable. En effet, Carlyle n'écrivit guère sur ce pays, si ce n'est pour douter que son système démocratique survivrait à la fin de l'expansion territoriale. Il mit en cause également le bien-fondé de l'abolitionnisme, mais ses propos concernaient surtout la Jamaïque. L'amitié avec l'Américain Emerson constitue le principal élément des contacts outre-Atlantique de Carlyle. Emerson, grand admirateur, lui rendit visite en 1836, et joua un rôle important dans la publication de *Sartor Resartus* aux Etats-Unis (1836), où Carlyle était encore largement inconnu. Les deux hommes entretinrent une correspondance qui dura trente-six ans[199]. Certains critiques vont jusqu'à considérer qu'Emerson a repris le système de pensée de *Sartor Resartus* et l'a développé à sa propre façon[200]. Dans tous les cas, cette influence ne fut guère réciproque. Carlyle, de huit ans l'aîné d'Emerson, exprima un certain intérêt pour des ouvrages comme *Nature* ; il fut cependant, semble-t-il, bien moins influencé par les écrits d'Emerson que le transcendantaliste américain ne le fut par les siens.

Le lien avec l'Allemagne demeure l'un des rares grands thèmes abordés par les critiques qui ne soit pas principalement basé sur la relation de Carlyle à la société et à la scène littéraire et idéologique victorienne. Dans le cadre de cette étude, la manière dont la connexion avec l'Allemagne a été traitée est intéressante car susceptible de suggérer des méthodes d'approche pour les relations françaises. On peut également s'interroger sur le fait que le lien avec l'Allemagne est bien davantage étudié que celui avec la France. En effet, il existe respectivement une quantité presque égale de textes de Carlyle sur chacun des deux pays. On serait même tenté d'ajouter que sa grande œuvre sur la France (*The French Revolution*) est infiniment mieux considérée et étudiée que celle sur l'Allemagne, à savoir *History of Friedrich II*. De plus, même si l'écriture et les idées de Carlyle ont été influencées par des écrivains comme Richter ou Goethe, il n'en demeure pas moins qu'il s'est défini, au fil de son parcours, par rapport à la France, quand bien même il rejetait celle-ci.

Quoi qu'il en soit, les études sur Carlyle et l'Allemagne sont nombreuses et portent principalement sur l'influence, parfois réciproque, entre Carlyle et les penseurs allemands contempo-

[199]Ces lettres, en excellent état, sont conservées à la National Library of Scotland à Edimbourg et ont été publiées sous le titre *The Correspondance of Thomas Carlyle and Ralph Waldo Emerson, 1834-1872* (édition révisée. Charles Eliot Norton éd, Boston : Ticknor & Co., 1886). Beaucoup de ces lettres sont reprises dans les volumes plus récents des *Collected Letters*, qui n'ont pas encore atteint 1872 mais qui continuent de paraître.

[200]Ce point de vue est principalement celui de Sir Charles Gavan Duffy, dans *Conversations with Carlyle, op. cit.*, p. 93 en particulier.

rains ou postérieurs. Les auteurs les plus fréquemment cités sont Goethe[201], Schiller[202], Jean-Paul[203], Schelling, Fichte, Kant, Nietzsche. Parmi les études sur l'Allemagne, celle d'Elizabeth Vida[204] est sans doute la plus récente et la plus complète. Après avoir étudié les techniques et les procédés de sources allemandes qui ont suscité l'admiration de Carlyle et sont susceptibles de l'avoir inspiré, elle se livre à une comparaison des thèmes majeurs, puis à un rapprochement stylistique. Que cette démarcation entre fond et forme soit légitime ou non, elle ne saurait s'appliquer à la France. En effet, les possibilités de rapprochement stylistique entre Carlyle et les auteurs français sont limitées, même si sa manière d'écrire l'histoire a été comparée à celle de Michelet. Par ailleurs, les sujets de prédilection de Carlyle qu'il aurait en commun avec des auteurs français ne représentent qu'une partie minime de cette étude. C'est pourquoi il a paru préférable d'aborder les influences et les interactions avec la France sous un angle biographique, avant de se livrer à des études plus spécifiques sur les Français comme héros ou en tout cas comme individus, puis sur la nation française dans son ensemble, et en ce qu'elle est érigée en modèle historique mais aussi, dans une certaine mesure, imaginaire.

Il est intéressant de constater que les critiques français, comme Basch[205] et Cazamian[206], ont prêté une grande attention au lien avec l'Allemagne, au point de lui consacrer un chapitre entier de leur section sur la formation de Carlyle, mais ont particulièrement négligé le lien avec la France. La thèse de Jacques Cabau[207] est riche en comparaisons, principalement stylistiques, avec maints grands noms de la littérature française, mais il s'est, comme on l'a vu, arrêté en 1834 et n'aborde guère la problématique de Carlyle historien de la France.

[201]Carlyle publie plusieurs articles sur lui, pour le faire découvrir en Grande-Bretagne puis en hommage après sa mort. Carlyle traduit également *Wilhelm Meister*, avant d'entamer avec Goethe une correspondance qui dure jusqu'à la mort de ce dernier.

[202]Carlyle écrit une biographie de Schiller, toujours d'actualité et même traduite en allemand peu après sa publication en anglais.

[203]Il s'agit de Johann Paul Friedrich Richter, qui avait pris « Jean-Paul » comme nom de plume, par admiration pour Jean-Jacques Rousseau. Il est intéressant de voir que les intérêts de Carlyle pour la France et l'Allemagne se recoupent : Carlyle est l'admirateur des plus francophiles des romantiques allemands, qu'il a découverts à travers les écrits en français de Madame de Staël (en particulier *De l'Allemagne*), celle-ci ayant éveillé son attention et son intérêt en partie parce qu'elle se trouve être la fille de Necker, figure importante de la Révolution française.

[204]*Romantic Affinities. German Authors and Carlyle. A Study in the History of Ideas* (Toronto : University of Toronto Press, 1993).

[205]Cf *Carlyle l'homme et l'œuvre, op. cit.*

[206]Cf *Carlyle, op. cit.*

[207]Cf *Thomas Carlyle ou le Prométhée enchaîné, op. cit.*

3 Le lien avec la France sous-estimé

Rares sont les critiques qui ont abordé les interactions entre Carlyle et la France. Les biographes du penseur écossais, tels Froude, Heffer ou Kaplan, mentionnent généralement la France dès leurs premiers chapitres sur la formation. Ils soulignent que le français faisait partie des enseignements dispensés au jeune Carlyle, qui manifesta un intérêt pour cette langue et sa littérature, ou du moins s'en servit comme gagne-pain. On a vu que Carlyle écrivit, en début de carrière, des essais biographiques sur les grands hommes français pour l'*Encyclopédie d'Edimbourg* éditée par Brewster ; il effectua également une traduction des *Principes de géométrie* de Legendre. Les études critiques concernant ces travaux sont pour ainsi dire inexistantes. Si l'on peut comprendre pourquoi ils ont été exclus comme étant essentiellement des productions alimentaires, il n'en demeure pas moins qu'ils ont mis le jeune Carlyle encore davantage en contact avec la France. En outre, le premier chapitre a montré qu'ils constituent l'esquisse d'une vue d'ensemble de la France, préfigurant notamment l'œuvre et les opinions ultérieures de Carlyle.

Les critiques qui s'approchent le plus de cette perspective française sont sans doute David Sorensen et Mark Cumming, ainsi que, dans une moindre mesure, John Clubbe, Rohan Maitzen ou Rodger Tarr, qui ont écrit sur la Révolution française. Cependant, il s'agit plus d'articles que d'ouvrages complets[208], et la grande majorité de ceux-ci portent sur *The French Revolution*, et non sur ses autres travaux français. Il existe plusieurs études critiques qui retracent la démarche de Carlyle historiographe, mais celles-ci mettent en général l'accent sur l'histoire de Frédéric II. Seulement trois ouvrages sont consacrés exclusivement à *The French Revolution* : l'ouvrage de vulgarisation de D. Heggie[209], et les études à dominantes littéraire et stylistique de Mark Cumming[210] et de Mary Desaulniers[211].

En ce qui concerne les interactions de Carlyle avec les Français de son époque, les études critiques se font encore plus rares. Alan Taylor et Jacques Cabau mentionnent Michelet, assez brièvement, et le reste demeure axé sur les saint-simoniens, comme le montrent les ouvrages de

[208] Voir la bibliographie, en particulier la section sur les articles de langue anglaise.

[209] *How I read Carlyle's French Revolution* (Toronto : William Briggs, 1902, 235 pp.).

[210] *A Disimprisoned Epic : Form and Vision in Carlyle's French Revolution* (Philadephie : University of Pennsylvania Press, 1988, xvi, 188 pp.).

[211] *Carlyle and the Economics of Terror : a Study of Revisionary Gothicism in the French Revolution* (Londres : Mc Gill - Queen's University Press, 1995, x, 140 pp.).

Richard Pankhurst[212], Hill Shine[213] et David Cofer[214]. Les correspondances de Carlyle ont été assez peu exploitées, qu'il s'agisse de lettres échangées avec des Français (Rio, Cavaignac ou le Comte d'Orsay par exemple) ou d'allusions à la scène littéraire française (comme l'expression d'un mépris pour George Sand, ou par exemple les récits de rencontres peu concluantes avec Vigny ou Mérimée). L'influence de Carlyle sur les écrivains français ultérieurs semble encore davantage négligée, puisqu'elle n'a fait l'objet d'aucune analyse, si l'on excepte l'article de Jean-Yves Tadié[215], où celui-ci dépeint l'admiration de Proust pour Carlyle, admiration telle que le seul ornement pictural présent dans le cabinet de travail de Proust était un portrait de Carlyle.

Conclusion

Une étude des productions critiques met en lumière le caractère étrangement sporadique de l'intérêt des Français pour Carlyle. Malgré sa popularité ravivée en Ecosse et aux Etats-Unis ces dernières années, Carlyle demeure peu étudié en France. Cet état de faits est surprenant, car, quels que soient les mérites individuels de Carlyle, sa pensée demeure cruciale pour comprendre la période victorienne, dont il était considéré comme l'un des piliers idéologiques. Quelles que soient les raisons de sa disgrâce en France – barrière de la langue, sympathies allemandes en temps de guerre, assimilation anachronique aux mouvements fascistes d'extrême droite –, on ne peut que souhaiter un renouveau des études carlyliennes dans ce pays. Par ailleurs, la place faite à la France dans la critique carlylienne demeure limitée, et semble avoir fait l'objet d'articles plutôt que d'un ouvrage mettant en jeu une conception plus globale. La production de travaux en français sur Carlyle, traitant du lien avec la France, présente donc actuellement un double intérêt, à la fois dans le cadre des études anglicistes françaises et dans la perspective de la critique internationale sur Carlyle.

[212] *The Saint Simonians, Mill and Carlyle : A Preface to Modern Thought, op. cit.*
[213] *Carlyle and the Saint-Simonians : the Concept of Historical Periodicity, op. cit.*
[214] *Saint-Simonism in the Radicalism of Thomas Carlyle, op. cit.*
[215] *Portrait de l'artiste : de Carlyle à Proust : an inaugural lecture delivered before the University of Oxford on 22 February 1990* (Oxford : Clarendon Press, 1990, 24 pp.).

Chapitre 6

Construction d'un panthéon personnel de héros français

Comme on l'a vu, Carlyle fut le héros d'assez peu de Français, mais ceux-ci furent souvent de grands hommes, d'horizons divers, comme Armand Marrast, Hippolyte Taine, Victor Basch, ou Léon Bloy. Réciproquement, s'il a souvent critiqué le peuple français[1], Carlyle s'est vivement intéressé à ses grands hommes, exprimant même son admiration pour quelques rares personnalités. Il s'agira ici d'étudier les essais biographiques de jeunesse relatifs aux grands hommes français, rédigés principalement de 1824 à 1829, et en 1833 pour « Diderot ». Les écrits de 1837 seront aussi pris en compte, car ils sont soit explicitement biographiques, comme « Mirabeau », soit si riches en portraits que ceux-ci semblent structurer le texte. C'est le cas notamment de *The Diamond Necklace* et de *The French Revolution*.

Si les héros français ont souvent du mérite sous la plume de Carlyle, ils ne sont jamais dépeints de manière entièrement positive. Ainsi, les philosophes des Lumières, qui représentent une partie importante des grands hommes français, se seraient livrés à une entreprise de démolition, nécessaire certes, mais dangereuse, faute de substituts aux valeurs détruites. Parce que leur action a été destructrice, ils ne peuvent prétendre ni au statut de héros à part entière, ni à la reconnaissance de la postérité. La pensée de Voltaire, en particulier, est présentée comme dévastatrice, ce dernier étant même qualifié d'Antéchrist[2]. Carlyle affirme que seules les périodes qui construisent viennent à occuper ultérieurement une place de choix dans l'histoire. Il estime

[1] Voir en particulier les paradoxes des perceptions carlyliennes du peuple dans *The French Revolution*, dans les chapitres 7 et 8.

[2] *On Heroes*, *op. cit.*, p. 251

donc que le XVIIIe siècle ne survivra guère dans l'imaginaire collectif. Il peut paraître paradoxal que Carlyle décide justement de consacrer son énergie et ses talents d'historien à cette période. Cette analyse du siècle passé lui semble néanmoins indispensable, pour tirer les leçons nécessaires, et pour permettre ainsi aux nations d'œuvrer dans la bonne direction. C'est seulement une fois qu'un nouvel édifice sera érigé sur les ruines du XVIIIe siècle que cette période néfaste pourra sombrer dans l'oubli.

Les révolutionnaires français, autre groupe principal de grands hommes, connaissent un sort proche de celui des philosophes des Lumières, leurs inspirateurs. Carlyle se montre sans merci envers la plupart d'entre eux, qu'il accuse souvent de privilégier leurs intérêts personnels. Les acteurs de la Terreur, en particulier, font l'objet d'une condamnation sans appel. S'il approuve une révolte contre un système injuste et corrompu, il ne peut cautionner la violence extrême qui s'y est associée. Carlyle reconnaît tout de même une dimension inéluctable aux émeutes et aux rébellions sanglantes – à tel point que l'historien français Rio[3] lui reproche même de presque excuser l'inexcusable (ce qui n'était nullement son intention).

A travers les héros français, Carlyle s'intéresse à ce qui lui semble être le problème le plus préoccupant du XVIIIe et, par extension, du XIXe siècle, à savoir la perte de la foi religieuse. Les Lumières ayant engendré scepticisme et désillusion, il s'agit de rétablir une nouvelle forme de croyance pour sauver l'humanité d'une déchéance certaine. Pour Carlyle, le seul remède est le culte des héros, tel qu'il est exprimé dans *On Heroes*. Paradoxalement, les semi-héros français des Lumières auraient provoqué une crise telle que seul le culte des grands hommes pourrait la résoudre. Ainsi, on assiste à une relative faillite des héros français, entérinée dans *On Heroes* en 1843. Dans cet ouvrage, qui fait le point sur six types de héros à travers les âges, force est de constater que les Français n'occupent pas la place d'honneur. Voltaire, Mirabeau et Napoléon y font de brèves apparitions, Madame de Staël et Louis XVI sont mentionnés rapidement, sans même prétendre au titre de héros[4]. Les vrais héros de Carlyle sont britanniques, à l'instar de John Knox, Robert Burns, Samuel Johnson ou Oliver Cromwell. Étrangement, l'Allemagne – son pays de prédilection supposé – ne semble guère mieux lotie que la France, ou que l'Italie (avec Dante). Goethe, correspondant adulé du jeune Carlyle, est le seul héros allemand (il est

[3] Voir le chapitre 3

[4] On a vu que Carlyle semble considérer en un seul et même bloc les Français et les Suisses fancophones. Par exemple, Rousseau ou Mme de Staël sont considérés au sein de la littérature française (dans la cinquième section de *On Heroes*, portant sur le héros comme homme de lettres).

fait mention de Schiller, mais à deux reprises et très brièvement).

A en juger par *On Heroes*, la France semble plus fertile que l'Allemagne en héros qui soient du goût de Carlyle. Celui-ci consacra certes plus d'une décennie à son ouvrage sur Frédéric le Grand, mais c'est en grande partie parce que, malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à faire de Frédéric un véritable héros – que ce soit auprès de ses lecteurs ou à ses propres yeux. Ses correspondances ne laissent pas de doute à ce sujet, et Voltaire est parfois proche de voler la vedette au héros présumé de *History of Friedrich II*. L'examen des textes sur les héros français vise à montrer la place non négligeable – et en tout cas supérieure à celle de l'Allemagne – de la France dans le panthéon des héros carlyliens. Par ailleurs, c'est à travers ces écrits formateurs que s'ébauchent le style de Carlyle (passant des essais critiques à la biographie avant de s'acheminer vers l'histoire), et aussi, surtout, sa vision globale de la France.

A Héros des essais de jeunesse : Montaigne, Montesquieu, Montfaucon, Montucla, Necker et Pascal

Ces essais de jeunesse ne furent pas inclus dans les premières éditions des essais de Carlyle. « Montaigne », « Montesquieu » et « Necker » y figurèrent en 1899[5]. « Montucla », absent des œuvres complètes, était présent en 1897 dans un recueil d'essais biographiques de Carlyle[6]. L'attribution à Carlyle de « Pascal » fut plus tardive[7], et il faut remonter à l'*Encyclopédie d'Edimbourg* pour trouver l'article. Ces essais sont peu étudiés, et d'une visibilité limitée parmi les textes de Carlyle ; les traductions en français figurant ici ont toutes été effectuées par mes soins. Il sera intéressant d'analyser ces textes afin de montrer que la francophobie supposée de Carlyle laisse souvent la place à des sentiments plus admiratifs. Par ailleurs, ils montrent clairement le rôle de la France dans la formation de Carlyle, et la naissance d'une vision globale de ce pays à travers ses grands hommes.

[5] *Critical and Miscellaneous Essays, in Five Volumes*, Londres : Chapman and Hall Limited, 1899, vol. V, vi, 386pp. « Montaigne » (65-66), « Montesquieu » (78-86), et « Necker » (87-99) figurent dans une section intitulée « papers collected for the first time ».

[6] *Montaigne and other essays, chiefly biographical*, préfacé par S. R. Crockett, Londres : James Gowans & Son ; Edimbourg : William Brown, 1897, xiv, 297 pp

[7] Alexander Carlyle, le neveu de Carlyle, en fait état dans *The Love Letters of Thomas and Jane Carlyle* (Londres et New York : John Lane, 1909, vol. I, p. 268). Jane Welsh Carlyle y fait allusion dans une lettre (CL II, 417).

1 Une vision riche et cohérente de la France des XVIIe et XVIIIe siècles

Les essais de jeunesse de Carlyle mettent en évidence une riche connaissance de la scène historique, politique et sociale. Dans l'essai sur Pascal, il prend le temps d'ébaucher le contexte scientifique des années 1630-1650 et de décrire le cercle des intellectuels parisiens. Il évoque notamment Roberval[8], Carcavi[9] et Etienne Pascal (père de Blaise Pascal), lequel devait plus tard constituer l'Académie des Sciences. Il se livre également à un exposé sur l'histoire des jésuites, légère digression qu'il estime nécessaire pour contextualiser les *Provinciales* :

> Notre objectif n'est pas ici d'écrire l'histoire du Molinisme ou du Jansénisme, ni d'entrer dans la critique de ces querelles obscures et oubliées, qui s'achevèrent par la ruine des deux courants. L'œuvre de Pascal constitue la planche principale grâce à laquelle un souvenir d'eux flotte encore sur le fil du temps ; et c'est seulement afin de comprendre correctement la portée des *Provinciales* que quelques mots peuvent être consacrés à la controverse qui donna naissance à cet accomplissement.[10]

Cette justification est suivie par une explication détaillée de la querelle religieuse et de la démarche critique de Pascal envers la casuistique jésuite dans les *Provinciales*, ouvrage dont Carlyle apprécie grandement la force de raisonnement et l'ironie enjouée mais cassante[11]. Carlyle expose brièvement les jugements philosophiques et littéraires de Voltaire et de Gibbon sur Pascal, preuve qu'il s'est intéressé non seulement à l'œuvre de Pascal mais aussi à sa réception dans les milieux intellectuels français et britanniques.

Les articles sur Montesquieu et Necker comportent également une mise en contexte importante, cette fois centrée sur la Révolution française. Dans l'essai sur Montesquieu, on trouve déjà les protagonistes de *The Diamond Necklace*[12] – premier ouvrage où Carlyle, de biographe, se fait historien de la France – tels le cardinal Fleury ou M. de Sacy. Il y représente les intrigues de cour, en particulier les stratagèmes de Montesquieu pour contrer la censure des *Lettres Persanes*. La carrière de Necker est également mise en perspective sur fond de Révolution ; Carlyle retrace en effet les grands problèmes de l'économie politique de l'époque, et il explique la place de Necker dans les controverses économiques qui font alors rage :

---

[8] Gilles Personne de Roberval (1602-1675), Professeur de philosophie et de mathématiques au Collège royal, était aussi un membre fondateur de l'Académie royale des sciences.

[9] Pierre de Carcaci (1600 ?-1684), membre de l'Académie royale des sciences

[10] « It is not our purpose to write the history of Molinism or Jansenism, or to enter on the criticism of these obscure and forgotten quarrels, which ended in the ruin of both. Pascal's work is the main plank by means of which some memory of them still floats on the stream of time ; and it is only in order rightly to understand the scope of the Provincial Letters, that a few words may be devoted to the controversy which gave rise to this performance », « Pascal », *op. cit.*, p. 334.

[11] « a force of reasoning, never before or since united with an irony so playful and yet so cutting », « Pascal », *op. cit.*, p. 334.

[12] Ouvrage publié en 1837, comme introduction à *The French Revolution*.

> L'économie politique, entamée sous les auspices de Colbert, systématisée et remodelée par le Dr Quesnay, développée par Turgot et une multitude d'hommes de moindre talent, était à l'époque avidement étudiée en France, et la profession de Necker, associée à sa tournure d'esprit et à son génie, lui donna le goût de ce sujet à la mode[13].

Carlyle est conscient non seulement du contexte économique, mais également des mouvements sociaux et politiques. Ainsi, il retrace pas à pas l'évolution de la popularité de Necker, à la fois auprès de la cour et des milieux populaires. Le cas de conscience du ministre des Finances, déchiré entre son désir de plaire au peuple, son ambition de redresser l'économie du pays et la nécessité de se concilier les faveurs de la cour, est dépeint d'une manière vivante et imagée qui préfigure déjà le travail de plus grande ampleur sur la Révolution française :

> Investi du désir le plus sincère d'agir de manière droite et honorable, il [Necker] se rendit rapidement compte de l'impossibilité de demeurer attentif aux intérêts réels de l'Etat tout en se conciliant les faveurs d'une foule agitée et ignorante, constamment induite en erreur par des agitateurs malfaisants, ivre pourtant d'un pouvoir récemment acquis et nourrissant les attentes les plus chimériques en ce qui concernait l'état actuel des affaires[14].

Cette vision du peuple français agité, désespéré et influencé par des meneurs plus ou moins bien avisés, annonce par avance les grandes lignes de *The French Revolution*.

Par ailleurs, Carlyle met déjà en place le contexte intellectuel et idéologique de l'époque, soulignant qu'à ses heures de loisir, Necker fréquente Buffon, Marmontel, Thomas et les hommes les plus acclamés de l'époque[15]. De même, il est prompt à décrire les contacts de Montucla, mathématicien français réputé, avec ses contemporains célèbres : celui-ci bénéficie de la société de Diderot et de D'Alembert ; il réalise une traduction pour l'appendice du mémoire de La Condamine sur l'inoculation ; il se fait remarquer par son *Histoire des mathématiques*, ouvrage qui se situe dans la lignée de ceux de Francis Bacon, Pierre de Montmort et de Bernoulli[16]. Ainsi, Carlyle semble parfaitement conscient des événements et des interactions qui se déroulent dans les milieux intellectuels français au XVIIIe siècle. La France telle que Carlyle la représente traduit dès les premières esquisses la conscience aiguë qu'il a des problématiques socio-culturelles de son époque.

---

[13] « Political economy, begun under the auspices of Colbert, systematised and new-modelled by Dr. Quesnay, expounded by Turgot and a multitude of inferior men, was at that time eagerly studied in France, and Necker's profession cooperated with the bent of his genius to inspire him with a taste for the fashionable subject. », « Necker », *op. cit.*, p. 52.

[14] « With the most earnest desire to act uprightly and honourably, he [Necker] soon found it impossible to unite an attention to the real interests of the State with the favour of an excited and ignorant mob, perpetually misled by wicked agitators, yet drunk with new-found power, and indulging the most chimerical expectations from the actual posture of affairs », « Necker », *op. cit.*, page 60.

[15] « Necker », *op. cit.*, p. 55

[16] « Montucla », *op. cit.*, pp. 293-294. Il s'agit de Daniel Bernoulli (1700-1783), mathématicien, physicien et astronome suisse, et de Pierre Rémond de Montmort (1678-1719), mathématicien spécialiste de probabilité.

La France historique de Carlyle : constance de l'intérêt, évolution des perceptions

En outre, la connaissance par Carlyle des principaux acteurs de l'histoire française du XVIIIe siècle ne fait aucun doute. En effet, loin de se limiter aux personnages éponymes de ses essais, il décrit avec aisance les personnalités historiques qui leur sont parfois associées. Ainsi, dans « Necker », il aborde déjà des figures marquantes comme celle de Mirabeau. Près de dix ans plus tard, en 1837, ce dernier fait l'objet d'un essai complet, preuve que les protagonistes de la Révolution française suscitent chez Carlyle un intérêt durable. Les révolutionnaires semblent avoir joué un rôle crucial dans la formation de son idéologie globale, en particulier sa vision de l'histoire. Le passage suivant ne serait pas déplacé, stylistiquement, dans *The French Revolution*, mais précède en fait cet ouvrage de plus de dix ans :

> Doué d'une ingéniosité égale, d'une ardeur plus intense et d'une éloquence supérieure, Mirabeau lui fit face [à Necker] comme à son mauvais génie, et, se trouvant totalement dénué de scrupules quant à l'utilisation de tout moyen, honnête ou non, ne réussit que trop bien à faire échouer toutes les propositions raisonnables, et à conduire le peuple vers cet état d'anarchie au sein duquel sa propre ambition devait être satisfaite et ses propres efforts récompensés[17].

Carlyle est cependant amené par la suite à modifier sa perception de Mirabeau : dans *The French Revolution* et dans « Mirabeau », celui-ci n'est plus un meneur sans scrupule, mais plutôt l'une des figures les plus raisonnables, modératrices et soucieuses de voir le peuple faire de bons choix. Ainsi, dans « Mirabeau », Carlyle décrit ce révolutionnaire comme un homme d'exception, méjugé par son époque[18]. Il va même jusqu'à établir un parallèle entre Mirabeau, Goethe et Burns, plaçant ainsi le révolutionnaire français aux côtés de ses deux plus grands héros en Allemagne et en Grande-Bretagne. Mirabeau est dépeint en Cassandre, et Carlyle déplore qu'on ne l'ait pas davantage écouté lorsqu'il tenta d'éviter la violence d'une révolution et enjoignit la noblesse française de supprimer les impôts opprimant le peuple : « Prophétique Marquis ! Puissent les autres nations t'écouter davantage que la France ne l'a fait : car elles sont absolument toutes concernées »[19]. Dans *The French Revolution*, Mirabeau est également perçu comme un simple instrument du destin, et non plus comme l'opportuniste sans scrupule dépeint dans « Necker » : « Le Destin a du travail pour cette sombre et forte tête qu'est Mirabeau ; le

[17] « With equal ingenuity, keener ardour, and superior eloquence, Mirabeau confronted him [Necker] like his evil genius, and being totally without scruple in the employment of any expedient, honest or the contrary, was but too successful in overturning all reasonable proposals, and conducting the people to that state of anarchy out of which his own ambition was to be gratified and his own exertions rewarded », « Necker », *op. cit.*, p. 60.

[18] « Mirabeau », *op. cit.*, p. 210

[19] « Prophetic Marquis ! – Might other nations listen to thee better than France did : for it concerns them *all* ! », « Mirabeau », *op. cit.*, p. 239.

Destin a veillé sur lui, l'a préparé à distance[20]. » Il est aussi perçu comme la figure la plus éminente de l'assemblée révolutionnaire :

> L'allure ardente et rude, ses boucles noires de Samson sous le chapeau à larges bords, le voici qui s'avance [...] Passe donc, ô douteux Gabriel Honoré, le plus grand d'entre eux tous : parmi tous les députés de la Nation, dans la nation tout entière, nul ne t'égale et nul ne t'est second.
> Oui mais, si Mirabeau est le plus grand, lequel de ces Six Cents peut bien être le plus vil[21] ?

Mirabeau, décrit comme le mauvais génie opportuniste de Necker en 1829, est ainsi promu, en 1837, au rang d'homme rude et sincère, remarquable et modérateur, qui, s'il n'est pas totalement sans reproche, fait tout pour conjurer l'influence néfaste de Robespierre, « individu verdâtre »[22]. Les essais de jeunesse, si on les compare avec des écrits ultérieurs, montrent donc que l'opinion de Carlyle sur les protagonistes de l'histoire de France évolue et devient plus nuancée – preuve que la France de Carlyle n'est pas une valeur fixe.

2 Goût pour les biographies et les anecdotes légendaires : amorce du culte des héros

Si les essais de jeunesse de Carlyle montrent que son jugement sur les protagonistes de la Révolution française n'est pas encore totalement formé, ils préfigurent cependant une grande partie de son idéologie ultérieure. Ainsi, son approche biographique de l'histoire et son goût pour l'anecdote légendaire laissent déjà entrevoir les prémisses de son culte des héros. Carlyle se constitue un panthéon personnel de personnages héroïques dont le génie en puissance finit toujours par être révélé au gré des circonstances biographiques et historiques. Ainsi, Montfaucon et Necker cachent tous deux des talents exprimés presque par accident, et que le destin fait resurgir malgré les obstacles éventuels. Les deux passages sont assez proches, et montrent la propension de Carlyle à rechercher et à accentuer ce type d'éléments :

> [...] sous une apparence relativement timide et peu engageante, Necker dissimulait tous les talents, hormis les qualités, ordinaires mais estimables, de ponctualité et de discrétion. C'est un accident qui révéla pour la première fois l'existence d'aptitudes supérieures, et posa les

[20] « Destiny has work for that swart burly-headed Mirabeau ; Destiny has watched over him, prepared him from afar. », FR I, 144-145.

[21] « In fiery rough figure, with black Samson-locks under the slouch-hat, he steps along there [...] Pass on, thou questionable Gabriel Honoré, the greatest of them all : in the whole National deputies, in the whole Nation, there is none like and none second to thee.
But now if Mirabeau is the greatest, who of these Six Hundred may be the meanest ? », *Ibid.*, vol. I, p. 148.

[22] *Ibid.* Carlyle utilise des adjectifs comme « pale sea-green », « greenish », et même l'adjectif français « verdâtre », pour décrire le teint de Robespierre, personnage qu'il veut sinistre.

> fondations de la grandeur à venir de Necker[23].
>
> Avant qu'il [Montfaucon] ne quitte le toit paternel, son goût pour la lecture avait éveillé l'attention de Pavillon, évêque d'Aleth, qui prédit la future excellence du jeune homme ; et il semble que, dans son nouveau séminaire, la découverte de Plutarque ait accru son enthousiasme davantage encore. Cependant, les auspices prometteurs qui avaient présidé à son jeune âge semblèrent dans un premier temps susceptibles d'être contrariés. Montfaucon adopta la profession des armes, et l'étude de l'antiquité classique fut remplacée par un service actif dans les guerres d'Allemagne sous le Général Turenne. Mais le caractère qui avait à l'origine marqué le génie de Montfaucon, bien qu'obscurci, ne fut pas complètement effacé[24].

Dans les essais sur Montesquieu et Pascal, on retrouve cette même idée d'un potentiel remarquable, pleinement exprimé grâce à leur éducation et aux cercles auxquels ils ont la chance d'appartenir :

> On veilla avec soin à son éducation [de Montesquieu], et les présages flatteurs de l'enfance, bénéficiant dans ce cas d'un suivi judicieux, se vérifièrent entièrement par la suite[25].
>
> Doué d'une mémoire fidèle et d'une surprenante acuité de perception, [...] le jeune Pascal écoutait avec une curiosité sans bornes les propos échangés lorsque la réunion [de l'Académie des Sciences] se tenait chez son père. Cette conversation stimulait toutes ses facultés et canalisait son énergie vers un objet adapté à son intellect et recommandé à son imagination par l'estime dont il bénéficiait auprès de toutes les personnes pour l'opinion desquelles il avait la plus haute estime[26].

Les débuts de chacun de ces quatre personnages sont décrits de manière presque identique, à tel point que l'on peut se demander si la ressemblance ne serait pas davantage qu'une coïncidence. Carlyle semble fasciné par le « potentiel héroïque » de ces personnalités historiques, et par la manière dont celui-ci parvient finalement à être exprimé. Cette théorie d'un potentiel exprimé selon le contexte se retrouve dans *On Heroes* :

> Héros, Prophète, Poète, – nous donnons aux grands hommes de nombreux noms différents, à des époques et dans des lieux différents, selon la variété que nous voyons en eux, selon la sphère dans laquelle ils se sont révélés ! [...] Je le confesse, il m'est impossible de concevoir un homme véritablement grand qui ne puisse être toutes les sortes d'hommes[27].

[23] « [...] under an exterior somewhat shy and repulsive, Necker concealed any talents beyond the ordinary though valuable qualities of punctuality and discretion. An accident first revealed the existence of higher powers, and laid the foundation of Necker's future greatness. », « Necker », *op. cit.*, p. 50.

[24] « Before leaving the paternal roof, his [Montfaucon's] taste for reading had attracted the notice of Pavillon Bishop of Aleth, who predicted the young man's future eminence ; and in this new seminary the perusal of Plutarch is said still further to have excited his enthusiasm. Yet the promises of that early age at first seemed likely to be disappointed. Montfaucon adopted the profession of arms, and the contemplation of classical antiquity was exchanged for active service in the wars of Germany under Marshal Turenne. But the character originally impressed upon Montfaucon's genius, though obscured, was not obliterated. », « Montfaucon », *op. cit.*, pp. 34-35.

[25] « His education was carefully attended to, and the flattering presages of childhood, being in this case followed by judicious management, were afterwards completely verified. », « Montesquieu », *op. cit.*, pp. 20.

[26] « Gifted with a rententive memory and a surprising accuteness of apprehension, [...] young Pascal listened with a boundless curiosity to what passed when the meeting [of the Académie des Sciences] was held at his father's. The conversation excited all his energies towards an object fitted for his intellect, and recommended to his imagination by the esteem it gained from all whose opinion he honoured most highly. », « Pascal », *op. cit.*, p. 332.

[27] « Hero, Prophet, Poet, – many different names, in different times and places, do we give to the Great Men, according to the variety we note in them, according to the *sphere* in which they have displayed themselves ! [...] I confess, I have no notion of a truly great man that could not be *all* sorts of men. », *On Heroes*, *op. cit.*, p 312.

Cette importance du contexte, ou de la « sphère », ainsi que Carlyle choisit de le nommer, est notoire dans les essais de jeunesse, dans lesquels figurent très souvent des détails et des anecdotes que certains encyclopédistes n'auraient sans doute pas choisi de développer. Ainsi, une partie non négligeable de l'article sur Pascal est consacrée à un incident survenu dans l'enfance de l'auteur des *Pensées* : son père, craignant qu'un intérêt excessif et peut-être trop précoce pour les mathématiques ne nuisît à ses autres études, le dirigea vers des études exclusivement de langues et de littérature. Cet interdit fut levé lorsqu'Etienne Pascal s'aperçut que son fils avait, en jouant avec des figures géométriques, démontré la vérité de la trente-deuxième proposition d'Euclide[28]. Carlyle, s'il indique dans une note de bas de page que la véracité de l'anecdote est sujette à caution, ne lui accorde pas moins une place considérable.

Ce goût pour des détails propres à frapper l'imagination se retrouve dans la plupart des écrits historiques de Carlyle. Il est possible d'y voir un trait rhétorique visant à frapper le lecteur, doublé d'une sensibilité aux détails biographiques. Cette caractéristique préfigure également la vision essentiellement biographique de l'histoire mise en avant par Carlyle, et sur laquelle il théorise à maintes reprises, dans *On Heroes* ou « On History » : « L'Histoire constitue l'essence d'innombrables biographies » ; « L'Histoire du monde n'est rien d'autre que la Biographie des grands hommes. »[29]

La propension aux anecdotes biographiques, loin d'être une tendance purement fortuite à la digression, fait donc partie intégrante du système de pensée de Carlyle, et marque peut-être une volonté de proposer une image légendaire des grands hommes qui contribuerait au phénomène de culte des héros. Dans cette perspective, on notera que la « galerie » de héros que Carlyle se constitue au fil des ans et des occasions se centre rapidement sur les personnalités du XVIIIe siècle, du moins en ce qui concerne la France. Si les essais de jeunesse laissent entrevoir une relative diversité, les essais ultérieurs, dont Carlyle est plus libre de choisir le sujet, marquent un intérêt exclusif pour le XVIIIe siècle, et les seuls Français à figurer dans *On Heroes* (non sans quelques réserves sur leur statut héroïque) sont Voltaire, Napoléon, Rousseau[30], et, dans une moindre mesure, Mirabeau.

---

[28] « Pascal », *op. cit.*, p. 332.

[29] « History is the essence of innumerable Biographies », « On History » (1830), p. 254, « The History of the world is but the Biography of great men », *On Heroes* (1841), *op. cit.*, p. 266.

[30] Rappelons que, même si Rousseau était suisse, Carlyle le considérait parmi les auteurs de la littérature française.

3 Style et valeurs préfigurant les textes à venir

Des maladresses révélatrices

Les essais de jeunesse présentent parfois une certaine maladresse, notamment lorsqu'il s'agit de mesurer les mérites et les démérites des personnages historiques. Carlyle procède systématiquement à cette opération vers la fin de chaque essai, et son jugement de valeur personnel y fait occasionnellement surface. Ce phénomène est particulièrement notoire dans « Montaigne » :

> Son style peu soigné et parfois obscur est plus que compensé par une imagination ardente, qui confère à son langage une vivacité et souvent une beauté pittoresque qu'il serait vain de rechercher ailleurs. [...] Le caractère de Montaigne est abondamment décrit dans ses *Essais*. Lorsque l'on contemple cette image, on est surpris d'y trouver les principes d'un Stoïque mêlés de manière incongrue aux pratiques d'un Epicure et de le voir troquer l'« oreiller du doute », sur lequel il disait se reposer lorsqu'il était en bonne santé, contre les opiacés de la superstition, une fois la maladie venue. Mais, nonobstant ces contradictions, il est impossible de ne pas témoigner de l'admiration pour la bienveillance constante et la gaieté pensive par lesquelles son tempérament se distinguait[31].

Carlyle se livre ici à des jugements personnels et assez tranchés (justifiés peut-être par la brièveté qui lui est imposée) sur les vertus et les défauts de Montaigne et de ses *Essais*. L'attaque est parfois acerbe : Carlyle pardonne ce qu'il considère comme des détails frivoles, parce qu'ils confèrent au texte un charme antique amusant, mais il condamne sans merci ce qu'il considère comme « indélicatesse », « grossièreté et obscénité »[32]. Ces condamnations sans appel, et la relative maladresse avec laquelle il tente d'équilibrer les portraits (critiques positives et négatives sont dûment enchevêtrées), ont leur intérêt : elles mettent en évidence les valeurs de Carlyle[33] et le caractère assertif de ses jugements, qui se confirment dans la suite de son œuvre.

Le développement d'un style théâtral et personnel

Certains jugements de Carlyle peuvent paraître maladroits et un peu trop systématiquement dialectiques : l'exposé des défauts est suivi par celui des qualités, le portrait s'avèrant tout

[31] « The negligence and occasional obscurity of his manner are more than compensated by the warmth of an imagination, bestowing on his language a nervousness and often a picturesque beauty which we should in vain seek elsewhere [...] The character of Montaigne is amply delineated in his Essays. On contemplating this picture, we are surprised to find the principles of a stoic incongruously mingled with the practice of an epicure, and the *pillow of doubt*, upon which during the flow of health he professed to repose, exchanged in sickness for the opiates of superstition. But notwithstanding these inconsistancies, it is impossible to avoid admiring the continued benignity and pensive gaiety which distinguished his temper. », « Montaigne », *op. cit.*, pp. 4-6.

[32] « Gross indelicacy », « coarseness and obscenity », « Montaigne », *op. cit.*, respectivement pp. 3 et 4.

[33] Il rejette notamment ici l'épicurisme, le scepticisme et la dévotion religieuse excessive ; l'ébauche des valeurs carlyliennes dans les essais de jeunesse sera développée ultérieurement.

de même, en fin de compte, globalement remarquable. Pourtant, les techniques rhétoriques de Carlyle se déploient d'une façon qui est déjà caractéristique et efficace. Le choix du vocabulaire, recherché et frôlant parfois l'archaïsme, préfigure l'œuvre à venir, de même que la verve constante et les envolées stylistiques jalonnant le texte. Un des exemples les plus significatifs concerne la conclusion des paragraphes. Carlyle achève presque toujours ceux-ci par une note forte, voire un coup de théâtre, révélant ainsi un don pour la mise en scène qui lui est des plus utiles lorsqu'il s'agit ensuite d'écrire *The French Revolution*. Ce trait stylistique est particulièrement fort dans l'essai sur Pascal, où presque chaque paragraphe se termine de manière spectaculaire : les principes aristotéliciens volent en éclat, les jésuites prennent le chemin d'une ruine ignominieuse, ou encore Pascal donne magistralement la solution à l'énigme du cycloïde (qu'il avait défié tous les mathématiciens européens de résoudre). Le paragraphe cinq, par exemple, s'achève par une phrase théâtrale, dont le rythme ternaire constitue en lui-même une sorte de drame en trois actes ; il est question de l'expérience sur le vide et la pression, mise en œuvre grâce à du mercure, dans un tube porté à différentes altitudes du Puy-de-Dôme :

> Elle fut exécutée le 19 septembre 1648 ;
> le mercure s'éleva et descendit ainsi qu'il l'avait prédit ;
> la gravité de l'air fut démontrée, et la maxime d'Aristote détruite à jamais[34].

Les points-virgules divisent la phrase en trois sections, qui forment une sorte de gradation, à la fois de la longueur et du contenu : du court au long, des faits à l'exploit. La même théâtralité se retrouve lorsque Carlyle décrit la chute des jésuites :

> Leurs réponses ne firent qu'aggraver le mal :
> et bien qu'un système d'intrigues finît par causer la destruction de Port Royal,
> leur querelle avec ce courant, en donnant naissance aux *Provinciales*, dessina plus clairement le chemin qui les précipita tout droit vers une ruine ignominieuse[35].

La France de Carlyle s'avère donc dès le départ un théâtre, riche en rebondissements, en retournements de situations et en coups d'éclats, qu'il s'agisse des actions des principaux protagonistes ou du cours général de l'histoire – deux phénomènes qui pour Carlyle constituent une seule et même chose, puisque, ainsi qu'on l'a vu, les biographies des grands hommes constituent l'histoire et vice versa.

Qui plus est, si la France de Carlyle est un théâtre, il s'agit d'un « théâtre dans le théâtre du

[34] « It was performed on the 19th of September, 1648 ; the mercury rose and fell as he had predicted ; the gravity of the air was proved, and Aristotle's maxime destroyed for ever. », « Pascal », *op. cit.*, p. 333 (C'est moi qui vais à la ligne après chaque point-virgule).

[35] « Their replies but aggravated the evil : and though a system of intrigues at last effected the destruction of Port Royal, their quarrel with it, by calling the Provincial Letters into being, made straight the path which conducted them to an ignominious ruin. », « Pascal », *op. cit.*, p. 334 (C'est moi qui vais à la ligne après chaque proposition).

monde » ; en effet, Carlyle considère l'histoire de France, et en particulier la Révolution française, comme l'acte final d'un drame qui en compterait trois, et dont le protestantisme constituerait le premier jalon :

Acte I – Révolte du protestantisme contre les souverainetés spirituelles

Acte II – Révolte du puritanisme anglais contre les souverainetés terrestres

Acte III – Révolution française contre toutes les souverainetés – spirituelles et terrestres[36]

La Révolution française possède chez Carlyle un statut doublement théâtral, étant un drame en soi et l'acte final du protestantisme[37]. Par ailleurs, les événements sont mis en scène de façon extrêmement imagée, avec le recours fréquent à la métaphore du naufrage[38].

Certains critiques se sont demandé pourquoi Carlyle avait choisi d'étudier l'histoire d'un pays dont le peuple, la religion, voire même la langue lui étaient si étrangers[39]. Hilaire Belloc, notamment, estime que le milieu calviniste dans lequel Carlyle a grandi ne le prédisposait guère à se pencher sur la crise spirituelle d'un pays essentiellement catholique[40]. La réponse réside peut-être dans les origines écossaises de Carlyle et la tradition d'alliance entre Ecosse et France. Mais elle se situe également dans le caractère et dans le potentiel théâtraux de la Révolution, hautement compatibles avec le style de Carlyle. La France et les personnages historiques français éveillent son attention, à la fois par leur caractère propre, riche en coups de théâtres et en moments spectaculaires, et aussi surtout peut-être par le rôle terminal qu'ils jouent dans l'histoire européenne politique et religieuse. Les origines protestantes de Carlyle ne constituent donc pas tant un obstacle qu'un point de perspective novateur sur l'histoire de France.

[36]Cette vision de l'histoire religieuse européenne en trois « actes » est clairement exprimée dans *On Heroes*, *op. cit.*, pp. 354 et 461 en particulier. La Révolution française y est à plusieurs reprises qualifiée de « troisième acte » (« third act ») et le puritanisme de « second acte ».

[37]Cette perception de la Révolution comme le troisième acte d'une pièce qui avait commencé par la Réforme religieuse est peut-être à rapprocher de la pensée de Michelet. En effet, ce dernier perçoit la Révolution comme un phénomène religieux, à la fois héritier et adversaire du christianisme, et ainsi peut-être même comme la réforme que la France n'avait pas faite au XVIe siècle (Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française* (1847-1853), Paris : Robert Laffont (1979), 2002, 2 vol., vol. 1, p. 54). Il dépeint notamment les espoirs des protestants et l'unanimité temporaire qui s'était établie entre ceux-ci et les catholiques (*ibid*., pp. 301-302).

[38]L'image du naufrage révolutionnaire et la façon dont elle a pu influencer l'ensemble de la vision carlylienne de la France est évoquée dans le chapitre 8.

[39]Cette question, soulevée par maints critiques, intrigue tout particulièrement Hilaire Belloc, dans son introduction à l'une des éditions de *The French Revolution* (Londres : J. M. Dent & Sons Ltd, Everyman's Library, 1925, 7ème réimpression de l'édition de 1906, due à Ernest Rhys).

[40]Cf. note précédente.

Une mise en évidence des valeurs de Carlyle : travail, piété, intégrité

Si le style de Carlyle commence à présenter certaines caractéristiques typiques de ses essais historiques plus tardifs, les valeurs qu'il loue ultérieurement sont déjà présentes et immuables. Ainsi, travail, piété, intégrité, vocation, ordre, enthousiasme et imagination sont les qualités principales qu'il recherche et accentue chez les personnages dont il se fait le biographe occasionnel. Chez Pascal, comme chez Cromwell par la suite, Carlyle admire un travail et une industrie souvent si extrêmes qu'ils nuisent à leur santé :

> Mais cette incessante diligence, qui produisit des résultats d'une telle variété et d'une telle ampleur, entraîna une autre conséquence également inévitable, à savoir la perte de la santé et tous les maux qui lui sont liés[41].

Le travail est une valeur profondément ancrée chez Carlyle lui-même, qui s'applique à lutter, presque toute sa vie durant, contre des attaques de dyspepsie nuisibles à ses labeurs[42]. Cette valeur est en général associée à une grande piété et à une parfaite intégrité, du moins chez les héros occupant une place de choix dans le Panthéon personnel de Carlyle. Ainsi, le vocabulaire utilisé pour décrire Etienne et Blaise Pascal est révélateur : « probité », « vertu », « devoir », et « pureté »[43] posent les bases des portraits des deux hommes dans les deux premiers paragraphes de l'article. Le père de Montaigne est également évoqué en des termes élogieux, parmi lesquels on retrouve, une fois de plus, les valeurs de probité et de sens du devoir : « ...un homme de haut rang, d'une grande probité, qui semble avoir rempli les devoirs paternels avec un soin extraordinaire. »[44] De même, bien que l'opinion de Carlyle sur Montesquieu soit quelque peu mitigée, « adresse et intégrité » sont les premières qualités soulignées dans « Montesquieu »[45]. De manière assez semblable, les vertus de Necker, telles l'intégrité ou le désintéressement,[46] sont mises en avant. Plus soucieux du bien du peuple que de démagogie, celui-ci finit par être banni, mais il a pour lui sa conscience et l'opinion favorable des observateurs neutres : « l'estime des hommes impartiaux dans toute l'Europe, l'approbation secrète de sa conscience ne lui furent

[41] « But the incessant application which produced results of such variety and extent, produced another consequence equally inevitable, the loss of health with all its attendant evils. », « Pascal », *op. cit.*, p. 334.

[42] Ses lettres, en particulier à sa famille, sont rarement dépourvues de détails ou d'anecdotes concernant son état de santé, qui laisse la plupart du temps à désirer. Il se plaint aussi fréquemment de son oisiveté, qu'elle soit de son propre ressort ou rendue nécessaire par les circonstances (c'est-à-dire en général une santé médiocre ou des obligations sociales incontournables).

[43] « probity », « virtue », « duty », « purity » dans « Pascal », *op. cit.*, p. 332 (deux premiers paragraphes).

[44] « a man of rank and probity, who appears to have discharged the paternal duties with extraordinary care. », « Montaigne », *op. cit.*, p. 1.

[45] « his address and integrity », « Montesquieu », *op. cit.*, p. 21.

[46] « disinterestedness », « Necker », p. 53.

pas refusées. »[47] Les champs lexicaux du travail et de la droiture sont souvent mêlés à ceux de la piété, de la pureté et de la bonté, en particulier lorsqu'il est question de Pascal mais aussi d'autres personnalités françaises. Dans son article sur Montesquieu – tout comme dans celui sur Diderot, écrit quelques années plus tard – Carlyle exprime son admiration pour un style de vie frugal et une promptitude à soulager la misère d'autrui : « une stricte frugalité lui permettait souvent [à Montesquieu], sans nuire aux possessions de sa famille, de soulager la misère des indigents. »[48]

Bon nombre de ces qualités semblent systématiquement présentes dans les essais de Carlyle, et l'on peut presque se demander si ce sont ces caractéristiques qui attirent l'attention de Carlyle au point de le pousser à écrire un article biographique, ou si à l'inverse il s'applique à repérer ces qualités et à les mettre en valeur chaque fois qu'il est chargé d'écrire sur un personnage historique. Quoi qu'il en soit, ces valeurs sont celles adoptées par Carlyle, non seulement sous sa plume, mais également dans son existence ; parcimonie, économie et frugalité règnent dans le ménage des Carlyle, et le couple écossais, une fois installé à Chelsea, s'étonne souvent des extravagances de ses voisins londoniens. Malgré ses propres difficultés financières, Carlyle est également prompt à aider ses frères, Alick et John Carlyle, respectivement fermier et médecin, qui sont souvent à court d'argent.

Enthousiasme et imagination, tempérés par ordre et sagesse

Quels que soient les défauts présumés des personnages historiques sur lesquels Carlyle écrit, ceux-ci trouvent grâce à ses yeux pour peu qu'ils soient sincères[49] et enthousiastes dans leur vocation. Ainsi, l'enthousiasme n'est pas la moindre des raisons pour lesquelles Carlyle admire *L'Esprit des Lois* :

> Mais bien que *L'Esprit des Lois* ne puisse être considéré comme une solution totale et correcte, il s'agit du moins d'une splendide théorie ; et les vingt années de travail consacrées à sa création, l'enthousiasme requis pour maintenir un tel effort constant, ne furent en aucun cas mal employés[50].

[47] « the esteem of impartial men over all Europe, the secret approval of conscience, were not denied him. », « Necker », *op. cit.*, p. 63.

[48] « strict frugality frequently enabled him, without impairing the property of his family, to mitigate the wants of the indigents », « Montesquieu », *op. cit.*, p. 31.

[49] Dans *On Heroes*, écrit presque vingt ans après les essais de jeunesse, Carlyle réaffirme que la sincérité constitue la première qualité du héros ; l'importance qu'il attache à cette caractéristique explique d'ailleurs la présence de Rousseau parmi ses héros de prédilection.

[50] « But although the *Esprit des Lois* cannot be regarded as a full and correct solution, it is at least a splendid theory ; and the labour of twenty years devoted to produce it, the enthousiasm required for sustaining such an effort, were by no means misapplied », « Montesquieu », *op. cit.*, p. 27.

Cette qualité va très souvent de pair avec une vive imagination qui vaut à Montaigne l'admiration de Carlyle[51]. Ainsi, enthousiasme et imagination sont des qualités estimables, mais non suffisantes aux yeux de Carlyle, qui ne peut pardonner à Montaigne le caractère désordonné de sa pensée. Pour Carlyle, organisation et structure sont des éléments stylistiques essentiels, étroitement liés à la personnalité de l'écrivain : « La manière décousue et négligente dont les matériaux des *Essais* sont organisés indique chez l'auteur un trait de caractère avec lequel son style présente également des similitudes[52]. » L'idéal, pour Carlyle, est donc l'association d'une imagination enthousiaste et d'une sagesse ordonnée, objectif qu'atteint, entre autres, Necker, « associant, en une union singulière, la ferveur de l'adolescent avec l'expérience du sage[53]. »

Le caractère français selon Carlyle

Les essais de jeunesse montrent donc que la France de Carlyle constitue, durant la première partie de sa vie, un véritable banc d'essai, au sein duquel ses valeurs et ses théories commencent à s'ébaucher de manière précise. Par ailleurs, sa conception de la France et du caractère français au XVIIIe siècle s'avère déjà sous-jacente ; s'il se garde d'exprimer directement ses opinions, il se montre amusé par les stéréotypes que Montesquieu prête aux divers pays européens :

> Sa remarque célèbre, selon laquelle l'Allemagne est un pays idéal pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, et la France pour y vivre, relève peut-être davantage du trait d'esprit que de la vérité.[54]

Si Carlyle ne décrit pas encore Paris comme une Babylone de luxure (comme c'est le cas dans ses *Correspondances* et dans *The French Revolution*), il en évoque le « tumulte splendide »[55] et donne raison à Montesquieu lorsque ce dernier préfère le calme de La Brède à la capitale.

Conclusion : élaboration et affirmation stylistique et éthique à travers la France

Les essais de jeunesse sur la France apparaissent cruciaux à plusieurs égards. Premièrement, Carlyle est en mesure de mettre au point à travers eux, progressivement – parfois à tâtons –, son

[51] Dans « Montaigne », *op. cit.*, p. 4, Carlyle fait état de cette qualité : « la chaleur d'une imagination » (« the warmth of an imagination »).

[52] « The desultory, careless mode in which the materials of the Essays are arranged, indicates a feature in the author's character to which his style has likewise a resemblance. », « Montaigne », p. 4.

[53] « combining, in a singular union, the fervour of the stripling with the experience of the sage. », « Necker », *op. cit.*, p. 67.

[54] « Perhaps his well-know observation, that Germany is a country fit to travel in, Italy to sojourn, England to think in, and France to live in, exhibits rather more pointedness than truth [...] », « Montesquieu », *op. cit.*, p. 25.

[55] « the splendid bustle of Paris », « Montesquieu », *op. cit.*, p. 32.

style à la fois théâtral et mesuré, haut en couleurs et soucieux de rendre justice à ceux qu'il évoque. Deuxièmement, ces articles représentent pour lui l'occasion de confirmer et d'affirmer les valeurs morales qui lui tiennent à cœur : en cernant et en soulignant les qualités qu'il admire chez les héros français, il lui est peut-être possible de définir et de renforcer ses propres aspirations en tant qu'homme de lettres. Enfin, c'est à travers l'étude des grands hommes qu'une conception d'ensemble de la France commence à voir le jour : la vision carlylienne de la France, comme celle de l'histoire, est avant tout biographique et liée aux héros. On pourrait être tenté de qualifier cette vision d'héroïque voire de parahéroïque.

B Héros de la maturité : entre admiration et réprobation

Après le contrat signé avec Brewster, et abandonné en 1822, Carlyle est davantage libre de choisir les thèmes de ses essais, même si la contrainte de trouver un éditeur demeure. Heureusement, Jeffrey et Fraser, avec qui il entretient des relations amicales, sont enclins à accepter, dans la mesure du possible, les articles qu'il propose. Ainsi, *Sartor Resartus*, après avoir été refusé par Longman puis Murray, finit par paraître, divisé en plusieurs sections, dans la revue de Fraser. Carlyle, bien que talonné par des difficultés financières qui durent jusqu'en 1837 – date à laquelle la publication de *The French Revolution* lui apporte succès, reconnaissance et nouvelles offres de publication – se voit en mesure de se consacrer aux sujets qui lui tiennent plus particulièrement à cœur : les romantiques allemands mais aussi les personnages français célèbres, cette fois exclusivement du XVIIIe siècle. C'est au cours de cette période que paraissent successivement les essais sur Voltaire, Diderot, et Mirabeau, ainsi que des développements sur Rousseau, en particulier dans *On Heroes*.

1 « Voltaire » (1829) et les prémisses de la théorie des héros

L'essai sur Voltaire fait date, au point que des extraits en sont fréquemment republiés dans les anthologies, même brèves, des œuvres de Carlyle[56]. Cette popularité peut s'expliquer par le degré de maturité alors atteint par Carlyle en tant qu'écrivain : le style et les idées, plus aboutis que précédemment, font de « Voltaire » l'une des œuvres de jeunesse les plus étudiées.

[56]Voir par exemple *Thomas Carlyle : Selected Writings* (1971), édité par Alan Shelston (Harmondsworth : Penguin, 1984, 393 pp.).

La richesse du contenu y est également pour quelque chose : Carlyle a de toute évidence lu la plupart des ouvrages disponibles sur le sujet, la totalité des œuvres de Voltaire ainsi que des écrits de nombreux contemporains de celui-ci – tels Longchamp, Condorcet, D'Alembert ou encore La Harpe[57] – qu'il cite fréquemment. Ce texte ne peut manquer de frapper le lecteur, en raison, d'une part, des opinions assez tranchées énoncées sur Voltaire et sur le caractère français en général, et, d'autre part, des traits caractéristiques de l'idéologie de Carlyle que l'on peut déjà y entrevoir, en particulier le culte des héros et la vision cyclique de l'histoire.

La France décrite dans « Voltaire », matrice des idées de Carlyle ?

Les extraits de « Voltaire » les plus fréquemment cités dans les anthologies des écrits de Carlyle sont les passages où le penseur écossais exprime directement son jugement, souvent acerbe, sur le philosophe français. Pourtant, cet aspect ne constitue nullement la totalité ni même l'essentiel de l'essai sur Voltaire. Le plus intéressant réside peut-être davantage dans la manière dont Carlyle intègre la France et les personnages historiques français à son système de pensée – à moins que ce ne soit le système de Carlyle qui s'élabore progressivement, au gré de ses lectures sur l'histoire de France. En effet, les considérations sur Voltaire prennent place au sein d'une théorisation assez considérable sur les héros et leur développement, et l'histoire est déjà perçue comme un phénomène cyclique où la France jouerait un rôle cathartique.

L'article sur Voltaire comporte une longue introduction de quatre pages, où, contre toute attente, le nom de Voltaire n'apparaît à aucun moment. Il y est question des hommes célèbres ou puissants à travers les âges, des pharaons à Napoléon, en passant par Mahomet, associé à des bribes d'histoire romaine et à une longue citation de Tacite. Ces remarques préliminaires peuvent sembler incongrues dans un article spécifiquement intitulé « Voltaire », mais elles ont l'avantage de créer un effet d'attente presque théâtral (avec l'apparition tardive du protagoniste principal, une fois le cadre et l'entourage totalement posés, comme dans *Tartuffe*). Aussi, surtout, elles placent Voltaire dans un contexte historique et héroïque dont il est, selon Carlyle, indissociable. L'introduction de l'article comporte des idées qui ne sont pas sans rappeler fortement *On Heroes*, en particulier la dernière section sur le héros comme homme de lettres. En effet, à la fois dans « Voltaire » et dans *On Heroes*, Carlyle soutient que la vocation la plus souhaitable, pour les hommes ambitieux des XVIIIe et XIXe siècles, est celle d'homme de lettres,

[57] Jean-François de La Harpe (1739-1803), Poète, auteur dramatique, critique et membre de l'Académie française

alors qu'il en était tout autrement à des époques primitives, comme celle de Mahomet, où les hommes à l'esprit élevé finissaient par adopter un rôle de prophète et de prêtre, outre celui de professeur et de philosophe. Certes, le vocabulaire utilisé dans « Voltaire » est encore relativement éloigné de celui de *On Heroes* – les termes « hero » ou « great men », par exemple, n'apparaissent pas – mais les germes de l'idéologie de Carlyle sont déjà présents, de même que son intérêt pour Mahomet et son jugement ambivalent sur Napoléon (considéré plus remarquable pour ses lois que pour ses batailles). Les fortes similitudes entre « Voltaire » et *On Heroes* sont d'autant plus frappantes que ce dernier ouvrage ne paraît qu'en 1841, soit douze ans après l'article sur le philosophe français. Le fait que l'essai de Carlyle sur Voltaire contienne déjà en germe la future théorie des héros montre que la France, loin de n'être que l'objet d'un intérêt passager ou un à-côté des études germaniques, constitue une matrice où les idées de Carlyle, au stade embryonnaire, commencent déjà à prendre forme.

L'article sur Voltaire annonce également la critique par Carlyle de l'utilitarisme de Bentham, et les attaques figurant ultérieurement dans des ouvrages comme *Chartism* ou « Signs of the Times ». Ainsi, dans le premier paragraphe, il est question des disciples de Bentham – ironiquement nommés « nos amis utilitaristes » – qui, par amour du pouvoir, préfèrent à la littérature des ambitions plus mercantiles et lucratives :

> Assurément, si nous prenons en considération l'amour du pouvoir, qui entre pour une si large part dans la plupart des calculs pratiques, et qui a même été reconnu par nos amis utilitaristes comme seule fin et origine, à la fois mobile et récompense, de toutes les entreprises terrestres, gouvernant pareillement le philanthrope, le conquérant, l'agent de change et le missionnaire, nous nous apercevrons que toutes les autres arènes de l'ambition, comparées à celle, riche et sans bornes, de la Littérature, si l'on entend par là tout ce qui concerne la promulgation de la Pensée, sont pauvres, limitées et vaines[58].

Curieusement, la théorie du héros comme homme de lettres se trouve ici mêlée à la critique de l'utilitarisme ; cette mise en corrélation, inhabituelle dans les écrits de Carlyle, suggère des sources communes aux deux théories, et leur naissance simultanée.

Dans le même article, cette fois dans les pages de conclusion, un troisième volet de l'idéologie de Carlyle apparaît, à savoir la vision cyclique de l'histoire, où la fin du XVIIIe siècle français devient l'archétype d'une fin de cycle cathartique[59] :

[58] « Certainly, if we examine the love of power, which enters so largely into most practical calculations, nay which our Utilitarian friends have recognised as the sole end and origin, both motive and reward, of all earthly enterprises, animating alike the philanthropist, the conqueror, the money-changer and the missionary, we shall find that all other arenas of ambition, compared with this rich and boundless one of Literature, meaning thereby whatever respects the promulgation of Thought, are poor, limited, and ineffectual », « Voltaire », *op. cit.*, p. 120.

[59] Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, cette notion de cycle cathartique est à rapprocher des notions saint-

> La nature ne peut se permettre, plus d'une ou deux fois chaque millénaire, de détruire un monde entier pour les besoins de la science ; mais elle doit se contenter de détruire un ou deux royaumes. L'époque de Louis XV, aussi loin qu'elle soit allée, semble être une expérience hautement illustrative. Il convient également de remarquer que cette opération fut entravée par une force perturbatrice très conséquente ; par des vestiges considérables de la vieille foi en la Religion, en la nature invisible et céleste de la Vertu, que nos Purificateurs français, par leurs efforts les plus intenses de lessivage, n'avaient pas été capables d'effacer[60].

Ces considérations sur le fil naturel de l'histoire soulèvent déjà des arguments qui se retrouvent dans *The Diamond Necklace*, *La Révolution française* ou encore « On History ».

L'article sur Voltaire constitue donc une ébauche de trois aspects de l'idéologie carlylienne : la théorie des héros, la critique de l'utilitarisme, et la vision cyclique de l'histoire. Ces trois piliers annoncent déjà ce que l'on peut considérer comme étant les trois types d'écrits majeurs de Carlyle, à savoir, respectivement : les écrits sur les héros (*On Heroes*, et les nombreuses biographies ou du moins les articles biographiques sur de grands hommes tels que Schiller ou Goethe), les écrits alarmistes sur la société contemporaine (*Characteristics*, « Signs of the Times », *Chartism*), et les écrits historiques (*The Diamond Necklace*, *The French Revolution*)[61]. La France vue par Carlyle semble donc un lieu où les différentes théories du sage de Chelsea s'unissent, et où, peut-être, les idées naissent en bloc avant de se développer en des ramifications plus distinctes.

Admiration mitigée pour Voltaire : la France, patrie de grands hommes au potentiel héroïque corrompu

Les passages commentés précédemment, à savoir les longues conclusion et introduction où il n'est que peu question de Voltaire – du moins directement – peuvent donner l'impression d'être des digressions. Elles constituent en fait un cadre riche, où s'inscrit légitimement le portrait de Voltaire. Le jugement parfois virulent et dans tous les cas ambivalent porté sur le philosophe français ne peut, en effet, se comprendre hors du système de pensée de Carlyle.

---

simoniennes d'« époques organiques » et d'« époques critiques » (cf *Exposition de la Doctrine de Saint-Simon, Première année, 1828-1829*, op. cit., pp. 42, 252, 272).

[60] « Nature cannot afford, above once or twice in the thousand years, to destroy a whole world for purposes of science ; but must content herself with destroying one or two kingdoms. The age of Louis XV, so far as it went, seems a highly illustrative experiment. We are to remark also, that its operation was clogged by a very considerable disturbing force ; by a large remnant, namely, of the old faith in Religion, in the invisible, celestial nature of Virtue, which our French Purifiers, by their utmost efforts of lavation, had not been able to wash away. », *ibid*., p. 175.

[61] Il convient de noter que ces catégorisations ne sont pas mutuellement exclusives – Carlyle lui-même considère que l'histoire et les biographies des grands hommes sont une seule et même chose. Et en effet, il arrive que les écrits historiques et les biographies ne fassent qu'un, comme l'illustre l'exemple de son ouvrage *History of Friedrich II*, *op. cit.*

Ce dernier reconnaît à Voltaire plusieurs qualités qui font partie de ses idéaux héroïques : génie, logique du raisonnement, sensibilité esthétique et compassion pour la souffrance humaine. Cependant, ces valeurs positives sont systématiquement assorties d'un pendant négatif qui les invalide entièrement ; Voltaire est ainsi qualifié de démon, de monstre d'impiété, de sophiste, d'athée et de débiteur de sornettes[62]. Si Carlyle admet l'adresse et le talent pour le persiflage de Voltaire, il ne lui reproche pas moins d'avoir mis son talent au service d'une mauvaise cause, et de voir l'histoire à travers une lorgnette anti-cléricale : « Il [Voltaire] lit l'histoire non pas avec les yeux d'un visionnaire pieux, mais à travers de simples lunettes anti-catholiques. »[63]

Carlyle reconnaît à Voltaire un génie digne d'un héros, mais ne peut lui pardonner la manière dont il en fait usage – ou plutôt la façon dont son époque et son pays le contraignent à l'employer. Voltaire est présenté, sous la plume de Carlyle, comme le produit de son époque et l'archétype même d'un potentiel corrompu par le déterminisme culturel environnant :

> La valeur élevée que la Nature lui insuffla, et qui se manifesta encore souvent dans sa conduite, ne brille pas là comme une lumière, mais comme un vernis [...] Une large part de sa déficience et de sa perversion spirituelles est peut-être due à un défaut naturel ; mais une bonne partie en est due également à l'époque dans laquelle il se trouva. Ce fut une époque de discorde et de division ; les prémisses d'une crise aiguë des affaires humaines. Il est déjà possible d'y discerner tous les éléments de la Révolution française. [...][64]
>
> De tels principes et de telles habitudes, adoptés trop à la légère par Voltaire, eurent, nous semble-t-il, des effets néfastes sur sa nature morale, qui n'était pas des plus nobles à l'origine, mais qui aurait pu, sous d'autres influences, atteindre une noblesse bien plus grande[65].

Cette dissociation entre nature et culture permet d'expliquer les jugements très ambivalents de Carlyle sur les Français et en particulier les philosophes du XVIIIe siècle. Si la France selon Carlyle est peuplée d'hommes au potentiel héroïque, elle ne constitue pas un lieu propice au développement adéquat de leurs facultés.

On peut également se demander si Carlyle n'est pas plus sévère envers les Français que vis-à-vis, par exemple, de ses compatriotes. Ainsi, Eloïse Behnken[66] fait observer que Carlyle éprouve un profond respect pour Hume, qui pourtant est un sceptique, tout comme Voltaire. On

---

[62] « Voltaire », *op. cit.*, p. 127.

[63] « He [Voltaire] reads History not with the eye of a devout seer, but through a pair of mere anti-catholic spectacles », *ibid.*, p. 135.

[64] « The high worth implanted in him by Nature, and still often manifested in his conduct, does not shine there like a light, but like a coruscation. [...] Much of his spiritual shortcoming and perversion might be due to natural defect ; but much of it also is due to the age into which he was cast. It was an age of discord and division ; the approach of a grand crisis in human affairs. Already we discern in it all the elements of the French Revolution [...] », *ibid.*, p. 136.

[65] « Such principles and habits, too lightly adopted by Voltaire, acted, as it seems to us, with hostile effect on his moral nature, not originally of the noblest sort, but which, under other influences, might have attained to far greater nobleness. », *ibid.*, p. 144.

[66] Voir son ouvrage *Thomas Carlyle : « Calvinist Without the Theology »*, *op. cit.*, pp. 44-45

peut ainsi émettre l'hypothèse que l'antipathie pour Voltaire réside, du moins en partie, dans le fait que celui-ci est à la fois le produit et le catalyseur de la culture française du XVIIIe tant haïe par Carlyle.

Une vision arrêtée du caractère français : la France, lieu duel

Au fil de l'article sur Voltaire, Carlyle révèle progressivement son opinion sur le caractère français en général ; il reconnaît aux Français un don pour la narration, une capacité à l'enthousiasme, une tolérance qui fait partie intégrante de leur philosophie, et aussi un manque d'humour total. Chacune de ces qualités est tempérée par des réserves et des défauts intrinsèques. Ainsi, le talent pour les récits se limite au domaine de l'anecdote : « Le talent pour toute narration propre aux Français, du moins dans les domaines anecdotiques [...][67]. » La propension à l'enthousiasme est une valeur positive dans l'idéologie de Carlyle, mais il émet des doutes quant à la manière dont le bouillonnant tempérament français est guidé :

> Nous nous garderons bien de juger si l'enthousiasme exubérant des Français fut dans ce cas parfaitement bien dirigé ; nous nous réjouissons pourtant de voir et de savoir qu'un tel principe existe perpétuellement au plus profond de tout homme [...][68]

La notion de tolérance est sujette à cette même ambivalence ; si Carlyle est prêt à reconnaître cette qualité aux Français cultivés, il souligne bien qu'elle ne s'applique pas aux croyances et aux superstitions :

> Cependant, si, où que ce fût, une vieille superstition, concernant un monde plus élevé et le reste, se faisait jour, instantanément, de toutes parts, on assistait à une levée de boucliers ; afin que si possible la dangereuse étincelle fût éteinte, à grand renfort de philosophie et de mots d'esprit : et pourtant, la Tolérance constituait le mot d'ordre des personnes cultivées ; et en France, par-dessus tout, elle était synonyme de Philosophie[69].

Le jugement de Carlyle sur le caractère français apparaît ainsi constamment duel ; s'il reconnaît à Voltaire un certain « esprit »[70], il s'empresse de préciser qu'il s'agit d'une des formes les plus viles d'esprit, à savoir le sens du ridicule. Dans cette aptitude même de Voltaire pour le ridicule, Carlyle refuse de voir trop d'humour : « il se trouve à peine une touche d'humour dans

[67] « The peculiar talent of the French in all narrative, at least in all anecdotic departments [...] », « Voltaire », *op. cit.*, p. 125.

[68] « That the so ebullient enthusiasm of the French was in this case perfectly well directed, we cannot undertake to say : yet we rejoice to see and know that such a principle exists perenially in man's inmost bosom », *ibid.*, p. 155.

[69] « However, if anywhere an old superstition, of a higher world and the like, came to light, instantly, on all hands, was a springing of rattles ; that, if possible, the dangerous spark might be extinguished, by appliances of philosophy and wit : yet Tolerance was the watchword of the cultivated ; and in France, above all, synonymous with Philosophy. », *ibid.*, p. 180.

[70] « wit », *ibid.*, p. 166

la totalité de ses innombrables saillies »[71]. Cette déficience est rapidement généralisée à tous les Français depuis Montaigne, et c'est aux Espagnols et aux Britanniques que Carlyle semble octroyer la palme de l'humour :

> C'est en vain que l'on cherche, dans la totalité de son œuvre [celle de Voltaire], un trait digne d'un *Don Quichotte* ou d'un *Tristram Shandy* ; ou même d'un *Hudibras* ou d'une *Bataille des Livres*. En effet, il a été plus d'une fois observé que l'Humour n'est pas un don national des Français ces temps derniers ; et que depuis l'époque de Montaigne il semble avoir pour ainsi dire disparu parmi eux[72].

L'article sur Voltaire met ainsi en évidence la perception par Carlyle du caractère français ; son jugement semble déjà bien arrêté, cinq ans après sa première visite à Paris en 1824. Le lecteur ne peut manquer d'être intrigué par la constante dualité de ses opinions sur la France et les Français : héros manqués, tolérance lacunaire, et enthousiasme positif mais prompt à être détourné. Cette opinion à deux facettes explique peut-être pourquoi la pensée de Carlyle est parfois qualifiée de contradictoire ; il prend pourtant soin de justifier l'ambivalence, si complexe soit-elle, de ses sentiments envers la patrie de Voltaire. La France telle que Carlyle la décrit apparaît ici comme un lieu duel, puisque l'attitude du penseur écossais oscille constamment entre une fascination admirative et un rejet dûment réprobateur d'un pays où règnent scepticisme religieux et agitation politique.

Voltaire, explorateur de l'Angleterre intellectuelle

Malgré son enthousiasme mitigé pour la France, Carlyle n'entreprend pas moins de mieux faire connaître l'histoire de ce pays à ses contemporains britanniques. Une des raisons pour lesquelles il admire Voltaire réside dans le fait que celui-ci s'est fait le découvreur de la culture anglaise. Voltaire est, en effet, décrit comme un véritable explorateur de l'Angleterre intellectuelle et comme le premier Français à avoir véritablement compris Newton. Carlyle exprime une admiration sans réserve pour ces qualités :

> Il s'est brièvement intéressé à toutes les littératures et à toutes les sciences ; il les a même étudiées, car il est capable de les évoquer toutes de façon raisonnée. On sait par exemple qu'il comprenait Newton alors que nul autre en France ne le comprenait : ses compatriotes peuvent effectivement considérer Voltaire comme leur explorateur de l'Angleterre intellectuelle ; – une exploration, il est vrai, du type de celles de Curtis plutôt que de Colomb ; une exploration qui, pourtant, à son époque, restait encore à accomplir. De toutes parts, il

[71] « there is scarcely a twinkling of humour in the whole of his numberless sallies », *ibid.*, p. 167.

[72] « We look in vain, through his [Voltaire's] whole writings, for one lineament of a Quixotte or a Shandy ; even of a Hudibras or Battle of the Books. Indeed, it has been more than once observed, that Humour is not a national gift with the French in late times ; that since Montaigne's day it seems to have wellnigh vanished from among them. », *ibid.*, p. 167

> apporte à son pays des lumières nouvelles ; c'est alors que, pour la première fois, aux yeux ébahis et spéculateurs des Français en général, il devient clair que la Pensée possède véritablement un mode d'existence dans d'autres royaumes ; que des lueurs de civilisations sont apparues ici et là à l'espèce humaine avant le « Siècle de Louis Quatorze[73] ».

Voltaire occuperait donc une place cruciale dans la découverte de la culture anglaise par les Français, et l'on peut se demander si Carlyle n'ambitionnerait pas de jouer un rôle miroir : celui d'explorateur intellectuel de la France, au service de ses compatriotes. Sa fonction de découvreur de la culture allemande a été reconnue : si la plupart des critiques estiment que les essais de Carlyle sur la littérature allemande sont à présent obsolètes voire rudimentaires, ils n'en louent pas moins le penseur écossais pour son rôle de pionnier dans ce domaine.

Si Carlyle avait peut-être pour ambition de devenir le Christophe Colomb de la littérature du continent européen, il était néanmoins conscient de la popularité déjà existante de Voltaire en Grande-Bretagne, la décrivant de façon presque hyperbolique :

> [...] à présent, dans la plupart des pays, on a lu Voltaire et on en a parlé, à tel point que son nom et sa vie sont devenus aussi familiers que ceux d'une connaissance de village. En Angleterre, du moins, où les études de littératures étrangères se sont, pour ainsi dire, cantonnées, pendant près d'un siècle, à celle des Français, avec quelques légères incursions chez les Italiens, les écrits de Voltaire et ceux traitant de lui ne risquaient guère de manquer de lecteurs. On peut supposer qu'il n'est pas d'ère littéraire et ni même domestique au sujet de laquelle les Anglais en général disposent de telles informations, ou ont du moins rassemblé autant d'anecdotes et d'opinions qu'en ce qui concerne celle de Voltaire. Les ajouts locaux à cette masse, dûment variés en intentions et en genre, n'ont pas non plus fait défaut. [...] Il existe même une *Vie de Voltaire* anglaise [...][74].

Cependant, malgré cette popularité aveuglante, ou peut-être à cause d'elle, l'œuvre de Voltaire n'a pas reçu le traitement critique qu'elle mérite – telle est du moins la thèse défendue par

---

[73] « He has glanced into all literatures and all sciences ; nay studied in them, for he can speak a rational word on all. It is known, for instance, that he understood Newton when no other man in France understood him : indeed his countrymen may call Voltaire their discoverer of intellectual England ; – a discovery, it is true, rather of the Curtis than of the Columbus sort, yet one which in his day still remained to be made. Nay from all sides he brings new light into his country : now, for the first time, to the upturned wondering eyes of Frenchmen in general, does it become clear that Thought has actually a kind of existence in other kingdoms ; that some glimmerings of civilisation had dawned here and there on the human species, prior to the *Siècle de Louis Quatorze*. », « Voltaire », *op. cit.*, p. 163.

Note de traduction : l'emploi de adjectif « upturned » pour qualifier les yeux de Français (dans « the upturned wondering eyes of Frenchmen ») est bien singulier ; en effet, il signifie « retourné, renversé, retroussé » et s'appliquerait plus facilement à un nez. « Ebahis », « levés », « tournés vers le ciel » ou encore « révulsés » seraient envisageables ; on préférera le premier car il semble d'une part approprié au contexte sémantique, et d'autre part moins singulier que les autres.

[74] « [...] now, in most countries, Voltaire has been read and talked of, till his name and life have grown familiar like those of a village acquaintance. In England, at least, where for almost a century the study of foreign literature has, we may say, confined itself to that of the French, with a slight intermixture with the Italians, Voltaire's writings, and such writings as treated of him, were little likely to want readers. We suppose, there is no literary era, not even any domestic one, concerning which Englishmen in general have such information, at least have gathered so many anecdotes and opinions, as concerning this of Voltaire. Nor have native addictions to the stock been wanting, and these of a due variety in purport and kind. [...] There is even an English *Life of Voltaire* [...]. », *ibid*., pp. 125-126.

L'ouvrage sur Voltaire auquel Carlyle fait allusion est vraisemblablement celui de son contemporain Frank Hall Standish (1799-1840), intitulé *The life of Voltaire : with interesting particulars respecting his death, and anecdotes and characters of his contemporaries* (Londres, J. Andrews : 1821, viii, 394 pp.).

Carlyle, qui souhaite remplir un devoir de justice et de tolérance envers le philosophe français[75].

Carlyle désire donc rendre justice à Voltaire, qu'il admire et avec lequel il aimerait même rivaliser, en particulier en tant qu'explorateur de littératures et d'idées étrangères. Cette admiration reste néanmoins, ainsi qu'on l'a vu, très partielle, puisque le penseur écossais ne peut pardonner à Voltaire ses idées sceptiques et sa rhétorique, qu'il juge sophiste. Dans le système de pensée de Carlyle, une hiérarchie s'établit naturellement entre les différentes personnalités historiques françaises du XVIIIe. Ainsi, la force de pensée de Diderot, la sagesse de Fontenelle ou encore la sensibilité de Rousseau l'emportent sur celles de Voltaire :

> En ce qui concerne la force de la pensée, décisive, approfondie, ou un tant soit peu d'envergure, il [Voltaire] est de loin inférieur à Diderot : malgré toute sa vivacité, il ne dispose pas de la douce élégance, malgré son esprit il ne possède qu'une fraction infime de la sagesse, qui appartenaient à Fontenelle : tout comme, pour la véritable sensibilité, ainsi que pour la cerner, et en ce qui concerne le pathos, l'élévation et l'éloquence sincère, il ne peut, toutes proportions gardées, être comparé à Rousseau[76].

Il sera intéressant de déterminer si l'opinion du jeune Carlyle sur d'autres personnages historiques et littéraires français, comme Diderot ou Rousseau, est plus clémente – ou en tout cas moins ambiguë – que celle sur Voltaire qui est ici présenté comme leur étant inférieur. A ce stade, la conclusion qui s'impose est que « Voltaire » contient en germe une bonne partie de la conception des héros, qu'ils soient français (et donc voués à ne pas réaliser leur potentiel) ou d'autres nationalités (puisque l'on trouve déjà les prémisses de *On Heroes*).

2 « Diderot » (1833) et les ambiguïtés de la vision carlylienne de la France

> A la mi-septembre [1832], [Carlyle] écrivait Diderot, et finit en un mois un essai qui a conditionné la pensée anglaise sur Diderot depuis lors, car, si beaucoup a été écrit à ce sujet, peu d'éléments nouveaux ont été ajoutés.
>
> D.A. Wilson, 1924[77]

[75] *Ibid.*, p. 127

[76] « For a decisive, thorough-going, in any measure gigantic force of thought, he [Voltaire] is far inferior to Diderot : with all the liveliness he has not the soft elegance, with more than the wit he has but a small portion of the wisdom, that belonged to Fontenelle : as in real sensibility, so in the delineation of it, in pathos, loftiness and earnest eloquence, he cannot, making all fair abatements, and there are many, be compared with Rousseau », « Voltaire », p. 163

[77] « By the middle of September [1832] he [Carlyle] was writing Diderot, and finished in a month an essay which has mainly shaped our English thoughts on Diderot ever since, for tho' much has been written little has been added. », David Alec Wilson, *Carlyle to « the French Revolution » (1826-1837)* (1924), *op.cit.*, p. 307

Dissociation entre époque et potentiel héroïque : l'attitude ambiguë de Carlyle élucidée

Sur Diderot, Carlyle développe la même théorie que sur Voltaire, selon laquelle un homme de talent, au potentiel héroïque, reste déterminé voire limité par son époque. Ainsi, Diderot fait partie, selon lui, d'un monde déformé, partiel et perverti, au sein duquel son potentiel de visionnaire ne peut s'épanouir :

> Le monde auquel Diderot est accoutumé est, au contraire, il faut bien le dire, un demi-monde, déformé pour ressembler à un tout ; partiel, inexact, perverti de bout en bout. C'était, hélas, la destinée de cet homme de mener une existence de Polémiste ; d'être né également à l'aube de l'avènement et des premières splendeurs de l'Ere Mécanique ; de ne pas savoir, avec la moindre certitude ou assurance, qu'une signification autre que mécanique puisse exister dans l'univers ; cette force du destin ayant agi sur lui tout au long de son parcours, nous avons obtenu ce que nous avons à présent sous les yeux : non pas un Visionnaire, mais seulement les aptitudes d'un Visionnaire, qui regarde à travers les organes d'un philosophe[78].

Carlyle ne se lasse pas de répéter que ce sont les circonstances qui font l'homme[79], et que les âmes les plus talentueuses, pour peu qu'elles soient nées au cœur du siècle des Lumières, ne peuvent guère adopter d'autres voies que celles de philosophes sceptiques : « un penseur, en particulier d'extraction française, durant l'Ere Mécanique, ne pouvait être qu'un Polémiste »[80].

Cette théorie de Carlyle, qui dissocie potentiel et contexte, est cruciale pour expliquer les contradictions apparentes de son attitude envers les Français. Il ne peut trouver l'attitude athée et sceptique des philosophes français idéologiquement acceptable, mais il la tolère en raison des circonstances atténuantes que le contexte leur confère. La France du XVIIIe est en effet décrite par Carlyle comme une époque sans place pour un dieu, et où les philosophes, quand bien même ils le voudraient, ne pourraient parvenir à découvrir la moindre preuve suggérant l'existence d'une divinité :

> [...] dans le système de Pensée français [...], il n'y a pas de place pour une Divinité ; [...] aux yeux de celui pour qui les capacités intellectuelles, ou le pouvoir de cognition et de croyance, sont toujours synonymes de logique, ou du simple pouvoir d'organisation et de communication, il n'existe absolument aucune preuve qui puisse être découverte de l'existence d'une Divinité [...][81]

[78] « Diderot's habitual world, we must, on the contrary, say, is a half-world, distorted into looking like a whole ; it is properly, a poor, fractional, insignificant world ; partial, inaccurate, perverted from end to end. Alas, it was the destiny of the man to live as a Polemic ; to be born also in the morning-tide and first splendour of the Mechanical Era ; not to know, with the smallest assurance or continuance, that in the universe other than a mechanical meaning could exist ; which force of destiny acting on him through his whole course, we have obtained what now stands before us : no Seer, but only possibilities of a Seer, looking through the organs of a philosophe. », « Diderot », *op. cit.*, p. 46.

[79] « Circumstances make the Man », *ibid*., p. 47.

[80] « a thinker, especially of French birth, in the Mechanical Era, could not be other than a Polemic », *ibid*., p. 47.

[81] « [...] in the French system of Thought [...], there is no room for a Divinity ; [...] to him, for whom *intellect*, or the power of knowing and believing, is still synonymous with *logic*, or the mere power of arranging and communicating, there is absolutely no proof discoverable of a Divinity [...] », *ibid*., p. 49.

Carlyle trouve le même type de circonstances atténuantes aux révolutionnaires français, qui ne sont autres, selon lui, que les héritiers directs des philosophes des Lumières.

Critique de la décadence des Lumières mais approbation des changements

Si, dans l'article sur Voltaire, les considérations biographiques sont assorties de réflexions générales sur les grands hommes, c'est l'histoire révolutionnaire française qui constitue la toile de fond de « Diderot ». Carlyle insiste sur le fait que le XVIIIe siècle représente la fin d'un système social dont la construction avait été amorcée plus de mille ans auparavant[82] et dont la destruction est inévitable. Il propose ainsi une vision cyclique de l'histoire qui recoupe celle déjà proposée dans *On History* et « Voltaire », et celle, imminente, de *The French Revolution* (ouvrage achevé quatre ans après l'essai sur Diderot). Carlyle entremêle de nombreuses métaphores de la destruction :

- pourrissement : « moisir », « la destruction par la moisissure », « le moisissement devient précipitation », « pourriture », « pourrissement »[83]
- démolition : « des mains actives enfoncent leurs coins, commencent à manier leurs leviers », « une période de torches et de leviers »[84]
- feu : « des torches sont également utilisées et ce qui est pourri prend feu facilement », « tourbillons de flammes »[85]
- retour à la poussière : « une poignée de poussière », « des nuages et des tourbillons entiers de biblique poussière », « tourbillon de poussière »[86]

Le déploiement des images de destruction est ici spectaculaire, et permet à Carlyle à la fois de dénoncer la violence et les satisfactions faciles qu'offre la démolition[87], et de montrer la nécessité de renouveler un système en cours de putréfaction. Il dissocie très clairement son opinion sur les résultats et ses réserves sur les méthodes, par exemple dans ce passage : « Contestable leur manière de procéder ; la chose elle-même, ainsi que tous peuvent à présent le voir, était inévitable »[88]. Cette conscience de l'inévitabilité des changements malgré des procédés répréhensibles est assez originale : maints Britanniques à l'époque de Carlyle, tels Burke, Coleridge

[82] *Ibid*., p. 3.

[83] « to moulder down », « the mouldering-down », « the mouldering changes into a rushing », « rottenness », « deca », *ibid*., p. 3.

[84] « active hands drive-in their wedges, set-to their crowbars », « a torch-and-crowbar period », *ibid*., p. 4.

[85] « torches too are applied and the rotten easily takes fire », « flame-whirlwinds », *ibid*., p. 4.

[86] « a handful of dust », « whole clouds and whirlwinds of dust », « dust-whirlwind », *ibid*., p. 4.

[87] Il déclare : « Nul ne peut voir un fruit aussi rapide et vaste de ses labeurs que ne le peut et ne le fait le Destructeur » (« no one can see such rapid extensive fruit of his labour as the Destroyer can and does », *ibid*., p. 4).

[88] Notons la présence d'un chiasme, avec « contestable [...] manière [...] chose [...] inévitable » (citation originale : « Questionable we call their manner of procedure ; the thing itself, as all men may now see, was inevitable », *ibid*., p. 4).

ou Matthew Arnold, se contentaient de condamner cette violence tout en souhaitant un retour à l'ordre politique et religieux ancien[89]. Cette vision proposée par Carlyle explique certains aspects de sa pensée qui peuvent paraître contradictoires, comme l'alternance – parfois au sein du même paragraphe – entre une vive sympathie pour les révolutionnaires français, qui, affamés par un système corrompu, luttent pour une cause juste, et une condamnation sans appel de ces mêmes Français, dépeints comme des brutes sanguinaires[90].

Importance paradoxale de la France du XVIIIe siècle

Paradoxalement, si Carlyle fait de la Révolution française l'objet d'une description fort spectaculaire, où prévaut l'ambiguïté des sentiments – une sympathie pour les opprimés luttant pour une cause juste se mêle à une désapprobation sévère pour des méthodes d'une violence parfois extrême –, il ne consent à accorder au XVIIIe siècle français qu'une place minime dans l'histoire mondiale. De même que Diderot ne peut être un héros à part entière, parce qu'il est né au mauvais moment, son époque ne saurait constituer une partie importante ou remarquable de l'histoire, car elle détruit au lieu de construire, et doute au lieu de croire :

> [...] un jour, lorsque le produit net de notre mode de vie européen en viendra à être résumé, la question tout entière du Philosophisme français, qui jusqu'alors s'est révélée sans bornes, sera réduite à une fraction des plus minuscules, ou disparaîtra dans le néant ! [...]
> Toutes les époques dans lesquelles la Croyance prévaut, sous quelque forme que ce soit, sont splendides, élèvent le cœur et s'avèrent fertiles pour la postérité. A l'inverse, toutes les époques pendant lesquelles l'Incrédulité, sous quelque forme que ce soit, parvient à consolider sa triste victoire, même s'il leur arrive l'espace d'un instant de scintiller d'un éclat de pacotille, disparaissent des yeux de la postérité ; car nul ne souhaite s'encombrer du fardeau que constitue l'étude de ce qui est infertile[91].

Cette minimisation de l'importance de la Révolution française peut paraître singulière de la part de quelqu'un qui est sur le point de lui consacrer un ouvrage de mille pages environ. Mais

[89] Chris Vanden Bossche souligne l'originalité de la position idéologique de Carlyle par rapport aux penseurs britanniques contemporains dans *Carlyle and the Search for Authority* (Columbus : Ohio State University Press, 1991, 234 pp., pages 8 à 15 en particulier). Il estime que la critique par Carlyle de l'économie politique est proche de celle effectuée par Burke et Coleridge ; ces trois penseurs souhaitent un rétablissement de l'ordre, mais Carlyle diffère en ce qu'il souhaite un ordre nouveau et non un retour en arrière. L'ouvrage d'Eloïse Behnken défend une thèse assez proche, axée, en particulier, sur Matthew Arnold : alors qu'Arnold se lamente sur l'absence de Dieu, Carlyle prend, selon Behnken, l'initiative de rechercher un nouvel univers de pensée sécurisant (*Thomas Carlyle « Calvinist without the Theology »*, *op. cit.*, p. 9).

[90] Pour des exemples de ce type, on se reportera à l'analyse de *The French Revolution* qui figure au chapitre 8.

[91] « [...) one day when the net result of our European way of life comes to be summed-up, this whole as yet so boundless concern of the French Philosophism will dwindle into the thinnest of fractions, or vanish into non-entity ! [...]

All epochs wherein Belief prevails under what form it may, are splendid, heart-elevating, fruitful for posterity. All epochs, on the contrary, wherein Unbelief, under what form soever, maintains its sorry victory, should they even for a moment glitter with a sham splendour, vanish from the eyes of posterity ; because no one choses to burden himself with study of the unfruitful. », « Diderot », *op. cit.*, paragraphe final, p. 63.

c'est peut-être précisément parce qu'elle représente l'archétype de la période stérile, décadente, destructrice et sans croyances que la France du XVIIIe constitue un objet d'étude idéal pour Carlyle. La France est ainsi pour lui l'illustration parfaite et la plus aboutie de la fin d'un cycle historique européen.

Cette valeur exemplaire de la France est d'autant plus importante aux yeux de Carlyle qu'elle lui permet de tirer des leçons pour son propre pays[92]. La recherche du parallélisme entre les deux pays est constante, puisque Diderot se voit comparé à Johnson, Richardson et même Defoe[93]. La comparaison entre les deux pays porte sur leurs auteurs, mais aussi et surtout sur leur histoire, puisque le caractère peu constructif de la Révolution française est à éviter à tout prix en Grande-Bretagne. Paradoxalement, c'est parce que cette époque du XVIIIe siècle français est stérile et vouée à l'oubli qu'il faut, selon Carlyle, s'en souvenir, afin de ne pas s'acheminer vers de semblables bouleversements en Grande-Bretagne. Ainsi, dès « Diderot », la vision historiographique de Carlyle, ainsi que son jugement des différents siècles et des pays européens, était fixée. La France jouait déjà un rôle catalyseur ou du moins formateur dans sa pensée.

3 « Mirabeau » (1837) : un héros européen méconnu

Un article riche et original tombé dans l'oubli

L'article sur Mirabeau, tout comme ceux sur Voltaire et Diderot, commence et se termine par des considérations assez générales : l'introduction porte sur les « hommes originaux »[94] et sur leur reconnaissance par la postérité ; la conclusion consiste en trois remarques successives que Carlyle désigne individuellement par le terme de « réflexion morale »[95]. Le passage sur les « hommes originaux » constitue une variante sur le thème des héros, quatre ans avant la publication de *On Heroes*. L'article suggère que les lectures de Carlyle sur son sujet furent presque exhaustives : les références aux biographes de Mirabeau foisonnent. Carlyle semble par ailleurs posséder une parfaite connaissance de la géographie française, lorsqu'il suit Mirabeau

[92] Cet aspect de contre-modèle sera développé dans les chapitres suivants, qui abordent les aspects historiographiques. Carlyle s'inquiétait en particulier du mouvement chartiste qui était à ses yeux susceptible de générer des accès de violence et des bouleversements semblables à ceux de la Révolution française.

[93] « Diderot », *op. cit.*, p. 67.

[94] « Original men », « Mirabeau », p. 201.

[95] « Moral reflection », *ibid.*, p. 267.

dans ses multiples pérégrinations. Il dit également avoir consulté les mémoires de Madame de Genlis et ceux de Napoléon, ainsi que les ouvrages de Madame de Staël.

Cet article, malgré sa richesse et son originalité, a été négligé par la critique, qui le considère souvent comme un sous-produit de *The French Revolution*. Il n'existe, à ma connaissance, qu'un seul article, fort bref, qui traite exclusivement de « Mirabeau »[96]. Dans cet article, John Lamb étudie essentiellement les techniques narratives mises en œuvre par Carlyle, ainsi que leur caractère expérimental et donc relativement unique. Si John Stuart Mill s'était plaint, dans une lettre à Carlyle, des excès stylistiques de « Mirabeau »[97], cet essai n'en est pas moins remarquable en raison des tentatives effectuées par Carlyle pour réduire la distance entre le mot et l'action, et pour montrer directement l'événement en cours et les idéaux qui le sous-tendent plutôt que d'en parler de manière distante, comme on le ferait pour des rumeurs ou des on-dit. On se reportera utilement à l'article de Lamb pour tout ce qui concerne les techniques narratives et la dimension presque biblique de « Mirabeau ». Il semble surtout pertinent ici de montrer ce que cet article révèle des perceptions carlyliennes de la France et des protagonistes principaux de l'histoire du XVIIIe siècle français.

Mirabeau, héros français sincère, sous-estimé par la postérité

Les considérations générales qui servent de cadre à l'article sur Mirabeau ne sont pas de simples digressions. Comme dans « Voltaire » ou dans « Diderot », elles donnent au texte une portée plus vaste, et s'avèrent ainsi déterminantes pour mieux comprendre la pensée de Carlyle et sa vision globale de la France du XVIIIe siècle. Les « hommes originaux » de l'introduction sont décrits comme des personnages hors du commun, qui constitueraient la vraie richesse du monde[98] et qui seraient les véritables créateurs ou révélateurs de la Morale[99]. Même si le mot « héros » n'est pas du tout utilisé par Carlyle dans « Mirabeau », les hommes d'exception qu'il dépeint semblent constituer une variante des personnages remarquables de *On Heroes*, qui occupent par la suite une place centrale dans son idéologie.

Qu'il choisisse de l'appeler « original men », « great men » ou « heroes », cette élite se-

[96] *Carlyle Annual* n° 10, 1989 (Flushing : Queens College Press), pp. 31-40, article de John B. Lamb intitulé « Carlyle and the « hearsays of things » : The Making and Remaking of « Mirabeau » ».

[97] *Ibid.*, p. 31.

[98] « La richesse du monde réside dans ses hommes originaux » (« The world's wealth is its original men », « Mirabeau », *op. cit.*, p. 202.

[99] « L'homme original est le véritable créateur (ou appellons-le révélateur) de la Morale » (« the original man is the true creator (or call him revealer) of Morals », *ibid*., p. 203).

lon Carlyle présente toujours les mêmes caractéristiques, conformes aux valeurs carlyliennes évoquées en début de chapitre. Dans « Mirabeau », les deux éléments majeurs qui occupent le devant de la scène sont une sincérité sans faille et l'impression injustement négative conservée par la postérité. En effet, Carlyle semble éprouver une sympathie particulière pour les personnages historiques condamnés à tort par les chroniqueurs[100], à tel point que l'impopularité finirait par devenir un des signes permettant de reconnaître ces hommes d'exception : « Pour juger d'un homme original contemporain, il faut, en général, inverser le jugement du monde sur lui ; le monde a non seulement tort à ce sujet, mais ne peut également avoir raison en ce qui concerne de telles questions. »[101]. Mirabeau, méjugé par de nombreux historiens et même par ses contemporains (ces derniers refusant de tenir compte de ses prophéties), semble satisfaire aux critères ainsi énoncés[102]. Cette condamnation injuste, ainsi que des qualités hautement estimées par Carlyle, telles que la sincérité[103], font de Mirabeau un des Français se rapprochant le plus de l'idéal du héros carlylien. Du reste, Carlyle estime que la Révolution française a révélé trois personnages pouvant prétendre au rang d'« hommes originaux » : Danton, Napoléon et Mirabeau[104] ; après avoir examiné leurs qualités respectives, Carlyle conclut que Mirabeau est le plus doué et le plus remarquable des trois[105]. Son admiration lui fait même comparer Mirabeau aux personnages britanniques et allemands qu'il estime le plus, à savoir Robert Burns et Goethe.

Recherche de passerelles entre France, Allemagne et Grande-Bretagne

Ainsi, Carlyle admire Mirabeau au point de le rapprocher de deux de ses contemporains occupant une place de choix dans son culte des héros : Goethe, né seulement quelques mois après Mirabeau (en 1749), et Robert Burns, leur cadet de dix ans, au tempérament proche, selon

[100]Carlyle se fait un devoir de prendre leur défense ; c'est le cas, par exemple, dans « Necker », où il tente de réhabiliter le ministre des Finances aux yeux du public du XIXe siècle. De même, son ouvrage sur Cromwell visait à modifier de manière positive l'image de ce dernier en présentant ses lettres et ses discours commentés.

[101]« To judge of an original contemporary man, you must, in general, reverse the world's judgement about him ; the world is not only wrong on that matter, but cannot on any such matter be right. », « Mirabeau », *op. cit.*, p. 202.

[102]Mirabeau est clairement dépeint en Cassandre à la page 239 de l'essai : « Prophétique Marquis ! – puissent les autres nations t'écouter mieux que la France ne l'a fait » (« Prophetic Marquis ! – Might other nations listen to thee better than France did »).

[103]« Une sincérité, une grande et vigoureuse sincérité de vision et de dessein, résidait en cet homme, et cette qualité est à la source de tout » (« Sincerity, a great rude sincerity of insight and of purpose, dwelt in the man, which quality is the root of all »), *ibid.*, p. 208.

[104]*Ibid.*, p. 206.

[105]*Ibid.*, p. 209. Comme dans « Voltaire » et dans « Diderot », Carlyle établit une dichotomie entre le potentiel remarquable de l'homme et son devenir historique moins louable.

Carlyle, de celui du révolutionnaire français[106]. Mirabeau, comparé ainsi, de manière assez inattendue, à deux héros carlyliens majeurs, est l'unique révolutionnaire français qui trouve véritablement grâce aux yeux du penseur écossais : il est décrit, au sein de l'assemblée constituante, comme le seul parmi ces douze cents hommes à posséder les facultés d'un roi[107]. De plus, Carlyle s'indigne du fait que les écrits de Mirabeau aient sombré dans l'oubli alors qu'ils seraient, selon lui, de loin supérieurs à ceux de Marmontel, Diderot ou Beaumarchais, présentant des qualités quasiment introuvables en France depuis Montaigne[108]. Carlyle s'enthousiasme pour les qualités littéraires de Mirabeau ; il déplore que ce dernier ne soit plus guère étudié que par les historiens, alors que les écrits de Diderot et de Beaumarchais, selon lui plus frivoles, occupent toujours une place importante dans les études de lettres françaises.

Malgré son estime pour Mirabeau, qui va jusqu'à la recherche de comparaisons avec les Allemands et les Britanniques les plus remarquables de la même époque, Carlyle a du mal à cacher sa préférence pour l'Allemagne, qui transparaît au milieu même des éloges sur Mirabeau et sur son père :

> Nos lecteurs connaissent-ils l'Allemand Jean Paul, et son type de pensée ? Aussi étrange que cela puisse paraître, le vieux marquis possède en lui une qualité ressemblant à celle de Paul ; et la développe en effet à sa manière française, du moins autant que le peut la manière française[109].

Ainsi, Carlyle semble considérer la France comme l'égale de l'Allemagne en ce qui concerne le potentiel et les qualités des héros. Il ne s'agit pas pour lui de considérer les héros français comme inférieurs, mais plutôt de déplorer le contexte défavorable au sein duquel ils ont évolué.

Lorsqu'il est question de critiquer le caractère français en soi, Carlyle se montre moins catégorique. On peut citer par exemple le passage où il écrit, au sujet de la fille de Diderot et de son *Mémoire* :

> Une telle détermination à être piquant constitue le grand défaut d'innombrables personnes des deux sexes, et ruine malheureusement toute l'utilité que leurs écrits ou leurs paroles auraient eue autrement. C'est, ou c'était, le défaut plus particulièrement imputé aux Français : chez une femme, et une femme française, qui a par ailleurs fort à dire, il faut même le tolérer.[110]

[106] *Ibid*., p. 229.

[107] *Ibid*., p. 266.

[108] *Ibid*., p. 222. Carlyle ne cite pas d'ouvrage en particulier.

[109] « Do our readers know the German Jean Paul, and his style of thought ? Singular to say, the old marquis has a quality in him resembling afar off that of Paul ; and actually works it out in his French manner, far as the French manner can. », *ibid*., p. 222

[110] « Such resolution to be piquant is the besetting sin of innumerable persons of both sexes, and wofully mars any use there might otherwise be in their writing or their speaking. It is, or was, the fault specially imputed to the French : in a woman and Frenchwoman, who besides has much to tell us, it must even be borne with. », « Diderot », p. 8.

Carlyle éprouve le besoin de se reprendre (« c'est, ou c'était »), mais aussi d'invoquer l'opinion reçue, se retranchant presque derrière elle (« le défaut plus particulièrement imputé aux Français »). Ainsi, il semble faire preuve d'une tolérance bienveillante envers le caractère français, mêlée de réserves quant aux clichés populaires. Il déplore surtout le contexte français en général, qui entraverait le développement harmonieux de héros potentiels. La France, et en particulier la France du XVIIIe siècle, demeure donc aux yeux de Carlyle une nation suspecte. Cependant, la présence de personnages véritablement héroïques, même simplement en puissance, est susceptible de mettre la France au rang de l'Allemagne ou de la Grande-Bretagne, comme le montre la comparaison entre Mirabeau, Goethe et Burns, ou encore celle entre le père de Mirabeau et Richter.

C L'aristocratie de talent carlylienne, proche des penseurs français ?

Ainsi, il arrive que de grands hommes français s'inscrivent, du moins en partie, dans la quête carlylienne des héros. On peut cependant se demander si ces personnages étaient reconnus en France à l'époque, constituant ou non un choix conventionnel. Qu'en est-il, par ailleurs, de la démarche même ? Les théories de Carlyle sur les héros trouvent-elles des parallèles dans la pensée française ? L'idée d'un nouveau clergé ou d'une nouvelle aristocratie de talent n'était guère nouvelle à l'époque en Grande-Bretagne : Coleridge avait déjà créé un néologisme d'inspiration grecque (« clerisy ») lorsque Carlyle évoque, dans *Past and Present* en 1843, son aristocratie de talent (« Aristocracy of Talent »). Notons, même si leur étude ne saurait s'inscrire dans le cadre de cette recherche, que Bacon et Shelley, notamment, avaient aussi réfléchi et écrit au sujet des grands hommes. En France, Comte et les saint-simoniens s'étaient particulièrement intéressés aux héros, et ont pu avoir un impact sur Carlyle, qui avait lu les travaux de ces derniers dès 1830. Par ailleurs, l'historien français Jules Michelet adopta lui aussi, dans *Le Peuple* (1846), ouvrage contemporain de *Past and Present* (1843), l'idée que seule l'arrivée au pouvoir d'une nouvelle méritocratie pourra sauver l'Europe de la crise spirituelle qu'elle traverse.

1 Statut problématique de héros traditionnels : Napoléon, Rousseau, Robespierre

Certains grands hommes semblent avoir hanté de bout en bout la vie de Carlyle : ce dernier, vers la fin de son adolescence, voit Napoléon partir définitivement en exil, et se compare volontiers à Rousseau ; ces deux personnalités occupent une place privilégiée dès les premières lettres à Jane Welsh[111]. Pourtant, elles ne se voient pas nécessairement attribuer le statut de héros en totalité ou en permanence. Le jugement sur Napoléon oscille, l'identification à Rousseau est vive par moments, mais les deux personnages finissent par être désavoués. De plus, malgré l'enthousiasme général de Carlyle envers les héros – que leur potentiel héroïque soit pleinement réalisé ou non – il est des hommes, comme Robespierre, qu'il se refusera toujours à louer, de façon quelque peu atypique. Ainsi, les héros français classiques semblent souvent faire l'objet de réticences, voire de rejets. Quelles qu'en soient les variations au fil du temps, l'attitude de Carlyle envers les héros français est peu conforme à la tradition française, mais aussi parfois britannique.

Napoléon, héros au statut inconstant

Ainsi qu'on l'a vu dans le premier chapitre, le père de Carlyle encouragea son fils à s'intéresser à l'actualité européenne, lui communiquant son intérêt empreint de respect pour Napoléon. Ainsi, le jeune Thomas Carlyle admirait beaucoup l'empereur français, même si cette bonne opinion se dégrada quelque peu vers la fin de sa vie. L'une des toutes premières lettres (la troisième) de Carlyle à avoir survécu date du 30 avril 1814. Elle fait – inévitablement, étant donné la date – mention de Napoléon, qui vient tout juste d'abdiquer[112]. Avant même de répondre aux aspects plus personnels de la lettre de son correspondant, Carlyle couche sur le papier des réflexions agitées sur Napoléon, qu'il surnomme « Boney » et, à deux reprises, « Nap the Mighty » (« Napo le Puissant »)[113]. Il s'étonne de la chute de Napoléon alors que ce dernier,

[111] Voir notamment le chapitre 1, section B. Les futurs époux composent tous deux des vers sur l'empereur français, et louent *La Nouvelle Héloïse* ; Carlyle légitime sa vocation tardive et ses difficultés à écrire en invoquant l'exemple de Rousseau.

[112] CL I, 6-7. Napoléon avait abdiqué le 11 avril 1814, et le correspondant de Carlyle, Robert Mitchell, avait évoqué sa défaite dans une lettre antérieure.

[113] Si « Boney » était un surnom fréquent de Napoléon, que l'on retrouve, pour ne citer qu'un exemple, dans *Vanity Fair*, « Nap the Mighty » est plus original. Qu'elle soit initialement de Carlyle ou non, cette tournure à la fois irrévérencieuse (« Nap ») et admirative (« Mighty ») montre bien à quel point le souverain français a fait impression dans son imagination d'adolescent.

quelques mois plus tôt, « faisait trembler les souverains d'Europe d'un hochement de tête » et « piétinait trônes et sceptres, rois et prêtres, principautés et puissances, et apportait la ruine et le saccage, le sang et le feu... »[114]. De façon quelque peu prophétique étant donné le retour imprévu mais imminent de l'empereur, il décrit sa présence sur l'île d'Elbe comme un état de limbes (« *coop'd up* in Limbo ! »).

L'arrivée de Napoléon en France le 1er mars 1815 suscite chez Carlyle une réaction tout aussi forte. Commentant cet événement dans une lettre, il ne se prive pas d'effets emphatiques, qu'il s'agisse de la syntaxe ou de la ponctuation (majuscules, soulignement et points d'exclamation) :

> Lequel d'entre vous, hommes sagaces de la Terre, a jamais rêvé que le petit Napo[115], las d'épuiser son cœur à se tourmenter sur l'île d'Elbe – émergerait comme le phénix, dédaignant « les limites de son petit règne », et ferait face au monde à nouveau – déterminé à mourir « le harnais sur le dos » ? Vos calculs sont caduques car NAPO est sur le terrain[116] !

Si la comparaison avec le phénix n'a rien d'original, la métaphore de la bête de somme au travail (« 'with harness on his back' ») l'est davantage. Le désir de Napoléon de reprendre l'activité pour laquelle il est fait correspond dans une certaine mesure à l'éthique du travail de Carlyle[117]. L'empereur français semble ainsi susciter une certaine admiration voire une approbation de la part de Carlyle : celui-ci se garde de prendre parti contre lui (« Pourquoi serais-je ton ennemi ? – Non ! Mène ton propre combat ! ») tout en sachant que sa cause est perdue d'avance (« Et pourtant je crains, mon petit bonhomme, que tu ne te trouves en terrain miné. »)[118]. Ces réflexions sur Napoléon interviennent après un long passage sur Voltaire et s'achèvent justement sur une citation de ce dernier que Carlyle trouve pertinente dans le cas de l'empereur, en

[114] « *Nap the mighty*, who, but a few months ago, made the sovereigns of Europe tremble at his nod ; who has trampled on thrones and sceptres, and kings and priests and principalities and powers, and carried ruin and havoc and blood and fire, from Gibralter to Archangel – *Nap the mighty* is – *gone to pot* ! ! ! », CL I, 6-7. La ponctuation est à la mesure du choc éprouvé par Carlyle : Nap the mighty est souligné d'un trait, « gone to pot » de deux et suivi de trois points d'exclamation.

[115] Le mot est souligné deux fois.

[116] « Which of ye, ye long-headed ones of the earth ever dreamt that little Nap [underscored twice], tired of fretting out his heart in Elba – would rise Phoenix-like disdaining 'the limits of his little reign' and once more front the world – determined to die 'with harness on his back' ? Your calculations are ruined for NAP is on the field ! », CL I, 44

[117] Dans *Past and Present*, Carlyle n'a de cesse de répéter que la mission de tout homme sur terre est d'effectuer de son mieux le travail auquel il est destiné. Chaque homme aurait ainsi pour devoir, non seulement d'être diligent, mais aussi de partir à la recherche de la tâche qui lui a été assignée. Carlyle, qui a mis si longtemps à trouver sa propre vocation, était particulièrement sensible à cette quête. On peut extraire de *Sartor Resartus*, roman de formation en partie autobiographique, maints aphorismes qui vont dans ce sens – par exemple, « Sache à quoi tu peux travailler » (« Know what thou canst work at », *Sartor Resartus*, Oxford : Oxford University Press, The World's Classics, 1987, xlii, 273pp., p. 126).

[118] « why should I be thine enemy ? – No ! fight thine own battle », « And yet I fear, my little fellow, that thou art on slippery ice », CL I, 44

français dans le texte :

> Ton âme impie, inflexible, implacable,
> Dans les enfers voudra braver le Diable[119] !

Cette conclusion et les paragraphes qui y conduisent suggèrent que Carlyle avait déjà construit dans sa tête, à dix-neuf ans, une représentation de la France à travers ses héros. Les réflexions sur Voltaire et sur Napoléon sont imbriquées et parsemées de citations en français. Le passage entier, long de plus d'une page, constitue une sorte d'incursion dans l'univers français tel qu'il s'est constitué dans les lectures et dans l'imaginaire de Carlyle. Son correspondant, Robert Mitchell, finit par lui reprocher l'utilisation de cette langue, qu'il a du mal à comprendre, et qui entraverait les traits d'esprit inhérents à l'écriture de Carlyle[120]. Si Carlyle se délectait de la langue de Voltaire, les choses françaises n'étaient peut-être pas du goût de tous, surtout en cette période de guerre[121]. L'admiration de Carlyle était partagée, ainsi que nous l'avons vu dans le premier chapitre, par sa future épouse Jane Welsh. Il n'en demeure pas moins que ses sentiments étaient plutôt atypiques.

En effet, quelle que fût l'opinion – globalement positive – de Carlyle à l'égard du souverain français, les guerres napoléoniennes avaient isolé la Grande-Bretagne du continent, d'un point de vue pratique, mais également psychologique. La France était devenue synonyme de menace pour beaucoup. Dans tous les cas, elle paraissait indubitablement inaccessible aux Ecossais. Froude tente de rendre compte de l'ampleur de ce phénomène, en décrivant l'émoi ressenti par la famille de Carlyle (à Mainhill) lorsque celui-ci, en 1824, voyagea en France pour la première fois :

> Cette expédition ne fut pas sans susciter une vive émotion à Mainhill. Les vieilles gens avaient grandi dans la tradition de la guerre. Qu'un de leurs fils puisse aller à l'étranger semblait presque miraculeux. Quand ils apprirent qu'il était parti pour Paris, « toute la robustesse de leurs cœurs » fut requise pour le supporter[122].

Une vingtaine d'années plus tard, la France ne paraissait plus aussi lointaine, et l'on envoyait volontiers les fils de la noblesse et de la bourgeoisie accomplir à nouveau un « tour du

[119]CL I, 44. Il n'a pas été possible de localiser cette citation exacte dans l'œuvre de Voltaire. Ni mes efforts, ni ceux des éditeurs des *Collected Letters* (comme une note de bas de page l'atteste, toujours en CL I, 44), n'ont abouti. Même s'il s'agit bien là du type de vocabulaire et du style utilisés par le philosophe français, il est possible que Carlyle, citant de mémoire, ait modifié le texte original, ou qu'il s'agisse d'un pastiche.

[120]Cf CL I, 45, note 17.

[121]La lettre de Carlyle, comportant plusieurs passages en français, est écrite le 25 mars 1815, et les reproches de Mitchell sont du 12 avril, donc dans les semaines qui suivent le retour de Napoléon de l'île d'Elbe.

[122]« The expedition created no small excitement at Mainhill. The old people had grown up under the traditions of the war. For a son of theirs to go abroad at all was almost miraculous. When they heard that he was gone to Paris, 'all the stoutness of their hearts' was required to bear it. », James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life*, *op. cit.*, I, p. 250.

continent » formateur. Les attitudes avaient changé ; celle de Carlyle avait également évolué.

Napoléon trouve sa place dans *On Heroes*, mais non sans quelques réserves. Carlyle semble faire preuve d'une admiration beaucoup plus modérée que lorsqu'il déclarait, une vingtaine d'années plus tôt : « il [Napoléon] aurait pu compter parmi les plus grands écrivains de son époque, s'il n'avait choisi d'être de loin le plus grand conquérant de toutes les époques[123]. » Ainsi, l'empereur français ne serait pas un aussi grand homme que Cromwell[124] : malgré une certaine forme de sincérité, un sens aigu de la réalité, et une force considérable et silencieuse, Napoléon serait dominé par son ambition. Il se situerait à mi-chemin entre prophète et charlatan, laissant la notion de « carrière ouverte aux talents » – son seul message authentique et sa grande réalisation – encore sous forme d'ébauche[125].

Carlyle oppose d'une part le potentiel héroïque de Napoléon, et d'autre part le caractère dissolu et peu propice de son temps. Cette dichotomie préside souvent à l'analyse des héros français, mais elle est particuièrement prononcée ici. Freiné dans son développement par son siècle et par son pays, le génie en puissance de Napoléon ne put s'exprimer de façon pure ou pleine. Carlyle concède qu'étant donné les circonstances, il alla tout de même remarquablement loin : « Napoléon vécut à une époque où l'on ne croyait plus en Dieu ; [...] il eut pour point de départ, non pas la Bible puritaine, mais les misérables Encyclopédies sceptiques. Voilà jusqu'où il est allé. Il a du mérite d'être parvenu aussi loin[126]. »

L'attitude de Carlyle envers Napoléon est comparable à celle qu'il a envers, par exemple, Diderot[127] : leurs talents, entravés par leur ère, ne pouvaient en aucun cas leur conférer le statut complet de héros, mais ils méritent tout de même de figurer dans *On Heroes*. Dans le cas de Napoléon, Carlyle apporte une notion supplémentaire : le tempérament italien de Naopléon aurait pâti de l'influence française. En effet, il déclare au sujet de l'empereur : « La nature italienne dense, clairvoyante et décisive, qui fut la sienne pour un temps, s'enveloppa et se dispersa à moitié dans une atmosphère de fanfaronnade française[128]. » Cette conception d'une

[123] « he might have been among the first writers of his age, if he had not chosen to be the very first conqueror of any age. », CL II, 154 (lettre à Jane Welsh du 1er août 1822).

[124] *On Heroes*, *op. cit.*, p. 461

[125] *Ibid.*, pp. 462-463

[126] « Napoleon lived in an age when God was no longer believed ; [...] he had to begin not out of the Puritan Bible, but out of poor Sceptical Encyclopédies. This was the length the man carried it. Meritorious to get so far. » , *ibid.*, p. 462

[127] Voir la section B 2 de ce chapitre.

[128] « The compact, clear-seeing, decisive Italian nature of him, strong, genuine, which he once had, has enveloped itself, half-dissolved itself, in an atmosphere of French fanfaronade. », *On Heroes*, *op. cit.*, p. 467

supériorité italienne sur la France est originale, et inattendue chez Carlyle ; en effet, il tend à considérer les peuples « celtiques » (France, Italie, Irlande) comme égaux entre eux[129].

Appropriation de Rousseau comme archétype carlylien du grand homme

L'approche personnelle et représentative du philosophe francophone justifie ici une brève étude. Même si Carlyle n'a pas écrit d'article portant exclusivement sur Rousseau, il le mentionne fort souvent et, malgré sa nationalité suisse, il le range parmi les philosophes français du XVIIIe siècle (outre la même langue, son idéologie serait relativement proche de la leur)[130]. Les principaux écrits de Carlyle dans lesquels il est question de Rousseau sont *On Heroes* (1840), sa correspondance et, dans une certaine mesure, l'article sur Diderot.

Un statut de héros incomplet : distinction typique entre potentiel et contexte

Dans les réflexions de Carlyle sur Rousseau, on retrouve la distinction très claire – et typique, dans sa pensée – entre les qualités personnelles d'un homme et son conditionnement par le contexte historique, entre son potentiel et la manière dont celui-ci est contraint de s'exprimer[131]. Notons que cette dichotomie semble affecter surtout les hommes et le contexte français au XVIIIe siècle. Ainsi, Rousseau ne saurait être un héros à part entière : ce n'est ni un homme fort, ni un homme qui aurait « le talent du silence » cher à Carlyle[132]. Il manquerait d'envergure, de profondeur, et de la force calme qui, davantage que la véhémence, serait l'attribut du véritable héros[133]. Pourtant, Carlyle éprouve pour lui une admiration considérable, au point de le faire figurer au panthéon de ses héros personnels, dans *On Heroes*, entre Johnson et Burns. Cette place s'explique par le fait que Rousseau serait doué de la « caractéristique première et principale du héros », à savoir la sincérité[134].

[129]Pour la notion de race et de peuples « celtiques » et « teutons » chez Carlyle, voir le chapitre suivant.

[130]Carlyle écrivit notamment : « La Révolution française trouva en Rousseau son Evangéliste » (« The French Revolution found its Evangelist in Rousseau »), *On Heroes*, *op. cit.*, p. 414.

[131]Carlyle distingue entre, d'une part, la sincérité et les aptitudes remarquables de Rousseau et, d'autre part, le caractère malsain et sensuel de ses écrits. Ce dernier trait serait dû principalement au contexte décadent de l'époque où il vivait. Voir « Diderot » et aussi, surtout, *On Heroes*, *op. cit.*, pp. 411-415.

[132]« the talent of silence », *On Heroes*, *op. cit.*, p. 411

[133]*Ibid.*, p. 412

[134]« the first and chief charactéristic of a Hero », *ibid.*

L'incompréhension du public, qualité nécessaire du héros carlylien ?

Malgré le statut de demi-héros qu'il lui octroie, Carlyle s'intéresse énormément à Rousseau, s'indignant du traitement parfois injuste et systématiquement extrême qui lui fut réservé : « Pauvre Jean-Jacques ! Tour à tour déifié, et jeté en pâture aux chiens »[135]. L'attitude ingrate du public semble être un critère presque indispensable aux héros de Carlyle, de même que le rôle de Cassandre qu'ils endossent parfois. Cette règle s'applique parfaitement au cas de Rousseau, ce dernier se voyant attribuer les mêmes traits de prophète que, par exemple, Mirabeau. L'auteur des *Rêveries du promeneur solitaire* est décrit comme étant : « Le Tirésias errant de cette époque ; – en qui résidait pourtant le sens prophétique, tel que nul autre ne le possédait. »[136] Rousseau, devient ainsi, de façon assez systématique, le type même du héros méconnu et incompris. Cette caractéristique est peut-être liée à des aspirations personnelles : Carlyle se voulait prophète et avait souffert de l'indifférence du public. Le portrait de Rousseau pourrait être dans une certaine mesure son autoportrait en creux. Quoi qu'il en soit, il ne craignait pas d'aller à l'encontre des opinions de ses compatriotes, tels que Burke, dont l'attitude envers Rousseau lui semblait un peu trop extrême : « Longtemps après son départ, nous avons vu une nation tout entière l'idolâtrer, et quelqu'un comme Burke, au nom d'une autre, le classer parmi les rebuts de cette terre »[137].

La nécessaire caution des penseurs allemands

Si Carlyle osait contredire Burke et adopter des vues relativement originales pour un Britannique de son époque, la caution des penseurs allemands, en revanche, lui importait. Ainsi, une des raisons, et non des moindres, pour lesquelles Carlyle estime Diderot, réside dans le fait que Goethe a jugé certains des écrits du philosophe français, en particulier ceux portant sur l'art et l'esthétique, dignes d'attention, au point de les traduire lui-même[138]. Le fait que Goethe, « le plus grand juge moderne en matière d'Art, et l'artiste moderne le plus remarquable, dans

[135] « Poor Jean Jacques ! Alternately deified, and cast to the dogs », « Diderot », *op. cit.*, p. 29.

[136] « The wandering Tiresias of the time ;– in whom, however, did lie the prophetic meaning, such as none of the others offer. », « Diderot », p. 28.

[137] « Long after his departure, we have seen one whole nation worship him, and a Burke, in the name of another, class him with the offscourings of the earth », *ibid*., p. 28.

[138] Dans « Diderot » (*op. cit.*, p. 60), Carlyle fait mention d'un « Essay on Painting », écrit par Diderot, dont la traduction commentée figure dans les œuvres complètes de Goethe.

la forme d'Art la plus élevée qui soit »[139], accorde un intérêt si conséquent à Diderot, semble convaincre Carlyle de la valeur de ce dernier – du moins au point de vue des jugements esthétiques. De même, au sujet de la guerre franco-prussienne, il se soucie assez peu du tollé qu'il déclenche chez ses compatriotes, conforté par l'approbation de sa famille et de ses correspondants allemands, et recevant, quelques années plus tard, une distinction honorifique de la part de Bismarck.

Il en va exactement de même dans le cas de Rousseau : Carlyle est sensible au fait que les romantiques allemands qu'il admire, comme Richter ou Goethe, ont lu Rousseau de bonne heure et ont été influencés par lui. Ainsi, Johann Paul Friedrich Richter se fait appeler Jean-Paul en l'honneur de Jean-Jacques, et Rousseau exerce une fascination indéniable sur le jeune Goethe. Le fait que Madame de Staël, germanophile avertie dont Carlyle a lu la plupart des œuvres, vante également les mérites de Rousseau, n'a pu manquer d'influencer encore davantage le penseur écossais.

Identification et appropriation

Rousseau possède des caractéristiques typiques du héros carlylien, illustrant à merveille le processus de sélection et de mise en valeur du héros. Mais son importance va encore au-delà, puisque, lorsqu'il est question de Rousseau, Carlyle manifeste très tôt une tendance marquée à l'identification, voire à l'appropriation. Comme on l'a vu dans le chapitre 1, il se compare au penseur français et utilise ce rapprochement pour justifier auprès de sa future épouse sa vocation tardive[140] et ses difficultés d'écriture (CL II, 325). Carlyle voit en Rousseau une âme sœur, du moins lorsqu'il s'agit de considérer les affres du métier d'écrivain. Rousseau va presque jusqu'à devenir l'archétype du grand homme carlylien, dans lequel seraient exprimées le plus clairement les conditions nécessaires pour accéder au statut de héros, fût-il partiel.

[139] « L'*Essai sur la peinture* de Diderot a été jugé digne de traduction par le plus grand juge moderne en matière d'Art, et par l'artiste moderne le plus remarquable, dans la forme d'Art la plus élevée qui soit ; et peut être lu sous un jour nouveau, avec un commentaire et une interprétation critiques dans les *Œuvres* de Goethe » (« Diderot's *Essay on Painting* has been judged worth translation by the greatest modern judge of Art, and greatest modern Artist, in the highest kind of Art ; and may be read anew, with argumentative commentary and exposition, in Goethe's Works. », « Diderot », *op. cit.*, p. 60).

[140] Carlyle est peut-être sensible au fait que, comme Rousseau, il n'est pas reconnu de bonne heure : après avoir été tenté par la prêtrise, les mathématiques, le droit et même l'astronomie, il envisagea sa carrière littéraire aux environs de vingt-cinq ans, et connut le succès à quarante-deux ans avec *The French Revolution.*

Rejet de héros reconnus : le cas de Robespierre

Carlyle souhaitait célébrer et faire connaître les grands hommes à travers les âges. Membre fondateur de la *National Portrait Gallery of Scotland*, il organisa également la réalisation d'une statue de John Knox, et contribua à redonner une image positive d'Oliver Cromwell. Il souhaitait de façon générale que les héros soient reconnus et servent de source d'inspiration spirituelle à tous. Ce principe n'exclut pas, cependant, un rejet de certains héros traditionnels si ceux-ci ne sont pas conformes à ses valeurs. Lorsqu'il s'agit de louer les héros de la Révolution française, Carlyle distingue trois hommes en particulier : Mirabeau, Danton, et Bonaparte[141]. Ce choix ne va pas de soi et serait sans doute différent pour d'autres historiens, qui pourraient peut-être inclure Marat, Necker ou Robespierre. Ce dernier est le grand perdant de *The French Revolution*, à tel point que Cavaignac s'en indigne[142]. Certes, Carlyle suit en cela l'opinion britannique, encore choquée par la Terreur, dénoncée notamment dans les écrits de Burke. Mais puisqu'il a par ailleurs promu une vision nouvelle et plus mesurée des événements, pourquoi en va-t-il différemment pour Robespierre ?

Un paradoxe énigmatique : vertus carlyliennes et attributs sinistres

Le portrait de Robespierre est singulier et sans cesse retravaillé. Il comporte des vertus immuables, telles la droiture et la sincérité, caractéristiques prisées par Carlyle, et presque systématiquement présentes chez ses héros. L'adjectif « incorruptible » lui est associé à chacune de ses apparitions ou presque : il est automatiquement « Robespierre l'incorruptible, le plus constant, le plus incorruptible des hommes minces et acerbes »[143]. Fidèle à ses principes, le révolutionnaire est considéré sincère, Carlyle faisant dire à Mirabeau à son sujet : « il croit en chaque mot qu'il prononce »[144]. Plus loin, alors que Robespierre plaide contre l'engagement de la République dans une guerre européenne, Carlyle le décrit comme « le Trismégiste et le Dalaï Lama des Patriotes »[145]. Par ailleurs, Robespierre brille par son absence de scepticisme : « On

[141]Carlyle écrit dans une lettre : « Trois hommes m'impressionnèrent particulièrement dans cette Révolution : Mirabeau, Danton, Bonaparte. » (« Three men especially impressed me in that Revolution : Mirabeau, Danton, Bonaparte. », CL VI 302)

[142]Comme on l'a vu dans le troisième chapitre, un des points centraux de la critique de *The French Revolution* par Cavaignac est précisément le traitement trop négatif de Robespierre.

[143]« incorruptible Robespierre, most consistent, incorruptible of thin acrid men », FR I, 419

[144]« he believes every word he says », FR I, 231

[145]« the Trismegistus and Dalai-Lama of Patriot men. », FR II, 56. Trismégiste, « le trois fois grand », est le nom grec du dieu égyptien Thoth, souvent assimilé à Hermes.

avait prédit il y a longtemps que Robespierre pourrait aller loin, tout maigre mortel qu'il était ; car le Doute ne l'habitait pas. »[146] Or, la foi[147] est pour Carlyle une caractéristique héroïque essentielle : ainsi qu'on l'a vu, c'est parce qu'elle fait défaut à Danton ou encore à Diderot que ceux-ci ne peuvent accéder au statut de héros à part entière.

Cependant, au-delà des épithètes élogieuses qui lui sont attribuées de prime abord, Robespierre finit toujours par revêtir des allures antipathiques. Alors même qu'il est qualifié de « Dalaï Lama des Patriotes », écouté pendant des heures dans le calme et applaudi par les quinze cents membres de l'assemblée révolutionnaire, Carlyle le dénigre : « On pourrait dire qu'il est l'individu le plus insupportable à avoir jamais ouvert sa bouche à une tribune. Acerbe, implacable, impuissant ; la voix traînante et monotone, stérile comme le vent de l'harmattan »[148]. De même, Carlyle critique sa vocation de « Prêtre et Prophète »[149]. Pourtant, en refusant l'athéisme, et en se voulant prophète d'une nouvelle religion, Robespierre allait dans le sens du maintien de la foi spirituelle prôné par Carlyle[150]. En effet, ce dernier attribue la même démarche à ses héros personnels[151]. Il n'a cependant que de la désapprobation pour le révolutionnaire, qu'il surnomme ironiquemement « Mahomet Robespierre », et auquel il prête « le Discours Prophétique le plus calamiteux jamais prononcé »[152]. Carlyle semble avoir une piètre estime pour le culte de l'Être suprême, déclarant : « le Baragouin des forêts africaines me semble vénérable à côté de cette nouvelle Divinité de Robespierre »[153]. Ayant cherché à instaurer le culte de l'Être suprême, Robespierre en personne serait par ailleurs devenu une nouvelle divinité tout aussi vide de sens, entourée de Jacobins qui baisent l'ourlet de son habit[154].

Ainsi, les éloges éventuels de Robespierre sont toujours surpassés par des propos plus néga-

[146] « Of incorruptible Robespierre it was long ago predicted that he might go far, mean meagre mortal though he was ; for Doubt dwell not in him. », FR I, 442

[147] Dans le texte de Carlyle, Robespierre précise bien qu'ayant renversé les superstitions, il ne souhaitait pas faire de l'athéisme une religion (cf FR II, 361-362).

[148] « More insupportable individual, one would say, seldom opened his mouth at any Tribune. Acrid, implacable-impotent ; dull-drawling, barren as the Harmattan-wind. », FR I, 55. Le vent de l'Harmattan est un vent sec du désert ouest-africain.

[149] « Priest and Prophet », FR II, 396

[150] « Le Pontife verdâtre porte sa torche à l'Athéisme et Compagnie, qui ne sont constitués que de carton-pâte imrégné de térébenthine ». « The seagreen Pontiff [...] sets his torch to Atheism and Company, which are but made of pasteboard steeped in turpentine. », FR II, 396

[151] Les protagonistes choisis de *On Heroes* sont pour la plupart des prêtres et des prophètes, qu'ils soient eux-même des dieux comme Odin ou des guides comme Mahomet ou les hommes de lettres des XVIIIe et XIXe siècles.

[152] « Mahomet Robespierre », « the scraggiest Prophetic Discourse ever uttered by man », FR II, 396

[153] « Mumbo-jumbo of the African woods to me seems venerable beside this new Deity of Robespierre », FR II, 397

[154] FR II, 397

tifs, les deux étant parfois si rapprochés, voire mêlés, qu'ils peuvent sembler contradictoires. On peut soupçonner Carlyle, lorsqu'il loue le révolutionnaire, de faire preuve d'un certain sarcasme, ou de concéder à contrecœur des qualités historiquement indéniables. Du reste, l'antipathie de Carlyle pour Robespierre semble presque viscérale : sans cesse qualifié de « seagreen » (« verdâtre »), il devient au fil des pages « tallow-green » (« vert de suif ») avant de se transformer en bile et en vinaigre[155]. Robespierre apparaît même quelque peu diabolique : Carlyle prend soin de mettre en scène de façon détaillée les Girondins qui, attendant leur exécution, jouent une pièce de théâtre de leur invention, où Robespierre converse avec Satan[156].

La réalisation faussée d'un destin héroïque

L'explication de ces traits quelque peu contradictoires réside peut-être dans le portrait liminaire que Carlyle dresse de Robespierre :

> L'esprit strict et douloureux, l'intellect restreint mais clair et prompt, il s'attira les faveurs de personnages officiels, qui discernaient en lui un excellent homme d'affaires, bienheureusement dénué de génie[157].

Carlyle continue cette description en évoquant la grâce accordée par Robespierre aux criminels condamnés à mort, mais aussi la petitesse de son âme. Robespierre représente en un certain sens l'inverse des philosophes des Lumières évoqués par Carlyle. Dans leur cas, leur potentiel héroïque certain n'a pas pu s'exprimer car leur époque et leur pays d'origine ne l'ont pas permis. Bien au contraire, Robespierre ne possèderait pas de génie, mais aurait été porté par le contexte et le destin[158]. Ce manque de potentiel est très clair lorsque Carlyle se prend à imaginer ce qu'Oliver Cromwell – un de ses grands héros – aurait fait dans les mêmes circonstances[159]. Robespierre présente à ce titre une sorte d'anomalie qui ne lui permet pas d'entrer dans le panthéon de héros français carlylien. Carlyle ne fait en aucune façon son éloge. Au mieux, il cherche des circonstances atténuantes au révolutionnaire français, estimant que celui-ci a été l'instrument du destin. On peut dès lors comprendre les critiques de Cavaignac, qui aurait aimé voir les actions positives de Robespierre davantage reconnues. En même temps, il n'est guère étonnant que l'historien royaliste Rio se soit irrité de cette attitude, qui consistait

[155] « tallow-green », FR II, 210 ; « a seagreen Robespierre converted into vinegar and gall », *ibid*., II, 377

[156] FR II, 327

[157] « With a strict painful mind, an understanding small but clear and ready, he grew in favour with official persons, who could foresee in him an excellent man of business, happily quite free from genius. », FR I, 148

[158] Carlyle s'exclame parfois sur la destinée réservée à Robespierre (cf FR II, 10).

[159] FR II, 407

selon lui à chercher des excuses aux tortionnaires de l'aristocratie et des royalistes.

Conclusion

Carlyle, au fil de son travail de biographe, en vient à affiner ses théories sur les héros et sur l'histoire. La France constitue ainsi pour lui une sorte de banc d'essai, permettant sa maturation comme biographe et comme futur historien. Les personnages français qu'il admire présentent tous des caractéristiques assez semblables, soit que Carlyle les ait sélectionnés pour cette raison, soit, plus probablement, qu'il ait cherché à isoler un type précis de qualités qu'il juge héroïques chez les personnages dont il écrit des biographies. Ces critères semblent être la sincérité, l'enthousiasme, la foi, l'ardeur au travail, et un don pour la prophétie. Ces dons sont parfois laissés partiellement en friche du fait du contexte historique – en particulier un lieu et une période décadents, comme c'est le cas, selon Carlyle, de la France du XVIIIe – mais n'en sont pas moins remarquables. Carlyle s'insurge fréquemment contre le traitement injuste de ces grands hommes par le public de leur époque, qui n'a pas su tenir compte de leurs prophéties, ou par une postérité ingrate, qui ne lit plus leurs œuvres et minimise leur importance. Il est intéressant de constater que Carlyle en est venu à adopter, en histoire littéraire comme en histoire des idées, un profil qui n'est pas très éloigné de celui de son héros typique. De nos jours, ses écrits sincères, enthousiastes et visionnaires ne touchent plus qu'un public relativement restreint, et l'on peut imaginer que Carlyle, s'il venait à renaître et à se faire le critique de la période victorienne – comme il avait été celui du XVIIIe siècle –, serait l'un de ses plus ardents défenseurs.

2 Le culte carlylien des héros et la pensée française

Les héros français représentent des jalons dans la pensée de Carlyle, car ils font partie intégrante de la théorie et du culte des héros qu'il établit au fil du temps. Ils sont jugés à l'aune des qualités les plus prisées par Carlyle, et servent en même temps de mesure repère. Le panthéon de Carlyle étant si clairement lié à la France, il reste à savoir si ses idées et sa vision sur les héros sont proches de celles des penseurs français.

Les divergences des critiques français sur la filiation du culte des héros carlylien

Les rapports entre le culte carlylien des héros et la pensée française ont été largement négligés, même par les critiques français, qui étaient pourtant, peut-être, les plus susceptibles de songer à des rapprochements. Par exemple, dans son ouvrage sur Carlyle, Ernest Seillière a rédigé un chapitre entier intitulé « Les influences françaises », où il n'est pas question une seule fois du culte des héros[160]. Alan Carey Taylor ne mentionne pas d'influence française sur le concept du héros carlylien, et, lorsqu'il est question de l'influence de Carlyle en France, il s'intéresse surtout à des penseurs beaucoup plus tardifs et à *The French Revolution*[161]. Quant à Jacques Cabau, c'est de façon sommaire et sujette à débat qu'il évacue la question des héros :

> La théorie des « héros » est probablement la partie la plus connue de l'œuvre de Carlyle, et la plus déformée. [...] C'est pourtant le livre le plus médiocre de Carlyle. Il y utilise les notes inutilisées accumulées depuis près de vingt ans, sur Knox par exemple, les déchets de son Histoire de la Révolution française, les idées rassemblées depuis 1822 pour une étude sur Cromwell qui paraîtra en 1845, auxquels il joint hâtivement des études de seconde main, comme son essai sur Mahomet. Ce pot-pourri, destiné à des conférences alimentaires, entretient jusqu'à aujourd'hui l'idée que Carlyle est un précurseur du fascisme par sa théorie du « duce »[162].

Malgré la médiocrité attribuée par Cabau à *On Heroes*, cette œuvre demeure, parmi celles de Carlyle, l'une des plus récemment rééditées, tant en anglais qu'en français[163], ce qui semble être difficilement le fruit du hasard[164]. La notion de culte des héros tenait beaucoup à cœur à Carlyle : celui-ci, qui coordonna la réalisation d'une statue de John Knox, figure également parmi les principaux fondateurs de la *National Portrait Gallery* d'Edimbourg[165]. On peut douter qu'il se soit contenté de rassembler un « pot-pourri » de notes pour parler d'un sujet qui lui importait tant. La structure logique de *On Heroes*, basée sur une distinction théorique entre les types de héros, et sur leur évolution historique, n'est pas non plus un prétexte déguisé à un rassemblement de textes. Au contraire, l'ouvrage marque l'aboutissement des réflexions de

[160]Ernest Seillière, *Un précurseur du national-socialisme, l'actualité de Carlyle*, *op. cit.*, chapitre II, pp. 48-75. Seillière s'intéresse épisodiquement aux réactions françaises face au culte des héros carlylien, dans le chapitre IX intitulé « Commentaires français sur l'œuvre de Carlyle » (pp. 216-242).

[161]Cf Alan Carey Taylor, *Carlyle et la pensée latine*, *op. cit.*, notamment pp. 325-353 (troisième partie, chapitre III intitulé « Pénétration massive de l'œuvre de Carlyle en France »).

[162]Jacques Cabau, *Thomas Carlyle ou le Prométhée enchaîné*, *op. cit.*, pp. 163-164

[163]Les éditions Penguin continuent de faire circuler un petit recueil d'extraits de l'ouvrage, dans la collection « Penguin 60s Classics », au prix de soixante pence. En 1998, une nouvelle traduction de *On Heroes*, par François Rosso, préfacée par Bruno de Cessole, fut publiée aux Éditions des Deux Mondes (*Les Héros*, *op. cit.*).

[164]Dans son introduction à la tradution de *On Heroes* de François Rosso, Bruno de Cessole juge également que Jacques Cabau fait preuve d'une « sévérité excessive » (*Les Héros*, *op. cit.*, pp. 13-14).

[165]Carlyle figure d'ailleurs en position d'honneur sur une fresque du musée qui représente les principaux fondateurs et acteurs de l'établissement.

Carlyle sur les héros, au terme de longues années d'études sur l'histoire et sur les biographies des grands hommes, les deux étant indissociables pour lui. Loin de recycler les déchets de *The French Revolution*, Carlyle utilise l'essence des conclusions auxquelles il est parvenu, reprenant les personnages les plus représentatifs et utiles à son raisonnement. Du reste, les conférences sur les héros, dont il utilise les notes, étaient loin d'être aussi alimentaires que les précédentes sur la littérature européenne[166]. Le public était enthousiaste, et Carlyle fort adéquatement préparé, bien que nerveux. Quant à l'idée que ce volume ait contribué à rattacher Carlyle au fascisme, elle doit être nuancée. Sans *Latter-Day Pamphlets*, ouvrage bien ultérieur qui attaque la démocratie et l'abolitionnisme, leur préférant un système plus patriarcal et plus autoritaire, on peut douter que *On Heroes* ait suffi à faire de Carlyle (à tort) un défenseur présumé du « duce » ou du « führer ». Les interprétations dans ce sens de la pensée de Carlyle seront évoquées plus en détail dans le chapitre suivant.

Milsand et l'originalité de Carlyle

Joseph Milsand, dont il a été question dans le chapitre précédent, évoque en 1850 le culte des héros carlylien[167]. Il en souligne l'originalité et le caractère précurseur, dans ce passage où il traite de *On Heroes* :

> Je ne m'étonnerais pas si plus tard ce livre devait faire date, comme le point de départ d'une nouvelle période intellectuelle, d'une nouvelle manière d'envisager et d'expliquer les faits sociaux. L'influence qu'il a exercée sur l'Angleterre est immense ; par l'Angleterre, il a agi sur toute la famille des nations. L'Amérique, l'Allemagne, l'ont reproduit sous d'autres formes, et nos révolutions lui préparent encore bien plus de prosélytes.
> Le *Culte des héros*, ce titre indique toute une théorie nouvelle de l'univers. Le mérite de M. Carlyle, c'est d'avoir senti et révélé le rôle nécessaire des supériorités, des *organes articulateurs*, pour emprunter le langage de l'écrivain anglais. D'autres avaient pu le sentir avant lui ; mais ils n'avaient pas été aussi profondément dominés par cette impression[168].

Ainsi, Milsand suggère que les idées de Carlyle sont nouvelles et peuvent influencer toutes les nations par l'intermédiaire des pays anglo-saxons. Pour lui, les penseurs français ou allemands se situent surtout en aval de *On Heroes*, la pertinence de l'ouvrage étant exacerbée par les événements révolutionnaires de 1848. Notons que Milsand exprime des réserves vers la fin

[166]Carlyle donna en tout quatre séries de conférences, sur la littérature allemande (1837), sur l'histoire de la littérature (1838), sur les révolutions de l'Europe moderne (1839), et sur les Héros et le Culte des Héros (1840) (cf Ian Campbell, Thomas Carlyle, *op. cit.*, p. 105). Malgré des notes abondantes, Carlyle ne publia que la dernière série. La seconde est disponible sous forme de notes prises par un membre de l'auditoire : Thomas Carlyle, *Lectures on the History of Literature or the Successive Periods of European Culture, delivered in 1838*, Bombay, Curwen, Kane & co., 1892, xiii, 199, iii pp.

[167]Joseph Milsand, « Les pamphlets de Thomas Carlyle. *Latter-Day pamphlets.* », *Revue des deux mondes*, 31 mai 1850, *op. cit.*

[168]*Ibid*., p. 1085

de son article : il approuve la volonté carlylienne de mettre des génies au pouvoir, le problème des anciens systèmes étant le manque de supériorité réelle des dirigeants[169] ; cependant, Carlyle n'aurait compris ni le rôle des masses, ni les limites des tâches des héros[170].

Taine et Rémusat, partisans d'une filiation allemande du culte des héros carlylien

Charles de Rémusat et Hippolyte Taine sont d'une opinion qui semble, à première vue, bien différente de celle de Milsand, car ils insistent sur l'influence de l'Allemagne. En 1854, dans un article sur Cromwell dont le début est largement occupé par un commentaire de *On Heroes*, Rémusat écrit :

> Presque toute l'originalité, toute la nouveauté de pensées ou de formes qui, dans ces derniers temps, a enrichi, agrandi ou dépravé la littérature de l'Angleterre comme de la France, vient de l'Allemagne. [...] Quoiqu'il ait assurément sa part d'originalité naturelle, il [M. Carlyle] est de ceux qui ont introduit l'esprit allemand dans la littérature anglaise[171].

Rémusat fait mention notamment de l'influence de Goethe. Par ailleurs, il estime que l'intérêt de Carlyle pour les héros reflète surtout une inclination, assez commune chez les écrivains, à louer les grands hommes pour prouver sa propre valeur[172]. Rémusat a beau être élogieux quant à la « verve » et à l'« esprit » de Carlyle, il estime tout de même que le culte des héros du penseur n'est guère plus qu'une « idolâtrie polythéiste » [173].

Taine est beaucoup plus positif, tout en abondant également dans le sens d'une influence germanique. Il estime que Carlyle, dans sa conception de l'histoire, reprend « une théorie allemande, mais transformée, précisée et épaissie à la manière anglaise »[174]. Cependant, l'idée

[169] *Ibid*., p. 1097

[170] « Le titre de gloire de M. Carlyle, je l'ai dit, est d'avoir magnifiquement senti le rôle nécessaire des hautes intelligences ; son erreur est de n'avoir aperçu dans le monde que la réalisation de leurs pensées, et de n'avoir pas compris le rôle également nécessaire des masses, des instincts irréfléchis, des appétences et des répulsions. », *ibid*., p. 1101. A cet égard, Milsand se rangerait plutôt du côté des opinions de Michelet dans *Le Peuple*, qui seront abordées dans la section suivante. Voir également la page 1103, au sujet de l'intuition illusoire des héros et des limites de leur tâche. Ernest Seillière s'oppose à Milsand, notamment sur la question du rôle des masses (cf Ernest Seillière, *Un précurseur du national-socialisme, l'actualité de Thomas Carlyle*, *op. cit.*, pp. 225-226).

[171] Charles de Rémusat, « De Cromwell selon M. Carlyle et M. de Lamartine », *Revue des deux mondes*, 1854, *op. cit.*, pp. 1076-1077

[172] « En tout, il faut se défende de la séduction que l'alliance de la force, du génie et de la fortune exerce sur l'imagination des écrivains. Ils croient faire preuve de sagacité politique en se prosternant d'admiration devant l'habileté heureuse et prouver la grandeur de leur propre intelligence en se rangeant du côté des grands hommes. On dirait qu'ils les égalent en les interprétant. Des esprits doués de l'indépendance même la plus originale, comme celui de M. Carlyle, s'éprennent d'un dévouement supersitieux à la mémoire de ces rares et redoutables personnages, qui vivans [sic] ont entraîné leur temps, qui morts fascinent la postérité », *ibid*., 1106-1107

[173] *Ibid*., p. 1111.

[174] Hippolyte Taine, *Histoire de la Littérature anglaise*, *op. cit.*, tome V, p. 309. Notons que l'intégralité du texte sur Carlyle avait été publié dès 1864 dans un ouvrage individuel intitulé *L'idéalisme anglais. Etude sur Carlyle* (Paris : Germer Baillère, 1864, 187 pp.). Les commentaires critiques de Taine et de Rémusat sont donc à peu près contemporains.

carlylienne du héros introduirait un nouvel élément central dans ces théories :

> Les Allemands disaient que toute nation, toute période, toute civilisation a son idée, c'est-à-dire son trait principal, duquel tous les autres dérivent [...]. Là où Hegel mettait une idée, Carlyle met un sentiment héroïque. Cela est plus palpable et plus moral. Pour achever de sortir du vague, il considère ce sentiment dans un héros. Il a besoin de donner aux abstractions un corps et une âme ; il est mal à son aise dans les conceptions pures, et veut toucher un être réel.
> Mais cet être, tel qu'il le conçoit, est un abrégé du reste. Car, selon lui, le héros contient et représente la civilisation où il est compris ; il a découvert, proclamé ou pratiqué une conception originale, et son siècle l'y a suivi. [...] Il a rassemblé sous un héroïsme les fragments épars qu'Hegel réunissait par une loi.[175]

S'il était question de comparer les idées de Carlyle sur l'histoire ou les héros à celles d'un autre penseur, Hegel serait sans nul doute un choix pertinent. Si l'on en croit les commentateurs mentionnés jusqu'à présent, il faut se limiter à constater l'absence d'une influence de la pensée française sur Carlyle dans ce domaine.

Montégut et l'idée d'une filiation universelle du culte des héros

Emile Montégut publie en 1850 une étude, initialement sur Emerson, mais dont Carlyle devient vite le héros[176]. Montégut compare les théories sur les héros des deux penseurs avant de conclure à la supériorité de *On Heroes* sur *Representative Men* d'Emerson[177]. Il va même plus loin et prête à Carlyle le rôle d'annonciateur du culte des héros, une notion qui serait dans l'air du temps :

> Depuis l'année 1839[178], où Carlyle publia son livre intitulé *Hero-Worship*, cette doctrine a fait du chemin. Elle pénètre en France avec une rapidité singulière, et se découvre naïvement dans les conversations particulières, dans les discussions [...]. Ce n'est pas que cette doctrine ait été prêchée, les livres de Carlyle et d'Emerson sont peu connus ; mais un maître plus grand que le plus grand docteur, c'est la nécessité. Les exigences et les difficultés de la situation ont éclairé bien des gens sur la valeur et sur l'importance des grandes individualités [...]. Cette doctrine est donc aujourd'hui à l'état d'instinct et de pressentiment dans tous les cerveaux ; d'un autre côté, elle a grandi dans le monde philosophique, grâce au concours que lui ont prêté toutes les écoles et tous les partis[179].

---

[175] *Ibid*., pp. 309-310

[176] « Du culte des héros. Carlyle et Emerson. *Representative Men, seven Lectures*, by Ralph Waldo Emerson, 1 vol. in-18, London, Henri Bohn, York-Street Covent-Garden, 1850 », *Revue des deux mondes*, 8 août 1850, Tome 7 pp. 722-737

[177] Pour Emerson, les grands hommes seraient la vivante réalisation de l'idéal, admirés parce que l'on se sent incapable d'accomplir les mêmes choses (*ibid*., pp. 722-723). Pour Carlyle, ils seraient plutôt des demi-dieux, guides naturels du peuple, souvent traités injustement : « Pour Carlyle, le grand homme, c'est celui qui a reçu sa mission du *ciel*, qui doit péniblement l'exprimer aux autres et périlleusement la faire triompher. » (*ibid*., pp. 728). Montégut apprécie que Carlyle aille plus droit au fait qu'Emerson et représente le héros à travers sa vie et par son but, mettant l'accent sur les notions de force morale et de virilité (*ibid*., p. 732). Emerson pencherait pour un héros qui serait un solitaire contemplateur, alors que Carlyle décrirait un « homme énergique qui vit et qui combat au milieu des réalités de la vie » (ibid., p. 733).

[178] *On Heroes* fut en fait publié en 1841, même si la série de conférences dont l'ouvrage est tiré est antérieure.

[179] *Ibid*., 736

Ainsi, bien que Carlyle n'ait pas, selon Montégut, influencé directement la France de son époque, il aurait été l'un des premiers à développer les idées sur les héros qui commençaient à apparaître simultanément dans tous les esprits. Ses écrits revêtent ainsi un caractère prophétique ou en tout cas précurseur. Montégut va plus loin, estimant que Carlyle aurait effectué un travail unique, consistant à démolir les idées de ses contemporains sur les héros, pour mieux les utiliser à ses propres fins. Alors que les hommes politiques utilisaient les grands hommes à des fins personnelles, Carlyle aurait privilégié les aspects remettant en cause le système contemporain, plus précisément le régime démocratique et les privilèges aristocratiques :

> Les jeunes *Tory* anglais, [...] les hégéliens, [...] les éclectiques [...], chacun à l'envi et pour les besoins de sa cause s'était plu à faire du héros un être providentiel. Les démocrates et les radicaux, qui ont une frayeur instinctive de tout ce qui n'est pas médiocre, n'avaient servi qu'à exalter le mérite des grands hommes, en les traitant de mauvais génies, génies ambitieux etc. Là-dessus, Carlyle arrive et dit : – Vous avez tous raison, seulement vous êtes égoïstes et menteurs ; vous vous passeriez parfaitement de grands hommes ! Si vous étiez obligés de leur obéir en fait peut-être parleriez-vous autrement ; mais, en théorie, vous vous en servez parfaitement pour appuyer vos intérêts de parti. Eh bien ! moi, je vais me servir de vos doctrines mêmes, je vais m'en servir contre la démocratie, je vais m'en servir pour fustiger les nonchalances et les paresses de l'aristocratie : je vais élever un culte aux héros ! – Le culte des héros n'est pas autre chose que le résumé de toutes les doctrines contemporaines sur les grands hommes, résumé entrepris pour démolir ces doctrines et les transformer en les ennoblissant[180].

Le point de vue de Carlyle est donc, selon Montégut, à la fois basé sur des influences universelles – qui ne seraient pas particulièrement françaises – et investi d'une originalité propre.

Les critiques anglophones et les limites du rapprochement saint-simonien

En Grande-Bretagne, la théorie des héros de Carlyle a parfois été comparée à celles de ses compatriotes – Shelley, Bacon, ou Coleridge[181] – et souvent à celles des penseurs allemands. Eric Bentley, notamment, dans son ouvrage sur le culte des héros, rapproche surtout Carlyle de Herder, de Nietzsche, de Bergson ou encore de Spengler[182]. Les liens avec l'idéologie française sont moins clairs. Cependant, les travaux de Hill Shine et de Benjamin H. Lehman – respectivement sur la proximité idéologique des saint-simoniens et de Carlyle, et sur les origines du culte

[180] *Ibid.*, 736-737

[181] Benjamin Harrison Lehman, *Carlyle's Theory of the Hero : Its Sources, Development, History, and Influence on Carlyle's Work. A Study of a Nineteenth Century Idea*, Durham, N. C. : Duke university Press, 1928, vi, 212 pp., pp. 130-168

[182] Eric Bentley, *A century of Hero-Worship, A Study of the Idea of Heroism in Carlyle and Nietzsche, with notes on Wagner, Spengler, Stefan George and D. H. Lawrence* (1944). Boston : Beacon Press, 1957, 271 pp. Voir notamment page 35.

carlylien des héros – sont susceptibles de fournir des pistes intéressantes[183].

Carlyle et les saint-simoniens : la même notion d'une nouvelle foi et d'un nouveau clergé ?

Hill Shine a montré la proximité des doctrines saint-simoniennes et de la pensée de Carlyle dans son ouvrage *Carlyle and the Saint-Simonians*, auquel on se référera utilement pour des détails supplémentaires. Il s'agira ici de reprendre dans leurs grandes lignes les éléments les plus pertinents de cette étude, afin de déterminer si l'idée d'une influence française dans le concept carlylien du héros est convaincante. Dans le chapitre « From the *French Revolution* to *Heroes* (1835-1841) »[184], notamment, Shine aborde la question de l'influence des saint-simoniens sur *On Heroes* et sur les ouvrages de la même période. D'emblée, Shine estime que l'idée d'une histoire cyclique, qui alternerait croissance et destruction, ainsi que foi et scepticismes est un emprunt de Carlyle aux saint-simoniens autant qu'à Goethe. Carlyle ne s'est pas inspiré exclusivement de son héros allemand, puisqu'il fait référence aux saint-simoniens[185]. De plus, les périodes destructrices et sceptiques dépeintes par Carlyle – la fin de l'empire romain et celle du système féodal catholique – correspondraient de très près à celles désignées par les saint-simoniens[186]. La démocratie serait pour Carlyle et les saint-simoniens une étape inévitable vers une nouvelle forme de gouvernement plus positive et moins anarchique[187]. Les grands hommes saint-simoniens et les héros carlyliens ont peut-être ceci en commun qu'ils favorisent le passage d'un cycle historique à un autre, exerçant une influence soit destructrive, soit constructive. Shine, cependant, décline de commenter cet aspect. Il renvoie à la place à l'ouvrage de Lehman[188], *Carlyle's Theory of the Hero : Its Sources, Development, History, and Influence on Carlyle's Work. A Study of a Nineteenth Century Idea*. Or, dans ce volume pourtant très complet, il n'est pas question une seule fois des saint-simoniens. Force est d'admettre que les liens saint-simoniens au culte des héros sont ténus, ou en tous cas limités aux aspects historiographiques.

[183]Hill Shine, *Carlyle and the Saint-Simonians, the Concept of Historical Periodicity*, *op. cit*., et Benjamin Harrison Lehman, *Carlyle's Theory of the Hero*, *op. cit.*

[184]*Ibid*., pp. 120-155

[185]Hill Shine remarque utilement que « Mirabeau » contenait une allusion aux saint-simoniens, que Mill aurait supprimée avant la publication de l'essai dans sa revue *Westminster Review*. Dans « The Parliamentary History of the French Revolution », Carlyle mentionne à nouveau le saint-simonisme, et, même si son commentaire n'est guère flatteur, il est clair que cette doctrine était néanmoins toujours présente dans son esprit (*ibid*. pp. 128-129).

[186]*Ibid*., p. 124

[187]*Ibid*., p. 126

[188]*Ibid*., p. 144

B. H. Lehman et la théorie d'une influence anglo-germanique déformée

B. H. Lehman, reconnu comme autorité par Shine et Cabau[189], mentionne très peu de sources françaises, se limitant essentiellement à de brèves références à Auguste Comte[190] et à La Bruyère[191]. Il n'évoque pas Victor Cousin, qui était pourtant la seule influence française mentionnée – de façon très allusive – par de Cessole dans sa préface à *On Heroes*[192] (du reste, Charles de Rémusat, disciple de Cousin et auteur occasionnel d'articles sur Carlyle, ne fait aucun rapprochement entre les deux penseurs). Lehman, après une enquête approfondie, abonde dans le sens de Montégut lorsque celui-ci considère le culte des héros carlylien comme le « résumé de toutes les doctrines contemporaines »[193]. Lehman croit notamment discerner une nette parenté avec Kant, Fichte et Goethe, mais leurs concepts seraient tellement mélangés chez Carlyle que ces auteurs ne les auraient pas reconnus[194].

La piste d'une proximité entre le culte carlylien des héros et l'idéologie française antérieure ou contemporaine semble s'arrêter là. En effet, les émules de Carlyle en France, comme Barrès ou Bloy[195], sont bien ultérieurs. Cependant, il est un penseur français que nul critique n'a songé à rapprocher de Carlyle dans le cadre de la théorie des héros. Michelet est parfois comparé à Carlyle pour son historiographie et ses travaux sur la Révolution[196], mais jamais pour ses idées sur la société contemporaine et sur la nécessité d'un nouveau clergé qui sortirait l'Europe d'une crise grave. Or, les théories sur les héros de Michelet et de Carlyle, dans la mesure où elle sont liées à des considérations sociales plus larges, se rejoignent sur bien des points.

---

[189]Hill Shine, *Carlyle and the Saint-Simonians, op. cit.,* p. 114 ; Jacques Cabau, *Carlyle ou le Prométhée enchaîné, op. cit.,* p. 164 et surtout pp. 460-461.

[190]Lehman consacre cinq lignes au calendrier positiviste des grands hommes d'Auguste Comte, principalement pour illustrer les principaux domaines reconnus où se distinguent les héros (religion, poésie, philosophie, guerre, gouvernement, industrie, science et arts). Cf B. H. Lehman, *Carlyle's Theory of the Hero, op. cit.*, p. 10

[191]Lehman reprend la définition de La Bruyère selon laquelle le héros est militaire, mais le grand homme de tous les métiers. *Ibid*., pp. 17-18

[192]Introduction à *Les Héros, op. cit.*, p. 10

[193]*Ibid*., pp. 130. Lehman cite notamment l'article de Montégut publié en 1850 dans la *Revue des deux mondes* (évoqué précédemment dans cette section).

[194]*Ibid.*, pp. 128-129

[195]Voir le chapitre 5, B, où les enthousiasmes critiques français pour Carlyle ont été traités.

[196]Dès les années 1850, Charles de Rémusat déclarait au sujet de Carlyle : « Il y a quelque chose de M. Michelet dans ce talent fantasque et passionné, dans ce laisser-aller de style et de pensée, dans cette personnalité qui s'abandonne et qui applique la diction et les procédés de Sterne à la peinture des plus sérieux, des plus solennels tableaux de l'histoire. » (« De Cromwell selon M. Carlyle et M. de Lamartine », *Revue des deux mondes, op. cit.*, pp. 1083).

Dans *Carlyle et la Pensée Latine* (*op. cit.*, p. 50), Alan Carey Taylor évoque également ce rapprochement, soulignant que les contemporains des deux penseurs avaient surnommé Michelet le « Carlyle français ». M. A. Aulard avait aussi mentionné la ressemblance dans son avertissement à la réédition de la traduction de Jules Roche, *Histoire de la Révolution française* (Paris : F. Alcan, 1912, 3 volumes).

3 Dénonciation d'une crise spirituelle et recherche de nouveaux héros : Carlyle et Michelet, prophètes de leur époque

Le Peuple (1846) de Michelet[197] et *Past and Present* (1843)[198] de Carlyle permettent de rapprocher deux penseurs qui conçoivent de la même façon leurs tâches d'historiens et d'observateurs sociaux, et qui concluent tous deux à la nécessité d'un nouveau clergé qui sauverait l'Europe de la crise spirituelle où elle s'est enlisée. Pour Michelet comme pour Carlyle, l'histoire est le moyen privilégié de contribuer de façon optimale au progrès de leur époque, et c'est ainsi que s'exprime leur engagement dans la société contemporaine[199]. S'étant fixé le même but, ils recourent également à des procédés très proches, refusant, pour reprendre les termes de Michelet, la « narration » ou « l'analyse », pour leur préférer une « résurrection » des faits historiques[200]. Il s'agira moins, dans cette étude, de s'intéresser à leurs ressemblances stylistiques qu'à la proximité de leurs idées d'un nouveau clergé de héros.

Dans les années 1840, Carlyle et Michelet sont alarmés par l'industrialisation galopante, la misère du peuple et les révoltes comme celles des Chartistes[201]. Tous deux sont convaincus que l'Europe, alors en plein essor industriel, est en fait le siège d'une grave crise spirituelle. C'est cette notion de crise qui sera analysée ici, à travers l'étude de *Past and Present* et du *Peuple,* et en mettant l'accent sur la solution, essentiellement basée sur les héros, promue par ces deux ouvrages. Carlyle et Michelet expriment presque simultanément leurs inquiétudes, déplorant une perte de la foi, l'avènement d'un « âge de la machine », et le déclin de la morale,

[197]Jules Michelet, *Le Peuple* (1846), Paris : Librairie Marcel Didier, 1946, 331pp.

[198]Thomas Carlyle, *Past and Present*, *op. cit.*

[199]Michelet explique à Quinet qu'en étant historien il travaille pour le Peuple même s'il ne travaille pas avec lui (*Le Peuple*, *op. cit.*, pp. 21-22). Quant à Carlyle, il écrit, dans une lettre du 24 septembre 1833 à John Stuart Mill, que l'histoire est le « grand poème » de son temps (CL VI, 446), et il estime que le héros contemporain, à savoir l'homme de lettres (*On Heroes*, *op. cit.*, pp. 383-385), se doit d'écrire à ce sujet ; de cette façon, les hommes pourront bénéficier des leçons d'une histoire où s'inscrivent en filigrane les desseins divins.

[200]Ces déclarations de Michelet (*Le Peuple*, *op. cit.*, p. 25) rejoignent les descriptions critiques de la verve de Carlyle. J. A. Froude écrit : « Et c'était là le don particulier de Carlyle : ramener les choses et les personnes mortes à la vie ; faire du passé à nouveau le présent, et nous montrer des hommes et des femmes jouant leur rôle sur la scène des mortels comme des créatures de chair et de sang, leurs personnages étant tout aussi vivants que ceux de Shakespeare (« And this was Carlyle's special gift – to bring dead things and dead people actually back to life ; to make the past once more the present, and to show us men and women playing their parts on the mortal stage as real flesh-and-blood human creatures, [...] with figures as completely alive as Shakespeare's ones. »), *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881*, *op. cit.*, II, 203-204. De même, Richard Garnett estime que Carlyle, loin de vouloir mettre en place un récit lisse et égal, adopte une démarche beaucoup plus énergique et haute en couleur, bien que désordonnée (Richard Garnett, *Life of Thomas Carlyle*, Londres : Robertson, 1887, xxviii, 186 pp., p. 82).

[201]Celles-ci font craindre à Carlyle une révolution britannique sur le modèle français, et, comme on l'a vu, il n'hésite pas à s'exprimer à ce sujet dans *Chartism* (*op. cit.*).

perceptible notamment par la disparition du goût pour le travail.

Perception d'une crise spirituelle européenne

Un même déclin spirituel ?

Dans un premier temps, il convient de s'assurer que la crise dénoncée par les deux penseurs de part et d'autre de la Manche est fondamentalement identique. L'idée d'un déclin européen, commune à Carlyle et Michelet, est illustrée dans leurs écrits par des éléments mythologiques et par la métaphore de l'ombre ou du sortilège maléfique. Ainsi, dans *Le Peuple*, Michelet écrit : « Eh bien ! je vois la France baisser d'heure en heure, s'abîmer comme une Atlantide. Pendant que nous sommes là, à nous quereller, ce pays enfonce. Qui ne voit, d'Orient et d'Occident, une ombre de mort peser sur l'Europe [...] »[202].

La métaphore de l'ombre et du soir qui descendrait sur l'Europe est récurrente dans *Le Peuple*[203] et trouve des échos dans *Past and Present* avec la métaphore de l'ensorcellement (« enchantment »[204]). Alors que Michelet utilise le mythe de l'Atlantide sur le point d'être engloutie, Carlyle évoque le roi Midas, qui a voulu que tout ce qu'il touche soit transformé en or et qui s'est ainsi retrouvé dans l'impossibilité de se nourrir : l'Angleterre serait selon lui dans une situation semblable, possédant des richesses inouïes mais aussi des ouvriers mourant d'inanition faute de travail, ou condamnés à la réclusion dans les Workhouses, institutions créées pour faire face au nombre croissant de pauvres, mais que Carlyle voit comme autant de Bastilles.

Ce déclin manifesté par la détresse ouvrière est assimilé par Michelet et Carlyle à une perte de la foi. « Nous avons perdu nos dieux ! », déclare Michelet[205], mais il ne semble pas s'agir de dieux particuliers, plutôt d'une espérance spirituelle. Cette affirmation recoupe la pensée de Carlyle, qui s'est détaché du Calvinisme de sa famille pour forger ses propres croyances. Comme Michelet, il évoque la perte de la religion et des valeurs spirituelles : « nous n'avons plus de religion », « nous 'avons oublié Dieu' », « nous avons doucement fermé nos yeux à la Substance

[202] *Le Peuple, op. cit.*, p. 27

[203] Par exemple : « Jeunes et vieux, nous sommes fatigués. Pourquoi ne l'avouerions-nous pas, vers la fin de cette journée laborieuse qui fait une moitié du siècle ?... Ceux même qui ont traversé, comme moi, diverses classes, et qui à travers toute sorte d'épreuves, ont conservé l'instinct fécond du peuple, ils n'en ont pas moins perdu sur la route, en luttes intérieures, une grande partie de leurs forces... Il est tard, je le sens, le soir ne peut tarder. Déjà l'ombre plus grande tombe du haut des monts. », *ibid.*, p. 118-119

[204] « enchanted fruit », *Le Peuple, op. cit.*, p. 7 ; « horrid enchantment », « enchanted », *Past and Present, op. cit.*, p. 8

[205] *Le Peuple, op. cit.*, p. 229

éternelle des choses, et les avons ouverts seulement aux Surfaces et aux Simulacres. »[206] Pour lui, il s'agit donc de revenir à un système de valeurs authentiques plus que de révérer un dieu spécifique. Carlyle déplore que l'appât du gain et le culte de l'argent – « Mammonisme »[207] – poussent les capitaines d'industries à affamer leurs semblables. On retrouve la même notion chez Michelet : selon Paul Viallaneix, « C'est l'argent qui gouverne ce nouveau tableau de la France que représente la première partie du Peuple[208] ». Pour Michelet comme pour Carlyle, l'homme de l'époque serait en déclin : de sobre et économe paysan, il serait devenu un ouvrier bon camarade et secourable, puis un fabricant actif, énergique, patriotique même, mais au fur et à mesure que ses coffres se sont remplis son âme s'est vidée[209]. Par ailleurs, les deux penseurs regrettent que l'amour, la « grande amitié », l'amour de la patrie, l'enthousiasme, la poésie et la religion ne soient plus au centre des préoccupations de l'époque[210].

Pour eux, cette crise spirituelle (et le culte de l'argent qui lui est inhérent) serait responsable de la misère du peuple. Ils dénoncent l'un comme l'autre l'injustice de la condition ouvrière : Carlyle remarque que le sort des ouvriers est moins enviable que celui des chevaux[211], qui sont eux assurés du gîte et du couvert ; et Michelet observe que les ouvriers, « ces hommes les plus mal nourris »[212], sont toujours les premiers à pâtir des difficultés économiques des fabricants prompts à baisser les salaires[213].

Michelet et Carlyle regrettent la mort de la petite industrie[214] qui était souvent synonyme de fierté et de goût pour le travail bien fait[215]. Michelet évoque l'image du rouage dans la machine, et de l'isolement dans le système collectif[216]. Carlyle critique « l'Age de la Machine »[217] et Michelet utilise un vocable très proche : « le Machinisme »[218]. Carlyle est très sévère envers une industrie qui produit à bas prix une vaste quantité de biens de qualité médiocre ; cela correspond

[206] « our religion is gone », « we 'have forgotten God' », « we have quietly closed our eyes to the eternal Substance of things, and opened them only to the Shews and Shams of things. », *Past and Present*, *op. cit.*, p. 139

[207] *Ibid*., pp. 147-151

[208] « Le Discours Religieux de Michelet dans *Le Peuple* », pp. 87-88, in *Actes du colloque « Michelet et Le Peuple* », tenu à l'Université de Paris X – Nanterre le 23.02.1975, Paris : Société des Etudes Romantiques, 1975, 95 pp., pp. 85-95.

[209] *Le Peuple*, *op. cit.*, p. 117

[210] Thomas Carlyle, « Signs of the Times », *op. cit.*, pp. 240-241 : Michelet, *Le Peuple*, *op. cit.*, p. 204

[211] Voir les toutes premières pages de *Past and Present.*

[212] *Le Peuple*, *op. cit.*, p. 48

[213] *Ibid*., p. 85

[214] *Ibid*., p. 48

[215] *Past and Present*, *op. cit.*, p. 206 ; *Le Peuple*, *op. cit.*, pp. 233-234

[216] *Le Peuple*, *op. cit.*, p. 125

[217] « the Age of Machinery », « Signs of the Times », *op. cit.*, p. 233

[218] *Le Peuple*, *op. cit.*, pp. 126 et 128

selon lui au « gospel of the cheap and nasty »[219]. Michelet est globalement plus favorable à l'industrie, admettant qu'elle est un grand facteur de progrès, car elle met à la portée des foules des objets d'utilité (drap de coton, robes d'indienne[220]) voire même des œuvres d'art[221], qui permettent de meilleures conditions de vie et, pourquoi pas, une plus grande joie de vivre. Cependant, Michelet reconnaît qu'il ne faut rien moins que cet avantage remarquable pour faire accepter « la dure condition dont il faut l'acheter » ; il évoque des « hommes-machines » qui ne vivent qu'à moitié, et qui sont tombés extrêmement bas[222]. L'humiliation du travailleur fait pendant à l'orgueil lié à la création des machines : « La merveille du Machinisme, ce serait de se passer d'hommes. »[223]

La mécanisation étendue aux rapports humains

Même s'il reconnaît que la France n'est pas aussi industrialisée que la Grande-Bretagne « où la population industrielle fait les deux tiers du tout »[224], Michelet postule l'existence en France d'une « classe industrielle » née de 1815[225], classe qui se caractériserait par une « tendance à la sensualité »[226]. Michelet estime que les machines ont fait perdre son âme à la société en asséchant les contacts humains[227]. Il mentionne une mécanisation du travail, de l'administration, de la politique, et craint même que le machinisme ne s'empare du « monde ailé de la fantaisie » (poésie, philosophie, travail littéraire) qui seul était resté libre[228]. Carlyle abonde dans son sens, lui qui avait écrit dès 1829 : « Les hommes sont devenus mécaniques dans leur tête comme dans leur cœur »[229]. Pour Carlyle aussi, donc, le « génie mécanique du temps » se serait « diffusé dans d'autres domaines » tels l'éducation, la religion et la culture nationale[230]. Michelet insiste sur le « vide de l'esprit » comme cause de l'abaissement de l'ouvrier d'usine, qui doit accomplir

[219]Thomas Carlyle, « Shooting Niagara : and after » (1867), in *Critical and Miscellaneous Essays*, vol. VII, Londres : Chapman and Hall, 1888, 244pp., pp. 200-241, p. 201
[220]*Le Peuple*, *op. cit.*, p. 73
[221]*Ibid.*, p. 57
[222]*Ibid.*, pp. 58-59
[223]*Ibid.*, p. 126
[224]*Ibid.*, p. 135
[225]*Ibid.*, p. 110
[226]*Ibid.*, p. 62. Michelet mentionne un puritain anglais (qui reste anonyme), enthousiaste à l'égard des manufactures qui aurait cependant convenu que « la chair s'y échauffe fort ».
[227]*Ibid.*, pp. 126-128
[228]*Ibid.*, p. 128
[229]« Men have grown mechanical in head and heart, as well as in hand », « Signs of the Times », *op. cit.*, p. 235
[230]« the mechanical genius of our time has diffused itself into quite other provinces.[...] Thus we have machines for Education [...]. Then, we have Religious machines [...]. National culture, spiritual benefit of all sorts, is under the same management. », « Signs of the Times », *op. cit.*, p. 234

un travail mécanique et sans grand intérêt[231]. Ce sont ces considérations générales sur l'homme et sur la société qui vont peu à peu déboucher sur une théorie des héros rédempteurs chez les deux penseurs.

Cette mécanisation de l'homme aurait dégradé ses valeurs morales, affectant ainsi sa conduite et ses facultés associatives : « la puissance morale d'association a perdu tout ce que gagnait la concentration mécanique. »[232], écrit Michelet. Il mentionne aussi le rapprochement des sexes, la température, et surtout une « cause morale » : dans un « monde de fer », face au froid et à la dureté du métal, l'homme serait tenté de se rapprocher d'autant plus de la femme. Par ailleurs, l'ouvrier brimé par le contremaître se sentirait si peu homme qu'il rechercherait l'exaltation d'une immense liberté, à savoir l'ivresse de l'amour[233]. La mécanisation encouragerait de plus l'inconstance. L'ouvrier captif et prompt à « l'ennui » et à « l'étourdissement »[234] se sentirait emprisonné. De ce fait, il éprouverait un besoin de changement qui le conduirait à une grande inconstance, amoureuse ou professionnelle[235]. Carlyle souhaite une plus grande « permanence » dans les rapports humains, et consacre un chapitre entier de *Past and Present* à cette notion[236]. L'homme devrait abdiquer son droit au changement et persévérer dans la voie conjugale ou professionnelle dans laquelle il a fait serment de s'engager[237]. Michelet défend l'idée des formes anciennes d'association basées sur les traditions plutôt que la banque et l'usure[238], et il évoque même un désir de revenir à des formes plus anciennes de mariage où le travailleur enrichi ne s'épuiserait pas à divertir son épouse par des sorties le soir[239].

[231] *Le Peuple, op. cit.*, p. 67

[232] « Les machines (je n'excepte pas les plus belles, industrielles, administratives), ont donné à l'homme, parmi tant d'avantages, une malheureuse faculté, celle d'unir les forces sans avoir besoin d'unir les cœurs, de coopérer sans aimer, d'agir et de vivre ensemble, sans se connaître ; la puissance morale d'association a perdu tout ce que gagnait la concentration mécanique. », *ibid.*, p. 128

[233] *Idib.*, p. 63

[234] *Idib.*, p. 60

[235] *Idib.*, p. 63

[236] *Past and Present, op. cit.*, pp. 274-278

[237] *Ibid.*, p. 277

[238] *Le Peuple, op. cit.*, pp. 220-229

[239] *Ibid.*, pp. 213-219

A la recherche d'une solution et d'une élite

Le passé, arbre de vie du présent

Pour Carlyle comme pour Michelet, le remède passe par l'histoire, à travers laquelle Dieu se manifesterait[240] ; Carlyle écrit au sujet de la Révolution : « les profondeurs de l'Eternité apparaissent à travers les *fissures* de cette section du Temps en proie à tant de *convulsions* ; – comme elles le font à travers toutes les sections du Temps, bien qu'elles ne soient pas aussi visibles aux faibles yeux. »[241]

C'est donc dans le passé qu'il convient de chercher des solutions salvatrices pour le présent[242] : ce principe est reflété par le titre même de l'ouvrage *Past and Present*, et Michelet l'invoque pour justifier sa démarche dans *Le Peuple*[243]. « L'histoire tout entière est là pour répondre », explique-t-il[244]. Les périodes de crises seraient d'ailleurs liées selon lui à une abdication des sciences humaines : la Révolution française aurait pâti du fait qu'elle considérait l'histoire comme la « science des faits morts »[245] ; au lieu de renier son passé, la France aurait alors dû se ressaisir. Carlyle est aussi d'avis que la France n'a pas su tirer les leçons de son histoire et n'est devenue qu'une « fête des Vanités » – image que l'on trouve également dans *Le Peuple*[246]. Si les crises coïncident avec un oubli de l'histoire, il s'agit donc, pour les résoudre, de « remonter son passé » – pour reprendre l'expression de Michelet[247] – afin de « reprendre foi ». Carlyle se fixe les mêmes buts dans *Past and Present*, utilisant l'image d'Igdrasil, l'arbre de vie de la mythologie nordique, pour expliquer comment passé, présent et futur sont liés[248].

Les remèdes qu'ils préconisent semblent à première vue très proches, mais, s'il s'agit d'utiliser les leçons du passé, s'inspirent-ils de la même période ? Michelet renonce à retracer l'his-

---

[240] *Ibid.*, p. 259

[241] « the depths of Eternity look through the *chinks* of that so *convulsed* section of Time ; – as through *all* sections of Time, only to dull eyes not so visibly », lettre du 24 septembre 1833 à John Stuart Mill, CL VI, 446

[242] L'histoire est pour Carlyle « la Lettre d'Instructions que les vieilles générations écrivent et transmettent aux nouvelles de manière posthume. », « On History again » (1833), *op. cit.*, p. 92

[243] « J'apporte l'observation du présent [...] me tenant dans la généralité légitime de la masse, je la relie sans peine à son passé [...] Prenant ainsi ce peuple dans son présent et son passé, je vois ses rapports nécessaires se rétablir avec les autres peuples, à quelque degré de civilisation ou de barbarie qu'ils soient parvenus. Ils s'expliquent tous entre eux, et se commentent. », *Le Peuple*, *op. cit.*, pp. 142-143

[244] *Ibid.*, p. 229

[245] *Ibid.*, p. 254

[246] *Ibid.*, p. 256. La fête des Vanités est une image récurrente dans les écrits de Carlyle, dans les lettres rédigées lors de son premier voyage à Paris (voir chapitre I, B, 2 de cette étude) comme dans *The French Revolution*, où il est question d'une vanité nationale (FR II, 277 et 370 par exemple).

[247] *Le Peuple, op. cit.*, p. 260

[248] *Past and Present, op. cit.*, p. 42

toire de l'humanité dans un seul ouvrage, mais explique que la critique du présent par le passé a été très éclairante pour obtenir les résultats qu'il expose[249]. Quant à Carlyle, il décide de centrer son étude sur une communauté de moines du XIIe siècle dont les valeurs lui semblent particulièrement édifiantes. Le Moyen Âge constitue le « passé » idéal de *Past and Present*, alors que Michelet n'a pas de mots assez durs pour fustiger ce « temps haineux » qui aurait consacré l'inégalité et l'injustice[250]. De même, Carlyle et Michelet diffèrent lorsqu'il s'agit d'évaluer la place de l'époque actuelle. Carlyle estime que les XVIIIe et XIXe siècle, étant des époques destructrices et sans Dieu, ne perdureront guère dans les annales de l'histoire[251]. En revanche, Michelet est convaincu que « Notre siècle aura une grande gloire », réhabilitant l'enfant, l'animal et la fraternité[252]. Pour Carlyle, la Révolution n'aurait fait que détruire[253], offrant des résultats rapidement visibles mais selon lui peu glorieux. Pour Michelet, la Révolution ne trouva simplement rien à détruire[254]. Carlyle et Michelet se rejoignent pour estimer que la Révolution est entrée en possession d'un « monde vide »[255]. Afin de combler ce vide spirituel, tous deux souhaitent voir émerger une nouvelle élite composée de « grands hommes »[256], une aristocratie du talent[257]. Les héros de l'histoire leur servent de modèles : Michelet évoque l'« aristocratie » des « hommes héroïques de l'antiquité ou du Moyen Âge », tous des « hommes d'action »[258].

Une nouvelle élite

Ainsi, à travers des raisonnements proches sur la société de leur époque, Carlyle et Michelet suivent des cheminements parallèles qui les mènent à la même conclusion : une « nouvelle élite » pourrait selon eux améliorer la situation critique dans laquelle se trouvent leurs nations respectives. A ma connaissance, ce parallélisme n'a jamais été relevé, et pourtant, il s'agit plus que de simples points communs : c'est une démarche tout entière qui unit les deux penseurs.

Cependant, on a vu que, s'ils décident de s'inspirer de l'histoire, Carlyle et Michelet choi-

[249] *Le Peuple*, *op. cit.*, pp. 143-144
[250] *Ibid.*, pp. 126, 168, 230
[251] *Past and Present*, *op. cit.*, p. 168, et *On Heroes*, *op. cit.*, p. 398
[252] *Le Peuple*, *op. cit.*, p. 180
[253] Cette idée est récurrente dans des écrits comme *On Heroes*, ou encore « Diderot » (voir la section B, 2 de ce chapitre).
[254] *Le Peuple*, *op. cit.*, p. 255
[255] *Ibid.*, p. 254
[256] *Ibid.*, p. 111, *Past and Present*, *op. cit.*, pp. 30-31 et 38-39
[257] *Past and Present*, *op. cit.*, pp. 32-37
[258] *Le Peuple*, *op. cit.*, p. 148

sissent des périodes radicalement différentes. De même, il faudra déterminer si leur nouvelle élite se composerait ou non des mêmes hommes. Dans *Past and Present*, Carlyle estime que les « anciens guides » (prêtres et prophètes) ont été remplacés par des « guides modernes ». Ces derniers – journalistes, économistes, hommes politiques et auteurs de pamphlets – ne sauraient rendre son bonheur à une nation qui a oublié Dieu et les voies de Dieu[259]. Pour Carlyle, une nouvelle « aristocratie de talent » doit émerger et restaurer la sagesse collective :

> Si les luttes convulsives du dernier demi-siècle ont appris une vérité à la pauvre Europe convulsée qui lutte, c'est peut-être celle-ci, essence d'autres vérités innombrables : Que l'Europe requiert une véritable Aristocratie, un véritable Clergé, ou elle ne pourra continuer d'exister[260].

Michelet s'accorde avec Carlyle sur la notion d'une « classe » indispensable[261] d'hommes sages et cultivés, mais il apporte des nuances considérables quant à leur profil idéal. Pour lui, les esprits cultivés ne sont pas tous désirables : ils sont par exemple responsables plus que le peuple des horreurs de la Terreur. « L'homme d'études » (auquel Michelet s'assimile) doit sortir de son aveuglement pour chercher un « rajeunissement » dans la source de vie que sont le peuple et l'instinct populaire[262]. Si Carlyle et Michelet insistent tous deux sur la nécessité d'éduquer le peuple, ils n'en attendent pas nécessairement les mêmes résultats. Pour Michelet, si la réflexion s'abstenait de mépriser l'instinct comme elle l'a fait jusqu'alors, le « divorce du monde » entre l'instinct et la réflexion serait alors réparé[263]. Les conceptions du peuple chez Carlyle et Michelet diffèrent totalement : pour l'un, le peuple ne saurait se gouverner[264], et tout repose sur la juste autorité de l'élite intellectuelle, dont le génie est « le don inspiré de

[259] *Past and Present*, *op. cit.*, p. 32

[260] *Ibid.*, p. 240

[261] *Ibid.*, p. 34 ; *Le Peuple*, *op. cit.*, pp. 111, 197

[262] *Le Peuple*, *op. cit.*, pp. 118, 127, 197

[263] *Ibid.*, pp. 131, 191. Les hommes de génie auraient d'ailleurs des affinités naturelles avec les simples et les enfants, voire même une « parenté secrète » (pp. 182, 184), la bonté, la simplicité, la douceur étant « le fond du génie » (pp. 86, 192). Michelet estime qu'« [...] il n'est point d'homme de génie qui, pour l'excellence du cœur, ne soit un héros. » (p. 196). Si l'homme d'études doit emprunter au peuple, ce dernier aurait tort de « sortir de son cœur, où est sa force, pour aller emprunter aux classes supérieures des abstractions, des généralités » (p. 146). Son ignorance du langage convenu et des formules serait au contraire souhaitable (p. 158). Selon Michelet, les vieux paysans et les femmes du peuple atteignent par leurs réflexions solitaires un degré de sagesse extrême, cumulant « deux choses qu'on croit ordinairement très distinctes et même opposées, la sagesse du monde et l'esprit de Dieu » (p. 149). Les simples, et surtout l'enfant – plus que tout autre peut-être – permettent de connaître les « dons les plus hauts de l'instinct du peuple », dont ils sont les interprètes : inspiration, divination, simplicité du cœur qui est selon lui la plus haute forme de poésie morale (p. 157).

[264] Le contraste est saisissant entre Michelet et Carlyle, qui ne conçoit les foules et le peuple primitif que comme des agitateurs stupides. On peut comparer par exemple les descriptions de divertissements populaires par Carlyle et par Michelet, respectivement dans « Conversations with William Knighton » (op. cit., pp. 911-912) et dans *Le Peuple* (op. cit. p. 263) : Michelet évoque la même âme et le même cœur sous le même drapeau, ainsi que l'amour de la patrie ; à l'inverse, Carlyle ne voit que stupidité, animalité, et superficialité.

Dieu »[265] ; pour l'autre, le peuple – ou ce qu'il choisit de nommer le peuple, à savoir l'instinct et le sentiment national, ou encore l'amour et la chaleur sociale[266] – est la source première d'espoir.

Même s'ils ne peuvent se mettre d'accord sur la composante « populaire », Carlyle et Michelet assignent tous deux une mission à la nouvelle élite, l'âme de l'homme de génie étant « la cité intérieure sur laquelle nous devons modeler la cité extérieure »[267]. Un idéal paternaliste se dessine chez les deux penseurs. Pour Carlyle, le gouvernement idéal peut recourir à la force pour obliger les individus à suivre le droit chemin[268], mais il ne saurait tout faire, et les capitaines d'industrie doivent le suppléer en organisant le travail de façon humaine[269]. Michelet évoque un idéal explicitement patriarcal dans les relations entre patron et ouvrier[270], et condamne le laissez faire, déclarant : « L'apparition récente de l'idée d'égalité a tué (pour un temps) l'idée qui l'avait précédée, celle de protection bienveillante, d'adoption, de paternité. »[271]. Carlyle déplore également la froideur du laissez faire ainsi que l'injustice de la loi de l'offre et de la demande qui aboutissent à une déresponsabilisation du patron et à des conditions injustes pour l'ouvrier[272].

Outre une plus grande « justice » de salaire et des conditions de travail, le peuple, devrait, selon Carlyle comme Michelet, recevoir une meilleure éducation[273]. Carlyle insiste d'ailleurs sur la présence dans le nouveau clergé d'une classe enseignante qui serait suprême, et Michelet lui fait écho quand il évoque, admiratif et nostalgique, le « sacerdoce » du professeur sous la Révolution[274]. L'idéal de Michelet serait non pas l'éducation donnée par les villes, raffinée mais contraire à la nature, mais plutôt une « éducation harmonique qui fonderait la patrie même

[265] *Past and Present, op. cit.*, p. 288
[266] *Le Peuple, op. cit.*, p. 139
[267] *Ibid*., p. 194
[268] Pour Carlyle, la démocratie ne saurait désigner la véritable aristocratie de talent, seulement de faux héros, et il convient donc de recourir à des formes plus autoritaires de gouvernement pour le bien de tous. Pour lui, la véritable liberté de l'homme est d'être guidé, de force si nécessaire, sur le droit chemin (*Past and Present, op. cit.*, pp. 211, 214). Le moyen de réconcilier despotisme et liberté serait donc d'avoir un despotisme juste (*ibid*., p. 278). Carlyle évoque d'ailleurs l'idéal du despote éclairé sous lequel se rangerait le nouveau clergé (*ibid*., p. 281).
[269] *Ibid*., pp. 267-269
[270] Pour Michelet, ces relations idéales sont mises en place par deux catégories de patrons : les très petits fabricants qui vivent avec l'ouvrier, et les maisons très puissantes à l'abri des inquiétudes ordinaires du commerce. Les manufacturiers seraient les moins sensibles car leurs familles ne voient les ouvriers que de très loin (*Le Peuple, op. cit.*, p. 87).
[271] *Ibid*., p. 226
[272] *Past and Present, op. cit.*, pp. 178, 186-187 et 210
[273] *Ibid*., pp. 16-19, 262 ; *Le Peuple, op. cit.*, p. 103
[274] *Past and Present*, p. 241 ; *Le Peuple*, pp. 103-104

au cœur de l'enfant[275] ». Dans *Past and Present*, Carlyle estime que l'éducation du peuple est indispensable, mais s'il espère comme Michelet que cette éducation permettra d'affermir le système, c'est par un biais fort différent : il escompte que le peuple éduqué se rendra compte de l'absurdité de la démocratie et du bien-fondé d'un gouvernement par une élite intellectuelle[276].

On peut s'interroger sur le caractère pratique des réformes proposées par les deux historiens. Carlyle, lui, est d'avis que son rôle n'est pas de fournir des solutions, mais de montrer les problèmes[277]. Michelet a la même démarche mais s'inquiète bien davantage des critiques qu'il est susceptible de recevoir à ce sujet. Cependant, il est prêt à se voir reprocher « des paroles vagues, une banale sentimentalité, des remèdes moraux, métaphysiques », car il estime que la France n'a pas besoin de remèdes traitant des symptômes distincts, mais plutôt d'un remède spirituel global qui prenne en compte la totalité du corps social[278]. Si c'est ce même type de remède – principalement théorique – que préconise Carlyle, les modèles qu'il propose sont quant à eux bien concrets, puisqu'il s'agit d'autres pays européens.

Des individus aux nations héroïques : le rôle de la France et de la Grande-Bretagne dans le salut de l'Europe

La démarche de Carlyle et de Michelet va plus loin que la simple recherche d'individus héroïques, puisque ce sont des modèles nationaux qu'ils finissent par envisager. Leurs regards se portent tout naturellement de l'autre côté de la Manche, et ils attribuent respectivement des rôles à la France et à la Grande-Bretagne dans le salut européen. Malgré son enthousiasme pour la « variété des génies nationaux »[279] qui serait un don de Dieu, Michelet exprime une certaine méfiance. Il serait vain selon lui de chercher ses amis ailleurs, que ce soit chez les Anglais ou les Allemands ; la France serait le seul ami sûr des Français, car les autres nations

[275] *Le Peuple, op. cit.*, pp. 136, 249

[276] *Past and Present, op. cit.*, pp. 103, 253

[277] « Qu'est-ce qui doit être fait, Comment gérer ce problème des classes ouvrières ? Les Editeurs ne sont pas là avant tout pour dire Comment. » (« What is to be done, How that alarming problem of the Working Classes is to be managed ? Editors are not here, foremost of all, to say How. », *ibid.*, p. 266)

[278] « La critique m'attend au premier mot, et elle m'impose silence : 'vous avez fait en cent et quelques pages un long bilan des misères sociales, des servitudes attachées à chaque condition. Nous avons patienté, dans l'espoir qu'après les maux, nous saurions enfin les remèdes. A des maux si réels, si positifs, tellement spécifiés, nous attendons que vous opposerez autre chose que des paroles vagues, une banale sentimentalité, des remèdes moraux, métaphysiques. Proposez des réformes précises ; dressez, pour chaque abus, une formule nette de ce qu'il faut changer ; adressez-la aux chambres... ou, si vous en restez aux plaintes, aux rêveries, il vaut mieux retourner à votre moyen âge que vous n'auriez pas dû quitter.' », *Le Peuple, op. cit.*, p. 140

[279] *Ibid.*, p. 259

ne peuvent lui pardonner d'avoir voulu délivrer le monde cinquante ans plus tôt, à l'occasion de la « Révolution », qui est devenue selon lui synonyme de « France »[280]. Carlyle adopte la même distance : l'Angleterre doit demeurer pacifique et ne pas ajouter aux agressions auxquelles la France a déjà dû faire face, mais il ne suggère pas pour autant une coopération directe ; il s'agit plutôt d'observer et de tirer des leçons de l'histoire outre-Manche[281].

Carlyle et Michelet établissent tous deux une hiérarchie entre les nations européennes. Michelet place la France et l'Angleterre au sommet, sur un pied d'égalité : ces deux nations ont vu leurs « dissidences intérieures » (et par là il entend surtout les diverses nationalités au sein de la nation) se résorber et ont pu dès lors affirmer clairement leurs caractères nationaux respectifs et se distinguer du monde plus qu'elles ne l'avaient jamais fait[282]. L'Allemagne et les autres nations tenteraient encore de les suivre sur cette voie. Pour Carlyle, les deux nations européennes les plus éminentes et les plus proches l'une de l'autre sont, non pas la France et la Grande-Bretagne, mais l'Allemagne et la Grande-Bretagne, qu'il considère comme des peuples « teutons » par opposition aux peuples « celtiques » comme la France ou l'Italie[283]. Comme souvent, Carlyle et Michelet partent des mêmes prémisses (ici l'existence de peuples celtiques et teutons) pour arriver à des conclusions opposées. Pour Carlyle, les peuples teutons (Allemagne, Angleterre) sont supérieurs aux races celtiques, représentées, entre autres, par la France, l'Italie, ou même l'Irlande. Pour Michelet, ce qu'il appelle « l'élément celtique »[284] est positif, et la France serait le seul pays à avoir su fusionner correctement l'élément celtique et le romain, alors que l'Allemagne et l'Angleterre auraient échoué à intégrer la tradition romano-chrétienne et démocratique, présentant ainsi un désaccord de vie et de principe.

Chez Michelet, la description des caractères nationaux est assez systématique : l'Angleterre a ses machines, l'Allemagne ses systèmes et l'Italie ses œuvres d'art ; la France, elle, aurait le talent de l'invincible espérance, doublée de dons de visionnaire[285]. Pour Michelet, la France est une « grande patrie » parce qu'en elle nous trouvons à la fois le représentant des libertés du monde et le pays sympathique entre tous, l'initiation à l'amour universel[286]. De telles déclara-

[280] *Ibid*., pp. 28-29
[281] *Past and Present, op. cit.*, pp. 260, 293
[282] *Le Peuple, op. cit.*, pp. 230-231
[283] Cette question de la hiérarchie carlylienne des peuples européens est abordée plus en détail dans le chapitre suivant.
[284] *Le Peuple, op. cit.*, p. 249
[285] *Ibid*., pp. 242-244
[286] *Ibid*., p. 236

tions offrent un contraste saisissant avec le point de vue beaucoup plus mitigé de Carlyle envers son propre pays[287] ; il estime par exemple que si les Anglais sont les plus sages en action, ils sont les plus stupides en paroles. Critique envers la Grande-Bretagne, Carlyle n'est pas à l'abri des systématisations et des clichés : il conçoit le Français comme bavard et gesticulant, condamnant aussi à l'occasion sa frivolité et sa sensualité[288]. Michelet est d'un avis totalement opposé : la « tendance à la sensualité » caractérise l'âge industriel, et l'Angleterre, plus industrialisée que la France, y succomberait plus facilement[289].

La Grande-Bretagne, pays le plus industrialisé d'Europe

L'Angleterre, au titre de pays le plus industrialisé d'Europe, sert d'exemple type à Michelet. La société anglaise est celle qui aurait vu le plus de changements de classes, avec des effets néfastes, et il convient de ne pas l'imiter[290]. De surcroît, dans l'industrie, l'Angleterre se serait montrée la rivale, non l'amie de la France, mais cette dernière aurait tout de même triomphé, grâce à l'art et au goût pour le beau, voire pour la fantaisie, qui font qu'« elle vend »[291]. L'Angleterre pour Michelet demeure synonyme de « rivalité étrangère »[292] voire même d'« anti-France » ; il fustige ceux qui veulent copier la politique, la littérature ou l'art anglais empreint selon lui de raideur et de gaucherie[293]. Et si l'on admire l'Angleterre pour ses richesses, on tend à oublier « ses millions de mendiants »[294]. Michelet déplore le travail des enfants dans les manufactures, encouragé selon lui par Pitt, et il estime que la France doit en tirer une leçon si elle ne veut pas voir son peuple s'affaiblir à l'instar du peuple anglais, pourtant jadis athlétique[295]. Il ironise sur les rêves de l'industrie anglaise, qui souhaiterait une seule machine et un seul homme pour la remonter[296]. Michelet étend sa critique à l'agriculture anglaise, plus favorable aux seigneurs qu'aux paysans, à l'opposé du mariage français de la terre et de l'homme[297]. Les

[287]Rappelons que, malgré ses origines écossaises, Carlyle utilise toujours les termes « l'Angleterre » et « les Anglais » pour signifier la Grande-Bretagne et les Britanniques.
[288]*Past and Present, op. cit.*, pp. 160-161
[289]*Le Peuple, op. cit.*, pp. 62-63
[290]*Ibid*., pp. 153-155
[291]*Ibid*., p. 89
[292]*Ibid*., p. 122
[293]*Ibid*., p. 240-241
[294]*Ibid*., p. 241
[295]*Ibid*., p. 65
[296]*Ibid*., p. 128
[297]Michelet déclare que « La terre de France appartient à quinze ou vingt millions de paysans qui la cultivent ; la terre d'Angleterre a une aristocratie de deux mille personnes qui la font cultiver. », *ibid*., pp. 32-33

attaques de Michelet ressemblent à celles de Carlyle contre l'aristocratie anglaise oisive, qui fait cultiver ses terres par d'autres pendant qu'elle chasse la perdrix[298]. Quant aux systèmes associatifs, en Angleterre, des rivaux peuvent s'associer pour le profit tout en se haïssant ; en France il faut une « société d'amis », ce qui est à la fois un « désavantage industriel » et une « supériorité sociale ». L'union est celle des esprits, non celle de la mollesse et de l'habitude ou d'une recherche effrénée du profit[299]. Là encore, on retrouve des échos de la critique par Carlyle d'une Angleterre en proie au Mammonisme, ou culte de l'argent et recherche sans scrupule du profit[300] .

Malgré les comparaisons entre la France et la Grande-Bretagne qui affleurent très régulièrement dans *Le Peuple*, Michelet refuse catégoriquement d'imiter quelque nation que ce soit, car on ne peut sans danger s'approprier un « corps étranger » voire même, dans le cas de l'Angleterre, « une chose [...] ennemie »[301]. Michelet estime en effet que la France copiant « ce qu'on peut appeler l'anti-France, l'Angleterre » marcherait « au rebours de son histoire »[302]. Seuls les Ecossais échappent à la critique de Michelet, et sont décrits comme « nos alliés, les montagnards d'Ecosse », ou encore les « vieux amis de la France »[303] ; paradoxalement, Michelet établit une plus grande différence entre Angleterre et Ecosse que l'Ecossais Carlyle lui-même, qui parle toujours du sort de « l'Angleterre » pour signifier la Grande-Bretagne.

Le rôle messianique de la France

Si un pays doit être imité, c'est la France, et Michelet entreprend de la défendre contre des jugements passés trop sévères. Elle se serait montrée nue aux autres nations, et ses défauts auraient été amplifiés par ses propres écrivains ; Michelet emploie l'image du « verre grossissant » et de la « loupe » sans merci[304]. Il entreprend également de réfuter des accusations qui sont celles de Carlyle ; refusant l'image de Français « gesticulants », « querelleurs », ou encore « frivoles », Michelet écrit :

> L'Europe aristocratique se plaît à confondre le peuple de France avec les peuples imaginatifs et gesticulateurs, comme les Italiens, les Irlandais, Gallois, etc. Ce qui l'en distingue d'une manière très-forte et très-tranchée, c'est que dans ses plus grands écarts, dans ses

[298] *Past and Present, op. cit.*, pp. 176-183, p. 179 en particulier
[299] *Le Peuple, op. cit.*, p. 227
[300] Ibid., pp. 147-151
[301] *Le Peuple, op. cit.*, pp. 239-240
[302] *Ibid.*, p. 240
[303] *Ibid.*, p. 138
[304] *Ibid.*, pp. 7-9, 137

> saillies d'imagination, dans ce qu'on aime à appeler ses accès de Don Quichottisme, il garde le bon sens. Aux moments les plus exaltés, une parole ferme et froide indique que l'homme n'a pas perdu terre, qu'il n'est pas dupe lui-même de son exaltation[305].

Il est intéressant de noter que Carlyle et Michelet conçoivent tous deux l'existence de peuples européens « imaginatifs et gesticulateurs », sans s'accorder quant aux membres de ce groupe : Michelet, par exemple, inclut les Gallois mais exclut les Français[306]. Pour Michelet, la France se distinguerait des autres nations par le talent unique de l'invincible espérance, doublée de dons de visionnaire[307]. Utilisant de façon récurrente la métaphore de la lumière, il déclare par exemple : « Ma lumière d'abord, qui ne me trompera pas, c'est la France. »[308]. « Pontife du temps de lumière », la France pour Michelet « fut et doit être le salut du genre humain »[309]. Michelet utilise des formules telles que « La France est une religion », ou « La France est l'enfant de l'Europe »[310]. On peut rapprocher cette dernière expression d'une affirmation de Carlyle selon laquelle « La France est le grand terrain d'essai [de l'Europe] »[311]. A chaque révolution française, en particulier celle de 1848, les espoirs du penseur écossais sont ravivés et il estime que les autres pays devront suivre l'exemple de la France et se régénérer par le même baptême du feu. Chez Carlyle comme chez Michelet, on trouve donc – au moins temporairement – l'image d'une France rédemptrice, qui donnerait sa vie pour le salut du reste du monde[312]. « La patrie, ma patrie peut seule sauver le monde », écrit Michelet[313]. On trouve, dans un écrit un peu plus tardif de Carlyle, l'expression de « Peuple Messie » (« Messiah People ») pour qualifier les Français, mais il sous-entend que ce statut est illusoire[314].

Quoi qu'il en soit, les deux historiens s'accordent pour considérer la Révolution française

---

[305] *Ibid.*, p. 147
[306] *Ibid.*, p. 147
[307] *Ibid.*, pp. 242-244
[308] *Ibid.*, p. 121
[309] *Ibid.*, p. 147
[310] *Ibid.*, p. 245
[311] « France is the great scene of practice », lettre de Carlyle à John Stuart Mill, datée du 18 juillet 1833, CL VI, 414
[312] *Le Peuple, op. cit.*, p. 268
[313] *Ibid.*, p. 271
[314] « Le Peuple Français s'était vanté d'être, nonobstant ce qu'il n'était pas, du moins les « soldats de la liberté » élus, qui prenaient la tête de toutes les créatures dans cette quête, du moins ; et il était devenu, comme ses orateurs, éditeurs et littérateurs le lui enseignaient diligemment, un Peuple dont les baïonnettes étaient sacrées, une sorte de Peuple Messie, sauvant malgré lui un monde aveugle, et gagnant pour lui-même une gloire terrestre et même céleste fort considérable. » (« The French People had plumed themselves on being, whatever else they were not, at least the chosen « soldiers of liberty, » who took the lead of all creatures in that pursuit, at least ; and had become, as their orators, editors and litterateurs diligently taught them, a People whose bayonets were sacred, a kind of Messiah People, saving a blind world in its own despite, and earning for themselves a terrestrial and even celestial glory very considerable indeed. »), *Latter Day Pamphlets* (1850) (édition Chapman and Hall de 1888), *op. cit.*, p. 4

comme un des tournants de l'histoire du monde : pour Michelet, les deux grandes rédemptions légendaires de la patrie française auraient été accomplies par Jeanne d'Arc et par la Révolution[315] ; pour Carlyle, les deux transitions majeures entre les trois grands actes de l'histoire seraient la Réforme protestante et la Révolution[316]. Et si Michelet, on l'a vu, utilise l'Angleterre comme exemple de ce qu'il faut éviter dans le processus d'industrialisation, Carlyle se sert de la France comme modèle à ne pas imiter en matière révolutionnaire. Il est en effet convaincu que les tensions et les émeutes liées à la misère et à l'oisiveté forcée du peuple anglais pourraient déboucher sur une révolution selon le modèle français de 1789.

Pour conclure sur Carlyle et Michelet, on peut dire que leurs pensées sociales ont en commun une compassion et une préoccupation pour le sort du peuple – et des ouvriers en particulier – ayant sombré dans la misère et le désespoir. Tous deux s'accordent pour identifier la crise comme un vide spirituel, la mécanisation affectant les rapports humains. Ils semblent préconiser le même remède, enraciné dans l'observation de l'histoire, et reposant sur l'émergence d'une aristocratie de talent. Cependant, ils divergent quant à l'inspiration nécessaire – divine pour Carlyle, populaire pour Michelet – de cette élite cultivée. Le titre de leurs ouvrages, *Le Peuple* et *Past and Present* est d'ailleurs éloquent : Michelet met l'accent sur le rôle du peuple, Carlyle sur l'observation du passé et les liens organiques entre passé présent et futur ; leurs « héros » respectifs sont le peuple et l'histoire. Ils se rejoignent pour considérer que la nation de l'autre est le futur possible – et peu enviable – de la sienne. Ainsi, Michelet souhaite éviter une dérive vers une déshumanisation progressive qui laisserait les ouvriers exsangues, tandis que Carlyle met en garde contre une exaltation soudaine et potentiellement sanglante. Malgré une méfiance voire une aversion pour le pays de l'autre – pour l'Angleterre rivale de toujours, pour les Français querelleurs et gesticulants – il émerge de la pensée de Carlyle et Michelet l'idée d'un devenir inextricablement lié de la France et de l'Angleterre. Il ne fait aucun doute pour eux que la crise est européenne, et capitale, et les événements qui suivent donnent à leurs écrits un caractère prophétique, puisqu'en 1848, les révolutions font rage dans toute l'Europe. Carlyle s'enthousiasme d'ailleurs beaucoup initialement pour la révolution française de 1848, dans laquelle il voit le possible renouveau dont l'Europe a besoin.

[315] *Le Peuple, op. cit.*, p. 267
[316] *On Heroes, op. cit.*, pp. 354, 461

Conclusion

Ce chapitre a permis de montrer l'importance de la France dans la construction du Culte des Héros carlylien. Les aspects théoriques présentent un parallélisme avec la pensée de Michelet, et avec l'évolution de l'opinion populaire en France, telle qu'elle est décrite par Emile Montégut. Aussi, surtout, les exemples qui alimentent l'argumentation de Carlyle sont souvent français. Au fil des ans, celui-ci s'est constitué un panthéon de héros français, et, qu'il choisisse ou non de les considérer comme héros à part entière et de leur donner une place d'honneur dans *On Heroes*, il se sert de leurs caractéristiques pour définir son idéal héroïque. Les héros français lui permettent notamment d'affiner la distinction entre héroïsme en puissance et héroïsme en acte : Diderot ou encore Rousseau disposaient notamment d'un potentiel héroïque que leur époque ne leur permit pas d'exprimer. La perception carlylienne des héros français s'avère d'une certaine façon presque aussi mitigée que les opinions françaises sur Carlyle : dans les deux cas, des réserves et des doutes sont exprimés. On frôle souvent l'exception, par exemple dans le cas de l'enthousiasme d'Hippolyte Taine et de Victor Basch pour Carlyle, ou de l'admiration persistante de Carlyle pour Napoléon ou Rousseau. On a vu que les réticences de Carlyle étaient dues principalement à son rejet de l' « ère mécanique » et de la frivolité ambiante qui étaient selon lui l'apanage de la France au XVIIIe et même au XIXe siècle. Dans le cas des Français, les difficultés ont résidé certes dans l'obstacle de la langue et du style, mais aussi dans le contexte politique. Il est temps de voir pourquoi, en particulier dans le contexte des années 1930, les théories de Carlyle sur les nations ont pu susciter une désaffection considérable.

Quatrième partie

La France en tant que nation

Après la question des héros individuels, reste celle de la France dans son ensemble, en tant que nation. Il s'agira de déterminer comment celle-ci est représentée dans l'œuvre de Carlyle : Présente-t-elle des différences notoires par rapport aux autres peuples ? Quelles caractéristiques, réelles ou imaginaires, lui sont-elles attribuées, et avec quel effet ? Joue-t-elle un rôle particulier, d'une part dans la vision carlylienne de l'Europe, et d'autre part dans la pensée de Carlyle et sa maturation ? Carlyle est parfois qualifié sommairement de francophobe, mais c'est surtout en raison de ses écrits tardifs, où la France, pays celtique, peut sembler en mauvaise place dans la hiérarchie des nations qui se dessine – de façon plus implicite que systématique – au fil des ans et des pages. Dans un premier temps, il s'agira donc de déterminer quels sont le statut et les attibuts prêtés à la nation française dans les ouvrages généraux de Carlyle. Ces caractéristiques françaises – féminité, frivolité, dissipation – mêlées à la notion d'une supériorité allemande, sont d'autant plus importantes qu'elles sont responsables non seulement des accusations de francophobie à l'égard de Carlyle, mais aussi, surtout, de la tentative de récupération ultérieure de son idéologie par les régimes fascistes des années 1930.

Cette vision d'ensemble des nations, en particulier européennes, est rendue possible par des textes comme *Latter-Day Pamphlets* ou « On the Latter Stage of the French-German war ». Cependant, ceux-ci font partie de l'œuvre tardive de Carlyle, et donc de ses écrits souvent considérés comme réactionnaires ou du moins contestables. *The French Revolution*, à défaut de présenter un portrait global de la France au sein des autres nations, a l'avantage d'illustrer le point de vue de Carlyle sur la France à un stade médian dans sa carrière, au moment où il était peut-être le plus imprégné de ses lectures et de ses impressions françaises. Par ailleurs, cet ouvrage long offre une vision extrêmement détaillée et approfondie qui permet d'analyser le point de vue de Carlyle dans toute sa complexité. Considéré tantôt comme républicain, tantôt comme anti-républicain[1], *The French Revolution* regorge de paradoxes représentatifs de la vision carlylienne de la France : une étude détaillée de cet ouvrage est donc susceptible de mettre au jour des éléments clés pour la lecture et l'interprétation de la pensée de Carlyle. Ainsi, il utilise des images et des métaphores animales pour décrire le peuple, tout en faisant preuve de compassion, voire d'admiration pour les nobles patriotes et leur juste cause ; sauvagerie et brutalité côtoient noblesse d'âme et exploits salutaires. Les femmes françaises constituent un

[1]Voir par exemple les points de vue respectifs d'Alexis François Rio et de Léon Bloy analysés plus loin dans ce chapitre.

exemple particulièrement fort de ce paradoxe, puisqu'elles sont des figures féminines au sein d'un pays que Carlyle considère comme essentiellement féminin, à l'inverse de l'Allemagne virile.

Au delà des paradoxes, une image frappante et récurrente est celle de la catastrophe naturelle, qu'il s'agisse de déluge, d'inondation, de raz de marée, de tremblement de terre, ou d'éruption volcanique. Ces images de la révolution comme un phénomène inévitable constituent peut-être la clé de la vision paradoxale de Carlyle : les actions des révolutionnaires sont loin d'être toujours louables mais elles sont inévitables au regard des circonstances ; ainsi, le peuple peut être tout à la fois sauvage et noble, instrument meurtrier du destin et pays modèle élu. C'est peut-être la raison pour laquelle la Révolution, qui finit par faire figure de vaisseau naufragé, constitue un sujet aussi stimulant pour les premiers pas de Carlyle en tant qu'historien.

Chapitre 7

Place et représentations de la nation française

Après avoir analysé la fonction des héros français dans la pensée de Carlyle, ainsi que les relations individuelles de ce dernier avec les intellectuels français, il est essentiel d'aborder ses rapports avec la nation française dans son ensemble, et ses perceptions collectives du peuple français. L'objectif de ce chapitre est de montrer que, si la France n'occupe guère une place de prestige au sein de la hiérarchie carlylienne des nations, les représentations du peuple français, dans les ouvrages qui lui sont spécifiquement consacrés, ne sont pas systématiquement négatives, et en aucun cas empreintes de francophobie.

Il est assez difficile de cerner les notions de nation et de peuple dans la pensée de Carlyle, ce dernier ne les définissant pas explicitement. Selon son contemporain Ernest Renan, une nation ne serait pas basée sur des principes dynastiques, ethniques, linguistiques ou religieux, mais sur la reconnaissance d'un passé commun et la volonté d'un futur ensemble. La nation serait une âme, un principe spirituel qui devrait son existence à un plébiscite de tous les jours[1]. Le désir d'une vie commune étant si essentiel, Renan était d'avis que la population de l'Alsace-Lorraine, en 1870-71, aurait dû décider par référendum de son rattachement soit à l'Allemagne, soit à la France[2]. Or, Carlyle, loin de partager cette opinion, était en faveur du rattachement à l'Allemagne. Il justifie ce point de vue dans son article « On the Latter Stage of the French

[1]Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?* (1869), Paris : Mille et une nuits, 1997, 48 pp., pp. 17-35

[2]Ces notions de volonté commune de vie ensemble, et de consultation populaire sont plus que jamais d'actualité : le 21 mai 2006, les Monténégrins votèrent à 55,4 % en faveur de l'indépendance de leur pays vis-à-vis de la Serbie, et cette décision fut entérinée à l'échelle internationale, même par la Serbie.

German war » par des arguments avant tout historiques, recensant les torts de la France, mais aussi par des éléments ethniques. Le texte a été analysé dans le chapitre 4, auquel on pourra se référer pour plus de détails. Rappelons ici que Carlyle souhaitait voir l'Allemagne consolidée en une seule nation (« welded into a nation »[3]). Son argumentation était basée sur l'analyse de plusieurs siècles d'histoire, au cours desquels la France aurait été une fort mauvaise voisine et une piètre gestionnaire, indigne de conserver l'Alsace-Lorraine. Les arguments ethniques affleurent à deux reprises : Carlyle considère que sous Louis XI la Bourgogne aurait dû être rattachée à « sa vieille mère teutonne » et non à la France, « sa belle-mère cupide »[4] ; plus loin, il estime que la race allemande, et non la race gaélique, a un rôle important à jouer dorénavant dans l'histoire du monde, et doit à ce titre recevoir davantage de territoires européens[5]. Un autre texte de Carlyle, *The Guises*, qui traite aussi de la Lorraine, fait intervenir les facteurs historiques[6], mais aussi linguistiques[7] voire dynastiques[8]. Ces éléments sont fort éloignés de ceux que préconise Renan, même si Carlyle le rejoint partiellement en invoquant le désir d'un futur commun lors du siège de Strasbourg sous le règne de Charles-Quint[9]. Le terme de nation sera donc utilisé ici au sens large, pour tenir compte de tous les facteurs invoqués par Carlyle ; le peuple sera l'ensemble des individus qui composent cette nation.

A La France dans la hiérarchie des nations carlylienne

Il s'agit ici de montrer la place de la France dans la hiérarchie des nations inhérente à la pensée de Carlyle. L'enjeu est double : d'une part, il est important de connaître la place accordée par Carlyle à la France au sein des nations, pour bien comprendre les représentations qu'il donne

[3] « On the Latter Stage of the French German war », *op. cit.*, p. 251

[4] « her old Teutonic mother », « her grasping step-mother », *ibid.*, 243)

[5] *Ibid.*, p. 249

[6] *The Guises* étant analysé dans le chapitre 4 de cette étude, on rapellera simplement le passage suivant : « Considérons la Lorraine comme étant un territoire allemand, mais qui développe de plus en plus de contacts avec la France, et qui a eu (depuis le XVè siècle, ou antérieurement ?) plus ou moins les mêmes frontières que sur les cartes modernes ».
Texte original : « Consider Lorraine is German country but getting more and more French connexion, and to have had (since perhaps the 15th Century, or earlier ?) somewhat the same boundaries as in modern maps », *The Guises*, *op. cit.*, p.14.

[7] On peut rappeler notamment la citation suivante : « Et certains soutiennent que la meilleure population de France est à ce jour allemande de langue française ; ce qui, je pense, est probablement le cas. ». Texte original : « And some say the best population of France is at this day German speaking French ; which I dare say is probably the case. », *The Guises*, p. 21.

[8] Carlyle consacre plusieurs pages, au début de cette ébauche d'ouvrage qu'est *The Guises*, à la généalogie des ducs de Guise, et notamment à leur alliance avec l'Ecosse.

[9] *Ibid.*, p. 20-21

de ce pays ; d'autre part, les idées de Carlyle sur les « races »[10] méritent d'être étudiées car elles expliquent en partie son manque de popularité en France, et sont essentielles pour évaluer la pertinence d'un renouveau des études carlyliennes en France.

Carlyle, sans avoir de système pré-défini, évoque souvent la supériorité d'un peuple sur un autre, manifestant des préjugés assez courants à l'époque. La notion d'une supériorité germanique, présente dans plusieurs écrits de Carlyle, a été responsable en grande partie de la désaffection et du manque d'intérêt pour Carlyle des années 1930 à nos jours. Il n'est absolument pas le propos de cette étude de défendre, en aucune façon, les idées de Carlyle sur une hiérarchie possible des races. Il semble simplement important d'examiner ces idées, leur origine, et leur portée, afin de déterminer dans quelle mesure la récupération de la pensée de Carlyle par les régimes fascistes est cohérente, et de savoir si les idées de Carlyle ont encore une pertinence à l'heure actuelle, indépendamment des notions que l'on pourrait qualifier – de façon anachronique – de racistes. Il en va de l'avenir des études carlyliennes, car ce sont de telles affiliations anachroniques au fascisme qui ont largement contribué à diminuer la renommée de ce penseur jadis considéré comme l'un des piliers idéologiques de son époque.

Représentatif de ses contemporains victoriens, Carlyle est aussi à bien des égards l'un des derniers penseurs du XVIIIe siècle, capable également de réflexions originales et uniques. En étudiant le concept de nation et de race chez Carlyle, on peut donc s'attendre à la fois à identifier des idées répandues dans bien des esprits à l'époque, mais aussi à trouver des formes plus atypiques voire extrêmes de ces notions. Il sera essentiel de définir ce que Carlyle et les Victoriens entendaient par le mot « race » , et voir dans quelle mesure – et à partir de quand – les théories de Gobineau et Darwin ont pu faire évoluer cette notion. Un tournant semble s'amorcer vers 1850, au moment où deux essais anti-abolitionnistes de Carlyle provoquent un tollé général. Ces écrits reflètent des idées pour le moins controversées, comme elles le seront de plus en plus vers la fin de la carrière de Carlyle. Cependant, ils ne sont pas sans refléter l'approche paternaliste des Victoriens, et ils présentent des éléments égalitaires inattendus : au sein de l'éthique du travail de Carlyle, un homme blanc oisif est au moins aussi condamnable qu'un homme noir inactif, et la liberté de tous deux consiste à être guidés – par la force si nécessaire – dans le droit chemin du labeur. Ce traitement identique suggère une égalité démentie par le fait que seul un homme

[10] Il sera inévitable d'employer le mot « race » dans cette section, dans le sens du XIXe siècle, que l'on définira, afin de rendre compte de faits historiques.

blanc, sage et industrieux, peut servir de guide.

La hiérarchie des races selon Carlyle opère à deux niveaux : entre Blancs et Noirs, puis au sein des nations européennes. Carlyle semble rejoindre une idée qui affleure dans la pensée européenne du XIXe siècle : celle de races féminines et masculines complémentaires. Mais l'originalité du penseur écossais, par rapport à des idéologues comme Gustave d'Eichthal, est qu'il ne projette pas masculinité et féminité sur les races respectivement blanche et noire. Il songe surtout aux races « teutonne » et « gallique »[11]. Des écrits tels que son histoire de Frédéric le Grand montrent comment la notion de race (et de caractéristiques nationales qui en découleraient) a pu influencer l'écriture de l'histoire européenne.

1 Place des différents peuples dans les textes de Carlyle

Utilisation et évolution du terme « race » dans les écrits de Carlyle

Ce n'est guère qu'à partir des années 1850 que le mot « race » au sens de subdivision de l'espèce humaine devient répandu. Il apparaît en même temps que le terme « civilisation », et tous deux servent notamment à légitimer les entreprises coloniales, affirmant la supériorité d'un groupe sur un autre. En 1853-1855, le célèbre *Essai sur l'Inégalité des races humaines* de Gobineau fournit à une partie des élites européennes une justification à laquelle elles aspiraient. Les Britanniques, à la tête de leur légendaire empire, sont particulièrement en quête de telles validations, malgré – ou peut-être à cause de – l'abolition relativement récente de l'esclavage dans leurs colonies[12]. Cependant, rien ne laisse penser que Carlyle ait lu Gobineau, et il convient donc d'émettre des réserves quant à l'emploi du terme « race » dans sa pensée. Il a en effet publié la majorité de ses œuvres principales lorsque les nouvelles théories sur la race et sur l'espèce humaine émergent. Il s'y intéresse peu, et lorsque paraît *L'Origine des Espèces* (1859), Carlyle – alors sexagénaire – dit éprouver une profonde antipathie pour Charles Darwin. Il est pourtant l'ami de son frère aîné Erasmus[13], qu'il dit lui préférer intellectuellement. Pour Carlyle, Charles Darwin n'aurait fait que reprendre des théories de son grand-père, dont le dicton

[11] Le terme « gallic » employé par Carlyle sera traduit ici par « gallique », mot rare emprunté au latin, qui signifie « relatif à la Gaule, aux Gaulois ».

[12] L'abolition de l'esclavage dans l'empire britannique avait été entérinée en 1833, mais beaucoup restaient opposés, et prolixes en prédictions de désastres.

[13] Erasmus Alvey Darwin (1804-1881), médecin de formation, fréquentait assidûment les cercles littéraires londoniens.

était déjà, souligne-t-il, « *Omnia ex Conchis* » (ce qu'il traduit par « tout vient des huîtres »). Carlyle conclut en déclarant : *« L'Origine des espèces* est incroyable à mes yeux, en ce qu'elle indique la stupidité capricieuse de l'humanité ; je n'ai jamais pu en lire une seule page, ou gaspiller la moindre pensée à ce sujet. »[14] Le compagnon de promenade de Carlyle durant les vingt dernières années de sa vie, son biographe J. A. Froude, explique : « Il refusait la transmutation des espèces de Darwin, car il ne la considérait pas prouvée ; il luttait contre elle, mais je voyais ses craintes qu'elle puisse se révéler vraie. »[15]

Peu ouvert aux théories nouvelles, Carlyle semble avoir un rapport au vocable « race » ancré dans le XVIIIe siècle ou du moins dans la première moitié du XIXe siècle. Selon l'*Oxford English Dictionary*, ce n'est qu'en 1842, dans *The Natural History of Man* de James Cowles Prichard, que le terme « race » est employé pour désigner un groupe de personnes ou de tribus qui formeraient une ethnie distincte[16]. Auparavant, le mot « race » était surtout utilisé pour signifier famille, dynastie, ou type de personnes : ainsi l'emploie le plus souvent Carlyle. Dans les mille pages environ de *The French Revolution*, il existe quatre occurrences seulement, dont le sens reste vague et général. Carlyle l'utilise pour désigner la dynastie des Bourbons, mais aussi un type d'ouvriers habiles ou encore des imposteurs sans scrupule : « race des Bourbons », « des artisans malins [...] êtres d'une race merveilleuse », « race d'usurpateurs »[17]. Les emplois du mot demeurent rares, même si Carlyle ne se prive pas par ailleurs de décrire le peuple français et ses caractéristiques nationales voire ethniques[18].

En 1838, lors d'une conférence sur la civilisation européenne, Carlyle manifeste cependant pour la première fois une connaissance de ce qu'il nomme « la Doctrine des Races », par rapport à laquelle il prend des distances considérables, la présentant comme une théorie non vérifiée, voire marginale. Ainsi, parlant des origines du peuple grec, il écrit :

> Quant à leur physionomie particulière au sein des nations, ils [les Grecs] étaient sous certains rapports un peuple extrêmement intéressant, mais sous d'autres entièrement faibles et peu sympathiques. Des personnes versées dans les spéculations nommées la Doctrine des

[14] « Wonderful to me, as indicating the capricious stupidity of mankind ; never could read a page of it, or waste the least thought upon it.»,Thomas Carlyle, *Reminiscences* (1881), *op. cit.*, p. 137.

[15] « He refused Darwin's transmutation of species as unproved ; he fought against it, though I could see he dreaded that it may turn out true. », J. A. Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, 1834-1881*, *op. cit.*, II, 259

[16] Toujours selon l'*OED* (1989, seconde édition), Charles Kingsley utiliserait le mot de la même façon dans *The Heroes* en 1868.

[17] « race of Bourbons » (FR II, 253), « cunning workmen [...] wondrous race of creatures » (FR I, 10), « race of Quacks » (FR I, 430 et II, 331).

[18] Le terme « gaélique » (« Gaelic ») est souvent utilisé pour décrire les traits spécifiques au peuple français. Cf FR I, 414-415 et II, 6, 113, 366, 370, 427-428.

> Races ont fait cette remarque, selon laquelle les Pelasgi étaient d'origine Celtique. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il existe de remarquables similitudes de caractère entre les Français et ces Grecs[19].

Carlyle s'attarde alors sur la véhémence et l'impétuosité des Grecs, surpassées selon lui par nul autre, si ce n'est les Français. Carlyle reconnaît des caractéristiques nationales, telles que le paradoxe grec entre la sauvagerie des mœurs et la délicatesse de goût, ou le talent français pour l'élégance rhétorique et les exercices frivoles[20]. Ses remarques sur le caractère et la langue française n'ont cependant rien d'original puisqu'elles reprennent principalement celles de Madame de Staël[21]. Surtout, il convient de noter que Carlyle ne fait pas usage une seule fois du mot race en dehors de ce passage.

En 1841, dans son ouvrage *Les Héros, le culte des héros et l'héroïque dans l'histoire*, le mot « race » est employé quatre fois par Carlyle pour décrire les civilisations et les peuplades, principalement européennes, qui ont donné naissance à ses héros favoris. Ainsi, Odin est décrit comme l'un des Teutons les plus remarquables de sa race[22], et les hommes du nord, dont il est issu, sont représentés comme « une véritable et vaillante race d'hommes, authentique et ancienne »[23]. De même, Mahomet est dépeint comme faisant partie d'une race d'hommes à l'image de leur pays, sauvage, magnifique et inaccessible[24]. L'emploi du mot « race » semble dénué de contenu idéologique fort ; il reflète une assimilation relativement anodine du terme dans le vocabulaire courant de l'époque. D'ailleurs, dans les deux essais de Carlyle contre l'abolition de l'esclavage[25], le terme « race » n'apparaît pour ainsi dire jamais, même pour décrire les habitants de couleur des colonies britanniques. Paradoxalement, c'est en l'absence du mot race qu'une notion de hiérarchie raciale s'ébauche chez Carlyle.

---

[19] « As to their peculiar physiognomy among nations, they [the Greek] were in one respect an extremely interesting people, but in another unamiable and weak entirely. It has been somewhere remarked, by persons learned in the speculations called the Doctrine of Races, that the Pelasgi were of Celtic descent. However this may be, it is certain that there is a remarkable similarity in character of the French to these Greeks. », Thomas Carlyle, *Lectures on the History of Literature*, *op. cit.*, p. 6

[20] *Ibid*., p. 8

[21] Madame de Staël, *De l'Allemagne*, *op. cit.*, voir par exemple I, 45-46 ou 56

[22] *On Heroes*, *op. cit.*, p. 265.

[23] « A right valiant, true old race of men. », *ibid*., p. 267

[24] *Ibid*., p. 282.

[25] Thomas Carlyle, « The Nigger Question » (1849) et « Shooting Niagara : and after ? » (1867), *Critical and Miscellaneous Essays*, Londres, Chapman and Hall, 1888, vol. 7, respectivement pp. 79-110 et 200-241.

Le scandale des écrits anti-abolitionnistes de Carlyle

Les essais anti-abolitionnistes « The Nigger Question » et « Shooting Niagara : and after ? » comportent des vocables racistes de nos jours, tels que « nègre » (« nigger ») ou « négro » (« negro »). Ils étaient répandus et communément acceptés au XIXe siècle, même chez les abolitionnistes les plus progressistes, comme John Stuart Mill. Il en va de même pour « Quashee », nom de baptême utilisé par Carlyle pour désigner tous les Noirs. Ces pamphlets ont ceci d'exceptionnel qu'ils marquent le début d'une participation plus active de Carlyle au débat politique de son temps. Le premier de ces textes est un précurseur des *Latter-day Pamphlets*, ouvrage où, Carlyle critique son époque, et en particulier la société victorienne, laquelle se révèle choquée et finit par le désavouer[26]. Qu'y a-t-il donc de si choquant dans ces pamphlets pour que l'opinion publique, qui ne s'était que partiellement et récemment ralliée à la cause abolitionniste, se déclare scandalisée ?

Dans « The Nigger Question », les idées de Carlyle sont présentées sous couvert d'anonymat, puisqu'il prétend reproduire un discours d'origine inconnue, copié de la main d'un certain « Dr Phelim M'Quirk » ; le prénom, « Phelim », n'est pas sans rappeler « flim flam » c'est-à-dire « n'importe quoi » (absurdités déguisées en bon sens), et le nom de famille, « M'Quirk », contient « quirk », qui signifie « bizarrerie ». Ce procédé, qui consiste à utiliser comme intermédiaire un protagoniste mystérieux au nom humoristique, est cher à Carlyle depuis l'écriture de son roman philosophique *Sartor Resartus*[27]. Même si l'on peut soupçonner que leurs points de vue sont souvent interchangeables, l'auteur ne cautionne pas nécessairement tous les dires de son narrateur imaginaire. Carlyle se sent donc libre d'adopter un style ou des opinions plus extrêmes voire provocateurs que ceux qui seraient normalement les siens. Carlyle précise d'ailleurs, par l'intermédiaire de l'éditeur supposé de l'article : « nous avons accepté cet article [...] sans cautionner le moins du monde les doctrines et les notions étranges qui y sont évoquées. Voici des vues pour le moins insolites des Droits des Nègres. »[28]

[26]Rappelons qu'après *Latter-day Pamphlets*, Carlyle suscite toujours un respect affectueux, mais on considère ses nouvelles productions au mieux avec scepticisme. Même s'il a toujours été convaincu que ses ouvrages ne seraient jamais des best-sellers (*Reminiscences*, *op. cit*., p.103), Carlyle est déçu par l'attitude du public. Conscient que beaucoup considèrent sa réputation ruinée, il remarque avec humour que certains l'accusent même d'abuser du whisky (*ibid.*, p.103 ; Carlyle, s'il fumait volontiers sa pipe, ne buvait pratiquement pas d'alcool).

[27]Dans ce premier ouvrage, le nom du principal protagoniste Teufelsdrockh, d'inspiration allemande, signifie « crotte du diable ». Carlyle continue d'utiliser ce procédé jusque dans son dernier livre majeur, *History of Friedrich II*, où Gelehrte Dummkopf (« l'imbécile instruit »), est l'illustration du mauvais historien.

[28]« The Nigger Question », *op. cit.*, p. 79.

Dans ce pamphlet virulent et pittoresque, l'orateur fictif décrit les Noirs des Antilles, qui viennent d'être émancipés, se complaisant dans l'oisiveté et se gorgeant de potiron. Au sein de cette image récurrente du festin, la physiologie de l'homme noir est décrite d'une manière que l'on qualifierait – de façon anachronique – de raciste, puisqu'il est question d'« excellentes mâchoires de cheval » et de « museau »[29]. Le narrateur de Carlyle décrit des anciens esclaves plongés jusqu'aux oreilles dans la citrouille, et conclut amèrement :

> Nos beaux Noirs chéris sont enfin heureux, et ne travaillent guère si ce n'est des dents ; lesquelles, dans ces excellentes mâchoires de chevaux qu'ils ont, ne les trahiront pas[30] !

Cette comparaison n'est pas sans rappeler les considérations de l'époque sur la physionomie. Carlyle y attachait quelque importance : lorsqu'il avait écrit son histoire de la Révolution française, il s'était réjoui d'avoir trouvé des portraits de révolutionnaires, reflètant selon lui leurs qualités morales et intellectuelles : les traits de Danton auraient traduit sa souffrance, le noble visage romain de Condorcet ses vertus[31]. Carlyle est également en faveur d'un culte des héros qui le pousse à vouloir préserver l'image des grands hommes et à devenir l'un des fondateurs de la National Portrait Gallery d'Edimbourg. Vers la fin de sa vie, il promeut l'élaboration d'une statue de John Knox, à partir de ses rares portraits, car il pense qu'une représentation est capitale pour que son héros continue de vivre pour la postérité. Si Carlyle écrit à une période où la phrénologie est encore populaire, il est néanmoins conscient de l'absurdité des relations supposées entre caractéristiques physiques et intellectuelles ; il se moque par exemple du grand-père de son épouse, qui pense que les personnes de petite taille ne sont bonnes à rien[32].

Mais la portée de l'image du cheval va bien au-delà. Carlyle est ici rendu amer par le sort misérable des ouvriers anglais, qu'il a dénoncé auparavant dans *Past and Present* : il les a décrits ensorcelés, emprisonnés dans les terribles maisons pour les pauvres ; il s'est insurgé de ce que les chevaux sont mieux traités que ces ouvriers, car ils sont sûrs d'avoir à manger et un toit au-dessus de leurs têtes. Carlyle juge insupportable que les ouvriers anglais soient moins bien lotis que des chevaux – ou que d'anciens esclaves, qui prennent alors sous sa plume six ans plus tard des allures de chevaux. Cela lui est d'autant plus intolérable qu'il pense que les esclaves pourraient, par leurs labeurs, soulager la misère des travailleurs de la métropole.

---

[29] *Ibid.*, pp. 81-83 (expressions récurrentes).

[30] «Our beautiful Black darlings are at last happy ; with little labour except to the teeth, which surely, in those excellent horse-jaws of theirs, will not fail !», *ibid., pp. 81*. Notons aussi l'insistance sur l'allitération «beautiful Blacks» (elle aussi récurrente, pp 81 et 82 et suivantes).

[31] CL VI, 331-332 (lettre à John Stuart Mill du 22 février 1833)

[32] *Reminiscences*, *op. cit.*, p. 113

Il ne s'agit pas ici de juger et encore moins d'excuser les propos de Carlyle, mais de les replacer dans le contexte d'une époque et d'une œuvre. Or, ce qui le pousse à utiliser des mots aussi violents, c'est la misère des classes laborieuses anglaises, directement parallèle à l'abondance oisive des colonies depuis l'émancipation. C'est cette paresse que Carlyle trouve dangereuse, tant pour les Noirs que pour les Blancs. Le danger pour les Blancs est économique et humain : c'est à grand renfort de capitaux, en arrachant le pain de la bouche de ses travailleurs, que la Grande-Bretagne peut maintenir les colonies dans leur état actuel. Les récoltes de sucre pourrissent sur pied, à un moment où la Grande-Bretagne (en particulier l'Irlande) en a le plus grand besoin ; les Antilles reconnaissantes se devraient de l'aider à son tour.

L'oisiveté des anciens esclaves pose un problème économique aux Blancs, mais les dangers pour la population de couleur ne sont pas moindres : la Grande-Bretagne risque de faire venir davantage de Noirs dans ses colonies[33], afin de modifier la loi de l'offre et de la demande au niveau de la main-d'œuvre. Cet état de fait ne pourra résulter que dans la création d'une nouvelle « Irlande noire »[34], où le prix du potiron aura tellement augmenté que tous souffriront de famine.

Indépendamment des intérêts pratiques et économiques, cette oisiveté est contraire à l'éthique du travail de Carlyle. Celui-ci pense en effet que les hommes doivent travailler au mieux de leurs capacités. Dans *Past and Present*, il insiste sur le fait que la mission de tout homme sur Terre est de travailler selon ses aptitudes. La devise centrale de l'ouvrage, « Travailler c'est Révérer » (« Work is Worship »), signifie que le moyen de rendre justice au créateur de l'univers est le travail. Dans cette perspective, tous les hommes sont égaux, quelle que soit leur couleur, et le pamphlet « The Nigger Question » se montre paradoxalement égalitaire dans ce domaine. En effet, travailler honnêtement au maximum des capacités qui nous ont été conférées serait « le devoir éternel de tout homme, blanc ou noir » et la finalité de tout individu en ce monde[35]. La véritable liberté consiste selon Carlyle à effectuer de gré ou de force un travail compétent pour gagner sa vie, et ce droit s'applique à tous les hommes, peu importe leur couleur :

> Et je prie le Ciel constamment, pour que tous les hommes, le plus blanc comme le plus noir, le plus riche comme le plus pauvre, dans d'autres régions du monde, acquièrent exactement

[33]Cette prédiction de Carlyle s'est partiellement réalisée, car nombreux furent les travailleurs indiens et chinois partis travailler dans d'autres territoires coloniaux que les leurs.

[34]« a *Black Ireland* », « The Nigger Question », *op. cit.*, p. 83

[35]« This is the everlasting duty of all men, black or white, who are born into this world. To do competent work, to labour honestly according to the ability given them ; for that and for no other purpose was each one of us sent into this world», *ibid.*, p. 85

> ce même droit, le droit divin d'être obligés (si « autorisés » ne suffit pas) à accomplir le travail pour lequel ils sont destinés, et qu'ils ne restent pas oisifs une minute de plus, dans une vie qui est si courte, et où l'oisiveté se transforme rapidement en putréfaction[36].

Cette déclaration semble suggérer une égalité théorique entre Blancs et Noirs, qui doivent tous mériter leur pitance en travaillant selon les capacités que Dieu leur a données. Peut-être influencé par l'éthique protestante, Carlyle voit dans le travail et ses obligations « la loi éternelle de la nature pour l'homme », et surtout un « dessein des dieux »[37].

La tâche de guider les hommes (blancs ou noirs) faibles et incapables de se gouverner sur le chemin du travail devrait selon Carlyle échoir à une élite intellectuelle méritante. Cette élite – et l'on voit là les limites de l'égalitarisme de Carlyle – se constituerait exclusivement d'hommes blancs. Un passage dans « The Nigger Question » suggère une hiérarchie basée sur la sagesse, où l'homme noir serait tout en bas :

> Si exactement l'Homme le plus Sage se trouvait au sommet de la société, et en deuxième le deuxième plus Sage, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on atteigne le Nègre de Demerara (à partir duquel on descendrait, en passant par le cheval et ainsi de suite, il n'y a pas de doute jusqu'ici), alors nous serions dans un monde parfait, qui produirait le maximum extrême de la sagesse[38].

Tout au long du pamphlet, on retrouve ce paradoxe entre d'un côté l'égalité théorique des Noirs et des Blancs devant le travail et l'oisiveté, et d'un autre côté la notion sous-jacente que les Noirs sont inférieurs, en particulier du point de vue de la sagesse, de l'intelligence et de la volonté. Carlyle imagine même une sorte de prière subliminale qui émanerait de l'homme de couleur, et qui dirait « force-moi ! »[39]

Le manque d'autodiscipline des anciens esclaves est un thème récurrent, et la solution de Carlyle est paternaliste : il insiste sur le besoin de la population locale d'être guidée (il répète le terme anglais de « guidance »). Cependant, même les abolitionnistes les plus fervents (tels Cotton Mather) et les philanthropes contemporains (voire légèrement ultérieurs) comme Charles Kingsley exprimaient de fortes réserves quant à la capacité des Noirs émancipés à se gouverner ; ils préféraient souvent les considérer comme des mineurs sous la tutelle salvatrice des Blancs. Carlyle va tout de même plus loin qu'eux quand il évoque un même « droit » des Blancs et des

[36] « And I incessantly pray Heaven, all men, the whitest alike and the blackest, the richest and the poorest, in other regions of the world, had attained precisely the same right, the divine right of being compelled (if « permitted » will not answer) to do what work they are appointed for, and not to go idle another minute, in a life which is so short, and where idleness soon runs to putrescence. », *ibid., p. 87*

[37] « the eternal law of Nature for a man », « meaning of the Gods », *ibid., p 86*

[38] « If precisely the Wisest Man were at the top of society, and the next-wisest next, and so on till we reached the Demerara Nigger (from whom downwards, through the horse, &c., there is no question hitherto), then this were a perfect world, the extreme maximum of wisdom produced in it. », *ibid., p. 90*

[39] « Compel me ! », *Ibid., p 86*

Noirs à être forcés de travailler.

De surcroît, quand Carlyle invoque la nécessité pour certains hommes blancs d'être guidés comme les anciens esclaves noirs, il entend des catégories bien spécifiques, comme les Irlandais. C'est ce que suggèrent les *Pamphlets du dernier jour*, ouvrage que Carlyle écrit juste après « The Nigger Question » :

> Les Noirs des Antilles sont émancipés, et refusent semble-t-il de travailler : les Blancs irlandais ont depuis longtemps été totalement émancipés ; et personne ne leur demande de travailler ou même, à condition de leur trouver des pommes de terre (ce qui est bien sûr indispensable), ne le leur permet. – [...] Etant donné l'avancée de l'Emancipation, devons-nous nous attendre à un moment où tous les chevaux aussi devront être émancipés, et ralliés au principe de l'offre et de la demande[40] ?

Ce passage est assorti de réflexions sur le « géant irlandais » menaçant pour la Grande-Bretagne. La peur de Carlyle face à de possibles insurrections explique en partie sa préoccupation face à la situation coloniale et à son désir de voir un gouvernement fort au pouvoir[41]. Malgré ces craintes, Carlyle était sensible à la détresse humaine, comme le montre sa défense des travailleurs opprimés dans *Past and Present*, et s'il avait eu l'occasion de voyager dans les colonies, il aurait été choqué par les conditions de vie des travailleurs autochtones. Cosmopolite par ses lectures bien plus que par ses voyages, Carlyle prend une distance considérable par rapport au problème, qui le rend plus brutal dans son argumentation et laisse le champ libre à un comique grotesque qui n'a guère trouvé d'écho chez ses lecteurs. La situation peut être comparée à sa position vis-à-vis des Irlandais : il ne se privait pas de les critiquer (et de leur prêter des caractéristiques nationales peu flatteuses), mais un de ses amis les plus fidèles à cette période de sa vie était Charles Gavan Duffy, un Irlandais qui ne lui tint jamais rigueur de ses écrits intolérants. La sympathie de Carlyle s'exerçait sans doute plus dans la pratique que dans la théorie. Par ailleurs, l'orateur imaginaire du pamphlet « The Nigger Question » ne manque pas de déclarer aussi sa colère contre l'oppression injuste des Noirs ; cependant, il faudrait non pas supprimer l'esclavage en bloc, mais réformer le concept. Carlyle propose que le lien entre maître et serviteur soit rendu permanent, à l'instar du mariage : la « permanence » est selon lui

[40] « West-Indian Blacks are emancipated, and it appears refuse to work : Irish Whites have long been emancipated ; and nobody asks them to work, or on condition of finding them potatoes (which, of course, is indispensable), permits them to work. – [...] In the progress of Emancipation, are we to look for a time when all the Horses also are to be emancipated, and brought to the supply-and-demand principle ? », *Latter-Day Pamphlets*, *op. cit.*, p. 22

[41] De même, dans *The French Revolution* (FR II, 442), les « Sans-Pommes-de-Terre » irlandais affamés sont comparés aux « Sans-Culottes » français du siècle précédent. Carlyle avait chroniquement peur qu'un phénomène semblable à la Révolution française ne se déroule dans son pays en crise, sous l'impulsion des chartistes (au début des années 1840) ou des hordes de pauvres irlandais (vers 1850). Voir également *Latter-Day Pamphlets*, *op. cit.*, p. 45

bien plus désirable que le « nomadisme »[42] fréquent du serviteur, qui ne génère rien de bon.

Carlyle se défend de vouloir autre chose que le bien de la population noire ; conscient des reproches de malveillance que les défenseurs de l'émancipation pourraient lui faire, l'orateur fictif se réclame d'une affection bienveillante pour les Noirs :

> Est-ce que je déteste donc le Nègre ? Non ; sauf lorsque son âme a été détruite, j'aime incontestablement bien le pauvre Quashee, et trouve qu'il est un bon type d'homme. [...] Un gaillard agile et souple ; le cœur gai, à sourire, danser, chanter, un type de créature affectueux, doté d'une nature extrêmement mélodique et amène[43].

Huit ans après, dans un autre pamphlet, « Shooting Niagara : and after ? » (1867), la position de Carlyle s'est durcie, peut-être parce qu'il s'inquiète du devenir de la civilisation européenne. Dans ce texte qui dénonce l'avènement de la démocratie, le déclin de l'Eglise et la contamination de l'économie par un libre-échange galopant, l'émancipation des Noirs est perçue comme un des symboles de la décadence de la société contemporaine. Le seul remède possible est, selon Carlyle, un gouvernement fort, d'où un certain autoritarisme dans sa pensée. Carlyle prend la défense du gouverneur Eyre, qui, en octobre 1865, avait réprimé avec violence une insurrection de la population noire ; si John Stuart Mill avait dénoncé cette action, d'éminents victoriens, tels Ruskin et Tennyson, s'étaient rangés comme Carlyle aux côtés du gouverneur.[44]

Dans le même pamphlet, Carlyle évoque la guerre de Sécession pour déplorer la mort d'un demi-million d'excellents hommes blancs talentueux, afin que trois millions de leurs « frères noirs » soient émancipés.[45] Si une vie blanche compte plus qu'une vie noire, il s'établit également une hiérarchie entre les races noires, déjà ébauchée dans « The Nigger Question »[46] :

> le Nègre [...] est le seul Sauvage parmi toutes les races de couleur à ne pas s'éteindre lorsque l'Homme Blanc apparaît : et de fait il peut vivre à ses côtés, travailler, se multiplier, être heureux. Le Créateur Tout-Puissant l'a destiné à être un Serviteur[47].

Cette hiérarchie parmi les races noires, ainsi que le fait de leur prêter des qualités domestiques et affectives, affleurent dans la pensée de l'époque, en particulier chez Gustave d'Eichthal, disciple de Saint-Simon, ami et correspondant de Carlyle et de John Stuart Mill[48]. Une étude rapide du contexte idéologique montre que les notions de Carlyle n'étaient ni isolées, ni

[42] « *permanency* », « *nomadism* », « The Nigger Question », *op. cit., p.* 96

[43] « Do I, then, hate the negro ? No ; except when the soul is killed out of him, I decidedly like poor Quashee ; and find him a pretty kind of man. [...] A swift, supple fellow ; merry-hearted, grinning, dancing, singing, affectionate kind of creature, with a great deal of melody and amenability in his composition. », *ibid.*, p. 87

[44] Ian Campbell, *Thomas Carlyle*, *op. cit.*, pp. 145-146.

[45] « Shooting Niagara », *op. cit.*, p. 205

[46] « The Nigger Question », *op. cit.*, p. 87

[47] « the Nigger [...] is the only Savage of all the coloured races that doesn't die on sight of the White Man ; but can actually live beside him, and work and increase and be merry. The Almighty Maker has appointed him to be a Servant. », « Shooting Niagara », *op. cit.*, p. 203

[48] Voir le chapitre 2 de cette étude.

inhabituelles à l'époque. Dans ses *Lettres sur la race noire et la race blanche*[49], d'Eichthal, qui a lui-même souffert d'antisémitisme, se donne pour but de « mettre fin aux souffrances de la race noire et à sa lutte contre la race blanche ». Il semble considérer ses propres opinions comme audacieusement libérales et tolérantes :

> J'ai eu moi-même quelque peine à accepter la pensée que la race noire fut appelée à remplir dans la famille humaine un rôle non moins important que celui de la race blanche. [...] Il a fallu que je visse clairement combien de désordres et de souffrances résultent pour notre société du développement excessif de la puissance intellectuelle, pour que je comprisse aussi tout ce que valent les Noirs, leur calme, leur naïveté, leur bonté, la fraîcheur même et la délicatesse de leur intelligence, et quel bien-être nouveau notre monde fatigué doit trouver dans leur contact[50].

D'Eichthal considère que les Noirs et les femmes, êtres essentiellement domestiques, maintenus jusqu'ici dans un esclavage relatif, doivent simultanément acquérir plus de liberté[51]. Son correspondant, Ismael Urbain, qui a passé beaucoup de temps en Afrique, abonde dans ce sens, même s'il souhaite conserver « un patronage humain et généreux » qui affranchisse les Noirs d'une responsabilité pesante et du souci d'avenir[52].

2 Complémentarité des races : les Français comme Celtes

On trouve dans ces *Lettres sur la race noire et la race blanche* davantage qu'un simple parallélisme entre la situation des Noirs et celle des femmes, à savoir l'attribution aux Noirs de caractères domestiques et féminins. Ainsi, Gustave d'Eichthal écrit :

> Le Noir me paraît être la *race femme* dans la famille humaine, comme le Blanc est la *race mâle*. De même que la femme, le Noir est privé des facultés politiques et scientifiques ; il n'a jamais créé un grand état, il n'est point astronome, mathématicien, naturaliste ; il n'a rien fait en mécanique industrielle. Mais, par contre, il possède au plus haut degré les qualités du cœur, les affections et les sentiments domestiques ; il est homme d'*intérieur*. Comme la femme, il aime aussi avec passion la parure, la danse, le chant [...][53].

Forts du slogan « le Noir c'est la race femme » omniprésent dans leur ouvrage, d'Eichthal et Urbain considèrent que les races noire et blanche forment un couple naturellement lié[54]. Dans

[49] Gustave d'Eichthal et Ismael Urbain, *Lettres sur la race noire et la race blanche*, Paris : Paulin, 1839, 67 pp.
[50] *Ibid*, p. 17
[51] *Ibid*, p. 23
[52] *Ibid.*, p. 43. Dans une certaine mesure, Urbain défend l'esclavage (p. 42) car il favorise le bonheur de tous et la paix : nul ne songe à massacrer un maître faisant preuve de bonté paternelle et sans préjugés de couleur. Il souligne la préférence des Noirs pour un patronage humain et généreux qui les affranchit d'une responsabilité pesante et du souci d'avenir (p. 43). Il souhaite néanmoins changer l'esclavage et le transformer pour le plus grand nombre en domesticité familiale (p. 46).
[53] *Ibid.*, p. 22 (voir aussi p. 16)
[54] *Ibid*, p. 6

cette perspective, le couple idéal est celui de l'homme blanc et de la femme noire[55]. Quant à celle-ci, d'Eichthal considère que l'Abyssinienne représente « l'aristocratie de la peau noire »[56]. D'Eichthal, tout en s'estimant très tolérant et en avance sur son temps, établit une hiérarchie des races noires bien plus systématisée que Carlyle.

Les opinions d'Eichthal peuvent paraître insolites voire excentriques, et pourtant elles ne sont pas éloignées, sous certains aspects, de celles de Gobineau[57]. Outre-Manche, d'Eichthal suscite l'approbation du penseur John Stuart Mill, ce qui prouve que même un fervent abolitionniste pouvait accepter de telles vues. Ainsi, Mill écrit à d'Eichthal en 1839 :

> [...] si notre intelligence est plus développée et notre activité plus intime, les Noirs possèdent exactement ce qui nous est indispensable comme contre-poids, dans leur amour du repos, et dans leur aptitude supérieure pour le plaisir animal, source d'une grande sensibilité de sympathie, qui est caractéristique chez la race nègre[58].

Immédiatement après ce passage, Mill établit une dichotomie identique entre les peuples européens du nord et du sud, distinction qui, on va le voir, se retrouve de façon frappante chez Carlyle :

> Je pense depuis longtemps aussi, que la même distinction existe, bien que d'une façon moins accentuée, entre les peuples du Nord et du Midi de l'Europe : le Nord est destiné à être l'atelier matériel et intellectuel de l'Europe, le Midi son « palais de plaisir » ; ni l'une ni l'autre des parties ne remplira sa fonction utile à l'une et à l'autre, tant que nous ne travaillerons pas pour les peuples du Midi, et que nous, dans la mesure de notre tempérament, nous ne nous approprierons pas leur sens du plaisir sensuel et pompeux[59].

Mill étend la dichotomie féminin/masculin – suggérée par d'Eichthal pour les Noirs et les Blancs – à la population européenne du nord et du midi. Ainsi, lorsque Carlyle établit une distinction similaire entre les races teutonnes et galliques, il ne fait pas preuve d'idées inhabituelles

---

[55] D'Eichthal, se réclamant d'une suggestion de Napoléon, considère même que la polygamie est envisageable (*ibid*. pp. 24-25), car cette réunion de femmes de différentes couleurs favoriserait les échanges entre les races. D'Eichthal se propose tout de même de limiter cette polygamie à deux femmes, à savoir une Blanche et une Noire.

[56] *Ibid*, p. 23

[57] Cf Pierre-André Taguieff, *La couleur et le sang : doctrines racistes à la française* (1998), Paris : Mille et une nuits, 2002, 236 pp. Voir notamment pp. 47-50, où Taguieff explique et commente les théories de Gobineau sur la complémentarité des races (la race blanche serait à l'origine de toute civilisation, mais la race noire apporterait des éléments sensuels et artistiques nécessaires).

[58] *John Stuart Mill, Correspondance inédite avec Gustave d'Eichthal*, traduit par Eugène d'Eichthal, Paris, Félix Alcan, 1898, , xviii, 238, 16 pp., pp. 171-172. Texte original : « if our intelligence is more developed & our activity more intense, they possess exactly what is most needful to us as a qualifying counterpoise, in their love of repose & in the superior capacity of animal enjoyment & consequently of sympathetic sensibility, which is characteristic of the negro race.», John Stuart Mill, *Collected Works of John Stuart Mill*, volume XIII, *The Earlier Letters of John Stuart Mill 1812-1848* (1963), Londres : Routledge, 1996, 784pp., éd. Francis E. Mineka, Lettre 263, p. 404.

[59] *John Stuart Mill, Correspondance inédite avec Gustave d'Eichthal*, traduit par Eugène d'Eichthal, *op. cit.*, p. 172. Texte original : « I have even long thought that the same distinction holds, though in a less prononced manner, between the nations of the north & south of Europe : that the north is destined to be the workshop, material and intellectual, of Europe ; the south, its « stately pleasure-house » – & that neither will fulfill its destination until it has made its peculiar function available for the benefit of both until our work is done for their benefit, & until we, in the measure of our nature, are made suceptible of their luxury & sensuous enjoyment. », *Collected Works of John Stuart Mill, volume XIII, op. cit.*, Lettre 263, p. 404.

ou choquantes pour son époque. Selon lui, alors que les peuples germaniques sont virils, entrepreneurs, travailleurs, économes, les peuples latins sont efféminés, oisifs, frivoles et dissipés. La présence de stéréotypes nationaux est évidente dès les premiers ouvrages de Carlyle, y compris *La Révolution Française,* où il insiste sur le caractère prompt à l'emportement des français. Ses lettres de France décrivent Paris comme une « Fête des Vanités révolutionnaire, étrange, fière, originale, constamment en effervescence ! »[60], et les Parisiens seraient selon lui caractérisés par « les grimaces, les mimiques superficielles, creuses et absurdes, et le vide intérieur »[61]. Mais c'est dans son dernier livre majeur qu'une complémentarité est clairement établie entre les peuples galliques et teutons, doublée d'une hiérarchie clairement en faveur de ces derniers.

Dans cet ouvrage gigantesque sur Frédéric le Grand, Carlyle décrit en détails l'enfance – principalement française – et la vie d'adulte – essentiellement allemande – du souverain. Pour Frédéric, le français serait la langue du caprice, de la frivolité, mais aussi de la philosophie. La France féminine serait fille de l'Art, et l'Allemagne masculine l'enfant de la Nature[62]. Les qualités allemandes seraient l'économie, l'honnêteté et les activités viriles telles que la chasse et la guerre, tandis que les caractéristiques françaises seraient la superficialité, la mode et la luxure. Frédéric adolescent est représenté comme tiraillé entre ces deux influences. Il lit des ouvrages français, s'habille de manière française et donc efféminée, et encourt les foudres de son père germanique qui fait brutalement couper sa longue chevelure bouclée[63]. Lorsque le jeune Frédéric tente d'échapper à l'autorité et à la brutalité de son père, il abandonne son uniforme de colonel prussien pour revêtir des vêtements « à l'opulente mode française ». Il envisage souvent de « se réfugier en France temporairement » et même de s'enrôler dans l'armée française pour la campagne d'Italie. « La littérature française, poison de la pensée et de l'action », est rendue responsable de ses crimes de trahison, et il est sommé d'abandonner « ces pratiques pernicieuses, une fois pour toutes »[64]. Afin de guérir de ces malencontreux penchants français, le jeune prince allemand est invité à acquérir un sens de l'économie et de la virilité, par la chasse, la guerre,

[60] « Strange, ever-simmering, quaint, conceited, revolutionary Vanity Fair ! », CL XXVI, 194 (lettre de Carlyle à son frère, le 3 octobre 1851). Il est bien sûr possible d'y voir une allusion au roman de Thackeray *La Foire aux Vanités* (1848-49), où l'héroïne Becky Sharp est à moitié française et semble le devenir de plus en plus au fur et à mesure de sa déchéance.

[61] « their grimacing, and superficial, empty, nonsensical mimicry, and hollowness.», William Knighton, « Conversations with Carlyle », *op. cit.*, p. 911.

[62] Thomas Carlyle, *History of Friedrich II of Prussia, op. cit.*, I, 326-327 et 337

[63] *Ibid*., I, 422

[64] « in magnificent French Style » (*ibid*., II, 211) ; « taking temporary refuge in France » (II,261) ; possibilité de s'enrôler pour la campagne d'Italie, cf II, 318 ; « French Literatures, poisonous elements of thought and practice » (II, 330) ; « He is to quit his French literatures and pernicious practices, one and all » (II, 352).

et l'administration des terres et des finances. Cette conversion ne se démentira guère, sauf dans son amitié avec Voltaire ; il est intéressant de noter que dans les querelles entre Frédéric et le philosophe français, Carlyle donne souvent – et presque malgré lui – raison à ce dernier.

Au fil des pages de l'histoire de Frédéric, on assiste à la formation de deux pôles, presque imaginaires tant ils sont caricaturaux : la France frivole et l'Allemagne vertueuse. Le peuple gallique semble cristalliser tout ce que réprouve Carlyle : le scepticisme religieux, la frivolité et la luxure. Le peuple teuton, à l'inverse, se voit doté de qualités telles que la foi, la frugalité et le travail, valeurs qui ont joué un rôle essentiel dans l'éducation calviniste de Carlyle. Cette dichotomie entre race gallique et race teutonne apparaît souvent stylisée, une sorte de modélisation historique dans laquelle Carlyle peut projeter ses propres valeurs. La dichotomie est très proche de celle établie par Mill entre les races du nord et du midi, à cette différence près que Mill émet un jugement positif quant aux « plaisirs sensuels » du midi, que le nord se doit d'assimiler. Près d'un demi-siècle plus tôt, Madame de Staël avait prononcé un jugement assez semblable déjà dans *De l'Allemagne*, ouvrage important pour Carlyle, où elle déclarait que « les Français et les Allemands sont aux deux extrémités de la chaîne morale[65]. »

Ainsi, Carlyle loue les peuples teutons et critique le tempérament celte, sans se douter que, par une certaine ironie du sort, certains critiques lui prêtent ce dernier caractère. En effet, dès 1850, Milsand écrit à son sujet :

> Ecossais de naissance, il a en lui du tempérament celtique. Devant ce qui le blesse, il s'emporte facilement, et il se laisse vite aller à y voir une anomalie, une sorte de miracle du diable. A l'entendre, toutes nos idées et tous nos actes depuis deux siècles ne seraient que mensonges, et le monstre de l'erreur aurait eu la puissance depuis deux siècles d'enfanter toute chose ! De telles colères mènent droit au fanatisme ; quand on attribue à une idée fausse le pouvoir d'enlever à Dieu le gouvernement de l'univers, on est forcé d'attribuer à une bonne théorie le don de sauver la création en péril. En philosophie, cela s'appelle croire à la vérité absolue. Dans la réalité, cela signifie ne savoir supporter que sa propre opinion[66].

Milsand dénonce une attitude celtique, et par conséquent virulente, dans la critique même du peuple français qu'effectue Carlyle. On serait presque tenté de dire que Carlyle est « celtique dans son anti-celtisme ».

---

[65] *De l'Allemagne, op. cit.*, I, 46

[66] Joseph Milsand, « Thomas Carlyle. *Latter-Day Pamphlets* », *Revue des deux mondes*, 31 mai 1850, *op. cit.*, p. 1101

3 Utilisation par les régimes fascistes : une popularité en déclin

Ce qu'il y a de nouveau dans la pensée de Carlyle, par rapport à des auteurs comme Madame de Staël, ce sont les applications pratiques, politiques et géographiques de cette idée de supériorité de la race teutonne. Ayant vanté les mérites fédérateurs de l'empereur Frédéric, il est d'avis que l'Allemagne, la plus sage des nations européennes, devrait régner sur le continent européen pour le bien de tous. Ce que Carlyle disait des hommes sages menant les autres sur le droit chemin, il semble l'appliquer aux nations. Ainsi, pendant la guerre franco-prussienne de 1870, il est l'un des rares penseurs britanniques à défendre la cause allemande de bout en bout, déclarant :

> Que l'Allemagne, patiente, profonde, pieuse et solide, soit enfin unie en une Nation, et devienne Reine du Continent, à la place de la France fanfaronne, orgueilleuse, gesticulante, querelleuse, agitée et trop sensible ; voilà l'événement public le plus porteur d'espoir qui, me semble-t-il, se soit produit de mon vivant.[67]

Dans le récit historique inachevé intitulé *Les Guises* (1852), Carlyle affirme même la supériorité de la population germanique en France : « Et certains disent que la meilleure population de France est à ce jour allemande de langue française ; ce qui, je pense, est probablement le cas. »[68] De telles affirmations expliquent-elles le peu d'écho critique que ce manuscrit a suscité malgré sa redécouverte récente ? Les critiques sont nettement moins enthousiastes ou prolifiques au sujet des œuvres tardives de Carlyle. Sa popularité a baissé, en France mais aussi à l'étranger, en 1870, en 1914, et surtout dans les années 1940, c'est-à-dire chaque fois que l'Allemagne et sa puissance d'invasion représentaient une menace. Est-ce à dire que l'on peut l'accuser – de façon anachronique – de soutenir les dictatures des années 1930, par sa vision paternaliste et autoritariste de l'Etat ?

En 1933, Herbert Grierson publie un ouvrage intitulé *Carlyle et Hitler*[69] ; malgré ce titre provocateur, il retrace surtout le parcours de Carlyle, Hitler n'apparaissant que quatre pages avant la fin. La comparaison est surtout entre Carlyle et Nietzsche. Grierson rappelle que Carlyle critique le laissez-faire économique, ainsi que la loi de l'offre et de la demande, qui est selon lui contre nature. Il porte également un jugement négatif sur la démocratie et souligne le besoin

[67] « That noble, patient, deep, pious and solid Germany should be at length welded into a Nation, and become Queen of the Continent, instead of vapouring, vainglorious, gesticulating, quarrelsome, restless and oversensitive France, seems to me the hopefulest public fact that has occurred in my time », « On the Latter Stage of the French-German War » (1871), *op. cit.*, p. 251.

[68] « And some say the best population of France is at this day German speaking French ; which I dare say is probably the case. », *The Guises* (*Victorian Studies*, 1981), *op. cit.*, p. 21

[69] Herbert Grierson, *Carlyle and Hitler*, Cambridge, Cambridge University Press, 1933

de guides plus rigides ; c'est là que Grierson croit percevoir des similitudes avec Nietzsche. Cependant, les motivations de Carlyle sont très différentes de celles de Nietzsche, car l'Ecossais ne fait pas preuve de dureté ni de mépris aristocratique envers les pauvres. Grierson insiste de façon très juste sur le fait que Carlyle a souvent défendu la cause des opprimés. Et si le culte des héros est commun aux deux penseurs, celui pratiqué par Carlyle trouve des racines dans des convictions sociales, et surtout religieuses, dont Nietzsche ne se prive pas de se moquer.

Grierson s'intéresse aux travaux de Carlyle sur les héros : parmi les rois, seul Cromwell est véritablement un héros aux yeux du penseur écossais. Et au début des années 1930, un personnage résolu et réformateur comme Hitler aurait pu brièvement rappeler le héros de la guerre civile anglaise. Grierson souligne que Carlyle va même jusqu'à admirer le « fanatisme » de Cromwell. Il convient de nuancer ce terme : « foi » ou « enthousiasme » serait plus approprié à la pensée de Carlyle. Il est toutefois intéressant de noter que, chronologiquement, entre les écrits sociaux de Carlyle (*Chartism*, *Past and Present*) et ses textes anti-abolitionnistes et anti-démocratiques, se trouve justement un recueil sur Cromwell. Dans *The Letters and Speeches of Oliver Cromwell*[70], Carlyle réhabilite cette figure historique dont les mérites étaient alors loin d'être reconnus. Grierson affirme que Carlyle aurait fait pour Cromwell ce que Mommsen fit pour César, figure centrale du culte des héros allemand des années 1930[71].

Cromwell serait-il donc la charnière qui transformerait un penseur social, ardent défenseur des pauvres, en proto-fasciste ? On a du mal à le croire, même si la pensée de Carlyle aurait pu inspirer – indépendamment de sa volonté – des penseurs plus radicaux. C'est ce que Grierson affirme : Carlyle aurait mené à Nietzsche comme Ruskin à Wilde[72]. L'équation « la puissance fait le droit » (« Might is Right ») que l'on retrouve chez Carlyle et Nietzsche prendrait pourtant des sens différents dans leurs pensées. Carlyle y voit un projet divin : la force constitue la loi, parce que sur le long terme, si la force n'est pas juste, son pouvoir se révélera illusoire. A l'inverse, chez Nietzsche, il n'y a pas d'ordre providentiel qui garantirait que seule une force juste pourrait s'imposer : la force serait la seule loi, dictée aux masses par les classes supérieures.

Grierson conclut en soulignant le pouvoir prophétique des écrits de Carlyle : ce visionnaire discrédité avait, dit-il, anticipé et prédit la crise des années 1930 : « Se trouve-t-il quelqu'un pour dire aujourd'hui, alors que nous nous tenons au milieu des ruines de cet ordre industriel

[70] Thomas Carlyle, *The letters and speeches of Oliver Cromwell* (1845), Londres : Methuen, 1904.
[71] *Carlyle and Hitler*, *op. cit*, p. 43
[72] *Ibid*., p. 47

décrié par Carlyle et de cette démocracie raillée par lui, qu'il n'était pas un prophète ? »[73]

Grierson, écrivant au début des années 1930, estime que les pays se tournant vers la dictature font preuve d'un mysticisme religieux, d'une critique économique, voire d'une sagesse proches de Carlyle. Cette affirmation reste difficile à prouver : Grierson est forcé de reconnaître qu'il est impossible de dire ce que Carlyle aurait pensé des « héros » dictateurs. Il se borne à conclure sur le caractère prophétique des idées de Carlyle, auxquelles on aurait dû faire plus attention car elles annonçaient la crise des années 1930, prédisant la ruine de l'ordre industriel et de la démocratie.

Si Grierson s'émerveille du caractère idéologiquement pertinent des écrits de Carlyle, l'Allemand Deimel, partisan du national-socialisme, entend en tirer activement profit. Ainsi, dans un ouvrage de 1937, Theodor Deimel estime que la pensée de Carlyle peut servir à convaincre les Anglais du bien-fondé du national-socialisme. Il s'agirait selon lui de faire comprendre aux Anglais les aspects les plus controversés de cette idéologie par une comparaison détaillée avec la pensée de leurs grands compatriotes, en l'occurrence Carlyle. Deimel voit là un moyen pratique de faire progresser la propagande culturelle allemande :

> Quand, par ailleurs, on familiarise le peuple anglais avec les idées très controversées du national-socialisme à travers une comparaison détaillée avec les idées fondamentales de leur grand compatriote [Carlyle], alors on est en mesure d'effectuer une tâche pratique en direction de la propagande culturelle allemande[74].

Le but avoué de Deimel est d'utiliser Carlyle à des fins de propagande nazie, et la question est bien sûr de savoir s'il y réussit. Pour ce qui est du succès pratique, rien n'est moins certain : son texte n'a jamais été traduit ou même republié ; il n'a pas non plus fait d'émules qui se seraient emparés de sa suggestion et hâtés de produire des textes de propagande se référant à Carlyle. Quant au succès théorique, Deimel a sans doute raison de souligner la pertinence de la pensée carlylienne au vu d'un développement industriel allemand qui semble épouser la progression passée de la Grande-Bretagne. Cependant, Deimel ne cite souvent pas de sources précises, et il est par ailleurs excessivement sélectif. C'est presque exclusivement l'*Histoire de Frédéric II de Prusse* qui semble l'intéresser, pour des raisons évidentes : les vertus teutonnes y sont vantées, et Frédéric est loué pour avoir uni les différentes provinces germaniques – un rôle

[73] « Will anyone say today, when we are standing amid the wreck of that industrial order which Carlyle arraigned, and of that democracy at which he scoffed, that he was no prophet ? », *ibid.*, p. 59

[74] « Wenn sie ausserdem dem Engländer die vielumstrittenen Ideen des Nationalsozialismus näherbringt durch den eingehenden Vergleich mit dem Grundgedanken seines grossen Landsmannes, kann sie eine praktische Aufgabe erfüllen im Sinne Deutscher Kulturpropaganda. », Theodor Deimel, *Carlyle und der Nationalsozialismus*, Würzburg, Konrad Triltsch, 1937, viii, 144 pp., p. 2

fédérateur dans lequel Hitler, avide de conquêtes, pouvait bien sûr se reconnaître.

De même, il n'est pas surprenant que Deimel décide d'utiliser le culte des héros de Carlyle. A cet égard, il est pratique que la figure d'Odin, héros carlylien par excellence, ait été ultérieurement choisie par Alfred Rosenberg[75] pour servir d'allégorie au caractère germanique. Deimel reprend ainsi des valeurs qu'il estime carlyliennes (ce que l'on peut concevoir si l'on n'y regarde pas de trop près) : les individus et les peuples peuvent faire l'objet d'une hiérarchie en fonction de leur valeur ; la grandeur d'un peuple dépend de ses actions héroïques historiques. La pensée de Carlyle sert à Deimel dans la mesure où elle semble établir – là encore, avec un léger effort d'imagination – des différences physiques entre les peuples et des caractères nationaux liés à la race. Cependant, Deimel va infiniment plus loin que Carlyle, lorsqu'il affirme que l'âme des individus n'est autre que leur race intérieure. Si Deimel se félicite de la distinction carlylienne entre peuples celtiques et teutons, il déplore le manque de terminologie anthropologique claire chez Carlyle[76].

Ainsi, malgré son désir évident de prouver le contraire, Deimel est forcé de reconnaître l'absence de système ou d'outils conceptuels de discrimination raciale chez Carlyle. Certes, l'admiration de Carlyle pour les peuples scandinaves et germaniques est indéniable, de même que ses aspirations à rapprocher le peuple anglais du peuple allemand au niveau de leurs origines. Deimel rappelle à juste titre que Carlyle a décrit le peuple anglais comme sage en action et maladroit en paroles, alors que les Français éloquents n'accomplissent que de médiocres actions[77]. Mais de telles notions existaient dans bien d'autres ouvrages, où elles avaient été disséminées par Madame de Staël[78]. Deimel reprend aussi des éléments de la vision de l'histoire carlylienne : l'histoire reflèterait les desseins divins, et la justice finirait par s'imposer (la force fait la loi car elle est juste[79]). Au moment où Deimel écrit, en 1937, de telles notions sont pro-

[75]Alfred Rosenberg (1893-1946), idéologue et acteur du régime nazi, fut exécuté à la suite du procès de Nuremberg. Son ouvrage *Le Mythe du XXe siècle : bilan des combats culturels et spirituels de notre temps* (1930, traduit de l'allemand par Adler von Scholle (1986), Paris : Déterna, 1999, 606 pp.) a été réédité assez récemment dans la collection « Documents pour l'Histoire » dirigée par Philippe Randa. Dans ce volume, Rosenberg reprend la figure d'Odin, qui n'est pas selon lui un vrai Dieu, mais qui représenterait l'essence de la race nordique (cf pp. 549-552). Or, dans *On Heroes* (*op. cit.*, pp. 258-254), Carlyle choisit Odin comme un de ses héros, le représentant comme un homme dont la figure serait à l'origine de la mythologie nordique. Deimel devait connaître les théories de Rosenberg ; il dut donc être frappé par la présence d'Odin parmi les héros carlyliens, au point d'utiliser *On Heroes* pour ses travaux de propagande.

[76]*Ibid.*, p. 123. Deimel regrette également de ne pas trouver chez Carlyle une prise de conscience scientifique du problème racial posé selon lui par les Juifs (*ibid.*, pp. 128-129).

[77]Cette idée affleure en effet dans *On Heroes* (*op. cit.*), que Deimel ne cite d'ailleurs pas directement.

[78]*De l'Allemagne, op. cit.*

[79]Notons que si l'anglais « Might is Right » se traduit à merveille en allemand par « Macht ist Recht », alors que le français doit se contenter de palliatifs dénués d'allitération tels que « la puissance fait le droit ».

videntielles à plus d'un égard, car elles semblent cautionner la montée du fascisme. On pourrait bien sûr totalement retourner son argument au sujet de l'effondrement ultérieur des régimes fascistes européens.

Les pamphlets anti-abolitionnistes de Carlyle aident également Deimel à légitimer des velléités impérialistes. Il est là encore difficile d'évaluer les théories de Deimel, car beaucoup de ses affirmations manquent de références solides. Par exemple, Deimel prête à Carlyle certains idéaux coloniaux : la Grande-Bretagne ne bénéficierait guère de ses colonies, mais les conserverait en vertu de sa mission et de sa destinée civilisatrice[80]. Or, Carlyle adopte en réalité un point de vue pragmatique : les colonies sont à conserver car elles peuvent d'une part soulager la pauvreté de la métropole en créant une prospérité commerciale et en fournissant certaines denrées alimentaires, et d'autre part servir de destination pour les émigrants que la métropole ne peut plus nourrir. Il ne s'agit pas comme le suggère Deimel d'une simple affaire de principe. Dans tous les cas, on ne retrouve aucunement chez Carlyle les théories nationales-socialistes opposées à l'interaction avec les étrangers et à l'incorporation des colons.

Dans sa conclusion et malgré tous ses efforts, Deimel est forcé de reprocher à Carlyle une absence de théories raciales : Carlyle se rendrait compte de l'importance du sang et de la valeur spéciale de la race nordique, mais cela ne serait pas central dans sa pensée[81]. Carlyle n'était pas suffisamment « avancé » selon Deimel pour se rendre compte de l'importance du sang, pur et impur. On ne peut que donner raison à Deimel ici, d'autant plus que parler d'eugénisme chez Carlyle serait abusif (sa conception d'une société meilleure est celle d'un gouvernement par une aristocratie de *talent*, non de race). Pour Deimel, Carlyle aurait échoué car sa pensée religieuse n'a pas réformé la société ; il n'a rien fait pour promouvoir ses idées et leur réalisation, en particulier au niveau politique. La supériorité du national-socialisme résiderait dans la capacité de son « Führer » à instiller ses idées dans les esprits et à transformer ses pensées en action.

Une des meilleures réponses – s'il en était besoin – aux allégations et aux déformations de Deimel serait celle de Victor Basch. Cet universitaire français juif d'origine hongroise, président de la ligue des droits de l'homme et farouchement opposé à l'extrême droite, a consacré en 1938 un ouvrage entier à Carlyle, intitulé *Carlyle, l'Homme et l'œuvre*[82]. Il part exactement des mêmes prémisses que Grierson ou Deimel, en ce sens qu'il souligne le caractère prophé-

[80] *Carlyle und der Nationalsozialismus, op. cit.*, pp. 134-138
[81] *Ibid.*, pp. 143
[82] Victor Basch, *Carlyle, l'homme et l'œuvre, op. cit.*

tique des textes de Carlyle, et déplore qu'ils aient été négligés. Dans sa préface comme dans sa conclusion, il met en avant « l'extraordinaire actualité »[83] de la pensée de Carlyle : dénonciation du mécanisme et des problèmes posés par la démocratie ; crimes de la grande industrie ; abjecte tyrannie de l'argent. *Past and Present*, qui retrace la misère du peuple et la détresse des chômeurs au début des années 1840, et même le controversé *Pamphlets du dernier jour* dénoncent pour Basch des réalités proches de celles de l'entre-deux guerres. Le défenseur des droits de l'homme choisit de se pencher principalement sur les écrits de Carlyle ayant trait à la condition ouvrière ; son interprétation socialiste de Carlyle est recevable, surtout au vu de l'ouvrage *Past and Present*.

Basch prête à Carlyle une vision humaniste de la question abolitionniste, jugeant qu'il comprend très bien la révolte des philanthropes contre l'esclavage :

> Carlyle éprouve une pitié « sacrée » et du respect pour le pauvre nègre qui, dans les champs de sucre de Cuba, s'épuise en un labeur utile lequel cependant ne lui vaut qu'un traitement inhumain. Mais, quant aux faquins blancs, surnourris, sans ombre de loyauté, d'humanisme et d'humanité, fruit pourri du maudit système d'offre et de demande, n'ayant en eux, à la place de la nécessaire obéissance, que gloutonnerie et révolte, pour ceux-là nulle pitié, mais proche « abolition »[84].

Basch souligne le contraste entre la compassion de Carlyle pour les esclaves noirs et son absence de pitié pour les Blancs oisifs. Carlyle envisagerait d'ailleurs de transformer le lien entre maître et esclave, pour le rendre plus humain et plus proche du système féodal où, par exemple, les déplacements de population étaient illégaux. La possibilité pour l'esclave noir de se racheter contre une somme d'argent qu'il économiserait est envisagée, car « la prévoyance, l'industrie, l'abnégation qu'il aurait été obligé de déployer pour accumuler ce trésor, prouverait qu'il est digne d'être libre. »[85]

Pour finir, Basch admet que Carlyle, malgré cette compassion qui a été évoquée, ne partageait pas l'indignation des libéraux anglais contre l'esclavage. Sans être insensible à la condition des esclaves noirs, Carlyle aurait trouvé que la situation des Blancs en Europe était pire. Les Noirs n'étant pas pour lui les égaux des Blancs, il était souhaitable qu'ils contribuent à produire – dans des conditions si possible humaines – des denrées coloniales susceptibles de soulager la misère britannique. Paradoxalement, ce seraient des préoccupations sociales et humanistes qui pousseraient Carlyle à écrire le pamphlet anti-abolitionniste « The Nigger Question »[86].

[83] *Ibid., pp. 8 et 247*
[84] *Ibid.*, p.182 ; voir aussi pp. 180-187.
[85] *Ibid.*, p.184
[86] *Ibid.*, p.187

Malgré sa vision positive des idées de Carlyle, dont il espère tirer des enseignements utiles et d'actualité, Basch admet une incertitude de la pensée de Carlyle quant à l'usage de la force et au rôle des chefs[87]. Il n'en trouve pas moins valides toutes les questions soulevées par le penseur écossais, y compris celle sur les dysfonctionnements de la démocratie. Il conclut sur l'intérêt et la pertinence de la pensée de Carlyle, soulignant également le caractère non-systématique de celle-ci – il ne faut pas chercher chez lui des vues cohérentes, mais des idées individuelles qui peuvent œuvrer au progrès de l'humanité :

> Oui, antinomique est la pensée du puritain d'Ecclefechan. En lui cohabitait un conservateur politique sourd à toute expérience et un réformateur social ouvert aux perspectives d'avenir les plus hardies. [...] Aussi, ne sont-ce pas des vues cohérentes qu'il faut aller chercher chez l'auteur de *Sartor Resartus*. Ses œuvres, comme celles de tous les grand individualistes, sont des poèmes d'idées, dont il faut goûter le lyrisme profond et l'amère saveur, mais dont il est vain de vouloir tirer une philosophie politique, capable d'étreindre la réalité[88].

En conclusion, on peut souligner que Deimel, qui pourtant a recherché consciencieusement tout ce qu'il pourrait utiliser dans une perspective de propagande nationale-socialiste, a été forcé d'admettre que la pensée de Carlyle est dénuée de système racial. Carlyle aurait probablement été satisfait de ce jugement, car tout ensemble théorique est selon lui imparfait et donc à éviter[89]. Peut-être convient-il ainsi de ne pas chercher de système dans Carlyle, mais aussi de ne pas en construire un à son sujet. Le fait que deux hommes aussi fondamentalement différents que Basch et Deimel trouvent en Carlyle une telle source d'inspiration constitue à ce titre une mise en garde.

Même si sa méfiance vis-à-vis des théories peut être nuancée au vu du culte des héros qu'il a mis en place, il serait vain de chercher un « système » racial chez Carlyle. Il est possible qu'il ait eu une part de responsabilité dans la création d'un climat qu'on peut appeler – de façon anachronique – raciste, mais ses écrits les plus tardifs et les plus extrêmes ont été impopulaires auprès des Victoriens et des critiques ultérieurs, ce qui minimise son influence. Même si beaucoup des idées de Carlyle sont à présent obsolètes et irrecevables, il reste important de l'étudier, non seulement afin d'apprécier ses autres idées à leur juste valeur (ainsi que le fait Victor Basch), mais aussi surtout de mieux comprendre le XXe siècle et de ne pas laisser se perdre dans l'oubli des idées qui pourraient s'avérer dangereuses si elles resurgissaient sous une nouvelle forme.

---

[87] *Ibid., p.271*
[88] *Ibid.*, p. 280
[89] *Lectures on the History of Literature or the Successive Periods of European Culture, op.cit.*,p. 2

B Représentations paradoxales du peuple français : entre compassion et accusations

Les principales dérives interprétatives de la pensée de Carlyle et leurs raisons d'être – fondées ou non – ayant été abordées, on se rend mieux compte de la place qui a été accordée à la France dans la pensée de Carlyle : puisque ce pays semble inférieur aux pays teutons dans la pensée de Carlyle, il n'a pas fait l'objet d'une attention trop poussée. Et pourtant, la France paraît indispensable à la fois dans la pensée de Carlyle – ne serait-ce que comme contrepoint de l'Allemagne – et dans sa maturation en temps qu'historien. Dans ce contexte, *The French Revolution* se révèle une source cruciale dont l'étude doit être approfondie. En effet, cet ouvrage présente la vision carlylienne de la France à un stade moins tardif de la pensée de Carlyle, et montre que la notion d'infériorité française doit être considérablement nuancée. Il a également l'avantage de traiter de la France à part entière, et non plus comme le pendant systématique voire caricatural de l'Allemagne. A ce titre, il présente une complexité de vues sur la France que l'on tentera d'élucider. Ainsi, la vision carlylienne de la Révolution française a fait l'objet d'analyses radicalement opposées : tandis qu'Alexis Rio croyait trouver en Carlyle un républicain féroce[90], Léon Bloy se délectait du mépris et de la cruauté que *The French Revolution* suscitait envers les révolutionnaires. En effet, Bloy écrit en 1874 :

> Hâtons nous de déclarer que nous avons le dessein formel de soutenir l'opinion que voici : l'Histoire de la Révolution française de l'Anglais Carlyle est destinée à survivre à toutes les autres histoires de la Révolution, précisément parce qu'elle est la seule qui soit entièrement et absolument méprisante[91].
> On n'a, certes, jamais rien écrit de plus amer, de plus méprisant, de plus froidement féroce contre la Révolution française que l'histoire même de cette révolution par un homme qui ne la hait point [...][92].

Il est vrai que, dans *The French Revolution*, les représentations du peuple français peuvent sembler de prime abord peu flatteuses et même choquantes. Décrits tour à tour comme une horde de sauvages descendus de leur montagne, ou comme des épouvantails affamés et rebelles, les Français ne sont pas toujours peints sous un jour très favorable. Cependant, d'autres

[90] Voir le chapitre 3, A. Dans *Un précurseur du national-socialisme. L'actualité de Carlyle* (*op. cit.*, pp. 218-219), Ernest Seillière rappelle également que l'historien Alexis François Rio condamnait *The French Revolution*, qui négligeait selon lui les souffrances de l'aristocratie. Rio ne fut détrompé quant au républicanisme présumé de Carlyle que lorsqu'il rencontra finalement celui-ci. Seillière estime par ailleurs que la réprobation pour Carlyle était générale parmi les Français de l'époque, à l'exception des socialistes (comme Dilmans) qui n'auraient pas su le comprendre et se seraient reconnus à tort dans sa pensée (*ibid.*, p. 229).

[91] « Histoire de la Révolution française, par Carlyle », *in Œuvres de Léon Bloy*, *op. cit.*, XV, 37

[92] *Ibid.*, p. 40

passages empreints de compassion, voire d'admiration, viennent compenser ces scènes au vitriol. Le mélange de sympathie bienveillante et de critique effarée est complexe, mais on peut dire d'emblée que la vision de Carlyle ne peut être sommairement qualifiée d'« entièrement et absolument méprisante » ou de « froidement féroce ».

1 Des masses brutales, démentes, démoniaques et animales

« Racaille », « canaille » et « populace »

Les représentations du peuple font partie des images frappantes et récurrentes de *The French Revolution*. Le plus souvent, elles comportent le terme « rascals » (« coquins », « vauriens », ou encore « fripons »). Ce vocable, et surtout le nom « Rascality » sont omniprésents. Les traductions de « Rascality » par « coquinerie » ou « friponnerie » ne semblent pas adéquates ici : en effet, Carlyle emploie le terme avec une majuscule, non pas pour désigner une caractéristique, mais un groupe de personnes fort nombreux. Le lecteur peut même avoir l'impression qu'il s'agit d'un groupe au même titre que « la Noblesse, la Petite Noblesse, le Peuple » (« Nobility, Gentry, Commonalty », FR, I, 118) ou encore « la Royauté » (« Royalty », I, 280) avec lesquels il est mis en parallèle. Jules Roche traduit le mot par « la canaille »[93]. Pour préserver la notion de foule, ainsi que les sonorités, on traduira « Rascality » par « Racaille », avec quelques réserves : le mot n'est peut-être pas tout à fait aussi négatif pour Carlyle qu'il l'est en français du XXIe siècle.

Ainsi, par exemple, dès les premières semaines de la Révolution, lorsque Monseigneur d'Artois (le futur Charles X) tente de circuler dans Paris, « une Racaille irrévérencieuse se presse vers lui »[94]. De « noirs déluges de Racaille »[95] constituent une masse mouvante sur laquelle le canot de sauvetage royal tente de naviguer tant bien que mal. « Une Racaille à moitié ivre »[96] offre à boire au roi coiffé du bonnet phrygien. Toujours sous la plume de Carlyle, le général Ronsin confesse que les troupes révolutionnaires à ses ordres représentent le concentré ou « l'élixir de la Racaille de la Terre »[97]. Ce sont là quelques exemples représentatifs : un dé-

[93] *Histoire de la Révolution française*, traduit de l'anglais par M. Jules Roche, nouvelle édition précédée d'un avertissement de M. A. Aulard, Paris : Félix Alcan, 1912, 3 vol., vol. I, p. 114

[94] « an irreverent Rascality presses towards him », FR I, 91. Les références à *The French Revolution* (*op. cit.*) sont tellement nombreuses dans cette section et dans le chapitre 8 que l'abréviation « FR » sera utilisée.

[95] « black deluges of Rascality », FR I, 299

[96] « half-drunk Rascality », FR II, 72

[97] « the elixir of the Rascality of the Earth », FR II, 359

compte informatique permet de recenser vingt-neuf occurrences de « Rascality ». Il en existe presque autant , soit vingt-huit, pour « mob », qui peut être traduit par « les masses » ou « la populace »[98]. Il est également question de « populace » à travers deux autres termes : « populace » (seize occurrences) et « rabble »[99]. Le terme « canaille » – en français dans le texte, et que l'on peut conserver pour la traduction – est utilisé neuf fois[100]. Carlyle substitue parfois à ce vocable celui de « masses », comme dans le passage suivant :

> Du côté des travailleurs, encore une fois, les choses ne vont pas si bien. Quelle infortune ! Car ils sont au nombre de vingt-cinq millions. Lesquels, cependant, nous réunissons en une sorte d'obscure unité compendieuse, monstrueuse mais obscure, distante, sous le terme de canaille ; ou, de façon plus humaine, sous celui de « masses »[101].

Ainsi, Carlyle est le premier à reconnaître que toute façon de désigner la foule est imparfaite : même si les caractéristiques principales transparaissent, le point de vue demeure éloigné. Biographe avant d'être historien, il considère avant tout les groupes comme la somme des individualités qui les composent. Ainsi, il ajoute immédiatement après le passage ci-dessus :

> Des masses, en effet, et pourtant, chose singulière à dire, si, par un effort de l'imagination, on les suit, à travers la vaste France, dans leurs taudis de glaise, dans leurs greniers et dans leurs clapiers, les masses se composent intégralement d'unités. Chacune de ces unités possède son propre cœur et ses propres chagrins ; elle se tient là couverte de sa propre peau, et si on lui fait une petite entaille elle saigne[102].

Carlyle fait preuve d'une capacité certaine à isoler les individualités, en rappelant leur existence comme ici, ou en prenant soin d'extraire régulièrement des faits collectifs une anecdote sur des personnages connus ou simplement représentatifs. Il désigne aussi fréquemment les groupes par le nombre d'individus qui les composent : le peuple affamé apparaît souvent sous l'appellation « les Vingt-cinq Millions » (voir par exemple FR I, 101 ou encore 38-39, 121). Cette dissociation des individualités au sein du groupe, qui sera étudiée plus en détail dans le chapitre suivant, a pour effet ici de rendre plus dignes de compassion les masses qui pourraient autrement apparaître comme une entité violente et déshumanisée.

---

[98] Voir par exemple FR I, 309, où Mirabeau, au cœur vaillant, et à la popularité « pas populacière » (en français dans le texte), ne se laisse pas détourner par les clameurs des masses (« mobs »).

[99] Voir par exemple FR I, 136, où les gardes suisses somment la populace de reculer.

[100] Cf FR I, 179 ou encore 203

[101] « With the working people, again, it is not so well. Unlucky ! For there are twenty to twenty-five millions of them. Whom, however, we lump together into a kind of dim compendious unity, monstrous but dim, far off, as the *canaille* ; or, more humanely, as 'the masses.' », FR I, 35

[102] « Masses, indeed : and yet, singular to say, if, with an effort of imagination, thou follow them, over broad France, into their clay hovels, into their garrets and hutches, the masses consist all of units. Every unit of whom has his own heart and sorrows ; stands covered there with his own skin, and if you prick him he will bleed. », *ibid*.

Sauvagerie, démence et caractéristiques démoniaques

Ces dénominations peu flatteuses de « Racaille », « populace » ou « masses » sont souvent combinées avec d'autres noms ou adjectifs issus des champs sémantiques de la sauvagerie (« wild », « wildness », « bewilderment », « savage », « savages », « ferocious », « cruel »), du mal (« daemonic », « daemons », « Pandemonium », « devils », « Satan ») et de la démence (« mad », « madman », « maddened », « madness », « frenzy », « hysterics »). Là encore, les exemples sont pléthoriques au fil des 950 pages environ de *The French Revolution* : c'est une sélection particulièrement évocatrice qui sera étudiée ici.

Pour ce qui est de la sauvagerie, Carlyle mentionne d'emblée une description de Mirabeau évoquant le peuple comme des « sauvages descendant des montagnes par torrents »[103] et prend soin de rappeler cette expression au lecteur deux cents pages plus loin : « le lecteur a-t-il oublié ce « flot de sauvages » (...) poussant des cris farouches ; le visage émacié déformé en une sorte de rire cruel »[104]. Plus tard, ce même « peuple féroce » (« ferocious people », FR II, 113) se révèle sans merci pour les gardes suisses, et c'est une France sauvage (« wild France », FR II, 125) qui se précipite pour défendre ses frontières contre la Prusse. L'essence même de la Révolution semble être la violence, puisque, lorsque Carlyle s'interroge sur la localisation de la révolte, la réponse est la suivante :

> Où la Révolution française se trouve-t-elle particulièrement ? [...] De façon générale, ne pouvons-nous pas dire que la Révolution française réside dans le cœur et dans la tête de chaque Homme français aux paroles violentes, aux pensées violentes[105] ?

De même, les éléments démentiels et démoniaques semblent faire partie de la nature intrinsèque de tout homme, et par là même de la Révolution :

> Quelle est donc cette Chose, nommée Révolution, qui, comme un Ange de la Mort, plane sur la France, noyant, fusillant, luttant, fabriquant des armes à feu, tannant des peaux humaines ? La Révolution ne se compose que d'un nombre fini de Lettres Alphabétiques ; c'est une chose que l'on ne peut saisir de ses mains ou mettre sous verrou nulle part : où est-elle ? quelle est-elle ? Elle est la Folie qui réside dans les cœurs des hommes[106].

Ainsi, la Révolution est définie successivement comme la violence, puis comme la folie

[103] « savages descending in torrents from the mountains », FR I, 37

[104] « has the Reader forgotten that 'flood of savages' (...) shouting fiercely ; the lank faces distorted into the similitude of a cruel laugh. », FR I, 236

[105] FR I, 224

[106] « What then is this Thing, called *La Revolution*, which, like an Angel of Death, hangs over France, noyading, fusillading, fighting, gun-boring, tanning human skins ? *La Revolution* is but so many Alphabetic Letters ; a thing nowhere to be laid hands on, to be clapt under lock and key : where is it ? what is it ? It is the Madness that dwells in the hearts of men », FR II, 377. Voir également FR I, 40 : « tout homme contient en lui un fou confiné » (« every man holds a madman confined »).

propres aux hommes. Carlyle étend le sémantisme de la démence à celui de l'hystérie[107], de la frénésie[108] et du délire parfois prophétique[109]. Mais la nature humaine recèle également des propriétés démoniaques qui, sous l'effet de la dégradation du système et du déclin des croyances religieuses, risqueraient, elles aussi, d'être relâchées :

> Remarquez, pendant ce temps, comment, parmi les épaves et la poussière de ce Déclin universel, de nouveaux Pouvoirs prennent forme, adaptés au temps nouveau et à sa destinée. [...] La Foi s'en est allée ; le Scepticisme est arrivé. Le Mal abonde et s'accumule. [...] Les cinq Sens, non repus, demeureront, de même que le sixième Sens insatiable (la vanité) ; la nature démoniaque de l'homme tout entière demeurera, – précipitée en avant pour faire rage aveuglément sans règle et sans bride ; intrinsèquement sauvage, et pourtant munie de tous les outils et de toutes les armes de la civilisation ; constituant un spectacle nouveau dans l'Histoire[110].

La ville de Paris, notamment, semble cristalliser autour d'elle toutes les notions les plus extrêmes de diabolisme et de folie : « Paris fou », « Paris est arrivé au paroxysme de sa frénésie, emporté de tous côtés par un tourbillon de folie panique », « ce Paris de tohu-bohu, ou Cité de Tous les Diables »[111].

Ces déclarations sont paradoxales : d'une part, elles semblent indiquer que la Révolution fut l'expression des instincts les plus bas de l'homme, et à ce titre répréhensible ; d'autre part, elles suggèrent que ces tendances violentes, démentes et démoniaques sont présentes chez tous, et s'expriment inévitablement dans certaines circonstances de famine et de déclin d'une civilisation. Carlyle semble même y voir un phénomène cyclique et inexorable : « L'« élément démoniaque », qui se tapit dans toute chose humaine, est sans doute susceptible, une fois tous les mille ans environ, d'avoir libre cours ! » [112] Par ailleurs, la notion de diabolisme ou de folie n'est pas sytématiquement négative sous sa plume. Ainsi, lorsqu'il est question de l'ingéniosité des troupes révolutionnaires, qui vont reconnaître en montgolfière le positionnement des troupes autrichiennes ennemies postées en embuscade, le narrateur s'exclame : « Qu'est-ce que

[107] On compte sept occurrences pour « hysterics ». Le terme sert souvent à décrire un révolutionnaire à l'approche de la menace de la guillotine, mais il est également utilisé de façon très intéressante en FR II, 124, afin de qualifier l'état d'esprit qui a jusqu'alors présidé à l'écriture d'histoires de la Révolution.

[108] FR I, 200 et II, 259

[109] Voir la notion d'esprit de prophétie participant de la folie française (FR I, 342), et le « délire » (« delirium », FR I, 441).

[110] « Remark, meanwhile, how from amid the wrecks and dust of this universal Decay new Powers are fashioning themselves, adapted to the new time and its destinies. [...] Faith is gone out ; Scepticism is come in. Evil abounds and accumulates [...]. The five unsatiated Senses will remain, the sixth insatiable Sense (of vanity) ; the whole daemonic nature of man will remain,– hurled forth to rage blindly without rule or rein ; savage itself, yet with all the tools and weapons of civilisation ; a spectacle new in History. », FR I, 16.

[111] « Mad Paris » (FR I, 187), « Paris wholly has got to the acme of its frenzy, whirled, all ways, by panic madness » (FR I, 200), « this Paris Pandemonium, or City of All the Devils » (FR II, 99 ; voir aussi « City of all the Devils ! », FR II, 111, et « Paris Pandemonium ! » , FR II, 112).

[112] « the 'daemonic element,' that lurks in all human things, may doubtless, some once in the thousand years – get vent ! », FR I, 41

ces diables incarnés n'iront pas inventer ? »[113]. Il existe beaucoup d'autres passages de ce type, par exemple en FR I, 261, où Carlyle s'émerveille de l'inventivité de la populace.

De même, le terme « madness » n'est pas entièrement négatif. Il désigne la folie, mais aussi l'exaspération ou la colère, qui sont parfois jugées légitimes ; il arrive que les révolutionnaires, entourés par la famine, la corruption et l'hypocrisie, reçoivent les encouragements du narrateur : « Forward, ye maddened sons of France » (FR I, 192-193). Il est dans ce cas très ardu de traduire « maddened » : on peut suggérer « En avant, fils de la France rendus fous » mais aussi « exaspérés », « furibonds », les raisons légitimes de ce courroux étant clairement établies de part et d'autre de cette exclamation.

Ainsi, malgré des connotations qui semblent au premier abord négatives, les notions de folie ou de diabolisme ne le sont pas nécessairement : premièrement, elles revêtent un caractère inévitable (ces instincts sont communs à tous les hommes et s'expriment de façon cyclique) qui ôte une part de responsabilité aux massacres ; deuxièmement, les circonstances rendaient légitime cette colère folle que Carlyle ne craint pas d'encourager ouvertement ; troisièmement, il est une part de créativité et d'ingéniosité inhérente à la fureur révolutionnaire, puisque de nouvelles techniques de guerre ou de fabrication d'armes sont inventées.

Du troupeau au tigre : les métaphores animales

Une métaphore frappante qui préside aux représentations du peuple français dans *The French Revolution* est celle de l'animalité. Il s'agit parfois d'animaux génériques, comme dans l'exemple suivant :

> Ô pauvres misérables nus ! et c'est là votre cri inarticulé vers les cieux, semblable à celui d'une bête torturée, criant sa douleur et son rabaissement les plus profonds[114] ?

Cependant, le plus souvent, Carlyle a recours à des animaux bien précis, et à leurs caractéristiques souvent assez peu flatteuses. Au départ, le peuple est comparé à un troupeau (« flock », répété deux fois) pour lequel la noblesse constituerait des « bergers » (« shepherds ») bien imparfaits : « Ils ne sont pas gardés, ils sont seulement tondus régulièrement » (FR I, 15). Sans utiliser le mot « mouton », Carlyle donne bien l'impression que le peuple est semblable à du bétail, à l'exception des vagabonds qui, se déplaçant en horde[115], présentent peut-être plutôt

[113] « What will not these devils incarnate contrive ? », FR II, 374

[114] « O ye poor naked wretches ! and this is your inarticulate cry to Heaven, as of a dumb tortured animal, crying from uttermost depths of pain and debasement ? », FR I, 15-16. Voir aussi FR I, 57 : « l'Homme n'est pas ce que l'on appelle un animal heureux » (« Man is not what one calls a happy animal »).

[115] « horde de vagabonds affamés » (« horde of hungersticken vagabonds »), FR I, 15

l'image de loups. Ce statut est remis en cause dès lors que Foulon déclare « le peuple peut manger de l'herbe » (« people may eat grass », FR I, 117). En effet, Carlyle décrit la populace contemplant des caricatures où elle est représentée en basse-cour, le fermier organisant un vote pour savoir à quelle sauce les volailles préfèrent être mangées (FR I, 78). Volaille et bétail, la population est également gibier, comme lorsque le roi prêt pour la chasse s'attaque finalement au « gibier à deux jambes et sans plumes » (« two-legged unfeathered game », FR I, 95).

C'est lorsque les Etats-Généraux s'organisent que le statut de bétail commence à être modifié. Le changement s'opère progressivement, lorsque ceux qui avaient été jusqu'alors des moutons commencent à aborder les cris d'autres animaux :

> Comment façonner les Etats-Généraux ? Voilà un problème. Chaque Corps, chaque Classe privilégiée et organisée a des espoirs secrets qui lui sont propres à ce sujet ; et également de secrètes appréhensions qui lui sont propres,– car, voyez, cette Classe monstrueuse de vingt millions, qui avait été jusqu'alors les moutons muets sur la tonte desquels les autres s'étaient accordés, se met maintenant aussi à nourrir ses espoirs ! Elle a cessé ou cesse d'être muette ; elle parle à travers ses Pamphlets, ou du moins brait et gronde derrière eux, à l'unisson,– augmentant à merveille son volume sonore[116].

Dès lors, les images d'animaux fermiers sont toutes subverties. Dans le second volume, la Convention, qui avait été comparée à « de simples volailles en colère à la saison de la mue (« mere angry poultry in moulting season », FR II, 173), donne beaucoup de fil à retordre à l'armée adverse de Brunswick, et l'image des volailles est invalidée lorsque les patriotes français ne prennent pas la fuite (FR II, 179, 181). Un autre exemple puissant est celui du veau difforme et monstrueux (« mooncalf »[117]) que représenteraient les sans-culottes :

> Cet énorme veau monstrueux du sans-culottisme, qui se déplace en chancelant, comme le font les jeunes veaux, n'est pas seulement risible, et doux comme un autre veau ; il est aussi terrible, s'il est aiguillonné, et, à travers ses narines hideuses, souffle du feu ![118]

Ainsi, la comparaison s'arrête à certaines caractéristiques telles que la maladresse et le manque d'expérience, les autres propriétés étant celles du monstre, et plus spécifiquement du dragon. Parallèlement, les images de poulailler et de moutons sont peu à peu supplantées par celle du cheval : le premier ministre aura pour tâche bien ardue de nettoyer les écuries d'Augias

[116] « How to shape the States-General ? There is a problem. Each Body-corporate, each privileged, each organised Class has secret hopes of its own in that matter ; and also secret misgivings of its own,–for, behold, this monstrous twenty-million Class, hitherto the dumb sheep which these others had to agree about the manner of shearing, is now also arising with hopes ! It has ceased or is ceasing to be dumb ; it speaks through Pamphlets, or at least brays and growls behind them, in unison,–increasing wonderfully their volume of sound. », FR I, 121

[117] Le terme « mooncalf » est difficile à traduire car il désignait initialement les veaux malformés qui, souvent, mouraient avant la naissance. Etymologiquement, leur nom réfère à l'influence de la lune, qui était parfois considérée comme responsable de leur condition.

[118] « This huge mooncalf of Sansculottism, staggering about, as young calves do, is not mockable only, and soft like another calf ; but terrible too, if you prick it ; and, through its hideous nostrils, blows fire ! » , FR II, 171. Voir également, dans le même registre, la description de Condorcet comme « mouton enragé » (en français dans le texte, FR II, 14).

(« Augean Stable », FR I, 43). Ainsi, Loménie doit affronter les ruades des chevaux, animaux plus aptes à se défendre que de simples moutons : « Lorsqu'un équipage de Vingt-cinq millions commence à ruer, que représente le fouet de Loménie ? »[119]. Cependant, cette image est rapidement subvertie aussi, lorsqu'il est question de la fable du cheval. Ce dernier, faisant un pacte avec l'homme pour que celui-ci le débarrasse de ses ennemis, s'aperçoit trop tard que son allié refuse de descendre de son dos. Or, cette fois-ci, le peuple représenterait non pas le cheval, mais l'homme ; c'est le gouvernement qui jouerait le rôle le cheval prêt à s'engager à un pacte peu avantageux pour lui (FR I, 100).

A la place du cheval, c'est une autre métaphore animale qui s'installe, cette fois durablement : celle de l'animal féroce, à savoir tour à tour le lion, le tigre et le loup. A l'exemple de Mirabeau, décrit comme Français typique et lion par excellence (FR I, 144, 173), les députés résistent à toute intimidation :

> La Cour affolée [...] s'imaginait-elle qu'elle pourrait disperser six cents Députés Nationaux, forts d'une Constitution Nationale, comme elle l'aurait fait de volailles dans une grange, forte de presque rien, – le tout par le bâton noir ou blanc d'un Huissier Suprême ? Les volailles de grange s'envolent en caquetant : mais les Députés Nationaux se retournent avec un visage de lion ; et, levant la main droite, prêtent un serment qui fait trembler les quatre coins de la France[120].

Une certaine dualité continue de présider aux représentations des patriotes, qui tour à tour, grondent férocement à la façon d'un chien[121] ou caquettent comme des poules (FR I, 432). Cependant, les images d'animaux dangereux dominent, avec notamment l'image récurrente du « Tigre National », remarquable par sa dignité[122] mais aussi par sa soif de sang[123]. Plus loin, c'est d'ailleurs le mouvement Jacobin, principal acteur de la Terreur, qui est décrit comme un lion[124]. A l'inverse, pour décrire le courant plus modéré de la Plaine, Carlyle reprend à son

[119] « When a team of Twenty-five millions begins rearing, what is Loménie's whip ? », FR I, 97

[120] « Did the distracted Court [...] imagine that they could scatter six hundred National Deputies, big with a National Constitution, like as much barndoor poultry, big with next to nothing,–by the white or black rod of a Supreme Usher ? Barndoor poultry fly cackling : but National Deputies turn round, lion-faced ; and, with uplifted right-hand, swear an Oath that makes the four corners of France tremble. », FR I, 171. Voir également FR I, 104. Une autre métaphore animale des Etats-Généraux, beaucoup plus ponctuelle, apparaît en FR I, 159 : celle du serpent miraculeux.

[121] « snarls », voir par exemple FR I, 305.

[122] Voir par exemple FR I, 191, avec l'image supplémentaire du chat et de la souris, ou encore FR I, 432, ou le peuple a l'attitude noble d'un tigre majestueux. Notons que cette dernière image est subvertie à la page suivante : la foule, en colère à cause de la fuite du roi, est alors représentée comme un dindon agressif.

[123] « Le sang est versé, et l'on doit en répondre ;– hélas, dans une telle humeur hystérique, davantage de sang va couler : car il en va en cela comme pour le tigre ; il lui suffit de commencer. » (« Blood is shed, blood must be answered for ;–alas, in such hysterical humour, more blood will flow : for it is as with the Tiger in that ; he has only to begin. », FR II, 105).
Le tigre devient ensuite une « *Tigresse Nationale* » (en français dans le texte, FR II, 352) sans aucune pitié.

[124] Voir par exemple FR II, 431-432.

compte, de façon récurrente, le terme de « crapauds du Marais » dont leurs opposants les avaient affublés[125]. Dans ce contexte, ce sont les aristocrates candidats à l'émigration qui deviennent un gibier (FR I, 242). Même le roi est comparé, de façon défavorable, à un chevreuil, lorsque le narrateur lui signifie que « le chevreuil chassé le plus stupide ne meurt pas ainsi » [126].

Enfin, une dernière image animale surgit vers la fin, lorsque les massacres sont particulièrement nombreux et cruels : celle des charognards. Les révolutionnaires sont comme des corbeaux déplumant un épouvantail – le roi (FR I, 303). Ce passage peut être perçu comme une revanche, puisque, dans les premières pages de l'ouvrage, les hommes du peuple étaient décrits comme de « maigres épouvantails » (« lank scarecrows », FR I, 6) opprimés par Louis XV et sa cour corrompue. De même, l'Europe est représentée comme affluant vers Paris, à la façon d'aigles se précipitant sur une carcasse (FR I, 322). Enfin, l'un des passages les plus marquants de l'ouvrage entier, reproduit ci-dessous, fait appel à de multiples facettes de l'animalité. La scène se déroule alors que les exécutions vont bon train ; les fusillades étant difficiles à supporter et à gérer pour les bourreaux, les noyades sont envisagées, d'abord en faisant sombrer un navire, puis en jetant les victimes par dessus bord :

> Jetez-les à l'eau ; jetez-les à l'eau, les mains attachées : déversez une grêle continue de plomb sur toute la surface, jusqu'à ce que le dernier qui se débatte ait sombré ! (...) Et les jeunes enfants furent jetés à l'eau, leurs mères plaidant en vain : « Des louveteaux, répondit la Compagnie de Marat, qui deviendraient des loups. »
> Peu à peu, même la lumière du jour est témoin des noyades : les femmes et les hommes sont attachés ensemble, pieds à pieds, mains à mains : et jetés à l'eau : ils appellent cela le Mariage républicain. La panthère des bois et l'ourse privée de ses petits sont cruelles : mais il existe en l'homme une haine plus cruelle que cela. Muettes, maintenant sans souffrance, comme autant de pâles corps gonflés, les victimes descendent vers la mer en amas confus, le long du courant de la Loire ; la marée les y ramène : des nuages de corbeaux noircissent la rivière ; des loups rodent sur les bancs de sable : Carrier écrit, « Quel torrent révolutionnaire ! » Car l'homme est enragé ; et les temps sont enragés. »[127]

L'instinct maternel animal est évoqué deux fois. Dans un premier temps, les femmes appellent vainement à la clémence pour leurs enfants, et se voient répondre que ceux-ci, des lou-

[125] Citations de Carlyle : FR II 362, 405, 408, 420. Source historique : François Furet et Mona Ozouf, *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris : Flammarion, 1988, 1122 pp., p. 459.

[126] « The silliest hunted deer dies not so », FR II, 108

[127] « Fling them out ; fling them out, with their hands tied : pour a continual hail of lead over all the space, till the last struggler of them be sunk ! [...] And young children were thrown in, their mothers vainly pleading : 'Wolflings,' answered the Company of Marat, 'who would grow to be wolves.'

By degrees, daylight itself witnesses Noyades : women and men are tied together, feet and feet, hands and hands : and flung in : this they call Mariage Republicain, Republican Marriage. Cruel is the panther of the woods, the she-bear bereaved of her whelps : but there is in man a hatred crueller than that. Dumb, out of suffering now, as pale swoln corpses, the victims tumble confusedly seaward along the Loire stream ; the tide rolling them back : clouds of ravens darken the River ; wolves prowl on the shoal-places : Carrier writes, 'Quel torrent revolutionnaire, What a torrent of Revolution !' For the man is rabid ; and the Time is rabid. » , FR II, 351

veteaux, deviendront des loups. Cette image, ainsi que celle de la noyade en générale, n'est pas sans rappeler celle des chatons non adoptés que l'on noie, accentuant encore le côté inhumain des traitements réservés aux victimes. Dans un deuxième temps, l'instinct maternel d'animaux féroces comme la panthère ou l'ourse – que l'on sait considérable – est comparé à l'ampleur de la cruauté des sbires de Marat, qui surpasse toute attitude des animaux les plus redoutables et furieux : Carlyle, qui a utilisé la métaphore animale tout au long de son ouvrage, reconnaît ainsi l'avoir épuisée. Elle ne saurait décrire adéquatement les extrêmes auxquels sont parvenus les acteurs de la Terreur : les animaux reprennent ainsi leur place, et ce sont des corbeaux et des loups bien réels, non plus métaphoriques, qui consomment les vestiges du carnage. Un seul élément de comparaison demeure : la rage, maladie d'origine animale, qui a contaminé l'homme mais aussi l'époque.

2 Compassion, justifications, glorification : vers une mythologie et une mystique du peuple français ?

Les images parfois fort négatives et violentes analysées plus haut sont fréquemment tempérées par de la compassion, voire même des justifications. Les champs lexicaux de la misère, de la faim, de l'exploitation ou encore de la lassitude sont omniprésents, mais souvent utilisés en conjonction avec des descriptions peu flatteuses, comme s'il s'agissait de tempérer la compassion qu'ils pourraient générer. Les exemples foisonnent, en particulier au début de *The French Revolution*, par exemple à la page I, 55, où il est question, en même temps que des « Vingt-cinq Millions sombres et sauvages », de « faim », de « lassitude », ou de « gémissements infinis »[128]. De même, en l'espace de six lignes, page 235 du premier volume, le lecteur est confronté à une description saisissante où figurent « Famine [...] connue et familière », « visages jaunâtres », « misère et haillons », « Faim et Obscurité »[129].

Quant au vocable assez peu flatteur de « Rascality » (« Racaille »), il est associé de façon récurrente à celui de « Drudgery » (voir en particulier FR I, 135). Ce dernier terme, qui désigne usuellement les corvées ou le travail ingrat, évoque ici le groupe qui s'y adonne. La traduction, difficile, pourrait être « ceux qui peinent », « les bêtes de somme ». Ses sonorités proches de

[128] « hunger », « weariness », « infinite moan », FR I, 55. Voir également FR I, 101 : « misère », « taudis », « douleur aveugle » (« misery », « hovels », « blind pain »)

[129] « Starvation [...] known and familiar » « sallow faces » « wretchedness and raggedness » « Hunger and Darkness », FR I, 235

« Rascality » en font un pendant idéal, qui est de surcroît appuyé par des allitérations en [d] : « dull Drudgery » (I, 236), « dumb Drudgery » (II, 442). « Dull » insiste sur le côté terne et monotone des tâches accomplies, tandis que « dumb » rend compte du caractère muet, hébété, voire stupide de ceux qui les accomplissent. Le duo « Rascality » et « Drudgery » se complète parfois par « scarcity » (le manque, ou encore la rareté des vivres), comme en FR I, 237 où le narrateur finit par se poser la question suivante : « what can Drudgery do ? ». De même, lorsqu'une délégation de femmes est envoyée pour parler au roi, celle-ci est « escortée par la Faim et par la Racaille »[130]. Ces deux termes comportent des majuscules, et le lecteur peut avoir l'impression que ces notions sont en fait personnifiées par le peuple français : un équilibre est ainsi créé entre les caractéristiques négatives et justificatives. De même, « Férocité et atrocité ; faim et revanche » vont de pair[131]. Le patriote français, qui a pour seule certitude sa misère et son indigence (FR I, 430) ne saurait être totalement condamné. Carlyle prend le parti de l'affamé, dans un passage qui préfigure *Past and Present* et ses travaux sur la Grande-Bretagne des quelques années à venir, lorsqu'il pose la question : « L'estomac humain peut-il se satisfaire de conférences sur le Libre-Echange ? »[132]

Ainsi, il est fréquent que Carlyle appelle le lecteur à la pitié pour l'opprimé, c'est-à-dire, le plus souvent, le peuple, mais à l'occasion les députés, les Girondins, les condamnés à mort ou même la famille royale, comme c'est le cas dans le passage suivant :

> Vers huit heures les membres de la Famille Royale tombent dans les bras les uns des autres parmi des « torrents de larmes ». Malheureuse famille ! Qui ne pleurerait pas pour elle, s'il n'y avait pas un monde tout entier pour lequel pleurer[133] ?

Il semble que la pitié de Carlyle aille au monde plutôt qu'au roi, au « peuple aux souffrances intenses »[134] davantage qu'à son monarque. Cependant elle s'applique aussi à tous ceux qui connaissent la douleur. Devant la perspective de leur exécution prochaine, tous méritent, selon Carlyle, la pitié du lecteur : « Pour les rois et pour les mendiants, pour ceux qui sont condamnés justement ou injustement, c'est une chose difficile que de mourir. Aie pitié d'eux tous [...] ! »[135]

---

[130] « escorted by Hunger and Rascality », FR I, 274

[131] « Ferocity and atrocity ; hunger and revenge », FR I, 238

[132] « Can the human stomach satisfy itself with lectures on Free-trade », FR II, 261. Dans *Past and Present*, publié cinq ans après *The French Revolution*, Carlyle critique justement le libre-échange et la loi de l'offre et de la demande, qui condamne maints ouvriers au chômage et à la famine.

[133] « About eight o'clock the Royal Family fall into each other's arms amid 'torrents of tears.' Unhappy Family ! Who would not weep for it, were there not a whole world to be wept for ? », FR II, 73. Voir également FR I, 296.

[134] « much suffering people », FR I, 253

[135] « For Kings and for Beggars, for the justly doomed and the unjustly, it is a hard thing to die. Pity them all [...] ! », FR II 232

Ainsi, il arrive que Carlyle exhorte le lecteur à faire preuve lui aussi de compassion, et qu'il le prenne à témoin : « Qu'aucun cœur ne soit trop dur pour les plaindre ! »[136] ; « Que va-t-il advenir de cette pauvre France ? »[137]. Robespierre a beau constituer une des figures les plus négatives de l'œuvre, le narrateur s'exclame lors de son exécution : « Ô lecteur, ton cœur endurci peut-il résister à cela ? »[138]. Il a également recours à des litotes, comme « non sans pitié »[139]. Il utilise aussi des formes vocatives, interpellant tour à tour le lecteur et les protagonistes, comme dans l'exemple suivant : « Ô peuple aux souffrances intenses, notre glorieuse Révolution s'évapore ! »[140]. Cet exemple montre aussi l'emploi par Carlyle du présent historique – forme relativement peu commune en anglais – et de pronoms assez inattendus. Ce procédé très efficace d'emploi de la première personne du pluriel (« we », « us ») dans le corps du récit a deux avantages principaux : d'une part, il permet à la pensée du peuple de s'exprimer presque par courant de conscience, et de surgir au sein de la narration dont elle fait partie intégrante ; d'autre part, il suggère que la cause révolutionnaire est aussi épousée par le narrateur, voire par le lecteur, qui peut se sentir inclus. Ainsi, Carlyle, qui se range peut-être plus volontiers du côté des perdants, déclare, lorsque la France est en train de perdre contre ses adversaires étrangers :

> De plus nous sommes en guerre, et devons obtenir la victoire ; en guerre contre l'Europe, contre le Sort et contre la Famine : et voyez, au printemps de cette année là, toute victoire nous fait défaut[141].

Cette technique de « solidarité pronominale » est analysée plus avant dans le chapitre suivant, où il est question de l'historiographie de Carlyle. Pour l'heure, il suffit de conclure que le narrateur se range du côté de certains protagonistes à travers l'emploi d'un pronom commun (« nous »), espérant peut-être entraîner ainsi le lecteur à sa suite, et l'éloigner des condamnations sans appel d'Edmund Burke[142]. Cette identification a bien sûr pour résultat de rendre la cause révolutionnaire plus positive, voire exaltante, au point de contrebalancer les images des atrocités commises que l'on trouve par ailleurs.

Les actes de violence des révolutionnaires sont également, sinon justifiés, du moins com-

[136] « Let no heart be so hard as not to pity them. », FR II, 17. N. B. : il s'agit ici de plaindre les 745 membres de l'Assemblée Nationale.

[137] « What will become of this poor France ? », FR II, 140

[138] « O reader, can thy hard heart hold out against that ? », FR II, 414

[139] « not without pity », voir par exemple FR I, 232 ou FR II 203-204

[140] « O much-suffering people, our glorious Revolution is evaporating ! », FR I, 253

[141] « Also we are at war, and must have victory ; at war with Europe, with Fate and Famine : and behold, in the spring of the year, all victory deserts us. », FR II, 256

[142] Rappelons qu'à l'époque, l'ouvrage le plus influent en Grande-Bretagne sur la Révolution était *Reflections on the Revolution in France* (1790) de Burke. Celui-ci y exposait une vision favorable à la monarchie et très négative quant aux actions et aux aspirations révolutionnaires.

pensés en partie par la valeur de leur cause et de leurs sentiments. Ainsi, lorsque Louis Bénigne François Berthier, intendant de Paris, est lynché par la foule, Carlyle décrit la façon dont sa tête et son cœur sont exhibés dans Paris au bout d'une pique, avant de conclure :

> Faits horribles, en des Contrées qui auraient connu une justice équitable ! Mais pas aussi contre nature dans des Contrées qui ne l'auraient jamais connue[143].

Ainsi, Carlyle, sans pour autant nier la nature terrible des actes commis, plaide l'injustice comme circonstance atténuante. Injustice et mensonge sont perçus comme des causes légitimes de représailles : cinq pages plus loin, Carlyle, ayant reconnu le caractère fatal et destructeur des actions des sans-culottes, dit tout de même préférer « la vérité la plus misérable » aux « impostures les plus royales »[144]. « Fin inévitable », le mouvement est également le « début miraculeux » de beaucoup de choses[145], et à ce titre il ne saurait être totalement condamné. Carlyle insiste d'ailleurs à maintes reprises sur le fait que le peuple français « se soulève contre les tyrans »[146], et donc pour une juste cause.

Par ailleurs, Carlyle estime que les lois de la guerre, bien que cruelles, s'appliquent à la cause révolutionnaire. Ainsi, dans un passage particulièrement important et marquant, il va jusqu'à excuser l'absence de merci des troupes révolutionnaires pour les soldats prussiens. Ce paragraphe crucial montre que l'empathie de Carlyle pour la cause révolutionnaire est suffisante pour réduire à néant toute solidarité ou toute préférence supposée pour les pays germaniques :

> Pourquoi frapper ceux qui sont à terre ? demande la Magnanimité, à présent hors de danger. [...] Lecteur, tu n'as jamais vécu, pendant des mois, sous les bruissements des cordes de potences prussiennes ; tu n'as jamais fait partie d'une Valse saharienne Nationale, de Vingt-cinq millions lancés dans une course éperdue pour aller combattre Brunswick ! Même les Chevaliers Errants, lorsqu'ils vainquaient les Géants, tuaient habituellement les Géants : ils ne faisaient de quartiers que pour les autres Chevaliers Errants, qui connaissaient la courtoisie et les lois du combat. La Nation Française, en un effort agonisant, simultané et désespéré, et comme par un miracle de folie, a abattu le Goliath le plus redouté, énorme de par une croissance de dix siècles ; et elle ne peut croire – bien que sa masse géante, couvrant des acres entières, gise prostrée, entravée par des piquets et par de la ficelle – qu'il ne se relèvera pas, dévorant des hommes ; que la victoire n'est pas en partie un rêve. La terreur a son scepticisme, la victoire miraculeuse sa rage de vengeance. Quant à être criminel, le Géant prostré, qui nous dévorera s'il se relève, est-il un Géant innocent[147] ?

[143] I 217 « Horrible, in Lands that had known equal justice ! Not so unnatural in Lands that had ever known it. »

[144] « the beggarliest truth », « the royallest sham », FR I, 223

[145] « inevitable end », « miraculous beginning », FR I, 223

[146] « rising against tyrants », FR II 318-319. Voir aussi notamment FR II 364-365.

[147] « Why smite the fallen ? asks Magnanimity, out of danger now. [...] Reader, thou hast never lived, for months, under the rustle of Prussian gallows-ropes ; never wert thou portion of a National Sahara-waltz, Twenty-five millions running distracted to fight Brunswick ! Knights Errant themselves, when they conquered Giants, usually slew the Giants : quarter was only for other Knights Errant, who knew courtesy and the laws of battle. The French Nation, in simultaneous, desperate dead-pull, and as if by miracle of madness, has pulled down the most dread Goliath, huge with the growth of ten centuries ; and cannot believe, though his giant bulk, covering acres, lies prostrate, bound with peg and packthread, that he will not rise again, man-devouring ; that the victory is not partly a

Carlyle fait preuve ici d'une capacité incroyable à se mettre du côté des Français. La Prusse est comparée à un monstrueux géant fort d'une croissance de mille ans et représentant un danger pour la France ; cette déclaration est fort surprenante lorsque l'on connaît les positions de Carlyle pendant la guerre franco-prussienne de 1870[148]. En effet, à cette dernière occasion, il écrit dans le *Times* : « Nulle nation n'a jamais eu pire voisin que l'Allemagne a eu en la France au cours de ces quatre cents dernières années ; mauvais sous tous rapports ; insolent, vorace, insatiable, inapaisable, et agressif en permanence. »[149] Deux conclusions se font jour en examinant ces citations quelque peu contradictoires : d'une part, l'opinion de Carlyle a probablement évolué entre 1837 et 1870, dans un sens défavorable à la France ; d'autre part, Carlyle, qui, en 1837, connaissait déjà bien l'histoire de la Prusse, n'a aucun scrupule à faire abstraction de son admiration pour ce pays, dès lors qu'il s'agit de servir son ouvrage en cours en épousant la cause française. Quelles que soient les opinions de Carlyle en tant qu'individu, sa tâche d'historien chargé d'expliquer la Révolution – et d'en présenter une vision plus nuancée que ses prédécesseurs ne l'avaient fait – prend le dessus. Plongé dans la rédaction de son ouvrage au point d'en revivre les événements[150], sa solidarité avec les protagonistes principaux est complète. On peut noter d'ailleurs l'utilisation du pronom de la première personne du pluriel (« nous dévorera »), comme si le narrateur était lui aussi menacé par le géant prussien. Des références à la lutte biblique entre David et le géant Goliath, ainsi qu'aux *Voyages de Gulliver* de Swift[151], sont également possibles.

Carlyle parvient à dissiper l'impression négative qu'il donne initialement des masses françaises, en soulignant la légitimité de la cause révolutionnaire, mais aussi en louant la valeur du peuple. Héroïsme, bravoure et fraternité affleurent dans le texte tout autant que diabolisme, démence, ou sauvagerie. Ainsi, lors des préparations pour la Fête de la Fédération (le 14 juillet 1790), le Champ-de-Mars ne semble pas pouvoir être prêt à temps, et c'est la population de Paris qui se mobilise, pelle en main, pour finir les gradins de terre. Carlyle évoque alors une

---

dream. Terror has its scepticism ; miraculous victory its rage of vengeance. Then as to criminalty, is the prostrated Giant, who will devour us if he rise, an innocent Giant ? », FR II, 205

[148] Cf chapitre 4, section C

[149] « No nation ever had so bad a neighbour as Germany has had in France for the last 400 years ; bad in all manner of ways ; insolent, rapacious, insatiable, unappeasable, continually aggressive. », « Latter Stage of the French-German War », *op. cit.*, p. 244

[150] Voir le chapitre 8, B, où les techniques carlyliennes de « résurrection » de l'histoire sont évoquées.

[151] Jonathan Swift, *Gulliver's Travels*. Dans la première partie de l'ouvrage, lorsque Gulliver se réveille, après son naufrage et son arrivée à Lilliput, il se retrouve attaché au sol par des piquets et de la ficelle, tout comme le géant prussien dans la description de Carlyle.

« radiance d'enthousiasme, de bonté et d'amour fraternel parisiens »[152] et – lorsque les Fédérés finissent par arriver de tous les coins du pays – « des embrassades fraternelles, et une hospitalité digne des âges héroïques » [153]. La notion de fraternité et d'esprit d'équipe est flagrante également lorsqu'il s'agit de préparer un soulèvement ou une bataille, en fabriquant des armes ou des manteaux. En FR II 364-365, notamment, c'est le peuple tout entier qui contribue par des tâches parfois modestes mais toujours utiles : femmes, enfants et vieillards sont successivement décrits à l'ouvrage, rivalisant d'ingéniosité et unis sous la bannière de la lutte contre les tyrans. De même, lorsqu'en septembre 1791, l'Assemblée Nationale constituante est dissoute, les députés ayant institué la monachie constitutionnelle font abnégation de leurs intérêts individuels et s'engagent à ne pas se représenter[154] ; Carlyle leur rend alors hommage :

> Ils ont réalisé la Constitution [...]. Ils ont vu bien des choses, des canons braqués sur eux [...]. Ils ont quelque peu souffert [...] N'ont-ils pas aussi accompli des choses ? Réalisé la Constitution, et tout géré pendant ce temps-là [...] Il y avait de la bravoure (ou de la valeur) dans ces hommes ; et une sorte de foi [...]. L'Eternité était devant eux, l'Eternité derrière eux : ils ont travaillé, comme nous le faisons tous, à la confluence de Deux Eternités ; au travail qui leur a été donné. Ne dites pas qu'ils n'accomplirent rien[155].

Presque chaque phrase du passage commence par l'anaphore « ils ont », qui confère au récit un caractère presque épique ou poétique. Dans tous les cas, l'accent est mis sur les héros du paragraphe, à savoir les mille deux cents députés, et sur leurs actions multiples et braves. Carlyle souhaite ainsi rendre justice à toute action ou du moins à toute tentative que l'histoire pourrait ne pas estimer à sa juste valeur ; en l'occurrence, cette constitution prévue pour dix ans fut renversée moins d'un an après sa mise en place, lors de l'insurrection du 10 août 1792. La notion de bravoure est généralisée à l'ensemble du peuple, ou du moins à tous ceux qui se soulèvent. En effet, Carlyle rappelle que les révolutionnaires risquent un sort qui n'est pas plus enviable que celui de leurs victimes occasionnelles :

> Lecteur, ne t'imagine pas, à ta façon languissante, que l'Insurrection est facile. L'Insurrection est difficile : chaque individu est incertain même de son voisin immédiat ; totalement incertain de ses voisins éloignés, de la force qui est avec lui, de la force qui est contre lui ; certain seulement que, en cas d'échec, son lot individuel sera l'échafaud ![156]

---

[152] « effulgence of Parisian enthusiasm, good-heartedness and brotherly love », FR I, 359

[153] « fraternal embracing, and a hospitality worthy of the heroic ages », FR I, 363

[154] J. M. Roberts, *The French Revolution* (1978), Oxford : Oxford University Press, second edition, 1997, ix, 180 pp., p. 43

[155] « They have made the Constitution [...]. They have seen much, cannons levelled on them [...] They have suffered somewhat [...] Also have they not done somewhat ? Made the Constitution, and managed all things the while [...] There was valour (or value) in these men ; and a kind of faith [...]. Eternity was before them, Eternity behind : they worked, as we all do, in the confluence of Two Eternities ; what work was given them. Say not that it was nothing they did. » FR II, 9

[156] « Reader, fancy not, in thy languid way, that Insurrection is easy. Insurrection is difficult : each individual uncertain even of his next neighbour ; totally uncertain of his distant neighbours, what strength is with him, what

Mettant l'accent sur ces circonstances extraordinaires, où la vie des insurgés tout autant que celles de leurs victimes est menacée, Carlyle tente d'équilibrer son récit, et de donner aux événements une perspective dont ils n'ont pas encore bénéficié, étant encore frais dans la mémoire collective. Il rappelle souvent, comme à la suite de la fête des piques et de la mutinerie de Nancy (respectivement en juillet et en août 1790), que « le bon et le mauvais côté reposent toujours si proches l'un de l'autre » [157]. De même, lorsqu'il est question de la condamnation à mort du roi, il s'exclame : « L'exécution d'un roi, qu'on l'appelle martyr, qu'on l'appelle punition, constitua une influence ! »[158] De façon générale, Carlyle suspend son jugement ; alors que le Comité de Salut public se forme et que la Terreur meurtrière se met en place, il s'abstient de porter des condamnations sans appel :

> Comment les événements furent et se déroulèrent, quelle part a pu être préméditée, qu'est-ce qui a été improvisé et accidentel, on ne le saura jamais, jusqu'à ce que le Jour du Jugement dernier le fasse connaître[159].

Carlyle va plus loin encore, rappelant que, malgré les souffrances injustes des persécutés de la Terreur, cette période permit de soulager le plus grand nombre :

> L'Histoire [...] confesse mélancoliquement qu'il ne se trouve aucune période où les Vingt-cinq Millions de la France en général souffrirent moins que lors de cette période qu'ils appellent le Règne de la Terreur ! Mais ce ne sont pas les Millions Muets qui souffrirent alors ; ce furent les Milliers, les Centaines, et les Unités ; qui hurlèrent et publièrent, et qui firent retentir le monde de leur plainte, ainsi qu'ils le pouvaient et devaient : là est la grande particularité[160].

Ainsi, la vision de Carlyle n'est pas manichéenne, même la Terreur ayant ses avantages, à savoir des conditions de vie plus supportables que d'ordinaire pour la majeure partie de la population. On peut à ce titre se ranger au jugement de J. M. Roberts lorsque, dans son histoire de la Révolution, il mentionne très brièvement les travaux de Carlyle, déclarant au sujet de ceux-ci :

> Bien que les grandes lignes du scénario que [son livre] présente soient raisonnablement simples, il s'avère en fait d'une grande complexité ; il y a peu de méchants à part entière et la texture de la vie sociale est évoquée de façon vivante. Au sein de cette complexité, l'impression dominante est celle de violence. Le peuple – les foules de Paris et les paysans

---

strength is against him ; certain only that, in case of failure, his individual portion is the gallows ! », FR II, 102

[157] « Right-side and wrong lie always so near », FR I, 404

[158] « A King's Execution, call it Martyrdom, call it Punishment, were an influence ! », FR II, 221

[159] « How it was and went, what part might be premeditated, what was improvised and accidental, man will never know, till the great Day of Judgment make it known. », FR II, 147

[160] « History [...] confesses mournfully that there is no period to be met with, in which the general Twenty-five Millions of France suffered less than in this period which they name Reign of Terror ! But it was not the Dumb Millions that suffered here ; it was the Speaking Thousands, and Hundreds, and Units ; who shrieked and published, and made the world ring with their wail, as they could and should : that is the grand peculiarity. », FR II, 443

> de la campagne – a été introduit par Carlyle dans la conscience historique britannique de la Révolution en tant que forme dynamique[161].

Les éléments abordés dans cette section mènent tous à la même conclusion : une forte impression de violence, de démence et même de cruauté peut se dégager en premier lieu, mais le peuple français, dont la fraternité et la bravoure sont régulièrement vantées, n'apparaît pas de façon totalement négative. Il est perçu dans la complexité profonde du contexte, et constitue le vrai protagoniste principal de l'ouvrage. On peut dire que Carlyle a passé avec succès l'épreuve de la transition des biographies individuelles à l'histoire collective. Sa vision n'est ni celle de l'anti-révolutionnaire haineux que croyait voir Barrès, ni celle du républicain excusant les excès de la Terreur qu'avait discerné Rio.

3 Statut particulier des femmes françaises

Les femmes françaises représentent une part légitime et essentielle de cette étude, à plusieurs titres. Premièrement, elles constituent la moitié environ du peuple français décrit par Carlyle, et il leur consacre des chapitres à part entière dans *The French Revolution*. En effet, le livre VII de la première partie, long d'une cinquantaine de pages, leur est dédié et porte le titre « The insurrection of women » ; elles apparaissent aussi à intervalles réguliers dans le reste de l'ouvrage. L'intervention des femmes réclamant du pain est certes un fait immuable de la Révolution, mais Carlyle fait un choix narratif et historiographique en les mettant sur le devant de la scène pendant autant de pages. Il le reconnaît d'ailleurs explicitement dans le corps du récit, estimant que d'autres événements ultérieurs ne méritent pas la même « adoration minutieuse » (« loving minuteness », I, 352) que l'insurrection des femmes. Dans une certaine mesure, il devance ainsi Michelet, qui ne publie son texte *Les Femmes de la Révolution* qu'en 1855, soit dix-huit ans plus tard. En tout cas, les descriptions de femmes dans *The French Revolution* sont mémorables et délibérément saisissantes, revêtant notamment des connotations mythologiques.

Deuxièmement, la France est souvent représentée par Carlyle comme une nation féminine, par opposition à l'Allemagne virile ; c'est peut-être dans les représentations des femmes de France que la vision carlylienne de ce pays est la plus complexe, concentrée, et révélatrice. Ce

[161] « Though the outline of the scenario it presents is simple enough, it is in fact of great complexity ; there are few outright villains and the texture of social life is vividly evoked. In this complexity, the predominant impression is of violence. The people – the crowd in Paris and the peasants of the countryside – were brought by Carlyle into the English historical consciousness of the Revolution as a dynamic form. », J. M. Roberts, *The French Revolution*, *op. cit.*, p. 147

sont les descriptions de groupes de femmes qui seront au centre de cette section, même si la possibilité de faire référence aux brefs portraits individuels de femmes françaises (ou francophones) reste ouverte[162]. L'article de John Clubbe « Carlyle's Subliminal Feminine : Maenadic Chaos in the French Revolution »[163], sera mentionné lorsqu'il sera pertinent, et pourra être consulté pour une réflexion un peu plus générale sur le féminin dans la Révolution.

Pour le meilleur et pour le pire : le rôle à part entière des femmes dans la Révolution

John Clubbe rappelle que Carlyle est fréquemment considéré comme misogyne[164]. La correspondance de Jane Welsh Carlyle semble corroborer en partie ce jugement. En effet, selon elle, son époux est tellement convaincu de l'infériorité des femmes qu'il n'éprouve même pas le besoin d'être explicite à ce sujet. Après dix-sept ans de mariage, elle écrit au sujet de Carlyle :

> Qu'il pense que nous [les femmes] soyons une catégorie de créatures inférieures, une catégorie d'êtres nés *pour obéir* ; j'ai bien peur que cela ne fasse pas l'ombre d'un doute ! – non pas qu'il ait pour habitude de promulguer une telle opinion avec une clarté susceptible d'offenser [...] mais cette réticence, devrais-je dire au vu de ses pratiques, ne provient pas d'un doute quant à la question de notre infériorité, ni même d'aucune délicatesse visant à épargner nos sentiments ; mais simplement et uniquement de cette assurance de conviction entière qui trouve son expression naturelle dans le silence, tout comme personne ne croit utile d'attirer l'attention des gens à midi sur le fait qu'il fasse plein jour ! [165]

La question sera de savoir si, en écrivant l'histoire de la France – pays d'exception dans la pensée carlylienne – la même conviction d'infériorité, subtile ou évidente, apparaît. En outre, la France étant décrite comme un pays féminin dans les écrits de Carlyle évoqués plus haut, notamment *History of Friedrich II*, on peut se demander si elle suscite les mêmes sentiments que la gent féminine.

---

[162] *The French Revolution* met en scène de nombreuses femmes, de la diabolique Jeanne de Saint Rémi à l'angélique et infortunée Marie-Antoinette (Jeanne de Saint Rémi, Comtesse de La Motte, dangereuse intrigante, était déjà au cœur de l'ouvrage précédent *The Diamond Necklace*). Charlotte Corday (ainsi qu'une de ses émules) sont dépeintes sous un jour plutôt positif, de même que Mademoiselle Théroigne, meneuse de l'insurrection féminine. Les femmes de lettres ont également une place non négligeable, en particulier Madame Roland, représentée de façon fort héroïque. Mme de Staël, qui est mentionnée dans les correspondances et dans dans *On Heroes*, fait aussi l'objet de quelques références respectueuses dans *The French Revolution*, comme protagoniste très mineur et comme source historique.

[163] John Clubbe, « Carlyle's Subliminal Feminine : Maenadic Chaos in the French Revolution », *Carlyle Studies Annual* n° 16, 1996, pp. 75-88

[164] *Ibid*., p. 76. Voir également pp. 80-81.

[165] « That he thinks us [women] an inferior order of things, that is, an order of beings born to obey ; I am afraid there is not the shadow of a doubt ! – Not that he is in the habit of promulgating such opinion with any offensive clearness [...] but his reticence I should say from his practice proceeds not from any misgiving on the question of our inferiority, nor yet from any delicacy towards our feelings ; but simply and solely from that self-complacency of full conviction which finds its natural expression in silence, just as nobody thinks it worthwhile to call peopleâs attention at midday on the fact of its being daylight !», Jane Welsh Carlyle, CL XVII, 222-223 (lettre à Martha M. Lamont datant du 29 décembre 1843).

Lorsque le lecteur de *The French Revolution* s'interroge sur la place des femmes dans l'ouvrage, c'est, de prime abord, un sentiment d'égalitarisme qui prévaut. Jusqu'au début de l'insurrection des femmes (FR I, 249), leur présence est discrète mais réelle : lorsque la milice parisienne s'organise, que l'on creuse des tranchées et que l'on retire les pavés des rues, « hommes et jeunes filles » s'affairent à parts égales, tandis que les vieilles femmes faibles préparent de la poix, ou, à défaut, de l'eau bouillante pour les déverser sur les attaquants allemands[166]. Après la révolte des femmes pour demander du pain, c'est « la Racaille masculine et féminine » (« Rascality male and female »[167]) qui mène les actions populaires, ce sont les « hommes et femmes munis de piques » (« pikemen and pikewomen »[168]) qui, juchés à l'occasion sur des canons, constituent l'avant-garde des troupes nationales. Les femmes insurgées ayant été décrites comme des « ménades »[169], Carlyle décrit le « sans-culottisme » et le « Ménadisme »[170] délibérant ensemble et consultant l'Assemblée Nationale. Plus tard, depuis les fenêtres royales, sont visibles « les femmes ménadiques ; les hommes en furie, fous de revanche », chaque groupe constituant le pendant de l'autre[171]. Les femmes, au même titre que les hommes, se mêlent à l'Assemblée Nationale, applaudissent Mirabeau, et incarnent la rage et la soif de vengeance (FR I, 283-284). Lors de la Fête de la Fédération[172], Carlyle semble même sous-entendre une certaine supériorité des femmes :

> Deux cent mille Hommes Patriotes ; et, ce qui est deux fois mieux, cent mille Femmes Patriotes, tous parés et embellis comme on peut l'imaginer, attendent assis dans ce Champ-de-Mars[173].

Lorsqu'il s'agit des événements plus sanglants, les femmes ont également une place à part entière, voire pire ; toujours prêtes à saisir leurs coutelas et à faire irruption (FR I, 289), ce sont elles qui poussent les hurlements les plus cruels lors des massacres de septembre 1792 :

> Imaginez les cris de ces hommes, leurs visages de sueur et de sang ; les hurlements plus cruels de ces femmes, car il y a des femmes aussi ; et un camarade mortel précipité nu dans

[166] « man and maid », « weak old women », FR I, 192

[167] FR I, 265

[168] FR I, 298

[169] Les Ménades étaient les femmes attachées au culte de Dionysos, parfois plongées dans un délire qui pouvait aller jusqu'à la fureur. Elles sont assimilées aux Bacchantes qui pratiquaient le culte de Bacchus.

[170] « Menadism », « Sansculottism »

[171] « Menadic women ; infuriated men, mad with revenge » , FR I 292

[172] Le 14 juillet 1790, jour anniversaire de la prise de la Bastille, une grande fête patriotique se déroula au Champ-de-Mars. Mis en place par l'Assemblée constituante à la suite de fêtes civiques spontanées, cet événement célèbrait l'union des Français autour d'un projet de monarchie constitutionnelle.

[173] « Two hundred thousand Patriotic Men ; and, twice as good, one hundred thousand Patriotic Women, all decked and glorified as one can fancy, sit waiting in this Champ-de-Mars. », FR I, 366. De même, ultérieurement, en novembre 1793, ce sont les petites filles aussi bien que les petits garçons qui prennent part aux Fêtes de la Raison (FR II, 357).

> tout ceci[174] !

La proposition « car il y a des femmes aussi » peut traduire l'étonnement de Carlyle, mais aussi peut-être, surtout, sa volonté de rappeler au lecteur – dont il anticiperait ainsi la surprise – que tous sont égaux devant les événements. La gent féminine fait d'ailleurs tout autant partie des victimes que des bourreaux : Carlyle décrit de façon émouvante comment des femmes, parfois allaitant encore leur enfant, sont fusillées et noyées par centaines, en particulier en Vendée (FR II, 350-351).

Des fonctions spécifiques : figures héroïques, mythologiques et maternelles

Dans *The French Revolution*, l'auteur de *On Heroes* ne met pas tant en scène des héros que des héroïnes. Les femmes sont parfois des victimes à sauver[175], mais aussi, le plus souvent, des actrices à part entière, capables elles aussi de porter secours :

> Mais il est plus édifiant de voir quels élans d'affection, quels fragments de vertus farouches se manifestent, au sein de démantèlement de l'existence humaine, car il existe aussi une proportion de ces élans et de ces vertus. Voyez le vieux marquis de Cazotte : il est condamné à mourir ; mais sa Fille le serre dans ses bras, avec une éloquence inspirée, et un amour qui est plus fort que la mort même ; si bien que même le cœur des tueurs est touché ; le vieil homme est épargné. Pourtant il était coupable, si comploter pour son roi constitue un chef d'accusation : dix jours après, un tribunal le condamna, et il dût mourir ailleurs ; laissant à sa fille une mèche de sa vieille chevelure grise. Ou voyez le vieux M. de Sombreuil, qui avait également une Fille : « Mon Père n'est pas un Aristocrate ; Ô bons messieurs, je le jurerai, j'en serai le témoin et je le prouverai de toutes les façons ; nous n'en sommes pas ; nous haïssons les Aristocrates ! » « Boiras-tu du sang des Aristocrates ? » L'homme présente le sang (si l'on en croit la rumeur universelle) ; la pauvre jeune fille boit. « Ce Sombreuil est donc innocent ! »[176]

Célèbres ou non, les figures individuelles de femmes remarquables se multiplient. Charlotte Corday, présentée comme mi-ange mi-démon, se voit attribuer des vertus héroïques avant d'être comparée très favorablement à Marat[177]. De nombreuses femmes sont par ailleurs décrites en

[174] « Fancy the yells of these men, their faces of sweat and blood ; the crueller shrieks of these women, for there are women too ; and a fellow-mortal hurled naked into it all ! », FR II, 151

[175] Voir FR I, 201, où un patriote sauve une jeune fille des actes révolutionnaires inconsidérés, ou encore la mort de la Princesse de Lamballe, figure de beauté et de bonté (FR II 152).

[176] « But it is more edifying to note what thrillings of affection, what fragments of wild virtues turn up, in this shaking asunder of man's existence, for of these too there is a proportion. Note old Marquis Cazotte : he is doomed to die ; but his young Daughter clasps him in her arms, with an inspiration of eloquence, with a love which is stronger than very death ; the heart of the killers themselves is touched by it ; the old man is spared. Yet he was guilty, if plotting for his King is guilt : in ten days more, a Court of Law condemned him, and he had to die elsewhere ; bequeathing his Daughter a lock of his old grey hair. Or note old M. de Sombreuil, who also had a Daughter : – My Father is not an Aristocrat ; O good gentlemen, I will swear it, and testify it, and in all ways prove it ; we are not ; we hate Aristocrats ! 'Wilt thou drink Aristocrats' blood ?' The man lifts blood (if universal Rumour can be credited) ; the poor maiden does drink. 'This Sombreuil is innocent then !' », FR II, 152-153

[177] FR II 294-299. Une description en des termes très proches est aussi faite d'une de ses émules qui projetait d'assassiner Robespierre (FR II, 394).

des termes mythologiques. Ainsi, Madame de Staël fait figure d'amazone (FR I, 142), tandis que Théroigne de Méricourt (1762-1817) au « cœur de feu » (« fire-hearted », FR I, 142) est représentée comme « Pallas Athénée » ou « déesse païenne »[178] avant d'être comparée à Diane attaquée par ses chiens[179]. Carlyle dresse ainsi un portrait plutôt glorieux de celle qui est parfois considérée comme l'un des précurseurs du féminisme. De même, Madame Roland, aux allures royales, est représentée en Minerve et en Amazone, avant d'être décrite comme une reine avec une vipère sur la poitrine, référence indirecte à Cléopâtre[180]. Marie-Antoinette fait aussi l'objet de descriptions admiratives, étant parfois comparée à l'astre lunaire, symbole des déesses Diane ou encore Séléné[181]. Certes, Mirabeau, Danton ou encore Camille Desmoulins sont dépeints sous un jour très favorable, et même parfois légendaire, puisque Danton, par exemple, est fréquemment décrit comme un Titan[182]. Des figures aussi diverses que Beaumarchais, Napoléon ou encore Danton sont parfois également représentées en Hercule[183]. Cependant, les images mythologiques de femmes sont au moins aussi fréquentes, offrant une variété au moins aussi riche.

Carlyle s'est peut-être inspiré de Louis Sébastien Mercier (1740-1814) et de son ouvrage *Le nouveau Paris* (1799), où il a lu des descriptions de femmes dansant après la Terreur, faisant figure de nymphes, de sultanes, de Minerve de Junon et même de Diane[184]. Quoi qu'il en soit, il fait le choix de les reprendre à son compte, dans des descriptions de scènes bien antérieures à la fin de la Terreur. Il les multiplie, les enrichissant même de figures supplémentaires, comme les Ménades, les Amazones, mais aussi les Euménides et les Gorgones. Ces images s'appliquent aux figures isolées évoquées précédemment, mais aussi à la foule en général. On retrouve l'image de Ménades[185], ce dernier mot étant même décliné en « Menadic » et « Menadism »[186]. L'équivalent issu de la mythologie romaine, « Bacchantes » est également utilisé, avec notamment la mention de « Bacchantes Dansantes » dans le cadre de la fête des insur-

[178]« Pallas Athene », « Heathen Goddess », FR I, 274. Rappelons que, dans la myhtologie grecque, « Pallas Athénée » , ou Athéna (Minerve pour les Romains), était la déesse de la sagesse mais aussi de la guerre.

[179]FR II, 279. Diane (Artémis en Grèce) est la déesse de la virginité et de la chasse. Carlyle retourne ici le mythe car c'est en fait Actéon qui, transformé en cerf par Diane, fut dévoré par ses propres chiens.

[180]Pour les références à Minerve, aux Amazones, et aux allures de reine, voir FR I 348-9 (et FR II 338-340). L'allusion à Cléopâtre est en FR II, 255, et sa bravoure est particulièrement vantée en FR II 201.

[181]Cf FR I, 249 (pour la comparaison avec la lune), FR II 322 (où la reine héroïque affronte son procès), ou encore FR II 324 (une biographie succinte mais émouvante de la reine, de 15 à 38 ans, est dressée).

[182]Voir par exemple FR II, 169, 259.

[183]Les aspects mythologiques de *The French Revolution* seront analysés plus en détails dans le chapitre 8.

[184]FR II, 424

[185]« Menads », cf FR I, 265, par exemple.

[186]FR I, 266-273

gés qui fait figure de « Saturnales »[187], cette fête annuelle du solstice d'hiver pendant laquelle maîtres et servants inversaient leurs rôles pour la journée. La comparaison est particulièrement pertinente au moment des Journées d'Octobre : les 5 et 6 octobre 1789, les émeutiers peuvent en effet imposer leur volonté au roi et le faire s'établir à Paris[188]. Les insurgées sont également dépeintes en Amazones[189], membres d'une tribu guerrière légendaire composée intégralement de femmes. On retrouve la même image de bravoure au combat lorsque certaines d'entre elles sont nommées Générales (« Generalesses », FR I, 266) ou comparées à la déesse Diane, la timidité en moins (FR I, 370).

Ces images de courage, plutôt positives, sont doublées de l'appellation « Judith ». Dans le texte biblique apocryphe portant son nom, Judith, femme sage et belle, séduit Holopherne, l'ennemi de son peuple, et le décapite, sauvant ainsi les siens par sa ruse et par son courage. Elle représente un exemple de foi, de bravoure héroïque et de sang-froid devant le danger. Or, dans *The French Revolution*, aux pages 262 à 264 du premier volume, on trouve, pour décrire les insurgées, six occurrences de la forme plurielle de « Judith »[190]. Cependant, tout aspect positif est tempéré par les images d'Euménides et de Gorgones qui se présentent vers la fin de l'ouvrage :

> Des Patriotes Femmes indignées, approvisionnées partiellement en pain, se précipitent à présent vers les boutiques, déclarant qu'elles auront des provisions. [...] Les Citoyennes distributrices ont des paroles et des gestes violents, leurs longs cheveux d'Euménides sont en désordre ; on voit des pistolets dépasser de leurs girons : on dit même que certaines d'entre elles ont des barbes – des Patriotes Hommes portant jupons et bonnets[191].
>
> Il y a des Patriotes Femmes, que les Girondins appellent Mégères, et qui sont jusqu'à huit mille en nombre ; avec des cheveux de serpents désordonnés ; qui ont troqué la quenouille pour la dague[192].

Les Euménides, équivalentes des Furies de la mythologie romaine, étaient les déesses de la vengeance mais aussi du juste châtiment : leur rôle est ainsi quelque peu ambigu. De même, « Mégère » était l'une des trois Furies, déités vengeresses qui veillent sur la justice. Le groupe de

---

[187] « Bacchantes », FR I, 265, « Dancing Bacchantes », « Saturnalia », FR I, 299

[188] J. M. Roberts, *The French Revolution*, op. cit., p. 167

[189] « Amazons », voir notamment FR I 276-77.

[190] « Judiths », FR I, 262-264

[191] « Indignant Female Patriots, partly supplied with bread, rush now to the shops, declaring that they will have groceries. [...] The distributive Citoyennes are of violent speech and gesture, their long Eumenides' hair hanging out of curl ; nay in their girdles pistols are seen sticking : some, it is even said, have beards,–male Patriots in petticoats and mob-cap. », FR II, 242

[192] « There are Female Patriots, whom the Girondins call Megaeras, and count to the extent of eight thousand ; with serpent-hair, all out of curl ; who have changed the distaff for the dagger. », FR II, 279. Voir également un peu plus bas, à la même page : « ces Patriotes de sexe féminin Extrêmes aux cheveux de serpents » (« these serpent-haired Extreme She-Patriots »)

femmes décrit ici est favorable aux Jacobins, d'où cette désignation plutôt négative par leurs opposants, les Girondins. Les Euménides étaient parfois représentées avec des chevelures constituées de serpents. La seconde citation constituerait donc une autre référence à celles-ci, mais aussi peut-être aux Gorgones : ces dernières possédaient en effet des cheveux de serpents et disposaient en outre du pouvoir de pétrification[193]. Ainsi, les femmes révolutionnaires présentent tout à tour des images plutôt positives (Amazones, Minerve, Diane, Judith) et terrifiantes (Furies, Euménides). Dans tous les cas, la notion d'une juste cause demeure, puisque même les déesses vengeresses sont également, souvent, des justicières. Quoi qu'il en soit, Carlyle introduit peut-être tout de même l'idée que la présence des femmes dans ces scènes d'insurrections est quelque peu insolite, voire incongrue : c'est ce que suggèrent les descriptions de pistolets dans les girons, de troc de la quenouille pour la dague, ou encore d'hommes déguisés. De telles remarques ne signifient peut-être pas que les femmes n'ont pas leur place parmi les insurgés, mais que les temps sont exceptionnels et que, comme Judith quittant ses vêtements de deuil pour ceux d'apparat dans l'espoir de séduire Holopherne, les femmes prennent courageusement des mesures inhabituelles, voire contre leur inclination.

Un paradoxe de pouvoirs limités et insoupçonnés

On retrouve la même notion d'une nature féminine contrariée, ou détournée de son cours naturel, dans la description de Théroigne de Méricourt. Ainsi, après avoir décrit son éloquence, sa beauté et ses mérites révolutionnaires, Carlyle ajoute :

> Tu aurais mieux fait de rester dans ton Luxembourg natal, et de devenir la mère des enfants d'un brave homme : mais là n'était pas ta tâche, là n'était pas ta destinée[194].

Cette image du meilleur destin de la femme comme mère de famille correspond assez bien aux notions victoriennes de l'époque, illustrées notamment par le personnage de Miss Havisham dans *Great Expectations*[195]. De même, alors que Madame Roland est décrite sous les traits de Minerve, elle demeure avant tout « l'Epouse de Roland de la Platrière » ou encore « la fille

[193] Dans les *Métamorphoses* d'Ovide, Méduse est toutefois la seule Gorgone a avoir des serpents pour cheveux.

[194] « Better hadst thou staid in native Luxemburg, and been the mother of some brave man's children : but it was not thy task, it was not thy lot. », FR I, 142

[195] *Great Expectations* (1860-1861) de Dickens est postérieur à l'ouvrage de Carlyle, mais l'image de Miss Havisham reflète l'esprit de l'époque. Abandonnée par son futur époux juste avant son mariage, elle refuse de songer à une autre union, continue de porter sa robe de mariée et laisse sa demeure tomber en ruine au fil des ans : elle symbolise notamment deux perspectives considérées comme dangereuses à l'époque, celle de la femme stérile et inutile, mais aussi celle du capital non pérennisé (Miss Havisham est une héritière et, faute du gestionnaire qu'elle aurait trouvé en son époux, ses biens et sa propriété se dégradent et perdent leur valeur).

du graveur parisien Philipon »[196]. Lorsque Mounier[197], président de l'Assemblée Nationale, revient de Versailles – où il était allé demander du pain au roi en compagnie d'une délégation de femmes – il retrouve à la place de son assemblée un « Sénat de Ménades »[198]. Carlyle donne alors l'explication suivante :

> Tout comme le Singe d'Erasme imitait, avec une écharde de bois, Erasme en train de se raser, ainsi ces Amazones tiennent-elles, avec une majesté feinte, quelque parodie confuse d'Assemblée Nationale. Elles proposent des motions ; font des discours ; passent des promulgations ; produisant pour le moins un rire sonore[199].

Carlyle, qui du reste n'a jamais eu beaucoup d'estime pour les assemblées parlementaires[200], semble considérer que des femmes ne sauraient gérer une telle institution. Des passages comme celui cité ci-dessus, ainsi que des remarques plus anodines telles que « on doit se plier aux caprices des femmes et des reines »[201], peuvent en effet donner une impression d'une infériorité supposée des femmes, voire d'une certaine misogynie de la part de Carlyle.

Cependant, malgré les passages évoqués plus haut, l'impression qui domine est celle que les femmes sont au cœur du pouvoir du pays féminin qu'est la France de Carlyle. Lors des dîners publics qu'organise Madame Roland avec les ministres, elle ne craint pas de s'interposer dans les discussions trop animées, si bien que « Les hommes envieux insinuent que l'Epouse Roland est Ministre, et non pas le Mari »[202]. De même, les femmes du peuple se font oratrices, et, s'il s'agit parfois de s'exprimer – comme ici – au nom d'un mari, il n'en demeure pas moins que leur prise de parole en public constitue pour Carlyle un signe des temps :

> Au Café de Foy, ce samedi soir, on voit une chose nouvelle, qui ne sera pas la dernière de ce type : une femme se livrant à des discours publics. Son pauvre homme, dit-elle, a été

[196] « Roland de la Platrière's Wife », « Philipon the Paris Engraver's daughter », FR I, 348-49

[197] Jean-Joseph Mounier (1758-1806), député du Tiers Etat et promoteur du Serment du Jeu de Paume, devint président de l'Assemblée Nationale fin 1789. A ce titre, il accompagna la délégation de femmes parties demander du pain au roi début octobre de la même année. Cette action devait mener au déménagement du roi à Paris lors des journées du 5-6 octobre 1789. Déçu alors de la tournure prise par les événements, Mounier s'exila et ne revint en France qu'en 1801.

[198] « a Senate of Menads », FR I, 282

[199] « For as Erasmus's Ape mimicked, say with wooden splint, Erasmus shaving, so do these Amazons hold, in mock majesty, some confused parody of National Assembly. They make motions ; deliver speeches ; pass enactments ; productive at least of loud laughter. », FR I, 282

[200] Ces idées anti-parlementaires sont exprimées de manière très vive dans l'article « French Republic » :

« la pire caractéristique d'une République à notre époque est qu'elle doit être un Gouvernement de Parleurs ; ce qui hélas signifie un gouvernement qui s'auto-annule, – un gouvernement qui ne gouverne pas, mais qui produit seulement de l'éloquence parlementaire. »

(Texte original : « the worst feature of a Republic in these ages is, that it has to be a Government of Talkers ; which, alas, means essentially a self-cancelling government, – a government that does not govern, but merely produces parliamentary eloquence. », inédit, *Victoria and Albert Museum*, Collection Forster, F 48.E.17. Voir également *Latter-Day Pamphlets*.)

[201] « the whims of women and queens must be humoured », FR I, 463. Cette remarque intervient à la suite de l'insistance de Marie-Antoinette pour garder avec elle son nécessaire de toilette, entreprise aussi vaine que coûteuse.

[202] « Envious men insinuate that the Wife Roland is Minister, and not the Husband », FR II, 57

> contraint au silence par son District ; leurs Présidents et Personnages officiels ne voulurent pas le laisser parler. Et c'est pourquoi c'est elle ici qui, de sa langue aiguë, parlera [...] tant qu'elle en aura le souffle [...][203]

Cette intervention n'est pas aussi désastreuse que les tentatives de tenir une assemblée ; nécessité faisant loi, le nouveau phénomène des femmes oratrices est présenté sous un jour relativement neutre. Oratrices occasionnelles, les femmes ne sont par ailleurs pas dupes des assauts d'éloquence[204]. Elles gardent bien en vue leur objectif principal, à savoir la nourriture pour tous ; en tant que femmes, elles ont selon Carlyle une connaissance supérieure du problème de la famine :

> Maussade est le cœur des hommes, réprimé par le Patrouillotisme[205] ; véhément est celui des femmes, irrépressible. Cette femme discourant publiquement au Palais Royal[206] n'est pas la seule à parler :– les hommes ne savent pas ce qu'est le garde-manger, lorsqu'il se vide, seules les mères de famille le savent. Ô femmes, épouses d'hommes qui ne savent que calculer et non agir ! Le Patrouillotisme est fort ; mais la Mort, par la faim et par voie militaire, est plus forte. Le Patrouillotisme réprime le Patriotisme masculin : mais le patriotisme féminin ? Les Gardes que l'on nomme Nationaux enfonceront-ils leurs baïonnettes dans la poitrine des femmes ? De telles pensées, ou plutôt une matière première obscure et informe menant à de telles pensées, fermente de façon universelle sous les bonnets de nuit féminins ; et, aux premières lueurs de l'aube, à la plus mince provocation, explosera[207].

Les femmes ont donc une perception plus aiguë des problèmes de ravitaillement, au point d'avoir leur propre forme de patriotisme, et des projets qui leur sont spécifiques : alors que les hommes hésitent encore à agir, elles sont plus déterminées, et n'ont pas de scrupules à utiliser leur sexe pour braver impunément la répression des Gardes Nationaux. Non seulement parviennent-elles à leurs fins, mais elles constituent aussi une force redoutable. En effet, Robespierre, vers la fin de sa carrière politique, est particulièrement terrifié par la haine féminine (« feminine hatred », FR II, 383), et non sans raison : sur le chemin de l'échafaud, il est maudit au nom des mères et des épouses, visiblement satisfaites de le voir exécuter (FR II, 415). Les

[203] « At the Cafe de Foy, this Saturday evening, a new thing is seen, not the last of its kind : a woman engaged in public speaking. Her poor man, she says, was put to silence by his District ; their Presidents and Officials would not let him speak. Wherefore she here with her shrill tongue will speak [...] while her breath endures [...] ! », FR I, 257

[204] Une délégation de femmes venues à l'Assemblée Nationale réclamer du pain ne se laisse pas amadouer par de longs discours (FR I, 278).

[205] « Patrouillotisme » désigne la manie de faire des patrouilles (contrairement à ce que l'on croit souvent, le mot n'a pas été inventé par Rimbaud pour se moquer des patrouilles inutiles organisées par les bourgeois de Charleville en 1870). Ici, il s'agit des patrouilles des hommes de La Fayette, qui ont été doublées pour maintenir l'ordre public, alors que le mécontentement populaire va croissant, à la veille de l'insurrection des femmes évoquée plus haut.

[206] Il s'agit de l'oratrice évoquée dans la citation précédente.

[207] « Sullen is the male heart, repressed by Patrollotism ; vehement is the female, irrepressible. The public-speaking woman at the Palais Royal was not the only speaking one :–Men know not what the pantry is, when it grows empty, only house-mothers know. O women, wives of men that will only calculate and not act ! Patrollotism is strong ; but Death, by starvation and military onfall, is stronger. Patrollotism represses male Patriotism : but female Patriotism ? Will Guards named National thrust their bayonets into the bosoms of women ? Such thought, or rather such dim unshaped raw- material of a thought, ferments universally under the female night-cap ; and, by earliest daybreak, on slight hint, will explode. », FR I, 260

« tricoteuses », qui investissent les galeries de l'Assemblée, écoutant les séances et manifestant leur mécontentement occasionnel tout en effectuant leurs travaux d'aiguilles, constituent une autre figure féminine de pouvoir. Dans un passage frappant, Carlyle suggère même qu'elles ont remplacé les duchesses de naguère, substituant les aiguilles à tricoter aux bijoux et au fard à joue (FR II 212). C'est peut-être cette description qui inspira à Dickens le personnage de Madame Defarge[208] dans *A Tale of Two Cities*[209].

La France, pays de l'exception féminine ?

La France, pays féminin sous la plume de Carlyle dans, notamment, *History of Friedrich II*, possède également cette caractéristique dans *The French Revolution*. Carlyle utilise toujours le pronom « she », « her », ou « herself » pour la décrire[210], ainsi que, parfois, l'adjectif « fair », traditionnellement utilisé pour décrire une femme au teint ou aux cheveux clairs[211]. De même, la ville de Paris, qui, comme on l'a vu plus haut, incarne la France, est aussi féminine, voire « maternelle »[212]. Dans ces conditions, le portrait des femmes que l'on vient de dresser est des plus éclairants : on peut émettre l'hypothèse que la France serait à la pensée de Carlyle ce que les femmes sont à la France révolutionnaire de *The French Revolution*. La France aurait ainsi un rôle à part entière dans la pensée carlylienne, mais aussi des fonctions spécifiques, mythologiques et héroïques, des attributs contradictoires, et, avant tout, un pouvoir insoupçonné. On gardera cette hypothèse à l'esprit, en particulier dans le chapitre 8. Par ailleurs, la France s'illustre comme un pays où la misogynie supposée de Carlyle n'a pas vraiment cours. Au contraire, ses Judith, ses Ménades, et même ses Furies, bien qu'ambivalentes, demeurent des figures fortes, essentielles dans tous les sens du terme, c'est-à-dire jouant un rôle crucial dans la Révolution mais aussi constituant peut-être l'essence du mouvement, ou en tout cas son dernier

[208]Madame Defarge est une farouche partisane de la Révolution, qui tricote presque sans relâche, consignant par des points et par des motifs spéciaux les noms de ceux qui doivent mourir pour la cause révolutionnaire. Elle est l'un des personnages principaux : si elle donne initialement une impression de passivité, elle est généralement considérée comme incarnant les pires aspects de la période, manifestant notamment une soif de sang et de violence inattendue.

[209]L'historien J. M. Roberts est d'avis que l'une des influences les plus conséquentes de *The French Revolution* de Carlyle s'exerça par le biais du roman de Dickens *A Tale of Two Cities* (J. M. Roberts, *The French Revolution*, op. cit., p. 147-148). Plus caricatural que l'ouvrage de Carlyle, *A Tale of Two Cities* reprend – selon J. M. Roberts – la notion que la Révolution est fondamentalement un soulèvement populaire, suscité par des conditions de misère extrêmes ainsi que par une soif de revanche et de justice.

[210]L'emploi de ce pronom pour désigner la France ou la Grande-Bretagne était et demeure assez fréquent, mais le choix de « it » est également possible.

[211]Cf FR II, 44 (« fair » y est répété plusieurs fois, de même que « her » ou « herself »)

[212]Voir par exemple FR I, 295 (« motherly Paris », « her »).

recours.

Conclusion

Après la troisième partie sur les héros, ce chapitre a permis de poser les bases de la vision carlylienne de la France en tant que nation et population. De prime abord, dans les écrits de Carlyle, les considérations sur les différents peuples ne sont guère favorables aux Français : les Teutons, à savoir les Allemands, mais aussi les Anglo-Saxons, apparaissent clairement comme le peuple le plus noble, devant les Celtes (notamment les Français, les Italiens, et les Irlandais). Les populations noires seraient encore plus loin derrière, et auraient de ce fait besoin d'être guidées par des hommes blancs plus sages. Notons cependant que la pensée de Carlyle comporte un certain égalitarisme : les hommes oisifs sont tous condamnables, quelle que soit la couleur de leur peau. En outre, si les écrits de Carlyle, en particulier tardifs, suggèrent une supériorité teutonne, on ne peut parler de « système » de hiérarchie raciale : même les partisans du national-socialisme soucieux de récupérer et d'utiliser à leur profit la pensée carlylienne sont forcés de reconnaître ce manque théorique. Ces considérations sur les races ont un impact double sur cette étude. D'une part, la popularité de Carlyle en France a souffert de façon non négligeable de ces notions de supériorité des peuples, en particulier après la seconde guerre mondiale, et malgré la présence de défenseurs comme Victor Basch. Ces questions doivent être abordées pour que Carlyle puisse être davantage étudié en France, et que l'ensemble de son œuvre reçoive l'attention qu'elle mérite. D'autre part, la vision carlylienne de la France est potentiellement teintée d'une notion d'infériorité du peuple français, ce qui a pu conduire les critiques à qualifier Carlyle de « francophobe », sans apporter des nuances pourtant nécessaires.

De telles nuances sont justement au cœur de *The French Revolution*, une œuvre moins tardive que les écrits anti-abolitionnistes (*Latter-Day Pamphlets*) ou activement pro-Allemands (notamment « On the Latter Stage of the French-German War »). De surcroît, *The French Revolution*, écrit entre l'incompris *Sartor Resartus*[213] et le légendaire *On Heroes*, représente peut-être un point critique dans la maturation de Carlyle comme auteur et surtout comme historien.

[213]Rappelons que *Sartor Resartus* fut refusé par plusieurs éditeurs avant d'être publié par épisodes dans *Fraser's Magazine*, et de susciter alors des courriers de lecteurs menaçant de suspendre leur abonnement. Ce n'est qu'après la publication de *The French Revolution* que les lecteurs britanniques se tournèrent vers *Sartor Resartus* de façon plus enthousiaste (les lecteurs américains avaient d'emblée apprécié l'ouvrage, publié grâce à Emerson ; l'édition américaine de 1836 constitue d'ailleurs la première publication intégrale de l'ouvrage).

The French Revolution révèle toute la complexité de la vision carlylienne du peuple français ; en effet, c'est une image bien paradoxale qui émerge : celle d'une nation d'opprimés sombrant dans la démence, celle d'un peuple de moutons maltraités devenus tigre sanguinaire, celle d'une populace vulgaire capable des plus beaux sentiments de patriotisme et de fraternité. Les circonstances atténuantes – résultant notamment du statut de victime du peuple et de la notion d'injustice à son égard – n'empêchent pas le narrateur de livrer des descriptions très graphiques, et parfois même insoutenables, des atrocités commises. On ne peut cautionner la lecture que Rio fait de l'ouvrage, selon laquelle les révolutionnaires seraient glorifiés et exempts de toute responsabilité ; mais on peut encore moins approuver les propos de Bloy qui prêtent à Carlyle un féroce mépris anti-révolutionnaire.

Au fil des pages, l'image dominante est celle d'un peuple non pas inférieur, mais au contraire presque mythique, prédisposé plus que tout autre à l'insurrection, et riche en personnages ou même en groupes légendaires. Les femmes, composante féminine d'un pays considéré féminin par opposition à l'Allemagne virile, constituent un exemple particulièrement représentatif, puisqu'elles se transforment fréquemment, de façon individuelle mais aussi collective, en figures bibliques ou mythologiques. La sympathie du narrateur va clairement aux Français, encouragés dans leur lutte contre la Prusse, les actes de guerre les plus brutaux étant justifiés voire excusés par le contexte[214]. On est alors fort loin du Carlyle francophobe que les critiques ont cru discerner, en particulier dans les écrits tardifs.

[214]Voir le passage en FR II, 205, cité et traduit dans la section B, 2 de ce chapitre.

Chapitre 8

Le peuple français comme moyen de subversion

A présent que la place et les caractéristiques du peuple français ont été analysées, il reste à voir le rôle de celui-ci dans la maturation et dans la construction de la pensée et de l'historiographie carlyliennes : ce sera l'objet du dernier chapitre. Le choix d'écrire *The French Revolution* coïncide en effet avec la naissance chez Carlyle de nouvelles aspirations, qu'il expose d'ailleurs en détail dans ses lettres à John Stuart Mill, évoquées dans le chapitre 2. Carlyle avait déclaré à Mill : « La France est le grand terrain d'entraînement »[1]. Il entendait par là que la France était un terrain d'essai pour l'Europe, car elle tentait de résoudre par des révolutions des problèmes communs à tous les pays européens, offrant ainsi des leçons potentiellement édifiantes, bien que le plus souvent négatives. Or, cette expression peut être reprise pour qualifier le rôle de la France dans la pensée carlylienne.

A partir de ces résolutions de 1833, les écrits de Carlyle sont différents, même ceux qui se veulent en partie biographiques. En effet, *The French Revolution* n'est nullement un assemblage, même adroit, de biographies individuelles, et l'on pourrait aussi défendre l'idée que la Révolution (et, dans une moindre mesure, la Réforme religieuse) vole la vedette aux grands hommes dans *On Heroes*, ouvrage au titre pourtant évocateur. En tout cas, des écrits comme *Past and Present* ont très certainement bénéficié des techniques mises en œuvre dans *The French Revolution* pour décrire les groupes plutôt que les personnes. La France constitue le lieu de passage de

[1] « France is the great scene of practice », lettre de Carlyle à John Stuart Mill, datée du 18 juillet 1833, CL VI, 414.

l'individu à la collectivité, le grand « terrain d'entraînement » où Carlyle fait ses armes d'historien à plusieurs égards. En effet, au fil des pages, il met en œuvre des techniques jusque là inhabituelles dans les livres d'histoire, afin de faire véritablement revivre les événements au lecteur. A la fois soucieux de la vérité historique et méprisant pour les historiens qui privilégient les faits bruts et arides, il utilise des expressions particulièrement frappantes, qui sont parfois des néologismes. Aussi, surtout, il emploie les pronoms de façon surprenante, associant tour à tour lecteur et narrateur aux protagonistes, et créant un personnage d'historien qui fait intrusion dans le récit sans pour autant nuire aux effets de réel. La Révolution, essentiellement perçue par Carlyle comme le fait d'un peuple opprimé et solidaire, est un sujet idéal pour ce genre d'effets, encore que l'on puisse se demander si ce n'est pas cet état de choses qui a justement motivé de telles techniques. Enfin, soit pour attirer, soit pour édifier son lectorat, il souligne régulièrement la portée universelle des événements révolutionnaires : il s'agit non seulement de les présenter comme un spectacle international, voire même une merveille du monde quelque peu idéalisée, mais également de permettre au lecteur à la fois de se rendre compte de la place et de la portée considérables des faits, et, ce faisant de retirer des éclairages sur le système britannique de l'époque. Ce chapitre analysera tour à tour les façons dont la France permet le passage de l'individu à la collectivité, la mise en place de nouvelles stratégies narratives et historiographiques, et enfin la constitution d'un modèle semi-utopique didactique pour les Britanniques.

A Subversion personnelle : la France, terrain de transition de la biographie vers l'histoire

Dans son étude sur *The French Revolution*, Léon Bloy suggère que Carlyle, parti à la recherche de grands hommes de la période révolutionnaire, ne peut guère en trouver, et, par dépit, s'acharne sur les protagonistes décevants qu'il rencontre :

> Carlyle est *pour* la Révolution *contre* la monarchie française, mais il ne croit pas que le nombre soit la vérité et il ne compte, pour faire quelque chose dans le monde, que sur la grandeur personnelle de certaines âmes. [...] Il ne cherche donc pas des idées dans la Révolution, il cherche des hommes : il lui faut à toute force des âmes vivantes, personnelles, et non pas des collections d'appétits et d'instincts. N'en trouvant pas, il se rue avec furie sur les fantômes que son art vient d'évoquer, il les ressuscite pour les guillotiner une seconde fois, il fait boire leur sang aux chiens et donne leur chair aux pourceaux[2].

[2]Léon Bloy, « Histoire de la Révolution française, par Carlyle », *in Œuvres de Léon Bloy, op. cit.*, XV, p. 40. Notons que ce passage est cité en partie par A. C. Taylor (*Carlyle et la Pensée Latine, op. cit.*, p. 192) et adapté par

Les écrits de Carlyle avaient certes été biographiques jusqu'alors : il n'était vraiment passé de la biographie à l'histoire que vers le milieu des années 1830, lorsque ses essais sur les philosophes des Lumières et les grands hommes allemands comme Goethe, Richter et Schiller avaient laissé place à des fresques historiques plus larges, à commencer par *The French Revolution*. Or, une comparaison de ses essais respectivement intitulés « On History » et « Biography » suggère qu'il définit l'histoire et la biographie de façon fort semblable. Dans « On History », en 1830, il déclare :

> Si nous étions privés de la Narration, comme le courant de la conversation, même parmi les plus sages, se languirait et se disloquerait, et, parmi les sots, s'évaporerait complètement ! Ainsi, de même que nous ne faisons qu'accomplir l'Histoire, nous disons peu de choses si ce n'est pour la réciter : et même, dans ce sens large, notre vie spirituelle tout entière est basée dessus. Car, à strictement parler, qu'est-ce aussi que la somme du Savoir, si ce n'est l'Expérience documentée, et donc le produit de l'histoire ; dont, de ce fait, le Raisonnement et la Foi, tout autant que l'Action et la Passion, sont des matériaux essentiels[3] ?

Ainsi, selon Carlyle, l'histoire constituerait l'essentiel des conversations et du savoir. Or, deux ans plus tard, dans « Biography », il donne une définition presque identique de la biographie :

> Définis pour toi-même, lecteur judicieux, la signification réelle de ces Phénomènes, nommés Ragots, Egoïsme, Narration Personnelle (miraculeuse ou non), Scandale, Raillerie, Calomnies et autres notions semblables ; dont la somme totale (avec l'addition d'un meilleur ingrédient, habituellement trop infime pour être remarqué) constitue cet autre grand phénomène que l'on appelle encore « Conversation ». Ne veulent-ils pas dire intégralement : Biographie et Autobiographie ? Non seulement dans le Discours commun des hommes ; mais aussi dans tout Art, qui est ou devrait être l'essence concentrée et préservée de ce que l'homme peut dire et montrer, la Biographie est presque la seule chose nécessaire[4].

Dans les deux passages, Carlyle estime que toute conversation se compose presque exclusivement, respectivement, de l'histoire ou de la biographie. Tandis que l'histoire et les passions seraient l'essence du savoir, la biographie serait celle de l'art. Dans les deux cas, Carlyle pose histoire et biographie comme éléments centraux de l'expérience humaine. Que le parallélisme entre les définitions de l'histoire et de la biographie données dans les deux essais soit voulu ou non, il est indéniable que les deux sont d'une proximité troublante. Carlyle ne fait d'ailleurs rien

---

Seillière (*Un précurseur du national-socialisme, l'actualité de Thomas Carlyle, op. cit.*, pp. 232-233).

[3] « Cut us off from Narrative, how would the stream of conversation, even among the wisest, languish into detached handfuls, and among the foolish utterly evaporate ! Thus as we do nothing but enact History, we say little but recite it : nay rather, in that widest sense, our whole spiritual life is built thereon. For strictly speaking, what is all Knowledge too but recorded Experience, and a product of History ; of which, therefore, Reasoning and Belief, no less than Action abd Passion, are essential materials ? », « On History » , *op. cit.*, 254

[4] « Define to thyself, judicious reader, the real significance of these Phenomena, named Gossip, Egoism, Personal Narrative (miraculous or not), Scandal, Raillery, Slander, and suchlike ; the sum-total of which (with some fractional addition of a better ingredient, generally too small to be noticeable) constitutes that other grand phenomenon still called 'Conversation'. Do they not mean wholly : Biography and Autobiography ? Not only in the common Speech of men ; but in all Art too, which is or should be the concentrated and conserved essence of what men can speak and show, Biography is almost the one thing needful. », « Biography », *op. cit.*, 52

pour démentir le lien, ajoutant dans « On History » : « L'Histoire est l'Essence d'innombrables Biographies »[5]. Onze ans plus tard, après le succès de *The French Revolution*, il renchérissait dans *On Heroes* : « L'Histoire du monde n'est que la Biographie des grands hommes »[6]. Ces définitions fluctuantes peuvent éventuellement suggérer un manque de rigueur conceptuel, Carlyle n'ayant pas de système philosophique à proprement parler, comme on l'a vu par exemple dans le chapitre précédent au sujet de la hiérarchie des races. Quoi qu'il en soit, il est indéniable que, dans l'esprit de Carlyle, histoire et biographie sont non seulement inséparables, mais aussi dans une large mesure équivalentes. Faut-il pour autant en conclure, comme Bloy, que Carlyle, en écrivant l'histoire, « cherche des hommes », de grandes âmes à vénérer, à l'exclusion de tout autre objectif ?

Au fil de *The French Revolution*, Carlyle a bien trouvé des héros, comme Danton et Desmoulins, et surtout Mirabeau, mais il ne se livre pas pour autant à des digressions biographiques, bien au contraire : le surplus de matériaux biographiques accumulés est transformé en un article, « Mirabeau » (évoqué dans le chapitre 6), et n'est en aucun cas inclus à tout prix dans *The French Revolution*. Par ailleurs, ses correspondances n'indiquent pas qu'il ait envisagé d'écrire la biographie d'une des grandes figures de la Révolution, entreprise qui aurait pourtant semblé fort légitime, étant donné son passé de biographe. L'objectif de Carlyle n'est plus de produire des biographies, même reliées entre elles, mais de transformer l'ensemble des âmes réunies, ainsi que les « collections d'appétits et d'instincts » évoquées par Bloy, en un ensemble « organique »[7].

1 De l'agrégat à la nation : les nouvelles facettes de l'écriture carlylienne

Carlyle emploie le mot « agrégat », notamment pour décrire les débuts de l'assemblée – initialement peu unie – des députés du Tiers-Etat[8]. Aussi, surtout, il évoque un « Principe agrégatif »[9] qui, à terme, pourrait mener à l'unité du monde entier. Les mots de Carlyle peuvent être repris ici pour invoquer un « Principe agrégatif » dans son écriture : en effet, au fil de *The*

[5] « History is the Essence of innumerable Biographies », « On History » (1830), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays*, Londres : Chapman and Hall, 1888 : vol. IV, 212-220, p. 212.

[6] « The History of the world is but the Biography of great men », *On Heroes* (1841), *op. cit.*, p. 266.

[7] Les mots « organique » ou « corps organique » sont utilisés plusieurs fois par Carlyle, par opposition à « agrégat », notamment lorsqu'il représente l'unification progressive des six cents députés des Communes. Cf FR I, 160-164 (« organic », « an inorganic body, longing to become organic », « an Aggregate of individuals »).

[8] « aggregate », FR I, 163

[9] « Aggregative Principle », FR I, 333

French Revolution, il met en œuvre des stratégies narratives et rhétoriques qui lui permettent de passer du portrait individuel (auquel il excellait) à des représentations de groupes de plus en plus larges, à savoir par exemple le Tiers-Etat, les patriotes insurgés, et la nation tout entière.

Le peuple français, exception carlylienne ?

Le Collier de la Reine, en 1833, avait constitué une première expérience de récit historique. Cet ouvrage surprend par son caractère littéraire, par la densité des figures de style singulières et aussi surtout par sa construction, basée principalement sur une succession de biographies : en effet, il est essentiellement question d'intrigues de cour, mettant en jeu des figures individuelles particulièrement marquantes. Avec *The French Revolution*, Carlyle passe à un nouveau stade d'écriture et, ne pouvant plus autant se reposer sur des protagonistes individuels, doit se livrer à une représentation des masses. *The French Revolution*, terrain d'essai pour son auteur, constitue également un terrain d'observation privilégié pour le lecteur de Carlyle. En effet, il s'agit du seul texte historique de Carlyle qui vise à représenter un groupe plus que des individus : ses ouvrages ultérieurs, comme *The Letters and Speeches of Oliver Cromwell*, *History of Friedrich II*, ou encore *Early Kings of Norway*, sont tous organisés autour de chefs d'Etats marquants, et tiennent ainsi plus de la biographie. Certes, *Past and Present* traite de groupes, mais cet ouvrage, qui relève davantage de la pensée sociale que de l'histoire, érige surtout en exemple le gouvernement d'un individu, à savoir l'Abbé Samson. En outre, les groupes qui sont dépeints dans *Past and Present* ne présentent pas la même unité que ceux de *The French Revolution*. Ils sont plus variés, puisqu'il est question tour à tour de la société britannique en général, des ouvriers en particulier, des aristocrates ou encore d'une communauté de moines du Moyen Âge. *Chartism* et « Signs of the Times » sont très courts et, comme *Past and Present*, ils traitent de trop de groupes pour qu'une véritable stratégie de représentation collective se mette en place.

Le peuple français représente ainsi en quelque sorte l'exception carlylienne : il est le seul au profit duquel une représentation collective ait été mise en œuvre. Carlyle n'a pas écrit d'ouvrage (et encore moins trois volumes) sur le Saint Empire romain germanique, sur la Confédération allemande de 1814 (Deutscher Bund) ou encore sur la révolution du peuple allemand en 1848[10] ; son intérêt pour l'Allemagne est resté essentiellement littéraire et biographique. La France pos-

[10] Si *History of Friedrich II* comporte inévitablement des tableaux importants de l'histoire allemande, l'optique, comme le titre, demeure essentiellement biographique.

sède donc un statut unique dans sa pensée, justifiant des représentations collectives, dont les implications et l'impact rhétorique restent à démêler.

Regroupement des individus par leur nombre : les masses comme sommes des individualités

Un décompte informatique donne une bonne idée préliminaire quant au caractère individuel ou collectif des scènes peintes par Carlyle. En effet, dans l'ensemble de *The French Revolution*, on compte cinquante-neuf occurrences du mot « héros » et de ses dérivés[11], et quatre-vingts du vocable « individu » et des mots de la même famille[12]. Ces chiffres sont très modestes par rapport au nombre d'occurrences de mots qui réfèrent au collectif. Ainsi, « peuple » (« people(s) », « peopled ») ne revient pas moins de deux cent soixante-douze fois, tandis que « nation » apparaît à deux cent dix-sept reprises[13].

Le mot « Million(s) » compte soixante-seize occurrences, dont cinquante sont associées au chiffre « vingt » ou « vingt-cinq » : en effet, Carlyle désigne le peuple français par le nombre de personnes qui le composent, et il évoque donc fréquemment « les Vingt Millions » ou « les Vingt-Cinq Millions ». Il ne s'agit pas là de répéter une information pour le lecteur oublieux, mais de mieux représenter la masse de la population comme somme des individus qui la composent, lui donnant ainsi plus de poids, mais aussi, peut-être, un visage plus humain. Ainsi, on peut citer en particulier FR I, 371, où il est question de « vingt-cinq millions de cœurs brûlant tous ensemble »[14]. De même, en FR II, 240, la formule girondine d'une république respectable pour les classes moyennes est jugée inadéquate pour les « vingt-cinq millions de cœurs » (twenty-five million hearts ») sur lesquels pèsent la faim, le dénuement et l'oppression cauchemardesque. Le même procédé est appliqué pour les six cents députés du Tiers-Etat : lorsque ceux-ci prêtent le Serment du Jeu de Paume, notamment, Carlyle insiste sur les « six cents mains » qui signent ce qu'elles ont juré[15]. D'autres groupes encore bénéficient du même traitement, par exemple : « les onze », leaders rebelles emprisonnés de la Garde française, les cent vingt électeurs de Paris et les vingt-six conseillers municipaux (FR I, 181-182, 187) ; les

[11] « heroe », « heroes », « heroic(ally) », « heroine »

[12] « individual(s) », « individually », « individuality »

[13] Le décompte précis est le suivant : 109 pour le singulier « nation », 18 pour le pluriel « nations », et 90 pour l'adjectif « national ».

[14] « Five-and-twenty million hearts all burning together ». Voir également FR I, 38, 69, 97.

[15] FR I, 171. Voir également FR I, 143, 160-163.

mille deux cents députés de l'Assemblée qui sont autant de rois (FR I, 337-338) ; « les Vingt-deux », qui désignent les Girondins arrêtés par la Montagne, et, parmi ces derniers, « les Douze condamnés » (« the doomed Twelve ») qui attendent ensemble leur exécution (FR II, 282-283, 305).

En désignant les groupes uniquement par leur nombre (« les vingt-cinq millions »), ou simplement en accolant régulièrement une estimation chiffrée à un nom se rapportant au groupe (« vingt-cinq millions de visages hagards »[16]), Carlyle s'assure que le lecteur considère bien un à un les révolutionnaires, qui sont collectivement les vrais héros de *The French Revolution*. Il est d'ailleurs très explicite en ce sens, insistant sur les unités dans la masse :

> Parmi les travailleurs, tout ne va pas si bien une fois encore. Fait malheureux ! Car il y a vingt-cinq millions d'entre eux. Lesquels, cependant, on amalgame en une sorte d'obscure unité compendieuse, monstrueuse mais obscure, distante, sous le nom de canaille ; ou, avec davantage d'humanité, sous celui de « masses ». Des masses, en effet, et pourtant, chose singulière à dire, si, par un effort de l'imagination, on les suit, à travers la vaste France, dans leurs taudis de glaise, dans leurs greniers et dans leurs clapiers, les masses se composent intégralement d'unités. Chacune de ces unités possède son propre cœur et ses propres chagrins ; elle se tient là couverte de sa propre peau, et si on lui fait une petite entaille elle saigne. [...] quelle pensée : chaque unité de ces masses est un Homme miraculeux, comme toi ; luttant, doué de vision ou affecté par la cécité, pour son Royaume infini (cette vie qu'il a, une fois seulement, au milieu des Eternités) ; ayant en lui une étincelle de Divinité, ce que l'on appelle une âme immortelle ! [...]
>
> Gérer ces masses constitue clairement une « tâche » difficile pour un gouvernement ; – si ce n'est d'ailleurs plutôt la seule tâche et le seul problème pour un gouvernement, tous les autres étant de simples lubies, superficialités et coups de vent accidentels ! Que les chartes, les coutumes, les lois communes et spéciales proclament ce qu'elles veulent, les masses ne s'en comptent pas moins par millions d'unités ; créées selon toute apparence par Dieu – dont on dit que ceci est la Terre[17] !

Au delà de la sympathie de Carlyle pour le peuple français, qui a été évoquée dans le chapitre précédent, cette citation révèle des stratégies originales de représentation des foules. En soulignant les aspects individuels au sein du collectif, Carlyle entreprend de donner un caractère beaucoup plus animé et personnel aux descriptions des opprimés et des insurgés. Il encourage

[16] « Twenty Millions of 'haggard faces' », FR I, 39. L'expression « haggard faces », récurrente dans *The French Revolution*, est introduite en FR I, 37, Carlyle disant s'inspirer des « figures hâves » décrites dans les mémoires de Mirabeau.

[17] With the working people, again it is not so well. Unlucky ! For there are twenty to twenty-five millions of them. Whom, however, we lump together into a kind of dim compendious unity, monstrous but dim, far off, as the canaille ; or, more humanely, as 'the masses.' Masses, indeed : and yet, singular to say, if, with an effort of imagination, thou follow them, over broad France, into their clay hovels, into their garrets and hutches, the masses consist all of units. Every unit of whom has his own heart and sorrows ; stands covered there with his own skin, and if you prick him he will bleed. [...] what a thought : that every unit of these masses is a miraculous Man, even as thyself art ; struggling, with vision, or with blindness, for his infinite Kingdom (this life which he has got, once only, in the middle of Eternities) ; with a spark of the Divinity, what thou callest an immortal soul, in him ! [...]

Clearly a difficult 'point' for Government, that of dealing with these masses ;–if indeed it be not rather the sole point and problem of Government, and all other points mere accidental crotchets, superficialities, and beatings of the wind ! For let Charter-Chests, Use and Wont, Law common and special say what they will, the masses count to so many millions of units ; made, to all appearance, by God,– whose Earth this is declared to be. FRI, 35-36

ainsi le lecteur à s'identifier au peuple français, notamment par l'emploi de la deuxième personne du singulier : « chaque unité de ces masses est un Homme miraculeux, comme toi ». En rappelant le nombre « vingt-cinq millions » bien plus de fois qu'il n'est nécessaire, il crée une sorte de leitmotiv paradoxal : d'une part, l'ampleur considérable et unique des événements est soulignée ; mais, d'autre part, une sorte de banalisation est effectuée, et la distance par rapport aux faits est abolie, puisque cette foule légendaire ne se compose en fait que d'invididus en tous points identiques au lecteur.

Sous la plume de Carlyle, les nobles ne bénéficient pas du même traitement que le peuple : au lieu d'être désignés par la somme de leurs individualités, ils sont réduits à un seul objet, à savoir l'« Œil-de-Bœuf ». En effet, l'antichambre des appartements du roi à Versailles était dotée d'une fenêtre ronde, ou « Œil-de-Bœuf ». Carlyle utilise l'expression comme métaphore récurrente désignant la Cour et, plus généralement, la noblesse, l'opposant parfois directement aux « vingt-cinq millions »[18]. Dans *The French Revolution*, l'intérêt du plus grand nombre prime et justifie le recours à la violence : l'exécution d'un millier de prisonniers, par exemple, est mise en perspective par le fait qu'il y a vingt-cinq millions de vies à sauver ou à assassiner[19]. Carlyle remarque même que le son de nombreuses voix d'hommes est tout-puissant[20], concluant :

> Puissante est la voix combinée des hommes ; ainsi que l'articulation de leurs instincts, qui sont plus justes que leurs pensées : c'est ce qu'un homme rencontre de plus grandiose, parmi tous les sons et les ombres qui constituent ce Monde du Temps[21].

Ce passage peut sembler surprenant pour un auteur comme Carlyle, qui a consacré une large partie de son œuvre à de grands hommes individuels, et qui, pour apporter des remèdes aux maux de son époque, préconisait un gouvernement non démocratique dirigé par les hommes les plus sages de la nation. Ce paradoxe apparent montre bien que les représentations du peuple français, telles qu'elles sont mises en place dans *The French Revolution*, constituent un moment unique dans la pensée de Carlyle. Celle-ci n'est pas si éloignée ici de celle de Michelet dans *Le*

[18] La première des cinquante-six occurrences de « Œil-de-Boœuf » (en français dans le texte) se trouve en FR I, 18 et fait l'objet d'une note d'édition (FR II, 459). L'opposition aux « vingt-cinq millions » est particulièrement claire en FR I, 67 et 101.

[19] « Un millier d'hommes assassiné dans les Prisons ; fait horrible, concédons-le : mais il reste vingt-cinq millions à assassiner ou à sauver. » (« A thousand slain in the Prisons ; horrible if you will : but [...] there are Five-and twenty Millions yet, to slay or to save. », FR II, 169-170). Ces mots sont en fait une déclaration de Danton, mais celle-ci est reprise dans le récit sans aucune ponctuation indiquant la citation, comme si le narrateur la reprenait à son compte. Du reste, le narrateur défend le point de vue de Danton, soulignant dans le même paragraphe que le révolutionnaire ne se montra pas insensible aux appels à la clémence et ne fit pas périr ses ennemis personnels.

[20] « As-tu remarqué à quel point le son émis par de nombreux hommes est tout-puissant ? » (« hast thou noted how omnipotent is the very sound of many men ? », FR I, 203).

[21] « Great is the combined voice of men ; the utterance of their instincts, which are truer than their thoughts : it is the greatest a man encounters, among the sounds and shadows, which make up this World of Time. », FR I, 203.

Peuple, malgré les différences notoires qui ont été évoquées dans la dernière section du chapitre 6.

2 Extraction de fables individuelles : un procédé au service du groupe

Malgré son désir de représenter les masses de façon collective, ou plutôt plurielle, Carlyle est souvent tenté d'extraire des figures-repères, comme dans le passage suivant :

> Quant à la mer vivante, à la multitude sans Nombre qui regarde, elle est malheureusement trop confuse. Pourtant, si nous la contemplons fixement, un nombre conséquent de Figures sans nom, qui ne seront pas toujours sans nom, se dévoilent ; visibles ou que l'on devine là ! La jeune Baronne de Staël – elle regarde de toute évidence depuis une fenêtre ; parmi d'honorables femmes plus âgées[22].

Ainsi, Madame de Staël émerge de la foule, de façon assez artificielle, puisqu'elle n'en faisait pas vraiment partie en premier lieu, se tenant sur un balcon en surplomb. De telles tentations biographiques sont nombreuses dans *The French Revolution*, mais, curieusement, Carlyle y cède assez rarement, sauf lorsqu'il s'agit d'imaginer une figure anonyme pour illustrer l'ensemble et donc servir à part entière la représentation collective.

Des tentations biographiques rares

Carlyle est parfois enclin à suivre un individu plutôt que l'histoire globale. Ainsi, dans le cas de Loménie ou de Carnot, par exemple, il ne peut s'empêcher de se livrer à une sorte de prolepse, et d'évoquer leur destinée future[23]. Cependant, la digression ne dépasse jamais quelques lignes, et on peut même considérer qu'il s'agit là de régler des points individuels pour mieux se concentrer ensuite sur la masse du peuple. Certes, il serait impossible de traiter de la Révolution sans que les protagonistes principaux fassent l'objet de scènes individuelles. Cependant, au-delà de ces mentions ponctuelles légitimes, il arrive que Carlyle se livre à de longues séries de portraits, mis bout-à-bout, qui tiennent presque du catalogue. Par exemple, Carlyle abandonne volontiers la « multitude hurlante »[24] pour faire défiler les députés des Communes un à un sous sa plume pendant une quinzaine de pages (FR I, 143-157). De même, les étrangers

[22] « As for the Life-sea, or onlooking unnumbered Multitude, it is unfortunately all-too dim. Yet as we gaze fixedly, do not nameless Figures not a few, which shall not always be nameless, disclose themselves ; visible or presumable there ! Young Baroness de Stael–she evidently looks from a window ; among older honourable women. », FR I, 141

[23] Cf FR I, 115 pour Loménie, et FR II, 14 pour Lazare Carnot (1753-1823).

[24] « Nous ne nous attardons plus sur la Multitude hurlante diverse : car à présent, voici que les Députés des Communes sont en vue ! » (« We dwell no longer on the mixed shouting Multitude : for now, behold, the Commons Deputies are at hand ! », FR I, 143)

présents à Paris, comme Christopher Nesham[25] ou Thomas Paine, font l'objet d'un passage prolongé (FR I 323-327). Cependant, là encore, outre le fait que la mention des individus importants est légitime, on peut aussi considérer qu'un regroupement permet de libérer des espaces plus importants pour des descriptions ininterrompues des mouvements de foule.

Héros anonymes : extractions ponctuelles de personnages représentatifs

« L'événement qui vaille le plus la peine d'être connu est peut-être celui d'entre tous dont on parle le moins »[26], avait déclaré Carlyle dans « On History Again ». Dans *The French Revolution*, il entreprend justement de parler de personnages inconnus, aux mésaventures essentiellement imaginaires, mais très représentatives des conditions de l'époque. Ainsi, il arrive que Carlyle extraie ponctuellement de la foule des protagonistes nouveaux, à l'occasion d'une anecdote unique et parfois romancée, pour illustrer le récit. En général, il s'agit de mettre en scène des membres des classes les plus défavorisées, dont les mésaventures aident le narrateur à mettre l'accent sur la condition misérable du peuple. Ainsi, la nouvelle de la convocation des états généraux parvient aux travailleurs épuisés, mais aussi au « mendiant à la croûte de pain humectée par les larmes »[27], et tous, même le plus pauvre des artisans, viennent contribuer au vote[28]. De même, l'injustice des impôts et des loyers infligés aux pauvres est soulignée par la brève description d'une veuve ramassant des orties pour nourrir ses enfants, tandis qu'un grand seigneur se prélasse à ses dépens. On peut citer également l'image d'un paysan en haillons prêt à enterrer son frère mort de faim, et brièvement questionné par le roi Louis XV sur les causes du décès (FR I, 21-22). Plus loin, une scène d'insurrection fait intervenir tour à tour de vieux soldats, un marchand de vin devenu canonnier, et divers patriotes qui sauvent des femmes du danger (FR I, 199-201). La Fête des piques voit défiler des personnages de toutes professions, du moine au fabricant de perruques, en passant par le charbonnier, et entre lesquels toutes distinctions sont abolies (FR I, 360).

Le plus souvent, ces figures représentatives mineures restent anonymes. Cependant, elles portent parfois un nom : par exemple, un homme vieux de cent vingt ans, qui a été serf et qui

[25]Carlyle avait initialement évoqué un certain « Needham », mais, suite au courrier d'un lecteur vers 1854, il apporte une correction en note de bas de page, précisant qu'il s'agirait de Christopher Nesham (1771-1853), futur amiral. Cette rectification constitue un exemple supplémentaire du souci de vérité et d'exactitude dont fait preuve Carlyle.

[26]« The event worthiest to be known is perhaps of all others the least spoken of », « On History again », 216

[27]« the beggar with his crust mistened in tears », FR I, 128

[28]FR I, 129

assiste à l'Assemblée Nationale comme dans un rêve, répond au nom de Jean Claude Jacob (FR I, 357). Cette figure qui a traversé le temps permet à Carlyle de mettre les événements en perspective, et de montrer l'évolution incroyable de la France, de Louis XIV à la Révolution. Cependant, je n'ai trouvé aucune mention de Jean Claude Jacob, ni d'autres personnages mineurs de *The French Revolution* dans les histoires de la Révolution, récentes ou même contemporaines de Carlyle[29]. Ce choix inhabituel de représenter « ceux dont on parle le moins » est le fait d'un choix historiographique, mais aussi d'une fascination personnelle pour les anecdotes et pour les énigmes historiques. Carlyle consacre par exemple deux pages – soit plus du tiers du dernier chapitre du premier volume[30] – à un événement périphérique à la Révolution : un patriote, debout sur l'autel de la Patrie, vit son soulier traversé par une lame venant de sous les planches ; deux hommes cachés, munis de victuailles, furent appréhendés, puis exécutés assez, sommairement sans que l'on sache exactement ce qu'ils faisaient là. Carlyle, déplorant qu'ils aient emporté leur secret dans la tombe, se demande s'ils deviendront des « Enigmes Historiques », comme le Masque de Fer[31].

Ces histoires isolées constituent, plus que des digressions biographiques, des illustrations convaincantes. Le fait que les personnages en question demeurent souvent anonymes et ne reviennent pas plus d'une fois montre bien que Carlyle ne se laisse pas distraire ou même dépasser par ses intérêts biographiques. Au contraire, il exploite, de façon mesurée, sa propre capacité à relever des anecdotes, afin de rendre son ouvrage en cours plus saisissant et plus évocateur pour le lecteur : dans *The French Revolution*, c'est l'individu qui est au service du groupe et non l'inverse. Il est difficile d'en dire autant, par exemple, de *History of Friedrich II*, qui regorge aussi d'anecdotes, mais de façon beaucoup moins maîtrisée ou restreinte, à tel point que le lecteur a parfois le sentiment que l'ouvrage se compose presque exclusivement de digressions, le plus souvent biographiques et parfois fort divertissantes, certes, mais qui se mettent en travers du récit. *The French Revolution* constitue un terrain – unique dans l'œuvre de Carlyle – de représentation du collectif.

La technique d'extraction biographique est d'ailleurs essentiellement le fait de la première moitié de *The French Revolution* : l'intégralité des exemples qui viennent d'être évoqués sont

[29] L'*Histoire de la Révolution française* de Michelet, par exemple, ne traite ni de Jean Claude Jacob, ni des vieux soldats (Louis Tournay et Aubin Bonnemère) ou du marchand de vin (Cholat) évoqués plus haut.

[30] FR I, 498-499

[31] « Historical Riddles », FR I, 499

tirés des cinq cents premières pages[32]. Par la suite, Carlyle n'utilise plus guère ces procédés, presque comme s'il s'était débarrassé d'une béquille. En FR II, 84, il souligne même l'impossibilité d'extraire quiconque de la masse des Marseillais venus consolider les armées révolutionnaires : « Ainsi, ces Marseillais demeurent mal définis, leurs traits indistincts ; ils constituent une Masse sombre, pleine d'un feu sinistre, qui s'agite sous un climat chaud et étouffant : bien singuliers à contempler[33]. » C'est comme si le narrateur, perplexe, se trouvait à bout de souffle biographique, et se résignait peu à peu à abandonner les anecdotes d'illustration semi-imaginaires, acceptant de se retrouver parfois sans repères.

3 Nécessité de valeurs ou d'allégories individuelles

Les propensions biographiques de Carlyle s'expriment, de façon calculée, à travers de brefs éléments et anecdotes individuels, mais aussi parfois à travers la personnification de concepts. La démocratie, comme le despotisme, font parfois figure de personnages à part entière[34], et peut-être faut-il y voir l'expression du besoin carlylien de héros individuels. De même, il arrive que « le monde » soit en marche, et contemple avec soulagement le cours des événements – notamment l'échec de Foulon à obtenir un poste gouvernemental – avant de sombrer dans la folie[35]. La population est aussi représentée comme une seule entité ou unité, puisqu'il est question du « nouveau visage populaire » ou du « cœur plébéien » ; ces expressions sont d'autant plus inhabituelles que le pluriel est plus volontiers utilisé en anglais qu'en français[36].

Les personnifications les plus frappantes sont celles de la France, et plus généralement de la nation, ainsi que de Paris. Il est question tour à tour d'une « France agitée », d'une « France exaspérée », d'une « Nouvelle France », ou encore d'une « Vie française » prête à franchir le pas de sa porte pour, de privée, devenir publique[37]. De même, on relève de nombreuses occur-

[32] Un repérage a été effectué sur l'ensemble des 950 pages, mais seules les 500 premières ont permis de relever des anecdotes biographiques mineures du type décrit plus haut.

[33] « As it is, these Marseillese remain inarticulate, undistinguishable in feature ; a blackbrowed Mass, full of grim fire, who wend there, in the hot sultry weather : very singular to contemplate. », FR II, 84

[34] Voir notamment FR I, 47, où il est question de la démocratie qui vient de naître et du despotisme combattant.

[35] Voir respectivement FR I, 50, 117 et 130.

[36] Cf FR I, 130 : « le nouveau visage populaire peut utiliser non seulement des arguments, mais aussi des morceaux de brique », « le cœur plébéien aussi est empli d'une vie rouge » (« the new popular face can use not only arguments but brickbats », « the plebeian heart too has red life in it »).

[37] « agitated France », FR I, 138 ; « exasperated France », FR I, 159 ; « New France », et « French Life will step out of doors » FR I, 333. Voir également FR I, 160-161, où le Tiers Etat est décrit comme la « tête de la nation française » (« French nation's head »). Cette liste est loin d'être exhaustive, et la personnification de la France se double aussi parfois d'une personification de la nation, par exemple en FR I, 77.

rences où la ville de Paris est traitée, sinon comme une personne, du moins comme une entité indépendante, douée d'une volonté propre :

> « Paris gémit tout haut. »
> « Paris entend avec une curiosité avide ; avant longtemps, Paris verra. »
> « Un Paris énorme, par tous les véhicules concevables et inconcevables, se déverse abondamment. »
> « Un Paris fou est entièrement abandonné à lui-même. Quel Paris, lorsque l'obscurité tomba ! »
> « Lundi, la ville énorme s'est éveillée [...] Paris est dans la rue »
> « Paris, par sa pique et son mousquet, et par la valeur de son cœur, a conquis même les dieux de la guerre. »
> « Oui, Paris marche sur nous [...] ! »
> « Paris ouvre ses fenêtres d'un grand coup, et applaudit, tandis que les Vengeurs passent au son aigu du fifre et au bruit du tambour ; Paris s'asseoira ensuite pensif dans une attente inquiète, et passera une nuit sans beaucoup de sommeil. »
> « Mais Paris, maternel, a envoyé à ses Vengeurs suffisamment de 'chargements de miches de pain' »[38]

On voit ici que la ville de Paris est douée de plusieurs sens, notamment l'ouïe et la vue. Elle est en outre capable de souffrir, d'agir, d'éprouver des sentiments ou même de sombrer dans la folie. En outre, Paris est désignée par le pronom « it » mais aussi le plus souvent par « she », comme s'il s'agissait d'une femme. Cet effet de style s'avère difficile à rendre dans la traduction française.

Une étude exhaustive des figures de la personnification dans les écrits de Carlyle n'entrerait pas dans le cadre de cette étude, mais les éléments évoqués ci-dessus ont une importance indéniable dans l'analyse de l'évolution historiographique de Carlyle à travers les représentations du peuple français. La personnification de valeurs collectives est révélatrice à plusieurs titres : d'une part, elle montre que Carlyle utilise les techniques de représentation individuelle qui avaient présidé à l'écriture de ses œuvres biographiques : d'autre part, elle suggère que Carlyle subvertit ces mêmes méthodes, puisqu'il les met désormais au service de larges groupes et non de héros quelconques. A travers *The French Revolution*, le peuple français et ses représentations

[38] « Paris moans aloud. », FR I, 52 ;
« Paris hears with eager wonder ; Paris shall ere long see. », « Huge Paris, in all conceivable and inconceivable vehicles, is pouring itself forth. », FR I, 139 ;
« Mad Paris is abandoned altogether to itself. What a Paris, when the darkness fell ! », FR I, 187 ; « On Monday, the huge city has awoke [...] Paris is in the streets », FR I, 188 ;
« Paris, by her own pike and musket, and the valour of her own heart, has conquered the very war-gods », FR I, 211 ;
« Yes, Paris is marching on us [...] ! », FR I, 267 ;
« Paris flings up her windows, claps hands, as the Avengers, with their shilling drums and shalms tramp by ; she will then sit pensive, apprehensive, and pass rather a sleepless night. », FR I, 270 (la traduction de cette dernière phrase doit beaucoup à celle de Barthélémy, *op. cit.*, I, 339) ;
« Nay motherly Paris has sent her Avengers sufficient 'cartload of loaves' », FR I, 295.
Là encore, la liste n'est pas exhaustive.

constituent un moment unique dans la carrière de Carlyle : celui où ses valeurs biographiques semblent subverties, ce qui n'est plus vraiment le cas dans des ouvrages ultérieurs.

Cette exception française peut être expliquée par plusieurs facteurs. La plupart des exemples de cette section sont tirés de la première partie de *The French Revolution*, non par choix délibéré, mais parce que la seconde partie s'y prêtait beaucoup moins. Or, les trois cents premières pages de l'ouvrage sont justement celles qui furent détruites (alors qu'elles avaient été confiées à John Stuart Mill[39]), puis réécrites. Eventuellement sur les conseils de Mill, mais plus probablement grâce au recul – fût-il infortuné – ainsi obtenu, Carlyle aurait adopté une perspective narrative plus globale, et les figures biographiques qu'il avait étudiées[40] se sont peut-être davantage fondues dans l'ensemble révolutionnaire. Par ailleurs, le choix du sujet imposait en partie la transition vers des représentations collectives, ce qui n'est pas vraiment le cas pour les écrits sur Cromwell ou sur Frédéric II. Quoi qu'il en soit, l'utilisation par Carlyle de stratégies de représentations individuelles pour servir le collectif ne représente pas seulement un moment unique dans son œuvre : elle fait aussi partie d'un ensemble de procédés qui constituent une démarcation par rapport à l'historiographie contemporaine.

B Subversion historiographique : des techniques novatrices

Désaccords avec l'historiographie française

Les rapports de Carlyle avec les historiens français ont été largement évoqués dans le chapitre 3, ainsi que dans le chapitre 4 (section A), lorsqu'il était question de sa visite en France de 1851. Il ne s'agit ici que d'effectuer un bref rappel pour bien montrer que c'est le peuple français – et non les historiens français – qui joue un rôle clé dans les innovations historiographiques carlyliennes. Pour ce qui est des historiens, Carlyle aurait déclaré en février 1857 :

> Cette légèreté tapageuse et ces grimaces sont une caractéristique que l'on ne trouve pas seulement chez les pauvres en France. Regardez leurs écrivains. J'ai ouvert l'*Histoire des Girondins* de Lamartine, et j'ai trouvé que c'était une œuvre romanesque stupide, qui pourtant se réclamait de l'histoire. Cet homme est un caricaturiste grimaçant, une baudruche vide et flatulente. De l'histoire ! Ce n'est pas de l'histoire du tout. Et c'est là l'homme qui se croyait destiné à devenir l'homme de son époque – le génie présidant la France. Un génie digne de la France actuelle, qui n'est que paroles, grimaces, et manque de sincérité[41].

[39] Cette mésaventure est relatée vers le milieu du chapitre 3.

[40] Ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre 3, un grand nombre des sources de Carlyle pour *The French Revolution* sont biographiques, qu'il s'agisse par exemple des mémoires de Mirabeau ou de Madame Roland.

[41] « This open-mouthed levity and grimacing is a characteristic not of the poor only in France. Look at their

Parmi les historiens français, Lamartine n'est pas le seul à ne pas trouver grâce aux yeux de Carlyle. Thiers manquerait d'exactitude et d'éclat[42], tandis que Guizot serait « un homme aux allures cadavériques », « indécis », ou encore un « intrigant », un « Inquisiteur-Tartuffe » « creux »[43]. Carlyle est le premier à reconnaître que son jugement n'est pas basé sur une véritable connaissance de l'homme, mais il n'en demeure pas moins que les ouvrages du Français lui avaient déplu[44].

L'idée que Carlyle ait pu s'inspirer de Michelet pourrait sembler plus prometteuse, mais le nom de l'historien français n'apparaît pour la première fois dans les correspondances de Carlyle qu'en 1838, un an après la publication de *The French Revolution*[45]. Du reste, l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet ne paraît qu'en 1847-1853, même si l'on peut imaginer que Carlyle se soit inspiré de ses ouvrages historiques antérieurs. Alan Carey Taylor émet une hypothèse intéressante[46], mais qui concerne surtout l'influence de Carlyle sur Michelet, et non l'inverse ; de plus, Taylor ne disposait pas des matériaux épistolaires nouveaux et conséquents publiés à partir de 1970 dans les *Collected Letters*. Or, dans cette dernière source, les références à Michelet sont absentes avant 1838, et rares par la suite. Les pistes de départ sont un peu ténues pour justifier une comparaison des mille huit cents pages de Michelet sur la Révolution[47] aux neuf cent cinquante de Carlyle. Même si elle pourrait être envisagée par la suite, une telle opération ne rentrerait ni dans la problématique, ni dans le nombre de pages limité de cette étude. L'objectif demeure ici de montrer comment, à travers les représentations du peuple français, Carlyle dépasse ses précédents écrits biographiques pour établir un genre nouveau, à la fois pour lui et ses compatriotes, qui réservèrent à l'ouvrage un accueil plus qu'enthousiaste.

---

writers. I opened Lamartine's 'History of the Girondins', and found it a foolish romance, yet professing to be a history. The man is a grimacing caricaturist, an empty windbag, and flatulent. History ! It's no history at all. And that's the man that thought he was going to be the man of the age – the presiding genius of France. A genius worthy of the France of the present day, which is all talk, grimace, and insincerity. », « Conversations with William Knighton », *op. cit.*, p. 912

[42]Les références à Thiers sont fréquentes dans les correspondances de Carlyle à son frère, à John Stuart Mill et à Jane Welsh Carlyle.

[43]« a cadaverous-looking man », « undecided » (« Conversations with William Knighton », *op. cit.*, p. 912) ; « intriguant », « Inquisitor-Tartuffe », « hollow », *Last Words of Thomas Carlyle, op. cit.*, p. 187).

[44]« C'est ainsi que je me le représente,– d'après ses livres et son apparence, et j'évitai de lui parler la dernière fois qu'il nous rendit visite. » Texte original : « So I figure him,– from his books and aspect, and avoided to speak with him when he was last here. », *Last Words of Thomas Carlyle, op. cit.*, p. 187

[45]Carlyle demande à recevoir l'histoire de la République romaine de Michelet, dont il se forme une assez bonne opinion (CL X, 57, 62, 65).

[46]*Carlyle, sa première fortune littéraire en France (1825-1865), op. cit.*, pp. 95-108

[47]Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française* (1847-1853), Paris : Robert Laffont (1979), 2002, 2 volumes.

1 Quête de la vérité, rejet du fait aride : paradoxes sélectifs et interprétatifs

Une approche préliminaire littéraire

C'est après avoir pratiqué les essais biographiques[48], le roman de formation[49], le roman philosophique[50], la traduction[51], et la critique littéraire[52] que Carlyle devient historien. Ces expériences préalables influencent son approche de l'histoire, et, de fait, sa vision de la Révolution se veut d'emblée littéraire. Rappelons en effet que ses lettres à John Stuart Mill contiennent des passages tels que celui-ci :

> Il me semble souvent que l'Histoire véritable de la Révolution française (cette chose impossible que j'entends par le mot Histoire) constitue le grand Poème de notre Epoque ; et que l'homme qui serait capable d'en exprimer la vérité vaudrait tous les autres écrivains et tous les autres poètes[53].

Pour Carlyle, le devoir de l'historien est avant tout de retracer l'évolution spirituelle, religieuse, sociale et même littéraire d'une époque. S'il ne goûte guère les histoires de Napoléon ou de l'Ecosse écrites par Walter Scott[54], il considère en revanche que les romans de ce dernier, tels *Waverley*, ont l'immense mérite d'avoir montré au public que l'histoire concernait des personnes réelles, et non des entités abstraites ; il écrit :

> Ces Romans Historiques [de Walter Scott] ont appris à tous les hommes cette vérité, qui ressemble à un truisme, et pourtant était pour ainsi dire inconnue des historiens et des autres écrivains jusqu'à ce que Scott la leur apprenne : à savoir que les périodes révolues de ce monde étaient véritablement peuplées d'hommes vivants, et non pas de protocoles, de documents d'Etat, de controverses et d'abstractions d'hommes. Ce n'étaient point des abstractions, non plus que des diagrammes et des théorèmes[55].

---

[48] Carlyle écrit divers essais sur des personnalités françaises des XVIIe et XVIIIe siècles, ainsi qu'une biographie intégrale de Friedrich Schiller (*Life of Schiller*, 1825).

[49] Un des premiers écrits de Carlyle est une œuvre de fiction inachevée, *Wotton Reinfred*, où il relate certaines expériences inspirées de son adolescence et de ses années à l'université d'Edimbourg, qui lui ouvrent les portes d'un nouveau domaine intellectuel.

[50] *Sartor Resartus* (1833-1834)

[51] Carlyle traduit *Wilhelm Meister* (1824), de Goethe, ainsi que plusieurs traités de mathématiques, en particulier les *Eléments de Géométrie* du Français Legendre (1822).

[52] Carlyle écrit surtout sur la littérature allemande (*Specimens of German Romance*, 1827), et tout particulièrement Goethe et Richter (*Miscellaneous Essays*).

[53] « To me, it often seems, as if the right *History* (that impossible thing I mean by History) of the French Revolution were the grand Poem of our Time ; as if the man who *could* write the *truth* of that, were worth all other writers and singers. », CL VI, 446

[54] Cf « Sir Walter Scott », *op. cit.*, p. 78

[55] « These Historical Novels [of Walter Scott] have taught all men this truth, which looks like a truism, and yet was as good as unknown to writers of history and other, till so taught : that the bygone ages of the world were actually filled by living men, not by protocols, state-papers, controversies and abstractions of men. Not abstractions were they, not diagrams and theorems ; but men, in buff or other coats and breeches, with colour in their cheeks, with passions in their stomach, and the idioms, the vitality of very men. », *ibid.*, p. 72

Afin de rendre l'histoire moins abstraite, une approche littéraire semble indispensable à Carlyle, qui déclare : « le plus grand Shakespeare possible est véritablement l'historien le plus apte que l'on puisse trouver[56] ». Carlyle s'efforce donc d'introduire dans son historiographie des procédés que ne désavoueraient pas les romanciers de l'époque. Ces techniques sont fort utiles, notamment pour permettre au lecteur de revivre les événements et de rendre ainsi le récit aussi palpitant que celui d'une œuvre de fiction.

Carlyle et le souci d'exactitude

Cependant, ces emprunts à la fiction demeurent strictement stylistiques. En effet, s'il s'agit d'écrire l'histoire à la manière d'un poème, il ne s'agit cependant pas d'inventer. Carlyle attache une très grande importance à la vérité, s'inspirant peut-être de Voltaire, dont il avait lu les textes historiques[57] : Voltaire avait rejeté la fable et déclaré, au sujet de son *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, que l'humanité avait dicté et que la vérité avait joué le rôle du scribe[58]. Rappelons que, pour son Histoire de la Révolution, Carlyle avait demandé à Mill, qui résidait alors à Paris, divers ouvrages, des cartes géographiques de Seine-et-Marne, et même des enquêtes sur le terrain.

Carlyle n'a de cesse de rectifier ou de compléter ce que les historiens avaient jusque là laissé de côté, et il lui arrive de commenter : « l'Histoire, avec ses œillères, a pour l'essentiel presque omis cet aspect »[59]. Pour obtenir les faits manquants, il a consulté beaucoup de sources primaires, et il fait partager au lecteur les perceptions de l'époque : « Des témoins oculaires ont représenté cette scène [...] comme l'une des plus étranges de la Révolution ». Lorsque ces sources lui paraissent particulièrement évocatrices, il ne s'interdit pas de les citer longuement dans son récit. Ainsi, un chapitre entier de sept pages (FR II, 153-160) consiste en une reproduction de témoignages d'époques, que Carlyle introduit par cette phrase :

> Comme tout ébauche historique aujourd'hui, fut-elle moins épique, « s'exprimant en paroles et non en chant », doit soit être fondée sur la Foi et le Fait qui peut être prouvé, soit n'avoir aucune fondation du tout (ni aucune existence du tout si ce n'est celle d'une toile d'araignée flottante), – le Lecteur préférera peut-être jeter un regard avec les yeux mêmes de témoins oculaires ; et voir ainsi par lui-même ce qu'il en était[60].

[56] « the highest Shakspeare [sic] producible is properly the fittest historian producible », *History of Friedrich II, op. cit.*, I, 18

[57] Cf la section sur les lectures préparatoires à *The French Revolution* dans le chapitre 3.

[58] Fritz Stern, *The Varieties of History from Voltaire to the Present* (1956), Londres : Macmillan, 1970, 457 pp., p. 35

[59] « blinkard History has for most part all but *over*looked this aspect », FR II, 360

[60] « As all Delineation, in these ages, were it never so Epic, 'speaking itself and not singing itself,' must either

Carlyle semble ici critique de l'historiographie de son époque, dans laquelle il voit deux camps : d'une part, les historiens pointilleux sur les faits, qui veulent des preuves et suivent les idées établies (« Belief »), et d'autre part ceux qui échaffaudent des théories peut-être audacieuses mais sans substance ni vérité. Cette règle serait suivie par tous écrits historiques, qu'ils revêtent un caractère épique – comme ceux de Carlyle – ou non. Carlyle renonce temporairement à établir un juste milieu, et fournit à la place des témoignages pour que le lecteur puisse exercer son jugement. Il semblerait que, en définitive, Carlyle aspire à un statut entre les deux, à savoir se rapprocher de la vérité au maximum, mais sans renoncer à faire la chasse aux idées reçues ou à exercer son imagination pour reconstituer les faits dans leur ensemble, en particulier lorsque certains éléments manquent irrémédiablement.

Dans ce chapitre consacré aux témoignages, Carlyle reproduit plusieurs comptes-rendus de personnes présentes lors des événements, mais il choisit d'éditer et de réduire ceux qui ne lui paraissent pas présenter des éléments de vérité suffisants. Ainsi, il écrit au sujet de l'un de ces récits auxquels il coupe court : « Il est long et ennuyeux ; il y a dans la façon dont il est rapporté une théâtralité imprécise, qui ne constitute pas une absence de véracité, mais qui tend dans cette direction[61]. » Cette phrase résume deux des plus importants écueils de l'historien aux yeux de Carlyle : l'ennui et le mensonge. Plus loin dans son récit, il décline à nouveau d'utiliser une source car l'ouvrage en question lui paraît trop aléatoire et d'une vérité excessivement parcellaire. Carlyle regrette même que l'auteur ait disparu, emportant avec lui ses secrets et rendant impossible de déterminer quelles sont les « particules de vérité » parmi les mensonges dont l'ouvrage regorgerait[62].

---

found on Belief and provable Fact, or have no foundation at all (nor except as floating cobweb any existence at all),–the Reader will perhaps prefer to take a glance with the very eyes of eye-witnesses ; and see, in that way, for himself, how it was. », FR II, 153. Notons que Jules Roche, dans sa traduction *(op. cit.*, III, 43-44), omet complètement le segment « were it never so Epic, 'speaking itself and not singing itself' ».

[61] « It is long-winded ; there is a loose theatricality in the reporting of it, which does not amount to unveracity, yet which tends that way. », FR II, 159

[62] L'auteur en question, Joachim Vilate (1767-1795), était l'un des jurés du Tribunal Révolutionnaire, et avait écrit *Les causes secrètes de la Révolution du 9 au 10 thermidor* (1794, 3 volumes, numérisé et mis en ligne par la BNF en 1995). Carlyle écrit à son sujet :

« Le juré Vilate avait lutté pour sa vie, et publié, depuis sa prison, un livre ingénieux, qui ne nous est pas inconnu ; mais l'ouvrage était trop aléatoire : par ailleurs, son auteur disparut ; et ce livre des *Causes Secrètes de Thermidor*, plein de mensonges, recelant des particules de vérité indétectables sans son aide, est tout ce qui reste de lui. »

(Texte original : « Juryman Vilate had striven hard for life, and published, from his Prison, an ingenious Book, not unknown to us ; but it would not stead : he also had to vanish ; and this his Book of the *Secret Causes of Thermidor*, full of lies, with particles of truth in it undiscoverable otherwise, is all that remains of him. », FR II, 435).

Vilate avait publié son livre avec l'espoir de se distancier du tribunal révolutionnaire et de Robespierre, mais il fut quand même exécuté.

Par ailleurs, l'exactitude des faits importe tant à Carlyle qu'il publie, deux ans après la parution de *The French Revolution*, un article sur le naufrage du navire Le Vengeur, afin de rectifier un détail inexact de son ouvrage. Carlyle avait effectivement mis en scène le naufrage glorieux de ce navire orné de drapeaux tricolores, dont l'équipage aurait péri sous le feu de la flotte anglaise en criant « Vive la République ». Or, c'est Barère qui avait prêté à l'incident ses couleurs républicaines totalement fictives (*Rapport du 21 Messidor*, 9 juillet 1794), afin d'épargner à la Convention l'impopularité d'une défaite militaire. Carlyle explique que cette anecdote, lue dans une mauvaise histoire anglaise de la Révolution, l'avait fortement marqué dans son enfance, à tel point qu'il n'avait pas songé à la remettre en question lorsqu'il avait écrit à son tour sur la Révolution[63]. Ayant publié un article rectificatif, Carlyle tient aussi à modifier *The French Revolution* pour que les futures éditions prennent en compte les faits réels et non falsifiés par Barère. En FR II, 371, un extrait de « On the Sinking of the Vengeur » est inséré – avec de nombreuses exclamations – pour démasquer de façon assez théâtrale les manigances de Barère sur le Vengeur.

Il semblerait que Carlyle, grâce à sa rigueur, ait ainsi opéré la transition historiographique voulue par les romantiques au début du XIXe siècle et décrite par l'historien Augustin Thierry comme un passage du « siècle des idées » au « siècle des faits »[64]. Cependant, il est peu probable que Carlyle se reconnaîtrait dans cette définition. Pour lui, les faits ont des limites considérables que l'historien doit pallier : ils peuvent être introuvables et à jamais mystérieux, au-delà de la connaissance ou même du langage ; ils peuvent aussi se révéler indigestes et à éviter de préférence ; enfin, bruts, ils ne sauraient en aucun cas constituer une histoire satisfaisante.

Limites inévitables des faits : mystère de l'histoire et pudeurs narratives

Dans « On History », Carlyle déclare : « On peut bien dire que la partie la plus importante de notre Histoire est perdue sans espoir de la retrouver ; et regarder avec vénération les lieux obscurs et désertés du Passé[65] ». Non seulement les faits importants manquent souvent, mais, même présents, ils ne sauraient toujours suffire, puisque Carlyle ajoute : « Et même en ce qui concerne les faits qui sont bien documentés, [...] notre compréhension n'est-elle pas incomplète ;

[63] « On the Sinking of the Vengeur », *op. cit.*, p. 192. Pour plus de détails on consultera utilement cet essai.

[64] Fritz Stern, *The Varieties of History from Voltaire to the Present, op. cit.*, p. 17

[65] « Well may we say that of our History the most important part is lost without recovery ; and [...] look with reverence into the dark untenanted places of the Past [...]. », « On History », *op. cit.*, p. 256

est-il même possible de les représenter tels qu'ils étaient[66] ? »

C'est l'exploration des faits révolutionnaires français qui donne véritablement à Carlyle l'occasion de tester et d'explorer plus avant ces théories énoncées en 1830. Des réflexions extradiégétiques, récurrentes au fil des pages de *The French Revolution*, montrent bien que cet ouvrage sur la France permet à Carlyle d'affiner et de mettre en pratique ses idées historiographiques. Parfois frustré par le manque de sources disponibles, il ne craint pas d'interrompre son récit pour admettre les limites auxquelles il s'est heurté. En FR II, 83-84, par exemple, il dit avoir cherché sans succès des faits dans tous les livres, pamphlets et journaux disponibles, avant de conclure : « l'histoire volubile, comme c'est trop souvent le cas, ne dit rien lorsque l'on souhaite le plus qu'elle parle[67] ! » Devant l'ampleur des faits non vérifiables, Carlyle en vient peu à peu à percevoir l'histoire comme un grand mystère, et, là encore, partage cette conclusion avec le lecteur : sur les vingt-et-une occurrences du mot « mystère » (« mystery »), dix-neuf concernent le cours des événements. Les passages les plus marquants se trouvent dans le second volume, comme si Carlyle avait peu à peu adopté une vision moins catégoriquement rationnelle, et au contraire presque mystique, de l'histoire[68]. Il fait d'ailleurs preuve d'une certaine réserve quant aux pouvoirs de l'historien et même du langage, déclarant notamment, toujours dans le second volume :

> « C'est un changement tel que l'Histoire doit supplier son lecteur de l'imaginer, sans qu'il soit décrit. »[69]
> « On assiste alors à une boucherie trop horrible à décrire. »[70]
> « Que l'on ne nous demande pas de l'expliquer. Aucun homme ne saurait l'expliquer » [71]

Ainsi, Carlyle s'efface devant l'ineffable, mais aussi l'insupportable : parce que son but

[66] « Nay, even with regard to those occurrences which do stand recorded, [...] is not our understanding of them altogether incomplete ; is it even possible to represent them as they were ? », *Ibid*., p. 256

[67] « garrulous History, as is too usual, will say nothing when you most wish her to speak ! », FR II, 84

[68] On peut citer par exemple ces passages, au sujet, respectivement, de la Convention et de la violence révolutionnaire : « Quand il s'agit d'assemblées nationales, de parlements, de congrès [...] on peut arriver à quelque chose à force de calculs ou de conjectures : mais même ces institutions consituent une sorte de mystère en marche » ; « L'obscurité et le mystère d'une horrible cruauté nous cachent tout dans l'Histoire comme ils l'ont fait dans la Nature. »

Textes d'origine : « Of National Assemblages, Parliaments, Congresses [...] something may be computed or conjectured : yet even these are a kind of mystery in progress », FR II, 193 ; « Darkness and the mystery of horrid cruelty cover it for us, in History ; as they did in Nature. », FR II, 378. C'est la traduction de Jules Roche (*op. cit.* III, 348) qui, ayant paru dans ce cas très satisfaisante, est utilisée pour la seconde citation.

Voir également FR I, 409 et FR II, 246.

[69] « It is a change such as History must beg her reader to imagine, *un*described. », FR II, 189. Le changement en question est celui de la loyauté du peuple pour le roi, l'idée d'une monarchie constitutionnelle cèdant le pas à la cause républicaine.

[70] « it becomes a butchery too horrible for speech », FR II, 347

[71] « To explain [...] be no task of ours. Man cannot explain it », FR II 377. Il s'agit d'expliquer la marche du gouvernement révolutionnaire, aux actions particulièrement sanglantes.

est de revivre et de faire revivre l'histoire, il est certains incidents, notamment des scènes d'une cruauté notoire, qu'il lui est pénible de décrire trop avant. Les limites posées sont celles des faits inconnus, indicibles, mais aussi parfois incompatibles avec la sensibilité du narrateur. Lorsque la promesse d'immunité et de pardon faite aux défenseurs de la Bastille est rompue, la description des événements est précédée de la question « Pourquoi s'attarder sur ce qui suit ? »[72], comme si l'idée d'une parole non tenue et de représailles inévitables était insoutenable.

Il se peut aussi que Carlyle juge certains comptes-rendus superflus parce que le lecteur est soit déjà au courant, soit supposé trop sensible : « les Lecteurs le savent déjà », et « Ferme les yeux, ô Lecteur » sont quelques unes des exhortations qui apparaissent au fil des pages[73]. Carlyle s'auto-censure d'ailleurs à plusieurs reprises. Ainsi, Marat est atteint d'« une maladie dont il vaut mieux que cette Histoire ne donne pas le nom »[74]. Et si Carlyle rapporte certaines déclarations de Montgaillard insultantes pour Marie-Antoinette[75], c'est pour mieux conclure au sujet de cet auteur : « C'est un homme faux et acerbe »[76]. De même, Carlyle décline de rapporter certaines accusations de Hébert à l'encontre de la reine, commentant : « Il vaut mieux que le Discours humain ne soit pas souillé plus avant »[77].

Lutte contre les faits arides, défense des interprétations subjectives : la France, lieu de gestation de Dryasdust ?

Ainsi, bien que Carlyle s'avère très scrupuleux quant à l'exactitude des faits, il pose des limites quant aux informations présentes dans *The French Revolution* : l'histoire reste parfois silencieuse ou mystérieuse, et il est des cas où le langage ne peut ou ne doit pas rendre compte d'événements, ceux-ci étant ineffables ou inappropriés. Mais les faits ont également une autre

[72] « Why dwell on what follows ? », FR I, 205

[73] « Readers already know », FR II, 31 ; « Shut thy eyes o reader », FR I, 456.

[74] « malady this History had better not name », FR II, 296. Marat souffrait en fait d'une maladie de la peau, pour s'être caché dans les égoûts de Paris. C'est cette condition qui l'obligeait à écrire dans son bain.

[75] Il s'agit de Guillaume-Honoré Rocques de Montgaillard (1772-1825), auteur de l'ouvrage *Histoire de France, depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'à l'année 1825*. Cet ouvrage a été mis en ligne par la BNF sous forme numérisée en 1995, ce qui suggère que les sources choisies par Carlyle sont toujours d'actualité. Carlyle s'était ici offusqué d'un passage suggérant que Marie-Antoinette et la Princesse de Lamballe, contemplant le peuple depuis une fenêtre ouverte, avaient secoué leurs cheveux pour en faire tomber de la poudre sur les gens en contrebas. Cependant, même en suivant les références au volume II, pages 135-167 de l'ouvrage de Montgaillard, données par Carlyle en FR II, 116, il n'a pas été possible de retrouver le passage en question.

[76] « He is an acrid distorted man », FR II, 116. Jules Roche donne cette tradution qui semble assez peu appropriée : « L'homme est vraiment un être piquant et étranger » (*Histoire de la Révolution française*, traduite par Jules Roche, *op. cit.*, II, 420).

[77] « Human Speech had better not further be soiled », FR II, 323. Jacques-René Hébert (1757-1794), journaliste et homme politique français, avait mené une campagne contre Marie-Antoinette.

limite : ils doivent être interprétés et mis en scène. Carlyle, considérant l'histoire comme un « grand poème », n'ambitionne pas de livrer au lecteur une simple liste de faits, fût-elle érudite, mais de lui faire revivre les événements. Le mauvais historien, pour Carlyle, est « l'idiot savant », qui compile des informations sans les rendre vivantes ou sans les interpréter. Cet « idiot savant » est mis en scène dans les écrits de Carlyle sous le nom de « Gelehrte Dummkopf » (idiot savant en allemand) ou de Dryasdust, un nom composé signifiant littéralement « sec comme la poussière »[78]. Ce personnage fictif, archétype de l'historien du fait, apparaît notamment au début de *History of Friedrich II*[79]. Carlyle le fait resurgir, non sans moquerie, chaque fois qu'il désire décrire et caricaturer la démarche de l'historien du fait brut afin de mieux s'en démarquer. Il se sert aussi de Dryasdust pour énoncer des détails qu'il juge modérément intéressants mais qu'il souhaite quand même mentionner. Parfois, il prend même un malin plaisir à livrer les quelques détails ennuyeux que le besogneux Dryasdust aurait relevés, avant de donner au lecteur sa propre version pleine de vie.

Dans *The French Revolution*, Dryasdust n'apparaît pas nommément, mais il est présent en filigrane : d'une part, Carlyle se livre à des réflexions historiographiques soulignant la nécessité d'interpréter les faits arides ; d'autre part, il n'hésite pas, une fois les informations objectives données, à livrer au lecteur leur autre valeur, subjective, dans l'imaginaire de l'époque ou même dans l'opinion de la postérité ou du narrateur. Ainsi, pour illustrer ce dernier cas, on peut citer des passages où Carlyle fournit une estimation du nombre de personnes présentes, puis change cette quantité en fonction de l'effet produit : des troupes en marche comptent « trente mille hommes, – que la peur peut grossir à cinquante »[80] ; « cent mille Femmes Patriotes » valent deux fois autant que « deux cent mille Hommes Patriotes »[81]. Pour ce qui est de la nécessité d'interpréter les faits, Carlyle rappelait dès 1830 que seule une petite portion des faits avait été déchiffrée[82], et qu'il n'y avait pas de place pour les historiens qui pensaient pouvoir épuiser leur sujet[83]. Selon lui, il existerait un « décalage fatal » entre la façon dont les événements

[78] A l'origine, « Dryasdust » vient de Walter Scott, qui avait dédié son roman *Ivanhoe* (1819) au « Rev. Dr. Dryasdust of York ». Scott reprend ensuite ce personnage dans *The antiquary*, *The fortunes of Nigel*, *Peveril of the Peak*, *Redgauntlet*, et *The Betrothed*. Cf CL I 285.

[79] *History of Friedrich II*, *op. cit.*, I, 18-19.

[80] « thirty thousand, – which fear can magnify to fifty », FR I, 177

[81] FR I, 366

[82] « Nous avons seulement déchiffré une petite portion, [...] beaucoup reste encore à interpréter » (« it is only a little portion we have deciphered ; [...] much still remains to be interpreted », « On History », *op. cit.*, p. 258). Carlyle semble ici justifier la nécessité d'un travail sur les faits, voire d'une certaine imagination pour les comprendre et les retranscrire de façon satisfaisante dans les livres d'histoire.

[83] *Ibid*., p. 259. Voir également page 260, où Carlyle souligne que l'histoire n'est pas seulement une question de

se passent et la manière dont ils sont ultérieurement observés[84] : pour pallier ce handicap, Carlyle se démarque des récits historiques traditionnels et propose un style historiographique incisif, saisissant, et novateur. C'est la France qui va, une fois encore, servir de terrain pour ses expériences et sa maturation en tant qu'historien.

2 Faire revivre l'histoire : croquis, mythes et empathie pronominale

Afin de se démarquer clairement de Dryasdust et des méthodes qu'il abhorre, Carlyle doit mettre en œuvre des stratégies stylistiques et rhétoriques audacieuses. Outre ses techniques de portraits individuels déjà abouties, Carlyle développe de nouvelles stratégies narratives, notamment le recours aux éléments mythiques et légendaires, ainsi qu'à des jeux de pronoms originaux. Il ne s'agit pas ici de fournir une analyse exhaustive de l'historiographie carlylienne, mais de montrer, au moyen d'exemples sélectionnés pour leur pertinence et leur représentativité, comment la France – et en particulier les mises en scène collectives du peuple français – sert d'étape indispensable et centrale dans la maturation du style et des idées de Carlyle.

L'art du croquis : des portraits systématiquement hauts en couleurs

Sans revenir ici sur les techniques biographiques précédemment évoquées, il est possible de confirmer par quelques exemples marquants qu'elles s'expriment dans *The French Revolution* de façon très aboutie, apportant ainsi des procédés originaux dans l'historiographie de l'époque. Fort des atouts du biographe, Carlyle est en effet capable, en une phrase unique, de dessiner des profils saisissants, qui contribuent à l'atmosphère du récit, captivent le lecteur et introduisent souvent une note d'humour. Par exemple, après avoir décrit le visage lunaire (« moon-visage ») du Duc d'Orléans rayonnant depuis son siège au parlement révolutionnaire[85], Carlyle représente

guerres ou de politique : loin du sénat, du champ de bataille ou des appartements royaux, pensée et action suivent aussi leur cours. De ce fait, la tâche de l'historien est considérable et plus étendue que beaucoup l'auraient cru jusqu'à présent.

[84] « Les Hommes ne comprennent pas ce qui est entre leurs mains [...] Et même si notre perception des choses du passé était complète, il existe toujours un décalage fatal entre notre manière de les observer et la manière dont elles se sont passées. » (« Men understand not what is among their hands [...]. Nay, were our faculty of insight into passing things never so complete, there is still a fatal discrepancy between our manner of observing these, and their manner of occurring. », *ibid*. p. 257)

[85] « Le côté gauche est aussi appelé le côté d'Orléans [...] Ce que l'on sait et voit, c'est que son visage lunaire émet bien ses rayons depuis ce point de l'espace » (« The Left side is also called the d'Orleans side [...] What can be known and seen is, that his moon-visage does beam forth from that point of space. », FR I, 231). Cet exemple est particulièrement frappant car il est juxtaposé à la description de Robespierre ; la représentation du Duc d'Orléans comme figure lunaire est par ailleurs récurrente dans l'ouvrage.

Robespierre au moyen des adjectifs « greenish-coloured », ou « seagreen », c'est-à-dire verdâtre, ou vert océan ; ces adjectifs, qui reviennent presque chaque fois que Robespierre apparaît, sont associés à d'autres traits frappants et caricaturaux :

> Là siège également Robespierre au teint vert ; participant de son poids léger, avec détermination, mais sans résultat encore. C'est un Puritain et un Précisionniste mince et maigre ; il voudrait se débarrasser des formules ; pourtant sa vie, ses actions et son être consistent entièrement en formules[86].

Capable de représenter les protagonistes de la Révolution en quelques phrases presque caricaturales, Carlyle est également amené à traiter les acteurs de l'histoire comme de véritables personnages de roman, attachants ou repoussants. La fuite des Girondins traqués lors de la Terreur est particulièrement mémorable. Cachés dans les caves et greniers, ils se demandent mutuellement de tenir lieu de fils à leurs mères en cas de malheur avant de tenter leur chance. Ultérieurement, l'un d'entre eux se suicide parce qu'il croit apercevoir des Jacobins venus l'arrêter, lesquels se révèlent être d'inoffensifs villageois. Louvet[87] a plus de chance : il traverse des villages grâce à de nombreux procédés plus astucieux les uns que les autres, passant devant les sentinelles endormies, ou caché dans des chariots. Le passage est trop long pour être cité ici, mais on pourra s'y reporter directement[88]. Carlyle est parfaitement conscient du caractère romanesque du passage : il l'utilise pour animer son récit, et il s'en amuse même, estimant que Louvet « a des évasions miraculeuses qui rempliraient trois romans[89]. »

Une dimension mythique et biblique

Le lecteur est fasciné par les portraits frappants et par les rebondissements spectaculaires d'histoires individuelles, dignes peut-être des romans de Walter Scott, mais assez inhabituels dans les livres d'histoire traditionnels. Cependant, l'effet d'ensemble ne serait pas aussi captivant sans la dimension mythique et presque légendaire que prend le récit au fil des pages. En effet, *The French Revolution* commence presque comme un conte de fées, les Français faisant figure de « captifs » et vivant « des vies ensorcelées »[90]. Cette image d'un enchantement négatif est récurrente, et se double à l'occasion de celle d'un « sommeil magnétique »[91], tandis

[86] « There likewise sits seagreen Robespierre ; throwing in his light weight, with decision, not yet with effect. A thin lean Puritan and Precisian ; he would make away with formulas ; yet lives, moves, and has his being, wholly in formulas, of another sort. », FR I, 231

[87] Jean-Baptiste Louvet de Couvray (1760-1797), écrivain et homme politique.

[88] FR II, 328-329

[89] « has hairbreadth escapes that would fill three romances », FR II, 329

[90] « inmates », « enchanted lives », FR I, 5-6

[91] « enchanted », « Magnetic-sleep » (deux occurrences), FR II, 80

que les événements ont parfois lieu comme dans un rêve[92]. Paris « Ville pétrifiée d'Ensorcellement », ne revient vraiment au bruit et à la vie qu'après l'exécution du roi, lorsque les patriotes se mettent à distribuer des vivres[93]. Et tout au long de ce processus de désensorcellement, des figures myhtologiques surgissent. Le chapitre précédent de cette étude a montré que le peuple était parfois représenté par des images animales, or, ces animaux sont parfois mythologiques, qu'il s'agisse du Béhémoth[94], de la Chimère[95], du chien d'Erèbe[96], de Charydbe et Scylla[97] ou encore des Furies[98] et des Harpies[99]. De même, les figures individuelles, notamment les femmes, font l'objet de comparaison mythiques[100].

Par ailleurs, les références bibliques sont fort omniprésentes, comme l'attestent les nombreuses notes d'édition à ce sujet, mises en place par David Sorensen, et que l'on consultera très utilement. Carlyle mentionne également la Saint Barthélémy à d'assez nombreuses reprises[101], pour utiliser ce massacre comme point de comparaison avec la Terreur. Son intention est peut-être de bien montrer au lecteur anglais l'importance du jalon historique que constitue la Révolution, par ce parallèle avec des événements reconnus, plus anciens et plus profondément gravés dans les esprits. Celle-ci, à force de références mythiques, bibliques et historiques importantes, est ainsi progressivement intégrée à l'imaginaire collectif, de la façon désirée par Carlyle.

Empathie pronominale

Cette dimension mythique est d'autant plus mise en valeur que le lecteur se trouve happé dans le monde légendaire mis en place par Carlyle. En effet, il n'est pas rare qu'au sein du discours narratif s'introduise une sorte de discours indirect libre, et que la parole du narrateur devienne celle d'un des acteurs. Par exemple, la première personne du singulier se glisse dans le récit pour exprimer les sentiments de Robespierre sur le point d'être exécuté (FR II, 404).

[92]Cf FR I, 312 où le pays sombre dans le chaos comme dans un rêve. Il est également question de somnambulisme (FR I, 32)

[93]FR II, 242

[94]FR I, 130, 132. Le Béhémoth est un aminal démoniaque, présent dans la Bible, parfois considéré comme un monstre marin, et qui symbolise la force animale indomptable.

[95]FR I 204, 343

[96]FR I, 292. Ce chien d'Erèbe est très probablement Cerbère ; il sert ici d'image pour représenter la « Racaille » (« Rascality »).

[97]FR I, 439

[98]FR II, 279

[99]FR I, 443

[100]Voir la fin du chapitre 7

[101]On compte sept occurrences, dont les plus frappantes se trouvent en FR I, 474, FR II, 67, 101, 165

Mais Carlyle va plus loin : la première personne du pluriel est parfois introduite, sans que l'on sache vraiment quel groupe de protagonistes est remplacé par le pronom. Par exemple, lors de la Terreur, il est question de « nos pauvres Girondins arrêtés »[102] : « nos » se rapporte-t-il au narrateur et au lecteur, à l'Assemblée Nationale, au peuple, à l'humanité entière ? S'il s'agit bien du narrateur et du lecteur, on peut concevoir qu'un sentiment de complicité solidaire s'établisse entre l'écrivain et son public. Mais le pronom de la troisième personne du pluriel a parfois d'autres emplois qui rendent cette hypothèse difficile, comme dans ce passage : « Mes amis, et si nous prenions des piques, des culasses, des marteaux de forgeron ; et que nous nous servions !– Il n'est pas de remède plus rapide, ni plus sûr[103]. » Le narrateur semble ainsi épouser, dans une certaine mesure, la cause révolutionnaire, ou, tout du moins, rendre son texte perméable aux pensées du peuple. Lorsque la Terreur cesse, que la révolte de Germinal échoue, et que les bals reprennent comme avant, les aristocrates épargnés retournant danser, le narrateur semble s'indigner de concert avec les patriotes indigents :

> Nous nous retirons dans nos antres obscurs [...] Etait-ce pour des bals en pantalons couleur chair que nous avons pris la Féodalité par la barbe, agi et osé, versant notre sang comme de l'eau[104] ?

Cette réflexion intervient dans le corps du texte, sans qu'aucune ponctuation l'ait annoncée comme discours direct. Ainsi, Carlyle fait preuve d'une capacité originale à prendre le parti de l'opprimé. Son implication dans le récit est telle que des exhortations directes – on pourrait dire à la forme vocative – destinées aux différents protagonistes trouvent leur place dans le récit. Par exemple, il demande au parlement de dénoncer la traîtrise du despotisme : « Dénonce la, ô Parlement de Paris ; réveille la France et l'Univers ; fais retentir les réserves foudroyantes d'éloquence du barreau dont tu disposes : pour toi aussi c'est vraiment maintenant ou jamais[105] ! » Un repérage non exhaustif des deux cents premières pages suffit à fournir d'autres occurrences du même type : « Ô mon frère », « mes amis », « En avant, vous les fils furieux de la France », « Soyez fermes, Sénateurs nationaux », « Frères, votre courroux est cruel »[106]. Ainsi, l'implication pronominale du narrateur revêt plusieurs facettes : il peut s'avérer solidaire d'un person-

[102] « our poor arrested Girondins », FR II, 322 et 326

[103] « Friends, what if we took pikes, firelocks, sledgehammers ; and helped ourselves !–Speedier is no remedy ; nor so certain. », FR I, 435

[104] « We retire to our dark dens [...]. It was for Balls in flesh-coloured drawers that we took Feudalism by the beard, and did, and dared, shedding our blood like water ? », FR II, 434

[105] « Denounce it, O Parlement of Paris ; awaken France and the Universe ; roll what thunder-barrels of forensic eloquence thou hast : with thee too it is verily now or never ! », FR I, 104

[106] « O my brother » FR I, 61 ; « my friends », FR I, 163 ; « Forward, ye maddened sons of France », FR I, 193 ; « Be firm, ye National Senators », FR I, 193 ; « Brothers, your wrath is cruel », FR I, 206.

nage ou d'un groupe (en leur donnant la parole au style indirect libre et par l'utilisation de la première personne du pluriel), mais il peut aussi prendre les événements tellement à cœur qu'il tente d'influencer le cours de l'histoire par l'emploi de la deuxième personne.

Les occurrences de jeux de pronoms sont trop nombreuses pour être toutes analysées, d'autant qu'il ne s'agit pas ici de fournir une étude exhaustive de l'historiographie de Carlyle, mais de montrer comment la France sert de terrain à sa maturation dans ce domaine. On peut simplement conclure au sujet de cette empathie avec les protagonistes par une anecdote amusante. Carlyle relate comment deux « Citoyens » emprisonnés parvinrent à empêcher que leur cellule soit fouillée par leurs gardiens en fumant leurs pipes jusqu'à ce qu'un nuage de fumée dissuasif se soit répandu. Carlyle, fumeur de pipe invétéré, conclut : « Mes pauvres frères Citoyens, Ô certainement, dans un règne de Fraternité, ce n'est pas vous deux que je guillotinerais ! »[107]

3 Elaboration d'une théâtralité nouvelle dans *The French Revolution*

Les stratégies narratives évoquées plus haut ont en commun le fait qu'elles agissent en corrélation avec une théâtralité qui les renforce : les personnages les plus caricaturaux, comme Robespierre, donnent l'impression de porter un masque ou un maquillage outré qui trouverait sa place sur les planches ; la dimension mythique se double de l'impression qu'une tragédie grecque se joue ; enfin, les jeux de pronoms particulièrement habiles projettent le spectateur directement sur une scène entièrement manipulée par le narrateur-metteur en scène.

Dès les essais de jeunesse, l'écriture carlylienne se distinguait par des fins de paragraphes particulièrement percutantes, un art de la chute dramatique, et des phrases rendues plus vivantes par une gradation ou un rythme ternaire. Lorsque Carlyle entreprend de représenter le peuple français vers 1833, il utilise des techniques proches, mais qui vont beaucoup plus loin. Le texte fait l'objet d'une mise en scène, au moyen d'une ponctuation riche en points d'exclamation et d'interrogation, qui peut refléter l'intensité de l'action ou des discours prononcés[108], mais aussi, de façon plus originale, l'impatience du narrateur. Ainsi, ce dernier s'interroge par exemple

[107] « My poor brother Citoyens, O surely, in a reign of Brotherhood, you are not the two I would guillotine ! », FR II, 400

[108] On peut se référer par exemple au moment où les citoyens prennent les armes pour attaquer la Bastille. Dans ce chapitre, intitulé « Aux armes » (« To arms »), le troisième paragraphe, long d'une vingtaine de lignes, compte quatre points d'exclamations et autant de points d'interrogation (FR I, 183). Quant au cinquième paragraphe, où il est question de l'appel aux armes de Desmoulins, il ne compte pas moins de neuf phrases exclamatives (FR I, 184).

au sujet du soleil levant : « Pourquoi tarde-t-il ? »[109]. Plus loin, il se demande aussi pourquoi Vergniaud n'intervient pas pour freiner Robespierre : « Et maintenant ? Pourquoi le paresseux Vergniaud ne se lève-t-il donc pas maintenant dans un tonnerre digne de Démosthène [...] »[110].

Carlyle met également les événements, les protagonistes, voire même les objets en scène de façon théâtrale. En FR I, 113, il est question par exemple d'une « obséquieuse tasse de thé » (« obsequious cup of tea ») : cet élément atteste non seulement d'un souci du détail, d'un génie dans le choix des adjectifs, et d'un certain humour, mais aussi d'un désir d'isoler et d'utiliser les accessoires comme partie intégrante et révélatrice d'une scène. Il s'agit là d'une « théâtralité » au sens large, comprenant notamment : l'animation particulièrement vive de scènes dans l'imaginaire du lecteur ; l'utilisation d'un cadre spatio-temporel restreint (pouvant tenir sur la scène d'un théâtre) ; la conception du récit comme une pièce de théâtre découpée en actes ; l'utilisation du champ sémantique du théâtre ; et le recours à des procédés habituellement associés au théâtre comme le « deus ex machina ». Ainsi, par exemple, lorsque les massacres révolutionnaires battent leur plein mais que les théâtres rouvrent, Carlyle établit un parallèle entre les deux événements, les réunissant ainsi dans le même espace scénique : « pendant qu'ici les bras droits devenaient las à force d'assassiner, là les bras droits jouaient gaiement sur des boyaux de chat mélodieux[111] ». Plus tard, lorsque les Girondins attendent leur exécution au pied de l'échafaud, ils entonnent la Marseillaise, et Carlyle les décrit alors sous forme d'un chœur (« chorus ») qui s'affaiblit très rapidement au fur et à mesure que les têtes tombent, au rythme d'une par minute (FR II, 328). Cette image peut être perçue comme une mise en scène particulièrement spectaculaire, au rythme musical macabre, mais aussi comme une variation sur le thème du chœur de la tragédie grecque. Cette dernière est d'ailleurs explicitement mentionnée dans l'ouvrage à deux reprises pour caractériser la tournure que prennent les événements[112].

De même, le « deus ex machina », le dieu qui, dans le théâtre antique, sort de la machinerie de la scène pour apporter à une situation sans issue un dénouement heureux, est explicitement invoqué dans *The French Revolution*[113]. Tout d'abord, les brigands, groupes armés terrorisant les populations dans la campagne française, et réputés être à la solde des aristocrates et des pays

[109] « Why lingers it ? », FR I, 479

[110] « And now ? Why, now lazy Vergniaud does *not* rise with Demosthenic thunder [...] », FR II, 211

[111] « while right-arms here grew weary with slaying, right-arms there were twiddledeeing on melodious catgut », FR II, 161

[112] « Greek drama », deux occurrences, FR II 411 et 412

[113] Cette définition est largement inspirée du *Dictionnaire de Notre Temps*, Hachette 1991.

étrangers, sont considérés tour à tour comme « une Machinerie supernaturelle » et « une Machinerie Epique » (trois occurrences)[114]. Plus loin, en FR I, 168, la voix narrative exprime, au style indirect libre, les attentes et les espoirs de l'aristocratie à un moment où le pouvoir de l'Assemblée Nationale se fait particulièrement menaçant : « Certainement il est temps, à présent, qu'un « dieu de la machine » intervienne »[115]. Cet intervenant, en l'occurrence, est de Brézé[116], qui interdit l'accès à la salle de l'Assemblée, et se voit alors qualifié de « Mercure ex machina »[117]. Cependant, les efforts de ce personnage – qui continue d'être nommé « Deus ex machina »[118] – vont à l'encontre des attentes aristocratiques, puisqu'ils mènent à la séance du Jeu de Paume. D'autres allusions jalonnent le texte[119], notamment lorsque le narrateur s'interroge :

> Qu'est-ce donc qui a causé ces deux Journées d'Octobre sans précédent ? Car, certainement, aucune manifestation théâtrale de cette sorte ne s'est jamais déroulée sans Dramaturge et Machiniste[120].

Ainsi, si la révolution tient du théâtre, ce n'est pas seulement à cause de la mise en scène de l'historien : les protagonistes semblent eux aussi œuvrer dans ce sens, et le narrateur s'emploie à démasquer les dramaturges embusqués dans les coulisses de l'histoire[121]. Il évoque fréquemment « la théâtralité du peuple », le mot théâtralité étant utilisé six fois en tout[122]. On pourrait être tenté de dire qu'il y a chez Carlyle une théâtralité de l'histoire et une histoire de la théâtralité : non seulement il adopte parfois un rôle de metteur en scène des événements du passé pour mieux les faire revivre, mais il retrace et documente aussi ce qui lui paraît être la mise en scène contemporaine à l'époque en question, et donc simultanée à l'action.

Quoi qu'il en soit, la présence du champ lexical du théâtre pour décrire le cours des événe-

---

[114] « Supernatural Machinery » (FR I, 132), « Preternatural Machinery », « Epical Machinery », (FR I, 133). Il est difficile en français de différencier « supernatural » (au delà de la nature) et « preternatural » (à côté, séparément de la nature), le seul adjectif disponible étant « surnaturel ».

[115] « Now surely were the time for a 'god from the machine' », FR I, 168

[116] Henri-Évrard, marquis de Dreux-Brézé (1766-1829), grand maître des cérémonies

[117] « Mercury ex machina », FR I, 169

[118] « Deus ex machina », FR I, 171

[119] Cf FR I, 314 (« machinerie théâtrale », « theatrical machinery ») et FR I, 420 (« une Machinerie de SOUPÇON Epique et Surnaturelle », « an Epic Preternatural Machinery of SUSPICION »)

[120] « What then has caused these two unparalleled October Days ? For surely such dramatic exhibition never yet enacted itself without Dramatist and Machinist. », FR I, 297. Il s'agit des « journées d'octobre » du 5 et 6 octobre 1789, qui débouchèrent sur l'installation du roi et de l'Assemblée à Paris au lieu de Versailles (J. M. Roberts, *The French Revolution*, *op. cit.*, p. 167).

[121] Cf FR I, 297

[122] Les six occurrences du mot « théâtralité » sont les suivantes : « La théâtralité du peuple » (« the theatricality of the people », FR I, 351) ; « cette grande théâtralité » (« this grand theatricality », FR I, 349, évoquée alors que Mme Roland considère les événements) ; « théâtralité » (« theatricality », FR I, 350, au sujet de la façon dont s'exprime la force céleste invisible de l'homme) ; « les théâtralités humaines sont pardonnables » (« Pardonable are human theatricalities », FR I, 352) ; « théâtralité » (« theatricality », FR II, 45, au sujet des actions du camp royaliste) ; « théâtralité » (« theatricality », FR II, 159, au sujet du récit de Jougniac précédemment évoqué).

ments est indéniable. Le mot « scène » présente une fréquence particulièrement élevée (cinquante-neuf occurrences dont vingt pluriels), mais celle-ci n'est pas entièrement révélatrice car le terme n'est pas limité au monde du théâtre. Pour ce qui est du mot « drame » (« drama »), dont l'emploi est peut-être encore plus spécifique au théâtre, on compte onze occurrences (dont deux au pluriel), ainsi que cinq utilisations de l'adjectif dérivé « dramatic », qui signifie « dramatique » ou « théâtral »[123]. Le mot « Acte » (« Act ») est utilisé dans le sens d'action, mais aussi, à six reprises, dans son sens théâtral, afin de décomposer les actions révolutionnaires en différentes phases[124]. Le narrateur s'interroge par exemple, à la veille de la chute de Robespierre : « N'est-ce pas là un troisième acte assez remarquable d'un Drame grec naturel ; la catastrophe étant plus incertaine que jamais[125] ? ». De façon générale, il est d'avis que « Les mortels les plus misérables, condamnés pour leurs actions de pickpockets, ont en eux une tragédie en cinq actes tout entière »[126]. Cette conception du monde comme théâtre est importante : elle est nouvelle pour Carlyle, qui ne l'employait pas dans ses ouvrages précédents, comme *Sartor*[127], mais qui ne craint pas de l'utiliser dans *On Heroes*[128]. C'est la France qui lui permet d'intégrer une dimension théâtrale à son écriture.

Par ailleurs, tous les genres théâtraux sont présents, puisqu'il est aussi parfois question de mélodrame[129], de tragédie, de tragédie comique[130], de farce[131] et même de vaudeville[132], comme si Carlyle entendait utiliser et mélanger tous les genres pour arriver à ses fins et fournir ainsi au lecteur un tableau complet des réalités quotidiennes du peuple français sous la Révolution. En effet, il allie le ridicule et le terrible, avec l'adjectif « ludicro-terrific »[133], et la déclaration suivante : « Des éléments transcendants en tous genres, dans l'explosion générale de

[123]Toutes les occurrences ne peuvent être citées ici, par manque de place et souci de concision, mais on peut mentionner comme exemple représentatif FR II, 275, où il est question du « Drame girondin » (« the Girondin Drama »).

[124]FR I, 287 ; FR II, 232, 410-412

[125]« Is not here a pretty enough third-act of a *natural* Greek Drama ; catastrophe more uncertain than ever ? », FR II, 411

[126]« Miserablest mortals, doomed for picking pockets, have a whole five-act Tragedy in them », FR II, 232

[127]Dans *Sartor Resartus*, le nom « acte » n'est jamais employé dans son sens théâtral, et les mots « theatrical » ou « theatricality » sont totalement absents.

[128]Dans *On Heroes* (*op. cit.*, pp. 354 et 461 en particulier), Carlyle présente une conception de l'histoire religieuse européenne en trois « actes ».

[129]« melodrama » (FR I, 449), « melodramatic » (FR I, 411).

[130]« comico-tragical » (FR I, 440) ; « this is not comic ; ah no, it is comico-tragic » (FR I, 494)

[131]« farce-tragedy », FR I, 498 et FR II, 5.

[132]On compte trois occurrences de « vaudeville », mais dont une seule décrit les événements (en FR I, 449), les deux autres servant à désigner une salle de théâtre.

[133]FR I, 263. Cet adjectif composé est difficile à traduire ; on peut suggérer « risible et terrifiant ».

Passions multiples, sont amalgamés en tas ; le risible, ou plutôt le ridicule, avec le terrible »[134]. Ces facettes multiples du récit semblent être dues moins à une volonté historiographique préalable qu'à la variété considérable des sources disponibles, soulignée par le narrateur dans le passage suivant :

> Mais quant aux portraits, gravés, peints, taillés et écrits ; aux Eulogies, Réminiscences, Biographies, et même Vaudevilles, Drames et Mélodrames, dans toutes les Provinces de France, il y en aura, tout au long de ces mois à venir, une récolte légitime et incommensurable ; épaisse comme les feuilles du Printemps. Il n'y manquera pas non plus, afin qu'un élément de burlesque y soit présent, le Commandement Episcopal de Gobel ; ce benêt de Gobel[135], qui vient d'être fait Evêque Constitutionnel de Paris[136].

Carlyle souligne tous les aspects théâtraux de ses sources et des événements, qu'il peut ensuite mettre en scène à sa propre façon. Il perçoit et utilise les éléments comiques, mais aussi tragiques, pour frapper l'imagination ou raviver l'intérêt du lecteur. Cette conscience aiguë de l'absurde et du ridicule occasionnels de la condition humaine lui permet peut-être également de mieux rendre compte du drame essentiellement humain qu'est l'histoire à ses yeux.

Conclusion

La France, terrain de maturation et d'extinction : les paradoxes d'une historiographie novatrice et obsolète

Les diverses techniques historiographiques mises en place par Carlyle pour rendre vie à l'histoire sont spectaculaires, mais rendent le récit très dense et déconcertant. Certes, il échappe au syndrome de Dryasdust, parvenant à écrire *dans* l'histoire plutôt que *sur* l'histoire. Cependant, la façon dont il assemble les faits et les personnages a beau produire des effets saisissants, la sélection, la hiérarchie et la représentation des événements sont plus subjectives qu'objectives. Il est préférable de connaître déjà les événements avant de lire *The French Revolution*. C'est peut-être le critique Richard Garnett qui résume le mieux les techniques vivantes mais

[134] « Transcendent things of all sorts, as in the general outburst of multitudinous Passion, are huddled together ; the ludicrous, nay the ridiculous, with the horrible. », FR I, 292-293

[135] Jean-Baptiste Gobel (1727-1794), docteur en théologie et évêque de Paris. Ayant décidé de soutenir la Révolution, il participa au sacre des premiers évêques constitutionnels, et se vit confier le diocèse de Paris, devenu vacant suite à la fuite de son prédécesseur. Face aux attaques des Hébertistes, partisans du culte de la raison, il accepta de quitter son poste, souhaitant agir selon la volonté du peuple. Il fut guillotiné sur les ordres de Robespierre, qui lui reprochait d'avoir ainsi contribué à propager l'athéisme. C'est cette destinée pour le moins paradoxale qui inspire probablement à Carlyle le qualificatif « burlesque ».

[136] « But of Portraits, engraved, painted, hewn, and written ; of Eulogies, Reminiscences, Biographies, nay *Vaudevilles*, Dramas and Melodramas, in all Provinces of France, there will, through these coming months, be the due immeasurable crop ; thick as the leaves of Spring. Nor, that a tincture of burlesque might be in it, is Gobel's Episcopal Mandement wanting ; goose Gobel, who has just been made Constitutional Bishop of Paris. », I, 449

aussi parfois discordantes employées par Carlyle :

> Alors que les autres historiens cherchaient à mêler délicatement les détails afin de constituer un récit lisse et égal, à la manière dont on fabrique une feuille de papier à partir de chiffons, Carlyle se saisissait des chiffons eux-mêmes et les suspendait tout de bon, gais, sinistres ou tachés de sang, dansant dans l'air ou traînant dans la boue[137].

Ainsi, le lecteur voit défiler des portraits pittoresques, des scènes de rue frappantes, des débats houleux ainsi que maintes anecdotes rocambolesques, le tout encadré par des titres de chapitres plutôt elliptiques[138]. On ne peut manquer d'être désorienté, et grâce à cet effet de dé-familiarisation il est possible d'entrer vraiment dans l'histoire et de vivre les bribes d'événements mises en relief par Carlyle.

Du fait de ces techniques très personnelles et parfois déconcertantes, la place de Carlyle comme historien de la Révolution française est difficile à situer. Par son souci de la vérité et son rejet de la fable, il rejoint l'historiographie dite moderne : il sélectionne ses sources, rejettant celles qui lui paraissent trop fantaisistes, et donne assez souvent des références précises au lecteur[139]. De ce fait, il rejoint dans une certaine mesure les exigences que les historiens Langlois et Seignobos exprimèrent à la fin du XIXe siècle[140] sur l'importance de l'établissement des faits. En même temps, il s'en démarque par son refus des approches trop systématiquement factuelles, s'insurgeant contre les historiens qui collectionnent les faits bruts et se satisfont d'un catalogue de détails. En ce sens, Carlyle, qui exige une interprétation « cosmique et noble » de l'histoire[141], répond déjà à des exigences ultérieures de l'historiographie. Il se rapprocherait d'historiens comme Marrou et Collingwood, qui, à la fin du XIXe siècle, critiquent la concep-

[137] « While other historians sought to blend details into a smooth equable narrative, as rags are fashioned into a sheet of paper, Carlyle took the rags themselves and hung them forth gay or grimy or blood-stained, dancing in air or trailing in mud. », Richard Garnett, *Life of Thomas Carlyle* (Londres : Walter Scott, 1887, xxviii, 186 pp.), p. 82

[138] Dans *The French Revolution* en particulier, les titres de chapitre sont rarement éclairants quant à leur contenu exact. Ainsi, on relève des titres fort vagues tels que « L'Humanité » (« Mankind », FR II, 352), « Ô Nature » (« O Nature », FR II, 308) ou « Comme un nuage de tonnerre » (« Like a Thunder-Cloud », FR II, 360), ou aussi insolites que « Harengs Grillés » (« Grilled Herrings », FR II, 7, 441).

[139] Des notes de bas de pages, avec des références d'ouvrages et de pages, sont présentes dans *The French Revolution*, même si leur fréquence et leur détail ne sont pas aussi considérables qu'elles l'auraient vraisemblablement été au XXe siècle. C'est un procédé en germe, presque expérimental, dans *The French Revolution*, mais qui est probablement à l'origine des notes beaucoup plus abondantes de *History of Friedrich II*.

[140] Cf Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire* (Paris : éditions du Seuil, 1996, 341 pp.), pp. 56-57

[141] « Il est effrayant de voir [Dryadust] être en charge de l'histoire alors que les Shakespeare et les Goethe la négligent. « Interpréter les événements » ; interpréter la Révélation visible universellement et totalement indubitable du Créateur de cet univers : comment Dryasdust peut-il interpréter de telles choses, lui ce sombre lourdaud chaotique, qui ne connaît pas et ne connaîtra jamais la signification de rien de cosmique ou de noble ? »

Texte original : « it is frightful to see [Dryasdust] doing the function of History, and the Shakspeare and the Goethe neglecting it. « Interpreting events » ; interpreting the universally visible, entirely indubitable Revelation of the Author of this universe : how can Dryasdust interpret such things, the dark chaotic dullard, who knows the meaning of nothing cosmic or noble, nor ever will know ? », *History of Friedrich, op. cit.*, I, 18-19.

tion de l'histoire comme un collage de faits devant lesquels l'historien devrait s'effacer[142]. De même, vers le milieu du XXe siècle, l'historien Geoffrey Barraclough insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas simplement pour l'historien de raconter une histoire, mais de faire intervenir un critère de jugement et une perspective, quels qu'ils soient, dans un but constructif[143]. En fait, Carlyle aurait presque un siècle d'avance sur l'historiographie de son temps s'il ne persistait pas à promouvoir une conception littéraire de l'histoire. Cette dernière approche n'a pas eu bonne presse à la fin du XIXe siècle, notamment à cause de l'école méthodique et de personnalités comme Claude Bernard, qui voulaient faire de l'histoire une « science »[144]. Or, malgré son passé de mathématicien, Carlyle n'a nullement une approche scientifique. Sa démarche essentiellement littéraire, qui vise à faire revivre les événements, est à double tranchant : d'une part, elle est novatrice et à la source de l'originalité considérable de *The French Revolution* ; d'autre part, elle a pu constituer, sur le long terme, un obstacle à la popularité des œuvres historiques de Carlyle, qui ont été perçues comme obsolètes dès la fin du XIXe siècle.

Le résultat de cette démarche est un récit qui présente une forte vitalité, liée à l'absence de distance entre lecteurs et protagonistes, mais qui s'avère inadéquat face aux exigences méthodologiques et aux sensibilités historiographiques ultérieures. La France est paradoxalement le terrain de maturation et d'extinction de Carlyle : elle lui permet de développer et d'affiner des techniques personnelles et mémorables, mais le projet historique qu'elle constitue est voué à l'oubli, du fait de l'évolution de la discipline impliquée. La décision de Carlyle de mener ultérieurement des projets essentiellement historiques plutôt que littéraires ne fait qu'aggraver le risque de tomber en désuétude : c'est peut-être parce que la France attire Carlyle pour de bon sur le terrain historique que son œuvre ultérieure reçoit peu d'attention critique.

Les aspects inclassables et les caractéristiques devenues rapidement obsolètes du texte de Carlyle ont peut-être masqué un des éléments historiographiques les plus novateurs de *The French Revolution,* à savoir la dimension collective des représentations, qui fait du peuple le personnage central de l'ouvrage, bénéficiaire de l'empathie du narrateur et du lecteur. Carlyle, dans un texte précédent, avait décrit Mirabeau comme le seul roi parmi les douze cents hommes de l'Assemblée Constituante[145]. Or, dans *The French Revolution*, ce sont les mille deux cents

[142] *Ibid*., p. 72
[143] Cf Fritz Stern, *The Varieties of History from Voltaire to the Present, op. cit.*, p. 23
[144] *Ibid*., p. 71
[145] « Mirabeau », *op. cit.*, p. 266.

députés de cette assemblée dans leur ensemble qui sont dépeints comme autant de rois (FR I, 337-338). Ce sont les groupes, et non plus les individus distincts, qui sont les héros de l'ouvrage. On peut même se demander si Michelet n'oublie pas Carlyle, lorsqu'il déclare, dans la conclusion de sa propre *Histoire de la Révolution française* :

> Toute histoire de la Révolution jusqu'ici était essentiellement monarchique. (Telle pour Louis XVI, telle pour Robespierre.) Celle-ci est la première républicaine, celle qui a brisé les idoles et les dieux. De la première page à la dernière, elle n'a eu qu'un héros : le peuple[146].

En effet, même s'il lui arrive d'éprouver de la pitié pour Louis XVI ou pour Robespierre, Carlyle décrit le premier comme un personnage falot, et le second comme un sinistre individu. Comme on l'a vu, c'est la somme des individualités et le sort des plus misérables qui lui importent. Carlyle n'est pas « républicain » au sens traditionnel de partisan d'une république, mais il l'est peut-être dans le sens où l'entend Michelet : il ne tolère ni dieu ni idole, et même si son admiration pour Mirabeau ou pour Danton est manifeste, ce n'est pas par des biographies particulières, mais par des représentations collectives saisissantes et parfois mythiques, qu'il fait revivre au lecteur les événements révolutionnaires.

C Subversion des idées reçues : la Révolution comme catastrophe naturelle

Cette transgression des règles formelles de l'historiographie est légitimée par Carlyle par la nécessité de remettre en question les idées reçues sur la France et sur les événements révolutionnaires. Jusqu'alors, la Grande-Bretagne avait été divisée par les représentations d'Edmund Burke, très critiques, défavorables voire alarmistes, et celles de Thomas Paine, positives et enthousiastes. L'un condamnait les actions des Français tandis que l'autre encourageait son pays à suivre la même voie. Or, Carlyle prend conscience de la nécessité d'une nouvelle vision plus distanciée, et de techniques inédites pour mettre celle-ci en place. Dans un passage clé de *The French Revolution,* il écrit :

> Cependant, l'Histoire, en abordant ce Règne de la Terreur, a connu ses propres difficultés. Pendant que ce Phénomène continuait dans son état primaire, simplement en tant qu'« horreurs de la Révolution française », il y avait beaucoup de matière à commentaires et à cris perçants. [...] Et à présent, dans une nouvelle phase des événements, alors que l'Histoire, cessant de crier, tenterait plutôt de traiter de cette nouvelle Chose incroyable avec ses

[146] Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française, op. cit.*, vol. 2, p. 897 (conclusion)

> vieilles Formes de discours ou de spéculation ; afin que des Lois de la Nature scientifiques et accréditées suffisent à ce Produit inattendu de la Nature, et que l'Histoire puisse en parler avec aisance, et en retirer des inférences et des bénéfices ; dans cette nouvelle phase, l'Histoire, nous devons le dire, balbutie et patauge de façon peut-être encore plus pénible. [...] Mais si l'histoire admettait, pour une fois, que tous les Noms et tous les Théorèmes qu'elle connaît à ce jour sont insuffisants ? Que ce grand Produit de la Nature était même grand, et nouveau, en ce sens qu'il ne se rangeait pas du tout sous de vieilles Lois de la Nature connues ; mais qu'il en révélait de nouvelles[147] ?

Ainsi, tâtonnant pour trouver de nouvelles techniques de représentation, Carlyle accomplit ce qu'aucun historien n'était parvenu à faire jusqu'alors : il réussit à produire une histoire de la Révolution française acceptable et même populaire à la fois en France[148] et en Grande-Bretagne. Il adopte une position intermédiaire, cherchant à comprendre plutôt qu'à légitimer. Au lieu de condamner ou de louer les Révolutionnaires, il décrit leur démarche comme tout simplement inéluctable. Pour ce faire, il présente la Révolution comme une catastrophe naturelle, utilisant des techniques littéraires personnelles et originales. Au fil des métaphores des éléments et du naufrage, le peuple français est en partie libéré d'une responsabilité pesante, même si les horreurs de la Terreur ne sont nullement oubliées. Carlyle, réputé francophobe, œuvre en fait pour rétablir dans l'esprit de ses compatriotes une version plus nuancée du peuple français. Si son but avoué est de tirer des leçons du passé pour le présent, et d'éviter une révolution dans son pays, c'est peut-être davantage en signalant le danger d'une catastrophe inévitable qui pourrait arriver à tous les peuples européens qu'en condamnant les pratiques ou les motivations du peuple impliqué. Quoi qu'il en soit, il donne au lecteur victorien le statut du spectateur d'un naufrage, lui laissant le soin de parvenir à ses propres conclusions.

---

[147] « History, however, in dealing with this Reign of Terror, has had her own difficulties. While the Phenomenon continued in its primary state, as mere 'Horrors of the French Revolution,' there was abundance to be said and shrieked. [...] And now, in a new stage of the business, when History, ceasing to shriek, would try rather to include under her old Forms of speech or speculation this new amazing Thing ; that so some accredited scientific Law of Nature might suffice for the unexpected Product of Nature, and History might get to speak of it articulately, and draw inferences and profit from it ; in this new stage, History, we must say, babbles and flounders perhaps in a still painfuller manner. [...] But what if History were to admit, for once, that all the Names and Theorems yet known to her fall short ? That this grand Product of Nature was even grand, and new, in that it came not to range itself under old recorded Laws-of-Nature at all ; but to disclose new ones ? » FR II, 332-333

[148] Comme nous l'avons vu dans le chapitre trois, l'ouvrage de Carlyle reçut l'attention critique de nombreux intellectuels français, notamment Cavaignac, Rio et le Comte d'Orsay. Les critiques de ces derniers étaient assez équilibrées, le premier jugeant Carlyle un peu trop anti-révolutionnaire et le second un peu trop anti-royaliste.

1 L'assaut des quatre éléments : une Révolution à responsabilités limitées ?

Les quatre éléments sont omniprésents dans *The French Revolution*, dans cet ordre d'importance : l'eau, le feu, l'air, la terre. Pourtant, il n'existe pas à ma connaissance d'étude analysant leur utilisation. Jacques Cabau, dans *Carlyle ou le Prométhée enchaîné*, consacre plusieurs passages à la métaphore chez Carlyle, qui pourront être utilement consultés[149], mais il ne traite pas des éléments, hormis le feu[150]. Or, une fonction essentielle des quatre éléments combinés est de présenter la Révolution comme un cataclysme inévitable, et d'exempter par là même le peuple français d'une partie de ses responsabilités. C'est peut-être pour cela qu'Alexis Rio croyait voir les bourreaux de la monarchie trop facilement excusés dans *The French Revolution*. Les images des éléments, nous le verrons, donnent également l'impression que la France est une terre volcanique, dont les habitants seraient particulièrement prompts à l'effervescence, voire à l'ébullition.

La terre : séisme ou absence de rivage

La terre est l'élément le moins bien représenté, peut-être justement parce que la Révolution, nous allons le voir, est essentiellement dépeinte comme un lieu de naufrage, voire comme un océan que rien n'arrête. La force de l'action, nous dit Carlyle, est semblable à un « océan-fontaine sans rivage »[151]. De fait, les cris des émeutiers retentissent dans Paris comme le bruit d'un océan dans ses cavernes[152]. Ultérieurement, lorsque le président de la Convention, le comte de Boissy d'Anglas (1756-1826), s'obstine à vouloir rétablir le régime de la Terreur, il fait figure de « rocher battu par les mers »[153]. La terre salutaire n'apparaît vraiment qu'à la fin de l'ouvrage, à la fois pour les révolutionnaires et pour le lecteur, lorsque Carlyle annonce : « Ô Lecteur ! – Courage, je vois la terre ! »[154] Entre-temps, les rares images de la terre n'ont rien de rassurant, puisqu'elles consistent essentiellement en des tremblements de terre. Ceux-ci servent à décrire

[149] Jacques Cabau, *Carlyle ou le Prométhée enchaîné*, *op. cit.*, pp. 23-39, 168-187

[150] *Ibid*., pp. 312-345. Ce passage sera abordé plus en détails ultérieurement.

[151] « Shoreless Fountain-Ocean », FR I, 408

[152] « So, with *Vive la Patrie, Vive la Liberté*, stone Paris reverberates like Ocean in his caves », FR II, 88

[153] « a rock in the beating of seas », FR II, 438. En mai 1795, Boissy d'Anglas voulut contraindre la Convention à revenir au régime de la Terreur. Afin de l'intimider et de le dissuader, on lui présenta la tête du représentant Jean Bertrand Féraud, qui venait d'être assassiné. Boissy d'Anglas salua cette tête mais ne céda pas. Il fallut une intervention manu militari pour contrarier son projet.

[154] « O Reader !– Courage, I see land ! », FR II, 418

les événements en général, et les répercussions du mouvement sans-culotte en particulier[155]. A l'occasion, le « sol » (« soil ») dont seraient issus les sans-culottes est décrit comme étant tout aussi en proie à la folie et à la maladie que le mouvement auquel il donna naissance[156]. Mais dans l'ensemble, la terre brille par sa relative absence, par contraste avec les autres éléments.

L'air : de l'effervescence à l'ouragan

Le peuple français se distingue tout particulièrement par son caractère instable et volatile : « une excitabilité et une effervescence gallo-ethniques » , « un vieil Assemblage gallique violemment effervescent »[157]. A ce titre, la Convention, « dans un moment d'effervescence », s'en va « aux quatre vents, comme un ouragan », lutter contre les tyrans[158]. La Révolution est comparée aux « turbulences »[159] et aux phénomènes atmosphériques les plus violents : elle est semblable à une tornade, à un ouragan[160], ou encore à un vent tourbillonnant[161]. Ce dernier est souvent associé à la sécheresse, et, paradoxalement, à la mer, puisque c'est un « vent tourbillonnant d'un rouge ardent » qui souffle de la « vaste mer insurrectionnelle »[162]. De même, le tourbillon qui emporte la France prend des allures de vent du Sahara, entraînant des colonnes de sable dans une « valse du Désert »[163]. L'air, caractérisé essentiellement par sa turbulence et par sa sécheresse, est souvent indissociable de la chaleur et par conséquent du feu.

Le feu : des cœurs enflammés à l'éruption volcanique

Dans *Thomas Carlyle ou le Prométhée enchaîné*, Jacques Cabau consacre une section au « baptême du feu »[164], assurant notamment que « le feu est l'élément le plus important de l'univers imaginaire de Carlyle », *The French Revolution* étant la manifestation d'une « inspiration pyromaniaque »[165]. Cabau arrête son étude à 1834, c'est-à-dire avant la rédaction de *The French*

[155] Cf FR I, 19, 31, 60, 202, 322 ; FR II, 109
[156] cf FR I, 250
[157] « Gallic-Ethnic excitability and effervescence » (FR I, 345), « a fiercely effervescent Old-Gallic Assemblage » (FR II, 195)
[158] « in a moment of effervescence », « storming to the four winds », FR II, 436
[159] « turbulence », FR I, 116
[160] « tornado », « ouragan », FR I, 111 ; « wind », « tornado », FR II, 421.
[161] « vent tourbillonnant de passions humaines » (« whirlwind of human passions, FR II, 193), « tourbillonnant », « tourbillons » et « vents » (« whirling », « whirls », « wind », FR II, 125).
[162] « red blazing whirlwind », « widespread Insurrectionary sea », FR II 110-111
[163] « Desert-waltz », FR II, 125 ; l'expression « Sahara-waltz » apparaît aussi, par exemple en FR I, 126.
[164] Jacques Cabau, *Thomas Carlyle ou le Prométhée enchaîné, op. cit.,* pp. 312-345
[165] *Ibid*., p. 316

Revolution, mais non sans suggérer que la métaphore de l'explosion, déjà présente dans les essais de jeunesse, est « développée dans tout F.R. »[166]. Or, il me semble que « l'élément le plus important de l'univers imaginaire de Carlyle », développé dans tout *The French Revolution*, est l'eau, comme on le verra dans cette section lorsqu'il sera question de cet élément, exprimé tour à tour par le déluge, l'inondation, la mer, la navigation et le naufrage. Quand à la métaphore de l'explosion, elle est bel et bien présente dans *The French Revolution*[167], mais elle apparaît subordonnée à celles de l'incendie et du volcan.

Dans *The French Revolution*, le récit est ponctué d'images du feu, qu'il s'agisse de personnages particuliers, du peuple, ou bien d'événements. Ainsi, par exemple, Théroigne de Méricourt est décrite comme ayant un « cœur de feu »[168], le pays comme « une France enthousiaste inflammable »[169], et la Révolution comme un « bûcher mondial »[170]. Les patriotes solidaires constituent « une Nation qui est en fusion et en ardente communion de pensée »[171]. Lors de la fête du 14 juillet 1790 en faveur d'une monarchie constitutionnelle, la Fédération est « consumée » (« consummated »), tandis que les lampes illuminent les arbres de feux aux couleurs chatoyantes ; Carlyle décrit « vingt-cinq millions de cœurs brûlant tous ensemble » (« Five-and-twenty million hearts all burning together »), avant de s'inquiéter :

> Mais qu'il est sage, dans tous les cas, de « ménager son feu » ; ou plutôt de le modérer, en une chaleur radicale clémente ! Les explosions les plus fortes, et qui ne sont jamais si bien orientées, sont d'un intérêt douteux ; elles sont le plus souvent futiles, et constituent toujours un gâchis effrayant : mais songez à un homme, à une Nation d'hommes, épuisant toute sa provision de feu pour un Feu d'artifice factice ! Ainsi avons-nous vu des mariages d'amour (car les individus, comme les Nations, ont leurs marées hautes) célébrés avec un triomphe et des réjouissances éclatants, sous le regard pessimiste des anciens. [...] Dirons-nous donc que la Nation française mena la Royauté à l'Autel nuptial de la patrie – ou la courtisa et la taquina pour l'y mener – d'une telle manière trop passionnée ; et, de la façon la plus inconsidérée, afin de célébrer les noces avec l'éclat et la pompe qui étaient dûs,– brûla son lit[172] ?

Carlyle explique ici par une image originale comment l'embrasement révolutionnaire en fa-

[166] *Ibid.*, p. 319

[167] On compte 13 occurrences de « explode(s) » et 27 de « explosion(s) » dans les 950 pages de l'ouvrage ; ces vocables s'appliquent souvent métaphoriquement, parfois littéralement, en particulier lors de batailles.

[168] « fire-hearted », FR I, 142

[169] « an inflammable enthusiastic France », FR I, 339

[170] « World-Pyre », FR I, 451

[171] « a Nation which is in fusion and ardent communion of thought », FR I, 344

[172] « But how wise, in all cases, to 'husband your fire ;' to keep it deep down, rather, as genial radical-heat ! Explosions, the forciblest, and never so well directed, are questionable ; far oftenest futile, always frightfully wasteful : but think of a man, of a Nation of men, spending its whole stock of fire in one artificial Firework ! So have we seen fond weddings (for individuals, like Nations, have their Hightides) celebrated with an outburst of triumph and deray, at which the elderly shook their heads. [...] Shall we say then, the French Nation has led Royalty, or wooed and teased poor Royalty to lead her, to the hymeneal Fatherland's Altar, in such oversweet manner ; and has, most thoughtlessly, to celebrate the nuptials with due shine and demonstration,–burnt her bed ? », FR I, 372

veur de la monarchie finit par être de courte durée et, en définitive, défavorable à celle-ci. Mais, même si l'idée d'une monarchie constitutionnelle est réduite en cendres, les comparaisons avec le feu ne s'arrêtent pas là. Plus tard, après la tentative de fuite du roi, puis son acceptation de la Constitution en septembre 1791[173], les membres du nouveau Parlement sont déclarés « combustibles » à plusieurs reprises, avec des étincelles volant continuellement autour d'eux[174]. Presque au même moment, le sud du pays est dans une agitation considérable : l'annexion du Comtat Venaissin et d'Avignon ayant été votée le 12 septembre 1791, les règlements de compte entre les partisans et les opposants sont nombreux[175]. Carlyle décrit alors la situation en termes de combustion sans lumière :

> Une combustion tragique, qui a longtemps couvé et fumé sans lumière, vient à présent de se mettre à flamber là-bas. [...] Tout ceci constitua une combustion mortelle et tragique, non sans intrigues, émeutes et tumulte de jour comme de nuit ; mais une combustion sombre, non pas lumineuse ni remarquée ; laquelle, cependant, ne peut qu'être remarquée à présent. Plus que nulle part ailleurs, la combustion sans lumière à Avignon et dans le Comtat du Venaissin fut vive[176].

Les métaphores du feu et de la lumière s'appliquent aussi, par exemple, aux prêtres excommuniés et aux Chouans vendéens (FR II, 44-45), mais, globalement, elles sont davantage utilisées pour décrire les révolutionnaires, leur armée[177], et les événements qu'ils mettent en marche. Lorsque le récit porte sur la Terreur, c'est un chapitre tout entier qui s'intitule « Image de Feu »[178] ; il y est question de la consommation du « Sans-Culottisme » par le feu[179], et Carlyle, prenant le lecteur à témoin, lui demande s'il ne s'agit pas de « l'une des Images de Feu les plus étranges à s'être jamais peinte »[180]. Non seulement la métaphore du feu est appropriée, mais elle est aussi idéalement incarnée par les faits révolutionnaires ; Carlyle suggère même qu'elle s'est « peinte toute seule » (« painted itself », FR II, 374), comme si le narrateur s'effaçait devant l'évidence.

Deux métaphores supplémentaires dérivées du feu parachèvent les descriptions de la Ré-

[173] J. M. Roberts, *The French Revolution*, *op. cit.*, p. 169

[174] « combustible, where continual sparks are flying », « combustible », « with sparks wind-driven continually flying ! », FR II, 17-18

[175] Dans la nuit du 16 au 17 octobre 1791, notamment, les papistes emprisonnés dans la prison de La Glacière furent éxécutés. Cf J. M. Roberts, *The French Revolution*, *op. cit.*, p. 119.

[176] « A tragical combustion, long smoking and smouldering unluminous, has now burst into flame there. [...] All this was a tragical deadly combustion, with plot and riot, tumult by night and by day ; but a dark combustion, not luminous, not noticed ; which now, however, one cannot help noticing. Above all places, the unluminous combustion in Avignon and the Comtat Venaissin was fierce. », FR II, 20

[177] L'armée républicaine est par exemple décrite comme étant « d'une ardeur de feu » (« fierce as fire », FR II 426)

[178] « Flame-Picture », 3ème partie, livre V, chapitre VII (FR II, 372-376).

[179] « Consummation », FR II, 372

[180] « one of the strangest Flame-Pictures that ever painted itself », FR II, 374

volution : celles du volcan et du tonnerre. Dès le début de l'ouvrage, les auteurs de pamphlets sont décrits comme des geysers islandais en période d'éruption (FR I, 99). La Montagne est décrite de façon très imagée comme ayant les entrailles pleines de lave en fusion (FR II, 16), ou encore comme « semblable à un volcan dans une Terre volcanique brûlante »[181]. Le mouvement insurrectionnel tout entier représenterait un « déluge de lave volcanique »[182] dont les Girondins tenteraient de prédire les explosions et le cours. Quant au tonnerre, il préside à la mort de Louis XV : élément météorologique réel, il sert aussi à caractériser le bruit de la cour qui se précipite pour saluer les nouveaux souverains, ainsi que l'horloge du temps qui sonne une nouvelle ère[183]. Plus loin, les lettres de cachet de Loménie de Brienne, visant à faire obtempérer le Parlement de Paris par un exil troyen[184], sont perçues comme autant de « coups de tonnerre » : « Loménie's thunderbolts » est d'ailleurs le titre du chapitre entier[185]. Le parlement est quant à lui décrit à plusieurs reprises comme un « tonnerre démosthénique » (FR I 88, 91)[186]. Les troubles révolutionnaires, et notamment les exécutions sommaires et cruelles de Foulon[187] et de Berthier[188], sont perçues comme un sombre « nuage de tonnerre »[189] chargé d'électricité par les patriotes les plus éclairés. Le tonnerre est annonciateur d'intempéries, qui ne manquent pas de se déclarer, les métaphores de l'eau étant sans conteste les plus nombreuses et les plus variées de *The French Revolution*.

L'eau : de la tempête au déluge, des inondations aux vagues

Si la tempête menace souvent la France[190], ce sont surtout les précipitations qui font l'objet de descriptions fournies. Ainsi, on compte 22 occurrences du mot « déluge » (« deluge ») et 39

[181] « like a volcano in a burning volcano land », FR II, 301

[182] « volcanic lava-flood », FR II, 239

[183] Trois occurrences sont ainsi présentes en FR I, 26-27.

[184] Etienne-Charles de Loménie de Brienne (1727-1794), afin de forcer le Parlement de Paris à entériner ses mesures fiscales, obtint du roi l'exil des Parlementaires à Troyes à la mi-août 1787. S'il arriva alors à ses fins, son triomphe fut d'assez courte durée, car il fut contraint de démissionner en mai suivant.

[185] Il s'agit du chapitre V de la première partie, livre III (FR I, 88-93).

[186] Démosthène (384-322 avant JC) était un grand orateur grec de l'Attique, opposant notoire de Philippe II de Macédoine. On peut supposer que Carlyle compare le style oratoire du parlement à celui du célèbre Grec.

[187] Joseph-François Foulon de Doué (1715-1789), homme politique français et ministre des finances après le second renvoi de Necker, est notamment connu pour avoir déclaré que, si le peuple avait faim, il pouvait bien manger de l'herbe. Après avoir tenté de le pendre à plusieurs reprises, le peuple finit par le décapiter.

[188] Louis Bénigne François Berthier de Sauvigny (1737-1789), contrôleur des impôts, fut massacré par la foule le même jour que son beau-père, Foulon de Doué. Carlyle rapporte que la foule parada sa tête et même son cœur au bout d'une pique.

[189] « thunder-cloud », deux occurrences, FR I, 218

[190] Voir par exemple la tempête de l'opinion publique et des intrigues privées (FR I, 79) ou encore celle de l'anarchie (FR I, 221-222).

pour « inondation » ou « inonder » (« flood », « to flood »)[191] dans *The French Revolution*. Il s'agira ici d'isoler quelques exemples particulièrement représentatifs ou frappants, et de voir à quel effet ces métaphores sont utilisées. Dans leur grande majorité, elles servent à décrire la population, et le plus souvent celle de Paris, théâtre des principaux événements. Ainsi, dès le début de l'ouvrage, lorsqu'il est question de l'année 1787, le narrateur de *The French Revolution* met en garde Loménie[192], lui indiquant qu'il n'y a de place ni pour le vacillement, ni pour le compromis, et déclarant : « Tu vois toute la population mobile et coulante de Paris (tout ce qui n'est pas solide, et attaché à un travail) inonder ces cours extérieures, telle un bruyant déluge destructeur »[193]. De même, la « Racaille » ou « Canaille » est assimilée tour à tour à un déluge : « l'inondation de Racaille » (« Rascal-flood », FR I, 92), « de noirs déluges de Racaille » (« black deluges of Rascality » I 299). Les Ménades, émergeant de la foule, sont à plusieurs reprises décrites comme « dégoulinantes » (« dripping », FR I, 272, 278), comme si elles sortaient justement des flots. Plus loin, des « déluges de sans-culottisme frénétique » font rage dans les Tuileries, à la recherche d'une revanche[194]. Les précipitations prennent parfois une tournure plus hivernale, comme lorsqu'il neige des pamphlets (FR I, 123), ou quand la France, ébranlée par la chute de la Bastille se « congèle » (« congeals ») instantanément, et déferle sous forme de glace (« ice »), cristallisée (« crystallized »), et partageant les propriétés tranchantes de l'acier (FR I, 214)[195].

Si les images de déluge semblent ainsi considérables et variées, elles ne demeurent pas moins inférieures en nombre à celles de la mer et des vagues. Dans ce récit qui se passe pourtant essentiellement sur la terre ferme, on compte 88 occurrences du mot « mer » [196]. Là encore, il s'agit essentiellement de décrire les foules révolutionnaires, qui sont autant de « mers de personnes »[197] ou de « mers de têtes humaines »[198]. Il est également question de « mer insurrectionnelle »[199] qui peut se révéler très menaçante, en particulier lorsqu'elle se hérisse d'une

[191] « inundation » est plus rare, avec deux utilisations.

[192] Etienne-Charles de Loménie de Brienne (1727-1794), cf supra.

[193] « Thou seest the whole loose *fluent* population of Paris (whatsoever is not solid, and fixed to work) inundating these outer courts, like a loud destructive deluge (...). », FR I, 88. Voir également FR I, 132, où tout Paris inonde la Cour.

[194] « deluges of frantic Sansculottism », FR II, 114. Voir aussi FR I, 416, où le narrateur s'alarme d'un déluge potentiellement supérieur à celui de Noé, le Jacobinisme faisant figure de puits artésien.

[195] Voir également deux références à une tempête de grêle (« hailstorm », FR I, 112).

[196] « sea » et « seas » (respectivement 74 et 14 occurrences)

[197] « seas of people », « sea of persons », FR I, 174-175

[198] « roaring sea of human heads », FR I, 292

[199] « insurrectionary sea », FR 110-111. Voir également FR II, 69, où les flots de sans-culottes se combinent en

« marée de piques et de fusils »[200] ou que des « tourbillons » la parcourent[201]. L'image atteint son paroxysme de violence lorsque les victimes de la Terreur sombrent dans une mer hurlante de tueurs cruels (FR II, 151). L'épée du « sans-culottisme » aurait été en effet « trempée dans les eaux infernales du Styx »[202]. De façon presque incongrue, les exécutions sommaires par noyade sont mises en parallèle avec le « torrent » de la Révolution (FR II, 350-2). Aucun contrôle n'est possible, si ce n'est peut-être celui effectué – au départ du moins – par Mirabeau, qui serait aux multitudes ce que la lune est à la marée (FR I, 131).

Le peuple français comme force de la nature

Les métaphores des quatre éléments fonctionnent peut-être de façon encore plus saisissante lorsqu'ils sont combinés. Ainsi, inondation et éruption sont parfois mêlées[203], une pluie de feu s'abat sur la France[204], et le gouvernement révolutionnaire, dans ses derniers jours, prend la forme d'un « nuage d'Erebus »[205] ; le volcan Erebus étant actif et situé en Antarctique, on ne peut qu'imaginer le mélange explosif de scories et de glace dont se compose potentiellement le nuage en question. Lorsque les signes trompeurs indiquent une trêve – éphémère –, il est question d'« arcs-en-ciel vaporeux » (« vapoury rainbows », FR II, 61) aux couleurs fantastiques (« fantastic-coloured »). Les dernières pages de *The French Revolution* reproduisent une prophétie du Comte de Cagliostro, tirée de l'ouvrage précédent de Carlyle, *The Diamond Necklace*, où les éléments semblent en phase d'affrontement final :

> L'IMPOSTURE est en flammes, l'imposture est consumée : une mer rouge de feu, mugissant affreusement, enveloppe le monde, lèche, avec sa langue brûlante, toutes les étoiles. Les trônes y sont précipités, [...] et – ah ! que vois-je ? – tous les chars de la création ; tous, tous ! malheur à moi ! Jamais, depuis les chariots de Pharaon dans la mer Rouge, il n'y eut un engloutissement de chars tel que celui-ci dans la mer de feu. Désolés, sous forme de gaz, ils erreront dans le vent.
> De plus en plus haut flamboie la mer de feu [...]. Le monde est une masse de cendres noires ; – ah ! quand deviendront-elles vertes ? Les statues se fondent toutes en un bronze corinthien sans forme ; toutes les demeures des mortels sont détruites, les montagnes même sont pelées et crevassées, les vallées noires et mortes : c'est un monde vide ![206]

torrents qui finissent par former un fleuve de taille respectable.

[200] « ocean-tide of pikes and fusils », FR II, 107

[201] Voir par exemple « whirls », « whirlpool »,« whirlpools », FR I, 200

[202] « tempered in the Stygian hell-waters », FR II, 266

[203] FR I, 99

[204] « rain of fire and madness », FR II 316

[205] « Erebus-cloud », FR II, 390, trois occurrences.

[206] « IMPOSTURE is in flames, Imposture is burnt up : one Red-sea of Fire, wild-billowing enwraps the World ; with its fire-tongue, licks at the very Stars. Thrones are hurled into it, [...] and – ha ! what see I ? – all the Gigs of Creation ; all, all ! Woe is me ! Never since Pharaoh's Chariots, in the Red-sea of water, was there wreck of Wheel-vehicles like this in the Sea of Fire. Desolate, as ashes, as gases, shall they wander in the wind.

Ce passage reprend et conclut nombre d'images qui avaient été évoquées précédemment dans l'ouvrage, puisque le feu, le vent, la terre (vallées et montagnes), mais surtout la mer, y sont représentés. Le résultat de cette lutte des éléments est nul : la Révolution aura abouti à une sorte de table rase. Ce dénouement rejoint les idées de Carlyle évoquées plus haut, notamment celle du scepticisme comme agent destructeur, et de la période révolutionnaire comme époque mémorable et essentielle mais non constructive.

Le plus intéressant ici est le statut de la France au sein de ces luttes entre éléments naturels : composée de tous les éléments, elle semble ballotée dans les événements. En effet, elle est tour à tour décrite comme « une terre volcanique brûlante » et comme « un énorme nuage orageux révolutionnaire »[207]. Le peuple français, doté d'un tempérament de « feu », est aussi « en ébullition » : étant « mercuriel » ou « instable », il semble changer d'autant plus facilement d'état ou même d'élément[208]. Les Français sont donc un peuple protéiforme. Cette impression est confirmée par le fait que le sans-culottisme est présenté au lecteur comme « amorphe » [209] et donc sans forme propre, si ce n'est celle vers laquelle les événements le porteront.

Conclusion : à défaut d'une justification, une déresponsabilisation du peuple français ?

Dans *The French Revolution*, Carlyle présente le peuple français comme une cause naturelle de cataclysme ; ses actions sont « horribles » mais « pas tant contre nature »[210]. L'Assemblée, par exemple, tout d'abord perçue comme « un corps non organique, aspirant à devenir organique »[211] devient au fil des pages un agrégat (FR I, 163) et finit par être « suffisamment organique » (« organic enough », FR I, 164) ; elle peut être ainsi perçue comme une créature originale, les responsabilités individuelles n'occupant pas nécessairement le devant de la scène. La logique dominante est celle de déresponsabilisation : « inévitable » (« inevitable ») est un adjectif qui revient trente fois dans l'ouvrage, principalement dans le premier volume où l'impulsion est donnée aux événements. Une des occurrences la plus frappante est la suivante :

Higher, higher yet flames the Fire-Sea [...]. The World is black ashes ; which, ah, when will they grow green ? The Images all run into amorphous Corinthian brass ; all Dwellings of men destroyed ; the very mountains peeled and riven, the valleys black and dead : it is an empty World ! », FR II, 452-453.

C'est la traduction de Jules Roche qui a été reprise ici, car elle conserve bien les images des éléments ainsi que les aspects plus poétiques du passage. Cf *La Révolution française*, traduite par Jules Roche, réédition de 1913 avec introduction de M. A. Aulard, *op. cit.*, III, 450-451.

[207] « a burning volcanic land », FR II, 301 ; « one enormous Revolutionary thunder-cloud », FR II, 364

[208] Cf FR II, 427-428 pour le tempérament gaélique de feu, et FR II, 190 (« simmering », « mercurial »).

[209] « amorphous », FR II, 266

[210] « Horrible », « not so unnatural », FR I, 217

[211] « an inorganic body, longing to become organic », FR I, 162. Voir aussi FR I, 160-162.

> Mais, sérieusement, en vérité, qu'aurait pu faire l'Assemblée Nationale ? La chose à faire était, comme ils l'ont en fait dit, de régénérer la France ; d'abolir la vieille France, et d'en réaliser une nouvelle ; calmement ou violemment, par la concession ou par la contrainte, ce renouveau, selon la Loi de la Nature, est devenu inévitable. Quant au degré de violence, il dépend de la sagesse de ceux qui la dirigent. Si l'Assemblée Nationale avait fait preuve d'une sagesse parfaite, il en serait allé autrement ; mais la question demeure toujours de savoir si ce renouveau aurait pu être pacifique, ou, du moins, tout autre que sanglant et convulsif[212].

La phrase centrale du passage, « ce renouveau, selon la Loi de la Nature, est devenu inévitable », est particulièrement révélatrice : peut-être pour renforcer son impact, Carlyle utilise d'ailleurs le *present perfect* au lieu du *past perfect* qui se serait mieux accordé avec le reste du passage. Les événements révolutionnaires sont présentés comme inexorables et gouvernés par les lois de la nature plutôt que par celles des hommes, comme si ceux-ci n'avaient en fin de compte que peu de pouvoir dans l'affaire. La seule réserve de Carlyle s'exprime quant aux modalités de ce renouveau : une plus grande sagesse aurait pu épargner de la violence, mais il est douteux que celle-ci eût pu être entièrement évitée.

L'emploi par Carlyle de métaphores liées aux quatre éléments peut sembler excessif et trop varié ou même systématique, en particulier lorsqu'il est analysé de près, mais il est efficace en ce qu'il allège les responsabilités individuelles sans pour autant priver les événements de leur dimension spectaculaire et parfois atroce. La lutte des éléments reflète à un niveau plus poétique voire intuitif le message sous-jacent, à savoir celui de l'inévitabilité des faits. Cette représentation de la nation française comme une force de la nature est d'autant plus surprenante et originale que, une vingtaine d'années plus tard, dans *History of Friedrich II*, Carlyle peint les Français comme fils de l'art alors que les Prussiens seraient ceux de la Nature[213].

---

[212] « But in truth and seriousness, what could the National Assembly have done ? The thing to be done was, actually as they said, to regenerate France ; to abolish the old France, and make a new one ; quietly or forcibly, by concession or by violence, this, by the Law of Nature, has become inevitable. With what degree of violence, depends on the wisdom of those that preside over it. With perfect wisdom on the part of the National Assembly, it had all been otherwise ; but whether, in any wise, it could have been pacific, nay other than bloody and convulsive, may still be a question. », FR I, 228.

La traduction de Jules Roche (cf supra ; FR I, 284-285) a été consultée mais non retenue, principalement parce que ses tournures étaient plus longues et datées, et aussi parce que le choix par Carlyle des adverbes et des temps n'y est pas toujours strictement respectée.

Voir également les emplois du mot « inévitable » en FR I, 8 et 223.

[213] Cf *History of Friedrich II of Prussia, called Frederic the Great, op. cit.*, par exemple, vol. I, p. 327. Carlyle évoque alors le « double élément éducationnel » (« double educational element ») français et allemand du jeune Frédéric ; ce faisant, il remarque que parmi les compagnons du prince se trouve « un groupe de fils allemands de la Nature, fort bourrus ; différant grandement des fils français de l'Art » (« a set of very rugged German sons of Nature ; differing much from the French sons of Art »)

2 La lutte contre les éléments : la République comme navire en détresse

Des institutions-navires à la recherche de pilotes

Assez tôt dans l'ouvrage, et dès 1788, la tourmente révolutionnaire est comparée à la tempête qui causa le naufrage de Paul et de Virginie[214]. Dans ce contexte agité, les institutions ou même les villes font figure de navires, leurs dirigeants de pilotes. Ainsi, la ville de Paris est décrite à deux reprises comme « le Léviathan des navires »[215], et l'Assemblée Nationale comme « un navire alourdi par l'eau, sans barre »[216], tandis que « le navire de l'Etat peine et fuit toujours et encore »[217]. Mirabeau est quant à lui un navire à part entière, puisqu'après sa mort accidentelle le narrateur lui fait cette oraison funèbre : « Il est comme un navire soudainement fracassé sur des rochers sous-marins : beaucoup flotte sur les eaux désolées, loin du salut. »[218] Les individus sont cependant plus fréquemment identifiés à des navigateurs potentiels qu'à des navires : Loménie de Brienne, évoqué plus haut, est « un pilote qui sombre » avant d'être remplacé par Necker[219]. En effet, l'impression qui se dégage le plus vivement est celle d'un « Vaisseau de la République » ayant grand besoin d'être piloté : « Tour à tour projeté dans les airs et enfoui au creux de la mer, votre Vaisseau de la République a besoin de tout pilotage et bien plus. »[220]

La menace imminente d'un naufrage

La situation est d'autant plus critique pour le navire républicain en quête de pilote que le naufrage semble constituer un risque considérable tout au long the *The French Revolution*. Le mot « wreck » (« naufrage » mais aussi « épave ») et ses dérivés (« shipwreck », « wrecked », « wreckage ») comptent 24 occurrences au total, dont seulement deux font référence à des éléments réels et non métaphoriques. Les images les plus fortes se situent, ainsi que l'on pourrait s'y attendre, en fin d'ouvrage. Parfois, le naufrage semble même consommé, par exemple

[214] FR I, 111

[215] « Leviathan of ships », FR I, 46-47

[216] « a ship waterlogged, helmless, lies tumbling », FR II, 96. On peut utiliser cette citation comme exemple des faiblesses de la traduction de Jules Roche (*op. cit.*, II, 392) où il est question d'« un navire submergé, sans aide ». En effet, les mots « helmless » (sans barre) et « helpless » (impuissant, sans ressources) ont peut-être été confondus, et « waterlogged » veut certes dire détrempé ou alourdi par l'eau, mais non submergé, car si c'était le cas, le navire ne serait plus guère qu'une épave au fond de la mer, or l'Assemblée fonctionne toujours.

[217] « the ship of the State again labours and leaks », FR II, 437

[218] « He is as a ship suddenly shivered on sunk rocks : much swims on the waste waters, far from help. », FR I, 454

[219] « a sinking pilot », FR I, 113. Cf FR I, 116 pour le rappel de Necker.

[220] « Now flung aloft, now sunk in trough of the sea, your Vessel of the Republic has need of all pilotage and more. » , FR II, 435

lorsque l'Assemblée Législative en perte d'autorité est assimilée à un « morceau d'épave flottant »[221]. Pus tard, lorsque la Commission Extraordinaire des Douze[222] est mise en place, Carlyle explique qu'elle est considérée comme « la dernière planche sur laquelle une république naufragée pourra peut-être encore être sauvée »[223]. Cependant, il sait aussi que la Commission mènera à terme à la Terreur, et il s'empresse de déclarer : « Ne t'aventure pas dans cette mer, O Lecteur »[224]. Après l'avènement et la chute du régime de la Terreur, il ne reste plus guère que des « épaves » ou des « débris de girondisme », et l'absence de « Pilote » comme Danton pour « barrer » le navire de la Convention se fait ressentir[225]. La Convention revêt alors l'apparence d'un voilier assailli par des vents contraires (FR II, 421). C'est dans les dernières pages que le naufrage de l'Etat semble le plus proche :

> Ainsi une session permanente se tient-elle toute la nuit ; et le lendemain, au lever du soleil, on voit une fois encore une Insurrection sacrée : le vaisseau de l'Etat peine sur la barre de récifs ; et, entouré de tous côtés par une mer tumultueuse, il bat la générale, s'arme, résonne de cris, – il ne sonne pas le tocsin, car il ne nous reste plus de tocsin que le nôtre, celui du Pavillon de l'Unité. Le naufrage est imminent, sous les regards du monde entier. Il peine terriblement, ce pauvre navire, à moins d'une encablure du port ; il se trouve dans un immense péril. Cependant, il a un homme à la barre. Entre les messages des insurgents, reçus, et non reçus ; un messager admis les yeux bandés ; les conseils et les avis contraires : ce pauvre navire peine[226] !

On remarquera ici l'emploi des mots « navire » (« ship », deux fois, trois si l'on compte « shipwreck ») et « vaisseau » (« vessel ») pour désigner l'Etat. Carlyle va même plus loin et file la métaphore maritime, puisqu'il est question, en plus du naufrage d'une barre de récifs, d'un port et d'un barreur. L'effet saisissant et inquiétant est accentué par l'emploi d'adjectifs et d'adverbes assez peu nombreux mais forts (« tumultueuse », « imminent », « terriblement »,

[221] « a floating piece of wreck », FR II, 126

[222] La Commission extraordinaire des Douze fut chargée par la Convention nationale de rechercher et d'arrêter les conspirateurs. Sa création déboucha sur l'insurrection du 2 juin 1793, et mena indirectement au régime de la Terreur.

[223] « the last plank whereon a wrecked Republic may perhaps still save herself », FR II, 278 ; « wrecked » pourrait être aussi traduit ici par « anéantie », « démolie », mais « naufragée » reflète le sens le plus usuel du mot, ou en tout cas ses connotations maritimes certaines.

[224] « Enter not that sea, O Reader », FR II, 278

[225] « wrecks of Girondism », « Pilot », « steer », FR II, 421

[226] « Thus there is Permanent-session through night ; and thus at sunrise of the morrow, there is seen sacred Insurrection once again : vessel of State labouring on the bar ; and tumultuous sea all round her, beating generale, arming and sounding,–not ringing tocsin, for we have left no tocsin but our own in the Pavilion of Unity. It is an imminence of shipwreck, for the whole world to gaze at. Frightfully she labours, that poor ship, within cable-length of port ; huge peril for her. However, she has a man at the helm. Insurgent messages, received, and not received ; messenger admitted blindfolded ; counsel and counter-counsel : the poor ship labours ! », FR II, 449.
La traduction de Jules Roche (*op. cit.* III, 445-446) a été une fois encore consultée, et elle a pu à ce titre influencer quelque peu cette version, mais dans l'ensemble elle a paru peu satisfaisante. Par exemple, Carlyle joue sur la triple répétition du verbe « peiner » (« to labour »), or Roche donne trois traductions différentes de ce vocable : « toucher sur (la barre) », « fatiguer », « être balloté ». Le choix effectué ici a été de conserver la répétition et donc l'effet souhaité par Carlyle.

« pauvre », « immense ») et par les notions de danger (« péril ») et d'effort laborieux (« peine », à trois reprises). La mise en scène du naufrage que Carlyle a pratiquée assez régulièrement au fil des pages atteint là son point culminant.

En conclusion, *The French Revolution* est une succession de naufrages, comme ceux de l'Assemblée législative, de Mirabeau, ou du girondisme. Mais c'est le naufrage de l'Etat qui occupe la place centrale et qui bénéficie du champ sémantique maritime le plus fourni. Bien que ce naufrage principal, mis en scène avec toute la force de la plume de Carlyle, semble souvent imminent, il est évité in extremis.

L'espoir incrédule d'atteindre la terre : l'odyssée de la République et du lecteur

Les perspectives d'atteindre la terre paraissent bien hasardeuses, puisque la foule et l'univers, qui constituent la mer du navire, sont décrits comme « sans rivage » (shoreless »[227]), une caractéristique qui renforce bien les aspects tragiques et inquiétants du récit. Pourtant, dans les dernières pages, l'espoir apparaît finalement d'échapper au naufrage : « Encore une immersion du sans-culottisme, ou deux tout au plus, et ce las vaisseau de la Convention atteint la terre »[228]. Une quinzaine de pages plus tard, le narrateur livre le dénouement heureux :

> Le navire a donc passé la barre ; libre, il bondit en direction du rivage, – parmi les cris et les vivats ! [...] Le miraculeux navire de la Convention a atteint la terre ; – et là il est transformé, dirons-nous métaphoriquement, ainsi que les Navires Epiques le sont, en une sorte de Nymphe des Mers, qui ne naviguera jamais plus ; et qui parcourera l'immense désert de l'Azur, tel un Miracle de l'Histoire[229].

Le navire, devenu nymphe, revêt alors une dimension mythique et devient partie intégrante de l'histoire internationale. Le lecteur, qui avait aussi, au fil du texte, ressenti l'effet des vagues grâce à la rhétorique et aux images choisies par Carlyle, peut se rasséréner, d'autant plus que le narrateur l'encourage en ces termes : « Ô Lecteur ! – Courage, j'aperçois la terre ! »[230]

[227] Dès les premières pages, il est question de « l'univers vague et sans rivage » (« the vague shoreless universe », FR I, 11). Plus loin, « la foule semble sans rivage » (« the crowd seems shoreless », FR I, 203), et une procession est décrite comme « semblable à un Lac sans rivage, pourtant bruyante comme les chutes du Niagara » (« like shoreless Lake, yet with a noise like Niagara », FR I, 298). Par ailleurs, l'action est considérée par le narrateur comme « une Fontaine-Océan de force sans rivage » (« shoreless Ocean-Fountain of Force », FR I, 408).

[228] « One other Sansculottic submersion, or at most two, and this wearied vessel of a Convention reaches land. », FR II, 436

[229] « The Ship is over the bar, then ; free she bounds shoreward,–amid shouting and vivats ! [...] The miraculous Convention Ship has got to land ;–and is there, shall we figuratively say, changed, as Epic Ships are wont, into a kind of Sea Nymph, never to sail more ; to roam the waste Azure, a Miracle in History ! », FR II, 450

[230] « O Reader ! – Courage, I see land », FR II, 418

3 La Révolution-naufrage et le spectateur britannique

Portée de la métaphore du naufrage

Dans *Naufrage avec spectateur*, Hans Blumenberg rappelle que, depuis Horace, l'image de l'Etat comme navire fait partie de la rhétorique politique[231]. Les troubles de l'Etat, et en particulier les révolutions, peuvent donc être perçus comme des naufrages. C'est précisément par la métaphore du naufrage et du spectateur que Herder représente, en 1792, la Révolution française et l'attitude du public allemand[232]. Carlyle, qui avait lu Herder[233], est donc loin d'être le premier à utiliser ces métaphores, même s'il les développe de façon unique, avec notamment la force sémantique qui vient d'être analysée.

Pour Blumenberg, Herder ne se contente pas de décrire la Révolution comme un naufrage, il suggère aussi que les rôles respectifs de naufragé et de spectateur sont liés aux identités nationales. La distance entre France et Allemagne existerait non seulement du fait de l'éloignement physique de cette dernière par rapport à la violence des événements révolutionnaires, mais aussi en vertu des différences intrinsèques qui existeraient entre les deux pays. Ces divergences détermineraient à elles seules le partage des rôles entre acteurs et spectateurs[234]. Ainsi, le tempérament du peuple français l'appellerait à une révolution, tandis que celui du peuple allemand, plus apte à l'obéissance, l'entraînerait au rôle de simple spectateur. Peut-être du fait de sa lecture de Herder, ou de celle de Madame de Staël, Carlyle était, on l'a vu, enclin à représenter le peuple français comme prompt à l'emportement et à l'insurrection[235]. Et puisqu'il considérait l'Allemagne et la Grande-Bretagne comme deux sœurs, le statut de spectateur revêtu par la première était facilement transférable à la seconde, d'où peut-être la raison d'être et le succès de *The French Revolution* : Carlyle jouerait sur la propension supposée du peuple britannique à adopter le rôle du spectateur.

La tendance naturelle des Français à se révolter serait de surcroît renforcée par leur idéologie. Comme le rappelle Blumenberg, « une des idées fondamentales des Lumières sera que les

[231] Hans Blumenberg, *Naufrage avec spectateur, Paradigme d'une métaphore de l'existence* (1979), traduit de l'allemand par Laurent Cassagnau (1994), Paris : L'Arche, 1994, 115 pp., p. 14

[232] *Ibid*., p. 53

[233] Voir le premier chapitre, section A.

[234] *Ibid*., p. 55

[235] On peut rappeler notamment le passage the *The French Revolution* où Carlyle prête aux Français l'invention de « l'Art de l'Insurrection » (« the Art of Insurrection, FR I, 260). Dès sa lecture de Madame de Staël, voire auparavant, Carlyle avait développé l'idée de caractéristiques françaises et allemandes diamétralement opposées (voir chapitre 1).

naufrages sont le prix à payer pour que le calme plat ne rende pas impossible toute circulation des hommes sur les mers »[236]. Les passions seraient ainsi justifiées et même indispensables, car la raison pure n'entraînerait que calme plat et immobilité, deux notions insuffisantes à la vie. Le rôle de la France et des Lumières, bien que destructeur, s'avèrerait ainsi nécessaire pour exister et pour bâtir[237]. Tout ce qui a été vu jusqu'à présent suggère que Carlyle, conscient de cette fonction essentielle[238], ressent le besoin de consacrer une partie fondamentale de son œuvre à la France[239]. Si sa raison l'attire vers l'Allemagne, il se tourne intentionnellement vers la France : les révolutions de cette dernière, malgré leur violence contestable, constituent un mouvement vital et nécessaire à l'humanité. Il est par ailleurs possible que l'admiration objective de Carlyle aille à l'Allemagne, et ses passions plus subjectives à la France. Si la raison germanique constitue un calme plat fatal à la vie, la France et son histoire bénéficieraient de la force motrice des passions[240]. On a déjà remarqué ce phénomène dans la pensée et même dans la vie de Carlyle : ses crises de dépression et d'inspiration, voire d'inertie, notamment à la suite de *Sartor Resartus*, de *Cromwell* et de *History of Friedrich II*, furent résolues par des projets français, à savoir *The French Revolution*, « Louis-Philippe » et « French Republic », et « On the Latter Stage of the French-German War »[241].

Quoi qu'il en soit, il est certain que le rôle de naufragé ainsi revêtu par le peuple français ne saurait avoir la même respectabilité que celui de l'Allemagne. Blumenberg évoque ainsi le soupçon pesant sur la métaphore du naufrage :

> [...] dans toute navigation humaine, il y a un élément frivole, pour ne pas dire blasphématoire, qui peut être comparé à la transgression de l'inviolabilité de la terre, à la transgression de la loi de la *terra inviolata*, laquelle semble interdire par exemple la percée d'isthmes ou la construction de ports artificiels, c'est-à-dire une intervention radicale dans les relations entre terre et mer.[242]

La France frivole, avec ses révolutions, et ses pilotes successifs, de Loménie à Barras, s'ins-

[236]Hans Blumenberg, *Naufrage avec spectateur, op. cit.*, p. 37

[237]Blumenberg cite les *Dialogues des Morts* de Fontenelle, où le personnage d'Erostrate déclare : « Ce sont les passions qui font et qui défont tout. Si la raison dominoit sur la terre, il ne s'y passeroit rien. [...] Les passions sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent des orages. », *ibid.*, p. 38

[238]On a vu le paradoxe entre le jugement de Carlyle selon lequel le XVIIIe siècle – destructeur et non créateur – serait oublié par la postérité, mais constituait dans l'immédiat la période la plus cruciale à représenter pour l'historien du XIXe siècle.

[239]Voir en particulier le chapitre 2, et le commentaire de la correspondance avec John Stuart Mill. Carlyle y fait état de la nécessité d'écrire une histoire de la Révolution, cette tâche étant même la plus importante pour l'homme de lettres et l'historien de son époque.

[240]Cf *ibid.*, p. 76

[241]Pour une analyse de ces travaux, voir la fin du chapitre 2, et, surtout, le chapitre 3.

[242]Hans Blumenberg, *Naufrage avec spectateur*, *op. cit.*, p. 13

crit dans le champ de la navigation, de la transgression et du blasphème. Si Carlyle ne peut dissocier la France de sa Révolution, il est en danger de la considérer irrémédiablement comme l'« élément frivole, pour ne pas dire blasphématoire ». Or, il est difficile, en pensant à la France, de ne pas avoir à l'esprit la Révolution, que beaucoup, comme Burckhardt, considéraient comme la grande et unique tempête affectant l'humanité depuis 1789[243]. Le pays et son histoire récente étant indissociables, la France ne pouvait plus être qu'un modèle dangereux, aux actions certes nécessaires mais en aucune façon sages ou admirables.

Jouissance du désastre ou métaphore indispensable ?

Hans Blumenberg suggère que l'un des sentiments principaux du spectateur d'un naufrage est le plaisir à l'idée d'échapper au danger :

> Certes l'agrément que ce spectacle est censé procurer ne réside pas dans les tourmentes qu'endure autrui, mais dans la jouissance de savoir que sa propre position n'est pas menacée. [...] La contradiction est la suivante : le spectateur ne jouit pas du caractère sublime des objets qui deviennent accessibles grâce à sa théorie, mais de la conscience qu'il a de lui-même face au tourbillon d'atomes que constitue tout ce qu'il regarde, y compris sa propre personne[244].

Dans ce cas, la représentation très accentuée et presque théâtrale de la Révolution comme naufrage et lutte contre les éléments déchaînés pourrait susciter chez le lecteur britannique de Carlyle (ou même chez le lecteur français mis à l'abri par le passage du temps) un sentiment de jouissance, voire de soulagement. Carlyle semble encourager cette impression, interpellant le lecteur en ces termes : « Toi, ô Lecteur, à une distance tellement sûre »[245]. Cette hypothèse d'une sécurité précaire mais gratifiante expliquerait d'une part le succès immédiat de *The French Revolution* en Grande-Bretagne, et, d'autre part, du moins en partie, le déclin de cette popularité au fur et à mesure que les événements sont plus distants dans le temps, et donc que la satisfaction d'y échapper est moins forte ou légitime. Ce plaisir de se savoir en sécurité a pu correspondre au sentiment collectif de la nation britannique une cinquantaine d'années après les faits, les inquiétudes persistantes ayant laissé la place à un soulagement rasséréné. En même temps, l'ouvrage de Carlyle pouvait avoir un effet de mise en garde supplémentaire[246], considéré comme édifiant et approprié – l'imminence du danger étant aussi quelque peu atténuée – par la nation. Le

[243] *Ibid*., pp. 79-85. Il s'agit de Jacob Christoph Burckhardt (1818-1897), historien suisse, célèbre notamment pour ses travaux sur la Renaissance italienne et sur la civilisation grecque.

[244] *Ibid*., p. 34

[245] « Thou, O reader, at such safe distance », FR II, 75

[246] Blumenberg évoque cet effet de mise en garde presque immédiatement après avoir abordé le sentiment de jouissance (*ibid*., p. 35).

peuple français apparaissait donc peut-être ainsi, sous la plume de Carlyle, comme un groupe semi-légendaire, placé au sein d'une tragédie particulièrement spectaculaire pour la délectation du spectateur britannique.

Cependant, Carlyle ne fait pas appel à la métaphore du naufrage simplement pour vendre de la copie ou satisfaire l'imaginaire collectif de son époque. En effet, la métaphore ne serait pas, selon Blumenberg, un expédient, mais un véritable moyen de saisie du contexte, lorsqu'il s'agit de décrire des événements comme la Révolution. Elle constituerait un effort pour représenter l'indicibilité par le langage, faute de pouvoir démonter et reconstruire l'intégralité de celui-ci pour le rendre adéquat[247]. Le style de Carlyle serait ainsi justifié, les métaphores venant suppléer à l'histoire des concepts[248]. Blumenberg ajoute que de tels procédés stylistiques confortent le public dans une attente métaphorique du monde comme livre[249] ; dans ce contexte, le naufrage serait ainsi « une pièce didactique jouée par la providence », une sorte de leçon livrée par Dieu à travers les écrits des historiens[250]. Or Carlyle a toujours considéré le passé comme la « lettre d'instructions » aux générations à venir[251]. Dans le même passage, Blumenberg fait également mention d'un mauvais génie susceptible de « précipiter le spectateur dans la mer » : il existerait un « dualisme » entre, d'une part, la providence qui se manifeste à travers l'histoire, et, d'autre part, la figure du mauvais génie menaçant la sécurité du spectateur. Il est possible de rapprocher cette image de celle évoquée par Carlyle d'un farfadet[252] trop zélé :

> L'Apprenti sorcier s'empara du Livre interdit, et invoqua un farfadet : Plaît-il, quelle est votre volonté ? dit le farfadet. L'Apprenti, quelque peu ébahi, lui demanda d'aller chercher de l'eau : l'agile farfadet alla en chercher, un seau dans chaque main ; mais voilà, il ne voulut pas s'arrêter d'en chercher. Désespéré, l'Apprenti pousse des cris perçants, le frappe d'un grand coup, le coupe en deux ; et voici que deux farfadets porteurs d'eau font la navette ; et la maison sera emportée par le courant comme au déluge de Deucalion[253].

Carlyle utilise cette image pour dénoncer la magie de l'éloquence : un orateur, sous la Révolution, serait particulièrement susceptible de mettre en branle des événements qui échapperaient ensuite totalement à son contrôle. Cependant, on peut voir également dans le passage une clé

[247] *Ibid*., p. 103
[248] *Ibid*., p. 93 ; Blumenberg n'évoque pas Carlyle mais son analyse conceptuelle est applicable.
[249] *Ibid*., p. 98
[250] *Ibid*., p. 56
[251] « On History again » (1833), *op. cit.*, p. 92
[252] Le mot anglais est « goblin », c'est-à-dire lutin, farfadet ou esprit, ce dernier vocable étant celui retenu par Jules Roche dans sa traduction (*op. cit.*, III, 185) . Notons qu'une fois encore, la traduction de Roche n'a pas été retenue pour le passage ci-dessous, notamment à cause des choix de vocabulaire, qui n'ont pas paru très précis.
[253] « The Magician's Famulus got hold of the forbidden Book, and summoned a goblin : Plait-il, What is your will ? said the Goblin. The Famulus, somewhat struck, bade him fetch water : the swift goblin fetched it, pail in each hand ; but lo, would not cease fetching it ! Desperate, the Famulus shrieks at him, smites at him, cuts him in two ; lo, two goblin water-carriers ply ; and the house will be swum away in Deucalion Deluges. », FR II, 256

éventuelle de l'ouvrage *The French Revolution* : dans ce volume contenant une histoire riche en leçons pour le peuple britannique, se terre également un mauvais génie, qui pourrait entraîner le lecteur devenu apprenti sorcier dans les masses d'eau révolutionnaires décrites plus haut (vagues, inondations, déluge). La jouissance d'échapper au naufrage n'en est que plus grande, et l'ouvrage plus populaire, du moins parmi les Victoriens, le sentiment de proximité du danger s'affaiblissant au fil des ans.

Leçon universelle et avertissement pour la Grande-Bretagne : les Français, peuple exceptionnel

Les spectateurs qui apparaissent le plus clairement dans *The French Revolution* sont d'une part le lecteur – qui contemple rétrospectivement les faits historiques – et d'autre part le monde entier, qui suit les événements en temps réel. Le monde-spectateur apparaît en filigrane dans l'ouvrage, essentiellement sous la forme d'expressions telles que : « au grand soulagement du monde », « une prière universelle », « les secousses et les bouleversements universels de l'existence française », « un sentiment d'espoir [...] prévalent à l'échelle universelle », « une glorieuse Révolution, merveille de l'Univers », « ce bûcher mondial que l'on appelle la Révolution française », « en vérité c'est un moment effroyable pour tous les hommes », « une Scène qui a longtemps fait pleurer le monde », « un cri d'horreur inarticulé [...] émanant de toute l'Europe », « Un tel jeu a commencé ; Paris et la Terre attendront pour voir comment il se terminera » [254]. Ces exemples, sélectionnés sur l'ensemble de l'ouvrage, représentent seulement une petite proportion d'expressions du même type, mais ils montrent bien le recours du narrateur au champ lexical de l'universel. Le monde tout entier est érigé en spectateur, donnant l'impression d'un théâtre dans le théâtre : en effet, il arrive que le lecteur se retrouve à contempler le monde, qui à son tour observe avec émotion les événements révolutionnaires.

Le narrateur montre non seulement la portée universelle du spectacle révolutionnaire, mais aussi sa signification historique. La Révolution, décrite comme « la transaction la plus remarquable de ces mille dernières années »[255], est même perçue comme « transcendentale » :

[254] « to the relief of the world » (FR I, 117), « universal prayer » (FR I, 121), « universal shaking and sifting of French Existence » (FR I, 320), « universally prevalent, universally jurant, feeling of hope » (FR I, 342), « a glorious Revolution, the wonder of the Universe » (FR I, 430), « this World-Pyre, which we name French Revolution » (FR I, 451), « Verily it is a moment frightful for all men » (FR II, 67), « a Scene over which the world has long wailed » (FR II, 71), « a shriek of inarticulate horror [...] from all Europe » (FR II, 165), « Such a game has begun ; Paris and the Earth may wait how it will end » (FR II, 438).

[255] « the most remarkable transaction in these last thousand years », FR II, 334

> La Révolution française signifie ici la Rebellion, et la Victoire, ouvertes et violentes, de l'Anarchie libérée contre l'Autorité usée et corrompue [...]. C'est là sans doute un Phénomène important, et même transcendental, qui surpasse toutes les règles et toutes les expériences, le Phénomène suprême de notre Temps Moderne[256].

Ce spectacle d'une importance capitale est pertinent et riche en leçons pour le monde entier, mais plus particulièrement pour la Grande-Bretagne. Tout au long de *The French Revolution*, Carlyle prend le soin de souligner les liens avec l'histoire britannique, mentionnant par exemple les émigrants français anglophiles, les « missionnaires britanniques » en France qui évoluent sous les regards désapprobateurs de Burke et du parti *Tory*, l'animosité française envers Pitt ou encore les aventures de Thomas Paine[257]. Le narrateur s'inquiète même de la confusion que le calendrier révolutionnaire est susceptible d'engendrer chez « le lecteur britannique effectif de l'Histoire française » et lui fournit un tableau récapitulatif[258]. Dans l'ensemble, une stratégie de rapprochement est mise en place, Carlyle suggérant même que la différence entre les Ecossais signataires du Covenant de 1638 et les Français insurgés réside seulement dans une divergence de style et de pratiques :

> Si nos amis puritains saxons, par exemple, jurèrent et signèrent leur Covenant national, sans tirer de coups de fusils et sans roulements de tambour, dans un passage miteux de la Grand-Rue d'Edimbourg, dans une pièce misérable, où l'on boit maintenant des liqueurs, c'est qu'un tel serment était conforme à leurs façons de faire[259]. Nos amis encyclopédiques galliques, quant à eux, devaient avoir un Champ-de-Mars, exposé aux regards du monde, ou de l'univers ; ainsi qu'une Exposition Scénique, telle que l'Amphithéâtre du Colysée n'était, par comparaison, que la grange d'un flâneur, et telle que notre vieux Globe n'avait jamais ou presque rien vu de semblable. Nous sommes d'avis que leur méthode était aussi naturelle, en leur temps et lieu[260].

Ainsi, Carlyle est soucieux de rapprocher les grands moments des histoires britanniques et françaises, peut-être afin de mieux suggérer au spectateur que son pays n'est pas à l'abri

[256] « French Revolution means here the open violent Rebellion, and Victory, of disimprisoned Anarchy against corrupt worn-out Authority [...]. Surely a great Phenomenon : nay it is a transcendental one, overstepping all rules and experience ; the crowning Phenomenon of our Modern Time. », FR I, 221-222

[257] Les émigrants anglophiles sont mentionnés en FR I, 296, les missionnaires britanniques, Burke et les *Tory* en FR I, 323-324), et Pitt, qui fait figure d'ennemi du genre humain, en FR II, 258. Quant à Paine, il est naturalisé français, comme Bentham (FR II, 127) avant d'échapper à la guillotine, essentiellement grâce à une erreur de ses geôliers (FR II, 412).

[258] « the actual British reader of French History », FR II, 312 (le tableau récapitulatif se situe à la page suivante).

[259] Le Covenant national écossais avait été signé en 1638, en réaction contre les pratiques religieuses que souhaitait imposer le roi Charles I. Il fut l'un des facteurs des guerres civiles qui menèrent à l'exécution du roi et à l'avènement de Cromwell, d'où peut-être la pertinence de la comparaison avec la Révolution française. Quoi qu'il en soit, ce Covenant avait été signé dans l'église presbytérienne de Greyfriars, qui est certes proche de la Grand-Rue d'Edimbourg, mais ne correspond guère à l'endroit assez sordide décrit par Carlyle.

[260] « If our Saxon-Puritanic friends, for example, swore and signed their National Covenant, without discharge of gunpowder, or the beating of any drum, in a dingy Covenant-Close of the Edinburgh High- street, in a mean room, where men now drink mean liquor, it was consistent with their ways so to swear it. Our Gallic-Encyclopedic friends, again, must have a Champ-de-Mars, seen of all the world, or universe ; and such a Scenic Exhibition, to which the Coliseum Amphitheatre was but a stroller's barn, as this old Globe of ours had never or hardly ever beheld. Which method also we reckon natural, then and there. », FR I, 351. L'expression « our Saxon-Puritanic friends » est assez singulière, car les Ecossais ne sont généralement pas considérés comme saxons.

de phénomènes révolutionnaires. Des références à la situation de la Grande-Bretagne au XIXe siècle peuvent même être discernées au fil de *The French Revolution*. En 1834, l'année où Carlyle, s'étant documenté, est plongé dans l'écriture de cet ouvrage, la loi sur les pauvres est votée par le Parlement britannique. Cette loi réforme notamment les Work Houses – institutions presque pénitentiaires où les plus pauvres étaient internés – afin de les rendre encore moins désirables. Elle est basée sur le principe défini par Edwin Chadwick, selon lequel la situation des pauvres sans emploi doit être rendue moins attractive que celle des plus misérables des travailleurs. Un sentiment largement partagé à l'époque était que les pauvres, enclins au vice et à l'oisiveté, étaient responsables de leur condition. Dans ces circonstances, il n'est pas anodin que Carlyle choisisse de rappeler le discours de Marat aux pauvres, où celui-ci déclare : « votre indigence n'est pas le fruit du vice ou de l'oisiveté, vous avez le droit de vivre, tout autant que Louis XVI »[261]. De même, Carlyle rappelle que l'estomac humain ne se satisfait pas de beaux discours sur les vertus du libre échange (FR II, 261). Il s'intéresse aussi de près au système d'impôt progressif mis en place par le gouvernement révolutionnaire, concluant : « Exemple sans précédent ; la France est devenue non pas un pays pour les Riches ; mais un pays pour les Pauvres ! »[262] Plus loin, peut-être en guise d'avertissement à ses compatriotes, il rappelle que l'injustice est, par nature, vouée à une mort certaine (FR II, 402). Il est ainsi possible de voir dans *The French Revolution* un avertissement pour les spectateurs britanniques, mais aussi les prémisses des ouvrages sociaux de Carlyle comme *Past and Present* et, plus généralement, de la critique de la loi sur les pauvres de 1834, attaquée notamment par Dickens.

Quoi qu'il en soit, l'image qui finit par s'imposer est celle d'un peuple extraordinaire et indispensable au futur du monde entier. Les accusations de francophobie à l'encontre de Carlyle apparaissent plus que jamais mal fondées. Les Français « président à une nouvelle Ere dans l'Histoire de l'Homme »[263], le narrateur allant jusqu'à s'exclamer : « Ô Peuple, envie de l'univers ! Peuple en proie à une folle effervescence gaélique[264] ! ». Les héros individuels sont plus

[261] « your indigence is not the fruit of vices nor of idleness, you have a right to life, as good as Louis XVI », FR I, 413

[262] « Unexampled enough ; it has grown to be no country for the Rich, this ; but a country for the Poor ! », FR II, 268

[263] « preside at a new Era in the History of Men », FR I, 141

[264] « O Peuple, envy of the universe ! Peuple, in mad Gaelic effervescence ! », FR II, 113. Notons que l'adjectif « gaélique (« Gaelic ») est souvent présent, de même que « gaulois » (« Gallic »), dénotant une conception tout de même ethnique du peuple français. Cette éthnicité est cependant brouillée puisque « gaélique » s'applique usuellement davantage aux Ecossais ou aux Irlandais qu'aux Français. Voir par exemple les références à l'impétuosité gauloise (« Gallic impetuosity », deux occurrences, FR I, 345) à l'effervescence gauloise (FR II, 366, 370) ou à la frénésie gaélique (Gaelic frenzy, FR II, 259).

que jamais relégués au second plan, puisque chaque Français devient prophète : « Dans chaque tête française se trouve maintenant, teintée de terreur ou d'espoir, l'image prophétique d'une Nouvelle France[265] ». Carlyle, d'ordinaire plus favorable aux grands hommes qu'au peuple, se livre même à un éloge surprenant de la foule française :

> Les autres foules sont des masses ternes ; qui avancent avec une ténacité farouche et terne, une chaleur farouche et terne, mais qui n'émettent pas de lumineux éclairs de génie dans leur marche. La foule française, quant à elle, compte parmi les phénomènes les plus animés de notre monde. Si rapide et audacieuse ; si clairvoyante, inventive et prompte à profiter du bon moment ; douée de vie jusqu'au bout des doigts ! Ce talent, s'il n'en était point d'autre, de se mettre en file spontanément, distingue, comme nous l'avons dit, le Peuple français de tous les Peuples, anciens et modernes[266].

Ainsi, au fil de *The French Revolution*, le peuple français recueille la bonne estime et les louanges de Carlyle, qui oublie presque ses héros. Non seulement la France ne fait pas l'objet d'une haine irrémédiable, mais elle est le terrain où s'expriment des idées uniques dans la carrière de Carlyle. Sans spéculer sur le tournant qu'aurait pu prendre la pensée de Carlyle si celui-ci avait continué à travailler sur l'histoire française, on peut tout de même considérer la France comme un lieu d'exception dans l'idéologie carlylienne. La nécessité vitale de ce pays dans la pensée de Carlyle est peut-être le mieux résumée par un passage situé vers la fin de *The French Revolution* où, ayant évoqué « le feu gaélique » français et le « feu teuton », Carlyle conclut : « Que notre Europe est fortunée d'avoir les deux types ! »[267] Le premier type français serait un feu incendaire, déclencheur du brasier teuton peut-être plus fort[268], mais impuissant sans l'étincelle française. De même, à l'échelle de la pensée de Carlyle, l'Allemagne constitue peut-être la substance première, mais sans la France elle serait tout simplement figée, inerte. Ce n'est pas par hasard que la pensée de Carlyle oscille de l'une à l'autre, et que la France le sort épisodiquement des périodes de dépression et d'oisiveté forcée dans lesquelles le laissent ses textes sur Goethe ou sur Cromwell.

---

[265] « In every French head there hangs now, whether for terror or for hope, some prophetic picture of a New France », FR I, 333. Voir également FR I, 337, sur la vision optimiste d'une nouvelle société meilleure.

[266] « Other mobs are dull masses ; which roll onwards with a dull fierce tenacity, a dull fierce heat, but emit no light-flashes of genius as they go. The French mob, again, is among the liveliest phenomena of our world. So rapid, audacious ; so clear-sighted, inventive, prompt to seize the moment ; instinct with life to its finger-ends ! That talent, were there no other, of spontaneously standing in queue, distinguishes, as we said, the French People from all Peoples, ancient and modern. », FR I, 260-261

[267] « This Gaelic fire », « another kind of fire, the Teutonic kind », « How happy is our Europe that has both kinds ! », FR II, 427-428

[268] Carlyle suggère que le feu teuton est nourri par de l'anthracite, un « charbon à combustion lente, qui brûle sans flamme en dégageant une vive chaleur » (*Dictionnaire de notre temps*, Hachette, 1991)

Conclusion

L'analyse des métaphores, notamment celles des quatre éléments, suggère que le peuple français traverse des troubles inévitables : à ce titre, il n'est pas vraiment responsable de ses actes, mais victime d'un naufrage à portée internationale. Carlyle, métaphoriquement embarqué dans son premier ouvrage d'historien, ne se pose pas en juge, contrairement à ses prédécesseurs comme Burke, mais revit le naufrage en compagnie des révolutionnaires. A ce titre, c'est l'empathie qui prédomine, ainsi que le désir de comprendre plus que d'accuser. Si Carlyle rend le drame de la tempête révolutionnaire accessible au public britannique, son propre rôle n'est pas celui d'un simple observateur. Le mauvais génie décrit par Blumenberg, menaçant la sécurité du spectateur, emporte Carlyle dans la tourmente, et le force à entamer un processus d'écriture très pénible[269]. La jouissance du naufrage est réservée au spectateur, et elle est peut-être d'autant plus intense que le récit a tendance à happer le lecteur, accroissant ainsi son soulagement d'être sauf. Un soupçon insidieux demeure tout de même : la Grande-Bretagne, qui vient de voter sa loi sur les pauvres, ne serait peut-être pas exempte de risques révolutionnaires, d'où la nécessité d'apprendre les leçons de l'histoire. C'est peut-être l'image de la France comme instrument impuissant du destin, et victime malgré elle d'un naufrage aussi fascinant qu'inéluctable, qui est à l'origine de la motivation de Carlyle pour écrire *The French Revolution* et pour devenir par là même historien. Dans tous les cas, les représentations du peuple français incitent Carlyle à utiliser des procédés nouveaux et des idées inhabituelles, montrant à quel point la France est centrale dans son développement en tant qu'auteur.

[269] Voir le chapitre 2 pour les aspects biographiques de l'écriture de *The French Revolution*.

Conclusion

A La France, source de vie et terrain d'essai

Omniprésence de la France : éducation, relations et actualité

Carlyle, vivement influencé par ses parents et par la tradition écossaise, grandit dans un contexte francophile. L'intérêt historique pour la France était perpétué par des écrivains comme Walter Scott. Napoléon, qui était l'objet d'admiration autant que de critique, ne pouvait manquer de laisser une vive impression dans l'esprit d'un adolescent de l'époque. James Carlyle communiqua à son fils Thomas sa passion pour l'actualité française, et, s'il désapprouvait la lecture d'ouvrages de fiction, il ne découragea pas celle de volumes d'histoire de France. Ces derniers n'étaient pas toujours d'une très bonne qualité, mais ils s'avérèrent enthousiasmants, à une époque où Carlyle était aussi nourri des récits des exploits des Highlanders. Le milieu d'origine de Carlyle eut un effet paradoxal qui est peut-être le point de départ de ses sentiments ambigus pour la France. D'une part, les influences écossaise et paternelle l'amenèrent à s'intéresser à ce pays, et modelèrent ses qualités stylistiques de telle façon qu'il put en proposer des représentations originales. D'autre part, Carlyle, élevé dans la foi calviniste et initialement destiné à une carrière de pasteur, ne pouvait guère juger positivement un pays dont l'héritage le plus marquant à son époque était celui des philosophes et de la Révolution du XVIIIe siècle : s'il lui parut utile de livrer au public des études de cette période de doute religieux, ce n'était pas pour en vanter les mérites, mais pour en tirer des leçons salutaires. La précarité de la foi de Carlyle rendit peut-être encore davantage nécessaires ces précautions vis-à-vis du scepticisme des Lumières. En effet, il avait renoncé à la carrière de pasteur et s'était détaché peu à peu du calvinisme pour adopter une religion plus personnelle, mais il dissimula à ses parents le relatif déclin de ses sentiments religieux.

Cependant, malgré ces réserves et ces critiques, il ne put lutter bien longtemps contre son inclination française. Fasciné par Napoléon, il se rendit en France moins de dix ans après la bataille de Waterloo. Ce voyage fut peut-être un moyen de se démarquer des sentiers battus d'Ecclefechan : en tout cas, il fit sensation auprès de sa famille écossaise, encore marquée par les guerres napoléoniennes qui pendant longtemps avaient interdit un tel périple. Essentiellement auto-didacte, Carlyle avait beau étudier les mathématiques, ou même le droit, c'étaient les lectures françaises, et notamment la littérature de ce pays, qui primaient. Il ne fut d'ailleurs capable de lire l'allemand que beaucoup plus tardivement, s'intéressant à ce pays grâce aux textes français de Mme de Staël. Ce furent aussi les travaux sur la France qui le nourrirent : auteur d'articles sur des grands hommes français pour l'Encyclopédie d'Edimbourg, Carlyle fut également traducteur. Une analyse de sa traduction en anglais des *Eléments de Géométrie* de Legendre montre bien sa maîtrise du français. Il a été possible également de confirmer l'attribution à Carlyle de traductions peu connues, de l'économiste suisse francophone Sismondi mais aussi des écrivains français Bernardin de Saint-Pierre et Sophie Cottin. Le travail sur Sismondi lui fit découvrir des notions qui influencèrent peut-être ultérieurement ses écrits sociaux. Une étude de l'introduction au volume de 1822 réunissant *Paul et Virginie* et *Elisabeth, ou les exilés de Sibérie* permet de formuler une nouvelle hypothèse : Carlyle pourrait être l'auteur de ce texte signé par M'Diarmid, ce dernier l'ayant éventuellement retouché. Dans tous les cas, cette introduction est en partie un manifeste de la pensée ultérieure de Carlyle sur la France, et trouve des échos dans *The French Revolution*.

L'influence de la France, pays féminin dans l'imaginaire carlylien, a été favorisée par les femmes présentes dans la vie de Carlyle. Kitty Kirkpatrick est l'instigatrice et la muse du premier voyage à Paris. La relation avec Margaret Gordon a inspiré *Sartor Resartus*, ouvrage qui pose les valeurs servant à juger la France plus tard, et qui débouche sur le choix de carrière de Carlyle comme historien de la France. En effet, l'analyse de *Sartor Resartus* met en évidence la présence des références à la France, mais aussi l'ébauche de critères selon lesquels la France est ensuite évaluée comme pôle opposé de l'Allemagne. *Sartor Resartus* ne serait pas tant le couronnement des travaux germaniques de Carlyle, comme le suggère Tennyson[1], qu'une épiphanie personnelle lui fournissant vocation, valeurs et outils techniques pour aborder la France. Pendant la rédaction de *Sartor Resartus*, de *The French Revolution* et bien au-delà, Jane Welsh

[1] *Sartor called Resartus*, *op. cit.*, pp. 83-84

Carlyle, admiratrice de Napoléon, partage et encourage l'intérêt de son mari pour la littérature française, accueille à bras ouverts les exilés français venus frapper à leur porte (dans les années 1830-1840), et fournit à travers ses lettres des renseignements précieux sur les contacts français de son époux.

Ces contacts directs s'avèrent considérables. L'influence saint-simonienne déjà étudiée par Shine et Pankhurst est confirmée : ami de Gustave d'Eichthal, Carlyle fait parvenir des messages enthousiastes aux saint-simoniens, envers et contre l'avertissement de son idole Goethe. Le saint-simonisme, qui fait l'objet de mentions dans *Sartor Resartus*, a très probablement eu un impact non négligeable sur l'historiographie de Carlyle, celui-ci reprenant des notions proches des « époques critiques » et « organiques » de Saint-Simon. S'il n'a pas été possible de retrouver la traduction perdue du *Christianisme* de Saint-Simon par Carlyle, cette étude confirme, à quelques nuances près, l'attribution partielle à Carlyle, suggérée par Shine, de l'article « Letter on the Doctrine of St Simon ».

En outre, les influences françaises dans le parcours de Carlyle sont très loin de se limiter aux saint-simoniens, même si ce sont les relations avec ces derniers qui ont suscité le plus d'attention critique. Des amitiés avec des Français de tous bords politiques, dans les années 1830-1840, ont profondément marqué Carlyle. Les lettres inédites ou récemment publiées utilisées dans cette étude précisent la nature des échanges avec Cavaignac et Marrast (réfugiés suite à des accusations de conspiration à Paris en 1834), d'Orsay, Rio ou, plus tard, Montégut. Ces missives, évoquant parfois des anecdotes cocasses, attestent d'une réelle intimité et de relations ouvrant de nouveaux horizons à Carlyle. Celui-ci n'avait jamais rencontré d'aristocrate ou de dandy comme le comte d'Orsay, et il échange des considérations historiques et philosophiques avec Rio et Cavaignac, lequel le convainc même exceptionnellement d'aller au théâtre. Cavaignac, en particulier, influence la vision carlylienne de la France, notamment en ce qui concerne la période révolutionnaire, à laquelle son père avait participé. Il existe ainsi un véritable échange, et une influence réciproque : les amis de Carlyle, notamment Marrast et Cavaignac, furent ses lecteurs et ses critiques, en privé, mais aussi par le biais de publications qui contribuèrent au rayonnement de la pensée carlylienne en France. Ultérieurement, en 1849, Carlyle se découvrit des affinités considérables avec Louis Blanc, personnage important de la Deuxième République[2]. Ces amitiés avec des personnalités françaises aux opinions politiques

[2]Voir notamment CL XXIII, 261

très variées, mais souvent radicales, suggèrent que Carlyle, loin d'être francophobe, était plutôt intrigué et attiré par les Français, leurs manières, et surtout leurs idées.

Cet intérêt pour les personnes est accompagné par une passion constante pour les grands événements de l'actualité française, Carlyle déployant beaucoup d'efforts pour s'en tenir informé, alors qu'il ne lisait guère les journaux d'ordinaire[3]. L'analyse des lettres de Carlyle de 1830 et 1848 (récemment publiées) et de celles, inédites, de 1870 (voir annexes), montrent bien cet enthousiasme souvent partisan. Carlyle semble en effet avoir éprouvé l'espoir sans cesse renouvelé que la France, nation messianique, apporterait le salut à l'Europe grâce à ses révolutions. L'étude du texte inédit et censuré de 1848, « French Republic », montre sa fascination pour les solutions françaises – concernant notamment le problème de l'emploi – et le caractère par conséquent iconoclaste de ses idées en Grande-Bretagne.

Une source de vie et de succès : la France, matrice de la pensée carlylienne

La France de Carlyle fut initialement celle des héros : il découvrit ce pays à travers ses grands hommes. Cette constatation ne surprend guère, étant donné la réputation de l'auteur de *On Heroes*. Cependant, un élément nouveau ressort de cette étude : les articles sur les personnalités françaises ne sont pas simplement un sous-produit du culte des héros carlylien, ils ont aidé à le forger de façon déterminante. En effet, à travers ses essais de jeunesse sur des personnalités telles que Montaigne ou Pascal, et surtout sur les philosophes des lumières (Diderot, Voltaire) et les révolutionnaires (Danton, Mirabeau), Carlyle se constitue un panthéon de grands hommes français (ou du moins francophones, comme Rousseau) qui apporte un élément de définition au héros carlylien. La sincérité, notamment, est un trait essentiel, à tel point que Carlyle fait presque son âme sœur de Rousseau, s'identifiant largement à lui. Voltaire est également une grande source d'inspiration personnelle : ce « découvreur de l'Angleterre intellectuelle »[4] est probablement à l'origine de la déclaration, dans *Sartor Resartus*, selon laquelle transplanter la pensée étrangère dans son sol natal est l'une des vocations les plus nobles[5]. Grâce aux grands

[3]Par comparaison, il s'était désintéressé de l'émancipation des catholiques en 1829, de la réforme électorale de 1832, ou des événements de 1848 en Allemagne.

[4]« Voltaire », *op. cit.*, p. 163

[5]« A quoi sert la Santé, ou la Vie, si ce n'est à accomplir du travail ? Et quel travail plus noble existe-t-il que de transplanter la Pensée étrangère dans le sol national stérile ; si ce n'est de planter sa propre Pensée, ce que seul le plus petit nombre est appelé à faire ? »
Texte original : « What is the use of Health, or of Life, if not to do some work therewith ? And what work nobler than transplanting foreign Thought into the barren domestic soil ; except indeed planting Thought of your own,

hommes français, Carlyle est aussi en mesure d'affiner son approche conceptuelle du héros. La problématique de l'ouvrage *On Heroes* (1841) est déjà bien esquissée dans « Mirabeau » (1838), lorsqu'il est question des « hommes originaux », qui constitueraient la vraie richesse du monde[6]. « Diderot » permet à Carlyle d'établir une distinction entre le potentiel héroïque inné et sa réalisation : cette dernière serait essentiellement conditionnée par le lieu et par l'époque où le héros en puissance évoluerait. Les essais sur les grands hommes français permettent également une maturation du style et des valeurs carlyliens, ainsi que la naissance d'une conception d'ensemble de la France. Carlyle ébauche des esquisses du XVIIIe siècle mais aussi les grands moments de l'histoire, la Révolution s'inscrivant dans le prolongement de la Réforme religieuse.

La France est bien plus qu'un objet d'intérêt récurrent et épisodiquement exaltant, ou qu'une source de héros : elle est au cœur de la vocation de Carlyle. *The French Revolution* marque le début de sa vraie carrière et se trouve au centre de la prise de conscience la plus importante de sa vie, comme l'indiquent ses lettres à John Stuart Mill. Pour Carlyle, le véritable héros de son temps, à savoir l'homme de lettres, aurait pour devoir principal de se faire l'historien de la Révolution française. De fait, Carlyle se livre à un apprentissage d'une rapidité étonnante, assimilant les sources envoyées par Mill et passant presque instantanément du stade de novice à celui de critique historiographique. La France est ainsi la source d'une vitalité inépuisable, et le terrain où le premier manuscrit brûlé de Carlyle, comme le phénix, renaît de ses cendres. Cet incident du texte détruit – alors qu'il avait été confié à John Stuart Mill – est en partie élucidé ici par une lettre inédite de Carlyle, adressé à la soeur de Mill trente-huit ans après les événements : Carlyle disculpe solennellement Mill et sa future épouse de toute intention nuisible.

The French Revolution, terrain d'essai et ouvrage unique dans la carrière de Carlyle, est l'occasion pour celui-ci d'utiliser mais aussi de subvertir ses atouts habituels. Il rejette les récits de Thiers, Mignet ou Lacretelle pour des sources primaires (*l'Analyse du Moniteur* et autres documents de l'époque) et surtout des Mémoires, preuve de son attachement à la biographie. En même temps, il étouffe sa prédilection pour les portraits individuels et se livre à une véritable représentation du génie collectif. *The French Revolution* n'est pas, comme l'a affirmé Bloy, une quête frustrée à la recherche de héros introuvables, mais justement le dépassement de la logique individuelle. Une étude sémantique du texte suggère que les héros laissent la place au peuple et

which the fewest are privileged to do ? », *Sartor Resartus*, *op. cit.*, p. 62

[6]Voir le début de « Mirabeau » (*op. cit.*, p. 202)

à la collectivité. Si Carlyle perçoit la foule révolutionnaire comme une somme d'individualités, rappelant sans cesse les nombres, c'est pour mieux présenter le visage humain d'une populace condamnée par des prédécesseurs tels que Burke. Chaque révolutionnaire anonyme, unité au sein de la masse, a droit à la compassion du narrateur. Carlyle extrait d'ailleurs des héros aussi anonymes qu'éphémères, qui illustrent le problème général sans pour autant détourner l'attention vers leurs individualités. Ces personnages en détresse, aux mésaventures poignantes, du mendiant à la croûte de pain humectée par les larmes au chaudronnier célébrant la fête des piques[7], sont les véritables héros de *The French Revolution*, avec les députés qui œuvrent à leur salut. Ces procédés de représentation collective sont particulièrement développés dans le premier volume, brûlé puis réécrit et donc plus retravaillé. Par opposition, Carlyle est sans merci pour les aristocrates cupides et oisifs, qui, loin d'être représentés par la somme de leurs individualités, sont amalgamés en une seule entité parcellaire : l'œil de bœuf. Carlyle se fait le défenseur de l'opprimé, tout comme dans ses textes sociaux ultérieurs. Son empathie s'exprime jusque dans les intrusions narratives et dans les jeux de pronoms, de façon originale. La France semble lui donner une impulsion créatrice, et le pousse à augmenter son arsenal stylistique, avec notamment des procédés théâtraux aboutis : il découpe par exemple les événements en actes, les met en scène avec des juxtapositions audacieuses, et les rapproche de la tragédie grecque, ou puise au contraire dans le registre de la comédie burlesque.

The French Revolution met fin à la crise personnelle de *Sartor Resartus*, mais aussi aux incertitudes financières. Carlyle, devenu célèbre, reçoit dès lors des invitations et des offres de publication nombreuses. L'effet est même rétroactif, puisqu'on lui propose de rééditer *Sartor Resartus* en un seul volume, pour la première fois en Grande-Bretagne. Sa pensée acquiert dès lors une dimension internationale : il est lu en France, où des articles critiques paraissent à son sujet, et aussi, surtout, il semble exprimer des idées se trouvant, pour reprendre l'expression de Montégut, « à l'état d'instinct et de pressentiment dans tous les cerveaux » en Europe[8]. Il est susceptible d'avoir influencé Michelet, qu'il ne découvrit lui-même qu'après la publication de *The French Revolution*. Leurs historiographies sont assez proches stylistiquement, mais aussi dans la perception de la Révolution comme un phénomène religieux lié à la Réforme, et dans le rôle assez important donné aux femmes. Mais plus encore, c'est leur pensée sociale qui les

[7]Cf FR I, 128 et 360

[8]Emile Montégut, « Du culte des héros. Carlyle et Emerson. », *Revue des deux mondes*, 8 août 1850, *op. cit.*, p. 736

rapproche : *Past and Present* et *Le Peuple*, publiés presque simultanément, dénoncent le même déclin spirituel et proposent des solutions proches, basées sur la formation d'une nouvelle élite, la composante populaire étant davantage présente chez Michelet. Les deux penseurs présentent une image miroir dans la mesure où le pays outre-Manche éveille en eux une inspiration méfiante.

Les écrits sociaux de Carlyle comme *Past and Present* doivent peut-être beaucoup à *The French Revolution*, dans la mesure où Carlyle, dans les deux cas, se préoccupait vivement du sort du peuple et des problèmes créés par l'aristocratie oisive et par le libre-échange économique. Quoi qu'il en soit, son inspiration le quitte après *Letters and Speeches of Oliver Cromwell*, et la dépression le gagne, jusqu'à une nouvelle irruption de la France sur la scène politique en 1848. Revitalisé pour un temps par « Louis-Philippe » et « French Republic », Carlyle peine ensuite sur son projet relatif à Frédéric II. Là encore, la France semble lui avoir fourni une échappatoire et un souffle nouveau, à travers un ouvrage intitulé *The Guises*, dont le manuscrit inachevé n'a été découvert qu'assez récemment. Cependant, ce texte dépeint une renaissance française aux traits victoriens, suggérant que, si l'intérêt pour la France est constant, ce pays n'est pas toujours étudié pour lui-même. La France, au fil des ans, devient davantage un prisme pour Carlyle, un moyen de perspective d'autant plus utile que l'expérience française est révélatrice de troubles internationaux.

De fait, Carlyle a peut-être adopté progressivement une vision trop idéalisée de la France : il est déçu, notamment à la suite de l'échec de la révolution de 1848, et en vient à refuser aux Français le statut de « peuple messie »[9]. Ce moment de désaveu de la France coïncide très exactement avec la chute de la popularité de Carlyle. Une large partie de sa gloire lui est retirée par son œuvre tardive, notamment *Latter-Day Pamphlet*s, où il critique la France de façon féroce. Celle-ci continue tout de même d'être une source de vie. Elle est, de façon littérale, le lieu où Carlyle se régénère après la mort de son épouse : les lettres inédites de 1866-1867 suggèrent qu'un séjour de trois mois à Menton adoucit le chagrin de Carlyle, lui fit reprendre la plume et lui apporta des intérêts et des pensées nouveaux – au grand soulagement de sa famille. De même, l'actualité française suscite un regain créatif en 1870 avec « On the Latter Stage of the French-German War ».

Ainsi, la France se révèle cruciale dans la formation et dans la maturation de Carlyle : source

[9] « messiah people », *Latter-Day Pamphlets*, *op. cit.*, p. 4

de ses plus belles réussites et de son prestige, elle est également le terrain où son génie créatif peut s'exercer, et où ses techniques peuvent se développer. *The French Revolution* constitue un moment unique et novateur dans son œuvre, à tel point que l'on peut regretter l'absence d'autres ouvrages de grande envergure sur la France. Mais même ainsi, celle-ci revient dans ses travaux, dans ses lettres et dans ses pensées de façon plus régulière, ou en tout cas plus obsessive, que l'Allemagne. De manière cyclique, elle s'impose comme le remède à l'inertie et à la dépression dans lesquelles ses autres ouvrages – sur l'Allemagne ou sur la Grande-Bretagne – le plongent.

B Une francophobie suspecte : contradictions et évolutions

L'impossible choix entre la France et l'Allemagne, à l'origine d'une vision fluctuante de la France ?

La dualité France-Allemagne se trouve au cœur de la pensée de Carlyle : celui-ci passe perpétuellement d'un pays à l'autre, avec des tiraillements tels que certaines œuvres restent inachevées. Ainsi, il abandonne à jamais son histoire de la littérature allemande pour se consacrer à la Révolution française et, dans les années 1850, *The Guises* est supplanté par l'histoire de Frédéric le Grand. Le premier de ces deux revirements, vers 1832, coïncide avec la mort des héros de Carlyle : son père, Goethe et Walter Scott. Peut-être se sent-il alors plus libre de déroger à ce que l'on attend de lui, et de s'intéresser à un pays catholique souvent considéré comme frivole. Il est également possible qu'il ait voulu suivre l'exemple de ses héros, mais avec des accomplissements bien à lui. Toujours est-il qu'il met définitivement de côté un projet qui aurait été le véritable point culminant de ses travaux de germaniste. Il trouve sa vocation comme explorateur intellectuel de la France révolutionnaire, manifestant même une exaltation considérable à l'idée d'aborder « le grand Poème de notre Temps »[10].

Si la France revient régulièrement dans les projets de Carlyle, elle fait aussi l'objet d'une redéfinition et d'une évolution permanentes. Rejetée comme sujet d'écriture en 1824 parce qu'elle a été trop étudiée, elle est au centre des projets de Carlyle en 1833. Celui-ci adopte un rapport très particulier au sans-culottisme, qu'il s'approprie au point de s'en estimer l'un des prophètes en 1839[11]. Enthousiaste de la Révolution de 1848, il est ensuite déçu par sa visite à Paris en 1851

[10] « the grand Poem of our Time », CL VI, 446 (lettre à John Stuart Mill en 1833)
[11] CL XI, 91

et par la tournure qu'ont prise les événements français. Cependant, il espère encore voir triompher le « maximum du sans-culottisme »[12] grâce à une élection éventuelle de Ledru-Rollin. Si l'avènement du Second Empire finit par lui déplaire, il aura tout de même été tenté de comparer pour un temps Louis-Napoléon à son héros Cromwell, l'accueillant à bras ouverts[13], souhaitant et prédisant même, de façon surprenante, un équivalent pour la Grande-Bretagne[14]. Enfin, une visite à Menton très positive précède seulement de quelques années son rejet final de la France en 1870.

En raison des revirements et de ces enthousiasmes assez fréquents, on ne peut taxer Carlyle de francophobie constante et univoque. Si la France l'irrite par son manque de sagesse et par son incapacité à apprendre les leçons de l'histoire[15], elle fait preuve d'initiatives qui renouvellent sans cesse ses espoirs. Modèle tour à tour prometteur et décevant, elle abrite à ses yeux « un peuple qui, s'il n'est pas remarquable en soi, se trouve cependant dans une situation très remarquable »[16]. Carlyle avait insisté sur la nécessité d'étudier les époques de scepticisme religieux – notamment le XVIIIe siècle français – car bien qu'étant moins valeureuses et moins dignes que d'autres de passer à la postérité[17], elles étaient les plus édifiantes. Peut-être en va-t-il de même pour la France : bien qu'elle ne soit pas la nation la plus remarquable, son histoire, et les leçons dont elle est riche, constitueraient le sujet le plus important pour tout homme de lettres de l'époque. Ce que l'on peut affirmer avec certitude, c'est que les écrits sur la France sont toujours chargés de passion – même lorsque Carlyle approche des soixante-quinze ans[18] – et qu'ils déclenchent souvent des réactions publiques fortes. Si *The French Revolution* avait bouleversé les attitudes victoriennes, « On the Latter Stage of the French-German War » suscita un flux de lettres important, comme l'indiquent les lettres inédites analysées dans le chapitre 4. La France a donc une place plus conflictuelle, mais peut-être aussi plus déterminante, que l'Allemagne dans la pensée carlylienne.

[12] CL XXVI, 218
[13] CL XXVII, 28
[14] CL XXVII, 51
[15] CL XXVII, 15
[16] « a people if not themselves notable yet in a condition very notable. », CL XXVI, 189
[17] Voir par exemple « Diderot », *op. cit.*, p. 63
[18] « On the Latter Stage of the French-German War » fut composé en novembre 1870, un mois environ avant le soixante-quinzième anniversaire de Carlyle.

La France, modèle imaginaire carlylien : une vision inclassable mais parfois partagée

La France, en proie à des événements politiques mouvementés, s'avère complexe et instable, au point de ne pouvoir occuper une place fixe dans le paysage idéologique carlylien. C'est peut-être l'échec de Carlyle à l'ériger soit en anti-modèle, soit en rédemptrice potentielle, qui est à l'origine de ses réactions contradictoires et de son courroux occasionnel. Il en vient alors à adopter une vision de la France semi-imaginaire et plus satisfaisante pour lui, mais qui suscite l'incompréhension du public, notamment lors de la parution des textes tardifs comme « On the Latter Stage of the French-German War ». Les représentations de la France par Carlyle sont d'autant plus symboliques que son expérience personnelle de ce pays est limitée. Contrairement à Mill, qui séjournait à Paris pendant de longues périodes, Carlyle n'effectua que de brefs passages outre-Manche. Une étude des correspondances suggère que ces visites, sources de chocs et d'inspiration durable, furent à l'origine d'instantanés parfois caricaturaux, qui demeurèrent en filigrane de sa pensée pendant des décennies.

Au vu de ces clichés parfois injustes, la tentation est grande de lui attacher simplement l'étiquette de francophobe. Mais en réalité, à l'instar de son compatriote James Barrie[19], il semble avoir inventé un pays qui n'existe pas, une sorte de « Neverland » ou d'utopie. Au delà des réalités historiques et politiques qu'il décrit avec beaucoup de justesse dans des textes comme *The French Revolution*, Carlyle se livre parfois à une modélisation – souvent excessive – de la France et de l'Allemagne. La France, en particulier dans l'œuvre tardive, vient à représenter et à cristalliser un ensemble de valeurs qu'il désapprouve : l'éloquence prime sur la sincérité, l'enthousiasme sur la sagesse et la sensibilité sur le sens du devoir. A cet égard, l'Allemagne et la France forment un couple antithétique, mais cette dichotomie trop systématique est plus symbolique que réelle.

Le lecteur de Carlyle peut s'avérer à juste titre déconcerté mais, au-delà de ce symbolisme (présent en particulier dans l'œuvre tardive), il existe dans les représentations carlyliennes de la France des éléments caractéristiques de son époque, ainsi que des nouveautés qui suscitent l'adhésion de ses lecteurs. Mill cautionne par exemple sa vision de la période révolutionnaire comme l'effondrement de la grande imposture monarchique, féodale et cléricale. *The French Revolution* – considéré tour à tour comme histoire, poème épique ou roman – n'étant écrit ni

[19]J.M. Barrie (1860-1937), l'auteur de *Peter Pan*, est issu comme Carlyle d'un milieu de maçons écossais. Il étudia aussi à l'Université d'Edimbourg, quatre-vingts ans plus tard environ.

par un radical, ni par un opposant farouche à la Révolution, il met le public victorien d'accord. En un sens, Carlyle a même contribué à atténuer la francophobie éventuelle de ses lecteurs, en présentant la Révolution comme une catastrophe naturelle, libérant le peuple français d'une lourde responsabilité et d'une image violente. Faisant de son lecteur un spectateur du naufrage révolutionnaire, il lui rappelle que la Grande-Bretagne court aussi le risque d'une révolution et que, au lieu de juger sévèrement la France, elle ferait peut-être mieux de s'inspirer de cet exemple, afin de trouver des solutions à ses propres problèmes avant qu'il ne soit trop tard.

On peut ainsi conclure que l'étiquette de francophobe est beaucoup trop sommaire pour Carlyle, qui n'est de toute façon pas un homme à système, et résiste à toute tentative de classification[20]. Ses sentiments envers la France fluctuent énormément et sont souvent positifs. Enthousiaste face à la révolution de 1848, il ne représente nullement les révolutionnaires de 1789 comme les brutes dangereuses décrites par ses prédécesseurs, mais il les met en scène de façon équilibrée et collective, s'éloignant ainsi des représentations de héros individuels qui lui sont coutumières. Cependant, la France, modèle européen et symbole carlylien, devient au fil des ans une sorte d'utopie, servant à illustrer son système de valeurs. C'est peut-être justement lorsque les réalités, les actions et les échecs de la France contemporaine viennent invalider la vision semi-imaginaire de Carlyle que celui-ci s'insurge contre cette nation. La désaffection pour Carlyle en France est peut-être due à la combinaison de cette francophobie apparente et de circonstances défavorables.

C Une désaffection en France qui n'a plus de raison d'être

Un oubli lié au contexte politique et historiographique

Carlyle n'est plus guère lu ou étudié en France, même si des personnalités très diverses ont été influencées par ses textes. Il a reçu l'attention critique et l'admiration des plus grands, de Taine à Cazamian, de Marrast à Basch et à Bloy. La désaffection pour Carlyle est due à sa vision parfois plus symbolique que réelle de la France, évoquée plus haut, mais aussi à des obstacles stylistiques et historiographiques. L'historiographie de Carlyle mêle en effet des

[20]On peut rappeler à ce propos la déclaration du biographe officiel de Carlyle, Froude : « Il n'était ni *tory*, ni *whig*, ni socialiste, ni aucun autre type de 'iste'. » (« He was neither Tory, nor Whig, nor Radical, nor Socialist, nor any other 'ist'. »), James Anthony Froude, *Thomas Carlyle, a History of his Life in London, op. cit.*, I, 89.

trouvailles novatrices – annonçant peut-être l'œuvre de Michelet – et des éléments épiques et fictionnels qui le discréditent auprès des historiens ultérieurs. Carlyle, manifestant un souci de vérité et d'exactitude assez moderne, trie soigneusement ses sources, répondant avant l'heure aux critères des historiens de la fin du XIXe siècle. Cependant, il n'a pas accès à tous les documents, et, surtout, sa fascination presque mystique pour les mystères de l'histoire le pousse à juger nécessaires des interprétations assez subjectives qui, associées à sa perspective épique et poétique, rendent rapidement son travail obsolète.

Le contexte politique fut également défavorable, puisque les idées de Carlyle, germanophile et auteur d'essais anti-abolitionnistes, ont été rapprochées de celles des fascistes des années 1930. Cette étude a montré que même un auteur national-socialiste comme Theodor Deimel, soucieux de récupérer l'idéologie carlylienne à ses propres fins, finit par déplorer l'absence de système raciste chez Carlyle. Rien ne prouve que celui-ci aurait soutenu les régimes fascistes. En tout cas, il n'utilise guère le terme « race » et ne s'intéresse pas aux théories nouvelles, que ce soient celles de Darwin ou de Gobineau. Par ailleurs, malgré des préjugés raciaux fréquents à l'époque, la pensée de Carlyle est étrangement égalitaire : sa valeur centrale est le travail, et, à ce titre, l'opposition entre travailleurs et oisifs est bien plus significative pour lui que la distinction entre Noirs et Blancs[21]. Si l'anti-abolitionnisme de Carlyle n'est pas exempt d'une notion – commune à l'époque – d'infériorité des Noirs, sa compassion se serait probablement étendue aux esclaves si la situation en métropole n'avait pas été aussi désespérée[22]. Par ailleurs, Carlyle perçoit une différence entre les peuples celtiques et teutons, et leur prête différents attributs, à savoir, pour les premiers, la féminité, la frivolité et la propension à l'emportement, et, pour les seconds, la virilité, la vertu et la rigueur. Au-delà de toute supériorité éventuelle, les deux types lui semblent en fait nécessaires et complémentaires. Dans *The French Revolution*, il insiste sur la bonne fortune de l'Europe qui possède les deux[23].

Le contexte politique est à présent différent, et pourrait être propice à un renouveau des études carlyliennes. Le manque le plus urgent à combler est celui de traductions et d'ouvrages critiques qui faciliteraient l'accès aux textes de Carlyle. De futurs projets pourraient être envisa-

[21]De façon très juste, Basch fait observer que le faquin blanc cupide ne bénéficie pas de la pitié octroyée par Carlyle à l'esclave, et qu'il n'est nullement mieux considéré que l'esclave émancipé et oisif. Cf Victor Basch, *Carlyle, l'homme et l'œuvre*, *op. cit.*, p. 182

[22]Au milieu du XIXe siècle, le labeur des esclaves et les importations des colonies pouvaient s'avérer déterminants pour soulager la situation de famine en métropole. C'est en grande partie parce qu'il se préoccupe du sort de ses compatriotes les plus pauvres que Carlyle s'insurge contre l'oisiveté des esclaves émancipés. Cf *ibid.*, p. 187

[23]FR II, 428

gés en ce sens. En effet, les rares traductions qui existent sont en grande majorité anciennes, et leur publication – notamment dans les années 1860, au début du XXe siècle ou pendant l'entre-deux guerres – a été suivie de conflits franco-allemands qui ont miné l'intérêt potentiel pour un écrivain réputé très germanophile. Il serait également judicieux d'élargir la problématique des études carlyliennes au-delà des influences allemandes, afin de susciter un regain d'intérêt en France mais aussi un renouveau critique plus international. La France est en effet susceptible d'apporter de nouvelles clés pour la lecture de Carlyle, et elle est particulièrement importante dans les œuvres postérieures à 1834, qui ont été négligées par les critiques[24]. Cette étude, allant au-delà de cette date, s'est efforcée de montrer l'intérêt des ouvrages plus tardifs, notamment *The French Revolution*.

L'avenir des études carlyliennes : une rédemption par la France ?

L'actualité des textes de Carlyle a été soulignée à différentes périodes. Serge Evans publiait en 1928 un article intitulé « Faut-il relire Carlyle ? »[25]. Des auteurs comme Seillière, Grierson, ou Basch s'empressent, au début ou en conclusion de leurs ouvrages respectifs, de signaler le caractère prophétique, mais aussi éminemment pertinent de ses écrits pour leur époque. Au début du XXIe siècle, de tels rapprochements sont encore possibles. *Past and Present* aborde des notions comme le chômage, le droit au travail et la condition ouvrière. Par ailleurs, Carlyle s'est tourné vers la France comme vers un modèle susceptible de s'appliquer à la Grande-Bretagne, et essentiellement à éviter. Il était d'avis que les Français avaient inventé l'art de l'insurrection, et que ce peuple, de par son tempérament prompt à s'enflammer, était souvent le premier en Europe à manifester la conscience d'un problème ou d'une injustice. Or, les Britanniques ont conservé ce réflexe de regarder outre-Manche pour tenter de discerner ou de mieux contrôler leur propre avenir. La presse britannique accorde une couverture médiatique importante à la France : ce pays est considéré comme une sorte de révélateur de problèmes qui ailleurs demeureraient dans l'ombre. Ainsi, le 17 mars 2006, l'éditorial du journal *The Guardian*, relatif au conflit concernant le Contrat Première Embauche, commençait par cette phrase : « A cause de sa tendance à polariser et à dramatiser la politique, la France a toujours

[24]Rappelons que 1834 est le point où s'arrêtent les ouvrages de Jacques Cabau, de Hill Shine ou encore de Charles Frederick Harrold.

[25]Serge Evans, « Faut-il relire Carlyle ? », *Le Monde Nouveau*, 15 avril 1928, pp. 122-131

eu la capacité de rappeler au reste du monde les questions vraiment importantes[26]. » Cette phrase n'aurait guère surpris sous la plume de Carlyle. Comme l'avait fait celui-ci pour les révolutionnaires de 1789, *The Guardian* suggérait que les manifestants anti-CPE défendaient une cause plutôt juste, mais avec des méthodes excessives.

Quoi qu'il en soit, le renouveau de Carlyle au XXIe siècle devra peut-être passer par la France[27]. En effet, ses textes sur ce pays reflètent souvent le meilleur de sa pensée, compensant peut-être les aspects plus réactionnaires des œuvres tardives. Comme on l'a montré, dans les chapitres 7 et 8 en particulier, la France est le terrain des essais stylistiques les plus saisissants et les plus réussis de Carlyle, et elle lui permet en outre d'aborder des problématiques modernes comme celle du chômage (en 1848 mais aussi au sujet de 1789). *The French Revolution*, écrit dans une perspective anti-utilitariste[28], est essentiel, voire indispensable, pour comprendre des textes de Dickens aussi variés que *Hard Times* ou *A Tale of Two Cities*. Il n'est d'ailleurs pas anodin que *Past and Present*, l'ouvrage le plus social (et parfois considéré comme le meilleur) de Carlyle, soit écrit peu de temps après.

Par ailleurs, *The French Revolution* coupe court à d'éventuelles accusations d'élitisme ou de francophobie. Certes, le peuple est souvent décrit en des termes négatifs, Carlyle en soulignant la sauvagerie ou la démence, mais le sentiment qui prime est l'empathie et la justification. Même la Terreur est légitimée dans une certaine mesure, Carlyle attirant l'attention du lecteur sur le fait que, si des milliers moururent, des millions virent leur souffrances allégées[29]. Cette

[26]« Because of its tendency to polarise and dramatise politics, France has always had the capacity to remind the rest of the world what the really important questions are. », *The Guardian*, éditorial du 17 mars 2006, intitulé « France's troubles. An argument that matters », disponible en ligne : http ://www.guardian.co.uk/print/0,,329436267-110633,00.html. Traduction de Judith Rueff pour *Libération*, dans le cadre de son article « REVUE DE PRESSE : Les journaux anglo-saxons passent la crise au crible » du 17 mars 2006, http ://www.liberation.fr/page.php ?Article=367878.
D'autres exemples pourraient être cités, même si l'objet de cette étude n'est pas de les développer, et encore moins de prendre parti. Suite aux élections présidentielles françaises de 2001, la presse britannique s'était inquiétée d'une hausse possible de la popularité de l'extrême droite en Grande-Bretagne. Lors des émeutes d'octobre 2005 dans les banlieues parisiennes ou des manifestations anti-CPE en mars 2006, elle avait également réagi, mais de façon peut-être moins alarmiste que triomphante : le modèle socio-économique français, différent du modèle britannique (considéré comme plus libéral), lui paraissait montrer ses limites et ses défauts, confortant la Grande-Bretagne dans ses choix.

[27]A cet égard, il est intéressant de noter que le numéro de *Carlyle Studies Annual* de 2006 (Philadelphie : Saint Joseph's University Press, 2006, vi, 353 pp.) est pour une large part consacré à la France. Il comprend en effet les épreuves corrigées par Carlyle (inédites) du premier livre de la deuxième section de *The French Revolution*, intitulé « The Feast of Pikes » (Kenneth J. Fielding et David R. Sorensen, « Thomas Carlyle : 'The Feast of Pikes' Corrected proof, [18 –] », pp. 7-84 et Brent E. Kinser, « Thomas Carlyle : 'The Feast of Pikes' – Facsimile » pp. 85-177). En outre, deux des cinq articles sont consacrés à la France : Catherine Heyrendt « 'A Rain of Balderdash' : Thomas Carlyle and Victorian Attitudes toward the Franco-Prussian War » et David R. Sorensen, « 'Je suis la Révolution française' : Carlyle, Napoleon, and the Napoleonic Mythus ».

[28]Cf CL XII, 282

[29]FR II, 443

vision est beaucoup plus équilibrée que celle de ses prédécesseurs. Même les métaphores animales ne sont pas aussi négatives qu'elles apparaissent : c'est de façon légitime que le troupeau mal gardé, constamment tondu et exploité devient un cheval rebelle puis un tigre prédateur. Du reste, les révolutionnaires sont présentés comme courant des risques et n'ayant pas choisi la voie la plus facile[30]. En outre, *The French Revolution* atténue grandement la misogynie que l'on prête parfois, non sans quelque raison, à Carlyle. Les femmes occupent en effet une place de choix dans la Révolution, participant activement à toutes les actions, et faisant partie de tous les groupes, qu'il s'agisse de la famille royale ou des partisans de la Terreur. Les analogies héroïques et mythologiques chères à Carlyle s'appliquent aussi aux femmes : courageuses Judiths ou redoutables Harpies, elles adoptent de nouvelles fonctions dictées par les circonstances. Peut-être faut-il voir un parallèle entre la vision carlylienne des femmes et celle de la France, nation féminine à ses yeux. Tout comme il reconnaît aux femmes une part importante dans la Révolution, Carlyle attribuerait à la France des fonctions héroïques et essentielles dans l'histoire du monde.

Pour conclure, tout semble indiquer que la désaffection pour Carlyle en France est due à la combinaison d'apparences francophobes trompeuses et de circonstances politiques défavorables : le conflit franco-prussien de 1870 puis les deux guerres mondiales, survenus sitôt après la publication de nouvelles traductions, purent freiner le regain d'intérêt potentiel en France. La tentative de récupération de la pensée de Carlyle par les régimes fascistes des années 1930, bien qu'abusive, ne contribua pas non plus à sa popularité, déjà entamée par les aspects plus réactionnaires de ses écrits tardifs. Le caractère inclassable de Carlyle écrivain, son style dense et complexe, et sa spécialisation dans une historiographie à la fois novatrice et rapidement obsolète achevèrent de le faire tomber dans un oubli relatif. Pourtant, il est essentiel de relire l'œuvre de Carlyle, et en particulier les textes sur la France, afin de mieux comprendre la Grande-Bretagne du XIXe siècle – dont il saisit et influence l'idéologie – mais aussi parce qu'une partie de sa pensée, notamment sociale, s'avère pertinente au XXIe siècle.

[30]FR II, 102

Annexes

A Première lettre de Gustave d'Eichthal à Carlyle (1830)

Source : NLS, MS. 1765, Folio 170-172

A ma connaissance, cette lettre, écrite en français par d'Eichthal, est inédite. La ponctuation a été conservée et les passages soulignés mis en italiques. Les rares mots barrés sont signalés entre crochets.

« Paris 29 Avril 1830

A l'auteur de l'article intitulé : Caractère de notre Epoque

Monsieur,

A la recommandation de mes *Pères*, en leur nom et par là en celui de mes *frères*, les disciples de St Simon, je vous prie de bien vouloir regarder comme vous étant personnellement adressée la Note circulaire, explication du *Nouveau Christianisme*, qui se trouve insérée au N°36 ci-joint de notre Journal *l'Organisateur*. Je vous prie aussi de vouloir bien prendre connaissance du *Nouveau Christianisme* ainsi que des autres livres et Journaux que j'ai cru devoir y joindre, et dont l'ensemble renferme une exposition assez complète de notre doctrine.

Les disciples de St Simon ont lu avec un vif intérêt, l'article intitulé : *caractère de notre Epoque* que vous avez inséré dans la Revue d'Edimbourg, et que la *Revue Britannique* a fait connaître en France. Ils ont admiré la vigueur avec laquelle vous avez tracé le tableau des Travers de la Société actuelle ; Ils se sont réjouis du sentiment d'*amour* et de *foi*, qui vous a fait désirer, espérer un meilleur Avenir. Si vous n'êtes point allé au delà de ces *Désirs vagues* et de ces *Espérances incertaines*, ils ne vous l'ont point reproché. Car ils savent, qu'aux hommes seulement, qui ont été éclairés de la lumière nouvelle que Dieu a donné au monde par St Simon, appartient de voir l'avenir *sous une forme précise*, et pour ainsi dire, *Face à Face*. Mais

aujourd'hui, ils viennent à vous ; ils vous demandent d'ouvrir les yeux à cette lumière qui a lui sur eux ; car plus que tout autre vous leur semblez préparé à la recevoir.

Votre Travail a été l'objet de deux articles dans notre Journal ; vous les trouverez dans les numéros ci-joints, 36 et 32 de *l'organisateur*.

Lorsque vous aurez lu ces deux articles, et *la Note explicative*, nous vous engageons à lire successivement *le Nouveau Christianisme*, Les Numéros de l'Organisateur, qui contiennent [l'exposition] l'exposition des principaux points de notre Dogme, telle qu'elle a eu lieu cette année dans nos Séances publiques ; Enfin le Travail sur *le Passé et l'avenir des Beaux-Arts*.

Trois autres ouvrages sont joints à ceux que je viens de citer.

le *Producteur* [(vol. 2 et 3] (vol. 3 et 4)

l'*Industrie*

l'*Education du Genre humain* par Lessing.

Sur ces ouvrages quelques remarques sont nécessaires.

La Note explicative vous fera comprendre comment et pourquoi notre Maître et ses Disciples sont longtemps restés au point de vue *humain*, dans les Spéculations *philosophiques* ; avant de passer au point de vue Divin, à l'inspiration *religieuse*. Ainsi qu'un de nos frères l'a dit, dans le travail sur les Beaux-Arts, qui se trouve maintenant entre vos mains, « Notre Maître a commencé ses Travaux comme Socrate ; il les a terminés comme Jésus. ».

l'*Industrie*, appartient à l'âge *philosophique* de notre Maître.

le Producteur à l'âge *philosophique* de ses disciples.

Ces ouvrages renferment d'excellents matériaux ; mais on se méprendrait complètement, si on les regardait comme représentant le Caractère général de notre Doctrine dans son état actuel.

Dans le Producteur les articles de Mr Olinde Rodrigue, sur *St* Simon, ceux de Mrs Enfantin et Bazard, qui sont aujourd'hui les *Chefs* ; c.a.d. les *Pères*, de notre Société, suffiront pour vous mettre au courant de toutes les questions importantes traitées dans ce recueil.

Quant à l'écrit de Lessing, il contient des vues remarquables sur la *perfectibilité de la Révélation*. C'est un de ces ouvrages, qui comme ceux de Vico en Italie, de Condorcet, de De Maistre, de Ballanche en France ; comme ceux des écoles philosophiques en Allemagne, comme les vôtres même en Angleterre, ont annoncé ou annoncent l'Aurore de la rénovation religieuse qui s'opère aujourd'hui par St Simon.

Nous suivrons avec plaisir, Monsieur, toutes les communications que l'envoi que nous vous faisons aujourd'hui pourra nous procurer de votre part. Si vous nous [adressez] écrivez, veuillez m'adresser vos lettres ainsi qu'il suit : Mr Gustave d'Eichthal, au bureau du journal l'Organisateur ; Rue de Monsigny n° 6 Paris.

Je vous donne le salut de la fraternité Chrétienne, espérant vous donner un jour celui de la fraternité St Simonienne.

Gustave d'Eichthal

N.B. J'ajoute, dans la crainte que vous n'ayez à cet égard quelque doute, que vous pouvez nous écrire en Anglais. »

B Lettre à Harriet Mill (1873) sur l'incident du manuscrit brûlé (1835)

Source : NLS, MS. 1778, Folios 1-5

A ma connaissance, ce texte n'a pas été publié[31]*, à l'exception de trois lignes, reproduites en note dans* Collected Letters *(CL VIII, 68). Il fait suite à un article du* Sunday Telegraph *du 10 mai 1873 qui rendait Harriet Taylor responsable de la perte du manuscrit de* The French Revolution*. Harriet Mill (la sœur de John Stuart Mill) avait alors écrit à Carlyle car elle s'inquiétait de la part de responsabilité de son frère, et en particulier du fait que celui-ci avait prêté sans autorisation le manuscrit à Harriet Taylor. La ponctuation a été conservée, et les mots soulignés mis en italiques.*

« 5 Cheyne Row – Chelsea

17 May 1873

Dear Miss Mill,

Your little note is very touching and pathetic to me ; and I regret much that that poor story of the burnt manuscript had ever oozed out (what surely was not owing to me or to *mine*) into the ear or the imagination of the idle Public ; or especially that the babbling newspapers should have brought it home to your sad heart in these solemn moments. My clear advice is that you

[31]Elle ne figure pas, notamment, dans *New Letters of Thomas Carlyle* (édité et annoté par Alexander Carlyle, Londres et New York : The Bodley Head, 1904, 2 vol.)

dismiss it wholly from your thoughts as a thing, which for me is now grown a No-thing – nay has even risen (by the sacred memories connected with it) to be a real possession, which is blessed for me, and as it were sacred, to look back upon ! This is truly the character of it to all that are concerned – both to me, who still linger on this Earth, and to your dear Brother whose memory alone remains to us.

The daily Telegraph writer in all his details of the matter is purely imaginary ; though by no means disobliging either to me or to Him who is gone ; and in fact my impression really was, that night when your brother came to us pale and agitated, as I have seldom seen any mortal, that Mrs Taylor's house and some trifling neglect there, had been the cause of the catastrophe ; - but in fact, to prevent him almost perishing with excess of misery, we had to forbear all questioning on the subject, which indeed was of no importance to either of us, and to bid him « Be of Courage, Never mind, Be certain I *can* write it again and will » ! He sat along time with us gathering some composure ; and I forever since remember the beautiful and heroic encouragement and consolation I got from her, who then and always loved me as her own soul. Whether permission had been *asked* to show Mrs Taylor the M.S. I don't the least know ; but that it did not the least *need* to be asked, in the relation she then had to us and him, I do well know ; and that your dear Brother's conduct to me on this matter, as indeed in all others, then and afterwards, was conspicuously noble, generous, and friend-like – conduct of the First, almost only friend I then had in London, one who would have made any sacrifice for me and what I then had at heart. Believe this dear Miss Mill to be a very Truth ; and dismiss from your sorrowful heart the thought of the empty newspaper, for I again bid you clearly understand, that neither in my mind, nor in that of my heroic Life-Partner, was there ever at that time or afterwards, attached to your Brother the least shadow of blame in regard to this affair. But, on the contrary, grateful recognition of his unwearied loyalty, affection and readiness to help ; a feeling still fresh in my mind, and tender and true at this moment. Nor, widely as our roads parted, and little as we saw of one another in later years, did I ever change my intrinsic feelings towards him, nor do I believe his did towards me. Which to me is now a real consolation in regard to many things, and ought to be to you a remedy in this paltry late item, which is now, as I said, become a Nothing, or even a beautiful little bit of gain. Adieu dear Miss Mill. Old and weak as I am, if ever I get to Sydenham again I will actually try to see you, whom of all the Family except him, I

most distinctly remember ; and you, if you ever feel the kind impulse to come and see me while in London, will do me a welcome favour. With the heartiest wishes and sad and affectionate regards, I remain always,

Yours sincerely,

Thomas Carlyle »

C Extrait de « Malthus et Marcus » de G. Cavaignac (1840)

Source : Godefroy Cavaignac, « Malthus et Marcus », *Revue du Progrès politique, social et littéraire,* 15 mars 1840, Tome premier, Paris : Blondeau, 1840, 639 pp., onzième livraison, pp. 204-216.

Ce texte est disponible à la BNF mais ne peut être consulté qu'exceptionnellement, en vertu d'une autorisation spéciale. Cet extrait permet de mettre en corrélation les idées de Carlyle et de Cavaignac, et d'autres penseurs britanniques du moment. De surcroît, il contient la traduction par Cavaignac d'un passage de Chartism, *fort utile car elle est non seulement d'époque – donnant une idée du style de Carlyle en authentique français du XIXe siècle – mais aussi de qualité.*

Passage concernant Carlyle, pp. 211-212 :

« Hors des classes ouvrières, peu de personnes ont pensé que l'écrit de Marcus valût l'honneur d'être lu et maudit ; peu de journaux ont cru que ce fût la peine d'en parler. Il vient d'être cité, toutefois, dans une brochure sur le *chartisme*, publiée en janvier dernier, par M. Th. Carlyle, homme dont le caractère, le talent, le style sont peu ordinaires, et dont on a autant de peine à traduire la prose que d'envie de l'essayer.

« Une nuance d'opinion plus rationnelle, dit M. Carlyle, après avoir parlé des *Benthamistes* et des *Malthusiens*, est celle de ces autres bienfaiteurs de notre espèce qui sont d'avis que, dans chaque paroisse, il y ait, au lieu du ministre, une sorte d'exterminateur communal..... quelque magasin central d'empoisonnement, entretenu aux frais du public, ouvert à tous les habitants, dont nul, apparamment, ne regretterait cette charitable dépense... Ah ! il est amer de plaisanter sur un pareil sujet !

On se sent le cœur malade à regarder l'horrible chaos de ce monde, sombre vallée de Josa-

phat, toute remplie des cadavres des âmes désolées de nos semblables ! Et, au lieu de cette voix divine, disant : *Que ces squelettes revivent !* rien que le croassement de vautours affamés, de corbeaux sinistres, répété par une bande bavarde de perroquets. On a appelé le poème de Dante le plus triste des livres, plein qu'il est du chagrin sublime d'une noble âme ; expression divine d'une douleur infinie, indicible, d'une implacable protestation contre ce monde ! Vraiment, j'ai acheté, il y a quelques jours, pour trois *pences*, un livre plus triste encore que celui de Dante, un pamphlet, celui de *Marcus*. J'espérais qu'il finirait par n'être qu'une plaisanterie ; non, il y a dans ce livre un sérieux glacial comme celui de la mort. Marcus n'est pas un *auteur-démon*, ainsi que l'éditeur chartiste le nomme ; Marcus est un bienfaiteur de l'humanité à sa manière. Du haut des doctrines de Bentham et de Malthus, il a, sous un ciel de fer, regardé fixement les misères de ce monde, et maintenant, d'une voix sourde, d'un ton rauque, mais positif, il recommande que tous les enfants des classes ouvrières, passé le troisième, soient asphyxiés. On amènerait les mères à y consentir ! On pourrait épargner trois enfants, deux et demi peut-être, car le calcul de Marcus n'est pas encore bien arrêté. On construirait de *beaux cimetières avec des colonnades et des vases de fleurs* ; là, des matrones infanticides viendraient, le soir, promener leurs rêveries, et songer par quel acte de patriotisme elles ont servi la société. Tel est le plan de Marcus, homme de logique, et de science plus triste que toute la poésie du Dante... Quel monde sans lumière et sans Dieu ! quel monde de guerre et de ravages de pareils pamphlets font apercevoir à la place de cette Angleterre, jadis surnommée la *Joyeuse* ! La doctrine de Malthus, celle du *laisser-faire*, n'ont-elles pas toutes deux fait leur temps ? et ne nous laisseront-elles pas, l'une et l'autre, maintenant qu'elles nous ont tout dit ? »

Joignons enfin à ceci l'analyse exacte de la brochure ; car elle mérite d'être connue ; elle montre à quel point la société pervertie dans ses effets peut pervertir aussi la pensée chez l'individu. Quoi qu'en dise M. Carlyle, il y a quelque chose de diabolique dans l'aplomb imperturbable, la raideur d'esprit avec laquelle Marcus suit son idée, dans l'éclat sinistre qui se mèle parfois au pédantisme sans pitié de ses arguments et de son savoir : c'est froid, c'est métallique, meurtrier comme une dague. Dans un sophiste, il y a de quoi faire un bourreau, plus, son professeur et son panégyriste. »

D Lettre d'Alexis François Rio à Carlyle (1841)

Source : Bibliothèque Jagellonienne de Cracovie, Collection Varnhagen, « Varnhagen 214, Rio »

Deux longues lettres inédites de Rio à Carlyle, annotées par ce dernier, se trouvent à la bibliothèque Jagellonienne de Cracovie (Collection Varnhagen, « Varnhagen 214, Rio »). La plus intéressante des deux, datée du 3 novembre 1841, est reproduite ici en langue originale anglaise. Les rapports de Carlyle et de Rio sont traités dans le deuxième chapitre, et plusieurs passages de la lettre ci-dessous y sont traduits et utilisés, notamment celui sur la question de la sauvagerie du peuple français.

« Viroflay near Versailles

November 3rd 41

My dear Carlyle,

Soon after my arrival in Brittany, it was my most earnest wish to have written to you a very long letter with an account of the delightful journey I was then making with my friend Montalembert through that most interesting country – but alas ! I had all the time my hand in a sling in consequence of an untoward accident which might have put an end to our excursions now and for evermore. We were most violently thrown on the pavement of Vannes by a juvenile driver, our heads were bruised, my wrist sprained and my hand cut in two or three places so as to make it impossible for me to use it for several weeks after. I was then quite overflowing with various subjects worthy of being mentioned to a man like you. I had been reading a second time Emerson's pregnant little volume whose intellectual pedigree will be traced up to you by all those who have read your works. I do therefore, to a certain extent, hold you responsible for some of his errors and will think myself justified in calling upon you for a solution on the many difficulties and the few contradictions which I have met with in his essays. He evidently entertains a great respect if not for the dogmas at least for the tendencies of christianity which he considers an invaluable blessing to mankind ; and he will not allow us to admire past ages more than the age in which we live. Surely if christianity has any truth in it, the age in which the greatest intellectual powers have aimed at its overthrow, must be called a dark one, to say the least of it. Emerson makes the same mistake in his beautiful chapter on art. There is no department of the human mind where the contradiction of the high and the low, the refined and

the vulgar is more easily settled. I should say *he is too Catholic*.

I wish you had been with us at the great pilgrimage of Sainte-Anne near Auray on the 26th of July ; particularly if you had left the neighbourhood of Paris a short time before. What a contrast between the ugly mean-looking though well-fed brutes of this over-civilised country, and the thin noble figures we saw piously kneeling or walking before us. The crowd amounted to nearly 10,000 and there was not one in a thousand that forgot in the pot-house the object of his pilgrimage. I have written somewhere in my journal some scraps of a conversation I had with you some years ago, in which you opposed to the saying of Demosthenus : *action, action and always action* the far superior saying : *faith, faith and always faith*.

I never had a better proof of it than on that day.

I am still busy about my book, working as hard as I can in the intervals of my head-aches which are as bad as ever.

I intend staying here at least one month longer. Pray be generous enough to forgive my long silence and let me know, were it but in a few words, how you and Mrs Carlyle are. Give her my kindest remembrances in which Mde Rio joins, and believe me, my dear Carlyle

Most affectionately yours

Rio »

Annotation de Carlyle à la fin de cette lettre (à l'intention du collectionneur Varnhagen) :

« M. Rio, a Breton Catholic gentleman, married and settled in Wales, the Welsh as he believes being properly Bretons, – or *vice versa*. A man of great zeal, and hearty sympathies ; a restless traveller, acquainted with Görres, with etc. etc. Author of *La Petite Chouanerie* & *L'Art Chrétien*. »

E Brouillons et épreuves de l'article inédit « French Republic » (1848)

Source : *Victoria and Albert Museum*, Collection Forster, F 48.E.17, folio 55 (brouillon), et F 48.E.18, folios 189 à 193 (épreuves corrigées à l'encre par Carlyle).

L'article est inédit dans son intégralité. Des extraits ont été publiés par Michael Goldberg dans son article « Prospects of the French Republic », Carlyle Studies Annual, *n° 4, 1983, pp.*

19-23.

1 Brouillons manuscrits de « French Republic »

Source : *Victoria and Albert Museum*, Collection Forster, F 48.E.17, Folios 55/1 à 55/5

Les passages soulignés sont mis en italiques, et les passages barrés mis en gras et entre crochets.

*Les mots indéchiffrables sont signalés par des mentions en italiques entre crochets (« [peu lisible] ») qui les suivent, ou remplacés par des étoiles (« * ») lorsqu'il est difficile d'émettre une hypothèse sur le sens des caractères.*

Folio 55/1

« *French Republic*

From the raging deluges of anarchy in which France was left **[sunk]** weltering, the other day, when its ruler took to his *coucou* and disappeared, there emerges, to the whole world's astonishment, the bodily eidolon of our old friend *République française* again ; a palpable fact, come back out of the realm of shadows : and, in these and the coming weeks, there goes on at the Hôtel-de-Ville of Paris, a business which all politicians and all mortals may contemplate with thoughts enough. On the stage of the world there enacts itself nowhere such a drama become real.

The reemergence of the old Republic took all of us by surprise. **[As a star of hope, seemingly the one star left, this remembrance rose on the French people, when all else had gone down in darkness].** It is strange what things do re-emerge ; how all things that have ever had a heroic vitality in them cling to the loyal memories of men. Kingship itself, after all the Louis fifteenths and Louis-Philippes, and other kings of shreds and patches, did not quite end in France till the other day. As a star of Hope, seemingly the one star left, arose remembrance of the old Republic, when all else had gone down in darkness. No wonder Frenchmen love their Republic, and would gladly see it back again : **[it is the chief heroism of the last hundred years]**, on the whole, the noblest feat the French nation ever achieved ; the world's chief heroism for the last two hundred years. Right proudly did the poor old Republic rise, and vindicate itself, by mira**[culous acts]** cles and unsurpassable acts of valour, against the united earth ; as having

a work to do under this sky, – the work at least of intelligibly indicating to Hypocrisies, and hollow Fictions of every figure, that their hour was come, that it would behove them now to pack their luggage, and march ! This work, too, the old Republic, with all its sins and shortcomings, the noise of which at once filled the world, effectually did : **[and]** so that he is but a deaf and purblind man, ever since, who does no know that falsities**, [and injustices]** and phantasms cannot prosper on this earth any more – and even Guizot and Louis-Philippe now know it again.

n not

inevitable Democracy, and with past

a practical spirit, in a temper

succeed in it by and by ! *[manuscrit très fragmenté]*

For the first few weeks, the course of this Pov^{e} Gov^{t} seems tolerably smooth. They will call a Parliament together ; collect, by universal voting and scrutinizing (sic), thro' primary and secondary assemblies, – as the old forms of the Constituent or the Convention will well and enable them, for all is by ballot, and the suffrage given to all men is or may be sincere, – a correct synopsis of what the mind and purpose of France, in this great emergency, really is. What follows next – is hidden in dark clouds. The most aut »

Folio 55/2, premier fragment

Ce fragment de brouillon déclassé était peut-être destiné à faire partie de l'article sur Louis-Philippe. Une ligne diagonale barre l'ensemble.

« Not from Below ! Alas, in his wide roamings thro' this world, – and few have had a wider ramble than this man, – he had failed to discover **[the secret of the world, after all]** that this universe as little was other than a huge Swindle. Supreme Swindler, – that meant, Sovereign Ruler. Poor Louis-Philippe, **[he had built together, cemented by his best mortar, bound by his strangest tie-beams, a sublime system]** his Spanish Marriages had prospered with him, to the disgust of all honourable hearts abroad and at home ; in his Spanish Marriages, he felt that he had achieved the topstone in the consolidation of his fortunes ; on the whole, he had truly built together a surprising system, **[bou]** cemented by his best mortar, and he »

Folio 55/2, second fragment

Il n'est pas exclu que ce second fragment ait pu aussi aussi faire partie du brouillon de l'article sur Louis-Philippe.

« success in such an attempt can this Provisional Government, or any Gov^{t} in France, henceforth, pretend to found itself. A very small success, the smallest perceptible success, will be approved ; how unlcomely [peu lisible] ! But no success at all, no attempt at all, will not be endurable longer. **[Louis]** Gov^{t} by corruption and chicane the mode of Louis Philippe, **[has]** and by every such mode, appears to have ended in France, **[let us hope, forever]** : all Gov^{ts}, even Gov^{ts} of Talkers, must make a life-and-death effort actually to do some portion of the work of governing there. A most Surely a blessed necessity in the first, what fate soever attend it. **[And not in France only, but in all other countries in this instance !]** And not to be limited to France only, but to extend itself by sure infallible influence into all countries we may hope

Neither, in spite of the ghost of Political Economy »

Folio 55/2, verso du premier fragment

« and with past recollections still lively in them, know well that this Republic is not **[lightly ***]** ***enly attacked.

Another circumstance greatly in favour of this new Republic is, that **[nobody]** no Frenchman now expects a *millenium* close in the rear of it, which in regard to the old Republic all Frenchmen did. A reign of Perfect Felicity to be produced by a Government of Talkers **[*** as universal suffrage]** is not now the problem with any sane man. The Republic is not required to be a miraculous, but only to be a practicable one. Enthusiastic hope is not there, to issue in immeasurable fierce disappointment : in no way is fanaticism, with its **[immeasurable]** passions, necessarily **[**** with it]** concerned here. To settle the « labour question, » or so much as begin to settle it : here is the *** and verily it is work enough : **[but it can at least be of which the Prov Gov^{t} already]** but it can at least be attempted in peace, with a practical »

Folio 55/2, verso du second fragment

« To involve such effort and **[agonies]** struggles, in short such *attainment* **[in fact**], of totally new habits and arrangements in matters social, as even the ghost of Political Economy has not

dreamt of. But, for the rest, who would not rejoice to see the present and future Gov^{t} of »

Folio 55/3, premier fragment

« All other countries we may hope. In spite of the ghost of Political Economy, and the sublime law of laissez-faire and supply and demand, do we believe the problem to be impossible, tho' we know it to be of difficulty great, enormous, and to involve such efforts and agonies, such attainment new habits and arrangements in matters social as even the ghost of Political Economy has not dreamt of. Who would not rejoice to see the Gov^{ts} of any great Nation reduced at *** [tears ?] to the necessity of with their whole soul trying this problem ? It begins to be surmised that without some progress towards solution of this problem no Nation can very much longer have a Gov^{t} The Gov^{ts} of all great and small Nations **[*** ***]**, will have to try it, - and also, with what diffe^{ts} souver, to succeed in it, by and by !

Folio 55/3, second fragment

« -entic **[universal]** purpose of universal France may prove to be impossible, as has happened, conspicuously enough, before now. We can only say, May it be wise, may it be possible with the given degree of wisdom ! From the heart the good citizens of all countries bid it godspeed. »

Folio 55/4, verso du premier fragment

« **[Europe]** : and the worst feature of a Republic in these ages is, that it has to be a *Government of Talkers* ; which, alas, as fatal experience is fact teaching some of us, means essentially a self-cancelling Gov^{t} , – a Gov^{t} that does *not* govern, but merely produces parliamentary eloquence. This is a sad feature ; and hitherto a plainly incurable one, – of which the cure as yet has not even been attempted, or practically contemplated.

Nevertheless, essentially there are Republics, even with this sad feature, that keep going for some time. We ourselves »

Folio 55/4, verso du second fragment

« That is verily the question ; – the solution of which will now be seen, and certainly with boundless interest by all people. Alas, of the horoscope of England itself »

Folio 55/5, recto

« a purblind man ever since who does not know that Humbugs cannot prosper in this Earth, – and even Guizot and Louis Philippe know it again.

How long the rep^{c} will last and what will be its fortune, let us not try to forecast. With our whole heart we say to it, Last as long as you can ! Republics are not a steady-going class of objects, especially new rep^{cs} in our thick-weltering Europe : nevertheless essentially there are Republics that keep going for some time ; – we ourselves are to most practical intents a Republic, or Government of Talkers and have subsisted as such for some years. A Rep^{c} surmounted by civil-lists, and various theatrical fringings, and inert heraldic supporters, animate and inanimate, inert all of them : – whether now a Rep^{c}, surmounted by a bit of red or tricolor burning **[(M. Lamartine says it shall be tricolor]** can subsist, without any fringings or inert heraldic supporters at all ? Alas ! our horoscope itself, to the thinking man, that looks a few years ahead, is frightful, what may that of this new F^{h} Republic at the Hôtel-de-Ville be ! For we English, moreover, are used to our Govt of Talkers ; are of quiet, even sluggish nature, capable of holding on by phantasms, generations after the substance has vanished ; – all which is much the reverse with our F^{h} neighb^{rs}.

One **[thing]** advantage this new Republic will have over its old mother : it will be allowed to try its trade in peace. We love to believe, in perfect peace. Democracy, it cannot henceforth be doubtful to the dullest man, is an inevitable universal fact. Democracy is rife in all corners of Europe. Europe is bristling with constitutions, all creatures are determined to have themselves rep^{d} in Par^{t} ; – and no country of Europe, not even Austria – Russia is too distant – is likely to have either the power or the inclination, to attack this rep^{c} from without. In England, above all, there is but one feeling toward France ; that of renewed admiration, gratitude, approval. Gratitude ; – for is not our struggle precisely theirs ? Certainly of all **[feelings]** events, the seemingly impossiblest to be excited among us w^{d} be that of **[any War with]** hostility to France for speculative objects. Our heart's sympathies are genuine and warm with Frenchmen. To go to

war with them because they are trying to cast out their **[Humbugs]** Hypocrites, Chimeras and Nightmares that press upon them**[: from end to end of England there is not such a thought in any heart]** the thought is far from all hearts : – nay rather, if the Csar or any other Friend of Darkness were (what need not be expected) to emerge with his Scythian myrmidons for the purpose of crushing down liberty in France ; – nearly the one *casus belli* we could imagine in England would be a war, not against France, but by the side of France ; a truly sacred war, in defence of France, and of her cause and ours ! From without there will be no violence to this Republic ; nay all nations, in **[spite]** presence of their own inevitable Democracy**[, know well that this]** »

Folio 55/5, verso

Il s'agit d'une page entière, barrée d'un trait vertical ; la ligne du haut, qui appartient à un paragraphe précédent, est coupée.

« *** *** *** the vulgar of men, *** ** *** ** *** them. *** ** ** * has *** had of them.

The world says, « why did he not die at his post ? » Truly his duty was to die then. Of all the soldiers in France L. P. was the most safely sworn to that land of order. By the most solemn art of which or -tion was capable he had been put then in that high place ; **[not to quit it]** the helm of the ship put into his hand, - not for

No, the deepest law of his position was to the contrary of this ; by inarticulate but ever-binding oath he was bound to have put himself at the head of whosoever would not follow him, and to have *****ded this wild insurrection, and to have let it know that he must die before *it* could be left to rule France and Paris. It was on that covenant that he **[accepted]** undertook rule. We would not bear hard on an old man, enfeebled probably by bodily disease and darkened by many chagrins : but certainly this last act of his *[inséré par au-dessus :* is not what was expected of him] can be characterised only as act of cowardice. Alas, his own **[heart did]** conscience, what he had of conscience, told him he was in the wrong. A man cannot volunteer to die for a cause that is unjust. A mere skilful gambler, when the police are upon him, finds his firm men [peu lisible] desert him. Here too, the old law of Wager of B** **ble still holds good ; and Heaven does favour the just. *[inséré par au-dessus :* ***ly the most uncertain, undecided of entities, if] A popular insurrection met by valour and determination is

miserable but not dangerous ; met by cowardice by indecision, which shows itself to have no sublime consciousness of right, it speedily becomes all-sudbuing.

——

And so the old Republic **** emerges ; and an entity which we thought safe – b***eg in the realm of shadows reemerges bodily in life- *** into the daylight ; astonishing all editors and be* *sons whatsoever. Reign of Fraternity, government by Public Talk, will try itself in the world once more. It is strange what things do reemerge, **[what]** now all things that have ever had a heroic vitality in them do *** long after they are dead and buried ! No wonder that in French loves his Republic, and would gladly see it back again : it is the most heroic feat any Nation has achieved. Proudly did the poor old Republics rise, **[in darkness in terror in obstruction]**, and in spite of the whole earth heading a week to do »

2 Epreuves corrigées

Source : *Victoria and Albert Museum*, Collection Forster, F 48.E.18, Folios 189/1 à 189/2

Ces épreuves corrigées sont reproduites en illustration au début de la section C du chapitre 3. Cette transcription tient compte des corrections de Carlyle effectuées à l'encre. Les passages supprimés sont mis entre [crochets]. Les mots réécrits par Carlyle sont en gras. Une note à l'encre a été inscrite par Forster en haut de l'épreuve : « Send me revise of this back with this proof as soon as ready ».

Notons que les corrections faites ici à l'encre par Carlyle ont donné lieu à d'autres épreuves, qui se trouvent dans le folio 193. Il s'agit très probablement des épreuves finales, que Forster renonce à publier au dernier moment. Je ne les ai pas reproduites ici car les corrections effectuées par Carlyle ci-dessous ont été suivies scrupuleusement.

Folio 189/1

« [Prospects of the] French Republic.

From the raging deluges of anarchy in which France was left weltering, on the day when its ruler took to his [coucou] **hackney cab** and disappeared, there emerges, to the whole world's astonishment, the [bodily eidolon] **figure** of our old friend République française again **!** A

palpable fact, come back out of the realm of shadows, **here it is once more** ; and in these and the coming weeks there goes on, at the Hotel de Ville of Paris, a business which all politicians and all mortals may contemplate with thoughts enough ! On the stage of the world there enacts itself nowhere such a drama become real.

[The re-emergence of the old Republic took all of us by surprise.] It is strange what things do re-emerge ; how all things that have ever had a heroic vitality in them cling to the loyal memories of men. Kingship itself, after all the Louis fifteenths and Louis-Philippes, and other kings of shreds and patches, **even this** did not quite end in France till the other day. As a star of hope, seemingly the one star left, arose remembrance of the old Republic, when all else had gone down in darkness**, among the French**. No wonder Frenchmen love their Republic, and would gladly see it back again : it is, on the whole, the noblest feat the French nation ever achieved ; **with all its sins, it is** the world's chief heroism for the last two hundred years. Right proudly did the poor old Republic rise, and vindicate itself, by miracles and unsurpassable acts of valour, against the united earth ; as having a work to do under this sky, – the work [at least] of intelligibly indicating to [H]**h**ypocrisies, and hollow [F]**f**ictions of every [figure] **sort**, that their hour ***was come***, that it would behove them [now to pack their luggage and march !] **to march and begone !** This work, too, the old Republic, with all its [sins] **sins** and shortcomings, the noise of which at once filled the world, effectually did : so that he is but a deaf and purblind man, ever since, who does no know that falsities and phantasms cannot prosper on this earth any more and even Guizot and Louis-Philippe now know it again. **What else could there be but the Republic ! That alone remained, with any loyalty due to it, in the mind of France.**

How long this new Republic will [endure] **last, how it will demean itself,** and what will be its fortune, let us not try to fore[cast]**tell**. With our whole heart we say to it, Last as long as you can ! Republics are not a steady-going class of objects, especially new Republics in our thick-weltering Europe : and the worst feature of a Republic in these ages is, that it has to be a Government of Talkers ; which, alas, means essentially a self-cancelling government, – a government that does not govern, but merely produces parliamentary eloquence. This is a sad feature ; and hitherto a plainly incurable one, – of which the cure as yet has not even been attempted, or practically contemplated **by the most Utopian reformer. Of perils and difficulties, it is very clear, the new Republic will have no lack.**

[Nevertheless, essentially there are Republics, even with this sad feature, that keep going for some time. We ourselves are to most practical intents a Republic or Government of Talkers and have subsisted as such for some years ; a Republic surmounted by civil-lists, and various theatrical fringings, and inert heraldic supporters, animate and inanimate, inert all of them : – whether now a Republic, surmounted by a bit of tricolor burning, can subsist without any fringings or inert heraldic supporters at all ? That is verily the question, the solution of which will now be seen, and certainly with boundless interest by all people. Alas ! if the horoscope of England itself, to the thinking man that looks even a few years ahead, is doubtful, what may that of this new French Republic at the Hotel de Ville be ? For we English, moreover, are used to our Government of talkers ; are of quiet, even sluggish nature, capable of holding on by phantasms, generations after the substance has vanished ; – all which is much the reverse with our French neighbours.]

Folio 189/2

One advantage [this new Republic] **it** will have over its old mother : it will be allowed to try its trade in peace. We love to believe, in perfect peace. Democracy, it cannot henceforth be doubtful to the dullest man, is an inevitable universal fact. Democracy is rife in all corners of Europe. Europe is bristling with constitutions. All creatures are determined to have themselves represented in [P]**p**arliament**, and try what a 'National Palaver', as Carlyle calls it, can do for them, – their need being really great !** [n]**N**o country of Europe, not even Austria – Russia is too distant – is likely to have the power, if [they] **it** had the inclination, to attack this Republic from without. In England, above all, there is but one feeling toward France ; that of renewed admiration, gratitude, approval. Gratitude ; – for is not our struggle precisely theirs ? Certainly, of all [events] **dispositions**, the seemingly impossiblest to be excited among us would be that of hostility to France [for speculative objects] **on such grounds**. Our heart's sympathies are genuine and warm with Frenchmen. To go to war with them because they [are trying] **also are struggling** to cast out the[ir hypocrites, chimeras, and nightmares] **intolerable nuisances** that press upon them : the thought is far from [all hearts] **us**. Nay rather, if the Csar or any other Friend of darkness were (what need not be expected) to emerge with his Scythian myrmidons for the purpose of [crushing down liberty] **such an enterprise** in France, – nearly the one *casus*

belli we could imagine in England would be a war, not against France, but by the side of France ; a truly sacred war, in defence of France, and of her cause and ours ! From without there will be no violence [to this Republic] ; nay all nations, in presence of their own inevitable democracy, and with past recollections still lively in them, know well that this [French] Republic is not a thing to be lightly [or suddenly] attacked.

Another circumstance greatly in favour of th[is]**e** new Republic is, that no Frenchman now expects a millennium close in the rear of it, which in regard to the old Republic all Frenchmen did. A reign of Perfect Felicity to be produced by a Government of Talkers is not now the problem with any sane man. The Republic is not required to be a miraculous, but only to be a practicable one. Enthusiastic hope is not there, to issue in [fierce] **frantic** disappointment. In no way is fanaticism, with its [innume]**immeasu**rable passions, necessarily concerned there. To settle the **«** labour question **»** can at least be attempted in peace, with a practical spirit ; in a temper of sane men, not of men driven mad and fighting for their existence.

For the first few weeks the course of this Provisional Government is tolerably smooth. They have called a parliament together ; and may be able to collect, by [universal voting and scrutinizing, through primary and secondary assemblies, – as the old forms of the Constituent or the Convention will well enable them, for all is by ballot, and the suffrage given to all men is or may be sincere, –] **such methods as they have,** a correct synopsis of what the mind and purpose of France, in this great emergency, really is. What follows next – is hidden in dark clouds. The most authentic purpose of universal France may prove to be impossible, as has happened, conspicuously enough, before now. We can only say, May it be wise, may it be possible with the given degree of wisdom ! [From the heart] **Heartily do** the good citizens of all countries bid it good-speed. »

F Lettres d'Emile Montégut à Carlyle (1858)

Source : NLS, MS. 1773.307

Emile Montégut, rédacteur de la *Revue des deux mondes*, écrivit ces lettres à Carlyle. David Sorensen – qui m'en a envoyé une version scannée, ce dont je lui suis très reconnaissante – les date de la fin du mois d'octobre 1858. Elles mettent en évidence le vif intérêt de Montégut pour

Carlyle, à une période où il n'était guère connu en France. Elles contiennent des informations sur les milieux journalistiques et littéraires en France à l'époque, et répondent par ailleurs à certaines questions que se pose Alan Carey Taylor dans *Carlyle, sa première fortune littéraire en France*[32].

1 Première lettre

« Mon cher Monsieur

J'ai bien tardé à répondre à votre lettre ; mais ce n'est pas moi qui suis le coupable ; c'est la nature comme disaient nos philosophes du dernier siècle : elle m'a mis dans un état pitoyable, et m'a appris dorénavant à connaître le prix de la santé. Depuis deux ans je vis à peine, et cependant je lutte contre le mal non par des soins et du repos, mais à force d'étourderie et grâce aux ressources qui se rencontrent dans les constitutions que la jeunesse n'a pas encore entièrement abandonné. Je traîne après moi une foule de désordres nerveux que connaissent bien les habitants de votre île, et que nos concitoyens qui en avaient toujours été exempts commencent beaucoup trop à connaître. Ce sont des douleurs crurales [?], des vertiges, des lassitudes, des toux bizarres, tout un arsenal insupportable de malaises. Bref je suis à la veille d'être paralysé, et cette perspective n'a rien qui charme mon esprit déjà fort affaibli. J'attends cependant avec patience l'avènement définitif de la maladie, ce qui ne saurait être long. Mais j'avoue que j'accepterais avec reconnaissance l'avènement de la fin suprême qui menace malheureusement de se faire attendre !

J'accepte avec reconnaissance l'offre que vous me faites de la nouvelle édition de vos œuvres. Elles sont de toutes les œuvres contemporaines celles que j'ai le plus lues. Je les lirai encore sous cette forme avec bonheur. Je me rappelle toujours le moment où je les ai lues pour la première fois, et le charme sous lequel me laissa cette lecture. Ce fut un grand surXXXX XXXX [surprim corda ?]. Il y a déjà bien longtemps de cela ; c'était au mois d'août 1844. Un heureux temps et qui ne reviendra plus.

Je vous prie de faire adresser ces livres chez MMr Lovel and Barthes[33], au nom de Mr

[32]Taylor n'avait pas trouvé les missives de Montégut à Carlyle et s'était donc limité à des suppositions : « Montégut a dû répondre à cette lettre [où Carlyle lui annonce la publication prochaine de *History of Friedrich II*] en demandant à Carlyle un exemplaire de son livre, car celui-ci lui écrivit le 15 octobre pour lui dire que la première édition était déjà épuisée, mais que l'on était en train d'en tirer une deuxième, et qu'il lui enverrait un exemplaire le plus tôt possible », Alan Carey Taylor, *Carlyle, sa première fortune littéraire en France, op. cit.*, p. 156

[33]Lovel et Barthes étaient deux journalistes écrivant pour la *Revue des deux mondes*.

Buloz qui est prévenu et qui me les transmettra. Je vous prie entretemps de m'envoyer lorsqu'il paraîtra un exemplaire de Frédéric II. C'est moi qui me rendrai compte s'il me reste encore des forces à cette époque.

Je vous promets de m'occuper dès que je le pourrai de la recherche des livres que vous m'indiquez. Quand aux livres que vous avez reçu de moi, ils ne me font nul besoin et vous pouvez les garder en toute propriété. Je voudrais qu'ils eussent plus de prix qu'ils n'en ont, afin qu'ils puissent rester près de vous comme un témoignage plus convenable de ma sympathie et de mon respect.

Adieu cher Monsieur mille amitiés à Lewes si par hasard vous le rencontrez. »

2 Seconde lettre

« Mon cher Monsieur,

Je trouve votre lettre à mon retour d'un voyage en Normandie où j'ai passé trois mois à la recherche d'un peu de loisirs et de santé. Le loisir je l'ai trouvé, quand à la santé elle se laisse encore désirer. J'espérais que les bains de mer dissiperaient radicalement des douleurs inexplicables, et en effet ils les ont suspendues, mais aussitôt que j'ai lavé les douleurs sont revenues. Ablator causa tollitur Effictus [?] me voilà malade comme devant.

Mon voyage est cause que je ne vous ai pas accusé réception de l'envoi de la nouvelle édition de vos œuvres. Les livres sont arrivés quelques jours avant mon départ ; j'ai reçu en tout 19 [13, 15 ?] volumes. Acceptez tous mes remerciements pour ce gracieux cadeau qui m'est précieux à plus d'un titre : comme vous m'aviez annoncé quelques semaines auparavant votre prochain voyage, je n'ai pas cru devoir vous accuser réception des livres à leur arrivée ; votre lettre m'arrive juste à point, car j'allais écrire à Londres à tout hasard pour vous prier de me faire adresser si cela est possible un exemplaire de Frédéric.

Parmi les exemplaires de mes essais que j'ai envoyé à Londres il y en avait un adressé à Lewes[34] et un à M. Pigott[35]. J'espère qu'ils sont tous arrivés à bon port. Nous ne recevons plus le Leader au bureau, j'ignore s'ils nous l'ont supprimé ou si on nous le retient à la poste, mais je ne l'ai plus et il paraît qu'en mon absence personne ne l'a vu. Je comprends bien tout le tracas

[34]Philosophe, critique, dramaturge, acteur et scientifique britannique, George Henry Lewes (1817-78) était également le rédacteur en chef du *Leader*, journal radical de gauche.

[35]Edward Pigott, propriétaire du journal le *Leader* (voir note précédente), en contrôlait également le contenu.

qu'a dû vous causer le Frédéric, mais malgré tout ce que vous dites, je suppose bien que ce sera malgré tout le meilleur livre que nous ayons sur ce sujet si intéressant et si insupportable, si original et si sec. J'espère en faire ma lecture le mois prochain, et en faire goûter les prémices [?] aux lecteurs de la Revue avant la fin de l'année si toutefois la maladie veut bien consentir à me flanquer la paix. Agréez cher Monsieur l'assurance de tous mes respects et veuillez recevoir de nouveau tous mes remerciements pour l'envoi de vos œuvres. Emile Montégut »

G Lettres inédites de Menton (1866-1867)

1 Lettre de Carlyle à son frère John, 25 Janvier 1867

Source : NLS, MS. 526, Folio 54

Le manuscrit a été retranscrit par mes soins (contrairement à d'autres lettres de la période, elle ne se trouvait pas dactylographiée en MS 619). Certaines précisions sont apportées entre crochets lorsque c'est nécessaire ; par exemple, les mots dont le déchiffrage est incertain sont suivis de la mention [peu lisible]. Les étoiles (*) remplacent ceux sur lesquels il est difficile d'émettre une hypothèse. Des passages de cette lettre ont été publiés dans New Letters of Thomas Carlyle[36] *: ils sont signalés entre crochets gras.*

« Mentone, 25 January 1867

[My dear Brother**]**,

I rec^{d} [received] Jean's letter and yours yesterday morn^{g} [morning], – thanks to both of you. As it was Jean that mainly wrote, both on this and the former occas^{n}[occasion, and y^{r} [your] contribution both times was exceedingly minute, I tho^{t} [thought] of addressing this Note to her : but I let it stand by the old rule, in hopes of better, me as *** [peu lisible] some other time ; – indeed it is of small moment to whom it be addressed. Considering my capabilities and known inclinat^{n}[inclination], I cannot be considered remiss in writing ; there are at this moment in London or on the road two letters to James (which I understand him always to *forward*), to wh^{h} [which] there is yet no ans^{r}[answer]. Indeed I have taken lately to paying off old scores in that kind ; and for the last 3 days have done almost nothing (being *out* of a « Task », since Sat^{y} [Saturday] last) but with letters ; of very helpless [le mot pourrait être « ruthless »] kind, and *not*

[36] *New Letters of Thomas Carlyle, op. cit.*, vol. 2, pp. 241-243

of a voluntary : after this, there remains but one to Emerson ; and then I hope to discover some new and more remunerative quiet « Task » ag^{n} [again]. Ah me ! – –

[Things continue all well, and as it even [sic], at *their* best, with me here. I sleep habitually like a common human creature (a tendency to *sit* too late, but I am seldom after 1 a.m.) ; I gen^{lly} [generally] get a fair nap withal before dinner, wh^{h} [which] is much suitable than after ; and in short have no reason to complain ab^{t} [about] sleep.**]** My bed is a little French crotchet of a thing, with paltry mosquito curtains (wh^{h} [which] I stuff away as much as possible, & w^{d} [would] gladly *burn* were they my own) ; but it is very warm & easy (thanks to a thick English *mattrass* [sic] above the *iron-spring* concern, & 2 new blankets under the fluffy *quilt* they have, in *Jean's* kind, very good that too as finish) : and **[**nowhere in the world was I so quiet. For you must know, my two rooms, bed & sitting, are in a separate house « pavill^{n} » [« pavillon »] so-called, one half of it *mine*, the other a place for fire-wood & with only a Butler's *bed* & a small guest's bed ; nothing of wh^{h} [which] do I ever hear of ; but live serene in my two airy & jaunty little rooms, high, newish, with big windows, commanding the finest silent prospect, on *both* sides, – and such a thorough draught, on being opened ; as permits the finest smoking (had my new pipes only arrived ; wh^{h} [which] they haven't !). This is the « *Pavillon Madonna* », so-called, standing hill-ward and garden-ward, connected with *villa* Madonna by a smooth-plastered parapeted terrace, *first-floor* high, perhaps ab^{t} [about] 40 paces in all**]**, – to which I have no object^{n}, except that it is shaped like a *joiner's-square*, dangerous for the *** [peu lisible] in night-time, and also has 3 blue *steps* [? peu lisible] at one part, requiring still stricter caut^{n} [caution], of investigat^{n} [investigation] by y^{r} [your] stick before venturing. Villa & Pavillon don't quite suit, you see ; but have been bro^{t} [brought] together by recent contrivance : Villa, I believe, was not long since a *convent* (of which the Chapel, still free for use, & accessible from a Country road that passes close, is directly under Villa *drawing-room*, and the big old Bell is still visibly attached to an outside corner of the same : Bell wh^{h} [which] I almost sup [peu lisible] upon daily is tied into perfect dumbness ; Chapel, with^{t} [without] even a *bambino* or candle-end in it, but with some broken wood & lumber flung in, seems to have seen its finis [? peu lisible] as a « Chapel » : indeed the whole Property, Villa, gardens, wood &c a good way up the Hill, belongs to – the pres^{t} [present] *Mayor of Folkestone* ; who bo^{t} [bought] it from the paltry little Duke of Monaco, some years ago, for £50 ; and c^{d} [could] now, I suppose, get

something like £5,000, if it w^{d} [would] do him any good ! « I've filthy gritty hallions 'at tay are' ! » as the creature Dugal said – – « Villa Madonna (or *de Madonna*) », you perceive, is the name of our mans^{n}[mansion] ; but for Post-Office things, « Dow^{n} [Down ? Dowager ?] Lady A^{n}[Ashburton] » is fairly better ; therefore please stick by that.

[I will say nothing of Mentone Town or Neighbour^{d}[Neighbourhood] : you will figure us as situated along the fine shingly sea-beach, at the safe and sheltered bottom of an *alcove* (properly 2 alcoves) in the beautiful outskirt and finis of the Maritime Alps, with the wild ragged peaks visible as if almost at arm's-length, tho' six miles along, so pure is the air and the light ; their bare savage tops, and their ample multiform green *petticoats* (of olive-orange &c) are certainly the scariest, strangest & most *picturesque* bit of Earth I ever set eyes on : really quite a kind of pleasure to me, in the bright morning sun when I first sally out to record heat ! For the peaks are in number manifold ; in shape, posture, aspect, perilous, audaciously graceful ; & in the brightest sunshine, or oftener in sunshine & shadow mixed, wh^{h} [which] is still fierce. Nay with a sky *grey*, and with the white mists climbing ab^{t} [about] among them, like hoods, like neckcloths and scarves, – I like right well to look at them, – to walk among them ; as I have done on such a day ; so silent are they, so mysterious and mournful, with perhaps some Convent bell jangling out of the unknown distance for a minute or two ; awakening tho^{ts} [thoughts] beyond this world ! – up [peu lisible] the ravines is generally some, roughly paved *Ass-path*, sole *highway* to the Hill Villages [« Villagers » ne serait pas impossible] ; there I pretty often go, and w^{d} [would] go oftener, were my limbs & feet better : in bad weather, I prefer the carriage road (excell^{t} [excellent] highway, from Nice to Genoa, blasted out & macadamed by Napol^{n} I [Napoleon I]), part of wh^{h} [which] maybe made to alternate with « *Promenades* » & struts [peu lisible] by the sea-shore. « Bad weather », I said, but meant merely *rain* (of wh^{h} [which], after long & ruinous drought, there has been much more than usual at this season)**]** ; and but don't at all dislike that, – except only the *mud* of it, & the bother while it lasts. For my *gutta-perchas*, wh^{h} [which] alone can deal with it, have rather gone *awry* ; – and one of my principal small griefs is that of an unreasonably *mutinous* little toe, chiefly provoked thereby : not a very weighty grievance, you will say ! Today, since breakfast, when there was an interval, it is ag^{n} [again] raining « calm and mighty » (in the style I have heard you describe) ; but it is of warm temperature, & will possibly cease ab^{t} [about] 4 or 5 p.m. Or if not, I have mackintosh, uneasy *perchas*, and hat. **[**Better

« climate », in fine, I think I c^{d} [could] not have found anywhere : – in strange contrast to what poor *you* are suffering just now ! – – I must now finish : I have shown you a most helpless kind of *map* ; wh^{h} [which] if you arm yourself with your powerfullest spectacles & patience, and call in all the neighb^{rs} [neighbours] with d^{o} [ditto], may perhaps help you some little in regard to our topographies ; of wh^{h} [which] I have surely *said* enough & more. Of the people, properly *none* of wh^{h}[which] are much interesting I may speak by some other chance. At present I must say adieu**]**. (will Jean inclose, in next letter, a small *needle* and some black thread : her hemming on my black trousers, has slightly given way ; & I c^{d} [could] mend it in a minute with that apparatus !)

[Blessings to you all

T. Carlyle**]** »

2 Lettre de Carlyle à son frère John, 9 février 1867

Source : NLS, MS. 526, Folio 55

Cette lettre, qui comporte certes quelques passages peu lisibles, donne un aperçu des préoccupations de Carlyle vieillissant. Ainsi, il arrive, aussi décevant que cela puisse paraître, que ses préoccupations pour sa santé (et celle de son orteil) supplantent ses réflexions sur la France. Des passages de cette lettre ont été publiés dans New Letters of Thomas Carlyle[37] *: ils sont signalés entre crochets gras.*

« **[**Mentone, 9 February 1869

My dear Brother**]**,

I fully designed to write yesterday ; but was interrupted by the trifles too common here ; wherefrom I have taken it up today the first thing, and will put it beyond the reach of such accid^{ts}. **[**Your letter, which was very kind and affectionate, did me a great deal of good, on its arrival the morning before yesterday (Thursday morning). I observe that when you *fill* your sheet, your letters are far more agreeable, even in the separate parts of them. If there be even no news, as happily there cannot be much from your still locality so long as all (by Heaven's mercy) continues well, yet the very effort to be liberal in quantity necessitates more reflexion, and the tone of your feeling at last comes out, which to a solitary heart is the best result of all**]**.

[37] *New Letters of Thomas Carlyle*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 243-245

For above a fortnight past, till some 3 days ago, I have been, owing to mere insignificancies, of my own poor bringing into **** [peu lisible, ressemble à « lilay »], been a good deal bothered, and annoyed in the way of sleeping and all that depends on it ; & in my gloomy moods have felt often enough, very lonesome, forsaken, and of little use farther in the world. – I am again got back to my usual state or above it ; and the matter, which you may have heard of thro' James, was n [never] of moment : but I had better tell you of it outright, that it may not get into any of your fancies of these lilay tricks.

The fountain of all (or at least the visible fountain) was that contemptible *corn* on the little toe, which is already known to you ! I know not what sh^{d} have hurt it here ; I had my old Chelsea shoes, *gutta-purchas* especially, which did tolerably well there ; and, except finding my stockings all in a rather feeble state of *darning*, and no clear method of ordering anybody to darn them *truly*, I had nothing to complain of in the matter of stocking [shoeing ?]. So it was, however, the right little *toe* (sorrow on him, with his two corns, a *hard* always actual, and a *soft* always potential) got into sorrow & irritation ; which I [it ?], too stoically, ignored ; forcing him to *his* insignificant duty, regardless of complaints : upon which he rebelled utterly ; took to pricking, twinging, when I went to bed ; and fairly forbade sleep, or next to altogether forbade. This was the prologue to you guess all what. For about 10 nights I was up in the short hours, smoking, sorrowfully stumbling about ; discovered, in the early morning, innumerable small *noises* (nothing ever was so quiet as here, till about 7 $\frac{1}{2}$ a.m. when gardeners &c &c begin to stagger about, and break the sacred silence by their *patois* gruntings [greetings ?] and the like, – much unconscious of the pangs they are causing !) – and was in effect, at once ashamed of myself, and obliged to be very contemptibly watched. Everybody was as kind to me as possible, especially the poor Lady was in daily despair, – insisted on a Dr Frank, Ld Brownlow's Dr, and a very loyal and clever kind of man, coming to see me ; who at once prescribed *iodine* for the toe, and at once put an end to the *pricking* of it, and taught me that a little coat of that kind of *brown paint* (tincture of iodine put on with a camel's-hair pencil) would at any time end it. This was one of the many careful *corn*-prescriptions of Dr Frank ; this one proved truly valuable, & I will keep this in mind : the rest, after bothering over a week, I wholly dismissed as inexecutable in given circumstances ; and took to my own methods with that old devil of a toe. Cut out, namely, a beautiful oval hole in one of those old gutta-percha shoes ; & set all the others

(including a new Italian pair, of fine soft leather, but too strait in that sore heart [heat ?], in spite of my prayers) resolutely aside ; got a *corn-plaster* from James's *et*er [peu lisible], and am now wearing it with success : – could I have got *a shoemaker to hang* on the highest gallows in Europe, with this inscription, « For incessantly tormenting his fellow-men ! » it would have completed the recipe ! In short the *corn* was silenced, or reduced to terms : – but not a bit more would the *sleep* come back. I then « re-entered into myself », as the French say ; found that I had too long neglected my *hepatic* and adjoining concerns ; humbled myself, acknowledged that perhaps the corn was a *blessing* and admonition : - in a word, finished off, 4 days ago, a decisive bout of *blue-pill and castor* (which had been infinitely *needed*) ; have had, in consequence, 4 nights of fair sleep ; and fancy that my « foot is on the fog » ag^{n}, or even that I am better than ever. Isn't this a beautiful little *epic*, fit to be called an *Iliad of Corns* ? We will let it end *here*. – And don't bother ******* [yourself ?] thinking I am *worse* than formerly ; for beyond doubt I am *not*, but better if anything.

[I continue to like this place as well as ever ; and am getting more adjusted into my circ^{s}[circumstances], and abler to make the most of what capabilities there are. I try to of « work » a little daily, that is, have paper before me, tho' it is flattery to call it by any name betokening *labour* or *result* : but the process or attempt does something to still me, and I do not neglect it : till 2, I am (theoretically, and indeed *practically* for most part) invisible here**]**. In my late *dietetic* [peu lisible] ****** [temper ?], I have substituted tea for coffee ; make excell^{t} tea always, out of the crazy and crank [cruel ?] machinery ; and find it much faster than the coffee, wh^{h} c^{d} **** **** above the character of tolerable with contempt. I am thinking to give up my morning egg [peu lisible] too, as there is always the cup of fair [peu lisible] *potage* at 2 p.m. before going out. Dinner is at 7 ; but I believe, I shall never reconcile my poor digestive-apparatus to that hour. **[**Another duty rigorous upon me is that of walking ab^{t} 2 hours : we have a dashing carriage & pair, with plenty of confused swift-driving (when I care to accompany) ; but how^{r} much of that there have been, I always make it set *me* down, 4 miles or so from home at least**]**. Jean's *thick cape* does excell^{t} service in the carriage ; I always leave it there ; and put an excell^{t} Shetland Comforter in my pocket (weight hardly two or 3 ounces), wh^{h} is effectual plentifully if ****il [peu lisible] overtake me. Jean *** [peu lisible] can tell poor Symington this, i.e. tell his wife, for it was she that wove said comforter, and I hardly used used it before. **[**These two duties, that of writing

something and that of walking 4 miles (by *myself* in preference), I reckon to embrace all the strict requirements of my poor day : the rest comes as it can**]** ; and the only thing constant is the effort to shirk being *bored*, – to shirk so far as possible, for a large allowance of that is not to be avoided anywhere ; at Chelsea latterly, it was fast becoming far too large ! – **[**Everybody is kind to me, nothing can exceed the industry ; patience, and continual contrivance of my hospitable Lady A. ; and she really has a great deal of sense and substant^{l} [substantial] veracity of mind, – tho' so full of impulses, sudden resolut^{ns}, and living so in an element of « float » as poor Wull Brown called it ! She made dinner-parties at first, one or two ; but finding me incurably abhorrent of these, generously gave it up. We usually dine quite alone, talk not a *burden* to me ; and wind up with a bit of reading – generally it is *Friedrich* that she prefers to read, as the bad best**]** ; her progress thro' the Book has never quite ceased since it was first published, but it seems as if it w^{d} never *end* either ! In******* [Informally, Infamously ?] she has been in the *Vita Nuova* [sic] almost ever since ** [of ?] *Dante* came, but now she is afloat in the *Inferno* ag^{n}, & was speaking two days ago of what a help *you* yielded her. Almost impulsive, uncert^{n} lqdy ; performance differing much from programme now & then ! – **[**She talked the other day of your good old « Lady Clare in the Isle of Wight » being dead ; but c^{d} not tell me when she had read it or heard it : – is the fact so or not ?

The weather here is supremely good : better not only far than any *Feb^{y}* weather, ever imagined by me ; but I almost think than any weather I c^{d} ever imagine, or at least experience, for any season : sun *strong* as you can stand, or almost stronger ; but the air brisk and bracing ; pure as ether all the elements round you. I have thrown off my *duvet* quilt ; two blankets (1 *pair*) abound^{ly} enough ; with the *air* of an open window not far off.

The people are civil, polite, but as *idle* as any set of Ital^{n}-English can well be : a people avoidable altog^{r} ; or merely salutable with the hat in passing. The good souls, but the very poor ! – Our Ld Brownlow, or rather his mother, the Lady Marion Alford, a really great kind of lady, lives a 30 minutes walking from us : their house is almost the only one Lady A. calls much at, or I call at all. They are splendid people, very ; The poor Lord B. a most interesting creature, age 26, « revenue above £ 100,000 », – and knows quietly, as his poor mother does more visibly, that he is fast dying of hereditary lungs. – I have to go and dine there, perhaps once a week ; but it does me no ill : a thing of supreme elegance too, fine people in the House ; and all of

these are clever in their way, – wh^{h} indeed is not *my* way ! – But surely I sh^{d} end now : when will you write me so long a letter, I wonder ? Write something soon. « The Box is to be here on Tuesday » : – humph ! *Reed*-pipes still hold out. Love to Jean and everybody. T. Carlyle**]** »

3 Lettre de Carlyle à son frère John, 13 mars 1867

Source : NLS, MS. 1763, pp. 290-291

Cette lettre montre que Carlyle a sans doute pu voir Nice et Avignon lors du voyage assez éprouvant qui le ramène de Menton à Paris. Elle suggère aussi que la longueur du trajet était conséquente en termes de temps et d'énergie : Carlyle a donc dû être assez motivé par ce séjour en France. Il convient cependant de garder à l'esprit qu'il s'agit davantage de séjourner avec Lady Ashburton que de rencontrer les autochtones ; Menton et la Côte d'Azur ne représenteraient peut-être pas tant la France qu'un endroit à la mode – presque sans nationalité – prisé des Victoriens.

« Mentone (Wednday) 13 March, 1867 –

My dear Brother,

By your thereon letters which came in succession from Dumfries, I infer that you got to Edinburgh last week (whither accordingly I wrote 3 days ago) ; and that probably, the day after tomorrow, you will make for Chelsea, arrive there that night ; and be found there, and rather wearied on Saturday morning, when this reaches you. So far all will be well on that side ! –

My purpose stands to bend for home immediately, in fact to start by the Express from Nice tomorrow at 3.20 p.m. ; – but for the rest, everything round me is fallen into inextricable jumble ; chiefly by waiting for that « Dr Frank », who did arrive in town last night, but in spite of repeated messages has never shown face here yet, but keeps me waiting till the Post-hour is in danger of passing ; – and who indeed I begin to suspect has nothing comfortable to tell me ; his Butler Tweeding with luggage and sewing-maid arrangements being probably obliged to go by train and methods which would never suit me ! Foolish fellow, I am perfectly ready for that form of the adventure, and can go perfectly on my own footing, since need is : him I merely wanted to ask a few questions about hôtels in Paris etc, and to take honourable leave of. Pooh, pooh, pooh !

Here at this point is Frank in person, as large as life ; and tells me that « Tweedie » [peu

lisible] is *discharged* of his maids and burdens ; and is ready and eager, *he* Tweedie, to take charge of me, and carry me triumphantly thro', in what manner *I* like ! One of the best *« couriers »* too, Frank tells me ; and a thoroughly safe, obedient, punctual and respectable man. Very well, very well ; much better than the *other* way !

We drive off to Nice, then, in Lady Ashburton's carriage, which is at Command ; T. and I are there, and start in the express, tomorrow Thursday at 3.20 p. m. – stop that night at Avignon 12.49 (a.m. i.e. nearly 1 a.m. hotel said to be *good*) ; see Avignon : have, so far abd can make out about 2 p.m. (of *Friday*), am at Lyon about 7 p.m., – and in 12 hours more (if we chose to make no farther stops) are at Paris, 6.55 Saturday morning ; *can* go on in about an hour (i.e. I can, though Tweedie has to stay a day there), but will probably stop the night at least, - & not arrive till Sunday by one of the two *Boulogne* trains. Frank tells me the Calais railway is all jumbled to pieces at present, by the fasts and the luxury lumber of the Exhibition Luggages ; so that everybody ought to Take Boulogne & Folkestone for route. Wish us well on our journey : – this is all I can say ; but perhaps (at least if there occur any delay) I shall try to scribble a line by the road. – Tweedie, it seems, knows one of the *stillest* hôtels in Paris ; but is not yet here to give me the name of it, or I would send it you. *Wait* patiently that is the best.

If you are *not* come to Chelsea, Mrs Warren is to open this. If you are, tell her what is needful. And Heaven send us all a *safe* meeting soon ! –

James will probably be over on Sunday ? I am overwhelmed in [be..n *illegible*] (all the more, as *confusion* here is grown soon confounded today !) – – The Lady Ashburton is joyously hosting on between Florence & Rome ; her little Girl is left *here* (under charge of 2 Miss Ogles, below the mark !) and « sends a telegram every morning », tho' we' don't get any. Adieu dear Brother : a safe meeting to us soon.

Your ever affectionate T. Carlyle »

H Lettres inédites sur la guerre franco-prussienne, 1870

Ces cinq lettres de 1870, utilisées essentiellement dans le chapitre 4, section C, sont inédites, à l'exception d'un court extrait de la seconde, cité par J. A. Froude dans sa biographie de Carlyle (la partie citée par Froude apparaît ici entre crochets, et elle est suivie d'une note de bas de page donnant la référence exacte). De même, une partie de la quatrième lettre (mise entre crochets)

a été publiée dans *New Letters of Thomas Carlyle*[38].

J'ai pu consulter ces documents à la National Library of Scotland en juillet 2002. J'ai été aidée dans mon travail de transcription par des copies dactylographiées (MS. 619) très exactes des lettres originales (MS. 527). Les passages soulignés dans le texte original sont en italiques ici. Ces lettres devraient paraître dans *The Collected Letters of Thomas and Jane Welsh Carlyle* dans une dizaine d'années environ, accompagnées de notes explicatives. Ce sont les références à la France qui importent ici et qui seront brièvement commentées.

1 Lettre de Carlyle à son frère John, 28 octobre 1870

Source : NLS, MS. 527, Folio 29

La lettre est écrite de la main de la nièce de Carlyle, Mary Aitken, qui lui servait de secrétaire à l'époque. La signature est coupée. Carlyle mentionne ici la lettre du Baron d'Eichthal qui l'a peut-être incité à écrire sa lettre au Times *« On the Latter Stage of the French-German War »*.

« 5 Cheyne Row, Chelsea,

28 October, 1870.

Dear Brother,

Late last night came the enclosed Letter from one whom you knew well, and will be interested to hear of at first hand again. Poor fellow, his helpless English, his eager strong feelings go quite into my heart and awaken many sad, beautifully sad and tender recollections of what will return no more. His 183*4* I think must be an error for 1835 or '6 : tell me if he is not the D'Eichtal whom Ann Cook used to introduce by the name of *'Dushty*' ? Ah me, ah me !

Pray answer him, after good study, and in the very kindest terms you can. Tell him all that you think can be interesting to him about me, and what has come to me and gone from me ; to yourself also he will be a pathetic phenomenon. If my right hand were still my own I would send him a line direct. - Poor good soul, do you think that blotch over the mention of his only Son 'near of Paris' is the stain of a tear or not. It has repeated itself twice in the folds of the Letter, and you have it as we had it. Not a word more ; I have had six Proofs to correct, and am tired and belated.

[38] *New Letters of Thomas Carlyle, op. cit.*, vol. 2, pp. 272-273

Yours ever »

2 Lettre de Carlyle à son frère John, 12 novembre 1870

Source : NLS, MS. 527, Folio 30

Cette lettre présente un intérêt particulier : elle est écrite alors que Carlyle achève la lettre au Times *« On the Latter Stage of the French-German War ». Il évoque les motifs qui l'ont poussé à écrire, ainsi que les difficultés rencontrées, notamment à cause de son incapacité à manier la plume. C'est sa nièce qui a écrit l'article sous sa dictée, même si la main droite de Carlyle est suffisamment remise pour écrire la lettre suivante. Le second paragraphe est particulièrement révélateur : Carlyle, s'il n'est pas entièrement satisfait de son texte, estime tout de même que celui-ci est le reflet exact de ses convictions.*

« 5 Cheyne Row, Chelsea,

12 November, 1870.

My dear Brother,

Thanks for your several Notes, punctually sent me as if there had been no deficiency of answer on my part. I return poor Alick's Letter : his response to your gift is of rugged type ; but honourably well meant, indeed does him credit, poor fellow, and you must not be checked by it in any future generosities to him or his. Far otherwise ! His word about the poor Child's death, 'Dinna haud your puir wee boy's hands', is pungently affecting. *Sunt lachrymae rerum*. - D'Eichtal's Letter I also return. Poor good *Dushty*, laden with many recollections, many sorrows and anxieties, was really interesting to me. If you ever again do want a real German Tour, it is evident, München would be the place for you. I also enclose a Letter from Emerson ; which you will return.

[Poor Mary and I have had a terrible ten days, - properly a Much Ado about Nothing. It concerned only that projected Letter to the Newspapers about Germany ; with a *right* hand valid, and nerves in order, I might have done the Letter in a day ; but, with nerves all the contrary and *no* right hand of my own, it was all different. Poor Mary had endless patience, endless assiduity, wrote like a little fairy, sharp as a needle, and all that could be expected of her, when it came to writing ; and before that, there was such hauling down of old forgotten books, *Köhlers, Büschings Reichshistories, Biographies* etc. etc. in all which my little Helpmate was nimble and

unwearied. A terrible hurly-burly, worsened too by interruptions very provoking now and then. In fine we have got the Letter done, and fairly sent away last night to *The Times* where it will probably appear next week. I do not reckon it a good Letter ; but it expresses, in a probably *too* emphatic way, what my convictions are ; and is a clearance to my own conscience in that matter, whether it do good or not, whether it *be* good or not[39].] I expect it may be considerably an astonishment to many half and half people, lamenters for the French ; but am myself on any terms, right thankful to have done with it, and there an end. Of course I will take care that you see it, if you yourself don't take care. It cannot come before Tuesday or Wednesday next of *Times* ; and, withal, it is possible the able Editor there may refuse it, tho' I think that not likely ; and in such case, I shall have to select some other able Gentleman. Sterlings Lecture, so soon as I had time to read it, which was only this morning, turns out to be extremely good, clear, flowing and decisive. If you happen to see him anywhere, you can tell him so.

Jeans account of the Harding matter, taken in conjunction with Liverpool Jim's elucidations, which Mary gives me, has acquired a certain sad air of likelihood and reminds me uneasily of Chapman's flaxid style of promising and undertaking. I have not seen him in these last ten days ; but probably shall next week. By a little Note of Forster's which Mary will enclose if she can find it, you will see that the negociation is not yet extinct ; nor shall it quite go out till I see it hopeless.

For above a week past we have had fogs, some of them of the blackest ever known to me, - very cold dismal dark and depressing. Happily a light East wind has sprung up, with authentic hoar frost and winter cold, two days ago ; and we have now the sun authentically shining, and one of the brightest winter days. - I always forgot to tell you of the great good I have got of those yellow French shoes. I had heels put on them and walk on those sleek pavements with them morning and evening, - with many silent thanks to Vichy and you[40].

Adieu, dear Brother, there must not be too much of this babble ; and many things lie waiting for me of which this was but the *first*. Thank Jean very much for her two letters ; and don't discourage her to write what she likes to me.

With love to all of you,

[39]Ce passage entre crochets est cité par James Anthony Froude dans *Thomas Carlyle, a History of his Life in London 1834-1881* (*op. cit.*, II, 404).

[40]John Carlyle avait effectué un séjour à Vichy peu de temps auparavant, et ramené ces chaussures à son frère Thomas.

Ever your affectionate,

T. CARLYLE. »

3 Lettre de Carlyle à son frère John, 16 novembre 1870

Source : NLS, MS. 527, Folio 31

Le début de cette lettre indique que Carlyle, bien qu'ironique, n'était pas mécontent de sa lettre au Times. *Le fait qu'il ne se livre pas à des considérations idéologiques sur le sujet suggère qu'il avait eu l'occasion de converser avec son frère à ce propos, et qu'ils étaient entièrement d'accord. Carlyle évoque également des problèmes d'insomnie à la fin, liés à son intervention au sujet du conflit franco-allemand.*

« 5 Cheyne Row, Chelsea,

16 November, 1870.

My dear Brother,

You will find that immortal Letter to *The Times* in tomorrow's (Thursday's) Number. We received yesterday the Proof Slips, - not much misprinted (*points*, capitals etc. considerably jumbled, but hardly above one real *error*). The Proofs were sent away by the 5 p.m. post ; and this morning Delaine's 3 Slips, which I had requested, were punctually delivered ; - and so an *end* put to this unexpectedly extensive, and altogether paltry, botheration. No, not quite an end yet ! On view of the Slips, I thought the *Letter* itself had appeared in *The Times* of this morning ; and sent out for a Copy on your behalf ; - Copy came ; but there is nothing of the Letter there ! Letter could not appear till tomorrow it would seem ? Well, by way of *making* an *end*, I do now enclose to you one of my 3 copies of the thing (which you need not destroy) ; - said Copy you can at once read, and the *Newspaper* N°. in question, if you care for it to send to Alick or the like, can be found, I suppose, in some neighbouring Shop. Enough on that thrice-beggarly concern, - enough and ten times more than enough. - -

Has Harding's Letter actually come to you ? I doubt, not yet ; but it appears to me, there is good ground for actually expecting it soon. Frederick Chapman, on Monday last, without waiting till I put any question to him, volunteered to assure me that 'Harding, who had just left him, meant to write, or perhaps even had written, that very night ; appointing John's time of coming ; not till after Xmas,' etc.etc. In short, if the matter is not still essentially certain,

Frederick Chapman is not only ‘flaccid’ but altogether *made* of gas ; and that I really do not suppose him to be.

Adieu, dear Brother, I am partly out of sleep ; *agitated* in nerves (dreadfully easy to agitate, poor soul !) with those *Times* botherations etc. etc ; and ought to go out, and profit by the nice frosty sunshine there is.

With kind Love to all.

Ever your affectionate,

T. CARLYLE. »

4 Lettre de Carlyle à son frère John, 28 novembre 1870

Source : NLS, MS. 527, Folio 32

La lettre est écrite de la main de Carlyle mais n’est pas signée. Carlyle évoque notamment la réception de son article « On the Latter Stage of the French-German War » et les nombreuses lettres qu’il a reçues à ce propos.

« 5 Cheyne Row, Chelsea,

28 November 1870.

[My dear Brother],

Before our last post go I must send you a little word though our stock of news is intrinsically small. *Dushty’s* Letter came on Thursday afternoon when I was out. I did not get it read till after dinner ; rather an indistinct kind of *Dushty* to me, though an affectionate and honest, - dwelling a good deal on the Newspaper rumours and clamours. Stirlings Letter to *The Times* I did not see or hear of ; send me a copy if you have one and I will return it after reading. His Pamphlet-Lecture on *The Two Napoleons* came to us in that shape (a yellow little Pamphlet price 6d.) above a week ago ; and indeed I had already laid by a copy of the thing in slips.

[We have had quite a daily jumble of Letters all week on that German-French Affair, - making truly a much ado about nothing ; for none of these missives throws any new light whatever on the matter] and I, for one, am heartily wearied of the process ; every day I hope it has ceased ; but on the morrow it begins again. ‘Noisy inanity’ that is not a pleasant element to live in ; but by the nature of the case it must, and will, sink to zero very soon. This morning, for example, I had no Letters but one, - evidently from a raving madman ; indeed one of the strangest Letters

(adoring or otherwise) that I ever received. For your medical, philological and philosophical study, you get a copy of it by the Book Post this day. Yesterday Mary, I believe, despatched you a considerable lot of these noisy-inane Epistles. Today you get a selection from the remainder ; and that I hope will be finis to this small affair. I have not answered, even by a word, above some 3 of them ; those written in the German character I could not even read, nor need you, to whom the character is familiar, make any report of them, unless (what I don't expect) there be some small particle of practicality involved in so much vapour.

A more important bit of intelligence is, that John's affair will now be settled, as Yes or No, in a very few days ; thanks to Forster chiefly, who has returned yesterday, and will, in the course of next week, have a few minutes articulate speech with Mr. Harding, and bring a clear answer from him I have no doubt ; which surely will be welcome to us all, whatever it may be ! Privately, I have little or no doubt, nor have had, the business is intrinsically safe but it is very tantalizing to have nothing human or intelligible to report upon it for so long.

[Turguenief[41] was here yesterday and walked with me in Hyde Park, - unaltered, or altered for the better, plumper, taller, more stalwart than ever ; only his head a little greyer. He was excellent company while we walked together ; talking about English Literature (his disappointments with our *recentiores*, our Brownings, Tennysons Thackerays Dickenses, - nay our Byrons and Shelleys), and giving experiences about the starting of the War in Baden. The sight of him is interesting to me ; though it awakens the saddest memories. He talks of being here for 5 or 6 weeks ; - intent chiefly on making some acquaintance with real English Literature. Froude is to have an article on « Progress » next *Fraser* ; which you will find worth reading, though it is rather straggly and incondite, not at the bottom of the matter at all.] He expected, when I saw him, that the Russian matter was blowing by, which, unless Bedlam has broken loose among us, one would fain hope. [My last bit of news was very sad : the death of good Thomas Spedding, - a great shock and surprise to me the last time I met Froude. James Spedding's stoically mournful little Note on the subject (which please return when you have read it) was lying for me when I had parted from Froude and come in from my walk. Another true and valued Friend of mine, whom you, I think hardly knew, I have also lost, poor Foxton, near Rhyader in Wales ; sudden and sad, which has equally affected me. Out of my own kindred, I had not two Friends in the world who were no valuable to me. Alas, alas.

[41] Il s'agit de l'écrivain russe Ivan Tourgueniev (1818-1883).

Here is enough, dear Brother. Thank Jean for what she wrote to me, which I read with real pleasure. She writes always with sincerity, with a certain veracity which was peculiar to 'Craw Jean' when she was hardly 18 inches high and which is always worthy of much esteem.] - Are you not thinking of some outrush in some direction (to London, Edinburgh etc.) to break a little the gloomy season of the year ? The dark short days fall heavy on one's spirits especially in the solitude. The front room here, you know, is always empty. - [Ever your affectionate][42] »

5 Lettre de Carlyle à son frère John, 3 décembre 1870

Source : NLS, MS. 527, Folio 33

La lettre est écrite à la veille de l'anniversaire de Carlyle, alors que celui-ci s'apprête à fêter ses soixante-quinze ans. Le troisième paragraphe est particulièrement intéressant : il est la preuve que l'article de Carlyle dans The Times *laissa une impression durable dans les esprits, suscitant encore des réactions épistolaires plusieurs semaines après sa publication initiale.*

Au début de sa lettre, Carlyle mentionne une série de deux articles de journal qui lui ont particulièrement plu. En examinant les archives de The Scotsman*, j'ai pu localiser les textes auxquels se réfère Carlyle. Le premier de ces deux articles, paru le 24 novembre 1870 (page 2, anonyme et sans titre), commence par une référence à Carlyle*[43]*. Après l'exposé de faits historiques allant du cinquième au quinzième siècle, le récit est ajourné*[44]*, et reprend le 1er décembre 1870 (à nouveau en page 2, anonyme et sans titre)*[45]*. En conclusion, l'auteur estime que l'Alsace et la Lorraine reviennent de droit à l'Allemagne, même si une annexion serait susceptible d'affaiblir ce pays. Il ne fait pas de doute que ce sont les articles mentionnés par*

[42]Les passages entre crochets ont été reproduits dans *New Letters of Thomas Carlyle* (*op. cit.*, vol. 2, pp. 272-273)

[43]« La question 'Comment l'Alsace et la Lorraine devinrent-elles françaises' a été évoquée, ainsi que de nombreuses autres questions, dans la lettre récente et caractéristique de Mr Carlyle. Mais elle justifie et mérite une réponse plus développée et plus catégorique, qui requiert un retour en arrière conséquent pour voir comment l'Alsace et la Lorraine devinrent allemandes en premier lieu. »
Texte original : « The question 'How did Alsace and Lorraine become French ?' was touched upon, along with many other questions in Mr Carlyle's recent characteristic letter. But it admits of and merits a fuller and more categorical answer, to attain which it is necessary to go a good way back and see how, first of all, Alsace and Lorraine became German. », *The Scotsman*, 24 novembre 1870, page 2 (article anonyme)

[44]« Comme cette histoire est quelque peu complexe, et ne peut être suivie sans un effort d'attention considérable, une pause d'un jour ou deux sera peut-être souhaitable. » (« As the story is somewhat intricate, and not to be followed without a considerable stretch of attention, it may be well to pause for a day or two. »)

[45]Si les articles n'ont pas de titre, le second se présente très clairement comme la suite du premier, puisqu'il commence par la phrase : « Nous entreprîmes l'autre jour de répondre à la question fréquemment posée, à savoir comment l'Alsace et la Lorraine devinrent françaises. » (« We undertook the other day to answer the often-asked question, how Alsace and Lorraine became French », *The Scotsman*, 1er décembre 1870).

Carlyle : le fait que le nom de Carlyle apparaisse dans l'introduction aura incité son frère John à les lui envoyer ; en outre, les articles constituent bien une série de deux et ont été publiés juste à temps pour que Carlyle ait pu les recevoir lorsqu'il écrit sa lettre le 3 décembre[46].

« 5 Cheyne Row, Chelsea,

3 December, 1870.

My dear Brother,

The clippings from the *Scotsman* which came yesterday morning are of very superior quality ; and give a clear synopsis of the French-German History of Alsace and Lorraine, - Elsap and Lothringen, as I perceive the Germans have all begun to write them again. I cannot fancy what Edinburgh person can have written those two papers, or have known half so much of exact and clear on the subject. Could it be Stirling of Kier, do you imagine ? I can guess no other person of the least likelihood. I have stuck the papers together (drying on the Fender at this moment), and will lay them by in a compendious and labelled condition.

Wednesday last the Harding document did actually come to Dumfries ; but does not seem to have been at once understood there ; Jean seems rather to think it a polite flying-off into space than an actual performance of what Chapman has so long been promising in Mr. Harding's name. There is no doubt John actually stands at the top of Mr. Harding's List, and will be the first new Clerk he appoints, if John is ready. He keeps, as I understand, 52 Clerks, promotes them according to merit and seniority and rises as high as £400 or £500. The question now is what John has to do in regard to 'lying Jamie' and his engagement first of all. I should be inclined to give *it* up with the least possible delay and to prepare myself with ditto and with all industry in 'Bookkeeping by Double Entry' etc. against the summons that is likely to come early in the year ; but in regard to all that matter I must profess myself entirely incompetent to advise ; and should think his best adviser, after those of you immediately about him might be his Brother James in Liverpool ; and I hope we shall see it all come right after all and before very long.

The rain of balderdash, foreign and domestic, in regard to that *Times* Letter has not ceased

[46] *The Scotsman* publiait les nouvelles du conflit, mais aussi des textes polémiques présentant des points de vue très variés, pro-français et pro-allemands. Il est possible que les frères Carlyle aient apprécié l'article intitulé « Before and after Sedan » (29 novembre 1870, pages 3 et 6), qui dénonce l'ingérence de la France dans les affaires européennes, notamment allemandes, et conclut en espérant que la France apprendra sa leçon. Ces éléments sont très proches de l'article publié par Carlyle peu de temps auparavant. « Before and after Sedan » est présenté par le journal comme une lettre traduite de l'écrivain allemand Adolf Stahr (1805-1876).

upon me yet ; but I hope is now near ceasing. This morning there came nothing upon it ; but last night, by the final post, I had no fewer than 16 pieces upon it (Mary counted them), mostly clippings from the Berlin Newspapers by some distracted gomeral[47] there. The fire is evidently the true place for such, and I design to keep you in a state of immunity from them henceforth. *The Republican* sent today in *Fraser* seems to have something in it by Maccall, - of very lean rat-trap character. In the *Fraser* I found nothing much worth reading, but that article on 'Progress' and perhaps another slight *on Liverpool* by 'Patricius Walker' alias little Irish Allingham, which however I only stepped through as with seven-leagued boots.

All last week I have had a kind of cold working on me ; and for the last two days have been running at the nose like a town-cistern. Not yet quite well, though perhaps growing better : today, for the first time, I omitted my cold bath, and intend to watch well how that answers. Here has John's Letter come to Mary ; which she says is all right ; and so therewith I end. Sending my Love and blessing to all.

Ever your affectionate Brother,

T. CARLYLE. »

[47] « Gomeral » est un nom britannique assez rare qui sert à désigner un « sot » ou un « simple d'esprit ».

Bibliographie

A Ecrits de Thomas Carlyle

(par ordre chronologique de première publication)

– **« Montaigne », « Montesquieu », « Montfaucon », « Necker », « Montucla »** (*Edinburgh Encyclopaedia*, 1820-1821), in *Montaigne and other Essays, Chiefly Biographical*, préfacés par S. R. Crockett. Londres : James Gowans & Son ; Edimbourg : William Brown, 1897, xiv, 297 pp (pp. 1-7, 20-33, 34-38, 50-67, 93-97).

– **« Pascal »** (*Edinburgh Encyclopaedia*, 1823), in *Edinburgh Encyclopaedia* (1830), éditée par David Brewster et rééditée par Richard Yeo. Londres et New York : Routledge, 1999, 18 vol., vol. 16, 741 pp, pp 332-335.

– ***Life of Friedrich Schiller*** (Londres : Taylor and Hessey, 1825), in *Life of Friedrich Schiller, 1825 ; Life of John Sterling, 1851 : Two Biographies*. Londres : Chapman and Hall, 1894, vi, 415 pp.

– **« Voltaire »** (*Foreign Review*, janvier 1829), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 7 vol., vol. 2, 303 pp, pp. 120-182.

– **« Signs of the Times »** (*Edinburgh Review*, juin 1829), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*, Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, vol. 2, 303pp., pp. 230-252 (également disponible dans Thomas Carlyle, *Selected Writings*. Alan Shelston (éd.) Harmondsworth : Penguin Books, 1971, 393 pp., pp.58-85).

– **« On History »** (*Fraser's Magazine*, novembre 1830, première publication sous le titre « Thoughts on History »), in *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 7 vol., vol. 2, 303 pp., pp. 253-263

– **« Biography »** (*Fraser's Magazine*, avril 1832), in *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 7 vol., vol. 4, 275 pp., pp. 51-66

– **« Corn-Law Rhymes »** (*Edinburgh Review*, juillet 1832), in *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 7 vol., vol. 4, 275 pp., pp. 184-211

– **« Letter on the Doctrine of St Simon »**, attribution à Carlyle sujette à débat, *Fraser's magazine for Town and Country*, vol. V, 762 pp., n° 30, juillet 1832, pp. 666-669

– **« Diderot »** (*Foreign Quarterly Review*, avril 1833), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 7 vol., vol. 5, 276 pp., pp. 1-63.

– **« On History again »** (*Fraser's Magazine*, mai 1833, première publication sous le titre « Quae Cogitavit »), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 7 vol., vol. 4, 275pp., pp. 212-220

– ***Sartor Resartus*** (*Fraser's Magazine*, livre 1 en novembre-décembre 1833, livre 2 en février-avril 1834, livre 3 en juin-août 1834). Kerry McSweeney et Peter Sabor (éd.). Oxford : Oxford University Press, 1987, 273 pp.

– ***The Diamond Necklace*** (*Fraser's Magazine*, janvier-février 1837), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 7 vol., vol. 5, 276 pp., pp. 131-200

– **« Mirabeau »** (*London and Westminster Review*, janvier 1837, première publication sous le titre « Memoirs of Mirabeau »), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 7 vol., vol. 5, 276 pp., pp. 201-268

– **« Parliamentary History of the French Revolution »** (*London and Westminster Review*, avril 1837), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 7 vol., vol. 7, 244 pp., pp. 1-20.

– ***The French Revolution, A History*** (Londres : James Fraser, 1837). Kenneth J. Fielding et David Sorensen (éd.) Oxford : Oxford University Press, 1989, 2 vol. (xlii, 501 ; 527

pp.).

- **« Sir Walter Scott »** (London and Westminster Review, janvier 1838, première publication sous le titre « Memoirs of the Life of Scott »), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 7 vol., vol. 7, 244 pp., pp. 21-80.
- **« On the Sinking of the Vengeur »** (*Fraser's Magazine*, juillet 1839), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 7 vol., vol. 7, 244 pp., pp. 189-205.
- ***Chartism*** (Londres : James Fraser, 1840), in *Selected Writings*. Alan Shelston (éd.) Harmondsworth : Penguin Books, 1971, 393 pp., pp. 149-232.
- ***On Heroes, Hero-Worship, and the Heroic in History*** (Londres : James Fraser, 1841), in *Sartor Resartus, On Heroes and Hero Worship* (1908). Londres : J. M. Dent & sons ltd, 1956, xviii, 474 pp., pp. 237-467.
- ***Past and present*** (Londres : Chapman and Hall, 1843). Richard D. Altick (éd.) New York : New York University Press, 1965, 294 pp.
- ***The Letters and Speeches of Oliver Cromwell : with Elucidations*** (Londres : Chapman and Hall, 1845), S. C. Lomas (éd.) Londres : Methuen, 1907, 3 vol. (lxii, 522 ; 557 ; 604 pp.).
- **« Thirty-five unpublished Letters of Oliver Cromwell. Communicated by Thomas Carlyle. »**, *Fraser's magazine*, n° 216, décembre 1847
- **« Louis Philippe »** (*The Examiner*, 4 mars 1848), in *Memoirs of the Life and Writings of Thomas Carlyle*, Richard Herne Sheperd, éditeur. Londres : W.H. Allen & co., 1881, vol. II « 1847-1881 », pp. 365-369. Egalement reproduit dans *Rescued Essays of Thomas Carlyle*, Percy Newberry (éd.). Londres : The Leadenhall Press, 1892, 125pp., pp. 3-13
- **« The Nigger Question »** (Fraser's Magazine, décembre 1849, première publication sous le titre « Occasional Discourse on the Negro Question »), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 7 vol., vol. 7, 244 pp., pp. 79-110
- ***Latter-Day Pamphlets*** (Londres : Chapman and Hall, 1850). Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 299 pp.

– ***Life of John Sterling*** (Londres : Chapman and Hall, 1851), in *Life of Friedrich Schiller, 1825 ; Life of John Sterling, 1851 : Two Biographies*. Londres : Chapman and Hall, 1894, vi, 415 pp.

– ***History of Friedrich II of Prussia, called Frederick the Great*** (Londres : Chapman and Hall, 1858-1865). Londres : Chapman and Hall, 1898, 8 vol.

– **« Shooting Niagara : and after ? »** (*Macmillan's magazine*, août 1867), in Thomas Carlyle, *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall ltd, 1888, 7 vol., vol. 7, 244 pp., pp. 200-241

– **« On the latter stage of the French-German war »** (*The Times*, 18 novembre 1870) in *Critical and Miscellaneous Essays : Collected and Republished*. Londres : Chapman and Hall, 1888, 7 vol., vol. 7, 276 pp., pp. 242-252.

– ***Reminiscences*** (Londres : Longmans, Green, and co., 1881). Kenneth Fielding et Ian Campbell (éd.). Oxford : Oxford University Press, 1997, 481 pp.

– **« Excursion (futile enough) to Paris ; autumn 1851 : Thrown on paper, when galloping, from Saturday to Tuesday, October 4-7, 1851 »**, in *Last Words of Thomas Carlyle*. Londres : Longmans, 1892, 304 pp., pp. 149-191. Publication initiale dans *The New Review*, Archibald Grove (éd.), volume V (juillet à décembre 1891). Londres : Longmans, Green, and co., 1891, 568 pp., n° 29 (octobre, pp. 298-307), n° 30 (novembre, pp. 385-394), et n° 31 (décembre, pp. 481-490).

– ***Lectures on the History of Literature or the Successive Periods of European Culture, delivered in 1838***. Bombay, Curwen, Kane & co., 1892 (inédit jusqu'alors), xiii, 199, iii pp.

– ***Two Notebooks of Thomas Carlyle. From 23rd March 1822 to 16th May 1832***, Charles Eliot Norton (éd.) New York : The Grolier Club, 1898 (inédit jusqu'alors), xiii, 304 pp.

– ***Carlyle's Unfinished History of German Literature***. Hill Shine (éd.) Lexington : University of Kentucky Press, 1951 (inédit jusqu'alors), xxxvi, 156 pp.

– ***History of Friedrich II of Prussia, called Frederick the Great***, **abrégé** et édité par John Clive. Chicago et Londres : University of Chicago Press, 1969, xl, 479 pp.

– ***Selected Writings*** (1971). Alan Shelston (éd.). Harmondsworth : Penguin Books, 1984, 393 pp.

– ***Two reminiscences of Thomas Carlyle now first published***. F. Althaus, J. Clubbe Durham (éd.) N.C. : Duke University Press, 1974 (inédit jusqu'alors), 145 pp.
– ***The Guises***, in *Victorian Studies*, automne 1981 (inédit jusqu'alors), Volume 25, n°1, pp. 7-79.
– **« French Republic »** (inédit), *Victoria and Albert Museum*, Collection Forster, F 48.E.17, folio 55 (brouillon), et F 48.E.18, folios 189 à 193 (épreuves corrigées à l'encre par Carlyle). Extraits publiés par Michael Goldberg dans son article « Prospects of the French Republic », *Carlyle Studies Annual*, n° 4, 1983, pp. 19-23.

B Correspondance de Thomas et de Jane Welsh Carlyle

– CARLYLE, Thomas et Jane. *The Collected Letters of Thomas and Jane Welsh Carlyle*. Ian Campbell, Aileen Christianson (éd.), Durham, N.C. : Duke University Press, 34 vol., 1970-.
– CARLYLE, Thomas. *Correspondence between Goethe and Carlyle*. Charles Eliot Norton (éd.), Londres ; New-York : Macmillan and co., 1887, 362 pp.
– CARLYLE, Thomas. *The Correspondence of Thomas Carlyle and John Ruskin*. George Allan Cate (éd.), Stanford, Californie : Standford University Press, 1982, 251 pp.
– CARLYLE, Thomas. *The Correspondence of Thomas Carlyle and Ralph Waldo Emerson, 1834-1872*, édition révisée. Charles Eliot Norton (éd.), Boston : Ticknor & Co., 1886, 2v.
– CARLYLE, Thomas. *Early Letters of Thomas Carlyle*. Charles Eliot Norton (éd.), Londres : Macmillan, 1886, 2 vol.
– CARLYLE, Thomas, « Letters by Carlyle to a fellow student », édité et commenté par D. Gorrie, in *The Fortnightly Review*, vol. 95, new series, Janvier-Juin 1914, Londres : Chapman and Hall, 1914, 1140pp., pp. 628-639.
– CARLYLE, Thomas. « Letters from Thomas Carlyle to the Socialists of 1830 », *The New Quarterly*, Mac Carthy, Desmond (éd.), Londres : JM Dent and sons ltd, 1909, vol II : 614 pp., pp. 277-288.
– CARLYLE, Thomas. *Letters of Thomas Carlyle, 1826-1836*. Charles Eliot Norton (éd.), Londres, 1888, 2 vol.
– CARLYLE, Thomas. *Letters of Thomas Carlyle to John Stuart Mill, John Sterling and*

Robert Browning. Alexander Carlyle (éd.), Londres : Adelphi Terrace, 1923, 312 pp.

– CARLYLE, Jane Welsh. *Letters of Jane Welsh Carlyle to Joseph Neuberg, 1848-1862*. Townsend Scudder (éd.), Londres ; New York : Oxford University Press, 1931, 42 pp.
– CARLYLE, Thomas. *New Letters of Thomas Carlyle*, Alexander Carlyle (éd.), Londres et New York : John Lane, The Bodley Head, 1904, 2 vol. (326 ; 359 pp.)
– CARLYLE, Thomas. *Thomas and Jane : selected letters from the Edinburgh University Library collection*. Ian Campbell (éd.), Edimbourg : Friends of Edinburgh University Library, 1980, 102 pp.

Lettres inédites rédigées par Carlyle

Ces lettres sont reproduites en annexe, où leur publication partielle éventuelle est indiquée.

– CARLYLE, Thomas. Lettres concernant le voyage à Menton de 1866-1867. *National Library of Scotland* : MS 526 (lettres manuscrites de Carlyle), MS 619 (version dactylographiée de ces lettres), Acc 9086, National Trust Deposit (lettres manuscrites des proches de Carlyle).
– CARLYLE, Thomas. Lettres concernant la guerre franco-prussienne de 1870. *National Library of Scotland* : MS 527 (lettres manuscrites de Carlyle, de sa main ou dictées à sa nièce Marie Aitken), MS 619 (version dactylographiée de ces lettres).
– CARLYLE, Thomas. Lettre inédite à Harriet Mill (sœur de John Stuart Mill), *National Library of Scotland*, MS. 1778, Folios 1-5

Lettres inédites adressées à Carlyle

Ces lettres sont reproduites en annexe, hormis celle de d'Orsay (très brève, qui figure en illustration dans le chapitre 3 A, avec une transcription en bas de page), et une de celles de Rio, qui présentait moins d'intérêt.

– EICHTHAL, Gustave d'. Première lettre à Carlyle, datée du 29 avril 1830, *National Library of Scotland*, MS. 1765, Folios 170-172
– MONTEGUT, Emile. Deux lettres à Carlyle, *National Library of Scotland* 1773.307, reproduites en annexe, datées de la fin octobre 1858 par David Sorensen
– ORSAY, Comte d'. Lettre à Carlyle, annotée par celui-ci, Bibliothèque Jagelonienne de

Cracovie, Collection Varnhagen, référence « Varnhagen 137, Orsay »

– RIO, Alexis François. Deux lettres à Carlyle, Bibliothèque Jagellonienne de Cracovie, Collection Varnhagen, « Varnhagen 214, Rio »

C Traductions vers le français effectuées par Carlyle

– LEGENDRE, Adrien Marie. *Elements of Geometry and Trigonometry ; with notes*, Edimbourg : Oliver & Boyd ; Londres : G. & W. B. Whittaker, 1824, xvi, 368 pp.

– SAINT-PIERRE, Bernardin de, et COTTIN, Sophie. *Paul and Virginia, from the French of St. Pierre, and Elizabeth, by Madame Cottin, New Translations. with Prefactory remarks by J. Mc Diarmid*, Edimbourg : Oliver and Boyd, 1824, 282 pp.

– SISMONDI, Léonard Simonde de. « Political Economy », in *Edinburgh Encyclopaedia, conducted by David Brewster* (1813-1830), fac-similé, Richard Yeo (éd.), Londres et New York : Routledge, 1999, XVIII volumes, volume XVII, 684 pp., pp. 37-80.

D Traductions et éditions françaises des écrits de Carlyle

(par ordre chronologique de publication en français)

– « Caractère de notre époque » (« Signs of the times », 1829), *Revue britannique, ou Choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne*, novembre 1829, pp. 3-29, traduction anonyme attribuée à Philarète Chasles.

– « Le Forgeron de Sheffield » (« Corn-Law Rhymes », 1832), *Revue Britannique, ou Choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne*, mai 1832, pp. 93-114, traduction anonyme attribuée à Philarète Chasles.

– « Polémique. Réponse au Fraser's Magazine à propos du Vengeur » (« On the Sinking of the Vengeur », 1839), *Revue Britannique, ou Choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne*, août 1839, pp. 337-345, traduction anonyme

– *Histoire de la Révolution française*, traduit de l'anglais par M. Jules Roche (1865-1867), nouvelle édition précédée d'un avertissement de M. A. Aulard, Paris : Félix Alcan, 1912, 3 vol.

– « Le Grand Frédéric et le Candidatus Linsenbarth » (extrait de *History of Friedrich II of Prussia, called Frederick the Great*, 1858-1865), *Revue Britannique, ou Choix d'articles traduits des meilleurs écrits périodiques de la Grande-Bretagne*, novembre 1866, pp. 73-86, traduction anonyme.
– *Les Héros, le culte des héros et l'héroïque dans l'histoire* (*On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History*, 1841), J.-B. Izoulet-Loubatières (trad.). Paris : Armand Colin, 1888, 337 pp.
– *Cathédrales d'autrefois et usines d'aujourd'hui. Passé et présent* (*Past and Present*, 1843), Camille Bos (trad.), Jean Izoulet (préf.). Paris : Editions de la Revue Blanche, 1901, 468 pp.
– *Sartor Resartus, vie et opinions de Herr Teufelsdroeckh* (*Sartor Resartus*, 1833-1834), Edmond Barthélemy (trad.). Paris : Société du Mercure de France, 1904, 352 pp.
– *Carlyle. Lectures littéraires. Pages choisies des grands écrivains*, Emile Masson (trad. et préf.). Paris : Armand Colin, 1905, 360 pp.
– *Pamphlets du dernier jour* (*Latter Day pamphlets*, 1850), Edmond Barthélemy (trad. et préf.). Paris : Mercure de France, 1906, 444 pp.
– *Carlyle intime. Lettres de Thomas Carlyle à sa mère* (*Early Letters of Thomas Carlyle*, C. E. Norton (éd.), 1886), Elsie et Emile Masson (trad.). Paris : Mercure de France, 1907, 357 pp.
– *Nouveaux essais choisis de critique et de morale* (« Caractéristiques », « Burns », « Johnson », « Goethe », « Sur l'Histoire », « Signes des Temps »), Edmond Barthélemy (trad. et préf.). Paris : Mercure de France, 1907, 357 pp.
– *Nouveaux essais choisis de critique et de morale du genre biographique (Voltaire, Diderot, Goethe, Novalis, Identité de la Force et du Droit)*, Edmond Barthélemy (trad. et préf.). Paris : Mercure de France, 1909, 331 pp.
– *Carlyle intime. Lettres d'amour de Jane Welsh et Thomas Carlyle* (*The Love Letters of Thomas Carlyle and Jane Welsh*, A. Carlyle (éd.), 1909, Elsie et Emile Masson (trad.). Paris : Mercure de France, 1910.
– *Olivier Cromwell, sa correspondance, ses discours* (*Oliver Cromwell's Letters and Speeches, with Elucidations*, 1845), Edmond Barthélemy (trad.). Paris : Mercure de France, 1910-

1914, 3 vol.(444 ; 468 ; 559 pp.).

– *Carlyle et Emerson. Correspondance 1834-1872* (*The Correspondance of Thomas Carlyle and Ralph Waldo Emerson, 1834-72*, 1883), E.-L. Lepointe (trad. et préf.). Paris : Armand Colin, 1912, x, 319 pp.

– *Carlyle intime. Jane Welsh Carlyle* (*Reminiscences by Thomas Carlyle*, C.E. Norton (éd.), 1887), Alsie et Emile Masson (trad.). Paris : Mercure de France, 1913, in-8, 352 pp.

– *Le Comte Cagliostro* (*Count Cagliostro*, 1833), Georges-A. Garnier (trad.). Fribourg : Librairie Agloff, 1945, 163 pp.

– *Le collier de la reine* (*The Diamond Necklace*, 1837), Georges-A. Garnier (trad., 1929). Porrentruy (Suisse) : Editions des portes de France, 1946, 96 pp.

– *Sartor Resartus. La philosophie du vêtement* (*Sartor Resartus*, 1833-1834), Louis Cazamian (préf. et trad., 1904). Paris : Aubier-Montaigne, 1973, 448 pp. bilingue.

– *Pamphlets du dernier jour* (*Latter Day pamphlets*, 1850), Edmond Barthélemy (préf. et trad., 1906). Paris : Editions du Trident, 1989, 442 pp.

– *Les Héros* (*On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History*, 1841), trad. François Rosso (trad., 1888), Bruno de Cessole (préf.). Paris : Maisonneuve et Larose, 1998, 444 pp.

E Ouvrages critiques sur Thomas Carlyle

1 Ouvrages critiques de langue anglaise

– ALEXANDER, Patrick Proctor, 1823-1886. *Carlyle Redivivus : Being an Occasional Discourse on Sauerteig/ by Smelfungus.* Glasgow : J. Maclehose, 1881, 51 pp.

– ALEXANDER, Patrick Proctor. *Mill and Carlyle : an Examination of Mr John Stuart Mill's Doctrine of Causation in Relation to Moral Freedom*. Edimbourg : W.P. Nimmo, 1866, 180 pp.

– APROBERTS, Ruth. *The Ancient Dialect : Thomas Carlyle and Comparative Religion.* Berkeley : University of California Press, 1988, 126 pp.

– ARAC, Jonathan. *Commissioned Spirits : the Shaping of Social Motion in Dickens, Carlyle, Melville, and Hawthorne*. New Brunswick, N.J. : Rutgers University Press, 1979,

xiii, 200 pp.

– ARCHIBALD, Raymond Clare, *Carlyle's First Love : Margaret Gordon Lady Bennerman*, Londres : John Lane the Bodley Head, 1910, xvi, 214 pp.
– ARNOLD, A. S. *The Story of Thomas Carlyle.* Londres : Ward and Downey, 1888, 371p.
– ASHTON, Rosemary. *Thomas & Jane Carlyle, Portrait of a Mariage* (2002). Londres : Pimlico, 2003, xii, 548pp.
– BARFOOT, C.C., (éd.). *Victorian Keats and Romantic Carlyle : the Fusions and Confusions of Literary Periods*. Amsterdam : Rodopi, 1999, 356 pp.
– BAYNE, Peter. *Lessons from My Masters, Carlyle, Tennyson, and Ruskin*. Londres : Clarke & Co., 1879, viii, 437 pp.
– BEHNKEN, Eloise M. *Thomas Carlyle : « Calvinist Without the Theology »*. Columbia : University of Missouri Press, 1978, ix, 149 pp.
– BENTLEY, Eric. *A Century of Hero-worship : a Study of the Idea of Heroism in Carlyle and Nietzsche, with Notes on Wagner, Spengler, Stefan George, and D.H. Lawrence.* Boston : Beacon Press, 1957, 271 pp.
– BENTLEY, Eric. *The Cult of the Superman : a Study of the Idea of Heroism in Carlyle and Nietzsche : with Notes on other Hero-worshippers of Modern Times*. Londres : Robert Hale, 1947, 277 pp.
– BLOOM, Harrold (éd.). *Thomas Carlyle*. New York : Chelsea House Publishers, 1986, viii, 180 pp.
– BLUNT, Reginald. *The Carlyles' Chelsea Home. Being some Account of no. 5, Cheyne Row*. Londres : G. Bell & Sons, xvi, 98 pp.
– BRANTLEY, Richard E. *Coordinates of Anglo-American Romanticism : Wesley, Edwards, Carlyle & Emerson.* Gainesville : University Press of Florida, c1933, xi, 207 pp.
– BROOKES, Gerry H. *The Rhetorical Form of Carlyle's Sartor Resartus*. Berkeley, Londres : University of California Press, 1972, 201 pp.
– BROWNELL, William Garry. *Victorian Prose Masters. Thackeray - Carlyle - George Eliot - Matthew Arnold - Ruskin - George Meredith*. Londres : David Wutt, 1902, viii, 289 pp.
– BURDETT, Osbert. *The Two Carlyles*. Londres : Faber and Faber, 1930, 319 pp.

– CAMPBELL, Ian. *Thomas Carlyle* (1974). Edimbourg : Saltire Society, 1993, 222 pp.
– CARLYLE, Alexander. *Anecdotes and Characters of the Times*. Londres : Oxford University Press, 1973, 318 pp.
– CAZAMIAN, Louis. *Carlyle* (1913), E. K. Brown (trad.). New York : Macmillan, 1932, ix, 289 pp.
– CLARKE, Norma. *Ambitious Heights : Writing, Friendship, Love : the Jewsbury Sisters, Felicia Hemans, and Jane Welsh Carlyle*. Londres ; New York : Routledge, 1990, x, 245 pp.
– CLARKE, Norma. *Ambitious heights : writing, friendship, love : the Jewsbury sisters, Felicia Hemans, and Jane Welsh Carlyle*. Londres ; New-York : Routledge, 1990, 245 pp.
– CLIVE, John. *Scott, Carlyle, and Democracy : a Centenary Lecture*. Columbia : University of Missouri Press, 1978, 149 pp.
– CLUBBE, John, éd. *Carlyle and His Contemporaries : Essays in Honor of Charles Richard Sanders*. Durham, N. C. : Duke University Press, 1976, xxiii, 371 pp.
– COFER, David Brookes. *Saint-Simonism in the Radicalism of Thomas Carlyle*. College Station : English Publishing Co., 1931, 68 pp.
– COLLIS, John Stewart. *The Carlyles : A Biography of Thomas and Jane Carlyle* (1971). Londres : House of Stratus, 2001, 153 pp.
– CONWAY, Moncure Daniel. *Thomas Carlyle*. Londres : Chatto & Windus, 1881, vii, 223 pp.
– COOK, Elsie Thornton. *Speaking Dust : Thomas and Jane Carlyle. A Biographical Novel.* Londres : John Murray, 1938, 398 pp.
– CRAIG, Robert S. *The Making of Carlyle*. Londres : Eveleigh Nash, 1908, vi, 519 pp.
– CUMMING, Mark. *A disimprisoned Epic : Form and Vision in Carlyle's French Revolution.* Philadephia : University of Pennsylvania Press, 1988, xvi, 188 pp.
– DAVEY, Samuel. *Darwin, Carlyle, and Dickens : with other essays*. Londres : James Clarke and Co., 1875, 216 pp.
– DESAULNIERS, Mary. *Carlyle and the Economics of Terror : a Study of Revisionary Gothicism in the French Revolution*. Londres : Mc Gill - Queen's University Press, 1995, 140 pp.

– DIBBLE, Jerry A. *The Pythia's Drunken Song : Thomas Carlyle's Sartor Resartus and the Style Problem in German Idealist Philosophy.* La Hague : Martinus Nijhoff, 1978, 80 pp.
– DRESCHER, Horst W, (éd.). *Thomas Carlyle 1981 : papers given at the International Thomas Carlyle Centenary Symposium*. Frankfurt : Peter Lang, 1983, 418 pp.
– DREW, Elisabeth A. *Jane Welsh and Jane Carlyle*. Londres : Jonathan Cape, 1928, 282 pp.
– DUFFY, Charles G. *Conversations with Carlyle*. Londres : Sampson, Low, 1892, x, 261 pp.
– DUNN, Waldo Hilary. *Froude & Carlyle. A Study of the Froude-Carlyle Controversy*. Londres : Longmans & Co., 1930, xx, 364 pp.
– DYER, Isaac Wattson. *A Bibliography of Thomas Carlyle's Writings and Ana*. Portland, Maine : Southworth Press, 1928, xii, 587 pp.
– ELDRIDGE, C. C. *The Imperial Experience : from Carlyle to Forster*. Basingstoke : Macmillan, 1996, xv, 212 pp.
– FLUGEL, Edward. *Thomas Carlyle's Moral and Religious Development ; a Study* (1887). Tyler, Jessica Gilbert (trad. de l'allemand). New York, M. L. Holbrook, 1891, 140 pp.
– FORSTER, Joseph. *Four Great Teachers : John Ruskin, Thomas Carlyle, Ralph Waldo Emerson, and Robert Browning*. Orpington et Londres : G. Allen, 1890, 140 pp.
– FRANCISON, Alfred. *National Lessons from the Life and Works of Carlyle*. Londres : London Literary Society, 1886, 117 pp.
– FROUDE, James Anthony. *Thomas Carlyle, a History of the First Forty Years of his Life 1795-1835*. Londres : Longmans, Green, and co., 1882, vol. I, xviii, 432 pp.
– FROUDE, James Anthony. *Thomas Carlyle, a History of his Life in London 1834-1881*. Londres : Longmans, green, and co., 1884, vol. I, viii, 460pp.
– FROUDE, James Anthony. *Froude's Life of Carlyle* (1882-1884). John Clubbe (éd.). Londres : Murray, 1979 (éd. abr.), 725 pp.
– GARNETT, Richard. *Life of Thomas Carlyle*. Londres : W. Scott, 1887, xxviii, 186 pp.
– GOLDBERG, Michael. *Carlyle and Dickens*. Athens (Georgia) : University of Georgia Press, 1972, 248 pp.

– GRIERSON, Sir Herbert John Clifford. *Carlyle and Hitler. The Adamson Lecture in the University of Manchester (delivered as « Carlyle and the Hero »)*. Cambridge : Cambridge University Press, 1933, 63 pp.

– GUERNSEY, Alfred H. *Thomas Carlyle : His Life – His Books – His Theories*. New York : D. Appleton & Co., 1879, 201 pp.

– HALLIDAY, James Lorimer. *Mr. Carlyle My Patient*. A Psychosomatic Biography. Londres : William Heinemann, Medical Books, 1949, xiii, 227 pp.

– HAMILTON, Mary Agnes. *Thomas Carlyle*. Londres : Leonard Parsons, 1926, 220 pp.

– HAMLEY, Sir Edward Bruce. *Thomas Carlyle, an essay reprinted from "Blackwood's Magazine"*, Edimbourg : Blackwood & Sons, 1881, 100 pp.

– HANSON, Lawrence et HANSON, Elisabeth Mary. *Necessary Evil. The Life of Jane Welsh Carlyle*. Londres : Constable, 1952, 618 pp.

– HARRIS, Kenneth Mark. *Carlyle and Emerson : Their Long Debate*. Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1978, 194 pp.

– HARRISON, Frederic. *Carlyle and the London Library. Account of its Foundation : Together With Unpublished Letters of Thomas Carlyle to W. D. Christie C.B.*Londres : Chapman & Hall, 1907, x, 111 pp.

– HARROLD, Charles Frederick, *Carlyle and German Thought (1819-1834)*, New Haven : Yales University Press ; Londres : Humphrey Milford ; Oxford University Press ; Yales Studies in English LXXXII, 1934, xii, 346 pp.

– HEFFER, Simon. *Moral Desperado : A Life of Thomas Carlyle* (1995). Londres : Phoenix, 1996, x, 420 pp.

– HEGGIE, David. *How I read Carlyle's French Revolution*. Toronto : William Briggs, 1902, 235 pp.

– HELMING, Steven. *The Esoteric Comedies of Carlyle, Newman, and Yeats*. Cambridge : Cambridge University Press, 1988, 273 pp.

– HOLME, Thea. *The Carlyles at Home* (1965). Oxford : Oxford University Press, 1979, 204 pp.

– HANSON, Lawrence et Elisabeth, *Necessary Evil. The Life of Jane Welsh Carlyle*, Londres : Constables, 1952, 618 pp.

– IKELER, A. Abbott. *Puritan Temper and Transcendental Faith : Carlyle's Literary Vision.* Columbus : Ohio State University Press, 1972, xi, 226 pp.
– IRELAND, Annie Elizabeth. *Life of Jane Welsh Carlyle*. Londres : Chatto & Windus, 1891, 2me édition (date de première édition non indiquée et introuvable), xvi, 329 pp.
– JALBERT, Arthur. *The Activism of Thomas Carlyle*. Turin : G. Bonis and Rossi, 1921, xi, 69 pp.
– JENKS, Edward. *Thomas Carlyle and John Stuart Mill.* Bristol : Thoemmes, 1990, ix, 244 pp.
– JESSOP, Ralph. *Carlyle and Scottish Thought.* Londres : MacMillan, 1997, 266 pp.
– JOHNSON, William S. *Thomas Carlyle : A Study of His Literary Apprenticeship, 1814-1831*. New Haven, Conn. : Yale University Press, 1911, vi, 136 pp.
– KAPLAN, Fred. *Thomas Carlyle : a Biography*. Cambridge : Cambridge University Press, 1983, 614 pp.
– KAPLAN, Fred., GOLDBERG, Michael, et FIELDING, K. J. *Lectures on Carlyle and His Era*. Santa Cruz : University of California Press, 1985, 102 pp.
– KELLY, Marshall. *Carlyle and the War*. New York : Jean Wick, 1915, viii, 337 pp.
– KERR, James. *Carlyle as Seen in His Works : His Characterictics as a Writer and as a Man*. Londres : W. H. Allen & Co., 1887, xii, 220 pp.
– LA BOSSIERE, Camille R. *The Victorian Fol Sage : Comparative Readings on Carlyle, Emerson, Melville, and Conrad*. Londres : Associated University Presses, 1989, 132 pp.
– LAMMOND, D. *Carlyle*. Londres : Duckworth, 1934, 144 pp.
– LANDOW, George P. *Elegant Jeremiahs : the Sage from Carlyle to Mailer*. Ithaca : Cornell University Press, 1986, 198 pp.
– LARKIN, Henry. *Carlyle and the Open Secret of His Life*. Londres : Kegan Paul & Co., 1886, ix, 371 pp.
– LAVALLEY, Albert. *Carlyle and the Idea of the Modern : Studies in Carlyle's Prophetic Literature and Its Relations to Blake, Nietzsche, Marx and Others*. New Haven, Conn. : Yale University Press, 1968, 351 pp.
– LE QUESNE, A.L. *Carlyle*. Oxford : Oxford University Press, 1982, 99 pp.
– LEA, Frank Alfred. *Carlyle : Prophet of To-day*. Londres : Routledge, 1943, 178 pp.

- LEHMAN, Benjamin H. *Carlyle's Theory of the Hero : Its Sources, Development, History, and Influence on Carlyle's Work. A Study of a Nineteenth Century Idea*, Durham, N. C. : Duke university Press, 1928, vi, 212 pp.
- LEROY, Gaylor Clarke. *Perplexed Prophets : Six Nineteenth-Century British Authors*. Philadephia : University of Pennsylvania Press, 1953, 205 pp.
- LEVIN, Michel. *The Condition of England Question : Carlyle, Mill, Engels*. Basingstoke : Macmillan, 1998, 194 pp.
- LEVINE, George. *The Boundaries of Fiction : Carlyle, Macaulay, Newman*. Princeton, N.J. : Princeton University Press, 1968, 278 pp.
- LILLY, William Samuel. *Four English Humorists of the nineteenth century (Dickens, Thackeray, George Eliot, and Carlyle)*. Londres : J. Murray, 1895, xxii, 192 pp.
- LIPPINCOTT, Benjamin Evans. *Victorian Critics of Democracy : Carlyle, Ruskin, Arnold, Stephen, Maine, Lecky*. Minneapolis : the University of Minnesota Press, 1938, 276 pp.
- MAC CUNN, John. *Six Radical Thinkers : Bentham, J. S. Mill, Cobden, Carlyle, Mazzini, T. H. Green.* New York : Russell and Russell, 1964, 268 pp.
- MASSON, David. *Carlyle Personally and in His Writings. Two Edinburgh Lectures*. Londres : Macmillan and Co., 1885, 119 pp.
- MCGOWAN, John P. *Representation and Revelation : Victorian Realism from Carlyle to Yeats*. Columbia : University of Missouri Press, 1986, vi, 206 pp.
- MOORE, Carlisle. *Carlyle's Counter-Offensive Humour*. Edimbourg : Carlyle society, 1982, 26 pp.
- MOORE, Carlisle. *Lectures on Carlyle & His Era.* James, Jerry D., et Fineman, Charles S. (éd.). Santa Cruz : The University Library, University of California, 1982, 73 pp.
- MORRISON, Nancy A. Brysson. *The Marriage of Thomas and Jane Carlyle*. Londres : Dent, 1974, 184 pp.
- MURPHY, Ella. *Carlyle's Attitude towards France*, thèse non publiée achevée à l'université d'Iowa en 1933, sous la direction du professeur Norman Foerster, 288 pp.
- NEFF, Emery Edward. *Carlyle*. Londres : G. Allen & Unwin, 1932, 282 pp.
- NEFF, Emery Edward. *Carlyle and Mill : an Introduction to Victorian Thought* (2nde éd.,

révisée). New York : Columbia University Press, 1926, x, 435 pp.

– NEFF, Emery Edward. *Carlyle and Mill, Mystic and Utilitarian*. New York : Columbia University Press, 1924, vii, 334 pp.
– NICHOL, John. *Thomas Carlyle.* Londres : Macmillan and co., 1892, 257 pp.
– ODDIE, William. *Dickens and Carlyle : the Question of Influence*. Londres : Centenary Press, 1972, 165 pp.
– PANKHURST, Richard Keir. *The Saint Simonians, Mill and Carlyle : a Preface to Modern Thought*. Londres : Sidgwick and Jackson, 1957, 154 pp.
– PERRY, Bliss. *Thomas Carlyle : How to Know Him*. Indianapolis : Bobbs-Merrill Co. : Indianapolis, 1915, 267 pp.
– RALLI, Augustus. *Guide to Carlyle*. Londres : G. Allen & Unwin, 1920, 2 vol.
– ROE, Frederick W. *The Social Philosophy of Carlyle and Ruskin*. Londres : G. Allen & Unwin, 1922, vii, 335 pp.
– ROE, Frederick W. *Thomas Carlyle as a Critic of Literature*. New York : Columbia University Press, 1910, xi, 152 pp.
– ROSE, Henry. *The New Political Economy : the Social Teaching of Thomas Carlyle, John Ruskin, and Henry George ; With Observations on Mazzini*. Londres : J. Speirs, 1891, viii, 152 pp.
– ROSENBERG, John David. *Carlyle and the Burden of History*. Oxford : Clarendon Press, 1985, 209 pp.
– ROSENBERG, Philip. *The Seventh Hero : Thomas Carlyle and the Theory of Radical Activism*. Cambridge, Massachussetts : Harvard University Press, 1974, 235 pp.
– SAGAR, S. *Round by Repentance Tower : a Study of Carlyle*. Londres : Burns, Oates & Co. 1930, xii, 180 pp.
– SANDERS, Charles Richard. *Carlyle and His Contemporaries : Essays.* Clubbe, John, (éd.). Durham, N.C. : Duke University Press, 1976, 371 pp.
– SANDERS, Charles Richard. *Carlyle's Friendships and Other Studies*. Durham, NC : Duke University Press, 1977, 342 pp.
– SANDERS, Charles Richard. *Coleridge and the Broad Church Movement : Studies in S.T. Coleridge, Dr Arnold of Rugby, J.C. Hare, Thomas Carlyle and F.D. Maurice.* Durham,

N.C. : Duke University Press, 1942, viii, 307 pp.

– SCUDDER, Townsend. *Jane Welsh Carlyle*. New York : Macmillan Co., 1939, vii, 406 pp.
– SEIGEL, Jean Paul, éditeur. *Thomas Carlyle : the Critical Heritage* (1971). Londres : Routledge 1995, xv, 526 pp.
– SHEPHERD, Richard Herne, *The Bibliography of Carlyle*. Londres : Elliot Stock, 1881, xi, 60 pp.
– SHEPHERD, Richard Herne, assisté par WILLIAMSON, Charles N., *Memoirs of the Life and Writings of Thomas Carlyle*, Londres : W. H. Allen & co., 1881, vol. I, ix, 367pp.
– SHINE, Hill. *Carlyle and the Saint-Simonians : the Concept of Historical Periodicity*. Baltimore : John Hopkins Press, 1941. xiii, 191 pp.
– SHINE, Hill. *Carlyle's Early Reading, to 1834*. Lexington : University of Kentucky Libraries, 1953, 353 pp.
– SHINE, Hill. *Carlyle's Fusion of Poetry, History and Religion by 1834*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1938, viii, 85 pp.
– SLOAN, J. M.. *The Carlyle Country. With a Study of Carlyle's Life*. Londres : Chapman & Hall, 1904, xiv, 283 pp.
– SPEAR, Jeffrey L. *Dreams of an English Eden : Ruskin and His Tradition in Social Criticism.* New York : Columbia University Press, 1984, 277 pp.
– STROUSE, Norman H. et STROUSE, Charlotte. *Carlyle, Books & Margins. Being a Catalogue of the Carlyle Holdings in the Norman and Charlotte Strouse Carlyle Collection and the University Library with a Transcription of Carlyle's Marginalia in John Stuart Mill's Principles of Political Economy and an Interpretative Essay Thereon*. Santa Cruz : University Library, University of California, 1980, 129 pp.
– SURTEES, Virginia, *Jane Welsh Carlyle*. Salisbury : Michael Russell, 1986, x, 294 pp.
– SUSSMAN, Herbert. *Fact into Figure : Typology in Carlyle, Ruskin and the Pre-Raphaelite Brotherhood*. Colombus : Ohio State University Press, 1979, 158 pp.
– SYMONS, Julian. *Thomas Carlyle : the Life and Ideas of a Prophet* (1952). Londres : House of Stratus, 2001, 309 pp.
– TARR, Rodger L. *Thomas Carlyle : a Bibliography of English-Language Criticism, 1824-*

1974. Charlottesville : University Press of Virginia, 1976, 295 pp.

– TARR, Rodger L. *Thomas Carlyle : a Descriptive Bibliography*. Oxford : Clarendon, 1989, 543 pp.
– TENNYSON, G.B. *Sartor called Resartus, the Genesis, Structure and Style of Thomas Carlyle's First Major Work*. Princeton, New Jersey : Princeton University Press, 1965, viii, 354pp.
– TIMKO, Michael. *Carlyle and Tennyson*. Basingstoke : Macmillan, 1988, 284 pp.
– TRELA, D.J. et TARR, R.L, éditeurs. *The Critical Response to Thomas Carlyle's Major Works*. Londres : Greenwood, 1997, 205 pp.
– TRELA, Dale J. *A history of Carlyle's Oliver Cromwell's Letters and Speeches*. Lewiston ; Lampeter : Edwin Mellen Press, 1992, 206 pp.
– VANDEN BOSSCHE, Chris R. *Carlyle and the Search for Authority.* Columbus : Ohio State University Press, 1991, 234 pp.
– VIDA, Elizabeth M. *Romantic Affinities : German Authors and Carlyle, a Study in the History of Ideas.* Londres : University of Toronto Press, 1993, xvi, 257 pp.
– VIJN, J.P. *Carlyle and Jean Paul : Their Spiritual Optics.* Amsterdam : J. Benjamins, 1982, 284 pp.
– WARD, Mary Alden. *Prophets of the Nineteenth Century. Carlyle, Ruskin, Tolstoi*. Londres : Gay and Bird, 1900, viii, 189 pp.
– WARING, Walter W. *Thomas Carlyle*. Boston : Twayne Publishers, 1978, 146 pp.
– WARNER, Percy. *Thomas Carlyle : the Man and His Influence*. Londres : Chapman & Hall, 1904, 66 pp.
– WILHELMI, J.H. *Thomas Carlyle and Friedrich Nietsche*. Göttingen : Vandenhoeck un Ruprecht, 1897, 88 pp.
– WILSON, David Alec. *Carlyle till Marriage (1795-1826).* Londres : K. Paul, Trench, Trubner & co., 1923, xvi, 442 pp.
– WILSON, David Alec. *Carlyle to The French Revolution (1826-1837)*. Londres : K. Paul, Trench, Trubner & co., 1924, xii, 434 pp.
– WILSON, David Alec. *Carlyle on Cromwell and Others (1837-1848)*. Londres : K. Paul, Trench, Trubner & co., 1925, xi, 421 pp.

- WILSON, David Alec. *Carlyle at his Zenith (1848-53)*. Londres : K. Paul, Trench, Trubner & co., 1927, xi, 507 pp.
- WILSON, David Alec. *Carlyle to Threescore-and-Ten (1853-1865)*. Londres : K. Paul, Trench, Trubner & co., 1929, xii, 604 pp.
- WILSON, David Alec.*Carlyle in Old Age (1865-1881)*. Londres : K. Paul, Trench, Trubner, 1934, xix, 488 pp.
- WILSON, David Alec. *Mr Froude and Carlyle*. Londres : William Heinemann, 1898, viii, 360 pp.
- WILSON, David. *The Truth about Carlyle ; an Exposure of the Fundamental Fiction Still Current*. Londres : Alston Rivers, 1913, 117 pp.
- WILSON, John. *Thomas Carlyle : the Iconoclast of Modern Shams*. Paisley, Ecosse : Alexander Gardner, 1881, vi, 151 pp.
- WYLIE, William H. *Thomas Carlyle : the Man and His Books*. Londres : Marshall Japp, 1881, viii, 402 pp.
- YOUNG, Louise Merwin. *Thomas Carlyle and the Art of History*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1939, 219 pp.
- YOUNG, Norwood. *Carlyle : His Rise and Fall*. Londres : Duckworth, 1927, 382 pp.

2 Ouvrages critiques de langue française

- BARTHELEMY, Edmond. *Thomas Carlyle. Essai biographique et critique*. Paris : Société du Mercure de France, 1900, 2me édition (date de première édition non indiquée et introuvable), 276 pp.
- BASCH, Victor Guillaume. *Carlyle l'homme et l'œuvre*. Paris : Gallimard, 1938, 2me édition (date de première édition non indiquée et introuvable), 281 pp.
- CABAU, Jacques. Thomas Carlyle ou le Prométhée enchaîné. Paris : Presses Universitaires, 1968, 530 pp.
- CAZAMIAN, Louis. *Carlyle*. Paris : Blond, 1913, 264 pp.
- GAZEAU, Jacques. *L'impérialisme anglais. Son évolution. Carlyle - Seeley -Chamberlain*. Paris, 1903, viii, 211 pp.
- MORLEY, John. *Essais critiques (Macaulay. Wordsworth. Carlyle. Emerson. Auguste*

Comte. Les Aphorismes.) Georges Art (trad.), Paris : A. Colin 1895, xxi, 346 pp.

– SEILLIERE, Ernest Antoine Aimé Léon, Baron. *Un précurseur du national-socialisme. L'actualité de Carlyle*. Paris : Editions de la Nouvelle Revue Critique, 1939, 252 pp.
– TADIE, Jean-Yves, *Portrait de l'artiste : de Carlyle à Proust : an inaugural lecture delivered before the University of Oxford on 22 February 1990*, Oxford : Clarendon Press, 1990, 24 pp.
– TAINE, Hippolyte Adolphe. *L'Idéalisme anglais, étude sur Carlyle*. Paris : Bibliothèque de Philosophie contemporaine, 1864, 187 pp.
– TAYLOR, Alan Carey. *Carlyle. Sa première fortune littéraire en France, 1825-1865*. Paris : H. Champion (Bibliothèque de la Revue de Littérature Comparée - tome 61), 1929, 260 pp.
– TAYLOR, Alan Carey. *Carlyle et la pensée latine.* Paris : Boivin (Etudes de Littérature Etrangère et Comparée - tome 8), 1937, viii, 442 pp.

3 Autres ouvrages critiques

– DEIMEL, Theodor, *Carlyle und der Nationalsozialismus. Eine Würdigg des englischen Denker im Lichte der deutschen Gegenwart*, Würzburg : Triltsch, 1937, viii, 144 pp.

F Articles critiques et opuscules sur Thomas Carlyle

1 Articles de langue anglaise

– APROBERTS, Ruth. « A Latter-day French Carlylean », *Carlyle Studies Annual*, 16, 1996, pp. 109-116.
– BAUMGARTEN, Murray. *Carlyle and his era*. Santa Cruz : University of California Santa Cruz, 1975, 24 pp.
– BRAND, C. P. *Thomas Carlyle and Dante*. Edimbourg : Carlyle Society, 1985, 15 pp.
– CAMPBELL, Ian. *Carlyle and Europe. Some Early Contacts*. Edimbourg : Carlyle Society, 1978, 20 pp.
– CLIVE, John. *Scott, Carlyle and Democracy : a Centenary Lecture*, Edimbourg : Department of English Literature, 1982, 15 pp.

– CLUBBE, John. « Carlyle's Subliminal Feminine : Menadic Chaos in *The French Revolution* », *Carlyle Studies Annual*, 16, 1996, pp. 75-88.

– FIELDING, K. J. « Carlyle and the American « Eighteen Million Bores » », *Carlyle Studies Annual*, 15, 1995, pp. 55-64.

– FRYE, Lowell T. « Romancing the Past : Walter Scott and Thomas Carlyle », *Carlyle Studies Annual*, 16, 1996, pp. 37-49.

– GOLDBERG, Michael. « Prospects of the French Republic ». *The Carlyle Newsletter*, 4, 1983, pp. 19-23.

– HILLES, Frederick W. « The Hero as Revolutionary : Godefroy Cavaignac ». In *Carlyle and His Contemporaries, Essays in honor of Charles Richard Sanders*, John Clubbe (éd.), Durham, North Carolina : Duke University Press, 1976, xxiii, 371pp., pp. 74-90

– KAPLAN, Fred. « « Phallus-Worship » (1848) : Unpublished Manuscripts III – a Response to the Revolution of 1848 ». *The Carlyle Newsletter*, 2, Mars 1980, pp. 19-23.

– KINSER, Brent, et SORENSEN, David (éd.). *Carlyle Studies Annual* 22. Philadelphie : Saint Joseph's University Press, 2006, vi, 353 pp.

– LAMB, John B. « Carlyle and the « hearsays of things » : The Making and Remaking of Mirabeau ». *Carlyle Annual*, 10, pp. 31-40.

– LEMMY, Stefan. « Carlyle's Impact on Romanian Culture », *The Carlyle Newsletter*, 8, printemps 1987, pp. 1-6.

– MAITZEN, Rohan. « « When Pit Jumps on Stage » : Historiography and Theatricality in *The French Revolution* ». *Carlyle Annual*, 13, pp. 44-55.

– MARRS, Edwin, « Carlyle, Bernardin de Saint-Pierre, and Madame Cottin », *Victorian Newsletter*, n° 33 (Printemps 1968), pp. 43-45.

– MASSON, David. « Carlyle's Edinburg Life ». *MacMillan's Magazine*, Londres : MacMillan, 1882, vol. XLV, novembre 1881 à avril 1882, pp. 64-80, 145-163, 234-256

– MILL, John Stuart (article anonyme), « The French Revolution », *London and Westminster Review*, juillet 1837, XXVII, pp. 17-53, reproduit par Jules Paul Seigel, *Thomas Carlyle, the Critical Heritage*, Londres et New York : Routledge, xv, 526 pp., pp. 52-68.

– MORISON, J. Cotter, « Thomas Carlyle ». In MacMillan's Magazine, Londres : MacMillan, 1883, vol. 47, nov. 1882 - avr. 1883, 504pp., pp. 200-213.

- MURPHY, Ella. « Carlyle and the Saint-Simonians ». Studies in Philology, janvier 1936, vol. XXXIII, n° 1, pp. 93-118
- PARKES, W. Kineton. *Thomas Carlyle, an Essay*. Londres : Simpkin, Marshall & Co., 1887, 31 pp.
- REID, Stuart Johnson. *Thomas Carlyle : his Work and Worth, with some Personal Reminiscences of the Man*. Manchester : Tubbs, Brook & Chrystal, 1881, 20 pp.
- ROSENBERG, John D. « Carlyle and Historical Narration », *Carlyle Annual*, 10, pp. 14-20.
- SCHOR, Hilary M. « The Stupidest Novel in London : Thomas Carlyle and the Sickness of Victorian Fiction », *Carlyle Studies Annual*, 16, 1996, pp. 117-132.
- SHINE, Hill. « Carlyle and Fraser's 'Letter on the Doctrine of St Simon' », *Notes and Queries*, Londres, vol. CLXXI, n° 171 (24 October 1936), 468pp., pp. 291-293
- SMEED, John William. *German Influence on Thomas Carlyle. (The Carlyle Society Green Prize Essay, 1963.)* Edimbourg : Macdonald Printers, 1964, 18 pp.
- SORENSEN, David R. « Carlyle, Macaulay, and the Dignity of History », *Carlyle Annual*, 11, pp. 41-53.
- SORENSEN, David R. « *Carlyle's Method of History in 'The French Revolution'* ». Edimbourg : Carlyle Society, 1983, 15 pp.
- SORENSEN, David R. « Selective Affinities : Carlyle, Goethe, and the French Revolution », *Carlyle Studies Annual*, 16, 1996, pp. 61-73.
- SORENSEN, David R. « A *Soliloquy* of Vertu : Rousseau's Presence in Carlyle's *The French Revolution* », *Carlyle Studies Annual*, 19, 1999-2000, pp. 7-22.
- SORENSEN, David R. « An Instinctive Kantian : Carlyle, Kant and « The Vital Interests of Men » », *Carlyle Studies Annual*, 18, 1998, pp. 53-63.
- TADIE, Jean-Yves. *Portrait de l'artiste : de Carlyle à Proust : an inaugural lecture delivered before the University of Oxford on 22 February 1990*. Oxford : Clarendon Press, 1990, 24 pp.
- TENNYSON, G.B. *Carlyle and the Modern World*. Edimbourg : Carlyle Society, 1971, 26 pp.
- TARR, Rodger L. « Carlyle's The French Revolution : a Hitherto Unavailable Manuscript

Fragment », *The Carlyle Newsletter*, 9, printemps 1988, pp. 33-36.

– THOMAS, David. *Thomas Carlyle. « The Cedar is fallen ». A memorial discourse.* Londres : Wade & Co., 1881, 16 pp.
– TRELA, Dale J. « Cromwell in context : the conception, writing and reception of Carlyle's second history ». *Carlyle Newsletter*, 1986, 35 pp.
– TRELA, Dale J. « A New (Old) Review of Mill's *Liberty* : a Note on Carlyle and Mill's Friendship », *The Carlyle Newsletter*, 6, 1985, pp. 23-27.
– VANDEN BOSSCHE, Chris. « Polite Conversation or Revolutionary Style : an Allusion to De Quincey's Review of « Wilhelm Meister's Apprenticeship » in « Sartor Resartus » ». *The Carlyle Newsletter*, 3, octobre 1982, pp. 44-47.
– WHITMAN, Walt. « Death of Carlyle », *The Critic* (New York), 1882.
– WITTE, William. *Carlyle and Goethe*. Edimbourg : Carlyle Society, 1972, 18 pp.

2 Articles de langue française

– BELLOC, Hilaire. Introduction à *The French Revolution* (1837). Londres : J.M. Dent and sons (1906), 1925, vol. I, xxiii, 351pp., pp. vii-xviii.
– BLOY, Léon. « Histoire de la Révolution française, par Carlyle », in *Œuvres de Léon Bloy*, vol. XV, *Inédits – Bibliographie et Index*, Paris : Mercure de France, 1975, pp. 37-43 (article publié pour la première fois dans *L'Univers*, le 20 mai 1874)
– CHASLES, Philarète. « Carlyle's Works », *Quarterly Review*, 1840, vol. LXVI, pp. 446-503
– CHASLES, Philarète. « Thomas Carlyle, *The French Revolution, a History* », *Revue des deux Mondes*, octobre 1840, pp. 109-126
– CHASLES, Philarète. « Thomas Carlyle, Oliver Cromwell's Letters and Speeches », *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier, 15 février, et 1er mars 1846
– GLAUDES, Pierre. « Bloy, Carlyle et l'histoire », in *Léon Bloy au tournant du siècle*, Pierre Glaudes (éd.), Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1992, 350 pp., pp. 171-201
– EVANS, Serge. « Faut-il relire Carlyle ? », *Le Monde Nouveau*, 15 avril 1928, pp. 122-131
– MARRAST, Armand. « Les Hommes de la Révolution française jugés en Angleterre par

M. Thomas Carlyle », *Revue du Progrès*, 1er mars 1840, pp. 154-163.

– MILSAND, Joseph. « Les pamphlets de Thomas Carlyle. *Latter-Day Pamphlets* », *La Revue des deux Mondes*, 31 mai 1850 (tome VI, pp.1083-1111)
– MONTEGUT, Emile. « Thomas Carlyle, sa vie et ses écrits », *La Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1849, pp. 278-314.
– MONTEGUT, Emile. « Littérature américaine. Carlyle et Emerson », *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1850, pp. 722-737
– MONTEGUT, Emile. « Thomas Carlyle et John Sterling », *Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1852, pp. 133-164,
– REMUSAT, Charles de ~. « De Cromwell selon M. Carlyle et M. de Lamartine », *Revue des deux Mondes*, 28 février 1854 (Tome V, pp. 1073-1112).
– SCHERER, E. « Thomas Carlyle », *Le Temps*, 11 février 1881.

G Arrière-plan

1 Sources primaires

– BURKE, Edmund. POCOCK, J. G. A. (éd.) *Reflections on the Revolution in France* (1790). Indianapolis, Indiana : Hackett Publishing Company, 1987, lvii, 237 pp.
– COTTIN, Sophie. *Elisabeth, ou Les Exilés de Sibérie*. Londres : R. Juigné, 1808, 184 pp.
– DICKENS, Charles. *A Tale of Two Cities* (1859). Londres : Marshall Cavendish, 1987, 275 pp.
– DE STAËL, Germaine. *De l'Allemagne* (1813). Paris : Flammarion, 1968, 2 vol.
– EICHTHAL, Gustave d' et URBAIN, Ismael. *Lettres sur la race noire et la race blanche*. Paris : Paulin, 1839, 67 pp.
– ELIOT, George. PINNEY, Thomas (éd.) *Essays of George Eliot*. Londres : Routledge and Kegan Paul, 1963, xii, 476 pp.
– ENFANTIN, Barthélémy-Prosper, CARNOT, Hippolyte, FOURNEL, Henri, DUVEYRIER, Charles et BARRAULT, Émile. *Exposition de la Doctrine de Saint-Simon, Première année, 1828-1829*, Extraits de *l'Organisateur*, 3ème édition, revue et augmentée, Paris : Au Bureau du Globe et de l'Organisateur, 1831, 432 pp.

- LEGENDRE, Adrien. *Eléments de Géométrie, avec des notes* (1794). Douzième édition. Paris : Firmin Didot, Père et Fils, 1823, 431pp. suivies de 14 planches de diagrammes.
- MARRYAT, Frederic. *Peter simple* (1834). Londres : J. M. Dent and sons, 1973, ix, 428 pp.
- MICHELET, Jules. *Histoire de la Révolution française* (1847-1853). Paris : Robert Laffont (1979), 2002, 2 vol.
- MICHELET, Jules. *Le Peuple* (1846). Paris : Librairie Marcel Didier, 1946, 331 pp.
- MILL, John Stuart. *Autobiography* (1873), Londres : Penguin, 1989, 234 pp.
- MILL, John Stuart. Eichthal, Eugène d' (trad.). *Correspondance inédite avec Gustave d'Eichthal*. Paris, Félix Alcan, 1898, xviii, 238, 16 pp.
- MILL, John Stuart, *Collected Works of John Stuart Mill*, volume XIII, *The Earlier Letters of John Stuart Mill 1812-1848* (1963), Francis E. Mineka (éd.). Londres : Routledge, 1996, 784 pp.
- ROSENBERG, Alfred. SCHOLLE, Adler von (trad., 1986). *Le Mythe du XXe siècle : bilan des combats culturels et spirituels de notre temps* (1930). Paris : Déterna, 1999, 606 pp.
- RENAN, Ernest. *Qu'est-ce qu'une nation ?* (1869). Paris : Mille et une nuits, 1997, 48 pp.
- RIO, Alexis François. *Epilogue à l'art chrétien*. Fribourg-en-Brisgau : Herder, 1870, 2 vol.
- RUSSELL, Lord John. *An Essay on the History of the English Government and Constitution, from the Reign of Henry VIII to the Present Time*. Londres : Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 1821, viii, 320 pp.
- SCOTT, Walter. *The Life of Napoleon Buonaparte, Emperor of the French, with a Preliminary View of the French Revolution*. Paris : Treuttel and Würz, 1827, IX vol.
- THACKERAY, William Makepeace. *The Paris Sketch Book of Mr M. A. Titmarsh* (1840). In *Sketch Books*, Londres : John Murray, 1911, xliii, 772 pp., pp. 3-266.

2 Sources secondaires historiques, politiques et idéologiques

- Anonyme. *Procès complet des saint-simoniens, avec les portraits des accusés*. Paris : B. Warée aîné, 1832, 45 pp.
- ANTONETTY, Guy. *Louis-Philippe.* Paris : Fayard, 1994, 992 pp.
- BENSIMON, Fabrice. *Les Britanniques face à la révolution française de 1848.* Paris : L'Harmattan, 2000, 451 pp.
- BOULAIRE, André et MONANGE, Edmond. « Le Vengeur du Peuple : réalité, fiction, naissance d'un mythe », pp. 471-478, in BIDEAU, Alain, DESJARDINS, Bertrand, BRUNET, Guy, et LAGARE, Jacques, *Populations et Cultures, Etudes réunies en l'honneur de Francois Lebrun*. Rennes : Université de Rennes II, 1989, 535 pp.
- BROGAN, Hugh. *The Penguin History of the United States of America* (1985). Londres : Penguin, 1990, viii, 740 pp.
- BUTLER, Marilyn. *Burke, Paine, Godwin and the Revolution Controversy*. Cambridge : Cambridge University Press, 1984, xii, 260 pp.
- CAVAIGNAC, Godefroy. « Malthus et Marcus », in *Revue du Progrès politique, social et littéraire*, 15 mars 1840, Tome premier. Paris : Blondeau, 1840, 639 pp., pp. 204-216.
- CAVAIGNAC, Godefroy. « Londres », *in Revue du Progrès politique, social et littéraire*, 15 juin 1840, Tome premier. Paris : Blondeau, 1840, 639 pp., onzième livraison, pp. 481-490.
- CHECKLAND, S.G. *The Rise of Industrial Society in England, 1815-1885*. Londres : Longmans, Green and co., 1964, 471 pp.
- COBBAN, Alfred. *The Debate on the French Revolution, 1789-1800* (1950). Londres : Bradford and Dickens, 1960, xx, 496 pp.
- COLLINI, Stefan, WHATMORE, Richard, et YOUNG, Bryan (éd.). *Economy, Polity, and Society. British Intellectual History 1750-1950*. Cambridge : Cambridge University Press, 2000, viii, 283 pp.
- COLLINI, Stefan, WHATMORE, Richard, et YOUNG, Bryan (éd.). *History, Religion and Culture. British Intellectual History 1750-1950*. Cambridge : Cambridge University Press, 2000, viii, 289 pp.
- CROUZET, François. De la supériorité de l'Angleterre sur la France : l'économique et

l'imaginaire, XVIIe-XXe siècles. Paris : Perrin, 1985, vi, 581 pp.

– DESROCHES, Henri. *Les Dieux Rêvés : théisme et athéisme en utopie*. Paris : Desclée, 1972, 227 pp.
– EGAN, Pierce. *Boxiana ; or, sketches of Modern Pugilism*. Londres : Sherwood, Neely and Jones, 4 vol., vol. I (1812, iv, 484 pp.) et vol. II (1818, viii, 574 pp.).
– FEUCHTWANGER, Edgar. *Imperial Germany 1850-1918*. London and New York : Routledge, 2001, xx, 228 pp.
– FREUD, Sigmund. *Un Souvenir d'Enfance de Léonard de Vinci* (1910). Préface de Jean-Bernard Pontalis, traduction par Janine Altounian et André et Odile Bourguignon. Paris : Gallimard, 1991, 199 pp.
– FURET, François. *Interpreting the French Revolution* (1978). Forster, Elborg (trad.) Cambridge : Cambridge University Press, 1981, x, 204 pp.
– FURET, François. *Penser la Révolution française* (1978, édition revue et corrigée, 1983). Paris : Gallimard, NRF, 1983, 261pp.
– FURET, François, et RICHET, Denis. *La Révolution française* (1965). Paris : Fayard, 1973, 544 pp.
– GAXOTTE, Pierre, en collaboration avec TULLARD, Jean. *La Révolution française*. Paris : Fayard, 1975, xii, 474 pp.
– GIRARD, Louis. *« Naissance et mort... » La IIe République (1848-1851)*. Paris : Calmann-Lévy, 1968, 318 pp.
– GIRARD, Louis. *Napoléon III*. Paris : Fayard, 1986, 550 pp.
– GUSDORF, Georges. *La Conscience révolutionnaire, les idéologues* (*Les Sciences humaines et la pensée occidentale*, vol. VIII). Paris : Payot, 1978, 551 pp.
– HALEVY, Elie. *Histoire du Peuple Anglais au XIXe siècle* (1923). Paris : Hachette, 1974, édition corrigée, vol. II (xii, 638 pp.)
– MACDONOGH, Giles. *Frederick the Great. A Life in Deed and Letters*. Londres : Weidenfeld & Nicolson. 1999, xii, 436 pp.
– MORVAN, Alain, GOURNAY, Jean-François et LESSAY, Franck. *Histoire des idées dans les îles britanniques*. Paris : Presses Universitaires de France, 1996, 356 pp.
– PALGRAVE, Francis. « Hume and his Influence upon History », in *The Quartely Review*,

vol. LXXIII. Londres : John Murray, 1844, 599pp., pp. 536-592.

– PLUMB, J. H. *England in the Eighteenth Century* (1950). Harmondsworth : Penguin Books, 1990, 224 pp.
– PROST, Antoine. *Douze leçons sur l'histoire*. Paris : éditions du Seuil, 1996, 341 pp.
– RAIT, Robert Sangster. « Scotland and France : the parting of the ways », in *Transactions and Report of the Royal Society of Literature of the United Kingdom*, vol. 37. Londres : Humphrey Milford, Oxford University Press, 1909, 202pp., pp. 31-55.
– RAYMOND, Dora Neill. *British Policy and Opinion during the Franco-Prussian War*. New York : Columbia UP, 1921, 437 pp.
– ROBERTS, J. M. *The French Revolution* (1978). Oxford : Oxford University Press, 1997, xi, 180 pp.
– SISMONDI, Léonard Simonde de. « Economie Politique. Sur la balance des consommations avec les productions. », in *Revue Encyclopédique, ou Analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts*, Tome XXII, mai 1824, pp. 264-298.
– SISMONDI, Léonard Simonde de. *Nouveaux principes d'économie politique, ou de la Richesse dans ses rapports avec la population*. Paris : Delaunay, 1819, 2 volumes.
– SISMONDI, Léonard Simonde de. « Political Economy », in *Edinburgh Encyclopaedia, conducted by David Brewster* (1813-1830), Richard Yeo (éd.) Londres et New York : Routledge, 1999, XVIII volumes, volume XVII, 684 pp., pp. 37-80.
– STEINBERG, S. H. et EVANS, I. H. *Steinberg's Dictionary of British History* (1963). Londres : Edward Arnold, 1974, vi, 421 pp.
– STERN, Fritz (éd.). *The Varieties of History, From Voltaire to the Present* (1956). Londres : Macmillan, 1970, 457 pp.
– SUGDEN, John. *Boxing and Society, An International Analysis*. Manchester : Manchester University Press, 1996, vi, 218 pp.
– TACEL, Max. *Restaurations Révolutions Nationalités 1815-1870*. Paris : Masson, 1994 (5ème édition mise à jour), 318 pp.
– TAGUIEFF, Pierre-André. *La couleur et le sang : doctrines racistes à la française* (1998). Paris : Mille et une nuits, 2002, 236 pp.

– TULARD, Jean (éd.). *Dictionnaire du Second Empire*. Paris : Fayard, 1995, 1348 pp.
– VAROUXAKIS, Georgios. *Victorian Political Thought on France and the French*. Basingstoke : Palgrave, 2002, xii, 223 pp.
– VIALLANEIX, Paul. « Le Discours Religieux de Michelet dans *Le Peuple* », in *Actes du colloque « Michelet et Le Peuple* », tenu à l'Université de Paris X – Nanterre le 23.02.1975. Paris : Société des Etudes Romantiques, 1975, 95 pp., pp. 85-95.
– WORMALD, Jenny (éd.), FORSYTH, Katherine, STRINGER, BROWN, Michael, BOARDMAN, Steve, MASON, Roger, SHER, Richard B., HUTCHISON, I. G. C., FINLAY, Richard, ARMITAGE, David et MAPSTONE, Sally. *Scotland, a History*. Oxford : Oxford University Press, 2005, xxi, 380 pp., p. 180

3 Sources secondaires littéraires et artistiques

– Collectif, avec des témoignages de J. LOISEAU, E. LEGOUIS, A. J. FARMER et H. PEYRE. *Numéro spécial en hommage à Louis Cazamian, Etudes anglaises*, 1966, n°2, avril-juin. Paris : Didier, pp. 113-208
– BUTLER, Marilyn. *Romantics, Rebels and Reactionaries. English Literature and its Background, 1760-1830*. Oxford : Oxford University Press, 1981, 213 pp.
– CHAMPION, Georges Hardinge. *Etudes littéraires ou cours complet de littérature anglaise*. Paris : Stassin et Xavier, 1849, 14, 28, 212, et 230 pp. (quatre sections numérotées à partir de 1).
– CHASLES, Philarète. « De la Littérature anglaise actuelle », *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1839, pp. 681-686
– CHASLES, Philarète. « Des tendances littéraires en Angleterre et en Amérique », *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1844, pp. 497-545
– ELTON, Oliver. *A survey of English Literature, 1830-1880*. Londres : Edward Arnold Ltd, 1920, vol. I, 434 pp. ; vol. II, 432 pp.
– FOUCART, Claude. « Léon Bloy et l'Allemagne : « la nation élue » face à « l'orgueilleuse et féroce allemagne » », in *Léon Bloy au tournant du siècle*, Pierre Glaudes (éd.) Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1992, 350 pp., pp. 203-214.
– JULLIAN, René. *Le mouvement des arts du romantisme au symbolisme*. Paris : Albin

Michel, 1979, 589 pp.

– LEGOUIS, E. CAZAMIAN, L. *Histoire de la littérature anglaise*. Paris : Hachette, 1924, 1312 pp.
– MONTEGUT, Emile. *Mélanges Critiques, Victor Hugo, Edgar Quinet, Michelet, Edmond About*. Paris : Hachette, 1887, 363 pp.
– MONTEGUT, Emile. *Types Littéraires et Fantaisies Esthétiques*. Paris : Hachette, 1882, 341 pp.
– MUENIER, Pierre-Alexis. *Émile Montégut, étude biographique et critique, d'après des documents inédits*. Paris : Garnier frères, 1925, xxiii, 384 pp.
– SARRASIN, Bernard. « Rire et mort de Dieu : le jeu théologique de Léon Bloy », in *Léon Bloy au tournant du siècle*, Pierre Glaudes (éd.) Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1992, 350 pp., pp. 153-170
– TAINE, Hippolyte. *Histoire de la Littérature anglaise*. Paris : Hachette, 1897-1899, 5 volumes.
– TILLOTSON, Geoffrey. *A View of Victorian Literature*. Oxford : Oxford University Press, 1978, x, 396 pp.

Index Nominum

Addison, Joseph, 63

Aird, Thomas, 326

Aitken, Mary, 91, 576

Alembert, Jean d', 67, 357, 369

Alexander, Patrick, 341

Althaus, Friedrich, 296

Altick, Richard, 23, 82

Altounian, Janine, 66

Antonetty, Guy, 165

Arago, Etienne, 198

Arago, François, 184

Archibald, Raymond Clare, 93–95

Arnold, Matthew, 4, 342, 347, 379

Ashburton, Harriet Baring, 92, 115, 164, 228, 252–255, 257, 258, 260, 261, 266, 267

Ashburton, Louisa, 286, 288–290, 292, 574

Ashburton, William Bingham Baring, 45, 92, 164, 228, 254, 257, 260–263, 266, 267, 286, 289

Ashton, Rosemary, 37, 39, 103, 104, 164, 228, 315, 344

Aulard, François-Alphonse, 310, 402, 447, 517

Austen, Jane, 336

Bacon, Francis, 357, 384, 400

Bagehot, Walter, 4

Baillie, James, 96

Bailly, Jean Sylvain, 63

Ballanche, Pierre-Simon, 548

Balzac, Honoré de, 324

Barère de Vieuzac, Bertrand, 315, 493

Barbey d'Aurevilly, Jules, 207, 337

Barker, Joseph Ellis, 322, 323

Barot, Odysse, 194, 208, 310, 311

Barrès, Maurice, 402, 462

Barraclough, Geoffrey, 507

Barras, Paul Jean François Nicolas, 523

Barrault, Emile, 136, 142

Barrie, James, 540

Barruel, Augustin, 211

Barthélemy, Edmond, 311, 312, 318, 487

Barthélemy, Jean-Jacques, 64

Basch, Victor, 6, 35, 40, 118, 135, 309, 310, 321, 322, 336, 338, 342, 349, 353, 418, 443–445, 472, 541–543

Bayle, Pierre, 202, 216

Bazard, Claire, 168

Bazard, Saint-Amand, 137, 138, 143, 144, 168, 548
Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de, 168, 383, 466
Behnken, Eloïse, 43, 372, 379
Bell, Bill, 343
Belloc, Hilaire, 48, 50, 51, 202, 364
Bensimon, Fabrice, 231, 240
Bentham, Jeremy, 128, 138, 172, 228–230, 346, 370, 527, 552
Bentley, Eric, 343, 400
Béranger, Pierre-Jean, 168
Bergson, Henri, 400
Bernard, Claude, 507
Bernoulli, Daniel, 357
Berthier de Sauvigny, Louis Bénigne François, 458, 514
Bichat, Xavier, 145
Bideau, Alain, 315
Bismarck, Otto von, 294, 300, 322, 391
Blair, Hugh, 107
Blanc, Louis, 13, 17, 35, 36, 85, 133, 195, 196, 198, 241–243, 266, 270, 271, 276–278, 533
Bloy, Léon, 6, 135, 198, 309, 336–338, 353, 402, 421, 446, 473, 476, 478, 535, 541
Blumenberg, Hans, 522–525, 530
Boissy d'Anglas, François-Antoine de, 510
Bonnemère, Aubin, 485
Bossuet, Jacques Bénigne, 64, 104, 205
Bossut, Charles, 63
Boswell, James, 86
Boulaire, André, 315
Bourguignon, André, 66
Bourguignon, Odile, 66
Bowring, John, 128
Brattin, Joel, 344
Brewster, David, 26, 68–75, 77, 79–81, 192, 350, 368
Brougham, Henry, 228, 332
Browning, Robert, 64, 128, 153, 172, 218, 260, 268, 269, 318, 581
Brunet, Guy, 315
Buchanan, Craig, 109
Buchanan, George, 51
Buchez, Philippe-Joseph-Benjamin, 201, 212, 217
Buffon, Georges-Louis Leclerc, Comte de, 357
Buller, Charles, 161, 217
Buloz, François, 339, 566
Bunbury, Lydia, 175
Burckhardt, Jacob, 524
Burke, Edmund, 4, 5, 11, 42, 192, 203, 223, 235, 330, 346, 378, 379, 390, 392, 457, 508, 527, 530, 536
Burns, Robert, 48, 60, 200, 354, 358, 382, 384, 389
Byron, George, 62, 93, 110, 342

Cabau, Jacques, 2, 156, 320, 339, 345, 349, 350, 396, 402, 510, 511, 543

Cagliostro, Alessandro (pseudonyme de Giuseppe Balsamo), 311, 329, 516

Campan, Jeanne-Louise-Henriette, 111

Campbell, Ian, 23, 42, 231, 343, 397, 434

Carcavi, Pierre de, 356

Carlyle, Alexander (frère de Carlyle), 54, 170, 366

Carlyle, Alexander (neveu de Carlyle), 69, 127, 153, 218, 341, 355, 549

Carlyle, Frank, 61

Carlyle, James, 27, 43, 44, 46–49, 60, 61, 72, 99, 148–151, 155, 304, 531

Carlyle, James Jr, 288–290, 293

Carlyle, Jane Welsh, 15, 17, 25, 27, 37, 38, 43, 54, 55, 67, 69, 79, 80, 87, 88, 91–97, 102–116, 134, 162, 163, 170, 171, 176–178, 185, 190, 194, 196, 199, 217, 221, 245, 251, 253–255, 258, 260, 261, 267, 277, 284, 287, 289, 292, 312, 341, 343, 345, 355, 385, 387, 388, 463, 489, 533

Carlyle, Janet, 42

Carlyle, Jean, 231, 233, 234, 288, 293, 302

Carlyle, John, 16, 17, 42, 46, 69–71, 73, 78–80, 86, 87, 98, 100, 123, 128, 135, 164, 165, 167, 169, 175, 182, 184, 193, 221, 226–228, 234, 249, 250, 257, 261, 265, 280, 288–301, 325, 326, 329, 334, 366, 567, 570, 574, 576–580, 583

Carlyle, Margaret, 42, 43, 66

Carlyle, Thomas (grand-père de Carlyle), 61

Carnot, Hippolyte, 142

Carnot, Lazare, 483

Carrel, Armand, 183–185, 217

Carte, Thomas, 55

Cassagnau, Laurent, 522

Cavaignac, Caroline, 190

Cavaignac, Godefroy, 17, 30, 35, 36, 113, 162, 166, 168, 172, 176–178, 184–198, 216, 217, 222, 225, 251, 266, 271, 317, 324, 331, 332, 351, 392, 394, 509, 533, 551

Cavaignac, Jean-Baptiste, 190

Cavaignac, Julie Marie, 190

Cavaignac, Louis Eugène, 35, 185, 196, 251, 253–255, 266, 268, 272, 276

Cazamian, Louis, 6, 30, 40, 117, 119, 135, 309–312, 320, 321, 323, 336, 342, 349, 541

Cessole, Bruno de, 24, 311, 396, 402

Chadwick, Edwin, 528

Champion, Georges Hardinge, 333

Changarnier, Nicolas-Anne-Théodule, 253

Chaptal, Jean-Antoine, 100

Charles X, 100, 164, 165, 175, 447

Charles XII de Suède, 204, 206

Charles-Quint, 424

Chasles, Philarète, 197, 225, 309, 314, 317, 318, 320, 324–326, 331, 333
Chateaubriand, René de, 105, 109
Chevalier, Michel, 136
Chézy, Antoine-Léonard de, 100
Cholat (marchand de vin), 484, 485
Christianson, Aileen, 231, 343
Cléopâtre, reine d'Egypte, 466
Clare, Elizabeth Julia Georgina, comtesse de, 164, 250, 573
Clarendon, Edward Hyde, 105
Clubbe, John, 178, 341, 350, 463
Cobden, Richard, 346
Cochrane, John, 201, 202
Cofer, David, 118, 123, 141, 351
Colbert, Jean Baptiste, 357
Coleridge, Samuel Taylor, 12, 137, 138, 227, 310, 316, 320, 346, 378, 379, 384, 400
Collingwood, Robin George, 506
Collini, Stefan, 223
Collis, John Stewart, 37, 38, 40, 48, 93, 96, 103, 344
Colomb, Christophe, 152, 374, 375
Comte, Auguste, 10, 36, 299, 384, 402
Condorcet, Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, 200, 216, 369, 430, 452, 548
Confucius, 39
Congreve, William, 62
Cook, Ann, 576
Cook, James, 62
Corday, Charlotte, 463, 465
Corneille, Pierre, 64
Cottin, Sophie, 8, 69, 87, 532
Cousin, Victor, 145, 183, 184, 402
Coutier, Louise, 208
Cromwell, Oliver, 5, 15, 21, 38, 47, 64, 105, 106, 115, 163, 194, 208, 209, 230, 231, 246, 251, 255–257, 276, 280, 291, 296, 301, 312, 319, 321, 325, 354, 365, 382, 388, 392, 394, 396, 398, 402, 440, 479, 488, 523, 527, 529, 537, 539
Cruikshank, George, 201
Cumming, Mark, 344, 350
Curtis, William, 374, 375
Cuvier, Georges, 63, 100

Dante Alighiery, 249, 293, 329, 334, 354, 552, 573
Danton, Georges-Jacques, 163, 199, 200, 332, 382, 392, 393, 430, 466, 478, 482, 508, 520, 534
Darwin, Charles, 254, 425–427, 542
Darwin, Erasmus Alvey, 254, 426
De Quincey, Thomas, 52
Defoe, Daniel, 380
Deimel, Theodor, 310, 322, 336, 441–443, 445, 542
Delambre, Jean-Baptiste, 63
Démosthène, 180, 502, 514, 554

Desaulniers, Marie, 350
Desjardins, Bertrand, 315
Desmoulins, Camille, 200, 215, 466, 478, 501
Detrosier, Roland, 134
Dickens, Charles, 1, 4, 128, 231, 310, 315, 336, 339, 342, 345, 346, 468, 471, 528, 544, 581
Diderot, Denis, 8, 150, 151, 155, 187, 321, 353, 357, 366, 368, 376–383, 388–391, 393, 409, 418, 534, 535, 539
Disraeli, Benjamin, 322
Dreux-Brézé, Henri-Evrard de, 503
Duffy, Charles Gavan, 36, 256, 341, 348, 433
Dulaure, Jacques Antoine, 216
Dupin, Charles, 100
Dupuis, Serge, 240
Duveyrier, Charles, 117, 134–137, 140, 142, 144, 168

Egan, Pierce, 200
Eichthal, Charles Baron d', 250, 297, 298, 576
Eichthal, Eugène d', 122, 436
Eichthal, Gustave d', 12, 19, 22, 117, 121–124, 126–128, 134–138, 140, 144, 152, 161, 164, 165, 168, 250, 297, 426, 434–436, 533, 547
Elias, Samuel (surnommé Dutch Sam), 200
Eliot, George, 1, 112, 312, 316, 347
Emerson, Ralph Waldo, 25, 114, 138, 140, 155, 169, 171, 178, 221, 225, 259, 293, 312, 318, 322, 325, 333, 334, 338, 341, 344, 345, 347, 348, 399, 472, 536, 553, 568, 577
Enfantin, Barthélémy-Prosper, 134, 136–138, 142–144, 548
Engel, Mark, 344
Erksine, Thomas, 85
Euclide, 74, 75, 361
Evans, Serge, 323, 543
Eyre, Edward John, 434

Féraud, Bertrand, 510
Fantin-Desodoards, Antoine-Etienne-Nicolas, 211
Fénelon, François de Salignac de La Mothe, 65
Fergusson, John, 38
Fichte, Johann Gottlieb, 321, 342, 349, 402
Fielding, Kenneth, 23, 42, 87, 156, 200, 231, 343, 544
Fleury, André-Hercule, Cardinal de, 356
Foerster, Norman, 146
Fonblanque, Albany William, 237, 239, 240
Fontenelle, Bernard Le Bouyer de, 151, 376, 523
Forster, John, 224, 230, 231, 233, 234, 237, 238, 240, 243, 561, 578, 581
Foucart, Claude, 338
Foulon de Doué, Joseph-François, 452, 486,

514

Fournel, Henri, 142

Fox, Charles James, 223

Fox, George, 105

Fraser, Hugh, 129, 217, 229, 368

Frédéric II de Prusse, 10, 15, 16, 19–22, 24, 26, 39, 46, 50, 55, 64, 66, 67, 115, 126, 146, 150, 157, 162, 163, 180, 199, 204, 211, 250, 251, 258, 259, 264, 281, 283–285, 292, 296, 301, 315, 317, 319, 322, 328, 335, 348, 355, 371, 429, 437, 463, 471, 479, 485, 488, 491, 496, 506, 518, 523, 537, 538, 565–567

Freud, Sigmund, 66

Froude, James Anthony, 7, 18, 37–39, 42, 43, 58, 62, 68, 86, 93, 94, 100, 101, 113, 117, 122, 133, 134, 148, 155, 162, 168, 180, 183, 187, 202, 218, 220–223, 226–228, 234, 239, 246, 251, 260, 277, 280, 286, 294–296, 298–303, 341, 350, 387, 403, 427, 541, 575, 578, 581

Furet, François, 454

Gado, Mona, 344

Garnett, Richard, 403, 505, 506

Garnier, Georges, 311

Garnier, Joseph Henry, 168

Gaxotte, Pierre, 217

Genlis, Stéphanie-Félicité Du Crest, comtesse de, 381

Gibbon, Edward, 54, 55, 62, 204, 356

Gilfillan, George, 326

Gillies, John, 204

Girard, Louis, 251–254

Gladstone, William Ewart, 286

Glaudes, Pierre, 337, 338

Glen, William, 161

Gobel, Jean-Baptiste, 505

Gobineau, Arthur de, 425, 426, 436, 542

Goethe, Johann Wolfgang von, 3, 19, 27, 57, 58, 60, 62, 64, 66, 88–90, 94, 116–118, 127, 129, 146, 148–152, 155, 267, 268, 280, 304, 321, 329, 330, 334, 346, 348, 349, 354, 358, 371, 382, 384, 390, 391, 398, 401, 402, 477, 490, 506, 529, 533, 538

Goldberg, Michael, 23, 230, 247, 317, 344, 347, 554

Gordon, Margaret, 27, 92–95, 102, 291, 532

Gorrie, D., 38

Graham, William, 54, 93

Granville, George Leveson-Gower, 261

Grierson, Herbert John Clifford, 311, 321, 322, 336, 342, 439–441, 443, 543

Guizot, François, 9, 182, 207–210, 268, 278, 489, 556, 559, 562

Gusdorf, Georges, 309

Halévy, Elie, 119, 137–139

Hallam, Henry, 228

Hamilton, Antoine, 205
Hamilton, William, 52
Hampden, John, 106
Hanson, Elizabeth, 103
Hanson, Lawrence, 103
Harrison, Frederick, 300
Harrold, Charles Frederick, 52, 156, 304, 320, 543
Hazlitt, William, 58, 208, 231
Hébert, Jacques-René, 495
Heffer, Simon, 39, 228, 280, 343, 350
Hegel, Georg Wilhelm Friedrich, 147, 148, 399
Heggie, David, 350
Helvétius, Claude-Adrien, 151
Hénault, Charles François, 216
Heraud, John Abraham, 130
Herder, Johann Gottfried von, 142, 151, 400, 522
Heyrendt, Catherine, 544
Hilles, Frederick, 178, 186, 191, 195, 196
Hitler, Adolf, 12, 311, 322, 342, 439, 440, 442
Holmes, Thea, 39, 170
Howard, Elizabeth Ann, 254
Hugo, Victor, 319, 332, 334, 335
Hume, David, 52–56, 58, 62, 63, 204, 372
Hunt, John, 231
Hunt, Leigh, 218, 231

Inglis, Henry, 168
Ireland, Annie Elizabeth, 103
Irving, Edward, 93, 95, 96, 103, 138, 165

Jacob, Jean Claude, 485
Jeanne d'Arc, 267, 417
Jeffrey, Francis, 119, 121, 167, 227, 368
Jessop, Ralph, 2, 52, 156, 320
Jewsbury, Geraldine, 112, 326
John, Brian, 347
Johnson, Samuel, 86, 354, 380, 389
Jomini, Antoine Henri de, 211
Julius, Nicholas Heinrich, 57
Jumeau, Alain, 312

Kant, Emmanuel, 321, 349, 402
Kaplan, Fred, 39, 280, 350
Keeble, David, 344
Kingsley, Charles, 346, 427, 432
Kinser, Brent, 544
Kirkpatrick, Catherine Aurora, 27, 92, 95–97, 102, 532
Knighton, William, 13–15, 45, 46, 259, 277, 303, 410, 437, 489
Knox, John, 21, 112, 354, 392, 396, 430

La Bruyère, Jean de, 151, 402
La Fayette, Gilbert Du Motier, 186, 200, 470
La Fontaine, Jean de, 151
La Harpe, Jean-François de, 369
La Motte, Jeanne de Valois-Saint-Rémy, 201, 213, 463
La Rochefoucauld, Frédéric-Jérôme de, 65

Laborde, Léon Emmanuel Simon Joseph marquis de, 267
Lacretelle, Jean Charles Dominique de, 104, 204, 205, 210, 211, 535
Lacroix, Silvestre-François, 100
Lagare, Jacques, 315
Lagrange, Joseph, 63, 144
Lamartine, Alphonse de, 185, 266, 267, 278, 319, 321, 324, 398, 402, 488, 489, 559
Lamb, John, 381
Lamballe, Marie Thérèse Louise de Savoie-Carignan, 60, 61, 465, 495
Lamont, Martha, 106, 463
Landon, Walter Savage, 172
Landow, George, 347
Langlois, Charles-Victor, 506
Laplace, Pierre-Simon marquis de, 63, 71, 78, 100, 144
Laud, William, 105
Laurent de l'Ardèche, Paul-Mathieu, 121
Lavalley, Albert, 347
Lawrence, David Herbert, 347, 400
Le Sage, Alain René, 63, 104
Lecky, William Edward Hartpole, 300
Ledru-Rollin, Alexandre-Auguste, 251–253, 539
Legendre, Adrien Marie, 28, 69, 71, 73–81, 87, 88, 100, 202, 350, 490, 532
Lehman, Benjamin Harrison, 400–402
Leroy, Gaylor Clarke, 343
Leslie, John, 62, 74
Lessing, Gotthold Ephraim, 548
Levasseur, René, 136, 186, 213
Lewis, Scott, 172
Lockhart, John Gibson, 272
Loménie de Brienne, Étienne-Charles de, 453, 483, 514, 515, 519, 523
Longchamp, Charles de, 369
Longfellow, Henry Wadsworth, 293
Longman, Thomas Norton, 70
Louis XI, 300, 424
Louis XIV, 65, 262, 485
Louis XV, 13, 145, 235, 262, 371, 454, 484, 514
Louis XVI, 90, 204, 354, 508, 528
Louis XVIII, 100
Louis-Napoléon, 5, 17, 35, 182, 183, 185, 194, 249, 251–259, 276, 288, 297, 299, 300, 322, 337, 539
Louis-Philippe, 5, 12, 13, 23, 51, 164–166, 178, 182, 184–186, 195, 196, 209, 230, 231, 234, 235, 246, 278, 301, 523, 537, 555–557, 562
Louvet de Couvray, Jean-Baptiste, 89, 213, 217, 498
Lowry-Corry, Louisa Mary Ann Julia Harriet, Lady Sandwich, 267
Ludres, Comte de, 207
Luther, Martin, 188

M’Diarmid, John, 85, 88, 90, 91, 532

MacArthur, David Wilson, 295, 296

Macaulay, Thomas Babington, 119, 121, 228, 229, 266, 318, 333

Macleod, Sandy, 61

MacReady, Catherine Frances Atkins, 178

MacReady, William Charles, 178

Magendié, François, 100

Maginn, William, 130

Mahomet, 54, 188, 369, 370, 393, 396, 428

Mailer, Norman, 347

Maistre, Joseph de, 548

Maitzen, Rohan, 350

Malte-Brun, Konrad, 71

Malthus, Thomas, 70, 197, 552

Marat, Jean-Paul, 392, 454, 455, 465, 495, 528

Marcus (pseud.), 197, 315, 551, 552

Marie-Antoinette, reine de France, 111, 262, 463, 466, 469, 495

Marmontel, Jean-François, 65, 357, 383

Marrast, Armand, 17, 35, 36, 166, 176, 177, 186, 194, 197, 198, 225, 309, 317, 324, 326–333, 335, 353, 533, 541

Marrou, Henri-Irénée, 506

Marryat, Frederic, 63

Martin, Isabelle, 93

Marx, Karl, 126, 275, 347

Masson, David, 62

Masson, Elsie, 311

Masson, Emile, 311

Mather, Cotton, 432

Maurice, Frederick, 137

Maurice, Jean-Frédéric-Théodore, 74

Mazzini, Giuseppe, 113, 178, 185, 195, 198, 251–253, 269

McCulloch, John Ramsay, 121

McSweeney, Kerry, 23

Melville, Andrew, 51

Mercier, Louis Sébastien, 466

Meredith, George, 342

Mérimée, Prosper, 15, 267–269, 351

Merivale, Herman, 227–229

Michel-Ange, 224

Michelet, Jules, 9–12, 168, 207–210, 266, 273, 276, 317, 319, 324, 328, 334, 335, 349, 350, 364, 384, 398, 402–418, 462, 482, 485, 489, 508, 536, 537, 542

Mignet, François-Auguste, 206, 210, 211, 215, 535

Mill, Harriet, 220, 535, 549

Mill, James, 128, 172

Mill, John Stuart, 4, 9, 10, 19, 25, 36, 59, 63, 64, 101, 112, 114, 118, 119, 121, 124, 128, 129, 134–140, 148, 150–155, 161, 164, 167, 172, 184, 186, 198–203, 206–208, 214–222, 226, 227, 229, 245, 282, 297, 330, 341, 346, 381, 401, 403, 408, 416, 429,

430, 434, 436, 438, 475, 488–491, 523, 535, 538, 540

Milnes, Richard Monckton, 179, 209

Milsand, Joseph, 318, 319, 397, 398, 438

Milton, John, 106, 227

Mirabeau, Honoré Gabriel Riqueti, Comte de, 9, 10, 48, 66, 148, 149, 151, 163, 199–202, 214, 217, 219, 332, 353, 354, 358, 359, 361, 368, 380–384, 390, 392, 401, 448, 449, 453, 464, 466, 478, 481, 488, 507, 508, 516, 519, 521, 534, 535

Mirabeau, Victor Riqueti, Comte de, 383, 384

Mitchell, Robert, 385, 387

Molière, 65, 104, 192

Monange, Edmond, 315

Montégut, Emile, 335, 399, 400, 402, 418, 533, 536, 564

Montaigne, Michel de, 8, 51, 65, 68, 69, 193, 304, 355, 362, 365, 367, 374, 383, 534

Montalembert, Charles Forbes René de, 179, 553

Montégut, Emile, 318, 319, 321, 324, 333–335

Montesquieu, Charles-Louis de Secondat, Baron de, 8, 65, 68, 69, 355, 356, 360, 365–367

Montfaucon, Bernard de, 8, 68, 69, 359, 360

Montgaillard, Guillaume-Honoré Rocques de, 211, 212, 495

Montucla, Jean-Etienne, 8, 64, 69, 355, 357

Moore, John, 64, 68

Morison, James Cotter, 35, 37

Morris, William, 347

Mounier, Jean-Joseph, 469

Muenier, Pierre-Alexis, 319, 334

Müller, Johannes von, 204

Murphy, Ella, 118, 123, 146

Murray, Thomas, 80

Napoléon, 10, 11, 17, 36, 44, 49, 57, 58, 103, 105, 109–111, 145, 149, 163, 172, 212, 215, 253, 262, 291, 354, 361, 369, 370, 385–388, 418, 466, 531–533

Necker, Jacques, 8, 66, 68, 69, 105, 151, 349, 355–360, 365–367, 382, 392, 514, 519

Neff, Emery, 118, 119, 121, 131

Nesham, Christopher, 484

Neuberg, Joseph, 256, 284, 287

Newberry, Percy, 23, 230

Newton, Isaac, 152, 374, 375

Nietzche, Friedrich, 12, 28, 342, 343, 349, 400, 439, 440

Norton, Charles Eliot, 7, 43, 127, 280, 348

Novalis, 66, 321

Oliphant, Margaret, 103

Orsay, Alfred comte d’, 35, 169–172, 175,

178, 351, 509, 533

Ovide, 468

Owen, Robert, 119, 134, 135, 138, 139, 240, 241

Ozouf, Mona, 454

Paine, Thomas, 219, 223, 484, 508, 527

Paley, William, 107

Palgrave, Francis, 55

Pankhurst, Richard, 118, 127, 134, 138, 139, 141, 343, 351, 533

Pascal, Blaise, 8, 22, 65, 69, 293, 304, 355, 356, 360, 361, 363, 365, 366, 534

Pascal, Etienne, 356, 361, 365

Pearce, Henry (surnommé Game Chicken), 200

Peel, Robert, 54, 56, 164, 166, 198, 272

Pepoli, Carlo, Comte de, 184

Pinney, Thomas, 2

Pitt, William (l'Ancien), 68

Pitt, William (le Jeune), 68, 223, 332, 414, 527

Plattnauer, Richard, 254

Poisson, Siméon Denis, 100

Pontalis, Jean-Bernard, 66

Prost, Antoine, 506

Proust, Marcel, 351

Quesnay, François, 357

Quinet, Edgar, 317, 403

Rabelais, François, 64

Racine, Jean, 64

Rait, Robert Sangster, 51

Randa, Philippe, 442

Rapin de Thoyras, Paul, 55

Raspail, François-Vincent, 186

Raymond, Dora Neill, 294, 297, 299, 300

Raynal, Guillaume-Thomas, 55, 56, 151

Regnault, Elias, 194, 208, 310, 311

Reid, Thomas, 52

Rembrandt, 39, 224, 283

Rémont de Montmort, Pierre, 357

Rémusat, Charles de, 319, 321, 398, 402

Renan, Ernest, 423, 424

Rhys, Ernest, 364

Ricardo, David, 70, 81

Richardson, Samuel, 380

Richter, Johann Paul Friedrich (dit Jean-Paul), 62, 66, 267, 321, 326, 330, 348, 349, 384, 391, 477, 490

Rio, Alexis François, 35, 51, 172, 175, 177–180, 192, 337, 351, 354, 394, 421, 446, 462, 473, 509, 510, 533, 553, 554

Riouffe, Honoré-Jean, 213, 217

Roberts, John Morris, 460–462, 467, 471, 503, 513

Robertson, William, 8, 53–56, 58, 62

Roberval, Gilles Personne de, 356

Robespierre, Maximilien de, 10, 51, 192, 193, 200, 202, 225, 331, 332, 359, 385, 392–394, 457, 465, 470, 492,

497–499, 501, 502, 504, 505, 508

Robinson, Henry Crabb, 184

Roche, Achille, 213

Roche, Jules, 28, 194, 208, 310, 311, 402, 447, 492, 494, 495, 517–520, 525

Rodrigues, Olinde, 136, 548

Roland de La Platière, Jean-Marie, 468, 469

Roland de La Platière, Jeanne-Marie, 111, 112, 213, 217, 463, 466, 468, 469, 488, 503

Rollin, Charles, 104, 204, 205

Rosenberg, Alfred, 442

Rosso, François, 24, 311, 396

Rousseau, Jean-Jacques, 7, 10, 11, 27, 64, 65, 67, 105, 106, 108, 109, 111, 145, 151, 163, 187, 188, 321, 335, 349, 354, 361, 366, 368, 376, 385, 389–391, 418, 534

Roux-Lavergne, Pierre-Célestin, 201, 212, 214, 217

Royer-Collard, Pierre-Paul, 145

Rude, François, 195

Ruskin, John, 25, 341, 342, 434, 440

Russell, Bertrand, 342

Russell, Lord John, 346

Ryals, Clyde de Loache, 231, 343

Sabor, Peter, 23

Sacy, Claude-Louis-Michel de, 356

Sade, Jacques François Paul Aldonce de, 205

Saint-Lambert, Jean-François de, 151

Saint-Pierre, Bernardin de, 8, 69, 86, 87, 89, 532

Saint-Réal, César de, 204, 205

Saint-Simon, Claude-Henri de, 19, 22, 28, 118, 122, 125–133, 136, 138, 139, 142, 278, 371, 434, 533, 547, 548

Samson, Abbé de Bury Saint Edmunds, 479

Sand, George, 112, 244, 351

Sanders, Charles Richard, 310

Sarrazin, Bernard, 338

Saussure, Horace-Bénédict de, 64

Schelling, Friedrich Wilhelm Joseph von, 349

Scherer, Edmond, 314

Schiller, Friedrich von, 3, 21, 64, 66, 69, 70, 151, 329, 349, 355, 371, 477, 490

Scholle, Adler von, 442

Scott, Alexander, 242

Scott, Walter, 8, 14, 52, 53, 55–58, 63, 148, 149, 244, 320, 490, 496, 498, 531, 538

Seignobos, Charles, 506

Seillière, Ernest, 322–324, 396, 398, 446, 477, 543

Shakespeare, William, 62, 63, 88, 222, 318, 324, 333, 403, 491, 506

Shelley, Percy Bysshe, 224, 231, 384, 400

Shepherd, Richard Herne, 7, 23, 62, 68, 85, 86, 103, 230

Shine, Hill, 18, 26, 59, 60, 62–66, 70, 104, 105, 118, 121, 123, 127–131, 141, 142, 145, 150, 151, 156, 204, 320, 351, 400–402, 533, 543

Sismondi, Léonard Simonde de, 69, 70, 79–85, 91, 105, 109, 121, 197, 202, 532

Smith, Adam, 60

Smith, Hilary, 343

Smith, Sydney, 121

Smollett, Tobias, 53, 55, 56, 58, 63

Socin, Faust, 128

Sorensen, David, 23, 87, 156, 200, 312, 318, 350, 499, 544, 564

Southey, Robert, 138, 139

Spedding, Thomas, 242, 581

Spengler, Oswald, 400

Staal de Launay, Marguerite Jeanne Cordier, 111

Staël-Holstein, Germaine de, 21, 51, 64–67, 105, 106, 111, 202, 213, 216, 316, 321, 328, 354, 439, 463, 466, 483, 522, 532

Stanley, Arthur, 167

Sterling, John, 21, 115, 137, 153, 177, 178, 218, 229, 310, 333, 341, 578

Stern, Fritz, 491, 493, 507

Sterne, Lawrence, 224, 402

Stodart, Eliza, 107, 111

Strachey, Edward, 96, 99

Strachey, Julia, 102

Surtees, Virginia, 103

Swift, Jonathan, 459

Symons, Julian, 37, 162, 164, 344

Tacite, 211, 369

Tadié, Jean-Yves, 351

Taguieff, Pierre-André, 436

Taine, Hippolyte, 1–3, 6, 224, 309, 324, 336, 342, 353, 398, 418, 541

Talleyrand-Périgord, Charles-Maurice de, 106

Talma, François Joseph, 100

Tarr, Rodger, 7, 22, 71–73, 85, 86, 110, 127, 129, 224, 225, 280, 283, 344, 350

Taylor, Alan Carey, 180, 207, 315, 316, 321–326, 333–338, 340, 350, 396, 402, 476, 489, 565

Taylor, Harriet, 218, 220, 535, 549

Taylor, Jeremy, 107

Tennyson, Alfred, 261, 342, 346, 434

Tennyson, George Bernhard, 140–142, 144, 147, 148, 343, 345, 532

Thackeray, William Makepeace, 4, 64, 227, 257, 330, 437

Thénard, Louis-Jacques, 100

Théroigne de Méricourt, Anne-Josèphe, 463, 466, 468, 512

Thierry, Augustin, 493

Thiers, Adolphe, 8, 9, 15, 35, 45, 46, 136, 151, 168, 186, 196, 200, 206, 210, 211, 213, 253–255, 257–259, 265–

268, 278, 489, 535
Thomas, Clément, 177
Thomas, Reuben, 77
Tillotson, Geoffrey, 347
Titien, 224
Toulongeon, François-Emmanuel d'Emskerque, 211
Tourgueniev, Ivan, 295, 581
Tournay, Louis, 485
Trela, David, 224, 225, 344
Turgot, Anne Robert Jacques, 216, 357

Urbain, Ismael, 435

Van Dyck, Anton, 224
Vanden Bossche, Chris, 156, 344, 379
Vapereau, Gustave, 207
Varnhagen von Ense, Karl August, 128, 172, 553, 554
Varouxakis, Georgios, 4
Vauquelin, Louis-Nicolas, 100
Vergniaud, Pierre Victurnien, 502
Vertot, René Aubert de, 205
Viallaneix, Paul, 405
Vico, Jean-Baptiste, 548
Victoria, reine de Grande-Bretagne et d'Irlande, 1, 41, 253, 297
Vida, Elizabeth, 52, 349
Vigny, Alfred de, 169, 175, 351
Vilate, Joachim, 492
Vinci, Léonard de, 66
Voltaire, François-Marie Arouet de, 7, 8, 10, 15, 20, 21, 24, 26, 54, 60, 65–67, 72, 100, 115, 131, 144, 145, 150–153, 163, 204, 206, 235, 258, 259, 281, 285, 301, 321, 353–356, 361, 368–378, 380–382, 386, 387, 438, 491, 534

Wallace, William, 112
Warren, Mrs (cuisinière), 288, 575
Wetherell, Charles, 166, 167
Whatmore, Richard, 223
Whistler, James Abbott McNeill, 344
Wilde, Oscar, 440
Wilson, David Alec, 38, 39, 52, 117, 149, 155, 161, 196, 239, 242, 295, 296, 299, 300, 303, 341, 376
Wilson, Jane, 171
Wordsworth, William, 224, 227, 320, 346
Wynn, Charlotte Williams, 255

Young, Brian, 223

Index Rerum

Les occurrences du mot « France » – présent presque à chaque page – sont trop nombreuses pour qu'une liste soit réellement utile. A la place, on pourra se reporter aux noms de villes françaises (Avignon, Calais, Lyon, Marseille, Nantes, Nice, Nîmes, Vichy, et surtout Paris et Menton), aux jalons importants de l'histoire de France (Alliance franco-écossaise, Lumières, Révolutions de 1789, 1830 et 1848, Jacobins, Girondins, Terreur, Guerres napoléoniennes, Monarchie de Juillet, Deuxième République, Second Empire, Guerre franco-prussienne), ainsi qu'à des notions comme la francophobie, la francophilie ou encore le Catholicisme.

De même, des termes comme « histoire » et « biographie » étant très récurrents, une sélection a été opérée afin de privilégier les passages manifestant le plus clairement l'expérience et la vocation de Carlyle dans ces domaines.

Abolitionnisme, 436, 444

Allemagne, 3, 5, 6, 13, 14, 16, 20, 21, 24, 27, 39, 42, 48, 50, 52, 60, 64–67, 104, 105, 115, 145, 146, 149–151, 163, 167, 168, 183, 245, 250, 282–285, 290, 295–300, 303, 304, 310, 315, 317, 320–323, 325, 327, 328, 330, 338, 340, 347–349, 354, 355, 358, 360, 367, 382–384, 397–399, 412, 413, 422–424, 428, 437–439, 441, 442, 446, 459, 462, 472, 473, 479, 522, 523, 529, 532, 534, 538–540, 548, 582

Alliance franco-écossaise, 42, 51, 364, 424

Alsace-Lorraine, 183, 246, 297, 298, 301, 302, 423, 424, 582, 583

Angleterre, 1, 14, 51, 52, 55, 56, 61, 83, 152–154, 164, 165, 167, 169, 176, 191, 194, 197, 205, 208, 209, 228, 233, 236, 237, 241, 245, 246, 252, 255, 272, 275, 279, 292, 300, 302, 320, 321, 325–335, 339, 347, 367, 374, 375, 397, 398, 404, 412–415, 417, 441, 446, 534, 548, 552

Anti-abolitionnisme, 12, 41, 218, 222, 275, 317, 319, 335, 348, 397, 425, 428–435, 440, 443, 444, 472, 542

Anti-utilitarisme, anti-utilitariste, 211, 370, 371, 544

Antiquité, 204, 320

Art, artistes, 2, 100, 147, 149, 245, 267, 282, 285, 329, 331, 334, 335, 351, 390, 391, 406, 413, 414, 437, 476, 477, 497, 501, 518, 522, 543, 553

Athéisme, athée, 187, 200, 229, 393, 505
Avignon, 292, 513, 574, 575

Biographie, biographe, 6, 8, 9, 26, 27, 68, 213, 476–478, 483–486, 497
Boston Quarterly Review, The, 225

Calais, 4, 575
Calvinisme, calviniste, 14, 42, 43, 50, 51, 55, 59, 99, 100, 149, 180, 188, 200, 337, 338, 364, 372, 379, 404, 438, 531
Catholicisme, catholique, 14, 43, 50, 51, 115, 146, 150, 166, 175, 177–180, 192, 297, 337, 338, 364, 372, 401, 538, 554
  Emancipation catholique, 119, 145, 146, 166, 534
Cercles littéraires, 113, 161–163, 172, 175, 209, 223, 253, 266, 356, 360, 426
Chartisme, Chartistes, 5, 11, 49, 83, 156, 163, 197, 198, 211, 217, 218, 224, 230, 233, 239–241, 275, 276, 302, 315, 316, 321, 324, 332, 334, 342, 344–346, 370, 371, 380, 403, 433, 440, 479, 551, 552
Contemporary Review, The, 45, 277
Corn Laws, 54, 56, 156, 314, 325
Critic, The, 85

Daily News, The, 297
Déisme, déiste, 53–56, 200
Deuxième République, 12–14, 133, 163, 180, 185, 235, 251, 252, 266, 272, 276, 302, 533
Droit au travail, 13, 84, 132, 271, 431, 432, 543

Ecosse, 1, 2, 6, 8, 17, 19, 31, 35, 38, 41, 42, 46, 48, 50–53, 55, 58, 59, 64, 69, 71, 81, 93, 103, 104, 112–114, 121, 124–126, 135, 137, 138, 140, 142, 149, 150, 154, 155, 161, 164–170, 177, 187, 188, 191, 204, 217, 227, 272, 276, 279, 281, 282, 290, 311, 316, 318, 329, 336, 337, 340, 343–345, 351, 364, 415, 424, 490, 527, 531
Edinburgh Review, The, 119, 121, 122, 227–229, 547
Espagne, 104, 175, 205, 320, 327, 340, 374
Etats-Unis d'Amérique, 1, 19, 49, 61, 73, 108, 114, 124, 140, 155, 169, 221, 225, 259, 274, 318, 325, 333, 334, 338, 340, 345, 347, 348, 351, 397, 472
Europe, 3, 9, 12–14, 16, 39, 42, 49, 50, 55, 88–90, 121, 139–141, 143, 152, 163, 169–171, 195, 196, 207, 210, 224, 230, 233, 235, 237, 238, 245–247, 251, 255, 257, 263, 269, 273, 274, 277, 279, 281, 283, 288, 297, 302, 303, 316, 317, 322, 327, 330,

334, 336, 338, 339, 343, 363–367, 375, 379, 380, 384–386, 392, 397, 402–404, 410, 412–417, 421, 424, 426–428, 434, 436, 439, 443–445, 454, 457, 475, 504, 509, 526, 529, 534, 536, 541–543, 558, 559, 562, 563, 572, 583

Examiner, The, 5, 12, 13, 128, 135, 138, 165, 231, 233, 234, 236–239, 251

Fascisme, 12, 28, 135, 309, 311, 323, 336, 342, 351, 396, 397, 421, 425, 439–445, 542, 545

Féodalité, féodal, 84, 85, 87, 89, 142, 226, 401, 500, 540

Fiction, 27, 47, 60, 141, 143, 148, 149, 203, 236, 244, 320, 342, 346, 490, 491, 531

Foi religieuse, 19, 43, 46–47, 53, 122, 125, 131, 138, 141, 180, 187, 188, 227, 257, 279, 329, 338, 345, 347, 354, 371, 393, 395, 401, 403, 404, 408, 438, 440, 450, 460, 467, 477, 491, 531, 547

Foreign Quarterly, The, 201

Fortnightly Review, The, 38

Francophilie, francophile, 10, 36, 41, 42, 111, 152, 218, 233, 297, 349, 531

Francophobie, francophobe, 3, 6, 39, 42, 67, 162, 168, 180, 196, 197, 244, 247, 320, 323, 355, 421, 423, 472, 473, 509, 528, 534, 538–541, 544, 545

Fraser's magazine, 47, 73, 112, 114, 118, 129, 130, 140, 155, 202, 345, 472, 581, 584

Germanophilie, germanophile, 247, 321, 391, 542, 543

Girondins, 213, 394, 456, 467, 468, 480, 481, 488, 489, 498, 500, 502, 504, 514, 520, 521

Globe, Le, 136

Grande-Bretagne, 1, 4–6, 12, 13, 19, 25, 42, 55, 57, 64, 70, 73, 74, 101, 105, 111, 121, 122, 129, 137, 146, 149, 150, 152, 154, 163, 175, 180, 192, 194, 196, 197, 203, 208, 217, 218, 221, 223, 225, 230, 231, 233, 236, 237, 240, 242, 245, 255, 257, 260, 274–279, 281, 297, 298, 302, 303, 310, 315–317, 321, 323, 325, 327, 328, 330, 333, 334, 338, 344–346, 349, 358, 374, 375, 378, 380, 382–384, 387, 390, 400, 406, 412–415, 426, 431, 433, 441, 443, 456, 457, 471, 476, 508, 509, 522, 524, 526–528, 530, 534, 536, 538, 539, 541, 543–545

Grèce, 64, 135, 169, 204, 205, 274, 320, 384, 392, 427, 428, 466, 501, 502, 504, 514, 524, 536

Guardian, The, 543, 544

Guerre de Crimée, 259
Guerre franco-prussienne de 1870, 5, 6, 16, 17, 22, 26, 42, 234, 246, 259, 290, 294–303, 310, 315, 322, 338, 391, 439, 459, 545, 575–584
Guerre mondiale de 1914-1918, 310, 315, 321–323, 338, 545
Guerre mondiale de 1939-1945, 2, 110, 128, 172, 309, 310, 316, 320, 321, 340, 342, 343, 472, 545
Guerres napoléoniennes, 42, 101, 245, 288, 387, 532

Héros, 6–8, 10, 11, 19, 20, 24, 27, 28, 43, 44, 49, 54, 57, 69, 88, 92, 94, 107, 110–112, 125, 127, 133, 141, 145, 146, 148–150, 163, 186–189, 204, 209, 210, 214, 250, 251, 253, 285, 304, 305, 309, 319, 322, 334, 337, 338, 349, 353–355, 368, 376, 380, 381, 383–385, 387–403, 407, 418, 421, 423, 442, 460, 465, 472, 478, 480, 481, 484, 486, 487, 508, 528, 529, 534–536, 538, 539, 541
Highlanders, 61, 112, 191, 531
Histoire, historien, 4, 7, 9, 10, 15, 147, 148, 153–155, 161, 198, 199, 201–207, 210, 214, 216, 217, 228, 270, 272, 273, 277, 279, 280, 446, 475–477, 488, 489, 493–497, 505, 506, 508, 535
Historiographie, historiographe, 4, 7–9, 26, 28, 54, 55, 142, 148, 149, 155, 192, 201, 203, 204, 207–209, 211, 213, 215, 216, 228, 280, 331, 332, 337, 346, 350, 380, 401, 402, 457, 462, 475, 476, 485, 487–508, 533, 535, 536, 541, 545

Irlande, 14, 36, 97, 251, 272, 276, 300, 389, 413, 415, 431, 433, 472, 528
Italie, 65, 104, 113, 153, 162, 178, 184, 195, 241, 251–253, 261, 268, 269, 285, 293, 319, 320, 326, 329, 335, 340, 354, 367, 375, 388, 389, 413, 415, 437, 472, 524, 548

Jacobinisme, Jacobins, 332, 393, 453, 468, 498, 515
Jacobitisme, Jacobites, 43, 55, 61

London and Westminster Review, The, 112, 128, 190, 201, 206, 214, 222, 226, 401
Lumières, Les, 19, 87, 125, 141, 145, 150, 151, 235, 264, 304, 353, 354
Lyon, 166, 241, 292, 575

Machine, Age de la machine, mécanisation, 120, 121, 125, 139, 323, 346, 347, 403, 405–407, 413, 414
Marseille, 288
Mathématiques, mathématiciens, 28, 62–64, 68, 69, 71, 72, 74, 75, 77, 78,

80, 100, 147, 152, 356, 357, 507, 532

Menton, 17, 64, 249, 268, 286–293, 296, 537, 539, 567–575

Monarchie de Juillet, 165, 166, 185, 186

Monthly Review, The, 224

Moyen Age, 409, 412, 479

Mysticisme, mystique, 131, 161, 215, 216, 322, 441, 455, 494, 542

Mythologie, 21, 107, 169, 404, 408, 442, 455, 462, 465–467, 471, 473, 499, 545

Nantes, 241

National, Le, 176, 192, 231

National-socialisme, 310, 322, 323, 336, 338, 342, 441, 443, 445, 472, 542

Nature, La, 44, 88, 120, 145, 188, 189, 264, 285, 291, 335, 348, 371, 372, 411, 432, 437, 439, 458, 494, 503, 506, 509, 516–518, 565

New Quarterly, The, 124

New Review, The, 24, 260–268

Nice, 288, 289, 291, 569, 574, 575

Nîmes, 241

Nouveau clergé, nouvelle élite, 11, 12, 125, 133, 141, 180, 207, 382, 384, 401–403, 408–412, 417, 443, 537

Organisateur, L', 121, 142, 547–549

Organisation du travail, 13, 85, 123, 125, 132, 133, 142, 234, 238–241, 243, 246, 276

Paris, 10, 14, 15, 27, 35, 45, 46, 50, 51, 53, 57, 64, 92, 95–102, 105, 110, 119, 122, 125, 138, 143, 145, 152, 161, 162, 164–167, 175, 179, 180, 184, 186, 187, 193, 195, 198–202, 209, 216, 218, 241, 245, 249, 250, 252–255, 259–271, 273, 278, 282, 288, 296, 298, 302, 304, 326, 329, 367, 374, 387, 408, 437, 447, 450, 454, 458–462, 466, 467, 469, 471, 480, 484, 486–487, 491, 495, 499, 500, 503, 505, 510, 514, 515, 519, 526, 532, 533, 538, 540, 547, 549, 554, 555, 560, 562, 574–576

Philosophie, philosophe, 1, 2, 4, 19, 20, 27, 28, 44, 51–55, 62, 68, 97, 105, 130, 132, 133, 139, 140, 144, 145, 147–152, 183, 188, 193, 203, 211, 216, 235, 280, 315, 318, 320, 322, 323, 331, 336, 342, 345, 346, 353, 354, 356, 369–373, 376–379, 387, 389, 390, 394, 399, 402, 406, 429, 437, 438, 445, 477, 478, 490, 531, 533, 534, 548, 565, 566, 581

Poésie, poète, poème, 2, 10, 47, 51, 60, 93, 99, 104, 105, 147, 153, 154, 161, 175, 210, 222, 225, 231, 260, 278, 293, 320, 329, 331, 332, 336, 369, 402, 538, 540, 552

Poor Houses (hospices), 83, 241, 276, 404, 528
Poor Law (Loi sur les pauvres) de 1834, 12, 83, 272, 276, 528
Presbytérianisme, Presbytérien, 55, 170, 182, 329, 527
Protestantisme, Protestant, 14, 43, 51, 112, 149, 182, 245, 297, 338, 364, 417, 432
Puritanisme, Puritain, 200, 364, 388, 406, 445, 498, 527

Quarterly Review, 331

Radicalisme, Radicaux, radical, 118–120, 161, 168, 198, 223, 224, 226, 228, 229, 231, 237, 297, 319, 400, 440, 534, 541, 566
Réforme électorale de 1832, 146, 152, 166, 167, 534
Réforme religieuse, 51, 112, 364, 475, 535, 536
Renaissance, 51, 279–282, 301, 524, 537
Republican, the, 584
Républicanisme, républicain, 35, 177–179, 184–186, 190, 195, 222, 253, 275, 421, 446, 454, 462, 494, 508, 513, 519
Révolution de 1789, 1, 4, 5, 8–11, 13, 16, 19, 35, 36, 41, 42, 49, 50, 52, 56, 58–60, 64–67, 89, 90, 101, 105, 112, 137, 139, 140, 146–155, 161–164, 168, 171, 186, 188, 191, 194, 198–219, 221, 223–226, 228, 230, 231, 235, 245, 246, 253, 257, 272, 279, 284, 295, 301, 302, 321, 327, 330, 334, 337, 346, 364, 392, 396, 417, 446–473, 475–530, 541, 544
Révolution de 1830, 13, 17, 35, 137, 139, 143, 146, 164, 165, 186, 188, 189, 216, 231, 246, 279, 282, 295, 301
Révolution de 1848, 3, 6, 7, 12–18, 21, 22, 26, 35, 38, 85, 132, 146, 156, 163–165, 176, 177, 185, 191, 196, 197, 230–247, 257, 262, 271, 273, 276, 277, 279, 282, 295, 296, 301, 302, 326, 333, 397, 416, 417, 479, 534, 537, 538, 541, 554–564
Revue britannique, 121, 122, 314, 315, 324, 331, 547
Revue des deux mondes, 318–321, 325, 326, 333, 334, 339, 397–399, 402, 438, 536, 564, 565
Revue du Progrès politique, social et littéraire, 194, 197, 198, 324, 326
Revue encyclopédique, 81, 82
Romantisme, romantique, 168, 175, 316, 322, 329, 336, 346, 349, 368, 391, 493

Saint Barthélémy, 499
Saint-simonisme, saint-simoniens, 11, 12, 16, 19, 22, 117–145, 152, 164, 165,

168, 278, 297, 350, 351, 371, 384, 400–402, 533

Sans-culottes, 14, 136, 145, 171, 172, 191, 215, 252, 253, 433, 452, 458, 464, 511, 513, 515–517, 521, 538, 539

Saturday Review of Literature, The, 322

Scepticisme, sceptique, 53, 146, 264, 323, 354, 362, 372, 374, 376, 377, 388, 392, 401, 429, 438, 450, 458, 459, 517, 531, 539

Scotsman, The, 300, 582, 583

Second Empire, 183, 251, 257, 258, 539

Socialisme, socialiste, 117, 118, 124–126, 226, 240, 309, 319, 444, 446, 541

Spectator, The, 62, 63, 143

Suisse, 69, 79, 82, 105, 106, 121, 204, 354, 357, 361, 389, 448, 449, 524

Terreur, La, 245, 354, 392, 410, 453, 455, 458, 461, 462, 466, 498–500, 508–510, 513, 516, 520, 544, 545

Théâtralité, 115, 235, 266, 285, 364, 368, 492, 493, 501–505, 524, 526, 536

Théâtre, 98, 100, 115, 189, 261, 394, 526, 533

Times, The, 5, 16, 17, 195, 227, 234, 249, 250, 294, 297, 298, 459, 576–580, 582, 583

Tory, Tories, 54, 56, 223, 226, 400, 527, 541

Utilitarisme, utilitariste, 120, 211, 219, 222, 319, 370, 371

Vengeur, Le (navire français), 8, 60, 61, 176, 315, 326, 327, 331, 493

Vérité, 27, 38, 39, 46–48, 54, 68, 74, 75, 88, 122, 128, 130–132, 135, 143, 144, 154, 176, 183, 187, 215, 224, 299, 438, 458, 476, 484, 490–497, 542

Vichy, 292, 293, 578

Victorian Studies, 24, 279, 439

Whig, Whigs, 54, 55, 119, 120, 223, 226, 228–230, 541